THE UNIVERSITY
OF ILLINOIS
LIBRARY
054
ME
v.156

CENTRAL CIRCULATION BOOKSTACKS

The person charging this material is responsible for its return to the library from which it was borrowed on or before the **Latest Date** stamped below.

Theft, mutilation, and underlining of books are reasons for disciplinary action and may result in dismissal from the University.

TO RENEW CALL TELEPHONE CENTER, 333-8400

UNIVERSITY OF ILLINOIS LIBRARY AT URBANA-CHAMPAIGN

JUN 01 1993

JUN 11 1993

When renewing by phone, write new due date below previous due date. L162

MERCVRE DE FRANCE

TOME CENT CINQUANTE-SIXIÈME

15 Mai - 15 Juin 1922

15 Mai - 15 Juin 1922 Tome CLVI

MERCVRE

DE

FRANCE

(*Série Moderne*)

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXXII

054
ME
v.156

LA PAIX ET LA GUERRE

DANS

L'ŒUVRE D'ERCKMANN-CHATRIAN

—

Des deux auteurs qui chantèrent l'Alsace en tant d'œuvres dont se récréa notre jeunesse, et qui plaisent encore à l'âge mûr, l'un, Emile Erckmann, naquit à Phalsbourg le 21 mai 1822. La mode étant aux centenaires, il nous a paru que celui-là pouvait être occasion à une brève étude des plus populaires de ces romans qui ont pour titres : *l'Ami Fritz, la Taverne du Jambon de Mayence, l'Histoire d'un Homme du Peuple, l'Histoire d'un Paysan, le Conscrit de* 1813, *Waterloo*, etc. Erckmann et Chatrian n'ont pas été gâtés par la grande critique ; je crois, je démontrerai, que le caractère vigoureusement démocratique de leur œuvre n'était pas de nature à leur valoir les honneurs des salons académiques, et je ne connais qu'un seul de leurs romans auquel la haute bibliophilie ait accordé cette attention qui se marque par l'impression de luxe et l'illustration d'art : c'est *l'Ami Fritz*, publié par l'éditeur parisien Conard, il y a quelque dix ans. Cependant, Erckmann et Chatrian ont compté parmi les auteurs les plus lus au siècle dernier, et ils le sont encore ; je crois même qu'ils ne seront pas dédaignés de nos arrière-neveux. Ainsi passent à une postérité relative certaines œuvres qui ne sont point des chefs-

526534

d'œuvre, mais qui acquièrent une relative « durabilité » par un ensemble de qualités foncières ressortissant au bon sens, à la simplicité, à la vérité.

Le défaut de place me fait négliger une étude biographique qui d'ailleurs, hormis la brouille qui mit le point final et douloureux à l'association littéraire entre Erckmann et Chatrian, aurait offert peu d'intérêt. J'ai préféré faire d'un seul centenaire un double hommage à une si longue collaboration et rechercher où fut l'unité de l'œuvre commune. Je crois qu'on voudra bien la discerner dans l'antithèse à laquelle ils se sont complu, dans ce clair-obscur qui opposa, sous leur crayon, les joies un peu grasses de la paix et les maux de la guerre. De là le titre donné à ces pages.

I

LES JOIES DE LA PAIX : « L'AMI FRITZ », « LA TAVERNE DU JAMBON DE MAYENCE », « L'HISTOIRE D'UN HOMME DU PEUPLE »

On a dit d'Erckmann et Chatrian qu'ils avaient été les chantres des jouissances vulgaires, celles de la table ; je veux faire la part belle à leurs détracteurs ; je veux m'arrêter surtout à leurs œuvres de paix qui justifieraient ce reproche.

Qu'est Fritz Kobus, « l'ami Fritz » ? Un gourmand, un épicurien ? Sans doute. Et cependant vous l'aimez ; pourquoi ? Parce que, — et il est, à cet égard, le mieux modelé des personnages d'Erckmann-Chatrian, — parce qu'il est sensible de toute façon. Matérialiste, oui ; sa guenille lui est chère. Mais aussi, quel bon cœur ! Vous le voyez, ce soir de Noël, prenant sa chope à la brasserie du Grand-Cerf, alors qu'il y a trois pieds de neige au dehors, et qu'entre le bohémien, qui se met à jouer du violon d'un air si mélancolique « qu'il semble que c'est

comme un rayon de soleil à travers les nuages gris de l'hiver ». Et, dans l'ombre, près de la porte, voici le wachtmann Foux, « avec sa tête de loup à l'affût, les oreilles droites, le museau pointu, les yeux luisants, sûr que les papiers de l'errant ne sont pas en règle... C'est alors que Fritz Kobus, notable de Hunebourg, s'avance vers le pauvre diable : « Je te retiens pour cette nuit ; arrive ! » Ils sortent, et plus d'un pense : « Ce Kobus est fou d'aller bras dessus bras dessous avec un bohémien ; c'est un grand original. » Arrivé dans sa maison, cet original fait asseoir l'autre à sa table, puis, les verres remplis, s'écrie : « A la naissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ, le véritable Dieu des bons cœurs ! » Nous commençons à comprendre pourquoi Fritz méritera d'être « l'ami Fritz ». Et puis, — autre caractère de l'œuvre d'Erckmann-Chatrian, qui fleure bon la poésie des simples, — Fritz est poète, mon Dieu oui ! Tout le printemps n'est-il pas dans ce matin d'avril, où vient le tirer de son sommeil l'archet d'un violon ? Il respire à peine pour mieux entendre. Le bohémien est là, qui accourt l'embrasser :

C'est moi, Kobus, c'est moi, ton vieil ami ! Je te reviens avec le printemps, avec le beau soleil. Ecoute, Kobus, les abeilles bourdonnent autour des premières fleurs, les premières feuilles murmurent, la première alouette gazouille dans le ciel bleu, la première caille court dans les sillons. Maintenant, Kobus, les misères de l'hiver sont oubliées. Maintenant, je vais encore courir de village en village joyeusement, dans la poussière des chemins, ou sous la pluie battante des orages. Mais je n'ai pas voulu passer sans te voir, Kobus ; je viens te chanter mon chant d'amour, mon premier salut au printemps.

Voulez-vous suivre maintenant Fritz dans sa tournée avec le percepteur Hâan, lorsqu'il essaie d'engourdir son amour naissant pour Suzel ? Voyez-le payer pour la grand'mère pauvre de cette fillette de seize ans qui « se tient les yeux baissés, pâle et frêle, sa robe de toile grise

recouverte de grosses pièces s'affaissant entre les hanches». C'est un tableautin de Dickens. Enfin, cette scène où le vieux rebbe David, grand marieur devant l'Eternel, vient emprunter à Fritz la dot de la fiancée : « Soit, mais alors on comptera cinq pour cent d'intérêts, cette fois ! » Et le rebbe libelle le billet :

Halte ! s'écrie alors Fritz, vieux posché-isroël, halte ! — Tu en veux six ? demande David. — Ni six ni cinq ! Est-ce que nous ne sommes pas de vieux amis ? Mais tu ne comprends rien à la plaisanterie ; il faut toujours être grave avec toi comme un âne qu'on étrille.

Bref, Fritz Kobus est un brave homme.

Erckmann et Chatrian, comme Dickens, aiment camper des personnages sympathiques, et c'est par là qu'ils sont des écrivains populaires. Je concède que les délicats puissent regretter que l'ami Fritz n'ait pas d'autre bibliothèque que les rayons de « sa vieille cave bien sèche, aux murs couverts de salpêtre brillant comme le cristal, éclairée de deux lucarnes bleues qui donnent sur la place des Acacias », et qu'on ne puisse épeler d'autres titres de volumes, sur ses tablettes, que ce « Gleiszeller » de huit ans, ce « Steinberg » de onze, ce « Forsheimer de l'année dernière, collé au blanc d'œuf... » Ce sont là ses seules éditions originales, en effet. Mais n'oubliez pas que Fritz est du terroir, et que ce qui caractérise les figures d'Erckmann-Chatrian, c'est la vérité.

Fritz est un épicurien relativement délicat ; il a le visage fleuri. Nous allons voir une trogne rubiconde, à la Téniers, surmontant ce coffre à goinfrerie qu'est l'honnête Sébaldus Dick, propriétaire, à Bergzabern, de la taverne du « Jambon de Mayence ».

Je ne suis pas sûr que *la Taverne du Jambon de Mayence* ne soit pas une manière de petit chef-d'œuvre. Le style de cette kermesse d'auberge a les tons colorés et chauds d'une toile flamande. Quel relief dans cette description :

La taverne du *Jambon de Mayence* est située au fond de l'an-

tique cour des Trabans, où l'on entre par une porte cochère, en face de la fontaine Saint-Sylvestre. La large toiture plate descend à quinze ou vingt pieds du sol ; une file de hautes fenêtres étroites, à petites vitres rondes, donnent du jour à l'intérieur et s'ouvrent sur la grande cour. De ces fenêtres, on voit, à droite, le jeu de quilles qui longe les murs décrépits de la vieille synagogue ; à gauche, par-dessus les échoppes d'une foule de chaudronniers, de savetiers, de vanniers et autres gens de cette espèce, on découvre les pignons innombrables de la ville, avec leurs sculptures gothiques, leurs dentelures, leurs gargouilles, leurs girouettes bizarres et leurs nids de cigognes ; la flèche de granit rouge de l'ancienne cathédrale qui perce les nuages et, plus loin, la côte de Framkentha, couverte de vignes qui s'élèvent, d'étage en étage, jusqu'au sommet de la montagne. Tout est lumière là-haut, et quand, du fond de la cour sombre, on regarde les vignerons, la houe sur l'épaule, grimper les sentiers arides entre les vignes, ou les jeunes filles en petite jupe, les jambes nues, traîner leurs ânes chargés de fumier, de terrasse en terrasse, jusqu'à la cime des airs, vos yeux en sont éblouis. Du haut de la côte, la cour lointaine, au milieu de ses vieilles bâtisses, produit l'effet d'une citerne; pourtant le soleil y descend aussi, tout chargé de poussière d'or, et la brise, en automne, y chasse les feuilles rouges, que recueillent les pauvres vieilles pour servir de litière à leurs chèvres.

Il vous souvient sans doute de ce qui se passe dans cette cour des Trabans, où tous les gueux de la ville s'empiffrent et s'enivrent aux frais de maître Sébaldus. Celui-ci discourt. Il est, dit-il à ses invités, — qui ne goûteront que médiocrement la comparaison, — quelque chose comme leur feld-maréchal : ils ont gagné ensemble bien des batailles, mais lui seul a remporté le butin de la guerre, les moulins, les gras pâturages, les vignobles. Eux, ils ont gagné... Qu'ont-ils gagné, au fait ? Ils ont gagné... la gloire. Et maître Dick de rire aux éclats. Il glorifie *ses* vignes, *sa* taverne, *sa* femme, *sa* fille, *sa* bonne santé. Tant de faconde impatiente le capucin Johannès, son vieil ami, qui l'avertit de ne pas tomber dans le péché d'orgueil : « Ce n'est pas chrétien », lui dit-il. Mais l'autre :

Chrétien ! Je me moque bien d'être chrétien, moi ! Tel que

vous me voyez, je n'ai jamais eu de respect que pour le soleil... Celui-là, au moins, on le voit, on sait ce qu'il fait pour nous. Sans lui, mes prés, mes champs et mes vignes ne me rapporteraient pas un pfennig ; je tiens pour le dieu Soleil !... Je dis qu'il faut être aveugle et même estropié du cerveau pour croire à autre chose qu'au soleil !

Le capucin sent la moutarde lui monter au nez : « Alors, qu'est-ce que nous sommes, nous autres ? hurla-t-il. Nous sommes donc des artisans de mensonge et d'hypocrisie ? » Et Sébaldus de répondre par ce mot épique, qui va lui valoir l'ire redoutable du capucin : « Non ! vous êtes des goinfres... »

La *Taverne du Jambon de Mayence* n'est qu'une ode à messer Gaster, mais les mots y flamboient et y rutilent comme le reflet des flammes et des cuivres de la cuisine qui est l'âme de ce poème en prose. Et les portraits sont inoubliables. Les figures de ces gueux s'apparentent à celles de Callot. Si l'on veut répondre à cette question : Erckmann et Chatrian ont-ils été de véritables artistes ? il faut aller le demander à leurs contes, d'une saveur si étrange, d'un dramatique empli de fantasque, mais aussi et surtout à cette peinture de la mangeaille et des mangeurs, de la beuverie et des buveurs qui est, au « Jambon de Mayence », la symphonie, la transfiguration de la ripaille.

Il est certain que, dans ce que j'appelle leurs œuvres de paix, Erckmann et Chatrian ont mis l'accent sur les plaisirs de la table : ils sont d'Alsace et de Lorraine. Ils peignent leurs compatriotes, qui goûtent intensément les bonnes choses de la paix, car leur pays est sur la route des invasions, et l'on savoure goulument la vie lorsqu'on a ouvert ses yeux d'enfant sur des champs, des bois et des collines dont pas un pouce n'est demeuré vierge de souillure de la botte de l'ennemi. Mais si l'œuvre de paix d'Erckmann et Chatrian n'était que ce savoureux poème des sens, on pourrait estimer que le dessin en

est vulgaire, si éclatant parfois que soit le coloris. Ils ont su, rassurez-vous, voir autre chose dans l'existence des humbles ; ils ont été les poètes de l'honnête labeur quotidien. Ils ont écrit, par exemple, *l'Histoire d'un Homme du Peuple.*

Ce roman est, si je puis dire, celui du suffrage universel. Un orphelin, Pierre Clavel, est recueilli par une fruitière, veuve d'un ancien capitaine de Napoléon, la mère Balais ; il suit l'école, devient apprenti menuisier, tombe amoureux d'une fille de tisserand, qu'enrichit un soudain héritage, quitte Saverne pour Paris afin d'y oublier son amour malheureux. A Paris, il travaille sous les ordres d'un contre-maître qui, l'ayant pris en estime, lui fait lire l'histoire de la Révolution française. *L'Histoire d'un Homme du Peuple,* qui devait avoir une suite, et n'en eut point effectivement, s'achève sur la peinture des journées sanglantes de février 1848.

Le livre est d'une lecture agréable. Il évoque, dans une suite de tableaux très vivants, ce qu'est communément la vie d'un ouvrier ; il est presque une imagerie d'Epinal ; et je ne me moque point. Au reste, le travail, l'application, l'honnêteté ne s'y voient récompensés que par la conscience de l'humble devoir quotidiennement accompli. Un tel sujet m'intéresse : d'abord parce que j'estime que : l'homme du peuple est bien, pour le romancier, un objet aussi digne de méditation que la femme adultère, qui fait le fond de la plupart des œuvres dites psychologiques. Il m'intéresse encore parce que c'estdans cet ouvrage, et dans l'*Histoire d'un Paysan,* qu'Erckmann et Chatrian ont fait œuvre d'apologistes.

Sans doute il est devenu de goût peu relevé de bien parler de la démocratie. Cependant, je ne rougis pas de mon émotion à relire l'épopée de la Révolution française sous la plume de Michelet, et, si galvaudé que soit aujourd'hui le bulletin de vote, je ne songe pas sans gratitude à la foi qui anima les hommes de 48 et leur fit dresser

des barricades pour nous armer de ce pauvre petit bout de papier. Les plaisanteries sont faciles sur un tel sujet, et toutes ont d'ailleurs été faites et répétées. Mais les réacteurs n'ont jamais pardonné à Erckmann et à Chatrian d'avoir pris au sérieux la conquête des droits populaires. Et les salons académiques pas davantage. On ne s'expliquerait pas l'injurieux et injuste dédain dans lequel la grande critique a tenu l'œuvre des deux écrivains si l'on ne faisait la part au facteur politique. De nos jours même, il n'est pas de bonne réclame littéraire d'être bonnement républicain. On admet le roman à thèse politique, mais à condition que la thèse en soit conservatrice. Celle que développaient les auteurs de *l'Histoire d'un Homme du Peuple* était, en substance, celle-ci : le peuple doit être institué en la pleine et entière souveraineté, mais le peuple a besoin de conducteurs éclairés, qu'il rencontrera dans la bourgeoisie studieuse, dans ces jeunes hommes qui sont de famille assez aisée pour pouvoir faire leurs études, et qui ont besoin de se créer une position sociale. Et comme cette petite bourgeoisie n'est elle-même qu'une sélection du prolétariat, les hommes du peuple ont naturellement les plus sincères et plus aptes représentants en elle, en attendant que leurs fils s'élèvent à elle. Une telle conception était révolutionnaire en des temps, — mais sommes-nous même si éloignés de ces temps ? — où la grande bourgeoisie d'argent avait succédé (il est permis d'ajouter : sans la remplacer) à l'aristocratie, dans les prérogatives politiques de celle-ci. Ces grands bourgeois, à peu près maîtres de l'opinion, virent en Erckmann et en Chatrian des écrivains presque subversifs, et, assez habilement, ils les accusèrent d'autre chose, de ce qu'on appellerait aujourd'hui du « défaitisme ». Nous remontrerons, au contraire, que les thèmes de leurs romans militaires s'inspirent d'un ardent patriotisme ; mais il est bien vrai qu'ils font naître une horreur profonde — et le mépris —

de la guerre, quand il s'agit d'entreprises de brigandage, de proie ou de gloire, ce qui est souvent synonyme. Il était facile de déformer leur pensée à cet égard. On ne s'en fit pas faute ; ils se virent dénoncés comme des auteurs déprimants.

En résumé, que nous disent leurs œuvres de paix ? Elles nous disent que la vie est aimable et qu'il faut l'aimer, — voilà pour l'épicurisme ; que le bien-être suppose l'effort pour avoir raison de la nouvelle inégalité que créa l'argent après qu'eût cessé le privilège de la naissance, — voilà pour la thèse politique ; que la paix est le bien souverain enfin ; et qu'est-ce que la paix? Quatre lignes de *Madame Thérèse* vont nous la définir :

> Oh ! le bon temps ! Comme tout était calme, paisible autour de nous ! Comme tout se faisait régulièrement ! Jamais le moindre trouble : le lundi, le mardi, le mercredi, tous les jours de la semaine se suivaient exactement pareils.

Et voilà pour la thèse du bas matérialisme. Il y avait dans tout cela bien plus de lignes qu'on n'en demande pour pendre un homme. On consentit qu'Erckmann et Chatrian demeurassent des auteurs populaires parce qu'on ne pouvait faire qu'ils ne le fussent point devenus, mais précisément parce que populaire leur « genre » fut décrété inférieur.

II

CONTRE LA GUERRE DE CONQUÊTE : « L'HISTOIRE D'UN PAYSAN » ; « LE CONSCRIT DE 1813 »

Jean-Claude Hullin, ancien volontaire de 92, vient de faire, dans les Vosges, une tournée que justifient les inquiétudes ressenties par la population d'Alsace en décembre 1813. Il a appris, à Phalsbourg, le désastre des armées françaises ; il a vu, devant l'église, sur la place d'Armes, stationner quinze ou vingt charrettes de blessés arrivant de Leipzig et de Hanau. Rentrant au

village des Charmes, il s'arrête à la ferme du Bois-des-Chênes, chez Catherine Lefèvre, et celle-ci lui demande *(L'Invasion, ou le fou Yégof)* s'il y a du nouveau :

— Oui, Catherine. Les Autrichiens arrivent. Il s'agit de savoir si nous les laisserons passer, ou si nous aurons le courage de nous défendre.

La fermière répond :

— De nous défendre ! Si nous aurons le courage de nous défendre ! Ce n'est pas à moi, Hullin, que vous croyez parler. Comment ! Mais est-ce que nous valons moins que nos anciens ? Est-ce qu'ils ne se sont pas défendus, eux ?... Est-ce qu'il n'a pas fallu les exterminer, hommes, femmes et enfants ?

— Alors, vous êtes pour la défense, Catherine ?

— Oui... oui... tant qu'il me restera un morceau de chair sur les os ! Qu'ils arrivent ! qu'ils arrivent ! la vieille des vieilles est toujours là !

Voilà le « défaitisme » d'Erckmann-Chatrian.

Mais ouvrez l'*Histoire d'un Paysan* au quatrième livre, intitulé : « Le Citoyen Bonaparte ». Vous allez comprendre.

— Je l'ai vu (c'est Chauvel, ancien député du Tiers-Etat, qui parle de Bonaparte) ; je l'ai vu le 12 vendémiaire, à Paris, après la destitution de Menou, qui s'était montré trop faible contre les bourgeois révoltés. Barras le fit appeler aux Tuileries et lui proposa de se charger de l'affaire en second. C'était dans une grande salle servant de vestibule à la Convention. Bonaparte demanda vingt minutes de réflexion ; il s'appuya le dos au mur, la tête penchée, les cheveux pendant sur la figure, les mains croisées sur le dos. Je le regardais au milieu de ce grand tumulte des représentants et des étrangers, allant, venant, se parlant, se rapportant les nouvelles ; il ne bougeait pas ! Et ce n'est pas à son plan d'attaque qu'il pensait, son plan était à faire sur le terrain ; il se demandait : « Est-ce que cette affaire peut m'être utile ? » Et il se répondait : « C'est fameux ! »

Le lendemain, à quatre heures, les canons se trouvent en position, les mèches allumées ; à cinq heures, l'affaire s'engage ; à neuf, tout était fini. Bonaparte est général de division ; Barras lui fait épouser Joséphine de Beau-

harnais, et il lui donne le commandement de l'armée d'Italie. Et c'est la fameuse proclamation : « Soldats, vous êtes mal nourris et presque nus ; le gouvernement vous doit beaucoup et ne peut rien pour vous. Je vais vous conduire dans les plus fertiles plaines du monde ; vous y trouverez honneur, gloire, richesse ; soldats, manqueriez-vous de courage ? »

Ecoutez Chauvel : il attaque publiquement la proclamation de Bonaparte, que tout le monde trouve sublime; il avance que Schinderhannes n'en aurait pas fait une autre à ses « chauffeurs » ; qu'il leur aurait dit : « Vous aimez le bon vin, les beaux habits, les jolies filles ; personne ne veut vous faire crédit, la caisse est vide ; eh bien, venez, je connais une bonne ferme en Alsace, où les gens ont travaillé, économisé depuis cent ans, de pères en fils ; nous allons tomber dessus et la piller ! Est-ce que vous manqueriez de courage ? »

Voilà le double caractère de « l'œuvre de guerre » d'Erckmann et Chatrian. Ils acceptent d'un cœur frémissant, — le cœur de la fermière Catherine Lefèvre, — la guerre nationale, la guerre défensive ; ils n'ont que dégoût, mépris et anathème pour ceux qui vont porter chez autrui le fer et le feu. Sont-ils en cela si différents du Maupassant de *Sur l'Eau*, dans sa fameuse apostrophe à Moltke :

Ainsi, se réunir en troupeaux de quatre cent mille hommes, marcher jour et nuit sans repos, ne penser à rien ni rien étudier, ne rien apprendre, ne rien lire, n'être utile à personne, pourrir de saleté, coucher dans la fange, vivre comme les brutes dans un hébètement continu, piller les villes, brûler les villages, ruiner les peuples, puis rencontrer une autre agglomération de viande humaine, se ruer dessus, faire des lacs de sang, des plaines de chair pilée mêlée à la terre boueuse et rougie, des monceaux de cadavres ; avoir les bras ou les jambes emportés, la cervelle écrabouillée sans profit pour personne, et crever au coin d'un champ tandis que vos vieux parents, votre femme et vos enfants meurent de faim ; voilà ce qu'on appelle ne pas tomber dans le

plus hideux matérialisme... En six mois, les généraux ont détruit vingt ans d'efforts, de patience et de génie.

A-t-on reproché à Maupassant cette horreur de la gloire infamante du sabre, dès que criminel ? C'est sans doute que, dans l'œuvre du romancier de *Bel-Ami* et d'*Une Vie*, ces pages de révolté sont exceptionnelles ;alors qu'Erckmann et Chatrian les ont développées, amplifiées, et l'on peut dire parfois magnifiées dans ceux de leurs ouvrages que domine la figure de Napoléon. De Napoléon, ils ne méconnaissent rien de ce qui fait le caractère exceptionnel du personnage ; mais, comme Edgard Quinet, sans lui reprocher directement l'ivresse de Brumaire, faite de la sarabande d'un peuple las de la liberté, ils insistent *(Histoire d'un Paysan)* sur l'origine de cette prodigieuse fortune livrant à l'homme de guerre la Révolution. Ont-ils tort ? D'autres grands esprits du dix-neuvième siècle n'ont-ils pas déploré l'épanouissement du rêve florentin de la « Monarchie du Monde », dans des temps où une telle entreprise ne pouvait être qu'un sanglant anachronisme ? Puisqu'il faut plaider, veut-on d'abord entendre ceci :

Voilà le premier trait d'un conquérant injuste. Il n'a pas plutôt subjugué un ennemi puissant, qu'il croit que tout est à lui ; il n'y a peuple qu'il n'oppresse, et si on lui refuse le joug, son orgueil s'irrite. Il ne parle point d'attaquer ; il croit avoir sur tous un droit légitime. Parce qu'il est le plus fort, il ne se regarde pas comme agresseur, et il appelle défense le dessein d'envahir les terres des peuples libres. Comme si c'était une rébellion de conserver sa liberté contre son ambition, il ne parle plus que de vengeance, et les guerres qu'il entreprend ne lui paraissent qu'une juste punition des rebelles. Il passe outre, et non content d'envahir tant de pays qui ne relèvent de lui par aucun endroit, il croit ne rien entreprendre digne de sa grandeur, s'il ne se rend maître de tout l'univers.

Ainsi parle Bossuet, dans sa *Politique tirée des paroles de l'Ecriture Sainte.*

D'un style familier, Chauvel, l'ancien conventionnel de l'*Histoire d'un Paysan*, dira :

Le peuple me produit maintenant l'effet de ce nègre qui riait et se réjouissait en voyant deux Américains se battre ; il criait : « Ah ! le beau coup ! c'est bien ! c'est magnifique ! » Quelqu'un lui dit : « Tu ris, mais sais-tu pourquoi ces hommes se battent? C'est pour savoir lequel des deux t'emmènera la corde au cou, te vendra, toi, ta femme et tes enfants ; te fera travailler, bâtir des prisons, pour t'y mettre ; élever des forts, pour te mitrailler ; et te pèlera le dos à coups de trique, si tu bouges. » Ce nègre alors perdit l'envie de rire, mais le peuple français rit toujours ; il aime les batailles et ne s'inquiète pas du reste.

Le « reste » pour Erckmann et Chatrian, c'était l'œuvre de la Révolution.

Dans tous leurs romans militaires, ils sont demeurés inébranlablement fidèles à l'esprit de 89, à l'idéal de 92, aux Droits de l'Homme, à « la Patrie en danger ». Ils ne sont pas tendres pour Napoléon, mais avec quelle piété ils évoqueront la figure de ses grognards ! A-t-on écrit sur ces braves, puérils et magnifiques soldats, un hommage plus attendri et plus juste que cette apostrophe aux *Vieux de la Vieille :*

Oh ! pauvres vieux de la vieille, pauvres Gaulois, toujours batailleurs et naïfs, que de courage, de vertu guerrière, que d'héroïsme vous avez dépensé pour ce César italien, qui n'a jamais vu qu'une chose dans ce monde, la gloire de Bonaparte !... Cela n'a rien appris de la vie pendant toutes ces grandes guerres ; cela ne sait rien que deux mots : Honneur et Patrie !

Ces soldats, dupes superbes de la gloire militaire d'un seul, nul ne les a plus aimés qu'Erckmann et Chatrian ; et lorsque cette gloire impériale va se ternir, puis s'effacer dans les tristesses de l'invasion, c'est à un jacobin qu'ils demanderont d'identifier le coucher de soleil de César avec l'ombre qui descend sur la France.

Non, dit le vieil horloger Goulden à la mère Gredel, qui donne à Joseph Bertha, le « Conscrit de 1813 », le conseil de passer en

Suisse, non, je n'aime pas les guerres, surtout celles où des cent mille hommes perdent la vie pour la gloire d'un seul. Mais ces guerres-là sont finies ; ce n'est plus pour gagner de la gloire et des royaumes qu'on lève des soldats, c'est pour défendre le pays qu'on a compromis à force de tyrannie et d'ambition... Et moi, tout vieux que je suis, mère Gredel, si le danger continue à grandir, et si l'on a besoin des anciens de la République, j'aurais honte d'aller faire des horloges en Suisse pendant que d'autres verseraient leur sang pour défendre mon pays.

L'âme républicaine, l'esprit révolutionnaire : voilà ce qui anime et alimente l'œuvre militaire d'Erckmann et Chatrian ; il semble qu'en épigraphe à cette œuvre ils auraient pu inscrire les mots de Michelet dans sa préface de 1847 à l'histoire de la Révolution :

Lui (l'esprit révolutionnaire),il sait, et les autres n'ont pas su. En lui seulement la France eut conscience d'elle-même. Dans tout moment de défaillance où nous semblons nous oublier,c'est là que nous devons nous chercher, nous ressaisir. Là se garde toujours pour nous le profond mystère de vie, l'inextinguible étincelle.

Cet esprit révolutionnaire, Erckmann et Chatrian l'aiment et lui sont inébranlablement fidèles parce qu'il est essentiellement pacifique et parce qu'il est l'œuvre du peuple. Là encore ils s'inspirent directement de Michelet :

Ah ! pauvre Révolution si confiante à ton premier jour, tu avais convié le monde à l'amour et à la paix. « O mes ennemis, disais-tu, il n'y a plus d'ennemis ! » Tu tendis la main à tous, leur offris ta coupe à boire à la paix des nations... Tes héros, tes invincibles, furent entre tous les pacifiques. Les Hoche, les Marceau, les Desaix et les Kléber sont pleurés, comme les hommes de la paix, des amis et des ennemis, pleurés du Nil et du Rhin, pleurés de la guerre elle-même, de l'inflexible Vendée... Le premier mouvement que la jeune liberté française fit dans son berceau, ce fut d'ouvrir des bras fraternels. « Je suis, dit-elle à tous les peuples ; ô, mes frères, vous serez aussi ! » Et surtout : « ... Ce qu'il faut dire à tous, qu'il est trop facile d'établir, c'est que l'époque humaine et bienveillante de notre Révolution a pour auteur le peuple même, le peuple entier, tout le monde... Elle

restera, la parole d'un homme du faubourg Saint-Antoine : « Nous étions tous au 10 août et pas un au 2 septembre. »

Pour Erckmann et Chatrian, la Révolution est un dogme ; tout ce qui fut contre-révolutionnaire leur apparut hérésie et sacrilège. Ils eurent la foi intraitable des grands croyants. Ils sont peut-être les seuls écrivains qui, ayant largement évoqué la figure de Napoléon, n'aient pas été éblouis un seul instant de sa splendeur ; ce qu'ils exécrèrent le plus au monde, ce fut la gloire pour la gloire. Ils ressentirent pour ceux que Talleyrand avait baptisés les « traîneurs de sabre » la haine vigoureuse que leur inspirait, autant et plus que la besogne du massacreur, la violence que le sabre fait à l'idée, la liberté qu'il asservit. Ils furent des « anti-militaristes » au sens exact du terme, c'est-à-dire les contempteurs de la déformation monstrueuse du véritable esprit militaire, qu'ils ne discernent pur que dans le patriotisme raisonnable. Et ce patriotisme, pour eux comme pour la Révolution, c'est la liberté et l'indépendance de toutes les patries. Ainsi ils ont réagi avec une vigueur et une application extrêmes contre le culte napoléonien.

Par là ils se sont aliéné le suffrage des salons.

III

POUR LA PATRIE EN DANGER : « L'HISTOIRE D'UN PAYSAN », « L'INVASION », « WATERLOO »

Je sais que, pour se justifier de cette quarantaine où l'on tint, dans les milieux qui font les réputations, les deux auteurs alsaciens, on invoqua des motifs plus avouables. On leur refusa l'écriture artiste ; leur bon sens, leur mesure, leur souci d'être clairs et simples permirent qu'on leur déniât d'avoir un style personnel. Il me semble cependant qu'ils auraient été, jetés dans une autre forme de l'activité de l'esprit, de fort bons peintres, et cela suppose le triple don de voir, de dessiner, de

jouer de l'ombre et de la lumière. On citait tout à l'heure cette page vraiment picturale où ils décrivent la taverne du « Jambon de Mayence ». Cette autre, qui nous montre *(Madame Thérèse)* les soldats républicains endormis au matin, dans le village d'Anstatt, n'est-elle pas aussi une toile de guerre adroitement brossée :

Toute ma vie, je me rappellerai cette rue silencieuse, encombrée de gens endormis, les uns étendus, les autres repliés, la tête sur le sac. Je vois encore ces pieds boueux, ces semelles usées, ces habits rapiécés, ces faces jaunes aux teintes brunes, ces vieilles joues rigides, les paupières closes ; ces grands chapeaux, ces épaulettes déteintes, ces pompons, ces couvertures de laine à bordure rouge filandreuse, pleines de trous, ces manteaux gris, cette paille dispersée dans la boue. Et le grand silence du sommeil après la marche forcée, ce repos absolu semblable à la mort, et le petit jour bleuâtre enveloppant tout cela de sa lumière indécise, le soleil pâle montant dans la brume, les maisonnettes aux larges toitures de chaume regardant de leurs petites fenêtres noires ; et, tout au loin, des deux côtés du village, au-dessus des vergers et des chènevières, les baïonnettes des sentinelles scintillant parmi les dernières étoiles.

Erckmann et Chatrian ne sont pas seulement des descriptifs ; leur lyrisme a parfois l'accent de la majestueuse simplicité antique. Je rouvre mon Lucrèce, et j'y lis cette invocation à Vénus :

O déesse, faites cependant que les cruels tumultes qui naissent des querelles s'apaisent dans les eaux et par toute la terre, car vous êtes seule capable de consoler les mortels par une paix tranquille, puisque Mars, qui exerce les pénibles métiers de la guerre, se repose souvent sur votre sein, surmonté qu'il est par l'Amour, qui lui fait une éternelle plaie dans le cœur... O sainte Déesse, quand il est sur vos genoux, en l'étreignant de vos bras, répandez sur lui, de votre belle bouche, des paroles charmantes, et demandez-lui, pour les Romains, une heureuse paix.

Et maintenant j'entends cet hymne à la Liberté, cette prière républicaine du docteur Jacob Wagner *(Madame Thérèse)*, avec l'impression que la grave poésie n'en est point inférieure :

O chère liberté ! rallume dans les âmes le feu sacré dont brûlèrent jadis tant de héros; forme au milieu de nous des générations qui leur ressemblent ; que le cœur de tout citoyen tressaille à ta voix ; inspire le sage qui mérite; porte l'homme courageux aux actions héroïques; que les despotes qui divisent les nations pour les opprimer disparaissent de ce monde, et que la sainte fraternité réunisse tous les peuples dans une même famille !

Ils ont le sens du détail pittoresque. Ils écrivent que la mule de madame Thérèse mâche gravement une longue mèche de foin, les yeux à demi fermés « d'un air sentimental » ; le rouet de Lisbeth bourdonne dans le silence « comme les ailes cotonneuses d'un papillon de nuit ». Leurs portraits sont rapides, nets, évocateurs. Voici une figure de soldat « grave, austère et naïve » ; il n'y a rien de plus ramassé dans *Servitude et grandeur militaires*. Voici le capucin Johannès, de la *Taverne du Jambon de Mayence*, « les sourcils joints en touffes à la racine du nez, les joues brunes, la barbe rousse, le gros capuchon de bure répandu sur ses larges épaules, contemplant maître Sébaldus Dick en louchant, d'un air rêveur, comme il arrive aux boucs quand ils regardent le soleil ». Voici le médecin Eselskopf : « Une tête longue, jaune, maigre, les joues creuses, le front étroit, surmontée du bonnet de coton en pyramide, une grosse cravate de laine bouffante autour d'un vrai cou de girafe, et les épaules revêtues de la robe de chambre verte à larges fleurs jaunes ». Voici Toubac le chaudronnier, «ses yeux gros un peu troubles, les pommettes de ses joues enluminées et les narines dilatées, qui entre gravement comme un caniche qui fait le beau. » Voici Trievel Rasimus, qui va «en trottinant, la tête penchée, sa longue robe de rayage bleu et rouge lui remontant au milieu du dos, la main sur son bâton, et les franges de son bonnet caressant ses joues couleur de brique ».

Ces remarques sur le style d'Erckmann et Chatrian ne sont point ici pure digression. Il est évident que nous

avons affaire à des écrivains d'un talent plus qu'honorable, et c'est bien dès lors dans la tendance de leur œuvre qu'il faut discerner la mauvaise raison de la querelle que leur ont cherchée la plupart des critiques patentés en les tenant à une distance trop singulière pour apparaître respectueuse. Cet exemple n'est pas le moins caractéristique du discrédit dont se voit généralement frappée toute œuvre qui n'est point bourgeoisement réactionnaire.

Mais ce procès de tendance est devenu ridicule lorsqu'on a essayé de montrer que, par l'horreur qu'ils inspirent de la guerre, Erckmann et Chatrian avaient déprimé les cœurs, énervé les volontés. Entendez donc Chauvel *(Histoire d'un Paysan)* bénissant le drapeau des volontaires phalsbourgeois de 1792. La scène se passe au milieu d'une prairie; Chauvel est monté sur un gros bloc de roche ; le drapeau tricolore est surmonté du bonnet de paysan, de laine rouge ; l'ancien député du Tiers le bénit à la manière constitutionnelle :

Vieux bonnet du pays de France, si longtemps penché sur la terre ; bonnet que nos malheureux pères ont trempé de leurs sueurs ; bonnet du serf, sur lequel les seigneurs et les évêques ont posé le pied pendant mille ans, redresse-toi ! marche au milieu des batailles ! Que les enfants et les petits-enfants de ceux qui t'ont porté dans la servitude te portent à travers les baïonnettes de nos ennemis ! Qu'ils te tiennent haut ; qu'ils ne te laissent jamais pencher, et que tu deviennes l'épouvante de ceux qui veulent rattacher le peuple à la glèbe ; que ta vue les fasse frémir, et que les siècles apprennent que, de l'abaissement le plus grand, par la fermeté, le courage, les vertus de tes défenseurs, tu es arrivé à la plus haute gloire !

La vieille chanson est finie ; il faut qu'une autre commence. A l'air des « Paysans », dont on suivait la plainte au son de la vielle, chez maître Jean Leroux, avant l'aube de 89, a succédé le chant martial dont les échos parviendront tout à l'heure de cette longue file de volontaires à cheval débouchant à la frontière : « Allons, enfants de la Patrie... »

Mais ce drapeau que devra-t-il symboliser, exalter, défendre ?

Le peuple.

« On aime à voir que la vraie noblesse, celle qui vient du désintéressement et de l'héroïsme, se réfugie dans le peuple », dit à Madame Thérèse le docteur Jacob Werner. Et, dans l'*Histoire d'un Homme du Peuple* voici les paroles d'un ouvrier :

Nous ne sommes pas seulement ici pour nous seuls, nous sommes ici pour la patrie. Ceux qui n'ont pas de famille, pas de richesses, pas d'amour, eh bien, ils ont la patrie ; ils ont quelque chose de plus grand, de plus beau, de plus éternel : ils ont la France. Qu'elle prenne seule notre vie. Et puisque nous sommes pauvres, qu'elle soit pour nous l'amour, la richesse et la famille !

Ainsi Erckmann et Chatrian offrent à la patrie le culte le plus désintéressé : la religion de ceux qui n'ont à donner que leur cœur et leur sang. Précisément parce qu'ils sont les déshérités de la vie, on les juge les plus dignes d'aimer et de servir leur pays, et parce qu'ils n'ont rien à sauvegarder des biens périssables on les institue gardiens de ce qui est immortel et immarcescible : la liberté. Quelle morale plus haute ? Plus la vie sera dure et rude à Jacques Bonhomme, meilleur serviteur on le verra de l'idéalisme. Et c'est par cette vertu que le peuple méritera à son tour que lui soit appliqué le mot de Sieyès au Tiers-Etat : « Qu'est-il ? Rien. Que doit-il être ? Tout. »

Ces écrivains, qu'on a qualifiés de déprimants, ont été, au contraire, de grands éducateurs de virile énergie.

Le type accompli de leur brave Français, du bon citoyen, du patriote, c'est l'horloger de Phalsbourg, l'ancien jacobin, le père Goulden :

Ce qu'il aimait le plus au monde (*Waterloo*), c'était la vue du travail, et non pas seulement celle du nôtre, qui n'est rien, mais des derniers insectes qui courent sur la terre entre les herbes, comme dans les forêts sans fin, qui se bâtissent des demeures, qui s'accouplent, qui couvent leurs œufs, qui les entassent dans des

magasins, qui leur donnent de la chaleur en les exposant au soleil, qui les rentrent à la nuit, qui les défendent contre les ennemis ; enfin, cette grande vie où tout chante, où tout est à sa place, depuis l'alouette qui remplit le ciel de sa musique joyeuse, jusqu'à la fourmi qui va, vient, court, fauche, scie, traîne et fait tous les métiers. Oui, voilà ce que M. Goulden admirait ; mais il n'en parlait qu'aux champs, à la vue de ce grand spectacle ; et naturellement alors il parlait de Dieu, qu'il appelait l'Etre suprême, comme les anciens calendriers de la République ; il disait que c'était la raison, la sagesse, la bonté, l'amour, la justice, l'ordre, la vie. Les anciennes idées du calendrier lui revenaient aussi ; c'était magnifique de l'entendre parler de pluviôse, saison des pluies ; de nivôse, saison des neiges ; de ventôse, saison des vents ; et puis de floréal, prairial, fructidor...

Voilà dans une langue simple, et assez belle, un couplet au panthéisme qui n'est indigne ni de la Nature ni de son Créateur.

Ce brave père Goulden, c'est aussi l'ancien soldat de 93 qui bouclera le sac sur les épaules de son fils adoptif Joseph Bertha, soldat de Waterloo, et qui voudrait « avoir vingt ans de moins » pour l'accompagner et lui montrer l'exemple.

Waterloo, le dernier appel de la France ; Waterloo, la morne plaine où les régiments fondirent « comme fond une cire au souffle d'un brasier » ; Waterloo qui inspira tant de pages épiques, nous vaut ce tableau de la retraite, sous la plume d'Erckmann et Chatrian :

La lune se levait au-dessus des bois, derrière Planchenois ; elle éclairait cette foule de schapskas, de bonnets à poil, de casques, de sabres, de baïonnettes, de caissons renversés, de camions arrêtés ; et, de minute en minute, l'encombrement augmentait ; des hurlements plaintifs s'entendaient d'un bout de la ligne à l'autre, cela montait et descendait des côtes et finissait dans le lointain, comme un soupir. Mais le plus triste, c'étaient les cris des femmes, — de ces malheureuses qui suivent les armées, — lorsqu'on les bousculait et qu'on les jetait au bas des talus avec leurs charrettes : elles poussaient des cris qu'on entendait par-dessus ce tumulte immense, et personne ne tournait la tête, pas un homme ne descendait leur tendre la main : —

Chacun pour soi ! Je t'écrase,tant pis, je suis le plus fort ! — Tu cries... Ça m'est é al !... Gare !... Gare !... je suis à cheval... je tape... Place !... Place !... pourvu que je me sauve !... les autres font comme moi!... — Place pour l'Empereur !... Place pour le Maréchal !... le plus fort écrase le plus faible... il n'y a que la force dans le monde ! — En route !... en route !... Que les canons écrasent tout, pourvu qu'on les sauve ! —Les canons ne marchent plus... qu'on dételle, qu'on coupe les traits, et tapons sur les chevaux qui nous emportent !... Qu'ils aillent tant qu'ils pourront, et puis qu'ils crèvent !... — Qu'est-ce que nous fait le reste ? Si nous ne sommes pas les plus forts, eh bien, notre tour viendra d'être écrasés ; nous crierons et l'on se moquera de nos cris ! — Sauve qui peut... et vive l'Empereur !

Quelle puissance de vie haletante dans ces courtes phrases, toutes au rythme de la fuite désordonnée, et qui s'essouffle ! Les tableaux de guerre d'Erckmann et Chatrian sont tout à fait remarquables ; ils s'y montrent visionnaires ; ils ressuscitent le mouvement des foules hurlantes ; ils doivent certainement ce don à leur origine alsacienne ; tous deux sont enfants de ces marches de l'Est où tant de batailles se sont livrées qu'il n'est guère possible qu'un fils d'Alsace n'ait pas le sens inné de la guerre, ne porte pas en lui l'hérédité des grands épouvantements. Il n'ont pas besoin de forcer leur imagination pour nous dépeindre avec tant d'exactitude la confusion des charges et des carrés, le bourdonnement du tambour de la vieille garde, la grenadière « qui bat comme le tocsin au milieu d'un incendie ». C'est toute leur race qui s'exalte en eux dans cet effort de résurrection : ils haïssent la guerre, mais de pères en fils ils ont vu l'ombre de la guerre noyer, tout autour d'eux, les clartés brèves de la paix. Il leur suffit de fermer les yeux pour que la vieille Alsace leur apparaisse la proie des peuples rapaces, sans cesse mordue, tenaillée, déchiquetée, et pourtant, toujours, et à jamais, c'est la vieille Alsace. Alors, comme ils l'aiment, et comme ils l'incorporent à la France ! Qu'est l'entrée de la vieille garde dans la four-

naise de Waterloo ? le suprême espoir de la France. Et la retraite du carré sublime ? « Le dernier appel de la France, de ce peuple courageux et fier, la voix de la patrie qui disait : « A moi, mes enfants, je me meurs !... » Et c'est le cœur de toute l'Alsace qui bat avec celui de l'humble fusilier Joseph Bertha, à Waterloo...

Il est encore, dans l'œuvre d'Erckmann et Chatrian, une chose fort belle, et c'est une grande honnêteté française. J'entends par là ce souci qu'ils ont eu, dans l'un de leurs ouvrages les plus imagés, dans *le Blocus*, de conserver au dur « militariat » de Napoléon un caractère humain. Si l'on me disait : « Bah ! tous les traîneurs de sabre ne se valent-ils pas ? » je répondrais : « Croyez-vous que, devant un conseil de guerre prussien, le déserteur de Phalsbourg eût été libéré ? »

Vous vous rappelez peut-être la scène : ce petit soldat empoigné alors qu'il essaie de fuir, de nuit, la ville assiégée... Devant le conseil de guerre, un rapporteur, « homme de cinquante ans, trapu, la tête dans les épaules, le nez long, gros et tout droit, le front très large, avec des cheveux noirs et luisants, quelques poils de moustache et les yeux vifs », requiert. Il va, sans se presser, sans rien oublier, pour bien faire voir que le déserteur était en route lorsqu'on l'a rejoint ; qu'il avait non seulement l'idée de se sauver, mais qu'il était déjà hors de la place, tout aussi coupable que si on l'avait pris dans les rangs de l'ennemi... Et chacun pense : « Maintenant, que voulez-vous qu'on réponde ? »

Ce qui va répondre, c'est cette sensibilité spéciale à l'esprit français, et qui admet des rançons, des compensations aux plus hauts devoirs. Lorsque Burguet, professeur au collège de Phalsbourg, et défenseur de l'accusé, débute en demandant si, à ces juges sévères, il n'est jamais venu une mauvaise pensée : celle de courir à leur village quand ils avaient dix-huit ans, il ne les attendrit certainement point ; qu'est ce lointain rappel à côté de

« l'honneur de la France », du « salut du pays », de la « gloire de l'Empereur » dont vient de parler le rapporteur ? Mais lorsqu'il évoque la même faute possible d'un fils de ces vieux soldats, et qu'il les interroge :

Que diriez-vous ? Vous diriez : « J'ai versé mon sang pour la France pendant trente ans, je suis devenu blanc sur les champs de bataille ; je suis criblé de blessures, j'ai gagné chaque grade à la pointe de l'épée. Eh bien, prenez mes épaulettes, prenez mes décorations, prenez tout, mais rendez-moi mon enfant! Ne déshonorez pas un vieux soldat dans son fils... Eh bien, le père de ce jeune homme parlerait comme vous. C'est un vieux soldat de la République. Il est parti, avec vous peut-être, quand les Prussiens entraient en Champagne ; il a été blessé à Fleurus... C'est un ancien compagnon d'armes! l'aîné de ses fils est resté en Russie...

... Alors on voit où va être le rachat possible de la faute présente :

On écoutait, on voyait ces gens, on les entendait parler entre eux ; on voyait le vieux chapeau du temps de la République au-dessus de la porte. Et quand on ne pensait qu'à cela, tout à coup Burguet montrait le vieux et sa femme apprenant que leur fils avait été tué, non par les Russes ou les Allemands, mais par des Français... On entendait le cri de ce vieux... Les officiers du Conseil, dont plusieurs étaient mariés, regardaient devant eux, les yeux fixes, le poing fermé ; leurs moustaches tremblotaient. Le major avait levé deux ou trois fois la main, comme pour faire signe que c'était assez...

Le déserteur est acquitté.

Le patriotisme d'Erckmann et de Chatrian n'exclut pas la pitié ; il veut être digne de « cette nation généreuse, — dit le père Goulden au lendemain de Waterloo, — qui marche bien loin en avant des autres depuis 89 ; ses instants de halte ne sont que de petits repos pendant un long voyage ».

Ainsi, les deux romanciers alsaciens ramènent tout à la Révolution française ; c'est encore la Révolution qui fait pardonner au déserteur de Napoléon...

§

Des contreforts des Vosges à Phalsbourg, de la porte de France à la porte d'Allemagne, le long de la route rigide d'est en ouest marquée, en deçà et au delà, du même côté gauche, des villages dont les noms reviennent si souvent dans l'œuvre d'Erckmann-Chatrian : les Quatre-Vents et Mittelbronn ; de Saverne et de la Zorn capricieuse aux lignes de Wissembourg et à un peu du Palatinat bavarois : l'œuvre d'Erckmann et Chatrian s'est tenue là. Même de Leipzig et de Waterloo, c'est là qu'elle respire. L'Alsace n'a point eu de chantres plus pieux.

La fin de leur vie fut un divorce ; puisse l'hommage qu'on leur rend ici être la réconciliation de ces deux nobles esprits dans la joie surhumaine de leur patrie commune entièrement recouvrée !

TONY ROCHE.

LES BLÉS D'AUTOMNE

—

I

Qu'adviendra-t-il de la Russie ? Ressuscitera-t-elle et sous quelle forme ? En tant que pays libre ou comme colonie d'esclaves résignés à leur sort ? Enfin si le peuple russe, qui a déjà enduré tant de maux, résiste encore à l'effroyable épreuve actuelle, quelle participation prendrons-nous, nous exilés volontaires ou involontaires, à sa renaissance morale et physique ?

Dans les milieux russes émigrés, l'opinion publique est extrêmement bariolée : c'est un véritable spectre solaire avec toutes ses nuances, du violet au rouge pourpre. Depuis le blocus impitoyable jusqu'à la reprise des relations commerciales ; depuis la lutte implacable et sans merci jusqu'au honteux compromis rappelant fort les trente deniers de Judas. Depuis la soif sauvage de vengeance jusqu'au bénin pardon général : « Les chefs du bolchevisme seront suffisamment punis en devant éternellement reconnaître leur immense erreur théorique. »

Et, dans ce jeu, les cartes se sont bizarrement entremêlées. Tout dernièrement encore, les plus extrêmes réactionnaires saluaient hautement, ouvertement, malicieusement le bolchevisme comme un châtiment céleste, comme une cruelle et nécessaire leçon donnée au peuple russe démuselé : « Que cette éhontée canaille souffre le plus possible ! Nous l'avons trop tôt libérée du servage. Attendez que nous soyons revenus chez nous et nous lui inscrirons sur le dos cette loi historique. »

Tout à côté d'eux nous apercevons, — voisinage inat-

tendu, — les radicaux extrémistes qui, bien entendu, envisagent la question d'un autre point de vue. « Laissez, disent-ils, la Russie à elle-même. Lorsque ses souffrances auront atteint l'extrême limite de la patience humaine, elle rejettera d'elle-même unanimement et sans aucune aide le joug des faiseurs d'expérience, de ces déments, de ces gredins... »

Dans ce kaléidoscope d'opinions, l'optimisme et le pessimisme se sont précisés d'une manière inconcevablement bizarre. Les pessimistes déclarent tristement dans un geste découragé : « Quoi que vous puissiez faire ou dire, vous perdez votre temps et vos paroles, vous n'arriverez à rien. La Russie périt catastrophiquement. Elle est déjà morte. Venir en aide à la Russie, c'est vouloir galvaniser un cadavre : les pieds remuent encore, mais l'âme s'est déjà envolée. »

Les optimistes croient en la puissance épique du peuple russe : leur foi est aveugle, naïve, enthousiaste et, le plus souvent, aucun argument ne l'étaie...« En dix ans, prétendent-ils, la Russie récupérera tout ce que les bolcheviks ont dilapidé et détruit. » Et ils prophétisent : « Bienheureux ceux qui sont demeurés fidèles à la Russie aux jours d'épreuve ; malheur à ceux qui se sont montrés ses ennemis ! »

Chose étrange et tout à fait russe : parmi les pessimistes les plus convaincus, il y a de braves originaux qui ont versé leur sang pour leur pays, perdu des êtres chers et tout ce qu'ils possédaient. Que la Patrie les appelle de nouveau et ils seront les premiers à se mettre en route pour lui offrir leur dernier sou et, s'il le faut, leur vie ; ils secoueront instantanément, — tel un chien se débarrassant d'une mouche, — leur pessimisme, dont il faut chercher l'origine dans un tempérament mélancolique, le spleen russe et un foie malade. Et dans les rangs de ces innocents optimistes que chaque goutte nostalgique de leur sang entraîne vers une noble autoduperie, se sont

adroitement faufilés des individus intéressés. Peu leur chaut le sort du pays ; ils se postent tout simplement du côté où il leur sera plus commode d'écorcher son cadavre !

Cependant le temps presse. La chute des bolcheviks n'est pas si lointaine qu'on le pense. Seuls l'instinct de la conservation, leur froideur d'âme et les salutaires leçons du passé les sauvent du fatal escalier que gravirent, bientôt après le Roi,Danton,Desmoulins et finalement Robespierre. A l'intérieur la haine et le discrédit définitif les environnent. Il fut un temps où ils faisaient dépeindre à dessein leur situation comme désespérée dans l'espoir d'obtenir un répit ou d'être laissés à leur propre décomposition. Maintenant, au contraire, ils ne sont pas loin de laisser entendre au monde que ce n'était là qu'une ruse de guerre, une habile provocation ; mais ils ont beau accumuler mensonges sur mensonges : rien ne peut les sauver. La révolution universelle n'éclate pas. L'or tire à sa fin. Les coquetteries de certaines puissances ne sont que le résultat de combinaisons politiques compliquées. Sur le marché international, trente wagons de lin ne mènent pas loin. Et ils sont désormais impuissants à convaincre personne, fût-ce le dernier des *moujiks*, que leur volte-face actuelle vers la liberté de commerce et le socialisme d'État s'inspire de considérations économiques, alors qu'elle décèle tout simplement la première convulsion de l'agonie.

II

Le temps n'est sans doute pas éloigné où il nous sera licite de retourner en Russie. Il faut avouer que nous n'avons que trop abusé de l'hospitalité étrangère ! Et s'il advient que pour masquer leur retraite, les bolcheviks confient notre pays aux bons soins de quelque bienveillant protecteur, ne nous faudra-t-il pas obtenir, pour entrer chez nous, une autorisation spéciale ?

Reconnaissons l'amère vérité. Ici, sur le sol étranger,

nous ne nous sommes pas suffisamment demandé de quel œil on nous regardait là-bas, dans les profondeurs de l'actuelle Russie, totalement inconnue de nous. Et pourtant confessons en toute franchise qu'on ne nous y flatte guère. « Il leur fait bon vivre, murmure-t-on. Ils ont su partir à temps et la poche bien garnie. Les voilà maintenant à l'abri, rassasiés, bien chaussés, chaudement vêtus, et consacrant leurs loisirs à des discussions politiques et des querelles de partis. »

C'est là, en fait, une appréciation inexacte et cruelle. La plupart d'entre nous rachètent leur très relatif bien-être par les affres d'une perpétuelle nostalgie. La plupart d'entre nous ont conscience de leur devoir envers la patrie. Beaucoup, beaucoup d'entre nous sont prêts à payer de toutes leurs ressources, la joie de voir la Russie ressuscitée, libre, saine et prospère. Si besoin est, les sacrifices ne feront certainement pas défaut... Oh qu'il serait bon seulement de se sentir tous unanimes ! Qu'il serait doux de croire égoïstement que l'on ne sera pas seul à se sacrifier !

Et voici que tous les partis et même toutes les ramifications de partis et presque toutes les personnalités isolées s'accordent à reconnaître que l'heure approche où seront nécessaires la communauté des pensées, la coordination des actions, la formation d'un front unique, sans distinction de nuances politiques, pour renverser les usurpateurs et sauver la Russie. Et c'est le moment que nous choisissons pour ramper dans toutes les directions, telles des écrevisses échappées au panier du pêcheur ! Nous prêchons l'union et n'arrivons même pas à oublier toutes les impondérables et vétustes mesquineries dont, il y a cinq ans, nous comprenions déjà parfaitement la nocivité et l'inutilité. Nous prêchons la cohésion des efforts, et, semblables à des gendarmes d'opérette, nous piétinons sur place en chantant : « Allons, marchons, courons plus vite ! »

Un de mes amis, un de ces excellents Français qui, ayant vécu de longues années en Russie aiment, estiment et plaignent de tout cœur notre patrie, — et dont le nombre, soit dit en passant, est beaucoup plus élevé que mes compatriotes ne le croient d'ordinaire, — un de mes amis me disait sur un ton mi-plaisant, mi-sérieux :

— Les émigrés russes sont les plus étranges gens du monde. Chacun d'eux a en poche une recette infaillible pour sauver la Russie. Mais toutes ces recettes diffèrent les unes des autres.

Nous discutons fort sérieusement les formes du futur régime russe. Et nous tenons ces formes toutes prêtes comme les *Galeries Lafayette* ont en réserve des gants de toute nuance et de toute pointure.

Je n'admets que dans un seul cas la domination d'un seul homme sur tous les autres : je veux parler du pouvoir magique du génie créateur. Cependant sur la longue route menant à l'époque où le Saint Esprit du bien, de l'amour et du beau, descendant sur tous les hommes, les égalisera naturellement et sans aucune violence, — sur cette route j'admets comme un pont mobile et provisoire tout pouvoir qui, à un moment historique donné, apparaît non seulement nécessaire, raisonnable et suffisant, mais encore parfaitement opportun, désirable et utile à la majorité, c'est-à-dire au peuple.

Aussi les gens qui se préparent au rôle de conducteurs du peuple devraient avant tout sérieusement s'enquérir des désirs de ce peuple. Car il faut être aveugle pour ne pas voir, sourd pour ne pas entendre, hypocrite ou fourbe pour ne pas comprendre que l'avenir de la Russie repose maintenant dans les mains du peuple. Et à l'heure actuelle on n'obtiendra rien de lui par la force, on ne le traînera nulle part en le prenant au collet. Je sais que parfois s'élèvent des voix farouches : « Les bolcheviks nous ont montré comment il fallait traiter le peuple et nous profiterons de leur leçon. » Mais personne n'égalera jamais

les bolcheviks dans l'art de la cruauté. Et le peuple qui aura osé marcher désarmé à une mort inévitable, se soulever, les mains vides, contre ses oppresseurs en armes et les faire trembler, ce peuple-là n'aura plus peur de rien...

Je parle tout le temps du peuple. On me demandera peut-être: Qu'entendez-vous par là? Est-ce que les réfugiés n'appartiennent pas aussi au peuple? Oui, évidemment, nous tous pris ensemble sommes une parcelle du peuple. Mais une parcelle depuis longtemps détachée. L'incapacité de ses dirigeants et le succès diabolique d'éhontés démagogues ont amené la Russie exténuée à un état d'informe, primitif, mugissant et tourbillonnant chaos, au-dessus duquel plane un esprit à nous inconnu. Le sort a voulu que le premier point d'arrêt, le premier appui, le premier centre autour duquel puisse se former une gravitation régulière fût l'autre partie du peuple, —le *moujik*.

III

Bien avant les expériences de Lénine, les social-démocrates avaient prévu dans le *moujik* leur futur irréconciliable ennemi. Ce sont eux qui, tel un bateleur tenant dans la coulisse les fils d'une pitoyable marionnette, poussaient Gorki à crier au *moujik* par la bouche de ce va-nu-pieds et voleur professionnel de Tchelkache : « Tu es un reptile, un ver de terre : quand on te donnera de la terre, tu l'avaleras, tant grande est ton avidité... »

Et c'est parfait ainsi : Béni soit ce sens de la propriété, gage le plus sérieux de la prospérité, de la santé et de l'indépendance de la Russie future ! Peu importe que nous lui donnions encore aujourd'hui tout comme naguère la méprisante appellation d'avidité. Un jour viendra où nous le dénommerons : amour pour la terre, fierté et force nationales. Pourquoi ne pas dire la vérité : le paysan français est, lui aussi, regardant à son bien, et cependant, lorsque pendant la Grande Guerre son heure sonna, il sut ouvrir à la patrie et sa bourse et son cœur...

Grâce à son inconscient et infaillible instinct, le *moujik* russe a été le premier à comprendre que l'on ne pouvait s'adonner à un travail productif ni vivre pleinement sans posséder son propre nid, sa propre maison, sa propre personnalité. Et lorsqu'il l'eut compris, il opposa à l'effroyable élan de la vague bolcheviste une indestructible muraille contre laquelle elle se brisa pour s'étaler en une mare impuissante.Le *moujik* illettré s'avéra plus fort que l'intellectuel sans point d'appui.

Un de nos plus grands malheurs consiste dans l'immense abîme qui a toujours séparé le peuple et la société, le corps et la tête. Il existe une étrange maladie des centres psycho-moteurs, dont le nom m'échappe. Dans cette maladie l'esprit conserve toute sa lucidité, le corps, toute sa santé ; mais dans leurs organes conducteurs se produit un extraordinaire désarroi. Le malade désire ardemment serrer la main d'un ami, mais involontairement, à son grand effroi et chagrin, il le frappe au visage. Ou encore après plusieurs mois d'une tâche ingrate, acharnée, il s'apprête à enfermer dans son secrétaire le précieux travail enfin terminé et... le jette par la fenêtre ou dans la cheminée.

Les médecins qui ont observé cette affection racontent que certaines personnes qui en étaient atteintes ont senti — après avoir subi quelque autre maladie grave accompagnée d'une très forte fièvre — leur organisme se reconstituer de fond en comble et ont été à jamais délivrées de cette imperfection psychique.

IV

Dès l'époque lointaine où je commençais à approfondir les choses , les gens et les événements, j'arrivais encore à comprendre pourquoi l'ancien gouvernement rétrograde autorisait si peu volontiers la célébration du 19 février (anniversaire de l'affranchissement des serfs), mais je ne parvenais pas à m'expliquer pourquoi d'année en année

les libéraux honoraient de plus en plus pompeusement cette date. Sans doute était-ce là une manière de fronder le gouvermenent.

En effet ce fameux acte libérateur, très beau en lui-même, mais mis en pratique sous la forme de la plus typique et la plus fatale de toutes les fatales demi-mesures gouvernementales russes, a entraîné d'inévitables, d'irréparables conséquences. Le partage des terres s'est opéré d'une manière rappelant par trop le conte du contrat passé entre le *moujik* et l'ours, avec cette différence que cette fois le rôle de dupe échut au *moujik*. Le propriétaire foncier se réserva les forêts, les pâturages et les meilleures pièces de terre des deux côtés des rivières navigables et des lacs poissonneux ; le paysan dut se contenter des restes : sablonnières, ravins, terres sèches ; encore ces maigres lopins lui furent-ils si parcimonieusement alloués qu'il pouvait à peine y laisser picorer ses poules.

En fait le servage continua. Mais un servage affamé et précaire. Du temps des seigneurs, le *moujik* mangeait au moins à sa faim ; le propriétaire avait intérêt à ne pas réduire ses paysans à mourir de faim : les « âmes » serves avaient toujours leur valeur marchande. Après le 19 février le « libre citoyen » eut le droit de mourir sur sa propre terre autant et quand il le voudrait ; avec ou sans l'aide de la philanthropie des villes.

Et quelle belle liberté ce fut ! Auparavant la police quémandait auprès du propriétaire, elle se mit à tondre le *moujik*. Jusqu'aux premières années du XX^e^ siècle, le « libre agriculteur » fut passé par les verges, tout comme au bon vieux temps du servage. C'est lui qui supportait tout le poids des impôts et du service militaire. Faute de pouvoir payer les arrérages il voyait saisir sa vache, son cheval, sa brebis, ses poules, son *samovar*. Le cabaret — gouvernemental, affermé ou particulier — renforçait encore cet esclavage. Le monopole de l'alcool déversa l'ivrognerie dans la rue. Comment ne pas boire, ne fût-ce

que par patriotisme, si dans la balance économique les recettes de l'eau-de-vie compensaient les dépenses militaires ? La corruption définitive des campagnes, surtout de la jeunesse villageoise, coïncide justement avec l'adoption du monopole des boissons.

Les gouvernements qui opèrent des réformes peu intelligentes, inconsidérées, dangereuses, font preuve d'une légèreté presque enfantine : « Peu importe ! Tout cela s'arrangera, se tassera, s'oubliera ! » Oui, les individus peuvent oublier et pardonner le mal. Mais une injustice, commise envers des millions d'hommes et multipliée par des dizaines d'années, ne s'oubliera jamais. La mémoire instinctive héréditaire des peuples est tenace : tôt ou tard elle se manifeste, soit sous la forme d'un long, pénible et monstrueux processus, soit dans une soudaine et terrible explosion.

On doit à Marc-Aurèle cette profonde maxime : « Lorsque nous faisons du bien à quelqu'un, nous commençons à l'aimer ; si nous l'offensons, nous nous mettons à le haïr. »

Le gouvernement russe donna à cette sentence une éclatante confirmation. Ayant privé le moujik de sa part de terre et de liberté, il se prit non seulement à le haïr et le craindre, mais à lui imposer les lisières d'une perpétuelle tutelle. « Sollicitude paternelle et mesures décisives. » On pourrait vraiment croire que le sort a voulu faire de l'immense Russie paysanne un gigantesque terrain d'expériences : que n'a-t-elle pas, en effet, connu au cours d'un siècle depuis la commune d'Araktchéïev jusqu'à la commune de Lénine !

Il n'est point surprenant que la tutelle et les expériences aient profondément enraciné dans l'esprit du *moujik* cette idée que tout ce qui vient de la ville, d'en haut, du gouvernement et des classes éclairées est intentionnellement absurde, inutile et même nuisible. De leur côté les représentants de l'autorité curatrice se sont chargés de

lui enfoncer encore davantage cette idée dans la tête. Et c'est vraiment dommage. Les hommes de l'Ancien Régime ont su, dans d'autres domaines, bâtir solidement : l'appareil gouvernemental créé par eux et adopté en entier par les bolcheviks n'est pas encore complètement usé à l'heure actuelle, quelques mutilations qu'il ait subies... Pourquoi donc avoir déversé, comme d'un sac, sur la tête du *moujik* toutes les absurdes et funestes mesures ?

La persécution des Vieux Ritualistes n'a cessé que tout récemment. Quel esprit pusillanime a eu l'idée de confier au clergé l'instruction publique dans les villages ? Qui a eu la malencontreuse idée d'inventer les « chefs de canton ruraux », remettant ainsi les pouvoirs administratifs, judiciaires et policiers dans les campagnes aux mains de personnalités d'origine noble ? Mais le comble de l'absurdité fut l'inutile, l'injustifiable guerre avec le Japon. De là date la lézarde qui devait peu à peu amener l'effroyable écroulement de la forteresse russe, dont la solidité avait jusqu'alors étonné le monde.

V

Ce n'est pas seulement de l'hostilité et de la méfiance, mais encore du dédain qu'éveillait dans les masses paysannes tout citadin avec qui elles avaient contact, fût-il fonctionnaire, ingénieur, avocat, agronome, arpenteur ou — surtout — villégiaturiste. Tous ces gens et leurs femmes, — inconséquents, agités, faibles et ridicules, affublés de vêtements absurdes et incommodes, presque tous porteurs de lunettes, bâfrant du matin au soir et se disputant toujours, bavardant inutilement, employant un tas d'objets inutiles, soulevant les flots de poussière avec leurs bicyclettes ou leurs autos, riant et parfois pleurant hystériquement, baisant les chiens au museau, jouant sans cesse à l'amour avec des gestes affectés et de criardes extases devant la lune et le rossignol, — tous ces gens

désœuvrés et menteurs n'avaient aucune valeur aux yeux du *moujik*... Et leur existence lui paraissait vaine, inutile, absolument injustifiable.

Et le plus grave, c'est que nous, citadins, avons complètement oublié la véritable langue populaire, si pittoresque, si expressive, si sonore, et, lorsqu'il le faut, aussi souple et condensée que le latin. Dieu sait dans quelle langue nous pensons, parlons et écrivons maintenant, grâce aux journaux, au télégraphe, aux anecdotes en jargon, et à la mauvaise littérature ! Et cependant le Verbe n'est-il pas le lien le plus vivant et le plus merveilleux entre les hommes ? Incompréhensible au *moujik*, notre langage lui paraît aussi ridicule, absurde, extravagant, artificiel que toute notre existence. Parler comme nous parlons, c'est, à son sens, une insipide dissimulation.

Aussi, lorsqu'il parle à un « monsieur », le *moujik*, par condescendance envers l'absurdité de celui-ci, imite-t-il son style, en l'exagérant bêtement ; il pose, joue la comédie, fait de grands gestes incohérents : et tout cela forme une répugnante balourdise que connaissent si bien juges, médecins, ingénieurs. Et fort sincèrement, lorsqu'ils conversent ensemble, paysan et « monsieur » se considèrent mutuellement comme des pitres.

Le *moujik* et nous nous comprenons moins que ne se comprennent sans doute les habitants de Mars et ceux de Saturne.

Des deux moitiés séparées de l'organisme russe, laquelle doit, sinon se fondre avec l'autre dans l'intérêt général, du moins s'en rapprocher, afin de l'étudier et de la comprendre ? Évidemment, la société instruite et la ville opulente. Nous ignorions totalement, non seulement ce que le peuple pensait, mais encore ce qu'il nous payait en échange du droit à sa fragile existence. Nous acceptions les continuels services des maçons de Kalouga, des menuisiers de Riazan et de Vladimir, des baigneurs de Toula, des voituriers de Zaraïsk, des couteliers de

Nijni-Novgorod, des garçons de café, camelots et jardiniers d'Iaroslav, — et que savions-nous d'eux ? Nous ressemblions à ces généraux que, dans le conte de Chtchédrine, un *moujik* nourrit dans une île déserte. Encore ceux-ci disaient-ils : « Il saurait bien trouver ce qu'il nous faut », tandis que cette pensée ne nous venait point à l'esprit. En avalant du pain blanc à déjeuner, nous supposions que c'était du « pain français », et quant au pain noir, nous ne recherchions pas son origine au delà de la boulangerie.

Et cependant notre pain spirituel provenait, lui aussi, de ce même *moujik*. Nos premiers peintres et architectes furent des paysans ; nos premiers voyageurs, colonisateurs, explorateurs des régions polaires, sortaient du peuple ; le théâtre et le ballet russes doivent leur origine à des serfs. Ceux de nos écrivains qui sont notre fierté, notre justification, notre parure, sont justement ceux qui ont eu le malheur et le bonheur d'entrer en contact étroit avec le peuple. Notre musique ne charme les connaisseurs occidentaux que lorsqu'elle coule des sources populaires... Que lourde est notre dette envers le peuple !

Dans les années 60 et 70 du siècle dernier, cette pensée fut en partie, mais maladroitement comprise. Les *slavophiles*, puis les *populistes* transformèrent avec une décision rapide et soudaine le *moujik* russe en une perle de conscience et de sagesse : c'était sur lui que reposait la gravitation des mondes. A cette époque commença la fameuse « marche au peuple ». Je ne doute point que la jeunesse d'alors ne fût animée d'un ardent amour du peuple et de la soif du sacrifice, et qu'elle ne fût sincèrement convaincue que de la Sibérie à Tachkent le peuple attendait impatiemment l'étudiant. Mais elle ne connaissait ni les besoins réels ni le tour d'esprit de ce peuple. Essayez de retenir d'oreille une sonate de Beethoven exécutée sur un piano mécanique et présentez-vous avec ce bagage aux concours du Conservatoire ; on vous priera de cesser

dès les premières mesures. Mais lorsque ces prophètes de vingt ans s'affublaient de fausses barbes, de perruques, de caftans à la ceinture nouée de travers, et venaient prêcher au peuple ses droits et ses libertés dans une langue empruntée aux cabarets et aux échoppes des villes, il n'y avait rien d'étonnant à ce qu'au bout de cinq minutes on leur liât les mains derrière le dos et qu'on les conduisît à la gendarmerie.

A cette même époque, Karonine, Zassodimski, Zlatovratski, Salov et autres écrivains composèrent d'énormes romans pseudo-populaires. L'un d'eux, — je ne me rappelle plus au juste lequel, — décrivit dans un interminable roman en vers, — hexamètres ou alexandrins, — la vie de l'extraordinaire moujik Pimane, trésor de sagesse et de vertu. Que le Tout-Puissant pardonne à leurs ombres cet innocent et doucereux mensonge !

VI

Dans les « années 90 », le caftan et les chaussons de tille paysans durent céder la place d'honneur au portrait de Carl Marx. Celui-là même que d'aucuns confondaient avec l'éditeur de la grande revue très répandue, la *Niva*, qui, lui aussi, s'appelait Marx ! Aux congrès du parti social-démocrate tenus à l'étranger, le *moujik* fut déclaré « élément inconscient » et « vilain bourgeois ». Gorki l'affirma et mille échos répondirent à sa voix. Socialistes nouveau modèle et conservateurs invétérés se prirent à dauber sur le *moujik* avec une étrange unanimité : le *moujik* est paresseux, ivrogne, voleur, trompeur, menteur, un sot et sale animal... La révolution a définitivement ruiné le *moujik* dans l'opinion de la société éclairée. Auparavant, si vous attaquiez les paysans en bloc, on vous objectait toujours : « Et d'où sort donc notre admirable soldat, si résistant, si brave, si indulgent envers les prisonniers, si doux envers les habitants des pays ennemis, ce soldat dont Napoléon a dit : « C'est peu de le tuer,

il faut encore l'abattre » ? Naguère cette objection nous donnait à penser. Maintenant on nous crie : « Votre fameux soldat a jeté bas ses armes et s'est enfui à l'arrière, se hâtant de prendre part au pillage des propriétaires. » Et si vous demandez pourquoi il a agi ainsi, on vous réplique : « Parce que c'est un vaurien-né. »

Non, ce n'est là ni une réponse, ni une cause. La cause doit être recherchée beaucoup plus loin que dans la fatigue générale des tranchées et la propagande infâme, plus loin même que dans l'abdication du tsar, bien que je sois enclin à considérer cette abdication comme le plus important des facteurs secondaires de la révolte populaire. Cette cause repose dans les profondeurs de l'histoire, dans les racines mêmes de l'âme du peuple. Les contes et les épopées populaires ne connurent jamais que les tsars les plus farouches : Ivan le Terrible et Pierre le Grand. Et, à côté d'eux, le *batiouchka* (notez bien : *batiouchka*, petit père, le même titre que celui donné au souverain) *Stépane Timoféiévitch Razine.*

Et tous les trois, le tsar Ivan, l'empereur Pierre et le brigand Stépane sont évoqués avec une gravité, une déférence épiques. Pourquoi ? Parce qu'ils traitaient durement les boïars. La tombe de cet irascible absolutiste de Paul Ier, à la forteresse de Pierre et Paul, est fréquentée par les plaideurs comme une sorte de fétiche protecteur. Par contre on ne connaît qu'une seule chanson sur Alexandre Ier, — encore n'est-ce qu'une refonte de Marlborough, — et pas une sur le Tsar-Libérateur ou sur les Décembristes. Si, avant la décomposition de l'armée, le grand-duc Nicolas Nicolaïévitch était devenu très populaire parmi les soldats, ce n'était pas à cause de sa prétendue indulgence envers eux, mais en raison de la grossièreté rageuse avec laquelle il traitait en public les officiers et les généraux. Pourquoi donc la mémoire populaire a-t-elle justement retenu les noms des ennemis des boïars, des « Messieurs » ?

Toute notre littérature, toute notre civilisation contemporaine est passée à côté du *moujik*. Et nous, nous sommes passés à côté de son âme, n'avons pas daigné nous intéresser à ce qui s'y cachait, s'y dissimulait, s'y accumulait. Nous n'en possédions point la clef, et le *moujik* ne voulait ni ne pouvait se rapprocher de nous, nous demander de l'instruire : il n'en avait pas le loisir et ne savait pas comment s'y prendre.

En parlant, plus haut, des écrivains qui ont traité du peuple, j'ai à dessein laissé pour la fin Léon Tolstoï.

Tolstoï a, plus d'une fois, mis à découvert avec sagesse et précaution l'âme paysanne. Platon Karataïev, dans *Guerre et Paix*, Polikouchka dans le conte de ce nom, Nikita, dans *Maître et Ouvrier*, ne sont pas inventés ; ils vivent encore à l'heure actuelle, mais échappent à notre attention inexperte ou partiale. Mais il ne s'agit pas d'eux. Lorsque je songe au *moujik*, j'évoque immanquablement la *Puissance des Ténèbres*, le drame le plus étonnant qui ait été écrit depuis Shakespeare. Tolstoï voulait seulement écrire à l'intention du peuple une pièce moralisante sur le thème de la corruption des mœurs, du relâchement des liens familiaux, de l'influence déprimante de la ville. Et il a donné une impressionnante tragédie de l'âme populaire, tragédie d'autant plus terrible et profonde que, dans sa réalité ethnique et contemporaine, elle se passe tout entière sous l'inéluctable influence de cette force invisible que les Grecs appelaient le Destin et que Tolstoï apercevait derrière les séculaires ténèbres populaires.

Lorsque nous lisons ou voyons représenter cette pièce, nous la vivons involontairement. Avec l'audacieuse témérité qui lui est propre, Tolstoï ne craint ni le malpropre, ni l'horrible : il met en scène des empoisonneurs, des infanticides, des adultères. Pourquoi notre conscience ne se décide-t-elle pas à les condamner? Pourquoi n'éprouvons-nous pas à leur égard le même dégoût qu'envers de véri-

tables criminels ? Ne serait-ce pas parce qu'ils ne sont criminels qu'au degré où peuvent l'être des animaux ou des enfants inconscients ? Ne serait-ce pas parce que leur vie est étroite, fastidieuse et leurs yeux aveugles ? parce que le destin pèse sur eux ?

Mais l'âme populaire est ouverte au sentiment de Dieu, à l'antique commandement : «Ne tue pas, ne vole pas»— que Kant dénommait l'impératif catégorique. Ce n'est pas en vain que le *moujik* s'intitule *krestianine*, c'est-à-dire chrétien. Pour tous les personnages de la tragédie tolstoïenne, l'iniquité et le péché crient vers le ciel. Leur conscience exige la confession—publique—de leur faute. Raskolnikov (1) n'a pas su s'y décider. Au lieu de faire amende honorable sur la place publique, ainsi que le faisaient les brigands d'autrefois, il se contente d'avouer son crime au commissaire de police. Mais Sonia,— cette pauvre et charmante prostituée russe, — obéissait au juste instinct populaire en contraignant l'âme hautaine de Raskolnikov à l'aveu public. Chez Tolstoï tout cela est plus simple, plus tragique, plus profond. Nikita a l'esprit agité, son iniquité l'oppresse, déjà il désespère, cherche des guides pour se pendre. Et soudain voici qu'il se prosterne : « Pardonne-moi, peuple orthodoxe !... » libérant dans ce geste pénible et sublime sa conscience,— et celle du monde entier. Et merveilleuse réponse : « Dieu pardonnera. » C'est-à-dire : porte toi-même la peine de ton péché ; rachète-toi par la souffrance.

Nous comprenions le côté extérieur de cette tragédie, mais ne pénétrions point les mouvements des âmes de ses personnages. Et comment en pouvait-il être autrement ? La plupart de nos intellectuels se piquaient d'athéisme, nous avions déjà dépassé la « surhumanité », nous en étions au cubisme, au futurisme,— et voilà que l'on nous offrait des conceptions zoologiques, une bestiale innocence dans le crime, l'âge de pierre,— et soudain une

(1) Dans *Crime et Châtiment* de Dostoïevski. — H. M.

grande détresse de conscience finissant par accepter, sur l'impérieuse exigence de la plus sublime vérité humaine, le châtiment encouru pour la violation de cette vérité. Cela nous gênait, nous rebutait... « Tolstoï, songions-nous, mène toujours sa pensée jusqu'à l'extrême, jusqu'à l'impitoyable limite, il moralise toujours. C'est une particularité de son esprit et de son caractère. »

Ainsi esquivions-nous la plus grave, la plus importante question de notre vie. Nous nous refusions volontairement à nous rappeler que Tolstoï enseignait sa morale radicale sous sa propre responsabilité : là où il n'était qu'artiste, il se montrait toujours étonnamment fidèle à la vérité.

VII

Une sorte de fusion, de pardon mutuel, de révélation des âmes doit avoir lieu entre le *moujik* et les autres classes. Autrement la Russie ne connaîtra ni retenue, ni équilibre.

Notre véritable malheur consistait justement en ce qu'il existait en Russie deux mondes complètement à part, deux espèces d'hommes différentes : *nous* d'un côté, *eux* de l'autre. En bas des troglodytes, presque des païens, en haut Vladimir Soloviev et Mendéléiev. Aussi ne trouvions-nous point de solide appui national dans notre peuple, qui nous était étranger. Il ne voyait pas en nous de fidèles représentants de sa volonté, d'intelligents directeurs de ses pensées. D'où notre cosmopolitisme, notre apathie, notre incompréhension de la responsabilité de nos paroles et de nos actes. D'où ce monstrueux phénomène de la vie intellectuelle russe, le nihilisme ; d'où, le bolchevisme, car Lénine est le petit-fils difforme et antinaturel de Marc Volokhov et le fils de Bazarov (1)... D'où encore le manque de fierté nationale. Je ne veux pas

(1) Types littéraires de nihilistes : Marc Volokhov dans le *Précipice* de Gontcharov, Bazarov dans *Pères et Enfants* de Tourguéniev. — H. M.

dire cette vanité fanfaronne qui récemment encore hurlait le *Deutschland über alles*, mais ce noble orgueil qui unit les cœurs dans un unique battement et les mains dans une unique pression, quand un grave danger menace la patrie.

Tous les expédients théoriques pour unir ce qui ne pouvait l'être, pour coller ce qui était brisé — n'ont servi de rien... Il fallait sans doute que se produisît une catastrophe inouïe pour contraindre les gens à ouvrir les yeux et à comprendre qu'ils étaient frères, membres d'une seule et même famille dont le bonheur et la prospérité dépendaient de leur étroite amitié. Aux premiers jours de la Grande Guerre, nous parûmes avoir l'intuition de cette vérité... mais bientôt la lassitude s'empara de nous, notre élan patriotique décrut rapidement, et bientôt la bête sauvage et couarde dissimulée au tréfonds secret de tous les hommes montra sa véritable face. Sans doute l'épreuve n'était-elle pas encore suffisante...

Il est de mode en ce moment de comparer la situation actuelle de la Russie à celle de la Moscovie au *Temps des Troubles*. De même il y a cinq ans on ne cessait de mettre en parallèle la Grande Révolution Française et la Révolution Pétrogradoise opérée « sans effusion de sang ». Nous autres Russes sommes enclins aux jugements catégoriques, aux rapprochements historiques, aux conclusions basées sur des données fortuites, des observations non contrôlées, des expériences menées sur une échelle insuffisante.

Je ne me représente guère,—ni moi, ni personne, d'ailleurs,— ce que fut exactement le *Temps des Troubles*. Une seule chose est indubitable : c'est que la Russie finit par se redresser, —comme elle s'était déjà relevée après la longue domination mongole,— du fait de sa seule volonté instinctive... Maintenant la Russie est frappée d'une catastrophe sans précédents aucuns, d'une catastrophe plus effroyable que les pestes médiévales qui extermi-

naient parfois le tiers de l'Europe, d'une catastrophe qui menace de faire disparaître de la face de la terre un immense pays millénaire, dont la voix était naguère encore écoutée. Alors je m'arrête à une pensée encore débile bien que téméraire. L'actuel *Temps des Troubles* ne serait-il pas semblable à cette fièvre chaude qui terrasse l'homme et lui fait perdre conscience afin que, son organisme renouvelé dans une ardente combustion, il renaisse à une nouvelle vie ? Une nouvelle conception de l'idée d'État ne se forgerait-elle pas dans ce bouillonnement, ce chaos, cette mer de boue, de sang, de larmes et de haine ? D'organiques semailles spirituelles ne lèveraient-elles pas secrètement, inconsciemment, là-bas, en Russie, dans les âmes des douloureux martyrs ? Est-ce qu'après le verglas, les vents glaciaux, les tempêtes de neige et les faux dégels d'un long et rigoureux hiver, n'apparaîtraient pas enfin sur l'étendue de la plaine russe, modestes, tendres et presque imperceptibles encore les premières pousses des blés d'automne ?

VIII

Il est difficile à l'homme de prophétiser, — ne fût-ce qu'un simple changement de temps. Me refusant à jouer le rôle de devin, je tâcherai uniquement d'énumérer les observations et considérations qui, selon moi, permettent de ne pas désespérer de la Russie.

Primo.—La lutte des classes en Russie a eu pour résultat de réduire toutes les classes en esclavage, un effroyable esclavage tel que n'en a jamais connu l'histoire depuis la création du monde. Le malheur a rendu les gens plus égaux que n'ont pu le faire décrets et proclamations. La haine des classes a vécu. Si, en 1918, la femme du peuple louchait sur la « dame » sa voisine de « queue » et lui lançait un fielleux : « Assez sucé notre sang comme ça » ! — aujourd'hui cet imbécile mot d'ordre est définitivement oublié : qu'était, en effet, ce « sucement de sang » auprès

des cannibalesques réjouissances des « Tché-Kas », qui n'épargnèrent ni classes, ni sexes, ni âges ? Et la « dame » qui naguère encore, ramenant une livre d'immangeables tourteaux dans son appartement glacial, bouleversé de fond en comble par les perquisiteurs, bougonnait frémissante : « Attendez un peu, goujats, que nous ayons chassé les bolcheviks, comme nous vous remettrons à votre place ! » — cette même dame ne s'indigne plus du tout. Elle a appris à son dam ce que c'était que nettoyer les chambres, faire la queue, préparer le dîner... et même parfois traîner jusqu'au cimetière le cercueil d'un être cher.

Je connais beaucoup, beaucoup de familles où l'ancienne servante vit avec ses ex-maîtres sur un pied d'union amicale et vraiment chrétienne, que n'arrivent à détruire ni la faim, ni le froid, ni la menace de la mort, ni la mort elle-même. « La dévouée servante Marie » a disparu : il n'y a plus que d'affectueux, généreux et fidèles amis. Conseillez-leur donc d'observer les principes démocratiques. Autant apprendre au poisson à nager !

Secundo. — L'égalité. Autrefois les fléaux naturels ou sociaux pesaient presque exclusivement sur la gent « corvéable et taillable ». Le peuple s'en rendait compte, mais ne pouvait soulager son cœur qu'en de menaçants, de meurtriers dictons et surnoms. Disette, incendies de forêt, sécheresse, pluie, grêle, épidémies, et — chose pire — mesures gouvernementales, tout s'abattait sur le *moujik*, tandis que le *barine* se promenait en sifflotant et les mains dans les poches ou bien s'adonnait à une maladroite philanthropie, — quand il ne se chauffait pas tout simplement les mains à la flamme du malheur populaire. Seule la guerre rapprocha *barine* et *moujik*, c'est-à-dire officier et soldat : encore est-il que pendant cette guerre 75 à 80 0/0 des officiers de carrière périssaient dans les combats où ne succombaient que 15 à 20 0/0 des officiers de complément. Mais le soldat blessé ou permissionnaire ne pouvait pas ne pas voir la bacchanale de l'arrière.

Maintenant que la Russie entière est affamée et nue et que les gens se sont aperçus qu'ils différaient les uns des autres uniquement par la taille et la couleur des cheveux, — cette réflexion leur est venue d'elle-même : si tous les hommes sont identiquement égaux devant la souffrance morale et physique, identiquement soumis à la mort et à la décomposition, pourquoi devraient-ils être privés d'une part égale de liberté à l'heure bénie où la Russie ressuscitera? Et si tous, absolument tous sans distinction aucune, ont supporté sans périr le fardeau d'un monstrueux esclavage, — qui donc a le droit de déterminer par classes et catégories la liberté de la personnalité humaine ?

Ces pensées ont mûri. Et jamais plus qu'en ce moment la Russie ne fut et ne sera si franchement prête à admettre ces grands principes : la liberté et l'égalité. Il faut seulement qu'ils pénètrent dans le peuple à travers, non de fragiles paroles, mais de puissantes actions inspirées par l'intelligence, l'honnêteté, le sentiment *fraternel*, guidées par l'amour de la patrie. Amour sachant tout comprendre, tout pardonner, et se montrant à cause de cela d'une exigence sévère.

Tertio. — La soif d'un pouvoir fort. Ceux-là se trompent ou plutôt ne jouent pas franc jeu qui prétendent que le pouvoir bolcheviste est le seul qui soit encore capable de retenir la Russie en voie de dislocation. Eh quoi ? Est-ce là un pouvoir ? Une bande de brigands, qui m'a lié pieds et mains et torture mon âme et mon corps pour me soutirer argent et services, c'est donc un pouvoir et non une tyrannie ? Non, un véritable pouvoir peut être sévère, dur même, — mais il sera sage, clairvoyant, honnête et créateur.

Les bolcheviks n'ont pas de sagesse ; ils n'ont que l'esprit du singe.

Ils ne sont pas sévères, mais cruels, d'une cruauté hystérique et sadique, conséquence de leur lâcheté.

Leur clairvoyance, qui apporte la mort au nom de la

félicité des hommes du Lᵉ siècle, — c'est la clairvoyance de l'enfant à la mamelle qui de ses doigtelets veut agripper le soleil.

Leur activité créatrice consiste en ce que, sous la menace des fusils, ils contraignent les gens à transporter du sable d'une place à l'autre pour le retransporter le lendemain à la place primitive. Lorsqu'il crée, l'homme ressemble à Dieu qui, ayant créé le monde, trouva que « tout était bien ». Le bien est le levier de la création et les bolcheviks ont accordé la place d'honneur à la haine et à l'absurdité.

On m'a rapporté ce mot d'un madré paysan de Novgorod :

— Quelle *puissance* était la Russie et nous l'avons ruinée !

La soif d'un pouvoir fort se retrouve dans une autre phrase qu'il n'est pas rare d'entendre dans tous les coins de l'infortuné pays. Et probablement ce même paysan la répète-t-il inconsciemment :

« Il faudrait supprimer tous les communistes et les commissaires, conserver la république et les soviets, et mettre au-dessus d'eux un tsar, mais un tsar assez fort pour donner un coup de poing sur la table de manière à ce que les mains et les pieds en tremblent à tout le monde. »

Je ne vois pas dans cette originale formule un désir de restaurer à tout prix le régime monarchique, mais une aspiration passionnée à voir à la tête du pays une concentration de l'ordre, de la force et de la raison s'appuyant sur un conseil de tout le peuple, c'est-à-dire élu. Hommes raisonnables et intègres, hommes du devoir et du sacrifice, si vous n'êtes pas encore prêts à gouverner et à servir la Patrie, — alors que la volonté populaire collective vous fasse naître !

IX

Quarto. — On dit que la souffrance purifie l'homme et que l'approche de la mort l'illumine. Il est possible que semblable loi psychologique existe en réalité. Car comment expliquer, autrement que par son action, toutes les choses dont je fus témoin et qui me sont encore confirmées à l'heure actuelle par les lettres reçues de Soviétie et les récits des personnes qui s'en évadent ? La période de rancune et de bestialité est passée. Seuls les oppresseurs sont encore semblables aux bêtes.

Les masses sont mortellement fatiguées, elles sont nerveuses, soupçonneuses, mais point sanguinaires.

Là-bas, en Soviétie, j'ai vu bien des exemples de pitié chrétienne. Des centaines d'officiers, échappés aux griffes des « Tché-Kas » de Mourmane et de Sibérie, racontent avoir été bien accueillis, nourris, fournis de tabac par les paysans de Toula, Riazan et autres lieux. Il leur fallait seulement se déclarer franchement officier « blanc ». Je n'ai pas remarqué que l'on s'enfermât à clef pour manger. On se prévient les uns les autres en cas de perquisition. On se prévient, en risquant sa tête, d'une embuscade tendue dans l'appartement voisin. Considérez attentivement les gens tout frais évadés de Soviétie. A travers un effroi coutumier brille en eux je ne sais quelle mansuétude intérieure.

Une loi physique proclame : « Au fur et à mesure qu'elle s'éloigne du foyer lumineux, la force de la lumière diminue proportionnellement au carré de la distance ». C'est justement cette loi, appliquée à l'amour, à la pitié, à l'indulgence envers les fautes d'autrui, que j'ai observée lors de mon départ de Russie depuis Gatchina-via, Iambourg, Narva, Reval, Helsingfors — jusqu'à Paris. Ici dans le Paris émigré — je n'aperçois plus cette lueur : ne seraitelle pas éteinte ?

Oui, tous les intellectuels échappés de Russie, — ces

Lazares revenus du royaume de la mort, — témoignent unanimement que le pays est plongé dans une apathie générale, dans une léthargique somnolence. Comment donc alors trouve-t-il en soi des forces de résistance ? D'où proviennent ces continuelles révoltes d'ouvriers et de paysans ? ces conspirations d'intellectuels ? D'où provenaient ces combattants volontaires, qui, en dépit de fatals insuccès, remplissaient à chaque nouvelle offensive les rangs des armées « blanches » ? Non, je suis enclin à croire que seul un fuyard terrorisé peut parler du dépérissement et de même de la mort de l'âme populaire. Un organisme qui, abandonné sans secours aucun, parmi la terreur, la famine, le froid et la dépréciation complète de la vie humaine, trouve encore en soi des forces de résistance, — cet organisme est viable et il est encore trop tôt de chanter sur lui la prière des agonisants. Non la Russie ne veut pas mourir, — et *basta!*

X

Enfin *quinto*. — Et c'est le point le plus important. — Me basant sur de nombreuses données, sur des cas caractéristiques choisis parmi mes observations personnelles, et surtout sur l'étude approfondie des journaux soviétiques, — j'ai acquis la conviction que la peste rouge, qui a passé sur la Russie, a produit dans la masse du peuple un profond bouleversement interne, dont toute l'importance n'est encore que potentielle. Et c'est dans le domaine de la religion, — le seul où elle puisse se faire voir, — que nous constatons cette volte-face.

Dostoïevski a envisagé prophétiquement bien des choses. Il a plus d'une fois insisté sur le sentiment du divin dans l'âme russe et en a tiré de terribles conclusions. D'après lui, le Russe, lorsqu'il parvient jusqu'à l'athéïsme, ne se contente pas de la seule négation. Estimant que, Dieu n'existant point, tout est permis, et étant, de par sa nature, enclin aux extrémités, — il va plus loin, jusqu'à

lutter avec Dieu, jusqu'à le fouler aux pieds, et atteint finalement cette effroyable limite qui ne permet ni retour ni pardon. Rappelez-vous le malheureux gamin des *Frères Karamazov* qui tire sur les Saintes Espèces, le Corps et le Sang du Christ ?

Selon Dostoïevski, rien n'est plus monstrueux, plus extravagant, plus sauvage que l'athée russe, — et pour amener le Russe à la Révolution, il faut d'abord lui enlever son Dieu.

Autrefois c'était impossible. Le plus beau moment de la Révolution de 1905, — qui connut pourtant certaines nobles minutes, — ce fut le 9 janvier, alors que le pope Gapone marchait en tête des ouvriers, le crucifix à la main.

Les bolcheviks ont pris de tous côtés des leçons de méthodes intimidantes et de procédés corrupteurs. Dans le recours à toutes les formes de la cruauté, ils ont dépassé leurs maîtres, les chefs de l'État-major allemand, — mais ils les ont dépassés au même degré que Smerdiakov eût pu dépasser Nietzsche, c'est-à-dire en poussant le principe jusqu'à la monstruosité, jusqu'à l'absurde, jusqu'à la « révolution asiatique ». La patrie, la famille et l'église barraient leur chemin mécanique. Ils trahirent la patrie, corrompirent la famille, — il leur fallait maintenant détruire l'Eglise... Les meneurs du bolchevisme avaient certainement lu Dostoïevski et noté d'un trait d'ongle les lignes où le grand voyant parle de l'athée russe.

Mais cela ne fut pas si facile. Je n'énumérerai point ici les sacrilèges outrages dont les communistes abreuvèrent l'Église et ses serviteurs : la liste en est trop longue et le rappel répugnant.

Le peuple, terrifié, se détournait, se taisait pour un temps.

Dans les villes une active propagande orale se menait. Des orateurs «conscients» traitaient Dieu de «bourgeois». Je ne sais quel matelot se précipitait sur l'estrade et, frap-

pant du poing sa poitrine velue décolletée, provoquait Dieu en combat singulier. « Me voici et je crie vers toi ! Si tu existes, frappe-moi de ta foudre ! » Je ne sais quels savants commissaires invitèrent le vénérable archiprêtre de Notre-Dame-de-Kazan, le père Ornatski, à une dispute religieuse publique, lui garantissant la liberté de discussion et son intangibilité personnelle. Deux jours après cette libre controverse, le père Ornatski fut fusillé chez lui en même temps que son fils, jeune étudiant qui tenta de le défendre.

Qu'aux jours d'effusion de sang le Russe se détourne de la Face de Dieu, je le comprends encore. Ainsi le forçat, avant d'égorger une famille endormie, voile, d'un essuie-mains, l'icone. Mais je suis impuissant à me représenter ce que ressent et pense le petit *moujik* de Kostroma, en voyant fouler aux pieds et traîner dans la boue l'humble image de Jésus-Christ, de ce même Jésus-Christ, si cher et si proche, qu'il porte toujours sur sa poitrine, tout près du cœur.

Les poètes populaires « prolétaires » provoquent en moi l'effroi et le dégoût. Vassili Kniazev publie un sacrilège *Evangile Rouge* ; Demiane-le-Pauvre, une *Bible Rouge*, Maiakovski, le seul poète rouge de talent, insulte rageusement le Christ. D'autres rimailleurs, en des vers boiteux, épileptiques, couvrent d'opprobres la Face auguste du Crucifié, son Corps supplicié, son Sang innocent : « Nous jetterons Ton Sang hors du lavabo. » Pilate se lava les mains en livrant Jésus au Sanhédrin. Ces bourreaux se lavent, eux aussi, les mains, en Le suppliciant une seconde fois.

Évidemment ces poétereaux, en quête de pitance, suivent servilement les meneurs à qui les images, chères aux pauvres gens, du Christ, de la Vierge et de saint Nicolas paraissent de plus dangereux obstacles à leur œuvre de destruction que l'idée abstraite et difficilement concevable de Dieu...

Il me semble pourtant que beaucoup de ces blasphémateurs diurnes, — de quelque couleur qu'ils se barbouillent, ils n'en sont pas moins Russes, — ne s'endorment point sans s'être dévotement signés.

Et les faits corroborent mes suppositions. Voici ce que m'a raconté à Gatchina un officier « blanc », à qui avait incombé le pénible devoir de « liquider » d'avérés communistes.

« Beaucoup d'entre eux perdaient courage, pleuraient, se roulaient à mes pieds. D'aucuns attendaient la mort avec une insolente témérité ; aux offres des consolations religieuses ils ne répondaient que par d'effroyables blasphèmes. Cependant l'un d'eux m'étonna : il se tourna vers moi, et me dit doucement, tout doucement, d'une voix où résonnaient une conviction profonde et une infinie désespérance :

« A quoi bon ? Dieu ne peut plus nous pardonner. »

Le voilà bien, l'athée russe ! Pauvre enfant égaré ! Pour ce désespoir résigné Dieu peut-être lui pardonnera, car ici la négation voisine avec la foi profonde. C'est un athéïsme aigu, et par conséquent laissant, comme toutes les violentes affections psychiques, des espoirs de guérison. Le professeur Oldenbourg rapporte avoir entendu en Soviétie des vieilles femmes blasphémer. Soit, mais a-t-il vu ces mêmes vieilles battre, le soir même, leur coulpe devant la Vierge de Kazan ?

L'été dernier, un prêtre de mes amis, le père Pierre B..., aumônier de la flotte, m'écrivait de Marseille : « Nous avons enterré ces jours-ci le machiniste Jorénykh. Cet homme grossier, qui, à tout propos et hors de propos, blasphémait Dieu, le Christ et les Saints, me fit pourtant demander à son heure dernière. Sa confession si profondément chrétienne m'émut au plus haut point. »

XI

L'hiver dernier, Mérejkovski a dit une parole profonde :

« L'enfer bolcheviste est l'œuvre du diable. Chez le diable seul peut régner un ennui semblable à celui de la Soviétie. »

Oui, c'est bien cela : un lourd, un profond ennui sans issue. Plus d'espoir, plus de fantaisie, plus de caresses, plus de sourire... Toute la vie, toute la pensée politique, toute la littérature rouge tournent autour de trois concepts zoologiques et d'une cinquantaine de vieux vocables de meeting, pelés, galeux, rebutants comme l'eau des tortures médiévales.

Pour le peuple, l'église était l'unique refuge aux heures douloureuses, l'unique foyer où il trouvât réponse aux plus hautes questions de l'âme... On a beaucoup parlé de sa superstition... que l'on expliquait d'ordinaire par son ignorance. Mais alors comment expliquer que l'imagination populaire ait, dans ses légendes et ses contes, auréolé de traits si poétiquement touchants et si intimement profonds, les figures charmantes de la Sainte Vierge, de Nicolas le Bienheureux, de saint Georges, de Serge de Radonèje, de Pantéléï le Guérisseur ?... Pourquoi les cantiques populaires et certaines vieilles *bylines* (1) sont-ils si pénétrés d'une douce lumière vespérale, si imprégnés de christianisme vrai et de respect envers la terre ? Le Potouguine de Tourguéniev (2) se moque de ce fat ridicule de Tchourila Plenkovitch, mais oublie, je ne sais trop pourquoi, les belles figures de Mikoula Selianinovitch et Sviatogor le Preux et Volga Vsévslavitch ; bien entendu il n'avait jamais lu ou ne voulait pas se rappeler le mémorable final de la première *byline* sur la vocation d'Ilia de Mourom :

Par delà le fleuve Ilia s'en alla
Mettre un gros cierge à saint Nicolas...

Puis il vient demander la bénédiction de ses père et

(1) Les Chansons de Geste russes. — H. M.
(2) Dans le roman *Fumée.* — Les autres noms cités sont des personnages de *bylines.* — H. M.

mère. Il se prosterne devant eux. Écoutez bien les paroles du vieux paladin :

> Pour les beaux exploits, je te bénis, fils,
> Mais pour les mauvais point ne te bénis.

Et ensuite son injonction :

> Te voilà parti pour longue aventure :
> En chemin n'offense aucun bon chrétien,
> *Contre le Tatare ne médite rien.*

Et encore le bel et poignant adieu d'Ilia à la rivière d'Oka :

> Enfin à l'Oka Ilia dit adieu,
> Il jeta dans l'eau un crouton de pain :
> « Grand merci, fit-il, notre mère l'Oka,
> Qui m'as si longtemps abreuvé, nourri. »
> Sur son destrier Ilia sauta
> Et vers l'inconnu le preux s'élança...

Ce n'est pas seulement le mortel et sanglant ennui quotidien qui a ramené le peuple à l'Église, c'est aussi le sentiment d'être acculé à une impasse, l'impossibilité de vivre sans espérance, le besoin de sangloter à quelqu'un sa douleur et son désespoir. Le haut exemple donné par le clergé à eu, dans ce retour à Dieu, une énorme importance.

XII

M. V. D. Nabokov, mort dernièrement d'une mort si odieuse et si héroïque, avait émis, l'été dernier, au Congrès National Russe, cet aphorisme :

«De toutes les prétendues « conquêtes de la révolution », une seule reste indiscutable; on a perdu toute confiance dans les grands mots.» Et il ajouta :« Dans ceux du moins qui ne sont pas confirmés par des actes. »

Il est pourtant une conquête de la révolution qui a vraiment porté des fruits : l'Église russe a été libérée de la lourde tutelle de l'État. Le bas clergé avait toujours rechigné au rôle que lui imposait le gouvernement, et qui allait jusqu'à la violation du secret de la confession, jus-

qu'aux vexations religieuses si contraires à la large tolérance russe. Depuis Pierre le Grand, notre clergé errait dans un cercle vicieux, étroit et démoralisant. Ne vivant guère que de son casuel, il était naturellement entraîné à la cupidité et à la mesquinerie. L'immixtion du pouvoir civil dans leurs affaires de religion et de conscience enlevait à nos ecclésiastiques leur dignité de prêtres et leur liberté de pasteurs.

La séparation de l'Église et de l'État exalta, renforça, libéra immédiatement le prêtre, le ramenant à sa véritable, à sa pure fonction chrétienne. La nouvelle persécution dioclétienne égala le plus humble, le plus tremblant des curés de village au plus hautain des princes de l'Église et les éleva jusqu'aux hauteurs du martyre antique ! Le voilà le *Verbe* divin, *confirmé* par un généreux exemple, illuminé par l'éblouissante lueur de l'âme humaine.

En toute franchise, estimions-nous notre pauvre clergé capable d'un si haut élan d'âme et de foi ? En toute franchise, non. Ni nous, ni le peuple. Que l'on me permette de me référer à un précédent historique, presque à une prophétie.

C'était tout au commencement du xx^e^ siècle. Le Saint Synode se résolut à excommunier le « boïar » Léon Tolstoï. Cette décision produisit dans tout le monde civilisé une impression vraiment stupéfiante. Cependant la comtesse Sophie Andréievna eût mieux fait de ne pas écrire au métropolite de Pétersbourg et Lagoda une lettre parfaitement insignifiante de fond et violemment agressive de forme.

Je n'ai pas sous la main le texte de cette lettre, mais, autant qu'il m'en souvienne, la comtesse y développait, notamment, cette idée : « Vous autres, hiérarques, enseignez l'humilité et la simplicité, et pourtant vous vous prélassez dans des carrosses à six chevaux, vous parez de brocart, de soie et de velours, vous coiffez de mitres d'or et ornez vos vêtements de diamants. »

Le métropolite Antoine (Vadkovski),—l'un des pasteurs russes les plus remarquables par l'esprit, la bonté et la piété,—répondit à Sophie Andréievna dans une lettre pleine de retenue et de dignité. Entre autres paroles justes et probantes il y disait à peu près ce qui suit :

« Oui. En vue de l'exaltation de l'Église, nous nous revêtons de brocart, d'or et de pierres précieuses. Mais si la volonté du Seigneur envoie jamais à la Russie des jours de deuil, de misère et d'humiliation, alors, comme jadis notre grand saint Serge de Rodonèje, nous irons à pied, endosserons des chasubles de grosse toile et communierons les fidèles dans des calices de bois. »

A l'époque, ces paroles si élevées et si touchantes du métropolite Antoine ne pouvaient guère que mettre en relief la belle figure de ce pasteur. Qui aurait pu supposer que dans un si court laps de temps elles acquerraient la signification d'une effrayante prophétie ?

Les églises transformées en cinématographes, les autels mués en tréteaux de pitres; les sacristies pillées, les images saintes souillées et volées ; les ecclésiastiques contraints à balayer les trottoirs et les fosses à ordures ; les évêques traînés par les cheveux à bas de leurs trônes, massacrés dans leurs cathédrales ou pendus sur le parvis , n'est-ce pas là une part suffisante au martyre général du peuple russe ?

Mais comme le clergé moyen, ordinaire, l'humble clergé « blanc » s'est transformé ; comme il a grandi dans la tempête et la flamme !

Comprimé dans la poigne de fer du procureur du Synode, notre pauvre pope était parfois impuissant à résister aux tentations: peu instruit, cupide, enclin à l'ivrognerie, il tremblait devant « la volonté des méchants ». C'est qu'il fut toujours trop proche de notre sombre vie pécheresse.

Cependant le clergé russe est sans doute le seul,—avec le clergé juif,— qui ait conservé si pleinement la pureté

de son sang. On peut dire sans exagération que, grâce à des mariages contractés uniquement dans sa classe, le clergé russe évita toujours, depuis Vladimir le Grand jusqu'à nos jours, l'infusion d'éléments étrangers dans son sang slave. Des mariages précoces et la saine vie champêtre préservèrent ce sang de la corruption causée par l'épuisement prématuré et les mauvaises maladies. Et il faut reconnaître que nos lévites sont une race solide, vivante et fertile.

Leurs péchés et leurs faiblesses étaient indissolublement liés à notre esclavage général. Si, malgré la lourde oppression, l'âme collective russe ne se brisa ni ne mourut, se révélant à travers quelques élus de génie, — le clergé russe donna lui aussi de grands pasteurs, de grands martyrs. Et puisque notre clergé a si facilement rejeté la vanité de la richesse, la gloire du monde et jusqu'à la crainte de la mort ; puisqu'il sert avec tant de résignation, de simplicité et de désintéressement l'Église et le peuple, — c'est là le signe le plus sûr que le peuple est également à la veille d'une rénovation spirituelle inouïe.

Des orateurs « conscients » avouent avec dépit que le peuple russe est encore trop obscur pour qu'on puisse impunément lui enlever sa foi.

Ce phénomène général n'est pas une vague fortuite soulevant sur sa crête la sainte foi. C'est le flux océanique, croissant lentement, inéluctablement. C'est la libération organique, géologique de tout un continent surgissant de l'abîme. Et l'Église n'est pas la cause principale de cette délivrance, mais seulement un phare indicateur du flux et du reflux.

XIII

L'autorité du clergé et de l'Église, accrue par l'auréole du martyre, ne pouvait que grandir dans le peuple en ces jours d'épouvante. En ce sens, des siècles de lentes réfor-

mes n'auraient pu accomplir ce que firent trois années de persécution.

Aussi voyons-nous le peuple donner refuge et protection à ses prêtres, les cacher derrière son vaste dos endurant. Voici qu'apparaît de nouveau le solide pivot de la foi autour duquel tourna la terre russe pendant plus d'un millier d'années.

Et si dans les villes on pouvait naguère encore traîner par les cheveux les prêtres hors de leur église et les fusiller sur le parvis, il y a longtemps que, dans les campagnes, les autorités soviétiques ne se risquent plus à lever la main sur les gens d'Église. Les communistes ruraux doivent se contenter d'envoyer des relations désolées au *Journal Rouge* ou à la *Pauvreté Rurale*, à qui j'emprunte les quelques lignes suivantes, dont j'ai soin de respecter le style :

Le mardi de Pâques, les citoyens du village de Tchérenkovitchi, canton d'Iliéch, district de Iambourg, ont fait quérir en voiture le curé du bourg voisin, auquel on demanda d'administrer un malade avant la procession. Pendant ce temps, un groupe de jeunes gens assis devant la maison d'une citoyenne chantait l'*Internationale*. La citoyenne, d'âge respectable, sortit, injuria les jeunes gens et les chassa en leur jetant des seaux d'eau.

— Je ne permets pas de chanter des saletés devant ma maison. Le curé est arrivé et vous êtes là à brailler... N'avez-vous pas honte ?

Dès avant l'arrivée du pope, les femmes avaient apporté au marguillier, l'*une devançant l'autre*, du beurre et du fromage et quatre livres de farine par foyer.

Lorsque la procession eut fait le tour des chaumières, le pope et le diacre avaient leurs énormes paniers remplis d'œufs : dans chaque foyer on leur avait donné deux œufs et de l'argent et en outre, *devant leur insistance*, une cuillerée de beurre et une cuillerée de fromage. Dans trois maisons habitées par des communistes, le pope ne demanda rien et se contenta de dire doucement : « Que le Seigneur vous accorde une bonne vie ! » Mais en sortant, il ordonna aux autres : « Éloignez-vous le plus possible de ces gens-là, ne vous laissez pas gagner par leurs stupides idées. »

Le même soir on dut attirer l'attention de l'assemblée des

citoyens sur ce conseil ecclésiastique. Le président fit remarquer que les collectes en nature n'étaient pas autorisées. « Il eût mieux fait de donner cette explication avant la procession ! » conclut dans un style de délation le jeune auteur de l'entrefilet.

Toute dénonciation est ignoble, et doublement si elle est fausse ; mais une sotte calomnie cousue de fil blanc est, par-dessus le marché, ridicule. Si les femmes donnaient ouvertement, *l'une devançant l'autre*, des provisions aux ecclésiastiques, à quoi bon représenter ceux-ci, mendiant *une cuillerée* de beurre ?

Mais la femme, la femme ! Lorsque cette saine et solide gaillarde dispersait à seaux d'eau la jeunesse communiste comme une meute de chiens hargneux, savait-elle que son vaillant geste renfermait un grand symbole ?

Salut à toi, la petite mère, et merci !

XIV

Dans les villes aussi, l'ancienne attitude indolente, indifférente envers l'Église et les prêtres disparaît. Voici ce que m'écrit un de mes correspondants :

« Les églises sont toujours pleines. Mais ce n'est plus la foule endimanchée d'autrefois : plus de conversations, de sourires et de compliments mondains, de rendez-vous, d'oisives allées et venues. On assiste aux offices dans un profond et respectueux silence, on se signe dévotement, lentement, et non plus distraitement et à la hâte. Il existe dans notre liturgie de touchantes invocations, implorant la clémence divine « pour la paix du monde, pour les âmes chrétiennes dolentes et aigries, pour les voyageurs, les malades, les prisonniers... » Chaque fois que le diacre les proclame du haut du jubé, les fidèles, d'un humble geste unanime, se prosternent.

... On écoute attentivement les sermons. Sur les conseils du métropolite Benjamin les prêtres ont renoncé une fois pour toutes aux thèmes politiques. Mais tel simple et chaud récit, — retraçant, par exemple, comment le

Christ aimait la beauté terrestre sous la forme des enfants et des fleurs, — provoque les larmes générales...

Aux meetings de soldats et de matelots rouges, des assistants s'enquirent plus d'une fois « s'il seyait à un communiste d'être croyant » ; et malgré les fanatiques de l'incrédulité (ô Russie !) cette question fut bien souvent résolue en faveur de la liberté de conscience. Des témoins étrangers l'affirment. Le correspondant d'une revue allemande, *Der Syndicalist*, M. Sumi, écrit :

« Les bolcheviks n'ont pu interdire la religion. Même des communistes révolutionnaires se découvrent et se signent en passant devant les églises. Le sentiment religieux est trop ancré au cœur des Russes pour qu'on puisse l'en extirper. Les églises sont toujours archi-combles. Les tentatives de propagande bolcheviste contre l'Église n'ont aucun résultat. »

Les matelots et même les communistes, après avoir fait enregistrer leur mariage à l'état civil communiste, vont le plus souvent le faire bénir à l'église. On a constaté le cas d'un communiste devenu diacre.

Les prêtres ne sont plus astreints aux travaux publics. Sans doute les bolcheviks se sont-ils aperçus que si, naguère, la vue d'un ecclésiastique en soutane, traînant sur son dos l'armoire à glace d'une compagne de commissaire, excitait les rires, les sifflets et les huées des voyous, ce spectacle honteux ne provoqua bientôt plus qu'un sinistre silence, puis un murmure menaçant et finalement cette aide sincère et générale plus éloquente que toute autre démonstration.

Il y a quelque temps se tenait un meeting-conférence où la fameuse camarade Hedwige devait démontrer la non-existence de Dieu. Pour quelle raison la camarade Hedwige s'estime-t-elle compétente dans une question si profonde? — c'est là son secret. Mais pourquoi l'ex-chroniqueur aux incendies de la *Gazette de la Bourse* est-il devenu commissaire à la Bibliothèque Nationale, et un met-

teur en pages, directeur de l'Institut Gynécologique ?

J'ai vu une fois la camarade Hedwige. C'est une petite bonne femme vive, rondelette, aux joues vermeilles. Les verres d'un éternel pince-nez brillent sur son minuscule nez retroussé. Elle rappelle vaguement l'Eudoxie Koukchina de Tourguéniev (*Terres Vierges*) et la Virguinskaïa de Dostoïevski (*Les Démons*). A sa manière, elle ne manque pas d'un certain charme : on dirait un gentil doguin, remuant et grassouillet.

Elle avait pour contradicteur un jeune prêtre qui, repoussant le prudent conseil de revêtir des vêtements laïcs, vint au meeting en soutane et croix pectorale. La camarade Hedwige tambourina longtemps de vieux arguments athéistes. Sans doute, en sa sottise, s'imaginait-elle offenser Dieu ! Mais elle accumula en passant une telle multitude de bourdes que le patient auditoire finit par se cabrer.

Le jeune prêtre lui répliqua simplement, rapidement, avec une indulgence polie. Il fit remarquer avec bonhomie à la conférencière que l'ordre des Jésuites avait été fondé, croyait-il, non pas à l'époque de la Révolution, mais quelque peu auparavant... A l'assertion hâtive de la camarade Hedwige prétendant que tous les grands savants avaient nié l'existence de Dieu, il se permit d'opposer une dizaine de noms immortels : Newton, qui écrivit des commentaires sur le prophète Daniel ; Darwin, qui était à certains moments inaccessible même à ses proches, ne voulant pas être troublé dans ses prières : Gœthe, Lavoisier, Arago, Galilée, Pasteur, Metchnikov, Mendéléiev, d'autres encore. Il renvoya enfin la camarade Hedwige à la fameuse enquête allemande, qui, après avoir demandé l'opinion ou scruté la biographie d'un millier de savants, établit que 90 0/0 d'entre eux étaient croyants. Toute la réplique du prêtre fut menée sur ce ton tranquille et convaincant.

Les camarades rouges l'écoutèrent dans un silence

religieux et, quand il eut fini, lui firent une bruyante ovation. Beaucoup lui demandèrent respectueusement dans quelle église il prêchait : « Nous irons vous entendre, mon père. »

Remarquez bien : « *mon père* », et non pas *camarade-pope.*

Ce prêtre a évidemment fait preuve d'un grand courage pastoral. Pouvait-il se croire pleinement en sécurité bien qu'il sentît l'auditoire de son côté ? Le hasard ne pouvait-il pas amener à cette dispute un commissaire malveillant, ce qui eût entraîné les suites habituelles en pareil cas : perquisition, arrestation, interrogatoire et... *envoi chez le Vieux*, selon le jargon employé par ces messieurs de la *Tché-ka*, lors de l'exécution du père Ornatski ?

A chaque pas, notre humble clergé fait preuve d'un noble esprit de sacrifice et d'une haute compréhension du devoir.

Le même père Pierre B., dont j'ai cité la lettre plus haut, conduit il y a trois ans au supplice, s'avançait la tête haute, chantant les prières suprêmes. N'est-ce pas ce sublime courage qui lui sauva, ce jour-là, la vie ?

Dans les armées « blanches », les aumôniers militaires marchaient à l'attaque crucifix en main, comme au temps de Souvorov et de Koutouzov.

Tout Pétersbourg connut ce cas arrivé dans une prison où, par suite, je crois, d'une révolte, les prisonniers devaient être décimés. Parmi ceux qui avaient été désignés pour le supplice, se trouvait un tout jeune étudiant, presque un enfant. Son voisin, un vieux prêtre, adressa soudain au « commandant » de la prison cette étrange prière :

— Camarade, rendez-moi un grand service. Permettez-moi de prendre la place de ce jeune homme, je ne suis plus bon à rien, tandis qu'il a encore toute une vie devant lui.

— Comme vous voudrez, répliqua le bourreau.

Et ce fut le prêtre qu'on emmena.

Enfin je dois signaler un fait qui me paraît fort important et significatif.

La plupart des personnes échappées aux prisons soviétiques, et parmi elles *beaucoup de Juifs*, me vantent la dignité dont faisaient preuve les ecclésiastiques enfermés en ces geôles ; affables, humbles, compatissants, ils offraient des modèles de courage et de résignation. Des Israélites m'ont confirmé qu'en dépit de l'opinion préconçue sur l'intolérance religieuse des prêtres russes, ceux-ci se montrèrent envers eux d'excellents compagnons d'infortune, donnant ainsi un bel exemple de charité au nom du Dieu unique.

XV

Les bolcheviks eux-mêmes, si impitoyables envers toute idéologie étrangère à la leur, ont compris confusément qu'il leur était impossible de persécuter davantage l'Église.

Je me souviens avoir lu dès 1918 à Gatchina cette affiche du *soviet* local : « Il est recommandé, aux camarades qui pénètrent dans l'église, de se découvrir. Ils doivent se rappeler qu'en restant couverts, ce n'est pas Dieu qu'ils offensent (N. B. Dieu, on pourrait évidemment l'offenser) mais bien les sentiments des croyants. »

Il y a quelque temps les journaux soviétiques publièrent un *prikaz* expliquant que les ministres des cultes avaient le droit de participer à la répartition des terres, mais qu'il était strictement interdit à la population de fixer elle-même les lots à leur attribuer. Conclusion : la population concède de son propre gré des terrains aux ecclésiastiques, et c'est là une pratique si répandue qu'elle a nécessité la publication d'un décret gouvernemental.

Lorsque Odessa fut, pour la dernière fois, repris par les troupes rouges, un détachement d'officiers fut fait prisonnier et fusillé la nuit même. Mais cette nuit-là les prêtres de toutes les églises montèrent sur leurs clochers et

accompagnèrent les mourants d'un glas funèbre. Et les bolcheviks n'osèrent pas les arrêter.

L'été dernier, un spectacle d'une majesté inouïe se passa à Moscou, le jour de l'Ascension. Le patriarche Tikhon présidait la procession. La Place Rouge et toutes les rues adjacentes étaient remplies d'une foule estimée à 300.000 personnes. Le patriarche, monté sur le Haut-Lieu, bénit la foule aux quatre coins du ciel. Puis la procession se mit en marche, précédée et suivie de soldats rouges désarmés. Et, chose plus touchante encore et d'une importance plus extraordinaire, les évêques et les prêtres vieux croyants marchaient fraternellement aux côtés du clergé orthodoxe. Les vieux murs moussus du Kremlin n'avaient plus vu semblable union depuis les temps du tsar Alexis Mikhaïlovitch. Nul n'ignore les persécutions auxquelles furent en butte pendant deux siècles les Vieux Ritualistes et quelle haine ils avaient vouée aux « sectateurs de Nikon » (1). Ni les bûchers, ni le knout, ni l'exil, ni la destruction de leurs oratoires ne purent venir à bout de leur tenace esprit réactionnaire. Et ce miracle, que n'avaient pu opérer ni les tsars, ni le Synode, ni les missionnaires, se produisit tout seul un beau matin d'été. Le deuil commun réunit fraternellement deux Églises plus divisées que ne le sont le catholicisme et le protestantisme.

Je pourrais encore citer beaucoup d'autres faits qui tous témoignent de ce que l'Église a su puiser de nouvelles forces dans les malheurs populaires, et que les portes de l'Enfer ne prévaudront point contre elle.

XVI

Telles sont les données sur lesquelles je base les conclusions suivantes :

L'âme du peuple est toujours vivante ;

(1) L'Église officielle, qui a adopté les réformes opérées au XVII[e] siècle par le patriarche Nikon. — H. M.

La résistance à la tyrannie n'a pas faibli ;

L'Église a acquis la même puissance,— très forte, mais naturelle, douce et *pacifique*, — qui lui est plus d'une fois échue en partage aux sombres jours de l'histoire nationale.

Nous, Russes, sommes tous convaincus que la chute du bolchevisme est proche. Nous sommes tous d'avis qu'il faut dès maintenant nous préparer à l'œuvre d'assistance qui nous attend en Russie, mais c'est dans le caractère de cette assistance que nos avis diffèrent. Enfin nous avouons tous qu'entre le départ des bolcheviks et l'établissement d'un pouvoir sensé, une période d'anarchie menace le pays ; mais nous ne songeons guère à prévenir ce malheur.

C'est justement à ce propos qu'il est utile de ne pas oublier l'Église russe, ressuscitée dans un esprit vraiment chrétien, et l'autorité parmi les masses du nouveau clergé russe. Ce sont là deux faits dont il importe que tous se souviennent : croyants et incrédules, hommes de gauche et hommes de droite. Ceux-là sont sûrs de trouver un appui dans le clergé qui lèveront l'étendard de la lutte pour la Patrie, la Nation, le Peuple et la vraie Liberté.

Sortie libre et purifiée du creuset des souffrances, l'Église pourra plus facilement que jamais se rappeler et rappeler à ses ouailles le beau précepte apostolique : il n'y a ni Hébreu, ni Hellène, ni circoncis, ni incirconcis, ni esclave, ni maître ; tous sont égaux devant Dieu et Dieu réside en tous. Il nous faut seulement ne pas perdre le contact spirituel avec les serviteurs de l'Église, qui, là-bas, dans l'enfer terrestre, ont su faire preuve de nobles sentiments chrétiens et continuent leur œuvre de charité, de dévouement, de sacrifice. Et il n'y a pas lieu de douter de leur « démocratisme ». Ne sont-ils pas de sang paysan ? Seul le *moujik* a défendu l'Église durant les années d'horreur et de persécution. Et seul le *moujik* est capable de restaurer le pays.

Qu'on y prenne garde : je n'attends pas de l'Église d'inexplicables miracles ; je n'ai pas l'intention de ramener de force nos athées dans le sein de l'Église ; je ne m'attends nullement à voir nos humbles popes ruraux à la tête d'une révolte. J'affirme seulement le fait d'une renaissance de la foi et j'invite les incrédules à compter avec ce fait, qui ne menace nullement d'un retour au passé, pourvu qu'on l'accepte avec une sage et bienveillante clairvoyance. Je veux seulement dire que, si l'humanité a accompli des prodiges moraux, ce fut toujours par la voie de l'amour et du bien (1).

C'est dans le bien que réside notre unique salut. Le mal a consumé les âmes, desséché les gosiers, hébété les esprits. Les faibles pousses des blés d'automne attendent la bienfaisante rosée. Prenons soin de ces pousses. Veillons à ce qu'elles ne soient point broutées par le bétail

(1) Je viens d'apprendre que le gouvernement soviétique s'est résolu à enlever de force aux églises tous les ustensiles du culte en or et en argent et tous les objets sacrés ayant quelque valeur. Les faibles tentatives des fidèles pour s'opposer à ce nouveau brigandage sont réprimées par des fusillades en masse.

On peut tirer de ces événements les conclusions suivantes:

1°) Le gouvernement soviétique, ayant intégralement épuisé la réserve d'or et les objets précieux confisqués aux particuliers, se trouve réduit à une extrême misère ;

2°) Il est en proie à l'affolement qui s'empare des gens prêts à se noyer ou à tomber en syncope ;

3°) Il voit dans le peuple — qui lui demeure complètement étranger — un ennemi passif, mais irréconciliable, objet de sa vengeance constante bien qu'absurde.

La fonte en lingots et la vente des trésors des églises donneront au gouvernement soviétique bien peu de chose en échange de la haine populaire générale. C'est la sottise du désespoir qui a dicté aux bolcheviks cette mesure imbécile.

Nous avons déjà vu d'antiques joyaux russes, — joyaux de la couronne et bijoux de famille, — aux vitrines des joailliers de tout l'univers, dans des collections particulières, et sur la poitrine de femmes plus ou moins respectables. Nous verrons bientôt des vases sacrés garnissant des tablettes de cheminée et des chasubles de brocart employées comme tapis de table ou descentes de lit... Nous supporterons tout cela...

Mais là-bas, en Russie, le peuple voit s'accomplir la prophétie fortuite du métropolite Antoine: « Nous officierons en chasuble de grosse toile et communierons les fidèles dans des calices de bois. »

Dans l'humilité, le deuil et la pauvreté l'Église grandira encore davantage. Sur les noires icones brutalement dénudées par des mains sacrilèges, les Faces sombres des Saints paraîtront plus sévères encore. Et dans les églises encore plus fréquentées la prière du peuple s'élèvera encore plus silencieuse et plus lente...

Les bolcheviks, eux, continueront à parler à l'Europe au nom de ce peuple. Pour combien de temps encore ? — A. K.

d'autrui ; foulées aux pieds par des trains de chevaux sauvages ; inondées sous la pluie des oiseux bavardages ; desséchées par un stérile formalisme...Que de nouveaux faiseurs d'expérience et de vieux esprits immobiles ne viennent point contrarier leur croissance naturelle ! Les blés mûriront d'eux-mêmes, protégés par l'amour et la bonté.

J'entends souvent évoquer par mes compatriotes la bonne vie que l'on menait autrefois dans notre merveilleuse patrie. Quels grands fleuves, quels beaux chevaux, quelle chère délicieuse ! Et les aurores, et les rossignols et le son moelleux des cloches !... Et comme nous savions peu apprécier tout cela !

Quant à moi, une pensée de plus en plus fréquente, de plus en plus importune et énervante, m'obsède.

Comme chez nous il était facile et simple *d'être bon !*

Et rien ni personne ne saurait maintenant me faire croire que la Russie puisse renaître autrement que par la force créatrice du Bien. Et elle renaîtra ; chaque goutte angoissée, chaque goutte nostalgique de mon sang me le crie. Oui, la Russie renaîtra !

ALEXANDRE KOUPRINE.

Traduit du texte russe inédit par HENRI MONGAULT

VERS UN MONDE VOLAGE

—

Ce qui est dans l'air est à tout le monde. Un nez en l'air est maître du ciel.

Anges !...

Sur terre, les difficultés de la propriété empêchent que l'on s'empare des délices.

J'avais le nez en l'air. Il faisait un crépuscule déséquilibré, empli de nuages, tourmentés d'une grande force motrice. La nuit, tout à coup, s'éboulait prématurément ; mais le soleil se redressait, échevelé, hagard. Consentirait-il jamais à se recoucher ?

Au milieu de ce désordre, un avion allait et tournait. Quand il faisait sombre, son armature d'acier restait brillante ; l'éclat s'en écoulait lentement. Quand le soleil dardait, toutes ses fenêtres partaient, comme des pièces d'artifice.

En un de ces vœux qui montent si facilement au ciel, je lui dis qu'il ferait bon en lui.

Et tout d'un coup, voici mon front appuyé à ses fenêtres et mes yeux contemplant, d'un air indulgent, le bas monde.

L'impression première que j'eus, face au ciel, en regardant à droit fil de la proue de l'avion, fut celle d'une résistance violente, mais affûtée, contre notre force, contre la force qu'aussitôt je m'étais incorporée, qui faisait partie de moi et dont j'avais épousé l'orgueil, résistance venue d'une force au moins aussi grande et dont la résultante était un parfait équilibre, non point un équilibre soit inerte, soit cahotique, mais vibrant, dont on sentait la tension comme celle d'une corde de violon. Sans que

mes yeux y fussent pour rien, j'avais la même impression par tout le corps. Les mêmes forces se tenaient tête, évidemment, de la même façon, dans toutes les directions à la fois. A travers mon être retentit le travail des ailes de l'avion suspendu, quoique je ne les visse point.

Les personnes présentes me prêtèrent juste l'attention que l'on a pour quelqu'un que l'on a déjà croisé, il n'y a qu'un instant, et qui passe simplement d'un salon à un autre. L'une d'elles, mon ami X... certainement, à en croire sa barbe à l'orange, ses omoplates voûtées, ses mains carnassières et ses yeux doux de chat sauvage, reprit avec moi une conversation que nous avions ébauchée, dix ou vingt ans auparavant tout au plus : c'est vous dire que nous fûmes dans la meilleure familiarité.

Nous allions et venions. Notre marche était à l'aise sur un tapis molletonné. Elle n'avait rien de commun, à coup sûr, avec les formidables mouvements qui assaillaient l'avion, qu'il domptait à mesure, tremblant, d'une manière continue, dans ses amures, et au milieu desquels, torturé, il glissait avec une nonchalance voisine de la langueur.

Mon ami X... eut l'idée d'entre-bâiller une des fenêtres d'avant, armées et boulonnées. Une masse d'air aussi pesante que de l'eau s'abattit sur nous. Je l'aidai à mettre un cran d'arrêt qui nous permit de nous pencher tout en gardant l'épaisse vitre en auvent.

Il était blême comme s'il avait reçu une gifle. Je me penchai à côté de lui. Vers nous, de l'espace sans couleur, sans fixité, monta une fumée grise. A une certaine hauteur, s'étalant, elle formait une sorte d'enduit marbré, hérissé de quelques ébouriffements. Nous fûmes assez longtemps à nous rendre compte que c'était une énorme ville couvant sous nous.

Lorsqu'elle fut franchie, se succédèrent des figures géométriques semblant taillées dans du bois noir ou du

bois gris, attirail étrange qui devait servir à des mensurations de grandes dimensions.

Nous comprîmes que c'était la terre, ses champs, ses collines, ses forêts, ce qu'on appelle la nature, la belle nature ! Est-ce ainsi que les autres astres nous voient ? Dans ce cas, il n'y a pas lieu d'être plus fiers que la lune ! Nous rentrâmes nos têtes, de lassitude, et fîmes retomber le volet à guillotine.

L'heure ne frappait ni la terre ni nous de la même lumière que lorsqu'on est en bas. Pour tout dire, ce n'était pas la même heure. Il était matin, à peine matin, tout de suite après l'aube. Or, depuis combien de temps avais-je quitté le sol, accablé alors par un soir incohérent ? Une demi-heure, trois-quarts d'heure tout au plus. Et ici, c'était le matin, l'éclosion d'un jour, l'origine du monde perpétuellement renouvelée par la giration immense. Cette perception fut si vive, ce devint si vite et si nettement, pour nous, une certitude que, machinalement, en refaisant les cent pas, nous tirâmes nos montres et rectifiâmes ce qu'elles disaient. Mais, à n'en pas douter, c'était le matin de ce jour même, non le matin du lendemain, c'est-à-dire à quinze ou dix-huit heures en deçà. Sans nous concerter, nous fîmes marcher les aiguilles, non en avance, mais en retard, de plus de douze heures en retard. Nous ne nous trompions pas, non, nous ne nous trompions pas.

Il y eut en ma vie quelque chose de miraculeux, un souvenir redevenu présent. Comprenez-vous cette victoire ? Nous tenions de magnifiques heures disparues, nous les recommencions. Nous possédions, une seconde fois, le matin d'une journée vécue, une seconde fois sa matière fraîche et molle et tous ses pouvoirs. Aurais-je donné dix ans de fausse jeunesse provoquée par quoi ? une fiancée, une satisfaction de gloire, contre cette douzaine d'heures mathématiquement regagnée, avec une espèce d'âpre précipitation scientifique, à même l'éternité.

Je voulus communiquer ma joie à mon ami. Autrefois, nous avions eu pas mal d'effusions philosophiques. Il rit assez grossièrement et fit mine, ayant tiré, de nouveau, sa montre, d'imprimer aux aiguilles un second tour en arrière.

Je lui saisis le bras :

— C'est le matin d'aujourd'hui, lui criai-je dans les yeux, d'aujourd'hui, pas d'hier, ni aucun autre, vous m'entendez.

N'avait-il pas conscience qu'un jour ne dure pas plus d'un jour, que la veille est une chose dispersée, mais qu'un jour, tant qu'il est ce jour, emplit, fugitif, la durée entière, et que nous réussissions le prodige de le remonter à notre guise, d'un bout à l'autre bout, de nous promener à travers lui, librement, de toucher ainsi, en une seule fois, toutes les parties de sa merveilleuse substance éternelle ?

Retirant son bras, mon ami, d'un air grognon, plongea dans un carnet où il se mit à dévorer des chiffres comme on croque une gaufre ; il en avait le visage et la cervelle saupoudrés.

Je m'éloignai de lui et de mes autres compagnons de route ; je me détournai même.

A la suite de cette discordance, de ce sacrifice, j'eus le bonheur de me trouver nez à nez avec l'infini... l'infini. Je n'aurais jamais osé espérer le contempler de si près. Il s'était glissé par un joint de la carlingue, probablement, et il était là, devant moi.

Comment dire ce qu'il était à cette minute même ? Il est des gens plus haut que soi, qu'on a, soudain, à portée des mains et des lèvres, et dont nos yeux, intolérablement, détaillent les défauts du visage, d'une façon offensante. De cette intimité subite on conserve, après coup, un émerveillement gêné qui, à cause de la surprise, de la stupeur, ne reste point à l'état de souvenir clair. A plus forte raison, l'infini, vous concevez, l'infini !

Je sais qu'il fut là, à ma merci, en posture d'être embrassé comme une femme, un ami. J'en eus grand honneur, jusqu'à la peur, jusqu'à l'horreur. Puis-je mieux reconnaître que c'était quelque chose comme un dieu, un dieu n'ayant forme que dans le domaine des odeurs, et des souffles ?

Il vint dans un ruisselet d'air et toute l'immensité qui ballottait l'avion fut devant moi, familièrement. Personne que moi, je suppose, ne l'avait vu. Il s'en alla modestement, à la dérobée.

J'étais si pénétré de ce contact fugace que j'eus envie de le prolonger. Je suivis l'infini. Ne pouvant passer par où il avait passé, je dus ouvrir une des fenêtres.

Derrière moi, l'œil embusqué, colère, par-dessus leurs carnets, tous relevaient le col de leurs vestons.

J'y pris à peine garde. D'ailleurs, l'assaut du vent debout cessa à ce moment. Il cessa pour moi, du moins. O infini, cher infini !

★

En bas, sur une chaussée, roulait la terre à laquelle je n'appartenais plus. Naïvement, je comptais l'apercevoir d'ensemble, de la manière que l'on apprend arbitrairement au lycée, sous la forme d'un globe tatoué de continents, ou, sinon d'ensemble, en un morceau apparemment bombé. Illusion bête, je l'avoue. Pourquoi les livres de classes sont-ils pleins de ces folies ?

Rien de pareil, rien, en vérité. Les rayons de pierre d'une ruche géante peuplée de larves. Quel serrement de cœur ! N'est-il que de se laisser enlever son poids par l'air pour provoquer une catastrophe dont il est difficile de trouver l'équivalent parmi toutes celles qui font du bruit ?

Tirant mon calepin, je déchirai, jusqu'au dernier, les rendez-vous donnés à mes amis.

Et toi, gentille Impulsea, dont le doigt devait être bientôt scellé au mien par quelque prêtre, c'est surprenant et je suis pris de court ; je ne sais vraiment que dire. Est-il vrai que vous soyez morte, vous aussi ? Oui, c'est vrai, vous êtes morte. J'en suis averti par je ne sais quelle délivrance qui déchire tout mon être. Du haut de mon nuage, mes prunelles béantes contemplent la rue tarie, la maison vide, le jardin...

Etendue entre quatre panneaux de nuit, avez-vous gardé à la main la petite trousse d'argent que vous faisiez sonner, qui servait de métronome à la nervosité de votre amour ? Avez-vous encore le petit col de dentelle que je baisais comme une lèvre ? Et vos yeux, toujours si grands ouverts afin qu'on y prenne à son gré, oh ! seraient-ils fermés, seraient-ils fermés ?...

... Ici, je m'interrompis pour extraire de mon portefeuille un certain nombre de photographies représentant Impulsea à tous ses âges. Une à une, elle m'en avait fait présent, au crépuscule, d'ordinaire, à l'épuisement d'un jour de nos amours, quand, lasses, nos figures se disloquaient et que le ravissement s'y changeait en un assez vilain tic. Il n'était pas rare, alors, qu'un peu d'aigreur attaquât, rouille légère, le trait d'union, l'aimant reliant nos âmes. A ce moment Impulsea n'était plus à moi, je le voyais bien, quoiqu'elle fût blottie dans mes bras, la tête en perdition accrochée à mon épaule... Pour conjurer les suites de ce tendre naufrage, elle suspendit à notre amour, à notre église, ces ex-voto.

Je les pris donc dans mon portefeuille. Il y en avait bien une demi-douzaine, plus même, autant que je m'en souvienne. Je les déployai en éventail, jeu de cartes. Le vent de l'abîme les remuait dans mes mains, comme une dure queue de pigeon étalée.

Tenez ! Je joue la petite fille en robe écossaise qui a l'air d'une couverture de voyage roulée d'où sortent, par un bout, une fontaine de cheveux, par l'autre, deux

trop maigres jambes jumelles se réglant maladroitement l'une sur l'autre.

Je joue la grande fille en nattes ; elle porte encore un cartable, mais avec quel désintéressement !

Je joue la jeune fille et son premier chignon et ses dernières rougeurs.

Je joue la future jeune femme. Oh ! ses frêles épaules nues, étonnées !

Je joue ma camarade de promenade, avec son sourire de garçon offert à tout l'Univers, dans ce jardin dont nos pas ont retracé cent fois les allées. (Est-il possible que plus un bébé, plus une maman, plus une jeune fille ne soit dans ce jardin ?)

Je joue la mulâtresse, toute en blanc, qu'un été, sur une plage, fit de vous...

Six, c'est bien cela, six... Elles y sont toutes. Je les ai jouées toutes, je les ai toutes perdues.

D'une pirouette, je me retournai, plantant là ces flocons en train de descendre s'engloutir dans la nuit du monde.

Chère Impulsea, je vous ai très nettement perçue, magnifique, immortelle comme une Pompéïenne. N'ayant plus aucune chance de vous posséder pour de bon, je me suis senti fier de vous conserver à l'état de mélancolie historique.

Rentré dans le salon de l'avion, je murmurai, je crois, une espèce de prière. A voix plus haute, je dus prononcer quelques mots, par exemple :

...« Belle Pompéïenne, adieu, belle Pompéïenne », ou quelque chose d'approchant.

J'éprouvai, à l'épaule, un choc, comme si un gros oiseau m'avait heurté. Un rire gras et la bouffée chaude d'une haleine, enfumée de tabac de la Havane, me frisèrent la nuque.

— Ah ! vous allez à Londres pour la Pompéïenne, me dit une voix vulgaire. Sacré matin ! Moi c'est pour le

Labrador. Superbe ! Mais, au fait, qu'est-ce que c'est que la Pompéïenne ?

— Une femme, Monsieur, répondis-je, la femme qui m'a été ravie par l'asphyxie de la vitesse, de l'incroyable vitesse à laquelle nous devons d'avoir vu, ici, en un instant, des millénaires de gésines et d'efforts terrestres complètement pulvérisés. Je n'aurais jamais cru cela...

Des têtes se braquèrent de mon côté. N'ai-je pas eu l'idée, enfantine, il faut bien le reconnaître, de leur tirer la langue ? Heureusement, à la dernière seconde, préférai-je hausser discrètement les épaules et retourner m'accouder à la fenêtre.

Le soleil achevait son demi-cercle. Il avait un visage extraordinaire : rouge, congestionné par le froid mortel de la terre morte dont il s'approchait. Sa grosse tête rase, écrasée, affleura. Il prenait la fuite, débarrassé de sa coiffure de chef sauvage et de son casse-tête incandescent. Pour un peu, en forçant des hélices, nous serions arrivés à le surplomber. Ah ! le bougre, où diable s'en va-t-il ? On ne le vit plus.

Je courus comme un fou à travers les petites échelles en tire-bouchon montant au berceau du pilote.

— Il faut le rattraper, il faut le rattraper, criai-je à tue-tête, les cheveux agrippés et tordus par la poigne de l'air.

— Was ? Well ! fit le pilote flegmatiquement, sans quitter des yeux son volant et ses montres. (C'était un pilote anglo-saxon.)

— Lui, lui ! Et je montrai le dernier petit bout de doigt du soleil qui lâchait, en toute tranquillité, le dernier petit bout de créneau de ce maudit monde.

Bien que mon interpellation ne lui parût pas présenter le moindre intérêt et qu'en son for intérieur il n'en tînt aucun compte, le pilote accéléra sa marche. Ce fut machinal.

Jamais, jamais, — c'est une constatation que nous fîmes

et un aveu fort pénible, je dois dire, pour la science, — jamais aucun avion n'arrivera à voler au-dessus du soleil couchant, à le prendre sur le fait de son évasion.

Sans plus rien ajouter, j'en revins à ma pose contemplative.

★

Des changements importants se produisaient dans le fond des choses.

La mer apparut. Je crus que c'était encore le soleil, sous un des curieux déguisements dont il est coutumier. Une lentille de lumière coiffait le morne horizon. Puis nous fûmes presque dessus.

Mais là, cousue à la mer comme étoffe à étoffe, juste au-dessous de moi, l'étrange zone !

A mes pieds (pardonnez-moi cette expression ridicule, totalement déplacée en la circonstance), une merveilleuse assemblée, baignée de crépuscule, d'un crépuscule discret, léger, gris perle, si vous en voulez la couleur approximative, lequel en semblait l'émanation, la vapeur, la transcription atmosphérique.

Des herbes marines étaient rendues fébriles par le voisinage de l'eau fougueuse et le sol stagnant recevait de continuels afflux de la poussée des vagues.

Afin de l'amener, par la douceur, à un peu d'intelligence, je me tapotai le front. Voyons : puisque la terre n'était plus que momie et qu'en un clin d'œil elle était passée à trépas ?...

Sur cette prairie spongieuse, moirée de flaques, étaient plantés bien en ordre, légèrement voilés par la buée veloutée atténuant le soir lugubre, des milliers, des millions d'êtres marins, tous les êtres marins. Les plus gros poissons, les plus redoutables paraissaient, fichés sur leurs queues, aussi patients que des tulipes dans une plate-bande. Leurs bouches bâillaient spasmodiquement, corolles assoiffées. Les plus petits étaient en la même

posture, au petit bonheur, dans les intervalles de leurs rangées. Rien n'est emprunté, vous le savez, comme un animal aquatique qui manque d'eau. Cela les mettait tous sur le même pied d'essoufflement et de timidité.

Etalés à terre, les poulpes géants des mers australes et les petites pieuvres des rivages partageaient la même impuissance et ressemblaient à des salades.

En somme, nous passions au-dessus d'un singulier champ de poissons. Des oiseaux marins volaient bas, insectes dégingandés agaçant les belles fleurs animales. Il en accourait de tous les points de la mer flasque et vidée. Quand ils se piquaient les palmes des pattes à quelque crustacé échoué, ils poussaient le glapissement des soirs de naufrages, mais affaibli et en fausset. Je distinguai de malheureux albatros, ne sachant que faire de leurs ailes solides comme des rames, buter, trébucher et faire chute sur chute.

Ils attendaient la fin du monde, sans doute. Suprême privilège. Les voilà les derniers survivants !

En déferlant, les vagues leur ouvraient leurs porches style rocaille, afin qu'ils pussent tous venir prendre possession de la terre et avoir la satisfaction d'y consommer, avec une superbe endurance, leur parade d'agonie.

Cette zone dépassée, la mer. Que le passage du monde solide au monde liquide coûte peu ! Autant dire un champ qui suit un champ. Pas davantage. C'en était fini de la terre. On n'en avait, ma foi, aucun regret. Sauf ce meeting d'animaux déracinés...

La mer, ah, ah, ah ! était-ce bien la mer ? Ce n'était pas la mer. Elle avait été supprimée, à son tour, en un tour de main. Amincie, élimée, on voyait au travers. Elle s'était écartée comme le tablier d'une devanture.

Immense terrain vague, voilà ce qu'était la mer, avec les tas de détritus inévitables. Des steamers de milliers de tonnes, ouverts, charognes incapables de rien garder de leurs entrailles. Affreuses déjections. Je remarquai

un bien joli piano. Des malles éventrées avaient rendu les grâces, les secrets de tristes squelettes blancs endormis à côté. Au cou de l'un d'eux, un collier de perles vivait plus que jamais.

Venus du diable si je sais comment, des scaphandriers alignaient des lots par catégories d'objets : montres, bouteilles, vêtements, cadavres entiers, cadavres en morceaux, et y disposaient des étiquettes avec des chiffres. Foire faite pour surprendre, s'ils l'avaient connue, autant les paysans de l'Ouest européen que ceux de l'Ouest américain !

Qu'avaient-ils tous à se bousculer dans mon dos ? Ils tendaient leur index, à qui mieux mieux, comme aux enchères. Moi, je crus bon de faire un signe de croix et d'incliner pieusement la tête.

Par contre, ils ne prêtèrent aucune attention au pauvre tas d'une Armada, échoué non loin de là. Rien que quelques centaines de vieux barils et de vieilles planches dévorées de coquillages, c'est vrai !

Pourtant, il me vint certaines réflexions.

...Messieurs (je ne leur ai pas dit, mais j'aurais dû le leur dire), messieurs, n'est-ce pas de l'or que contiennent ces vieux barils ? De l'or ? Hein ! cela vous dit quelque chose : de l'or ? Quelques mèches, quelques récipients chimiques et une bonne grue flottante, et jetez-moi ça sur le marché : vous m'en direz des nouvelles !

Oui ! mais savoir en quel état se trouve cet or, au fond de ces sacrées barriques ? Autrefois, chercher fortune, faire fortune,— *fortuna,*— il fallait être homme de mystère et d'audace. On en avait au hasard, à l'inconnu. Cela pouvait s'appeler la science des affaires. Fini! Si la marchandise n'est pas étalée, palpable, et le gain bien visible...

Des bricks, des goélettes, de pauvres cotres surpris, avec une maigre ripaille dans la panse, par un bandit d'ouragan, gisaient de-çi de-là. Il ne vaut même pas la

peine d'en parler, viagère pitance de colonies de décapodes occupés à les mastiquer avec un bruit agaçant d'eau gazeuse.

A des doigts de vergues, quelques méchants bouts de toile. A votre tour : mouchoirs agités, mouchoirs pleins de caresses, pleins de larmes ! La terre est morte, vous dis-je. Ceux qui ont pleuré votre mort sont morts. Adieu, adieu !

★

Heureusement, une fête me tira de ces tristes rencontres...

Tiens ! encore un nouveau soleil qui se lève. La mer a déjà causé cet effet. Mais, toutes ces comparaisons ? Est-ce que des bouleversements jadis millénaires ne se succèdent pas en un instant ? Des mondes à peine ébauchés, qu'aucune loi vitale n'a encore réglés, se montrent, s'essaient, se débattent.

Que cette étoile protozoaire fait le gros dos ! Elle est laide comme un vilain dauphin. Ses flancs cabossés ruissellent d'une liqueur nébuleuse.

— Voici encore du neuf ! annonçai-je, d'un air important, en me mêlant aux voyageurs.

Ils me repoussèrent, tout à ceinturonner leurs valises, emmancher leurs pardessus, vérifier la fente médiane de leurs feutres.

Je compris que ce n'était que l'Angleterre. Cependant, j'étais si lancé que, dans mon cœur, j'adressai à l'Angleterre le petit speech que voici :

...Pays marin, pays fortuné, vous aurez toujours (on ne dit jamais : tu, en anglais), vous aurez toujours le prestige d'être pris, à tout instant, par les émigrants, pour un astre qui point. On ne l'oublie pas, soyez en sûr ; cela contribue à votre autorité.

... J'ai parlé d'une fête. Nous nous trouvâmes environnés, — la côte était toute proche, — d'une multitude

de grandes personnes et d'enfants glissant et évoluant à califourchon sur des ballonnets multicolores. On eût dit des patineurs. Plusieurs s'intéressèrent à nous et accoururent comme au passage d'un train.

La plupart ralliaient une grande affluence de cavaliers semblables examinant quelque chose, sur la gauche. Ils regardaient de haut en bas et, par moments, s'exclamaient. Ce devait être un spectacle attachant : Quelque joute, sans doute, quelque combat suranné de navires à voiles, bienveillamment organisé par des édiles.

Certains ballonnets, plus gros et allongés, où se tenaient plusieurs curieux, l'un derrière l'autre, étaient ornés de longues banderoles que le vent dressait toutes droites. On entendait un bruit de rubans agités. Le ciel crépitait comme une cime d'arbre.

A notre hauteur, soutenu comment ? une sorte de Kursaal. Du belvédère, des barmans, en vestes blanches, nous lancèrent des sandwichs et des brioches. Nous leur lançâmes des billets de banque. En piaillant, des mouettes nous disputèrent ces échanges. Elles engloutirent les sandwichs. Avec quel dégoût elles crachaient les billets de banque !

Sur la balustrade du pourtour où se tenaient les barmans un avion se posa. Peint en arlequin, il transportait un pierrot et, dans le fond, une italienne qui jouait de la mandoline et chantait avec une pose renversée. Pour nous séduire, l'Italienne força ses cordes et sa voix, le Pierrot fit des grimaces. Un coup de vent tourna la page et les effaça.

Un autre avion surgit, portant un seul homme qui se multipliait en vingt, en trente, tant il s'empressait à travers les branches de son appareil. Espèce de radeau à claire-voie, l'avion prit, tour à tour, figure d'espalier, de toit de maison, de tonnelle, de toile d'araignée, de métier à tisser. Grimpant, dégringolant, sautant d'échelon en échelon, ruisselant du grand vent des hauteurs

et comme accroché à la vanne d'un torrent, son pilote le fit volter, pencher, s'aplatir, s'ériger.

Ces acrobaties, menées sous notre nez, presque à nous toucher, eurent le don de réjouir les voyageurs. Ils s'impatientèrent, néanmoins. Montres tirées, pieds frappés. L'avion s'éclipsa.

Oh ! en bas, les plages, les plages en point d'Angleterre, les cabines de bains, les casinos...

... A croire qu'ils vivaient encore, de blancs visages de mortes, déposés doucement sur le sable, par les volants du jusant...

Un, pâle d'ivoire, dans des cheveux de cuivre, les yeux clos.

Quelle jeunesse !

Pourquoi ce visage était-il appuyé au col marin de votre corsage violet, Impulsea ? Que venait faire ici votre corsage, Impulsea, celui où j'ai placé ma joue, à travers lequel j'ai entendu la vie de votre poitrine ? Que venait-il faire, me forçant à une ressemblance, me forçant à défaire le paquet d'oubli que j'avais, tout à l'heure bien à contre cœur, certes, soigneusement ficelé ?

Le temps de ce funèbre esclandre, voici Londres.

Quoi ? Londres ? Oui, c'est bien Londres, tel quel. A cette heure, — quelle heure ? — (je regarde ma montre), — six heures : quels six heures ? — l'air, matelassé de houille, est bourré, comme un pudding, du parfum du haddock et du bacon. C'est Londres, c'est le petit déjeuner de Londres. Partout les cheminées fument du thé noir.

La terre s'est recréée, ma foi ! Elle ne s'est pas mise en frais d'imagination. L'avion, abaissé, n'est plus guère, au sortir des zones primordiales, qu'une voiture automobile cherchant sa place dans la file.

Nettement, on voit les chaussées, ponctuées, au milieu, à perte de vue, de policemens.

Impulsea, il fut un temps où j'ai encarté, dans des

lettres que vous avez ouvertes derrière la vitre brouillée d'une de ces petites maisons de cimetière où les journées fantômes de Londres se reposent, le désespoir de ma solitude de Paris. La voici, votre maison, une de celles qui sont alignées là. Pendant que vous lisiez, debout, près de la fenêtre, le thé se mourait dans la porcelaine. Ma lettre finie, vous arriviez juste pour sauver la tasse de son dernier soupir. Et vous m'en vouliez un peu d'avoir changé votre thé brûlant en tiède potion. Je vous vantais Paris, sa vétusté providentielle qui attriste agréablement, sans rien de commun avec le toxique spleen. Vous me répondiez par de la sagesse, ainsi que font les plus passionnées amantes, de loin.

J'enlève mon chapeau et salue bien bas la tombe de ces beaux jours.

★

... Nous reprîmes pied. Sans me dire au revoir, — touchèrent-ils même le bord de leur chapeau ? — mes compagnons se précipitèrent dans des véhicules qui soufflèrent puis bondirent.

Moi, je flânai. J'étais ivre, j'étais dépaysé. Un exil siégeait en moi, maladie avec laquelle il faudrait vivre désormais. Bien que, maintenant, il y ait, je le vois, des chances sérieuses de vous retrouver, Impulsea (je n'y croyais plus guère), sais-je, devant cette résurrection, ce bonheur, quelle contenance reprendre ?

Mes pas me conduisirent à mon hôtel, où, incontinent, comme je devais m'y attendre, me fut remise une lettre d'Impulsea.

Je l'aurais parié : elle ne contient pas le plus léger tremblement à propos des dangers que j'ai pu courir. Quels dangers, du reste ?

« Paris est beau, dit-elle. Sa vétusté providentielle attriste agréablement, sans rien de commun avec le toxique spleen... »

Hein ! voyez-moi ça ! La chère petite, quel décalque aimable de moi-même ! Nous échangeons les attributs des villes comme au jeu de grâces et je puis me flatter que mes leçons ne demeurent pas lettre morte.

« Quand revenez-vous ? » ajoute-t-elle.

Est-il vrai, hélas, que je n'aie été qu'un voyageur raisonnable que l'on a pu suivre sur les horaires ?

Je dois en convenir : le pied à terre me donne froid, Impulsea. Quoi que vous en pensiez, sage fiancée, j'ai affronté les hasards de la matière. Mon âme délire à travers une lucidité vierge et violente, vous n'avez pas l'air de vous en douter.

Ah ! que cet hôtel de Victoria Street, son calorifère, ses acajous, ses petites tables et ses bouquets m'affligent ! Je ne pourrai pas recevoir, tout à l'heure, la sole, dans sa mousseline, sans rêver de la splendide plantation de poissons râlants qu'emplissait, j'ai oublié de vous le dire, pareil au bruit des moustiques, le pétillement des puces de mer.

Je reverrai bien des choses, Impulsea, pendant que je vous regarderai et vous prendrez pour l'absorption de notre amour des distractions que je n'aurai même pas la ressource de vous avouer, de peur d'être taxé d'insanité. Que d'alibis, dorénavant, au plus fort de ma présence respectueuse !

Est-ce que ces perspectives sont dignes d'un serment ? Est-ce qu'elles méritent un parjure ? Je demande à réfléchir, ma très chère fiancée.

★

Le lendemain, par à-coups, j'entendis des observations singulières.

— Le monsieur du n° 8 a pris dans ses bras et embrassé sa sole, au dîner. Shoking !

— Le monsieur du n° 8, en fumant son cigare, a dit : Hallo ! hallo ! avec un signe familier de la main, à la lune

et aux étoiles, comme si c'étaient des camarades. Quel abject positivisme !

— S'étant avancé vers le vieux monsieur et la vieille dame du nº 11, tandis qu'ils jouaient au piquet, le monsieur du nº 8 leur a demandé comment se portait leur vieux contemporain Dickens et son compère Pickwik ; si c'était toujours agréable de faire huit kilomètres à l'heure en diligence, les pieds dans la paille ; si les perruques avaient toujours du bon contre les rhumes de cerveau et les mitaines contre les engelures : s'ils croyaient toujours que le ciel appartient à l'autre monde et qu'il faut s'en tenir, là-dessus, aux lumières des ministres. Et autres impertinences de ce genre. Croyez-vous ! Stupide goujaterie !

— Le monsieur du nº 8 a manqué de respect, dans le couloir, à la jeune miss du nº 4, sous prétexte que l'on doit se presser, la fin du monde étant devenue un phénomène quotidien, instantané, aussi renouvelable à volonté que les coups d'un browning.

— Le monsieur du nº 8 a prétendu que l'on doit renforcer les charnières des fenêtres du salon, parce qu'il peut arriver que l'on s'envole vers l'Amérique et que le vent, d'un seul coup de tête, défoncerait tout, ce qui changerait un voyage agréable en véritable supplice... C'est un fou !

...Je suis un homme raisonnable, je dirai plus : rationaliste. Telle est ma nature accrue de mon éducation. C'est, pourtant, moi qui ai commis ces extravagances. Je vous ai baisé au front, poisson mort ; je vous ai salués comme quelqu'un qui vous connaît bien, lune morte, astres morts et cætera, et cætera...

Pardon : je l'ai fait sur un ton forcé.

Il y a beaucoup de douceur dans les mirages de la vue timide. J'aime à l'infini, croyez-le, la solide ordonnance des grill-rooms. Dickens et ses chevaux de coche consolent mes fatigues. La vertu désespérée des sereines vierges de province, que c'est beau ! Et quoi de bon

comme une hôtellerie qui boude dans une encoignure de rue mal pavée ?

Pardonnez-moi, aussi, Impulsea, la lettre que je vous ai écrite, laquelle n'était pas autre chose qu'un congé dûment signifié, si je ne m'abuse.

Ai-je fait cela ?

Elle a dû pleurer, la pauvre petite. Que de cruauté! Pouvais-je m'y prendre autrement ? J'ai parcouru trop vite une trop pleine carrière de sacrifices.

Tenez, je ne suis pas si terrible. J'ai eu tort ; je ferai pénitence.

Je suis parti, dégagé comme un atome.

Mettez-vous à votre balcon, tous ces matins, et regardez vers l'Angleterre : je reviendrai, les pieds sur la routine. Voilà la pénitence.

J'irai à pieds, par étapes. J'embarquerai sur un méchant voilier. Au retour, je dégusterai la hargne des chiens derrière les portes des fermes, les éclaboussures de la boue, et, assis sur une borne, l'octroi féodal. Par repentir, j'égrènerai ce vieux chapelet et, pas une fois, je ne lèverai les yeux vers les oiseaux...

Ah ! Ah ! mettez-vous à votre balcon, Impulsea.

... Elle se mit à son balcon, une carte d'une main, une boussole de l'autre et regarda, autant qu'elle put, dans la direction de l'Angleterre.

Elle n'avait pas cru un mot de ce que je lui avais dit. Elle regardait le ciel, par où viennent les avions.

Son oreille écoutait sonner les heures avec étonnement. Ses yeux commencèrent à se fatiguer, dans le vent.

... Elle ne m'a pas vu la contempler au pied de son balcon, les souliers sales, la barbe arriérée et tout tanné par la familiarité du ras de terre, la contempler avec déception et, je l'avoue, le cœur serré aussi de regret.

Elle referma sa fenêtre.

Je ne fis rien pour qu'on m'ouvrît sa porte.

HENRI HERTZ.

LE
COMPAGNON DE LA CATHÉDRALE

—

I

Et vous fîtes crouler la pierre du menhir
Sur les dieux saouls de sang dont s'étouffa le dernier râle
Et, pour l'enchantement des siècles à venir,
Vous voulûtes bâtir, pères, la Cathédrale !

Depuis, mille et mille soleils se sont éteints,
Et vos corps sont pourris au fond des temps sans âge.
Mais votre esprit vivant dans les rayons des clairs matins
Illumine vos fils en leur échafaudage.

Moi, je ne suis que l'un des rudes compagnons
Dont le teint s'est hâlé aux quatre vents. Nous sommes
Ceux qui gardons toujours la foi dans l'œuvre et dont les noms
Sont pareils et mêlés à ceux de tous les hommes.

Pères ! comme vos yeux, nos yeux ardents se fermeront
Sans reposer leur attente sur une frise.
Mais chaque jour, à la sueur de chaque front,
Un peu plus des rêves communs se réalise.

Quand les murs écrasant les restes de Satan ;
Quand les bandeaux mêlant des floraisons et des grimaces ;
Quand le fond rutilant des vitraux exaltant
L'épanouissement rythmique des rosaces ;

Quand les ombres jouant dans les ajours étroits ;
Quand, au-dessus des monts, des mers et des villes pieuses,
Tous les clochers mêlant aux étoiles des croix
Résumeront les vérités harmonieuses...

Une aurore immense éclatant au ciel d'alors
Flambera sur la pierre blanche ! Et le vieux rêve
Des aïeux et des fils, des vivants et des morts,
Se dressera parmi l'élan hardi des contreforts,

Dans l'éblouissement du soleil qui se lève !

II

Il contemplait la déesse, dont les reflets
Du soir atténuaient la blancheur. Aphrodite
Cambrait sa nudité, des barbares maudite,
Dans les parfums que les couples pieux avaient brûlés.

Des enfants de Lesbos et des Madianites
A ses pieds avouaient toutes pareil secret.
Et dans le clair de lune triste qui filtrait,
Ses prunelles fixaient au loin l'ennui des mêmes rites.

— « *Ma gloire est vanité si l'œuvre m'a menti !* »
Démétrios pleura Chrysis, ayant senti
Qu'en ses yeux seuls brillaient des flammes idéales,

Il étendit le bras. Il pousse... Et sur les dalles,
La fière idole au collier d'émeraudes et d'opales
— Et le rêve d'un homme en ces pierres serti —

Se brisent mille fois dans l'écho des dédales...

III

Ribauds, moines, vieillards, enfants, princes; des têtes
Monstrueuses d'humains, des visages de bêtes;
Mille grimaces dont le granit noir et brut
Accuse encore la rudesse. Une femelle en rut
Se tord et tend sa croupe à l'étreinte du mâle.
Quatre serpents noueux les entourent en astragale
Et menacent de dards aigus l'accouplement.
Origène brandit une serpette. Eperdument,

Une femme au ventre d'un bouc s'est accrochée.
Et deux jambes dans la farouche chevauchée
Etouffent l'animal qui hurle de sentir
L'autre dans le poil mordre à même son désir !
Le cygne sur Léda s'allonge et se dresse... Aristote
Cherche les vérités au revers d'une cotte.
Un arc de sein tendu vers Antoine hésitant
Pointe un téton comme un bout de flèche... Pendant
Que, ridicule dans son coin, un trouvère s'amuse
A gonfler d'airs ensorcelés sa cornemuse.
Et le soleil, implacable, brûle ce paradis
Si plein d'enlacements fantasques et maudits
Que l'Amour, n'y pouvant ouvrir ses ailes délicates,
Triste et le cul en l'air, se traîne à quatre pattes.

IV

Avec ma hache familière, à pleines mains,
— Ma hache dont l'acier n'a pas servi vos haines —
Sur le champ morne et parsemé de mensonges humains,
J'abattrai le plus vieux et le plus grand des chênes.

Il pousse pour moi seul depuis les temps... Quand l'aube luit,
Sa cime la première entre toutes s'éclaire,
Et lorsque le soleil se couche devant lui,
L'immense paix du soir s'allonge sur la terre...

Qu'importe ! mes outils finement aiguisés
Fouilleront dans le cœur de ses branches massives ;
Et chaque jour, j'augmenterai, sur les nids écrasés,
Le bel alignement précis d'arêtes vives !

Je ne quitterai pas des yeux mon ébauchoir,
Car je sais trop comme l'extase est douloureuse ou brève.
Et fidèle au labeur prescrit, je veux qu'un soir,
A l'effort de mes bras, on mesure mon rêve.

Dominant les palais hautains de la cité
Et les taudis étroits et la sombre géhenne
Du désespoir et du blasphème, à même la clarté,
Droite, j'assemblerai ma charpente de chêne.

Je veux que, dans les crépuscules où se fond
La pourpre à l'or, elle apparaisse comme un signe
Et qu'elle affirme, aux matins futurs, sur le fond
Chaotique des nuages que les vents font,

La gloire de la force exacte et de la ligne !

MAURICE MARDELLE.

L'ÉCOLE FRANÇAISE EN ALSACE

Y a-t-il un « malaise alsacien » ? Pour répondre à cette question, de nombreux journalistes tâtent périodiquement le pouls de la Province retrouvée. Gravement, ces médecins improvisés hochent la tête... Et les enquêtes se succèdent. Elles ne donnent en général que les sentiments plus ou moins préconçus de l'enquêteur. Même si cet homme a pris la peine de séjourner quelque peu à Strasbourg ou à Colmar, d'y recueillir des doléances, des anecdotes, les échos d'un minuscule scandale local, est-il fondé à porter un jugement sur la vie profonde d'un pays habitué par un demi-siècle de brimades à parler peu et prudemment, à se taire le plus souvent ? Quant aux bavards, car il en est quelques-uns outre Vosges, et qui ont peut-être renseigné les journalistes pressés, il vaudrait mieux s'en méfier. Ceux-là, Alsaciens d'occasion de par les vertus du traité de Versailles, s'ils parlent beaucoup, c'est qu'ils ont beaucoup à se faire pardonner. Et leurs accusations, leurs véhémentes déclarations patriotiques, aussi, ont pour fin dernière de rétablir, dans la mesure du possible, une virginité assez compromise.

En réalité, le « malaise alsacien » est surtout un malaise économique. Qui donc n'en souffre pas ? Les neutres eux-mêmes le connaissent et s'en plaignent agrement. Il convient d'ajouter qu'en Alsace ce malaise se complique d'un changement brusque des habitudes, des méthodes, des usages commerciaux, de la nécessité où l'on est d'apprendre une langue que les Allemands travaillèrent de leur mieux à extirper, et dont ils traquèrent les vestiges

durant la guerre. Qu'il résulte de tout cela quelque nervosité, quelque lassitude aussi, malgré une bonne volonté foncière et une ténacité proverbiale, quoi d'étonnant ?

Le directeur de l'*Alsace française*, M. J.-A. Jæger, écrivait récemment ces lignes dont on ne saurait trop affirmer qu'elles disent vrai :

Pour ceux qui avaient perdu l'accoutumance de la vie française, il s'agit d'un phénomène dont la brutalité rappelle ce que l'on nomme en chirurgie le *choc opératoire*. De nombreuses personnes se prêtent librement et sans appréhension à des interventions chirurgicales. Le cœur y est, comme on dit familièrement. Cela n'évite pas le choc opératoire qui demande une période de repos et de convalescence jusqu'à ce que le malade ait repris son équilibre et ses forces. En Alsace, et en Lorraine aussi, le cœur y est, mais il s'agit d'une convalescence qui exige impérieusement du calme et la confiance entière de ceux qui entourent nos populations.

Le lyrisme ne peut être un état permanent. Chanter la *Marseillaise* ou la *Madelon*, embrasser frénétiquement les petites Alsaciennes aux coiffes en ailes de papillon, et danser, acclamer, pavoiser, et aussi pleurer d'émotion et courir sur les tombes pour crier aux disparus : *Père, mère, ils sont revenus !*... c'est l'exceptionnel, la crise, l'explosion d'un sentiment trop longtemps contenu dont la violence mystique ne peut qu'être passagère. Les acteurs des journées de novembre et de décembre 1918, tout à leur sincérité spontanée, ne pouvaient imaginer qu'après être monté... aussi haut qu'on peut monter, il faudrait, les lampions éteints, redescendre sur terre et faire à nouveau les petits gestes de la vie grise. Car vivre c'est acheter, vendre, payer ses impôts, repeindre la façade de sa maison, laver ses planchers, gratter du papier dans un bureau mal chauffé. Et voici qu'on est mêlé à ces hommes que l'on avait espérés, appelés, parés à distance de toutes les vertus. On les coudoie, maintenant. Par malheur, il est difficile de les comprendre, de

se faire comprendre d'eux. Ils sont désormais vos concurrents. Sans doute rien n'est changé dans les cœurs, mais les circonstances sont à nouveau coutumières, ordinaires. Puis il y a, malgré tout, cette séparation de cinquante ans. Deux générations ont d'autres souvenirs, furent *dressées* dans d'autres écoles, dans d'autres casernes, entonnèrent d'autres chants ; pour se défendre elles durent s'enfermer dans leur dialecte. Dans ces conditions il est naturel que l'on tâtonne avant de se retrouver, que l'on ait quelque peine à s'adapter, à se réajuster. Sans doute on marche du même pas, on tire à la même corde, on salue le même drapeau, mais, les hommes étant les hommes, cela n'empêche pas les chocs d'intérêts, les conflits de personnes, les oppositions de tempérament, les maladresses des gens trop pressés, et aussi que l'Alsacien, dont le particularisme fut longtemps une vertu, ne s'accommode pas de tout ce qu'on lui offre. De là des incidents exploités aussitôt par une propagande à l'affût, colportés, déformés à tel point que s'inquiètent ceux qui ne peuvent savoir combien est foncière la fidélité alsacienne.

En réalité, les difficultés étaient en tel nombre et de telle nature qu'un minimum d'opposition aurait suffi pour vouer tout effort français à un prompt échec. Malgré sa puissance économique et militaire, l'Allemagne l'apprit à ses dépens ! Devant un bloc de deux millions d'êtres humains auxquels l'histoire a donné une volonté commune, un vainqueur n'a qu'à plier bagage s'il se heurte à une résistance même sourde. Or, l'Allemagne avait trouvé en Alsace, après 1870, une population dont l'immense majorité parlait un dialecte germanique. Certaines blessures fermées par le temps, elle avait, semblait-il, la tâche facile... On sait qu'elle échoua pitoyablement.

Et voici la France placée à son tour, après un demi-siècle d'absence, devant une province dont quatre-vingt-dix habitants sur cent ignorent le français (nous sommes

en 1918), dont *tous* les habitants comprennent et lisent l'allemand et le parlent à peu près. Substituer dans ces conditions le français à l'allemand, comme langue scolaire, pouvait paraître une folie. Si les instituteurs alsaciens, dans leur ensemble, avaient opposé la force d'inertie, si les parents s'étaient joints à cette résistance passive, à quoi aurait-on abouti ? On ne pouvait tenter l'aventure et gagner la partie qu'avec l'active collaboration du corps des instituteurs alsaciens assurés de trouver autour d'eux, dans la masse, le désir, la volonté d'apprendre le français. Il fallait, en un mot, — pour réussir, la « complicité » de tout un peuple.

Où en est, actuellement, l'école primaire alsacienne ? Avant de répondre à cette question mesurons exactement les difficultés qu'il fallut surmonter. Un quart des instituteurs français était tombé sur les champs de bataille. Comment prélever, dès lors, des centaines d'instituteurs du cadre de l'intérieur, — puisque c'est ainsi qu'administrativement on les désigne, — sans faire trop de tort aux écoles françaises ? Effort immédiat et délicat. On s'ingénia, on combina. Et il arriva qu'aucune école de l'intérieur ne fut fermée et qu'aucune école alsacienne ne chôma.

D'autre part, comment utiliser le corps enseignant alsacien dont une infime fraction entendait le français ? Et personne n'ignore que les pédagogues allemands, maîtres de l'Alsace, s'entendaient à dresser leur personnel, à le passer au laminoir, à le plier à une discipline automatique. En somme, il ne s'agissait de rien moins que de demander à des hommes dont la plupart étaient dans la force de l'âge et soumis à une routine très spéciale, et dont beaucoup avaient combattu durant cinq ans, — il le fallait bien ! — dans les rangs de l'armée allemande, de changer en quelques mois de langue et de méthodes, de cerveau, disait devant nous un jeune instituteur. Un subtil sabotage eût rendu vains tous les efforts de l'Ad-

ministration française, nous l'avons laissé voir. Au lieu de cela, elle trouva une bonne volonté, un sérieux dans le travail, dans la continuité de ce travail, vraiment touchants.

Des cours de langue française, puis de perfectionnement, furent organisés en hâte où les instituteurs alsaciens firent leurs premières armes. En possession des éléments, ils travaillèrent chez eux. Nombreux sont ceux qui consacrent encore quotidiennement des quatre et des cinq heures à la préparation des leçons du lendemain. A minuit, la lampe brille qui éclaire un dictionnaire, une grammaire... et parfois une tête blanche.

« Mes élèves et moi nous collaborons, disait un vieil instituteur. Je les pousse, ils me poussent. Nous savons tous ce que nous voulons. Ça va à peu près. Mais demain ça ira tout à fait. »

Puis l'Administration envoya par centaines les instituteurs alsaciens faire un stage d'un an dans une Ecole normale de l'intérieur. Près de six cents d'entre eux s'y trouvent actuellement. Séjour doublement fructueux, puisque le bénéficiaire apprend à connaître la langue et la vie françaises, se marie même parfois en France, ce qui est bien le meilleur moyen de se « réassimiler ».

On sort peu à peu de la période transitoire. Les cadres sont constitués, ou à la veille de l'être ; les rares indésirables s'éliminent d'eux-mêmes et la machine scolaire donne son plein rendement. Le Français ignorant l'art de la réclame, aimant même, dit-on, à se dénigrer, on ne connaît guère à l'étranger que les incidents fâcheux, que les échecs, car il en est quelques-uns évidemment. Si les Allemands avaient, en trois ans, obtenu le quart des résultats de l'école française, on le saurait aux antipodes ! Quel tapage ! Quel cri d'orgueil ! Que de statistiques ! Et que de tournées organisées pour constater sur place les succès du *Deutschtum !* Mais tout le monde ne s'appelle pas Knatschke ou Gneisse, d'immortelle mémoire !

A l'effort inouï du corps enseignant,— Alsaciens et Français stimulés par des inspecteurs d'élite et un recteur dont la compétence et le don d'organisation sont reconnus par tous,— a répondu l'effort non moins admirable du corps enseigné. Comment dire l'application, le zèle têtu des petits Alsaciens placés dans des circonstances qui décourageraient tout autre qu'eux ? Une fois sortis de classe et rentrés à la maison, qui donc, en effet, leur parle français ? Personne, à une ou deux unités près, ne le sait au village. On ne peut donc demander conseil ni au père, ni à la mère, ni au frère aîné, qui ne fréquenta que les écoles allemandes et guerroya durant cinquante et un mois sur les frontières de Russie. C'est le total isolement. Ces enfants sont pareils à ceux qui, après qu'il a neigé toute une nuit à gros flocons, foulent les premiers le chemin obstrué. En Suisse, on appelle cela marquer la trace, après quoi on sait où poser le pied. Peu à peu, la piste des piétons se dessine jusqu'à ce que passe le « triangle » qui déblaie toute la largeur de la chaussée. Alors, circuler est un jeu. Eh bien! les petits Alsaciens d'aujourd'hui « marquent la trace ». Leurs cadets marcheront plus vite qu'eux. Jusqu'au jour où pères et mères pourront se pencher sur les cahiers de leurs enfants et donner le conseil sollicité.

Isolés, ces bambins ne le sont pourtant pas *sentimentalement*. Les parents se réjouissent, en effet, des progrès accomplis par leur progéniture. En cherchant bien au plus profond de leur mémoire les grands-parents retrouvent les quelques mots appris avant la guerre de 1870. On ne comprend pas ce que les jeunes apprennent, mais on rit d'aise autour d'eux. C'est la « complicité » sans laquelle tout serait vain. Que les enfants balbutient, puis parlent le français alors que toute la vie du village les ramène au dialecte, qu'ils travaillent avec une ardeur magnifique à enrichir leur vocabulaire, à percer les mystères de la grammaire, à connaître l'histoire et la géo-

graphie de la France, ne peut vraiment s'expliquer que par l'existence, dans la masse alsacienne, de sentiments nettement français qui portent et entraînent ces enfants.

Cette situation n'est pourtant pas sans danger. Dans le temps qui s'écoulera, pour les garçons, de la sortie de l'école (quatorze ans) jusqu'à l'entrée au régiment, n'oubliera-t-on pas tout ce qui fut acquis à grand'peine ? Pour les jeunes filles, qui lisent davantage, qui ont aussi plus de facilité naturelle, plus de souplesse, qui dès l'âge de seize ans et par milliers se placeront comme domestiques, dans des familles françaises, le danger est moindre. Il convient cependant, pour les uns et les autres, de vouer un soin attentif aux œuvres post-scolaires, d'organiser partout des cours d'adultes.

Des associations, faisceaux de bonnes volontés, se sont mises sans tarder à la besogne. Les *Cours populaires*, la *Cigogne*, la *Conférence au village*, la *Renaissance alsacienne*, subventionnés et contrôlés par l'Etat, soutenus aussi par un public d'amis, offrent un peu partout, de Saint-Louis à Wissembourg, des leçons, des conférences, des représentations théâtrales et cinématographiques, précédées ou accompagnées de causeries explicatives, où les adultes peuvent s'instruire. Dans les trois départements du Haut-Rhin, du Bas-Rhin et de la Moselle, 1862 cours ont été fréquentés, l'an passé, par 31.000 élèves de tous les âges.

En ville, le public a des occasions quotidiennes de se familiariser avec la langue française et les progrès sont relativement rapides. Dernièrement, des auditoires considérables, uniquement populaires, se divertissaient, à Strasbourg, aux facéties de l'*Avocat Patelin*, farce excellemment jouée par des professeurs universitaires, suivaient avec passion les péripéties du *Flibustier*, que jouaient les élèves du fondateur de l'*Art social*, M. Daniel Michenot, qui se dépense sans compter et avec un succès grandissant pour la diffusion du français en Alsace.

De son côté, la *Société du livre français*, fondée par le Docteur Bucher, ce maître animateur, cet organisateur hors pair dont la perte est chaque jour plus vivement ressentie, a créé 1000 bibliothèques communales et doté 360 écoles de livres de classe. Enfin le journal de la *Renaissance alsacienne*,— textes français, de difficultés graduées, accompagnés de notes explicatives en allemand, — compte plus de 20.000 abonnés.

Tout ce travail, il faut le continuer, l'intensifier, user d'affectueuse persuasion. Combien de villages échappent encore aux mailles des œuvres post-scolaires ? Or, il est nécessaire d'atteindre tous les milieux, d'aller à la rencontre des bonnes volontés latentes, de créer une ambiance, grâce à laquelle les enfants conserveront des connaissances acquises au prix d'un labeur héroïque.

Mais revenons aux écoles primaires où, trois ans après l'armistice, le français est la langue véhiculaire de l'enseignement. Ce miracle, on le doit à l'application de la méthode directe que l'un de ses principaux protagonistes, M. Simonnot, présente et recommande en ces termes :

Notre méthode enseigne le français sans l'intermédiaire de la langue maternelle. Nous ne recourons à la traduction ni pour transmettre à l'élève la langue étudiée, ni pour exercer l'élève à la manier à son tour. Pour suggérer le sens des mots, la méthode directe les associe à la vue des choses et des êtres ; elle explique les verbes par l'action... Elle transmet les mots par la ligne directe qui va de la bouche du maître à l'oreille de l'élève sans passer par la vue préalable de ces mêmes mots écrits ou imprimés. Tous nos exercices doivent être pratiqués tout d'abord les livres restant fermés. Quant aux mots abstraits, peu nombreux dans les débuts, ils peuvent être expliqués par des exemples concrets que l'ingéniosité du professeur s'efforcera de multiplier et de tirer de la vie quotidienne de l'élève.

On étudie d'abord la classe, avançant pas à pas, les éléments du langage possédés, les enfants familiarisés avec les sons français, on passe à la maison, aux choses

du village, de la campagne, en se servant de gravures, d'objets apportés en classe. La grammaire est apprise sur le vif, sans théorie préalable, les règles découlant de phrases-type logiquement graduées. Et quand on explique enfin grammaticalement le mécanisme d'une phrase, on se trouve, si l'on peut dire, devant la constatation de l'usage.

Cette méthode directe fut passionnément attaquée par certaines personnalités dont les préoccupations étroitement confessionnelles passaient avant le souci des choses scolaires. On laissait entendre que l'on souhaitait être Français tout en continuant à parler la « Muttersprache ». On dressait ainsi une infranchissable barrière entre la candeur des enfants d'Alsace et la langue française dont on vantait les vertus littéraires pour en mieux dénoncer « le danger critique ». A quoi M. Charléty, recteur d'Académie, répondit nettement que l'école alsacienne serait une école *française* où l'on enseignerait aussi l'allemand, et non pas une école *allemande* où l'on enseignerait aussi le français. Il y avait là plus qu'une nuance. La politique, comme il convient, s'empara de la querelle et ce fut pendant quelques mois un assez beau tapage. Certains maîtres, troublés dans leur quiétude routinière, joignirent leur voix à ce concert. Haro sur la méthode directe !

Peu à peu la bataille finit faute de combattants. Après trois ans d'expériences il a fallu trouver d'autres prétextes à discussions (qui cherche trouve !), car la méthode directe a brillamment triomphé et l'on ne peut plus, aujourd'hui, s'attaquer à elle sans ridicule ou sans laisser voir un trop long bout d'oreille !

Nous avons eu le privilège de voir et d'entendre de nombreuses classes alsaciennes, en ville, à la campagne, dans les bourgs industriels. Classes inégales, sans doute. Quelques échecs, évidemment, qui tiennent à des circonstances locales ou à des raisons personnelles. Il va sans

dire que si le maître a perdu pied, les élèves nagent gauchement autour de lui. C'est l'inévitable accident. Mais la moyenne est remarquable et les résultats obtenus dans de nombreuses classes sont simplement extraordinaires.

Voici des débutants. Ils vont en classe depuis trois mois. Devant les bambins tout yeux et tout oreilles, l'institutrice fait une leçon de choses. Elle montre une bougie et la nomme, le suif, la mèche. Puis elle allume une allumette et la classe répète : « J'allume une allumette. Le suif fond ». Question : « Connaissez-vous des choses que la chaleur fait fondre ? » De nombreuses mains se lèvent : « La neige fond au printemps. » « Le métal fond dans le feu. » « Le chocolat fond dans le soleil... » Il faut dire : « Le chocolat fond au soleil. » De toutes leurs forces, de toute leur âme, les bambins répètent : « Le chocolat fond au soleil ! »

Ces mioches ont pris l'habitude de composer des phrases entières. Demandez : « Quel âge as-tu ? » on vous répond aussitôt : « J'ai sept ans et demi, monsieur. » « Et où demeures-tu ? » « Je demeure dans le bas du village, monsieur. » « Es-tu content d'aller à l'école ? » « Je suis très content d'aller à l'école et d'apprendre le français. »

Dans une autre classe dirigée par une sœur de Ribeauvillé (ces sœurs de Ribeauvillé se distinguent par un zèle, un entrain admirables, et ce n'est pas à elles qu'il faut parler de la *Muttersprache*), leçon sur le soulier. Quand on en connaît toutes les parties, on joue une scène de la vie réelle. Un cordonnier est désigné qui s'installe au pupitre, fait le geste, qu'il explique, de découper le cuir, d'assembler, de coudre les pièces, quand un client frappe à la porte de la classe. Et le dialogue s'engage, savoureux, précis, comique à force de sérieux imperturbable. On se sépare sur ces mots : « Voici les douze francs du ressemelage. » « Merci, mais rien ne presse. »

Nous avons entendu, dans les classes supérieures

(écoliers de 12 ou 13 ans), des leçons de lecture, de géographie, d'histoire, de calcul. Partout où l'on comprend le sens et la valeur de la méthode directe, — et c'est presque toujours, — c'est un net, un franc succès. Ces leçons sont gaies. Elles sont gaies parce qu'elles sont variées, parce qu'elles font de l'enfant un collaborateur, parce qu'elles éveillent ses facultés d'observation et d'imagination. On écoute, on répond avec un visible plaisir. A chaque question une forêt de mains se dresse. Nous nous souviendrons longtemps d'une classe de Munster dirigée par une institutrice qui a vraiment le feu sacré. Après trois ans d'enseignement, et dans des conditions particulièrement défavorables puisque la population, chassée par la guerre, n'est revenue que peu à peu, on peut affirmer que les trente fillettes de cette classe parlent couramment le français, presque sans accent et avec une correction qu'il faut donner en exemple, disait l'inspecteur, aux élèves de l'intérieur.

Il est temps de laisser là les généralités, les appréciations d'ensemble, d'entrer plus avant dans l'intimité de quelques-uns de ces enfants instruits et éduqués par la France. Mais ici, cruel embarras devant les quelques centaines de « compositions » obligeamment mises à notre disposition.

Bons et mauvais, les élèves sont là avec leurs écritures appliquées, leurs naïvetés, leurs fautes d'orthographe. Vraiment, nous voudrions tout citer, mais un volume n'y suffirait pas. A contre-cœur, il faut se borner.

Voici tout d'abord la composition présentée au certificat d'études par un garçon d'un village de 350 habitants dont l'instituteur, à l'armistice, ne savait que quelques mots de français. Sujet non préparé : *La forêt*. L'élève a deux ans et demi de scolarité, de l'armistice à juin 1921. Ses parents, comme tous les habitants du village, ne parlent que l'alsacien.

Le dimanche dernier je suis allé me promener dans la forêt

de B. Il y était bien frais, car c'était à dix heures du soir. D'abord il fallait traverser le vignoble. Par un sentier pierreux j'atteignis bientôt la forêt. Tout d'abord j'ai vu un lézard qui courut devant moi. Allé plus loin, je vis que les branches des arbres se bougèrent. C'était un joli petit écureuil à la couleur jaune qui grimpait sur un arbre. J'entendis le chant des oiseaux et le bourdonnement des insectes. J'allais jusqu'à la carrière. Là je suis retourné. En rentrant je fus effrayé par un lièvre qui se sauvait vite dans le bois. En sortant de la forêt il faisait déjà un peu sombre. Je me dépêcha et bientôt j'étais à la maison. J'étais content et heureux d'avoir fait une si belle promenade car la forêt était très belle. Le dimanche prochain j'irai revoir cette belle forêt.

Quel est le jour de la semaine que vous préférez ? Dites pourquoi vous aimez ce jour ? demande-t-on aux fillettes. Dans un paquet de copies prenons la moins correcte :

« Je préfère le jeudi. Ce jour nous n'avons point classe. On a des fois des jeudis très agréables. C'est un jour de joie pour moi. Aussi ma maman est très contente puisse qu'elle est seule. Le jeudi j'ai le plaisir de pouvoir aider à ma mère. Des fois aussi faire la cuisinière. Tous cela est très amusante pour moi. Si j'étais pendant la semaine sage, j'ai eu la permission de me rendre chez ma cousine pour un baptême. Oh ! dis-je à ma mère, c'est une surprise. Un si grand plaisir que je n'avais encore jamais. Aucune fois je n'étais aussi heureuse que ce jour. J'aime encore le jeudi parce que ce jour-là je peux encore soulager ma mère si elle ne sait pas encore où commencer à travailler. Ce jour, je suis aussi contente de pouvoir répéter mes leçons de classe et faire le devoir pour ma maîtresse. J'ai un livre de lecture français dans lequel j'apprends à lire correctement. Si j'ai le temps je fais aussi des exercices de grammaire pour apprendre à écrire bien le français. Le jeudi est mon plus grand jour de joie.

Une institutrice, point ennemie de la gaîté, dicte à ses élèves : *J'aimerais bien connaître ton jugement sur les gens de ton pays. Tes observations m'intéresseront vivement. Un peu de malice sera permise.*

Les gens de mon village sont chiches, répond Jeanne S..., âgée de 13 ans. Ils aiment bien marchander et n'aiment pas défaire leur bas de laine dans lequel ils gardent leurs sous. Presque tous aiment le fromage. Souvent on voit des vieilles grands'mères

habillées de façon ridicule avec un panier au bras. Les vieilles gens de X... s'habillent sans aucune recherche, mais les jeunes savent s'habiller à la mode. Bien des larmes ont coulé quand la guerre nous a chassés de notre pays. Que de grands-pères sont morts dans ces pays lointains tellement ils aimaient leur pays et ils ne pouvaient pas supporter de ne plus le voir. Maintenant le cauchemar est terminé et ceux qui étaient déjà Français avant 1870 et qui le sont de nouveau, leurs yeux brillent de joie et si on les demandait : Dis-moi, quel est ton pays ?... ils vous diront avec un regard plein de joie et de franchise : C'est la France, mère de l'Alsace.

Une autre de ces jeunesses répond à son tour :

Les gens de mon endroit sont presque tous grands et gros. Ils marchent toujours vite et d'un pas résolu. Les femmes sont bien bavardes ! Elles sont indiscrètes. Quelques fois elles exagèrent. On pourrait toutes les mettre à la même ficelle : l'une est comme l'autre... etc.

Comment peux-tu servir ta patrie et travailler à la paix qu'elle désire de toutes ses forces ?

Ces demoiselles ayant la plume leste, bornons-nous à glaner :

Pour travailler à la paix j'empêche un grand garçon de battre un plus petit que lui ; j'obéis mieux à maman pour qu'elle n'ait pas besoin de me gronder. Et comme cela la France sera en paix. La France vit en moi et je serai malheureuse si je la quittais.

Je suis petite mais qu'importe! Je peux aussi servir la France. Hier j'ai vendu des fleurettes dont la somme obtenue sera employée pour les mutilés de la guerre. Si même j'étais déjà très fatiguée le matin et j'en avais presque assez, j'en ai revendu l'après-midi. C'est une petite bonne action que j'ai faite. Mais quand je serai plus grande j'en ferai de plus belles pour la France. (Brave petiote ! merci pour la France ! a ajouté la maîtresse, à l'encre rouge.)

Une visite de Monsieur l'Inspecteur dans notre classe.

En voyant M. l'inspecteur nous sommes un peu bouleversées. Après on se calme. A quoi sert d'être énervé, on fait tout à tort et à travers... M. l'Inspecteur est un bel homme. Il a un regard

expressif, très vif. On voit bien qu'il n'est pas une de ces personnes lasses qui ne veulent rien faire que se reposer.

M. l'Inspecteur dit toujours que nous chantons avec beaucoup d'âme et que nos récitations sont très vivantes. Je crois que M. l'Inspecteur est papa et qu'il a des enfants ; aussi il les comprend bien et il ne gronde pas tout de suite quand on dit quelque chose de faux.

En passant, Mlle Laure W... fait cette remarque : « M. l'Inspecteur est poli et je ne crois pas qu'il soit orgueilleux. »

Une de ces petites espiègles a dessiné, en marge de sa rédaction, la serviette de M. l'Inspecteur et tracé ces mots :

Je pense qu'il y a dedans un petit pain et un morceau de chocolat et aussi les bonnes et les mauvaises notes pour la maîtresse. (A l'encre rouge : Gare, petite polissonne !)

Quelques réponses, maintenant, à la question : *Comment orneras-tu ta maison, plus tard ? Quels ornements en banniras-tu ?*

Je bannirai de ma maison ces petites statues où il y a un tas de dorure après et qui sont vilaines.

Je bannirai les tableaux aux couleurs criardes. Je bannirai aussi mon mari de ma maison s'il ne me plaît pas.

Plus tard j'ornerai ma maison avec sincérité ! Je montrerai du goût en toutes choses, je mettrai de simples tableaux aux murs.

Dans le train tu entends des voyageurs qui insultent ton pays. Que fais-tu ?

Je les regarde d'un air triste pour qu'ils voient que je n'aime pas qu'on dise des choses pas belles de ma patrie. Quand ils ne cessent pas, je leur dis : Il ne faut pas mal parler de sa patrie la France qui est donc si bonne.

Moi, je leur dis : Pourquoi venez-vous dans ce pays, s'il ne vous plaît pas ? Vous pouvez aller dans un autre.

Moi, tout doucement, sans colère, je me fixerai devant eux avec un regard très doux. Ils le comprendront et ils ne diront plus rien.

Pour terminer cette trop longue et pourtant trop brève revue de tant de pages où se révèle l'âme de la jeune Alsace, donnons encore quelques réponses, parfois bizarres, à la question bien difficile : *Comment les mille riens qu'un garçon a dans sa poche sont-ils des traces palpables de sa vie physique et morale ?*

Un garçon a vu un livre, il l'a chipé à son papa et empoché. Mais pour que, plus tard, quand il ira en classe,il pourra le lire. Trace physique et morale.

Si un monsieur donne à un garçon une mine de crayon, il l'empoche vite et c'est une trace palpable de sa vie physique. Alors il se dit : Je vais écrire sur les murs et dessiner, et c'est une trace palpable de sa vie morale.

Un jour, un garçon ramasse (physique) une bille et l'empoche. Il pense (moral) quand il sera grand il pourra jouer et gagner encore plus de billes.

— Quand un petit vole un bout de bougie dans le tiroir de sa maman,il laisse une trace palpable de sa vie physique en la volant et une trace de sa vie morale s'il pense qu'il la montrera à son maître pour la leçon de choses.

Terminons par cette perle :

Quand un garçon voit un cheveu sur le dos d'une petite, il va vite le prendre ; en le prenant il a laissé une trace de sa vie physique et en pensant qu'il va le garder longtemps dans sa poche, il laisse une trace de sa vie morale.

Si nous avons multiplié ces citations, c'est que nous tenions à montrer la variété des réponses obtenues. Visiblement, on ne répète pas un texte appris par cœur, on ne développe pas un thème prévu, à une virgule près, comme on le faisait sous le régime allemand. Cette orientation vers l'effort personnel, vers la compréhension réfractée par des intelligences fort diverses, différencie nettement la pédagogie française de la germanique. Loin de répugner à cette libre et pourtant fort précise discipline de l'esprit, les petits Alsaciens s'y soumettent avec joie pour peu qu'on les y invite. Et c'est sans doute

cela qui alarme si fort quelques partisans du mot d'ordre transmis et passivement accepté.

Comment expliquer, indépendamment de la valeur intrinsèque de la méthode directe, l'incomparable succès de l'effort scolaire français en Alsace ?

Quand l'enfant entend parler le français à la maison, écrit un instituteur du cadre de l'intérieur, l'école ne l'étonne pas. Elle ne le frappe pas comme le frapperait une chose extraordinaire, tandis que le petit Alsacien, brusquement tiré de son dialecte, se trouve devant une langue inconnue qui pique sa curiosité, provoque son effort, stimule sa volonté.A quoi s'ajoute un élément d'amour-propre : l'enfant est fier d'apprendre des choses que ses parents ignorent. Il se sent admiré, envié peut-être, et il y va de toute son âme !

Cette fierté éclate dans le cri d'une enfant de huit ans à qui l'on demandait si ses parents parlaient le français :

— Non, c'est moi qui leur apprends !...

Et dix-huit cents étudiants alsaciens sont assis sur les bancs de l'Université de Strasbourg, les lycées alsaciens ont des leurs à Normale, à Polytechnique, à Centrale, à Saint-Cyr. L'élite se reconstitue, une élite qui vivra, qui agira dans son milieu alors qu'elle était, hier, obligée de le quitter.

Après quoi il faut voir les choses comme elles sont et comme elles seront. Des Alsaciens, par dizaines de milliers, n'apprendront jamais le français parce que tout le monde n'a pas un professeur à sa disposition, un cours à sa portée, parce qu'on ne s'improvise pas écolier à tout âge, parce que la grande loi humaine est celle du moindre effort. Ce ne sera pas une raison pour traiter ces Alsaciens de Boches. Mais leurs enfants comprendront et parleront le français, au moins suffisamment pour se sentir de plus en plus près de la famille française. On ne peut demander plus à l'Alsace. Sa bonne volonté est certaine, son patriotisme, fortement teinté de particularisme né

de l'histoire, est évident. On gâterait tout à vouloir brusquer choses et gens. Le monsieur colérique qui hurlait l'autre jour au nez d'un employé dont les efforts pour s'expliquer en français étaient touchants : « On ne comprend rien à votre charabia ! Si j'étais votre chef, je vous donnerais un mois de grâce et après... » ce monsieur prouvait publiquement qu'il n'était qu'un imbécile. Et si on lui donnait, à lui, un mois pour changer de langue !

Il faut donc compter avec le temps. Déjà, partout, dansant sur les places, les enfants chantent : *Malbrough s'en va-t-en guerre* ; et les parents sourient. Irrésistible « complicité » contre laquelle les boudeurs, les rares « nostalgiques » du temps des junkers se briseront ! Il y aura sans doute encore des malentendus, des frottements, peut-être même des heures où ceux qui ne connaissent pas les susceptibilités alsaciennes et leurs réactions se prendront à douter, mais la « forte race » connaît son chemin. Elle le foule de son pas un peu lourd, mais sûr, dont une compréhensive sympathie hâtera singulièrement le rythme. A cette minute même, fleuris et joyeux, les conscrits de Strasbourg défilent derrière le drapeau tricolore qu'un gars robuste brandit au-dessus des têtes. C'est l'élan, l'instinct que rien ne remplace ! Après quoi tout vient à son heure.

BENJAMIN VALLOTTON.

UN HAMEAU ALSACIEN AU XVIII[e] SIÈCLE

LE BERCEAU DE CHATRIAN

—

Tour à tour, les bandes des Burgondes, des escadrons de reîtres, des corps d'armée, ont franchi le Rhin avec le seul dessein de proposer à la France, et pour son bien, des modèles de la vertu et de la vérité germaniques. A travers la plaine alsacienne, ils se sont hâtés ; à regret peut-être, le pays étant riche de choses qui se mangent. Ils viennent broncher contre les Vosges, refluent, errent le long du gigantesque rempart vêtu de l'innombrable jeunesse de ses hêtres. Un piétinement, des remous ; puis, appelés par le courant qui suit la voie romaine de Strasbourg à Saverne, leurs flots rassemblés s'entonnent dans la brèche des Basses-Vosges et se déversent sur le plateau lorrain ; lorsqu'ils auront trouvé un affaissement dans les Côtes de Moselle, Nancy, Toul, ils se diront maîtres de la France.

Ils sont venus bien souvent par là.

Au moment de quitter l'Alsace pour entrer en Lorraine par Lorquin et Sarrebourg, à l'ouest des futaies de Saverne, ils ont longé le pays forestier de Dabo sur les dernières croupes des Vosges. Les deux provinces s'unissent ici ; pour descendre en Lorraine, on n'a qu'à se laisser conduire par la Sarre Rouge ou la Bièvre ; la Zorn, après bien des détours en terre alsacienne, vous mène au Rhin. Les émigrants de France et d'Allemagne qui vinrent repeupler ce sol tant de fois dévasté ont suivi ces chemins ; le dialecte allemand de Dabo et le français d'Abreschviller et de Voyer tout proches en témoignent encore

aujourd'hui. Le sort de cette terre, en effet, est d'être ravagée périodiquement, et son honneur, de se refaire avec obstination. Au début du XVII[e] siècle, malgré le souvenir encore vivace de la dernière invasion et dans l'attente sourde de la prochaine ruée, elle se remet au travail. A Abreschviller et aux environs, une industrie bien particulière renaît ; dans le pays avare que la forêt envahit et domine, mais qui se nourrit d'elle, scieries, moulins à papier, fours des verreries de Mayedal, Donnersthal, Volfflingthal et Soldatenthal entament son domaine. C'est à Soldatenthal, — ou comme il disait avec les gens du pays, — c'est au Grand-Soldat qu'est né Alexandre Gratien Chatrian, le collaborateur d'Erckmann.

Je me l'imagine escaladant « la côte dans le petit sentier sablonneux qui monte à travers les bruyères », et « du haut de ces grandes roches plates en ligne qui s'avancent toutes nues dans les airs », découvrant par-dessus les hautes collines l'immense plaine de la Lorraine avec ses routes, ses villages innombrables et ses étangs pris de glace, reluisant au soleil comme des miroirs, tandis qu'« au loin, bien loin, une cloche bourdonne ».

De ma petite fenêtre, dit-il, à travers les brindilles de lierre, je voyais tout reverdir sur la côte ; les genêts à boutons d'or et les bruyères roses s'étendaient jusque sous les roches, où la myrtille, la ronce et le chèvrefeuille grimpaient à foison. Chaque matin, je m'éveillais au chant du coq, avant le jour, et, poussant ma petite croisée, les coudes sur le toit, j'admirais les grands bois noyés dans l'azur du vallon ; j'écoutais les merles, les grives, les chardonnerets, les fauvettes s'égosiller au loin dans les cerisiers en fleurs, dans les grands pommiers blancs, sous la voûte des chênes et le branchage sombre des sapins.

§

Nos premiers documents remontent à 1732 (1), et dès

(1) Qu'il nous soit permis de remercier à cette place MM. G. Verniory et J.-B. Chatrian à qui nous les devons.

ce moment la famille des Chatrian si proche de l'Allemagne et sujette d'un prince allemand n'est tournée que vers la France.

En cette année 1732, nous trouvons parmi les associés qui exploitent la verrerie du Grand-Soldat, le sieur Martin Chatrian. Pour entretenir le feu de leur four, les verriers dé richent la forêt avoisinante ; de 1732 à 1745, ils transforment le terrain déboisé en prés et en labours ; ils y élèvent du bétail ; pour leurs porcs, ils jouissent du droit de glandée. D'après un plan de 1751, le hameau se compose d'une vingtaine de bâtiments. Sur un affluent de la Sarre, à une lieue en amont d'Abreschviller dont il dépendait, il s'agglomérait autour de la halle de la verrerie. On avait construit celle-ci au milieu d'une place irrégulière bordée par les maisons des verriers co-propriétaires : Chatrian, Bertholin, Verniory, Schmid, Machet, Parisot. Non loin, plus modestes, égrenés ou par groupes, quelques logis d'ouvriers. C'est une grande famille et qui ne se borne pas à accepter les liens que lui impose l'exploitation d'une même industrie dans un bâtiment commun. Elle s'en crée d'autres, tout aussi puissants : en 1745 est instituée la Confrérie du Très-Saint-Sacrement.

Le Grand-Soldat est une communauté, et l'un des co-propriétaires de la verrerie, Marc-Antoine Bertholin, en est le prévôt. Le pouvoir qu'il exerçait à ce titre était patriarcal : il recevait les plaintes de ceux qui se croyaient lésés et veillait aux bonnes mœurs. Homme d'ordre, il tient un journal ; il y note ses démarches officielles ; il y glisse aussi de précieuses recettes :

Quand on veut mettre le vin de Bourgogne en bouteilles, dit-il, il faut le mettre dans le fort de la lune de mars et prendre de la cannelle sèche et bien la piler fine tant qu'il sera possible et la passer dans le plus fin tamis et en mettre dans chaque bouteille une petite pincée.

Homme d'ordre, disions-nous, et pas du tout austère,

comme on voit; homme de mesure surtout, par là bien français, appréciant les bonnes choses et détestant l'excès : témoin le rapport qu'il présente « au procureur fiscal contre Joseph Parisot, cabaretier au Soldatenthal, pour avoir donné du vin à heure indue et avoir entretenu et donné du vin toute la nuit à trois personnes de notre verrerie le 24 octobre 1751... lesquelles trois méritent d'être amendables aussi bien que le cabaretier ».

Le carnet du prévôt Bertholin nous révèle aussi l'existence des nouveaux habitants qui, peu à peu, sont venus s'établir dans le voisinage des verriers et qui vivent d'eux comme ceux-ci vivent de la forêt : le maître d'école, le cabaretier, le berger, le meunier; l'image du vallon se dessine sans trop de peine, avec ses champs de pommes de terre, de haricots et de blé de Turquie, qui de jour en jour ont fait reculer la lisière de la forêt.

La halle de la verrerie est le cœur du Grand-Soldat. Elle abrite le four, masse rectangulaire de vingt-six pieds de long où flambent les hêtres de la forêt environnante. Autour de lui, les maîtres verriers avec leurs ouvriers et leurs apprentis, vêtus seulement d'une longue chemise, manient la fêle, les ciseaux, la batte, la pince à bouts de fer ou la pince à bouts de bois ; il sont cuits et recuits comme leur verre ; es mauvais plaisants les appellent les *hazis* (les desséchés). C'est, comme on disait alors, une des « manufactures à feu » les plus dures ; le four peut vivre un ou deux ans et les verriers ne se reposent qu'à « four mort ». Après cette longue campagne, le four « amorti » est reconstruit par des maçons spécialistes et le rude labeur recommence.

Nous sommes bien en Alsace : on dirait que le hameau tourne le dos à l'Allemagne et que pour lui c'est la France seule qui existe, car tout vient de France et d'Alsace et tout y retourne. Le combustible et le sable ordinaire, nos artisans les trouvent sur place ; mais pour les assortiments de verres fins, il leur faut un sable spécial : les

rouliers viennent déverser devant la verrerie du Grand-Soldat leurs tombereaux de sable de Haguenau en Alsace ou de Château-Thierry. Ils auraient pu faire venir leur terre réfractaire de Klingenberg-sur-le-Mein ; eh bien ! c'est Forges-les-Eaux, c'est la lointaine Normandie qui la leur fournit. Leur salin vient de la forêt de Darney en Lorraine. Tout vient donc de France.

Tout y retourne : leurs caissetins et leurs grands paniers à claire-voie (soigneusement emballés, car la route est mauvaise) s'en vont par Abreschviller vers les bureaux de Saint-Dizier et de Sainte-Menehould, où ils payent les droits de passage pour Paris, Lille, Rouen, Amiens, Le Havre et Lyon.

Ces maîtres verriers, caste fermée, se disant d'ailleurs volontiers gentilshommes, parce qu'ils jouissent de privilèges très anciens, ne se marient qu'entre eux ; tel ce Jean-Baptiste Chatrian, l'arrière-grand-père de l'écrivain, qui épouse la fille d'Antoine Renaud, verrier de Lettenbach (Saint-Quirin) et dont le beau-frère ira fonder, en 1765, la verrerie Sainte-Anne, si célèbre depuis sous le nom de Baccarat.

§

Il est des œuvres plus glorieuses et des noms plus sonores pour illustrer du même coup et l'Alsace et la France. Kellermann, Rapp, Kléber sont les meilleurs témoins de la fusion de la petite patrie dans la grande. Rien de passif dans le choix qu'ils ont fait de leur destinée. Et quelle destinée ! Défendre le pays, la France ; arrêter l'ennemi, la Prusse et l'Autriche.

De tels héros sont comme les députés d'un peuple, du peuple alsacien qui « s'est uni au peuple français parce qu'il l'a voulu » (Merlin de Douai). Ils sont exceptionnels, je le sais ; et c'est pour cela que, oubliant à dessein l'épopée, je me détourne résolument du grandiose

pour scruter la banalité de la vie quotidienne en son uniforme grisaille.

Quoi ! L'existence d'un honnête marchand compterait-elle dans l'histoire ? Oui, elle compte si le brave homme, sujet d'un prince allemand (1), ne croit qu'en la France. Ce brave homme, le grand-père d'Alexandre Gratien Chatrian, nous aimerions de le faire connaître, non pas pour ajouter aux précédents un témoignage maintenant superflu de l'alliance matérielle qui unit le Grand-Soldat à la France, mais pour rendre manifeste cette autre communion singulièrement plus significative : celle des idées et des sentiments.

La vie de Jean-Baptiste Chatrian III tient en quelques lignes. Il naît en 1753 à Abreschviller ; à vingt-trois ans il est caissier des verreries de Baccarat fondées par son oncle et devient un peu plus tard directeur du même établissement ; six ans après, il épouse la veuve d'un verrier du Grand-Soldat et se voit ainsi propriétaire de deux au moins des douze places du four. Il s'installe à Abreschviller et aucune aventure ne le distraira de ses creusets et de ses livres de comptes.

Prudent jusqu'à la minutie et surtout tenace, il ne se lassera pas de réclamer son dû, de vanter sa marchandise ; au bon moment, il saura se plaindre de la vie chère. Un de ses contemporains nous a laissé sur lui cette note :

> Le sieur Chatrian paraît être un vétilleux et tortilleux. Lui ai écrit plusieurs fois et ses réponses sont d'une personne qui craint de trop dire, de trop promettre, et par là de trop s'engager. Il garde ses lettres très soigneusement.

Il prenait aussi la précaution de recopier celles qu'il

(1) Lors de la Révolution le Comté de Dabo appartenait au prince de Linange (Leiningen). Le 10 juin 1793 la Convention met sous séquestre les terres du seigneur allemand ; en 1801, le traité de Lunéville assure à la France la possession des domaines de la maison de Linange-Dabo sur la rive gauche du Rhin, contre une indemnité ; le 10 février 1804, le comté de Dabo est définitivement réuni au domaine national. (L'acte de baptême de J.-B. Chatrian est scellé d'un large cachet de cire rouge aux armes de Linange.)

adressait à ses clients et c'est un fragment important de son registre que nous avons sous les yeux.

Il y a là une centaine de pages qui nous informent au jour le jour des affaires et des sentiments d'un bourgeois d'Alsace, depuis le printemps de 1788 jusqu'à la fin de l'année 1792, les dates entre lesquelles, justement, l'idée de la patrie française supplante définitivement le prestige de la royauté.

Où trouver des documents d'une exactitude plus inconsciente ? C'est sans l'avoir voulu et en pensant, certes, à autre chose, que le marchand et maître verrier Chatrian nous donne l'occasion de saisir, comme sur le vif, le mouvement de la grande révolution qui, parti de Paris et se prolongeant à travers le pays, se propage jusqu'au hameau de la province frontière.

Les gazettes d'alors n'étaient pas faites pour ces quelques maisons cachées dans un repli des Vosges. Qui les y aurait portées ? C'est à peine si, de temps en temps, un colporteur se détourne de la grande route pour venir offrir des almanachs et les livrets de la *Bibliothèque bleue*. Mais la verrerie est reliée à la France par les marchands de verres, vitriers et faïenciers qui lui achètent ses petites façons, fondeaux, petits fondeaux, mazarins, sciaux, liqueurs Bohême : toute sa gobeletterie. Les bourgeois de France, bientôt *citoyens*, voilà la gazette du Grand-Soldat. Les nouvelles peuvent y arriver de partout : de Lille par le marchand verrier Peterinck ou par la veuve Bruneau ; de Rouen par Jean Bringeon, marchand-verrier et faïencier; de plus loin encore par Levasseur, négociant sur la Barre au Havre de Grâce ou par la veuve Lanchenick, marchande-verrière à Lyon. Pour Paris (1), pas de « nouvelliste » mieux placé, n'est-il pas vrai ? que Leullier, marchand-faïencier en pleine grande rue du Faubourg Saint-Antoine.

(1) Triquet, marchand-verrier, rue de l'Arbre-Sec, n° 17 ; Pillot, marchand faïencier, rue Aubry-le-Boucher ; Duval, marchand faïencier, rue Saint-Honoré, vis-à-vis celle de la Lingerie, n° 721, etc., etc...

Chatrian s'adressera volontiers à son correspondant du terrible faubourg. Voilà un mois que les Etats généraux sont réunis, d'autre part, on peut livrer la commande de Leullier, enfin la vie est chère : trois raisons pour écrire, toutes bonnes, quoique d'ordre si différent. Chatrian écrit donc :

M. Vor Leullier, marchand fayer grande rüe du faubourg St-Antoine.

Ce 3 juin 1789.

J'ai pour vous 10 à 12 demy-caissetins de prêts, composés de petits façons, gravés, à étoilles, petits fondeaux, mazarins à 72 côtes et rayés... Il faut faire augmenter vos marchands, il n'est plus possible d'y tenir, les matières deviennent toujours plus chères, je perds sur les mazarins et sur les autres je ne fais que changer mon argent... Donnez-moi des nouvelles de la Capitalle et de Versailles, elles doivent être intéressantes dans ce moment-cy.

Nous n'avons pas les réponses de Leullier ; pour l'année 1789, qui s'écoule si rapide, plusieurs de ses lettres réservaient sans doute un coin au grand événement du jour et même à son commentaire. Avec elles, la rumeur publique et deux ou trois fois sans doute une gazette en retard d'un bon mois apportent pêle-mêle au Grand-Soldat des échos confus et des nouvelles précises. Les bruits sont parfois si contradictoires, on est si loin de Paris, si peu sûr de ce qui se passe, que le malaise grandit. Il s'exprime dans une lettre où commerce, vœux de nouvel an et politique se mêlent comme dans une conversation de bonnes gens :

Ce 29 décembre 1789.

M. Vor Leullier,

Vous avez sans doute reçu les 4 demy-caissetins dont je vous ay annoncé le départ... Prévoyant que depuis ce temps vous avez pû être absent, je souhaite que la présente vous trouve en parfaite santé et que vous ayiez le commerce en faveur ; pour ma gouverne je vous prie de voulloir bien me faire réponse, vous souhaitant tout ce que je pourrais désirer en sus, surtout que le

tout Puissant daigne accélérer la fin de nos allarmes et faire luire la lumière de Paix et d'union ainsi que la prospérité sur nous et sur l'Empire français, ce sont les vœux les plus sincères d'un ardent compatriote et qui vous les souhaite du fond de sa retraite...

Mais les « allarmes » se multiplient ; l'année 1790 en apporte sa pleine charge ; le commerce s'en ressent.

(20 février 1790.) Si le commerce ne reprend faveur, le four chaumera plutôt que je ne pensais, si au contraire cela allait mieux, le nouveau four serait plutôt rebâti... La faible augmentation de 5 sous stipulée par votre missive du 16 du mois dernier est un bien faible dédommagement... surtout actuellement que le papier sur Paris est avily à un point que personne n'en veut même à grande perte ; jugez si le fabriquant a du goût à travailler.

On ne voit plus que traites protestées, billets qu'on s'excuse de ne pouvoir payer ; Chatrian se déclare (20 avril 1790) « bien fâché de la circonstance qui ne sont que trop fréquentes actuellement et malheureusement pour le commerce... »

Et le malaise qui dure fait réfléchir ; les bourgeois, même ceux de la frontière la moins accessible, arrivent à percevoir l'enjeu de la partie. Lorsque toute la France fédérée se prépare à célébrer l'anniversaire du 14 juillet et va prêter le serment civique sur « l'autel de la patrie », Paris entier, jusqu'aux élégantes, contribue à l'aménagement du Champ-de-Mars, et les délégations affluent de la province. Le moment est solennel. Quel enthousiasme, même dans le petit vallon des Vosges ! Comme on y regrette d'être si loin de Paris ! Et voici l'essentiel : on ne perd pas de vue les affaires ; ce ne sont pas des théoriciens qui acclament la Révolution, c'est le Français le plus raisonnable, le commerçant le plus prudent :

(Ce 8 juillet 1790.) En vous confirmant ma dernière du 7 écoulé, je vous prie de m'envoyer des Effets sur vous-même, à Paris comme ailleurs ; c'est à peu près de même actuellement ; si le four peut encore durer six semaines ou deux mois,

je vous envoyerai de ce que vous êtes le plus pressé. Si mes affaires eussent pu me permettre d'aller vous voir le 14, j'y aurais couru avec le plus grand plaisir du monde. Quel beau spectacle ! Pour cette fois, au diable nos tyrans. Espérons et vivons en attendant et plutôt mourir que de changer ; que ce beau jour soit enfin celuy de la plus parfaite liberté.

Les lettres de Chatrian redeviennent pour un instant celles que tout bon bourgeois peut avoir à écrire ; il commande une « feuillette d'Eau de vie viéille cy-devant de Lorraine » et un beau pain de sucre ; ou bien il exprime par une formule originale son dépit à l'occasion d'une affaire qui s'est mal terminée :

Plus fin que moy, dit-il, aurait pu y être pris : espérant que j'en seray quitte pour la peur et le désagrément, en attendant c'est le ventre de ma mère, je n'y retournerai plus...

Mais quelque chose de très important a changé pour les verriers comme pour tous les autres artisans, ils n'ont plus de privilèges ; bien plus, ils ont des impôts à payer.

(28 février 1791.) Il est très vray que les barrières reculées annéantissent les péages, mais il est vray aussy que nos privilèges sont en même temps abolis... que nos usines et nos terres qui étaient franches paieront actuellement beaucoup, en sorte que cela passera peut-être l'équivalent.

Il faut donc chercher à s'adapter aux temps nouveaux ; chose remarquable, on n'a pas un moment l'idée de récriminer. Au contraire, les verriers du Grand-Soldat s'intéressent de plus en plus à tout ce qui touche la France ; le besoin d'informations, le goût des nouvelles de la grande patrie s'affirment si bien que notre Alsacien décide de s'abonner à la *Feuille villageoise*. Il va y avoir un an bientôt que cette gazette est « adressée chaque semaine à tous les villages de France » quand Chatrian prie son correspondant Duhamel de le « faire inscrire ». Il ne s'agit plus de souhaiter la fin des « allarmes » ; la crise menace de ruiner la verrerie, eh bien ! c'est le moment qu'on choisit pour se faire tous les jours plus patriote et pour admettre

les explications, adopter les remèdes, quels qu'ils soient, même la guerre, pourvu qu'on les trouve préconisés par les feuilles révolutionnaires ou qu'on les tienne d'un des nombreux orateurs populaires que tout village français applaudit à cette heure.

Si les assignats sont avilis, n'allez pas croire que ce soit la faute de ceux qui les ont émis imprudemment. C'est que (24 mars 1792) « aux extrémités de trois départements où nous nous trouvons icy...la plupart des citoyens, exhortés par des prêtres fanatiques, ennemis comme eux du bien public, nous refusent même les assignats de 5 livres que je leur donnerais volontiers pour 4 ».

(26 avril 1792.) Le four est amorti depuis près de trois mois, et cela par rapport au discrédit du papier monnoye dans ces contrées : si la guerre qui paraît inévitable n'y met bon ordre incessamment, je ne vois pas quand l'on recommencera. Je ne vois pas encore le moment de recommencer, répète Chatrian le 17 mai 1792, à moins que nous ne soyions favorisés de la guerre.

Enfin, elle éclate, cette guerre tant souhaitée. La patrie est déclarée en danger. La patrie : pour le sujet des princes de Linange ne sera-t-elle pas celle que les parchemins féodaux lui assignent ? Demandez-le-lui, et c'est un coup de clairon qui vous répond :

(22 juillet 1792, l'an IV de la Liberté.) Voicy donc le moment décisif. Sera-t-il terrible pour nous ou pour nos ennemis ? Enfin la Providence a veillé jusqu'alors sur les Français ; espérons jusqu'au bout ; vivre libre ou mourir.

Valmy, la campagne de Belgique et Jemmappes, la proclamation de la République et le procès du roi. Période d'anxiété où l'on vit bien plus pour la patrie que pour soi-même, où l'on sent en soi la haine de l'ennemi et où l'homme d'expérience redoute que l'humanité et les choses ne soient à la merci d'un coup du sort. Parler d'affaires ? Sait on seulement qui vit et qui meurt ?

Au citoyen Alexandre Delbeque, négociant à Lille. Ce 23 décembre 1792, Ier de la Rép.

Depuis votre missive du 4 mars dernier, je n'ai reçu aucune nouvelle, ny de Paul Péterinck, ny de Péterinck l'aîné, de votre ville. Le siège horrible et désastreux qu'a éprouvé votre cité vous a-t-il ravy et votre vie et votre foyer ? Ecris-je encore à un être vivant ou à un mort ? Ah ! quels douloureux sentiments mon âme fut éprise ! Barbares comme les plus cruels de tous les hommes, infâmes Autrichiens, implacables ennemis de la justice et de la raison, que la foudre t'anéantisse pour jamais !

§

C'est sur cette imprécation que se ferme le copie de lettres de commerce de J.-B. Chatrian III. Nous ne poursuivrons pas au delà de la première année de la République l'histoire des verriers alsaciens et du hameau qui se créa autour d'eux. Il serait facile pourtant de les montrer continuant à vivre de la même vie que la France, envoyant leurs fils se faire tuer dans la campagne de Russie, donnant à ces fils les prénoms à la mode de France, Brutus en 1794, Napoléon en 1811 et 1813, et comptant parmi leurs parents un prêtre marié, eux à qui l'ancien régime avait dû Blaise de Restignac, d'abord soldat, puis frère et enfin chanoine.

Je ne m'excuserai pas d'emprunter à un autre la conclusion de ces pages : « L'histoire de l'Alsace n'est qu'un long plébiscite en faveur de la France ». Les traditions de la famille Chatrian prouvent une fois de plus la vérité de cette parole.

S. ETIENNE.

LE DÉPOT LÉGAL
ET LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

Dans la *Revue Politique et Parlementaire* et dans *La Librairie,* j'ai dit le bien que je pensais du projet de loi sur le dépôt légal. Il m'était permis, je pense, d'ajouter aux éloges certaines critiques. M. Eugène Morel, directeur du service du Dépôt légal à la Bibliothèque nationale, trouve cette liberté excessive (*Mercure,* 15 avril). Je ne le suivrai pas dans ses plaisanteries faciles, qui masquent la faiblesse de son argumentation ; mais je suis forcé de rectifier ses assertions erronées et de rétablir les textes qu'il a altérés.

La Bibliothèque nationale rend de très grands services aux éditeurs ; ils seraient bien ingrats s'ils ne l'aimaient pas. Pour ma part, je lui ai voué un véritable culte ; je la voudrais magnifiquement pourvue. Jamais elle ne m'a demandé un livre que je ne le lui aie donné avec le plus grand empressement, et quand j'ai connu, par le beau rapport de M. Marcel Plaisant, toute l'étendue de sa détresse actuelle, de celle du Cabinet des Estampes en particulier, j'en ai souffert. Rien n'autorisait M. Morel à me prêter des sentiments d'animosité contre cette grande institution, ni contre le projet de loi. Je terminais mon article de *La Librairie* ainsi : « La loi nouvelle péchera par les sanctions, qui n'ont pas la valeur qu'on leur attribue ; mais la bonne volonté des éditeurs, appelés maintenant à coopérer à l'œuvre d'enrichissement des collections nationales, les rendra presque inutiles. » J'appelle de tous mes vœux l'heure du vote du projet de loi, mais du projet assaini, dégagé de ses impedimenta.

Nous sentons tous qu'on touche au but, qu'avec le concours des éditeurs, d'une part, le délai de prescription porté de trois mois à trois ans, d'autre part, les trésors auxquels a droit la Bibliothèque nationale ne lui échapperont plus. C'est l'essen-

tiel ; le reste, à côté de cela, ne compte pas. Mais M. Morel veut brasser des centaines de milliers d'imprimés de plus tous les ans, des imprimés dont peut-être un sur mille présentera un réel intérêt. Il nous dit ironiquement : « Un grand danger menace la France. Une loi scélérate... » Eh oui ! Un grand danger menace sinon la France, du moins les imprimeurs et la Poste.

M. Morel dit que j'aurais dû adresser mes critiques au Syndicat de la propriété intellectuelle quand j'y ai été invité, au lieu d'attendre que le projet vienne devant le Parlement. C'est bien ce que j'ai fait, et M. Morel le sait : je lui ai rappelé, dans une lettre du 27 janvier dernier, que, comme mon devoir de délégué du Syndicat des éditeurs me l'imposait, j'ai envoyé mes notes (douze grandes pages) sur le projet au président du Syndicat de la propriété intellectuelle, M. Paul Belin, le 30 décembre 1918. M. Belin, qui était en même temps président du Syndicat des éditeurs, n'y a pas été insensible, puisque, à ce dernier titre, il m'a demandé d'assister à la séance du Comité du Syndicat des éditeurs où l'on devait discuter, « sur les bases du rapport de M. Vuibert », ce qui devait devenir le projet de loi actuel. Comme à ce moment-là je devais garder la chambre, il a manifesté le désir de tenir la séance chez moi, ce qui a été convenu. Il aura ensuite subi quelque influence, car la réunion a été contremandée.

M. Morel fait remarquer que le texte du projet de loi a été le résultat d'accords longuement étudiés entre les associations intéressées : auteurs, éditeurs, imprimeurs, bibliothécaires, etc., que la publicité la plus grande a été donnée aux études préparatoires faites par le Congrès du Livre et le Syndicat de la propriété intellectuelle ; il ajoute que tous les éditeurs, notamment, ont eu connaissance du texte préparé et ont eu le temps de faire leurs observations à un projet dont l'ensemble était publié et discuté au Congrès de 1917. C'est en 1918 et en 1919 que le Syndicat de la propriété intellectuelle a élaboré la proposition de loi qui est devenue le projet de loi actuel. Je ne crois pas qu'aucun éditeur, en dehors de ceux qui faisaient partie de ce syndicat et, peut-être, du Comité du Syndicat des éditeurs, ait reçu le texte de cette proposition de loi, ni de projets antérieurs. J'ai été stupéfait, pour ma part, d'apprendre

par les journaux, le 29 décembre dernier, que la proposition était devenue un projet de loi déposé, et même rapporté. J'ai écrit au président du Syndicat des éditeurs pour lui laisser entendre qu'il serait bien utile de publier le texte de ce projet dans notre journal professionnel, la *Bibliographie de la France,* afin que tous nos confrères puissent l'étudier. Au lieu de cela, on nous a donné, trois mois plus tard, au lendemain du jour où l'on croyait que le projet allait être adopté sans discussion à la Chambre, le texte d'un vœu étrange, émanant non pas d'une association d'écrivains ou d'artistes, mais de la Chambre de commerce de Paris, dont fait partie M. Belin. Elle a besoin, paraît-il, de voir le projet de loi sur le dépôt légal voté le plus tôt possible. Dans l'édition, tout le monde a souri.

Je crois que la publicité n'a pas été plus grande parmi les imprimeurs. C'est seulement après que le rapport de M. Marcel Plaisant a été déposé à la Chambre (le 28 décembre 1921), concluant à l'adoption du projet du gouvernement, que l'Union des Maîtres Imprimeurs de France a mis la question du dépôt légal à l'ordre du jour. A la séance du 9 janvier, M. Belin a fait connaître la genèse du projet, a dit, notamment, qu'il avait été élaboré par le Syndicat de la propriété intellectuelle, — « et vous savez, Messieurs, comment il est composé ! » — puis soumis à tous les syndicats intéressés, à quoi le Secrétaire général a répondu : « Pas au nôtre. » Au procès-verbal, ces trois mots se sont transformés en une longue phrase : « Je ne crois pas que l'union syndicale des Maîtres Imprimeurs de France ait eu communication de ce projet. »

M. Morel parle des imprimés dont la vente ou la distribution est clandestine. J'aime à croire qu'il n'a pas la naïveté de penser que l'imprimeur et l'éditeur les déposeraient parce qu'on changerait la loi. Ces imprimés tombent sous le coup des articles 23 et suivants de la loi du 29 juillet 1881 et non des articles 3 et 4.

Depuis le vote de la loi de 1881 on n'admet plus d'ailleurs que le dépôt légal des non-périodiques ait un but de police. Le Syndicat de la propriété intellectuelle, dans sa « Note (du 13 juin 1895) sur la nécessité de modifier les dispositions de la loi du 29 juillet 1881 quant au dépôt légal des imprimés », a déclaré que ce dépôt n'avait d'autre but que d'enrichir les col-

lections nationales (1). On se demande d'ailleurs où et comment on pourrait examiner la masse formidable d'imprimés que réclame maintenant M. Morel. Tous ceux qui seraient déposés dans les mairies seraient envoyés par elles directement à la Bibliothèque nationale, si nous avons bien compris l'article 14, et non plus à la préfecture. Il y a des localités pourvues d'imprimerie où le maire est un paysan qui se souciera peu de faire ce service d'inspection. Quant à la Nationale, elle ploie déjà sous le poids du travail matériel de classement.

Mon contradicteur trouve que la loi gagnerait à la disparition du mot « publié », qui est obscur, et que d'ailleurs il n'y a pas d'imprimés destinés à ne pas être publiés. Ainsi, ce qui, dans la loi de 1881, est lumineux pour tout le monde, reste obscur pour M. Morel. A l'article 2 on lit : « Tout imprimé *rendu public...* » ; à l'article 4 : « Les dispositions qui précèdent sont applicables à tous les genres d'imprimés ou de reproductions *destinés à être publiés.* » « Rendu public », « publié », ces deux expressions sont ici synonymes, et la seconde, à la lumière de la première, devient d'une clarté éblouissante. Si M. Morel ne les comprend pas, les autres intéressés en connaissent heureusement le sens.

Les imprimeurs ont bien vu que la suppression des mots « destinés à être publiés » changerait du tout au tout le caractère du dépôt, comme l'a fait remarquer le Secrétaire général de l'Union des syndicats des Maîtres Imprimeurs de France à la séance du 9 janvier.

Les éditeurs n'ignorent pas non plus la portée du changement. M. Belin, vice-président du Syndicat des éditeurs, a appuyé sur les mots « destinés à être publiés » dans la rédaction du vœu qu'il a soumis au vote de ses collègues de la Chambre de commerce de Paris, et nul n'est mieux à même d'être renseigné que lui, qui était, nous l'avons dit, président du Syndicat des éditeurs et président du Syndicat de la propriété intellectuelle quand ce dernier syndicat a élaboré le projet de loi.

Au surplus, pourquoi M. Morel, s'il a droit aux imprimés qui

(1) Ce syndicat lui trouvait bien un autre but, mais devenu sans objet aujourd'hui : permettre aux auteurs de justifier de leur droit de propriété littéraire ou artistique. La jurisprudence a rendu ce droit indépendant de toute formalité de dépôt.

ne sont pas rendus publics, n'exige-t-il pas de l'Imprimerie nationale ceux que les administrations publiques n'ont pas jugé à propos d'envoyer à la Bibliothèque ?

Si, par malheur, le projet de loi était voté tel quel, le spectre de l'imprimé destiné à n'être pas publié poursuivrait quand même M. Morel, car l'article 2 de la loi de 1881 ne serait pas abrogé, simple détail dont M. Morel ne s'est pas aperçu !

Mon contradicteur demande « où commence, où finit le fait de publier ». On pourrait demander aussi où commence l'imprimé, où commence le tirage « en nombre ». Ce sont des questions qu'il vaut mieux ne pas aborder. Il est impossible de ne pas laisser à l'imprimeur une marge d'appréciation. Beaucoup d'imprimés sont destinés à être publiés un jour et ne peuvent cependant pas être divulgués quand ils sortent des presses. C'est pour cela que des catastrophes se produiraient si l'imprimeur déposait autre chose que ce qui est destiné manifestement à être rendu public à bref délai. Une affiche est par essence destinée à être publiée, et pourtant on imprime des affiches qu'on tient tout à fait secrètes ; elles sont prêtes en vue d'éventualités qui peuvent ne pas se produire. Dans notre pays de mandarinats, on imprime à l'avance beaucoup de sujets d'examens et de concours. On ne pourrait pas les confier même à la discrétion d'archivistes-paléographes, encore moins aux mairies, sous-préfectures, préfectures, qui les verraient les premières. Il y aurait donc un très grand danger à obliger l'imprimeur à déposer aveuglément tout ce qui n'est pas nommément désigné comme exclu du dépôt, et d'autre part une telle énumération, forcément très incomplète, serait la pire des choses. Je trouve celle du projet plus obscure que celle de 1881 ; celle-ci donnait au moins une directive en permettant l'interprétation.

Les articles 9 et 10 du projet de loi se rapportent à quelque chose d'entièrement nouveau ; ils devraient être compréhensibles ; ce sont les pires de tous. Voici le premier alinéa de l'article 9 :

> Toute personne, auteur éditant lui-même ses œuvres, *éditeur ou dépositaire principal d'ouvrages importés*, qui met en vente ou en distribution une production des arts graphiques portant l'indication de son nom ou de sa firme doit... en adresser un exemplaire à la Bibliothèque nationale...

Si la promesse de l'article premier ainsi conçu :

> Les imprimés... et toutes les productions des arts graphiques... sont... l'objet d'un *double dépôt* effectué par l'imprimeur et le producteur d'une part, et l'éditeur d'autre part

doit être tenue, « toute personne » suffit : « Toute personne qui met en vente... doit... » C'est la forme même de la loi de 1793 : « Tout citoyen qui mettra au jour un ouvrage... sera tenu d'en déposer... » L'éditeur, c'est alors celui, quel qu'il soit, qui fait mettre une œuvre au jour ; ce n'est pas nécessairement un éditeur de profession. L'article n'a pas ce sens-là dans la pensée de ceux qui l'ont rédigé ; mais pour le savoir, il faut avoir eu sous les yeux l'exposé des motifs de la *proposition* de loi préparée par le Syndicat de la propriété intellectuelle, lequel est beaucoup plus motivé que l'exposé des motifs du *projet* de loi.

Maintenant que nous savons que la promesse de l'article premier ne doit pas être tenue, que « toute personne » n'a aucun sens, la rédaction devient facile : « L'éditeur de toute production des arts graphiques, le dépositaire principal d'ouvrages importés ou de toute reproduction portant son nom ou sa firme... doivent... L'obligation s'étend à l'auteur qui édite lui-même ses œuvres. »

La grande particularité de l'article 9 du projet de loi est que, voulant prescrire un dépôt à tous les éditeurs, pour toute leur production, il ne le prescrit maladroitement qu'aux éditeurs d'ouvrages importés. M. Morel dit bien qu'on doit lire la partie de l'article 9 imprimée en italiques comme si une virgule remplaçait *ou* ; mais il serait sage de faire la substitution, car les tribunaux ne liraient certainement pas le texte comme lui.

Je prétends que les onze premiers mots de l'article 10 n'ont pas de sens, qu'ils forment un commencement de phrase inachevée. Pour démontrer le contraire, M. Morel emploie un procédé radical, mais qui n'est pas à la portée de toutes les consciences : il reproduit l'article en y supprimant ce qui le gêne (il le remplace par des points), c'est-à-dire ce qui est en italiques dans le texte suivant :

> Les éditeurs étrangers ayant une maison ou une succursale en France, les libraires, éditeurs ou commissionnaires français mettant en vente, en souscription ou en distribution en France, *en qualité de coéditeurs ou*

de dépositaires principaux, une production des arts graphiques fabriquée à l'étranger, doivent en effectuer le dépôt en deux exemplaires,

et il obtient en effet ainsi quelque chose de clair.

A la place du galimatias de l'article 10 on aurait pu dire simplement : « Les éditeurs qui font fabriquer des livres à l'étranger doivent en déposer deux exemplaires en France. » Resteraient les dépositaires principaux ; il faudrait, pour achever la rédaction de l'article, savoir si l'on veut en parler à l'article 10 ou à l'article 9. Je n'ai pas pu saisir l'intention du rédacteur des deux articles en ce qui concerne les livres importés. M. Morel lui-même se perd dans ces articles. Il est en désaccord, dans l'étude qu'il vient de publier, avec une lettre qu'il m'adressait le 28 janvier et d'après laquelle l'éditeur qui fait fabriquer à l'étranger ne devrait fournir qu'un exemplaire au lieu de deux.

On peut remarquer qu'à l'article 10 il est question d'éditeurs étrangers, d'éditeurs français. Or, les questions de nationalité n'ont rien à voir ici. Il est étonnant que, parmi les juristes spécialisés qui se sont occupés du projet de loi, les trente et quelques associations qui l'ont étudié, etc., etc., personne ne se soit aperçu de la faute.

M. Morel écrit aimablement : « L'animosité n'est pas moins grande contre les exigences de la loi que contre les facilités qu'elle accorde », et il me cite ainsi, entre guillemets : « L'imprimeur ou l'éditeur *ne voudront pas* se servir de la poste pour faire leur dépôt, car le reçu de la poste n'indique pas si l'on a remis 50 grammes ou 4 kilos. » J'avais écrit, dans un tout autre esprit : « L'imprimeur qui veut être complètement garanti *peut* ne pas se servir de la poste pour faire ses dépôts. Il en est de même pour l'éditeur qui habite Paris. Mais si, inversement, l'un ou l'autre voulait se soustraire à ses obligations, l'article 16 (pénalités) ne pourrait pas jouer, car le reçu de la poste n'indique pas... »

Actuellement, quantité d'imprimeurs ne déposent rien. Pour pouvoir les poursuivre plus facilement à l'avenir, on veut porter le délai de prescription de trois mois à trois ans. Mais contre un imprimeur de mauvaise foi qui se servirait de la poste, il serait impossible de faire la preuve qu'il n'a pas déposé. On ne lui impose même pas la tenue d'un registre qui fournirait, non

pas une preuve, mais un commencement de preuve par écrit. M. Morel objecte que l'imprimeur recevra un reçu du dépôt. Il ne le recevra, au bout d'un temps quelquefois assez long, que si l'imprimé n'a pas été détourné.

Je n'ai pas écrit cette absurdité : « Il est plus simple d'envoyer un ouvrage et une déclaration que la déclaration seule. » Je me suis contenté de faire remarquer que ce serait « dans beaucoup de cas » une sujétion plus grande pour l'imprimeur, lors des réimpressions, de rechercher la date (qui pourrait remonter à un très grand nombre d'années) du dépôt du premier tirage d'un imprimé que de le déposer à nouveau. Ce nouveau dépôt ne dispenserait pas de la double déclaration, mais il affranchirait de recherches pouvant exiger un temps considérable, alors que l'imprimé a une valeur insignifiante. Je n'ai pas visé spécialement les livres, encore moins les livres chers. On le voit, M. Morel dénature tout ce que j'ai écrit. Une cause qui a besoin de pareils moyens de défense est jugée.

Mon contradicteur dit encore : « On tend à éviter l'obligation de la date. » Il s'agit du millésime à imprimer sur les livres. Je demandais qu'on en exemptât seulement les livres sur lesquels il est complètement inutile. Si l'on veut faire cadeau à un bébé de quatre ans d'un album d'images en couleurs indéchirable, imprimé sur étoffe, on aimera mieux qu'il n'y ait pas de millésime qu'un millésime remontant à dix ans et qui pourrait faire penser aux parents qu'on ne vient pas d'acheter le livre. Quant au marchand, il vendra beaucoup moins d'exemplaires avec millésime vieilli. Pourquoi brimer inutilement le commerce ?

M. Roches et moi nous trouvons extraordinaire que, pour les déclarations d'éditeurs, le titre d'un livre, d'une brochure etc., ne soit pas exigé, alors qu'il l'est pour les déclarations d'imprimeurs. M. Morel l'explique très facilement : l'exemplaire d'éditeur a son titre, il est donc inutile de l'indiquer ; l'exemplaire d'imprimeur n'a pas toujours de titre ; c'est pour cela que l'imprimeur l'indiquera ! Vous comprenez peut-être ? M. Morel ajoute : « D'autres détails de rédaction sont visés avec la même perspicacité. » Lui, grâce à sa perspicacité, quand il recevra d'un éditeur, à la Bibliothèque nationale, avec un paquet de déclarations, deux livres d'un même auteur et d'un

même nombre de feuilles, comme cela arrive souvent, il n'aura pas besoin que les titres figurent sur les déclarations pour savoir lequel a été tiré à 3.000, lequel à 5.000. Mais c'est surtout quand il s'agira de réimpressions que sa grande perspicacité trouvera un champ digne d'elle, car là les livres n'accompagneront plus les fiches. Lorsque, par surcroît, les imprimés n'auront pas de nom d'auteur, les fiches seront tout à fait édifiantes !

J'arrive à la dernière partie du plaidoyer de M. Morel. Il s'y fait tout petit ; il a peur d'effrayer. Le fléau qu'il voulait déchaîner sur les imprimeurs et sur la poste n'entraînerait pas de dépenses, et à la Bibliothèque nationale c'est tout au plus s'il faudrait augmenter le personnel d'un commis et d'une dactylo ! « Quant aux non-périodiques », écrit-il, « le nombre en serait-il décuplé, comme le dit peut-être avec quelque exagération M. Vuibert, et passerait-il à cent mille, cela ne se verrait pas beaucoup, près de la masse périodique. » J'avais dit « plus que décuplé, peut-être centuplé » ; mais c'est d'après M. Morel que j'évaluais. Il a oublié de relire sa brochure de 1917 (1), où il déclarait que les 8.000 pièces, autres que les livres, déposées en 1913 ne représentaient que la centième partie de ce qui aurait dû être déposé, et à l'époque on ne savait pas encore qu'il n'y avait pas d'imprimés destinés à n'être pas publiés ! Ce n'est donc pas seulement sur 800.000 imprimés de plus par an que M. Morel veut aujourd'hui étendre ses tentacules, c'est sur un plus grand nombre encore.

Si l'on considère qu'il faudrait dorénavant, pour chaque imprimé, deux déclarations au lieu d'une et que chaque déclaration porterait dix mentions au lieu de deux, on voit que l'imprimeur aurait à faire, par imprimé, neuf fois plus d'écritures qu'auparavant, sans compter le temps des recherches. Il y aurait bien de quoi le révolter. Pour ce qui serait astreint aussi au dépôt d'éditeur, l'ensemble des quatre déclarations d'imprimeur et d'éditeur comporterait 42 mentions, au lieu de deux actuellement. Pour faire toutes ces écritures, dont la plus grande partie serait inutile, pour tenir le registre qui serait indispensable, faire les recherches qui s'imposeraient, faire les innombrables paquets recommandés pour la poste et les décla-

(1) *Le Dépôt légal. Etude et projet de loi.* Editions Bossard.

rations *ad hoc,* aller les porter, stationner aux guichets, une imprimerie de moyenne importance ne s'en tirerait pas à moins de deux mille francs par an de dépense supplémentaire. Et M. Morel croit que cela n'aurait pas sa petite répercussion sur le prix des imprimés !

Dans les mairies, les sous-préfectures, les préfectures, le travail serait considérablement augmenté aussi, puisqu'il faudrait inscrire sur les registres un très grand nombre d'imprimés nouveaux et délivrer une copie des longues déclarations. Actuellement, on se borne à un coup de tampon sur une souche.

A quoi servirait la double déclaration d'éditeur ? Un exemplaire en serait transmis par la Bibliothèque nationale au Ministère de l'Intérieur. Mettons qu'il en reçoive ainsi 50.000 par an. Cela représenterait bien du travail, c'est-à-dire de la dépense. Ces fiches ne portant pas le titre de l'imprimé, le ministère les mettrait immédiatement au panier. Mais le portassent-elles, est-ce que le ministère les classerait ? Pour quoi faire ? J'imagine que si la Nationale recevait dorénavant les livres directement, c'est elle qui ferait les fiches de la *Bibliographie de la France.* Les livres pourraient alors être annoncés trois semaines et non quatre ou six mois après leur apparition, et il n'y aurait pas de plus grand stimulant pour les éditeurs à envoyer à la Nationale leurs livres le jour même où ils paraîtraient.

M. Morel nous parle d'un livre dont il a reçu 400 exemplaires. Avec le régime du projet de loi, ce livre aurait donné lieu à l'établissement de 1. 600 fiches et à un total de 16. 800 inscriptions sur ces fiches. C'est effrayant ! L'éditeur aurait dû donner chaque fois la date de l'achèvement du tirage, qu'il aurait demandée à l'imprimeur, la date de la mise en vente, la date du dépôt de la première édition. Cette dernière doit remonter à plusieurs générations, s'il y a eu 400 éditions. Et tout cela, sans qu'on sache de quel livre il s'agit, puisque le titre ne serait pas indiqué. Pauvres imprimeurs ! Pauvres éditeurs ! Espérons qu'on aura pitié d'eux, qu'on ne gaspillera pas ainsi une part des forces du pays.

D'après la déclaration faite par M. Belin, le 9 janvier dernier, à l'Union des Maîtres Imprimeurs de France, les catalogues, avec la nouvelle loi, seraient exigés. Il est probable qu'il s'en

imprime plus de cent mille par an, et toujours avec changements. Tous devraient donc être déposés ; mais le nombre de ceux qui sont intéressants doit être bien minime.

La brochure de M. Morel nous apprend qu'en 1911 quarante départements n'avaient déposé aucune affiche ; que la moyenne de trois années, pour les dépôts d'affiches de Paris et la Seine, n'atteignait pas 100. Quand on tiendra la main à ce que les affiches soient déposées, il en entrera peut-être 100.000 par an à la Bibliothèque. Elle aura donc déjà un énorme supplément de travail si la loi nouvelle lui permet de se faire remettre à l'avenir ce qui lui est dû de par la loi actuelle. Elle peut s'en contenter. Le progrès sera déjà immense, envisagé surtout au point de vue des livres et des estampes (1).

HENRY VUIBERT.

(1) M. Morel a laissé entendre que M. Fernand Roches a pu subir ma néfaste influence et qu'à nous deux nous avons ourdi un sombre complot non seulement contre le projet de loi, mais contre le Dépôt légal lui-même. M. Morel fait tort à M. Roches. Si mon article de la *Revue Politique et Parlementaire* a, comme M. Roches l'a écrit lui-même, attiré son attention sur les errements du projet de loi déposé, je suis bien étranger à son article dans le *Mercure*, que, d'ailleurs, j'approuve entièrement. M. Morel va un peu loin dans son mépris de la libre critique.

LE
MENEUR DE CHÈVRES[1]

—

XI

LES TROIS CHEVRIERS

Lagnel passa les heures suivantes à sommeiller.

De temps à autre, quelques Hindous s'arrêtaient et regardaient, avec de grands yeux brillants dans leurs visages bronzés, ce soldat français qui reposait, la tête entourée d'un pansement.

Quand le blessé entr'ouvrait les paupières, ils se sauvaient comme des enfants pris en faute.

Il était midi, et, de tous côtés, Lagnel voyait des rassemblements se former à l'ombre mince des tamaris pour la préparation du repas. Les mules chargées de barils d'eau se hâtaient, ainsi que les hommes de corvée, porteurs de sacs et d'ustensiles. Le vent rabattait parfois jusqu'à lui une fumée âcre qui enveloppait, là-bas, les Hindous accroupis.

Le soleil qui donnait en plein sur la tente l'engourdissait et lui enlevait toute velléité d'inquiétude. Il vivait un de ces moments de bonheur où le bien-être physique entrait pour beaucoup et que le climat méridional lui avait révélés. Il songeait que la chance lui souriait de nouveau et que, depuis les jours vécus à l'hôpital de Digne, il n'avait pas éprouvé d'impression de sécurité plus complète.

(1) Voy. *Mercure de France*, n° 573.

Il attendait il ne savait quoi, mais il se persuadait que son arrivée parmi les Hindous signifiait l'éloignement de tout ce qu'il avait redouté jusqu'alors.

Les choses ne s'arrangeaient-elles pas toutes seules? Pendant qu'il sommeillait, son ami Cadéac ne travaillait-il pas pour lui ?

Le Gascon ne tarda pas à revenir.

Il entra, suivi de deux autres chevriers, un grand, fort, le visage entouré d'un collier de barbe noire, et un plus petit, la moustache grise. Ils portaient, eux aussi, le béret, et avaient un bâton à la main.

— Bonjour, *gouyat* (1) ! dit Cadéac. Ça va mieux ?

— Ça va mieux.

— Je t'amène les deux copains. Voilà Sénectaire, le grand Sénectaire, qui assomme un bœuf en trois coups de poing. C'est lui qui va recruter les chèvres en Auvergne, où il est boucher.

Lagnel serra la main à l'Auvergnat qui grommela une phrase inintelligible.

— Ne fais pas attention, reprit Cadéac. Je te l'ai dit. Il est sourd, tellement sourd, qu'il ne s'entend pas lui-même. Alors, des fois, il parle doucement, comme un petit gosse, et on ne le comprend pas. D'autres fois, il a une voix de tonnerre. Il épouvante alors toutes les chèvres.

— Comment fait-il pour se débrouiller dans ses voyages ? demanda Lagnel.

— Je n'en sais rien. C'est à supposer qu'une fois chez lui, il entend. L'air du pays, sans doute.

Et Cadéac riait, en clignant de l'œil vers le grand Sénectaire qui, impassible, s'était assis sur une caisse.

Le Bigourdan présenta ensuite l'autre chevrier qui se tenait debout, au pied du lit, appuyé sur un bâton et qui regardait Lagnel avec des yeux bleus interrogateurs.

— Angelelli, notre père à tous. Il ne sait pas dix mots

(1) Garçon.

de français, mais il sait bien, le pauvre vieux, à quelle classe il appartient. Tu vas voir. Dis-nous un peu, Angelelli, de quelle classe es-tu ?

— Classe 89, répondit le Corse, en esquissant le salut militaire.

— Il a fait partie, continua Cadéac, de ce contingent de territoriaux des plus vieilles classes qu'on a dirigé, au début, de la Corse sur le front. Il s'est battu, tel que tu le vois, ce brave Angelelli, avec ses moustaches grises. Pas vrai, Angelelli ?

— Oui, oui, c'est vrai, répondit le Corse, avec un éclair dans ses yeux candides.

— Dans son pays, il est berger de la commune. Aussi, les chèvres, c'est bien son affaire. Il en ramène des cargaisons. Et il n'oublie pas les fromages. Tu les goûteras.

Lagnel tendit la main à Angelelli qui la serra, puis alla s'asseoir devant la tente, le regard perdu dans la contemplation du ciel et de la mer, au delà desquels sa pensée s'élançait vers les châtaigniers de l'île natale.

— Tu connais à présent, reprit le Gascon, mes compagnons ordinaires, quand je suis à Marseille. Ce sont deux bons garçons, mais tu avoueras avec moi qu'ils ne peuvent pas me suffire. Ils passeront des journées entières sans parler. Et *mïlo diọus* : ça ne fait pas mon affaire !

Lagnel acquiesça d'un sourire. Il attendait toujours que le bavard parlât de la promesse qu'il lui avait faite. Cadéac y arriva :

— Toi, au moins, fit-il, tu me comprends. Alors, comme je te l'ai dit, j'ai demandé au lieutenant Smith s'il ne pourrait pas te garder avec nous.

— Ah ! Et il t'a répondu ?

— Qu'il le ferait très volontiers.

Lagnel s'assit sur son séant et, regardant le Bigourdan entre les yeux :

— Bien vrai ?

L'autre se mit debout et, solennel, étendit devant lui la main droite :

— Je te le jure sur les cendres de mon pauvre père, qui repose au cimetière de Pouyastruc !

— C'est bon, je te crois.

— Le lieutenant viendra lui-même te le dire.

Lagnel était radieux et, dans un élan de sincérité :

— Merci, mon vieux, merci ! Tu m'enlèves une pierre sur l'estomac.

— Tant que ça ?

— Entre nous, j'aime mieux faire n'importe quoi, plutôt que de monter au front.

— *Diou mé danné !* Aurais-tu peur ?

— Non, mais je suis sûr d'y rester.

— En voilà une blague !

— Sûr, je te dis ! Je n'en reviendrai pas.

— Allons donc ! J'en suis bien revenu, moi ! Il ne faut pas avoir de pareilles idées. Il n'y a qu'un maître, là-haut, qui est le hasard. Le mieux, c'est de faire comme si de rien n'était. Les balles ? On passe à travers ou elles vous passent au travers ! Malin qui saura pourquoi ! Quand j'ai vu comment ça se passait, au mois d'août, en Lorraine, quand j'ai entendu de tous côtés le moulin à café des mitrailleuses, quand j'ai rencontré des pantalons rouges couchés dans les mottes, je ne me suis pas dit, une seule fois, que mon tour allait venir. *Diou bibant!* J'en ai réchappé ! Et le viel Angelelli ! Demande-lui donc à quoi il pensait, quand il s'est trouvé engagé dans la bataille. Hé ! Angelelli !

Le Corse, qui rêvait toujours à l'entrée de la tente, se leva et s'approcha.

Alors, Cadéac :

— Dis-moi, Angelelli, le camarade veut savoir à quoi tu pensais, avec les autres de la classe 89, quand vous avez marché sur les Boches.

Angelelli eut un geste des mains levées, les paumes en

dehors, un haussement d'épaules et un plissement d'yeux qui signifiaient l'ignorance et la résignation et répondit :

— A rien.

Puis il alla se rasseoir.

L'heure de rentrer les bêtes à l'étable approchant, les trois chevriers quittèrent peu après Lagnel.

— Je reviendrai ce soir te tenir compagnie, dit Cadéac.

Angelelli toucha son béret sans parler.

Quant au grand Sénectaire, il se leva de sa caisse et il lança vers Lagnel, en sortant, d'une voix formidable :

— Au revoir, l'ami !

XII

L'ORIENT DÉBARQUE

Lagnel voyait ainsi s'approcher la réalisation de ses espérances. Il ne doutait pas que le lieutenant Smith ne lui prouvât bientôt sa sympathie en l'embauchant comme meneur de chèvres. D'ailleurs il ne doutait plus de rien, ni de pe sonne, et s'abandonnait à un bonheur complet.

Avant la fin de la journée, le médecin du camp le visita, constata qu'il n'avait aucune fièvre et dit, en s'en allant :

— *Eggs.*

Le blessé pouvait manger des œufs.

Les deux Hindous de la Croix-Rouge lui en apportèrent, et c'est la moustache en demi-cercle autour d'une coquille que Cadéac le trouva :

— *Diou bibant !* Te voilà guéri ! Si tu manges, tu dois pouvoir fumer.

— Ma foi, j'ai bien envie d'en bourrer une.

Le Gascon, qui ne cachait pas sa atisfaction de posséder enfin un interlocuteur, avait repris sa place au pied du lit. L'un, la pipe à la bouche, l'autre, la cigarette, ils se sentaient en confiance.

Lagnel pa lait peu. Mais Cadéac, pareil à une source libérée, ne tarissait pas.

Il décrivait à son nouvel ami les beautés pyrénéennes, Tarbes au pied de ses montagnes et près de son Adour, Pau sur son gave. Il mêlait aux paysages les gens, les bêtes, les produits et célébrait tour à tour sa fiancée Miniquette, qui l'attendait depuis quatre ans déjà, les pâtres qui se répondent d'une vallée à l'autre, les joueurs de foot-ball qui font partout triompher les couleurs tarbaises, les truites d'argent qui sautent les cascades, les chevaux nerveux aux crinières tressées, les jambons de Bayonne et les vins de Jurançon.

Emporté par son évocation, il reprit, à la fin, sa langue et s'écria :

— *Milo dious ! Mielh val mouri qué dé plus beïré moun cèu dé Tarbes !*

Lagnel ne put s'empêcher de lui dire qu'il ne comprenait pas toujours le patois :

— Celui d'Aix, passe encore. Voilà douze ans que je l'entends. Mais, le tien, c'est différent.

— C'est vrai que tu n'es pas du Midi. De quel pays es-tu donc ?

— Je n'en ai peut-être pas, car je ne me suis jamais connu ni père, ni mère.

— Tu es bien né quelque part ?

— Dans la Meuse.

— Dans la Meuse ! *Diou bibant !* J'en ai gardé de mauvais souvenirs ! Nous y avons cantonné, au mois de septembre. Je te garantis que les paysans de chez toi ne sont pas souvent aimables ! Ils nous ont reçus comme si nous avions été des Boches. Quand je pense qu'ils nous ont vendu un verre d'eau ! Oui, mon vieux, un verre d'eau ! Pourtant, nous venions les défendre et nous avions quitté, pour leurs sales trous pleins de fumier, notre soleil ! Mais excuse-moi. J'ai tort de dire du mal de ton pays. La Meuse, c'est la France, comme la Gascogne. S'il fallait y retourner, *eh bé* ! j'y retournerais ! Et tu m'accompagnerais volontiers, pas vrai ?

Lagnel trouvait que la conversation s'égarait sur un terrain dangereux. Il répondit sans conviction :

— Volontiers.

Puis, il demanda :

— Alors, il y a longtemps que tu es ici, avec les Hindous ?

— Depuis leur arrivée et même un peu avant. Je venais de sortir de l'hôpital, guéri de ma blessure et je passais mes journées dans la cour de la caserne Saint-Charles, sans rien faire. Voilà qu'on me désigne, avec toute une équipe, pour aller au parc Borély donner un coup de main aux Anglais. On nous fait préparer les pelouses, gratter la terre, étendre du gravier, creuser des trous, sans nous dire pourquoi. Les bruits les plus fantastiques courent. Les uns racontent qu'une armée japonaise s'amène, les autres que ce sont des Russes. Les officiers anglais se taisent, mais ils rient en dedans. Un beau jour, la nouvelle se répand que quinze paquebots, chargés de troupes, viennent de s'amarrer au cap Pinède. Tout le monde se précipite. Sur le pont des quinze transports on ne voit pas des Japonais, ni des Russes, mais des Hindous.

Cadéac s'arrêta pour rallumer sa cigarette à la pipe de Lagnel, puis continua :

— Il y en avait et il y en avait ! Leur passage dans les rues de Marseille dura deux jours. *Milo dious !* On aurait dit une rivière qui coulait et qui ne pouvait plus s'arrêter. De la Joliette au Prado, on ne voyait que des Hindous. Les bateaux versaient sur les quais, du matin au soir, des hommes, des chevaux, des mules, du matériel. Tout Marseille était rangé le long du chemin. Les clients des cafés se mettaient debout sur des chaises. Les femmes lançaient des fleurs, les hommes du tabac, les enfants des petits drapeaux. On criait, on applaudissait. Jamais de ma vie je ne verrai plus pareil défilé.

— Et où te trouvais-tu ? demanda Lagnel.

— En pleine Cannebière. Je m'étais faufilé au pre-

mier rang. *Diou bibanl!* je n'ai rien perdu de la représentation. On aurait dit que tout l'Orient avait débarqué. En tête venaient des lanciers, droits et immobiles sur leurs chevaux, comme des Rois mages. Ils avaient la peau bronzée, des cheveux noirs qui s'échappaient en boucles de leurs turbans et des lances dont les pointes semblaient vouloir piquer le soleil. Après eux s'avançaient des fantassins qui portaient le fusil sur l'épaule gauche par le canon et dont les turbans avaient, sur le devant, un petit cercle de fer. Leurs physionomies n'étaient pas rassurantes et leurs yeux vous perçaient le cœur quand ils vous regardaient. Mais ils se prenaient à rire lorsque les femmes leur jetaient des fleurs. Entre chaque troupe se tenaient des princes de l'Inde, sur des chevaux magnifiques. Ils étaient vêtus de khaki, comme les soldats. Seulement des diamants scintillaient à leurs turbans et des turquoises à leurs oreilles. Toutes sortes de races figuraient dans cette armée sans se mélanger. Il y avait des régiments formés d'hommes gigantesques, aux cheveux roux et au teint rouge. Un détachement ne comprenait que des soldats petits et jaunes comme des Chinois. Quelques compagnies montraient des fantassins aussi blancs que nous. Des escadrons de cavalerie paraissaient composés d'Arabes. D'autres avaient des soldats presque noirs. Le matériel défilait en même temps que les hommes. Chaque unité était suivie de ses chariots portant les tentes, les couvertures, les sacs de riz, les ballots de foin, les caisses de thé et de conserves. Ils avaient amené de Bombay tout ce qu'il fallait et même plusieurs troupeaux de chèvres.

— Comment ? Des chèvres, aussi ?

— Pour eux, je te l'ai dit, c'est une affaire de religion. Il y a des régiments entiers qui n'acceptent pas d'autre viande. Il leur fallait des chèvres dans les Indes, il en fallait sur le bateau, et il allait en falloir à Marseille, tant et lus. Les officiers anglais s'occupèrent de les trouver.

C'est à ce moment qu'on m'embaucha, avec Sénectaire et Angelelli. Nous avons travaillé, d'abord, tous les trois, en Camargue. D'Arles jusqu'à la mer, nous avons visité tous les mas, toutes les bergeries. Les troupeaux venaient à peine de rentrer de la montagne. Nous avons ramassé jusqu'au dernier cabri. Puis nous sommes allés chacun dans son pays. Pour ma part, j'ai fait déjà trois voyages dans les Pyrénées et je ne vais pas tarder à en faire un quatrième. Les bêtes diminuent à l'enclos. Il part sans cesse des troupes pour le front et elles emmènent leur nourriture, naturellement.

— Naturellement, fit Lagnel, comme un écho.

La dernière phrase de Cadéac l'avait rendu pensif :

— Dis-moi, reprit-il, ces troupes, nous ne risquons pas de les accompagner ?

— Pas plus ! Notre rôle s'arrête à Marseille. Et puis, *milo dious !* un voyage pareil, ça vaudrait le déplacement ! Nous n'aurons pas cette chance !

Lagnel ne partageait pas tout à fait l'avis de son camarade. Un léger nuage flotta devant ses yeux. Il se renversa sur le traversin.

— Je te fatigue peut-être, dit Cadéac, avec mes histoires ?

Les deux hommes, pendant quelques instants, fumèrent en silence.

XIII

LE SOIR SUR LE CAMP

C'était l'heure où l'ombre des tentes s'allongeait sur les pelouses.

Les Hindous, qui avaient fini leurs exercices ou leurs travaux, s'acheminaient par groupes vers la ville. Un certain nombre restaient au camp et, assis en cercle, fumaient et chantaient entre eux.

Une mélopée étrange, accompagnée par une flûte mélancolique, s'élevait.

— Ça me rappelle des soirs, chez nous, dans la montagne, dit Cadéac, quand les troupeaux descendent et que le pâtre joue un air pour rassembler les bêtes qui s'attardent à brouter.

A ce moment quelques officiers anglais passèrent non loin de la tente. L'un d'eux, qui était le lieutenant Smith, se détacha. Toujours jovial et la pipe à la bouche, il venait prendre des nouvelles du blessé.

— Oh ! oh ! fit-il. Vous fumez ? C'est bon signe, mon garçon.

— Mon lieutenant, répondit Lagnel, ça va beaucoup mieux et j'espère me lever demain matin.

— J'en suis content pour vous.

Avisant Cadéac qui s'était retiré par discrétion dans le fond de la tente :

— A propos, je vois là votre camarade français. Il m'a dit que vous pouviez faire aussi le meneur de chèvres. De mon côté, ce n'est pas de refus. Le « transport officer » cherchait justement quelqu'un pour aller dans les Alpes. Vous connaissez les Alpes ?

— Si je les connais ! J'en arrive.

— Vous en êtes ?

— Non, mon lieutenant. J'habite Aix.

— Aix ? Il y a des chèvres ?

— Un ou deux troupeaux qui passent dans les rues.

— Il faut aller aussi à Aix. Vous comprenez, nous ne pouvons pas faire sans chèvres. Vos camarades en ont rapporté beaucoup, déjà, de Camargue. Mais c'est fini. Ils vont maintenant chez eux, dans les montagnes. Nous n'avons personne pour les Alpes. Voulez-vous vous en charger ?

— Oui, mon lieutenant.

— Ils vous expliqueront. Ce n'est pas difficile. Vous partez chaque semaine, environ, tout seul ou avec des

boys hindous. Vous payez le prix, n'importe quel, et vous revenez avec des chèvres. Voilà tout. Cela fait-il ?

— Oui, mon lieutenant.

— Pour l'argent, il n'y a pas matière. Vous touchez la solde des soldats anglais. Vos frais, extra. Cela fait-il toujours ?

— Oui, mon lieutenant.

— Alors, mon garçon, vous commencerez quand vous serez guéri.

— Oui, mon lieutenant.

— C'est une affaire réglée.

Le lieutenant Smith serra la main de Lagnel à la broyer, puis :

— Il faut aussi l'agrément de vos chefs. Votre régiment ? Le 141, je crois ?

— Oui, mon lieutenant.

— Bon. Je vais faire un « chit », un billet. Vous irez à la caserne demander... Comment dites-vous ça ? Votre transfert ? Non, votre mutation.

— Oui, mon lieutenant.

L'officier tira un carnet d'une de ses poches à soufflets, en déchira une feuille, et, à l'aide d'un stylographe, écrivit quelques lignes.

— Quel est votre nom, mon garçon ?

— Lagnel, François.

— Voilà. Bonjour !

— Eh bien ? fit Cadéac, dès que le lieutenant fut sorti et que ses fortes chaussures jaunes eurent cessé de faire craquer le gravier. Ça marche rondement avec lui ?

Lagnel était transfiguré.

— Mon vieux, dit-il, je veux me lever.

— Et ta bosse à la tête ?

— Je ne sens plus rien.

Rejetant les couvertures, il enfilait ses pantalons.

— Ça n'est pas prudent, ce que tu fais là, disait Cadéac.

Mais Lagnel ne l'écoutait pas. Il continuait à s'habiller, léger, heureux.

— J'ai assez dormi comme ça. J'ai besoin de me dégourdir les jambes. Si tu veux, nous allons faire un tour dans le camp.

Il fut bientôt prêt.

— Et ton képi ? fit Cadéac.

— Où diable est-il passé ? Ah ! je me souviens ! Il a sauté à la gare, avec mon fusil. Tant pis. Mon pansement me garantit.

— Oui, tu as l'air de porter turban, to aussi. Demain, je te prêterai mon béret de réserve. Viens, appuie-toi sur moi.

Ils sortirent de la tente, Lagnel, un peu faible, mais radieux et la main sur l'épaule de Cadéac.

— Ouf ! dit-il. Il me tardait de respirer !

— Nous n'irons pas trop loin, pourtant, dit le Gascon, plein de sollicitude. Je te ferai visiter le camp en détail une autre fois. Pour aujourd'hui, nous allons voir l'ensemble, de la terrasse du château.

Il le guida doucement vers les parterres, les pièces d'eau et les allées de platanes qui précèdent le château Borély, dont les bâtiments étaient incendiés par le soleil couchant.

Une de ces journées de l'extrême automne qui sont si belles en Provence expirait sur les collines, sur le parc et sur la mer. Les cimes des platanes ne semblaient s'être dégarnies que pour mieux s'ouvrir au bleu doré du ciel. Les dernières roses brillaient près des chrysanthèmes. L'eau des bassins était immobile et incandescente entre ses rives de pierre et de verdure. Au plus haut étage du château, des vitres flamboyaient. Quelques oiseaux de mer décrivaient des cercles au-dessus du bosquet de pins voisin, puis partaient, emportant vers le large, où la cendre du soir poudroyait, de la lumière sur leurs ailes.

Accoudés à la balustrade de la terrasse, Lagnel et Cadéac voyaient à leurs pieds tout le camp.

Les tentes quadrangulaires paraissaient, dans la légère vapeur qui les enveloppait, un troupeau de grands animaux broutant l'herbe, entre les arbres et la mer. Sur la gauche, les escarpements des collines de Marseille-Veyre devenaient violets. A droite, un gouffre éblouissant se creusait et la côte de Lestaque disparaissait dans l'or vif. Sous une voûte de pourpre, le soleil forgeait les îles, qui resplendissaient comme des boucliers.

A mesure que le soir tombait, des feux s'allumaient à la lisière du camp, et des fumées blanches montaient.

En même temps s'élevait un vaste murmure.

— Écoute-les, dit Cadéac. Ils font leur prière.

Les antiques hommages des Hindous au dieu du jour, qui rentrait une à une ses rayonnantes épées dans le fourreau gris de la mer, arrivaient jusqu'aux deux soldats, et ceux-ci en étaient mystérieusement remués.

L'air fraîchissait. Lagnel et Cadéac redescendirent.

Comme le Gascon, dans la nuit venue, parlait moins, Lagnel se prit à réfléchir. Il ferait bien d'aller, dès le lendemain, se présenter à la caserne Saint-Charles.

Il se rendait compte que cette visite aux bureaux du 141^{e} n'était pas sans danger pour lui. Mais il ne pouvait s'y soustraire. Il devait être détaché selon les règles à l'armée hindoue, afin de n'avoir rien à craindre d'une rencontre, d'une dénonciation ou d'une enquête. Il voulait exercer son nouveau métier en toute tranquillité. S'il tardait, les risques augmentaient. Autant en finir tout de suite.

Devant la tente, il s'en ouvrit à Cadéac :

— Dis donc, vieux, j'ai envie d'aller à Saint-Charles demain matin, à la première heure.

— Tu as raison. Et si tu veux, je t'accompagne. J'ai un pays dans les bureaux. Il pourra nous être utile. A demain. Ne bouge pas, je viendrai te prendre. Bonne nuit.

Et ils se séparèrent.

XIV

PROMENADE

Le lendemain, comme Lagnel, frais et dispos, achevait de s'habiller, le Gascon était là.

— Bonjour, gouyat ! Tu as bien dormi ?

— Très bien. Et toi ?

— Moi aussi. Mais j'ai dû allonger un coup de godillot au grand Sénectaire, qui ronflait comme l'orgue de la cathédrale de Tarbes.

Cadéac apportait à Lagnel un béret pyrénéen.

— Tiens, dit-il, j'ai pensé à toi. Mets-toi ça sur le crâne.

— Merci, fit Lagnel, en prenant le béret, qui cacha entièrement son pansement.

— Tourne toi un peu. *Milo Dious !* Ça te va bien ! On dirait que tu l'as porté toute ta vie. Te voilà passé chevrier, maintenant.

— Pas encore !

— Mais si. Tu verras que les bêtes t'obéiront mieux avec un béret qu'avec un képi.

— Quelle blague !

— Tu ne connais pas les chèvres, alors ? C'est si capricieux ! Pire que des femmes ! Il te faudra aussi un bon bâton. De temps à autre, un petit coup sur le derrière, et même quelquefois un gros coup. Sans cela, tu n'en viendrais jamais à bout. Il faut que les biques te craignent, autrement elles se moqueront de toi. Mais je t'expliquerai mieux tout ça plus tard. Pour le moment, nous allons à Saint-Charles.

Bras dessus bras dessous, les deux soldats s'acheminèrent vers la sortie du camp.

Les tentes devant lesquelles ils passaient étaient vides, les Hindous faisant l'exercice du côté des tribunes. Sous les toiles relevées et que la rosée avait mouillées tout

autour, on apercevait des caisses, des vêtements, des couchettes.

Ils croisèrent une file de chariots chargés de ballots de foin et attelés chacun de deux petites mules. Les yeux de ces mules étaient cachés sous un réseau de cordelettes qui leur pendaient du frontal à la muserolle.

— Méfie-toi ! dit Cadéac, qui ne paraissait pas porter les mules hindoues dans son cœur. Il n'y a pas plus traîtres que ces mules. On croit qu'elles ne vous voient pas et, v'lan ! elles vous lancent un bon coup de pied. Ces sales bêtes ont failli, il n'y a pas longtemps, me casser comme ça l'autre jambe. Tu ne me vois pas, boiteux des deux pattes ?

Une section de cipayes arrivait à toute allure. Elle venait du fond du champ de courses et s'enlevait, vigoureuse et dorée, sur le ciel du matin.

— Regarde-les, dit le Bigourdan, en montrant de la tête à Lagnel les cipayes. Ne serait-il pas plus simple de porter le fusil par la crosse ? Ah ! ce sont de drôles de gens ! Tu n'as pas fini, avec eux, d'être épaté.

Les soldats hindous, sveltes dans leurs vestes khaki, les cartouchières en chapelet sur la poitrine, des sacs tyroliens sur le dos, une gourde aplatie recouverte de drap battant leurs flancs, le turban rouge à double volute entourant leurs visages sombres, et leurs longues jambes serrées par des bandes d'étoffe, mettaient maintenant au bout de leurs fusils une baïonnette courte, à deux tranchants, et s'élançaient pour un simulacre d'assaut, en poussant des cris terribles.

— Sauvons-nous, *milo dious !* fit Cadéac. Ils ne sont pas méchants. Mais, une fois lâchés, on ne peut plus les retenir.

Les deux Français étaient parvenus à la grille où se tenait, près d'une sentinelle hindoue, un sous-officier anglais.

— *Goats*, dit Cadéac, en saluant.

— *Right*, répondit le sous-officier.

Et ils passèrent, sans autre explication.

— Qu'est-ce que tu lui as dit ? demanda Lagnel.

— Un seul mot : *Goats*, chèvres. Avec ça, tu pourras circuler tant que tu voudras. Et puis, tu sais, les Anglais, pour nous, sont toujours gentils.

Les voici sur l'avenue du Prado.

— Si nous prenions par la Corniche ? dit Cadéac. Nous avons le temps. Il fait beau.

Les deux amis, comme deux blessés qui vont en promenade, descendirent doucement vers la mer.

A cette heure matinale, tout était désert. La mer et le soleil emplissaient l'horizon et l'on n'entendait que le bruit d'étoffe des vagues qui se déchiraient sur le rivage.

Arrêtés au bord du parapet, Lagnel et Cadéac se laissaient envelopper par cette grande paix. Les yeux perdus, ils suivaient au loin la coque noire d'un navire qui paraissait immobile et qui, pourtant, diminuait.

Un tramway s'étant annoncé, ils prirent place, et, le dos au soleil, descendirent jusqu'au Vieux-Port.

Lagnel, qui ne manquait jamais de faire le tour de la Corniche quand il venait à Marseille, avant la guerre, regardait les villas, les rochers, les vagues frangées d'écume, puis la vaste étendue de l'eau et les îles blanches posées entre le bleu du ciel et le gris de la mer, comme s'il voyait tout cela pour la première fois.

Il songeait qu'il aurait pu être emporté loin de cette lumière et il lui était d'autant plus doux d'être là.

D'une oreille distraite, il écoutait son compagnon qui racontait de nouvelles histoires sur les Hindous et qui, le voyant muet, s'interrompit :

— A quoi penses-tu, vieux ? Tu n'as pas l'air d'être à Marseille ?

— Au contraire ! J'y suis en plein ! J'étais justement en train de me dire qu'il faisait bon rouler en tramway sur la route de la Corniche, par cette belle journée. En ce

moment, peut-être, les copains débarquent sous la pluie, dans un pays où le bruit du canon ne cesse pas.

— C'est vrai, *diou mé danné!* Nous sommes des veinards !

— Toi, surtout.

— Moi ?

— Mais oui. N'es-tu pas sûr, plus que moi, du lendemain ? Tu es chevrier en pied et je ne le suis pas encore. Si on allait me garder, à Saint-Charles ?

— As pas peur ! Tout ira bien. Mon pays Pouydebat arrangera les choses. J'en réponds.

Ils quittèrent le tramway sur le port.

— Si nous faisions un tour ? dit Lagnel, qui paraissait désireux de retarder son arrivée à la caserne.

Ils se mêlèrent à la foule des ouvriers, des marchands et des flâneurs. Tramways, automobiles, charrettes pourchassaient sans cesse cette foule, dans une perpétuelle rumeur.

Ballottés, pressés, étourdis, parmi les tintements de timbres, les appels de trompes, les claquements de fouets, les sifflets des vapeurs, les grincements des treuils, les voix des hommes, ils allaient, de la terrasse d'un bar où des matelots et des civils se disputaient, à l'étalage d'un vendeur de coquillages.

« *Véné tasta* (1) ! » criait le marchand, en leur tendant une moule entr'ouverte et une fiole de vinaigre.

Ils s'arrêtaient pour regarder une équipe de débardeurs transportant sur leurs épaules, d'un mouvement rythmique, une énorme poutre, ou des noirs qui franchissaient une passerelle, avec des couffes sur leurs têtes et qui s'engouffraient dans un bateau.

Plus loin, des marins japonais fourbissaient les cuivres d'un torpilleur.

Sur des barques qui se balançaient entre deux cargos, des pêcheurs napolitains s'invectivaient et toutes les

(1) Venez goûter.

insultes de la Méditerranée bouillonnaient à leurs bouches.

Des manœuvres roulaient des barriques sur les dalles, entre les amarres tendues et, de tous côtés, s'amoncelaient les plaques de liège, les blocs de marbre, les peaux, les planches, les bonbonnes, tandis que de fortes odeurs flottaient.

Le soleil et la mer rassemblaient, quai de Rive-Neuve et quai des Belges, les produits et les races, pour les pétrir et pour les façonner.

Un peu fatigué par tout ce mouvement et par tout ce bruit, Lagnel et Cadéac prirent un verre place Victor-Gelu.

— Bientôt neuf heures ! *Milo dious !* dit le Gascon, en regardant la pendule. Il faut nous dépêcher !

— Eh bien, allons-y, répondit Lagnel, résigné.

XV

A LA CASERNE

Peu après, Lagnel et Cadéac entraient dans la cour de la caserne Saint-Charles.

Ils avaient à peine fait quelques pas que le sergent de garde les interpellait, de l'intérieur du poste :

— Hé, là-bas, les chasseurs !

Ils s'arrêtèrent.

Le sergent s'était mis sur le seuil. Il était bardé de courroies et portait un énorme trousseau de clefs à la main. Ses yeux flamboyaient derrière la pointe de ses moustaches et sous la visière du képi, dont la jugulaire serrait ses grosses joues à les faire éclater.

Les « chasseurs » se tenaient devant lui, la main droite au béret.

— Ce n'est pas maintenant qu'il faut saluer, figures d'andouilles, c'est quand vous entrez.

— Nous ne vous avions pas vu, sergent, essaya de dire Cadéac.

— Pas d'explications ! J'ai bien envie de vous faire faire demi-tour.

Il considéra les deux soldats, laissa quelques secondes la menace suspendue sur leurs têtes, puis, convaincu par leur attitude qu'ils étaient à sa discrétion, il demanda :

— Et d'abord, où allez-vous ?

— Au bureau de la mobilisation, répondit Cadéac.

— Vous savez où c'est ?

— Oui, sergent.

— Eh bien, alors, que faites-vous ici ? On ne voit que vous dans la cour ! Voulez-vous rompre, tout de suite !

Et, brandissant son trousseau de clefs, le sergent de garde les chassa de sa présence.

Les deux amis prirent, dans le bâtiment du milieu, un vaste escalier, bourdonnant des montées et des descentes d'escouades aux souliers ferrés.

Au premier, ils se trouvèrent dans un couloir le long duquel d'autres soldats étaient assis sur des bancs. Il faisait sombre et, en arrivant, on ne distinguait que de vagues visages penchés, des mains croisées tenant des papiers et, sur les portes, des carrés blancs avec des inscriptions.

A chaque instant, un des bureaux s'ouvrait. Il en sortait, en même temps qu'un jet de lumière, un scribe affairé, avec des registres sous le bras, ou un planton qui criait des noms.

Lagnel et Cadéac, ayant pu lire sur une porte *Mobilisation*, trouvèrent place sur un banc, à la suite, et attendirent que leur tour arrivât.

Une sorte d'engourdissement les avait saisis, dans cette atmosphère de caserne, pleine de mouvement, mais, en réalité, pesante et vide. Près d'eux, des blessés, des convalescents, des permissionnaires étaient affalés, regardant d'un œil morne la muraille ou la porte.

Dans l'immense bâtiment et au dehors, dans la cour, on sentait grouiller une multitude. Des pas résonnaient aux étages supérieurs. Des voix de commandement retentissaient. Le clairon rappelait la corvée de quartier, puis les lettres. L'odeur spéciale aux casernes venait par bouffées.

De temps à autre, un fourrier arrivait en courant. Certains essayaient de l'arrêter pour lui demander un renseignement. Il rabrouait tout le monde et pénétrait dans un bureau dont il faisait claquer la porte.

Cadéac avait perdu toute sa faconde.

Il restait là, grattant mélancoliquement les semelles de ses souliers avec le bout de sa canne et soupirant :

— *Diou bibant !* Ce que c'est long !

Lagnel sentait de nouveau sur ses épaules tout le poids de la servitude militaire. Qu'allait-on lui dire ? Qu'allait-on lui faire ? Il regrettait d'être venu et, cependant, il éprouvait en même temps le besoin d'en finir.

Tous ceux qui étaient avant eux avaient passé. Ils restaient seuls sur le banc.

— Si nous frappions ? dit Lagnel.

Mais Cadéac n'osait pas.

— Ils vont bien venir, faisait-il.

Au bout d'un moment, la porte s'ouvrit, en effet, et un planton parut, qui la referma sur lui.

C'était un auxiliaire, maigre et chétif, avec d'énormes lunettes qui semblaient mises sur son nez pour empêcher de tomber deux grosses billes qui lui servaient d'yeux :

— Eh bien, vous autres, qu'est-ce que vous faites là ? dit-il, d'un ton rogue.

— Nous attendons, répondit Cadéac en portant la main à son béret.

L'auxiliaire fut flatté de ce salut, et se radoucit :

— Vous attendez quoi ?

— Je voudrais parler au fourrier Pouydebat. D'ailleurs ce n'est pas pour moi, c'est pour mon camarade.

— Ah ! Tu connais le fourrier Pouydebat ?

— Oui, c'est un de mes pays.

— Il n'est plus là. Il vient de partir aux armées.

— Aux armées ? Ne pourrais-tu pas, dans ce cas, nous faire voir le capitaine ?

L'auxiliaire leva les bras :

— Le capitaine ? Malheureux ! Tu crois qu'on voit le capitaine comme ça ? Mais, mon vieux, il faut faire une demande et revenir, le lendemain, chercher la réponse.

Cadéac et Lagnel étaient consternés.

— Pourtant, c'est pressé, hasarda Lagnel, en montrant dans sa main, soigneusement plié, le billet du lieutenant Smith.

— Fais voir ça.

L'auxiliaire prit le papier, s'éloigna de quelques pas pour le déchiffrer à la clarté de l'escalier, puis revint, et, d'un ton condescendant :

— Il n'y a pas besoin de déranger le capitaine pour une affaire aussi simple. Venez avec moi. Vous allez voir si ça va traîner.

Le planton ouvrit la porte et les fit entrer dans une grande pièce où des soldats écrivaient courbés sur trois longues tables. A chaque bout, un sergent distribuait et surveillait la besogne. Les dossiers, les registres, les livrets, les états s'entassaient au milieu, entre les têtes.

Intimidés par cette assemblée de scribes et respectueux de la toute-puissance du porte-plume, les deux amis restaient debout, un peu ahuris.

Personne, d'ailleurs, ne faisait attention à eux.

Par les fenêtres, le soleil, qui entrait à flots, venait aviver les tableaux muraux et les pancartes sur lesquels, à défaut d'autre contenance, ils tenaient leurs regards attachés. Il y avait là des devises héroïques, des prescriptions d'hygiène, des listes de tours de départ, des classifications par âges, professions ou aptitudes diverses des

schémas de tir, des coupes de tranchées, des peintures anatomiques montrant les ravages de l'alcool.

— Psst !

Le planton les arrachait à leur contemplation et leur faisait signe d'approcher. Il était allé à une table et avait parlé à voix basse à l'un des sergents.

Celui-ci, d'un air de mauvaise humeur, quitta le journal qu'il lisait, jeta un coup d'œil sur le papier que le planton lui avait donné, puis sur les deux soldats qui s'étaient avancés et dit, dans un bâillement :

— Lagnel ?

— C'est moi.

— Tu es en position d'absence ?

— Je ne sais pas, sergent.

— Comment, tu ne sais pas ? Donne-moi ton livret militaire, imbécile.

Le sergent prit le livret que Lagnel lui tendait et, le passant, sans l'ouvrir, à l'un des scribes de sa table :

— Tenez, Dormoy, établissez une mutation pour cet ostrogoth. Étant en position d'absence, il n'affecte pas l'effectif. La formule ? Détaché à l'armée hindoue. Vous y mettrez le cachet du bureau et la griffe du capitaine.

Puis il se replongea dans sa lecture.

Dormoy chercha, dans le tas, devant lui, un imprimé, le raya au crayon, traça lentement des lignes de ronde à l'encre noire et des lignes de bâtarde à l'encre rouge, remua des registres, détourna des cahiers, égara et retrouva sa règle, tamponna, mit la griffe, sécha et donna enfin l'Avis de mutation à Lagnel en lui disant :

— C'est toi le nègre ? Eh bien, mon garçon, continue !

Lagnel et Cadéac sortirent en remerciant.

La porte franchie, ils s'aperçurent qu'ils avaient l'un et l'autre le front moite.

XVI

L'ENCLOS

Les deux amis furent de retour au parc Borély un peu avant onze heures.

Lagnel remit son avis de mutation au lieutenant Smith qu'il rencontra et, sans autre formalité, aidé du Bigourdan, il s'installa sous la tente des meneurs de chèvres.

Cette tente contenait quatre couchettes, des caisses qui servaient de sièges, une table pliante, des ustensiles de cuisine, et, suspendu au bambou du milieu, des vêtements, des sacs, des cannes, des bidons et des musettes.

Elle était dressée du côté des tribunes, à moitié chemin de celles-ci, où l'on réunissait les chèvres pendant la nuit, et de l'enclos, où elles broutaient pendant le jour.

L'emménagement des affaires de Lagnel ne fut pas long, et Cadéac dit aussitôt :

— Si nous allions à l'enclos trouver les copains ?

Tout en cheminant, ils plaisantaient :

— Il te faut aussi faire connaissance avec les biques, disait le Gascon.

Et Lagnel :

— Je compte sur toi pour me présenter.

L'enclos, situé dans une partie du parc envahie de broussailles et d'arbustes, du côté de la Pointe-Rouge, était fermé par un treillis. On voyait, dans l'herbe, des taches blanches, noires ou fauves qui se mouvaient et d'autres qui disparaissaient derrière les tamaris.

Quand Lagnel et Cadéac s'approchèrent, un concert de bêlements se fit entendre et des clochettes s'agitèrent.

— Elles nous disent bonjour, fit Cadéac, en riant.

Il y avait là des chèvres de toutes les races et de tous les sommets de France.

Cadéac se dirigea tout de suite vers deux bêtes de haute taille, majestueuses et barbues, au pelage long et

soyeux, qui, dressées sur leurs pattes de derrière, atteignaient sans effort la cime des arbustes.

— Regarde celles-là, *milo dious*, dit-il à Lagnel. Ce sont des chèvres de chez moi, une espèce à part et qui donne plus de lait que toutes les autres. Elles s'ennuient ici. Elles regrettent les rochers des Pyrénées et les eaux fraîches des gaves qu'elles franchissaient d'un élan.

Comme si elles le comprenaient, les chèvres pyrénéennes avaient tourné vers Cadéac leurs grands yeux d'agate étoilés d'or.

Le Gascon les flattait de la main sur le cou, et, doucement, entre ses dents, sifflait une chanson de son pays :

Beth ceu dé Pau quan té tournareï beïre !
Eï tant souffert dempeï qué t'eï quitat !

Les deux chèvres, alors, firent sortir, du fond du gosier, une sorte de plainte et, avec leurs barbes flottantes et leurs lèvres qui remuaient, elles avaient presque l'air humain.

— Allons, viens, dit Cadéac, après une dernière caresse de la main à ses chèvres, je vois, là-bas, Angelelli.

Le Corse était assis sur une racine, son bâton entre ses jambes, le dos appuyé à un arbre. Tout autour de lui broutaient des chèvres de petite taille, noires et le poil rude.

— Il les a ramenées de Corse, expliqua le Bigourdan. Elles sont à moitié sauvages. Il n'y a que lui qui puisse les approcher. Hé, Angelelli ! Bonjour !

— Bonjour ! répondit le Corse, en s'éveillant comme d'un songe.

Les chèvres s'étaient écartées des nouveaux arrivants. Derrière les tamaris, maintenant, on entendait des coups sourds, comme une hache sur du bois. Deux d'entre elles se battaient, tête contre tête. Les chocs étaient si rudes qu'on les voyait, entre les branches, rouler toutes les deux, pantelantes, sur l'herbe. Mais elles se relevaient

aussitôt, farouches, décidées, et, s'éloignant de quelques pas, bondissaient encore l'une vers l'autre.

— Elles ont du sang corse dans les veines, dit Lagnel.

— De quelle classe sont tes chèvres, Angelelli ? demanda Cadéac, en s'efforçant de ne pas rire.

Et le pauvre homme de répondre, impassible :

— Classe 89 !

Les deux amis le laissèrent.

Tout près de là, Sénectaire n'imitait pas le farniente d'Angelelli. Il circulait au milieu des bêtes, happant celles-ci, séparant celles-là, attachant les unes, trayant les autres, pour soulager leurs mamelles pleines à crever.

On le sentait dans son domaine.

Des têtes fines se tournaient vers lui en bêlant. Des cabris venaient sauter entre ses jambes. Il allait et venait, actif, indifférent en apparence, en réalité tout à son affaire.

De temps à autre, il interpellait un animal de sa voix retentissante :

— *Biro ! Biro-té* (1) !

Les plus récalcitrantes lui obéissaient.

Quand il passa près de Lagnel, l'Auvergnat lui dit, de sa voix de petite fille :

— Bonjour, l'ami ! La chèvre, comme on dit chez nous, c'est la vache du pauvre.

Dans le coin le plus reculé de l'enclos, sous le dais d'ombre verte d'un tamaris, Lagnel aperçut un groupe étrange composé d'une chèvre blanche et d'un Hindou, accroupis tous les deux dans l'herbe et gardant la plus complète immobilité.

— N'approchons pas, dit Cadéac. Ce n'est pas que cet Hindou soit méchant. C'est un Pathan, la pâte des hommes. Mais cette chèvre est un animal sacré, une mascotte qu'un régiment a rapportée de là-bas et personne n'a le droit de la toucher en dehors de son gardien.

(1) Tourne, tourne-toi !

Le Gascon fit alors un geste de la main vers l'Hindou en disant :

— *Talaam*, Muhamad !

Les yeux de l'Hindou brillèrent sous son turban et un large sourire illumina son visage basané.

— *Salaam, sahib!* proféra-t-il.

Puis il reprit sa méditation, près de la chèvre blanche qui n'avait pas bougé et qui, avec son poil long et bien peigné, ses cornes noires précieusement travaillées, son air grave et hiératique, paraissait une idole plutôt qu'une bête vivante.

— Comment as-tu dit ça ? demanda Lagnel.

— *Talaam*, ça veut dire bonjour. Celui qui salue dit : *Talaam*, le salué répond : *Salaam*. C'est l'interprète, M. Ducange, qui me l'a appris. Avec *dekko* qui signifie regarde et *chabach* qui signifie bravo, c'est tout ce que je sais en hindoustani.

A ce moment, cinq ou six boys des cuisines envahirent l'enclos. Ils portaient des vêtements tachés de sang et leurs faces noires sous leurs turbans jaunes n'avaient pas une expression très bienveillante.

— *Arriah-hé! Arriah-hé* (1) ! criaient-ils, en gesticulant.

— Qu'est-ce qu'ils disent ? demanda Lagnel.

— Je n'en sais rien. Mais je devine ce qu'ils veulent. Ils nous prient, et pas très poliment, *milo dious*, de nous en aller.

— Pour quoi faire ?

— Mais pour commencer leurs simagrées.

Les Hindous, contrariés par la présence des Français dans l'enclos, leur jetaient des regards irrités, et continuaient à crier :

— *Arriah-hé! Arriah-hé!*

Angelelli et Sénectaire, en les voyant entrer, s'étaient dirigés vers Lagnel et Cadéac, et tous quatre, maintenant, se retiraient.

(1) Allez-vous-en ! Allez-vous-en !

— Il vaut mieux partir, expliquait le Gascon à Lagnel. C'est l'heure à laquelle les boys des cuisines viennent ici choisir les chèvres qu'ils doivent tuer. Aucun blanc ne peut assister à cette opération, pas plus qu'à celles qui vont suivre. Tout ça se fait d'après des règles très anciennes. Le plus sage est de les laisser tranquilles. Et puis, je ne sais pas si tu es comme moi, mais j'ai toujours beaucoup de peine à voir mourir une bête que je connais. Quant à en manger, jamais. Rentrons chez nous.

Les chevriers quittèrent l'enclos sans tourner la tête. Des bêlements plaintifs s'y élevaient et les boys commençaient leur office.

Le grand Sénectaire marchait le premier. On l'entendait qui se disait à lui-même de sa voix de tonnerre :

— *Odiochias, cobretos, odiochias* (1) !

XVII

SIKHS ET PATHANS

Les quatre meneurs rentrèrent un moment sous la tente.

Angelelli se mit aussitôt à la préparation du repas. Il s'était institué le cuisinier de l'escouade et il s'acquittait à merveille de ses fonctions. La viande fraîche, les conserves, les légumes, les épices, tout était fourni par le mess des sous-officiers anglais.

Tandis que le Corse maniait ses marmites, les trois autres épluchaient des pommes de terre.

— Aux patates ! avait crié Cadéac.

Et, leurs couteaux tirés, assis sur des caisses, ils s'étaient mis joyeusement à la besogne.

Le grand Sénectaire jugea bientôt qu'il avait assez travaillé. Faisant claquer son couteau, il le renferma dans sa poche, retira ses gros souliers et s'allongea sur sa cou-

(1) Adieu, chevrettes, adieu !

chette. Les yeux clos, il s'apprêtait à ronfler. Un souffle puissant agitait déjà sa barbe.

— Laissons-les, dit alors Cadéac. Angelelli se débrouille très bien tout seul. Nous ne pourrions que le gêner. Quant à Sénectaire, tu le vois, il nous a quittés pour retourner en rêve au pays où l'on mange sur place le fromage du Cantal. Nous avons le temps, avant midi, de faire un petit tour dans le camp.

— J'allais te le proposer, répondit Lagnel.

Maintenant que son sort était réglé, il éprouvait un grand besoin de mouvement et il se sentait, pour l'exubérance, presque à l'unisson de Cadéac.

Les deux amis s'arrêtèrent d'abord devant une tente sous laquelle travaillaient trois cordonniers. Ceux-ci connaissaient Cadéac, car il venait souvent les regarder opérer. En sa qualité de sabotier, il était un peu de la partie et les outils et les procédés des Hindous l'intriguaient beaucoup.

— Ces bougres-là ne font rien comme nous, dit-il à Lagnel. Je n'ai pas encore compris comment ils pouvaient se servir d'instruments aussi bizarres et comment ils arrivaient à tenir le cuir avec leurs pieds.

Les cordonniers, accroupis et penchés sur leur ouvrage, jetaient de temps à autre vers Cadéac un éclair de leurs yeux noirs, puis leurs doigts prestes tordaient de nouveau la semelle du soulier qu'ils réparaient et que leurs pieds nus retenaient.

Quelques pas plus loin, le dos exposé au soleil, les jambes croisées dans l'herbe, leurs hauts turbans posés auprès d'eux, quatre soldats procédaient à la toilette de leurs cheveux qu'ils portaient aussi longs que ceux des femmes.

— Ce sont des Sikhs, dit Cadéac. Leur religion leur défend de se faire couper un seul poil depuis le jour de leur naissance. De plus, ils ne peuvent ni boire ni fumer, *Milo dious !* Je ne voudrais pas être Sikh !

Imperturbables, et sans s'occuper des deux Français qui étaient plantés devant eux, les Sikhs continuaient à laver et à ramener en avant leur chevelure qui cachait leur visage et venait jusqu'à leurs genoux. Inlassablement, dans les flots noirs, leurs mains, à peine plus claires, allaient et venaient, mouillant, peignant et graissant. Quand les cheveux furent suffisamment demêlés et brillants, ils les enroulèrent en chignon sur le haut du crâne.

Il est certain que Lagnel et Cadéac, s'ils avaient vu des chignons semblables ornant la tête d'autres hommes, auraient éclaté de rire. Mais les soldats Sikhs qui les dévisageaient à présent d'un œil farouche ne paraissaient pas disposés à tolérer la moindre moquerie.

Après avoir partagé en deux leur barbe au menton et rattaché ses extrémités par des cordonnets derrière l'oreille, les Sikhs coiffèrent leurs turbans et, d'un élan, furent debout.

C'étaient quatre superbes plantes humaines. Tous leurs mouvements respiraient la force et la noblesse. Ils rentrèrent sous leur tente, où ils se mirent à nettoyer leurs fusils.

— Je n'aime pas beaucoup les Sikhs, dit Cadéac, qui jugeait les Hindous à sa façon. Ce sont des gens tristes. Je préfère les Pathans. Tiens, en voilà.

Il entraîna Lagnel vers une autre rangée de tentes où un groupe était assis en cercle autour d'une énorme pipe posée par terre et dont le long tuyau passait de bouche en bouche. Chaque fois que quelqu'un tirait une bouffée, la pipe avait un gargouillement et les Hindous accroupis semblaient souffler avec un roseau dans un vase rempli d'eau.

Ceux-là n'étaient pas graves et silencieux comme les Sikhs. Ils ne cessaient de bavarder et de gesticuler. La plupart avaient un nez busqué sur une moustache noire et les yeux en amande. Tous portaient un turban surmonté d'un petit bonnet conique.

— Tu vas voir s'ils me connaissent.

Le Gascon s'avançait au milieu des Pathans.

— *Talaam ! Talaam !* disait-il en serrant les mains qu'ils lui tendaient.

— *Salaam*, Cadéac, *Salaam !*

— Et alors, les copains, la pipe est bonne ?

Comme ils ne comprenaient pas, il toucha la grande pipe.

Aussitôt, un Pathan la lui tendit, en disant :

— *Huqa*, Cadéac !

Il dut tirer une bouffée.

Les Pathans étaient ravis :

— *Chabach!* criaient-ils, *Chabach !*

Cadéac criait autant qu'eux et s'amusait beaucoup. Debout dans le cercle, il faisait de grands gestes et levait en l'air son bâton :

— *Dekko !* disait-il.

Les autres le regardaient en riant. Il mimait alors ce qu'il voulait leur dire. Puis comme il n'était pas toujours compris et qu'il se trouvait au bout de son rouleau en hindoustani, il mêlait le gascon au sabir. A ses « *milo dious!* » et à ses « *macach bono* » les Pathans riaient de plus belle.

A un moment, Cadéac imita la flûte avec ses doigts et ses lèvres, sur son bâton.

— *Serinaï* ? firent les Pathans.

— C'est ça ! Jouez-nous une sérénade !

Un Pathan alla chercher sous la tente un long flageolet, noir et mince, dont il tira une mélodie un peu aigre, mais agréable. Cette musique eut le don d'exciter davantage ses compagnons qui se prirent à chanter.

— *Chabach!* criait à son tour Cadéac.

Et, tourné vers Lagnel :

— Eh bien, qu'en dis-tu ? Ceux-là sont joyeux, au moins ! Dommage qu'on ne se comprenne pas toujours !

Un sous-officier indigène, attiré par le bruit, s'approchant, la badine à la main comme un sceptre, et l'air courroucé, les Pathans cessèrent de chanter et de jouer du serinaï.

Les deux amis s'éclipsèrent.

Ils passèrent devant des cipayes qui écoutaient, assis sur leurs talons, en plein air, la lecture d'un papier qu'un officier hindou, vêtu de blanc, coiffé de blanc, leur faisait :

— C'est un « *subadar* », ou lieutenant, dit Cadéac.

— Qu'est-ce qu'il leur raconte ? demanda Lagnel.

— Ma foi, je n'en sais rien. Des nouvelles de la guerre, sans doute.

A l'entrée d'une tente écartée, une sentinelle, baïonnette au canon, veillait. Cinq ou six Hindous y étaient enfermés. On ne voyait, dans l'ombre, que leurs dents blanches et le feu de leurs yeux.

— La prison, dit Cadéac, la prison pour les imbéciles !

— Comment ça ?

— Mais oui ! Les Hindous sont les plus honnêtes gens de la terre. Seulement, il y a parmi eux de merveilleux escamoteurs qui ne peuvent pas se retenir de faire disparaître tout ce qu'on laisse à portée de leurs mains. Celui qui est pris est moins bon escamoteur que les autres, voilà tout ! « Il n'a pas su faire », disent les camarades.

Plus loin, le Gascon souleva la toile d'une tente :

— Tiens, fit-il, M. Ducange n'y est pas. Dommage. C'est un homme très instruit, pas fier, et qui t'aurait donné toutes sortes de tuyaux sur les Hindous.

Des parcs à fourrage, des magasins d'approvisionnements s'étendaient maintenant. De grands barils pleins d'eau s'alignaient sur des planches.

— Attention, dit Cadéac, nous approchons des cuisines. C'est un endroit des plus dangereux. Si tu n'as jamais vu des sauvages, tu vas en voir.

XVIII

CHOUPATTI

Ils étaient arrivés à la lisière du camp où,sous les tamaris, une horde s'agitait autour des feux, dans une fumée âcre.

L'installation de ces cuisines était primitive. Quelques briques formaient les fourneaux, au milieu d'un espace clos par des bagages, des voitures et des mules attachées à des pieux.

— On dirait des bohémiens, dit Lagnel.

— Ma foi, dit Cadéac, les gitanes qui font leurs repas sur des pierres, à la porte des villages, chez nous, avant de traverser les Pyrénées, leur ressemblent beaucoup.

La plupart des cuisiniers étaient plus noirs que les autres Hindous. Ils avaient les lèvres épaisses, le nez épaté, les pommettes saillantes. On les sentait d'une race inférieure.

L'un d'eux, comme Cadéac et Lagnel s'avançaient, se leva précipitamment et vint se planter sur leur chemin, les bras étendus, l'œil courroucé, en vociférant :

— *Choupatti ! Choupatti !*

— Ah ! oui, c'est vrai, mon vieux, fit Cadéac, sans trop s'émouvoir. Tu nous excuseras. Nous ne faisions pas attention. Nous attendrons que tu aies fini.

Et il prit Lagnel par le bras, en lui disant :

— Arrêtons-nous. Ce moricaud est en train de fabriquer leur plat national, qu'ils appellent « *choupatti* », et, quand un Hindou le confectionne, il n'admet pas qu'un blanc passe entre lui et le soleil. C'est ce que nous allions faire. Regardons-le travailler.

L'Hindou, accroupi sur ses talons, et fixant de temps à autre un regard soupçonneux sur les deux Français, s'était remis à la fabrication du choupatti.

Il tamisait soigneusement une farine qu'il tirait d'une

caisse apportée de l'Inde, puis il imprégnait d'huile cette farine et, lentement, religieusement, il la pétrissait entre ses doigts. Quand la farine avait pris la forme et la consistance d'une galette blanchâtre, il plaçait cette galette sur une pierre chaude où elle se dorait et se recroquevillait légèrement.

Déjà, tout autour de lui, des galettes semblables étaient posées les unes sur les autres dans un plat de cuivre et achevaient de se rissoler au soleil.

— Les jolies crêpes, dit Lagnel.

— Choupatti! reprit l'Hindou, cette fois radouci.

Il piqua avec des morceaux de bois deux des galettes qu'il tendit aux Français.

Lagnel et Cadéac prirent chacun leur choupatti. Mais cette galette, à peine cuite et ni salée ni sucrée, ne leur plut guère. Ils exprimèrent néanmoins par leur mimique qu'ils la trouvaient excellente.

Alors la figure de l'Hindou s'éclaira d'un large sourire et ils purent poursuivre leur chemin.

D'autres cuisiniers faisaient cuire de la viande dans des marmites à l'aide d'une graisse qu'ils tiraient de grandes boîtes de fer blanc soudées.

Dans des bassins de cuivre, sur des briques, mijotait du riz au carry. Du thé fumait dans des coupes. Un pâté de lentilles et de piments écrasés attendait sur une pierre. Partout flottait une violente odeur d'épices exotiques et de graisse brûlée.

— Que font ceux-là, là-bas ? demanda Lagnel, en désignant un groupe d'Hindous qui, à l'écart, avaient l'air d'entourer quelque chose et dont plusieurs se retournaient d'un air inquiet.

— Il vaut mieux ne pas y aller voir, répondit Cadéac. C'est là qu'on tue nos pauvres chèvres. On aperçoit d'ici, entre leurs jambes, les bêtes qu'ils vont saigner. Pourvu que ce ne soient pas les miennes !

A ce moment les Hindous se prirent à murmurer sour-

dement et à gesticuler avec violence dans la direction de Lagnel et de Cadéac.

— Oh ! Oh ! Ça se gâte, dit Cadéac. Il y aurait danger pour nous à regarder plus longtemps ces messieurs. Allons-nous en.

Il entraîna son camarade, tout en continuant :

— Si seulement ils s'entendaient entre eux ! Mais les Sikhs ne veulent pas manger d'une chèvre à laquelle les Musulmans ont t anché la gorge et les Musulmans d'une chèvre que les Sikhs ont assommée.

Ils passaient près d'une couple de mules attachées devant des brassées de foin auxquelles elles ne touchaient pas.

— C'est comme leurs mules ! reprit Cadéac. Même les animaux ,chez eux, ont leurs manies ! Regarde ces deux-là ! Ne dirait-on pas, *milo dious*, que ce foin, coupé aux environs de Marseille, est empoisonné ? Elles le flairent d'un air soupçonneux, et je suis bien sûr qu'elles préfèrent la paille sèche venue avec elles sur le bateau.

Accroupis à l'entrée de leurs tentes ou assis à l'intérieur, les Hindous mangeaient. Ils tenaient leurs plats de cuivre à la hauteur de la bouche et, près d'eux, une petite coupe contenait de l'eau.

— C'est tout ce qu'ils boivent ? demanda Lagnel.

— Oui, de l'eau, du thé, du lait. *Diou bibant !* A ce régime, je n'irais pas loin, moi ! Nous voici chez nous. Je te ferai goûter d'un petit vin du pays dont tu me diras des nouvelles.

Au dehors, sur deux pierres, une marmite bouillait et une odeur appétissante s'en échappait.

A l'intérieur, où Sénectaire, couché à plat ventre, dormait toujours, Angelelli achevait d'installer sur la petite table pliante des assiettes en fer blanc, des quarts et un fiasque de vin.

— Bravo ! Angelelli ! dit Cadéac, en jetant sa canne sur

son lit. Ta marmite sent bon. Le fricot doit être cuit. Hé là ! Sénectaire !

Comme l'autre ne bougeait pas :

— Faut-il qu'il soit sourd, tout de même !

Et il lui allongea sur la croupe une tape sonore.

L'Auvergnat grommela, tourna la tête et, voyant la table mise et les convives arrivés, ne se fit pas prier davantage.

Angelelli, actif et silencieux, allait et venait, de la tente à la marmite. Il remplissait les assiettes d'un rata de sa composition dans lequel il avait mélangé à la viande toutes sortes de légumes et d'herbes aromatiques.

— C'est bon ? demandait-il, en apportant à chacun son assiette qui fumait.

— Si c'est bon, *milo dious !* On s'en lécherait les doigts ! disait Cadéac.

Lagnel, qui avait encore sur la langue la fadeur du choupatti et, dans les narines, l'âcreté des viandes préparées sur les fourneaux hindous, trouvait aussi le rata délicieux.

Quant à Sénectaire, il s'empiffrait, sans mot dire, roulant de gros yeux, comme un dogue devant sa pâtée.

Quand le rata eut disparu, Cadéac, soulevant le fiasque, déclara :

— Voilà qui va le faire descendre! A vos quarts, les enfants !

Et le vin rouge coula, en glougloutant, du fiasque revêtu d'osier.

— C'est du Jurançon, camarades ! A la santé !

Ils trinquèrent, puis Cadéac fit circuler, d'un colis qu'il avait reçu du pays, une terrine de foie gras, un jambon et une fiole contenant des oignons confits dans un vinaigre si fort qu'il l'appelait du « pissat de tigre ».

Lagnel, à le goûter, fit la grimace. Mais Angelelli s'en délecta et Sénectaire n'y prit pas garde.

Le repas se termina par un fromage qu'Angelelli tira de son sac.

A peine grand comme la paume de la main, plat, arrondi et entouré de feuilles craquantes, ce fromage avait une chair ferme et blanche qui, sous le couteau, sentait le lait et les plantes de la montagne.

— De Vénaco, disait Angelelli, en le partageant en quatre.

— C'est chez toi, ça, Vénaco ? demandait Lagnel.

— Oui, chez moi.

— Est-ce assez fin ? disait Cadéac.

A ce moment, une tête parut dans l'encadrement de la tente.

— Hé, bonjour, les amis ! Vous n'avez pas l'air de vous embêter !

— Ah ! C'est vous, M. Ducange ? dit Cadéac, en se levant. Entrez. Vous prendrez le café avec nous.

XIX

L'INTERPRÈTE

Le nouveau venu, qui portait l'uniforme français, avec, sur le bras gauche, un brassard où se lisait : I. N. T., s'assit sans façon sur une caisse.

C'était un homme d'une quarantaine d'années, barbiche noire et teint basané. Le regard de son œil clair, voilé par un binocle, démentait, par sa douceur, ce que le reste du visage pouvait avoir de sévère.

Cadéac, qui savait vivre, fit aussitôt les présentations :

—Notre camarade Lagnel... M. Ducange, avocat à Pondichéry, interprète.

M. Ducange serra la main de Lagnel.

— Un meneur de chèvres de plus ?

— Oui, M. Ducange, répondit Cadéac. Notre camarade est chargé de recueillir des chèvres dans les Alpes.

— Bonne affaire. Cependant, vous aurez du mal, mon garçon. L'hiver n'est pas très loin. Et puis les gens des Alpes n'ont pas de grands troupeaux, ils tiennent à leurs bêtes.

— En y mettant le prix, j'en ramènerai bien quelques-unes, répondit Lagnel.

Angelelli, en un tour de main, débarrassa la table et n'y laissa que les quarts. Sur les deux pierres, au dehors, la marmite fut remplacée par une casserole dans laquelle il vida lentement du café en poudre.

Bientôt la fine odeur se répandit sous la tente où le Corse rentrait avec sa casserole bouillante.

— Tous mes compliments, Angelelli, dit l'interprète en buvant son quart. On ne fait pas de meilleur café en Turquie.

Puis, se tournant vers Lagnel :

— Eh bien, que dites-vous des Hindous ? Votre première impression est-elle bonne ?

— Je ne les connais pas encore assez pour avoir une opinion sur eux, répondit prudemment Lagnel.

— Ce qui l'a le plus frappé, dit Cadéac, c'est leur cuisine et toutes les histoires qu'ils font pour manger.

— J'avoue qu'ils sont maniaques, reprit l'interprète. Ils poussent fort loin le souci religieux dans les pratiques culinaires. La grande mutinerie des Indes, en 1857, eut pour principale cause le fait qu'on voulut imposer aux troupes pour nettoyer leurs armes l'usage de la graisse, dite « *ghi* », dont ils se servent pour leurs aliments. Depuis, les Anglais ont pris pour principe de ne jamais froisser les sentiments ni les coutumes des indigènes. Au lieu de mélanger les soldats, ils les ont organisés en unités distinctes. Ils respectent les moindres rites de chaque secte. Les officiers européens ne communiquent avec leurs hommes que par l'intermédiaire des « *subadars* » ou officiers hindous. Grâce à ces mesures ils sont parvenus à faire régner la paix anglaise sur toutes les races de l'immense empire des

Indes dont la superficie est quatorze fois celle du Royaume Uni, la population sept fois plus nombreuse, et où l'on compte jusqu'à dix-neuf langues principales et neuf religions... Mais je m'aperçois que, pour un peu, je vous ferais une conférence. Excusez-moi. Vieille habitude d'avocat. Je vous ennuie, sans doute ?

Cadéac et Lagnel se récrièrent :

— Pas du tout, M. Ducange ! Vous nous faites grand plaisir, au contraire !

— Il faut m'arrêter, vous savez ? Quand je commence à parler sur l'Inde, je n'en finis plus. Il est vrai que je la connais, puisque j'y suis né et que je l'ai toujours habitée, sauf mes trois ans d'études de droit en France. Ah ! le beau domaine que nous avons perdu ! Combien Dupleix avait eu de clairvoyance en intervenant dans les querelles des princes Hindous ! Et quel dommage que la métropole ne l'ait ni compris, ni secondé ! Mais ce n'est pas le moment de revenir sur nos fautes passées. Les Anglais sont nos Alliés et nous avons bien autre chose à faire.

Tandis que l'interprète parlait, Angelelli, qui ne comprenait presque rien à ce qu'il disait, l'écoutait néanmoins avec admiration et fixait sur lui ses yeux bleus.

Le grand Sénectaire, pour donner une contenance à sa surdité, avait repris sa position favorite sur le lit et s'apprêtait à reprendre aussi son somme interrompu.

Lagnel et Cadéac fumaient, ainsi que Ducange, qui venait d'offrir des cigares et qui remarquait :

— Ne trouvez-vous pas que rien ne rapproche les hommes comme la satisfaction en commun du besoin de fumer ? Le tabac, à ce point de vue, est un agent social de premier ordre. Il vaut le vin. Il y a peut-être plus d'immédiate confiance dans le rapprochement des visages de deux fumeurs qui se donnent du feu que dans le geste de deux buveurs qui trinquent.

Enveloppés de l'odeur et des nuages de leurs cigares,

ils se sentaient, bien que de culture et d'esprit fort différents, en parfaite communion d'âmes.

De temps à autre, Lagnel et Cadéac posaient une question à l'interprète, et celui-ci répondait d'abondance.

Le Gascon, dont la faconde pâlissait à côté de celle de l'avocat, le laissait parler, respectueux.

—Pourquoi, demanda Lagnel, les Hindous, selon vous, monsieur l'interprète, viennent-ils se battre ? Est-ce pour l'Angleterre ?

— C'est pour l'Angleterre, mais c'est aussi pour eux. Toutes les races représentées dans l'armée anglo-indienne, les Sikhs, les Dogras, les Pathans, les Beloutchis, les Jats, les Mahrattes, les Gourkhas et les autres, sont des races guerrières. Elles aiment la bataille et, du moment qu'il y avait des coups à donner et à recevoir, elles n'ont pas hésité à répondre à l'appel de l'Angleterre. D'autre part, elles détestent l'Allemand qui, à leurs yeux, personnifie le grand barbare blanc d'Occident, cupide et déloyal, dont il faut délivrer l'Europe, afin qu'il n'arrive pas jusqu'aux Indes.

— Vous croyez que les Sikhs et les Pathans que nous voyons autour de nous au parc Borély pensent à tout ça, monsieur Ducange ? demanda alors Cadéac.

— Certainement. Il ne faut pas vous arrêter à quelques bizarreries religieuses ou vous laisser rebuter par des langues et des coutumes que vous ne comprenez pas. Les Hindous ne sont pas des primitifs. Ce sont des gens, en un certain sens, beaucoup plus civilisés que nous. S'ils n'ont pas fait les progrès matériels dont nous sommes orgueilleux, c'est qu'ils ont tourné leurs facultés d'un autre côté. Tels que vous les voyez, ils représentent la plus haute pensée humaine. Il y a parmi eux des savants qui ont approfondi les philosophies et les religions et qui nous dépassent par le raffinement de l'esprit et l'antiquité des traditions. Songez que certaines de leurs races descendent directement des Aryas, dont nous descendons aussi

nous autres, mais après combien de mélanges ! C'est leur pays qui est le berceau de l'humanité. C'est à eux que nous devons toutes nos idées, et il n'est pas une de nos conceptions qui n'ait déjà fait l'objet de leurs méditations il y a des milliers d'années. Notre poésie est issue de leur poésie, mais comme un bouquet d'arbres d'une forêt. Leurs dieux ont précédé les nôtres. Bouddha vécut plus de six cents ans avant Jésus. Que leurs habits khaki ne vous fassent pas illusion. Il faut les connaître pour savoir avec quel mépris non affecté ils regardent tout ce qui est moderne, tout ce qui n'a pas ce caractère d'éternité de leurs montagnes, de leurs forêts et de leurs fleuves. Ils se servent de nos armes, mais ils ne s'en laissent pas imposer par elles. L'autre jour, quelques-uns d'entre eux ont vu, pour la première fois, sur le parc Borély, un aéroplane. Ils ont été étonnés cinq minutes, puis ils ont cessé d'y faire attention et ils se sont replongés dans leur impassibilité orientale.

Lagnel et Cadéac écoutaient Ducange dans un état d'esprit qui ressemblait à celui d'Angelelli. Ils l'admiraient de confiance sans toujours le suivre dans ses discours.

Lagnel trahissait malgré lui ses intimes préoccupations en interrogeant l'interprète sur la guerre et sur l'attitude des Hindous devant le danger.

L'interprète déclarait que cette attitude était merveilleuse :

— Pour les Brahmanistes, comme pour les Bouddhistes, la mort n'est qu'un mot, elle n'existe pas. Pour les Musulmans, c'est une délivrance. Aussi les soldats hindous sont-ils très courageux, et jamais aussi gais qu'au moment des départs. D'ailleurs, vous allez pouvoir en juger. Il y a, tout à l'heure, un départ pour le front. L'ordre vient d'arriver. Si vous voulez voir un beau défilé, n'y manquez pas.

Peu après, il se levait et se retirait.

XX

DÉPART DE SIKHS

Quand Lagnel et Cadéac sortirent, laissant sous la tente Sénectaire, toujours endormi, et Angelelli, qui rangeait ses ustensiles, il y avait, dans le camp, un grand mouvement.

L'interprète avait dit vrai. Un ordre venait d'être reçu d'expédier un renfort sur le front des Flandres. Un régiment de Sikhs avait été désigné. En deux heures ses préparatifs devaient être terminés.

De divers côtés, les officiers indigènes envoyaient des estafettes, criaient, couraient, pressaient tout le monde. Les officiers anglais, toujours calmes, la badine à la main, allaient et venaient.

On enlevait tout ce que la tente contenait, et des chariots en étaient rapidement chargés. Les soldats s'assemblaient, déjà équipés et leurs groupes apparaissaient à tous les coins du camp.

Les deux Français se trouvèrent ainsi dans les remous d'une compagnie dont les sections s'alignaient sous les platanes. Comme ils encombraient le chemin, sans le savoir, des subadars les interpellèrent :

— *Nikal joo ! Nikal joo!*

Voyant qu'ils ne comprenaient pas, un officier anglais leur dit :

— *Clear the way ! Please!*

L'interprète Ducange, qui passait par là, vint heureusement à leur aide :

— Sortez du chemin, les amis ! cria-t-il.

Les meneurs de chèvres n'eurent que le temps de lui obéir. Une section de Sikhs, d'un train d'enfer, fondait sur eux.

Ce n'étaient plus les soldats graves qu'ils avaient vus le matin. La perspective du départ les avait transformés.

Ils riaient, heureux comme des enfants, redressant fièrement leurs torses malgré le poids de leurs sacs tyroliens gonflés à crever, et jonglant avec leurs fusils.

Déjà, par-dessus leurs rangs, et bien qu'ils fussent arrêtés sous les arbres, des voix nasillardes se renvoyaient une chanson de marche au rythme vif. On sentait cette force guerrière impatiente de se manifester.

Quelques officiers anglais se mêlaient à la troupe, s'assurant que leurs ordres avaient été bien transmis et que rien ne manquait. Ils traversaient les groupes de Sikhs, entre les faisceaux, et leur adressaient la parole dans leur langue.

Aussitôt les soldats, la tête droite et les yeux animés, déclamaient en chœur une longue phrase chantante.

— Qu'est-ce qu'ils racontent ? demanda Cadéac à l'interprète qui était resté avec eux :

— C'est une sorte de serment traditionnel qu'ils font à leurs chefs et qui peut se résumer ainsi : « Vous êtes mon père et ma mère et nous vous demeurerons fidèles par delà la mort. » Autrement dit : « Nous sommes prêts à nous faire casser la figure ! »

Ducange ajouta :

— Tous ces Sikhs sont des soldats de métier. Chez eux, l'armée est une carrière héréditaire. Ils ne craignent rien, ni la mort, ni la souffrance. Sous leurs vestes khaki ils portent tous au bras un anneau de fer, pour indiquer qu'ils sont des « hommes de fer ». Ils en ont un autre au turban ou « *pagri* », comme vous pouvez le voir. Cet anneau du turban est la marque distinctive du rang. Il a été forgé avec le fer d'armes fameuses d'autrefois et donné par le « *guru* » ou grand-prêtre.

Un Sikh, qui, l'arme au pied, ses cartouchières en bandoulière et son sac sur le dos, attendait, comprit que l'interprète parlait d'eux. Il lui jeta un regard de son œil noir profondément enfoncé et qui semblait revenir de la contemplation de quelque chose de lointain :

— Sahib ? dit-il.

L'interprète s'approcha et un court dialogue s'échangea entre eux.

Ducange revint près des deux Français et traduisit ce que le Sikh venait de lui dire :

— Combien croyez-vous, Sahib, m'a-t-il demandé, qu'il en reviendra de nous tous qui avons quitté Bombay au mois de septembre ?

— Ma foi, je n'en sais rien.

— Dix mille ?

— Peut-être.

— Cent ?

— Oh ! sûrement.

— Bien, m'a répondu le Sikh, tranquillement. C'est assez pour aller dire au pays que nous sommes morts en guerriers.

A ce moment des roulements de tambour et le chant aigu des fifres se firent entendre.

Les officiers indigènes montèrent sur leurs petits chevaux mahrattes qui piaffaient et qui hennissaient. Leurs turbans de couleur sombre se tournèrent de tous côtés pour voir si les sections étaient en ordre et si la voie était libre. Puis, du geste de leur épée nue, ils mirent la troupe en marche et, d'un seul élan, les Sikhs partirent.

En tête, les musiciens couraient presque. Les joueurs de fifres gonflaient leurs joues et agitaient leurs doigts sur les trous, d'un mouvement endiablé. Les joueurs de tambours frappaient, d'un côté, avec une baguette et, de l'autre, avec la main, sur leur petite caisse o longue et noire qui, sous leurs coups furieux et leur marche précipitée, bondissait devant leurs cuisses.

Les turbans clairs des soldats se détachaient sur le fond de l'allée qu'ils traversaient. Leurs faces cuivrées s'éclairaient du large sourire de leurs dents. Ils avaient repris leur chanson de marche que les premiers rangs lançaient, et que les derniers renvoyaient. Bientôt, la grille était

franchie et les Sikhs partaient pour la gare et pour la guerre.

— Voilà leur rêve qui s'accomplit ! dit Ducange, en les regardant s'éloigner. Ces Orientaux vont à la bataille comme à une fête !

Près de lui, Lagnel sentit, un instant, l'angoisse de Digne remonter à sa gorge :

— Pauvres gens ! dit-il. S'ils savaient ce qui les attend !

Mais il eut honte, presque aussitôt, de son apitoiement. L'égoïsme reprit le dessus. Il ajouta :

— Bah ! Après tout, ils l'ont bien voulu !

Ses paroles se perdirent dans le bruit des chariots qui passaient, chargés de provisions et de bagages. Une longue file de mules suivait, puis, soulevant tout autour de lui de la poussière, un troupeau houleux de chèvres que des boys conduisaient. A longues enjambées, ces boys se jetaient tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, vociférant et distribuant les coups de bâton.

Cadéac reconnut au milieu du troupeau les deux chèvres géantes des Pyrénées :

— J'aime mieux ça, dit-il.

Ils retournèrent alors à l'enclos où ils trouvèrent Angelelli et Sénectaire qui rassemblaient sous les tamaris les chèvres qui restaient et dont la plupart, effrayées, avaient rompu leurs attaches.

Au même moment, le lieutenant Smith apparaissait à l'entrée :

— Hello ! fit-il. Approchez un peu, les Français.

Les meneurs de chèvres s'avancèrent et, la main au béret, attendirent.

Le lieutenant, après les avoir examinés de ses yeux rieurs :

— Bon ! A vous quatre, mes garçons, vous devez me faire du beau travail. Vous le voyez, le troupeau est diminué. Encore un départ et il n'en reste plus. Il faut me ramener des chèvres tant que vous pourrez. Vous pren-

drez le train ce soir encore, s'il y a moyen. Voyons un peu. Vous, le Gascon, où voulez-vous aller ?

— Dans les Pyrénées, mon lieutenant, où les bêtes sont belles, répondit Cadéac.

— C'est convenu. Le grand, là, retourne en Auvergne. Vous lui direz, car il n'entend pas. Le Corse prendra le bateau, encore une fois. Pour le nouveau, quel pays choisissez-vous, mon garçon ?

— Nous avions parlé d'Aix et des Alpes, mon lieutenant. Je pourrais me rendre d'abord à Aix, où, en un ou deux jours, j'aurais ramassé toutes les chèvres de la ville. J'irais ensuite dans les Alpes.

— Entendu. Vous passerez tous les quatre au bureau du « transport officer » pour faire provision d'argent et tout régler. Au revoir et bon voyage.

Le lieutenant Smith s'éloigna et les meneurs se dirigèrent vers leur tente pour faire leurs préparatifs.

(*A suivre.*)

PAUL SOUCHON.

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATURE

François Rabelais: *Gargantua et Pantagruel. Texte transcrit et annoté par Henri Clouzot et illustré de 525 vignettes par Joseph Hémard*, G. Crès. — Ernest Seillière: *Le romancier du Grand Condé, Gautier de Coste, sieur de la Calprenède*, Emile-Paul frères. — *Vie de Monsieur du Guay Trouin écrite de sa main. Introduction et notes de Henri Malo, avec un portrait gravé sur bois par Ouvré*, Editions Bossard. — *Œuvres badines et galantes du Comte de Caylus, choisies et précédées d'une notice et d'une bibliographie par Radeville et Deschamps*, Bibliothèque des Curieux.

Sous la direction de M. René Kieffer, la librairie Crès lance une nouvelle collection: *Les Grands livres*, grands à la fois par leur format et par leur contenu. Cette collection débute sous les auspices de Rabelais, dont elle nous offre **Gargantua et Pantagruel**. Elle contiendra ensuite des œuvres de Stendhal, Molière, Balzac, Musset, Anatole France, etc... Elle s'affirme ainsi fort éclectique dès l'origine, et, par là, elle sera sympathique aux lettrés. Elle leur sera sympathique aussi pour d'autres causes, par le choix de ses collaborateurs, par la perfection de sa typographie et de son illustration.

Nous l'accueillons personnellement avec faveur. Il nous plaît de voir Rabelais retrouver, à notre époque, tant de suffrages. Les éditions de ses œuvres se multiplient. On s'ingénie à les présenter sous les formes matérielles les plus captivantes. Voici quelques mois La Sirène donnait de curieuses réimpressions de *Gargantua* et de *Pantagruel* illustrées à l'aide de bois du xvi^e^ siècle. Non sans appréhension nous avions envisagé la présente publication. Il nous semblait audacieux de confier à Joseph Hémard, artiste de talent si particularisé, le soin d'orner le texte vénérable. Or Joseph Hémard a accompli sa tâche avec une belle verve, un agréable sens du pittoresque, une vraie conscience d'érudit. Ses vignettes interprètent plutôt le fonds comique que le fonds philosophique de l'œuvre, mais elles sont animées, grouillantes, goguenardes, souvent délicieuses. Elles vivent gaiement dans cette

frairie de mots truculents, esquivant la gravelure, ne la redoutant point, la rendant d'un trait toujours adroit et sans cesse souriant.

M. Henri Clouzot, chargé de colliger le texte, ne l'a point fait à la façon irrespectueuse d'Emile Faguet, qui substitua son style poussif au style haut en couleur du chinonnais. Admirateur fervent de Rabelais, il a borné ses « rajeunissements » à quelques rectifications d'orthographe, rétablissements de mots dans la forme actuelle, ne touchant point à la syntaxe, préférant multiplier les notes explicatives à moderniser aveuglément. Il a aussi, en quelques pages, tracé un résumé excellent de la vie de Rabelais.

Ainsi, cette édition, belle dans sa matière, rendue accessible à tous les lecteurs par mille facilités, présente-t-elle une originalité et une nouveauté véritables et mérite-t-elle l'approbation du critique.

Pourtant les vrais admirateurs de Rabelais trouveront toujours, croyons-nous, un plus grand agrément à suivre la pensée du maître dans les petits bouquins in-12 du XVI[e] siècle ou, à défaut de ceux-ci, dans des éditions portant un texte conservé dans son pur archaïsme.

M. Ernest Seillière avait-il pour dessein, en parcourant les volumes originaux de **Gautier de Coste, sieur de la Calprenède**, de trouver cet agrément de lecture si particulier? Nous n'oserions l'affirmer. On sait que cet écrivain de valeur, cet adroit philosophe poursuit le « rousseauisme » et le romantisme, son succédané, d'un ressentiment que la plupart de ses ouvages reflètent. Il considère l'un et l'autre comme maladies sociales auxquelles il croit urgent d'apporter un remède énergique. Il s'enquiert, en médecin perspicace, des origines de ces maladies et, peu à peu, les découvre (qui l'eût cru !) dans maints penseurs et romanciers du XVII[e] siècle.

Sans doute espérait-il trouver trace de l'infection chez ce pauvre romaniste de la Calprenède ; mais le pétulant gascon, fécond en fanfaronnades, lui est, en définitive, apparu sous un tout autre aspect, sous un aspect même réconfortant. C'est pourquoi, ayant eu le courage de le fréquenter longtemps, il lui consacre une étude à la fois biographique et littéraire. Disons tout de suite que son information sur la vie de son héros manque quelque peu de

base. Peut-être aussi imagine-t-il trop volontiers que le grand Condé accordait une prédilection aux écrits du fantasque commis du Bureau d'adresse. Le grand Condé ne vivait point dans l'héroïsme intégral. C'était un épicurien et il ne goûtait réellement que les amuseurs. Il fut toujours entouré de bouffons. C'est lui qui, pour se divertir, fit danser La Bruyère en grotesque. Les archives de Chantilly fourmillent des lettres de ses nouvellistes. La vieillesse même du guerrier fut égayée par les pires libertins. Qu'aux heures d'oisiveté Condé ait apprécié certains romans de la Calprenède, nous en convenons aisément, mais qu'il ait approuvé des imaginations vagabondes sous prétexte qu'elles étaient imprégnées de stoïcisme chrétien, nous en doutons fort. M. Seillière voit le xvii^e^ siècle comme à travers un prisme, très différent de ce qu'il fut. Il prend à la lettre une dédicace. Que de déceptions lui réserveront son illusionnisme de bonne foi!

La Calprenède, romancier des héroïques et des forts, propagateur de la morale et de la chasteté, bien que peu moral et chaste dans sa vie, retourné, le déclin venu, à la religion en bon diable fait ermite, plaît davantage à M. Seillière que Madeleine de Scudéry dans les œuvres de laquelle il perçoit déjà la *sensibilité* de Jean-Jacques Rousseau. Pour exalter son écrivain d'inspiration cornélienne il écrase la pauvresse au visage de guenuche. Quelle idée prend-il donc de l'influence exercée par l'auteur de *Clélie?* Cette influence n'alla point au delà du groupe restreint des précieuses. Elle croula d'ailleurs très rapidement sous les railleries des vaudevillistes. Bien à tort M. Seillière attribue à Madeleine une philosophie. Le succès de son œuvre vint de la curiosité maligne des contemporains habiles à reconnaître, sous leurs noms allégoriques, des personnages de la société. Le caractère documentaire de cette œuvre lui assura une durée, non ses manifestations de sensiblerie. Si l'œuvre de la Calprenède n'a point survécu, c'est probablement parce qu'elle ne représentait ni un moment de notre histoire, ni un moment de notre psychologie.

De notre temps, à cette œuvre encombrée d'un fatras de digressions moroses, nous préférons parcourir ces relations vives et nettes que certains écrivains occasionnels bâtirent, sous forme de mémoires, selon leurs impulsions et leur tempérament. Ainsi la **Vie de Monsieur du Guay Trouin écrite de sa main** nous semble singulièrement plus attachante que le *Faramond* de la

Calprenède. Jusqu'à l'heure, on ne connaissait de cette vie d'homme brave, loyal, simple, rude qu'un texte incomplet.

M. Henri Malo nous en donne une édition enfin correcte, définitive, en partie inédite, d'après les manuscrits de Chaumont et de Saint-Malo. Nul n'était mieux qualifié que M. Henri Malo pour publier ces mémoires de l'illustre marin. On n'a pas oublié, en effet, les études remarquables de ce consciencieux historien sur *les Corsaires dunkerquois et Jean-Bart*. Rien de ce qui concerne la guerre de course et ses héros, les affaires maritimes, l'armement sous ses formes diverses n'est ignoré de ce patient fureteur d'archives.

Dans une courte et précise introduction M. Henri Malo nous fait l'historique du manuscrit de Du Guay Trouin. Le corsaire fut déterminé, vers la cinquantaine, par son frère et ses amis, à écrire l'histoire de sa vie. Ceux-ci considéraient qu'une telle histoire pourrait servir d'utile enseignement. Du Guay Trouin désirait aussi rétablir la vérité sur la victoire maritime de 1707 dont Forbin, chef d'escadre comme lui, prétendait lui ravir la gloire. Ayant, non sans peine, élaboré son mémoire, il le confia au cardinal Dubois et faillit le perdre à la mort de ce dernier. Pour éviter pareille aventure, il en fit trois copies présentant entre elles des variantes considérables et dont la plus complète est conservée aux archives communales de Saint-Malo. L'une de ces copies lui fut dérobée et les presses hollandaises en donnèrent, en 1730, une version tronquée. Finalement, après des atermoiements sans nombre, le corsaire mourut sans avoir publié son œuvre.

M. Henri Malo nous offre, dans son introduction, des renseignements essentiels sur cette vie active et féconde, mal connue encore; il nous conte l'affaire de 1707 et les démêlés avec Forbin; il précise maints détails biographiques négligés par le mémorialiste. Celui-ci donne peu d'éclaircissements sur son intimité, en dehors de la période de jeunesse. Son récit est un pur récit d'histoire maritime, très vivant, très clair, très sûr, d'un style ferme et limpide. Toutes les batailles et prises auxquelles il participa ou qu'il dirigea sont décrites avec soin. Nulle vanité. Le corsaire ne se glorifie point de ses triomphes ni de l'estime de Louis XIV et des grands, mais plutôt d'avoir, en nombreuses circonstances, épargné des vies humaines. La guerre, qu'à son pro-

pre dire il aimait passionnément, ne l'enrichit point. Il mourut, comblé d'honneurs et de titres, dans une quasi-pauvreté.

Vers le temps où il disparaissait de ce monde, Anne-Claude-Philippe de Thubières, comte de Caylus, revenu de lointains et audacieux voyages archéologiques en Orient, installait, dans son hôtel parisien, ses merveilleuses collections. Il était fils de cette Mme de Caylus, que Mme de Maintenon aima malgré son peu de vertu, et d'un bon épicurien voué au service de Bacchus. Guerrier intrépide dans sa jeunesse, il se transforma, lassé des armes et attiré par l'esthétique, en « curieux ». Le goût de l'aventure l'inclina à vagabonder à travers le monde. Il fut l'un des premiers à parcourir, non sans risques, ces fabuleux pays d'Asie Mineure où dormaient les ruines d'antiques civilisations.

Mais il était davantage dilettante que véritable archéologue. A l'amour des sciences il joignait l'amour de l'art. Il devint un graveur de mérite, un amateur de raretés et aussi le plus spirituel des railleurs que réunissait, au XVIIIe siècle, cette fameuse académie « du bout du Banc ». Il ne dédaignait point de fréquenter le peuple et, lorsqu'il prit la plume du conteur pour écrire des **Œuvres badines et galantes**, il situa avec un égal bonheur, dans leurs milieux respectifs, tous les types de la société parisienne.

MM. Radeville et Deschamps ont assemblé, en un aimable volume, quelques-uns de ses contes les plus caractéristiques de son talent de prosateur. L'un de ces contes : *Le Défi amoureux*, était demeuré inédit. C'était dommage. On appréciera la langue allègre, l'esprit, le réalisme discret, les dialogues animés, la fine gauloiserie de ces œuvres rapides. Les éditeurs les accompagnent d'une notice nourrie de documents et d'un pittoresque si éclatant que, comme un hors-d'œuvre délicieux, elle fait craindre aux lecteurs de ne plus trouver de saveur au plat de résistance.

ÉMILE MAGNE.

LES ROMANS

Robert Randau : *Cossard le Berbère*, Belles-Lettres. — Jean Roc : *Don Juan*, La Sirène. — Paul Morand : *Ouvert la nuit*, Nouvelle Revue française. — André Maurois : *Les discours du docteur O'Grady*, Grasset. — Léon Deutsch : *Le bonheur de M. Prunet*, Flammarion. — Pierre Rives : *Les deux pirogues*, Crès. — J. Valmy-Baysse : *Terre blonde*, Renaissance du livre. — Lucie Delarue-Mardrus : *L'ex-voto*, Charpentier. — Jehan de Jehay : *L'étrange amant*, Sansot. — Manha :

Le jardin du Scarabée, Povolozsky. — Eugène Montfort : *Brelan Marin*, Les Marges. — Georges Tournaire : *Mme Arbelle*, Les Ecrits libres. — R. Dangennes : *Quand les cœurs parlent*, Roman illustré.

Cossard le Berbère, par Robert Randau. Il y a une littérature algérianiste et Robert Randau en est un des chers maîtres, qu'il y tienne ou non. Son type de poète aventurier : *Cossard le Berbère*, est un héros que nous retrouvons dans *les Colons*, *les Algérianistes*, *le Commandant et les Foulbé*, *l'Aventure sur le Niger*, tous livres de grande valeur et marqués d'une griffe léonine. Aujourd'hui, plus que jamais, on doit comprendre et admettre la très libre écriture de ce fougueux sensuel qui n'a rien des morbidesses des exotiques en chambre que nous avons la mauvaise habitude d'admirer sans contrôle. Il est de la race des Isabelle Eberhardt et il ne mâche pas ce qu'il veut dire. Sa truculence dans le discours, son abondance d'images et sa fantaisie un peu farouche font de son écriture un régal des plus rares. Ce n'est pas un roman que *Cossard le Berbère*, c'est plutôt une sorte de journal intime qui nous restitue toute l'intimité d'un coureur de la brousse parvenu à une puissance sociale qui le fait roi ou tout au moins chef respecté d'une horde cantonnée dans un fort nous rappelant un peu les châteaux-villes du moyen âge où l'on donnait asile aux meneurs de troupes et de troupeaux en temps de danger. Le récit de la révolte des dissidents est une belle page sobrement faite, comme taillée en plein désert où les lois et les coutumes européennes n'ont vraiment plus cours. Pour ceux que la psychologie amoureuse intéresse il y a la chaude intrigue avec Mme Baurbil, une femme qui admet le plaisir raffiné dans l'adultère, parce qu'elle croit supplanter la femme légitime absente, mais toujours adorée, et le plaisir bestial, c'est-à-dire pris en partie double, malgré son dédain du mari légitime. J'ai entendu raconter par un de nos aimables critiques modernes que le style de Robert Randan *datait*. En effet, il a un style et, de nos jours, c'est surprenant pour le lecteur ayant le goût affadi par le torrent d'eau de vaisselle que nous déversent les trop nombreux petits écrivains, plus habiles à délayer leurs moyens en chapitres maigres que de serrer les rangs de leurs lignes dépourvues de viandes rouges. Ce qui ne datera jamais, ce sont les livres écrits pour faire du métier. Robert Randau, lui, fait de l'art et cet art berbère, pour ne pas prononcer barbare, est de premier ordre. Il n'est pas l'homme

d'une aimable coterie. Comme il le dit lui-même, il est l'homme de l'espace...

Don Juan, par Jean Roc. Des tableaux sur le sujet si vieux, mais toujours si neuf pour le penseur, qui voit dans le type immortel son âme ou toute les formes possibles du désir. On ne situe pas et on ne cite guère les grands classiques, mais comme l'auteur a su voir les scènes par ses propres yeux ! Quelle merveille que les deux pages de l'hôtellerie où Don Juan entre avec la faim de tous ses sens après sa halte mystique dans la cathédrale! La grandeur même de son appétit en fait toute la beauté. Entre la maîtresse blonde et la brune Margot il y a la place de mille autres interprétations féminines, mais Don Juan sait unifier les causes en en obtenant le même effet. Il est le dieu des femmes et les connaît, parce qu'il les estime à leur juste valeur : celle de la chair. Cette estime immorale est encore la meilleure façon de les mépriser... en les prisant. Livre curieux comme une galerie de beaux dessins de maîtres, et la psychologie littéraire, l'art de couper un cheveu en quatre, blond ou brun, semble tellement inférieur devant cette liberté de l'évocation !

Ouvert la nuit, par Paul Morand. « Ça manque rudement de velouté ! » dit quelqu'un dans une sorte de préface du livre. Peut-être, mais quelle belle puissance du verbe et quelle originalité somptueuse ! Ces six femmes sont, peut-être trop choisies à dessein de nous étonner, mais elles sont bien vivantes et elles nous restent dans la mémoire malgré les outrances de leurs gestes. Il n'est pas défendu de créer des types en prenant des détails à tous les types connus. Il nous suffit de voir et d'entendre pour penser que cela fut vrai. Combien de pauvres réalistes s'attachent à la vie telle qu'elle est, ne l'ont pas vue ni entendue justement parce qu'ils n'avaient qu'une idée : demeurer dans le mouvement quotidien. La rotation quotidienne de la terre n'empêche ni ses tremblements particuliers, ni les rencontres des trains... alors ? Il faut seulement sentir certaines vibrations avec intensité... ce pourquoi le héros de l'histoire *de la Nuit des six jours* finit par abandonner... ses formes pour la seule performance de son frère Petitmathieu. On annonce du même auteur : *Fermé la nuit*.

Les discours du docteur O'Grady, par André Maurois. Digne pendant des : *Silences du colonel Bramble*, ces récits d'un interprète au G. Q. G. anglais ont une saveur que la

paix embusquée dont nous jouissons ne parvient pas à dénaturer. C'est amusant comme anecdotes et plein de finesse philosophique. Le caractère de la pudeur anglaise y est montré sous un jour assez neuf. Les nerfs de nos alliés ne supportent pas les racontars licencieux et les images trop appuyées, c'est pour cela que l'on prohibe toute la fantaisie française... laquelle a fini par blaser les Français eux-mêmes sur les questions brûlantes. Il est certain que le décolletage effronté des femmes du monde arrive au résultat contraire de ce qu'elles en attendent. Il y a un éphèbe blond et rose, l'enfant Dundas, profitant de toutes les circonstances pour pousser des cris de chasseur forçant la bête. qui est un exemple de la gravité des mœurs obtenue par les procédés de l'école des Jésuites...ou le jeu du ballon neutralisant celui des méninges. Heureusement pour le lecteur que la nouvelle politique anglaise n'a pas trop influé sur la mentalité de l'interprète Aurelle qui, avec le meilleur esprit de France, s'en tire toujours.

Le Bonheur de M. Prunet, par Léon Deutsch. Petit roman tendre du pauvre employé intelligent qui s'aperçoit, vers quarante ans, qu'il n'a pas eu d'aventure et que, par conséquent, il n'a jamais couru la chance d'être heureux. Il rencontre son âme sœur dans la personne la moins faite pour le comprendre, mais capable, cependant, de l'aimer par reconnaissance, car il la tire des griffes d'un très vilain barnum en train de la dresser pour toutes les acrobatics. Contrairement à ce qu'on pouvait craindre, le jeune homme rival n'a pas la prétention de réussir, et il ne plaît pas, s'il corse l'intrigue à cause d'un confident de très mauvais aloi, le raté fielleux que tout homme a dans sa vie et dont il n'ose pas se débarrasser, soit par faiblesse, soit par bonté. Les deux amants se retrouvent pour un accord parfait qui les conduira probablement au mariage, mais l'auteur n'a pas voulu le conclure lui-même. De jolis détails dans un voyage en Grèce où le côté un peu vulgaire de la jeune personne qu'on initie aux aventures antiques ne nuit pas trop à l'aventure bien moderne.

Les deux pirogues, par Pierre Rives. Deux frères ennemis au milieu des naturels de Madagascar. Les troublantes invectives de René Maran contre les blancs peuvent trouver ici leur raison d'apparaître logiques, car ces deux traitants maltraitent les indigènes chacun à leur façon : le frère aîné par sa

coupable inertie devant les fredaines de son cadet, et le cadet par ses mauvais tours donjuanesques. Cela se termine par la mort foudroyante du cadet séducteur tué de la main un peu lourde du mari d'Imbourne. Le narrateur, comparse et témoin, joue le rôle de pacificateur tout en prenant une part active aux démêlés des deux frères, ce qui donne une grande vraisemblance au récit de ce drame noir.

Terre blonde, par Valmy-Baysse. L'auteur ne tient jamais à envenimer les choses. C'est un tempérament de méridional qui voit toutes les mauvaises actions humaines traversées par le bon soleil qu'il porte en lui. Il n'a pas voulu permettre à une odieuse Russie rouge de vivre normalement et il a enveloppé actes et discours révolutionnaires d'une fiction qui permet d'en sourire. Narquoisement français, son récit est amusant par le tour spirituel qu'il lui donne et il reste dramatique par les faits réels dont il a su détacher toute la sombre philosophie ; il ne peut pas être révoltant, car il est universellement humain. L'histoire du *Grand soir* ne peut pas se terminer en *charmante soirée !*... c'est évident, mais il y a la douce figure de Léna tour à tour amoureuse et infirmière qui fait beaucoup pour l'intelligence de l'œuvre... et la folie des révoltés.

L'Ex-voto, par Lucie Delarue-Mardrus. Une petite normande de la plus basse classe, fille de pêcheur sans instruction et d'une éducation déplorable, puisqu'elle s'amuse à casser les carreaux chez les voisins, qui peu à peu, sans rien perdre de son goût acidulé de pomme trop verte, s'élève à la hauteur d'une très fière dame patronesse, car elle adopte et fait adopter, par sa triste famille, victime d'un ivrogne, le fils d'un péri en mer. Delphin et Ludwine s'aiment très ingénument, mais arrive le héros plus riche qui demande la petite en mariage, et sans l'aventure de la marée montant sur le dos de *Ratier* où Delphin est le plus brave, cela finissait mal. *L'ex-voto* est une petite barque fabriquée par Delphin que l'on doit introduire dans une bouteille... seulement l'auteur ne nous dit pas comment ! Nous avons bien vu de quelle façon compliquée un mariage pouvait se faire, même sans amour. Nous ne savons pas encore de quelle manière un bateau, toutes voiles dehors, pénètre dans un verre qu'on ne brise pas. Est-ce parce que l'auteur est normand qu'il ne veut pas nous l'expliquer ?

L'étrange Amant, par Jehan de Jehay. Une jeune Anglaise s'éprend d'un très gentil officier de marine français et lui écrit des lettres touchantes, lettres auxquelles il ne répond jamais. On la prétend folle. Celui qui a lu les lettres par hasard ne le croit pas... mais, un jour, en visitant un musée, un portrait peint par Gérôme, le lecteur indiscret comprend tout. C'est de ce chef-d'œuvre dont la petite Edith était amoureuse, folle, en effet. Conduite avec habileté, cette histoire laisse dans le doute jusqu'à la fin et sa supercherie la rend fort intéressante.

Le jardin du Scarabée, par Manha. Contes à la manière orientale. L'auteur ne croit qu'à la nature et renie toute intervention de puissance amie ou ennemie. Le Scarabée chemine et fait son œuvre de pauvre insecte, petite tache d'ombre dans la lumière. A quoi lui servirait de lever les yeux plus haut? « La vie danse avec la mort. Elles mêlent leurs fleurs, leurs cheveux, leurs pas, et l'unique sagesse c'est de le savoir. » Morale simple, trop simple pour être admise par la vanité humaine, hélas!

Brelan marin, par Eugène Montfort. A citer *le Revenant des Cappucini*, de ces trois nouvelles, qui a toute la saveur d'un récit de la bonne école de 1830 et qui, en outre, donne un léger frisson moderne, parce qu'elle est écrite avec un arrière-goût de scepticisme.

Madame Arbelle, par Georges Tournaire. Un amant trahi et qui en meurt! Il vaut la peine d'une belle citation à l'ordre du jour. Maintenant il a des idées soviétiques en désaccord avec sa sentimentalité. Il croit que les Allemands ne sont pas des brutes parce que probablement il n'a pas fait la guerre et il refuse la Légion d'honneur... parce qu'il l'a méritée. C'est un jeune homme plein de contradiction et que l'amour devait désarmer!...

Quand les cœurs parlent, par Berthe Dangennes. La jeune fille mal mariée qui ne connaît le véritable amour que trop tard. Mais tout finit par s'arranger. Ce mauvais mari meurt et le bon héros revient de la guerre malgré l'annonce de sa disparition. De jolis détails sur l'intérieur d'une maison trop bien tenue, au commencement.

RACHILDE.

THÉATRE

Le théâtre arabe en Egypte. — Réponses à deux confrères italiens. — Mémento.

Il y a par le monde un endroit où le théâtre populaire n'a

point succombé sous la pullulation de l'imbécile cinéma. C'est en Egypte, au Caire principalement, où les théâtres arabes tirent du peuple toutes leurs ressources. Comme chez nous, jadis, au boulevard du Crime et dans les provinces, la vie et la fiction s'y mêlent avec une naïve hardiesse. L'acteur et l'homme de la rue ne font qu'un. Pour mieux dire, le comédien monte sur la scène sans fards et sans perruque, avec son visage de tous les jours, ses gestes familiers et le costume qu'il use dans ses traveaux quotidiens. Il n'est point, cet acteur-là, semblable à nos acteurs, à ces êtres peints, frisés, costumés, corsetés, poupées de cire évoluant sous de violentes et fausses lumières, dans le cadre de la scène, ainsi qu'en des vitrines ou derrière les glaces de crèches animées... L'acteur arabe ne se sépare jamais de la foule. Il vit en elle et la prolonge sans efforts. Elle s'exprime par sa bouche et s'écoute parler ; de sorte qu'une tirade bien dite par les comédiens n'est, le plus souvent, que le propre soliloque de ceux qui l'écoutent.

Voilà-t-il pas réalisé, et par la seule grâce d'une primitive ignorance, ce *contact* que préconise l'éloquente foi de nos rénovateurs et que leur acharné labeur n'atteint pas toujours. Au cours d'un voyage récent, j'ai passé la plupart de mes soirées dans les théâtres du Caire. Je ne suis pas fâché de ces expériences. Elles m'ont affermi dans l'idée que l'art, pas plus au théâtre qu'ailleurs, ne vit de technique, de raisonnements, de discipline intellectuelle. Ce que j'ai naguère écrit sur ce sujet (1) a, paraît-il, déplu au directeur du Vieux-Colombier. J'en suis fâché, mais, à force d'errer dans le monde, je m'écarte de son faisceau de lumière. Je ne raille point ; je méprise bien trop ceux qui refusent leur admiration au labeur de Copeau, pour leur donner rien qu'ils puissent prendre pour des gages. Mais au plus j'avance dans la vie, au plus je m'éloigne des chapelles. M. Copeau et plusieurs de ses compagnons, qui se disent amis de la farce, réfléchissent trop. Il leur manque de voyager, les mains dans les poches, et de se mêler aux vrais clowns, qui sont dans les rues, sur les places, au fond des palais, derrière les murs du Vatican, à la table des conférences diplomatiques et sur les trônes ; il leur manque de se voir eux-mêmes, de très loin, dans leurs travaux ordinaires et de perdre ainsi le goût de l'absolu. Il est assurément fort bon de

(1) *Mercure de France* du 15-x-1921 et les *Cahiers d'Aujourd'hui* de septembre 1921.

méditer ; le vagabondage vaut mieux. Le promeneur d'une ruelle orientale ne peut songer sans un rire plein de tristesse aux dieux mortels de la Rive Gauche. Sa sagesse naît de ce rire-là. Et lorsqu'on revient à Paris, on sait — du moins on recommence à savoir — que le geste sans apprêt du bras nu d'un indigène sait mieux le théâtre que le saurait faire le cilice des monastères dramatiques, où l'on se prépare, dans le jeûne et la macération, à la tâche mystique de faire rire ses contemporains.

Le bras nu d'un indigène... voilà qui me ramène aux Egyptiens et à leurs théâtres. Ils en possèdent trois, qui jouent régulièrement.

Le plus important, le plus officiel (je veux dire celui qui intéresse le moins) est le théâtre des frères Okacha. Il opère dans un immeuble moderne, que l'on a bâti tout exprès, sous les hauts palmiers du jardin Esbekieh. C'est à la fois l'Opéra et la Comédie-Française. Heureusement les chanteurs et les comédiens de là-bas ignorent le sociétariat autant que les privilèges de l'ancienneté. Ils sont jeunes, près de la vie, et la conscience qu'ils ont d'être la « première compagnie » ne les empêche point d'aimer leur métier ; ils l'aiment comme il faut, c'est-à-dire naïvement. Cependant leur jeu est moins arabe que méditerranéen. Les bouffons, d'ailleurs excellents, que j'ai vus, sur ce théâtre, se démener dans le tumulte des chœurs et de l'orchestre portaient certes la galabieh, le caftan et le tarbouche nationaux ; mais ils incarnaient des types que l'on rencontre dans chaque port tout autour de la mer bleue ; c'est affaire de costume ; qu'on les dévête et ceux de Carthagène, de Toulon, de Naples et de Tunis vaudront ceux d'Alexandrie, de Salonique, de Malte et de Beïrouth. La fleur des nervis, le gratin des lazzaronis et la crème des drogmans s'entendent à merveille ; cette Babel aquatique sait aussi bien se passer d'interprètes que d'esperanto.

Les remarques que voilà sont principalement inspirées par la manière dont la troupe Okacha joue les ouvrages du répertoire local. Il n'en va point de même, je m'empresse de le dire, lorsqu'ils révèlent au public syrien, arménien, grec, copte et musulman les chefs-d'œuvre étrangers, mis au goût arabe par d'habiles et parfois aventureux adaptateurs. C'est ainsi que j'ai vu jouer, au théâtre de l'Ezbekieh, une pièce mêlée de chants, qui s'appelle *Sabah* et que l'on m'a dit ensuite être *Mignon* ; j'ai aussi vu

jouer *Tartufe* qui, transporté au plan des mœurs orientales, devient une chose extraordinaire et monstrueuse. Le grossissement du personnage, qui, dans l'adaptation arabe, est un *cheikh* plein d'onction sournoise, de ruse et de faconde, m'a montré un Tartufe que le brave M. Silvain eût sans doute mieux composé que le véritable. Toutefois M. Okacha aîné le joua mieux que l'eût joué le doyen de la Comédie-Française... La même compagnie joue également *El Yeti matem*, c'est-à-dire les *Deux Orphelines*, et *Chouhada el Watania*, c'est-à-dire *Patrie* (de Sardou). Après *Tartufe* et *Mignon*, cela prouve, n'est-ce pas ? que MM. Okacha ne se montrent pas moins éclectiques que nos directeurs du boulevard.

Une clientèle moins cosmopolite hante deux théâtres rivaux où l'on voit deux merveilleux farceurs, qui, depuis de longues semaines, se disputent la faveur des Egyptiens. C'est à ces théâtres populaires, à ces deux théâtres seulement que je pensais en écrivant le début de cet article. On y pratique la *comedia del arte*, au moyen de canevas assez drôlatiques, tous inspirés de la vie bourgeoise, ouvrière ou fellahine. Dans l'un des théâtres ces canevas servent de prétexte aux improvisations de *Kich'kich bey*, qui représente un villageois borné et astucieux ; dans l'autre ils nourrissent la verve du Barbarin (Nubien) Ali-Kassar, un noir de génie, qui passa de l'office aux coulisses. Il faut savoir qu'en Egypte les bas ouvrages de la maison sont, depuis quatre mille ans, confiés à des serviteurs soudanais, appelés barbarins, dont l'antique esclavage a depuis un demi-siècle pris le nom de domesticité. On ne s'étonnera pas qu'un pareil destin ait formé le caractère de ces hommes de bronze ; et l'on conviendra que ce caractère ne doit point ressembler à celui des « valets du répertoire ». L'un d'entre eux, cet Ali Kassar, surnommé le « Barbarin populaire », eut (le premier de sa race, dit-on) le génie de railler sa condition. Il le fait avec un sens comique extraordinaire. Il a joué devant moi une bouffonnerie intitulée *Ché gharib* ! (*Pas possible !*) Je crois bien que je n'ai, de ma vie, entendu ni vu un comédien pareil. Son jeu est fait tantôt d'une force et d'une violence populacière, tantôt d'une immobilité presque douloureuse à force de stupeur. Du génie, oui ; c'en est bien, je pense, que d'exprimer ainsi l'âme ancestrale, fût-ce une âme de nègres et d'esclaves ! Ali Kassar, qui n'a reçu d'autres leçons que celle d'une existence

remplie des plus humbles travaux, est un acteur presque sans égal, pour cette raison que son jeu est plein et continu. Ne savons-nous pas qu'en tous pays ses plus célèbres camarades ont surtout des *instants* ? Sans doute est-ce parce qu'ils savent trop et veulent trop choisir. La continuité dans l'expression, aussi bien au théâtre que sur le front des monuments, est peut-être le propre des arts primitifs. J'imagine que les interprètes des premières comédies grecques devaient se servir de leur corps à la façon du Nubien Ali Kassar. Et je pense qu'ils produisaient sur leurs ingénus contemporains l'impression que produit le « Barbarin populaire » sur le bas peuple des vieux quartiers cairottes. Ah ! le « lien », le fameux lien qui unit, qui doit unir la scène et la salle, je l'ai vu se nouer sous mes yeux, là, dans le brave petit théâtre de la Sharia Imah del Dine. Je conçois que les jeunes maîtres du théâtre occidental cherchent sans lassitude le secret de cette merveilleuse communion de l'acteur et du spectateur ; mais c'est un secret perdu, comme tous les secrets des naïfs artisans d'autrefois. Nous pouvons craindre, hélas ! que la meilleure volonté et le plus âpre acharnement ne suffiraient point à rendre aux hommes d'un siècle sceptique l'honnête battement des cœurs purs. Ali Kassar fait ses rôles comme un potier du mousky fait ses pots, c'est-à-dire qu'il crée des miracles, parce que le miracle ne l'étonne pas.

Il me faut encore parler d'un troisième spectacle, pour lequel les Egyptiens montrent beaucoup de goût. C'est celui d'un café chantant tout orné de glaces et de plantes, où la plus célèbre chanteuse du Proche-Orient, la Taouïda, entourée de ses musiciens enthousiastes, exerce son talent. C'est une grasse Syrienne, vêtue de bleu céleste, assise sur un fauteuil rose et toute couverte de joyaux. Elle chante des mélopées remplies de halètements, de sanglots et de cris gutturaux. Une étincelante mandole, dont elle pince les cordes, rythme ses chansons. Cela se passe dans une atmosphère de lupanar maritime, avec quelque chose d'étrange et de fanatique. Parfois, lorsque la cantatrice laisse retomber sa voix et qu'elle cesse de chanter pour sourire, un « ah ! » voluptueux parcourt l'assistance et l'on voit des hommes en robes bariolées se lever brusquement dans la salle et tendre la main vers l'estrade avec un geste sans ambiguïté...

Il y a enfin Gallih-Gallih, le prestidigitateur, qui travaille dans les rues. Il fait, avec des poussins et des gobelets, des tours in-

croyables, de vrais tours de fakir. Et les vieilles Anglaises du Shephaerd's hôtel en éprouvent, jusqu'au bout de leurs longs pieds, un frisson qui n'offense ni la pudeur ni l'orgueil britannique.

§

Les articles que j'ai publiés ici concernant le théâtre en Italie ont provoqué deux longues réponses, l'une dans *Il Popolo Romano*, l'autre dans *Il Mondo*. Ces réponses sont telles que je les attendais, c'est-à-dire violentes et incomplètes. Je reprochais en général aux directeurs des théâtres romains leur gallophobie et, particulièrement, au directeur du Costanzi de placer au pupitre un chef d'orchestre allemand — à ce même pupitre où M. Rabaud, directeur de notre Conservatoire, fut hué par la populace et la bourgeoisie de Rome, lors d'une représentation de *Marouf*... Sur ce point les feuilles de M. Nitti ne m'ont point répondu. Elles ont, par contre, déclaré que les efforts de M. Copeau leur déplaisent comme étant l'application de cet esprit morbide et décadent qui prolonge la dépravation romantique. Ceci pour répondre au grief que je faisais aux Italiens d'être mal informés en matière de nouveautés théâtrales ! Je n'eusse point oser espérer un pareil témoignage de cette ignorance. Après cela, mes deux honorables contradicteurs sont tombés d'accord sur ce point que Paris n'est point la capitale artistique que nous autres, Français, nous figurons. Ils ne nous l'envoient pas dire. Mais je pense qu'ils ont tort de se dire, pour rabaisser Paris, les porte-paroles de l'art dramatique italien. Car les auteurs, les musiciens, les comédiens et les chanteurs d'Italie ne font fi ni de nos bravos ni de nos rubans, — ni de ce qu'ils considèrent comme une consécration. J'en suis bien fâché pour MM. Mario Soni et Bontempelli, mais ni d'Annunzio, ni la Duze, ni Zacconi, ni Vanni-Marcoux, ni Battistini, ni beaucoup d'autres — dont on parle — ne pensent comme eux sur ce sujet.

HENRI BÉRAUD.

Mémento. — L'Odéon secoue sa léthargie sans qu'on puisse encore louer beaucoup de cet effort le vieil édifice ankylosé. M. Gémier y fait de visibles efforts. Cependant ni *Les joyeuses commères*, une versification en 5 actes de M. Gentil en marge de Shakespeare, ni *Une danseuse est morte*, où M. Le Bargy auteur et acteur ne s'illustra d'aucune manière, ne peuvent compter comme des tentatives intéressantes.

Le Théâtre des Champs-Elysées, où M. Hebertot suscita beaucoup de

beauté par brusques éclairs, est la proie du *Beethoven* de M. Fauchois.

Aux Variétés une pièce où M. Maurice Donnay permit quelques facéties édulcorées à M. André Rivoire : *La belle Angevine*, fournit à la chronique boulevardière. La principale interprète étant tombée malade, on jugea la chose du dernier galant. Mme Marnac apprit le rôle à temps pour que l'on pût juger que *La belle Angevine* ne méritait même pas ce succès anecdotique.

La Femme Masquée est une pièce de M. Charles Méré qui paraîtrait sans doute meilleure si elle était mieux jouée. Mme Cora Laparcerie la transforme en un mélo plus éculé que tout le fond de tiroir du boulevard du crime.

Le Spectre de M. Imberger, de MM. de Gorce et Henri Clerc, est une pièce policière bien faite. On me dit que M. Clerc, un jeune auteur digne d'intérêt, avait conçu sa pièce comme une parodie du genre. Son collaborateur l'en dissuada. Tant pis...

Régine Armand est une pièce de M. Verneuil jouée par Mme Sarah Bernhardt. Avis aux amateurs.

On a repris *Montmartre* de Pierre Frondaie à l'Ambigu. C'est une reprise qui ne s'imposait pas.

Au Théâtre Fémina Mme Marie Kousnezoff et sa Compagnie s'efforcent à ressusciter la *Chauve-Souris*. Ils y prennent trop de peine. Et cela se voit.

M. Pitoëff, — Paris est en proie aux Russes, — continue a servir son répertoire avec les étranges moyens qu'on lui connaît, à la Comédie des Champs-Elysées.

Au théâtre des Arts, une pièce de MM. André Salmon et Saunier, *Natchalo*, est une image sensible, aiguë, maladroite parfois, pleine de talent toujours de la révolution bolchevick. M. Harry Baur, Mme Eve Francis jouent admirablement cette œuvre forte et originale.

Une nouvelle scène d'art va lever son rideau sur son premier spectacle. Une œuvre : *La Profession de Mme Warren*, de Shaw ; une interprète : Mme Suzanne Desprès. Cela promet...

Au Vieux-Colombier : *Les Plaisirs du Hasard*, de M. René Benjamin, s'efforcent à la fantaisie. Le héros de M. Benjamin dit quelque part à une femme :

— Si vous aviez eu une autre mère, un autre père, un autre sexe et que vous soyez née il y a un siècle à Besançon, vous pourriez être Victor Hugo !

Pareillement nous dirons à M. Benjamin :

— Si vous aviez de la bonne humeur, le sens de la fantaisie et que vous soyez né à Tours vers 1860, vous pourriez être Courteline.

Car, en vérité, il ne s'en faut que de cela.

INTÉRIM.

SCIENCE SOCIALE

Dr Armand Delille : *L'assistance sociale et ses moyens d'action*, préface d'Hébrard de Villeneuve, Alcan. — Léon Brunschvig : *Un ministère d'éducation nationale*, Plon. — Divers : *L'outillage économique de la France*, Alcan. — Mémento.

L'Assistance sociale et ses moyens d'action, voici un livre que tout le monde devrait lire ! mais comme cette formule, chère aux « prières d'insérer », prête à sourire quand on pense aux inepties dont on se délecte religieusement chaque jour ! Quel statisticien nous donnera le poids d'efficience morale recélé par les innombrables feuilletons dont se gorgent les midinettes dans le métro ? Enfin, signalons toujours le livre, peut-être l'indication ne sera-t-elle pas totalement perdue.

Donc le docteur Armand Delille, dont nul ne contestera la compétence, ni même le dévoûment, puisque c'est par lui que vit l'Œuvre Grancher (préservation de l'enfance contre la tuberculose), a voulu donner en quelques pages, moins de 300, un tableau de toutes les formes existant chez nous de l'Assistance sociale. Celle-ci, il ne faut pas la confondre avec l'Assistance publique, organisation officielle et bureaucratique, d'ailleurs très utile elle aussi, qui pourvoit aux nécessités d'existence du malade ou de l'indigent ; l'assistance sociale, elle, va plus loin ; elle recherche les causes du mal et cherche à le détruire dans ses racines ; elle arriverait donc, si elle était pleinement efficace, à dispenser de l'Assistance publique et à économiser à la collectivité les dépenses énormes que celle-ci nécessite. Alors que la sphère d'activité de l'Assistance publique se borne à des remèdes et allocations, celle de l'Assistance sociale est immense : secours aux familles nombreuses, lutte contre le taudis, habitations à bon marché, soins aux femmes enceintes, puériculture, éducation, apprentissage, prévention des maladies, tuberculose, syphilis, alcoolisme, folie ; foyers civils, sociétés de secours mutuel, œuvres philanthropiques, formation des infirmières et des assistantes sociales, dames visiteuses, ingénieurs sociaux, etc. Ce n'est qu'une énumération assez sèche, mais chacun de ces termes représente tout un monde ; que d'œuvres rentrent dans le simple mot puériculture ! Gouttes de lait, placements à la campagne, jardins d'enfants... En vérité, avais-je tort quand je disais que tout le monde devrait connaître un tel livre ? Et toute

jeune fille qui n'est prise ni par ses études, ni par son atelier ou son bureau, ne devrait-elle pas tenir à honneur de se faire assistante sociale au lieu de consacrer son activité totale au tennis, au dancing et au five o'clock ? Un service social serait vraiment à organiser pour elles, parallèle au service militaire de leurs frères et cousins, beaucoup plus doux et plus souple sans doute, mais qui ne manquerait pas, malgré tout, d'intérêt et d'utilité. Il n'y aurait qu'un défaut à éviter, l'excès de caporalisme et aussi de police ; je me demande déjà si les enquêtes individuelles qui sont d'usage aux Etats-Unis, et dont M. Armand Delille nous traduit les questionnaires, ne vont pas un peu loin avec leurs cinquante ou soixante demandes de précision pour un simple assisté ; en laissant plus de liberté, même au risque d'un certain « manque de méthode », à nos compatriotes, on n'obtiendrait pas moins d'excellents résultats et peut-être supérieurs à ceux des autres pays.

L'Instruction publique bien comprise devrait être une forme de l'Assistance sociale, aussi peut-on passer de plain pied du livre de M. Armand Delille à celui de M. Léon Brunschvig : **Un Ministère de l'Education nationale**. Ce titre seul montre que l'auteur ne se contente pas pour notre corps professoral d'un simple rôle d'instruction scolaire, mais qu'il voudrait en faire le préparateur et l'organisateur des Frances futures. Ce sont les idées qu'ont brillamment défendues dans la presse les « Compagnons » de l'Université nouvelle, que j'ai, de mon humble côté, prônées dans ma *Nouvelle Cité de France*, et que M. Joseph Wilbois vient d'exposer avec une force singulière dans un livre : *La nouvelle éducation française,* dont M. Palante parlera ici même. Tous nous demandons une éducation nationale homogène et harmonieuse, pratique et efficiente, et soucieuse néanmoins des nobles traditions et des hautes ambitions de la France.

M. Léon Brunschvig est toutefois plus préoccupé que nous par la question administrative et politique ; on sent qu'il a eu à se plaindre des bureaux de la rue de Grenelle, et c'est de leur disparition qu'il attend le salut, ou du moins de leur subordination complète à un directeur général de l'Enseignement qu'il voudrait armé de pouvoirs dictatoriaux. Oserai-je avancer qu'ici comme ailleurs la dictature pourrait bien avoir plus d'inconvénients que d'avantages? J'ai été, dans mon goût de la variété, jusqu'à proposer un septain

de Frances scolaires, sept grandes régions qui auraient chacune son Conseil supérieur de l'Instruction publique et pourraient organiser chacune à sa façon l'éducation nationale, l'une gardant l'état actuel et l'autre appliquant les idées des Compagnons, celle-ci suivant M. Brunschvig et celle-là M. Wilbois. Mais peut-être ceci semblera trop paradoxal à nos compatriotes, qui sont, au fond, férus d'unité et même d'uniformité. Alors contentons-nous de réparer et de rajeunir notre vieille bâtisse universitaire; en somme elle a du bon, et il n'y a peut-être pas tant de différences que ça entre les conservateurs et les novateurs; avec un peu de bon vouloir on arriverait vite à s'entendre sur tant de points ! Même si l'on ne s'entendait pas sur tous, le mal ne serait pas énorme : *oportet hœreses esse.* Je ne crois pas, pour ma part, que l'enseignement féminin doive être rigoureusement calqué sur le masculin, c'est faire trop peu de cas de la différence des sexes qui, tout de même, a son importance, et je ne crois pas davantage que la culture mathématique soit essentielle à la formation des hommes libres, c'est oublier que l'esprit de géométrie doit s'incliner devant l'esprit de finesse. Mais, plutôt que de signaler les divergences, mieux vaut insister sur les accords. Tout ce que dit M. Brunschvig sur l'esprit nouveau à insuffler à l'Université, sur l'harmonie à mettre entre l'enseignement technique et l'enseignement classique, sur la disparition du « primaire », sur le développement de la recherche personnelle, de l'effort concentré vers la découverte, etc., est à approuver pleinement. Mais il faut croire que les réformes sont plus difficiles dans l'enseignement que dans n'importe quel service public. Pensez que l'on n'a pas encore osé introduire des laïques dans le Conseil supérieur de l'Instruction publique (les laïques, c'est nous, les non-professeurs) et que l'on n'a pas osé enlever au préfet son droit de nomination et d'avancement des instituteurs !

Les différentes conférences prononcées à la *Société de l'Ecole des Sciences politiques*, et qu'on a réunies sous le titre : **L'outillage économique de la France**, datent de 1920, ce qui fait que certains passages ne sont plus aujourd'hui tout à fait exacts. Néanmoins l'ensemble reste d'un intérêt pressant, et il y aurait encore beaucoup à prendre dans les idées émises par M. Hersent sur nos ports de mer, par M. Colson sur nos chemins de fer, par M. Marlio sur nos forces hydrauliques, par M. Baréty sur notre industrie touristique et par M. Métayer sur notre

métallurgie. La richesse même de ces aperçus et de ces objets en arrive à être fâcheuse en ce sens qu'il est impossible de la communiquer tout entière au lecteur, et qu'il faut se contenter de quelques notes générales.

En ce qui concerne nos ports, il faut que les principaux d'entre eux soient pourvus de bassins pouvant recevoir les paquebots du proche avenir qui auront 400 mètres de long et 15 mètres de tirant d'eau, qu'ils soient complétés par des voies d'apport et d'évacuation, fluviales et ferrées, leur évitant le fléau des embouteillages, et qu'ils soient administrés par des corps autonomes pouvant décider et exécuter les travaux nécessaires dans les meilleures conditions de grandeur, de rapidité et d'économie pratique, en munissant les quais et docks de tout l'outillage le plus perfectionné.

Pour les chemins de fer, qui sont suffisamment développés pour l'instant, il faut avant tout instaurer un nouveau régime financier et commercial, et réaliser un abaissement des tarifs, lequel ne peut se produire que par un accroissement du travail des cheminots. Comme le dit M. Colson, « le vote de la journée de huit heures est certainement la plus grande calamité qui ait atteint la France depuis la déclaration de guerre du 2 août 1914 ».

Au sujet des forces hydrauliques, il n'y a qu'à continuer le mouvement de captation et d'utilisation qui, pendant la guerre, nous a valu 500.000 chevaux de plus, et qui nous donnera bientôt près de 2 millions de ces unités; même alors nous n'utiliserons pas, comme font les Allemands, les 30 o/o de notre potentiel hydro-électrique, de grandes possibilités nous resteront donc à réaliser.

Et pour la métallurgie, également, nous avons des perspectives merveilleuses; on estime à 3 milliards de tonnes nos réserves de fer, plus que les Etats-Unis, plus que l'Allemagne, la Suède et l'Angleterre réunies! Malheureusement, c'est le contraire pour la houille, nous n'avons que 18 milliards de tonnes de réserve quand l'Angleterre et l'Allemagne en ont chacune 3 à 400, et les Etats-Unis 4.000! Il nous faudrait donc inventer des procédés d'économie de combustible. L'Angleterre a obtenu dans cette direction des résultats très intéressants ; que nos techniciens l'imitent et, si possible, la dépassent!

Quant à l'industrie du tourisme, bien que différente, elle est

importante aussi, et nécessite un gros outillage : hôtels, autocars, funiculaires, etc. Le jour où les étrangers se porteront chez nous comme ils se portent en Suisse, nous disposerons d'une source de bénéfices inférieurs sans doute à ceux des charbonnages allemands ou des bateaux anglais, mais nullement négligeables. Le Mont Blanc à lui seul nous rapporte 50 millions ; ce n'est pas une paille.

Mémento. — Docteur Toulouse : *La Question Sociale*, Edition du Progrès civique. Titre bien ambitieux pour un pot-bouille d'articles de politiquaillerie plus que de science même « biocratique ». Oser dire que « notre état social maintient dans l'ignorance, la maladie et la misère un prolétariat sans cesse élargi », c'est vraiment dépasser les bornes. — *Biographies historiques et contemporaines; Yves Guyot*, par Louis Fiaux, Alcan. La figure d'Yves Guyot réconcilie avec les spécialistes de ladite question sociale. On peut ne pas admettre toutes les idées philosophiques du président de la *Société d'économie politique*, mais on doit s'incliner devant le haut exemple de travail, de dignité et de conscience de cette carrière déjà longue. La lutte que soutient M. Yves Guyot depuis quelque soixante ans contre toutes les oppressions et toutes les extorsions, donc contre tous les socialismes et tous les protectionnismes, est une des choses qui honorent le mieux notre temps et notre groupe d'économistes français. — Lieutenant-Colonel Emile Mayer : *Demain ou après-demain, essais d'anticipation*, Chapelot. Sous forme de récit, de très intéressantes suggestions sur l'amélioration possible de notre machinerie politique. L'auteur n'aime pas le parlementarisme, dont les défauts en effet nous crèvent les yeux, mais reste à savoir si ce par quoi nous le remplacerions n'en aurait pas d'autres plus crevants encore ; ce serait le cas de rappeler au subtil colonel son axiome favori que le mieux est l'ennemi du bien et de proposer de ne supprimer que les défauts ; son excellent ami le professeur Barthélemy, à qui le livre est dédié, lui donnera ici de judicieux conseils. — Dans le *Producteur* de mars une bonne étude de M. J. Veran sur la Chambre de commerce internationale. — *L'Ordre Français* (La Rochelle, 20, rue Rambaud) donne dans un numéro spécial ses campagnes et ses sommaires de 1918-1922 : le nombre d'idées soulevées est vraiment énorme. — *La Paix par le Droit* annonce la fusion de son *Association* avec *la Société Française pour l'arbitrage des nations*. Reste à opérer la fusion de notre pacifisme à nous avec le pacifisme allemand, ce qui n'est pas pour demain, si on en juge par les idées du professeur Quidde, leader de ce pacifisme tudesque !

HENRI MAZEL.

SCIENCE FINANCIÈRE

Les impôts et l'agriculture. — On nous écrit :

Monsieur le Directeur,

L'analyse faite dans le *Mercure de France* du 15 avril du livre de M. Pierre Bodin : « Les nouveaux Impôts ont-ils fait faillite ? », analyse qui a été précédée de plusieurs communications analogues, me décide à demander l'hospitalité de votre revue pour mettre sous les yeux de ses lecteurs la thèse opposée.

Je sais bien que j'ai peu de chances de convaincre beaucoup de ces derniers, la plupart citadins, que l'énormité des bénéfices agricoles ces dernières années est une légende qui ne peut trouver crédit que chez ceux ignorant complètement les conditions actuelles du travail rural. A tous ceux qui essaient de remettre les choses au point à ce sujet on oppose aussitôt les résultats extraordinaires de quelques exploitations soigneusement choisies, la plupart du temps, d'ailleurs, sans donner les références permettant de contrôler l'exactitude des renseignements donnés.

Il semble bien que ce soit un peu la méthode employée par M. Pierre Bodin pour étayer sa démonstration. Mais pour tout observateur impartial une étude un peu sérieuse de la question doit conduire à cette conclusion que les bénéfices des agriculteurs, si l'on considère la moyenne des cinq ou six dernières années, sont loin d'avoir augmenté, dans l'ensemble, en proportion des bénéfices industriels et commerciaux, et surtout en proportion du coût général de l'existence.

D'ailleurs, si les bénéfices des agriculteurs étaient si considérables qu'on veut bien le dire, on ne sait trop ce qu'on devrait le plus admirer du désintéressement de tous ceux qui consentent à renoncer aux charmes champêtres pour accepter la dure existence des villes, ou de la puissance du cinéma dont l'attrait suffit à faire oublier les intérêts les plus légitimes.

Mais qu'il nous suffise de voir quelle est la situation réelle des industriels et commerçants d'une part et des agriculteurs d'autre part, en face de l'impôt.

Pour ceux qui voudraient plus de détails je les renverrai à la communication faite par M. le marquis de Vogüé à l'Académie d'Agriculture dans sa séance du 14 décembre 1921. Cette communication a paru dans son entier dans le *Bulletin de la Société des Agriculteurs de France* de janvier 1922 et dans le *Journal d'agriculture pratique* du 7 janvier 1922. Je me contenterai de la résumer.

Les chiffres suivants extraits du rapport de M. Adrien Dariac, député, sur le budget de l'Agriculture pour 1922, expriment le rendement

des impôts en 1920 d'après les renseignements fournis par le ministère des Finances. L'agriculture aurait payé 660 millions ; le commerce et l'industrie 7 milliards 700 millions.

Sur ces derniers, il faut compter un peu plus de 4 milliards pour la contribution extraordinaire sur les bénéfices de guerre. Cet impôt a eu sa contre-partie en agriculture du fait des taxations. En somme, l'Etat a empêché l'agriculture de réaliser des bénéfices qui eussent pu paraître exagérés, mais n'ayant pas agi de même pour les commerçants et industriels il a fait verser dans ses caisses ce que les bénéfices de ceux-ci avaient eu d'excessif. Cela revient au même, avec cette différence que ces bénéfices ont pu souvent être dissimulés ou employés à des améliorations et renouvellements d'installation et d'outillage, tandis que l'agriculteur se trouve à l'heure actuelle avec un matériel usagé et désuet qu'il ne peut renouveler qu'à des prix prohibitifs.

Le commerce et l'industrie ont encore payé 3 milliards sur le chiffre d'affaires ; mais s'ils ont versé cet impôt au Trésor, ce n'est qu'après l'avoir soigneusement prélevé sur le consommateur et en particulier sur l'agriculteur. Lorsqu'on étudie cette question on néglige souvent de faire la remarque fondamentale que les conditions financières des uns et des autres sont totalement différentes.

Un commerçant, un industriel établit son prix de vente d'après un prix de revient assez exactement connu dans lequel sont compris ses frais généraux, donc ses impôts. Le plus souvent il obtient de sa marchandise un prix rémunérateur. Sans doute arrive-t-il de temps à autre qu'une variation subite des conditions économiques lui fasse subir une perte. D'ordinaire, pour parer à cet inconvénient, il majore son prix de vente, dans lequel est compris la taxe de 1,10 o/o, d'un pourcentage approprié. Aussi, en réalité, cette taxe est-elle en général pour lui l'occasion d'augmenter son gain.

La situation de l'agriculteur n'est pas la même. La très grande difficulté d'établir des prix de revient pour sa production, les mises de fonds à longue échéance qu'elle nécessite, sa situation sur le marché, où nul ne peut nier qu'il soit presque toujours à la merci de son acheteur quand il vend et de son vendeur quand il achète, font que ses prix de vente ne sont nullement influencés par ses prix de revient. Aussi lui est-il impossible de récupérer sur le client les impôts sortis de sa poche.

Donc, en réalité, la taxe sur le chiffre d'affaires est une taxe qui frappe tout le monde, puisque tout le monde est consommateur, dans la mesure de ses dépenses. On ne peut, par conséquent, en attribuer la charge à une catégorie de contribuables plus qu'à une autre.

Il reste à la charge du commerce et de l'industrie 548 millions (impôt sur les bénéfices, patentes, redevances des mines) qui, mis en face des 680 millions de l'agriculture, montrent que la balance ne penche

pas tellement d'un côté plutôt que de l'autre. Encore ces 548 millions sont-ils à peu près, à coup sûr, supportés par le consommateur comme la taxe sur le chiffre d'affaires.

Que les commerçants et industriels ne soient pas flattés de jouer le rôle de collecteurs d'impôts, qu'il leur soit très préjudiciable d'être soumis aux investigations du fisc, les agriculteurs le comprennent très bien. Aussi sont-ils disposés à les appuyer pour obtenir la diminution des vexations, en particulier par la généralisation du système forfaitaire.

Mais ils demandent que l'on ne dresse pas éternellement une partie de la nation contre l'autre. Chacun trouve parfaits les impôts que paye le voisin, et excessifs ceux qu'on lui demande. Qu'on examine plutôt la question avec impartialité. On verra que tout le monde est très lourdement imposé. Sans doute l'égalité est loin d'être parfaite et elle ne le sera jamais. Mais en y regardant de près on verra peut-être que l'inégalité n'existe pas toujours au détriment de ceux qui crient le plus fort.

Veuillez agréer, etc.

RAYMOND DE LAULANIÉ.
Ingénieur-agronome.

QUESTIONS MILITAIRES ET MARITIMES

Lieutenant-colonel Lebaud : *Commander*, Chapelot.

L'art de commander est devenu infiniment délicat et complexe dans une armée moderne, où entrent tous les éléments de la nation, avec les caractères les plus variés. Dans les armées de métier, le soldat offrait un type à peu près unique ; il était relativement aisé de le manier et d'en tirer le meilleur parti. Le commandement savait toujours faire jouer à propos les ressorts de cet être simple, voué au métier des armes et qui ne voyait rien de supérieur à sa profession. Tout cela s'en est allé avec les neiges d'antan. Ce qu'on appelle aujourd'hui le maniement moral de la troupe exige un doigté, une compréhension et des vertus spéciales, qui ne sont pas à la portée de tout le monde. Un Anglais, Neville Lytton, dans un livre savoureux, plein d'observations fines et pénétrantes (1), a fait cette curieuse remarque : « Une des choses qui m'ont le plus frappé, dit-il, pendant la guerre, fut de voir quels hommes avaient été les plus braves : les ivrognes, les fêtards, les dandies ont tenu la tête, et de beaucoup, — les gens animés de nobles et rigoureux principes religieux su-

(1) Le G. Q. G. Britannique, Flammarion, 1921.

rent souvent bien mourir, plus rarement bien se battre ; — *les gens réguliers, bien disciplinés, obéissants, se sont plus d'une fois montrés tout à fait inutiles devant l'ennemi.* » Je ne retiens ici, pour mon sujet, que l'observation relative à cette dernière catégorie d'individus, « les gens réguliers, bien disciplinés, obéissants ». Que j'en ai vu, pour ma part, de gens, selon cette formule, confinés dans une stricte observance des plus petites obligations de leur profession, d'une obéissance poussée jusqu'à la platitude, faire preuve d'une incapacité congénitale dans le maniement de leurs subordonnés ! On a dit, d'autre part, que, pendant la guerre, les officiers de complément s'étaient montrés plus aptes que leurs camarades professionnels à manier la troupe, telle qu'elle était composée, avec ses éléments disparates. Il faut se garder des généralisations. Il est certain, cependant, que des ingénieurs, des universitaires, des hommes de lettres, etc., se sont révélés d'excellents conducteurs d'hommes. C'est que, d'une manière générale, par leurs fonctions dans la vie civile, par leur contact continuel avec les divers éléments, qui allaient former la majorité de l'armée, ils devaient posséder une capacité psychologique et une souplesse de compréhension, capables de leur attirer de suite la sympathie de la troupe. Des hommes, par contre, habitués à être obéis au doigt et à l'œil, devaient, à priori, rencontrer un succès moindre auprès des nombreux appelés, déshabitués depuis longtemps de la vie militaire. Ce qui trancha la difficulté, dès la première heure, fut l'incomparable esprit de sacrifice des officiers de carrière. Ceci est leur patrimoine d'honneur ; nul ne peut le contester. Mais c'est cette capacité psychologique, c'est-à-dire cette faculté de comprendre les mentalités les plus variées et d'en obtenir le meilleur rendement qui doit être développée dans notre corps d'officiers. Or, voici un livre excellent qui nous apporte à la fois un témoignage précieux et le fruit d'une longue et douloureuse expérience. Son auteur, M. le lieutenant-colonel Lebaud, lui a donné un titre concis et énergique : **Commander**. Il le dédie aux soldats des 101e et 130e régiments d'infanterie, qu'il eut l'honneur de commander pendant la guerre. Ce serait l'affaiblir que de commenter longuement un tel livre ; nous préférons en donner des extraits. Ils le feront certainement mieux connaître. Le lieutenant-colonel Lebaud s'exprime ainsi pour commencer :

J'ai déploré,— et, avec moi, la masse des exécutants,— que la nature du soldat français, d'une sensibilité si délicate, ait, plus d'une fois, été méconnue, dans les trois premières années de la guerre, et que son incomparable valeur intrinsèque n'ait pas toujours été exploitée, comme il eût fallu, pour en tirer le meilleur parti. Certaines erreurs psychologiques ont été commises, qui eussent eu de fâcheuses conséquences sur le résultat final, si elles n'avaient heureusement été neutralisées par d'autres facteurs favorables à nos armes... Que de cruelles épreuves n'eûmes-nous pas à subir avant de triompher, épreuves dont les causes ne sont pas seulement le manque d'artillerie lourde et la défection des Russes !

Le défaut d'artillerie lourde et la carence de la Russie sont en effet les thèmes habituels qui, pour nos bourreurs de crânes, servent à dissimuler toutes les fautes commises par nos directions. Il est heureux de constater qu'un véritable combattant, dont l'amour-propre personnel n'est pas en jeu dans la discussion, reconnaisse *proprio motu* qu'il y en eut d'autres, d'un caractère grave, qui faillirent compromettre définitivement la partie. Toute la première partie du livre est consacrée à l'histoire et à la psychologie du soldat d'infanterie pendant les différentes phases de la guerre. Voici une page à retenir ; c'est un tableau saisissant de toutes les erreurs qui furent commises :

Le Poilu lisait et relisait les journaux qui parvenaient régulièrement au fond des tranchées les plus éloignées... Il s'aperçut vite que la Presse, muselée par la censure, altérait sérieusement la vérité et s'ingéniait à lui « bourrer le crâne ». Il devint alors sceptique. Il faut reconnaître que ceux qui avaient la charge de soutenir son moral étaient de piètres psychologues. Ils ont fait plus de mal dans nos rangs que les pires défaitistes. Sans remonter jusqu'à la mystification du pain KK, rappelez-vous leurs extraordinaires calculs d'effectifs pour nous démontrer que l'année 1916 verrait la mise hors de combat du dernier soldat allemand. Et ces inventions ridicules de journalistes en mal de copie ! Quel est celui d'entre vous qui ait jamais entendu un Poilu, un vrai Poilu de la ligne de feu, appeler le général Joffre : grand-père et la bayonnette : Rosalie ? Le récit imaginaire d'un combat auquel le soldat venait de participer avait, par-dessus tout, le don de l'éxaspérer, tellement les invraisemblances étaient grossières... De telles erreurs morales contribuèrent à aigrir le combattant, qui commençait à en avoir gros sur le cœur. Se dépensant sans compter, il trouvait que le pays ne lui savait pas suffisamment gré de son dévouement. L' « intérieur » semblait l'oublier. On le traitait très largement de héros dans les écrits et les discours. Mais, la

reconnaissance nationale ne se manifestait que sous cette forme platonique. Au premier noël de la guerre, on l'avait comblé de cadeaux... Les envois cessèrent les années suivantes. La guerre durait trop longtemps ! Ceux qui n'avaient qu'à ouvrir leur bourse se lassèrent plus vite que ceux qui versaient leur sang... La vie, à l'intérieur, particulièrement dans les grandes villes, avait pris un caractère d'immoralité choquant pour des hommes privés de tout. Les fortunes édifiées sur les malheurs de la Patrie ; les salaires exorbitants des ouvriers d'usine, ses anciens camarades retirés du front ; le goût effréné de luxe et de débauche qui sévissait partout indignaient le permissionnaire. Les guerriers en pantoufles prêchaient la lutte à outrance. Pour un peu les embusqués lui auraient reproché de ne pas mener la guerre avec assez de vigueur. Aussi, quelles tristes réflexions faisait-il en remontant le boyau qui le ramenait à son abri-caverne! Revenu à sa place de combat, allait-il au moins retrouver plus d'égards et de justice? Le soldat s'était vite habitué à cohabiter avec les rats des tranchées et les poux des cantonnements. Les vrais sujets de contrariété étaient d'ordre moral. Il déplorait que la croix de guerre, instituée pour récompenser le courage au feu, fût décernée aux militaires de l'arrière, qui rendaient simplement des services... Ne vous souvenez-vous pas d'avoir frémi à la lecture de celle-ci, prise au hasard dans mes tablettes de guerre : X... s.-intendant militaire, directeur du service de l'intendance d'un C. A. : « A organisé sur place la fabrication du charbon de bois et le tannage des peaux de mouton ? » Et combien d'autres...

L'histoire des brisques est aussi édifiante. L'autorité supérieure avait, sans doute, voulu être agréable au combattant, en imaginant le port des brisques de présence au front. Or, cette mesure se retourna encore contre le vrai Poilu. Ce signe distinctif s'accumula sur la manche des non-combattants, qui stationnaient dans la zone des armées, au même titre que le combattant de Tahure ou de la Main de Massiges, alors qu'il fut naturellement plus rare sur celle du fantassin de la ligne de feu, à cause de ses fréquentes interruptions de séjour au front, occasionnées par les blessures ou la maladie... Faut-il rappeler encore la vie au cantonnement ? Couverts de boue et de sang, les nerfs à fleur de peau, anémiés physiquement et ébranlés moralement, les hommes comptaient trouver, à l'arrière le repos réparateur dont ils avaient si grand besoin... C'est dans de misérables villages en ruines, où rien n'avait été organisé pour les recevoir, les abriter, les soigner, les nettoyer, les distraire, bref, les remettre en forme, qu'ils étaient appelés à séjourner, livrés, le jour, à l'exploitation éhontée d'ignobles mercantis ; bombardés, la nuit, par des pièces à longue portée... Sous prétexte de les remettre en main, — ne montraient-ils pas, cependant, par leur conduite au feu, qu'ils étaient dans la main de leurs chefs? —

on les agaçait avec d'insipides séances d'exercices à rangs serrés, qui leur rappelaient les plus mauvais jours du drill du temps de paix. Heureux, entre deux corvées, de respirer un peu d'air libre, s'écartaient-ils à peine de leur « cagna », ils se butaient aux gendarmes qui les signalaient à la division...

Nous avons tenu à reproduire cette page émouvante, qui retrace le calvaire moral du soldat d'infanterie, pendant les trois premières années de la guerre. Un peu plus de compréhension aurait pu lui éviter ces misères d'ordre moral, en lui laissant sa part d'obus, de mitraille, de torpilles, d'explosions de mines, qu'il acceptait avec une haute résignation, comme un mal nécessaire. C'est pour éviter, à l'avenir, de telles méprises, que le lieutenant colonel Lebaud a écrit ce petit livre, qui respire le courage, la loyauté et la sincérité. Mais en était-il besoin vraiment? Ecoutons ce qu'il nous dit du passé :

La préparation morale de l'armée n'avait été poursuivie ni avec le même soin, ni avec la même méthode que sa préparation technique et tactique. Les professeurs et écrivains militaires proclamaient unanimement la prépondérance du facteur moral à la guerre. Toute conférence sur la tactique, voire sur la technique d'une arme, contenait, en exorde on en péroraison, l'inévitable petit couplet sur les forces morales. Le règlement de manœuvres, lui-même, avait tenu à s'associer à ce concert de louanges. Cependant, il n'était donné, nulle part, de moyens pratiques de cultiver ces forces morales, pendant la paix, et de les exalter au cours de la guerre... Chacun apprenait empiriquement à commander par la pratique de tous les jours...

C'est pour combler une telle lacune que le lieutenant-colonel Lebaud, encore une fois, a eu l'idée, au cours de la guerre, d'écrire ce petit traité de maniement moral de la troupe. Organiser, instruire et éduquer, tels sont les fondements de l'art de commander. Sans doute, ceux qui, se croyant touchés par la grâce, estiment qu'ils n'ont rien à apprendre, se garderont d'ouvrir ce livre. Mais les véritables conducteurs d'hommes, ceux qui ont la passion et le goût des âmes, ceux qui ont le fanatisme de leur profession, s'empresseront d'y rechercher des principes et des méthodes, en harmonie avec leur propre pensée.

Mémento. — *Revue militaire française* (février) : G. Buat : Les campagnes d'Hindenbourg-Ludendorf sur le front oriental. — Lieutenant-Colonel Mussel : Etude d'un système d'artillerie. — Colonel Chédeville :

Les chars de combat. — (Mars) : Colonel Viotte : Sur la réorganisation de l'armée. — Commandant Dumont : La situation militaire actuelle de l'Allemagne, etc. — *Revue maritime* (Janvier) : V-A. Amet : La houille bleue. — C. V. M. Duchesne : Les veilleurs-pointeurs. — Eng. pr. Lamouche : Le facteur scientifique et le facteur moral. — C. C. de Vazelhes : Les gares aériennes mobiles. — *Revue d'Etudes militaires* (Mars) : La guerre Russo-Japonaise, etc.

JEAN NOREL.

HAGIOGRAPHIE ET MYSTIQUE

Adolphe Retté : *Le Soleil intérieur*, Bloud et Gay. — Mémento.

Dans la préface de son nouveau livre, M. Adolphe Retté expose, selon les principes de la Mystique, ce qu'il faut entendre par **le Soleil intérieur**. S'appuyant sur un verset de l'Evangile selon saint Jean, où Jésus dit : « Si quelqu'un m'aime il garde ma parole et mon père l'aimera ; et nous viendrons en lui et nous ferons en lui notre demeure », il en développe le sens d'après les œuvres de sainte Térèse. Il fait remarquer que « pénétrée de cette divine présence, la Sainte compare l'âme où elle se manifeste à un *Cristal limpide* au centre duquel Dieu rayonne comme un soleil. Elle établit la réalité sensible de cet astre qui, *par essence et par puissance*, vivifie de sa flamme les contemplatifs humbles et souffrants dont le cœur est pareil à celui d'un enfant ».

Dans la suite de son livre, M. Retté, comme c'est sa coutume, lorsqu'il traite de sujets religieux, se garde de tout didactisme aride. Il choisit des figures très différentes l'une de l'autre, il raconte leur existence avec cent détails attrayants ou émouvants, et donne ainsi des illustrations du thème posé dans sa préface.

Les personnages mystiques dont il est parlé ici sont au nombre de quatre : saint Joseph de Cupertino, Catherine de Cardonne, Camille de Soyecourt, Carmélite, Louis Peyrot. Le premier naquit au commencement du XVII[e] siècle ; Catherine de Cardonne au XVI[e] ; la Mère Camille au XVIII[e] ; Peyrot mourut pendant la dernière guerre.

Saint Joseph de Cupertino est un être tout à fait extraordinaire. Le feu divin qui lui embrasait l'âme l'enlevait au-dessus de terre, non point par métaphore, mais d'une façon matérielle. D'innombrables témoins de sa sainteté l'ont vu s'envoler, pour

ainsi dire, aux moments les plus inattendus, et traverser l'espace comme un oiseau. Il possédait également une clairvoyance surnaturelle qui le faisait lire dans les âmes et y dénicher des difformités ou des purulences cachées avec le plus grand soin. On pense bien qu'une faculté aussi redoutable lui valut beaucoup d'ennemis. Comme il l'exerçait sans ménager personne, l'autorité ecclésiastique crut devoir le tenir sous clôture pendant une grande partie de son existence. Cependant on le laissait parfois prêcher devant un public nombreux. C'était alors des allocutions du genre de celle-ci :

Eh bien, gens de toute petite foi, vous me montrez vos coffres-forts et vos magasins bondés de marchandises. Vous en êtes très fiers, et c'est là que vivent vos âmes. Mais moi, je vous dis que vos âmes, comme ces boutiques et ces trésors, sont pleines de vermine et d'ordure. Au contraire, il y a dans les magasins de Dieu des provisions que nul dégoûtant insecte n'oserait attaquer. Si vous aviez la foi, Dieu prendrait plaisir à vous prodiguer ses richesses incorruptibles, et vous auriez part à sa puissance. Car l'homme fidèle peut ce qu'il veut, pourvu qu'il veuille ce qu'il doit. Dieu l'a dit. Oseriez-vous supposer qu'il a quelque raison pour nous mentir ? ...

Par son caractère comme par les manifestations merveilleuses de son amour de Dieu, Joseph de Cupertino semble presque un anachronisme à l'époque assez peu fervente où il vécut. Capucin, il s'impose comme tout pareil aux premiers compagnons de saint François d'Assise, et tels épisodes de sa légende, rapportés, avec beaucoup de charme, par M. Retté, nous donnent l'impression d'une page détachée des *Fioretti*. Par exemple, l'histoire de l'oiseau mystérieux dont le saint fit cadeau à une communauté de Clarisses.

Peu d'existences furent aussi étranges et mouvementées que celles de Catherine de Cardonne. Fille naturelle d'un grand seigneur napolitain, elle passa ensuite en Espagne avec une de ses cousines dont elle devint la dame de compagnie. Remarquée par Philippe II pour sa piété et pour la fermeté de son caractère, elle fut désignée comme gouvernante de don Carlos, fils du roi, et du futur vainqueur de Lépante, don Juan d'Autriche. M. Retté donne des détails fort intéressants sur la façon judicieuse dont elle éleva les deux princes. Vers la quarantaine, Catherine, prise d'un grand dégoût du monde et d'une soif irrésistible de solitude,

s'enfuit de la cour et alla mener la vie érémitique sur une montagne déserte de la province de Valence. Elle avait pris des vêtements masculins qu'elle ne quitta plus jusqu'à la fin de sa vie. Ce déguisement s'accommodait, du reste, au peu de cas qu'elle faisait de son sexe. Chaque fois qu'elle parlait des femmes, ses propos devenaient satiriques, et quelques-unes de ses boutades à cet égard sont demeurées célèbres.

Sur la montagne, Catherine s'installa dans un terrier de renard qu'elle agrandit à la mesure de sa taille, qui n'était pas très élevée; elle se nourrit de racines et de fruits sauvages, et elle connut, en cette solitude, à l'imitation des Pères des Déserts, la joie de vivre tout entière dans la contemplation la plus entière des choses divines. Le démon lui livra de terribles assauts, mais par contre, elle eut des ravissements et des extases dont M. Retté nous donne une idée dans les lignes suivantes :

C'était surtout par les belles nuits d'été que son âme se dilatait par delà les forces humaines et atteignait au ravissement. Souvent, dès que la rougeur incendiée du crépuscule avait fini de s'éteindre, la Solitaire montait s'asseoir au sommet de la colline. Là, respirant les effluves, qui s'élevaient de la terre calcinée par tout un jour de soleil torride, et l'arome résineux des pins, elle prêtait l'oreille aux vagues chuchotements des feuillages assoupis, aux crépitements sourds des genêts brûlés, et ces rumeurs diffuses lui rendaient plus sensible le silence infini des espaces nocturnes. Alors, elle levait les yeux vers le zénith et frissonnait d'admiration à contempler le scintillement innombrable des étoiles. Peu à peu, elles lui apparaissaient comme des pierreries incrustées aux portes de saphir sombre des palais du Très-Haut. Puis les astres se rapprochaient d'elle en traçant des sillages de feu; leurs flamboiements de pourpre et d'azur se mêlaient, formaient des tourbillons aux nuances de nacre, d'argent en fusion et d'or vermeil. Puis ils devenaient des anges volant à grandes ailes sous les arches de diamant de la Voie Lactée. Ensuite sa vision se transformait, et, d'imaginative, devenait intellectuelle. Elle concevait dans le temps d'un éclair l'ordre sublime qui réglait le mouvement de toutes ces sphères, qui traçait leurs gravitations autour de la Sainte Trinité radieuse. Puis son âme montait encore davantage et allait se perdre dans l'abîme de la lumière increée. Les mots font défaut pour exprimer ce qu'elle ressentait à ce point culminant de son extase.

Après huit ans de cette existence fondue en Dieu, Catherine dut rentrer dans le monde pour vaquer à la fondation d'un mo-

nastère de Carmes qui suivit la règle de la réforme due à sainte Térèse. Surmontant des difficultés dont l'auteur nous donne l'attachant récit, elle réussit à mener à bien cette tâche. Elle se fit construire un petit logis fort austère, auprès du couvent. Elle y passa cinq années dans l'oraison et la pénitence et y mourut, portant l'habit des Carmes, — et non celui des Carmélites, — en odeur de sainteté.

Camille de Soyecourt, après des luttes renouvelées contre sa famille qui prétendait la retenir dans le monde malgré elle, entra au Carmel, entraînée par une vocation irrésistible, peu d'années avant la Révolution. M. Retté, en retraçant sa vie, a particulièrement insisté sur la période où elle eut à subir, après le pillage de son monastère et la dispersion des religieuses par les sectateurs de la déesse Raison, les épreuves les plus angoissantes « à travers les gambades, grimaces et grincements de canines des anthropoïdes sanguinaires échappés de leur cage que les Michelet, les Hugo et autres rêveurs romantiques nomment *les géants* de 93 ».

Emprisonnée quelque temps au plus fort de la Terreur, remise en liberté par grand hasard, elle connut, ainsi que quelques-unes des Sœurs du Carmel, cachées avec elle dans un taudis de la rue Mouffetard, la faim et le plus extrême dénuement. Plus tard, chassée de Paris par un décret de la Convention interdisant aux nobles le séjour de la capitale, elle se réfugia aux Moulineaux dans une propriété de sa famille dont le régisseur s'était emparé. Elle y fut accueillie à condition qu'elle s'emploierait comme tâcheronne au service de son ancien serviteur. Puis elle habita avec une Carmélite de Pontoise qu'elle avait recueillie. Ce fut le moment de sa plus grande détresse :

Que de fois, dit-elle, j'ai passé la journée sans nourriture ! Le jeûne du Carmel si rigoureux n'approche pas de celui qui m'était imposé à cette époque. Quand j'avais pu, grâce à un peu de travail ou à la charité d'autrui, obtenir quelques aliments, mon inhabileté à les préparer les rendait presque inutiles. Ma compagne n'était guère plus adroite que moi. Si bien que habituellement nous n'obtenions que d'étranges ragoûts. — Par exemple, il leur arrivait d'acheter un hareng saur. Ne sachant de quelle façon l'accommoder, elles le faisaient cuire dans de l'eau chaude et trempaient leur pain dans le bouillon. — Mon estomac, reprend-elle, avait bien de la peine à garder ce potage. Mais ce n'est pas tout ; une fois nous avions réservé le poisson pour notre repas du lendemain, quand

un malencontreux chat, peu soucieux de nos mésaventures, y ajouta celle de dévorer, la nuit même, notre réserve.

Après le 9 Thermidor, n'ayant pas émigré ni subi la confiscation, elle rentra dans une partie des biens de sa famille et put reconstituer sa communauté dont elle fut nommée prieure. Mais la sécurité manquait encore. De temps en temps, la populace, à l'instigation de la presse jacobine, s'ameutait autour du monastère et menaçait de le mettre à sac. Toujours la Mère Camille réussit à sauver ses filles et l'asile où elles s'étaient réunies. M. Retté donne un exemple remarquable du courage qu'elle montra en ces occasions périlleuses :

Un matin, écrit-il, un détachement d'artilleurs envahit la rue Vaugiraud [où se trouvait le couvent] et braque une pièce de canon contre la porte du monastère. La Sœur Camille, informée de ce qui se passe, rassure la communauté : « Je vais, dit-elle, me placer moi-même à la porte, et si l'on tire je recevrai le boulet. » Et, en effet, elle va s'asseoir sur une marche du perron, face aux artilleurs. Elle ne leur dit rien, se contentant de les regarder avec beaucoup de calme. Déconcertés par tant de sang-froid, admirant malgré eux le courage de cette frêle petite femme, les sectaires battent en retraite.

On lira avec intérêt, dans *le Soleil intérieur*, la suite des aventures tragiques de l'intrépide Carmélite et, entre autres, le récit de la persécution qu'elle eut à supporter sous l'Empire pour avoir propagé la bulle d'excommunication fulminée contre Napoléon par le pape Pie VII, prisonnier à Savone.

Louis Peyrot, atteint de tuberculose, pendant qu'il faisait ses études de médecine, déploya, grâce à son catholicisme ardent, la plus grande abnégation au cours de la maladie qui l'emporta prématurément. Il eut l'idée touchante de fonder une union de jeunes gens atteints du même mal que lui et qui, par un bulletin mensuel, s'exhortaient mutuellement à supporter joyeusement leurs souffrances à l'image de Jésus-Christ et à s'offrir en victime pour le salut de la France au cours de la grande guerre. Peyrot se dévoua aussi au soin des blessés et aux convalescents dans un sanatorium qu'il avait fondé. Ses lettres, dont M. Retté donne des extraits étendus, révèlent une âme magnifique où rayonnait, en toute sa splendeur, l'astre de l'amour de Dieu.

Tel est, résumé brièvement, le contenu du *Soleil intérieur*. Ecrit d'un style vif et coloré, parsemé d'anecdotes caractérisant

bien les mœurs et les époques, fondé sur des documents authentiques et précis, il séduira tous ceux qui goûtent à la fois la réalité vivante et les beautés de la Mystique.

Mémento. — *La Vie spirituelle,* Ascétique et Mystique, numéro d'avril : l'article de D. Joret : *l'Extase.*

ROBERT ABRY.

LES REVUES

Belles-Lettres : hommage à John-Antoine Nau ; opinions de M. Charles Tillac ; vers inédits. — *Revue bleue* : la résurrection polonaise prophétisée au milieu du XVIII^e siècle. — Mémento.

Le numéro d'avril de **Belles-Lettres** est un hommage à John-Antoine Nau : un noble hommage, digne du grand poète et du bel écrivain. L'Académie Goncourt s'honora de lui décerner son prix, la première fois qu'elle l'attribuait, en 1903 ; et il s'honora de l'avoir obtenu sans l'avoir sollicité. Qu'il serait beau, par notre temps singulier où, les prix se multipliant, la brigue inspire les candidats plus que la passion des Lettres, — de revoir les Dix découvrir le semblable, le frère de cet artiste impénitent, épris de la mer, des espaces, des couleurs, des idées de l'harmonie des mots !

Nau est un maître. M. Charles Tillac écrit fièrement :

Nous acceptons l'Art de Nau, piété, joie, lumière et musique, comme le seul qui convienne à notre époque de réalisme et d'effroi. J'entends : l'effroi mystique. Nous l'acceptons en dépit de toutes les Facultés qui s'attardent encore en l'Art imprécis du Romantisme ou consacrent la date de 1870 comme celle d'un renouveau littéraire. — Et malgré les snobs dont un caprice pourrait d'ailleurs « lancer » Nau à cause de la drôlerie du lancer ; — et malgré les tout jeunes gens du dernier débarquement de Cythère : frais et roses, attendant, en présence des pots de crème, la manière de s'en servir...

Démobilisés, nous connûmes l'œuvre profonde du maître — *Hiers bleus, Vers la Fée Viviane, En suivant les goélands, Au seuil de l'Espoir,* — bien longtemps après avoir désiré qu'elle fût. Tellement que, pour réaliser à la fois notre idéal et l'œuvre de justice envers Nau, nous eûmes seulement une constatation à faire : *la voie est ouverte ;* maintenant, nous devons tenir compte d'un souci plus grave : *l'Aîné nous a précédés.*

Il est bon de lire cela, qui nous prouve qu'une génération nouvelle travaille, œuvre avec foi, dédaigne la sotte habileté d'une critique littéraire qui accorde son attention aux excentriques,

aux bateleurs, aux ignorants dont la fallacieuse originalité littéraire se borne à des artifices typographiques oubliés qu'employaient déjà, vers 1890, Michel-Féline et quelques autres disparus.

M. Tillac perce à jour les moyens de ces faux artistes :

L'organe vocal, la voix humaine et toutes ses inflexions sont absolument nécessaires, — je ne dis pas à la compréhension, — à la création même du poème. Vérité tellement évidente, et méconnue par ceux-là qui veulent se servir des vers pour démontrer les propriétés du carré de l'hypoténuse... « Malheureux, que faites-vous, vos vers sont chantants ! »... C'est en ces termes qu'un jeune lion poussif terrifiait un provincial pas assez averti... « Vos vers sont chantants !... Blasphémateur de canton ! Ne savez-vous pas que nous recouvrons nos cuivres et nos flûtes d'un édredon bien sourd ? La poésie c'est le contraire du jazz-band... Etouffons les bruits, les sons et les rythmes... C'est difficile ?... Pas tant que cela ; voici la méthode : vous prenez des vers parfaitement réguliers, vous leur enlevez la rime, puis vous les cassez en deux... Avec beaucoup de majuscules et quelques lignes de prose, le poème moderne est parachevé. Cassez vos œuvres ! »

Et plus loin, M. Charles Tillac constate :

Voici que le Romantisme est mort d'avoir persisté dans la recherche d'un Idéalisme vague, Paradisiaque Panthéisme ; l'erreur des Symbolistes dissidents fut aussi de substituer leur ésotérisme à la claire notion de Foi. La guerre que nous venons de subir nous a fait un contact journalier de la mort, la conscience plus nette, et le Rêve plus défini. Désormais subsistent deux systèmes de philosophie littéraire : le oui et le non. Pas d'intermédiaire, pas de compromis. Le *non* qui blasphème (dernières pages du *Feu,* de Barbusse) ou l'acceptation totale de la tradition mieux comprise, mieux interprétée. Baudelaire, Rimbaud, Verlaine sont des voyants et des croyants. Ainsi nous apparaissent-ils, et sans doute sous leur vrai jour, en 1922, — John-Antoine Nau qui leur succède dote la Littérature de l'Extase et de la certitude. Le cycle est fermé : Souffrance (Baudelaire), Larmes (Verlaine), Gestation philosophique (Rimbaud), Joie et Rêve (Nau).

Nous ne pouvons pas sortir de la zone lumineuse balayée par ces quatre *phares.* Mais il nous plaît de demeurer le plus longtemps possible sous la clarté du dernier.

Surtout depuis que nous connaissons l'existence des *Poèmes triviaux et mystiques* (La vie humble de tous les jours, et les joies quotidiennes), ces vers posthumes vont bientôt apprendre au public toute la grandeur d'âme, toute la délicatesse de celui qui vint les composer sur la côte bretonne, voyageur las.

Les extraits des « Poèmes triviaux et mystiques », que publie la revue *Belles-Lettres*, annoncent un livre qui grandira John-Antoine Nau dans la gratitude de ses admirateurs. Ceci est la fin d'*Ambition*, l'une des pièces tirées de ce recueil :

Hélas ! Je ne serai, quand il faudra mourir,
Ni Saint, ni Juste qu'un rayon suave pare,
Ni l'un des épargnés que sauva leur douceur :
Je crains les déserts noirs fluides, les errances
Dans les abîmes, dans le vertige et l'horreur...
... Et proche, l'âpre seuil, entrevu par ma peur,
Du séjour affolant des Tourments et des Transes !

Mon plus bel espoir est qu'une bonté d'antan,
Maternelle, qui m'ait absous, petit enfant,
M'appelle dans la nuit de ténèbres mouvantes ;
Et, fléchissant le Grand Miséricordieux,
M'attire loin des flots bramants des Épouvantes :
Lors, je n'implorerai qu'une miette des cieux,
Un mince abri, tout près de l'âme tutélaire :
Et je me blottirai, craintif, comme transi,
Mais heureux du bonheur de plus dignes qu'éclaire
Le Soleil des soleils... — tel en ce monde-ci
Un bon chien fourvoyé qui gêne, — et qu'on tolère...

§

M. Adam de Lada commence, dans la **Revue bleue** (1er avril) une étude sur « le théâtre slave de l'avenir ». A propos de l'œuvre de Stanislas Wyspianski, il évoque en ces termes la figure de Wernyhora, l'annonciateur de la résurrection nationale polonaise:

Petit-Russien, joueur de vielle et chanteur ambulant, Wernyora a vécu vers le milieu du dix-huitième siècle en Ukraine. Personnage assez mystérieux, — on n'a jamais su au juste s'il avait été hostile ou favorable aux Polonais, — il avait prédit le fameux massacre des Polonais par les Ukrainiens (1768), et il était de son vivant devenu une figure légendaire. Ses prophéties ont été soigneusement notées par des contemporains et nous sont connues par plusieurs sources. Sues par cœur jadis par chaque Polonais, la presse polonaise s'en est beaucoup occupée dès les débuts de la guerre. Wernyhora, d'abord, y prédit le prochain démembrement de la Pologne, suivi d'un long et dur esclavage. Il mourra avant ces événements, mais il promet aux Polonais de *revenir*. Ce sera quand, après que le cadavre sanglant de leur patrie se sera trois fois retourné dans la tombe, — après les trois infructueuses révolutions, — ils auront eux-mêmes désespéré de la Pologne. Alors,

précise-t-il, « *une guerre générale s'allumera au sujet d'un petit pays ; les Turcs passeront le Danube et feront boire leurs chevaux dans la Vistule* (le fait, on le sait, s'est produit quand la Turquie, alliée des empires centraux, s'est vue forcée d'envoyer des régiments en Galicie) ; *les Moscovites défaits recaleront jusqu'au Dniepr ; ils seront écrasés et la République polonaise sera constituée dans son ancienne gloire* ». — Et la parole se fera chair. Oui, — du ciel ou de l'Enfer, — il reviendra, le barde ukrainien.

Mémento. — *La Revue de l'Afrique du Nord* (1er avril) : « A bord, en Méditerranée : 1917-1918 » par M. le commandant J. Pinguet.

L'Europe Nouvelle (15 avril) : « Les chemins de fer russes et les intérêts français ».

Le Crapouillot (16 avril) : « Le Salon de la Nationale », par MM. Galtier-Boissière et L.L. Martin.

La Renaissance (15 avril) : « Pour les intérêts français dans la mer Noire », amiral Degoux.

L'Opinion (15 avril) : C. D : « La Mort du général Gallieni ». — M.G. Pierodon : « Comment embellir Paris ». — M. O. Havard : « L'Empereur Charles, prince français ».

La Muse française (10 avril) : M. E. Reynaud : « Le poète et la foule ». Poèmes de MM. Ch. Le Goffic, Ch. Derennes, A. Marchon, H. Martineau.

Revue hebdomadaire (15 avril) : Prof. Tuffier : « La France en Extrême-Orient ».

Revue de la Semaine (14 avril) : M. André Hallays : « L'Alsace d'aujourd'hui ». — Mme Gina Lombroso : « La personnalité et le charme de la femme ».

Choses de Théâtre (avril) : « Le tombeau d'Henry Bataille », par M. Denys Amiel.

Les Ecrits nouveaux (avril) : « Casanova », par M. André Suarès. — « L'art prolétaire » en Russie, par M. A. Toupine.

La Revue de France (15 avril) : « Selon l'Intermezzo », poèmes de Mme de Noailles. — « Paradoxe sur les Chinois », très curieux article de M. Jean Rodes.

Revue Mondiale (15 avril) : M. Gomez Carrillo : « Les jours et les nuits de Barcelone ». — « Les romanciers haïtiens », par M. Louis Monceau.

La Revue Universelle (15 avril) : M. L. Dunoyer : « Einstein et la relativité ».

Revue Bleue (15 avril) : M. C. Jullian : « La conversion du Monde à l'Hellénisme ». — « Le Trésor », nouvelle de Mme L. Delarue-Mardrus.

Les Marges (15 avril) : M. René Martineau : « Léon Bloy chez Rolli-

nat ». — « Les petits sabots », nouvelle de Johann de Meester. — « ... à la manière de », par Fagus.

Revue de Paris (15 avril) : Lord Sydenham : « La Grande-Bretagne en péril dans l'Inde ». — « L'homme traqué », roman de M. Francis Carco. — « Les Soviets à Gênes ». — M. Paul Painlevé : « Einstein à Paris ».

Revue Germanique (avril-juin) : M. Victor Fleury : « Les sources de Freiligrath ».

Le Divan (avril) : « Petit Poème » de M. Tristan Derême. — M. Emile Henriot : « Eloge de l'Erudition ». — « Pour piano et violon », par M. R. Martineau. — « Vains regrets », par M. J. Tenant.

Revue des Deux Mondes (15 avril) : M. André Chevrillon : « De la pointe du Ras à l'île de Sein ».

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Lettres inédites de Paul Bourget à Octave Mirbeau (1887 à 1890) (Sur la Riviera, 18 avril).

Sur la Riviera, cette curieuse feuille niçoise qui publia, il y a quelques semaines, les lettres inédites de Villiers de l'Isle-Adam que le *Mercure* s'est empressé de reproduire, nous donne aujourd'hui des *Lettres inédites de Paul Bourget à Octave Mirbeau* (1887-1890), lettres très intéressantes pour l'étude psychologique de ces deux écrivains. On y sent, note l'éditeur, les scrupules de Paul Bourget, et ses angoisses d'artiste, et toutes ces subtilités psychologiques auxquelles il doit sa renommée.

Ce mercredi
7, Rue de Monsieur.

J'ai bien reçu le volume, ami très lointain et que je vois si peu. Je vous avais reconnu sous le masque d'Henry Lys, lorsque parut au *Gaulois* l'histoire que vous m'avez dédiée, histoire que j'aime beaucoup, car c'est notre confession un peu à tous, nous autres pauvres diables d'hommes à imagination qui avons plus ou moins notre fantôme, comme Hamlet, notre grand frère aîné, pour se mettre entre la vie et nous !

Je voudrais vous voir. Voulez-vous venir déjeuner chez moi un des jours de la semaine qui vient. Nous causerons un peu et vous me direz ce que vous faites. Moi, je travaille à un médiocre roman où je gâte un admirable sujet, faute d'avoir le talent nécessaire (1). Ceci n'est

(1) Il s'agit sans doute de *Mensonges*.

pas une phrase de fausse modestie, c'est l'aveu d'une mélancolique impuissance à me contenter dans la poursuite acharnée d'un Idéal d'Art qui fuit toujours.

Votre fidèle PAUL BOURGET.

Chose bizarre, le héros de mon roman loge rue de Lincoln. Réminiscence qui vous fera sourire.

Ce mardi, 1er février 1887.

Ainsi le roman vous a plu, mon cher ami. Votre billet me console d'articles odieux, comme celui de l'autre jour dans le *Voltaire*. Et voyez, j'ai été tout heureux que Blavet ait mis votre nom avec le mien dans son *Parisis*. Mais l'envie qui est écrite dans tant de regards ; mais d'apprendre la trahison de celui-ci, de celui-là, et de se savoir outragé par des hommes dont on estime le talent et qui vous en veulent, de quoi ? mais le sentiment de la solitude intellectuelle qui grandit, voilà ce qui fait à la longue une plaie intérieure. Votre billet a été un baume. L'effet en sera passé demain, mais aujourd'hui, j'ai eu, grâce à vous, des heures plus gaies, et je vous en remercie comme je vous aime de cœur.

PAUL BOURGET.

P. S. — Quelle fin superbe vous m'indiquez ! — Oui, cela, ce pardon torturant pour celui qui pardonne, ce renoncement même à la vengeance et le remords de cette générosité après la mort naturelle de Termonde, voilà un thème admirable. Je ne l'ai pas vu et j'ai fini banalement. Mais c'est que je considérais ce livre comme si manqué !... Vous ne sauriez croire combien j'ai été découragé et quelles heures j'ai traversées. — Et il faut recommencer toujours, toujours, et l'on est envié *de cela !*...

Ce 16 novembre.

Merci, mon cher Octave, de votre lettre. Tout ce que vous dites du mari est juste. Il a été fait trop légèrement, au lieu que j'avais quelque chose de si beau à peindre. Le Marneffe dont sa femme elle-même ne sait pas ce qu'il sait. Mais voilà, j'ai été pris par le goût de la douleur, — si bizarre que soit un tel accouplement de mots, — et je n'ai plus vu que Claude et que René (1). Oui, Claude, c'est vous et moi fondus, mêlés, et pour cette étrange raison, qu'à l'époque de ma vie où je gravissais, moi aussi, ce calvaire de l'amour méprisant, je ne faisais que me souvenir des souffrances que je vous avais vu éprouver. Une hallucination rétrospective me ramenait aux heures où j'avais reçu vos navrantes confidences et je retrouvais dans des phrases de vous autrefois entendues l'écho de ce que j'avais à subir. C'est pour cela qu'en créant un personnage à ma ressemblance je l'ai créé aussi à la vôtre, et je voudrais que ce fût à la ressemblance encore de tous ceux qui ont

(1) René Viney, personnage de *Mensonges*.

pu dire le « quel dommage ! » de votre roman qui résume tout le mien (1).
Je suis à la veille de repartir pour le soleil. Si vous devez revenir à Paris prochainement, faites-moi signe, mais je ne l'espère pas. Je mets ici pour votre chère malade tous mes vœux de guérison et, en vous remerciant encore, je vous serre les deux mains de cœur.

PAUL BOURGET.

7, rue de Monsieur,
11 mai 1889.

On m'apporte, mon cher Mirbeau, l'article du *Figaro* avec indignation, et je le lis en mourant de rire que vous, qui me connaissez pourtant, vous puissiez vous faire l'écho de pareilles calembredaines qui mériteraient, si elles étaient vraies, que je fusse tympanisé dans six cents chroniques. Mais pour l'amour de Dieu, — car il s'agit bien de votre ancien ami Bourget, je reconnais cela à deux ou trois traits, — me croyez-vous assez bête pour faire dire dans les journaux que je chasse à l'ours, et, n'avez-vous pas vu, dans les notes où l'on insinuait cela, une de ces joyeuses fumisteries, — comme ils disent, — qui se fabriquent dans les bureaux de rédaction ? Me prenez-vous pour un homme si naïf qu'en recommandant, comme cela m'est arrivé quelquefois, des jeunes gens dans lesdits journaux, je m'attende à ce qu'ils chanteront mes louanges ? Octave, Octave, que fites-vous de la misanthropie professionnelle dont vous me donneriez une belle aversion, à moi, de faire étalage, si je ne savais que vous êtes un grand enfant, mené par ses nerfs, son humeur, et victime de tout ce qu'on lui raconte. J'ai eu tant d'affection pour vous, et j'en ai tant encore malgré les distances et les séparations, que je ne veux pas, ce qui est plus sérieux que toutes ces balivernes, *que vous m'en vouliez de votre article,* et je ne peux pourtant pas vous donner ma parole que je n'ai jamais fait insérer de notes dans les gazettes pour utiliser en vue de la réclame aucun deuil de famille ; c'est trop insensé de croire cela, et trop comique de me voir entourant le bon Lemerre d'une circonvallation machiavélique pour l'empêcher de servir la gloire — de qui ? D'écrivains comme Daudet, qui nous dépasse de combien de milles ! ou comme Prévost et Hervieu pour qui j'ai bataillé un peu partout ! Tenez, absurde compagnon que je ne peux m'empêcher d'avoir là, dans un coin de mon cœur, vous seriez à éviter pour votre facilité à tout admettre comme vrai, si je ne pensais que vous devez m'en vouloir de quelque menue chose d'amitié et, ceci devenant plus grave, je vous demande laquelle, à moins, ce que je ne croirai jamais, qu'il ne faille vous dire comme à trop d'autres en constatant qu'un peu de succès vous rend injuste envers un vieil ami : « *Tu quoque, mi fili !* » Mais, je ne vous le dirai pas, parce

(1) C'est *Le Calvaire* auquel M. Paul Bourget fait allusion.

que je vous crois un grand diable d'emballé qui fonce à droite, à gauche avec une vraie bonne foi. Et c'est à cette bonne foi que je m'adresse pour vous dire : « Voyons, vous ai-je jamais rien fait qui vous prouve que je sois un imbécile et un scélérat combinés ? » Si vous me répondez oui, vous êtes encore plus fou que je ne croyais. Mais répondez-moi vite non. Ne me tirez plus dessus avec ces boulets-là, et, le jour où il vous plaira de dire que vous n'aimez pas mes livres, faites-le, vous qui avez tant de talent, d'une manière digne de vous et de votre dévoué quand même.

PAUL BOURGET.

Jeudi (février 1890).

Votre lettre m'a été douce, mon cher Mirbeau, parce que je ne l'espérais plus, et que cela, que vous n'eussiez pas eu besoin de me l'écrire, me faisait une grosse peine. Elle n'est pas tout ce que j'aurais voulu. Mais quand vous me parlez de fêlures d'amitié, de moi à vous, hélas ! vous me prouvez que vous n'avez jamais su combien je vous avais donné une affection autre que celles que vous rencontriez dans ce cher Paris. Je m'en suis douté déjà que vous ne le saviez pas, quand vous vous êtes marié sans me l'écrire. Souvenez-vous, quand nous avons déjeuné ensemble cet automne, de ce que je vous ai dit. Ma voix m'a bien trahi si elle ne vous a pas révélé alors l'émotion que j'avais ; et puis, je suis si bête, malgré tant d'expériences, que j'ai cru que vous sentiez mon amitié dans cette phrase que je vous disais. Et puis, ce n'était pas. N'en parlons plus. Ces mésintelligences du cœur sont la loi même de la vie, du sentiment. Il faut sentir tout de même.

Je vous crois quand vous me dites que certaines phrases ne me visaient pas dans votre article. Mais, ami, comprenez-le bien, ce n'est pas cet article qui m'a peiné. C'est que, *vous*, il vous vienne à la pensée d'écrire sur moi autre chose que de la grande et haute critique. Je vous le répète, vous eussiez discuté à fond toute mon œuvre, en donnant vos raisons de ne pas l'aimer, de n'en rien aimer intellectuellement, et vous m'eussiez écrit : « Mon cher Paul, j'ai cru devoir dire cela, je l'ai dit », que moi, je vous eusse dit merci de m'estimer assez pour me traiter avec cette grande sincérité. Ce qui fait mal, voyez-vous, c'est de rencontrer, dans une main qu'on a serrée bien vraiment, cette pointe de poignard. D'une autre main on n'y prendrait pas garde. Mais de celle-là !... Enfin, laissons ces misères auxquelles je veux ajouter quelques mots encore. Vous me parlez de réclame autour de mon nom. Je vous dis que j'y suis bien étranger, et c'est tout ce que je peux dire. La réputation à Paris comporte des centaines de choses sur lesquelles nous ne pouvons rien. Je vous en ai cité comme un exemple les ours mystificateurs de l'Engadine.

Il reste qu'il m'est arrivé dans ma vie d'écrire quelques préfaces et

de recevoir quelques reporters. Les préfaces, sachez-le, ont été presque toutes la raison d'acceptation du livre que je préfaçais par l'éditeur ; exception faite pour celle donnée à Bataille (1) qui fut, elle, le remerciement d'un grand service reçu de lui S'il m'est arrivé d'y employer le *je* avec excès, croyez-vous que ç'ait été par griserie du succès comme vous dites ou par simplicité ? Quant aux interviews, ne savez-vous pas qu'il est quelquefois impossible de s'y soustraire, et si vous lisiez les deux ou trois que j'ai subies. peut-être me rendriez-vous la justice que j'ai, comme à propos du *Mensonges*, défendu des auteurs et des acteurs qui avaient bataillé pour moi Ou comme à propos de *Disciple*, dégagé de mon roman le pauvre Chambige, pour que personne n'ait le droit de dire : « Voyez ce qu'en pense son maître Bourget. » Mais les reporters décrivent l'appartement ? Avouez que j'y suis pour d'autant moins, qu'en général ils prennent celui de Claude dans *Mensonges* avec les Degas, les Monet, etc., que je n'ai pas chez moi.

Non, mon cher ami, le succès ne m'a pas grisé, car il est traduit pour moi, puisque succès il y a, par des amertumes infinies. J'ai payé le bruit, que deux ou trois de mes livres ont soulevé, trop cher, puisqu'il m'a fallu voir le souvenir de mon caractère terni dans certains cœurs, et des préventions naître là où j'avais connu de si tendres sympathies. Reconnaissez-le et revenez-moi, mon cher Mirbeau, et non seulement je ne vous en voudrai pas de cet article, mais je lui en serai reconnaissant, à cette page de mauvaise humeur, si elle m'a fourni l'occasion de vous montrer que l'ami d'autrefois et qui vous plaignait quand vous souffriez, qui savait trouver pour vous des mots d'apaisement dans vos larmes, qui vous disait de croire en vous, qui vous menait chez Mme Adam parce qu'il croyait, lui, au *Calvaire* à peine ébauché, que cet ami est toujours le même ; il vous tend la main et il vous dit : ne me méconnaissez plus, et puis il vous souhaite un peu de paix du cœur auprès de la compagne dont vous m'avez dit qu'elle vous avait guéri de vos anciennes plaies Et puis, si jamais les méchants se mettent entre nous, rappelez-vous cette lettre et demandez-vous si quelqu'un qui n'eût pas tenu à pouvoir toujours vous être ami, vous l'eût écrite, — celle-ci et l'autre ?

Votre dévoué

PAUL BOURGET.

Hyères, *Hôtel Continental.*

Ce Vendredi (février 1890).

Cher Ami,

Vous voyez que je suis toujours dans mon tombeau d'Hyères. J'ai

(1) Il s'agit sans doute d'Albert Bataille, chroniqueur judiciaire au *Figaro*, auteur d'un roman : *La Conquête de Lucy*.

changé de demeure pour monter dans une espèce de tour d'où je vois la longue et triste côte, la mer avec ses voiles,les îles et tout ce que le poète ancien appelle d'un si beau mot : le ciel incorruptible !

Je travaille dans cette solitude sans beaucoup de verve ; mais je travaille. Savez-vous que ce grand voyage de Nice (1) m'effraie deux fois, à cause du temps ; je suis maintenant à compter mes jours,passant au *Figaro* après Maupassant et Hepp. Ensuite à cause de tant de gens que j'y connais et auxquels je ne pourrais pas échapper. L'incognito, sur cette côte du diable, ne serait possible qu'avec les lunettes bleues de notre feu Boulanger (2). Je n'espère donc pas aller vous voir tout de suite, mais je veux vous dire la joie que m'a causé votre billet. Ne faites plus allusion jamais à la petite chose qui mit comme une brume entre nous. Cela n'a jamais été. Puisque vous avez senti sur ce quai lumineux du port de Cannes que j'avais gardé pour vous un sentiment d'amitié vivant et vrai, ne l'oubliez pas. La vie est une grande trompeuse. Son mirage nous empêche trop souvent de voir la nudité des âmes. Il faut remercier les dieux quand il nous a été donné une fois de montrer un peu de notre véritable cœur et dire comme le fantôme dans la sublime scène : *Remember me*, Hamlet, *moi* et non ce qu'*ils* en disent.

Comment supportez-vous le Carnaval cosmopolite qui remue là-bas au bord des flots bleus ? Vous aimeriez mieux, je vous jure, la Cité d'ici, ville de mort de toutes choses, où je vis parmi les fleurs, parmi les innocentes et tendres fleurs. Faut-il que ces bouches parfumées ne puissent rien nous dire, ni répondre jamais à la caresse qu'enfantinement nous leur donnons pour respirer leur chère haleine ?

J'ai rencontré, dans le jardin plein de palmiers et de roses qui est en bas de la ville un être rare et que vous ne connaissez pas ; le vieux poète Edouard Grenier, celui qui dans son *Pensero* a écrit ces deux lignes : « Il ne faut toucher aux blessures du cœur que pour les guérir. » A soixante-dix ans, il a l'âme vibrante et si jeune. C'est une sensation si chaude et qui vous fait sentir l'autre monde, le bord mystérieux du pays où vivent les morts, que cette flamme d'enthousiasme et d'esprit immortel dans des yeux qui bientôt se fermeront et dont nous ne saurons jamais de sûre science s'ils se sont ouverts ailleurs. Mais croyons-le pour ne pas maudire celui qui nous tira de notre nuit.

Ecrivez-moi, cher ami, quand vous aurez quelques minutes. Dites à votre charmante femme tous mes souvenirs et croyez-moi votre toujours affectionné.

PAUL BOURGET.

(1) Octave Mirbeau habitait alors à Nice dans une villa de l'Avenue des Baumettes, qui appartient aujourd'hui à Maurice Mæterlinck.

(2) Paul Bourget doit faire allusion à la mort *morale* du général, enfui à Jersey pour échapper à la Haute-Cour. Boulanger se suicida en septembre 1891.

L'amitié et l'admiration désintéressée que témoigne ici Paul Bourget à l'auteur du *Calvaire* est noble et émouvante.

R. DE BURY.

ART

Le Salon de la Société Nationale. Exposition de sculpture de taille directe organisée par la Douce France. (Galerie Barbazanges.)

Il serait difficile de noter entre ce salon et ceux qui l'ont précédé des différences sérieuses. Quelques sociétaires de marque sont absents, Albert Besnard entre autres. Le caprice du jury ou des repêchages y font figurer quelques jeunes, notoires par leur hardiesse, comme aussi quelques fignoleurs inattendus. Le jury paraît avoir fonctionné avec quelque nervosité. Il a été peu favorable aux artistes audacieux; il a refusé les uns et écourté fortement quelques-uns de ceux qu'il a admis. Tous les ans, avant la réunion du jury, il n'est bruit que de la large compréhension des efforts neufs qui orienteraient vers des destinées plus larges le Salon de la Société nationale. Après les assises on déchante. Il s'y assemble beaucoup de braves gens pour qui l'art c'est leur formule d'art, le métier pictural le métier qu'ils exercent les uns bien, les autres médiocrement. Une sorte d'élégance correcte et académique est très appréciée. On s'exagère la portée de ces élégances et leur action sur les amateurs d'art. Il y a là des coquets qui se survivent et des peintres qui n'ont jamais eu lieu. Une part de la valeur d'art de ce salon, c'est la foison à l'autre de peintres très académiques et sans aucun talent. On n'en trouve à la Société Nationale que très peu, et, si l'on veut, pour la graine. Donc une meilleure tenue, ce qui fait admettre l'idée d'une excellente tenue générale. Ici, on dit très peu de sottises, mais aussi il arrive qu'on n'en dise rien du tout. Faut-il en induire que ce salon n'offre pas un vif intérêt? Evidemment non; un groupement aussi nombreux ne peut être stérile. Ce salon est une bonne carte d'échantillons de tendances, les unes moyennes, les autres intelligentes et hardies. Elle correspond au goût d'amateurs éclairés, mais très prudents ou avertis de la valeur d'un artiste par une longue gloire. Le nom nouveau au-dessous d'œuvres de valeur fraîche est rarissime. Quelques maîtres fréquentent là parmi beaucoup de gens distingués. La présentation n'est pas une merveille. Elle est banale pour la peinture, mauvaise et

inharmonieuse pour la sculpture. Seuls les graveurs ont tiré de leurs œuvres les éléments de salles bien disposées.

§

Ce salon peut s'enorgueillir de quatre admirables toiles de Raffaelli. C'est, figuré avec une infinie délicatesse le paysage d'arbres et d'eaux du cap Martin ; les eaux miroitantes sous les belles frondaisons robustes au pont de Quimperlé ; des palais vénitiens groupés sous le soleil avec de pittoresques silhouettes humaines, tout cela de l'art le plus expressif et le plus détaillé dans une ligne très pure, des chefs-d'œuvre de savante simplicité où tout est dit, art d'une rare puissance de par son style fort et souple qui veut tout exprimer, qui y réussit par la polyphonie de l'accent et qui montre que le chemin de l'émotion n'est point dans des abréviations arbitraires, mais dans une vision complexe traduite avec force et avec toutes ses nuances.

Un très beau portrait de L.-C. Breslau par elle-même la montre au travail. L'énergie du modelé et de l'expression de la physionomie de l'artiste, l'intellectualité de cette figure contrastent avec l'allure souple d'un petit modèle, aux cheveux roux, qui saisit un fruit dans un compotier et scintille de vie heureuse et machinale. Un portrait de Mlle Zillhardt, joliment baigné de lumière adoucie, une belle étude de fillette, des tableaux de fleurs très harmonieux sont groupés autour de cette très belle page. A côté de ces maîtres réels, voici M. Boldini qui, tout de même, a des qualités d'acuité moderniste, mais qui campe des personnages comme en un mouvant rideau de théâtre, et son plancher semble entraîner fleurs et tapis vers un Maelstrom mondain. M. Weertz a songé à la peinture d'histoire et voici dans une ombre à la Carrière, mais vernissée, un fantômal, mais brillant Robespierre. Des moissons et des laveuses de M. Lhermitte affirment une fois de plus sa science du détail et son entente du décor. Ainsi l'esprit de ce Salon fait voisiner parmi ses vedettes Raffaelli et Boldini, Louise Breslau et M. Weertz. Il y a longtemps que dans ce bizarre assemblage l'art a reconnu les siens. Louis Legrand est l'hôte intermittent de la Société Nationale. Il l'honore cette année d'une très belle figure de *Buveuse de thé*, d'un admirable et simple dessin, et d'un sous-bois très délicat. Le modernisme de Louis Legrand, quand il traduit la joliesse féminine, associe à quelque ironie une émotion plastique profonde, une vision à

la fois indulgente et clairvoyante, une sorte d'apitoiement admiratif d'une singulière saveur. Georges d'Espagnat interprète le nu féminin avec une tendresse subtile et pittoresque. Ses corps, d'une si jolie suavité, s'enlèvent d'une ligne vigoureuse et flexible. Sa *Femme au bas gris* donne une forte impression de jeunesse souple.

William Malherbe n'a qu'un tableau, un portrait de femme en rose d'une rare séduction ; le mouvement est simple et vivant ; les harmonies de la robe rose suivent l'inflexion du corps et s'éclairent en jolies subtilités. Ce portrait peut compter au nombre des meilleurs de Malherbe avec celui de Mlle Lequien et de Paul Gallimard. Trois visions d'Italie rappellent l'art simple, robuste et classique de Paul-Emile Colin. La peinture de Colin n'est point encore appréciée à sa valeur. N'est-ce point que sa réputation de graveur semble à nombre de gens devoir lui suffire? Il est remarquable qu'à un moment où tout le monde parle de classicisme, où tous les irréguliers, qui ont si curieusement et si furieusement bouleversé l'équilibre du tableau, tout en se servant de procédés scolaires, prétendent que leur assagissement se rallie à un pur classicisme, on ne s'aperçoive pas que P.-E. Colin, fort de son beau métier de graveur et de la puissante sérénité de son esprit, réalise, sans fanfare ni programme, ce retour à ces traditions un peu statiques et traite du même faire ample et simple la vie rurale de France et la beauté des visions d'Italie. Qu'importent devant la vie puissante de ses figures et leur bel équilibre, devant leur parfaite construction, quelques simplicités excessives du décor qui les entoure.

André Chapuy a toujours hésité entre l'humour et l'émotion. Nul mieux que lui n'a su interpréter le lamentable pittoresque du carrefour ; nul n'est plus sensible aux grands paysages urbains, rigides et désolés, aux frimas accablants qui rendent le travail humain plus pénible. On se souvient de ses tragiques débardeurs, comme de ses chanteurs bouffons. Le voici dans ses deux gammes principales, en des paysages de neige très complets et une entrée de croque-morts d'allures très vigoureusement rendues dans leur trivialité. Mlle Angèle Delasable envoie un très beau portrait de jeune femme. C'est aussi un beau portrait de femme qui représente Rupert Bunny, dont une très proche exposition permettra d'apprécier le grand effort vers une peinture lyrique et

décorative, vers la splendeur colorée. Verhoeven, fidèle à son Extrême-Orient, trouve et traduit tout l'onduleux d'une figure de femme qui mime une musique entendue, danseuse passionnée d'un art rituel. Un nu de Mlle Karpelès apparaît comme d'une seule coulée de bronze clair, élégant et sobre. Le portrait de l'artiste par elle-même est une belle page, calme et méditative, de ligne et d'ornementation très simples, évocatrices d'une mentalité très fine. C'est aussi une page très délicate que cette *Liseuse* de Jaulmes, cette description d'une figure blonde et blanche, si réfléchie et si stricte. Jeanes a enrichi de palette ou plutôt accordé à une page de légende une polychromie plus nourrie de tons éclatants que pour ses visions décoratives. Les arborescences vert-pâle cernent le bassin bleu orné d'un reflet de fruits, où Suzanne va se baigner. Un manteau jaune gît auprès de sa nudité triomphante. Une atmosphère d'Eden tranquille encadre sa chasteté et la luxure de deux vieillards superbement décoratifs.

§

Et voici tout un groupe nuance Salon d'Automne. Maurice Denis avec un ensemble de portraits en plein air dorés de claire lumière jaune. Desvallières, dont un archange au glaive levé emporte, au ciel de la mêlée, un poilu tué, en un vigoureux élan de pitié et d'amour, Flandrin très inégal en ses trois envois, mais dont les cavaliers en reconnaissance offrent une page émouvante et complète. Henri Lebasque avec des fenêtres ouvertes sur des lointains gracieux; aussi d'assez belles fleurs. Mme Marval en sa grâce coutumière, soit pittoresque et cursive, Zingg avec trois tableaux que nous avons eu l'occasion d'admirer à son exposition particulière, marché d'Auvergne grouillant non sans humour, neiges lourdes, passants d'un goût *breughelien*, Camoin, Barat-Levraux avec de bons paysages, Feder, un bon portrait. Ramey, une intéressante nature morte. Mme Fuss-Amoré, qui nous habitua à des scènes de cirque ou de vie foraine éclatantes et complexes, se réduit ici à deux très agréables natures-mortes. A côté d'agréables tableaux de Mme Hélène Lebasque, des fraises et des fruits harmonieux de Mme Val, voici de bons paysages de Claude Rameau, des visions d'Afrique décoratives et originales de Baldouci, très en progrès, semble-t-il.

Van Dongen est représenté par deux portraits où l'on retrouve son faire elliptique, son audace à effleurer le sujet par des à peu

près, son don de faire vraisemblable, et cette apparence de moindre effort qui charme les uns et irrite les autres, non sans excès des deux côtés. La marchande de ballons d'Ottmann est d'une très jolie coloration et, ce qui compte davantage, d'un dessin très personnel, ferme et souple, qui convient très bien à des visions de vie moderne; les paysages de Warocquier étagent leurs masses sévères et les fins détails de leurs architectures de pierre sur les eaux lourdes. Voici Castelucho, ornemental, Dusouchet, moins heureux dans son Héraklès qu'à de récentes expositions, les Bretagnes tranquilles de Piet, le paysage d'été de Toledo-Piza.

§

Les neiges de Chollié sont très belles et nuancées, dorées de soleil frileux, douées d'un bel accent de vérité; sa nature-morte est d'une parfaite et solide harmonie. La vision de Chalot toujours un peu âpre et triste est présentée d'un dessin simple et fort. Le pâtre de Déziré a belle allure. Peské n'est représenté que par un frais paysage des bords de l'Oise. Notons de très bons portraits de Guimary, dont celui de Mme Pierre Izambard, une jolie impression d'été de Jodelet et deux efforts pour synthétiser l'activité de la mine et des ports, de M. Inguimberty qui vise haut et pourrait bien atteindre au but.

§

Les images de Willette sont toujours claires et souriantes, menues dans leur assez grand format. Forain se délasse avec âpreté, Jeanniot précise des portraits très modernes d'accent, sinon de faire. Ni Aman-Jean, qui a de beaux portraits, ni René Ménand, ni Danchez, ni Lucien Simon ne nous apprennent grande nouveauté sur leur art. Parmi ces artistes qui forment le noyau du Salon de la Société nationale et dont le groupe présente souvent ses efforts en faisceau, à l'exposition : *Tableaux* de la galerie Georges Petit, Le Sidaner est un de ceux qui chercheraient le plus heureusement à préciser et fortifier ses moyens d'expression. La fenêtre ouverte sur la cour montre un large horizon de coteaux aux fines nuances, et un joli mouvement argenté de flottille. Il y a de clairs feuillages d'Auburtin, de fines notations de Lucien Griveau, des le Bail, de belles natures-mortes de Mlle Galtier-Boissière, des paysages fins, nuancés, un peu sombres d'Henri Duhem, heures diverses d'un même horizon de montagne, un portrait de Mlle Hélène Vacaresco, assez lourd, de Jacques Blanche, et des natures-

mortes d'un goût somptueux et chargé, une cavalcade de Prinet; Les dons d'observation vigoureux d'Hugues de Beaumont aboutissent à un bon portrait. Citons le portrait de Gustave Hervé, vu avec justesse par Raymond Kœnig, les portraits de Woog, le panneau très fin et les jolies nuances de Louis-Picard, nymphes antiques et femmes à la toilette. François Guignet est un bel interprète de la physionomie humaine et ses portraits conquièrent comme par une harmonie intérieure bien traduite. Bons portraitistes aussi, Bangnies, René Martin. La finesse de Mlle de Bosnanska s'embrume toujours d'ombres légères autour de regards bien étudiés. Biessy, après une série d'exotismes brillants, revient, en des pages agréables, à ses études des soirs lumineux.

Citons encore Mlle Boyd, très mouvementée, Mlle Chaplin, inégale avec de jolis dons, Mlle Brooks au coloris un peu sec et pâle. Charmaison, qui note, dans la lumière crépusculaire de beaux jardins bien ordonnés, bon peintre d'arbres et d'eau dormante, Lépine, d'un faire impressionniste intéressant, Mlle Dayot pour un bon paysage breton. Alfred Smith, une vaste étendue d'arbres et d'eau, très vivante, Osbert qui vaporise dans l'atmosphère, accentuant bien les lignes de ses figures parmi les mélancolies d'automne. Desurmont, qui peint bien le nu et l'encadre joliment de paysage. Vivrel, peintre de nus aussi, bon technicien, Gaston Prunier, traducteur de vastes espaces peuplés de sections de gymnastes et de drapeaux tricolores, Saint Jean, beau peintre de jardins ensoleillés, Vauthrein avec de bonnes marines, Pallaudre, des fleurs, Mlle Peugniez, qui cubise légèrement, M. Vail dont les images s'enluminent joliment, Mme Babaian-Carbonnell, M. Baltus, un bon paysage de Provence, les fleurs de Mme Desbordes-Jonas et encore MM. Deverin, Bertram, Durouge, Hopkins, Grégoire pour un portrait d'Aman-Jean, de Goyon pour un portrait de Mgr Baudrillart, Antoni, Frelaut, d'une intéressante naïveté d'exécution, métier de graveur, Brabo, Benito, doué, mais sommaire, Boutet de Monvel, très habile.

Parmi les orientalistes, Migonney, dont la somptuosité ne va pas sans quelque lourdeur, Dinet, Dagnac-Rivière aux belles colorations consciencieusement cherchées et établies. Mlle Jeka Kemp avec une tête de Marocaine qui est un beau morceau de peinture.

Parmi les Japonais Kojima est le seul dont l'imagination s'en

retourne au pays natal pour nous donner l'évocation de femmes serties d'un jardin floré, d'émigrants entassés sur des paquebots sillonnant la mer jaune, ou notant le luxe tranquille d'un bateau de plaisir sur le fleuve et d'une vie indolente qui s'y dissipe en fumée. Notons d'un autre Japonais, Kudo, des paysages parisiens de vision nette. Le paysage est très varié à ce salon allant des visions d'Orient telle que la pagode, fort intéressante, de Galand, aux cathédrales de Reims si fortement détaillées par David-Nillet, aux ports du Midi du bon peintre Fernand Olivier, aux visions de Bruges et de Chartres de Gilsoul, d'une si éclatante coloration, dans leur belle justesse.

§

C'est surtout au Salon d'Automne que se manifeste l'effort des décorateurs ; on ne trouve donc point ici les ensembles intéressants ni les belles audaces. Mais les belles œuvres ne manquent point. Une vitrine de René Lalique donne les dernières nouvelles de son art du verrier, si souple et si adapté à la vie générale, tenant compte de l'art populaire dans certaines pièces, rivalisant dans d'autres avec l'éclat des gemmes et tirant de la taille même de la matière des éléments variés de polychromie; les cuivres de M. Dinosier apparaissent de belles proportions et d'excellent métier. Les paravents abondent, ingénieusement décorés, celui de Mlle Magdeleine Dajot, *Printemps*, celui de Mlle Bunoust, d'un jolie imagination, celui de Mme Aman-Jean. Capon présente des vases, Le Bourgeois ses bois sculptés. Moreau-Nélaton des grès; il y a de menues merveilles dans la vitrine de Mme O'Kin, une belle étoffe de Mme Pangon, un curieux carton de vitrail d'Inguimberty : les bijoux de Rivaud s'imposent par la belle solidité du style.

Le Salon comporte une exposition d'art d'Extrême-Orient qui a été préparée avec une sage lenteur et sur laquelle nous reviendrons.

Encore que la sculpture soit assez mal installée à la Société Nationale et que la lumière et la place lui soient maigrement dispensées, il y a en général plus de vraie sculpture dans sa rotonde que dans le grand hall des artistes français. Cette année un monument de Bartholomé, une figure colossale de Bourdelle et ses bustes d'un beau caractère, la simple et émouvante évocation de la guerre de Desbois, une tête de poilu pourrissant sous le casque parmi les gravats, des torses de bronze où se reconnaît le

beau faire sobre et émouvant de Jane Poupelet; une statuette de Louis Dejean, d'un art très affiné, moderniste par l'expression, œuvre nerveuse aussi pure qu'un beau bronze de la Renaissance française, un excellent portrait d'André Fontainas par Fix-Masseau, de jolies terres cuites d'Halou, des bustes très véridiques et d'un bel accent de Paulin, des monuments aux morts de la guerre de style sobre et dur de Quilivic. Un monument aux morts d'Anna Bass présente une originalité toute particulière ; c'est une figure de grâce et de joliesse qui jaillit du sol natal. Les couronnes aux mains pour célébrer les trépas glorieux et certifier de sa grâce l'éclosion des printemps nouveaux sur les ruines de la guerre. Ainsi la vie des héros n'aura point été perdue. Ceci tranche nettement sur la banalité conventionnelle du genre par l'accent jeune et triomphal ; c'est un admirable morceau de sculpture. Les animaux de Sandoz vivent d'une vie pittoresque. Soudbinine présente en bois sculpté couleur de la matière ou laquées noir et or ses évocations extrême-orientales. Citons une belle statuette de Fernand David, un beau buste de femme de de Hérain, les figures monumentales d'un bon mouvement de Popineau, la moissonneuse bien campée de Louise Pavloff, les bustes très vivants de Mme Colonna Romano et d'Antoine par Patlagean ; le caractère y est intelligemment traduit. Un *Christ aux épines* de présentation ingénieuse par Mme Celine Lepage, dont l'effort régulier s'impose à l'attention, la Dentelière du style ferme et simple de Mme Thiollier et encore les envois de MM. Arnold, Wlerick, Hernandez, des bustes de Lontchanky, les portraits d'un art sobre et vivant de Julio Gonzalez et encore MM. Bracquemond, Marius Cladel. Drivier qui emploie heureusement la polychromie, Guénot sculpteur doué de grâce et de souplesse, Levet, Temporal, Madame Tallichet. Cézanne apparaît, présenté par M. Escoula, un bandit de cirque. Il méritait mieux.

§

A la gravure, belle sélection. Une rétrospective, celle de Lunois. Il y a de Lunois de très belles planches en couleurs sur des sujets souvent repris, tauromachies et évocation de jardins d'Orient. Peut-être son panneau dégage-t-il quelque impression de monotonie due à la similitude des motifs, mais l'artisan chez lui est toujours probe et habile. Des *Venises* de Chahine peuplées de Vénitiennes au corps souple, à la mantille bien drapée, compteront

parmi les meilleures planches de ce très remarquable artiste. M. Léopold Lévy a trois eaux-fortes de métier neuf et captivant. Urbain est représenté par des planches de premier ordre. Gabriel-Belot évoque la danse hilare du monde aux pieds d'un Christ méconnu ; d'excellentes épreuves formulent l'excellent métier et les belles visions de Jouas, Kayser, Gusman Gobo, Latour, Chalandre, Antral, Daragnès qui illustre avec goût les Moralités légendaires de Jules Laforgue, Perrichon dont le Verlaine et surtout le Barbey d'Aurevilly sont célèbres. Au classicisme pur et détaillé de Beltrand s'oppose la puissance de la verve de Bernard Naudin, et de sa très heureuse série de clowns. Broutelle expose des bois de joli style et encore Beurdeley, Frélant, Hallo, Morin-Jean, Marret, Siméon, Schwartz, Vergé-Sarrat, et un bon lithographe, Zak.

§

La revue la **Douce France**, que dirige M. Emmanuel de Thubert, poursuit une campagne pour la taille directe en sculpture et la corrobore par une exposition fort intéressante.

André Abbal, le promoteur du mouvement, y est présent, précisément avec des œuvres de début où il affirmait son art de tailleur de pierre. Les raisons qu'Abbal expose en défense de sa technique sont excellentes. Elles procèdent d'une étude attentive de l'art grec et de l'art gothique. Mais, comme pour toutes les techniques, on peut dire que tant vaut l'artiste, tant vaut la méthode

La technique du modelage ne cesse point de donner des œuvres excellentes, mais de robustes tempéraments trouveront, dans le travail direct de la pierre et du marbre, d'excellents effets de vigueur et de plénitude. La taille directe paraît avoir l'avantage de supprimer les artifices de certains sculpteurs dont le choix d'un excellent praticien peut être le meilleur du talent; mais si l'usage de la taille directe se répand, nul doute que les truqueurs ne trouvent de fallacieux moyens d'y exceller. On a revu avec plaisir les *lutteurs* d'Abbal, groupe d'enfants, fraîchement dessiné et d'un beau caractère, et quelques figures variées de polychromies. Autour d'Abbal des œuvres de Joseph Bernard qui s'est rallié à la taille directe, des œuvres de Augets, de Guénot, qui, dans une jolie tradition, taille le bois et fait preuve de grâce et de style.

Au mur quelques toiles des amis de la maison : des Serusier apportant tout un défilé de bretonneries féeriques ; une importante série de Zingg, tableaux pour la plupart déjà connus, mais dont on aime à retrouver les belles couleurs et les vigoureuses concordances de lignes, des cartons de tapisserie et des tapisseries de Mlle Bagès harmonieux et de bon style archaïque.

GUSTAVE KAHN.

ARCHÉOLOGIE

Jean Bonnerot : *Autun*, Laurens. — Eugène Chartraire : *La cathédrale de Sens*, ib. — Henri Focillon : *L'art bouddhique*, ib. — P. Cruveilhier : *Les principaux résultats des nouvelles fouilles de Suse*, Geuthner.

Autun, dont nous parle M. Jean Bonnerot dans une notice de la collection des *visites d'art*, que publie la librairie Laurens, est une vieille ville curieuse, sinon une belle ville, et tous ceux qui recherchent les vestiges, assez rares dans notre région du nord, de la période gallo-romaine s'y arrêtent volontiers. Ce fut en effet l'époque surtout de sa prospérité, et l'histoire de la ville, depuis ce moment et à travers la longue suite de siècles qui vient jusqu'à nous, n'est que l'histoire de sa décadence. De la période romaine il lui est resté, vers le Nord-Est, la porte Saint-André et la porte d'Arroux, — près de laquelle chemine paisiblement la rivière de même nom, — et au delà de laquelle se trouvent les ruines d'un édifice connu sous le nom de Temple de Janus, mais qui se trouvait autrefois au milieu d'un quartier qui a disparu. A l'autre extrémité d'Autun, très étendu sinon très peuplé, on trouve hors la ville la pyramide dite « pierre de Couhard », qui est probablement un ancien tombeau ; les vestiges d'un temple d'Apollon ; ceux d'un amphithéâtre ou tout au moins son emplacement, ainsi que çà et là des traces du rempart du moyen âge. Il a même subsisté des tours qui devaient constituer une enceinte intérieure à peu près au milieu de la ville, et à l'extrémité méridionale, — car Autun se rétrécit de ce côté pour se terminer en fuseau, — on trouve d'abord la tour de l'Horloge, dépendance d'un hôtel du xve siècle, puis à l'entrée de l'ancien quartier ecclésiastique, la tour des Bancs (xve) accolée à un pan de rempart et au musée Rolin, local de la société archéologique du lieu. C'est ensuite la cathédrale Saint-Lazare, construction romaine que retoucha et compléta la période gothique et qui est, sans nul doute, l'édifice

le plus remarquable de la ville, — en dépit même des restaurations dont il a été l'objet. On y va voir surtout le grand tableau d'Ingres: *Martyre de Saint Symphorien*, qui se trouve à gauche dans la troisième chapelle, mais a malheureusement souffert de l'humidité. Une large bande noire descend du haut en bas sur la gauche de la toile qu'on aura bien du mal à restaurer. La cathédrale d'Autun est remarquable encore pour le tympan de l'époque romane qui décore le grand portail; de délicieuses chapelles et la flèche qui surmonte l'édifice. On y peut remarquer encore, à l'entrée, le bâti de pierre, d'une disposition et d'une décoration si heureuses qui soutient les orgues. Au dehors, sur la place, qui s'étend le long de la Cathédrale, se trouve la jolie fontaine de Saint-Lazare, et à la sortie de la ville de ce côté, la tour du « château de Riveau » (XIIe), qui fait partie de l'établissement des Ursulines. — Autun possède encore, au moins en grande partie, mais enclavée dans des jardins, des propriétés privées, l'enceinte générale que fit commencer François Ier, — dont on découvre les tours coiffées en poivrières, — et qui fut terminée seulement en 1621. Ce rempart, inachevé encore, lui permit cependant de résister au maréchal d'Aumont qui en fit le siège durant les guerres de la Ligue. — La ville avait eu d'ailleurs une histoire mouvementée; mais le moyen âge en avait fait surtout une métropole religieuse et un pèlerinage depuis qu'on y avait apporté les reliques de saint Lazare. Autun cependant était trop éloigné des grandes routes de communication, comme des voies navigables, et devait plutôt dépérir. On retrouve des vestiges de son passé au musée lapidaire installé dans l'ancienne église de l'hôpital Saint-Nicolas (XIe), vers la porte d'Arroux, et dans les collections de la Société archéologique, à l'hôtel Rolin, — sans parler du petit musée de peinture, sculpture, etc., installé à l'Hôtel-de-Ville. Autun, en somme, ne fait pas grand effet quand on y débarque par le chemin de fer, et il n'y a pas un fiacre dans la ville, où les distances sont pourtant assez grandes. Le Champ de Mars, au beau milieu de l'endroit, est un large espace vide où se tient la foire aux bestiaux de la Saint-Ladre. Mais Autun mérite qu'on s'y arrête, qu'on s'y attarde; — qu'on recherche, étudie ses monuments, son passé souvent dramatique, car c'est un des endroits les plus curieux et remarquables du vieux pays de Bourgogne. — Le petit volume de M. Jean Bonnerot fournit du reste de curieux détails

sur la ville et les photographies qu'il reproduit, dont plusieurs sont d'une reproduction heureuse, constituent en somme un intéressant répertoire.

§

La Cathédrale de Sens, dont nous parle M. Eugène Chartrain, est une des belles et curieuses églises de France ; mais on doit ajouter qu'elle constitue avec ses annexes un de ces quartiers ecclésiastiques comme il en existait un à Noyon, récemment encore et que la manie stupide d'isoler les églises a fait trop souvent disparaître. Autour de la cathédrale de Sens se groupent encore : Salle Capitulaire, Palais archiépiscopal, Palais Synodal. La ville qui possède diverses églises curieuses a déposé au Musée des pierres tumulaires provenant de la démolition des remparts où elles avaient été employées lors des invasions barbares, et qui reproduisent des scènes de métiers et constituent une documentation précieuse. Des bribes de cette enceinte murale subsistent du côté sud, avec une curieuse poterne où s'enfonce un escalier, — mur romain et poterne du XIIe siècle. Quelques maisons anciennes subsistent enfin, dont on montre rue d'Alsace la maison dite d'Abraham, avec un arbre de Jessé à l'angle. — Je ne parlerai pas autrement des diverses églises qui ont été conservées : Saint-Savinien, Saint-Jean, Saint-Maurice, Saint-Pierre-le-Rond ; la cathédrale, avec ses deux transepts superbes du XVIe siècle, est curieuse encore par sa façade du XIIe et la tour unique qui monte sur la droite, — dite « tour de plomb », que termine à l'angle sud-ouest une tourelle du XVIe siècle, qui ressemble à un pot à confitures posé sur la terrasse, et donne à la cathédrale de Sens son aspect surtout caractéristique. A l'intérieur on peut voir de très beaux vitraux, un trésor qui est un des plus remarquables des églises de France, et, comme curiosité, les gens du pays ne manquent pas de vous indiquer, à gauche et dans l'angle d'un pilier, à l'entrée de la nef, une petite tête saillante, dite Jean du Cognot, qui passe pour le patron des Cocus. Une représentation analogue se voyait autrefois, paraît-il, dans la Cathédrale de Paris dont l'évêché était suffragant de l'église de Sens. C'était cette fois Du Coignot, une très laide petite figure après laquelle les jeunes clercs venaient torcher les cierges, et la caricature d'un avocat qui avait plaidé contre le chapitre. — A côté de la cathédrale de Sens on visite

de coutume le Palais Synodal, — que restaura outrageusement Viollet-le-Duc, — et dans les caves duquel ou montre le cachot où fut enfermé Abélard, et dans une salle basse, parmi d'autres sculptures, une collection de gargouilles descendues de l'église au cours des travaux. Ces gargouilles sont des deux sexes, les mâles armés de verges et pourvus de testicules rappelant les boules et quilles de villages; les femelles ouvrant des vulves où l'on entrerait la tête. Les vieilles dévotes, paraît-il, se voilaient la face devant ces représentations qui offusquaient leur pudeur, et c'est pour leur donner satisfaction, — la bégueulerie de nos jours ne perdant jamais ses droits, — qu'on les aurait retirées de la cathédrale. — Le volume de M. Etienne Chartraire, qui parle d'abord de la ville antique, consacre surtout de nombreuses pages à l'histoire de la cathédrale et à sa description; il s'occupe ensuite de ses annexes ainsi que des diverses églises de la ville. C'est une bonne monographie, ajoutée à celles, déjà nombreuses, de la collection Laurens.

§

De M. Henri Focillon on lira avec intérêt encore une étude sur **l'art bouddhique,** précieuse par nombre d'aperçus nouveaux comme par les considérations qu'elle effleure. Après avoir donné un aperçu de la constitution physique de l'Asie, de ses moyens de communication et des rapports d'un pays avec l'autre, malgré déserts et montagnes qui ont tracé les compartiments des divers Etats, c'est toute l'histoire religieuse du continent qui se trouve envisagée; le problème de la pénétration de l'Asie et de l'Europe par les vieilles peuplades historiques et anté-historiques, toujours à l'étude, mais où l'on a pu apporter quelques éclaircissements. — Le bouddhisme avec sa diversité d'aspect se modifia d'ailleurs avec les pays : M. Henri Focillon raconte la vie de Bouddha, puis, une fois la religion établie, ses sanctuaires et ses couvents. Il étudie ensuite, avec la propagande, la religion nouvelle en Chine, dans le Turkestan oriental; l'art gréco-bouddhique; le rayonnement de la religion en Corée et au Japon; la peinture dans la Chine du Sud et l'opposition du naturalisme et du mysticisme. Au Japon il montre l'évolution de la pensée bouddhique et l'art du pays, avec le sens de la vie et du style, ainsi que ce qu'on peut appeler le classicisme bouddhique. On le sait, la religion de Çakya-Mouni, maintenant, si elle a perdu les Indes, règne à Ceylan et dans le Thibet; on la trouve dans l'Indo-Chine, les Iles

de la Sonde, en Chine et au Japon, — toutefois qu'il y ait des croyances diverses. Elle a ses temples, ses prêtres, ses moines, ses cérémonies rituelles, — et jadis nos missionnaires en parlaient, scandalisés, comme d'une contrefaçon du catholicisme qui ne pouvait avoir été inspirée que par l'Esprit du Mal. — On est revenu depuis à une plus juste conception des choses. Le peuple est partout assez simple ; en Extrême-Orient on voit les femmes venir au temple comme les nôtres à l'Eglise et faire « Tchin-chin-Bouddha » ainsi qu'on invoque de nos côtés les Saints ou la Vierge. L'humanité, en somme, est partout la même et se prosterne toujours devant les forces ignorées, devant le mystérieux et l'incompréhensible. — Quant à l'art bouddhique, on peut convenir qu'il a inspiré des œuvres remarquables, ayant bien, du reste, le caractère du pays et des races où elles ont pu éclore. Le volume de M. Henri Focillon à ce propos sera consulté utilement, car il en reproduit de curieuses et même de remarquables.

§

Une très intéressante étude sur **les principaux résultats des nouvelles fouilles de Suse**, — et surtout les travaux de M. de Morgan et du Père Scheil, dont on peut se rappeler encore la curieuse exposition d'antiquités arrachées au sol de l'Asie centrale dans les locaux du Grand Palais, il y a douze ou quinze ans, — a été publiée par M. P. Cruveilhier et mériterait qu'on s'y arrête davantage. L'auteur en effet donne déjà la substance de travaux nombreux, recueillis par une publication spéciale, *Mémoires de la délégation en Perse*, qui forme déjà un nombre respectable de volumes. Pour les profanes, c'est la révélation d'un monde ignoré; pour les érudits, de nombreux et nouveaux documents sur les peuples de la région, leurs monarques, des démêlés avec les voisins de Chaldée et d'Assyrie, — sur lesquels, on peut s'en souvenir, de nombreux travaux ont déjà été donnés. — Des recherches, des sondages effectués sur le site de Suse, il appert que la colline où l'on a retrouvé l'acropole de la ville offre une succession de couches dont la plus ancienne remonte jusqu'à la période énéolithique; mais les objets ramenés au jour, les poteries, principalement, indiquent une civilisation relativement avancée, car le décor y est déjà stylisé. Le site primitif de Suse occupait un promontoire baigné par les eaux de la Kerka, rivière qui s'est

depuis déplacée vers l'Ouest. Entre temps, nous avons de curieux détails sur le mode de construction, — bien primitif encore dans la région, — avec des briques séchées qui finissent par tomber en morceaux et poussière, et ont graduellement exhaussé le tertre où se trouvait Suse au niveau actuel. — Les découvertes faites dans les terrains de la ville qu'expose longuement M. de Cruveilhier se rapportent également à d'anciens rois du pays ; on a ainsi découvert un portrait du roi Sarin-Kin avec un fragment de bas-relief sur lequel il figure avec un défilé de guerriers ; un autre est relatif au roi Fa-sa-Susinak, mais il n'en reste que la partie inférieure avec une longue inscription où sont nommés quantité de lieux de la région. Il est parlé encore d'autres rois dans les textes retrouvés, et certains viennent compléter ou corroborer des passages de la Bible, comme à propos de la mort de Sennacherib. Il est question ensuite des divinités surtout honorées à Suse dans le volume de M. P. Cruveilhier; de la théologie politique des Sémites ; de donations pieuses; des rites magiques de « l'immolation de la brebis noire non saillie » , des incantations et présages dans diverses inscriptions que le texte étudie. — Les fouilles ont porté ensuite sur les monuments religieux de la ville : temples de In Susinak et de Nin-hag-sag. On a ramené encore des fragments du Code d'Hammourabi et d'un autre plus ancien en langue summérienne,— où l'on rencontre des indications sur la capacité juridique des femmes. D'autres tablettes fournissent des détails sur le personnel des Grands ; sur les rations des esclaves ; l'industrie, même le rôle de l'orge dans les relations économiques, etc... C'est en somme tout un monde péri qui ressuscite, et l'on comprend que certains se passionnent pour ces recherches. — M. P. Cruveilhier indique que de nouveaux crédits ont été accordés pour les fouilles; on en pourra suivre le développement avec intérêt.

CHARLES MERKI.

RÉGIONALISME

Afrique du Nord. — Voyage présidentiel. — Le pays minier. — Louis Bertrand à Alger. — Robert Randau : *Cassard le Berbère*, « Belles Lettres ». — Léo Loups : *Les Apparences et les Nombres*, Messein. — Journalistes algériens. — Mémento.

J'ai gardé le souvenir d'un voyage que fit en Basse-Bretagne, au temps de ma jeunesse, le président Félix-Faure. Je viens de

voir passer **M. Millerand en Algérie.** J'ai vérifié que la démocratie a des traditions et j'admire combien elle y demeure fidèle. Le couscouss et le méchoui n'ont pas moins d'importance en 1922 que n'en avaient, en l'autre siècle, les crêpes de blé noir.

Comme on recruta, en Cornouailles, des gars en *chupen* bleu et des filles en belles coiffes pour danser des *jabadaô*, on a convoqué les caïds en turbans emplumés pour mener de furieuses fantasias.

Comment les *réalisateurs* algériens, sans cesse inquiets de révéler la vraie figure moderne d'une Algérie d'effort, de travail et de production, n'ont-ils pas réussi à mieux saisir cette unique occasion de dissiper légendes et préjugés qui font que l'Algérie, à entendre leur plainte, reste inconnue, méconnue et suspectée parfois de ceux qui lui devraient secours et confiance ?

Le protocole n'a pas permis, sans doute, que cette randonnée s'effectuât sous un autre symbole que la triade (au dire de Louis Bertrand) du palmier, de la mouquère et du chameau.

Pourtant, après les réceptions que lui ont faites les seigneurs de Marrakech, après les pompes marocaines fastueusement ordonnées à l'instigation du magicien Lyautey, le Président risquait, chez les aghas de Zibans, de trouver la haute-laine des tapis bien usée, après quatre-vingts ans qu'ils servent à somptueusement accueillir les *kebar* de la république.

Sauf la pose, çà et là, de quelques « premières pierres », de rapides promenades à des jetées de ports, une visite à la Foire-Exposition d'Alger, qui offrait une bonne synthèse de l'activité algérienne, sans que, bien entendu, en fussent exclus le pittoresque et la couleur locale, le Président et sa suite virent de l'Algérie ce qu'y viennent découvrir les touristes que guident les agences ou que promènent les auto-cars de la Compagnie Transatlantique.

Toutefois, l'Algérie étant pays de suffrage universel et d'autre part les *diffa* n'étant pas l'ordinaire de tous les Algériens, on organisa aux chefs-lieux, aux fins de discours officiels, de grands banquets démocratiques à cinquante francs par tête.

Le populaire d'ailleurs prit part avec enthousiasme aux réjouissances, heureux de voir se ranimer et rajeunir un orientalisme un peu bien défraîchi. La fête arabe que leur valut la présence du Président fut pour maints Africains de quinze ou de

vingt ans la première occasion de contempler le faste musulman que leur avait vanté certaine littérature ou les récits d'anciens.

Ainsi quelques douzaines de Français de Paris, et qui écrivent, emporteront de l'Algérie les souvenirs d'un beau film éclatant, brillamment coloré, mais quelque peu tumultueux et embrumé de poussière d'or. Avec la conviction de ceux qui savent et qui ont vu, ils trancheront, leur vie entière, les questions indigènes et les problèmes économiques.

... On aurait aimé que le Président et son escorte, dans ce voyage d'après guerre, eussent été conduits sur les routes de l'action et du travail.

On avait par exemple à lui montrer des domaines tels qu'en parcourait dernièrement le Gouverneur Général et que les quotidiens nous décrivaient ainsi :

> ... Distilleries de parfums, caves modernes, écuries agencées mécaniquement, dans lesquelles cent cinquante chevaux reçoivent leur nourriture au moyen de wagonnets distributeurs ; orangeries immenses, ratissées et propres comme un parterre de jardin, haies ravissantes de roses et de glycines, pompes électriques d'où l'eau s'échappe en trombe comme de réservoirs inépuisables, tout est merveille dans ce domaine énorme sillonné de routes aussi larges que nos routes nationales.
>
> On termine par la ferme de M. F... où, sous une pergola de rosiers grimpants aussi touffus que des lierres et aussi fleuris que les jardins de Grenade, une coupe de champagne est offerte à M. le Gouverneur général et à ses invités.

Le Président aurait aperçu là le témoignage du labeur français. Il aurait vu la réalisation d'une œuvre, sur les riches espaces où les premiers colons n'avaient trouvé que des terres informes et sournoisement meurtrières.

On aurait pu ensuite diriger le cortège vers quelque centre de colonisation où la ferme avancée conquiert le haut plateau. Il aurait vu, en plein travail, l'agriculteur français aux mains calleuses, au visage tanné par l'Afrique, défrichant le bled en collaboration avec l'indigène à qui son exemple enseigne la valeur de l'effort.

Et même, après les visions premières montrant la certitude d'une large prospérité, pleine et définitive sur de diverses et longues étendues, on n'avait pas à redouter de laisser apercevoir au Président et aux ministres des centres déjà morts ou bien qui

vont mourir, d'où les Français découragés sont repartis, où les gourbis berbères se sont réinstallés dans le milieu des cours, pendant que gîtent les bestiaux dans les bâtiments désertés.

Il y avait aussi les grands districts miniers : les étonnantes cités de travail où tout un peuple, au loin de nos villes, vit en petite république, et qui se sont élevées, poudrées d'un blanc grisâtre, sur les phosphatières aux rendements énormes. Le cortège les a ignorées, comme il a ignoré la jeune et trépidante agglomération de l'Ouenza, celles qui se sont formées autour de tous les gîtes d'où sortent, surpassant les capacités de transport, les minerais de fer, de plomb, la calamine, toute une richesse à portée de la France, et qu'elle recueille avec trop de lenteur.

Le Pays minier de l'Est a sa beauté. C'est là qu'il faut chercher la vision de la plus moderne Afrique. Jusque dans son activité industrielle qui pourrait être décuplée, elle garde encore des ressemblances avec l'Afrique ancienne.

Je me souviens d'un après-midi d'été, en gare de Souk-Ahras, nœud des réseaux miniers tout récemment ouverts.

Une gare sans bâtiments, sans quais, où, sous le soleil ardent, en plein vent et en plein bled, les multiples voies s'allongent et se ramifient.

Des terrassiers, afin de l'élargir encore, sapaient la colline qui la borne. L'argile croulait de la haute falaise rouge au faîte de laquelle un olivier très vieux s'agrippait et semblait se débattre de toute sa ramure grêle. Une voie nouvelle était déjà posée tout au ras des déblais sur le sol frais mal aplani. Sur ce rail vacillant et bossué, une locomotive hoqueteuse poussait, de tout l'effort de sa carcasse brûlée, un long train de phosphate. Son chauffeur lui enfournait des bûches, troncs d'arbres et maîtresses branches, entassées sur un fourgon qui brinqueballait derrière.

Et sur les autres voies, des rames de wagons vides, de longs convois chargés défilaient lentement ou attendaient. Enormes caisses noires juchées sur de hautes roues, bennes géantes et compliquées s'évasant sur des trucks, débordaient de poudre grasse gris-clair ou de minerais vineux piquetés de paillettes.

Les poussières grises et les poussières ferrugineuses jonchaient le sol partout, âcres et piquantes, soulevées par un vent hargneux qui tordait un unique frêne oublié dans les terrassements.

Ces chargements minéraux démarraient lourdement et cheminaient vers Bône.

Au delà de la falaise rouge, où se cramponnait l'olivier, recommençait à onduler, verte et rousse, la campagne algérienne, silencieuse et nue, jusqu'aux lointains horizons bleus. De l'autre côté se recueillaient, parmi les arbres, les toits français, les terrasses mauresques, le clocher et le minaret de la petite ville.

Le bled calme, accidenté, ras, cultivé ou pierreux par endroits, ailleurs boisé et pommelé d'arbustes, s'étendait immensément, de toute part dominé par des monts que baignait une lumière bleue, qui dessinaient très haut dans le ciel clair les courbes nobles de leurs masses sombres et brisées çà et là par des arêtes aiguës. Il planait sur cette terre de travail et de paix une harmonie grave, une grandiose austérité qui imposait le souvenir que c'était là la terre natale d'Augustin. Déployant l'impassibilité de ses lignes éternelles, cet horizon, au centre duquel s'agitait, poussait sa riche production, l'activité moderne, avait été témoin d'une autre action productrice et féconde, ruinée par les cataclysmes des siècles mais qu'inspirait et menait la pensée que les hommes se transmettent au cours des millénaires.

Un train du sud siffla et s'arrêta parmi les convois miniers. Quelques instants, le va-et-vient des voyageurs anima la station : burnous blancs de Musulmans citadins, hardes terreuses de Kabyles roux transportant des faucilles, vestons de fonctionnaires et de commis-voyageurs, vareuses amples de colons, châles de cachemire de femmes juives, nippes pittoresques de travailleurs siciliens...

L'évêque de Constantine, qui rentrait d'une tournée pastorale, parut parmi cette petite foule familière. Avec quelques fidèles, des abbés à longues barbes et aux fortes carrures s'empressèrent, ployant le genou vers la poussière pour baiser l'anneau d'améthyste. Puis le prélat à la barbe drue, au regard affable et inspiré s'empressa, suivi de son vicaire général, vers le train de Tunis qui venait d'entrer en gare et dont les longues voitures, confortables et modernes, emportaient vers Alger un peuple de touristes et d'hommes africains affairés.

Cette vision était dépourvue des signes qui représentent l'Algérie dans les guides et sur les affiches. Sans mouquères, sans chameaux, sans palmiers, c'était bien l'Afrique vivante et perma-

nente. Là s'exprimait l'activité des races réunies sur cette vieille contrée que conquièrent et prétendent bouleverser les civilisations, et qui ne change pas.

§

En cette immanence de l'*Africa Mater*, aux forces mystérieuses, multiformes et continues, **Louis Bertrand** veut découvrir la survivance de la Latinité. Il fait des indigènes les inconscients héritiers, en commun avec nous, de l'œuvre antique, africaine et latine. L'Islam, à ses yeux, n'est qu'un enduit dissimulant le solide appareil de la construction latine. Des aïeux l'ont bâtie dont les descendants suivirent des voies diverses dans le temps et ne se connaissent plus. Il s'indigne que, devant le sépulcre ouvert de la ruine où réapparaissent mosaïque, la statue et le chapiteau ciselé, on dise à l'indigène : « Ceci est l'œuvre de mes pères, et non des tiens. C'est moi qui ai des droits sur cette terre où ceux qui m'ont légué ma civilisation ont accompli ce que tu vois. C'est toi qui est, sur ce pays le Barbare et l'étranger. »

Il rêve d'une concorde qu'inspirerait la contemplation de l'édifice antique, et il veut que le Musulman reçoive cet enseignement : « Mes pères et les tiens, en paix et fraternels, ont bâti ce monument qui n'a pas péri tout entier et qu'en vain le Barbare ennemi a voulu dévaster. En deçà des siècles, avant que n'aient paru les conquérants qui ont passé comme passe la tempête de sable, Berbères, tes aïeux, et Gaulois des Légions, les miens, ont bâti de leurs mains l'œuvre qui est la nôtre, tienne et mienne, et que je te convie à restaurer et à parfaire dans l'amitié française et dans la paix de notre Afrique maternelle. »

C'est cette thèse, dont il se fait l'apôtre, que Louis Bertrand est venu développer à la nation africaine. Il fut accueilli à Alger par l'*Association des Ecrivains algériens* et par le comité de la jeune revue *l'Afrique Latine*. Un public très nombreux et attentif écouta sa conférence à laquelle assistaient le Gouverneur général et le Recteur de l'Académie d'Alger.

Alors même que l'on doute de l'efficacité pratique de ses théories et que l'on veuille les considérer simplement comme la fiction d'un poète fervent, de telles manifestations ne peuvent manquer d'être intéressantes et même fécondes. L'autorité de Louis Bertrand, sa sincérité et sa conviction n'ont pas besoin de persuader le peuple algérien, pourvu qu'elles l'incitent à réfléchir sur soi-

même, à prendre conscience de ses aspirations encore diffuses.

La province africaine, maintenant que son peuple commence à s'unifier, et à manifester sa personnalité collective, a besoin de se reconnaître et de s'examiner. Colons, hommes d'affaires, commerçants, travailleurs ont agi jusqu'alors dans le mouvement libre et mal organisé des initiatives individuelles. L'effort doit aboutir à une intellectualité. Les tendances doivent se clarifier, les énergies se rejoindre dans un idéal. C'est pourquoi il est réconfortant d'avoir vu des foules africaines attentives à la parole de Bertrand. Il leur ouvre tout au moins de vastes champs d'idées. Il les convie à élever leurs âmes, dans les répits que leur laisse le labeur, vers l'idéalisme qui se dégage de leur action quotidienne et de l'œuvre entière que leurs pères et eux-mêmes ont créée dans une collaboration qui remplira bientôt un siècle.

Tel est aussi le rêve de Robert Randau. « Nous ne voulons pas de séparatisme, même en art. Nous voulons découvrir et concrétiser une harmonie intellectuelle parmi tous les membres de peuples qui composent notre peuple. Nous avons des savants, nous n'avons pas encore d'idéal commun. C'est cet idéal que tout peuple s'est constitué siècle après siècle qu'il nous faut édifier. Il faut pour cela que nous aimions notre terre et le groupe d'humanité qui l'habite... Nous voulons être, simplement, et être en beauté. »

C'est à la défense et à l'illustration de cette tâche qu'il a voué encore son dernier roman, *Cassard le Berbère*.

En ce Cassard, depuis longtemps, Randau prétend composer la figure de l'Africain actuel.

C'est l'homme issu de déjà plusieurs générations qui se sont conformées à toutes les influences du climat, des contacts et de la vie d'Afrique. Les liens se sont rompus qui le rattachaient à la province originaire. Il est resté Français, mais il porte en lui des vertus et des passions qu'il doit à l'atmosphère d'un pays tout récemment français, aux habitudes, aux besoins, au genre d'exigence qu'exige la terre d'Afrique. Il est le Français d'une province qui achève d'entrer dans l'unité nationale, mais dont ne s'effaceront pas les caractères particuliers profonds. Il est l'homme de ce terroir où le retiennent toutes les forces de l'être, de l'éducation et déjà de l'hérédité. Cassard, précisément déterminé de corps et d'âme, est la synthèse de l'Africain. Randau a voulu en

faire le type de l'homme passionné d'entreprise, d'action et d'aventure représentant la race nouvelle s'élaborant sur le sol où les paysans de France, alliés et mélangés à des humanités diverses, sont venus travailler, agir et conquérir. Ils savent la nécessité de l'effort. Ils en apprécient justement la valeur. Ils savent jouir aussi des profits et des satisfactions que réalise la peine.

Doué, à l'extrême, des vertus et des passions africaines, Cassard est aussi l'Africain tel qu'il sera (selon le rêve de Randau), quand le succès dans l'entreprise et le répit dans l'action lui auront permis d'affiner son intellectualité. A l'extrême encore est affinée celle de Cassard. Cet homme multiple aspire à toutes les joies que peuvent atteindre un corps robuste, entraîné aux formes les plus audacieuses de l'action et une âme véhémente supérieurement cultivée.

Colon en Algérie, explorateur au Soudan, poète, romancier, Cassard aimait l'action non seulement pour le profit, mais aussi pour l'émotion qu'elle procurait. Frère Jehan laïque, il se faufilait au premier rang là où abondaient or à amasser, beauté à savourer et coups à donner et à recevoir. Son existence fut donc copieuse en bourrades, en désappointements, en volupté, en célébrité...

Ce des Esseintes d'Afrique est également avide des sensations rares qu'il trouve dans l'effort et des charmes subtils qui émanent des jardins comme des richesses d'art qu'il accumula dans son bordj sarrasin. Il vit dangereusement pour le plaisir.

Autour de lui, l'Afrique vivante s'évoque dans les drames latents de ses races et de ses civilisations, parfois dans des cataclysmes sanglants. Pourtant l'existence du bled impose une loi aux consciences mutuellement fermées et qui ne correspondent que dans la nécessité du travail et le besoin de vivre. Plutôt que de poser de préalables principes que la réalité dément presque toujours, Cassard avec Randau cherche à démêler, dans l'enchevêtrement des énergies et le bouillonnement des forces, quelle morale et quelle justice conviennent pour qu'une concorde règne sur la collaboration des races et dénoue leurs luttes sournoises ou déclarées.

Le livre, dans sa matière comme dans sa langue, est dense, exubérant, fougueux. Il tient de Rabelais et de Huysmans. Il propose un tableau de l'Afrique d'aujourd'hui selon une âme d'Africain conscient de sa race et aimant avec ferveur sa terre.

Les Apparences et les Nombres, le dernier volume

du poète algérien Léo Loups, contiennent une série de visions africaines, claires et d'une belle pureté de lignes. Il peint une Afrique hellénique et païenne. Il n'eut pour découvrir et pour décrire une autre Attique qu'à contempler le Sahel, sa terre de dilection. Son esprit anacréontique reconnaît tout un monde de divinités rustiques sur cette terre qui ressemble à l'Hellade par la sérénité de son ciel, la limpidité de sa lumière, l'harmonie de ses horizons, la grâce parfumée de ses jardins limités de cyprès, dont les habitants continuent à se vêtir de laine antique, dont les femmes porteuses d'amphores perpétuent inconsciemment les nobles attitudes et les gestes essentiels de beauté.

J'aurais dû faire place, dans l'article que publiait le *Mercure* du 1er avril sous le titre « La province d'Algérie », à l'œuvre accomplie dans ce pays, pour l'expansion de la pensée française, par les journaux et les **journalistes algériens**. Dans *la Dépêche Algérienne*, mon confrère Jules Rouanet me reproche aimablement cette omission. La presse a évidemment sa grande part dans le « miracle » qui soutient ici la pensée et l'idéal français. M. Rouanet me le rappelle en termes fort exacts :

Pour que l'Algérie ait eu, aux jours de la mobilisation et aux heures les plus dures de la tourmente, cette attitude décidée à tous les sacrifices pour sauver la patrie, pour qu'elle eût un sentiment si clair de son devoir et de son amour pour la France, il fallait que des semeurs nombreux, animés d'une foi inébranlable et d'une volonté irréductible, aient jeté le bon grain et l'aient fait pousser dans le sein de ce peuple algérien qui créait ici un monde nouveau, en terre ingrate, mais le voulait à l'image de sa patrie...

Nous avons ici des journaux qui, comme l'*Echo d'Oran*, depuis 78 ans, comme le *Zéramna*, de Philippeville, depuis 71 ans, comme tant d'autres depuis des lustres et des lustres, n'ont pas cessé de répandre cette pensée française, de la défendre contre les influences qui auraient pu l'altérer par suite de la fusion ou des conflits des races en présence. Ils ont mené à bien cette tâche patriotique et précieuse autant qu'un sacerdoce ; parce que le journaliste trouve dans son labeur quotidien l'occasion sans cesse renouvelée d'être en relation permanente et étroite avec le cœur de la foule ; parce qu'il a le sentiment de la grave responsabilité qui lui est échue, par le pouvoir de persuasion de la parole écrite et répandue à un grand nombre d'exemplaires dans tous les milieux sociaux. Son intelligence individuelle s'adresse à l'âme collective qui veut être guidée et conseillée et, si elle conçoit son rôle avec quelque

noblesse et quelque grandeur, c'est elle qui, d'une masse plastique et souvent amorphe, fait une âme populaire vibrante, sensible et éclairée... »

Qu'il me soit donc permis de rendre hommage, tardivement, mais avec sincérité, aux journalistes africains, ceux d'hier, les Bézy, ceux d'aujourd'hui, les Mallebay, les Lys du Pac, qui depuis les premiers temps de la conquête, nombreux et avec zèle, jusque dans les petites villes perdues dans le bled, ont défendu l'idée française et continuent de la répandre et de la féconder. .

Mémento. — La Revue *L'Afrique latine* (qui n'est ni très spécialement africaine, ni exagérément latine) contenait dans ses derniers numéros de beaux et chaleureux poèmes de M. Jean Pomier. Je note aussi les excellents articles que M. Esquer donne à cette publication sur « l'Education de Jacques Bonhomme ». Nos municipalités y puiseraient de précieuses leçons.

Polémiques, notamment dans les populaires *Annales Africaines*, autour du Grand Prix littéraire. Bon signe pour l'expansion des Lettres africaines.

Excellents numéros, sainement rédigés et présentés avec goût, de *Terre d'Afrique* et de l'*Afrique du Nord illustrée*, à l'occasion du voyage présidentiel. Ces deux revues font une bonne propagande africaine et suppléent à nos syndicats d'initiative défaillants.

YVON ÉVENOU-NORVÈS.

LETTRES ITALIENNES

Ugo Ojetti : *Mio figlio ferroviere.* — Antonio Beltramelli : *Il cavalier Mostardo.* — Guido Milanesi : *Eva Marina.* — Alessandro de Stefani : *Malati di passione.* — Salvator Gotta : *Il primo Re.* — Luigi Pirandello : *Novelle per un anno.* — G. Titta Rosa : *Narratori Contemporanei.* — Etudes critiques. — *Biblioteca Sansoniana Staniera* — Mémento.

Quand on examine les ouvrages que les romanciers italiens nous ont offerts ces derniers temps, le découragement vous prend et on serait tenté d'écrire que si l'Italie n'est pas morte au roman, elle ne nous donne plus guère en ce genre que de pâles productions sans chaleur et sans vie représentant l'œuvre de débutants dans la littérature ou d'auteurs déjà sur le déclin. Voici par exemple le roman d'un écrivain qui, à notre avis, jouit d'une faveur imméritée : *Mio figlio ferroviere*, par M. **Ugo Ojetti** (Milan, Treves). M. Ojetti, qui nous dispense sa prose depuis une trentaine d'années, possède des qualités purement formelles et toutes d'extériorité.

J'entends dire par cela qu'il écrit d'une plume élégante et facile et se sert de cette élégance et de cette facilité pour masquer la plus grande vacuité d'esprit. Il discourt dans plusieurs journaux et revues de littérature, d'actualités politiques et sociales, d'art et de mille autres choses, et a la prétention de réunir en volumes tout ce fatras digne tout au plus d'une vie éphémère. Naturellement M. Ojetti s'occupe aussi de littérature narrative, il a écrit de médiocres nouvelles dont personne ne parle plus, nouvelles qui rappellent ce que la littérature française d'il y a trente ans a produit de plus médiocre. Il vient de nous gratifier d'un roman que personne ne lui demandait et qu'il aurait aussi bien pu garder dans ses tiroirs. *Mio figlio ferroviere* voudrait être, sans y réussir, la satire de la vie italienne d'après guerre et nous peindre l'Italie en proie aux tentatives de bouleversement bolchevique. Dans ce roman tout est superficiel, le drame de la vie italienne durant les années 1919-20 n'a pas été même deviné de loin par l'auteur qui n'a pas su le rendre même à travers le voile de l'ironie. Là où l'ironie eût été de mise on ne voit percer que la mesquine rancune d'un homme exclu du drame de l'histoire et de la vie.

Mais passons outre, même quand ce ne serait que pour mettre en évidence les non moindres défauts qui apparaissent dans le dernier roman de M. Antonio Beltramelli : **Il cavalier Mostardo** (Milan, Mondadori) ; le roman se propose la représentation de la vie politique et sociale de la Romagne dans la période précédant immédiatement la guerre, alors que les *rouges* (socialistes) et les *jaunes* (républicains) luttaient pour avoir la prédominance dans la lutte de l'organisation des paysans. Le dernier roman de M. Beltramelli, qui avait su autrefois chanter en artiste l'âme de sa terre de Romagne, est, lui aussi, une œuvre toute extérieure et superficielle, traînant en longueur, parsemée d'épisodes de mauvais goût, d'un style relâché alternant avec des préciosités de mauvais aloi ; un mauvais roman, en somme, ce que nous regrettons surtout à cause du réel talent de son auteur qui s'amoindrit pour se mettre au service des pires goûts du public.

Nous ne nous arrêterons pas à parler de **Eva Marina** (Milan, Mondadori), insignifiant recueil de nouvelles de M. Guido Milanesi, et nous préférons signaler le premier roman d'un jeune écrivain qui nous montre les qualités et les aptitudes de romanciers, dignes d'être encouragées, M. Alessandro de Stefani : **Malati di**

Passione (Milano, Baldini Castoldi). Ce roman est loin d'être parfait, il est trop long, d'une excessive cérébralité, d'un style qui n'a pas encore rejoint son parfait équilibre, mais il indique d'autre part chez son auteur des intentions sérieuses et des dispositions remarquables qui nous font bien espérer de son œuvre future.

Espoir que nous ne nourrissons plus guère à l'égard de M. Salvator Gotta, jeune écrivain non sans probité et qui fit paraître, il y a dix ans, un roman : *Il figlio inquieto*, qui fit naître beaucoup, peut-être trop, d'espérances. Son dernier roman : **Il primo Rè** (Milan, Baldini et Castoldi), confirme le jugement porté sur ses œuvres précédentes par les quelques critiques impartiaux d'Italie. M. Gotta possède de médiocres qualités d'imagination, très peu de sens de l'humanité et aucun style. Dans l'ensemble de son œuvre, *Il figlio inquieto* représente un cri de jeunesse qui ne se répétera plus. Il n'a pas reçu en partage le don d'écrire en respectant le syntaxe et la grammaire, et ses graves défauts ne sont pas compensés par la puissance créatrice ni l'efficacité de la représentation artistique.

Mieux vaudrait relire les nouvelles de M. Luigi Pirandello, dont on vient de commencer la publication intégrale. Elle se composera de non moins de vingt-quatre volumes, réunis sous le titre : **Novelle per un anno** (Florence, Bemporad). Deux des premiers recueils de nouvelles de M. Pirandello font partie des deux premiers volumes publiés : *Scialle nero* et *La vita nuda*, auxquelles d'autres plus récentes ont été ajoutées. Comme nous ne voulons pas nous borner à une aussi rapide notice de l'œuvre de M. Pirandello, qui est aujourd'hui un des auteurs les plus complexes d'Italie, nous nous proposons d'en parler plus longuement une prochaine fois.

A propos de prose narrative il nous reste encore à signaler la diligente anthologie en deux volumes, compilée par M. Titta Rosa, sous le titre : **Narratori Contemporanei** (Milan, Primato Editoriale), qui comprend les écrits des littérateurs italiens de ces vingt dernières années. L'anthologie de M. Titta Rosa permet à chacun de se faire une idée complète de la prose narrative italienne de ces vingt dernières années. Les choix ont été faits avec intelligence et bon goût, et il ne faut pas se plaindre de quelques omissions injustifiées qui ne sauraient en aucune façon altérer le

jugement que, d'après cette anthologie, l'on peut porter sur la prose narrative italienne actuelle, c'est-à-dire, un sentiment très restreint d'humanité, une médiocrité diffuse, et des possibilités de renouvellement plutôt formelles que substantielles. Ce jugement pourra paraître sévère à beaucoup d'Italiens habitués aux coups d'encensoir ; c'est cependant le seul honnêtement et véridiquement établi sur des bases critiques.

§

Passons à d'autres arguments, réfugions-nous dans le domaine des **études critiques**, chères aux publicistes et aux savants, et qui signalent les forces les plus vivantes de notre actuelle littérature. M. Alessandro De Stefani, le jeune auteur déjà cité, a profité de l'occasion de la publication de sa traduction de *La tragedia di Macbeth* de Shakespeare (Turin, Bocca) pour l'enrichir de nombreuses notes et appendices, formant un essai littéraire parfait sur le sort de la fameuse tragédie shakespearienne. La traduction de M. Stefani, quoique elle soit d'une fidélité scrupuleuse, n'est pas toutefois sans défauts, tandis que les notes critiques sur les traductions précédentes du théâtre shakespearien, sur le texte de la tragédie, sur la date de sa composition, sur les sources, sur les intentions et les résultats de la tragédie elle-même, sur les personnages, sur l'ouvrage théâtral, sur les jugements qu'elle a occasionnés, sur ses dérivations révèlent non seulement une profonde connaissance de l'argument, mais surtout une excellente intuition critique, une sûre compréhension interprétative, dignes du meilleur éloge. J'ajouterai que les lecteurs français goûteront tout particulièrement la lecture des notes critiques sur les traductions françaises de Shakespeare, depuis celle de Voltaire jusqu'à celles de Letourneur, de Guizot, de Michel, de Laroche, de Hugo fils, de Montégut, de Duval, etc.

M. Arturo Anzilotti fait paraître un bon essai historique sur *Gioberti*, dans la nouvelle *Collana Storica* publiée par l'éditeur Vallechi de Florence, sous la direction de l'infatigable professeur E. Codignola. L'essai de M. Anzilotti n'est pas une simple biographie de Gioberti, ou une exposition systématique de sa philosophie, c'est plutôt une pénétrante analyse de la valeur et de la signification de la doctrine et de la politique de Gioberti pendant la première phase du *Risorgimento* national italien qui se termine par la paix de Milan. Nous ne partageons pas toujours

l'opinion de M. Anzilotti, mais son essai est concluant dans son ensemble, et nous montre chez l'auteur la parfaite connaissance du sujet étudié et de la période historique qui s'est ressentie de son influence. Cet essai, à tout prendre, fait honneur à son auteur et aux études italiennes.

Je ne puis pas dire autant de bien du volume que M. Giuseppe Pentimalli a consacré à *Alfredo Oriani* (Florence, La Voce). M. Pentimalli n'a pas su mettre en évidence le caractère complexe de A. Oriani et, à force de subtilités, son analyse se perd dans les détails, ce qui nuit à l'intérêt de l'ensemble et fait perdre de vue la personnalité de penseur et d'artiste de Oriani. M. Guido de Ruggiero a évité cet écueil dans son excellente monographie : *Il pensiero politico meridionale nei secoli XVIIIe-XIXe* (Bari, Laterza), excellent ouvrage critique qui nous confirme les qualités de M. De Ruggiero, un des hommes les plus cultivés d'Italie, provenant de l'école idéaliste de MM. Croce et Gentile. Dans cette monographie, la pensée politique des écrivains de l'Italie méridionale, depuis G.-B. Vico et Vincenzo Cuoco, jusqu'à MM. Spaventa et De Meis, a été examinée, analysée et reconstruite dans ses développements et ses détours avec une fine intuition critique, une grande sûreté d'appréciation, une entière sûreté de recherches et une véritable intelligence interprétative.

§

Depuis plusieurs années on peut remarquer en Italie un réveil d'intérêt pour les littératures étrangères. L'éditeur G.-C. Sansoni, de Florence, a voulu, lui aussi, y prendre part et il a confié au professeur Guido Manacorda la direction d'une : **Biblioteca Sansoniana straniera**, initiative des mieux réussies à tous les points de vue. Cette bibliothèque se propose (plutôt que de fournir des traductions directes et fidèles des œuvres de grands auteurs) de mettre le public cultivé en contact direct avec les chefs-d'œuvre des différentes littératures étrangères, venant ainsi en aide à ceux qui ne connaissent pas la langue ou la connaissent d'une façon insuffisante pour goûter Shakespeare ou Gœthe, par une traduction littérale et des notes claires et complètes. Evitant du même coup les traductions trop hâtives (malheureusement trop fréquentes) et celles trop compliquées d'érudition, traduisant d'après les textes corrects, reproduisant, à côté de la traduction, le texte de certaines œuvres (notamment celles en vers) qui per-

dent à la traduction le meilleur de leurs qualités personnelles et suivant, pour illustrer les textes étrangers, la méthode d'expliquer par de rapides notes critiques et philologiques les obscurités du texte même, cette collection est un point d'appui solide pour tous ceux qui aiment à contempler les plus hauts sommets de l'art et de la poésie. Les sept premiers volumes parus répondent entièrement à ces principes, que nous avons résumés du programme même de la collection.

M. Guido Manacorda a commencé la traduction, avec le texte en regard, de tous les drames de R. Wagner en commençant par *Le Vaisseau fantôme*, *Rienzi*, *Tannhœuser*. M. Manacorda nous offre aussi une traduction fidèle de : *Le Epistole e gli Epigrammi Veneziani* de Goethe, de qui Antonio Carafa donne aussi une nouvelle traduction de *Arminio e Dorotea*. La traduction de *Turcaret* de Lesage a été confiée aux soins de M. Cesare Levi, qui s'est très bien acquitté de sa tâche, ainsi que M. Cino Chiarini, qui a traduit *Romeo e Giulietta* de Shakespeare.

Cette collection est excellente sous tous les rapports, elle est dirigée avec compétence et sérieux et contribuera puissamment à une large diffusion de la littérature étrangère en Italie.

§

Mémento. — M. Giovani Marchi a pris l'initiative d'une collection de *Pagine Politiche* (Florence, Vallecchi). Dans les cinq premiers volumes publiés a paru une édition intégrale (d'après la première édition) de *I Doveri dell'uomo* de Mazzini, ainsi que l'essai, toujours d'actualité, de M. Guiseppe Ferrari sur *Macchiaveli, juge des révolutions de nos jours*. M. R. A. Masini y a fait paraître une médiocre étude sur *La Reforma degli Enti locali* ; P. L. Occhini un ouvrage superficiel sur *La Crisi Agraria in Italia*, dans lequel on ne sait s'il nous faut déplorer le plus la légèreté de jugement de l'auteur ou l'ignorance qu'il témoigne du problème traité. Par contre, nous avons un bon ouvrage dû à la plume de M. Ettore Lollini : *Pagine liberiste*, recueil d'essais et d'articles d'un jeune économiste fort distingué. Dans la même collection paraîtra *La Politica*, de Gioberti, et *La storica delle rivoluzioni in Italia*, ouvrage désormais introuvable de M. Guiseppe Ferrari. — M. Giovanni Preziosi dans son volume : *Cooperativismo rosso piovra dello stato* (Bari, Laterza) fait preuve d'un esprit férocement sectaire et partisan, malgré que le sujet traité se prêtât à une étude profonde et sérieuse.

Par contre, les deux essais sur *Riccardo e J.S. Mill* (Bari, Laterza), que M. Antonio Graziani vient de réunir en un volume, sont excellents : l'auteur y retrace d'une façon admirable la personnalité et les théories

des deux grands économistes anglais. Le volume de M. Gino Baldesi, *Perchè il mondo è povero* (Florence, Vallechi) où l'auteur examine la crise économique d'après guerre au point de vue socialiste (M. Baldesi est député et a été secrétaire de la C. G. du T.) est une œuvre sérieuse et consciencieuse. La brochure de M. Luigi Luzzatti : *La paix monétaire à la Conférence de Gênes* (Roma, Libreria di scienze e lettere) est d'un grand intérêt d'actualité, quoique les idées de l'auteur soient parfois confuses et discutables.

GEROLAMO LAZZERI.

LETTRES NÉERLANDAISES

Alphonse Laudy : *De Paradysvloek*. — Betsy Ranucci-Beckman ; *Dat wat je niet hebt.*

Voici, pour faire suite à ma précédente chronique, deux pièces d'auteurs hollandais qui, dans ces derniers temps, ont attiré l'attention.

Il s'agit tout d'abord du **Paradysvloek** (la Malédiction de l'Eden) d'Alphonse Laudy. Celui-ci est rédacteur en chef d'un de nos journaux catholiques les plus importants, le *Tyd*, qui paraît à Amsterdam. Il est remarquable que quelqu'un dont les forces sont presque tout entières absorbées par les polémiques quotidiennes de la politique ait encore pu trouver le recueillement nécessaire pour créer une pièce de théâtre aussi largement et sobrement construite, aussi monumentale.

Le *Paradysvloek* nous donne, en des vers souvent d'une rare beauté et puissamment imagés, les tourments du premier couple après son expulsion du paradis terrestre et les répercussions toujours plus profondes de la malédiction divine dans l'humanité.

Kaïn et Abel sont tous deux en proie à des désirs qui ont la même source, car ils dérivent des jouissances que les premiers hommes ont goûtées dans l'Eden ; l'un aspire à la puissance qui n'est plus, l'autre à l'amour. Kaïn, dans la misère et l'amertune de son bannissement, s'insurge et ne voue à Dieu, sur l'autel qui lui est consacré, que les chardons qui poussent tout autour et il a le Soleil en exécration. Abel, l'esprit charmé par les récits que lui a faits sa mère, erre sur la terre et arrive devant les portes d'Eden. Mais, pour entrer, il faut tuer le serpent, et c'est Kaïn qui détient la massue.

Et la querelle fratricide nous apparaît ainsi la lutte entre l'égoïs-

me, l'esprit vindicatif et l'ambition d'une part et, de l'autre, le pur amour. Kaïn tue Abel. Et plus profond devient l'abîme qui sépare de Dieu les hommes. Bourrelés de remords, Adam et Eve ont vu ce meurtre. La conscience de la mort pénètre plus profondément l'humanité et ce sentiment s'exprime au 3e acte dans un passage d'un lyrisme admirable. Et les enfants de Kaïn, poussés au désespoir, pleins de menaces, entourent Adam, qui est l'auteur de leur abjection. Kaïn porte à son père un coup qui lui ôte la vue. L'Ange, de son épée enflammée, a mis le feu au paradis terreste qui, s'enfonçant sous terre, devient l'enfer. C'est à quoi a abouti la conduite de Kaïn. Mais lorsque la désolation est à son comble, vient le prophète Henoch, et il annonce le pardon :

> Quand, sur le Mont du Sacrifice, s'érigeront trois croix,
> De nouveau les portes du Paradis s'ouvriront.

Cette œuvre est sujette à quelques critiques. Les vers manquent parfois de beauté et l'auteur a trop cherché à donner un effet de puissance en recourant aux répétitions et alors son style tombe quelquefois dans la rhétorique. Ce n'était pas une mince tâche que de nous montrer Adam et Eve et de leur faire prononcer des paroles qui fussent intéressantes pour nous sans cependant nous reporter aux idées de notre temps et cette tâche a souvent été trop lourde pour l'auteur. Ils nous apparaissent trop modernes et leurs querelles manquent de grandeur. Ils se rapetissent aussi à nos yeux quant ils cherchent à dissimuler à leurs enfants que c'est par leur faute que l'humanité est privée des joies de l'Eden, préoccupation qui nous reporte malencontreusement aux intrigues des pièces du répertoire courant. Mais ces quelques taches ne nuisent que peu à la puissante impression de l'ensemble.

§

A côté du *Paradysvloek*, qui continue encore à tenir l'affiche et dont la première a eu lieu en septembre 1919, une pièce qui mérite d'être mentionnée c'est « **Dat wat je niet hebt** » (*Ce qu'on n'a pas*) dont l'auteur, Mme Betsy Ranucci-Beckman, est elle-même comédienne. La première fut également donnée à la fin de 1919.

Le sujet nous transporte dans un tout autre milieu, le milieu des théâtreuses. Tout, dans la pièce, est d'une touche légère, avec un fond d'ironie.

La pièce, qui est du très bon théâtre, captive d'un bout à l'autre. Elle doit surtout son intérêt à la vivacité spirituelle de son dialogue, plein de verve et d'observation. L'auteur nous montre que ce qu'on désire, c'est toujours ce qu'on n'a pas, et, dès qu'on l'obtient, on n'est plus satisfait. Ce thème, qui ne prétend être ni très original ni très profond, nous est présenté par une petite chanteuse de cabaret, une fille débonnaire qui a encore accru son impécuniosité en l'unissant à la pauvreté non moins grande d'un autre chanteur de peu de talent. La misère l'étreint; mais voici, pour elle, le salut. Un jeune aristocrate s'éprend d'elle, se fait aimer aussi et c'est brusquement la richesse, le séjour à la Riviera, le luxe et le plaisir. Au second acte, ils sont rentrés. Elle est devenue mère. L'amant tout à coup est ruiné et il en est profondément affecté. Elle, qui se détachait déjà de lui, se met maintenant à l'aimer véritablement. Quand Annie, c'est le nom de l'héroïne, était pauvre, elle souhaitait la fortune. Une fois riche, sa vie d'autrefois lui paraissait plus séduisante dans son souvenir. Elle a eu la richesse et la voici redevenue pauvre. Mais, cette fois, elle doit être prudente, lui dit son premier amant qu'elle a rencontré. Il semble qu'une fée à son berceau lui a accordé la réalisation de trois souhaits. Et l'histoire nous avertit de ce que deviennent habituellement ces trois souhaits. On désire une chose et, dès qu'on l'a, on s'en lasse et l'on veut en être délivré. Et, en effet, Annie, qui a été le soutien de son premier amant et qui, maintenant qu'ils sont tombés dans le besoin, est redevenue chanteuse et gagne le pain du ménage, voudrait être la compagne d'un homme qui la protégeât et lui imposât sa volonté. Mais elle a appris la sagesse, elle repousse ce nouveau désir et, ce qu'elle souhaite pour finir, c'est que son amant l'épouse. Il ne demandait pas mieux et il est au comble du bonheur.—La pièce pétille d'esprit. Même on pourrait dire que tous les personnages ont trop d'esprit, ils ont trop de sagesse, trop d'ironie au point de toucher un peu à l'invraisemblance ; mais d'une telle abondance nous ne sommes pas en droit de nous plaindre.

Le *Paradysvloek* a été joué par le Schouwtooneel et *Dat wat je niet hebt* par le Hofstad Tooneel.

J.-L. WALCH.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

J.-M. Keynes : *Nouvelles Considérations sur les conséquences de la paix*, Stock.

L'ouvrage publié par Keynes en 1920 sur les *Conséquences économiques de la Paix* a fait époque dans l'histoire de l'exécution du traité de Versailles. Ceux qui avaient rédigé ce dernier avaient laissé à des délibérations postérieures le soin de déterminer comment on s'y prendrait pour faire payer l'Allemagne. Pourrait-on la contraindre à payer? Serait-on arrêté par des impossibilités matérielles? Keynes, professeur d'économie politique à Cambridge, esprit curieux, ingénieux et indépendant, appliqua toute sa sagacité à l'étude de ce problème. On sait quelles attaques passionnées son premier livre suscita dans ce pays. Il n'en sera probablement pas de même du second, pour cette bonne raison que les Français commencent à apercevoir un second élément du problème : l'obligation pour eux de rembourser les Américains et les Anglais.

Le traité de Versailles laissait indécise la somme totale que l'Allemagne aurait à payer et elle était l'objet d'estimations fort différentes; c'est ainsi que les évaluations officielles françaises de la créance française étaient successivement en milliards : 65, 75, 134, 62, 110, 127. La valeur variable du franc a beaucoup compliqué le problème. Une décision de l'arbitre américain Boyden fixa la valeur du mark-or en matière de réparations à 2 fr. 20 papier. M. Keynes fait observer qu'à en juger par les cours, l'équivalent équitable était 3 fr. papier. Reste à savoir sur quelle base ont été établies les réclamations françaises pour dommages matériels aux biens (en dernier lieu 127 milliards de francs-papier représentant 57, 7 milliards de marks-or). M. Keynes pense qu'elles étaient 2 ou 3 fois supérieures à la réalité. Il pense par exemple que les dommages aux maisons (mobilier, dommages industriels et domaine de l'Etat exclus) ne montaient pas à 36.892 millions de francs-papier = 16.768 millions de marks-or, mais seulement à 250 millions de livres st. (5 milliards de marks-or). Mais les créances françaises n'étaient pas les seules exagérées. Le total des réclamations des Alliés s'élevait à 223, 5 milliards de marks-or ; le délégué anglais Sir John Bradbury proposa de les abaisser à 104 milliards et la Commission des Réparations les fixa à 132.

M. Keynes estime que le chiffre de Bradbury était le plus proche de la vérité, et qu'aux termes de la lettre du traité de Versailles la créance sur l'Allemagne devrait être de 110 milliards de marks-or (74 pour les pensions et allocations, 30 pour les dommages causés directement à la personne et aux biens des civils, 6 pour la dette de guerre de la Belgique).

Le traité de Versailles imposait à l'Allemagne de verser 20 milliards de marks-or avant le 1er mai 1920; elle ne versa que 4.534 millions, mais il fallait encore en déduire 360 millions de marks-or qui lui avaient été remis aux termes de l'accord de Spa et les dépenses des armées d'occupation. Le résultat net de cette période de transition fut donc qu'abstraction faite des biens d'Etat livrés à la Pologne, les frais de recouvrement ne laissèrent *rien* pour les réparations.

Auparavant, à Spa, grâce surtout à des concessions de M. Loyd George, on était arrivé à fixer le pourcentage de chaque Allié dans les paiements allemands. Loyd George avait d'abord réclamé pour l'Angleterre 3/5 de la part française, proportion que M. Keynes croit la plus équitable ; il se contenta finalement de 22/52. M. Keynes établit alors *qu'aux termes des traités*, la France n'a droit sur les prochains paiements qu'à des sommes peu importantes. Il faut en effet rembourser : 1° les dépenses d'occupation, environ 3 milliards ; 2° les avances de Spa, environ 360 millions ; 3° la priorité belge, 2 milliards ; 4° les avances à la Belgique, 6 milliards. Au total environ 11 milliards 400 millions. Sur cette somme, 3 milliards reviennent à la France, 3.400 à l'Angleterre, 2.200 à la Belgique, 2.800 aux Etats-Unis. La France ayant déjà reçu 2/3 de sa part, la Belgique 1/3, l'Angleterre un peu moins de 1/3, les Etats-Unis rien du tout, « ceux-ci ont strictement droit à une partie considérable des prochains versements ». *Ce résultat est dû à ce que nos négociateurs ont cru la capacité de payer de l'Allemagne plus grande qu'elle n'était.* La note du président Wilson du 5 nov. 1918 ne parlait que des « dommages causés à la population *civile* ». Nos négociateurs crurent bien faire en s'associant aux Anglais pour demander d'imposer aussi le paiement des pensions et allocations. Les Américains s'y opposèrent parce que c'était imposer le paiement des dommages causés aux *militaires* et que la note du 5 nov. avait précisé qu'ils ne devraient répa-

rer que les dommages civils. Finalement, Wilson céda et imposa son opinion aux autres délégués américains. Les pensions militaires, l'entretien des troupes d'occupation et la priorité belge réduisent presque à rien ce que nous pourrons toucher sur les versements *probables* de l'Allemagne. *Nous ne pouvons profiter pleinement du traité de Versailles que s'il est remanié.*

Keynes examine ensuite la question de la répercussion de l'exécution du traité sur le commerce anglais. Après avoir démontré que, sauf la potasse, le sucre et le bois, l'Allemagne ne peut étendre considérablement son commerce qu'en faisant une concurrence plus énergique à l'Angleterre, il dit que

l'opinion populaire anglaise s'exagère probablement ces faits à l'heure actuelle... Nous pouvons obtenir de l'Allemagne des paiements modérés sans stimuler l'ensemble de ses exportations... D'un point de vue égoïste, c'est là la meilleure politique pour la Grande-Bretagne... De la répartition des paiements sur une longue période, le moins qu'on puisse dire, c'est qu'elle n'est nullement assurée. Qui donc croit que les Alliés exerceront sur l'Allemagne une pression suffisante, qui donc croit que le gouvernement allemand aura sur son peuple assez d'autorité pour tirer d'un travail asservi un éternel tribut ?... Les mêmes principes s'appliquent, à une exception près, aux Etats-Unis... Non seulement je ne crois pas que les nations européennes soient capables de payer, mais, de plus, le problème auquel les Etats-Unis auront à faire face pour établir l'équilibre de leurs comptes avec l'ancien monde est extrêmement difficile... L'excédent annuel des exportations de marchandises américaines sur les importations est voisin de 3 milliards de dollars, tandis que les paiements que les Etats-Unis effectuent en Europe (dépenses des touristes et traites) sont inférieures à 1 milliard de dollars par an. Pour équilibrer ce compte, les Etats-Unis doivent donc fournir au reste du monde une somme annuelle de 2 milliards de dollars qui serait majorée de 600 millions de dollars si les intérêts et l'amortissement de la dette européenne étaient payés... De 1919 à 1921, les pertes des spéculateurs américains ont constitué une assez forte partie de cette somme, mais il serait imprudent dorénavant de compter sur cette source de revenus... A la fin de 1919, je préconisais un emprunt de reconstruction... Au cours des 2 dernières années, les Etats-Unis nous ont consenti des prêts plus considérables que la somme que j'envisageais... Mais il faut en fin de compte qu'ils achètent davantage et vendent moins...

Keynes propose donc une large annulation des dettes. La créance allemande serait réduite à 18 milliards envers la France

et à 3 envers la Belgique. La France, de cette façon, au lieu de 910 millions de marks-or par an, en toucherait 1.080 (et avec beaucoup plus de chances d'être payée). La difficulté est que l'opinion aux Etats-Unis y est trop hostile pour qu'il y ait actuellement « possibilité politique pratique » de la discuter ». Keynes espère cependant :

L'Amérique veut être généreuse vis-à-vis de l'Europe, dit-il, autant parce qu'elle est animée de bons sentiments que parce qu'elle soupçonne que toute autre politique détruirait son propre équilibre. Mais elle ne veut pas « être jouée ». Elle ne veut pas que l'on puisse dire *encore* que les vieux politiciens cyniques de l'Europe ont été trop adroits pour elle. La moisson a été mauvaise. Les impôts sont écrasants. Beaucoup de régions des Etats-Unis ne se trouvent pas, à l'heure actuelle, assez riches pour favoriser l'abandon de cet actif à la légère...

Certains demandent que l'Angleterre et les Etats-Unis ne fassent des concessions à la France que si elle consent à adopter une politique plus pacifique... J'espère que la France cessera de s'opposer à la réduction des armements... Comprend-elle qu'il ne peut pas y avoir d'amitié possible entre l'Angleterre et *toute* autre nation voisine entreprenant d'exécuter un programme important de sous-marins ? J'espère également que la France oubliera ses dangereuses visées sur l'Europe Centrale et limitera strictement les ambitions qu'elle nourrit en Orient, *car elles reposent sur des fondements ébranlés.*

Puissent nos gouvernants se montrer aussi clairvoyants que Keynes.

ÉMILE LALOY.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914.

Georges Virrès : *A côté de la guerre,* Dewit, Bruxelles. —Carola Ernst : *Silhouettes crépusculaires*, Lambertin, Bruxelles.

A côté de la guerre, un curieux récit de l'occupation de la Belgique, a été publié par M. Georges Verrès, bourgmestre de Kunnen, dans le Limbourg, qui fut un des chemins de l'ennemi et la route de l'invasion. C'est un récit au jour le jour des événements, mais vus surtout du village, qui se trouva bientôt en pleine tourmente. On assiste aux préparatifs de la défense, bien que personne ne crût d'abord à une agression que l'ennemi a prétendu justifier, — et c'est la réquisition des chevaux, l'ultimatum allemand, bientôt les premiers coups de feu, — les troupes belges se

jetant bravement au-devant de l'agresseur, — lequel avait préparé de longue date, on le sait maintenant, l'occupation du pays, qu'il prétendait faire entrer dans l'ensemble des Etats germaniques. La résistance de Liége, lorsqu'il se présenta, le surprit peut-être autant que la déclaration de guerre des Anglais ; mais ce fut quand même l'invasion avec toutes les atrocités qu'il prétend justifier, — les habitants traqués, fusillés ou pendus, — les femmes éventrées, — les maisons brûlées, sous prétexte que l'armée allemande était harcelée par des « francs-tireurs ». On continuait à se battre, d'ailleurs, autour de Liége, et la guerre se développant on apprit que les Boches avaient forcé les coffres-forts de la Banque Nationale à Hasselt et y avaient pris 2 millions 350.000 fr., — sans doute d'après ce principe que l'argent a toujours été le nerf de la guerre ; et tandis que les assassinats se poursuivaient aux environs, on se battit du côté de Haelen ; le bruit du combat s'entendait jusqu'au village. L'invasion allemande continuait d'ailleurs, et, sur les routes, passait la coulée intarissable des troupes, et, derrière elles, toute une population de pillards et d'aventuriers chargeant des véhicules bizarres. On vit aussi arriver les premières voitures de blessés, qu'il fallut hospitaliser et soigner. Kunnen se trouvait occupé par l'ennemi et il y eut bientôt des coups de fusil, un simulacre de combat, au cours duquel l'endroit fut incendié, sous le prétexte commode que « des civils avaient tiré », tant que le bourgmestre, avec d'autres fuyards, après diverses alternatives, gagnèrent les bois de Love. Tout brûlait aux environs et l'on abattait les habitants à coups de fusils. Un moment l'ennemi réclama le bourgmestre, qui était accusé d'avoir armé « les francs-tireurs », mais il se réfugia chez le curé de Schuelen, puis chez l'instituteur, où il passa la nuit dans un coin du jardin. Il put revenir ensuite, mais constata que les routes étaient couvertes de bouteilles vides ; qu'on avait traîné des meubles dans les champs avec la paille sur laquelle avaient reposé les troupes ; que l'Allemand avait volé, pillé, saccagé, incendié, détruit, — et que ses excréments traînaient partout, même dans les assiettes, — comme s'il avait absolument tenu à faire souvenir de son passage.

L'auteur, on le voit, s'il a passé *à côté de la guerre*, en a connu les bienfaits et reçu les éclaboussures. Mais la place me manque pour analyser plus complètement ce livre, aussi curieux qu'abon-

dant, et j'y renvoie volontiers le lecteur. Après de nombreux incidents et des circonstances diverses, M. Georges Virrés fut déporté en Allemagne et en revint après six mois de détention dans un camp de prisonniers, — ce dont il a profité du reste pour arrêter son journal.

Le volume de M^me^ Carola Ernst : **Silhouettes crépusculaires**, donne, — et très heureusement, — un curieux récit. C'est l'histoire d'un officier français, blessé à Presles au début de la guerre, qui a perdu la vue et se trouve soigné et interné à Charleroi. M^me^ Carola Ernst, qui s'y est amicalement attachée, entreprend de le ramener aux siens, en Normandie. Après des démarches nombreuses, muni de toutes les paperasses nécessaires, — même du certificat d'une doctoresse allemande, — le couple réussit à se mettre en route, traverse la Belgique, une partie de l'Allemagne et la Suisse, tandis que se poursuit la guerre dont l'auteur donne de précieux tableaux, avec les blessés de Charleroi, les incidents d'Aix-la-Chapelle, de Cologne, de Mayence, la traversée de la Forêt-Noire, le passage par Fribourg et Bâle, l'arrivée en France et la suite du voyage par Vesoul, Langres, etc., pour débarquer enfin à Paris et à Caen. Sa tâche terminée, lorsqu'elle eut rendu aux siens l'officier aveugle, M^me^ Carola Ernst se remit en route et revint en pays occupé en passant par l'Angleterre et la Hollande. — Comme pièces justificatives, le volume a inséré des fac-simile de passeports. Le récit de M^me^ Carola Ernst offre un réel intérêt; il a collectionné de jolis tableaux et des scènes émouvantes, de même qu'il montre de curieux personnages. Mais, sans doute, pour entreprendre une tâche aussi extraordinaire que celle dont elle parle, — son personnage ou elle-même, car je ne suis pas très certain qu'elle se soit mise directement en scène, — il faut un véritable dévouement et vouloir quand même, malgré tout, accomplir une bonne action, — on pourrait même dire la bonne action d'une bonne chrétienne.

CHARLES MERKI.

A L'ÉTRANGER

Chine.

LE CHAOS CHINOIS. — La Chine existe-t-elle encore ?... Je m'en voudrais, en posant cette question, de contrister les patriotes chinois et ceux de mes amis lettrés qui gémissent de l'état la-

mentable où se trouve leur pays. Il est, toutefois, impossible à l'étranger résidant dans l'intérieur de la Chine d'entretenir aucune illusion à ce sujet : la République du Milieu n'est qu'une vaine dénomination, ne répondant à aucune réalité. En fait, les dix-huit provinces de l'ex-Céleste Empire forment, à l'heure actuelle, autant de royaumes séparés, non seulement indifférents les uns aux autres, mais ennemis en nombre de cas et se combattant avec acharnement. Bien plus, plusieurs de ces provinces elles-mêmes sont en proie à une guerre civile en miniature, bornée aux limites de leurs frontières. Un petit nombre de chefs militaires se partagent leur territoire, pillant et ravageant, à tour de rôle, les districts momentanément conquis sur leurs adversaires. Combien existe-t-il de ces roitelets, — tyrans temporaires, — dans la malheureuse grande Chine ? Le compte en serait malaisé à faire. Il en est de toute envergure, depuis le pompeux gouverneur d'une grande province, jusqu'au soldat heureux, capitaine de fortune, régnant sur quelques kilomètres de territoire.

La masse de la nation, depuis les négociants millionnaires jusqu'aux derniers des artisans besogneux, demeure apathiquement indifférente à cet état de chose. Le premier malandrin venu, s'enrôlant sous la bannière d'un quelconque de ces chefs d'occasion, devient une puissance sur le territoire où règne son patron. Plus ortuné même que ce dernier, les revers essuyés sur les champs de bataille affectent peu son sort, car il est toujours loisible d'offrir ses services au vainqueur ou de profiter d'une période plus troublée encore que de coutume, pour redevenir brigand. Les cas ne sont pas rares où l'homme alterne les deux métiers : soldat le jour, se contentant des extorsions qui passent pour licites, et brigand sans fard, dès la nuit close, engagé en des expéditions de plus large envergure.

Je puis parler de ces choses avec une impartialité sereine, n'ayant, en ce qui me concerne, aucun sujet de plainte contre les milices de diverses couleurs avec qui je me suis trouvée en contact.

Il y a quatre ans j'étais au Shensi, alors que le fameux Godjé et quelques autres officiers en révolte menaient campagne contre le Gouverneur de la province. J'arrivai un soir à une misérable auberge où mes muletiers dételèrent en déclarant qu'ils ne se hasarderaient pas plus loin, par crainte des troupes aux prises à

quelques kilomètres de là. Je demeurai environ un mois dans ce village, une sorte de grange me servant de logement. Il passait presque chaque jour, devant ma porte, des groupes de soldats comprenant de cinquante à deux cents hommes, qui venaient du Honan, allant au secours du Gouverneur assiégé dans sa capitale : Sianfou. Un sujet d'étonnement pour l'étranger était l'aspect juvénile, on peut même dire enfantin, de nombre de ces guerriers : quelques uns d'entre eux ne devaient pas avoir atteint leur quinzième année, de vrais bambins en les mains de qui eût mieux convenu un sabre en fer blanc que le fusil de guerre pesant trop lourd à leurs bras frêles. Les villageois restaient placides, vacant à leur petit négoce. Les histoires les plus terrifiantes de meurtre et d'incendie étaient rapportées des environs ; des exécutions multiples eurent lieu, qui ornèrent les arbres des routes de têtes coupées. Un de ces trophées sinistres, cinq têtes accrochées par les cheveux à un clou, fixé dans un mur, pendit deux jours en face de ma porte. Rien de cela ne troubla la quiétude du Nouvel-An qui fut célébré aussi joyeusement que de coutume.

Un aimable jeune ménage de missionnaires suédois, résidant à Tunchoux, ayant appris la situation peu confortable dans laquelle je me trouvais, m'offrit l'hospitalité. Deux journées de voyage en charrette me menèrent chez eux. J'arrivai le vendredi soir, et le dimanche matin, vers les 4 heures, j'entendis une pétarade intermittente qui me fit penser que les Chinois célébraient, ce jour-là, quelque fête, ou honoraient l'une ou l'autre des nombreuses Divinités du panthéon Tao-sse. Cependant mon hôte vint frapper à ma porte. — Entendez-vous ? me dit-il. — Oui, répondis-je. Qu'est-ce ?... un mariage, ou une cérémonie au temple ? — Rien de pareil, répliqua le pasteur d'une voix un peu émue ; nous sommes attaqués; la ville est assiégée ; espérons que tout ira bien pour nous.

Les balles passaient en sifflant au dessus des cours de l'habitation, s'aplatissant sur les toits. Le commandant de la place lui-même, disait-on, était sur les remparts, en robe de soie, faisant le coup de feu. Les chrétiens affluaient à la Mission. On organisait, en hâte, une ambulance... Cependant, vers les dix heures, les assaillants furent repoussés. Les fidèles, dans la petite chapelle, chantèrent des hymnes de gratitude et je pus enfin, sans choquer

trop fortement personne par mon flegme païen, insinuer que le déjeuner serait le bienvenu.

Le combat donnait, de notre côté, six morts et deux blessés, l'un de ces derniers étant un pauvre petit garçon, frappé par une balle à la jambe, comme il s'en allait porter du pain par la ville.

Suivirent alors d'étranges journées. Je me trouvai reportée à plusieurs siècles en arrière et vivant dans un de ces tableaux des maîtres du Moyen Age, dont les détails m'amusaient fort, alors qu'enfant, je visitais les musées de peinture. Les assiégeants construisirent des échelles pour escalader les murs de la ville et aussi des espèces de tours roulantes d'où leurs soldats devaient tirer sur nos défenseurs. Ceux-ci firent monter des quantités de pierres sur les fortifications pour les déverser sur les assaillants; d'énormes lanternes, suspendues à des cordes, éclairaient le pied des murailles et devaient déjouer les tentatives d'attaque nocturne. Que dirai-je ?... Il y avait encore des poutres agencées en bélier pour défoncer les portes ou pratiquer des trous dans les murs ; l'on parlait d'une tentative d'invasion de la ville à l'aide d'un couloir souterrain et le bruit courait que l'ennemi allait amener un canon.

J'attendais le cheval de Troie. Le côté sérieux de la situation était le manque de vivres. Il était évident que la famine, si le siège durait, forcerait la place à se rendre. Je n'ai jamais connu exactement comment finit l'aventure, quoique on m'ait assuré que les insurgés étaient entrés à Tunchoux, le soir même du jour où je m'en étais enfuie. Un messager réussit à se faufiler près des remparts, les assiégeants étant occupés de l'autre côté, et à me faire tenir une lettre qu'on hissa dans un papier, m'annonçant que la grand'route était libre. Je n'en demandai pas davantage et, après force insistance, obtins que le mandarin local fît entre-bâiller un moment, pour moi, les portes ouvrant sur la route opposée à celle que gardait l'ennemi. Un charretier, décidé par l'appât d'une forte rémunération, m'emmena à travers la campagne désertée. Nous ne rencontrâmes pas âme qui vive de toute la journée, jusqu'après le passage, en bac, d'une large rivière où nous arrivâmes à la nuit tombée. Les cinq jours qui suivirent furent une lamentable promenade à travers des ruines ; mais, dans ces logis ravagés, entre ces murs noircis par l'incendie, aux

toits percés, dépourvus de portes et de fenêtres, un peuple aimable, souriant et tranquille, continuait à vaquer à ses occupations habituelles, acceptant la guerre civile et souffrant des effets d'ambitions et de querelles sans intérêt pour lui, avec le même fatalisme qui lui aurait fait accepter des fléaux jugés sans remède : la peste ou l'inondation.

Durant les dix derniers mois que je viens d'employer à parcourir un pays peu connu, l'extrême-Ouest de la Chine, j'ai retrouvé la même apathique indifférence parmi les habitants du Szechuan. J'y ai, aussi, eu l'occasion de faire connaissance avec un genre de soldat plus primitif que tout ce que j'avais pu rencontrer jusque-là.

Un matin, descendant à pied, à travers des forêts, le sentier très raide qui d'un col élevé conduit à Nanping, je vis venir trois hommes hirsutes, en haillons, de vrais types de sauvages. L'un portait une chose d'aspect étrange qui devait être une sorte de fusil, mais de quelle époque?... jamais, dans les collections d'armes antiques, je n'ai vu son pareil. Le second tenait une pique, et le troisième un poignard à lame triangulaire qui mesurait au moins cinquante centimètres. Ces singuliers personnages passèrent en silence se rangeant un peu, seulement, contre les taillis, pour me laisser passer. Je dis au lettré thibétain qui m'accompagnait : — « Ce sont des chasseurs? — Non, répondit-il, ce sont des soldats. » Je n'eus point le temps de discuter son opinion, des coups de feu partaient en face de nous. — Chasseurs ou soldats, il faut nous montrer; nous risquons de recevoir des balles à travers les broussailles, dis-je. Pressant le pas, nous arrivons à une clairière où une trentaine d'hommes semblaient se reposer ou attendre quelque chose. Certains étaient vautrés dans l'herbe et tiraient en l'air, sur rien. D'autres avaient à leurs côtés des piques, des poignards semblables à ceux dont étaient armés les hommes que nous avions croisés un moment auparavant. Il y avait même des gamins armés de piques ornées d'un gland rouge, dont le manche avait été raccourci en raison de la petite taille de ceux qui devaient les porter. Le tableau était pittoresque à souhait. Je n'eus aucun doute sur la qualité des personnages et pensai que si une autre bande du même genre se trouvait plus bas sur la route, j'avais grande chance de ne plus revoir mes mules chargées de bagages, que j'avais envoyées en avant. Cependant, il ne convenait pas de laisser paraître mes crain-

tes : Nous parûmes, mon compagnon et moi, du même pas de flânerie avec lequel nous descendions du col, mais derrière nous, toute la bande se leva et nous suivit. Mieux valait engager la conversation : « D'où venez-vous? — Nous sommes des soldats de Nanping, nous sommes venus attendre des troupes venant du Kansu, mais des muletiers, en passant, nous ont dit qu'elles n'arriveraient que demain et nous nous en retournons. Et vous, où allez-vous? — Nous venons du pays d'Amdo et allons à Nanping. » Ces propos et d'autres échangés nous mènent en vue de mes mules. Gens et bêtes sont sains et saufs. Les soldats admirent les grandes mules du Kansu : je vois que, pour l'instant, nous n'avons rien à craindre. Ils ajoutent un conseil, dont la valeur ne m'est révélée que le lendemain : « N'allez pas à Nanping, on vous y volera vos bêtes. »

Nous allons à Nanping, cependant, mais notre singulière escorte s'arrête à une vingtaine de kilomètres de la ville et nous comprenons que les hommes ont menti en se disant des soldats de cet endroit. Nanping est plein d'agitation. Le Gouverneur légitime du Szechuan, défait par un rival et en fuite, s'y est réfugié. Les habitants sont informés qu'une bande de soi-disant partisans, qui ne sont que des bandits, doit arriver prochainement, et les malheureux, trop sûrs de leur sort, éprouvent, par avance, la terreur du pillage. Nous comprenons que les gens rencontrés sont une avant-garde des brigands et je m'étonne de leur réserve à mon égard, dans la forêt, et du conseil, certainement amical, qu'ils m'ont donné de façon déguisée : « N'allez pas à Nanping, on vous y volera vos bêtes. »

Le lendemain, avant l'aube, je quittai Nanping et n'ai jamais appris ce qu'il était advenu.

Les événements survenant en dehors des villes de la côte ou de celles de l'intérieur, habitées par des étrangers ont, à moins d'être d'une importance tout à fait exceptionnelle, peu de retentissement Le manque de chemins de fer, l'absence de communications rapides d'aucun genre contribuent à ce défaut de publicité. Une ville de plus ou de moins saccagée dans le malheureux Szechuan n'était pas un fait de nature à éveiller grand intérêt.

Des aventures, telles que celles que je viens de narrer peuvent passer pour le côté amusant d'une situation triste ; le voyageur y trouvera un élément relevant la monotonie des lentes pérégrinations

par des routes primitives ; mais les souffrances de la masse laborieuse, pacifique et si éminemment sympathique du peuple chinois seraient bien dignes d'éveiller la pitié des Grandes Puissances et de les conduire à une action combinée pour y mettre terme, si celles-ci n'étaient pas trop occupées, d'autre part, par un autre chaos : celui de leurs intérêts antagonistes.

Ce qui est certain, ce que l'on ne sait peut-être pas assez, en Occident, c'est que toute action diplomatique, toute conversation avec le gouvernement siégeant à Pékin, toute convention conclue avec lui, ne peuvent avoir, dans la majeure partie des cas, qu'une portée très limitée et bien souvent se réduit à un vain bavardage.

Le Gouvernement ne dispose, la plupart du temps, d'aucun moyen de faire exécuter, dans les diverses provinces, les décrets qu'il peut rendre au Siège de la capitale officielle. Sans parler des provinces du Sud de la Chine, ouvertement en lutte avec lui en déniant sa légitimité, n'importe lequel des Gouverneurs, ou même des généraux disposant d'un nombre de fusils lui semblant suffisant pour une résistance effective, se refusera à obéir à la loi qui lésera ses intérêts privés, ou lui déplaira de toute autre manière. Et Pékin ne pourra que lancer des télégrammes, rendre des arrêtés, tous chiffons de papier dont se rira le potentat provincial, ou le chef militaire, sûr de ses hommes.

Il n'existe pas d'armée chinoise, d'armée nationale sur laquelle puisse se reposer un Gouvernement central. La nombreuse soldatesque qui ruine la République se compose de bandes sans lien réel les unes avec les autres. Les hommes ne sont point les soldats du pays, mais les mercenaires du Gouverneur X... ou du général Z... Ils ne connaissent que lui et, tant qu'il peut les payer ou les laisser se payer sur le butin conquis, ils le serviront contre n'importe qui.

On parle souvent, dans la presse étrangère de la côte, des dépenses considérables que le maintien de l'armée cause au trésor chinois. Cela est vrai dans une certaine mesure, les Gouverneurs puissants se rendant, de temps en temps, dans la capitale, pour y lever une forte contribution dont, — s'il faut en croire les gens bien informés, — la plus forte part passe dans leur poche et la moindre sert à apaiser les réclamations, devenues trop bruyantes, des troupes attendant leur solde depuis de longs mois. Il n'en est pas de même partout. Dans les territoires éloignés de Pékin

et, notamment, à la frontière Ouest, nombre de troupes diverses dépendent uniquement, pour leur paie comme pour leur armement, des ressources que leur chef peut se procurer sur place par collection des impôts divers.

Les troupes musulmanes obéissant au Général Ma, de Sinim, sont un exemple de ce fait répété en nombre d'endroits.

Ce qui semblera plus singulier encore, c'est que le Gouvernement soi-disant central de Pékin se désintéresse des expéditions entreprises par les chefs, aux frontières, dans un but, qui, bien que peut-être pas entièrement désintéressé, contribue néanmoins à la grandeur et à la sécurité de la Chine. Un commandant militaire, voisin de celui aux prises avec des tribus rebelles, ne prêtera aucune assistance à celui-ci, le laissera subir une défaite portant atteinte aux intérêts et au prestige de la Chine, simplement parce qu'il appartient à une autre province, ou à un autre district de la même province, et Pékin n'aura aucun moyen de le contraindre à aider son collègue ; bien plus, Pékin semblera indifférent à l'issue du combat.

Il n'est pas surprenant que ces généraux, ainsi livrés à eux-mêmes, se sentent indépendants et le prouvent en tenant peu de compte des ordres émanant de la Présidence.

A ce sujet, aussi, les incidents côtoyant le comique ne font pas défaut.

Il y a environ un an, le Gouverneur du Kansu, à la suite d'un changement de ministère, fut relevé de ses fonctions. Il eut, paraît-il, des velléités de résister, mais un parti se forma contre lui, dans un chef-lieu de la province, et il se résigna à se retirer dans son pays natal emportant, assure-t-on, plusieurs millions de dollars, fruits d'une épargne avisée pendant la durée de ses fonctions. Un décret présidentiel désigna, pour lui succéder, un général musulman. Ceci fit pousser les hauts cris aux Chinois du pays révoltés à l'idée d'une innovation mettant à leur tête un fils de l'Islam. Accédant à leur désir, la nomination du général mahométan fut cassée et un général chinois nommé à sa place. Ce dernier devait venir de la Mongolie intérieure et, pour mieux asseoir son autorité, prétendait licencier les troupes de la province et amener, pour les remplacer, ses propres mercenaires, environ vingt mille hommes. Ceux-ci s'étaient assez sinistrement signalés par des actes répétés de brigandages, dans la contrée de

leur dernière résidence, et les braves gens du Kansu se reprirent à gémir, avec juste raison, cette fois, à la perspective de l'invasion qui les menaçait. Un troisième général du nom de Lu, commandant la place de Pigliang, qui s'était mis à la tête de l'opposition faite à son collègue musulman de Ningshia, déclara que les troupes du nouveau gouverneur n'entreraient point au Kansu et que, si ce dernier avait des balles à dépenser, il en avait aussi, lui, en réserve. Ce langage énergique en imposa au titulaire du poste vacant. Il n'a point fait son apparition. Depuis un an, le général Lu fait fonction de Gouverneur à la satisfaction générale de ses administrés, assure-t-on. Cependant le général Ma de Sinin, lui-même un disciple du Prophète et le plus important des chefs militaires du Kansu, ne peut pardonner à son confrère Lu d'avoir, en se plaçant à un point de vue de race et de religion, empêché son coreligionnaire, nommé par Pékin, d'occuper le siège de premier magistrat de la province et, bien que ne lui faisant pas d'opposition ouverte, il a rompu toutes relations avec lui. Que demain un trouble quelconque éclate à la frontière, on verra peut-être se répéter au Kansu la lamentable aventure qui a valu à la Chine la perte d'une fertile partie du Szechuan, c'est-à-dire que le Gouverneur pourra laisser ses troupes l'arme au pied, tandis que d'autres soldats eux aussi, officiellement soldats de l'armée chinoise, seront assaillis et peut-être courront le risque d'être vaincus. La réciproque pourrait être vraie en un autre cas.

Quelque opinion défavorable que l'on puisse avoir du semblant de Gouvernement existant en Chine et des magistrats provinciaux qui en sont les représentants, il faut cependant reconnaître qu'ils sont mille fois préférables au désordre et aux barbares qui prendraient leur place, si les premiers devaient disparaître.

Gherku, province de Koukou-nor.

ALEXANDRA DAVID.

§

Russie.

LE TRAITÉ DE RAPALLO : ALLEMANDS ET BOLCHEVISTES. — « Un coup de théâtre ! » « Un coup de tonnerre ! » C'est dans ces termes que de nombreux journaux français annonçaient à leurs lecteurs la nouvelle de la conclusion du traité entre les Soviets et l'Allemagne à Rapallo. En lisant de pareilles manchettes on pour-

rait croire que ceux qui les rédigent ne connaissent rien de ce qui s'est passé depuis 1917. On pourrait même supposer que le traité de Rapallo soit quelque chose d'imprévu et d'inattendu, quelque chose qui soit en violente contradiction avec les événements qui l'ont précédé.

Il ne serait, par conséquent, pas inutile d'évoquer encore une fois ces événements, de les récapituler de nouveau.

Les premières manifestations des rapports suspects entre certains éléments du camp révolutionnaire russe et les milieux gouvernementaux des pays avec lesquels la Russie devait entrer en guerre en 1914 se rapportent aux années d'avant-guerre. En 1911 et 1912 deux centres de propagande révolutionnaire russe se sont formés en Autriche. L'un était dirigé par Trotzky (d'abord à Lvoff, ensuite à Vienne), un autre (à Cracovie) par Lenine. Trotzky était flanqué d'un certain camarade Bassok, qui devint, en 1914, agent notoire du bloc austro-allemand et travailla avec le fameux Parvus (le vrai nom de Bassok est Melenevsky). C'est Parvus qui subventionnait, au début, le journal russe *Pravda*, que Trotzky publiait en Autriche à cette époque et dont la principale mission était de combattre l'influence russe dans les Balkans. Ensuite Trotzky, d'après les révélations publiées par Bourtzeff, fut entretenu pécuniairement par la police secrète de Vienne qu'il informait sur la Russie, en général, et sur le mouvement révolutionnaire en Russie, en particulier. Quant à Lenine, flanqué de Zinoviev et de Kamenev, il était visiblement protégé par les autorités autrichiennes qui lui donnaient toutes facilités pour l'envoi en Russie de ses agents secrets et pour le transport clandestin de ses publications par la frontière d'Autriche. C'est Ganetzky (son vrai nom est Fürstenberg) qui servait d'intermédiaire entre le groupe de Lenine et le gouvernement autrichien. Ganetzky était lui-même ami et collaborateur de Parvus.

Après la déclaration de guerre les Russes d'âge militaire qui se trouvaient en Allemagne et en Autriche furent pour la plupart arrêtés et envoyés dans les camps de concentration. Mais Trotzky, Lenine, Zinoviev et Bouhharine (qui fut plus tard l'auteur du programme du parti communiste russe) étaient laissés en liberté et, quelques semaines après le debut de la guerre, le gouvernement autrichien les fit passer en Suisse où ils se livrèrent au travail de propagande défaitiste (défaitiste au point de vue de la Rus-

sie et de ses alliés) et à la création d'une organisation qui devait contribuer à l'offensive militaire des armées austro-allemandes par une offensive morale et politique dont le but était d'empêcher l'union sacrée dans les pays de l'Entente.

C'est à partir du printemps de 1915 que cette offensive défaitiste commence à se manifester. Ce furent Parvus et Radek (le vrai nom de Radek est Sobelsohn ; il est sujet autrichien) qui s'occupèrent de sa préparation, en collaboration avec Rakovsky en Roumanie, Grimm en Suisse, etc. On élabora un plan de convocation de conférences socialistes pour lever le drapeau de l'internationalisme défaitiste : Zimmerwald et Kienthal furent la réalisation de ce plan. En même temps Parvus et Ganetzky organisent à Copenhague une vaste entreprise d'espionnage allemand sous le titre innocent de « Bureau d'Etudes sur les effets économiques et sociaux de la Guerre ». Un des principaux employés de ce bureau, le nommé Perazitch, fut envoyé par Parvus à Pétrograd immédiatement après la révolution de mars 1917 et y devint le chef de la section des relations internationales du Soviet, ce qui lui permettait d'entretenir ses relations avec Parvus et l'espionnage allemand aux moyens des courriers diplomatiques. Parvus essaya d'embaucher des collaborateurs pour son « bureau » de Copenhague parmi les révolutionnaires russes à Paris, où il envoya de Suisse un certain Grigory Tchoudnovsky qui entra en rapports avec les milieux défaitistes. Mais à Paris le groupe pro-allemand de Parvus-Lenine et Cie trouva bientôt un agent de premier ordre, dans la personne de Trotzky qui put passer de Suisse à Paris en qualité de correspondant d'un grand quotidien... antidéfaitiste et patriote de Kiev (ce quotidien, supprimé plus tard par le gouvernement de Lénine-Trotzky — quel ingrat ! — s'appelait *Kievskaïa Mysl*). S'étant établi à Paris, en pleine guerre, Trotzky y publiait en russe un quotidien anti-français et organisait un fort groupe défaitiste qui travaillait dans les milieux russes et français. C'est seulement après de longs mois de son œuvre de trahison que les autorités françaises arrêtèrent Trotzky ; mais, au lieu de l'envoyer devant un tribunal militaire, comme agent de l'ennemi, elles se bornèrent à l'expulser de France en Espagne, d'où le traître se rendit aux Etats-Unis pour y continuer sa propagande contre les Alliés.

Avant la révolution russe, l'activité de Parvus, Lenine, Trotzky,

etc, se développait dans deux directions. Ils s'adressaient, en premier lieu, aux socialistes des pays de l'Entente pour y créer le courant antipatriotique et défaitiste. D'autre part, ils travaillaient parmi les éléments « allogènes » de la Russie, les poussant vers un séparatisme à outrance qui devait affaiblir la force de résistance de l'Empire russe et servir l'intérêt de ses ennemis. C'est Parvus qui fut pendant la guerre le premier promoteur de ce séparatisme défaitiste. En collaboration avec Bassok-Melenevsky et d'autres agents austro-allemands, Parvus organisa à Vienne une union pour la libération de l'Ukraine. A Zurich il fonda un bureau pour la propagande du séparatisme dans les provinces baltiques, et ce fut une des nombreuses compagnes de Parvus, une certaine Catherine Gromann, qui fut chargée par lui de s'occuper de la propagande séparatiste parmi les Esthoniens. Plus tard cette Catherine Gromann passa dans son bureau de Copenhague et ensuite au Soviet de Petrograd. A Constantinople, Parvus avait un bureau de propagande séparatiste pour le Caucase.

La véritable orgie d'activité défaitiste commença en Russie après la révolution de mars 1917 qui ouvrit — pendant la guerre ! — toutes les portes de la Russie à tous les agents des puissances ennemies, à tous les espions, à tous les traîtres.

L'utilisation du mouvement révolutionnaire et séparatiste dans les pays alliés en vue du triomphe des armées germaniques entrait déjà avant la guerre dans les plans de l'état-major allemand. Dans le *Livre Jaune*, publié par le ministère des Affaires Etrangères français, on trouve un rapport secret de l'Etat-major allemand qui dit ce qui suit :

Il faudra susciter des troubles dans le nord de l'Afrique et en Russie. C'est un moyen d'absorber les forces de l'adversaire. Les soulèvements provoqués en temps de guerre par les agents politiques demandent à être soigneusement préparés et par des moyens matériels. Ils doivent avoir une tête dirigeante, que l'on peut trouver dans les chefs influents, religieux ou politiques.

La réalisation de ce plan devint facile après l'explosion de la révolution en Russie. L'Etat-major allemand envoya en Russie des wagons entiers de défaitistes, Lenine, Zinoviev, Lounatcharsky, etc. D'autres, comme Trotzky, les rejoignirent plus tard. En même temps les Allemands établirent à Petrograd, à Moscou et dans tous les autres principaux points du territoire russe, y compris,

le front, leurs services secrets, militaires et politiques, qui agissaient d'accord avec les leaders bolcheviks, les subventionnant et leur transmettant les directives allemandes (1).

Grâce à l'appui de l'argent et de l'organisation allemande, les bolcheviks purent facilement accomplir leur mission en Russie, d'autant plus que le pauvre Gouvernemeut provisoire ne comprenait rien à la gravité de la situation et facilitait lui-même l'action des agents ennemis. Pour caractériser jusqu'où allait son esprit d'imprévoyance, — confinant à la complicité, — il suffit de dire qu'il ne songea même pas à interdire l'accès du territoire russe à Lénine, bien qu'il sût que Lenine arrivait de Suisse par l'Allemagne et avec le concours du gouvernement allemand. On raconte que Lenine lui-même fut étonné de cet accueil amical et disait avec un sourire : — En arrivant à la frontière russe, je m'attendais à être arrêté, et, au lieu de cela, quelle réception solennelle on m'avait préparée ! — Trotzky, se rendant en Russie venant d'Amérique, fut arrêté par les Anglais à Halifax et remis en liberté sur les instances du ministre des Affaires étrangères du Gouvernement provisoire.

Je suis loin de toute intention d'accuser le pauvre Gouvernement provisoire d'avoir été un complice conscient des bolcheviks et des agents allemands. Mais sa complicité inconsciente est pour moi un fait indiscutable. Je suis même en mesure d'y apporter un témoignage personnel.

Je fus le premier à avoir signalé les rapports entre les bolcheviks et les Allemands. En 1915 déjà je constatai les premières manifestations de l'activité de Parvus et de Lenine et les dénonçai dans l'hebdomadaire antidéfaitiste que je publiais à cette époque, en russe, à Paris (sous le titre *Russie et Liberté*) et dans la revue *Sovremenny Mir* à Petrograd. Lorsque je rentrai, en avril 1917, de Paris en Russie, je constatai immédiatement que beaucoup d'agents, que les Allemands avaient embauchés parmi les « révolutionnaires » russes en Suisse, travaillaient aux Soviets de Petrograd et de Moscou et sur le front russe. Avec le regretté fondateur du parti ouvrier russe, G. Plekhanov, et d'autres so-

(1) Je me permettrai de citer une fois de plus les Mémoires du général Ludendorff (v. tome II de l'édition française, pp. 20 et 119), qui dit sans ambages que l'État-major allemand « avait organisé une propagande destinée à semer, dans l'armée russe, les germes d'une campagne pacifiste » et « avait envoyé Lenine en Russie ».

cialistes-patriotes je combattis l'action des traîtres ; mais malheureusement c'étaient eux qui avaient une position « légale » en Russie révolutionnaire, tandis que nous étions soumis à un véritable ostracisme officiel. Il suffira de dire que le Soviet de Pétrograd refusa d'admettre dans son sein Plekhanov et invalida mon mandat, sans aucun motif légal, alors que les ouvriers et employés du chemin de fer du Nord-Ouest m'avaient élu au Soviet par un vote unanime. Ces faits, et beaucoup d'autres, nous démontrèrent que, dès le début de la révolution, une volonté occulte avait éliminé des Soviets les éléments patriotes et anti- allemands et concentrait la direction des affaires des Soviets dans les mains ennemies. Le Gouvernement provisoire aurait pu, bien entendu, contrecarrer l'action de cette volonté occulte, mais, au lieu de cela, il faisait exactement le contraire. L'événement qui me permit de porter un jugement définitif sur l'attitude du Gouvernement provisoire, ce fut sa conduite pendant les journées de la première insurrection bolcheviste à Pétrograd (en juillet 1917). A ce moment le ministre de la Justice du Gouvernement provisoire, M. Pereverzeff, mit à ma disposition plusieurs documents secrets que ses services possédaient et où il y avait des données irréfutables sur les rapports financiers et politiques entre Lenine, Zinoviev et d'autres chefs bolchevistes et les Allemands. Me remettant ses documents, M. Pereverzeff me dit que le gouvernement était renseigné sur leur contenu depuis le mois d'avril, mais ne donnait aucune suite à l'affaire. Après avoir pris connaissance des documents que le ministre m'avait remis, je vis tout de suite qu'ils confirmaient mes renseignements antérieurs. Et d'accord avec M. Pereverzeff je pris sur moi la responsabilité d'une publication immédiate des documents (il fallait se hâter parce que l'émeute bolcheviste battait son plein dans les rues de Petrograd). En publiant des extraits de ces documents je les accompagnai d'une demande officielle et publique adressée au Gouvernement provisoire pour qu'il chargeât sans retard la justice de cette affaire et inculpât Lenine et d'autres de haute trahison (1). Mais quelle fut ma stupéfaction quand, le lendemain, je ne trouvai pas ma déclaration dans les grands journaux et appris que dans la nuit Kerensky, Nekrassov, Terechtchenko, Tseretelli et d'autres ministres, de même que certains membres influents du Soviet de Pé-

(1) Un vieux socialiste patriote, M. Pankratov, joignit sa signature à la mienne.

trograd avaient enjoint aux directeurs des journaux de ne pas publier mes révélations. Heureusement que je réussis à les porter à la connaissance des soldats de la garnison de Petrograd et qu'un petit journal, négligé par les ministres, n'ayant pas reçu leur interdiction ou ayant osé passé outre, publia *in extenso* mes accusations contre les bolcheviks et qu'il devint impossible d'étouffer l'affaire. Kerensky se vit obliger de donner l'ordre d'ouvrir une instruction, mais comme en même temps il invitait Pereverzev de donner sa démission en raison de la divulgation des documents, il était évident qu'on n'inculpait les traîtres qu'à contre-cœur. Et en effet, bien que le juge d'instruction et le procureur eussent reconnu dans un communiqué officiel que mes accusations étaient justes et eussent pris la décision de traduire Lenine, Trotzky et d'autres devant le tribunal, le Gouvernement provisoire eut la faiblesse de remettre en liberté les chefs bolcheviks arrêtés.

En septembre-octobre 1917, l'Autriche, se sentant impuissante à continuer la guerre, adressa au gouvernement russe des propositions secrètes de paix séparée. Les Allemands, bien renseignés sur tous les secrets politiques, militaires, diplomatiques de la Russie révolutionnaire, répondirent par une nouvelle offensive bolcheviste à Petrograd et à Moscou et, au commencement de novembre, établirent en Russie un gouvernement à eux, lequel peut s'intituler soviétique, communiste, rouge ou tout ce qu'on voudra, mais qui, depuis son premier jour, est et restera jusqu'à sa chute ce qu'il fut dès ses origines, c'est-à-dire une *agence allemande*.

Que mes lecteurs ne prennent pas cette expression dans un sens métaphorique et littéraire. Non, je déclare que le gouvernement bolchevick est une agence allemande dans le plus simple et le plus vulgaire sens de ce mot. Toute l'action des chefs bolcheviks avant et après leur avènement au pouvoir en est la preuve. Lorsque, encore sous Kerensky, ils organisaient leurs premiers massacres d'officiers russes, il était visible que les mains des assassins travaillaient suivant un plan précis : on commença par une extermination systématique des meilleurs spécialistes techniques parmi les officiers de la flotte de la Mer Baltique et de la forteresse de Cronstadt ; on tuait sur les indications de l'ennemi, qui voulait avant tout se débarrasser des chefs militaires et navals russes qui lui paraissaient les plus dangereux. Tout ce qui se passait en même temps sur le front était évidemment ré-

glé par un accord entre l'ennemi et ses agents en Russie. Quant à l'action postérieure des bolcheviks, elle a tous les traits d'une action de l'ennemi dans un pays occupé. Ce que les bolcheviks faisaient et font encore en Russie, les Allemands l'ont fait en Belgique et dans la France du Nord. Réquisitions forcées, déportations, camps de concentration, prise d'otages, fusillades d'innocents, brutal écrasement de toute ombre d'opposition, suppression de la liberté de la presse, des réunions, de la circulation et du travail, un régime de soldatesque et d'oppression sans pitié, tout cela les bolcheviks l'ont pratiqué et le pratiquent encore en Russie avec la même absence de tout sentiment humain dont les Allemands ont fait preuve lorsqu'ils étaient maîtres des régions qu'ils avaient envahies.

Le régime bolchevik en Russie n'est en somme qu'une continuation de la guerre allemande contre le grand pays slave. Les Allemands ont perdu la guerre en Occident. C'est pour eux une raison de plus pour la gagner en Orient. Et ils veulent la gagner par l'intermédiaire des bolcheviks. Qu'est-ce que les bolcheviks ont fait, en somme, en Russie ? Ils ont mis à sec le pays, ils ont ruiné son industrie et son commerce pour que l'industrie et le commerce allemands puissent y trouver une *tabula rasa*. Ils ont décimé la fine fleur intellectuelle de la Russie, pour que les « génies » de Berlin et de Munich puissent travailler sans concurrents. Un des apôtres du germanisme a dit que le monde slave doit servir de fumier au champ de la culture allemande. C'est cet idéal que les bolcheviks poursuivent. Ils croient qu'ils y sont déjà arrivés et qu'ils peuvent livrer la Russie, captive, meurtrie, affamée et sans défense à leurs maîtres allemands. Telle est la vraie signification du traité de Rapallo, continuation logique de Brest-Litovsk.

Je veux être franc. Je veux dire aux amis de la Russie qui sont heureusement encore très nombreux dans tous les pays de l'Entente, en France particulièrement, que les Alliés portent leur part de responsabilité dans ce qui se passe actuellement en Russie. Ils devaient prévoir tout cela. Ils savaient que les chefs bolcheviks n'étaient que des subordonnés des chefs allemands. Ils ne devaient pas, — je dirai même ils n'avaient pas le droit de laisser les bolcheviks tranquilles après avoir battu les Allemands. A quoi bon avoir détrôné Guillaume II, si son valet, Lenine,

reste maître du Kremlin? Est-ce que les pangermanistes et les impérialistes allemands peuvent être considérés comme des enfants inoffensifs, lorsque leurs agents et disciples, les Trotzkis, continuent à commander l'armée rouge ?

La vérité est que les Alliés n'ont pas vaincu *jusqu'au bout*, n'ont pas vraiment terminé la guerre. Pour vaincre définitivement, pour terminer effectivement la grande guerre et assurer au monde une véritable trêve de Dieu, il reste encore un ennemi à abattre. Et ce n'est pas avec des « pactes » verbaux ou écrits qu'on peut le faire avec le bolchevisme. Ce n'est pas en évitant le combat qu'on peut vaincre celui-ci, c'est en acceptant ce combat, comme il convient à une Europe vraiment démocratique. Si les Alliés le font, ils auront gagné la Russie, non cette Russie soviétique où le gouvernement boit le sang de ses sujets et où les esclaves affamés se dévorent les uns les autres, mais la Russie de l'avenir, une Russie qui naîtra des ruines et des souffrances d'aujourd'hui. Car cette nouvelle Russie nationale, qui couve déjà sous les cendres d'un horrible incendie rouge, n'oubliera jamais les crimes de ceux qui l'ont plongée dans l'Océan de ses calamités actuelles, elle ne leur pardonnera jamais.

L'heure viendra où les bourreaux rouges devront payer tout ce qu'ils ont fait. Et à cette heure du payement le peuple russe saura demander des comptes à ceux aussi qui auront été les complices et les instigateurs de ses oppresseurs, — aux Allemands et à tous ceux qui auront suivi leur ignoble exemple et auront conclu avec les bolcheviks un honteux pacte d'exploitation de la misère russe.

Quant à ceux qui auront eu la sagesse et la noblesse de ne pas participer à ce pacte déshonorant, ils retrouveront l'amitié du grand peuple qui dit dans un de ses proverbes : *C'est dans le malheur que l'on reconnaît ses vrais amis !*

G. ALEXINSKY.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés *impersonnellement* à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages *personnels* et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction, et par suite ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie

Amédée Boinet : *La cathédrale d'Amiens*. Avec 43 grav. et 1 plan; Laurens. 4 50

Jean Vallery-Radot : *La cathédrale de Bayeux*. Avec 51 gravures et 1 plan : Laurens. 4 50

Histoire

A. Augustin-Thierry : *Augustin Thierry d'après sa correspondance et ses papiers de famille*. Préface de Gabriel Hanotaux. Avec un portrait; Plon. 12 »

R. W. Emerson : *Les Anglais*, esquisses de leur caractère. Traduction et introduction par Pierre Chavannes ; Payot. 10 »

Frantz Funck-Brentano : *Le moyen âge*; Hachette. 15 »

Camille Richard : *Le comité de Salut-public et les fabrications de guerre sous la Terreur*; Rieder. 35 »

Marcel Rouff : *Les mines de charbon en France au XVIIIe siècle, 1744-1791*; Rieder. 35 »

Littérature

Charladolphiana; Libr. académique, Perrin. » »

Henri Clouard : *Aurel*, biographie critique, avec un portrait, un autographe et une bibliographie : Chiberre. 2 »

L'Ermite du faubourg Saint-Germain : *L'envers du monde, mœurs de la cour et de la ville, sous la République*; Flammarion. 7 »

J.-B. Girod : *Voyages, souvenirs de jeunesse*; Cahiers du Centre. 4 50

A. Jolivet : *Wilhelm Heinse* : Rieder. 25 »

Pierre Lasserre : *Cinquante ans de pensée française* ; Plon. 7 »

Joseph Le Gras : *L'extravagante personnalité de Jacques Casanova, chevalier d'industrie, 1725-1798*; Grasset. 7 50

E. Sansot : *Essai sur les parfums*; Chiberre. 5 »

Maurice Servel : *Autour d'un roman de Balzac* : *Les Chouans* ; Conard. » »

Musique

André Himonet, *Louise*, de G. Charpentier, étude historique et critique, analyse musicale ; Mellottée. 3 50

Ouvrages sur la guerre de 1914-1918

André Aude : *Souvenirs du temps de guerre*; Berger-Levrault. 3 »

Jacques Bouis : *Notes d'un agent de liaison de la classe 1918 au 18e bataillon de chasseurs à pied*; Berger-Levrault. 4 »

Abbé Chauveau : *Les Américains à Gièvres*, histoire d'un camp américain. Préface du général Radiguet. Avec de nomb. illust. ; Imp. Unic, Nantes. » »

Général Legrand-Girarde : *Opérations du 21e corps d'armée, 1er août-septembre 1914*. Avec 6 cartes ; Plon. 12 »

Colonel Le Hénaff et Capitaine Henri Bornecque : *Les chemins de fer français et la guerre*. Avec 23 croquis, 1 carte et 4 planches ; Chapelot. 4 »

Général Palat : *La grande guerre sur le front occidental. VIII : La ruée vers Calais, 15 octobre-13 décembre 1914*. Avec 5 cartes ; Chapelot. 12 »

Philosophie

Ch. Lalo : *Aristote*; Mellottée. 2 50

Jules de Gaultier : *La philosophie officielle et la philosophie* ; Alcan. 7 »

Poésie

Charles Adolphe Cantacuzène : *Parenthèses paresseuses* ; Libr. académique Perrin. » »

Paul Claudel : *Poèmes de guerre 1914-1918* ; Nouv. Revue française, 7 50

André Cœuroy : *Les poings lassés* : Belles-lettres. 4 »

Tristan Derème : *La verdure dorée*. Préface de M. Philippe Huc ; Emile-Paul. » »

Léon Deubel : *La lumière natale*; Mercure de France. 10 »

Eugène Figuière : *Le Manoir*. Illust. de Claude Roza : Figuière. 5 50

André Harlaire : *Jongleries*; La Pelote, Bordeaux. 2 »

Jehan de Jehay : *A la fantaisie* ; Jouve. « «

Lyco Laghos : *Voix* ; Fischbacher. 5 »

Charles Phalippon : *Grelots et mirlitons* ; Edit. du Quatrième Etat, Toulouse. 4 »

Jean Singer : *La fille des astres suivi de la philosophie du verbe*; Imp. Munier, Evian-les-Bains. » »

Laura Vulda : *L'âme vraie* ; Kosmos. 7 «

X : *Les coups de pied de l'âne*; Jouve, 3 50

Politique

André Chéradame : *La Mystification des peuples alliés, pourquoi ? comment ? par qui ?* Avec 36 cartes, graphiques et fac-similés ; Imp. Hérissey, Evreux. 10 »

E. Doumergue : *La Paix par la vérité*. Tome I : *Avant* ; Edition Foi et Vie. 15 »

Questions coloniales

Léon Homo : *Expériences africaines d'autrefois et d'aujourd'hui. Maroc, Tripolitaine, Cyrénaïque* ; Vuibert. 3 50

Roman

André Beaunier : *La Folle jeune fille* ; Flammarion. 7 »

Charles de Bussy : *Le Tour du demi-monde en 80 nuits* ; Férenczi. 6 75

Auguste Dupouy : *L'affligé*. Préface de Charles Le Goffic ; Férenczi. 6 75

Lucien Farnoux-Raynaud : *Le Pêcheur de Lunes* ; Soc. mutuelle d'édition. 5 »

Jacques Fierre : *L'Eternelle histoire* ; Flammarion. 7 »

Charles Foley : *Cabotinette* ; Flammarion. 7 »

Jean Galmot : *Un Mort vivait parmi nous* ; La Sirène. 6 75

Myriam Harry : *Le Tendre cantique de Siona* ; Fayard. 6 50

Lafcadio Hearn : *Le Roman de la voie lactée*, traduit par Marc Logé ; Mercure de France. 7 »

Jérome K. Jerome : *Mes Enfants et moi*, traduction M. Berblock ; Renaissance du livre. 6 »

Rd. P. Lepers : *La Tragique histoire des flibustiers*, recueillie et adaptée par Pierre Bernard Berthelot : Edit. franç. illust. 6 »

Roger Martin du Gard : *Les Thibault*. 1re partie : *Le Cahier gris* ; Nouv. Revue française. 6 75

Philippe Millet : *La Délivrance de Zacouren* ; Plon. 7 »

Louis de Robert : *Silvestre et Monique* ; Flammarion. 7 »

Werner Scheff : *Juan Fernandez*, adapté de l'allemand par Charles Schacher ; Férenczi. 6 75

Shéridan : *Je suis seule, venez* ; Férenczi. 6 75

Pierre Soulaine : *La rue de la Paix* ; Flammarion. 7 »

Léon Werth : *Le Monde et la ville* ; Crès. 6 »

Sciences

Gustave Mic : *La Théorie einsteinienne de la gravitation* ; Hermann. 4 50

Sociologie.

Jean Choleau : *L'expansion bretonne au XXe siècle*. Avec 9 cartes et graphiques, 27 tableaux statistiques et 3 planches de cartes ; Champion. » »

A. Cormont : *Les Caisses d'épargne de France*. Préface de M. Pol Chevalier ; Berger-Levrault. 5 »

Léon Duguit : *Souveraineté et liberté* ; Alcan. 8 »

Harlen Eugène Read : *La Limitation de l'héritage*, Edition française avec avant-propos, note et appendice par L. P. Alaux. Préface de M. Victor Cambon ; Payot. 6 »

Théâtre

René Benjamin : *Les Plaisirs du hasard*, comédie en 4 actes ; Nouv. Revue franç. 3 50

André de Lorde : *Théâtre Rouge*, Préface de M. André Antoine ; Figuière. 6 75

Voyages

Louise Faure-Favier : *Paris, Bruxelles, Amsterdam, — Amsterdam, Bruxelles, Paris*. (Guide des voyages aériens.) Avec de nomb. photographies ; Messageries aériennes. 7 50

Charles Fegdal : *La Fleur des curiosités de Paris*, types et coins curieux. Avec 50 illust. et plans et 5 dessins de Jean-Jules Dufour ; Revue contemporaine. 15 »

Jehan d'Ivray : *L'Egypte Eternelle* ; Renaissance du livre. 4 »

Pierre de Kadoré : *Nipponeries d'été* ; Soc. mut. d'édition. 4 50

Joseph de Pesquidoux : *Sur la glèbe* ; Plon. 7 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Société anonyme du « Mercure de France » : Assemblée générale ordinaire annuelle. — Les Amis de Verlaine. — Un poète ouvrier. — Une rue Jean-Dolent. — A propos d'une nouvelle traduction de « la Sonate à Kreutzer ». — Un ex-candidat au Prix Goncourt. — La production littéraire. — L'ingéniosité du Ministère des Postes. — Phénomènes métapsychiques. — Et la garde qui veille... aux remparts d'Aigues-Mortes. — Errata. — Descendants ou homonymes. — Publications du « Mercure de France ».

Société anonyme du « Mercure de France » : Assemblée générale ordinaire annuelle. — Les actionnaires de la Société Anonyme du *Mercure de France* sont convoqués en assemblée générale ordinaire annuelle le jeudi 18 mai prochain, à 18 heures, au siège social.

§

Les Amis de Verlaine tiendront leur réunion annuelle le jeudi 25 mai, jour de l'Ascension. Ils se rendront à dix heures et demie au monument du Luxembourg, où des discours seront prononcés et des poèmes récités. Un déjeuner suivra la commémoration. Il aura lieu dans la grande salle des Sociétés savantes, 8, rue Danton, à une heure. Prix : 17 francs. Les adhésions sont reçues par M. Elie Vidal, trésorier de l'association, 9, rue du Havre (VIIIe), et au *Mercure de France.*

Le groupement de fait des « Amis de Verlaine » étant devenu l'Association légale dite Société des amis de Verlaine, dont les statuts ont été publiés dans notre livraison du 1er décembre 1921, nous croyons devoir préciser qu'il n'est pas indispensable d'être membre de la Société pour prendre part aux manifestations en l'honneur de Paul Verlaine.

Nous rappelons que les personnes qui désirent faire partie de la société doivent adresser leur adhésion à M. Elie Vidal, Secrétaire-Trésorier, 9, rue du Havre, Paris (VIIIe), qui envoie sur demande les statuts de l'association.

§

Un poète ouvrier. — M. Maurice Mardelle, dont nous publions un poème dans le présent numéro, est un ouvrier. C'est un simple et pur ouvrier. Il est charpentier, fils de charpentier, petit-fils de charpentier. Il exerce son métier dans son village natal, Perrusson, près de Loches, en Touraine. Il n'a pas eu d'autres études que l'école primaire, et à quatorze ans il entrait en apprentissage. Il a fait toute la guerre, la Lorraine, la Marne, l'Yser, puis, après une période de maladie, l'a continuée comme manœuvre-charpentier à la poudrerie de Toulouse. M. Maurice Mardelle, qui a aujourd'hui 35 ans, n'a jamais rien publié, sinon « au temps des illusions, nous dit-il, vers la vingtième année, quelques petites notes dans un journal de Tours ».

« Des projets ? nous dit-il encore, des espoirs ? des rêves ? Mon Dieu! sans cela, ferais-je des vers ?

« J'ai là, à peu près achevé, mon manuscrit du *Compagnon de la Cathédrale*, dont vous avez un extrait, soit quelque 300 vers, de quoi meubler une plaquette... Et puis des charpentes, des charpentes dans les villages de mon pays, qui est le plus joli du monde. »

Dans un des derniers numéros de l'*Intermédiaire des Chercheurs et Curieux* (10 mars), M. Pierre Dufay écrivait en réponse à une question sur les poètes ouvriers :

On s'est déjà occupé ici de poètes ouvriers, en particulier de Jean-Baptiste Daumier, de J.-B. Devaux, d'Elise Moreau et d'autres. Evidemment leurs intentions sont bonnes, mais leurs vers sont communément médiocres. Il ne convient guère qu'ils cherchent à s'élever plus haut que la chanson, où, parfois, ils excellèrent, — n'oublions pas qu'Eugène Pottier était d'abord ouvrier emballeur et que, garçon boucher, Jules Jouy composa ses premières chansons, qu'il allait, le soir, chanter dans les goguettes, en allant, le matin, livrer en voiture aux clients la viande paternelle, et certaines de ces chansons se rapprochent de l'ode.

Mais, en général, il ne semble pas que l'ouvrier doive vouloir dépasser le ton de la chanson. Le poète ouvrier, c'est là un laissé pour compte de 1848 dont il ne convient pas d'abuser.

A nos lecteurs de juger si le poète charpentier Maurice Mardelle confirme ou dément le jugement de M. Pierre Dufay.

§

Une rue Jean-Dolent. — Un comité que préside Mme Aurel et qui compte parmi ses membres MM. Henri de Régnier, Gustave Geffroy, Lucien Descaves, Henri Duvernois, Paul Brulat, Frantz Jourdain, Léon Riotor, etc., va demander au Conseil Municipal de donner à une rue de Paris le nom de Jean Dolent. Voilà une heureuse initiative qui obtiendra certainement l'agrément de l'Assemblée municipale et qui donnera peut être aux générations nouvelles le goût de relire le subtil écrivain.

L'auteur du *Cyclone* était, suivant la belle définition de son grand ami Charles Morice, un amant de la vie :

La vie des sentiments, la vie des regards et des sourires, la vie des formes en mouvement, la vie expressive et belle des œuvres d'art et la vie aussi des rues populeuses où l'homme se livre avec une spontanéité ingénue...

C'est dire que Dolent aimait à se mêler à la circulation de la rue et plus particulièrement de sa rue, de son faubourg ; nul n'a su comme lui attraper au passage le bout de dialogue significatif, deux mots parfois, qui rendent à merveille l'âme populaire, l'esprit tout ensemble farce, mélancolique et un peu provincial du Bellevillois de Belleville. Jean Dolent composa la plupart de ses livres tout en cheminant le long de la côte de Belleville ; la « chaussée de Belleville », comme on

disait de son temps, il la suivit matin et soir pendant cinquante-trois ans pour aller de son petit pavillon de la villa Ottoz (rue Piat) jusqu'à son bureau de la rue Portefoin, en plein quartier du Temple, où ses journées entières étaient consacrées avec bonne grâce à des travaux de contentieux commercial dans une maison de métal précieux.

Sa silhouette un peu tassée était bien connue des ouvriers et des employés qui, faisant chaque jour le même chemin, le rencontraient aux mêmes heures. Il saluait les visages de connaissance d'un coup de son feutre gris-fer. Et, dans la foule d'hommes de lettres et d'artistes qui accompagnait son convoi funèbre, le 3 septembre 1909, on remarquait la présence de nombreux ouvriers : ses amitiés anonymes, ses sympathies des « rues populeuses »...

Quiconque a connu Dolent sera heureux de voir une de ces rues porter son nom. — L. DX.

§

A propos d'une nouvelle traduction de « la Sonate à Kreutzer ».

Monsieur le Directeur,

Retardé par l'achèvement d'un travail urgent, je ne réponds qu'aujourd'hui à la note du *Mercure de France* du 15 avril où je suis pris à partie à l'occasion de ma nouvelle traduction de la *Sonate à Kreutzer* de Léon Tolstoï, parue dans la « Bibliothèque Plon ». On y allègue que cette traduction n'est pas faite « d'après la troisième et dernière version du texte russe », comme je l'affirme dans ma préface, mais présente, au contraire, « exactement le même texte » que celui paru « il y a une dizaine d'années au *Mercure de France* d'abord, puis dans les œuvres complètes du Comte L. N. Tolstoï publiées chez Stock ».

Cette allusion à la traduction de M. Bienstock et les termes employés pour s'inscrire en faux contre mon assertion révèlent l'auteur de la note : le même M. Bienstock. Car ce n'est pas la première fois qu'il a recours à ces moyens de concurrence foraine. En publiant, il y a dix ans, sa traduction de la *Sonate à Kreutzer*, précisément dans le *Mercure de France*, il avait déjà éprouvé le besoin d'annoncer que seule sa « marchandise » était d'excellente qualité, tandis que la mienne, — la traduction parue plus de vingt ans auparavant, — était frelatée, et cela parce que le texte russe qui avait servi à ma traduction différait notablement de celui qu'il connaissait. Je n'avais pas jugé à propos de répondre il y a dix ans, parce que je ne tenais pas à fournir à M. Bienstock l'occasion de faire de la réclame sur mon dos, n'ayant pas été seul à connaître le caractère de son entreprise, où l'on traduisait non seulement du russe en français, mais « de toutes langues en toutes langues », suivant l'expression du célèbre écrivain russe Doroschevitch (dans le

Rouskoié Slovo de Moscou), expression reprise par *Comœdia* de Paris, il y a une douzaine d'années. Depuis, M. Bienstock prit figure de traducteur attitré de Tolstoï, devint le collaborateur de votre estimable revue, Monsieur le directeur, et je ne saurais, par suite, négliger davantage des insinuations, voire des attaques diffamatoires, comme celles contenues dans la note du *Mercure* : « Ou M. Halpérine-Kaminsky se trompe lourdement, ou il trompe ses lecteurs », y est-il dit entre autres.

Déjà, il y a dix ans, M. Bienstock jetait le discrédit sur ma probité littéraire dans votre revue, sous prétexte que, s'improvisant sur le tard traducteur, il ignorait l'existence d'une première version de la *Sonate à Kreutzer*, celle qui, interdite par la censure russe en 1889, circulait parmi les lecteurs russes en copies manuscrites ou lithographiées. C'est une de ces copies que j'avais reçue directement de Tolstoï et que j'ai traduite. Pendant vingt ans, nulle protestation ne s'était élevée contre l'authenticité de ce premier texte russe et la fidélité de ma traduction. Les manuscrits des œuvres inédites de Tolstoï continuaient, au contraire, à me parvenir directement de chez lui, tels celui de *Le Salut est en vous*, en 1893, celui de *Maître et Serviteur*, en 1905, etc... et je conserve des lettres de l'illustre auteur m'exprimant sa satisfaction du soin que je mettais à mon travail. L'une de ces lettres, visant *Résurrection*, fut publiée par M. Birukoff dans sa revue russe : *La Parole Libre*.

Voici que M. Bienstock récidive, à propos de la même *Sonate à Kreutzer*, en affirmant avec une égale mauvaise foi, doublée d'une ignorance rare pour un traducteur de Tolstoï, que ma nouvelle traduction ne se distingue en rien de celle qu'il avait publiée il y a dix ans et de celle sans doute qu'il vient de réimprimer dans la collection « Les Maîtres du Livre » (Crès et Cie). Il dit même que « c'est exactement le même texte », voulant sans doute avancer, en son style amphigourique, que nous avons travaillé sur le même texte *russe* ; le lecteur s'apercevra que mon texte français ne ressemble guère, fort heureusement, à celui de M. Bienstock. Il nie l'existence d'une troisième version, parce que la phrase que je cite dans ma préface comme étant nouvelle « se trouve, assure-t-il (un peu autrement traduite) dans les œuvres complètes du Comte L. N. Tolstoï, et tout récemment dans la collection *Les maîtres du Livre* ; elle figure également dans la traduction de la *Feuille Littéraire* ». Il s'agit toujours de la traduction de M. Bienstock.

Eh bien, il est fâcheux pour sa démonstration que M. Bienstock néglige de citer à l'appui la phrase qu'il prétend retrouver dans son texte français. Je prétends, moi, qu'elle n'y figure nullement, même « un peu autrement traduite ». Dans tous les textes russes antérieurs à celui de l'édition de 1911, notamment dans celle, en quatorze volumes in-folio, publiée par la Comtesse Sophie Tolstoï, et dont un exemplaire me fut remis par Tolstoï avec sa dédicace, cette phrase est rédigée ainsi :

Pourvu que l'espèce humaine ne s'éteigne pas en voulant cesser de se conduire comme des porcs !

Il s'agit donc bien de *l'espèce humaine prise dans son ensemble* qui devrait cesser de se conduire comme des porcs, c'est-à-dire tendre à la chasteté absolue.

Confrontons cette formule avec celle qui la remplace dans ma traduction de la « Bibliothèque Plon » :

Parce qu'une dizaine d'êtres humains ou deux d'entre eux seulement voudraient cesser de se conduire en porcs, notre espèce courrait le risque de s'éteindre !

J'ajoute dans ma préface :

La phrase que nous soulignons ne se trouve dans aucune des versions du roman publiées avant l'édition des œuvres complètes (celle de 1911). On avouera qu'elle apporte un amendement fondamental à *l'idée première* du roman.

Les lecteurs de ma préface sont instruits de la raison qui me fait attribuer une portée particulière à cette phrase. Je rappellerai simplement ici que la thèse de *la Sonate à Kreutzer* est dans l'affirmation du devoir pour tous les humains de tendre au haut idéal de la chasteté absolue. La critique, en Russie comme partout ailleurs, fut unanime pour objecter à Tolstoï que la réalisation de cet idéal marquerait par là même la fin de l'humanité. Dans sa réponse aux critiques, sous forme de postface à la *Sonate à Kreutzer*, l'auteur, en expliquant pourquoi et comment on doit tendre à l'idéal posé par lui, ne se tient pas moins à son idée première : la nécessité morale de tendre à la chasteté complète. Toutes les éditions du roman, russes et étrangères, impriment la postface avec la deuxième version de la *Sonate à Kreutzer*, envisagée désormais comme définitive.

Et voici que je découvre la formule apportant une restriction aussi nette à la thèse absolue défendue par Tolstoï jusqu'à la veille de sa mort ; je la découvre dans l'édition posthume des œuvres complètes de l'illustre écrivain, due aux soins de sa femme, la comtesse Sophie, et ayant été revue par elle sous la surveillance de son mari. Le fait de leur révision commune est connue de tous les amis du grand mort, et j'en trouve encore la confirmation, notée à la date du 29 septembre 1910, dans le « Journal » du dernier secrétaire et intime de Tolstoï, M. Boulgakov (*chez L. N. Tolstoï pendant la dernière année de sa vie*). J'avais déjà signalé l'intérêt particulier de cette première édition posthume (publiée au début de 1911, et Tolstoï est mort en novembre 1910) lors de ma traduction, en 1913, des *Scènes du siège de Sébastopol* (Ideal Bibliothèque Pierre Laffite et Cie). J'y avais trouvé une nouvelle version d'une bonne partie de ces « scènes » imprimée d'après le manuscrit non censuré de Tolstoï et contenant même un chapitre entièrement inédit. C'est pourquoi je me réfère de préférence à cette édition, *ne varietur*, toutes les fois que j'en ai besoin,

comme je le note dans ma préface de la *Sonate à Kreutzer*. Mais si différent que soit l'ancien texte des *Scènes de Sébastopol* de celui exhumé en 1911, le fond demeure le même dans les deux. Par contre, les modifications de forme dans la troisième version de la *Sonate à Kreutzer* sont peu appréciables, tandis que l'amendement à la thèse est essentiel. Comment aurais-je manqué de signaler cette particularité importante de ma nouvelle traduction, alors que, seul, M. Bienstock semble ignorer que, dans les dernières trente années de Tolstoï, le penseur dominait chez lui le romancier et que ses œuvres d'art n'étaient créées que pour servir ses idées? Un autre de ses secrétaires, M. Goussev (*Deux années avec L. N. Tolstoï*) rapporte à ce propos une comparaison savoureuse du grand écrivain russe :

De même qu'un paillasse devant sa barraque charme le public par ses trucs afin de l'entraîner à l'intérieur et le faire assister à la vraie représentation, mes œuvres d'art sont faites pour attirer l'attention à ce qui en constitue le fond.

Notez, au surplus, que tout loyal investigateur découvrirait, dans ma traduction de la « Bibliothèque Plon », une autre variante ou, plus exactement une addition, qui, à mon sens, n'est pas moins significative. Il s'agit des lignes finales du chapitre XI. Dans les éditions russes antérieures à celle de 1911, ce chapitre s'achève ainsi :

Toutes les religions prévoient la fin de l'humanité et, d'après les données de la science, elle n'est pas moins inévitable.

L'édition qui a servi à ma nouvelle traduction contient, à la suite, tout un passage nouveau que je suis bien forcé de reproduire ici :

Quoi d'étonnant, dès lors, de voir la doctrine morale aboutir aux mêmes conclusions ?

Il se tut encore et prolongea cette fois le silence, tout en fumant sa cigarette, en tirant d'autres de son sac et les plaçant dans son porte-cigarettes fort usé.

— Je comprends votre idée, dis-je, les Quakers professent quelque chose de semblable.

— En effet, et ils ont bien raison. La passion sexuelle, si masquée qu'elle soit par la civilité, est un mal terrible contre lequel il faut lutter, et non l'encourager comme nous le faisons. Les paroles de l'Evangile : « Celui qui regarde une femme avec convoitise a déjà commis l'adultère », s'appliquent non seulement aux femmes des autres, mais encore et surtout à notre propre femme.

Il est facile d'apercevoir la raison de cette addition : en rappelant qu'un nombreux groupement d'hommes, la secte des Quakers, si répandue en Angleterre et en Amérique, partage les idées exposées dans la *Sonate à Kreutzer*, Tolstoï signifie à ses critiques que sa thèse n'a pas un caractère aussi insolite qu'ils s'évertuent à le faire croire.

Quoi qu'il en soit, on ne retrouve pas plus ce passage de la phrase controversée dans aucune des traductions françaises, et sans doute en d'autres langues, publiées antérieurement à celle que je donne aujour-

d'hui ; elle ne saurait figurer davantage dans celle de la collection « Les Maîtres du livre », tout récemment publiée, puisque M. Bienstock assure qu'elle est toute conforme à sa précédente traduction, bien qu'il aurait dû, lui, la reviser pour cette publication de choix, s'il avait connu la version nouvelle et définitive de la *Sonate à Kreutzer*.

Je n'avais pas ce motif, quant à moi, de faire du bruit autour de ma nouvelle traduction. La « Bibliothèque Plon », composée d'ouvrages déjà renommés, les *réimprime* comme tels, précisément dans le but de les mettre à la portée du grand public. Je n'avais donc qu'à fournir un texte connu et répandu dans le monde entier. Mais ma première traduction, parue en 1889, était celle de la première version, notablement différente de la deuxième, considérée, celle-ci, comme définitive; j'ai dû, par suite, refaire entièrement ma traduction en recourant au texte donnant toute garantie d'authenticité. C'est alors que j'ai découvert les lignes nouvelles sur la portée historiographique desquelles j'avais le devoir d'attirer l'attention du lecteur.

Après ces explications sur l'essentiel du débat, est-il utile d'insister sur les conjectures émises dans ma préface quant aux raisons qui avaient empêché les historiographes ou les traducteurs de Tolstoï de signaler avant moi les singularités de la dernière version de la *Sonate à Kreutzer* ? Que ces conjectures reposant sur la saisie *certaine* d'une partie de l'édition de 1911 soient fondées ou non, le fait qui importe c'est la réalité des passages décisifs de la dernière version et de leur absence dans toutes les traductions françaises de la *Sonate à Kreutzer* antérieures à la mienne.

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, l'expression de mes sentiments distingués.

E. HALPÉRINE KAMINSKI.

§

Un ex-candidat au prix Goncourt. — Parlant de cet écho publié ici le 15 avril dernier, *le Chat* du « *Journal* » signale aimablement que M. André Chevrillon, qui représente, en ce moment, avec Maurice Donnay, la France aux Etats-Unis, ne fut jamais candidat au prix Goncourt. Il le déclara nettement le lendemain du 6 décembre 1905, jour où l'Académie lui donna « une » voix au premier tour de scrutin et finit par décerner le prix à M. Claude Farrère.

La voix tombée du ciel à M. Chevrillon était, nous apprend *Le Chat*, celle de J.-K. Huysmans, qui admirait fort *Sanctuaires et Paysages d'Asie* et ne connaissait pas personnellement l'auteur.

Dont acte.

Mais pourquoi faut-il que ce soit toujours *le lendemain* et non la veille de l'attribution du prix que les écrivains qui n'ont pas obtenu les 5.000 francs fassent leur déclaration de non candidature ?

Déclaration, au demeurant, bien superflue, puisque tout le monde sait qu'il n'y a pas à faire acte de candidat pour concourir à ce prix... C'est aux Dix à chercher, suivant le vœu de Goncourt, « le meilleur ouvrage d'imagination en prose paru dans l'année ». — L. DX.

§

La production littéraire. — Voici, d'après le *Publisher's Weekly*, le nombre de livres publiés dans les différents pays en 1920 :

Grande-Bretagne : 11.026
Amérique : 8.329
Belgique : 558
Tchéco-Slovaquie : 3.572
Danemark : 3.757
France : 6.315
Allemagne : 32.345
Hollande : 3.974
Italie : 6.837
Luxembourg : 90
Norvège : 949
Portugal : 1.710
Russie : 742
Espagne : 1.577
Suède : 3.613
Suisse : 1.453.

Pour l'année dernière, les romans, s'il faut en croire la *Publisher's circular*, sont en majorité dans tous les pays :

Grande-Bretagne : 967
Amérique : 683
Hollande : 374
Italie : 414

La catégorie « Belles-Lettres » donne les chiffres suivants :

Tchéco-Slovaquie : 1.280
Danemark : 1.008
Norvège : 278
Espagne : 732
Suède : 1.740
Suisse : 260
France : 1.401
Allemagne : 6.647.

La production de livres allemands témoigne de la rapidité du relèvement de ce pays.

En 1913, la production totale de l'Allemagne était de 35.078 volumes,

elle était passée en 1918 à 14.743, pour atteindre, en 1920, comme on l'a dit plus haut : 32.345.

Ce dernier total se divise en 6.647 volumes rentrant dans la catégorie « Belles-Lettres », déjà cités, 4.411 livres de droit ou de politique, 3.149 livres d'enseignement, 2.302 livres de théologie, 2.075 de commerce.

La production mondiale pour 1920 atteindrait le total de 115.847 volumes.

§

L'ingéniosité du Ministère des Postes est toujours en éveil. Déjà il avait imaginé de tirer dans la même teinte orange les timbres de 5 centimes et de 30 centimes, si bien que la poste belge a surtaxé une de nos cartes postales timbrée à 30 centimes, la croyant timbrée à 5 centimes ; déjà le timbre bleu d'eau de 50 centimes vu à la lumière jaune du gaz peut être très aisément confondu avec le timbre vert d'eau de 15 centimes. Voilà maintenant que le timbre de 10 centimes est tiré exactement dans la même teinte verte qui était naguère celle du timbre de 5 centimes, et que le timbre de 30 centimes déjà nommé passe de la teinte orange à la teinte vermillon, qui était hier celle du timbre de 10 centimes. Charmantes fantaisies ! Mais comme il y a encore chez les particuliers des milliers de timbres verts de 5 centimes et de timbres vermillon de 10 centimes, les éventualités d'erreurs sont nombreuses. On voudrait bien connaître la cause raisonnable de ces ... réformes.

§

Phénomènes métapsychiques. — Voici un exemple des « preuves de la *lucidité*, — ou plutôt de la « cryptesthésie » non télépathique », — qu'a recueillies l'illustre professeur Charles Richet, dans son fameux *Traité de Métapsychique*. Nous copions textuellement, p. 208 :

> Je dis à M. D... très sceptique, qui n'assistait pas à ces expériences : « Pensez à un nom quelconque... nous le trouverons par la table et je vous le dirai demain. »
>
> La réponse (de la table) a été *F, N, T, B, T* Si l'on prend la lettre précédente, ce que l'on est parfaitement autorisé à faire (??), on a *E, M, S, A, S*, Or le nom pensé par M. D... était *César*. Sur cinq lettres il y en a donc, avec la probabilité de 1/25, 2 de bonnes, soit, comme probabilité totale, d'après la formule citée plus haut, environ 1/42, ce qui est peu. Mais, en réalité, il y en a beaucoup plus. Car c'est un mot de 5 lettres répondant à un mot pensé de 5 lettres, soit une probabilité de 1/7, environ, d'avoir 5 lettres (??). Alors, cela, revient à 1/294. C'est même plus encore. Car *si la table retardait* la réponse, la dernière lettre, *R*, a été indiquée comme *S*, la première lettre, *C* a été indiquée *avec retard un peu plus grand* (!!) et, alors, on a *D, M, S, A, R*, ce qui se rapproche passablement de *César*...

Autrement dit : « La table a dit *F, N, T, B, T*. Si je suppose qu'en

disant *F*, elle a voulu dire *C*, qu'en disant *N*, elle a voulu dire *E*, qu'en disant *T*, elle a voulu dire *S*, qu'en disant *B*, elle a voulu dire *A*, et qu'en disant encore *T* elle a voulu, cette fois, dire *R*, j'ai *César*.

L'éminent professeur Charles Richet, membre de l'Académie des Sciences, aurait pu, en appliquant sa méthode, trouver aussi bien, nous semble-t-il, un autre mot de cinq lettres.

Qu'en pense M. Paul Heuzé ?

§

Et la garde qui veille... aux remparts d'Aigues-Mortes. — Qui n'est allé, touriste ou artiste, admirer les murailles d'Aigues-Mortes ? Ce sont l'une des curiosités de la France, et nous les estimons, — contrairement à l'auteur de la notice sur Nimes dans la série *Joanne* des fascicules Hachette, — supérieures à celles de Carcassonne et d'Avignon, en ce qu'elles forment un tout homogène et d'une même époque.

Certes, l'impression est ineffaçable, de cette enceinte rectangulaire de 545 mètres sur 300, aux remparts crénelés de 8 à 10 mètres de hauteur, aux 15 tours carrées ou rondes, aux 10 portes, et l'on n'échappe pas à la sorte de magie orientale qui se dégage de cet ensemble austère, évocateur, unique. Nous avons refait le pèlerinage d'Aigues-Mortes le mardi 18 avril dernier. Nous étions en compagnie de visiteurs américains, accoutumés aux aspects changeants de l'univers, sincères admirateurs de la beauté du sol français. Mais une surprise spéciale les attendait, que nous n'avions osé leur laisser prévoir, dès l'approche de la Porte de la Gardette, qui est celle par où l'on pénètre dans la « cité poitrinaire », — comme l'a appelée Reboul, — en venant de la gare. C'était la surprise de la garde qui veille aux murailles d'Aigues-Mortes... Car Aigues-Mortes est, sur tout le pourtour, tant intérieur qu'extérieur, de sa merveilleuse enceinte, protégé par un quintuple rang de malodorantes sentinelles. Les étrangers innombrables qui la visitent y apprennent donc, — au cas, d'ailleurs invraisemblable, où ils l'ignoreraient encore, — à connaître la saleté d'un peuple qui trouve de l'argent pour assister aux répugnantes tueries de taureaux et n'en a pas pour se construire des lieux d'aisance. De temps immémorial, les habitants d'Aigues-Mortes vont se soulager les intestins au pied de leurs remparts. Heureusement, le service des monuments historiques a fait murer les escaliers d'accès aux chemins de ronde. Sans quoi celui-ci offrirait le même spectacle écœurant que celui des niches pratiquées dans l'épaisseur des murs pour la défense des meurtrières, lesquelles niches abritent une quantité respectable d'étrons.

Eh bien, il importe d'avoir le courage de vous le dire en public, monsieur le Maire d'Aigues-Mortes, ce spectacle est honteux, et il faut

que vous ayez une singulière conception des nécessités de l'hygiène et des conditions du bon renom de la France à l'étranger pour tolérer de pareilles pratiques ! Que si vous objectiez le manque de fonds pour faire construire, — comme pendant à la fameuse cave corporative qui fit jadis couler des flots d'encre, — des communs municipaux, nous vous suggérerons le procédé en usage à Arles. Au lieu de laisser la visite de la Tour de Constance et des remparts de votre cité être gratuite, établissez un système de tickets payants : 2 francs pour la Tour de Constance ; 2 francs pour les remparts. Le produit en sera destiné à la construction de ces W. C. qui vous font si cruellement défaut et dont l'usage sera obligatoire. De la sorte, Aigues-Mortes n'offrira plus l'aspect d'un douar africain, avec ses immondes courettes dont le spectacle, vu du haut des murailles, attriste non seulement l'étranger francophile, mais le simple Français qui tient au bon renom de sa patrie. — C. P.

§

Descendants ou Homonymes ? — A la liste, déjà longue pourtant, que nous avons publiée ici, de marchands établis dans Paris et qui portent des noms illustres dans la littérature, il convient d'ajouter encore.

Le voyageur, qui, venant du Centre, par l'autobus Clichy-Odéon descend à la station de la Place Clichy, aperçoit tout de suite à main droite, tout à côté d'un grand café, une porte modeste, peinte en marron, dont le sommet affecte une forme de plein-cintre.

Du plâtre et de la poussière recouvrent l'unique marche qui donne accès à l'intérieur de la maison.

Au fond d'un couloir obscur se balance un écriteau :

Pour tous renseignements
S'adresser au café Michel.

Sur la façade, étroite et grise, figurent deux plaques de faïence bleues portant en blanc, l'une le numéro 138, — car nous sommes ici au 138 de l'avenue de Clichy, — l'autre cette indication qui orne la plupart des immeubles parisiens :

Gaz à tous les étages.

Sur le côté gauche de la porte, une plaque blanche celle-là porte en lettres bleues :

M^me^ FLAUBERT
Conseils
Reçoit de 2 h. à 6 h.
3^e^ étage
English Spoken.

Au moment où on cherche les « sources » de *Madame Bovary*, sans doute conviendrait-il de s'adresser à l'homonyme de l'auteur de la *Ten-*

tation de Saint Antoine. Les dons de seconde vue que possède certainement Mme Flaubert lui permettraient d'apporter d'utiles et décisives précisions sur le point controversé, et elle nous dirait de façon définitive qui a servi de type à Mme Bovary.

§

Errata. — Numéro du 15 avril, Echos, p. 571 (Quelques auberges célèbres) dernière ligne, lire : *M. Magnus*, au lieu de M. Momus.

Numéro du 1er mars, p. 501 (Architecture), l. 11, lire : *rébus* au lieu de *zébus*.

§

Publications du « Mercure de France » :

LE ROMAN DE LA VOIE LACTÉE, de Lafcadio Hearn, traduit par Marc Logé. Vol. in-16, 7 francs. Il a été tiré 10 exemplaires sur papier pur fil, à 15 francs.

LA LUMIÈRE NATALE, poésies, par Léon Deubel. Vol. in-8 écu, tiré à 345 exemplaires, savoir : 324 ex. sur papier pur fil, à 10 francs, et 21 exemplaires sur vergé d'Arches, à 20 francs.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.

LA CRYPTOLOGIE SOCIALE

—

La vie sociale présente toute une série de phénomènes qui peuvent recevoir le nom de « cryptologiques ». On peut, en effet, remarquer que les faits sociaux se présentent plus ou moins facilement à l'observation ; qu'il existe, pour ainsi dire, trois degrés de visibilité en ce qui les concerne : ou bien la vie sociale se déroule normalement, selon un rythme plus ou moins uniforme, avec des apparences facilement observables ; ou bien cette vie se renferme, se replie sur elle-même, s'intériorise, se cache, devient secrète, mystérieuse, clandestine, occulte, au moins en quelques-unes de ses manifestations ; ou bien, au contraire, elle cherche à se manifester avec plus ou moins d'éclat et à dépasser les limites normales. A cette observation correspond, sans se confondre avec elle, la distinction fondamentale entre la vie privée, plus retirée, plus intime, et la vie publique, à laquelle on peut rattacher la vie mondaine, plus brillante et plus bruyante. Entre ces deux genres de vie les relations du commerce journalier établissent le degré qui peut être qualifié de normal.

Pour éclaircir cette idée générale il est nécessaire de décrire sommairement ces phénomènes de cryptologie, de les classer, d'en apprécier les raisons d'être et de délimiter ainsi les cadres d'une étude approfondie, permet-

tant de préparer la recherche des lois auxquelles ils sont soumis.

Si l'on envisage ces phénomènes dans leurs origines biologiques, il est aisé d'en fournir une explication approchée basée sur l'idée de défense. Les animaux, en état d'infériorité permanente ou temporaire, lorsqu'ils sont malades, moribonds ou se livrent à l'amour, se cachent, parce qu'ils ne seraient pas en état de faire face à un danger imprévu. Sans doute cette explication finaliste ne sera pas de mise en Biologie, surtout en ce qui concerne les êtres les plus rudimentaires. Mais si l'on considère les espèces les plus voisines de l'humanité et notamment les mammifères, on ne peut nier l'existence d'un instinct de conservation qui porte les animaux à se cacher dans les circonstances que nous avons indiquées, qu'ils aient ou non conscience du but auquel tend leur acte.

Dans la vie sociale cet instinct se complique et prend conscience de son existence. Il parvient même à réaliser ce paradoxe assez curieux : parfois une manifestation d'apparat, de luxe a pour but, non pas d'éblouir, mais de cacher une réalité qui, dans l'esprit de l'auteur de cette manifestation, est au-dessous de la normale : c'est le bluff. De sorte que dans une étude approfondie du sujet il conviendrait non seulement de distinguer entre l'exercice normal, clandestin ou ostentatoire d'une fonction, mais encore de rechercher soigneusement si une manifestation d'éclat n'est pas en réalité un phénomène cryptologique.

Une classification pratique permet de ranger dans quatre grandes catégories les faits qui nous occupent, selon que leur objet principal se rapporte aux biens, aux personnes, aux pensées ou aux institutions. Cette distinction correspond sensiblement à celle des quatre grandes fonctions de la vie sociale : économique, politique, juridique et religieuse, entendues dans un certain sens qui sera précisé pour chacune d'elles.

I

Les faits cryptologiques concernant les choses, les biens, les richesses, ainsi que les idées et les sentiments, les institutions ou organisations qui s'y rattachent ont une origine qui remonte jusqu'à l'animalité. L'écureuil cache des provisions de faînes ou de noisettes, le chien cache les os qu'il a recueillis, la pie les objets brillants qu'elle a dérobés... De même un instinct presque animal pousse les hommes à dissimuler matériellement dans des cachettes ou abris appropriés les biens ou les richesses dont ils redoutent le vol ou le pillage. A son tour le voleur s'empresse de recéler le produit de ses rapines, tout en se cachant soigneusement lui-même, ainsi que ses plans, ses démarches, au cours de son activité furtive.

La nature des biens que l'on cache pour des motifs divers est très variable. Dans nos sociétés modernes, surtout en temps de crises graves, c'est l'argent, l'or, parfois même le billon ainsi que les choses précieuses (bijoux, argenterie, etc.), que l'on dissimule. Mais il peut en être de même des marchandises et il se constitue des « stocks invisibles » chaque fois que la spéculation prévoit une hausse importante des cours. Les désirs, les besoins, tous les états de conscience relatifs aux biens sont très souvent voilés plus ou moins volontairement. Dans un marché, celui qui aura la plus grande force de dissimulation, qui saura ne pas laisser deviner ses désirs et ses croyances aura de fortes chances de contracter à son profit. Les prix sont et ont surtout été tenus secrets jusqu'à l'avènement des grands magasins ; ils le sont encore toutes les fois qu'un intérêt s'y rattache et que les conditions du marché le permettent.

Tous ces désirs, toutes ces croyances, tous ces actes relatifs aux biens se rattachent à la fonction économique. Cette dernière consiste essentiellement dans la cir-

culation des choses, des biens, des richesses depuis leur gîte d'origine jusqu'au consommateur, après avoir subi des opérations matérielles, intellectuelles et sociales, des travaux, des appréciations ayant pour but de les approprier aux besoins alors ressentis et jugés bons à satisfaire selon les règles alors régnantes dans la société considérée et les moyens techniques dont elle dispose. Cette circulation fondamentale s'accompagne d'un circuit de retour qui ramène la monnaie du consommateur au producteur après de multiples détours et des orbes accessoires relatives au crédit. Au cours de ce cycle on constate de nombreux phénomènes de cryptologie.

Envisagée sous son aspect classique la fonction économique comporte la production et les autres divisions universellement connues. En utilisant cette division pour les recherches des phénomènes qui nous occupent, on constate de nombreux faits d'occultation d'abord dans la *production* : parfois la production tout entière est clandestine, lorsqu'elle porte sur des objets dont l'usage ou la circulation sont interdits par des usages, des lois ou des traités, par exemple la fabrication du matériel de guerre par une puissance vaincue. Cette production peut comporter une apparence normale et masquer un but secret, si les engins ainsi mis au jour peuvent facilement être transformés en appareils de guerre. Au cours de toute production utilitaire ou guerrière on remarque, en outre, l'existence de secrets de fabrication jalousement gardés. La *circulation* des richesses s'effectue par des moyens souvent clandestins. Des produits circulent en contrebande, même au sein d'une société, pour des raisons très diverses. La *répartition* comporte de nombreuses dissimulations portant sur les revenus, les bénéfices, les gains réalisés, les charges d'une entreprise, les prix de revient. Les cours des valeurs, du change ne sont publics que dans certaines conditions. La dissimulation fiscale, le secret des affaires portent sur

l'ensemble d'une entreprise. Enfin la *consommation* s'accomplit parfois en cachette, depuis la cigarette ainsi fumée par l'écolier jusqu'aux maisons d'opium ; depuis le verre furtivement bu par le laquais jusqu'aux consommations de luxe servies dans les établissements clandestins.

Parallèlement au cours souterrain de la circulation des richesses il existe un mode plus éclatant d'activité économique. Les marchandises sont ostensiblement étalées, entourées d'un cadre qui cherche à attirer le regard et le client. Les prix sont affichés, les qualités et les vertus des produits sont hautement proclamées par les moyens les plus ingénieux de la publicité et de la réclame. De son côté le consommateur, le vendeur, le producteur étalent, pour ainsi dire, leurs désirs et leurs croyances en ce qui concerne tels ou tels articles ; la production, la circulation, la consommation se font apparentes, tapageuses. Le luxe apparaît, soit comme moyen de réclame, de défense pour inspirer une idée avantageuse du crédit dont on dispose, de la fortune dont on jouit, soit pour masquer une réalité qui n'est pas avantageuse. D'autre part, la publicité des marchés résulte parfois d'usages ou de lois : ventes aux enchères et cours de la Bourse, par exemple.

Quelles que soient les formes des phénomènes de cryptologie en matière économique, il apparaît bien qu'ils se rattachent à l'idée générale de défense. L'objet de cette défense varie, sans doute, en importance, mais le but du phénomène est toujours le même.

II

En est-il de même en ce qui concerne les personnes ?

Les origines mêmes de ces faits, qu'ils se rattachent à la personne physique, à ses fonctions organiques ou sociales, aux idées, sentiments qui les concernent, aux institutions qui les groupent et les dominent, apparaissent

déjà dans la vie animale. Les animaux savent se cacher, eux, leurs œufs ou leur progéniture pour éviter un danger. Les faits de mimétisme, s'ils ne peuvent être scientifiquement expliqués par cette cause finale, concourent mécaniquement à un but de protection qui, devenu instinctif et conscient, détermine des actes plus ou moins volontaires, destinés à la préservation de la vie individuelle ou spécifique. Dans l'humanité le mimétisme revêt une forme consciente et se manifeste sous la forme du costume, de la toilette, du déguisement, du maquillage, du masque, du camouflage. L'homme se cache matériellement en cas de péril, lorsqu'aucune considération ne s'y oppose, et il évite des dangers purement sociaux à l'aide du vêtement, du logement et des ressources inépuisables de leurs diverses combinaisons. Si l'habitation, l'abri, la cachette le dérobent aux rigueurs du climat, et à la vue de ses ennemis, l'habit, la livrée sociale, le dérobe aux investigations curieuses de ses ennemis ou de ses rivaux et ne leur livre que des renseignements voulus sur sa situation sociale ; enfin l'habitude, l'usage de certains gestes, d'une certaine langue, d'une certaine manière de s'alimenter, de livrer, en somme, le secret de sa vie organique ou mentale permet de déguiser les intentions, les sentiments, les opinions, la situation sociale véritable. Le vêtement n'est pas seulement un abri contre les intempéries ; il est tout aussi bien un moyen de révélation qu'un moyen de dissimulation des qualités ou défauts organiques ou sociaux. Sous une forme exagérée, il devient un déguisement accompagné de maquillages plus ou moins complets qui soulignent trop souvent les imperfections auxquelles ils devraient remédier. Le déguisement, le secret s'intériorise et s'attache ensuite au jeu même des organes, à l'accomplissement des fonctions physiologiques, aux gestes, puis aux sentiments et aux pensées. La pudeur, la politesse, la décence sont l'expression de cette nécessité et elles varient avec les

époques et les sociétés. En tant qu'elles embellissent les relations sociales, elles s'apparentent au phénomène esthétique, mais lorsqu'elles ne répondent pas à des sentiments vraiment éprouvés et tournent à l'hypocrisie plus ou moins mondaine, elles ressortissent au groupe qui nous occupe. Il y a toutefois un minimum de réserve et de discrétion variable avec les sociétés et les époques sans lesquelles la vie sociale manquerait à sa raison d'être. L'atmosphère de complicité tacite qui réunit les personnes d'un même milieu, d'un même monde favorise ainsi les relations originairement secrètes et qui ne le sont, le plus souvent, que pour ceux qu'elles intéressent le plus directement. L'appréciation sentimentale, intellectuelle ou celle du caractère des gens, les sentiments d'amour ou de haine, d'estime ou de mépris, de confiance ou de crainte et leurs innombrables variétés ne se manifestent au grand jour qu'avec la sécurité nécessaire et dans la mesure où la prudence le conseille, rien n'étant stable dans la vie publique ou privée. Les manifestations d'éclat sont toujours périlleuses lorsqu'elles ne s'appuient pas sur un sentiment largement partagé, ou une situation personnelle suffisamment établie, et c'est toujours à ses risques et périls qu'on s'y livre. La situation sociale, lorsqu'elle n'est pas nettement publique, est aussi le sujet de phénomènes cryptologiques. Il est rare que la situation exacte d'une personne soit connue ailleurs que dans son entourage immédiat et, en dehors de son cercle de relations, cette personne évite soigneusement toute indiscrétion qui pourrait être de nature, dans son esprit, à nuire à son avenir. Elle ne laisse volontairement paraître que les opinions et les sentiments compatibles avec le maintien de son rang, de sa fortune, de sa position.

L'ensemble de ces faits, de ces idées, de ces institutions concernant les personnes constitue la fonction politique, moins facile à préciser et à délimiter que la fonction éco-

nomique. On peut, toutefois, la concevoir à un certain point de vue, comme l'art du maniement des hommes, l'économique ayant trait au maniement des choses et la juridique, des idées. Dans ce sens la fonction politique se particularise selon qu'il s'agit de politique familiale, communale ou provinciale, nationale, ou bien qu'elle se réfère à un groupe, une organisation économique, religieuse, universitaire... et on doit l'envisager aussi bien en ce qui concerne les relations internes spéciales à ces divers groupes qu'en ce qui a trait aux relations qui les réunissent à des groupes plus considérables, car elles présentent des principes communs. La fonction politique ainsi conçue est en activité, en exercice. Cette activité peut être comparée à l'économique, dont elle ne diffère que par l'objet, et les mêmes divisions principales peuvent s'y retrouver : production d'hommes, de personnel, de situations ; circulation matérielle des hommes et sociale de leurs situations ; répartition territoriale de la population, sociale des fonctions ; sélection du personnel ; consommation et élimination d'indésirables, de personnel usé naturellement par la mort, socialement par la retraite, la relégation... Au cours de ces mutations, de ce mouvement, du parcours des diverses carrières, du renouvellement incessant du personnel dans les fonctions et les situations, il se présente de nombreux faits de cryptologie. Dans la vie familiale on peut notamment relever tout ce qui a trait aux fiançailles, à la vie conjugale, à l'adultère, à tout ce qu'on pourrait appeler la cryptogamie humaine, aux cachotteries relatives à l'éducation, en vue de sauvegarder la pudeur enfantine, à la claustration des femmes orientales, qu'on pourrait dénommer cryptogynie et qui se retrouve dans nos civilisations sous des formes plus subtiles ; dans la vie des groupes, classes et nations, les secrets relatifs aux procédés gouvernementaux, aux moyens d'action, plans, projets, manœuvres, intrigues, ententes, se haussant jus-

qu'aux complots et conspirations se régularisant sous forme de fiches, notes, dossiers plus ou moins secrets, s'instituant en corps de police secrète et s'épanouissant sous la forme de la diplomatie et des secrets de la défense nationale ; en guerre, la dissimulation aux vues et aux coups de l'ennemi des effectifs, des marches, manœuvres, des stocks d'armes, de vivres, de munitions, les ruses de guerre, l'espionnage.

Inversement la circulation des personnes sous ses diverses formes révèle des faits d'apparat, d'ostentation. Au lieu de se cacher, on se montre dans toutes les circonstances où un intérêt supérieur le commande ; on revêt des costumes plus éclatants, tranchant sur la moyenne, accusant plus ou moins les formes ou la fortune, en vue de buts des plus variés ; on étale ses sentiments, ses croyances, on fait montre de ses opinions. La vie familiale, la vie locale, la politique de classe ou la politique nationale s'extériorisent en cérémonies, fêtes, procédures, démonstrations qui contrastent avec les phénomènes précédents. On cherche à éblouir plus ou moins les invités, le public, les ennemis par l'étalage de sa situation, de sa force, de sa richesse, du nombre de ses partisans, de ses clients, par des démonstrations militaires ou navales, des discours provocants. Les relations sont volontairement affichées alors même que la loi ou les coutumes n'en prescrivent pas la publicité, non seulement les relations, mais aussi les sentiments : l'honneur exige impérieusement l'accomplissement de gestes traditionnels et éclatants, comme le duel, pour permettre aux individus de conserver leur rang social.

III

Les faits cryptologiques concernant les états de conscience, leur formation, leur transmission, leur contenu, ne se retrouvent dans l'animalité qu'à titre exceptionnel. Les animaux domestiques paraissent en présenter quel-

ques rudiments. Le chien est, peut-être, capable de mensonge, mais il y a cependant un hiatus plus considérable entre l'homme et les animaux à partir de cette catégorie.

Les sentiments et les pensées se prêtent tout naturellement à la dissimulation. Des expressions involontaires de la physionomie, les réflexes dont on n'est pas maître peuvent dévoiler des états d'esprit que l'on désirerait tenir cachés, mais cette révélation n'est jamais adéquate et ne peut se référer qu'à des états simples et très généraux. Une pensée un peu complexe, un sentiment un peu raffiné peuvent facilement ne pas s'extérioriser.

Les sentiments sont généralement voilés et ne se révèlent qu'involontairement, ou dans un but déterminé. S'il est paradoxal de prétendre, comme Le Dantec, que l'hypocrisie est la première des vertus sociales, il faut bien reconnaître qu'elle tient une large place dans la vie sociale, et que, sous forme d'urbanité, de politesse, elle est une nécessité. Au surplus, l'expression de sentiments qu'on n'éprouve pas tend à les créer. La bienveillance, la tolérance, l'amabilité non ressenties, mais simulées, finissent par devenir naturelles, et c'est un bienfait de la vie en société.

Les moyens matériels de dissimuler les pensées et les sentiments se rattachent à la mimique ou bien aux procédés de fixation et de transmission des idéogrammes. Il en existe de traditionnels : un doigt sur les lèvres, un certain tour de tête, la direction appuyée du regard, ou bien les circonstances révèlent aux personnes habituées à se comprendre des moyens inédits inventés pour la circonstance.

Les langues et les écritures peuvent revêtir des formes secrètes : les langues des spécialistes, les argots, les écritures en caractères secrets, ou bien disposées dans un désordre apparent cachant une combinaison secrète (cryptographie), ou bien encore des procédés chimiques ne laissant paraître l'écriture que dans certaines conditions.

La transmission des idéogrammes, l'échange des correspondances empruntent souvent des voies détournées, depuis le billet glissé en cachette par l'amoureux, jusqu'aux secrets d'Etat confiés à des courriers soigneusement choisis et inconnus. On peut rattacher à cette série l'usage des pseudonymes.

Au cours de la genèse des sentiments ou des idées on remarque l'existence presque normale de la cryptologie. Toute idée nouvelle, toute invention est généralement tenue secrète jusqu'à ce qu'elle soit assez forte pour affronter la concurrence. Tout sentiment naissant a sa pudeur, quelle que soit sa profondeur.

L'individu, pris entre les nécessités de l'espèce et celles de la société, ne peut satisfaire aux unes et aux autres que par l'usage de moyens cryptologiques.

Tout ce qui a trait à la socialisation des désirs et des croyances définit la fonction juridique. C'est le Droit, y compris les règles coutumières et parfois puériles de l'urbanité, de la civilité (faisant, d'ailleurs, partie du droit, en Chine, par exemple), qui exerce sur les états de conscience l'emprise nécessaire pour les socialiser. La fonction juridique transforme les intérêts, le respect de la personnalité et de ses accessoires matériels et moraux en droits, et au cours de cette transformation la cryptologie s'exerce également. Elle donne aux désirs et aux croyances une sorte de passeport leur permettant de se produire en société.

Le droit comporte une bonne part de conventionnel, de dissimulation. Les fictions jurudiques, les solutions de cas manifestement contraires à la réalité foisonnent dans les recueils de doctrine et de jurisprudence. Cette casuistique est d'ailleurs nécessaire et de plus en plus subtile. Si un jugement rendu est tenu pour l'expression de la vérité, alors même qu'il contiendrait une erreur reconnue, mais irréparable, c'est qu'il existe pour cela de nombreuses et fortes raisons. La fiction de l'égalité de toutes

les personnes juridiquement capables devant la loi est aussi une nécessité...

La pratique juridique révèle une masse de tractations occultes, réalisées à l'abri de contre-lettres ou de personnes interposées, d'« hommes de paille », qui ont pour but d'ajuster la loi à des cas plus ou moins illégaux, mais non nécessairement immoraux ou antisociaux.

Le secret professionnel est même rendu obligatoire pour de nombreuses catégories de personnes : hommes de loi, magistrats, médecins, prêtres, etc. ; parfois les audiences sont tenues à huis clos.

Inversement dans tout le cours des manifestations psychiques on peut relever des phénomènes d'apparat ou d'éclat. Dans certaines circonstances on a le verbe haut, une mimique expressive, toutes les fois qu'on désire « en imposer », ou qu'un besoin l'exige ; appel au secours, affirmation de sa personnalité. La presse amplifie ces procédés et leur prête l'appui de la publicité, de la réclame, permettant la diffusion désirée des idées et des sentiments.

La loi elle-même prescrit la publicité de nombreux actes et contrats, depuis ceux qui concernent l'état civil jusqu'à ceux qui ont trait à certaines condamnations.

IV

La cryptologie appliquée aux états de conscience exprimés dans la vie sociale a fait l'objet du paragraphe précédent.

Nous entrons maintenant dans un ordre d'idées plus complexe. Il s'agit de rechercher comment les états de conscience socialisés peuvent néanmoins présenter des faits de cryptologie.

Remarquons d'abord qu'en elle-même cette série présente un premier aspect d'hermétisme. En effet, si la fonction juridique se borne à régler les états de conscience extériorisés, sans prétendre avoir accès dans le sanc-

tuaire de la conscience intime, il n'en est plus de même de la quatrième grande fonction qui va nous occuper, la fonction religieuse entendue au sens large.

Pour bien délimiter notre sujet, indiquons tout d'abord comment nous envisageons cette fonction.

Nous la comprenons comme la synthèse de trois sortes différentes d'activité sociale : l'une qui se réfère aux rites, aux cérémonies, au culte, mais qui tend à faire appel aux sentiments, à les accorder, à faire vibrer à l'unisson ceux des fidèles, et qui, une fois détachée de ses origines religieuses donne naissance à l'art s'exprimant déjà sous une forme un peu hermétique et voilée : le symbole ; l'autre qui prétend régir les volontés, les faire concourir à un même but : c'est la morale ; enfin la dernière qui s'adresse à l'intelligence qui impose des dogmes, et qui donnera naissance par voie de critique à la science positive, après avoir passé par la magie.

Tels sont les trois aspects sous lesquels se présentent toutes les religions, tous les systèmes sociaux complets.

Or, dans le cours de ces diverses manifestations les phénomènes cryptologiques sont extrêmement nombreux et présentent une importance de plus en plus grande, car les intérêts à défendre sont de plus en plus importants.

Au point de vue des rites, du symbole, on se rend facilement compte de la différence qui sépare une messe noire d'un *Te Deum*, ne serait-ce qu'au point de vue de la publicité externe. Ce mystère s'intériorise et s'extériorise à la fois si l'on compare les cérémonies religieuses publiquement célébrées, mais composant, pour ainsi dire, le culte journalier, avec les arts, tels que la peinture. Dans une messe, par exemple, il y a une apparence rituelle qui recouvre la célébration de mystères inaccessibles aux sens. De même dans un tableau présentant les signes de l'inspiration il y a des apparences colorées qui cachent une signification symbolique, et cette dernière ne peut être découverte qu'à la suite d'une certaine initiation. Inver-

sement l'Art connaît des manifestations ostentatoires, des fêtes, des exhibitions, des expositions. Il y a toute une gamme de degrés de visibilité extrêmement nombreux. Tantôt le symbole est obscur en lui-même, et, de plus, sa signification n'est révélée qu'à des adeptes soigneusement choisis ; tantôt il est d'une clarté parfaite et accessible à tous. Ses formes concrètes et son degré de complexité sont aussi très variables, mais en lui-même il se prête à des faits de cryptologie intéressants. Les procédés de technique, la partie « métier » de l'art est tenue soigneusement secrète dans les diverses Ecoles, chaque atelier ayant ses procédés et ses tours de main particuliers. Les objets emblématiques, les chefs-d'œuvre sont souvent, et dans la mesure où leur nature le permet, dérobés aux regards, tant qu'ils ne sont pas achevés, mis au point. L'artiste lui-même recherche souvent la solitude, se dérobe aux regards et aux importuns dans ses périodes d'incubation.

Les faits moraux comportent toute une série de faits de cryptologie. Pascal portait un cilice à l'insu de ses amis, mais Tartuffe affichait hautement sa haire et sa discipline. La personne véritablement charitable se cache tout autant pour accomplir une œuvre de bienfaisance qu'un malfaiteur pour un mauvais coup, obéissant à des mobiles de nature opposée qui produisent un effet semblable. Il y a un certain degré de raffinement moral qui incite à ne pas trop laisser paraître les actes méritoires que l'on accomplit, et il existe une forfanterie du crime qui en est la réplique inverse à un double point de vue : celui de la valeur morale et celui de la cryptologie. La morale théorique peut aussi comporter des préceptes cachés, des règles de casuistique qui ne sont pas publiées, des principes prescrivant une certaine dissimulation, par exemple ceux qui sont relatifs à la morale sexuelle.

Les faits scientifiques ou intellectuels présentent toute une série de faits de cryptologie. Tout d'abord la Nature,

sur les lois de laquelle porte l'investigation, ne se dévoile qu'au prix de longs efforts, et ce qu'elle nous livre ce n'est qu'un ensemble de symboles reliés par des notations mathématiques, évoquant des images approximatives de la réalité, mais forcément inadéquates. Il n'y a pas là de cryptologie, la Nature ne faisant pas partie, en elle-même, de la Société humaine. Mais la science, quel que soit l'état de son avancement, se prête à des phénomènes de cryptologie. Lorsqu'elle était encore au stade magique, les recettes, les formules, les procédés étaient le monopole des mages, et cachés au reste des mortels. Lorsqu'elle commença ses premiers essais expérimentaux sous forme d'alchimie, d'astrologie, d'occultisme, elle revêtit les résultats de ses recherches d'un langage hermétique, par crainte du bras séculier. Ce n'est qu'à l'époque moderne que la recherche et l'exposition scientifiques peuvent être librement entreprises. Il existe toutefois encore, sinon en droit, du moins en fait, une sorte de voile qui dérobe les hautes initiations scientifiques au vulgaire, mais nous n'en sommes pas encore à l'époque prédite par Renan ou par Le Dantec où la science devra se faire occulte, non point par crainte du bras séculier, mais par suite du danger social que ses révélations pourraient entraîner.

Inversement la science se prête à la vulgarisation et ses rudiments font l'objet d'un enseignement obligatoire.

La religion est par essence le domaine du mystère. Si d'un côté elle connaît des manifestations d'éclat, des cérémonies brillantes, de l'autre, et en son fond, elle est le terrain d'élection pour les faits cryptologiques. Non seulement toute religion possède toute une série de mystères, mais en outre elle se double, pour ainsi dire, d'une religion plus secrète qui n'est révélée qu'à des initiés. Les Grecs avaient leurs mystères d'Eleusis, mais le Christianisme a lui aussi connu des pratiques ou des dogmes secrets, ou tout au moins en a favorisé l'éclosion. L'occul-

tisme médiéval et les sociétés secrètes sont le fruit du Christianisme qu'ils se proposaient de combattre, ou tout au moins de modérer.

A côté des religions positives : brahmanisme, bouddhisme, christianisme, islamisme, il existe aussi des systèmes à forme religieuse, comme le Socialisme, qui comportent un nombre considérable de faits cryptologiques. Les mystères marxistes sont tout aussi impénétrables que celui de la Sainte Trinité, et l'unité socialiste tout aussi chimérique que l'unité « catholique ». Suivant les époques et les milieux, tel dogme, tel précepte est plus ou moins clairement révélé, mais la masse n'est jamais appelée à en comprendre les raisons secrètes qui n'ont souvent qu'un lien très lointain avec l'apparence. Les chefs religieux ou politiques lancent dans la circulation des formules dont le sens s'altère à mesure qu'il s'éloigne de son origine et qui présentent un sens apparent souvent très différent de son sens caché. Les hommes, d'ailleurs, se sont toujours d'autant plus attachés à des formules qu'ils les comprenaient moins.

V

En résumé, les faits de cryptologie sociale sont extrêmement *nombreux*. Ils existent dans tous les domaines de la vie en société, et revêtent, par suite, des *formes* très variables. Ils peuvent, toutefois, se ramener à une idée très générale : celle de défense. Cette défense peut concerner des intérêts également très variés : les biens, la vie, la réputation, la situation, un sentiment profond, une idée précieuse. Cet *objet* peut être très complexe et consister dans une doctrine, un système, une fonction sociale, une institution. Il peut être purement égoïste ou devenir de plus en plus altruiste et concerner des groupes sociaux de plus en plus vastes depuis la famille jusqu'à la nation et finir même par embrasser l'humanité tout entière. Son *mode d'action* est parfois presque

purement instinctif, encore peu débarrassé de ses origines animales, parfois très conscient et très volontaire, et il existe toute une gamme de procédés qui réunissent ces deux formes extrêmes. La *durée* de ces phénomènes de cryptologie varie dans de fortes proportions. Nous n'avons pas encore élucidé certains secrets d'Etat très anciens qui ont été rigoureusement gardés, par exemple celui de l'homme au masque de fer. Parfois la durée pendant laquelle a pu se maintenir le secret d'une combinaison d'affaires ne dépasse pas quelques heures ou quelques jours. Cette durée paraît être, en gros, proportionnelle à l'importance de ce qu'il y a lieu de cacher. L'*intensité* des phénomènes présente également des degrés nombreux. Tout secret confère à celui qui en est le dépositaire une certaine force qui varie avec l'importance de l'objet auquel il se rattache et avec les conditions qui l'ont rendu nécessaire. Mais comme toute énergie, cette force de discrétion tend à se répandre, se propager. Les révélations de la Presse sont d'autant plus sensationnelles que leur objet avait été plus longtemps et plus soigneusement dissimulé, à condition que le sujet soit toujours d'actualité. Il y a là une application de la loi du contraste psychologique de Paulhan, corollaire du grand principe général d'autolimitation ou de modération, tout équilibre momentanément rompu ne pouvant se rétablir que par une série d'oscillations, comme si la circulation souterraine, sous-jacente, des phénomènes de cryptologie, ne pouvait retourner à la circulation normale sans brusquerie et sans dépasser du premier coup la mesure. Les divulgations intempestives des choses secrètes sont toujours d'un ton au-dessus de la moyenne et le calme ne peut renaître que peu à peu. C'est ce qui justifie et explique les procédés réclamistes employés par le concurrent d'un détenteur de secrets de fabrication, par exemple, pour annoncer bruyamment des prix plus avantageux, ainsi que toutes les manifestations de la publicité, de l'exhibi-

tionnisme dans tous les domaines de la vie sociale. Les phénomènes cryptologiques subissent une *évolution historique* qu'il serait intéressant d'explorer, en la combinant avec ses variations *selon les sociétés*, ce qui pourrait amener la découverte des relations précises de leurs conditions d'existence. C'est ainsi que l'apparat normal au XVI^e^ ou XVII^e^ siècle, le luxe des valets, des vêtements, tous ces signes extérieurs de la puissance et de la richesse nous paraîtraient actuellement exagérés et ne se produisent plus avec autant de faste ; que, d'autre part, les femmes européennes ne subissent pas les règles de réclusion et de mystère qui sont de mise dans les pays musulmans ; que la nécessité du secret n'est pas la même dans une capitale que dans une toute petite ville ou dans les milieux ruraux.

Cette idée de défense peut être précisée en ce qui concerne certaines relations sociales : ce qu'il y a intérêt à cacher ce sont surtout les combinaisons à l'état naissant, qui ne sont pas assez fortes pour vivre au milieu des combinaisons rivales, et qui ne sont pas encore assurées d'aboutir. Il est donc nécessaire de compléter cette notion par son antagoniste : celle d'attaque, et de les réunir dans le terme plus général de lutte ou d'opposition. Le secret est donc en sociologie un des éléments constitutifs des procédés de lutte ou de rivalité, soit pour l'attaque, soit pour la défense, et cela dans tous les domaines. Nous pouvons donc maintenant l'intégrer dans une théorie plus générale : celle de l'adaptation, qui se rattache directement aux points de vue les plus généraux sous lesquels on puisse considérer les faits sociaux, c'est-à-dire les relations réciproques entre les structures et les fonctions au cours de leurs variations respectives, ce qui nous fait pénétrer dans le mécanisme intime de leur statique et de leur dynamique.

Nous retrouvons ainsi par induction, à propos d'une série très particulière de phénomènes, une des lois sociologiques de Tarde, ce qui en prouve la fécondité.

R. BRUGEILLES.

JAMES JOYCE ET PÉCUCHET

James Joyce, né à Dublin vers 1882, reçut une éducation catholique, étudia à l'université de Dublin, passa des années ou des semaines à Paris et à Padoue, se fit, à Dublin, une réputation d'« excentrique », débuta en 1908, avec *Chamber Music*, une trentaine de pages de vers conventionnels et délicats, qui montrent l'âme et la vraie personnalité de cet auteur aujourd'hui si redouté.

Ce premier livre ne dissipa point le silence; son deuxième livre, une série de contes intitulée *Dubliners*, fut brûlé par une main mystérieuse et sa ville natale ne cessa de se montrer insensible aux mérites de l'auteur. A Londres, *The Egoist*, revue de cénacle, protesta et entreprit la publication de son roman : *Portrait of the Artist as a young Man*, maintenant traduit en suédois, en espagnol et en français (le volume va paraître sous le titre *Daedalus)*.

Son drame *Exiles* fut joué à Munich, et la traduction italienne parut dans *Convegno*. L'accueil de Joyce par ses compatriotes tardait encore à se faire.

§

L'année du centenaire de Flaubert, première d'une ère nouvelle, voit aussi l'édition d'un nouveau volume de Joyce, *Ulysses*, qui, à certains points de vue, peut être considéré comme le premier qui, en héritant de Flaubert, continue le développement de l'art flaubertien, tel qu'il l'a laissé dans son dernier livre inachevé.

Bien que *Bouvard et Pécuchet* ne passe pas pour la « meilleure chose » du maître, on peut soutenir que

Bovary et l'*Education* ne sont que l'apogée d'une forme antérieure ; et que les *Trois Contes* donnent une espèce de sommaire de tout ce que Flaubert avait acquis en écrivant ses autres romans, *Salammbô, Bovary,* l'*Education* et les premières versions de *Saint Antoine.* Les trois tableaux, païen, moyenâgeux, moderne font un tout qui se balance sur la phrase : « Et l'idée lui vint d'employer son existence au service des autres », qui se trouve au milieu de *Saint Julien,* le premier des trois contes qu'il écrivit.

Bouvard et Pécuchet continue la pensée et l'art flaubertien, mais ne continue pas cette tradition du roman ou du conte. On peut regarder « l'Encyclopédie en farce » qui porte en sous-titre : « Défaut de méthode dans les sciences », comme l'inauguration d'une forme nouvelle, une forme qui n'avait pas son précédent. Ni *Gargantua,* ni *Don Quijote,* ni le *Tristram Shandy* de Sterne n'en avaient donné l'archétype.

Si l'on considère les grandes lignes de la littérature universelle depuis 1880, on peut dire que les meilleurs écrivains ont exploité Flaubert plutôt que développé son art. La règle absolue d'un succès instantané, c'est qu'il ne faut jamais donner à une lectrice un instant, un demi-instant de travail cérébral. Maupassant a fait du Flaubert plus léger ; les autres l'ont suivi. Anatole France se sert de Flaubert comme d'une espèce de paravent, et se retire dans son XVIIIe siècle. Galdos, en Espagne, fait du bon Flaubert ; Hueffer, en Angleterre, écrit une prose lucide ; Joyce, lui-même, dans *Dubliners* et dans *The Portrait of the Artist as a young Man,* fait du Flaubert, mais ne dépasse pas les *Trois Contes* ni l'*Education.* Dans l'héritage de Flaubert il y a de bonnes œuvres et une espèce de décadence, les meilleurs disciples employent les mêmes procédés, les mêmes découvertes techniques pour représenter des scènes différentes ; pour décrire les Indes Kipling fait du Maupassant inférieur. En France, Flau-

bert détient le « record » : personne ne développe son art.

Le développement de Henry James et de Marcel Proust vient plutôt des Goncourt, pas même de leurs romans, mais d'une préface :

Le jour où l'analyse cruelle que mon ami Zola, et peut-être moi-même avons apportée dans la peinture du bas de la société sera reprise par un écrivain de talent, et employée à la reproduction des hommes et des femmes du monde, dans les milieux d'éducation et de distinction, ce jour-là seulement le classicisme et sa queue seront tués.

Le Réalisme n'a pas en effet l'unique mission de décrire ce qui est bas, ce qui est répugnant... Nous avons commencé, nous, par la canaille, parce que la femme et l'homme du peuple, plus rapprochés de la nature et de la sauvagerie, sont des créatures simples et peu compliquées, tandis que le Parisien et la Parisienne de la société, ces civilisés excessifs, dont l'originalité tranchée est faite toute de nuances, toute de demi-teintes, tout de ces riens insaisissables, pareils aux riens coquets et neutres avec lesquels se façonne le caractère d'une toilette distinguée de femme, demandent des années pour qu'on les perce, pour qu'on les sache, pour qu'on les *attrape*, et le romancier du plus grand génie, croyez-le bien, ne les devinera jamais, ces gens de salon, avec les *racontars* d'amis qui vont pour lui à la découverte dans le monde...

Dans cette voie Henry James a créé la meilleure part de son œuvre, très exacte, très réaliste ; et, à la remorque de James, Marcel Proust a clarifié ses intentions, c'est-à-dire qu'il avait commencé par la lecture de Balzac, Dostoïevsky, H. James, ou des œuvres de tendance analogue. Il voyait que l'intérêt « sexe » dominait et appauvrissait les romans français contemporains. Il comprit qu'il y avait un coin vide dans la littérature française. Il y courut, et sur son pastiche enduisit un vernis de nacre symboliste. Plus tard il épurait son style, et, dans le dîner Guermantien, il ne lui en reste que l'élément qui ressemble à James. En effet, James n'a rien fait de mieux.

Mais ces tableaux de la haute société sont une spécialisation, une arabesque, charmante, intéressante, tant

que vous voudrez, plutôt qu'un progrès radical de méthode. Et tout cela correspond dans l'œuvre de Flaubert à *Bovary*, à l'*Education*, et au *Cœur Simple*.

Quant aux romans historiques, ils n'ont jamais ressuscité depuis que Laforgue leur lançait ce coup dans l'épigastre : *Salomé*.

Les vrais critiques ne sont pas les juges stériles, les faiseurs de phrases. Le critique efficace est l'artiste qui vient après, pour tuer, ou pour hériter ; pour dépasser, pour augmenter, ou pour diminuer et enterrer une forme. Depuis les exactitudes du télescope de Salomé on ne s'attaque plus aux détails historiques.

« Il y a même, écrit Remy de Gourmont, à la mi-carême, le costume historique. »

A côté de tout cela il y a la Russie, la profondeur un peu alcoolique, ou épileptique, et informe de Dostoïevsky, ses disciples et ses inférieurs ; il y a le Strindbergisme et le subjectivisme qui n'offre peut-être rien de plus réussi qu'*Adolphe*.

Mais qu'est-ce que *Bouvard et Pécuchet ?* Heureusement le livre de votre plus solide flaubertien, René Descharmes, et les paroles de Flaubert lui-même m'évitent une définition trop « amateur », trop « étranger » : « Encyclopédie mise en farce. » (Flaubert soutient, ou a soutenu pour cinq minutes une autre mienne irrévérence ; il appelle *La Tentation* une « ancienne toquade », mais passons.)

Autour de Bouvard et Pécuchet est charmant comme toute œuvre définitive qui ose être « trop » méticuleuse afin de trancher la question une fois pour toutes, de mettre fin à des blagues, à de vagues pérambulations. Les arguments de M. Descharmes sont tellement solides, les faits qu'il apporte si incontestables que j'ai presque peur de proposer quelques divergences de vue. Mais de temps en temps il employe des phrases qui, sorties de

leur contexte, peuvent devenir tendancieuses ou occasionner des malentendus. Je trouve :

Page 44... des traits de la passion de Frédéric ne revêtent toute leur importance psychologique que si on les rapporte à la passion éprouvée par Flaubert pour Mme Schlesinger.

Plus tard je me demande ce qu'il entend par « l'intelligence complète d'une œuvre ».

Il a, peut-être, employé les termes justes. Mais on doit souligner que si on ne comprend pas une œuvre seulement par la lecture de cette œuvre et rien que de cette œuvre, on ne la comprendra jamais ; même avec toute la masse de documents, de citations, de détails biologiques ou biographiques que vous voudrez. Tout ce qui n'est pas l'œuvre appartient à la biographie de l'auteur ; ce qui est un autre sujet, sujet d'un autre livre réaliste, mais qui n'appartient nullement à « l'intelligence de l'œuvre » complète ou autre. (J'exagère.)

Il y avait un fait-divers Delamarre ; il y avait mille autres faits aussi divers. Flaubert en avait choisi un. Il y avait un vitrail à Reims, à Rouen, une peinture de Breughel à Gênes ; tout cela est fort intéressant quand on s'intéresse énormément à cet être intéressant entre tous qu'était Gustave Flaubert ; mais le lecteur de *Saint Julien* et de *Bovary* peut s'en ficher de bon cœur. M. Descharmes est presque de mon avis, mais il confine à cet imbécile de Sainte-Beuve (1), et on a envie alors de crier « gare ! »

Descharmes démontre que l'action de *Bouvard et Pécuchet* est impossible dans le temps donné. Il pose la

(1) Sainte-Beuve : Je demande pardon de traiter ainsi un Monsieur qui a son monument au Jardin du Luxembourg avec ceux de Clémence Isaure, Scheurer-Kestner (1833-1899), Fifine de Médicis, Adam, Ève, Rûcher Ecole, et tant d'autres gloires de la race françoise ; avec celui de Flaubert lui-même, mais ses arrière-petits-bâtards, c'est-à-dire les arrière-petits-fils de Sainte-Beuve ont tellement empesté le monde Anglo-Saxon, où chaque pignouf, qui n'a aucune aptitude à comprendre une œuvre se met à faire de la critique « littéraire » en vomissant des paperasses sur les factures de la blanchisseuse de Whitman, la correspondance de Géo. Eliot et sa couturière, etc., etc...que... que Bossuet reste l'Aigle de Meaux.

question de savoir si Flaubert avait l'intention de se passer de son réalisme habituel et de se présenter ses deux bonshommes comme une espèce de prodige doué d'une avant-vieillesse éternelle. C'est un détail qu'une dernière revision aurait pu facilement arranger ; un détail, je crois, de l'espèce de ceux qu'on laisse au dernier remaniement.

Descharmes nous présente des recherches fort amusantes sur la mnémotechnie de Feinaigle, et sur la gymnastique d'Amoros. Il fait là une œuvre nouvelle et réaliste. Et il prouve que Flaubert n'a rien exagéré.

Pour *Bouvard et Pécuchet* il ne trouve aucun fait-divers ; mais il me semble qu'il y avait à Croisset deux hommes dont l'un au moins avait une curiosité sans borne. Si Flaubert, qui satirise tout, n'a pas satirisé un certain M. Laporte et un certain M. Flaubert bien connus et peu considérés des Rouennois, il est certain qu'il passait sa vie toujours avec « un autre » ; avec Le Poittevin, avec l'erreur Du Camp, avec Bouilhet ; rien de plus naturel que cette conception de deux hommes qui font des recherches. Les recherches de Flaubert hors de la littérature n'auraient jamais pu le satisfaire ; de là sa sympathie pour ses bonshommes ; la vanité de sa propre lutte contre l'imbécillité générale donne de l'énergie au portrait de ces autres victimes des circonstances. La supposition vaut bien les autres qu'on fait dans les analyses chimiques et cliniques des œuvres d'art. Descharmes l'effleure, page 236.

Mais c'est surtout dans le chapitre sur les « idées reçues » qu'il nous intéresse, et c'est par là qu'on voit un rapport entre Flaubert et Joyce. Entre 1880 et l'année où fut commencé *Ulysses* personne n'a eu le courage de faire le sottisier gigantesque, ni la patience de rechercher l'homme-type, la généralisation la plus générale.

Descharmes établit la différence entre le « dictionnaire » et l'Album qui « seul était destiné à faire la

deuxième partie de *Bouvard et Pécuchet* ». Il indique de quelle façon le dictionnaire était déjà entré dans les livres de Flaubert. Mais c'est d'un seul trait qu'il se prouve le profond flaubertien, et se distingue de tous les philologues secs. Il montre sa compréhension profonde de son héros, quand il déclare :

... depuis le jour où petit enfant il notait déjà les bêtises d'une vieille dame qui venait en visite chez sa mère.

Comme critique cela vaut bien tous les arguments élaborés.

§

Qu'est-ce que l'*Ulysses* (1) de James Joyce ? Ce roman appartient à la grande classe de romans en forme de sonate, c'est-à-dire, dans la forme : thème, contre-thème, rencontre, développement, finale. Et à la subdivision : roman père-et-fils. Il suit la grande ligne de l'*Odyssée*, et présente force correspondances plus ou moins exactes avec les incidents du poème d'Homère. Nous y trouvons Télémaque, son père, les sirènes, le Cyclope, sous des travestissements inattendus, baroques, argotiques, véridiques et gigantesques.

Les romanciers n'aiment dépenser que trois mois, six mois pour un roman. Joyce y a mis quinze ans. Et *Ulysses* est plus condensé (732 grandes feuilles) que n'importe quelle œuvre entière de Flaubert ; on y découvre plus d'architecture.

Il y a des pages incomparables dans *Bovary*, des paragraphes incomparablement condensés dans *Bouvard* (voir celui où on achète les sacrés-cœurs, images pieuses, etc.). Il y a des pages de Flaubert qui exposent leur matière aussi rapidement que les pages de Joyce, mais Joyce a complété le grand sottisier. Dans un seul chapitre il décharge tous les clichés de la langue anglaise, comme un fleuve ininterrompu. Dans un autre chapitre il enferme

(1) Shakespeare et Cie, éditeur, 12, rue de l'Odéon, Paris.

toute l'histoire de l'expression verbale anglaise, depuis les premiers vers allitérés (c'est le chapitre dans l'hôpital où on attend la parturition de Mrs Purefoy). Dans un autre on a les « en-tête » du *Freeman's Journal* depuis 1760, c'est-à-dire l'histoire du journalisme ; et il fait cela sans interrompre le courant de son livre.

Il s'exprime différemment dans les différentes parties de son livre (comme le permet même Aristote), mais ce n'est pas, comme le dit le distingué Larbaud, qu'il abandonne l'unité de style. Chaque personnage, non seulement parle à sa propre guise, mais il pense à sa propre guise, ce n'est pas plus abandonner l'unité de style que quand les divers personnages d'un roman dit de style uni parlent de manières diverses : on omet les guillemets, voilà tout.

Bloom, commis de publicité, l'Ulysse du roman, l'homme moyen sensuel, la base, comme le sont Bouvard et Pécuchet, de la démocratie, l'homme qui croit ce qu'il lit dans les journaux, souffre κατὰ θυμόν. Il s'intéresse à tout, veut expliquer tout pour impressionner tout le monde. Non seulement il est un « moyen » littéraire beaucoup plus rapide, beaucoup plus apte à ramasser ce qu'on dit et pense partout, ce que les gens quelconques disent et remâchent cent fois par semaine, mais les autres personnages sont choisis pour l'aider, pour ramasser les vanités des milieux autres que le sien.

Bouvard et Pécuchet sont séparés du monde, dans une sorte d'eau dormante. Bloom, au contraire, s'agite dans un milieu beaucoup plus contagieux.

Joyce emploie un échafaudage pris à Homère, et les restes d'une culture moyenâgeuse allégorique ; peu importe, c'est une affaire de cuisine, qui ne restreint pas l'action, qui ne l'incommode pas, qui ne nuit pas à son réalisme, ni à la contemporanéité de son action. C'est un moyen de régler la forme. Le livre a plus de forme que n'en ont les livres de Flaubert.

Télémaque, Stephen, fils spirituel de Bloom, commence par réfléchir sur une vanité moyenâgeuse, ramassée dans une école catholique ; il prolonge une vanité universitaire, le rapport entre Hamlet et Shakespeare. Toujours réaliste dans le plus stricte sens flaubertien, toujours documenté, documenté sur la vie même, Joyce ne dépasse jamais le moyen. Le réalisme cherche une généralisation qui agit non seulement sur le nombre, sur la multiplicité, mais dans la permanence. Joyce combine le moyen âge, les ères classiques, même l'antiquité juive, dans une action actuelle ; Flaubert échelonne les époques.

Dans son élimination acharnée des guillemets, Joyce présente l'épisode du Cyclope avec les paroles ordinaires, mais à côté il pose la grandiloquence, parodie et mesure de la différence entre le réalisme et un romantisme de fanfaron. J'ai dit que la critique vraie vient des auteurs ; ainsi Joyce à propos de Saint Antoine : « On peut le croire s'il (Flaubert) nous avait présenté Antoine à Alexandrie gobant les femmes et les objets de luxe. »

Un seul chapitre de *Ulysses* (157 pages) correspond à la *Tentation de saint Antoine*. Stephen, Bloom et Lynch se trouvent ivres dans un bordel ; tout le grotesque de leur pensée est mis à nu ; pour la première fois, depuis Dante, on trouve les harpies, les furies, vivantes, les symboles pris dans le réel, dans l'actuel ; rien ne dépend de la mythologie, ni de la foi dogmatique. Les proportions se réaffirment.

Le défaut de *Bouvard et Pécuchet*, défaut que signale même M. Descharmes, est que les incidents ne se suivent pas avec une nécessité assez impérieuse ; le plan ne manque pas de logique, mais un autre aurait suffi. On peut avancer une thèse plus élogieuse pour Flaubert, mais si bref, si clair, et si condensé que soit *Bouvard et Pécuchet*, l'ensemble manque un peu d'entrain.

Joyce a remédié à cela ; à chaque instant le lecteur est tenu prêt à tout, à chaque instant l'imprévu arrive ;

jusqu'aux tirades les plus longues et les plus cataloguées, on se tient aux aguets.

L'action se passe en un jour (732 pages), dans un seul endroit, Dublin. Télémaque erre παρὰ θῖνα πολυφλοισβοιο θαλάσσης ; il voit les sages-femmes avec leur sac professionnel. Ulysse déjeune, circule : messe, funérailles, maison de bains, tuyaux des courses ; les autres personnages circulent ; le savon circule ; il cherche la publicité, l' « ad » de la maison Keyes, il visite la bibliothèque nationale pour vérifier un détail anatomique de la mythologie, il vient à l'île d'Aeolus (bureau d'un journal), tous les bruits éclatent, tramways, camions, wagons des postes, etc. ; Nausikaa se montre, on dîne à l'hôpital : rencontre d'Ulysse et de Télémaque, bordel, combat, retour chez Bloom, et puis l'auteur présente Pénélope, symbole de la terre, dont les pensées de nuit terminent le récit, balançant les ingéniosités mâles.

Cervantes ne parodiait qu'une seule folie littéraire, la folie chevaleresque. Seuls Rabelais et Flaubert attaquent tout un siècle, s'opposent à toute une encyclopédie imbécile, — sous la forme de fiction. On ne discute pas ici les Dictionnaires de Voltaire et de Bayle. Entrer dans la classe Rabelais-Flaubert n'est pas peu de chose.

Comme pages les plus acharnées on peut citer la scène du bourreau, satire plus mordante qu'aucune autre depuis que Swift proposa un remède à la disette en Irlande : manger les enfants. Partout dans les litanies ; dans la généalogie de Bloom, dans les paraphrases d'éloquence, l'œuvre est soignée, pas une ligne, une demi-ligne qui ne reçoive une intensité intellectuelle incomparable dans un livre de si longue haleine ; ou qu'on ne sait comparer qu'aux pages de Flaubert et des Goncourt.

Cela peut donner une idée du travail énorme de ces quinze ans troublés de pauvreté, de mauvaise santé, de guerre : toute la première édition de son livre « Dubliners » brûlée, la fuite de Tieste, une opération à l'œil ;

autant de faits qui n'expliquent rien du roman, dont toute l'action se passe le 16 juin 1904 à Dublin. On peut trouver des personnages disséqués d'une page, comme dans *Bovary* (voir Father Conmee, le gosse Dignam, etc.). On peut examiner les descriptions encyclopédiques, la maison rêvée de Bloom, avec texte de bail imaginaire ; toute la bouillabaisse pseudo-intellectuelle des prolétaires se présente, toute équilibrée par Pénélope, la femme, qui ne respecte nullement cet amas de nomenclatures, vagin, symbole de la terre, mer morte dans laquelle l'intelligence mâle retombe.

C'est un roman réaliste par excellence, chaque caractère parle à sa guise, et correspond à une réalité extérieure. On présente l'Irlande sous le joug britannique, le monde sous le joug de l'usure démesurée. Descharmes demande (page 267) :

> Qui donc a réussi dans cette tentative quasi surhumaine de montrer, sous forme de roman et d'œuvre d'art, le pignoufisme universel ?

J'offre la réponse : si ce n'est pas James Joyce, c'est un auteur qu'il faut encore attendre ; mais la réponse de cet Irlandais mérite un examen approfondi. *Ulysses* n'est pas un livre que tout le monde va admirer, pas plus que tout le monde n'admire *Bouvard et Pécuchet*, mais c'est un livre que tout écrivain sérieux a besoin de lire, qu'il sera contraint de lire afin d'avoir une idée nette du point d'arrivée de notre art, dans notre métier d'écrivain.

Rien d'étonnant si les livres de Joyce ne furent pas accueillis en Irlande en 1908 ; le public rustre et les provinciaux de Dublin étaient alors en train de manifester contre les drames de Synge, les trouvant un attentat à la dignité nationale. Les mêmes drames viennent d'être représentés cette année à Paris comme propagande et comme preuve de la culture de la race irlandaise. Ibsen, si je me rappelle, n'habitait pas la Norvège :

Galdos, dans *Dona Perfecta,* nous montre les dangers de posséder une culture, pas même internationale, mais seulement madrilène, dans une ville de province, que l'on devine être Saragosse. Quant aux « aînés » romantiques en Irlande, je les crois simplement incapables de comprendre ce que c'est que le réalisme. Pour George Moore et Shaw, il est de la nature humaine de ne pas vouloir se voir éclipsé par un écrivain de plus grande importance qu'eux-mêmes. On sait qu'à Dublin on lit Joyce en cachette. Ce manque de cordialité n'a rien d'étonnant. Mais la loi américaine, sous laquelle fut supprimée quatre fois la *Little Review* pour les fragments d'*Ulysses,* est une curiosité tellement curieuse, une telle démonstration de la mentalité des légistes incultes, des spécialistes illettrés, qu'il mérite bien l'attention des psychologues européens, ou plutôt des spécialistes en méningites. Non, mes chers amis, la démocratie (qu'il faut tant sauvegarder, selon notre feu calamité Wilson) n'a rien de commun avec la liberté personnelle, ni avec la déférence fraternelle de Koung-fu-Tseu.

Section 211, du code pénal des Etats-Unis d'Amérique, (je traduis mot à mot, dans l'ordre du texte) :

Chaque obscène, impudique, lascif, et chaque sale livre, pamphlet, tableau, papier, lettre, écriture, cliché, ou autre publication de caractère indécent et chaque article ou objet désigné, adapté ou fait dans l'intention d'empêcher la conception ou pour provoquer l'avortement ou pour tout usage indécent ou immoral et chaque article, instrument, substance, drogue, médecine ou objet auquel on donne la publicité, ou qu'on décrit d'une façon à pousser une autre personne à l'employer, ou à l'appliquer pour empêcher la conception ou pour obtenir l'avortement ou pour tout but indécent ou immoral, et chaque écrit, ou imprimé, carte-lettre, feuillet, livre, pamphlet, avertissement, ou notice de toute espèce qui donne information, directement ou indirectement de comment, ou du quel, ou par quel moyen desdits articles ou choses peut être obtenu ou fait, ou d'où, ou par lequel, tout acte opération de toute espèce pour obtenir ou produire l'avortement, sera fait ou exécuté, ou comment ou par lesquels moyens la

conception peut être empêchée ou l'avortement produit, ou cacheté ou non cacheté, et chaque lettre, paquet, colis ou autres objets postaux qui contiennent aucun sale, vil, indécent objet, artifice, ou substance, chaque et tout papier, écriture ou avis qu'aucun article, instrument, substance, drogue, médecine ou objet puisse ou peut être employé ou appliqué pour l'empêchement de la conception ou pour la production de l'avortement, pour aucun but indécent ou immoral, et chaque description destinée à induire ou à inciter personne à employer ainsi ou appliquer tel article, instrument, substance, drogue, médecine, ou objet est par ceci déclaré être matière non recevable à la poste, et ne doit pas être porté à la poste, ni distribué par aucun bureau des postes, par aucun facteur des postes. Quiconque déposera, à son escient, ou fera déposer pour être transporté un objet déclaré par cette section non recevable à la poste, ou à son escient, prendra, ou fera prendre par la poste afin de la faire circuler ou distribuer, ou d'aider à la dite circulation et distribution, subira une amende de 5000 (cinq mille) dollars au maximum ou un emprisonnement de cinq ans, au maximum, ou les deux peines à la fois.

C'est le vingtième siècle : paganisme, christianisme, muflisme, pignoufisme ; si aucun doute réside dans le cerveau du lecteur, on peut l'éclairer par la décision d'un juge américain, débitée à l'occasion de la troisième suppression de la *Little Review*. Le grand avocat, collectionneur d'art moderne, chevalier de votre Légion d'honneur, John Quinn fit le plaidoyer pour la littérature : les classiques même, dit-il, ne peuvent échapper à de telles imbécillités.

La voix de la Thémis états-unisienne lui répond (citaon du Juge Hand) :

Je ne doute guère que beaucoup d'œuvres vraiment grandes qui entreraient dans cette prescription, si on les soumettait aux épreuves couramment et souvent employées, échappent de temps à autre seulement parce qu'elles entrent dans la catégorie des « classiques » ; il est entendu pour la mise en acte de cette loi qu'elles ont ordinairement l'immunité d'intervention parce qu'elles ont la sanction de l'antiquité et de la renommée, et font appel, ordinairement, à un nombre relativement restreint de lecteurs.

N'est-ce pas que nous avons ici deux joyaux que le grand Flaubert aurait saisis pour son Album, et que ces citations auraient même dépassé son espérance ?

Quant aux deux dernières pages de Descharmes, je les regrette un peu ; je me réserve le privilège de croire que Spinoza avait la tête plus solide que M. Paul Bourget. Et si la pensée en soi est un mal nuisible à l'humanité, je remercie, tout de même, M. Descharmes pour s'en être tant donné.

EZRA POUND.

LE CAVEAU N° 7

—

I

Un soir que le soldat Ieremeï, relevé de la garde qu'il montait chaque jour devant la Tché-ka, traînait à travers Tambof ses bottes éculées, il rencontra une femme dont les yeux l'arrêtèrent. D'habitude il ne prêtait guère attention aux jupes, trop occupé par son estomac vide pour penser à elles. Mais cette fois-ci, Ieremeï oublia sa faim, sa tristesse de moujik dépaysé et suivit la promeneuse.

Il regardait fixement les mollets charnus qui tendaient des bas de mauvais coton transparent et rapiécés, la croupe hardiment marquée par une démarche onduleuse, la nuque enfin, grasse et lisse, fort découverte. Le soleil d'été encore chaud mettait sur le cou de la femme une teinte crue qui en accusait la nudité et le soldat sentait comme une brume passer devant ses yeux.

Des passants les croisaient, l'air morne et pressé, les lèvres closes, l'œil inquiet. Il ne les voyait point, absorbé, envahi par une langueur frémissante et douce qui coulait par tout son grand corps. Il marchait plus vite que la femme, si bien qu'entendant un pas lourd derrière elle, elle se retourna brusquement. Ieremeï vit tout près ses lèvres fortes, son nez régulier, ses yeux d'un vert lourd, d'un vert dormant et il demanda, sans réfléchir, à voix basse :

— Comment t'appeler ?

— Agafia, répondit la femme, sans marquer d'étonnement.

Il ne sut rien ajouter et retira machinalement le bonnet de fourrure qui couvrait sa tête. Le soleil joua sur son crâne rasé que les racines des cheveux couvraient d'une poudre luisante et blonde. Elle évalua d'un regard expert sa vareuse trop étroite, ses bottes qui laissaient voir ses pieds nus, sa maladresse. Puis elle dit :

— Je me nomme Agafia, mais qu'est-ce que ça peut bien te faire ?

— Comme ça.

— Alors, adieu.

Il la vit s'éloigner, remit son bonnet, soupira profondément et rentra à la caserne.

Lorsqu'il eut touché sa ration de pain et de hareng, il alla rejoindre dans leur chambre commune Stéphane, un moujik de sa région, soldat lui aussi, et que la nostalgie de l'isba et des champs rendait à demi fou. D'ordinaire, mastiquant lentement, ils parlaient de la terre, des *babas* (1) aux grands fichus, du bétail, des récoltes. Ce soir-là pourtant, Ieremeï, après avoir mâché avec peine son pain fait de paille et d'orge dure, dit à Stéphane.

— Je viens de voir une femelle, frère, une femelle.

L'autre leva sur lui un regard triste de bête malade.

— On la nomme Agafia, continua Ieremeï. Elle a des yeux couleur de l'herbe au printemps.

Stéphane demanda :

— Elle est de chez nous ?

— Je ne sais pas.

Stéphane baissa la tête et se remit à manger. Tout ce que son camarade pouvait lui dire désormais d'Agafia ne l'intéressait plus. Ieremeï cependant continuait à penser tout haut :

— Elle m'a tourné le cœur, tu sais, frère. Je la vois tout le temps dans ma tête qui marche et je la suis. Seulement voilà. Je pense qu'elle est de celles qui s'amusent. Il faudrait de l'argent ou un beau cadeau.

(1) Femmes de la campagne.

— N'y pense donc pas, fit Stéphane en haussant les épaules. On n'a pas à manger et tu parles de cadeaux.

Ils se turent. Ieremeï s'approcha de la fenêtre qui donnait sur une cour étroite et profonde où l'ombre se condensait comme de l'eau dans un puits, tandis que l'aile du crépuscule caressait le ciel. Et son humble rêve s'évada par-dessus les toits lézardés, errant dans la ville trouble à la poursuite de la femme dont la silhouette l'avait tiré de son existence somnolente et lasse.

C'est ainsi qu'il demeura jusqu'à la nuit, dents serrées et poitrine lourde, dans son désir crispé.

II

Pour la première fois, en sa vie de moujik laborieux, soumis à la discipline de la nature qui dompte sous la même loi bêtes et gens, en sa vie de soldat qui se laissait conduire, passif, au combat, aussi bien qu'à la révolte, Ieremeï se trouva face à face avec le désir. Pour la première fois, en sa volonté assoupie se glissa quelque chose d'inconnu qui le força à réfléchir, à chercher, à lutter. Il en fut comme aveuglé. Des pensées confuses traînaient en son cerveau et avaient à soulever une sorte de carapace épaisse pour transparaître. Un travail sourd faisait craquer lentement tout ce qu'une longue torpeur avait accumulé en lui d'inerte, de résigné, d'immobile. Et dans sa face camuse, dont la placidité jusqu'alors ne s'était ébranlée que dans l'ivresse, il y eut une expression tendue, une flamme inquiète et mauvaise.

Or, la chance le visita. Un matin qu'il montait, comme toujours, la garde devant la Tché-ka, il fut mandé par le chef de la prison, que les soldats appelaient familièrement Iliitch.

— Dis donc, camarade, veux-tu aider Timothé ce soir, lui demanda-t-il ?

Ieremeï, sans répondre, regarda fixement le sol. Timo-

thé était le bourreau de la Tché-ka et les hommes n'aimaient point à avoir affaire à lui. Iliitch reprit :

— Il y a une grosse équipe à expédier et Timothé n'y suffira point.

— Ah ! c'est donc pour ce travail-là ! fit le soldat, à voix sourde.

— Ce n'est pas le plus mal payé, dit Iliitch tranquillement. Ration n° 1, et les vêtements des morts, sans compter ce que tu peux trouver dedans.

Avant d'avoir rencontré Agafia, Ieremeï n'aurait jamais discuté, il eût baissé le front, haussé les épaules et grommelé : « Ce qu'on me dira je le ferai. Ce n'est pas moi qui suis le maître. »

Mais à présent, tout ce qui se passait autour de lui se rapportait invinciblement à l'image de la femme, et dans l'offre du chef, il tâcha de distinguer ce qui pourrait le rapprocher d'elle.

Il dit, les yeux toujours plantés dans le plancher :

— J'aimerais mieux de l'argent. Une pièce de 10. 000 roubles par exemple.

— Imbécile, fit Iliitch avec une douce commisération. Tu trouveras le double dans les frusques ce soir. Tu auras une douzaine de condamnés à toi tout seul.

Ieremeï resta muet quelques secondes encore, sans changer de pose. Enfin, il se décida.

— Entendu, chef, je ferai l'ouvrage.

— C'est pas malheureux. J'en connais qui n'auraient pas hésité comme toi. Alors, à 6 heures, ici. Tu es libre jusque-là.

Ieremeï s'en alla tout droit à sa chambre, roula une cigarette dans du papier à journal, s'allongea sur son grabat. Les sourcils contractés, son front étroit couvert de petites rides, il essaya de voir les avantages qu'il tirerait de la proposition du gardien-chef. La pensée de ce qu'il avait à faire pour cela ne le préoccupait point. Tout se réglerait à six heures dans la prison. Et six heures, c'é-

tait loin... Avant tout, il importait de voir Agafia et de s'entendre avec elle pour le soir, car il aurait la femme cette nuit même, il le voulait, il le sentait au bourdonnement qui tambourinait ses tempes, à la faiblesse voluptueuse qui lui brisait les jambes.

Ainsi, il verrait Agafia dans l'après-midi, sur le boulevard qu'elle fréquentait, et lui promettrait beaucoup d'argent. Iliitch avait dit que les dépouilles valaient cher, et à la façon dont vivait le gardien-chef, Ieremeï pensait qu'il devait avoir une exacte notion des choses. Le difficile était de transformer immédiatement la prime en roubles, mais cela s'arrangerait, dût-il céder les hardes à vil prix. La journée s'établissait donc de la manière suivante : joindre la femme, traiter avec elle, attendre 6 heures... puis se débarrasser des vêtements, retrouver Agafia.

Il était encore plongé dans ces calculs, lorsque Stéphane rentra. Ils avaient l'un pour l'autre un sentiment primitif de bêtes appartenant à la même étable. Une habitude de se sentir les côtes en dormant, plutôt qu'une affection consciente. Ils aimaient à se retrouver, pour se confier les pensées qu'ils ruminaient laborieusement au long de leurs occupations machinales. Mais cette fois, l'arrivée de son camarade troubla Ieremeï sans qu'il sût pourquoi. Son regard évita les yeux de Stéphane, et il ne se leva point pour lui taper dans le dos comme il le faisait à l'ordinaire.

Stéphane défit lentement son ceinturon où pendait le kolt réglementaire des Tché-kistes, puis de sa voix hésitante et naïve, il demanda :

— Tu n'es pas de garde aujourd'hui ?

— Comme tu vois, pays, fit Ieremeï maussade.

— Rien de mauvais au moins ?

— Non, je donne un coup de main à Timothé ce soir.

Il avait dit cela tranquillement comme tout ce qu'il communiquait à Stéphane, mais à peine eut-il prononcé

la phrase, qu'il sentit que quelque chose se glissait entre son camarade et lui et qu'il lui devenait soudain étranger. Stéphane murmura :

— Tu vas aider le bourreau, c'est ça que tu veux dire ?

L'autre confirma d'un signe de tête. Un émoi subit bouleversa alors la paisible figure de Stéphane. Il s'approcha d'Ieremeï, se pencha sur lui et, bégayant, les yeux ternis de larmes, il se mit à le supplier :

— Ne fais pas ça, Ierocha, reviens à toi, Dieu te pardonne. Tu vas tuer des hommes, toi, mais, est-ce que tu n'es pas chrétien ? Ierocha, tu perds ton âme. Mais si c'est pour mieux manger, je te donnerai ma portion, je suis moins fort que toi, j'ai moins besoin. Ne deviens pas un bourreau. Que va-t-on dire de toi au village, quand tu rentreras ? Ieremeï les mains rouges, voilà comment on t'appellera. Refuse, par le Christ, je te le demande. Ils en trouveront un autre. Pense à toi, pense à ton village.

Le soleil de midi entrait dans la chambre et frappait le pauvre visage de Stéphane qui, dans la fièvre de l'imploration, de la pitié et de la foi, avait une humble grandeur.

Ieremeï le considéra avec une sorte de crainte et de haine. Qu'avait-il besoin, cet imbécile, de faire lever en lui des remords comme grenouilles dans une mare ? Il lui cria :

— Laisse-moi donc tranquille, tu ne comprends rien.

Il se leva et sortit, tandis que Stéphane reculait, évitant de le toucher.

III

Arrivé devant la Tché-ka, Ieremeï éprouva tout à coup une gêne dans tout le corps. Il était venu jusque-là tranquille et joyeux. Après avoir trouvé Agafia et lui avoir fixé rendez-vous pour le soir, il avait flâné par les boulevards ombreux que la poussière couvrait d'une cendre chaude. Quand son instinct de moujik habitué à consul-

ter le soleil lui dit que l'heure de la besogne convenue approchait, il s'était dirigé vers là prison. Et c'est là que, face au mur gris sale, percé d'un portail bas, il eut la gorge sèche et comme une difficulté à faire tourner son cou sur ses épaules.

A peine eut-il pénétré dans la cour, qu'il vit Timothé, le bourreau. C'était un homme de taille moyenne, avec un gros ventre, une longue barbe, des bras écourtés et qui avait l'air d'un commerçant sans méchanceté. Timothé s'avança vers lui et demanda :

— C'est toi qu'on appelle Ieremeï ?

En même temps, ses petits yeux, qui semblaient des lentilles mouillées et luisantes, rivaient leurs vrilles sur le visage du soldat.

— C'est moi, dit l'autre.

— Bien, bien. J'aurais mieux aimé mon aide ordinaire, mais il s'en va du choléra à cette heure-ci. Dis-moi, mon gars, as-tu déjà fait l'ouvrage ?

— Non, Timothé Ivanitch, jamais.

— C'est pas que ce soit difficile, mais il y faut la main et surtout le cœur. Enfin, je garderai les plus difficiles, ceux qui résistent ; à toi je t'enverrai les doux, les faiblards, ils seront déjà morts quand tu les prendras.

La langue d'Ieremeï remua malaisément dans sa bouche pour demander :

— Y en aura-t-il beaucoup ?

— Je t'en laisserai une douzaine. Il te faudra une heure à peu près pour les finir. L'important est de faire ça proprement, pour que le sang te rejaillisse pas dessus. Faut que tu les places assez loin et pas trop loin en même temps pour que le coup soit sûr. C'est affaire de mesure.

Ces conseils, débités d'une voix lente, avec des arrêts sur les mots essentiels, Ieremeï les entendait sans comprendre. Il se sentait la tête vide et les bras si lourds que les épaules lui en faisaient mal. Et, il ne savait pourquoi,

le visage de Stéphane passait et repassait devant ses yeux.

Des recommandations du bourreau quelques mots pourtant arrivaient à ses oreilles, dont il pénétrait le sens.

— La nuque, disait Timothé.

— La nuque, reprenait le cerveau d'Ieremeï, oui, je sais, c'est là qu'on tire.

— Les vêtements, disait le bourreau.

— Les vêtements, pensait Ieremeï. Je devais demander quelque chose à ce sujet.

L'image d'Agafia le tira de la torpeur où l'avaient précipité les premiers avertissements du bourreau. Dans un besoin instinctif de s'affirmer vivant, il souffla profondément, bâilla, étira ses bras qui craquèrent. Rassuré, il dit :

— Timothé Ivanitch, rends-moi un grand service. J'ai besoin d'argent pour ce soir, achète-moi les frusques que je recevrai tout à l'heure.

Le bourreau comprit qu'avec ce gars pressé l'affaire serait bonne. Et le marché fut conclu. Quelques secondes après on entendit le roulement d'un camion qui se rangeait devant la Tché-ka. Timothé dit posément :

— Faut commencer, fiston. Le fourgon du cimetière est là qui attend. Viens que je te montre l'endroit.

Ils traversèrent la cour qui était assez large, s'arrêtèrent devant une petite bâtisse qui donnait accès aux caves. Timothé l'ouvrit, tendit la clé à Ieremeï et lui dit :

— Prends la cave, où est marqué le n° 7, et attends. Je vais te faire envoyer du monde.

Le soldat descendit les marches sur lesquelles des lampes électriques versaient une clarté dure. Il vit son ombre immense danser sur l'escalier et il eut peur, peur d'elle, peur du silence, peur de cette clarté immuable et inhumaine ; peur du caveau n° 7. Il y arriva cependant et sa main aux doigts lourds, insensibles, fit jouer la serrure. Sans grincement, avec une facilité surprenante et sinistre,

la porte glissa. Ieremeï ploya ses épaules carrées, fit un grand signe de croix et pénétra dans le caveau.

A peine y fut-il, que sa frayeur se calma. Il n'y avait rien de surnaturel dans cette espèce de boîte carrée en ciment. Il regarda les murs : ils étaient gris, avec des taches brunes et percés de trous. Au milieu du plancher légèrement déclive, courait une mince rigole. Ieremeï tâchait de ne point la rencontrer des yeux, car il en avait compris l'usage et ne pouvait croire encore que le sang des hommes qu'il allait tuer s'égoutterait bientôt par là.

Il aperçut dans le coin, au fond, une banquette. Il s'y laissa tomber, plus las qu'après une marche de 50 verstes. Son kolt le gênant, il le décrocha et le considéra d'un regard stupide. A ce moment il y eut dans l'escalier un bruit de voix et de bottes. Ieremeï se dressa haletant, comme si c'était lui qu'on venait chercher pour le supplice. Deux soldats encadrèrent l'entrée du caveau, jetèrent à l'intérieur une forme humaine qu'ils avaient traînée jusque-là et refermèrent la porte.

Un silence étouffant d'une imperceptible durée, mais infini comme l'éternité pesa sur le caveau, et il semblait à Ieremeï que le monde entier n'aurait pas assez d'air pour sa poitrine contractée.

Le condamné se releva. Il était de haute taille, très maigre et dans la clarté fixe plaquée sur les murs de ciment, cette clarté sans un clignotement, sans un frisson, sans une ombre, sans vie, il avait l'air, avec la chemise dont il était seulement vêtu, d'un cadavre debout. Ieremeï le regardait sans pouvoir discerner ses traits qui flottaient, se fondaient, irréels et mouvants. Il ne voyait distinctement que le cou blanc où une pomme d'adam aiguë saillait et qu'encerclait une mince chaînette d'or. Ce cou hypnotisait le soldat ; inconscient, il leva le bras comme pour le toucher.

L'homme eut un brusque recul et porta les mains à sa gorge ; ses doigts agrippèrent la chaînette. Un souvenir

parut traverser sa pensée déjà éteinte et, arrachant le fil d'or avec le médaillon qu'il supportait, il le piétina en grondant :

— Pas ça, non ! tu ne l'auras pas, assassin.

Puis il avança vers le soldat, tout près, à le toucher. Ieremeï saisit son revolver, l'appliqua sur la nuque chaude, ferma les yeux, tira.

Quand il vit le corps à ses pieds, il eut un ricanement étrange, s'assit sur le banc. Ses mains, d'elles-mêmes, sans qu'il sût comment, roulèrent une cigarette, et dans une torpeur maussade, comme si la vie avait désormais perdu tout sens pour lui, sûr de son métier de bourreau, il attendit les victimes suivantes.

IV

Agafia promenait sa lourde nonchalance sur le boulevard où Ieremeï l'avait pour la première fois rencontrée. Il lui avait demandé de l'attendre, là, vers la tombée du jour. Les feuilles immobiles des peupliers portaient les reflets suprêmes de la lumière, la nuit s'amassait lentement dans les rues et menaçait le ciel teinté encore de ce bleu clair et pur qu'il a seulement aux calmes crépuscules d'été.

La femme marchait, ondulant de la croupe et la gorge tendue comme à l'ordinaire. Mais son âme était tranquille, car sa nuit était assurée. Elle aspirait la douceur humide du soir, satisfaite d'être seule encore. La pensée de l'homme qui allait venir bientôt et la prendre lui était importune et elle imaginait pour quelques minutes qu'elle était libre, riche et qu'elle errait sous les arbres pour son agrément.

Mais quand elle entendit le pas d'Ieremeï, elle n'eut aucun déplaisir, son âme étant passive et simple et son corps habitué aux caresses changeantes des hommes. Elle se retourna vers celui qui venait et le salua d'un sourire qui n'égayait point ses yeux.

— Tu n'es pas en retard, fit-elle.

Elle lui tendit ses lèvres, mais Ieremeï ne le remarqua point. Il murmura avec effort :

— Que Dieu soit avec toi, Agafiouchka.

Comme elle était très près de lui, elle aperçut que ses paupières avaient un étrange tremblement et que sa mâchoire inférieure fléchissante laissait la bouche entr'-ouverte. Elle ne répondit rien et ils s'acheminèrent lentement vers son logement. Ils marchaient côte à côte, muets ; le soldat semblait avoir oublié qu'il avait près de lui la femme dont le souvenir l'avait hanté pendant des nuits et des jours. Obscurément froissée, elle voulut attirer son attention et lui prit le bras en disant :

— Tu as l'air triste.

Il tressaillit au son de cette voix profonde et rauque, regarda fixement Agafia. Dans l'ombre dorée du soir, son beau visage lourd avait une palpitation émouvante, les yeux étaient plus grands, la bouche plus mystérieuse. Il éclata d'un rire bref, la torpeur qui depuis l'exécution enchaînait sa pensée et son corps disparut ; il lui sembla découvrir de nouveau l'invincible attrait de la femme. Ieremeï enveloppa son buste d'un bras tremblant et dans la courbe charnue qui de la gorge allait à l'épaule il planta ses lèvres sèches avec la brutalité qu'il aurait mise à la frapper.

Puis, étourdi, il resta les yeux grands ouverts à respirer difficilement. Son haleine passa sur la figure d'Agafia qui murmura :

— Hé ! mais tu sens le vin, Ieremeï.

Il se rappela vaguement alors que, là-bas, lorsque tout avait été terminé, Timothé l'avait invité à prendre de la vodka et qu'il avait bu l'eau-de-vie ardente à même le goulot, à pleines gorgées, possédé par une soif d'alcool et d'oubli.

Il s'étonna avec simplicité :

— C'est vrai que j'ai pas mal bu. Je devrais même être saoul à l'heure qu'il est.

Il crut lire de l'envie sur le visage d'Agafia et un désir soudain le submergea de faire plaisir à la femme misérable, de l'entourer de tendres prévenances, comme un besoin obscur de bonté après son œuvre meurtrière. La commotion fut si forte que des larmes lui montèrent aux yeux. Il prit la main d'Agafia, la serra durement et proposa dans un sourire timide :

— Tu en veux peut-être de la vodka, toi aussi, petite ? Tu ne dois pas en voir souvent, pauvre. J'ai de l'argent, si tu sais où on peut en trouver, dis-le, n'aie pas peur.

Une animation fugitive passa dans les yeux d'Agafia; elle considéra les traits simples et rudes du soldat.

— Tu ne me trahiras pas, toi, dit-elle pensivement. Je te mènerai là où il faut.

V

Quand ils entrèrent dans sa chambre, Agafia alluma une bougie. La flamme peureuse éclaira le lit de fer que la fatigue avait courbé en arc, le canapé couvert de cretone verte tachée, un très beau fichu du Caucase qui étalait avec une singulière magnificence ses couleurs vives sur la table boiteuse, et de grandes ombres indécises dansèrent sur les papiers déchiquetés du mur.

Ieremeï, ayant posé la bouteille qu'il tenait sur la table, n'osait s'asseoir. Une grande timidité l'envahissait au seuil de son humble paradis. Il ne pouvait croire qu'il était dans la chambre d'Agafia et qu'il la prendrait lorsqu'il le voudrait. Toute sa besogne du caveau n° 7 lui paraissait moins difficile, moins grave que les paroles qu'il lui faudrait prononcer, les gestes qu'il lui faudrait accomplir. La simplicité même de la femme était une barrière de plus. Elle avait pris deux verres, les rinçait dans le pot à eau placé près du lit et chacun de ses mouvements semblait éloigner d'elle le soldat.

Enfin, elle se laissa tomber sur le canapé, emplit les

verres et appela d'un geste Ieremeï. Il avala le sien d'une lampée, pour mieux sentir l'âpre brûlure couler dans sa bouche ; elle, buvait plus lentement, savourant le feu que versait chaque gorgée.

— Elle est bonne, n'est-ce pas ? demanda la femme. On dirait de la Smirnovka.

Il acquiesça d'un signe, trop ému pour répondre.

Elle surprit son regard attendri, aimant, qui suivait chacun de ses gestes et pour la première fois un sourire véritable vint à ses lèvres, un puéril sourire de petite fille gourmande.

— Tu as de bons yeux, fit-elle. Et il y a si longtemps que j'avais envie de vodka.

Sa voix, son sourire surtout bouleversèrent Ieremeï. Il murmura indistinctement :

— Ma petite, ma pauvre, personne ne m'a été plus cher que toi !

Elle hocha doucement la tête, comme si elle avait attendu cet aveu, but encore un verre d'eau-de-vie. Soudain, avec une gaîté fébrile, elle s'écria :

— Tes habits ont une drôle d'odeur.

Il renifla une de ses manches et se souvint : elle sentait le caveau n° 7.

Les mâchoires contractées, il répondit :

— Ce n'est rien.

Le silence pesa sur eux, et Agafia, se levant, commença à se déshabiller.

Ieremeï s'était dressé, les yeux élargis, le cou rentré dans les épaules, les doigts tremblants. Agafia enleva son corsage. Dans la lumière confuse de la chambre ses seins apparurent, lourds, fermés, gonflés.

Plus rien n'exista dans la tête bourdonnante du soldat que le besoin de sentir la femme contre lui. Il la saisit à la nuque, l'attira, écrasa les pointes sombres de la gorge sur le drap rugueux de sa vareuse et la tint pressée, brisée, étouffée, dans une étreinte barbare où le goût de la des-

truction se mêlait à la volupté, car, au même moment, il avait vu, distincts et clairs, le cou et la pomme d'adam aiguë de sa première victime. Elle, se laissait faire, haletante, et dans ses yeux verts il y avait un appel et du dégoût...

Le ciel dans sa corbeille immense offrait les étoiles comme des fruits d'or. Ieremeï s'en allait par les rues sombres, ivre, il ne savait de quoi. Du sang versé ? Du désir assouvi ? ou de la douceur mortellement triste qui pleurait en lui lorsqu'il songeait au sourire enfantin qu'il avait surpris une seconde sur les lèvres d'Agafia ?

VI

Les coudes sur les genoux, le menton dans les mains, un mégot entre ses dents serrées, Ieremeï était assis sur le banc du caveau n° 7. Deux cadavres traînaient déjà sur le sol, dans une torsion que la mort même n'avait point réussi à apaiser. Un murmure lent, à peine perceptible, glissait tout le long de la rigole rouge.

Ieremeï ne songeait pas, ne sentait rien, ne bougeait point. Il semblait scellé au mur. Seule l'odeur fade, écœurante du sang, faisait plisser parfois les ailes lourdes de son nez. Dans son visage il n'y avait d'autre expression qu'une hébétude patiente et tragique.

Le porte s'ouvrit une fois de plus et un être chancelant fut poussé dans le caveau. Le soldat ne changea pas de pose ; simplement sa main se tendit vers le revolver placé près du mur. Mais son bras resta suspendu et comme enchaîné, car Ieremeï avait regardé la nouvelle victime qui tremblait à quelques pas de lui et ses lèvres murmuraient déjà son nom :

— Agafia.

Il ne comprit pas d'abord la portée de sa découverte ; il avait tellement pensé à la jeune femme que son cerveau, lent à s'émouvoir,et engourdi par la torpeur du meurtre, ne parvenait point à saisir ce qu'il y avait pour lui d'hor-

rible à la retrouver en ce lieu. Mais elle l'avait reconnu aussi et, d'un cri épouvanté, elle brisa le lourd enchantement qui tenait immobile la pensée d'Ieremeï.

—Agafia ! répéta-t-il en détachant les syllabes, A-ga-fia !

Cette fois, il s'était redressé à demi, laissant échapper de sa bouche la cigarette qui s'éteignit en grésillant dans le liquide visqueux répandu sur le sol. Comme libérés d'un sommeil sans rêve, ses sens prenaient un premier contact avec la réalité.

— Mais comment es-tu tombée ici, cria-t-il soudain ?

Et sa voix contenait déjà l'épouvante que son intelligence ne parvenait encore pas à concevoir. Et ses yeux, qui d'ordinaire ne voyaient dans le condamné qu'une masse confuse où la nuque seule se détachait, ses yeux, aveuglés par la lumière brutale des ampoules électriques, aperçurent enfin, en liaison avec son cerveau, Agafia dans le caveau n° 7.

Elle ne portait qu'une chemise largement échancrée et il reconnaissait la courbe des épaules, les lourdes attaches du cou, le creux ombré des seins. Il devinait le corps sous la toile rude, ce corps dont maintenant toute la chair palpitait comme sous le plus monstrueux des baisers. Et il demanda encore, mais très bas maintenant :

— Qu'as-tu fait pour être ici, malheureuse ?

Lorsqu'elle avait reconnu Ieremeï dans le bourreau qui l'attendait, Agafia avait reculé jusqu'au mur, les bras projetés en avant dans une parade instinctive. Elle s'était laissée porter jusqu'au caveau, à demi éteinte déjà, sans révolte et même sans crainte. Mais la mort devait avoir un visage anonyme et faire partie de cet immense organisme qui l'avait emprisonnée, condamnée sans qu'elle y connût personne. En apercevant des traits familiers dans la salle d'exécution, le souvenir et surtout le goût de la vie lui étant revenus, elle se sentit étouffer de terreur. C'est alors qu'elle avait poussé le cri qui avait tiré Ieremeï de son inconscience.

La voix du soldat, lente, égale, avec son intonation paysanne la calma un peu. Détendue, la volonté abolie, elle répondit docilement :

— Je faisais passer de la fausse monnaie, j'ai été prise, on m'a enfermée, et puis ce soir on est venu me dire de me déshabiller... Voilà.

— C'est tout ? Non, il y a quelque chose qui ne doit pas être comme tu le dis. Raconte.

— C'est tout comme je te le dis.

— Ce n'est pas possible, raconte, n'aie donc pas peur.

Il trouvait l'histoire trop simple ; il aurait voulu des complications inextricables, infinies, un long, long récit qui lui aurait permis de réfléchir et qui lui aurait fait gagner du temps devant lui-même, qui aurait retardé la minute où la fatalité allait se dresser, infranchissable comme la porte du caveau et verrouillée comme elle.

Mais Agafia répéta :

— C'est tout comme je te le dis. Il n'y a rien d'autre, par le Christ.

La minute sans issue était arrivée. Il fallait se livrer au destin. Ieremeï poussa un long gémissement.

— Mais alors, qu'est-ce que je vais faire, moi ? Mais alors, il faut que, moi, je te tue ? On t'a menée ici dans mon caveau, il faut que je te finisse. Sinon, c'est moi qu'on tuera. Et puis je suis payé pour ça.

Un ricanement de fou tordit ses lèvres aux commissures écumantes. Dans sa cervelle simple, il percevait maintenant seulement, et à la suite de sa phrase proférée au hasard, la dérision monstre du sort.

Il tuait pour Agafia, il dénombrait les victimes par les baisers que leurs hardes lui permettraient d'acheter à la femme. Et voilà que c'était elle qu'il fallait tuer. Il songea un instant à la pauvre robe d'Agafia qui se trouvait déjà parmi les dépouilles mortuaires. Cette vision l'ébranla d'une secousse si rude qu'elle le fit tituber, comme ivre, à travers le caveau et trébucher sur un cadavre. Il eut un

juron furieux, rejeta d'un coup de botte le corps inerte. L'odeur du sang frais monta plus forte et Agafia murmura malgré elle, possédée par un trouble souvenir :

— C'est donc ça la drôle d'odeur que tu avais l'autre fois. Tu venais d'ici.

Ieremeï, broyé de souffrance confuse, de pitié brutale et par quelque chose de plus puissant qu'il ne définissait point encore, crut deviner un dégoût dans les paroles de la femme. Cela l'emplit d'une rage désespérée. Il la saisit aux épaules, et, plantant son regard dans les yeux atones, il gronda, en tremblant :

— Ah ! je te déplais, Agafia ! Ah ! l'odeur de ma peau te fait mal au cœur ! maudite ! c'est pour toi qu'elle pue le sang ma peau, c'est pour toi que j'ai cassé la tête à ceux-là, tiens, et à d'autres encore. Je ne pensais pas à l'argent avant de te connaître, j'en avais pas besoin, je voulais rentrer chez nous, mais je t'ai vue, tu m'as envoûté et on ne t'a que pour de l'argent. La première fois, tu m'as ri au nez, tu es partie, tu n'as pas voulu de moi. Alors, pour t'embrasser, j'aurais fait n'importe quoi. Et j'ai damné mon âme ; et j'ai perdu ma vie, tout cela par ta faute. Et je te dégoûte maintenant, maudite ! maudite ! Le seigneur Dieu voit de là-haut que ce n'est pas de ma faute, si j'ai pris le métier de bourreau, mais la tienne, et il te le comptera.

Un cri dément s'arracha de la poitrine de la femme, qui, sous les yeux ardents et la parole véhémente du soldat, voyait vraiment l'enfer s'ouvrir devant elle.

— Tais-toi donc, assassin. Tue-moi, mais ne me torture pas avant. Oh ! oh ! ne me regarde pas comme ça. Je n'en peux plus, achève-moi, je t'en supplie.

Le caveau dansait devant les yeux d'Ieremeï ; Agafia, les cadavres, les murs, la rigole sanglante, tout oscillait, se fondait en lignes courbes, brisées, folles. Il eut l'impression que son corps se perdait dans le tourbillonnement des choses. L'amertume, la détresse, la rage fai-

saient en lui une démoniaque mixture. Et les cris de cette femme qui le déchiraient, et cette odeur de boucherie !

Il saisit son revolver, chaud encore des meurtres précédents et le posa sur le cou d'Agafia qui ferma les yeux.

Il n'y eut pas de détonation ; à l'épaule gauche de la femme, Ieremeï venait de reconnaître un grain de beauté qu'il y avait aperçu déjà un soir, un soir unique dans son existence, et il s'était soudain senti impuissant à tuer, plus faible qu'un enfant qui pleure, plus pitoyable qu'un chien à l'agonie. Et cette détresse ne lui venait plus seulement d'avoir Agafia devant lui, mais d'un sentiment plus vaste, plus profond, plus poignant.

Pour la première fois, depuis qu'il abattait les hommes, Ieremeï avait perçu le sens de son œuvre de bourreau. Jusqu'alors les victimes n'étaient pour lui que des cibles. Maintenant, au petit signe qui venait de l'émouvoir, une révolte souveraine l'avait secoué tout entier et il comprit tout ce qui vibre, et tressaille, et murmure dans le dernier souffle d'un condamné, il comprit que l'on ne peut pas porter la main sur une vie humaine. La prière de son camarade Stéphane résonna à ses oreilles et de sa bouche haletante monta l'acte de repentir, reflet des prêches du pope que, tout enfant, il avait entendu dans la petite église de son village.

— Stéphane, tu avais raison. Je me suis perdu et j'irai devant le jugement du Seigneur Dieu plus malheureux que ceux que j'ai meurtris. J'ai tué par lucre et par désir mauvais, comme un boucher fait tomber les bœufs. C'est le plus grand des péchés de l'homme. Ieremeï aux mains rouges, voilà mon nom désormais pour cette vie et pour l'éternité !

Il s'agenouilla sur le sol gluant.

— Pardonne-moi, mon Dieu, si cela est possible. Et toi, Agafiouchka, merci. Merci, ma petite, merci, ma pauvre pour la joie que tu m'as donnée et plus encore pour la

clarté que tu es venue m'apporter jusqu'ici, jusqu'à mon crime.

Agafia l'écoutait en hochant doucement la tête de son geste familier. Elle ne savait plus si elle était vivante ou morte, mais dans ses nerfs brisés, la voix chantante du soldat versait un calme suave. Ses grands yeux ne quittaient point le visage d'Ieremeï, pleins d'un étonnement attendri, d'un bonheur informulé. Elle dit rêveusement, comme si elle ne comprenait pas le sens de ses mots :

— Mais tu m'aimes donc ? Ierocha ? Tu me parles si doucement.

Alors, devant cette femme presque nue, aux cheveux défaits, dans le caveau qui sentait la mort et où traînaient des cadavres, le soldat entendit venir à lui toutes les paroles d'amour des vieilles légendes russes, toutes les paroles caressantes que le cœur populaire a mis dans ses contes et ses chansons, tout ce que les grandes steppes bruissantes, les rivières immenses aux flots lents, les forêts pleines de rêves, ont dicté pendant des siècles aux hommes slaves coiffés de cheveux blonds et dont le regard est bleu. Comme un vol d'oiseaux soyeux, elles entouraient Ieremeï et il en berçait Agafia, qui alors seulement se rappela qu'elle les connaissait.

Quand les soldats amenant un nouveau condamné ouvrirent la porte, ils virent le bourreau agenouillé devant une femme qui lui caressait doucement le front et à laquelle il murmurait des aveux infinis et confus.

J. KESSEL.

POÈMES

—

A Jean Marzelle.

LES BAISERS ANCIENS

Des soleils sont éteints dont l'antique lumière
Habite encor parmi les cieux larges et noirs ;
Comme au temps infini de leur clarté première
Ils brillent, glorieux, dans le calme des soirs.

Ton amour inconstant a déserté ma vie,
Un astre est mort, orgueil des soirs olympiens :
Mais sa lumière au ciel ne sera pas ravie
Et nul ne me prendra tes chers baisers anciens.

Je les conserve ainsi qu'une relique sainte,
Ces baisers, papillons que tu ne peux chasser,
Dont les ailes de pourpre et d'or et d'hyacinthe
Eclairent le jardin triste de mon passé.

Parfois la terre songe aux antiques rosées,
L'arbre aux fauves splendeurs des automnes pâlis ;
Par tes lèvres encor mes lèvres sont grisées
Lorsque je songe à tes longs baisers abolis.

Mon souvenir chaste et pieux les divinise ;
Ils m'enivrent la nuit, ils m'enivrent le jour ;
Avec eux j'ai de toi, cruelle Cydalise,
Une provision délicate d'amour.

Ma bouche de senteurs suaves embaumée
Effleure leur humide et leur tiède satin ;
Mon âme fuit parmi leur chanson bien-aimée,
Pétale blond parmi la brise du matin.

Donc, malgré toutes les faveurs dont tu me sèvres,
Malgré ton fugitif amour, tu m'appartiens,
Puisque toujours je garde enclose sur mes lèvres
La subtile saveur de tes baisers anciens.

—

INTÉRIEUR

Puisque l'heure est nocturne et que se meurt Décembre ;
Puisqu'il fait froid dehors et chaud dans notre chambre ;
Puisque le feu sonore et clair chante son chant
Pareil à la rumeur des feuilles et du vent,
Et que la neige lente et sournoise atténue
Le tumulte inquiet qui monte de la rue ;
Puisque les rideaux lourds et dans l'ombre assoupis
S'alanguissent sur la mollesse des tapis
Doux comme le sommeil et le sable des grèves ;
Puisque nous sommes, ce soir, ainsi que deux rêves,
Deux rêves qui, chassés par l'aurore, en fuyant,
Se seraient confondus délicieusement,
Et que nos corps parmi l'ombre et la solitude
Se dissolvent dans une exquise lassitude, —
O chère, dévêts-toi toute : ta nudité
Fleurira l'air obscur de royale clarté,
Et nous nous glisserons, muets, dans notre couche,
Ton sein contre mon sein, ta bouche sur ma bouche.
Mais chaste j'oublîrai les mauvaises ardeurs :
Oui, je m'enivrerai seulement des tiédeurs
De ta chair. Et tandis que la Nuit maternelle
Posera sur nos fronts la candeur de son aile,
Une étreinte immobile unissant nos deux corps,
Nous joûrons le jeu triste et très doux d'être morts.

—

DISCOURS A LA CIGALE

Fille du clair Eté, chère et mièvre Cigale,
Déesse des sillons qui, d'une voix égale,

Emplis jusques au soir la campagne de chants,
Tout t'appartient, les bois, les coteaux et les champs ;
Les bienveillantes fleurs t'abreuvent de rosée,
Puis sur une herbe frêle, ô Cigale, posée,
Tu chantes dès l'aurore. Et le bon laboureur
T'aime, car ton pipeau d'argent, avant-coureur
Des puissantes moissons qui font plier les granges,
Charme ses durs travaux et vibre leurs louanges.
Chacun t'adore ainsi qu'une divinité,
Chère annonciatrice allègre de l'Eté.
Pieusement surtout le poète t'honore,
Car les Muses t'ont fait don d'une voix sonore.
Tu ne connais ni la vieillesse, ni les maux.
Tu chantes dans les blés et sur les frais rameaux.
Tu chantes au Midi quand l'azur clair flamboie,
Et tu lances ton cri parmi la chaude joie
De la Terre et vers l'Astre et vers l'immensité,
Comme un hymne d'amour et de félicité.

—

« *QUUM MORIAR, MEDIUM SOLVAR ET INTER OPUS* »

Que le soldat épris d'une espérance vaine
Meure avant d'avoir pu devenir capitaine
Et, non moins insensé, que l'avide marchand
Achève au fond des mers un voyage imprudent.
Moi, je veux, dédaigneux de gloire et de richesse,
Mourir entre les bras de ma belle maîtresse !
Puisse mon âme fuir ivre encor de plaisir,
Au moment qu'on atteint le faîte du désir,
Au moment que, fragile ainsi qu'une fumée,
Toute, elle est suspendue aux lèvres de l'aimée !

Qui ne peut plus aimer n'est plus digne du jour.
Aussi je veux mourir pâmé sur ma maîtresse
Et, sans avoir connu la hideuse vieillesse,
Que mon dernier soupir soit un soupir d'amour !

GILBERT LÉLY.

JOURNALISTES ET JOURNAUX

AU TEMPS DE LA

« COMÉDIE HUMAINE »

—

Peintre fidèle des mœurs de son temps, et même souvent plus qu'à demi prophète, Balzac a fait de ses personnages d'avides lecteurs et de passionnés commentateurs de journaux. En outre, non seulement il a pris quelques journalistes, — professionnels comme Blondet, Lousteau, Claude Vignon, ou occasionnels comme Albert Savarus, — pour protagonistes de plusieurs épisodes de la *Comédie Humaine*, mais encore il a consacré presque tout un roman (*Un grand homme de Province à Paris*) à la représentation de ce milieu spécial du journalisme.

Ainsi la presse tient dans son œuvre une place considérable, et qui est exactement celle qui lui revient au début du XIXe siècle. C'est le moment où, malgré le bâillon de la censure et les entraves du cautionnement, plus ou moins serrés selon les fluctuations de la politique, la presse lutte pour conquérir sa liberté. Les péripéties variées de ce long duel entre l'autorité gouvernementale, puissamment armée de lois et de décrets répressifs et préventifs, et le pouvoir naissant du journal, à peine conscient de sa force chaque jour croissante, Balzac les enregistre en même temps qu'il expose les transformations des mœurs et les mouvements de l'opinion publique. Il ne cache pas ses sentiments personnels. Il dit à maintes reprises les craintes que lui inspire la puissance de la presse, et que les événements lui semblent trop justifier. Il souhaiterait voir

dans la presse un moyen d'éclairer l'opinion publique plutôt qu'un moyen d'assurer la fortune politique des journalistes.

Rappelant le mot de Villemain : «La littérature mène à tout, à la condition d'en sortir », Hippolyte Castille constatait que c'est au journalisme que l'on pourrait surtout l'appliquer, et que Thiers, Mignet, Rémusat et tant d'autres étaient arrivés au pouvoir parce qu'ils s'étaient hâtés de quitter le journalisme dès que la révolution de 1848 le leur avait permis. H. Castille voyant dans ce fait historique une démonstration des théories de Balzac ajoutait :

Un homme de beaucoup d'esprit, qui a singulièrement intéressé les générations du règne de Louis-Philippe, mais qui, tout en amusant le public, a fait plus de mal qu'on ne pense, M. de Balzac, disait que le journaliste était au XIX^e^ siècle ce qu'était au XVIII^e^ ce personnage de Comédie que l'on nommait *l'abbé*. L'abbé était un être sans conséquence, qui se glissait partout, un furet, un caméléon, un être insaisissable et pourtant toujours lui-même dans lequel on pouvait retrouver Jupiter ou Scapin, grand homme quelquefois, financier comme Terray, réformateur comme Sieyès ou diseur de madrigaux comme Bernis. L'abbé portait le bichon de la marquise ou renversait un trône. Parasite, ruffian, ou grand homme, on le trouvait partout : à la Cour, à la Ville, dans les ruelles, à la tribune, au fond d'un manoir de village ou à l'Académie. Le journaliste, comme l'abbé, est au XIX^e^ siècle l'un des principaux personnages de la *Comédie Humaine*. Il vogue à travers cette société comme un être sans gîte, qui se trouve partout chez lui. Il erre entre le palais et la mansarde. Ministre aujourd'hui, banquier demain, mort de faim ce matin, philosophe partout, et, comme Figaro, supérieur aux événements. C'est dans ce monde que se classe et que se range le dernier des soldats de fortune (1).

C'est bien toute une galerie de portraits de journalistes que l'on trouve dans la *Comédie Humaine*. Il en est même peu de plus achevés que ceux-là et qui aient davantage une valeur documentaire. Voici, par exemple,

(1) *Les journaux et les journalistes sous la Restauration*, par Hippolyte Castille, p. 48 (Paris, F. Sartorius, 1858).

Andoche Finot. Il a débuté misérablement. Son père, chapelier rue du Coq, l'a abandonné. Andoche a pressenti tout jeune le pouvoir de la « réclame ». Il a mis tous ses soins à rédiger pour l'*huile céphalique* de Popinot un mirifique prospectus ; il a le génie des annonces commerciales, dans la presse, et son concours est jugé si précieux que César Birotteau l'invite à son fameux bal en décembre 1818. C'est, en effet, un merveilleux « sonneur de cloches ». Entre temps, il collabore au *Courrier des Spectacles*, écrit une pièce pour la Gaîté, puis devient directeur d'un petit journal de théâtre dont les bureaux sans faste sont situés rue du Sentier puis rue Saint-Fiacre. Cachant « une volonté brutale sous des dehors lourds, sa bêtise impertinente est frottée d'esprit comme le pain d'un manœuvre est frotté d'ail ». C'est à lui que Chardin des Lupeaulx confie en 1824 le soin d'entreprendre une campagne de presse dirigée contre Baudoyer, le rival de Rabourdin. Après 1830, Finot se trouve, au dire de son ami Gaudissart, pourvu d'une trentaine de mille francs de rente. Il va devenir conseiller d'Etat et est en passe de se faire nommer pair de France (*César Birotteau*, *Splendeurs et misères des Courtisanes*, *Les Employés*).

Etienne Lousteau a quitté Sancerre en 1819 à l'âge de vingt ans. Attiré par l'amour de la gloire, du pouvoir et de l'argent, il n'a trouvé à Paris que « les difficultés du métier et le positif de la misère ». Sans ressources, après avoir fait recevoir une pièce au Théâtre-Français, car il est sans influence pour la faire jouer, il écrit un roman anonyme qui lui est payé deux cents francs et se convainc que le journalisme seul pourra le nourrir. Il conte ses déboires à Lucien de Rubempré, qui, dans le même cas, veut aussi « entrer dans ces boutiques », et lui avoue avoir passé six mois en démarches inutiles, puis à travailler comme surnuméraire et à s'entendre reprocher qu'il « effarouchait l'abonné, alors qu'il l'apprivoisait ». Au moment de cette confidence, Lousteau rend compte des théâtres du

boulevard, presque gratis, dans le journal de Finot. Il vit en vendant des billets que lui donnent les directeurs de théâtre pour solder sa « sous-bienveillance », des livres que lui envoient les libraires et dont il doit parler. Il trafique enfin, une fois Finot satisfait, des tributs en nature que lui apportent les industries pour lesquelles ou contre lesquelles son rédacteur en chef lui permet de lancer des articles. L'*Eau Carminative*, la *Pâte des Sultanes*, l'*Huile Céphalique*, la *Mixture Brésilienne*, payent un article goguenard vingt ou trente francs. Forcé d'aboyer après le libraire qui donne peu d'exemplaires au journal, — publiât-il un chef-d'œuvre, — les libraires qui ont une entreprise un peu considérable le paient, de peur d'être attaqués. Aussi quand les affaires en librairie sont de peu d'importance, est-il obligé de dîner chez Flicoteaux, historique, légendaire et spartiate restaurateur du quartier latin, entre les rues de la Harpe et des Grès (aujourd'hui rue Cujas). Comme les libraires, les actrices payent leurs éloges. Les plus habiles payent aussi les critiques faites pour être rétorquées ailleurs, car le silence est ce qu'elles redoutent le plus, et la polémique est le piédestal des célébrités. A ce métier de spadassin des idées et des réputations industrielles, Lousteau gagne cinquante écus par mois, peut vendre un roman cinq cents francs et commence à passer pour un homme redoutable. Il espère un jour avoir un feuilleton dans un grand journal, et, par l'application de la même méthode, devenir ministre ou honnête homme...

« L'expérience du premier qui m'a dit ce que je vous dis, conclut-il, a été perdue, comme la mienne sera sans doute inutile pour vous. Tous tombent dans la fosse du malheur, dans la boue du journal, dans les marais de la librairie. Ils glanent, ces mendiants, des articles biographiques, des tartines, des *faits-Paris* aux journaux, ou des livres commandés par de logiques marchands de papier noirci, qui préfèrent une bêtise qui s'enlève en quinze

jours à un chef-d'œuvre qui veut du temps pour se vendre. Ces chenilles, écrasées avant d'être papillons, vivent de honte et d'infamie, prêtes à mordre un talent naissant, sur l'ordre d'un pacha du *Constitutionnel*, de *la Quotidienne*, *des Débats*, au signal d'un libraire, à la prière d'un camarade jaloux, souvent pour un dîner. Ceux qui surmontent les obstacles oublient les misères de leurs débuts. Moi qui vous parle, j'ai fait pendant six mois des articles où j'ai mis la fleur de mon esprit pour un misérable qui les disait de lui, qui, sur ces échantillons, a passé rédacteur d'un feuilleton ; il ne m'a pas pris pour collaborateur ; il ne m'a même pas donné cent sous. Je suis forcé de lui serrer la main parce que je puis avoir besoin de mettre dix lignes dans son feuilleton... Les propriétaires de journaux sont des entrepreneurs, nous sommes des maçons. Aussi plus un homme est médiocre plus promptement arrive-t-il. Il peut avaler des crapauds vivants, se résigner à tout, flatter les passions basses des sultans littéraires. » (*Un grand homme de province à Paris.*)

Que l'on fasse la part de l'hyperbole et de l'aigreur, le tableau est poussé au noir, certes, mais les traits, vigoureusement marqués, sont cependant assez justes. Les Finot et les Lousteau n'étaient pas rares dans la presse aux environs de 1822... Il y avait même, en ce temps-là, des types comme Gaillard (*Splendeurs et misères*; *les Comédiens sans le savoir*), dont on ne savait trop s'ils étaient des gens habiles ou des imbéciles, des girouettes ou des forbans, mais qui savaient, en tout cas, changer l'opinion de leur journal quand ils y trouvaient profit.

Trois ans après avoir débuté, Lousteau obtient de Finot trois cents francs de fixe par mois pour la rédaction en chef, plus cent sous la colonne ; il a en outre cent francs la feuille pour un supplément hebdomadaire. Dix ans plus tard enfin, il arrive à gagner sept à huit cents francs par mois, somme que « la prodigalité particulière aux pauvres » rend insuffisante. Confortablement et même

luxueusement installé, dit Balzac, dans un petit rez-de-chaussée à jardin de la rue des Martyrs, il est alors titulaire du feuilleton dans un grand journal. Il a réalisé son rêve, est devenu à son tour un « pacha », mais n'en est pas plus heureux. Il lui faut écrire par an au moins deux nouvelles pour des journaux hebdomadaires, plus une quantité d'articles, car ses besoins se sont augmentés en même temps que ses ressources croissaient; et « vivre de sa plume, c'est se condamner à un travail auquel se refuseraient les forçats ». (*La Muse du département.*)

Emile Blondet, autre journaliste, a connu des débuts moins difficiles. A vingt ans, il a commencé aux *Débats* une collaboration très brillante, et d'emblée il est apparu comme l'un des « princes de la critique ». Il n'en est pas moins victime des directeurs sans scrupules, des Finot qui savent exploiter ses besoins d'argent. Car, en dépit de sa supériorité, Blondet n'a pas pu éviter d'être contaminé par le milieu où son métier le condamne à vivre. Ce n'est pas seulement l'habitude de « tartiner », comme il l'écrit plaisamment à Nathan (au début des *Paysans*), que l'on y contracte; fût-on comme lui « aussi fin qu'une soubrette de comédie », l'on ne peut manquer d'y perdre sa dignité. Pourtant Blondet garde, en dépit de tout, quelque indépendance. Après bien des vicissitudes il se trouve tout près du suicide quand un heureux retour de la fortune le fait nommer préfet et lui permet d'épouser la riche et jolie veuve du maréchal de Montcornet.

Esprit supérieur, psychologue profond, Claude Vignon critique aux *Débats*, n'échappe pourtant pas non plus aux travers professionnels. Sa tête « porte un monde d'idées ». Il scrute « la pensée d'autrui sans but ni système ». Victime du journalisme, cette intelligence « qui peut critiquer les arts, la science, la littérature, la politique, est inhabile à gouverner sa vie extérieure ». Atteint par le doute dès qu'il s'agit de créer, il « voit les obstacles sans être ravi des beautés, et à force de discuter les

moyens, il demeure les bras pendants sans résultat. C'est le truc de l'intelligence engourdie par la critique; la critique est son opium, et son harem de livres faits l'a dégoûté de toute œuvre à faire. Indifférent aux plus petites comme aux plus grandes choses, il oublie dans la débauche le fatal pouvoir de son omnipotente analyse. Il est trop préoccupé par l'envers du génie... Claude Vignon se croit aussi grand politique que grand écrivain; mais ce Machiavel inédit se rit en lui-même des ambitieux. Il sait tout ce qu'il peut, il prend instinctivement mesure de son avenir sur ses facultés, il se voit grand, regarde les obstacles, pénètre la sottise des parvenus, s'effraie ou se dégoûte et laisse le temps s'écouler sans se mettre à l'œuvre. » (*Béatrix*). Pourtant, rallié au Gouvernement de Juillet, Claude Vignon est nommé maître des requêtes au Conseil d'Etat, et, lui aussi, vérifie la justesse du mot de Villemain...

§

Tels sont les principaux portraits de journalistes que Balzac a tracés dans la *Comédie Humaine*. Multiplier les citations, peindre d'après lui les types de Vernou, l'*articlier*, « capable de se crever un œil pour en crever deux à son meilleur ami », ou d'autres comparses, ne ferait que répéter ces traits essentiels et qui servent à l'auteur pour appuyer sa thèse : « Quiconque a trempé dans le journalisme, ou y trempe encore, est dans la nécessité cruelle de saluer les gens qu'il méprise, de sourire à son meilleur ennemi, de pactiser avec les plus fétides bassesses, de se salir les doigts en voulant payer ses agresseurs avec leur monnaie. On s'habitue à voir faire le mal, à le laisser passer ; on commence par l'approuver ; on finit par le commettre... Les Alcestes deviennent des Philintes, les caractères se détrempent, les talents s'abâtardissent, la foi dans les belles œuvres s'envole. Tel qui voulait s'enorgueillir de ses pages se dépense en de tristes articles que sa cons-

cience lui signale tôt ou tard comme autant de mauvaises actions. On était venu, comme Lousteau, comme Vernou, pour être un grand écrivain, on se trouve un impuissant folliculaire. Aussi ne saurait-on trop honorer les gens chez qui le caractère est à la hauteur du talent, les d'Arthez qui savent marcher d'un pied sûr à travers les écueils de la vie littéraire. » (*Splendeurs et misères des Courtisanes.*) Lousteau, Vernou, Finot, Blondet, Lucien de Rubempré, les Alcestes devenus des Philintes sont bien nombreux dans la *Comédie Humaine*, et l'on n'y trouve qu'un d'Arthez. Faut-il en conclure que l'état des mœurs, dans cette première moitié du XIXe siècle condamnait les journalistes à une démoralisation qu'ils ne pouvaient éviter qu'à grand'peine et, sauf exceptions, si rares qu'elles ne semblent exister que pour mieux confirmer la règle ?

Comment, dans de telles conditions, attendre d'une presse qui corrompt et abâtardit le caractère et le talent des hommes de lettres, dès que ceux-ci, par nécessité ou par ambition se font journalistes, qu'elle exerce sur le pays une action qui ne soit point dissolvante de toute morale? Le journal « n'est qu'une grande catapulte mise en mouvement par de petites haines ». (*Un grand homme de Province.*) Telle est l'opinion de Balzac. Il y revient très souvent, apportant chaque fois des exemples, et montrant, à côté de ce qu'elle est, ce que la presse pourrait et devrait être.

Ainsi, dans *Un grand homme de province à Paris*, dont l'action se passe en 1822, une conversation expose le débat : Finot déclare d'abord que l'influence et le pouvoir du journal ne sont qu'à leur aurore, que le journalisme est encore dans l'enfance et qu'il grandira. Tout, dans dix ans d'ici, prophétise-t-il, sera soumis à la publicité. La pensée éclairera tout. — Elle flétrira tout, dit Blondet, interrompant Finot. — Elle fera des rois, dit Lousteau. — Elle défera les monarchies, dit un diplomate allemand qui prend part au souper après le théâtre. Et il ajoute :

Vous en mourrez. Ne voyez-vous pas que la supériorité des masses rendra la grandeur de l'individu plus difficile ; qu'en semant le raisonnement au cœur des basses classes vous récolterez la révolte et que vous en serez les premières victimes ? Les journaux sont un mal, répond Claude Vignon. On pouvait l'utiliser, mais le gouvernement veut le combattre. Une lutte s'en suivra. Qui succombera ? Le gouvernement. En France l'esprit est plus fort que tout. Le journal au lieu d'être un sacerdoce est devenu un moyen pour les partis. De moyen, il s'est fait commerce, et comme tous les commerces il est sans foi ni loi. Tout journal est une boutique où l'on vend au public des paroles de la couleur dont il les veut. Un journal n'est plus fait pour éclairer, mais pour exalter les opinions... Plus on fera de concessions aux journalistes, plus les journalistes seront exigeants. Les journalistes parvenus seront remplacés par des journalistes affamés et pauvres. Plus le mal sera grand, plus il sera toléré, jusqu'au jour où la confusion se mettra dans les journaux par leur abondance, comme à Babylone. Nous savons tous, tant que nous sommes, que les journaux iront plus loin que les rois en ingratitude, plus loin que le plus sale commerce en spéculations et en calculs, qu'ils dévoreront nos intelligences, à vendre tous les matins leur trois-six cérébral ; mais nous y écrirons tous, comme ces gens qui exploitent une mine de vif argent en sachant qu'ils y mourront.

Et dans *le Curé du Village*, c'est le juge de paix Clousier, qui constate en 1830 que la prédiction de Finot et de Blondet s'est réalisée : « Autrefois, s'écrie-t-il, les sophistes parlaient à un petit nombre d'hommes, aujourd'hui la presse périodique leur permet d'égarer toute une nation. Et la presse qui plaide pour le bon sens n'a pas d'écho. » Dans l'*Envers de l'Histoire Contemporaine* Balzac nous montre Godefroid, possesseur à vingt-cinq ans, de dix mille francs de rente, et qui, tentant d'entrer dans un monde quelconque à l'aide de sa fortune, trouve d'abord le journalisme qui tend toujours les bras au premier capital venu. Godefroid est vite « primé par le grossier machiavélisme des uns et par la prodigalité des autres, par la fortune des capitalistes ambitieux et par l'esprit des rédacteurs »; puis il est entraîné vers les dissipations auxquelles

donnent lieu la vie littéraire ou politique, les allures de la critique dans les coulisses et vers les distractions nécessaires aux intelligences fortement occupées.

La presse, « à une époque où chacun vit si bien pour autrui, que tout le monde s'inquiète de chacun, rend impossible la vie privée, tant les yeux du journal, argus moderne, gagnent en hardiesse et en avidité ». (*Envers de l'Histoire.*) A cela ses défenseurs trouvent un avantage : la crainte du scandale peut empêcher bien des actions malhonnêtes.

La presse est donc semblable au plat d'Esope. Et comme les partis politiques, si divisés au sujet des libertés qu'on lui peut octroyer, sont pourtant unanimes à reconnaître son pouvoir et à le redouter, ils la flattent ou l'oppriment selon les circonstances. Aussi les variations des lois sur la presse constituent-elles l'un des chapitres les plus curieux de l'histoire moderne. Nous avons dit ailleurs quels renseignements on peut tirer de la *Comédie Humaine* sur la lutte ouverte entre les gouvernements de la Restauration et les journaux politiques. Balzac en a longuement exposé les différentes phases.

Sous l'Empire, la censure s'était montrée impitoyable:

> Le système du gouvernement impérial était celui de tous les gouvernements absolus. La censure ne laissait rien publier de tout ce qui concernait la politique, excepté les faits accomplis, et encore étaient-ils travestis. Si vous vous donniez la peine de feuilleter le *Moniteur*, les autres journaux existants, et même ceux de l'Ouest, vous ne trouveriez pas un mot des quatre ou cinq procès criminels qui coûtèrent la vie à soixante ou quatre-vingts brigands, nom donné pendant l'époque révolutionnaire aux Vendéens, aux Chouans et à tous ceux qui prirent les armes pour la maison de Bourbon, et qui fut maintenu judiciairement sous l'Empire aux royalistes victimes de quelques complots isolés. (*L'Envers de l'Histoire Contemporaine.*)

Napoléon, comme le rappelle Claude Vignon dans *Un grand homme de Province*, jugeait néfaste « le pouvoir qu'ont les journaux de faire le mal sans que personne en

soit coupable. Il avait donné la raison de ce phénomène dans le mot sublime que lui ont dicté ses études sur la Convention : « *Les crimes collectifs n'engagent personne.* Le journal peut se permettre la conduite la plus atroce. Personne ne s'en croit sali personnellement. » Aussi les quelques journaux qui parurent sous l'Empire ne parlèrent-ils jamais de la politique. Ce manque de liberté fit inventer le «feuilleton », que Geoffroy inaugura aux *Débats*, obligés de « se renfermer dans une affectation d'indifférence pour les choses de l'Etat. Cette pensée, dit H. Castille, bien vite comprise du public amena trente-quatre mille abonnés aux *Débats* ».

Après le retour des Bourbons le régime de la presse oscille de la liberté, — inscrite dans la charte, — à la réglementation draconienne de 1822 qui permet les « procès de tendance », et à la loi de Peyronnet, dite par dérision *Loi de Justice et d'Amour* (dont on retrouve une survivance jusque dans la loi de 1881, actuellement en vigueur, dont l'article 13 régit le droit de réponse). On voit dans *Un ménage de Garçons* que le journal fondé par Finot « est constitué très heureusement avant l'assassinat du duc de Berry, et évite ainsi le coup qui fut donné alors par M. Decazes à la presse ». Ici, Balzac commet une erreur : ce ne fut pas Decazes, qui avait dû démissionner précisément à cause de cet événement, mais le duc de Richelieu, son successeur, qui proposa la loi suspendant pour cinq ans les dispositions libérales de 1819, et rétablissant la censure et l'autorisation préalable pour les journaux politiques.

Balzac juge assez sévèrement le rôle de Chateaubriand, usant des *Débats* « pour faire la guerre au Comte de Villèle et servir ses intérêts froissés». (*La Vieille fille.*) Il revient à maintes reprises sur les variations politiques de ce journal sous la Restauration. Les Bertin, en effet, après avoir aiguillé leur organe vers l'opposition constitutionnelle et après l'avoir ramené, sous l'influence de Chateau-

briand, vers le groupe des *ultras*, s'en détachèrent à la chute de de Villèle pour se tourner vers le Centre gauche. Plus tard, après la Révolution de Juillet, ils finirent par se rallier au gouvernement de Louis-Philippe, ce qui fait dire à Gaudissart, déjeunant à côté d'un monsieur à chapeau gris, qui lit les *Débats* : « En voilà un qui est pour la dynastie ! » Les *Débats*, sous la Restauration, furent lus par les familles d'opinions modérées ou de noblesse récente, par ceux qui voulaient paraître, comme nous dirions aujourd'hui, « dans le train », et qui, au fond de leur province, prétendaient vivre « à l'instar de Paris » (*La Femme abandonnée*). Les *Débats* jouissaient d'une solide réputation littéraire que le feuilleton de Geoffroy leur avait acquise et, pour y avoir fait accepter une nouvelle, La Palferine acquiert d'un coup, sinon la gloire, du moins une réputation assez durable (*Béatrice*) (1).

Les gens de vieille noblesse et de tradition, comme les Du Guénic, à Guérande (*Béatrice*), les d'Esgrignon (*Cabinet des Antiques*), les Kergaroüet (*le Bal de Sceaux*), les Listomère (*Etude des femmes*), lisent *la Quotidienne*. C'est aussi le journal des ecclésiastiques comme l'abbé Birotteau (*Curé de Tours*). Il partage avec le *Drapeau Blanc* et la *Gazette de France* les suffrages des gens bien-pensants du « parti-prêtre » et de la « Congrégation ». Ce sont ces feuilles que réclament, — à l'étonnement des « demi-soldes » d'Issoudun, habitués du Café militaire, trois jeunes officiers royalistes de passage dans cette ville. (*Un Ménage de garçons*.) Ces trois journaux sont, en effet, des organes du parti « ultra ». Le plus ancien d'entre eux, la *Gazette de France*, est le doyen des journaux français, celui-là même qui fut fondé par Théophraste Renaudot et qui, après avoir sommeillé sous l'Empire, retrouve avec Bonald et de Maistre la faveur des légitimistes, pour la per-

(1) Sur les journaux cités par Balzac, le lecteur de la *Comédie Humaine* trouvera de précieux renseignements dans les excellentes notes rédigées pour Conard par MM. Bouteron et Longnon. Nous y avons puisé nous-même d'utiles indications.

dre sous la monarchie de Juillet, lorsque son directeur d'alors, l'abbé de Genoude, voulut asseoir sur l'appel au peuple les revendications de la branche aînée. D'ailleurs, *la Quotidienne*, fondée en 1792, obligée de se cacher et même de disparaître à plusieurs reprises sous la Révolution et sous l'Empire, lui faisait une sérieuse concurrence. Organe de l'opposition de droite, elle était lue surtout en province. Elle combattit Villèle, puis, sous Louis-Philippe, prôna les moyens les plus violents pour amener le retour du souverain légitime. Quant au *Drapeau Blanc*, fondé en 1819, il était dirigé par Martainville, et Balzac dit assez bien sa ligne de conduite au moment où dans *Un grand homme de Province* de Rubempré ayant écrit un article sur la liaison de Louis XVIII et de Mme du Cayla, est tancé par le secrétaire du garde des sceaux :

> Vous dînez de la *Quotidienne*, lui dit celui-ci, et vous soupez du *Drapeau Blanc* de Martainville, le plus terrible antagoniste du ministère, et qui pousse le Roi vers l'absolutisme, ce qui l'amènerait à une révolution tout aussi promptement que s'il se livrait à l'extrême gauche.

Parlant en 1822 de la situation des partis et des journaux qui les soutiennent, Léon Giraud, dans le même roman, dit que *le Réveil*, *la Foudre* et *le Drapeau Blanc* ont été fondés pour répondre aux calomnies, aux injures et aux railleries de la presse libérale, et que « cette artillerie royaliste et ministérielle est un premier essai entrepris pour rendre aux libéraux trait pour trait et blessure pour blessure ». *La Foudre*, fondée en mai 1821, ne dura que deux ans et demi. Ses attaques satiriques décidèrent le ministère Villèle à la racheter.

A ces journaux royalistes il faut ajouter l'*Etoile* (dont il est question dans *les Employés*), journal du soir qui, fondé en 1820, fusionna sept ans plus tard avec la *Gazette de France* ; l'*Aristarque* et l'*Oriflamme* sont mentionnés dans *Un grand homme de Province*, ce qui, pour le second,

constitue une invraisemblance, car cette feuille parut pour la première fois en juillet 1824. Le premier fut publié de 1815 jusqu'en janvier 1827.

Dans la *Femme de Trente Ans*, on voit M. d'Aiglemont, après avoir servi l'Empire, suivre les Bourbons à Gand et « adopter les maximes et la politique du *Conservateur* » que Balzac montre ailleurs comme une feuille ultra royaliste et trop « aveuglément romantique ». (*Un grand homme de Province.*) Dire que le Marquis d'Aiglemont adopte, dès le retour de Gand, les opinions du *Conservateur* constitue une anticipation un peu osée, car ce journal où Chateaubriand, La Mennais et Bonald guerroyèrent contre Decazes ne commença de paraître qu'en 1818 et mourut en 1820. Mais il est parfaitement exact d'opposer la *Minerve* au *Conservateur*, car ces deux journaux engagèrent une polémique assez vive.

Le *Moniteur* occupe dans la presse de cette époque une situation spéciale qu'il doit à son passé officiel. Rendu à la liberté pendant les premiers temps de la Restauration, il est bientôt repris en mains par le Gouvernement. (*Les Petits Bourgeois*).

La presse libérale est représentée par le *Constitutionnel* et le *Courrier Français*. Balzac ne parle que fort peu du second. Il en fait, dans le *Début dans la vie*, la lecture ordinaire de Mme de Reybert, née de Corroy, « femme d'officier pauvre, puritaine, ardente de vertu, mais sensible au bien-être d'une place ». Le *Courrier*, fondé en 1819 par Châtelain (qui se vantait plus tard d'avoir fait pendant toute sa vie le même article) eut pour collaborateurs Benjamin Constant, Casimir Périer, Laffitte. D'abord doctrinaire, il représenta l'opposition intellectuelle, tandis que le *Constitutionnel* représentait plus particulièrement l'opposition bourgeoise et industrielle. Celui-ci, Balzac le cite à maintes reprises et prend plaisir à ridiculiser ses lecteurs qu'il englobe dans le « parti niais » (*Contrat de Mariage*). Dans *Un ménage de garçons*, il conte même un des épisodes

les plus curieux de l'existence assez mouvementée de ce journal, fondé sous les Cent-jours : « Les opinions d'Issoudun, écrit le romancier, celles du « Café militaire » surtout (ce café n'est guère fréquenté que par des officiers en demi-solde) ne comportaient point de journaux royalistes. Le café n'avait que le *Commerce*, nom que le *Constitutionnel*, supprimé par un arrêt, fut forcé de prendre pendant quelques années. Mais comme en paraissant pour la première fois sous ce titre il commença son *premier-Paris* par ces mots : « Le Commerce est *essentiellement* constitutionnel », on continuait à l'appeler le *Constitutionnel*. Tous les abonnés saisirent ce calembour plein d'opposition et de malice par lequel on les priait de ne pas faire attention à l'enseigne, le vin devant toujours être le même. » C'est en 1817, en effet, que le *Constitutionnel* fut supprimé pour avoir publié un article sur le Salon où l'on crut voir en haut lieu une allusion au roi de Rome. Ses directeurs ne pouvant fonder un autre journal sans une autorisation qui qui leur eût été sûrement refusée, achetèrent le *Commerce* et firent paraître leur feuille sous ce titre du 24 juillet 1817 au 1er mai 1819, date où la nouvelle loi sur la presse leur permit de reprendre leur ancien nom.

« Les *premiers-Paris* et les canards anti-religieux du *Constitutionnel*, lit-on dans *les Paysans*, forment l'opinion publique de la vallée des Aigues. » Le *Constitutionnel* est, en effet, le plus répandu des journaux à cette époque. Il a, en 1830, près de 25.000 abonnés. Sa politique d'opposition assez timide, son anticléricalisme, — c'est le journal du père Cardot, du *Début dans la vie*, qui est une manière d'Homais avant la lettre, lui valent une réputation frondeuse qui s'affirme en maintes occasions comme dans l'affaire des refus de sépulture. C'est au *Constitutionnel* que, plus tard, les *Petits Bourgeois* de l'entourage de Phellion empruntent leurs opinions sur la politique extérieure :

Pour eux, comme pour le vieux *Constitutionnel*, l'Angleterre

est tour à tour la machiavélique Albion et le pays modèle,— machiavélique quand il s'agit des intérêts de la France froissés, et de Napoléon ; pays modèle quand il s'agit des fautes du gouvernement français.

Il existe alors un autre journal libéral, *le Pilote*, dirigé par Tissot, le successeur de Delille dans la chaire de poésie latine au Collège de France. C'est en lisant le *Pilote* que Blanchon apprend la mort de Taillefer, dans *le Père Goriot* (action en 1819), et Balzac dit à ce propos « que cette feuille radicale donnait, pour la province, quelques heures après les journaux du matin, une édition où se trouvaient les nouvelles du jour, qui avaient ainsi, dans les départements, vingt-quatre heures d'avance sur les autres feuilles ». C'était, en somme, l'édition de province des grands quotidiens actuels.

Dans la *Peau de Chagrin*, au dessert du festin donné par Taillefer, les convives somment Bixiou d'inventer quelque charge. Et celui-ci se grime, prend une pose « de manière à singer le *Globe* », mais le bruit couvre sa voix et l'on ne peut saisir le seul mot de sa moquerie. Et Balzac d'en conclure que l'artiste représente ainsi parfaitement ce journal, car « il ne s'entend pas lui-même ». Organe de la doctrine Saint-Simonienne, le *Globe*, fondé en 1824, par Dubois et Pierre Leroux, ne fut à ses débuts qu'un recueil philosophique et littéraire. Sainte-Beuve fut parmi les collaborateurs du *Globe*, avec Thiers, Mignet, Duvergier de Hauranne et ce journal soutint le romantisme en même temps que la *doctrine*. C'est à partir de 1830 qu'il devint l'organe attitré des Saint-Simoniens, et c'est à ce fait qu'il doit les sarcasmes que Balzac lui décoche non seulement dans la *Peau de Chagrin*, mais encore dans l'*Illustre Gaudissart*. Dans les *Petits Bourgeois*, nous voyons Théodose de La Peyrade, le jeune avocat épris d'idées socialistes « coordonner dans un ouvrage intitulé : *De l'impôt et de l'amortissement*, les idées publiées par le *Globe* saint-simonien ».

Dans *Gaudissart*, encore, il est question du *Mouvement*, « journal républicain », pour lequel l'illustre commis-voyageur recrute des abonnés. A vrai dire, le *Mouvement, Journal politique des besoins nouveaux*, qui parut pour la première fois en 1831, tirait son nom de la fraction la plus avancée du parti royaliste constitutionnel qui eut un moment le pouvoir, avec Laffitte, et qui forma, dès la chute de celui-ci, l'opposition au parti de la *résistance*. C'est cette attitude qui lui vaut d'être qualifié par Balzac de journal républicain.

Plus à gauche encore, *La Tribune* est rangée par le romancier parmi les journaux « incendiaires » (*Les Petits Bourgeois*). La *Tribune*, fondée en juin 1829, vécut six ans, et eut pour principaux collaborateurs Armand Marrast et Gofedroy Cavaignac. Elle eut à soutenir nombre de procès et on la considérait comme un « véritable moniteur de l'insurrection, responsable de l'émeute d'avril 1834, rue Transnonain ». Le total des condamnations à la prison dont furent gratifiés ses rédacteurs dépassa cinquante années, et celui des amendes 150.000 francs.

§

La Restauration vit éclore, à côté des journaux politiques que nous venons de passer en revue, une foule de périodiques littéraires, théâtraux et satiriques. Cette « petite presse », comme on l'appelle alors, échappe théoriquement aux tracasseries administratives qui président à la naissance de ses grands confrères politiques et aux moindres actes de leur vie. Mais comme, sous couleur de critiquer la littérature ou les mœurs, elle ne manque point de publier à chaque instant des articles remplis d'allusions politiques, cette espèce de contrebande lui fait connaître bien souvent les rigueurs de la loi. Tel est le cas du *Miroir des Spectacles, des lettres et des mœurs* que Balzac cite dans les *Employés* en même temps que *le Figaro*, comme un organe attitré de l'opposition libérale sous la

Restauration. Le *Miroir* avait été fondé en 1812 par Caüchois-Lemaire, l'ancien directeur du célèbre *Nain-Jaune*, journal satirique dont Louis XVIII s'amusait tant qu'il ne dédaignait point d'y collaborer et auquel il envoyait des articles où sa propre personnalité était prise à partie. L'un d'eux, où il était dit que le roi « s'endormait tous les soirs aux Tuileries dans une peau de bête », émut le parquet, qui fut bien étonné, quand on lui apporta les manuscrits saisis à l'imprimerie, de découvrir que l'article incriminé était tout entier de la main du roi et signé de ses initiales. Le *Miroir*, continuation du *Nain-Jaune*, devint *la Pandore* en 1823. La collaboration royale ne préserva pas cette feuille des embarras que la censure lui suscita. Elle soutint un procès et, finalement, disparut en 1828, faute d'avoir pu verser le cautionnement exigé par la loi votée en juillet. Quant au *Figaro*, premier du nom, fondé par H. de Latouche et Nestor Roqueplan, son existence fut éphémère, malgré l'esprit qu'y dépensèrent ses rédacteurs.

Le *Corsaire* eut une existence plus longue. Il naquit en 1823, et, après avoir fusionné avec le *Satan*, dura jusqu'en 1852. Balzac le cite dans *Un grand homme de province* parmi les journaux qui font « blanchir les cheveux aux ministres ». Or, il y a là une invraisemblance. L'action de ce roman s'écoule en 1822 et le *Corsaire* ne vit le jour qu'une année plus tard. Mais il fut bien l'un des plus ardents parmi les petits journaux à faire cette contrebande politique et libérale formellement interdite par la loi.

Dans les *Petits Bourgeois* et dans *Une Esquisse d'homme d'Affaires*, Balzac fait mention de la *Caricature*. Il eût été bien surprenant qu'il ne nommât pas ce journal dans la *Comédie humaine*, puisque lui-même y collabora sous divers pseudonymes ; fondé par Ch. Philipon, cet hebdomadaire illustré parut pour la première fois le 4 novembre 1830. Il prêta son concours à l'opposition, puis devint sous la monarchie de Juillet un des organes du parti du

mouvement. Il attaqua Dupin, Thiers, Soult, Guizot, et Louis-Philippe qui, représenté sous la forme d'une poire, fut la cible des caricaturistes. Charlet, Daumier, Monnier, Raffet, Gavarni, Traviés, — le créateur du *Bossu Mayeux*, — y publièrent de nombreux dessins, à côté d'articles de Louis Desnoyers et d'Altaroche. La *Caricature* disparut en 1835.

On retrouve les mêmes collaborateurs au *Charivari* fondé lui aussi par Charles Philipon en 1832 ; Balzac cite cet hebdomadaire dans *Albert Savarus* (action en 1834). C'est là que Philipon et Daumier donnèrent naissance à *Robert Macaire*. Le *Charivari* soutint plus de vingt procès sous le règne de Louis-Philippe, et, plus heureux que la *Caricature*, survécut à la monarchie de Juillet.

Quant aux revues citées par Balzac, le nombre en est peu considérable. Il ne faut point s'en étonner, car la *Comédie Humaine* n'est en cela encore qu'une image fidèle de l'époque. L'une des premières revues qui furent fondées en France porta le nom de *Revue Encyclopédique*. Elle publia son premier numéro en 1818 et dura jusqu'en 1833. Balzac en fait mention dans *Un grand homme de Province*, dont l'action s'écoule en 1822. D'opinions politiques libérales, la *Revue Encyclopédique* fut classique en littérature. Elle eut pour programme, comme, son titre l'indiquait, de présenter un inventaire au jour le jour des connaissances humaines.

Dans le salon de M^me^ de la Baudraye, la *Muse du Département*, Lousteau parle, en 1836, d'un des « plus niais critiques de la *Revue des Deux Mondes* ». Il y avait alors sept ans que ce périodique avait été créé par Ségur-Dupeyron et Mauroy, et cinq qu'il avait été racheté par Buloz. Balzac y écrivit, puis en fut évincé, se brouilla avec Buloz et garda de l'aventure quelque rancœur.

La monarchie de Juillet vit éclore un assez grand nombre de revues, tant à Paris que dans les grandes villes de province. Le public accueillait avec faveur ces périodi-

ques, et Balzac note très justement ce chapitre d'histoire littéraire dans *Albert Savarus*. L'avocat bizontin, pour servir ses desseins politiques, fonde dans la capitale de la Franche-Comté une revue de quinzaine et trouve assez facilement les concours nécessaires.

Il faut encore citer, parmi les publications périodiques mentionnées dans la *Comédie Humaine*, les journaux spéciaux, comme les *Petites Affiches*, dont il est parlé dans *Esther Heureuse*. Ce « journal général d'annonces, d'indications et de correspondance commerciales, politiques et littéraires » date de l'An VIII et son fondateur fut Ducray-Duminil. Quant à la *Gazette des Tribunaux*, Balzac fait dire très justement par le procureur du Roi à Sancerre, dans la *Muse du Département*, que ce journal de jurisprudence et de débats judiciaires « ne date que de 1826 ».

Ajoutons encore l'*Almanach des vingt-cinq mille adresses*, cité dans *Un homme d'affaires*, et le *Double Liégeois* (dans les *Deux Poètes*), que Jérôme-Nicolas Séchard tente de détrôner auprès des paysans de l'Angoumois. L'almanach de Liége, fondé par Matthieu Laensberg au milieu du XVII^e siècle, jouissait d'une popularité qu'il a longtemps conservée dans les campagnes.

Enfin, dans les premières années de la monarchie de Juillet, Balzac fait « lancer » le *Journal des Enfants* par l'*Illustre Gaudissart* :

> Un numéro par mois, deux colonnes, rédigé par les sommités littéraires, un journal bien *conditionné*, papier solide, gravures dues aux meilleurs artistes, de véritables dessins des Indes et dont les couleurs ne passeront pas.

Ces qualités, jointes au bon marché de l'abonnement, — six francs par an, — permettent au voyageur de « faire deux mille *Enfants* » de Paris à Blois. Le succès du *Journal des Enfants* fondé par Lautour-Mezeray, ancien copropriétaire du *Voleur*, avec Emile de Girardin, fut, en effet, considérable. L'*Enfant Maudit*, d'Hégésippe Moreau,

parut dans le journal de Lautour-Mezeray, et celui-ci, enrichi par cette publication et celle du *Journal d'Agriculture*, qu'il lança peu après, eut sa place dans la « loge infernale » de l'Opéra, avec Balzac et le Dr Véron. Il mourut préfet d'Alger sous l'Empire (1).

§

On ne trouve guère dans la *Comédie Humaine* que des renseignements assez vagues et d'ordre général sur la presse de province. On voit dans *Albert Savarus*, dont l'action se passe en 1834, que Besançon possède à cette époque une « petite *Gazette* », — « pondue », dit Balzac, par la grande *Gazette de France*, et par conséquent légitimiste, — un journal républicain, *Le Patriote*, et un journal gouvernemental, organe officieux de la Préfecture. Il arrive même à ce journal une assez plaisante aventure :

> La préfecture, écrit Balzac, éprouva le besoin de faire venir de Paris un rédacteur pour son journal, afin de se défendre contre la petite *Gazette* et le *Patriote*. Paris envoya un jeune homme ignorant sa Comté, qui débuta par un *Premier-Besançon* de l'école du *Charivari*. Le chef du parti du juste milieu, un homme de l'Hôtel-de-Ville, fit venir le journaliste et lui dit : « Apprenez, monsieur, que nous sommes graves, plus que graves, ennuyeux, nous ne voulons point qu'on nous amuse, et nous sommes furieux d'avoir ri. Soyez aussi dur à digérer que les plus épaisses amplifications de la *Revue des Deux Mondes*, et vous serez à peine au ton des Bisontins. » Le rédacteur se le tint pour dit, et parla le patois le plus difficile à comprendre. Il eut un succès complet.

On retrouve les mêmes divisions et la même presse en Bourgogne, dans *les Paysans*, où Balzac parle d'un journal « acquis au Ministère » et qui, paraissant trois fois par semaine, enlève, grâce à l'appui officiel, les annonces légales à son confrère le plus ancien. Sous d'autres noms, avec quelques variantes de nuances dues aux questions locales, il en est de même dans toute la France et la presse dépar-

(1) Cf. : Léon Séché, *La Jeunesse dorée sous Louis-Philippe*, p. 231.

tementale apparaît,— là où elle existe,— comme une réduction de la presse parisienne qui lui fait d'ailleurs une concurrence de plus en plus sérieuse à mesure que les transports deviennent plus rapides.

§

A quelque parti qu'ils appartiennent, tous les journaux éprouvent une nécessité commune : trouver des actionnaires qui fournissent des capitaux indispensables pour couvrir les frais d'installation, de cautionnement, d'achat de papier, d'impression, de timbre, de messageries, et aussi, si légers que soient ces derniers, de rédaction. Puis tous doivent recruter des lecteurs, abonnés et acheteurs au numéro.

On voit, dans *Un grand homme de Province*, les intrigues de Finot pour découvrir les uns et les autres : il sait utiliser les Florine et les Coralie pour décider leurs amants à lui bailler des fonds. La crainte d'un « éreintement » amène quelques hommes d'affaires qui ont bien des raisons d'être timides, à souscrire cinquante ou cent abonnements qu'on ne « sert » pas, ce qui est tout profit. A Besançon, Savarus, mû par de plus nobles pensées, n'agit pas autrement pour fonder sa revue : il intrigue auprès des gens susceptibles de devenir ses commanditaires, ses abonnés, ou même ses « rabatteurs ».

Pour faciliter le « lancement » de journaux en mal de lecteurs, les directeurs de ces feuilles ont recours aux plus ingénieux stratagèmes. C'est ainsi que Balzac montre l'illustre Gaudissart abandonnant un moment les chapeaux et l'article de Paris et « voyageant » pour le *Globe*, le *Mouvement* et le *Journal des Enfants*.

L'abonnement au premier de ces journaux coûte alors, — nous sommes dans les premières années de la monarchie de Juillet, — 80 francs par an, ce qui met le prix du numéro à vingt-deux centimes ; et ce prix des journaux semble considérable si l'on tient compte de ce que

valait l'argent à cette époque. Aussi voit-on à Paris comme en province les journaux circuler de mains en mains. Pons et Schmucke, tant qu'ils furent en bons termes avec la Cibot leur portière, nous dit Balzac, « lurent gratuitement les journaux du premier et du second étage, dont les locataires se levaient tard et à qui l'on eût dit au besoin que les journaux n'étaient pas arrivés ». (*Cousin Pons.*)

A Blangy, commune de l'hypothétique vallée des Aigues où Balzac a placé l'action des *Paysans*, le *Constitutionnel* « roule du café de la Paix chez tous les fonctionnaires, et revient à Rigou (le maire) le septième jour, car l'abonnement, pris au nom du père Socquard le limonadier, est supporté par vingt personnes ». On n'avait point alors la frénésie de l' « actualité », ni la superstition de la « dernière heure », qui font maintenant trouver vieux le soir un journal paru le matin même.

Les sévérités du régime envers la presse incitent les directeurs des petits journaux faisant de la « contrebande politique » et répugnant à loger de temps en temps à Sainte-Pélagie, à chercher des « hommes de paille ». Ceux-ci, moyennant rétribution, prennent les responsabilités des articles publiés et accomplissent les mois de prison dont sont gratifiés leurs patrons. Balzac, dans *Splendeurs et misères*, met en scène un certain Cérizet qui exerce le métier de *gérant responsable* pour journaux libéraux et qui acquiert ainsi sous Charles X, après nombre de condamnations, le surnom de « courageux Cérizet » (*Un homme d'affaires*), en attendant la place de sous-préfet que son abnégation intéressée lui vaut au début de la monarchie de Juillet.

Aussi bien, l'incertitude du lendemain, le vote toujours menaçant de lois restrictives, tout concourt à rendre précaire la situation des journaux. Ecoutons Finot exposer à Lousteau, en 1822, comment il a pu mener à bien la fondation de son journal :

J'ai traité pour trente mille francs comptant à condition d'être fait rédacteur en chef et directeur. Blondet m'a dit qu'il se prépare des lois restrictives contre la presse. Les journaux existants seront seuls conservés. Dans six mois il faudra un million pour entreprendre un nouveau journal... Je te donnerai la rédaction en chef de mon petit journal avec deux cent cinquante francs par mois. Tu seras mon prête-nom. Je veux pouvoir toujours diriger la rédaction, y garder tous mes intérêts et ne pas avoir l'air d'y être pour quelque chose... Je veux rester maître de faire attaquer ou défendre les hommes et les affaires à mon gré dans le journal tout en te laissant satisfaire les haines ou les amitiés qui ne gêneront point ma politique ... Dans un an, le recueil vaudra deux cent mille francs à vendre à la Cour, si elle a, comme on le prétend, le bon sens d'amortir les journaux. (*Un grand homme de Province.*)

Finot, directeur, outre son gérant, — homme de paille, dispose d'un spadassin, son oncle Giroudeau, « ancien capitaine de dragons, cinq ans maître d'armes au 1er hussards », chargé d'intimider les gens que la polémique égratigne et qui seraient tentés de réclamer. Girondeau cumule les fonctions de caissier et de copiste de bandes au service des abonnements. (*Un Ménage de garçons*). Il est « encagé dans une espèce de poulailler à chatière, relevé par ces mots magiques : Bureau d'abonnement, imprimés sur la porte en lettres noires, et par le mot : Caisse, écrit à la main et attaché au-dessus du grillage. » Ce grognard révèle à Lucien de Rubempré le mystère de la fabrication du journal :« Le journal, monsieur, lui dit-il, se fait dans la rue, chez les auteurs, à l'imprimerie, entre onze heures et minuit. Du temps de l'Empereur, ces boutiques de papier gâté n'étaient pas connues. Ah ! il vous aurait fait secouer ça par quatre hommes et un caporal et il ne se serait pas laissé embêter comme ceux-ci par des phrases. » (*Un grand homme de Province.*) Ces déclarations sont complétées un peu plus loin par Lousteau : « Depuis dix mois que j'y suis, le journal est toujours sans *copie* à dix heures du soir. » Et Balzac de remarquer que ce terme d'argot typographique est peut-être « une iro-

nique traduction du mot latin *copia* (abondance), car la copie manque toujours ».

Donc, à dix heures, comme la copie manque, et que « dans ce cas-là, on massacrerait son père, qu'on est comme un corsaire qui charge ses canons avec les écus de sa prise pour ne pas mourir », on se demande à la rédaction quelles histoires inventer . « Si nous prêtions des ridicules aux hommes vertueux de la droite, si nous disions que M. de Bonald pue des pieds ? » propose Lousteau. « Si nous inventions quelque refus de sépulture avec des circonstances plus ou moins aggravantes ? » demande un autre.

Ce miracle d'improvisation se renouvelle toutes les nuits dans les rédactions des petits journaux, tandis que l'apprenti typographe, « coiffé de son bonnet de papier » réclame la copie et déclare que « les ouvriers vont quitter s'il ne leur rapporte rien ». Pour les retenir, le directeur propose de leur faire porter dix francs. Mais l'apprenti plein de bon sens refusa en disant : « Si je les leur donne, ils feront de la *soulographie*, et adieu le journal ! »

Pour parer à la disette de copie, la grande presse a généralement du *marbre*, c'est-à-dire des articles composés à l'avance et qui attendent sur le marbre des formes le moment d'être utilisés. Ce *marbre* est d'ailleurs souvent aussi fantaisiste que les histoires des petits journaux : le serpent de mer du *Constitutionnel* est resté légendaire. D'ailleurs, remarque Vernou dans *Un grand homme de province*, les grands journaux constitutionnels, harcelant le parti « prêtre » à propos des refus de sépulture « ont leurs *cartons aux curés* pleins de *canards* ». De ce dernier terme Balzac donne la définition suivante :

Nous appelons *canard* un fait qui a l'air d'être vrai, mais qu'on invente pour relever les *faits-Paris* quand ils sont pâles. Le canard est une trouvaille de Franklin qui a inventé le paratonnerre, le canard et la république. Ce journaliste trompa si bien les encyclopédistes par ses canards d'outre-mer que, dans l'histoire philosophique des Indes, Raynal a donné deux de ces canards pour

des faits authentiques : l'histoire de l'Anglais qui vend sa libératrice, une négresse, après l'avoir rendue mère pour en tirer plus d'argent, puis le plaidoyer sublime de la jeune fille grosse gagnant sa cause. Quand Franklin vint à Paris, il avoua ses canards chez Necker, à la grande confusion des philosophes français. Et voilà comment le Nouveau-Monde a deux fois corrompu l'ancien.

Parfois, aussi, on emprunte à un confrère les nouvelles que celui-ci a déjà données. C'est un service mutuel que l'on se rend entre journaux, et pour l'aider, les publications périodiques font le service gratuit aux autres feuilles, à charge de réciprocité. Ainsi Savarus, dès la parution du troisième numéro de sa revue bisontine, obtient l'*échange* avec tous les journaux de France.

§

Au produit des abonnements et de la vente au numéro s'ajoutent les ressources que procure la « publicité ». A vrai dire, la publicité,—que l'on n'appelait pas encore de ce nom,— semble, sous la Restauration et le Gouvernement de Juillet, bien timide, quand on la compare avec ce qu'elle est devenue depuis. Mais Balzac, comme l'a très justement montré M. Jean Bourdeau, n'est pas seulement « le plus grand historien, le plus grand sociologue de la première moitié du XIXe siècle, il est encore le voyant et le prophète de la seconde » (1). Il a donc parfaitement pressenti que notre époque serait « l'âge de la réclame », et sans faillir à la vraisemblance historique il a fait deviner, dans *César Birotteau*, à ses lecteurs de 1837, ce que serait cet âge et comment on s'y servirait de la publicité.

Nous avons entendu déjà Lousteau dire à Lucien de Rubempré ce qu'une affaire comme l'« Huile Céphalique » pouvait rapporter aux journalistes. Elle rapporte bien davantage encore aux journaux. L'affaire conclue entre Popinot, l'inventeur et le fabricant de ce produit, et Andoche Finot le prouve. On pourrait croire, à en lire le récit, qu'elle est d'hier, si les sommes dont il est question ne

(1) J. Bourdeau, Les prophéties de Balzac, *Journal des Débats*, 27 juin 1906.

nous rappelaient pas leur modicité, qu'elle est du temps où l'argent valait plus de dix fois ce qu'il vaut aujourd'hui. Finot, c'est déjà le « courtier de publicité » du xx^e siècle. Est-ce à dire que Balzac commet un anachronisme? Non certes, car tous les détails, toutes les circonstances ont bien la marque de l'époque où l'auteur les a placés mais l'ensemble n'en a pas moins un air d'anticipation. « En commerce, l'occasion est tout, dit Balzac. Qui n'enfourche pas le succès en se tenant aux crins manque sa fortune. » Remarquons en passant combien l'audace commerciale de Popinot contraste avec la prudence et la routine de son contemporain Guillaume, le drapier de la *Maison du chat qui pelote.*

Popinot promet donc à Finot cinq cents francs par grand journal, — et il y en avait dix ; — trois cents francs par journal secondaire, — et il y en avait dix autres; — s'il y était parlé trois fois par mois de l'Huile Céphalique. Finot vit trois mille francs pour lui dans ces huit mille francs... Il assaillit le bas de toutes les colonnes finales aux journaux où il fit des articles en en laissant l'argent aux rédacteurs... Il flatta tous les amours-propres, il rendit d'immondes services aux rédacteurs en chef, afin d'obtenir ses articles. Il corrompit avec des billets de spectacle les ouvriers qui, vers minuit, achèvent les colonnes des journaux en prenant quelques articles dans les petits faits, toujours prêts, les *en cas* du journal. Finot se trouvait alors dans l'imprimerie, occupé comme s'il avait un article à revoir. Ami de tout le monde, il fit triompher l'Huile Céphalique de la pâte de Regnault, de la mixture Brésilienne, de toutes les inventions qui, les premières, eurent le génie de comprendre l'influence du journalisme et l'effet de piston produit sur le public par un article réitéré. Dans ces temps d'innocence, beaucoup de journalistes étaient comme les bœufs, ils ignoraient leurs forces. Ils s'occupaient d'actrices, de danseuses. Ils régentaient tout et ne ramassaient rien. Les prétentions d'Andoche ne concernaient ni une actrice à faire applaudir ni une pièce à faire jouer, ni des articles à faire payer ;au contraire, il offrait de l'argent en temps utile, un déjeuner à propos, il n'y eut donc pas un journal qui ne parlât de l'Huile Céphalique. Dans ces temps-là, les journaux de Paris dominaient les départements, *encore sans organes*, les malheureux ! Les journaux y étaient donc sérieusement étudiés, depuis le titre jusqu'au nom

de l'imprimeur, ligne où pouvaient se cacher les ironies de l'opinion persécutée. Gaudissart (qui « voyage » pour l'Huile Céphalique), appuyé sur la presse, eut d'éclatants succès dès les premières villes où donna sa langue.

Donc, en 1819 (époque où se place l'action de ce roman), Andoche Finot est « seul à deviner le pouvoir de la réclame ». A ce moment, «une annonce de quelques lignes, insérée aux faits-Paris, se payait horriblement cher », lit-on dans *Un grand homme de Province*. Pour échapper à bon compte à ces prétentions de la presse, les intrigues, suscitées par les commerçants et principalement les libraires, se multiplient « au sein des bureaux de rédaction, et le soir sur les champs de bataille des imprimeries, à l'heure où la *mise en page* décide du rejet de tel ou tel article ». Aussi les fortes maisons ont-elles à leur solde des « journalistes obscurs » qui, comme tout à l'heure Finot, restent pendant la nuit aux imprimeries pour voir mettre sous presse « soit les grands articles obtenus Dieu sait comme! soit ces quelques lignes qui prirent depuis le nom de *réclames* ».

Pour donner une idée de la puissance de la réclame, Balzac cite l'exemple d'un livre de Chateaubriand, « qui était dans un magasin à l'état de rossignol. Un seul article, écrit par un jeune homme dans le *Journal des Débats*, fit vendre ce livre en une semaine ». Ah ! les journalistes ne demeureront pas longtemps « comme les bœufs qui ignorent leurs forces ». Ils ne seront pas longs à comprendre, ces directeurs de journaux qui ne soupçonnaient pas leur puissance et qui laissaient les Finot trafiquer du pouvoir de la « réclame », le bénéfice qu'eux-mêmes en peuvent tirer. Voici, en 1845, Gaillard, directeur d'une feuille qui, comptant vingt-cinq mille abonnés, est « une des cinq grandes puissances du jour ». Celui-là, « tout abêti qu'il est par une vie tout entière passée dans le même milieu», sait tirer parti de la publicité. Sous la monarchie de Juillet les réclames du chapelier Vital « rapportent aux jour-

naux autant d'argent que celles de trois vendeurs de pilules ou de pralines ». (*Les Comédiens sans le savoir.*) Et les chapeliers ni les confiseurs ne sont pas seuls à demander à la presse de vanter les mérites de leurs produits: on lit dans *Une fille d'Eve* que « deux mécaniciens, Huret et Fichet, se battaient à coups d'annonces, à qui ferait les serrures les plus impénétrables », et Balzac a bien raison de dire que tout est désormais soumis à la publicité.

Aux *réclames* il faut ajouter les *annonces légales*, autre source de profits, que se disputent dans *Les Paysans* les deux journaux concurrents d'un département bourguignon.

§

Ainsi, il n'est pas de recoins de la presse, pour ainsi dire, que Balzac n'ait explorés et décrits dans la *Comédie Humaine*. En 1843, comme une mode littéraire, qu'il n'avait lui-même pas peu contribué à lancer, était aux « physiologies » et aux « monographies », il publia chez Maulde et Renou une *Monographie de la Presse parisienne*, « illustrée de scènes, croquis, charges, caricatures, portraits, et de vignettes hors-texte avec un tableau synoptique de l'ordre gendelettre ». Balzac y présentait le rédacteur du premier-Paris comme le ténor du journal, possédant ou croyant posséder l'*ut* de poitrine et faisant l'abonnement comme le ténor fait la recette du théâtre. Il raillait M. de Salvandy, montrait le feuilletoniste vivant sur des feuilles comme un vers à soie, et, chargé de la parure hebdomadaire du journal, le revêtant tous les lundis d'un falbalas. L'étude de Balzac eut du succès. Une lettre d'Alfred Tattet à Félix Arvers en témoigne (1). Les « diurnales », comme dira plus tard Marcel Schwob, ont au moins cette qualité d'être les premiers à rire de leurs défauts quand leurs censeurs ont de l'esprit.

Neuf ans plus tôt, en 1834, Balzac avait mis dans la

(1) Citée par Léon Séché : *La Jeunesse dorée sous Louis-Philippe*, p. 215. (Mercure de France, 1900.)

bouche de Gaudissart une parodie de ces discours sur la presse qui revenaient devant les Chambres avec une régularité parfaite :

La Presse, Messieurs, n'est ni un instrument ni un commerce. Vue sous le rapport politique, la presse est une institution. Or, nous sommes furieusement tenus de voir politiquement les choses. Donc nous avons à examiner si elle est utile ou nuisible, à encourager ou à réprimer, si elle doit être imposée ou libre : questions graves !

Questions graves, en effet, et sur lesquelles l'accord devait tarder bien longtemps à se faire. La lecture attentive de la *Comédie Humaine*, en nous montrant par de vivants exemples en quoi la presse d'alors diffère de la presse d'aujourd'hui et en quoi, cependant, toutes deux se ressemblent, nous fait mieux comprendre qu'en dépit du chemin parcouru nous ne sommes pas si loin de nos pères que nous le supposons souvent.

HENRI BACHELIN et RENÉ DUMESNIL.

MAUPASSANT ET LOUIS BOUILHET

—

Dans les derniers temps de sa vie littéraire, Maupassant se disposait à écrire une étude critique sur Louis Bouilhet. On connaît ce projet par trois témoignages au moins, dont deux présentent les plus sûres garanties. M. Paul Bourget le rappelle au troisième volume de ses *Etudes et Portraits* (p. 308). Dans cette intention, ajoute-t-il, Maupassant s'était empressé d'aller prendre à la librairie Lemerre le recueil récemment réimprimé des *Œuvres de Louis Bouilhet*. C'était en 1891, à la fin d'octobre. L'écrivain faisait ses préparatifs de départ pour un nouveau séjour à Cannes, qui devait être son ultime villégiature.

Avant de quitter Paris il reçut le docteur Maurice de Fleury. Celui-ci, alors attaché à la rédaction du *Figaro*, venait solliciter pour le supplément littéraire de ce journal le travail en perspective. Accueilli de la plus charmante façon, il emportait une réponse favorable, après un entretien qui s'était prolongé près de deux heures (1).

Enfin, par une lettre de ce même mois d'octobre 1891, Maupassant informait son éditeur Paul Ollendorff qu'il avait en vue sur Louis Bouilhet, « ce grand talent méconnu », disait-il, « une longue étude accompagnée de nombreuses citations » (2).

§

C'est le poète surtout que Maupassant envisageait en Louis Bouilhet, même sous le dramaturge. Dans ses sou-

(1) Maurice de Fleury, *Mon dernier souvenir*, dans le *Gil Blas* du 3 août 1893.
(2) Voir les échos de Paris du *Gaulois*, à la date du 11 février 1896.

venirs, comme à travers l'œuvre, il n'apercevait que le poète.

Il l'avait connu et fréquenté pendant environ deux ans de 1867 à 1869, à l'époque où tous deux habitaient Rouen. Bouilhet, en effet, avait été nommé conservateur de la bibliothèque municipale au mois d'août, 1867, et peu de temps après, au début d'octobre, Maupassant arrivait au lycée pour y préparer sa rhétorique. Certes, le collégien n'ignorait pas le poète dont il entendait souvent parler dans sa famille, comme du plus intime ami de Flaubert. Pourtant il n'avait encore rien lu de lui, ni le grand poème *Melaenis* paru en 1857, ni le recueil *Festons et Astragales* publié deux ans plus tard. A Rouen, sa curiosité fut excitée par une rencontre fortuite de Bouilhet. Il a raconté lui-même l'épisode dans une chronique intitulée *Louis Bouilhet*, qu'il donna plus tard au *Gaulois*, le 21 août 1882, et qui n'a jamais été reproduite depuis.

J'avais alors dix-huit ans, écrit-il, et je faisais ma rhétorique à Rouen... Un jour, comme nous nous dirigions vers le collège, après une promenade, le pion, un piocheur qu'on estimait, chose rare, eut un geste brusque comme pour nous arrêter ; puis il salua d'une façon respectueuse et humble, ainsi qu'on devait jadis saluer les princes, un gros monsieur décoré, à longues moustaches tombantes qui marchait le ventre en avant, la tête en arrière, l'œil voilé d'un pince-nez. Puis, quand le promeneur fut loin, notre maître d'études, qui l'avait longtemps suivi du regard, nous dit : « C'est Louis Bouilhet. » Et immédiatement il se mit à déclamer des vers de *Melænis*, des vers charmants, sonores, amoureux, caressant l'oreille et la pensée, comme font tous les beaux vers. Le soir même j'achetais *Festons et Astragales*. Et pendant un mois je restai grisé de cette vibrante et fine poésie.

Dans cette ivresse, le désir d'entrer en relations avec le poète devint bien vite irrésistible, et Maupassant résolut de se présenter lui-même à Bouilhet. Voici comment, dans l'article en question, il rappelle cette première visite :

Bouilhet habitait, rue Bihorel, une de ces interminables rues

des banlieues provinciales, qui vont de la ville à la campagne... Je tirai un fil de fer pendu contre une petite porte encastrée dans une haute muraille, et j'entendis, tout là-bas, tinter une sonnette. On fut longtemps sans venir ; j'allais m'en aller, quand je distinguai des pas qui s'approchaient. La porte s'ouvrit. J'étais en face du gros monsieur qu'avait salué notre pion. Il me regarda d'un air surpris, en attendant que je parlasse. Quant à moi, je venais, pendant le tour de clef, d'oublier complètement le discours habile et flatteur que je préparais depuis trois jours. Je me nommai. Comme il connaissait depuis longtemps ma famille, il me tendit la main et j'entrai.

Dix-sept ans plus tard, en 1884, Maupassant, de passage à Rouen et parcourant la foire Saint-Romain, retrouve la baraque où l'on joue toujours « cette *Tentation de saint Antoine* qui ravissait Gustave Flaubert et Louis Bouilhet ». Aussitôt, le passé qui lui est resté si cher, surgit dans sa mémoire, et par association d'idées, il se souvient d'une autre visite faite au poète :

J'avais seize ans, dit-il. Un jour (j'étais élève au collège de Rouen en ce temps-là), un jour donc, un jeudi, je crois, je montai la rue Bihorel, pour aller montrer des vers à mon illustre et sévère ami Louis Bouilhet.

Quand j'entrai dans le cabinet du poète, j'aperçus, à travers un nuage de fumée, deux grands et gros hommes enfoncés en des fauteuils et qui fumaient en causant. En face de Louis Bouilhet était Gustave Flaubert.

Je laissai mes vers dans ma poche et je demeurai assis dans mon coin, bien sage sur ma chaise, écoutant.

Vers quatre heures, Flaubert se leva.

— Allons, dit-il, conduis-moi jusqu'au bout de la rue; j'irai à pied au bateau.

Arrivés au boulevard où se tient la foire Saint-Romain, Bouilhet demanda tout à coup :

— Si nous faisions un tour dans les baraques ?

Et ils commencèrent une promenade lente, côte à côte, plus hauts que tous, s'amusant comme des enfants et échangeant des observations profondes sur les visages rencontrés. Ils imaginaient les caractères rien qu'à l'aspect des faces, faisaient les conversations des maris avec leurs épouses. Bouilhet parlait comme l'homme et Flaubert comme la femme, avec des expres-

sions normandes, l'accent traînant et l'air toujours étonné des gens de ce pays.

Quand ils arrivèrent devant Saint-Antoine :

— Allons voir le violon, dit Bouilhet.

Et nous entrâmes.

Ce récit constitue l'un des *Souvenirs* rappelés par Maupassant dans un article du *Gaulois*, le 4 décembre 1884, et qu'on peut lire désormais dans l'édition Conard en appendice au volume : *Le Rosier de Madame Husson.* A l'appui de ses paroles, l'écrivain cite sept strophes d'une pièce de Bouilhet, *Une baraque de la foire*, insérée dans les *Dernières Chansons.* Or ce poème, qui, à n'en pas douter, fut composé lors de la visite au Saint-Antoine, est un des rares que Bouilhet ait datés ; il porte la mention: Novembre 1867. Maupassant avait donc alors, non pas seize ans, comme il le dit peut-être par inadvertance, à moins qu'il ne s'agisse d'une coquille typographique, mais dix-sept ans et quatre mois. En d'autres termes, il était dans sa dix-huitième année, ce qui concorde bien avec ce qu'il écrit dans sa chronique *Louis Bouilhet.* Et cette promenade à la foire Saint-Romain en novembre 1867 dut suivre de fort peu de temps la première visite qu'il avait faite au poète probablement vers la fin d'octobre.

Les relations, une fois établies, devinrent vite fréquentes. Maupassant voyait Bouilhet presque chaque semaine, ce qui lui a permis de saisir la personnalité du poète. Aussi la chronique de 1882 contient-elle déjà des notations précieuses :

Timide en public, Louis Bouilhet était dans l'intimité débordant d'une verve incomparable, d'une verve nourrie, de grande allure comique, pleine de souffle épique et de finesse en même temps.

Son œil large et bon, infiniment bon et perçant, s'allumait d'une petite lueur moqueuse et bienveillante. On y voyait distinctement cette ironie toujours en éveil, toujours aiguë, mais paternelle, qui semblait le fond même, la couche résistante de sa nature d'artiste. Car il avait, ce poète doux, gracieux et cornélien, doux

par nature, gracieux par raffinement, cornélien par éducation littéraire, par admiration, par volonté, il avait plus qu'aucun autre la verve railleuse, l'observation mordante, le mot cinglant, sans devenir cependant jamais cruel. Son rire était bon enfant.

Mais Bouilhet souriait aussi

...de cet étrange et charmant sourire, qui était bien le signe particulier, distinctif, caractéristique de sa figure.... il souriait plus encore du regard que des lèvres.

Dans un autre article intitulé *L'Amour des poètes* et qui n'a pas non plus été réimprimé du *Gil Blas* où il parut le 22 mai 1883, Maupassant analyse l'attitude de Bouilhet et en dégage la signification :

On ne connut jamais les tortures de son âme, écrit-il, car Bouilhet était de cette race forte des souriants chez qui tout semble gai, même la douleur. Son esprit mordant savait rire de tout, de ses misères aussi. Il en riait amèrement, douloureusement, mais il en riait. Les larmoyants l'irritaient, l'exaspéraient. Il avait, au fond de l'esprit, une philosophie paisible, découragée, ironique et plaisante, qui s'accommodait de tout, résignée d'avance à tout, et se vengeait des événements par un mépris railleur.

Cette psychologie rappelle celle de Flaubert. Deux hommes se juxtaposaient chez Bouilhet.

Son âme avait deux faces ou, peut-être, portait deux masques. Et tous deux parfois se montraient en même temps : l'un était jovial, l'autre majestueux.

Des yeux superficiels n'apercevaient qu'un gai compagnon :

Il adorait les farces, les bonnes farces gauloises. Un jour, dans une diligence pleine de bourgeois du pays, il dit gravement à un de ses amis, fort connu, décoré, homme politique influent, après une causerie grave d'une heure que tout le monde écoutait :
— C'était à l'époque de ta sortie de la maison centrale de Poissy, après ton affaire de Bruxelles.

Mais qui possède un regard pénétrant, et surtout qui sait lire, devine l'âme désenchantée du poète :

Dans ses œuvres, le fond désespéré de sa nature se montre parfois. Il jette tout à coup un cri de désespoir affreux qu'on sent venir des entrailles. Il lève la robe dont il se pare et montre la plaie saignante.

Et Maupassant cite les lamentations exhalées par Bouilhet dans *Dernière nuit :*

Toute ma lampe a brûlé goutte à goutte,
Mon feu s'éteint avec un dernier bruit.
Sans un ami, sans un chien qui m'écoute,
Je pleure seul dans la profonde nuit.

§

« Timide en public », atteste Maupassant au sujet de Louis Bouilhet ; et déjà Flaubert, dans la préface à l'édition posthume (1872) des *Dernières chansons*, avait déclaré : « Celui-là eut l'orgueil de ne montrer que sa modestie. » Timidité, modestie, deux qualités morales peut-être ; certes, deux raisons suffisantes pour ne pas réussir parmi les hommes. Aussi Bouilhet connut-il à peine le succès et il resta pauvre. Il est vrai qu'il était désintéressé et médiocrement désireux de gloire. Comment, d'ailleurs, la richesse et la célébrité seraient-elles allées s'offrir à lui dans la petite maison de Mantes où s'écoulèrent les années les plus fécondes de sa vie ? Un temps, sans doute, il avait habité Paris ; mais l'heure était passée et les conditions défavorables, « Avec peu de relations, pas de rentes et l'inexpérience de la solitude », énumère Flaubert. Selon Maupassant, c'est ce qui explique en partie la destinée de Bouilhet :

Son grand malheur est d'avoir toujours été pauvre et d'être venu trop tard à Paris,

affirme-t-il dans l'article intitulé *Louis Bouilhet.* Et dans *L'Amour des poètes* il insiste sur cette pauvreté néfaste :

Louis Bouilhet fut malheureux. Sa vie ne fut guère qu'une suite d'espoirs irréalisés. Il demeura pauvre, comme l'étaient

presque tous les hommes de lettres de sa génération. Il souffrit de la misère, il souffrit de l'indifférence du public pour ses œuvres qu'il sentait supérieures; et il mourut brusquement, alors qu'il semblait plein de force et de vie, miné par les attentes sans fin, les chagrins secrets et le manque d'argent. Car il faut de l'argent à un artiste, comme il faut la liberté à l'oiseau.

Dans une troisième chronique : *Poètes*, qu'on retrouvera dans le *Gil Blas* du 7 septembre 1882, Maupassant ajoute à la pauvreté la malchance. Il rappelle d'abord cette strophe où le poète exprime sa plainte résignée :

Pareil au flux d'une mer inféconde,
Sur mon cadavre au sépulcre endormi
Je sens déjà monter l'oubli du monde,
Qui, tout vivant, m'a couvert à demi.

Puis il continue :

Quand il écrivait ces vers de la *Dernière nuit*... Louis Bouilhet songeait au noir *guignon* qui le poursuivit jusqu'à la mort. Il fut pauvre et il demeura toujours un peu méconnu du public, bien que mis à sa place par les vrais lettrés.

Combien la vie de Bouilhet fut peu favorisée du destin, Maupassant l'apprit moins par ses relations avec le poète que, dans la suite, par ses entretiens avec Flaubert. Cette vie, il la résume en quelques phrases de la chronique *Louis Bouilhet* :

Louis Bouilhet avait eu des débuts pénibles, très pénibles. Ayant abandonné à ses sœurs sa part d'héritage, il s'était mis à travailler la médecine, après avoir fait de magnifiques études latines et grecques. Le besoin de produire le harcelant, il se mit à donner des leçons pour vivre, tout en écrivant des vers. C'est alors qu'il composa *Melaenis*, une merveille exquise de grâce, de force et de rythme, son chef-d'œuvre peut-être. Puis il vint à Paris, où il eut son premier grand succès avec *Madame de Montarcy*. Il habita Mantes ensuite, puis Rouen, vers la fin de sa vie. Son dernier succès au théâtre fut la *Conjuration d'Amboise*.

A Rouen, Maupassant avait fait de fréquentes visites à Bouilhet. Il donnera donc sur lui divers détails qu'on peut retenir pour les ajouter à la notice biographique

écrite par Flaubert dans la préface aux *Dernières chansons*.

Voici d'abord la maison de la rue Bihorel, retirée, discrète parmi la verdure :

> Un long jardin planté d'arbres fruitiers et d'arbres ombrageants conduisait à l'habitation, toute simple et carrée. Le chemin, droit, était bordé de fleurs des deux côtés, non pas d'une simple ligne comme les jardiniers experts en font serpenter autour des plates-bandes ; mais c'étaient deux nappes, deux larges viviers de fleurs magnifiques, de toute race, de toute nuance, dont les odeurs remuées semblaient épaissir l'air.

La demeure est aussi modeste au dedans qu'à l'extérieur, et Maupassant n'en décrit que l'aspect général :

> intérieur simple de poète qui ne recherche point les délicates ornementations, intérieur d'érudit surtout.

Il ne parle ni « du pot de Chine aux dessins merveilleux », ni « des plats d'argile et des grès rabougris » que Bouilhet recommandait au petit dieu Pu (*le Dieu de la Porcelaine* dans *Festons et Astragales*).

Mais un souvenir reste vivace dans sa mémoire. Aux obsèques de Bouilhet, en juillet 1869, il avait vu les assistants saccager sans égards le jardinet tout resplendissant de couleurs, tout embaumé de parfums.

> Et je me rappelle, dit-il, la foule inconsciente, incapable de subtiles délicatesses, piétinant ses fleurs, écrasant les plates-bandes, broyant les œillets, les roses, tout ce qu'il aimait d'un amour chantant et attendri, pour se presser autour du lourd cercueil de chêne que quatre croque-morts emportaient en déchiquetant, tout le long d'une allée, deux fines bordures de bouquets bleus.

Dans le même moment qu'il constatait cette négligence coupable, Maupassant prêtait sans doute une oreille volontiers complaisante à des propos qui ne devaient pas manquer de grossir outre mesure certain incident. Il s'agit de l'intervention risquée, auprès de Bouilhet agonisant, par ses deux sœurs, pour l'arracher à l'impénitence

finale. M. Étienne Frère a donné de ce fait la relation la plus vraisemblable (1). La démarche fut intempestive, indiscrète et regrettable. Mais elle ne dépassa point le cercle de l'intimité.

Or, dès le 23 juillet 1869, Flaubert écrivait à Maxime du Camp : « Ses sœurs sont venues de Cany lui faire des scènes religieuses et ont été tellement violentes qu'elles ont scandalisé un brave chanoine de la cathédrale. Notre pauvre Bouilhet a été superbe. Il les a envoyées promener. Aucun prêtre n'a mis le pied chez lui (2). »

Flaubert créait de la sorte une légende que, trois ans plus tard, il fixait en ces termes dans la préface aux *Dernières chansons* : « Deux autres personnes se montrèrent simplement atroces... Rien ne lui a manqué, jusqu'à l'empiètement sur la conscience, jusqu'au viol de l'agonie. »

Avec Maupassant, l'événement prend enfin les proportions d'un drame romantique. Mais il ne faut pas oublier qu'il s'agit du Maupassant de 1891, déjà en proie à l'exaltation morbide. Il avait raconté la mort de Bouilhet au docteur Maurice de Fleury avec des images si animées, que celui-ci en gardait un souvenir vivace :

> Dans le récit de Maupassant, dit-il (3), c'était une admirable chose, la lutte entre le prêtre penché sur le mourant, guettant son âme sur ses lèvres pour l'emporter de force au ciel, et le vieux poète philosophe criant pour le chasser, appelant au secours, s'entêtant à mourir dans son isolement et dans sa fierté d'homme libre qui sait aller dans le néant.

Si l'on en croit encore M. Maurice de Fleury, le même fait aurait inspiré la nouvelle : *Mon oncle Sosthène*, insérée dans les *Sœurs Rondoli*. Mais ici rien de tragique ; c'est au contraire une farce d'un scepticisme léger et folâtre, qui date de 1882 : l'auteur, à cette époque, restait le joyeux compagnon des jeunes années.

(1) E. Frère, *Louis Bouilhet*, Paris, 1908, p. 267-270.
(2) Flaubert, *Correspondance*, Édition Conard, t. III, p. 557.
(3) Maurice de Fleury, article cité, *Gil Blas*, 3 août 1893.

Maupassant, toutefois, avait été profondément ému par la mort prématurée de Louis Bouilhet. Ne perdait-il pas un ami en même temps qu'un précieux conseiller littéraire ? Il traduisit son chagrin dans un poème que la *Revue des revues* (1er juillet 1900, p. 38) a sauvé de l'oubli. Ce n'est pas une œuvre sans défauts ; on y entend des balbutiements et souvent des banalités. Mais à l'accent de quelques vers on reconnaît la sincérité des sentiments qui les ont inspirés :

> Il est mort, lui, mon maître ; il est mort, et pourquoi ?
> Lui si bon, lui si grand, si bienveillant pour moi.
> ....
> Il est mort, est-ce vrai ? Qu'est-ce donc que ces morts ?
> Il ne reste plus rien, mais rien qu'un pauvre corps,
> Rien de lui. Même pas ce bienveillant sourire
> Qui nous attirait tant et semblait toujours dire :
> « Mon ami, je vous aime. » Et ce regard si beau,
> Ce grand œil clair et doux, si plein d'intelligence,
> On sent qu'il doit souffrir une horrible souffrance
> Pour demeurer ainsi fixe dans son tombeau.
> . . . .
> Ah ! si vous l'aviez vu sous ses poiriers en fleurs
> Quand, son bras sur mon bras, jasant en vieux rimeur,
> Il ouvrait sa belle âme aux longues causeries
> Qui me laissaient après de longues rêveries !
> Car il était si franc, si simple et naturel !
> Pauvre Bouilhet ! Lui mort ! si bon, si paternel !
> . . . .
> Mais de là-haut, sans doute, il nous voit et peut lire
> Ce que j'avais au cœur et combien je l'aimais.

On ne peut se méprendre sur le sens de ces phrases rimées. Elles expriment une réelle et vive affection, dont Maupassant bientôt renouvellera l'aveu dans ces lignes ingénues qui terminent une de ses premières lettres à Flaubert (1) :

... en causant avec vous, il me semblait entendre mon oncle que je n'ai pas connu... puis le pauvre Bouilhet, que j'ai connu celui-là et que j'aimais bien aussi.

(1) *Correspondance*, dans le volume *Boule-de-Suif*, Édition Conard, p. XCVI. La lettre n'est pas datée.

C'est pourquoi il s'apitoyait sur le sort du poète voué, comme il le constatait, à une « malchance invincible », que l'inclémente destinée poursuivit jusqu'au delà du tombeau. Des « amis fidèles » de Louis Bouilhet étaient en effet parvenus à faire élever à Rouen un petit monument à sa mémoire. Or, au mois d'août 1882, la cérémonie d'inauguration « mal préparée, mal organisée, fut piteuse ». Quels conflits d'amour-propre s'étaient produits, parmi les membres du comité ? Maupassant se le demande ; mais il déplore que « les gens de lettres parisiens, invités la veille ou non prévenus, ne purent venir » et que « le commerce local figurait seul à cette solennité ». (Chroniques *Poètes* et *L'Amour des poètes*.)

§

En Louis Bouilhet, Maupassant n'appréciait pas moins l'artiste qu'il n'aimait l'homme. M. Paul Bourget raconte cette anecdote. En 1877, un après-midi de printemps, il avait rencontré Maupassant aux bureaux de *La République des Lettres*, rue Lafayette. Comme vers le soir il le reconduisait aux Batignolles, en route, le futur auteur du volume *Des Vers* se mit à lui réciter « avec exaltation » le poème *La Colombe* que Flaubert avait recueilli dans les *Dernières chansons*. A cette époque, ajoute M. Bourget, Maupassant professait pour Louis Bouilhet une véritable admiration (1).

Il n'avait pas changé de sentiment à la fin de 1880 quand, le 3 décembre, dans un article du *Gaulois* (*Chine et Japon*), il réclamait l'édition complète des poésies de Bouilhet, ignorant que le libraire Lemerre préparait alors celle-ci dans la petite Bibliothèque littéraire, où elle parut en 1881.

Une réimpression en fut donnée en 1891. Maupassant venait de se la procurer, lorsqu'il reçut la visite de M. Mau-

(1) P. Bourget, *Etudes et Portraits*, t. III, p. 307-303.

rice de Fleury à qui, dans l'enthousiasme d'une nouvelle lecture, il récita, pendant près de deux heures, des vers de Bouilhet : « Il les chantait comme une psalmodie, avec un sentiment profond de leur beauté et la plus admirable émotion de voix (1). »

C'est une tâche assez facile que d'indiquer les pièces qui charmaient le plus Maupassant. A diverses reprises, dans ses nouvelles et surtout dans des chroniques aujourd'hui à peu près oubliées, il a manifesté ses préférences.

Parmi les *Festons et Astragales* on trouve une remarquable composition en six quatrains qui a sa brève histoire. Elle s'intitule *A une femme*, mais s'appelait primitivement *A une femme perfide*, et c'est sous ce titre que Bouilhet la communiquait, durant l'été de 1856, à Flaubert, à fin de critique. Flaubert répondit par lettre, le 1er septembre : « J'ai gueulé par trois fois tes 24 alexandrins. C'est rythmé, sois tranquille, et ça sonne (2). » Il blâmait toutefois l'expression « archet vainqueur », oui l'épithète, à son avis, n'est que pour la rime. Pourtant ces termes n'ont pas été modifiés ; ils se lisent à la quatrième strophe :

> Tu n'as jamais été, dans tes jours les plus rares,
> Qu'un banal instrument sous mon archet vainqueur,
> Et, comme un air qui sonne au bois creux des guitares,
> J'ai fait chanter mon rêve au vide de ton cœur.

Eh bien, cette stance, Maupassant à deux reprises l'intercalera dans des nouvelles : d'abord en 1882, dans *Mots d'amour* (3), pour démontrer qu' « en amour on fait toujours chanter des rêves », puis en 1884, dans *Découverte* (4), à l'appui du même aphorisme, car « les vrais amants n'adorent jamais qu'un rêve qui a pris une forme de femme ».

(1) Voir l'article déjà rappelé de M. Maurice de Fleury dans le *Gil Blas* du 3 août 1893.
(2) Flaubert, *Correspondance*, édition Conard, t. III, p. 65.
(3) Recueil *Mademoiselle Fifi*, édition Conard, p. 184.
(4) Volume *Monsieur Parent*, p. 255.

Les rêves acheminent aux « fadeurs sentimentales » contre lesquelles Maupassant, à la suite encore de Bouilhet, s'est élevé plusieurs fois. Dès 1877, écrivant pour le journal *La Nation* un article sur *Les Poètes français du* XVI^{e} *siècle*, il citera deux strophes de la pièce sans titre qui, dans *Festons et Astragales*, commence par ces mots : *J'aimai. Qui n'aima pas ?* Les vers suivants lui plaisent en particulier :

> Je déteste surtout le barde à l'œil humide
> Qui regarde une étoile en murmurant un nom
> Et pour qui la nature immense serait vide
> S'il ne portait en croupe ou Lisette ou Ninon.

Ce sont « de beaux vers », affirme-t-il, et c'est pourquoi, en 1884, il les répète à la fois dans la *Lettre trouvée sur un noyé*, qui fait maintenant partie du volume posthume *Le Colporteur* (1), et dans *Les Sœurs Rondoli* (p. 8).

Ainsi Maupassant se réjouit de puiser dans l'œuvre de Bouilhet des arguments en faveur de sa psychologie amoureuse. En d'autres temps, il y alimente son ironie. Par exemple, dans *Nos Anglais* (2), à l'aspect de quelques types féminins d'outre-Manche, il se remémore cette piquante épigramme recueillie par Flaubert comme un des spécimens de la verve qui parfois animait Bouilhet :

> Qu'importe ton sein maigre, ô mon objet aimé !
> On est plus près du cœur quand la poitrine est plate ;
> Et je vois, comme un merle en sa cage enfermé,
> L'Amour entre tes os rêvant sur une patte !

On sait par Flaubert que, « pendant dix ans de suite », et à titre de « distraction quotidienne », Bouilhet étudia le chinois. Il se proposait de « faire plus tard un grand poème sur le Céleste Empire ». Ce projet n'aboutit pas ; mais tant dans *Festons et Astragales* que dans les *Dernières chansons*, on lit de charmantes petites pièces inspirées par la civilisation chinoise. Or, un jour, le 31 mars

(1) *Œuvres posthumes*, édition Conard, t. I, p. 214-215.
(2) Volume *Toine*, p. 205.

1885, que Maupassant était sans doute hanté par le souvenir de celui qu'il avait aimé, il publia dans le *Gil Blas* un article non recueilli qui s'intitule *La Chine des poètes*. L'œuvre de Bouilhet en forme la substance.

> Allez au pays de Chine,
> Et sur ma table apportez
> Le papier de paille fine
> Plein de reflets argentés,

commence Maupassant : et c'est le début de *Chanson d'amour* dans *Festons et Astragales*. Suivent alors les trois premières strophes de *Tou-Tsong* du même recueil. Après quoi les *Dernières chansons* sont mises à contribution. La pièce, *La Paix des Neiges*, à laquelle, en 1880, déjà, Maupassant avait emprunté deux quatrains pour sa chronique *Chine et Japon* (*Le Gaulois*, 3 décembre 1880), devient l'objet d'une analyse détaillée qu'illustrent de nombreuses citations. Puis *Le Tung-whang-fung*, la délicieuse idylle entre

> La fleur Ing-wha, petite et pourtant des plus belles,

et l'oiseau qui donne son nom au poème, est rappelée presque tout entière, comme elle l'avait été de même dans *Chine et Japon*. Ensuite Maupassant revient aux *Festons et Astragales*. A l'imitation de ce qu'il avait fait deux ans auparavant dans *Vieux pots* (*Gil Blas*, 6 mars 1883), il invoque *Le Dieu de la Porcelaine*,

> . . . . Un petit dieu bizarre,
> Dieu sans pagode et qu'on appelle Pu,

pour peindre enfin *Le Barbier de Pékin* à l'attitude pittoresque et d'un physique original :

> Hao ! Hao ! c'est le barbier
> Qui secoue au vent sa sonnette !
> Il porte au dos, dans un panier,
> Ses rasoirs et sa savonnette.
>
> Le nez camard, les yeux troussés,
> Un sarrau bleu, des souliers jaunes,
> Il trotte, et fend les flots pressés
> Des vieux bonzes quêteurs d'aumônes.

En deux autres circonstances encore Maupassant se réfère à Bouilhet. Le 20 juin 1885, dans une chronique du *Figaro*: *Les grands morts*, déplorant que les restes de Victor Hugo soient déposés au Panthéon au lieu d'être confiés à la terre nue, il ajoute : « Elle sera donc vraie pour lui la *Plainte de la momie* que nous a contée Louis Bouilhet. »

> Au fond de l'hypogée obscur,

la momie gémit en effet :

> Et dans ma tombe impérissable
> Je sens venir avec effroi
> Les siècles, lourds comme du sable
> Qui s'amoncelle autour de moi.

Et de cette pièce, l'une des plus « parnassiennes » parmi les *Festons et Astragales*, l'écrivain cite plusieurs autres strophes.

Plus tard, au printemps 1891, le 7 avril, Maupassant raconte dans l'*Echo de Paris*, sous le titre : *Une Fête arabe*, quelques-unes de ses impressions lors de son dernier voyage en Algérie. Il se revoit à Médéah, à l'époque des vendanges ; au fond du paysage l'Atlas ferme l'horizon. Or le poète n'a-t-il pas associé la vigne et les monts dans le tercet final d'un « beau sonnet » : *Le Sang des géants ?* L'image réapparaît aux yeux de Maupassant qui ne résiste pas au plaisir de reproduire ce sonnet.

Enfin nous savons déjà que dans *Souvenirs* il a rappelé presque toutes les stances d'*Une baraque de la Foire* et que les vers significatifs de *Dernière nuit* lui ont permis d'esquisser la psychologie de son ami dans les chroniques *L'Amour des poètes* et *Poètes*.

Ce dernier article est par ailleurs fort instructif en ce qu'il indique les poèmes de Bouilhet que Maupassant aimait avec prédilection. C'est d'abord la pièce *A une femme* que « chacun sait par cœur »; puis le *Tung-whang-fung* ou « les amours d'une fleur et d'un oiseau »,et aussi

Le Dieu de la Porcelaine, « d'une grâce adorable et d'un inimitable joli ».

Voilà les morceaux de choix, dignes des anthologies, ce qui n'empêche pas d'admirer, continue Maupassant :

> les délicieux bijoux, les petites œuvres délicates, exquisement ouvragées, adorablement maniérées, qu'on trouve partout dans les deux recueils de Bouilhet, ni les poèmes de grande allure où passe ce souffle, hautement lyrique, qu'il avait en lui. Rien n'est plus grand que la *Colombe*, les *Fossiles*, l'*Abbaye*. Rien n'est plus gracieux que le *Dieu Pu*, *Chanson d'amour*, *A un nouveau-né* (1).

Dans l'ensemble l'œuvre reste d'une parfaite tenue littéraire, et c'est sans trop d'exagération que Maupassant, dans sa chronique *Louis Bouilhet*, peut formuler ce jugement :

> Ses deux recueils de vers, *Festons et Astragales* et *Dernières chansons*, le classent au premier rang des vrais poètes de notre siècle.

Bouilhet cependant n'obtint jamais qu'un succès restreint ; il fut estimé par le petit nombre seulement, par les lettrés. Maupassant le remarque dans *Poètes* :

> Louis Bouilhet, dit-il, malgré d'éclatants triomphes au théâtre, resta incompris du monde qui ne connut guère et n'apprécia point, par inconséquence naturelle, les plus rares beautés du poète : *Melaenis*, les *Fossiles* et ses exquises poésies légères.

L'explication est facile :

> Il était un poète artiste, et l'art, en poésie comme en prose, est ce qui demeure le plus méconnu du lecteur vulgaire.

Et Maupassant développe sa pensée. Il distingue deux catégories de poètes : ceux de la rime et ceux du rythme. Pour les premiers, le vers ne vaut que par la rime ; celle-ci doit d'abord être variée et posséder la consonne d'appui ; de plus, « il faut qu'elle soit imprévue, qu'elle étonne et

(1) On observera que Maupassant, qui doit citer de mémoire, ne reproduit pas toujours le titre exact des poèmes ; le *Dieu Pu* est le *Dieu de la Porcelaine*, et la pièce *A un nouveau-né* est la *Berceuse philosophique* des *Dernières chansons*.

ravisse ». Bouilhet n'appartenait pas à cette école. « Il était avant tout un artiste en rythmes. » Avec Flaubert, il avait scruté l'essence du verbe et il s'était rendu compte que « les mots, outre leur valeur propre, prennent une valeur changeante selon la place qu'ils occupent, selon mille circonstances de voisinage, d'influences, de rapports d'association » :

> Il savait comme personne forger les grands vers sonores et leur donner juste le degré de sonorité que comportait la pensée représentée par les mots... Il ne poussait point à l'extrême l'art si difficile de la rime... Sa qualité maîtresse, c'est le rythme.

Pourtant il s'abandonnait parfois à l'emphase, et Maupassant n'est pas sans le constater :

> Son talent fut familier, gai, héroïque et pompeux,

déclare-t-il dans l'*Amour des Poètes.*

Il est vrai que dans l'article *Louis Bouilhet,* antérieur de près d'un an, il séparait, comme il convient, le poète d'avec le dramaturge :

> Bouilhet, dont les poésies détachées sont comparables aux plus belles choses des grands poètes; montre dans son théâtre, plein cependant de richesses exceptionnelles, une certaine tendance vers une grandeur un peu convenue.

Sous cette réserve, on ne saurait refuser d'admettre que

> Bouilhet restera, comme un grand et sincère artiste, l'égal des meilleurs de son temps.

C'est la conclusion à laquelle s'arrête Maupassant dans *Poètes,* et que ratifiera sans doute l'histoire littéraire.

§

Maupassant a-t-il subi quelque influence de la part de Bouilhet ? « Si Bouilhet eût vécu, il eût fait de lui un poète ; c'est Flaubert qui voulut en faire un romancier » : ainsi s'exprimait M[me] de Maupassant mère, d'après

M. Albalat (1), et l'opinion la plus répandue prétend que Maupassant aurait appris de Bouilhet l'art de composer des vers véritablement poétiques.

Maupassant versifia de bonne heure : dès l'âge de treize ans, paraît-il. A Rouen, comme lui-même l'a rappelé dans ces *Souvenirs* que nous avons cités, il soumettait ses productions à Bouilhet. Mais en quoi consistaient ces œuvres précoces, et que valaient-elles ? Le recueil en a été conservé. Il appartient à M. Léon Fontaine, un des compagnons de jeunesse de Maupassant, qui a laissé M. Adolphe Brisson l'examiner à loisir (2). On devine ce qu'il renferme : des morceaux de composition facile et d'une sentimentalité superficielle, où l'on a voulu voir des pastiches de Musset. « A chaque page, remarque M. Brisson, sont des annotations au crayon, des épithètes biffées, des points d'interrogation rag usement jetés dans les marges. » Ces corrections, ajoute-t-il, « sont dues, selon toute probabilité, à Flaubert ». Aussi bien pourraient-elles être de Bouilhet. Celui-ci, de l'aveu de Maupassant, se montrait « sévère ». Il faut reconnaître qu'il avait matière à exercer ses critiques. L'élève rimait avec une aisance presque déplorable et se contentait à bon compte. Témoin cette pièce écrite en une nuit, à l'occasion de la Saint-Charlemagne de 1868, sans doute, et que les *Annales politiques et littéraires* ont en partie publiée dans le numéro du 4 février 1900. Selon une légende, pour le moins vraisemblable, Bouilhet aurait dit alors à Maupassant : « Tes alexandrins sont filandreux. Mais bah ! j'en ai vu de plus mauvais ! Ça passera avec le champagne. » De même, il ne dut pas estimer à un haut prix la dissertation en vers sur *Dieu créateur*, qui valut au jeune lycéen une mention d'honneur dans la classe de philosophie (3).

(1) A. Albalat, *Au jour le jour : Madame de Maupassant*, dans le *Journal des Débats* du 10 décembre 1903.

(2) A. Brisson, *Portraits intimes*, t. IV, p. 55 et suivantes.

(3) Les curieux trouveront cette composition scolaire aux pages 239-244 d'un volume collectif sur *Le Lycée de Rouen*. Rouen, 1892, E. Augé et Ch. Borel,

Peut-être enfin a-t-il contribué à rendre moins imparfait un poème intitulé *Jeunesse*, qui date de 1869 et montre une certaine plénitude de forme (1).

Après la mort de Bouilhet, Maupassant continua de versifier. Or son œuvre révèle-t-elle l'enseignement du maître disparu ? Consultons le volume *Des Vers* dans l'édition Conard. Il donne en appendice plusieurs pièces que l'écrivain n'avait pas jugé à propos de publier. Sous le titre : *Le Sommeil du Mandarin*, et avec la date de 1872, voici trois strophes d'une délicate harmonie. Il est permis de supposer qu'elles ont été composées par analogie avec les poèmes que la Chine suggérait à Bouilhet. Un peu plus loin, mais cette fois sans indication chronologique, une ritournelle s'intitule *Sabbat*. Elle est dite imitée de l'allemand. Mais ne serait-elle pas plutôt rimée à la ressemblance de *Chanson des brises*, une des *Dernières chansons* ? Que l'on compare en effet les stances initiales :

CHANSON DES BRISES

Réveillez-vous, arbres des bois !
Tressaillez toutes à la fois,
Forêts profondes !
Et, loin des rayons embrasés,
A la fraîcheur de nos baisers
Livrez vos ondes !

Aimez-nous !
Chantez tous,
Pins et houx,
Fougères !
Nous passons,
Nous glissons,
Nous valsons,
Légères !

SABBAT

La lune traîne
Ses longs rayons,
Et sur les monts
Et dans la plaine,
Entendez-vous
Ce bruit étrange ?
C'est la phalange
Des loups-garous.
La ronde des sorcières
Tourne,
Tourne,
Tourne,
Tourne,
La ronde des sorcières
Tourne sur les bruyères !

Nous sommes, maintenant, en 1880. Le recueil de Maupassant, *Des Vers*, vient de paraître. Zola ne s'y méprend pas : il salue en ce livre la première manifes-

éditeurs. M. G. Dubosc en cite quelques vers dans son livre : *Trois Normands*, Rouen, s.d., p. 230.

(1) Il est reproduit dans A. Brisson, ouvr. cité, p. 72.

tation de la poésie naturaliste (1), et toute la critique admire avec lui, à moins qu'elle ne les déplore, ces pages ardentes et sensuelles, écrites en phrases rimées. Car, comme Jules Lemaître le remarquera bientôt (2), les vers de Maupassant sont « des vers de prosateur ».

Ces vers évoquent-ils ceux de Bouilhet ? Oui, par la solidité, la plénitude et la vigueur. Mais la variété de facture y fait défaut, et l'on n'y retrouve plus l'admirable rythme auquel tant de poèmes de Bouilhet doivent leur charme. L'auteur de *Melaenis*, s'il appartient au romantisme finissant, annonce déjà l'école parnassienne. De toutes façons, il s'astreint à une forme classique, harmonieuse et pure, d'où la recherche et le caprice sont bannis. C'est pourquoi, par exemple, les enjambements ne s'y rencontrent que par exception.

Ils sont au contraire nombreux chez Maupassant. Celui-ci, en effet, écrit en vers comme il ferait en prose, ajoutant seulement à sa phrase le nombre et la rime. Il reste un versificateur, tandis que Bouilhet était un poète.

Même différence entre eux en ce qui concerne les sujets traités. Bouilhet puise aux sources les plus diverses : dans son œuvre, les poèmes historiques avoisinent les synthèses scientifiques, et les fantaisies de circonstance ou les confessions personnelles se mêlent aux conceptions philosophiques, si bien que M. Etienne Frère n'y a pas compté moins de 138 thèmes distincts (3).

Tandis que la harpe éolienne de Bouilhet vibre ainsi à tous les souffles, la lyre de Maupassant apparaît comme monocorde. Elle retentit d'un son intense et pénétrant, mais unique : la note sensuelle. Rarement dissemblance entre deux auteurs les sépare autant l'un de l'autre.

Dans son œuvre versifiée, Maupassant ne trahit donc rien, ou presque rien, des leçons de Bouilhet. Non qu'il

(1) Feuilleton du *Voltaire*, 25 mai 1880.
(2) *Revue bleue*, 29 novembre 1884, reproduit dans *Les Contemporains*, t. I, p. 304.
(3) E. Frère, *Louis Bouilhet*, p. 156.

les ait « mal comprises » (1), mais son tempérament littéraire lui interdisait de les mettre en pratique. C'est pourquoi (et ne faut-il pas retenir ceci comme un aveu ?) il ne jugea pas opportun de joindre le nom de Bouilhet à celui de Flaubert dans la dédicace de son recueil *Des Vers.*

Il a d'ailleurs indiqué lui-même d'une façon précise ce qu'il devait au poète. Dans la préface de *Pierre et Jean* il écrit :

Bouilhet... à force de me répéter que cent vers, peut-être moins, suffisent à la réputation d'un artiste, s'ils sont irréprochables et s'ils contiennent l'essence du talent et de l'originalité d'un homme même de second ordre, me fit comprendre que le travail continuel et la connaissance profonde du métier peuvent, un jour de lucidité, de puissance et d'entraînement, par la rencontre heureuse d'un sujet concordant bien avec toutes les tendances de notre esprit, amener cette éclosion de l'œuvre courte, unique et aussi parfaite que nous la pouvons produire.

Soulignons les termes significatifs de ce passage : l'œuvre parfaite consiste en l'œuvre courte, à laquelle conduit une connaissance profonde du métier ; d'autre part, elle suppose un travail continuel qui réalise peu à peu cette science du métier, en même temps qu'il dégage l'originalité et l'essence du talent.

Voilà ce que Bouilhet apprenait à Maupassant. Il a donc contribué, pour sa part, à l'éclosion et au développement des qualités de premier ordre qui font de *Boule-de-Suif* et de quelques autres nouvelles des chefs-d'œuvre.

Pourtant quelle doctrine Flaubert, à son tour, durant les années 1870-1880, a-t-il inculquée à son « disciple » ? Il lui répétait l'aphorisme de Buffon que le génie est une longue patience et lui recommandait de se montrer original en recherchant dans les choses un aspect caractéristique inaperçu jusque-là.

Les deux enseignements sont identiques, encore que

(1) Voir Ed. Maynial, *La Jeunesse de Flaubert*, éditions du *Mercure de France*, 1913, p. 332.

celui de Flaubert ajoute à celui de Bouilhet. Or, comme Maupassant fut surtout l'élève de Flaubert, on se demande s'il n'a pas, dans son manifeste de 1888, donné à Bouilhet un peu de ce qui revenait à son maître véritable. Quoi qu'il en soit, ses souvenirs paraissent sûrs et son témoignage ne trahit aucune hésitation. Il faut en conclure qu'il fut initié par Bouilhet à une doctrine dans laquelle Flaubert devait ensuite le confirmer.

En définitive, il ne semble pas que Bouilhet ait exercé sur Maupassant une influence sensible, en ce qui concerne l'art et le talent littéraires. Mais quant à la pensée ? Un fait mérite ici d'être pris en considération.

Maupassant, autant qu'il est permis de le savoir, n'a jamais éprouvé de bien vifs sentiments religieux. Dès sa jeunesse, il manifesta sur ce point quelque scepticisme. C'est ainsi qu'à l'occasion du mariage d'une de ses parentes, il avait composé certaine poésie qui contribua, pour une bonne part, à le faire congédier du séminaire d'Yvetot, où il ne voyait

Que soutanes et que surplis.

Si loin que je me souvienne, avouait-il un jour à M. Hugues Le Roux, je ne me rappelle pas d'avoir jamais été docile sur ce chapitre. Tout petit, les rites de la religion, la forme des cérémonies me blessaient. Je n'en voyais que le ridicule (1).

Par la suite, plusieurs de ses nouvelles trahissent une pensée affranchie de la croyance aux dogmes, en même temps qu'elles accusent une indubitable ironie à l'égard du culte. Rappelons dans ce genre *Mon oncle Sosthène*, que déjà nous savons être de 1882, et *La Confession de Théodule Sabot*, qui date de 1883. Puis bientôt, à partir de 1886, dans *Un cas de divorce*, par exemple, Maupassant montre une tendance de plus en plus marquée à instruire « le procès de Dieu ». Il ne se révèle pas athée, mais volontiers il reprendrait pour son compte la formule proudho-

(1) H. Le Roux, *Portraits de Cire*, 2e édition, Lecène et Oudin, 1891, p. 84.

nienne : « Dieu, c'est le mal. » Ainsi, par l'intermédiaire de *Moiron* (1887) et de l'*Inutile beauté* (1890), s'achemine-t-il à *l'Angelus*, ce roman inachevé qui devait nier la Providence.

Or, cette attitude rationaliste, si elle s'explique par le caractère de l'écrivain et davantage encore par l'éducation première qu'il avait reçue, n'aurait-elle pas été corroborée par Bouilhet ? De celui-ci l'on sait l'irréductible et constante aversion contre toute foi. Il a symbolisé ses idées à ce sujet dans la quatrième partie de *L'Abbaye*, où il engage la nature à recouvrir enfin de végétations les restes d'un temple ruiné par le temps. Maupassant admirait ce poème. A quel titre ? Et du poète à l'agonie, luttant pour la défense suprême de ses opinions, il conservait une image vivante. N'est-ce pas que les entretiens que jadis, vers sa dix-huitième année, il avait eus avec Bouilhet avaient laissé dans son cerveau une empreinte profondément gravée ?

Maupassant projetait d'écrire sur Bouilhet « une longue étude accompagnée de nombreuses citations ». Les citations, nous les avons retrouvées. Quant à l'étude, nous savons assez comment il procédait en pareil cas, pour être sûr qu'il en aurait emprunté les éléments aux trois chroniques : *Louis Bouilhet*, *Poètes* et *L'Amour des poètes*. Ce sont ces matériaux que nous avons essayé de remettre sous les yeux du lecteur.

A. GUÉRINOT.

LE MENEUR DE CHÈVRES[1]

—

XXI

CHEZ LE « TRANSPORT OFFICER »

A l'idée de repartir pour son pays, Cadéac ne se tenait plus de joie. Tout en cheminant, il levait la canne en l'air et esquissait un pas de danse, malgré sa jambe gauche.

— *Diou bibant !* faisait-il. Cette fois, je vais jusqu'à Pouyastruc embrasser la vieille *mama !*

Angelelli ne marchait pas, il volait. Tout son visage rayonnait. Les châtaigniers se rapprochaient. Il les touchait et leur ombre tutélaire s'épandait déjà sur lui.

Pour Sénectaire, chose curieuse, il n'avait pas été besoin de rien lui expliquer. Il avait compris que le lieutenant Smith le renvoyait en Auvergne et il précédait les autres, avec ses grandes jambes.

— Quand je te le disais, déclarait le Gascon à Lagnel, en lui montrant Sénectaire : il n'est pas encore arrivé et il entend déjà!

La satisfaction de Lagnel était moins vive. Ce premier voyage lui causait une certaine appréhension. Il avait peur de ne pas réussir et il supputait les difficultés qui l'attendaient.

Tout en bourrant vivement ses deux musettes, Cadéac remarqua l'air préoccupé de Lagnel :

—*Eh bé*, quoi, mon vieux ? Tu fais encore la mauvaise

(1) Voy. *Mercure de France*, nos 573 et 574.

figure ? Tu vas entreprendre un petit voyage, en amateur, et tu n'es pas content ?

— Je crains de ne pas ramener assez de chèvres.

— As pas peur ! Du moment que tu les payes sans marchander, tu en trouveras tant que tu voudras. Le difficile n'est pas d'en ramener, mais de savoir comment tu les ramèneras. Il est certain que tu n'es pas encore à la coule. Je te conseille, pour le première fois, de ne pas partir tout seul, mais de prendre avec toi deux Hindous. Ils ne sont pas toujours commodes. Pourtant, tu serais trop embarrassé autrement. Ils t'aideront.

— Comment te débrouilles-tu, toi ? Tu prends aussi des Hindous ?

— Oh ! moi ! Je n'aime pas leur compagnie et je préfère travailler seul. Voilà comme je procède. Je choisis une vallée des Pyrénées. Je passe dans toutes les fermes, je vois les bergers et je fais mon prix avec eux pour tant de chèvres. Puis, je leur donne rendez-vous, telle heure, tel jour, à la gare principale. De tous côtés, ils me conduisent leurs biques. Je les paye, j'embarque mes chèvres dans un wagon que j'ai réquisitionné, et en route pour Marseille ! Quand tu seras au courant, tu pourras faire comme moi. Pour la première fois, je te le répète, il vaut mieux que tu sois accompagné par deux boys hindous.

Pendant que Cadéac parlait, Angelelli avait terminé ses préparatifs et, une besace poilue sur le dos, une gourde en peau de bouc sur le flanc, il tendait la main aux trois autres :

— Adieu !

— Déjà ? Tu t'en vas déjà ? fit Lagnel.

— Bateau !

— De quelle classe est-il, ton bateau ? demanda Cadéac.

Mais le Corse ne lui répondit pas. Il avait filé comme l'éclair.

Sénectaire ne tarda pas à être prêt à son tour. Il avait

gonflé trois musettes avec des provisions et mis en bandoulière une couverture. Énorme et gigantesque, il riait dans sa barbe, et, serrant les mains de Lagnel et de Cadéac, il leur dit de sa voix flûtée :

— Au revoir, les amis !

Puis, quand il fut dehors, il écarta le pan de la tente et, secouant la perche de bambou, il leur cria :

— Amusez-vous bien !

— Tu vois, s'ils sont pressés, dit le Gascon à Lagnel. Je comprends ça, d'ailleurs. Je vais en faire autant.

Cadéac boucla ses musettes, roula une couverture, et dit :

— Tu viens avec moi, *gouyat ?*

— Où ça ?

— Mais chez le « transport officer », où nos deux lascars sont déjà. On nous donnera notre argent, nos feuilles de route et nous n'aurons plus qu'à prendre la fille de l'air. A quelle heure pars-tu ?

— J'ai bien envie de ne partir que demain matin. Aix est si près ! Je n'avance rien en y arrivant dans la soirée.

— Comme tu voudras. Moi, je vais voyager toute la nuit. Je serai dans la journée seulement à Tarbes. *Milo dious !* c'est loin. Mais, quand on y est, on ne voudrait plus s'en aller.

Tout en fredonnant *Beth ceü de Paü*, le Bigourdan jeta sur son dos ses musettes, mit sous son bras gauche la couverture et, ramassant sa canne :

— Tu coucheras donc encore ici ce soir ? Ça ne t'empêche pas de venir au bureau tout de suite.

Les deux amis sortirent et se dirigèrent vers la tente du « transport officer » qui se dressait non loin de la porte d'entrée.

Devant cette tente, sur un tableau noir, des lignes en caractères hindoustanis étaient tracés à la craie. Des soldats hindous, en particulier des « supply men » ou auxiliaires ravitailleurs, les lisaient à haute voix, avant de

sortir et d'aller errer dans les rues de Marseille ou s'asseoir sur les parapets de la Corniche.

— C'est le communiqué, dit Cadéac.

Ils pénétrèrent sous la tente où un sous-officier anglais manipulait une petite imprimerie de campagne, aidé par deux Hindous aux doigts agiles.

Dans le fond, assis devant une table pliante chargée de quelques papiers et d'une théière, le « transport officer » buvait lentement à une tasse. Ses yeux sourirent derrière ses lunettes cerclées d'or à la vue des deux soldats français qui le saluaient.

— *Hello* ! fit-il. *You are « officers commanding goats » too* (1) ?

Cadéac ne comprit pas la phrase humoristique de l'Anglais qui l'appelait, lui et Lagnel : « des officiers commandant les chèvres », mais il saisit au passage le mot *goats* et il le répéta complaisamment :

— *Goats ! Goats !*

— *I thought I knew you. Your two mates have already come. I am going to make out your railway warrant. Sit you down* (2).

Comme les deux Français restaient debout, l'officier leur désigna du geste une caisse, en répétant :

— *Sit you down.*

Il prit ensuite un carnet à souches, remplit deux feuilles vertes, les détacha et, les donnant à Cadéac et à Lagnel :

— *This is four quid each for exces. As for the goats, I am going to give you each a cheque of forty quid* (3).

Il tendit aux Français deux billets de cent francs, puis deux chèques et demanda :

— *No boys ?* (4)

(1) Vous êtes aussi des « officiers commandant les chèvres » ?
(2) Vous, je vous reconnais. Vos deux camarades sont déjà passés. Je vais vous faire vos feuilles de route. Asseyez-vous.
(3) Voilà cent francs chacun pour vos frais. Pour les chèvres, je vous fais un chèque de mille francs chacun.
(4) Vous ne voulez pas de boys ?

Cadéac répondit en levant en l'air deux doigts :

— Si. Mon camarade aurait besoin de deux boys avec lui.

L'officier sortit, avisa deux Hindous parmi ceux qui se tenaient devant le tableau noir et les appela :

— Kirpal ! Abdul Razad !

Aussitôt les interpellés s'avancèrent, la main au turban.

L'officier échangea avec eux quelques mots dans leur langue, puis, rentrant sous sa tente, il les laissa avec les Français qui l'avaient suivi dehors.

Le Gascon, poussant les boys vers Lagnel, s'exclama :

— Prends tes deux colis, à présent ! Ils sont à toi ! Tu peux être tranquille, ils ne te quitteront pas plus que ton ombre. Pour moi, je vais à la gare. En passant, je télégraphierai à Miniquette qui est placée à Tarbes pour qu'elle vienne m'attendre. Au revoir, l'ami. Surtout, je te le recommande : ne t'en fais pas ! C'est une promenade que notre métier. Tu m'en donneras des nouvelles, dans huit jours ou dans quinze, quand nous nous retrouverons. Au revoir, *gouyat !*

Et il partit, toujours riant, sa petite moustache plus retroussée que jamais et son bâton sonnant joyeusement sur la terre.

XXII

LES BOYS

Lagnel, un peu interloqué par le rapide départ de Cadéac, se retrouva seul avec ses deux boys, qui, impassibles, attendaient ses ordres.

C'étaient deux jeunes gaillards, presque noirs, la barbe courte, les yeux rusés sous des sourcils rejoints. Un lourd turban jaune cachait leurs oreilles. Des vestes khaki flottaient sur leurs torses maigres. Leurs pantalons coupés court au-dessus du genou laissaient voir une peau brune qu'enserraient plus bas des bandes d'étoffe.

Devant l'aspect, à la fois sauvage et étriqué, de ceux qui allaient être ses compagnons de voyage, Lagnel se demanda une minute s'il ne ferait pas mieux de partir seul. Mais il se vit parcourant les rues d'Aix avec deux serviteurs, presque deux esclaves, et cela le flatta. Il pensa à la tête que feraient ses bons camarades et Clara elle-même quand il traverserait le cours Mirabeau, flanqué de ses Orientaux.

Il fit signe aux boys de le suivre et s'achemina vers sa tente.

En passant, il salua M. Ducange qui lisait, le dos contre un arbre, au soleil.

— Bonjour, monsieur Ducange.

— Tiens, c'est vous ? Et où allez-vous, avec ces boys ?

— Je pars pour une tournée. Je vais chercher des chèvres à Aix.

— Ah ! Et vous les emmenez comme rabatteurs ?

— Justement.

— Je vous souhaite bien du plaisir. Vous ne vous ferez pas comprendre facilement de ces deux-là. Ce sont des musulmans du Nord. Ils vous donneront aussi des ennuis pour la nourriture.

— Vous croyez ?

— On voit bien que vous ne les connaissez pas. L'Hindou doit partout se suffire à lui-même, et refuser, même lorsqu'il a très faim, les vivres qu'on lui offre. La religion leur défend encore de tolérer que n'importe qui effleure n'importe quoi de leurs ustensiles ou de leurs aliments. Voilà deux choses qu'il ne vous faudra pas oublier. Arrangez-vous pour que vos boys emportent leur nourriture et pour qu'ils puissent la préparer loin de vos yeux.

— Je ferai tout mon possible. Mais j'espère que, de leur côté, ils y mettront de la bonne volonté.

— N'y comptez pas trop. Je vais, cependant, leur faire la leçon.

Et, s'adressant aux Hindous dans leur langue, l'interprète leur parla longuement.

Les boys répondirent en se frappant la poitrine.

— Voilà qui est à peu près entendu, reprit M. Ducange. Je leur ai recommandé de vous obéir en tout et pour tout. De plus, ils auront avec eux les provisions nécessaires. Vous n'aurez pas à vous inquiéter de leurs repas.

— Je vous remercie, monsieur Ducange.

— Maintenant, un dernier conseil: surveillez bien leurs mains.

— Leurs mains ?

Lagnel regardait les mains longues et fines, aux ongles roses dans la chair brune, des deux Hindous, et il ne leur découvrait rien d'extraordinaire.

L'interprète éclata de rire :

— Eh oui ! Ce sont d'habiles escamoteurs !

— Ah! bon ! Je me méfierai. Au revoir, monsieur Ducange.

— Au revoir, mon ami, et bon voyage!

Lagnel et les boys arrivèrent à la tente des chevriers. Là, les Hindous s'accroupirent, dans le fond, comme s'ils avaient été chez eux, et ne bougèrent plus, tandis que Lagnel poursuivait ses préparatifs.

Quand il les eut terminés, l'envie le prit, puisqu'il ne partait que le lendemain, d'aller se promener dans Marseille, et, puisqu'il avait de l'argent, d'y faire un bon repas au restaurant et une petite tournée aux vieux quartiers.

Il décrocha un bâton pendu au bambou du milieu et dit adieu, du geste, aux Hindous.

Mais ceux-ci, qui paraissaient abîmés dans leurs méditations, se levèrent aussitôt et lui emboîtèrent le pas.

— Ah çà ! mais! qu'est-ce qu'il vous prend ? dit Lagnel en s'arrêtant.

Les autres s'arrêtèrent également et, à ses paroles courroucées, répondirent sur un ton doucereux.

Il démêla dans leur discours : *sahib* et *Marseille*.

— Ah oui ! Vous voulez faire un tour à Marseille, comme le sahib ? Après tout, si le cœur vous en dit !

Et Lagnel sortit du camp, accompagné par les deux boys, dont les visages, dans le soir qui venait, s'assombrissaient encore.

Avenue du Prado, un tramway passait. Il le prit. Les Hindous se trouvèrent debout à ses côtés.

— Ces messieurs sont avec vous ? demanda la receveuse.

— Il paraît ! maugréa Lagnel en payant les trois places.

Il descendit sur la Cannebière. Les boys en firent autant. Graves et le pas élastique, ils le suivaient sans jamais le perdre de vue. Insensibles aux spectacles de la rue, aux lumières des magasins qui s'allumaient, aux passants qui se pressaient, ils s'attachaient à lui comme deux chiens fidèles et il les sentait toujours dans son sillage.

Lagnel parcourut ainsi une fois ou deux la Cannebière et la rue Saint-Ferréol.

C'était l'heure où la foule envahit les cafés, défile devant les étalages, prend d'assaut les tramways, s'agite, bavarde et déferle, comme une mer vivante prolongeant l'autre qui s'endort, là-bas, au ras des quais devenus sombres et silencieux.

Lagnel n'éprouvait pas à sa promenade le plaisir qu'il espérait.

— Ce sont ces escogriffes qui m'embêtent, se disait-il.

Il songea qu'il était descendu en ville pour dîner et il s'achemina vers un restaurant du cours Belzunce.

Sur la porte, qu'incendiaient des globes électriques, les deux Hindous s'arrêtèrent et parurent se consulter, les yeux clignotants.

Leur hésitation fut de courte durée et Lagnel, qui se croyait enfin débarrassé d'eux, les vit s'installer à sa table, toujours graves, mais donnant bientôt des signes d'un violent dégoût.

Un garçon venait de passer près d'eux avec une assiette de viande fumante.

Ce dégoût se renouvela chaquefois que Lagnel leur fit présenter des aliments. A la vue des portions découpées, ils faisaient d'horribles grimaces, ouvraient la bouche comme s'ils allaient vomir et repoussaient tout ce que le garçon leur tendait.

— Mangez, voyons, mangez, disait Lagnel.

— Du ragoût de mouton, disait le garçon, rien de meilleur.

Les Hindous se tortillaient sur leurs chaises pour se soustraire au voisinage et à l'odeur des plats, mais sans se résoudre à quitter Lagnel.

Celui-ci, comme les clients s'amusaient beaucoup de ses bizarres convives et de son embarras, se hâta d'expédier son repas et de lever le siège.

Les deux autres le lâchant moins que jamais, il résolut de les semer.

Il eut beau, dans cette intention, presser le pas, se perdre dans la foule, traverser un café : les Hindous, sans paraître s'apercevoir de son manège, se précipitèrent à sa suite, le retrouvèrent au plus épais d'un attroupement et le rejoignirent à sa sortie du café

Tous trois arrivèrent ainsi au bas de la Cannebière. Lagnel, de guerre lasse, s'était résigné à la compagnie des deux boys. De les sentir toujours derrière lui, il avait perdu toute envie de se distraire. Il se dirigeait machinalement, par le quai des Belges, vers les vieilles rues du quartier de la mairie. Mais ni leur animation, ni les appels des filles, ni le flamboiement des bars ne parvinrent à chasser sa mauvaise-humeur. La joie des bandes de matelots et de soldats qui chantaient en montant du Port lui fit trouver plus maussade sa promenade :

— Il n'y a pas moyen de s'amuser, ronchonnait-il, quand on traîne avec soi des animaux pareils.

Une dernière fois, il se retourna et vit les yeux ardents des boys braqués sur lui.

Cela devenait une obsession.

Il décida de rentrer au parc Borély.

Sur le tramway, comme à l'aller, les Hindous furent debout à ses côtés et, quand il pénétra sous sa tente, ils s'y glissèrent sans bruit.

XXIII

UN IMBÉCILE

Lagnel dormit mal, cette nuit-là.

A chaque instant, il croyait voir briller dans l'ombre les yeux des Hindous dont il devinait la présence sur les lits de Sénectaire et d'Angelelli.

Il avait pris la précaution de rouler sa veste, qui contenait son argent, sous sa tête. Mais il n'était pas rassuré et c'est avec soulagement qu'il vit le jour se lever.

Les deux boys reposaient paisiblement, enveloppés, tout habillés, dans une couverture, et leurs figures sombres enfouies à moitié dans leurs turbans.

Au premier mouvement de Lagnel, ils furent debout et le saluèrent d'un obséquieux :

— *Talaam, sahib !*

— *Salaam ! salaam !* répondit Lagnel.

Tout en s'habillant, il les dévisageait.

Depuis la veille qu'il les traînait avec lui, il n'avait remarqué aucune différence entre l'un et l'autre, tant, par le costume, la taille, la couleur de la peau ils lui paraissaient semblables.

— Il faut pourtant, se disait-il, que je sache à qui j'ai affaire.

Il fit un effort pour se rappeler les noms que le « transport officer » avait prononcés et demanda :

— Kirpal ?

Aussitôt, l'un des boys tressaillit, eut une grimace qui voulait être aimable et répondit :

— Sahib ?

— Ah ! Ah ! fit Lagnel. Voilà donc Kirpal.

Un nouvel effort de mémoire et l'autre nom lui revint :

— Abdul Razad ?

Grimace du second boy, qui proféra :

— Sahib ?

— Ça va bien. Maintenant, je vous reconnaîtrai.

Il avait constaté que Kirpal avait le teint un peu plus olivâtre que son compagnon et qu'il lui manquait deux dents à la mâchoire supérieure.

Pendant que Lagnel achevait de s'habiller, Kirpal et Abdul Razad s'absentèrent à tour de rôle, pour faire leur prière matinale et pour s'équiper d'un sac tyrolien, qui paraissait fort lourd et qui contenait leurs provisions. Ils prirent aussi un bâton, un manteau caoutchouté et une couverture.

Bientôt tous trois quittèrent le camp, montèrent en tramway et gagnèrent la gare.

Avant d'entrer, Lagnel jeta un coup d'œil sur l'arbre au pied duquel le lieutenant Smith l'avait trouvé. Il mit beaucoup de gratitude dans ce regard. N'était-ce pas là qu'avaient commencé les événements qui le ramenaient aujourd'hui à la gare ?

Il fit timbrer sa feuille de route et prit place dans un wagon de troisième classe du train d'Aix.

Le compartiment était déjà occupé par trois tirailleurs algériens, chéchias rouges sur des crânes rasés, vestes bleues à parements jaunes, et par un fantassin français, à barbe grisonnante, qui lisait le journal, dans un coin.

Les tirailleurs et les boys, assis les uns en face des autres, s'étaient départis de leur impassibilité habituelle pour s'examiner avec étonnement. Arabes et Hindous s'apercevaient que, malgré la différence de la race et du costume, ils avaient les mêmes croyances, puisque leurs barbes étaient taillées suivant les prescriptions du Prophète.

Le plus âgé des tirailleurs, dont une balafre déchirait

la joue et dont la poitrine s'ornait de deux médailles coloniales, dit, à la fin :

— *Insh'allah !*

— *Insh'allah !* répétèrent les Hindous.

Alors, les uns et les autres se tendirent la main droite, se la serrèrent, la portèrent à leur bouche, puis rentrèrent dans leur indifférence.

Le train siffla et s'ébranla.

Le soldat français à barbe grisonnante, qui lisait dans son coin, se tourna à ce moment vers Lagnel et, désignant de la tête les Hindous :

— Ils sont avec toi, ces deux-là ? dit-il brusquement.

— Oui, répondit Lagnel, en considérant son interlocuteur, dont l'œil bleu, sous des sourcils en broussaille, avait une expression à la fois soupçonneuse, rude et bonne.

Celui-ci reprit d'un trait, avec un fort accent provençal :

— On en verra de toutes sortes, pendant cette guerre. Moi, je dis que, si ça continue, on se demandera où sont passés les Français. Je viens de traverser Marseille. Rien que des étrangers, coquin de sort, des noirs, des jaunes, de toutes les couleurs ! Sur le port, dans les rues, tu entends toutes les langues, excepté la nôtre. J'ai failli manquer mon train parce qu'une file interminable d'Asiatiques traversait la Cannebière. Avec leurs chapeaux pointus et leurs petits paquets sur le dos, ils viennent, paraît-il, prendre nos places dans les usines. Si c'est ça qu'on a voulu obtenir, on a réussi : La France n'est plus la France ! Elle est aux Sénégalais, aux Annamites, aux Chinois ou aux Arabes, mais pas aux Français !

A ces derniers mots, le plus âgé des tirailleurs, qui paraissait absent comme ses compagnons, darda des yeux de flamme, ouvrit la bouche et, découvrant de redoutables dents pointues sous sa courte moustache noire :

— Dis donc, toi ? Fais attention. Les Arabes sont Français autant que toi !

L'autre se dérida :

— Bravo, l'Arbi ! Tu as raison. Je parle des étrangers, qui viennent travailler, enlever le pain des Français, pendant que nous nous battons. Toi, tu es soldat, c'est différent.

— Ah ! bon ! Je suis *tiraillour* de Charleroi, tu sauras. Tiens, regarde, coup de baïonnette boche.

Il montrait sa joue où, dans la chair brune, sa balafre s'empourpra.

— Mon vieux, tu es un brave. D'ailleurs, je peux t'en montrer autant.

Et, dégrafant le haut de sa capote, le soldat mit le doigt à la naissance du cou, sur une cicatrice à peine fermée.

— Souvenir de Dieuze, dit-il, négligemment.

Puis, s'adressant à Lagnel :

— Et alors, tu reviens de là-haut, toi aussi, comme les copains ?

— Moi ? Pas du tout .

— Ah ! Je croyais. Est-ce que, par hasard, tu n'y serais pas encore allé ?

— Non, pas encore.

— C'est bien ça ! Moi qui suis vieux, père de famille, je suis au front et un gaillard comme toi, on le garde à l'arrière !

— C'est pas ma faute.

— *Vaï !* Je sais bien : en France, c'est la faute à personne !

Et, tandis que les stations défilaient, il se répandit en récriminations, critiquant tout, le gouvernement, les députés, la société, la conduite de la guerre, et les hommes, et les femmes.

— Tu m'as l'air d'un fameux rouspéteur, lui dit Lagnel, à un moment.

— Un imbécile ! Je te dis ! Un imbécile !

Se penchant, il ajouta :

— Ecoute-moi. Entre nous, j'ai tort de me plaindre. Je pouvais rester bien tranquille. Personne ne me demandait rien. Je suis employé dans une usine, à Gardanne, et de la classe 88. On m'aurait peut-être mis pour garder les voies. Eh bien ! je n'ai pas voulu. Je me suis engagé dans un régiment d'active, pour me battre, mon vieux, oui, pour me battre ! J'ai fait la Lorraine, l'Alsace, la Meuse. Je suis entré à Mulhouse, j'en suis ressorti. Je serais encore quelque part, là-haut, si mon emphysème ne s'était réveillé. Me voilà évacué, à présent. Mais tout ce que je vois à l'arrière me dégoûte. Je vais embrasser la femme et les enfants et puis je repars. Je suis un imbécile ! Je te dis ! Un imbécile !

Il se rejeta dans son coin, se plongea dans la lecture de son journal et ne dit plus mot jusqu'à Gardanne.

Là, avant de descendre, il secoua la main de Lagnel qui s'installait dans le coin qu'il quittait :

— Ce n'est pas ici, *pichoun*, qu'il faut prendre ma place, fit-il bourru.

Et Lagnel le vit, qui, dans la foule, sur le quai, élevait jusqu'à sa barbe grisonnante un enfant qui se débattait.

XXIV

L'ARRIVÉE A AIX

Il était dix heures du matin, quand Lagnel, flanqué de ses deux gardes du corps, sortit de la gare d'Aix et prit, devant lui, l'avenue bordée de platanes dénudés à travers lesquels le ciel rayonnait.

L'automne avait éparpillé sous ses bourrasques les petits tas de feuilles mortes amassées au pied des arbres. Les pas craquaient sous ce tapis mouvant. C'était le seul bruit qui troublât l'avenue.

— Décidément, Aix n'a pas changé, se disait Lagnel.

Les boys, accoutumés au mouvement et au fracas des

rues de Marseille, regardaient avec étonnement cette ville qui paraissait à peine habitée et comme endormie dans le silence.

Les trois voyageurs allaient arriver sur la place de la Rotonde, quand un troupeau de bœufs, que des toucheurs et des chiens dirigeaient vers l'abattoir, passa en courant, dans un nuage de poussière. L'un de ces bœufs, de sa queue, frôla les Hindous.

Aussitôt les boys, pris d'épouvante, s'enfuirent du côté de la route de Marseille.

Lagnel eut beau les appeler :

— Kirpal ! Abdul Razad !

Les deux autres continuaient à galoper de toute la vitesse de leurs jambes.

Ils s'arrêtèrent enfin, à l'entrée de la route, et, quand Lagnel les rejoignit, il les trouva, qui, le turban appuyé contre le tronc d'un platane, le dos penché, vomissaient tripes et boyaux.

— En voilà une histoire ! Qu'est-ce que vous avez ? Parce qu'un bœuf vous a touchés ?

Mais, comme ils avaient encore l'air égaré, qu'ils se retournaient sans cesse pour voir si les bœufs ne revenaient pas et que leurs mains tremblaient, il les laissa tranquilles et tous trois reprirent leur marche.

Lagnel se rendait à sa chambre de la rue Vendôme, où il voulait se débarrasser de ses musettes.

Il traversa la place de la Rotonde et s'arrêta un instant devant la Fontaine Monumentale qui, par suite des pluies d'automne, laissait tomber de sa vasque de bronze des gerbes d'une eau rougie par les terres ocreuses des collines.

Au milieu d'un bassin de pourpre, les lions de pierre, bonasses et accouplés, pressaient sous leurs pattes des coquillages entr'ouverts, d'où des flots de carmin s'échappaient. Les dauphins ruisselants soufflaient des jets incarnats par-dessus la tête des enfants nus qui, à califourchon sur leurs cygnes, jouent de la conque.

Tout en haut, dominant de la sérénité de leur marbre les bruissements et les jaillissements, les trois femmes allégoriques rêvaient dans le bleu du ciel : l'Agriculture, avec son soc et ses épis faisant face à Arles, la Navigation avec son ancre, regardant Marseille, et la Justice, tournant sa balance vers Aix.

Les Hindous, qui s'étaient arrêtés en même temps que Lagnel, contemplaient aussi cette fontaine qui versait intarissablement du sang.

Derrière la Fontaine Monumentale, Lagnel donnait un coup d'œil au cours Mirabeau, où le soleil, l'été, ne pénètre jamais, tant sont épaisses les frondaisons de ses platanes et où trois autres fontaines s'élèvent, vêtues de mousses.

La vision de ces allées, là-bas, lui rappelait bien des flâneries, bien des causeries, pendant les soirées de la belle saison, quand on s'attardait, entre amis, à écouter jaser la Fontaine du Roi René, la Fontaine d'Eau Chaude ou la Fontaine des Neuf Canons.

Autour de Lagnel et des deux boys des gamins s'étaient attroupés et, le doigt tendu, ils se désignaient Kirpal et Abdul Razad :

— *Vé ! Vé !* Des Indiens !

Lagnel repartit.

En passant près du kiosque de la musique, il avisa deux figures de connaissance. C'étaient ses amis Suffren et Titou qui, assis sur un banc, bien à l'abri, et le dos au soleil, lisaient paisiblement le journal. Ils avaient leur éternelle pèlerine et leur grand chapeau.

Quand il se planta devant eux, les deux Aixois levèrent les bras au ciel .

— François ! Pas possible ! Mais d'où sors-tu ? Et quelle est cette tenue ? Nous te pensions là-haut.

— Comme vous voyez, je n'y suis pas encore, répondit Lagnel, avec un rire gêné. J'ai trouvé à m'occuper à Marseille. Je suis avec les Hindous.

— Avec les Hindous ? Alors ces deux-là sont avec toi ?

Suffren et Titou montraient les boys qui, à quelques pas, attendaient Lagnel, appuyés sur leurs bâtons.

— Oui, ces deux-là sont avec moi.

Il leur fit signe d'approcher.

Kirpal et Abdul Razad s'avancèrent, obséquieux, la main au turban en disant :

— Sahib ?

— Vous voyez ? reprit Lagnel, d'un air satisfait.

— Est-ce qu'ils comprennent le français ? demanda Suffren.

— Non, pas un mot.

— Ah ! tant mieux !

— Pourquoi ça ?

— Parce que, mon vieux François, entre nous, je ne voudrais pas les fâcher, tes Hindous, ni toi non plus. Mais ça ne m'amuserait pas de les rencontrer au coin d'un bois.

— Oui, appuya Titou, ils ont deux belles têtes de bandits.

— On voit que vous ne connaissez pas les Hindous, répliqua Lagnel, qui s'assit auprès de ses amis et qui leur servit quelques-unes des phrases retenues des discours de M. Ducange.

Les deux Aixois ne furent pas convaincus. A travers leurs réticences, on sentait qu'ils avaient le plus grand mépris pour tout ce qui les déroutait et en horreur toute nouveauté.

— Ah ! Vous êtes bien de votre pays ! fit, à la fin, Lagnel impatienté.

— Que veux-tu ? Nous n'aimons pas les étrangers, dit Suffren.

— Merci !

— Il ne faut pas prendre ça pour toi, dit Titou.

— Non, reprit Suffren. Il ne s'agit pas de toi, mais des Joyeux et des Arabes qu'on a mis à Aix en garnison. Ces gens-là rendent la ville inhabitable. Ils chassent nos femmes et nos filles dans les rues, ils se battent entre eux,

quand ils n'ont plus de civils à bousculer. Aix n'est plus Aix. C'est une cité d'Afrique, où le militaire est roi. Le soir, à cinq heures, quand les chéchias, par les rues du Louvre et d'Italie, envahissent le cours Mirabeau, tu peux te garer. Adieu, les promenades à petits pas sous les platanes. Adieu, les verres de bière et limonade au café d'Apollon. Les tirailleurs et les Joyeux tiennent tout. Il faut leur céder le pavé. Mais laissons-les tranquilles. Parlons plutôt de toi. Dis-nous un peu ce que tu viens faire à Aix.

— Moi ? me balader !

— Pas possible ! dirent à la fois les deux autres.

— Me balader, en cherchant des chèvres.

— Ah ! c'est pour ça que tu as le béret et le bâton, comme un *cabraïré ?* demanda Titou.

— Pour ça.

Et Lagnel donna des détails sur son nouveau métier.

— Pour un veinard, tu es un veinard ! conclurent ses amis.

Lagnel s'était levé :

— Au revoir, dit-il. Nous blaguerons mieux cet après-midi. Je vais d'abord chez moi, rue Vendôme. Où serez-vous, à deux heures ?

— Au jeu de Mail. On n'y joue plus, depuis la guerre. Mais nous allons y prendre le soleil.

— C'est entendu. Au Jeu de Mail.

— Mais, François, et Clara ?

— Eh bien ?

— Faut-il lui dire que tu es ici ?

— Pas la peine. Je veux la surprendre.

Lagnel serra la main de ses amis et s'éloigna, suivi des deux Hindous, tandis que Suffren et Titou reprenaient sur le banc leur lecture interrompue.

XXV

RUE VENDOME

Pour atteindre la rue Vendôme, Lagnel n'avait que le Cours Sextius à franchir. Mais ce court trajet lui suffit pour se rendre compte des effets de la guerre sur ce coin, jadis l'un des plus animés de la ville. Toutes les boutiques étaient fermées. Les auberges de rouliers, toujours pleines auparavant de cris, de claquements de fouets et d'allées et venues d'attelages, étaient silencieuses et leurs remises s'entre-bâillaient sur l'ombre comme des tombeaux.

Quand il eut tourné la maison, ornée d'une Sainte-Vierge dans sa niche, qui fait l'angle du Cours Sextius et de la rue Vendôme, Lagnel ralentit sa marche.

Il avait devant lui, dans son entier, la petite rue inondée de soleil. Tout au fond, un mur doré paraissait la barrer. A droite, les branches d'un jardin retombaient sur un autre mur. A gauche, des maisons anciennes la bordaient. Au milieu, une femme était assise, épluchant des légumes, et deux enfants jouaient, accroupis près du ruisseau.

Une impression de calme venait de cette vieille rue où jamais une voiture ne devait passer. Lagnel éprouvait toutes sortes de sentiments qu'il ne pouvait définir à fouler de nouveau ces pavés, à retrouver ces maisons, à sentir ce soleil.

Il s'arrêta devant sa porte.

Les deux enfants, qui avaient tendu sur le ruisseau une aiguille à tricoter dont le milieu traversait un bouchon muni de palettes en carton, et qui contemplaient avec ravissement leur moulin improvisé, levèrent le nez :

— *Té ! vé ! Moussu* François !

— Bonjour, Miu ! Bonjour, Zidore ! dit Lagnel en leur tendant la main.

Mais les petits, effrayés par les Hindous qui leur souriaient d'un sourire terrible, se jetèrent dans les jupes de leur mère en criant !

— *Mama ! Mama !*

La femme, qui avait tenu la tête jusqu'alors penchée sur ses légumes, fixa les arrivants :

— Par exemple ! *Moussu* François ! C'est bien vous ?

— C'est bien moi, madame Florent. Comment vous portez-vous ?

— Oh ! moi, je vais bien. Mais...

Et la femme baissa les yeux sur ses vêtements de deuil, tandis que ses mains palpaient les tabliers noirs des enfants.

— Vous avez perdu quelqu'un ?

Elle fit oui de la tête.

— Florent ?

Deux grosses larmes roulèrent sur ses joues et ses bras serrèrent plus fort les enfants contre ses jupes.

— Excusez-moi, reprit Lagnel. Je ne savais pas.

Miu et Zidore, voyant leur mère pleurer, éclatèrent en sanglots :

— Papa ! Papa ! criaient-ils.

Lagnel, hésitant, demanda :

— Et... il est mort... là-haut ?

— Oui, des premiers.

— Quel dommage ! Un si brave homme !

— Ah ! vous pouvez le dire !

De nouvelles larmes envahirent les yeux de M^me^ Florent qui ajouta, d'un ton changé :

— Mais vous, vous revenez, comme ça ?

— Oh ! pas pour longtemps ! Je suis de passage.

— Aussi, je me disais ! C'est pas possible...

La veuve regardait Lagnel et, devant le muet reproche de ce regard, il ouvrit la porte et monta chez lui.

Son premier soin, en entrant dans sa chambre, fut de

se débarrasser sur une chaise de ses musettes, de sa couverture et de son bâton.

Puis il jeta un coup d'œil autour de lui. Rien n'avait bougé. Une fine poussière couvrait seulement les « mallons » rouges, la table et l'armoire. Mais la tapisserie à fond bleu et losanges dorés était toujours la même, ainsi que son lit sur lequel était étendue la couverture faite par Clara à l'aide de carrés d'étoffe de toutes les couleurs.

L'air sentait à la fois le renfermé et la lavande, dont des bouquets achevaient de se dessécher dans des vases de verre sur la cheminée.

Lagnel ouvrit la fenêtre.

Il avait hâte de revoir cet horizon familier devant lequel il s'attardait, les soirs d'été, avant la guerre. Là, non plus, rien n'avait changé. L'automne avait seulement éclairci le paysage. De l'autre côté de la rue, le jardin de la maison Baille s'offrait comme auparavant, puis, cette maison, puis, les toits du pavillon Vendôme, enfin la grande allée de platanes de la montée d'Avignon qui se perdait dans la campagne et dans le ciel.

Un violent courant d'air l'arracha tout à coup à sa contemplation.

Il se retourna et, sur la porte, il vit Kirpal et Abdul Razad. Les deux boys attendaient, légèrement courbés en avant, les yeux mi-clos, la bouche en cœur, en proférant leur éternel :

— Salaam, sahib !

— Ah ! c'est vrai ! dit Lagnel, pris d'une subite colère. Vous voilà encore, vous autres ? Vous ne pouvez donc pas me laisser tranquille un instant ? Je vous avais bien oubliés !

Les deux autres refermèrent la porte et déposèrent leurs sacs sur la table.

— C'est ça, ne vous gênez pas ! Installez-vous ! Vous êtes chez vous ! continuait Lagnel.

Les boys, sans s'émouvoir autrement, tiraient de leurs

sacs toutes sortes d'objets. Kirpal plongeait ses longues mains et tendait des boîtes et des paquets à Abdul Razad qui soufflait, chaque fois, sur la table et y procédait à de savants alignements.

— *Atta !* disait Kirpal, en passant à son camarade des morceaux de viande de chèvre, tout saignants et soigneusement entourés d'un linge.

— *Dhal !* reprenait-il, en manipulant des paquets de légumes secs.

Il sortait ensuite des boîtes en fer blanc hermétiquement soudées :

— *Ghi !*

Du sucre, dans du papier :

— *Gur !*

Du safran, en petits sachets :

— *Curcuma !*

Venaient encore de la farine pour le *chouppatti*, des racines blanches de gingembre, du thé, du sel, des piments dans une enveloppe fine et friable, et les ustensiles les plus divers : fioles, bâtons, rouleaux, entonnoirs, marmites de fer et gobelets de cuivre.

Devant cet amoncellement, qui faisait ressembler sa table à un étalage, la mauvaise humeur de Lagnel était tombée. Il ne pouvait s'empêcher de sourire à l'idée du contraste que formaient sa chambre et les deux Orientaux.

Ceux-ci, tout en dégonflant leurs sacs, surveillaient chaque mouvement de Lagnel. Maintenant que leurs objets étaient rangés sur la table, ils jetaient des regards inquiets autour d'eux, non pour détailler le mobilier, mais pour trouver un coin où se soustraire au voisinage de Lagnel.

Soudain, leurs yeux de bêtes traquées changèrent d'expression. Ils venaient de voir, du côté opposé au lit, une petite porte vitrée. Kirpal se précipita, l'ouvrit et interpella joyeusement son compagnon en lui montrant une

cuisine qui prenait jour sur la cour. Dans la cheminée basse, un trépied soutenait une marmite, des fagots de bois étaient entassés dans un coin et des casseroles pendaient aux murs.

En un clin d'œil, les Hindous prirent la table chacun par un bout et la transportèrent dans la cuisine. Là, fermant la porte, ils se mirent à préparer leur repas, sans plus s'occuper de Lagnel.

Un moment interloqué, celui-ci se rappela ce que l'interprète lui avait dit sur les ennuis qu'il aurait avec les Hindous pour la nourriture.

— Après tout, s'ils veulent s'enfermer pour manger, qu'ils s'enferment ! Je vais en profiter pour les lâcher.

Et, tandis qu'à travers la vitre, il voyait les boys apprêter leurs aliments, allumer le feu et écraser sous un rouleau de bois des piments, du riz et des lentilles dont ils faisaient une sorte de pâte, Lagnel prit son bâton et gagna la porte.

XXVI

LA MEMSAHIB

En bas, Lagnel revit les petits Miu et Zidore, qui, leur mère rentrée, s'étaient remis à faire tourner sur le ruisseau le bouchon à palettes de carton autour de l'aiguille à tricoter.

— Eh bien ! ça marche, le moulin ?

— Y a pas assez d'eau, autrement il *virerait* plus fort, répondit Miu.

Il leur donna deux sous à chacun.

— *Marci, moussu* François !

Lagnel alla manger dans une auberge de rouliers du cours Sextius, où il se trouva seul à la vaste table de chêne, sur laquelle sonnaient, naguère, tant de poings armés de verres débordants. Le patron et le garçon étaient soldats. Il ne restait que la patronne qui se tenait invisible, à la cuisine, et une servante maussade.

— Où sont passés les habitués ? demanda Lagnel.

— Où voulez-vous qu'ils soient passés ? répondit la servante. Ils sont à la guerre, pardi !

Son repas expédié, Lagnel se dirigea vers la place de la Rotonde. Il voulait y voir Clara, qui ne pouvait manquer de la traverser,lorsque la sirène de la manufacture d'allumettes sifflerait, à deux heures moins le quart, pour la rentrée des ouvrières.

Il avait encore devant les yeux la scène de la gare d'Aix et, dans les oreilles, les mots aigres-doux échangés à la buvette et sur le quai. Mais il espérait que son amie serait revenue à de meilleurs sentiments et qu'elle manifesterait quelque plaisir de le retrouver.

Il s'assit sur un banc de pierre, à côté de la grande croix de la Mission et regarda un instant le long Christ blanc effondré sur la croix rouge. Déjà, autour de lui, quelques allumettières, à pas comptés, descendaient vers la manufacture.

Il n'y avait plus, avec elles, ces bandes de jeunes gens qui papillonnaient, riant, chantant et plaisantant. En cheveux,quelques-unes vêtues de deuil,elles se donnaient le bras et bavardaient, mais sans l'entrain d'autrefois.

— *Té ! Vé !* Lagnel ! s'écria l'une d'elles.

Lagnel, qui avait vu Clara au milieu d'un groupe, s'était levé et s'avançait.

Clara, à l'exclamation de sa compagne, avait reconnu à son tour son ami et, très étonnée, elle le regardait venir.

— Bonjour, Clara, dit Lagnel.

— Toi, à Aix ? répondit l'allumettière en se campant devant lui, les mains sur les hanches.

Elle était en tablier de travail, un réticule passé au bras, ses peignes scintillant au soleil dans son casque de cheveux noirs, l'œil enflammé et les narines frémissantes.

— Mais oui, moi, à Aix, répondit Lagnel, en s'efforçant de sourire et de garder un ton conciliant. Ça te surprend ?

— Ça me suffoque !

Sa voix vibrait de colère et les autres allumettières, surprises de la tournure que prenait la conversation, s'étaient écartées.

— Tu es donc toujours fâchée ? reprit Lagnel.

— Certainement.

— Pourtant...

— Dis-moi un peu ce que tu viens faire ici. Il me semble que ce n'est guère ta place.

— Je viens chercher des chèvres.

— Des chèvres ?

— Oui, des chèvres pour l'armée hindoue.

— Allons donc ! Tu me prends pour une *fadade* (1) ?

— Je t'assure...

— Ce n'est pas un métier de soldat.

— Mais si ! Je suis envoyé par les Anglais pour ramener des chèvres aux Hindous qui sont à Marseille.

— C'est pour ça que tu as le béret et le bâton, comme les *cabraïré ?*

— C'est pour ça.

— Eh bien, pour être complet, il te manque quelque chose.

— Quoi donc ?

— Le fifre, pardi ! Mais, tu n'en as pas besoin. Tu es assez fifre toi-même !

Clara éclatait d'un rire sarcastique et montrait du geste à ses compagnes Lagnel interloqué.

— Regardez-le, ce long pendu, ce saute-aux-prunes, ce dépendeur d'andouilles ! Il vient à Aix pour chercher des chèvres ! Pendant que nos frères, nos maris, nos amis sont là-haut, en train de souffrir, de mourir peut-être, monsieur se promène, la canne à la main ! Tu n'as pas honte, dis ?

— Clara, je t'en prie...

Lagnel, qui sentait la colère le gagner, mais qui voulait se contenir, essayait encore d'amadouer son amie. Il

(1) Idiote.

voyait sur lui les yeux moqueurs des allumettières, qui se poussaient du coude.

— Ecoute-moi, Clara...

— Rien du tout ! Quand on est taillé comme toi, ce n'est pas pour conduire des chèvres !

A ce moment débouchèrent du cours Sextius, guidés par Miu et Zidore qui galopaient devant eux et suivis par d'autres gamins qui piaillaient, les deux Hindous.

Dès qu'ils aperçurent Lagnel, ils manifestèrent leur joie en gesticulant et en disant :

— Talaam, Sahib !

Comme ils virent que Lagnel parlait à une femme, ils s'inclinèrent profondément devant elle et la saluèrent d'un guttural :

— Talaam, memsahib !

Les allumettières se détournèrent, en se bousculant, avec des rires étouffés.

— Qu'est-ce qu'ils veulent, ces deux-là ? dit Clara.

— Ils te disent bonjour, répondit Lagnel.

— D'où sortent-ils ?

— Ce sont mes aides. Ils m'accompagnent dans mes voyages.

— Tes aides ? *Bé vaï !* Ils sont jolis, tes aides ! j'aime encore mieux les turcos !

Elle examinait d'un œil méprisant Kirpal et Abdul Razad, leurs minces jambes noires dansant dans les pantalons khaki coupés court au genou, et leurs têtes olivâtres appesanties par le turban.

— Talaam, memsahib ! répétaient les Hindous.

Tout à coup, la sirène de la manufacture lança son appel qui se répandit en hurlant au-dessus de la ville.

Les allumettières se pressaient sur la place, de tous les côtés. Bras dessus, bras dessous, elles descendaient l'avenue de la gare des marchandises, se hâtant vers les ateliers dont les toits rouges s'allongent au bord de la voie du chemin de fer.

Superbe, dédaigneuse, Clara lança vers Lagnel, avec une moue de dégoût :

— *Buaï* (1) pour toi et pour tes aides !

Puis, elle rejoignit ses compagnes et, toutes ensemble, elles partirent d'un grand éclat de rire en voyant Lagnel, furieux, planté près de ses Hindous.

Les derniers groupes d'allumettières disparurent au tournant de l'avenue et, bientôt, le soleil fut seul sur le chemin.

Kirpal et Abdul Razad s'étaient assis sur les marches de la croix de la Mission et, impassibles, les coudes aux genoux, les mains jointes et les yeux tournés vers Lagnel, ils attendaient, sans se soucier des gamins, qui, autour d'eux, se poussaient pour mieux les voir.

Lagnel fit signe à Miu et à Zidore qui vinrent auprès de lui :

— Pourquoi, petits morveux, me les avoir amenés ?

— Ils vous cherchaient, *moussu* François, répondit Miu, qui était l'aîné. La *mama* nous a dit : « *Moussu* François doit être au Jeu-de-Mail. Faites voir le chemin à ces turcos. » Alors, moi et Zidore, nous sommes partis avec eux.

— C'est bon. Une autre fois, il faudra les laisser se débrouiller tout seuls.

Et, sans se retourner, Lagnel prit, à gauche, la route de Marseille, à l'entrée de laquelle, près d'un petit bois, s'ouvre le Jeu-de-Mail.

XXVII

AU JEU-DE-MAIL

Les deux boys, comme un seul homme, s'étaient dressés et avaient emboîté le pas à Lagnel.

Celui-ci, pour échapper à l'agacement de les sentir sur ses talons, franchit rapidement la porte du Jeu-de-Mail,

(1) Pouah !

qui est toujours ouverte, dans un mur ébréché. Tout de suite, il se sentit apaisé.

Il était deux heures et le soleil faisait régner, dans ce coin abrité, une tiédeur presque estivale. Personne, pas même un promeneur.

Lagnel suivait le terre-plein du milieu. De chaque côté, en contre-bas, courent deux petits chemins réservés aux joueurs et dont les sinuosités, la terre dorée et les moindres cailloux lui rappelaient une foule de souvenirs.

Il se revoyait, par un après-midi semblable, les manches de la chemise retroussées, nu-tête, le maillet à la main, poussant la boule dans un des chemins creux, tandis que, sur le terre-plein, le groupe compact des amateurs et des parieurs l'accompagnait, l'excitant ou le critiquant :

— *Ben pica, pichot* (1) *!*

— *As paù dei bocho, Chichois* (2) ?

La partie avait commencé là-bas, au delà d'une borne blanche qui se dresse sur le fond sombre des pins. Il était suivi d'un homme qui portait sur son dos, dans un filet, des boules de toutes les grosseurs et, à la main, un faisceau de maillets de toutes les tailles.

Nul ne connaissait mieux que Lagnel les pièges du chemin, ses pierres, ses rigoles, ses poussières, ses pentes et ses montées. Quand il tenait devant lui, à ses pieds, prête à être poussée, une boule qu'il caressait de son maillet, il sentait que la respiration des parieurs était en suspens.

Bien d'aplomb sur ses jambes écartées, il levait alors les bras en arrière. Le maillet plongeait dans l'azur, où son manche se courbait, puis, avec un sifflement, il redescendait et un coup net claquait sur la boule qui s'envolait dans un petit flocon de poussière et retombait, après une belle courbe, à la place qu'il avait fixée. Là, obéissant

(1) Bien frappé, petit !
(2) Tu as peur des boules, François ?

toujours à la volonté du joueur, la boule rebondissait, évitait les pierres, franchissait ou suivait les rigoles, sautait les racines, reprenait force en roulant sur une pente, puis ralentissait, s'apaisait et s'en allait mourir en vue de l'autre borne.

Comme tout cela était loin !

Pourtant, les chemins creux et le soleil invitaient toujours à manier le manche flexible du maillet et, dans l'air léger, on s'attendait à entendre le baiser sonore de la boule et du marteau de bois.

Lagnel fit encore quelques pas, puis s'arrêta en un point d'où la vue sur le Jeu-de-Mail, sur la ville et sur les collines est incomparable.

Il regardait, avec une tendresse inconsciente, les pins tordus et toujours verts, les maisons d'Aix sous leur couronne de platanes, les cercles des coteaux offerts comme des pétales au soleil et, dominant tout, le mont de la Victoire et sa fière cime éblouissante.

Lagnel ne pouvait guère analyser la beauté qui était ainsi devant lui. Mais elle le pénétrait, confondue avec le bien-être.

Son contentement était tel qu'il en oubliait les ombres de Kirpal et d'Abdul Razad projetées près de la sienne, et qu'il eut l'impression de se réveiller d'un rêve quand une voix fit derrière lui :

— Eh bien ! l'ami ! On est mieux ici que dans les tranchées ?

C'était *Moussu* Mus, un rentier aixois, un des plus fidèles parieurs du Jeu-de-Mail, qui l'interpellait. Énorme, le visage rasé retombant en plis sur sa poitrine, *Moussu* Mus, la canne à la main, venait faire son tour quotidien.

Lagnel lui serra la main.

— Bonjour ! *Moussu* Mus. Toujours bien portant ?

— Comme vous voyez. Tant que je viendrai au Jeu-de-Mail, ça sera bon signe. On respire ici.

Et *Moussu* Mus, selon son tic bien connu dans la ville,

avala sa lèvre inférieure et une partie de son menton, avec un bruit de déglutition, puis les ressortit et cracha par terre.

— Mais vous, poursuivit-il, mon garçon, parlez-moi de la guerre. Vous avez été blessé ?

— Non, *Moussu* Mus ! Je n'y suis pas encore allé.

— Pas possible ! Vous êtes pourtant plus jeune que mes trois neveux et que tant d'autres, qui y sont? Qu'est-ce que vous faites ici ?

— Je suis venu, avec ces deux Hindous, chercher des chèvres.

— Des chèvres ? Vous plaisantez ?

— Pas du tout, *Moussu* Mus. Je suis attaché à l'armée hindoue comme meneur de chèvres.

— Et où ça ?

— A Marseille.

— Eh bien! mon garçon, je ne vous félicite pas. J'attendais autre chose d'un bon joueur de mail comme vous. Si j'avais votre âge, je ne serais sûrement pas là. En septante, tel que vous me voyez, je suis parti volontaire. Ah ! non, je ne vous félicite pas !

Le bon *Moussu* Mus, très empourpré, avala encore une fois sa lèvre inférieure et une partie de son menton, avec un bruit de déglutition, puis les ressortit et cracha par terre.

Enfonçant d'un coup de poing son chapeau mou et frappant le sol de sa canne, il laissa là Lagnel et continua sa promenade sous les pins.

Lagnel le regarda filer, haussa les épaules, et, prenant à gauche, se dirigea vers le petit café où, la partie finie, il avait l'habitude de boire l'apéritif avec ses amis.

Il suivait, autrefois, ce même chemin, à l'ombre de ces mêmes pins. Mais il était alors entouré, comme un consul de l'ancienne Rome, de ses partisans et de ses adversaires qui discutaient à haute voix ses mérites. Les parieurs détaillaient chacun de ses coups, louaient, blâmaient.

Lui, son dernier maillet à la main, un peu las, marchait au milieu, avec, derrière lui, l'homme qui portait les boules dans un filet, sur son dos, et, à la main, un faisceau de maillets, comme un licteur.

A l'entrée du petit café, les commentaires s'apaisaient, les comptes se réglaient, les pièces blanches s'échangeaient, et toute la troupe, bourdonnante encore, s'asseyait à la terrasse qui domine un vélodrome autour duquel les pins font cercle.

Aujourd'hui, tout était calme, tout était désert. La ronde silhouette de *Moussu* Mus avait disparu sous les basses branches, au loin, et, sur la terrasse du petit café, deux consommateurs, seuls, se tenaient en plein soleil.

C'étaient Suffren et Titou qui attendaient leur ami.

— Déjà là ! dit Suffren. Nous pensions que Clara te retiendrait.

— Clara ? Ne me parlez plus d'elle. Cette fois, c'est bien fini entre nous, répondit Lagnel, sur un ton qui n'admetta t pas de réplique.

— Bon, bon.

Les boys s'étaient assis à une table voisine. Titou remarqua :

— Ils te suivent comme des caniches.

Puis la conversation des trois amis roula sur le Jeu-de-Mail et les parties de naguère. Quelques coups de maillet fameux furent évoqués.

— Tout ça est fini, conclut Suffren. Il n'y a plus personne pour tenir le mail. Les jeunes comme toi sont partis au front.

Lagnel crut sentir dans les derniers mots de Suffren un reproche indirect.

Tous trois se regardèrent.

A côté de Suffren, pâle et chétif, qui était boulanger de son métier, mais que sa santé obligeait, pendant le plus clair de son temps, à se reposer, et à côté de Titou, quasiment bossu, qui ne pouvait guère exercer qu'une vague

représentation d'on ne savait quel commerce, Lagnel éclatait dans sa force.

— Et alors, ne put s'empêcher de dire Titou, on garde des gaillards tels que toi à Marseille ?

— Toi aussi, comme Clara, tu voudrais peut-être que j'aille me faire casser la figure pour toi ? dit Lagnel agressif.

— Je n'ai pas dit ça.

— Seulement tu l'as pensé...

Ils se turent. Le patron du café apportait une bouteille de rhum et des verres.

XXVIII

L'ESPRIT DU RHUM

— Tiens, François, te voilà revenu ? fit le patron en reconnaissant Lagnel.

— Comme vous voyez.

— Je l'avais toujours dit que tu étais un veinard.

Malgré son sourire de commande, le visage du patron, un brave homme d'une cinquantaine d'années, moustache et cheveux gris, exprimait une si claire réprobation que Lagnel répliqua :

— Rassurez-vous, maître Pascal, je n'ai pas fini.

— Ah ! bon ! Ce serait malheureux si l'on renvoyait des soldats, alors qu'il y en a tant qui tombent ! Nous entrons dans une guerre terrible, une guerre d'extermination. J'espère bien qu'un poilu tel que toi y jouera sa partie comme les autres.

— On fera son possible.

Le patron regardait, étonné, les deux Hindous assis un peu en arrière, à une table voisine.

— Ces messieurs sont peut-être avec vous, demanda-t-il ?

— Oui, répondit Titou. Donnez-leur des verres.

— Ce n'est guère la peine, dit Lagnel, ils ne boivent que de l'eau.

Mais le patron avait déjà placé deux verres devant Kirpal et Abdul Razad et Titou les avait remplis.

Tandis que maître Pascal rentrait dans le café et que les trois amis buvaient à petits coups et causaient entre eux, les Hindous s'agitaient sur leurs chaises.

Les verres de rhum posés devant eux, et qui scintillaient comme de l'or au soleil paraissaient beaucoup les incommoder.

Abdul Razad, à un moment, tourna la tête vers les collines du Montaiguet pour échapper sans doute aux effluves qui se dégageaient du liquide et que ses narines dilatées respiraient malgré lui.

Kirpal, constatant que son compagnon ne le voyait pas, se pencha brusquement sur la table, saisit un petit verre et l'avala d'un trait. Il tourna ensuite la tête de l'autre côté, et parut contempler le mont de la Victoire.

Abdul Razad, qui, en réalité, guettait Kirpal du coin de l'œil, se pencha, lui aussi, brusquement sur la table, saisit l'autre petit verre et l'avala d'un trait.

Titou, Suffren et Lagnel avaient vu leur comédie.

— Pour des gens qui ne boivent que de l'eau, ils ne sifflent pas mal le rhum, dit Titou, en riant.

Il remplit de nouveau les verres des Hindous, et ceux-ci, comme la première fois, succombèrent à la tentation.

Les trois amis s'amusant de leurs ruses enfantines, les petits verres se succédèrent. Maintenant Kirpal et Abdul Razad se gênaient à peine pour boire la liqueur défendue, qui semblait être tout à fait de leur goût.

— Ce n'est pas tout ça, dit Lagnel, à la fin. Ces oiseaux-là ne sont pas venus avec moi pour lamper du rhum, mais pour m'aider à ramener des chèvres. Si nous y songions un peu ? Vous avez toujours à Aix, au moins, deux troupeaux qui passent dans la ville et qui s'arrêtent de porte en porte ?

— Il n'y en a plus qu'un, dit Titou. Le père Garcin, du quartier Saint-Jean, a tout vendu depuis que son gendre est mort à la guerre. Il reste le père Isouard, à la rue Esquicho-Couide. C'est lui seul qui parcourt la ville avec son troupeau, son fouet d'une main, son ocarina de l'autre. Si tu veux, nous pouvons aller le voir.

Ils se levèrent et s'acheminèrent vers la sortie du Jeu-de-Mail.

Lagnel, Titou et Suffren marchaient devant. Kirpal et Abdul Razad les suivaient. L'esprit du rhum commençait à les travailler tous. Ils parlaient fort, gesticulaient, mais les deux Hindous paraissaient les plus agités.

Les bonnes gens qui s'en venaient prendre le soleil sur la route de Marseille regardaient, un peu surpris, ce groupe houleux composé de deux civils, ordinairement plus calmes, d'un soldat, que tous ne reconnaissaient pas, et de deux Hindous.

Au bas du cours Mirabeau, Lagnel, qui ne voulait pas être en reste de politesse avec ses camarades, les invita à prendre un verre au café du coin :

— C'est ma tournée, dit-il. Vous ne pouvez pas me refuser.

Titou et Suffren ne refusèrent pas. Kirpal et Abdul Razad non plus.

Les deux boys n'avaient plus dans les yeux leur flamme sauvage, mais une joie un peu hébétée. Ils riaient sans cesse et ne s'effarouchaient pas de se trouver au milieu d'infidèles, le verre à la main, ne sachant plus au juste ce qu'ils faisaient.

Les autres, très éméchés eux-mêmes, s'amusaient à trinquer avec eux, histoire de les faire boire.

Soudain, venue du haut du Cours Mirabeau, une musique étrange s'éleva. C'était un bruit sourd dominé par une note nasillarde :

— La nouba des tirailleurs !

— Un départ !

Tout le café fut bientôt dehors.

Dans l'allée centrale, un long convoi de tirailleurs, précédé de leur musique, ondulait comme un champ de coquelicots. A une allure endiablée, en quelques instants, ils furent au bas du Cours. Leurs visages bruns, sous la chéchia, étaient brillants de sueur. Un sac formidable les dominait. Les tambours avaient un roulement profond, continu, tragique, qui vous prenait aux entrailles. Les notes aigres de la nouba volaient au-dessus et précipitaient la marche.

Ils passèrent en trombe, tournèrent à gauche et s'éloignèrent vers la gare, dans la poussière et dans un flot de gens qui les suivaient.

On ne les voyait déjà plus, mais on entendait les tambours et les fifres et le rythme de leur piétinement accéléré.

— Ce qu'ils sont pressés ! dit Lagnel. Rentrons au café, je paye encore une tournée.

Mais, ni cette tournée, ni une autre, ne lui rendirent la gaîté. Au contraire, au plus il buvait, au plus il sentait le fond de sa nature remuer et des bulles de mélancolie monter à la surface.

Ce passage de tirailleurs, cette chair ardente et noire offerte, elle aussi, au dieu de la guerre, cette musique barbare qui retentissait encore à ses oreilles et dans sa poitrine avaient réveillé toutes ses inquiétudes.

Il pensa, de nouveau, dans un éclair et en frémissant, à la guerre, à la mort. Il sentait l'une et l'autre présentes auprès de lui, malgré les apparences, et son visage perdit sa sérénité. Un pli se creusa sur son front, entre ses yeux, et son cœur se mit à battre avec la même violence qu'aux plus mauvais jours d'angoisse de Digne.

— Qu'est-ce que tu as, François ? demanda Suffren. Tu ne dis plus rien. Serais-tu malade ?

— Moi ? Pas du tout !

Et il s'efforçait de plaisanter.

Suffren et Titou, sous l'effet de l'alcool, s'épanouissaient. Ils ne cessaient de rire et de bavarder.

Quant aux deux Hindous, auxquels le départ des tirailleurs avait donné sans doute des idées guerrières, ils se racontaient des histoires de brigands de leur pays, mimant les scènes, tirant des coups de feu imaginaires et se précipitant l'un vers l'autre pour se saisir à bras le corps et rouler entre les chaises.

— Bravo, les Indiens ! criait-on dans le café, en se groupant autour d'eux.

Leur excitation devenait si dangereuse que Lagnel écouta les observations du patron et que, faisant signe aux Hindous de le suivre, il décida de quitter le café.

— Vous venez, les amis ? dit-il à Suffren et à Titou.

— Où ça ?

— Chez le père Isouard.

— A cette heure, il fait sa tournée. Nous restons ici. Nos verres ne sont pas finis.

— Comme vous voudrez.

Sans insister autrement, Lagnel sortit. Kirpal et Abdul Razad le suivirent.

XXIX

LE PÈRE ISOUARD

L'air du dehors permit à Lagnel de s'apercevoir de deux choses : la première, qu'il maintenait difficilement son équilibre ; la seconde, que les Hindous étaient, eux, tout à fait ivres. Gesticulant et vociférant, ils essayaient une danse effrénée et jonglaient avec leurs bâtons. Déjà, des gens s'assemblaient et des officiers de tirailleurs, attirés par le bruit, se dirigeaient vers eux.

Lagnel comprit qu'il fallait éviter tout scandale, et que le mieux était de renoncer à se rendre, dans ces conditions, chez le père Isouard.

— Rentrons rue Vendôme, dit-il aux boys.

Comme ceux-ci ne comprenaient pas et voulaient continuer à danser, il les prit chacun par un bras et, aussi fermement que tous trois le pouvaient, ils se mirent en route.

Le chemin fut long.

Lagnel eut la force de résister à l'invitation des buvettes du Cours Sextius qui tendaient insidieusement vers lui et ses compagnons leurs petites tables sous les platanes.

Ils parvinrent ainsi, sans trop d'encombres, à la rue Vendôme.

Miu et Zidore étaient seuls, dans la rue, réparant leur petit moulin à eau dont les palettes s'étaient détachées du bouchon.

Quand ils virent arriver les trois hommes, qui tenaient toute la rue, ils se précipitèrent vers leur maison en criant :

— *Mama ! Mama !* Ils sont *empégués* (1) !

Mme Florent et une autre commère parurent sur leurs portes :

— *Bou dieù ! S'aco's poussible !*

— *Avès pas crento, moussu François ?*

Moussu François avait honte, à la vérité, mais il avait aussi et, de plus en plus, toutes les peines du monde à se tenir debout, ainsi que ses compagnons.

Il ne répondit rien et s'efforça de monter l'escalier de sa chambre.

Ce ne fut pas chose facile, les vieilles maisons provençales n'ayant ordinairement pas de jour dans l'escalier.

Derrière lui, les Hindous heurtaient également les marches, en manquaient quelques-unes et juraient dans leur langue.

Enfin Lagnel trouva la porte de sa chambre, l'ouvrit et, sans se déshabiller, s'allongea sur son lit.

Il vit tourner autour de lui les « mallons » rouges du

(1) Ivres.

parquet, mêlés aux losanges dorés de la tapisserie, puis il ferma les paupières. Il entendit vaguement les boys pousser la porte et bousculer les chaises.

Quand il se réveilla, il faisait jour et il lui fallut consulter sa montre pour se rendre compte que toute une nuit s'était écoulée.

Au milieu de la chambre, enveloppés dans leurs couvertures, la tête enfouie dans leurs turbans, les jambes dans leurs sacs, et leurs manteaux caoutchoutés jetés sur eux, Kirpal et Abdul Razad dormaient profondément.

Lagnel se rappela les événements de la veille et comment le rhum lui avait fait oublier les raisons de son voyage à Aix.

Il résolut aussitôt de réparer le temps perdu et, se levant avec précaution, il laissa les boys continuer leur somme et sortit sur la pointe des pieds.

— Je n'ai pas besoin d'eux, ils me gêneraient, se dit-il.

La rue Vendôme, à cette heure, était froide et sombre, mais ses toits, touchés du soleil, étaient dorés. Des oiseaux piaillaient dans les branches du jardin voisin. Quelques chats frileux, seuls, la traversaient.

Lagnel se dirigea vers la maison du père Isouard.

Toutes les portes, toutes les fenêtres, sur son passage, étaient fermées. Il se souvenait d'avoir laissé ce quartier populaire grouillant d'enfants, encombré de commères. Il le retrouvait mort.

Il arriva bientôt à la rue Esquicho-couide, ainsi nommée parce qu'elle est si étroite qu'on ne peut y passer sans serrer les coudes.

Au bout de la rue, sur une petite place, au ras du sol, une étable était entre-bâillée. Des tintements de clochettes, des bêlements et des bruits de chaînes en sortaient, ainsi qu'une chaude odeur de litière.

Lagnel poussa l'un des battants et entra. Les tintements de clochettes, les bêlements et les bruits de chaî-

nes redoublèrent. Dans l'obscurité, il ne distingua rien tout d'abord.

— Hé ! là ! Personne ? fit-il en s'avançant avec précaution sur la paille.

Une porte de côté s'ouvrit et, dans le flot de jour qui coula jusqu'au fond de l'étable, il aperçut une vache et une douzaine de chèvres qui tiraient du fourrage des râteliers.

En même temps, une voix, venue du même côté que le jour, demanda sur un ton impératif :

— *Qué voulè ?*

Lagnel se dirigea vers la clarté et vers la voix. Il pénétra dans une petite pièce qui donnait sur la rue voisine. Au milieu de la pièce se tenait le père Isouard, en train de transvaser du lait. Autour de lui, par terre, sur la table, aux murs, on ne voyait que des mesures en fer blanc de toutes les tailles.

— *Qué voulè ?* répéta le père Isouard, sans interrompre son travail, le dos penché.

— Je venais voir si vous vouliez me vendre quelques chèvres, dit Lagnel.

Le père Isouard lâcha sa mesure et tourna sa vieille tête à barbe blanche :

— *Coumo ?* dit-il, en fronçant les sourcils.

— Oui, reprit Lagnel, je suis chargé de vous acheter vos chèvres pour le compte de l'armée.

Le père Isouard vit bien que Lagnel ne plaisantait pas. Alors, redressant sa courte taille et rassemblant tout ce qu'il savait de français :

— *Nani, moussu*, dit-il, mes chèvres sont pas à vendre.

— Je paierai ce qu'il faudra.

— Quand même vous me les *pagueriez* cent écus pièce, vous entendez, *moussu*, je les garde ! Des bêtes si braves qu'on dirait des gens ! Est-ce qu'on vend sa famille ? Non, pas vrai ? Et bien, mes chèvres, c'est ma famille à moi ! Quand je les mène par la ville, pas besoin, allez,

de les guider ! Elles connaissent le chemin mieux que moi. Elles savent pourquoi nous sortons, le matin et le soir, et elles s'arrêtent toutes seules aux portes des pratiques. Si je leur parle, elles me répondent. Parfaitement, *moussu* ! Nous nous comprenons ! Ah ! vous pouvez dire à l'armée qui vous envoie qu'on n'enlève pas comme ça ses chèvres au père Isouard ! Le père Isouard ne vend pas ses chèvres ! *Nani ! Nani !*

Le vieux hochait la tête et sa barbe blanche s'agitait au vent de sa colère, sur sa blouse bleue.

— Vous en achèterez d'autres, avec l'argent, dit Lagnel.

— *Nani ! Nani !* Je tiens à mes bêtes et mes bêtes tiennent à moi ! Elles sont toutes nées dans cette étable et c'est dans cette étable qu'elles rendront leur âme à Dieu, le plus tard possible. Acheter d'autres chèvres ? Jamais de la vie ! On voit bien que vous ne connaissez pas ces bêtes. On n'en fait pas trafic ! Ou alors, on ne les aime pas !

— Pourtant, les chèvres, ça se vend !

— Oui, au marché ! Si vous tenez à en acheter, mon bon *moussu*, eh *bé*, allez donc au marché aux bestiaux ! C'est justement aujourd'hui qu'il se tient. Là, vous en trouverez des bêtes qui n'appartiennent à personne, des bêtes qui n'ont pas de nom, des bêtes qui n'ont pas d'étable ! Mais vous n'aurez pas les miennes !

— C'est votre dernier mot ?

— Mon dernier.

Le père Isouard, les mains tremblantes, se remit à mesurer son lait, le dos penché, tandis que Lagnel traversait une fois encore l'étable et s'en allait au milieu des tintements de clochettes, des bêlements et des bruits de chaînes.

XXX

L'ANNONCIATEUR

Le père Isouard avait raison : Lagnel n'avait qu'à

aller au marché aux bestiaux situé du côté de l'Hôpital, vers le haut de la ville.

Il en prit donc le chemin et sortit du dédale des petites rues groupées autour de la cathédrale, la rue du Griffon, la rue Campra, la rue Littéra.

Dans la rue Jacques-de-la-Roque il croisa l'adjoint au maire, un confiseur de la rue des Cordeliers, lequel, vêtu de noir et des papiers à la main,regardait le numéro d'une maison.

— Bonjour, monsieur Bonnard.

— *Té, vé !* Bonjour, Lagnel. En permission ?

— Non, en mission

— Ah ! Tant mieux ! Tant mieux !

M. Bonnard, l'air préoccupé, cherchait parmi les papiers qu'il tenait dans ses mains.

— Et vous, monsieur Bonnard ? Il ne vous est rien arrivé ? Je vous vois tout en noir.

— A moi ? Non. Seulement, mon brave, en ma qualité d'adjoint, j'ai un bien triste devoir à remplir. C'est moi qui suis chargé par M. le Maire de prévenir les familles en cas de malheur à la guerre. Depuis quelque temps, tous les jours, j'ai deux ou trois visites de ce genre à faire. Où allons-nous, si ça continue ? Où allons-nous ?

L'adjoint ayant trouvé le papier qu'il cherchait, serra la main de Lagnel et s'avança vers une porte. Il souleva le marteau de bronze et toute la maison retentit comme un tombeau.

Lagnel s'éloigna.

En traversant le boulevard Notre-Dame, il songea que son dernier patron, maître Escande, le charron, ne serait pas content s'il passait près de son atelier sans lui dire bonjour.

Il l'apercevait justement, là-bas, sous les arbres, qui réparait les jantes d'une roue.

Maître Escande, la barbiche grise toujours agitée, des lunettes sur ses yeux pétillants, était la plaisanterie

même. Avec lui on ne s'ennuyait jamais et tout le boulevard s'amusait de ses facéties.

Il accueillit Lagnel à sa manière :

— Ah, te voilà, bandit ? Comment, tu es encore en vie ? Il n'y a de chance que pour la canaille !

Et mille autres choses aimables, débitées tout en cognant ferme à coups de marteau sur la roue.

Une petite brunette qui passait, sa cruche d'une main, relevant de l'autre sa robe et laissant voir ses jambes nues, car elle n'avait sans doute pas encore eu le temps de mettre ses bas, dit :

— Bonjour, maître Escande.

— Bonjour, mademoiselle Lucie. Ecoutez un peu.

La brunette s'arrêta, mais sans poser sa cruche :

— Je suis pressée, je vais à l'eau.

— Un simple renseignement.

— Lequel ?

— Voulez-vous m'indiquer la marchande où vous avez acheté une si belle paire de bas ? Je serais heureux d'en commander les pareils.

M^lle^ Lucie éclata de rire et, s'en allant :

— La marchande, c'est ma maman. Vous pouvez vous adresser à elle.

— Je n'y manquerai pas.

Comme le charron se retournait vers Lagnel et s'apprêtait à lui poser des questions, Lagnel le prévint :

— Et le fils, maître Escande ? Avez-vous de bonnes nouvelles du fils ?

Le eharron s'appuya des deux mains sur son marteau, un pied sur la roue, et, devenu subitement grave, répondit :

— Le fils ? Ça, c'est autre chose. Depuis trois semaines, il n'a plus écrit. C'est pas naturel, car il nous écrivait tous les jours. A la guerre, le proverbe n'est pas vrai : pas de nouvelles, mauvaises nouvelles.

A ce moment, M. Bonnard, l'adjoint au Maire, tout

vêtu de noir, tournait le coin de la rue Jacques-de-la-Roque et s'avançait sur le boulevard Notre-Dame.

Maître Escande s'était arrêté de parler et, les yeux agrandis derrière ses lunettes, ses mains serrant son marteau, il regardait venir l'Annonciateur.

Lagnel avait suivi la direction du regard du charron et, voyant M. Bonnard qui traversait le boulevard juste devant l'atelier, ses papiers à la main, il avait compris.

— C'est pour moi, cette fois, M. Bonnard? dit maître Escande, dont la voix était ferme encore.

— C'est pour vous, mon pauvre Escande.

Alors le charron laissa tomber son marteau et les verres de ses lunettes se voilèrent d'eau.

L'adjoint lui tendit les bras, les deux hommes s'étreignirent, puis, l'un soutenant l'autre, ils entrèrent dans l'atelier où le point d'or de la forge brûlait dans l'ombre comme un cierge.

Lagnel était resté cloué sur place, courbant la tête. Quelles consolations aurait-il pu offrir à maître Escande ? Tout remué et sentant au fond de lui un inexplicable remords, il n'avait pas le courage d'affronter cette douleur.

Un troupeau de moutons qui passaient sur le boulevard et dont les pieds soulevaient une lourde poussière, lui rappela qu'il était près du marché aux bestiaux.

A pas rapides comme s'il était poursuivi, il prit le Cours de l'Hôpital et entra bientôt au marché.

Partout, sous les halles et le long des murs, séparés par des claies ou attachés à des traverses, des moutons et des bœufs étaient parqués. Des odeurs de fiente et de suint se mêlaient aux bêlements et aux meuglements. De tous côtés des chiens couraient, des enfants, à coups de bâtons, pressaient les bêtes, et des marchands à longues blouses allaient et venaient.

D'abord, dans l'enchevêtrement des charrettes et des animaux, Lagnel ne vit pas de chèvres. Il parcourut tout le marché. Dans un coin, près de l'endroit où l'on faisait

chauffer sur un brasier des fers pour marquer les moutons, il finit pas découvrir un lot d'une vingtaine de chèvres et de chevreaux, frileusement accroupis au soleil.

Devant les bêtes, un marchand se tenait.

— Ces chèvres sont à vous ? demanda Lagnel.

Le marchand, qui, le bord de son chapeau de feutre rabattu sur les yeux, et son bâton à bout ferré derrière le dos, fumait sa pipe en se promenant à petits pas, s'arrêta. Il examina Lagnel et répondit d'un ton peu engageant :

— Parfaitement.

— Combien en voulez-vous ?

— Ça dépend.

— Mais encore ?

— Pour qui est-ce, d'abord ?

— C'est pour moi.

— Pour vous ?

— C'est-à-dire pour l'armée.

— Ce n'est pas la même chose. Si c'est pour l'armée, naturellement, ça sera plus cher.

— Vous en avez combien ?

— Vous pouvez les compter, il y a quinze chèvres et cinq chevreaux, trois des chèvres sont pleines.

— Ça m'est égal. Dites-moi votre prix.

— Vous les prenez toutes ?

— Toutes.

— C'est sérieux ?

— Quand je vous le dis.

Le marchand quitta sa pipe, cracha, cligna de l'œil et, d'un air bonhomme et d'une voix doucereuse :

— Eh bien ! voilà, dit-il. Par le temps qui court, comme vous savez, le bétail se fait rare, on n'en trouve plus. Vous pouvez faire un tour en Camargue comme en Crau, vous n'en verrez pas plus que sur ma main. On a tout enlevé pour les Hindous. Aussi vous faites bien de profiter de l'occasion.

— Je vous remercie. Mais tout ça ne me dit pas votre prix.

— Eh bien, puisque vous y tenez et parce que c'est vous, nous mettons le troupeau à mille francs.

— Cinquante francs par tête, les chevreaux comme les chèvres ?

— Mais oui, mon garçon. Ce sont des bêtes superbes, de belle race. Je n'en suis pas embarrassé. Si vous ne les voulez pas, je les mène à Marseille. Les Hindous seront contents de les avoir à ce prix-là. C'est à prendre ou à laisser.

— C'est entendu. Je prends.

— Touchez-là, mon brave, et les bêtes sont à vous !

Le marchand tendit sa large paume ouverte. Lagnel y mit la sienne en la faisant claquer.

Le marché était conclu.

XXXI

VOLEUR ET Cie

Le marché était conclu, mais tout n'était pas fini.

Quand Lagnel tira de sa poche un chèque pour payer, le marchand se récria :

— Un chèque ? *Qu'es aco ?*

— C'est comme un billet, vous n'aurez qu'à vous présenter à la Banque et vous serez réglé.

— Nous autres, dans les bestiaux, nous n'employons jamais ça. Nous ne connaissons que l'argent. S'il fallait se fier au premier venu qui met sa signature au bas d'un papier !

— Le premier venu ! Le trésorier de l'armée anglaise !

— Vous êtes dans l'armée anglaise ?

— Mais oui, j'achète des chèvres pour les Hindous.

— Si j'avais su !...

— Quoi donc ?

— Eh bien, je vous les aurais vendues un peu plus cher ! Quel dommage que l'affaire soit faite !

— Merci !

— Les Hindous, ça paye sans compter.

— En tous cas, vous pouvez accepter leur chèque.

— C'est une autre paire de manches. Je regrette. Mais, je vous l'ai dit, nous autres, dans les bestiaux, nous n'employons jamais ça. Nous préférons les espèces. Quand nous les sentons sur nous, alors, seulement, nous sommes tranquilles.

Le marchand releva sa blouse et montra une sacoche qui pesait à son flanc :

— Il y a encore de la place, fit-il avec un gros rire.

Puis il ajouta, en rabattant sa blouse :

— Un bon conseil, mon garçon : si vous voulez emporter vos chèvres, allez vous-même à la banque, avec votre papier. Moi, je reste ici à fumer ma pipe.

Lagnel comprit qu'il n'y avait pas d'autre moyen de terminer la discussion.

Il descendit sur le cours Mirabeau, à la Banque de France, et revint peu après au marché où il retrouva le marchand qui se promenait à petits pas devant les chèvres.

— Cette fois, lui dit Lagnel, vous allez être content.

— Cette fois, répondit l'autre, quand il eut vérifié et enfermé dans sa sacoche dix rouleaux de pièces de cinq francs, nous sommes d'accord.

— Il me manque pourtant quelque chose, dit Lagnel.

— Quoi donc ?

— Un reçu.

— Un reçu ? Nous n'en donnons jamais, nous autres, dans les bestiaux. Toutes nos affaires se traitent sur parole.

— Je ne dis pas, mais je vous ai payé mille francs pour quinze chèvres et cinq chevreaux, et le trésorier de l'armée anglaise me demandera un reçu.

— Vous lui direz que ce n'est pas la coutume. D'ailleurs, je ne sais ni lire, ni écrire.

— Si vous ne me donnez pas de reçu, rendez-moi du moins un service.

— Je ne demande pas mieux. Lequel ?

— Celui de surveiller les chèvres encore un moment. Le temps d'aller chercher mes deux aides pour les emmener.

— Où sont-ils vos aides ?

— Rue Vendôme, à côté.

— Bon. Je vous attendrai. Je ne suis pas plus pressé que ça.

Et le marchand reprit sa promenade, la pipe à la bouche, devant les chêvres, tandis que Lagnel s'éloignait.

Rue Vendôme, Lagnel trouva Kirpal et Abdul Razad toujours endormis.

— Hé! là! Ne vous gênez pas! Sacrés soulards! Allons, levez-vous !

Ils s'étirèrent, bâillèrent, enfin se décidèrent à défaire leurs couvertures et à sortir leurs jambes des sacs.

Une fois debout, le souvenir des libations de la veille les assaillit sans doute, car, ôtant leurs turbans et se frappant la poitrine, ils se prosternèrent tout d'un coup, la mine effrayée et le front sur les carreaux. D'une voix suppliante, ils invoquaient Allah, levaient les bras, puis les abattaient, les paumes en avant, la tête suivant, comme s'ils plongeaient dans un abîme de remords.

Lagnel les regardait, amusé par l'accent plaintif de leurs prières et par les toupets qui s'agitaient sur leurs têtes rasées.

Comme ils continuaient, il s'impatienta :

— Dépêchez-vous, voyons.

Les boys ne l'entendaient pas. Leurs voix se faisaient implorantes, leurs prosternations plus humiliées.

Ils s'arrêtèrent, cependant. Mais, ce fut pour procéder à leurs ablutions. Ils se versèrent sur la tête et sur les

mains le contenu de leurs gourdes, éclaboussant tout autour d'eux.

Quand ils s'estimèrent suffisamment rafraîchis, ils déplièrent leurs turbans et se mirent en devoir de les enrouler autour de leurs crânes.

Lagnel maugréait toujours.

— Dépêchez-vous donc, sapristi ! Les chèvres nous attendent !

Sérieux et muet, chaque boy tendait puis tordait l'étoffe de son turban de la main droite sur le front et la passait à la main gauche qui la tordait sur l'occiput.

Quand leurs turbans eurent le nombre de volutes traditionnel, Lagnel put enfin emmener les boys.

En passant boulevard Notre-Dame, il vit que l'atelier de maître Escande était fermé. Des voisines s'assemblaient devant la porte et il les entendit qui répétaient, en hochant la tête :

— *Moun Dieù ! Qué malur !*

Il gagna rapidement le marché aux bestiaux.

L'animation n'y était plus la même. Les transactions tiraient à leur fin. Des charrettes vides reprenaient le chemin de la campagne, tandis que des troupeaux de moutons et de bœufs descendaient vers l'abattoir.

A la vue des bœufs, Kirpal et Abdul Razad ne manquèrent pas d'être saisis d'un violent tremblement. Lagnel les retint par la manche, au moment où ils allaient une nouvelle fois s'enfuir.

— N'ayez pas peur, bon Dieu !

Il se dirigeait vers le coin du marché où le marchand devait l'attendre avec les chèvres.

Les bêtes y étaient, frileusement accroupies au soleil. Mais, pas de marchand.

— Voilà qui est bizarre, dit Lagnel.

Un soupçon lui vint aussitôt. Il compta les chèvres. Il y en avait quinze, mais seulement deux chevreaux.

— Ça, c'est trop fort !

Il avisa un autre marchand qui était en train, à quelques pas de là, d'atteler sa jardinière :

— Vous ne sauriez pas où sont passés trois chevreaux que j'ai achetés ce matin ?

— Quels chevreaux ?

— J'en avais cinq dans ce troupeau. Il n'y en a plus que deux.

— Vous avez bien regardé, demanda le marchand, d'un air narquois, en laissant son cheval et sa voiture et en s'avançant.

— Voyez vous-même.

Le marchand se rendit compte d'un coup d'œil.

— Parbleu, fit-il, goguenard, vous avez trois chèvres pleines : ils sont rentrés dans le ventre de leurs mères !

Lagnel ne goûta pas la plaisanterie et se dirigea vers le garde d'octroi qui, dans une petite guérite, surveille, à la porte, les entrées et les sorties.

— Vous n'avez pas vu un marchand de bestiaux avec trois chevreaux ?

— Un marchand de bestiaux, il en passe tant ! S'il fallait faire attention à tous !

— C'est un grand, gros, avec la blouse et le bâton ferré.

— Mais, mon brave, ils sont tous grands, gros et ils portent tous la blouse et le bâton ferré. Si vous saviez son nom !

— Il s'est bien gardé de me le dire ou de me le signer. N'empêche qu'il m'a volé trois chevreaux.

— Moi, je n'ai rien vu. Et puis, trois cabris, c'est bien petit. Si c'était trois chèvres, je pourrais peut-être vous dire. Mais, trois cabris, ça se cache sous des sacs, au fond d'une voiture et, fouette cocher, ni vu ni connu !

Lagnel revint vers l'autre marchand.

— Vous savez, du moins, comment s'appelle le camarade qui m'a vendu ces chèvres, ce matin ?

— Vous m'excuserez, mais c'est la première fois que

je viens au marché d'Aix. Je n'y connais, autant dire, personne.

Et notre homme, prudemment, retourna à sa jardinière.

Lagnel était furieux :

— Ici, s'écria-t-il, c'est voleur et Cie !

XXXII

LA VILLE DU SILENCE

Que pouvait-il faire ? Porter plainte ? Lagnel répugnait à mêler la police à ses affaires.

Il se résigna à rassembler ses bêtes pour les conduire à la gare aux marchandises.

Aidé des boys, il détacha les chèvres, qui se prirent à bêler lamentablement, puis, se plaçant en tête du cortège, il fit comprendre aux deux autres de se mettre à la queue,

Au départ, tout alla bien.

Les animaux se rangèrent d'eux-mêmes selon un ertain ordre. En premier, venaient les plus fringants, qu'une longue immobilité avait fatigués et qui sautillaient derrière Lagnel. Au milieu, se tenaient les plus âgés, dont les pis tendus entravaient la marche et autour desquels couraient les deux cabris. En dernier, les trois chèvres pleines.

Au tournant du cours de l'Hôpital, il y eut grande confusion dans le troupeau. Il prit fantaisie au premier rang de ne plus suivre Lagnel. Celui-ci dut marcher à reculons en tenant une chèvre par les cornes. Les autres, sous les coups de bâton des Hindous, se bousculèrent, essayèrent de s'enfuir, puis, finalement, repartirent en bêlant.

Devant le jardin de Grassi, dont le portail toujours ouvert laissait voir quelques verdures dans ses carrés, les chèvres ne résistèrent pas à la tentation. Il fallut les pourchasser, crier, siffler, lancer des pierres et manœuvrer encore le bâton.

Quand le troupeau passa devant la rue Vendôme, il avait à peu près repris son ordonnance du départ.

Justement, Miu et Zidore se trouvaient au coin, sous la statue de la Vierge bleue, et, dès qu'ils aperçurent Lagnel, ils coururent à lui :

— *Moussu* François, nous allons avec vous, *qué ?*

Mais Lagnel, que son rôle de berger, jusqu'alors, avait diverti, commençait à en éprouver de l'embarras. Il se sentait vaguement honteux de se montrer ainsi dans Aix, à la tête d'un troupeau, et il ne souhaitait pas être rencontré par quelqu'un de connaissance. Il imaginait les sarcasmes dont Clara, par exemple, l'accablerait et les mines narquoises de ses amis Suffren et Titou.

Miu et Zidore subirent le contre-coup de son état d'esprit.

— Voulez-vous me ficher le camp, petits morveux ! dit-il, en les menaçant de son bâton.

Les enfants, effrayés, rebroussèrent chemin, en regardant d'un œil d'envie les cabris sautillants et qu'ils eussent si volontiers caressés.

Un peu plus loin, au bas de la rue des Cordeliers, les bêtes, qui mouraient de soif, se jetèrent avec avidité contre la fontaine. Montées les unes sur les autres, pressées, haletantes, elles tendaient à l'eau fraîche leurs museaux pointus, leurs dents jaunes et leurs langues blanches d'écume.

Kirpal et Abdul Razad tournaient autour des chèvres, qui buvaient. Leurs bâtons s'abattaient sur leurs échines soyeuses et sur leurs flancs aux os saillants.

— *Djilda ! Djilda !* (1) criaient-ils.

Mais les chèvres continuaient à tremper leurs barbes dans la fontaine. Enfin, désaltérées, elles reprirent leur marche et arrivèrent à la gare des marchandises.

Là, grâce à son ordre de transport, Lagnel eut tout de

(1) Dépêchons ! Dépêchons !

suite un wagon à sa disposition. L'embarquement terminé et les chèvres reposant, résignées, sur une mince couche de paille, le wagon fut fermé.

— Voilà, dit un employé à Lagnel. Vous n'aurez qu'à prendre le train de trois heures, nous accrochons vos biques derrière.

Il allait être midi. Lagnel se hâta pour ne pas être enveloppé par la sortie de la manufacture d'allumettes, et pour ne pas se rencontrer une nouvelle fois avec Clara.

Tandis que les Hindous mangeaient à leur façon rue Vendôme, il retourna à son auberge de rouliers, puis, poussé par ses souvenirs et l'habitude qu'il avait de les ruminer tout en fumant, il parcourut, au hasard, les quartiers d'Aix où il avait travaillé.

Il traversa ainsi la place de l'Archevêché où un atelier de menuiserie, sous les platanes, l'avait retenu quelque temps. L'atelier était fermé, mais les arbres étaient toujours là, ainsi que la fontaine et la cathédrale d'où s'échappaient autrefois, comme d'une volière, les chants des enfants de la Maîtrise. Au fond, le palais archiépiscopal dressait toujours sa façade dorée par le soleil.

Aux alentours d'une autre église, celle de Saint-Jean-de-Malte, qui groupe autour d'elle des demeures anciennes et des jardins tranquilles, Lagnel s'arrêta devant une cour plantée d'antiques marronniers.

Un vieux menuisier, sculpteur et tapissier à l'occasion, y avait installé ses établis. Rien n'y avait bougé, ni les rabots, ni les scies, accrochés sous l'auvent, ni les fragments de moulures et de placages cloués au mur, ni les planches entassées, ni le vieux menuisier lui-même, courbé sur sa varlope et auréolé de copeaux.

Lagnel regarda longuement ce coin paisible et, sans oser le troubler, poursuivit sa promenade, dans ce quartier où tout le silence de la ville paraît s'être réfugié, prenant garde de ne pas faire grincer ses souliers ferrés sur les pavés des rues sonores.

Il rendit visite encore, au bout de la rue d'Italie, à une maison de charpente, dont le chantier étalait, derrière un petit mur, des monceaux de poutres et de solives. Le chantier était désert. Il l'avait connu bourdonnant des chansons des compagnons et retentissant du choc des herminettes.

A évoquer ces temps enfuis, Lagnel eût volontiers oublié qu'il était soldat. Mais des officiers de tirailleurs, sortis de la caserne voisine, le rappelèrent à la réalité. Il salua quand ils passèrent. Puis il songea que l'heure du train pour Marseille s'avançait et il rentra rue Vendôme.

Il trouva Kirpal et Abdul Razad qui achevaient leurs préparatifs de départ. Les boys rangeaient dans les sacs leurs ustensiles et ce qui restait de leurs provisions. Une forte odeur de cuisine épicée flottait dans l'air.

Lagnel s'occupa de rassembler ses affaires dans ses deux musettes. Ce fut vite fait.

Comme les boys n'en finissaient pas, il guigna vers eux et il les vit qui essayaient vainement de boucler leurs sacs démesurément grossis.

— Tiens, tiens, tiens !

Il s'aperçut en même temps que la couverture à carreaux, œuvre de Clara, avait disparu du lit et que la porte de l'armoire était entre-bâillée.

— Ah çà mais ! Mes braves !

Se jetant sur les boys, il leur arracha les sacs des mains et, dans un pêle-mêle, jaillirent, par terre, des torchons, des mouchoirs, des chaussettes et la couverture à carreaux de Clara, parmi les boîtes et les ustensiles.

— Voleurs ! Voleurs ! criait Lagnel en désignant ce qui lui appartenait.

Kirpal et Abdul Razad baissaient la tête, si honteux d'être pris, qu'on ne voyait plus que le milieu de leurs turbans.

— Ramassez vos saletés et partons !

Comme s'ils eussent compris, les boys ne se le firent pas dire deux fois. En un clin d'œil, ils eurent trié ce qui était à eux et, leurs sacs aisément bouclés cette fois, ils dégringolèrent l'escalier, avec la crainte que Lagnel ne les accompagnât à coups de pied dans le derrière.

Resté seul, Lagnel reprit son bien en pestant contre les Hindous :

— C'est la première et la dernière fois ! On ne m'y prendra plus, avec ces moricauds !

Il remit la couverture sur le lit, le linge dans l'armoire, chargea ses musettes, ramassa son bâton et, prêt à partir, regarda sa chambre.

— Qui sait si je reverrai jamais tout cela !

Une appréhension venait de l'envahir.

Le temps d'un éclair, l'angoisse dessécha sa gorge, mouilla ses yeux devant ces humbles choses : la fenêtre claire, verte et bleue, toujours posée comme un cadre sur un tableau familier, les « mallons » rouges, la tapisserie à losanges, le lit, la table, l'armoire, les chaises, les vases de verre sur la cheminée.

— Adieu ! murmura-t-il.

Brusquement, comme un fou, il prit la fuite et descendit en courant l'escalier.

Dans la rue, devant les boys, qui, leurs sacs posés par terre, entre leurs pieds, l'attendaient, il revint à lui et haussa les épaules en se disant :

— Suis-je bête !

Il fit signe aux Hindous de le suivre.

La rue Vendôme était vide.

Miu et Zidore, depuis que Lagnel avait levé le bâton sur eux, n'osaient plus s'aventurer dehors quand ils l'apercevaient. Cachés sous le rideau de bourras de leur porte ils montraient à peine le bout du nez et disaient à leur mère, à l'intérieur :

— *Moussu* François et les turcos qui s'en vont, *mama!*

Arrivé au coin, sous la niche de la Vierge bleue, Lagnel se retourna et, dans un long regard, se sépara de la rue Vendôme qui, étroite et calme, entre ses maisons et son jardin, continua son rêve au soleil.

PAUL SOUCHON.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

René Descharmes : *Autour de Bouvard et Pécuchet, Etudes documentaires et critiques* (Librairie de France). — Louis Bertrand : *Flaubert à Paris ou le Mort vivant*, Les Cahiers Verts, Grasset. — *Centenaire de Gustave Flaubert. Cérémonies du 12 Déc. 1921* (Renouard). — Paul Bourget : *Gustave Flaubert.* (Les Amis d'Edouard, Champion.) — Antoine Albalat : *Comment il ne faut pas écrire*, Plon. — Baudelaire : *Les Fleurs du Mal, avec une préface d'Ernest Raynaud.* Collection des Classiques, Garnier. — Louis Morpeau : *Anthologie Haïtienne des Poètes contemporains.* (A. Héraux, Port-au-Prince). — *Le VIIIe Livre des « Stances » de Jean Moréas.* Editions de la Douce France. — Edmond Rostand : *Honoré d'Urfé et Emile Zola* (Champion).

Dans ce gros volume : **Autour de « Bouvard et Pécuchet »**, M. René Descharmes a concentré toutes ses recherches et analyses critiques, psychologiques et philosophiques sur cette œuvre des dix dernières années de Flaubert. Dans l'ensemble de l'œuvre de Flaubert, écrit-il, chacun fixe où il l'entend ses préférences... « Je crois bien que *Bouvard et Pécuchet* ne réunira jamais l'unanimité des suffrages. Dès son apparition, les jugements de la critique, à quelques rares exceptions près, se sont montrés assez peu favorables, et on peut dire à peine qu'il se soit produit depuis lors un revirement sensible. »

Ce revirement s'est déjà produit dans quelques cerveaux d'élite. Remy de Gourmont (qui relisait ce roman tous les ans, et toujours avec le même plaisir) écrivait : « *Bouvard et Pécuchet*, une œuvre telle qu'il n'y en a pas une seconde, même *Don Quichotte*, qui puisse lui être comparée. » Je pense qu'on relira de moins en moins *Salammbô* et de plus en plus *Bouvard et Pécuchet* qui est pour ainsi dire la somme de la bêtise humaine.

Parmi toutes les questions que traite M. Descharmes dans sa remarquable étude, la question du 2e volume de B. et P. est une des plus troublantes : avec quelle intention, dans quels sentiments, les deux Bonshommes s'installent devant leur pupitre et se mettent à copier. On a cru, on a écrit que ce second volume eût été constitué par le *Dictionnaire des idées reçues*. Mais non, le

Dictionnaire apparaît à M. Descharmes comme « le résumé des notes prises par l'écrivain », en vue d'établir la psychologie de ses personnages, la quintessence de son observation des mœurs, du milieu, du caractère « bourgeois », le canon des gestes, des attitudes, des manies, des opinions, qu'il imposera aux héros de ses livres pour en créer des types également représentatifs de l'esprit « bourgeois »... une sorte de carnet, un répertoire de documents prêts à être « mis en style ».

Il n'a été dressé spécialement pour aucun ouvrage, il exprime la substance de Homais, de Charles Bovary, de Frédéric Moreau, de Bouvard et Pécuchet.

Admettre que les deux Bonshommes entreprennent de composer le *Dictionnaire des idées reçues*, c'est admettre que les deux commis ne font plus qu'un avec Flaubert, écrit M. Descharmes, et que l'auteur, « renouvelant soudain la psychologie de ses personnages, leur ait prêté son esprit, son admirable puissance de généralisation synthétique, son scepticisme, ses indignations, sa haine de la bêtise ».

Ce qu'auraient copié Bouvard et Pécuchet, ce n'est pas le Dictionnaire, nous dit M. Descharmes, mais seulement l'*Album*. Sur cet album de vingt quatre feuillets sont notées quelques-unes des énormités relevées par Flaubert chez différents auteurs de valeur inégale. M. Descharmes nous cite des joyeusetés dans le goût de celles-ci :

— L'eau est faite pour soutenir ces prodigieux édifices flottants que l'on appelle des vaisseaux. (Fénelon.)

— Les inondations de la Loire sont dues aux excès de la presse et à l'inobservation du dimanche. (Evêque de Metz, *Mandements*, décembre 1846.).

—Je remarque sur les poissons que c'est une merveille qu'ils puissent naître et vivre dans l'eau de la mer, qui est salée, et que leur race ne soit pas anéantie depuis longtemps. (Abbé Gaume, *Catéchisme de persévérance*.)

Bouvard et Pécuchet auraient donc fait collection d'inepties « imputables aux grands maîtres autant qu'aux écrivains obscurs ». Ils y auraient trouvé, écrit M. Descharmes, un moyen constant de se démontrer à eux-mêmes leur propre supériorité intellectuelle. « Ayant souffert par la bêtise, ils veulent se venger d'elle ».

Il y a, conclut M. Descharmes, un trait de son caractère que Flaubert a laissé passer dans son œuvre, par l'effet de cette sympathie inconsciente qui a fini par l'attirer vers ses personnages, après dix ans passés en leur compagnie : « Bouvard et Pécuchet confectionnant un *Album* de « bourdes », comme aboutissement de tant de déboires et de désillusions intellectuelles, sont un peu de sa propre caricature ».

§

Flaubert à Paris ou le mort vivant, que M. Louis Bertrand publie aux « Cahiers Verts », est une amusante satire de notre société littéraire par un Flaubert ressuscité et qui assiste lui-même aux fêtes de son centenaire : « Mon centenaire, s'écrie le vieux maître, ils vont célébrer mon centenaire... quelle truculente facétie ! Savez-vous que ça va être une chose énorme, *hénaurme !* » Mais c'est M. Bertrand lui-même qui se charge de dire leur fait aux centenairistes professionnels :

Car il ne suffit pas à ceux-ci d'avoir, lorsqu'il vivait, abreuvé le malheureux grand homme de toutes les amertumes imaginables, de l'avoir réduit à la gêne et à la pauvreté, d'avoir fait le silence et la solitude autour de lui, de l'avoir injurié, moqué, nié autant qu'ils ont pu, — il faut encore, lorsqu'il est mort, qu'ils se ruent sur son cadavre, qu'ils le déchiquettent et qu'ils s'en repaissent, — qu'ils soient décorés sous le patronage et en quelque sorte par la faveur du pauvre écrivain auquel ils ont chipoté un bout de ruban, qu'ils soient bombardés académiciens, en se faufilant dans la gloire du misérable auquel maintenant ils ne donneraient pas leur voix, s'il leur faisait l'honneur de la solliciter.

Les bénéficiaires de ces petites fêtes d'immortalité, — qu'il s'agisse de Flaubert ou d'un autre, — c'est M. Dambreuse, le financier, qui a offert son obole avec fracas, pour le monument ; c'est Martinon, l'avocat, aujourd'hui député, demain ministre probable, qui prononcera le discours ; c'est Hussonnet, le journaliste, l'auteur gai, qui fera le compte rendu ; le professeur Dumouchel, qui donnera la conférence, — c'est enfin Bouvard et Pécuchet, M. Homais, Charles Bovary lui-même qui feront les mouches du coche dans un comité et qui trouveront bien le moyen, en récompense, d'obtenir le ruban rouge, l'aubergine ou le poireau.

Mais il faut lire ce livre aussi comme un petit roman d'aventures où l'auteur nous mène, en compagnie du maître, à l'Académie chez M. Frédéric Masson, à Médan, chez l'abbé X..., l'ami de Huysmans et de tous les écrivains même païens, enfin chez Paul Bourget. Il est difficile de résumer en quelques lignes les mots

d'esprit et les jugements littéraires que M. Louis Bertrand prête à son héros et à ses illustres interlocuteurs. Je noterai seulement que G. Flaubert, en sortant de chez l'abbé X..., est sur le point de se convertir, ce qui n'étonnera personne.

Et voici une plaquette de luxe : le **Centenaire de Gustave Flaubert**, qui reproduit les discours prononcés à la cérémonie du 12 décembre par MM. E. Haraucourt, Paul Bourget et Albert Mockel. « Aux temps classiques de Louis XIV, prononce M. A. Mockel, de bons auteurs français, exilés en Hollande, connurent les traîtrises du « style réfugié ». Les malheureux n'écrivaient plus : ils rédigeaient. Or, conclut-il, nous voulons écrire ; et parce que nous voulons écrire, nous nous adressons à Flaubert pour lui demander des conseils. » Car, écrire, dit-il, c'est voir et c'est faire voir.

Quant au discours de M. Paul Bourget : **Gustave Flaubert**, le voici en un des petits volumes des « Amis d'Edouard ». M. Bourget évoque l'image de Maupassant qui fut son ami et lui parla souvent de Flaubert, mais il exprime le regret que ce ne soit pas ce cher disciple du maître qui soit là aujourd'hui pour rendre hommage au grand romancier. M. Paul Bourget se substitue donc à Maupassant, et en profite pour déformer la pensée de Flaubert, en bon psychologue catholique qu'il est devenu. Louis Bertrand, Paul Bourget, tentant de faire rentrer le grand sceptique qu'était Flaubert dans le giron de l'Eglise, quelle splendide ironie, et comme Flaubert en eût ri d'un rire énorme ! Il faut se méfier des admirateurs des grands écrivains ; ils ne les aiment que pour les déformer, les adapter à leurs petites conceptions philosophiques et religieuses.

§

M. Antoine Albalat avoue avoir enseigné *l'art d'écrire*, par la méthode directe, c'est-à-dire par « le métier et les procédés ». Je voudrais bien connaître les jeunes écrivains formés par cette méthode directe, qui est une méthode indirecte en somme, puisque ce n'est en réalité que la méthode de Bouvard et de Pécuchet qui se remettent à copier.

Mais M. Albalat, encouragé par le succès de son premier livre (il est tentant, en effet, de devenir un écrivain, en vingt leçons) continue et nous donne aujourd'hui un codicille à sa méthode : **Comment il ne faut pas écrire**. Pour nous montrer com-

ment il ne faut pas écrire, M. Albalat, en bon professeur qui, en fait de style, en est resté à Bossuet, critique et corrige, avec quelle platitude, les « devoirs » des élèves Goncourt, Daudet, Brunetière... etc. Quelle besogne vaine que d'éplucher les ouvrages de Brunetière ; il semble bien que tout le monde soit fixé sur son style rocailleux. Et pourtant, la phrase de Brunetière, alourdie de *qui* et de *que*, ne peut être corrigée, car elle est la traduction de la pensée même de Brunetière. S'il écrit : « On ne saurait douter *de* l'influence *de* Balzac sur la dernière manière de George Sand », ce n'est pas élégant, mais c'est encore préférable à cette platitude, correction de M. Albalat : « On ne saurait mettre en doute l'influence de Balzac sur George Sand. » Cette dernière phrase n'est plus d'aucun style, ni bon ni mauvais : c'est du style neutre et châtré de toute virilité. Mais si M. Albalat s'attaque à des écrivains tels que Fromentin, il faut arrêter sa main sacrilège. Fromentin, affirme-t-il, a eu tort d'écrire : « Le paysage, de rose qu'il était, est déjà devenu fauve », et il eût été préférable, in-con-tes-ta-ble-ment, de mettre : « Le paysage, qui était rose, est déjà devenu fauve. » Eh bien non ! non ! la phrase de Fromentin est d'un artiste et d'un visuel, celle de M. Albalat est d'un instituteur de province. Mais il faudrait toute une suite au « Problème du style » pour réfuter les théories de M. Albalat sur les tendances et les tournures nouvelles de notre langue. Il n'y a pas à critiquer les tournures nouvelles qui sont des faits et correspondent à des nuances nouvelles de notre sensibilité. Je ne puis même pas donner raison à M. Albalat pour son chapitre sur les « ravages du style philosophique ». Certes, quelques philosophes abusent de leur jargon spécial, mais de là à vouloir écarter de notre langue littéraire des mots comme « noumène, phénomène, émotivité, mentalité, thème, antinomies, etc. », il y a une certaine distance, et M. Albalat pousse jusqu'à la phobie la haine des mots qu'on ne trouve pas dans les « Oraisons funèbres ». La haine des mots et la haine des idées. Il n'y a, dit-il avec une assurance déconcertante, « aucune espèce de profit littéraire à tirer *de* la lecture *des* ouvrages philosophiques... Fuyez comme la peste cette manie des idées générales... », contentez-vous de copier et recopier comme Pécuchet. On ne saurait être trop sévère contre de telles affirmations : il faut, au contraire, encourager les jeunes écrivains à se tenir au courant de toutes les nouvelles hypothèses philosophiques

et scientifiques, afin que la littérature s'enrichisse d'idées neuves et d'expressions neuves.

Je n'ai plus que quelques lignes pour signaler : l'édition intégrale et critique que M. Ernest Raynaud vient de nous donner aux éditions *classiques* de Garnier des **Fleurs du Mal**, de Baudelaire, dont « l'influence grandit de jours en jours » ; une curieuse *Anthologie* haïtienne des **Poètes contemporains** (1904-1920) qui nous prouve, comme l'écrit M. Louis Morpeau, « qu'il y a une littérature haïtienne », de langue française, et cette littérature nous apporte un parfum nouveau. Il faudrait citer bien des noms, à côté de Louis Morpeau lui-même qui a cueilli cette gerbe, et de Massillon Coicou, le poète fusillé qu'on n'a pas oublié à Paris ; **Le VIIIe Livre des « Stances » de Jean Moréas**, qui est un pastiche un peu sacrilège, et enfin, d'Edmond Rostand, un essai de jeunesse qui ne manque pas de finesse sur **Honoré d'Urfé et Emile Zola**. Cette étude nous prouve que Rostand avait lu l'*Astrée* et qu'il ne l'avait pas lue en vain.

JEAN DE GOURMONT.

LES POÈMES

Germain Nouveau : *Valentines et autres Vers*, préface d'Ernest Delahaye, Messein. — Paul Drouot : *Poèmes choisis*, avec une notice biographique par Albert Doysié et un portrait par Maurice Savignon, Arthème Fayard. — Gabriel-Tristan Franconi : *Poèmes*, « La Renaissance du livre ». — Léo Loups : *les Apparences et les Nombres*, Messein. — Léon Vérane : *Images au Jardin*, « Les Facettes ». — Albert Erlande : *le Poème Royal*, « Librairie de France». — Jean Lebrau : *Le Cyprès et la Cabane*, « le Divan ». — Albert Bausil : *La terrasse au Soleil*, Edit. du « Coq Catalan », Perpignan. — Maurice Betz : *Scaferlati pour troupes*, poèmes suivis de *la Malemort de Jean Lefranc*, « Sous-la marque de la Grappe Rouge ». — André Fontainas : *Récifs au Soleil*, avec un portrait gravé par A. Rassenfosse, Edgar Malfère, Amiens.

Si, comme il en avait été question, vers 1861, les **Valentines et autres Vers** de Germain Nouveau, — mises à part *les Cathédrales*, signées du nom d'Humilis, — avaient été publiées à l'heure qu'elles venaient d'être écrites, le souvenir en fût demeuré sans doute comme d'un recueil précieux, étrange et amusant. Qui sait si l'on n'eût pu en emporter un souvenir d'émotion ? C'est le malheur des poètes dont la bohème s'est pliée aux tics et aux dehors d'un milieu fantaisiste déterminé, de n'apparaître plus, au bout de quelques années, que pareils à des

jongleurs plus ou moins adroits, dont la dextérité ne réserve aucune surprise, dont la virtuosité n'est pas attachante. Le renom de Germain Nouveau surnagera, en raison de l'étrange aventure de sa vie, en raison surtout des grandes amitiés qu'ont eues pour lui Rimbaud, Verlaine et, sans doute, Ponchon et Richepin, plutôt qu'il ne préservera de l'oubli son œuvre. On peut, à la lecture de quelques strophes fortes, d'expression ferme, plutôt qu'à la lecture pénible de ce qui est le fond de ces poèmes, les saillies un peu grosses, recherchées et lourdes, on peut surtout, à la lecture de tels morceaux, *Mendiants*, *Dompteuse*, *A ma Sœur Laurence*, *A Madame Veuve Verlaine*, *Prière*, *Autour de la jeune Eglise*, *Saintes Femmes*, *Mon Cœur Stupide*... *Aux Saints* même, morceau écrit tandis que Nouveau était interné à Bicêtre, savoir gré à M. Ernest Delahaye d'avoir mis sa piété fervente à publier ces vers inspirés, imités de ses grands amis, peut-être aussi de Corbière, sa figure était plus grande du mystère dont elle était entourée, c'est moins au poète que notre admiration ira qu'à celui pour qui Pauvre Lélian renia des remerciements ou des souvenirs et conserva une affection sincère, sa vie durant.

Des **Poèmes Choisis** de Paul Drouot, au lendemain de la publication de son douloureux roman poétique, *Eurydice deux fois perdue*, que dire en quelques mots hâtifs, sinon pour en si gnaler le recueil composé avec goût par M. Abel Doysié ? Il serait temps qu'une étude d'ensemble, que des lectures répétées attirassent l'attention du public ami des lettres sur le nom et l'œuvre de Paul Drouot. Lui, à ses débuts, pour quelques tours périssables dont il a marqué un nombre de vers très peu considérable, semblait entravé par des manies ou des modes de son temps. On peut rouvrir à présent les volumes du poète : *Sous le Vocable du Chêne*, *la Grappe de Raisin*, même *la Chanson d'Eliacin*, c'est à peine si, à deux ou trois reprises, des taches de cette nature se découvrent, — et qui donc s'en pourrait prétendre exempt ? — L'œuvre se dégage dans la pureté d'une pensée ardente, vive, sereine à la fois, et d'une matière verbale très personnelle, classique également, éternelle et vibrante.

Gabriel-Tristan Franconi n'a publié de son vivant d'autres volumes que *un tel de l'Armée Française* et *Bisbur au Democratic Palace*. Pour la première fois, par les soins de sa veuve et de

ses amis, ses **Poèmes** sont réunis dans ce livre d'une centaine de pages. Le plus ancien de ces poèmes date de 1906 :

Sous le vent, dans la nuit, je m'en vais lamentable,
Et je ne sais pas où ; je m'en vais en souffrant.
Mais je songe parfois à des soirs redoutables,
Des soirs d'explosion sous le ciel fulgurant...

Ainsi chante le gueux, et sa misère est grande, car elle n'est point matérielle uniquement. Elle est faite de la souffrance des autres, et de l'irréalisable vœu de vivre sans entraves et sans soumission aux lois absurdes et desséchantes. L'immense amour de la liberté, quand l'âge un peu plus prêt à mûrir — il avait 31 ans lorsque l'a abattu un obus allemand ! — lui eût enseigné plus de patience et l'eût incliné à la sérénité, n'en continuait pas moins à embraser son cœur, à exalter de fièvre son cerveau. C'est ainsi qu'il mérita, durant la guerre, ces belles et nombreuses citations à joindre à l'affectueuse et chaleureuse préface où son ami, M. Fernand Divoire, retrace sa physionomie de franchise brusque et tendre, de dévouement et de haute vitalité. Une des pièces les plus fortes et les plus nobles qu'il ait écrites, adressée à sa femme, *Prière à la Française*, lui était consacrée cinq jours seulement avant sa mort. Il songe en même temps à elle et à sa mère :

Quand la vapeur de soufre et les éclairs des flammes
Calcineront ce cœur qui vous a tant aimées,
Qu'il repose à jamais sur vos seins frémissants.
Ne laissez pas la boue ensevelir nos âmes :
Il serait dur qu'en vain fût versé votre sang.
Veuillez le recevoir en vos mains parfumées.

Lettre du 17 juillet 1918. Hélas, un vrai poète, le 23 juillet, était frappé...

Inquiet des nombres, des rythmes, des lois, se débattant au mirage des inconstantes apparences, M. Léo Loups les évoque, au gré de ses méditations et de ses visions, les prétend saisir au passage, et les magnifier dans son cœur, dans sa pensée, **les Apparences et les Nombres**, qui s'amplifient les uns par les autres, ou plus souvent se font obstacle. M. Léo Loups laisse l'imagination des couleurs, de la forme et du rythme vivifier suivant la brise changeante des heures le souvenir serein des spectacles qui, en Kabylie, dans le Tell, à Aïn-Sefra, à Miliana, à

Alger même, ou bien en Gascogne, dans la terre où il est né et où vivent ses frères, enchantent ses regards, parfument sa mémoire. On croirait parfois qu'il voudrait contre ce don poétique se défendre : son esprit oscille de la spiritualité quand même plastique de Léonard ou de Ronsard à je ne sais quelles billevesées de creuse métaphysique. C'est la source des faiblesses de son livre, mais ses paysages aérés et lumineux, ses nostalgies contradictoires des contrées barbaresques et gauloises, son délicieux *Dimanche au Village*, ses méditerranéennes invocations à Artémis et à la Gloire vibrent et éclatent en plein air pur, sans taches ni repentirs.

Plus modeste dans ses desseins, non moins souple et, au fond, très sûr dans ses réalisations, M. Léon Vérane dresse dans un esprit de piété pensive et fervente ses belles **Images au Jardin**. Il dresse à la mémoire de Stuart Merrill ou d'Emile Despax la stèle de ses strophes d'enchantement admiratif. Il consacre à l'amitié de purs et allègres poèmes votifs, et, comme plusieurs de ses amis sont MM. Tristan Derême, Francis Carco, Vincent Muselli, Théo Varlet, Roger Frêne, Marcel Martinet, Lucien Christophe, Francis Eon, entre autres, et, parmi de plus âgés, le délicat et trop réservé Albert Saint-Paul, les vers qu'il leur offre sont, à chaque fois, dignes des beaux poètes auxquels il les voue, et doivent conquérir leur assentiment, lui assurer leur gratitude affectueuse. Oh, le joli et tendre jardin de sérénité douce, au bord de la mer parfumée : quel rêve de sage ne s'y plongerait, et ne tirerait sa gloire de la félicité d'y vivre, à l'abri des tournants de l'inclémente saison non moins que de l'absurde vie des villes ! M. Vérane est ce sage ; s'il est mal de l'envier, du moins on l'en peut ardemment louer, comme on le loue d'avoir écrit de si frais, de si charmants poèmes.

Certes, l'ambition de M. Albert Erlande se révèle à qui a lu **le Poème Royal**, plus vaste et plus passionné. *Le Poème Royal*, le titre s'applique à l'enchaînement de ces morceaux successifs qui disent avec véhémence l'emportement de l'amour, du désir, le magnétisme impérieux et sans doute souhaitable de la Mort fondue à l'Amour, les mouvements et la beauté de l'inspiratrice, le tourment chaleureux et effréné de celui qui n'est que fièvre, enthousiasme, abandon. On y rencontre à plusieurs reprises, selon l'appellation traditionnelle, si elle ne fut périmée, le *chant*

royal, à forme fixe et constante, cette amplification pour la rigueur du développement symbolique et pour la matérialité du métier, de la ballade de Marot ou de Villon. M. Albert Erlande en a réservé, je crois, l'un des premiers, sinon le premier en notre temps, la forme, avec fougue, avec une magnificence abondante et aisée. Qui parmi les vivants a composé un chant royal? Si M. Erlande en a composé trois qui sont inclos en ce poème, je n'en connais qu'un d'un autre poète, mais, il est vrai, inédit, bien qu'il ait été écrit en 1919. Ce dernier ne se permet, au jeu des rimes et dans l'enlacement des strophes, aucune licence. La sûreté de M. Erlande eût dû le détourner de ces fautes, car, après tout, pourquoi reprendre de tels rythmes si ce n'est pour en triompher en dépit de leurs plus rigoureuses difficultés? Est-ce chercher chicane à ce très admirable poète qu'exprimer ce regret? Je ne pense pas qu'il l'imagine, car je l'assure de mon entière, profonde sympathie, de toute ma joie exaltée par ce magnifique *Poème Royal*, aussi beau que sa récente *Niobé*.

Agréable petit livre, recueil alerte et délicatement pensif d'épigrammes, comme frileusement blotties dans des recoins d'amour de foi et de tendre sagesse, **Le Cyprès et la Cabane**, de M. Jean Lebrau, exige, pour être goûté, une heure de recueillement et de loisir enchanté. Le vers évolue subtilement et l'image, frêle fleurit dans la région qu'ont entr'ouverte, dans le passé familier, les muses d'Henry Bataille, avant que l'eût accaparé le théâtre, et M. Francis Jammes, où se plaignent à présent nombre de jeunes poètes à qui répugnent la déclamation et l'étalage vain des grands sentiments.

La Terrasse au soleil, quel lieu plus propice, dans les jardins du Roussillon, pour se livrer à la douceur des songeries. Selon que s'y affirment peu à peu les clartés et la chaleur du jour, que s'embrasent de beauté plus ardente les heures pleines de l'après-midi, ou que s'alanguissent avec plus de tristesse les ombres venues de la nuit, M. Albert Bausil y prolonge les échos du souvenir, et son âme tendrement module le chant atténué de ses espérances passées, les regrets, la grâce des nonchaloirs, la fugace animation des amours défuntes, ou les amitiés, les unes fidèles, d'autres évanouies. Avec un soin précieux il mène l'harmonie de ces strophes et de beaux vers se groupent en molles et chaudes cadences, où il célèbre les bois, les monts, la plaine, le charme des fleurs

pures et paisibles. Sans doute le sursaut de soudains embrasements manque un peu à cette poésie calme et souriante, qui sait être grave aux moments de méditation plus profonde ou mélancolique. A d'autres moments, des images un peu désuètes ou usées prennent une vaine naissance. Mais ce sont des lassitudes ou des négligences rares, et M. Bausil se souvient d'être un poète charmant, serein et ferme à presque toutes les pages de son livre «où chante, rit ou rêve» l'adolescent qui les a composées, fidèle à son petit pays, fidèle à ses sentiments familiers.

Ce sont impressions de troupiers au cours de la grande guerre, ces menus ou ces larges poèmes, obéissant tour à tour à des rythmes précis ou relâchés en vers libres. M. Maurice Betz a ressenti ces émotions, mené ces rêveries lentes, indécises et parfois plus véhémentes, en savourant en pipes ou en cigarettes l'éternel **Scaferlati pour Troupiers**. **La Malemort de Jean Lefranc** en résume la pensée, la mélancolie, la discrète épouvante, partout épandue, mais qui ne s'exprime point parmi les poèmes en vers aussi bien que dans ces tableaux, — poèmes en prose, où l'émotion sinistrement monte et saisit le lecteur. Les vers de guerre sont rarement aussi dépouillés d'attitudes conventionnelles, de morceaux à allures héroïques.

Peut-être, à en croire les lignes d'introduction qui précèdent le nouveau volume **Récifs au soleil**, qu'orne un beau portrait gravé par Armand Rassenfosse, et que publie, dans sa «Bibliothèque du Hérisson», l'excellent éditeur Roger Malfère, à Amiens, « est-il superflu d'expliquer un recueil de vers, et d'attirer l'attention du lecteur bénévole sur sa signification, sur sa structure intime ». Du moins, sied-il, sans doute, qu'en soit signalée à son heure, ainsi que tout autre, l'apparition récente. C'est ce dont s'acquitte ici, comme il le fit naguère pour *l'Allée des Glaïeuls*, son auteur, sans insister davantage, sinon en se révélant par sa signature, qui est celle aussi du chroniqueur.

ANDRÉ FONTAINAS.

THÉÂTRE

Méditation sur l'industrie théâtrale. — Bilan de trois mois. L'importance du comédien. — THÉÂTRE EDOUARD VII : *Une petite main se place*, pièce, en 4 actes de M. Sacha Guitry (4 mai). — THÉÂTRE MARIGNY : *Un péché de jeunesse*, pièce en 3 actes de M. Gerbidon (5 mai). — THÉÂTRE DES NOUVEAUTÉS : *Dicky*, pièce en 4 actes, de MM. Armont et Gerbidon (6 mai).—THÉÂTRE DES MATHURINS :

Saison de la « Chimère ». — Un Portrait d'un comédien par M. Tristan Bernard. — M. Courteline et le *Misanthrope*. — Mémento.

Le soir du 4 mai, vers neuf heures, je me présentais au contrôle du théâtre Édouard-VII. Je tenais à la main un «coupon» portant la date et l'heure que je viens de dire, et, par surcroît, a signature autographe de M. Franck, directeur, dont je me croyais l'invité. Sous la voûte du théâtre, je vis devant moi se dresser une espèce de gendarme en smoking, qui formait à lui seul un barrage :

— Où allez-vous ? demanda cet homme.

— Je vais voir jouer **Une petite main se place**, la nouvelle comédie de M. Sacha Guitry.

— Montrez vos coupons.

J'obéis. Le noir satellite au plastron de porcelaine fit alors entendre un reniflement goguenard, et, en rendant mes billets :

— Demain, dit-il, cette date, que vous voyez, a été imprimée là par erreur. La seconde représentation, à laquelle vous êtes convié, aura lieu seulement demain... Vous ne lisez donc pas les journaux ?

Je confessais que, dans les feuilles publiques, je cherchais moins, à cette heure, le nom d'Edouard VII que celui de Lloyd George. Je dis aussi qu'un billet daté et paraphé, un taxi payé, un critique habillé formaient, à mon avis, un ensemble de circonstances qu'on appelle invitation ; j'invoquais droits et devoirs, carte rouge et ministre des finances... Vaines paroles ! Le fâcheux de M. Franck ne fléchit point et les agents commençaient, subséquemment, à me regarder de travers... Je pris donc le parti de rentrer chez moi, ce que je fis en pestant contre M. Sacha Guitry, lequel n'était pour rien dans mes tribulations. J'eusse mieux fait de m'adresser au tenancier du théâtre et de lui dire que, s'il invitait la critique comme il convient aux répétitions générales, ces malentendus seraient évités. J'en veux à cet homme de m'avoir privé de la *Petite main qui se place*, mais je lui dois une soirée d'utile méditation, que j'ai passée dans mon fauteuil...

Trois mois de voyages. Je reviens à Paris. Qu'a-t-on joué durant mon absence, que je puisse regretter de n'avoir point vu ? Si j'écoutais les confrères des auteurs représentés, je ne regretterais rien du tout. A les entendre, l'événement de la saison fut l'interprétation du rôle d'Alceste par M. Lucien Guitry. Ils pour-

raient sur ce point n'avoir pas tout à fait tort. Le vieux d'Aurevilly eût volontiers donné tous les ouvrages d'un hiver dramatique pour une « composition » de Frédérick-Lemaître. On ne peut, à distance, s'empêcher de penser de même. Je tire, au hasard, le tome III (1869) du *Théâtre contemporain* (1). Que jouait-on, en 1869, à Paris ? On jouait : *La fièvre du jour, le Filleul de Pompignac, la Parvenue, le Cachemir X. B. T., la Vie de château, Mademoiselle Karoly, les Cosaques, Poterie, la rue des Marmousets.* Qu'est-ce que cela dit, je vous le demande? Ces titres, qui « firent courir tout Paris », n'évoquent même pas, à la façon d'un chromo ou d'un vieux numéro de journal, le souvenir mélancolique d'un temps passé ; en lisant ces affiches oubliées, on ne pense ni aux divans d'ottomane, ni aux chaînes-benoîton, ni aux dernières crinolines, ni aux poufs de plumes, ni aux coffrets-solferino, ni au capitaine *Rageac* .. On ne pense à rien. Ces titres n'ont plus de sens, ce sont des mots cadavres, des noms enterrés, retournés au néant. Mais nous savons, par les chroniques de Barbey, qu'en cette année 1869 Frédérick-Lemaître reparut, après une courte retraite, dans la salle des Menus-Plaisirs, et que ce fut un « foudroiement de joie pour tout le monde ». A la bonne heure ! Frédérick-Lemaître, cela signifie quelque chose, même pour nous qui ne connaissons de lui que des portraits échevelés, où le comédien nous montre un visage pétri par l'invisible main du génie dramatique, une bouche amère et large, une cravate dénouée sur un cou de taureau... N'en doutez pas, la saison de 1922 s'en ira, elle aussi, de la mémoire des hommes. Aux gens de 1970, il sera tout à fait impossible d'imaginer le plaisir que mes contemporains ont pris à la *Montée vers l'amour*, de M. Schiff, à la *Diane au bain*, de M. Coolus, à l'*Heure du berger*, de M. Bourdet, que l'on jouait sur le boulevard, tandis que je me promenais en Orient. Mais les gens de 1970 pourront savoir qu'en février 1922 M. Lucien Guitry sut donner aux vers du *Misanthrope* une résonance inouïe.

Ce sont là de cruelles observations. Sans doute, les auteurs n'accepteront point volontiers que l'on donne sur eux le pas aux acteurs. Mais le moyen de faire autrement?

En vérité ceci m'amène à l'essentiel des réflexions que je fis

(1) Barbey d'Aurevilly : *Le théâtre contemporain*, Edition du Centenaire, Stock, 1909.

l'autre soir, cependant que M. Sacha Guitry jouait pour d'autres sa comédie. Le théâtre moderne accorde, dit-on, une trop grande pace aux comédiens ; le public ne connaît qu'eux ; n'est-ce point, linique? Je le croyais, mais j'ai changé d'avis. C'est en voyant ces choses d'un peu loin qu'on les juge mieux. Neuf fois sur dix, le succès d'une pièce, à Paris, ne tient qu'à ses interprètes ; et non point seulement à cause de leur notoriété et de l'engouement du public, mais parce qu'en vérité le talent de l'acteur domine presque toujours celui du dramaturge. Qu'on ôte le comédien, *la commedia è finita.*

Voyons plus loin, voyons les efforts de ceux qui essaient de désembourber le char. Ce sont efforts de comédiens, rien autre. La preuve en est que ces travaux pèchent, dans un sens ou dans l'autre, selon le tempérament comique des hommes qui les conduisent. On reproche à Copeau sa sécheresse, à Gémier sa facilité, à Lugné-Poe son goût de l'exotique et du compliqué, à Dullin l'excès de ses recherches techniques. On ne saurait mieux dire de ces artistes qu'ils transportent au plan de la « mise en scène » leurs mérites respectifs de comédiens. Comment pourrait-il en être autrement ? Il est toutefois curieux d'observer que notre théâtre, au lendemain de la guerre, est dominé par des recherches d'un ordre presque exclusivement plastique. Chacun y collabore : peintres électriciens, costumiers, architectes. Il n'est pour s'en désintéresser que les auteurs dramatiques. Et ceux-ci, de quoi se préoccupent-ils donc ? D'argent, rien que d'argent. Ils en sont à surpasser les directeurs eux-mêmes. Il ne s'agit plus, en vérité, que d'une industrie, où rien ne manque, ni la « taylorisation », ni l'emploi des sous-produits, ni les budgets de publicité, ni le contentieux, ni le groupement en consortiums. C'est au point qu'on se demande par quel préjugé, — en somme assez élégant, — ces messieurs tolèrent encore l'existence de la critique. Ceux d'entre eux qui envoient du papier timbré à leurs censeurs ne font qu'obéir exactement à l'esprit dont tous se réclament ; on peut dire, toutefois, que ceux-ci se montrent plus francs que leurs collègues ; ils sont commerçants et ils s'en remettent aux tribunaux du soin de protéger leur marchandise. Ce sont là des procédés beaucoup moins révoltants, après tout, que l'organisation des « combines » entre auteurs, directeurs et collaborateurs, où tout est subordonné à des affaires de gros sous. Que penser, en effet, des progrès ac-

complis dans l'art de piper la confiance publique par le jeu des signatures ? Tel auteur signe des ouvrages dont il ne connaît que le titre, et tel autre, beaucoup plus malin, fait endosser, par des dramaturges de paille, certaines pièces qui, sous sa firme, pourraient déconcerter la clientèle. La plupart des directeurs exigent, en dépit de la loi, qu'une partie des droits d'auteur reste dans leurs caisses; des cabotins en renom montrent les mêmes exigences. On cite des cas où le 10 o/o légal se trouva partagé entre une dizaine de personnages, sans que le plus mal partagé de tous : l'auteur, n'y trouve rien à redire, tant il est vrai que la littérature dramatique nourrit bien ses hommes.

Ces mœurs ne datent pas d'hier (qu'il suffise de rappeler la collaboration de La Fontaine et de Champmeslé). De tout temps elles ont, — ni plus ni moins que le mauvais goût de la foule, — contribué à l'avilissement du théâtre. L'essor du cinéma offre au moins ceci de bon qu'il nous permet d'observer, dans un grossissement quasi fabuleux, des manigances identiques. Grâce à lui, nous sommes fixés. Prenons-en notre parti. Et gardons toute notre estime à ceux, de plus en plus rares, qui essaient de se conduire comme des artistes et non comme des marchands de vieux dentiers, — même brisés.

§

Un groupe d'auteurs et de comédiens s'est réuni sous l'enseigne « la Chimère ». Il a donné ses premiers spectacles, qui rencontrent une certaine résistance. Bon signe ! Rien de plus fâcheux que l'éloge unanime pour un théâtre d'avant-garde. Demandez à Antoine ! La presse, dans son ensemble, n'a changé ni de goûts, ni de ton, ni même de préjugés; quant au public de 1922, il ressemble sans aucun doute à son père qui mena les chahuts du Théâtre-Libre. C'est pourquoi M. Gaston Batty et ses compagnons peuvent beaucoup attendre et beaucoup prétendre, surtout s'ils mesurent, par la suite, la qualité de leur effort à son impopularité. Je pense étudier leur saison dans son ensemble. A demain les objections ! Pour l'instant je ne désire qu'exprimer à ces chimériques le vœu très fervent, que les sots essaient d'étrangler leur chimère.

M. Gerbidon a fait jouer le 2 mai, au théâtre Marigny, **Un péché de jeunesse**, que je lui pardonne volontiers. Trois jours plus tard, ce M. Gerbidon, aidé de deux complices, produisait,

au théâtre des Nouveautés, un petit truc en quatre actes, intitulé **Dicky** dont je ne dirai rien, parce que, si je ne le goûte point, ce n'est pas une raison pour en dégoûter les autres. M. Max Dearly y fut d'ailleurs excellent.

§

J'ai lu, dans un livre que vient de publier M. Tristan Bernard (1), ce portrait d'un comédien :

Florent avait d'excellentes qualités physiques. Il lui manquait peut-être un rien de taille ; il rattrapait cela avec des talonnettes, ce qui lui donnait un joli pied cambré. Il avait les traits réguliers avec quelques marques, très légères, de petite vérole. La voix était bonne, et se soutenait bien dans les passages de force. Il avait de la chaleur et de l'émotion. Pas mal de gens, en l'écoutant, se demandaient ce qui lui manquait pour arriver à la grande réputation. Pourquoi n'avait-il pas la même situation que d'autres, qui ne le valaient peut-être pas ? En somme, s'il était difficile de voir en quoi il pouvait leur être supérieur, on ne voyait pas non plus qu'il leur fût inférieur...

Comme tous les personnages que M. Tristan Bernard s'amuse à dessiner, ce Florent ressemble à un grand nombre de modèles très vivants et très quotidiens. La présente saison nous a révélé quelques-uns de ces Florent. Ils sont venus, ils sont repartis ; et leur sort est, je pense, plus douloureux que celui de Brichanteau, car ils souffrent en silence et sans le réconfort d'une confession emphatique. Quoi qu'il en soit, le portrait mérite d'être accroché. En quelques lignes, toutes pleines d'une maîtrise nonchalante, l'auteur de *Daisy* offre au syndicat des comédiens son plus utile sujet de réflexions.

Georges Courteline, qui publie une nouvelle édition de sa *Philosophie* (2), se confesse en ces termes :

Dans la *Conversion d'Alceste*, j'ai représenté Célimène devenue maîtresse de Philinte ; niaiserie attendrissante et d'invention facile, sur laquelle je pleure aujourd'hui des flots de larmes repentantes. On parle toujours trop vite...

Ces propos modestes d'un grand écrivain sont suivis des réflexions suivantes :

Mise au monde pour attiser, tenir en haleine chez l'homme le désir du baiser de la femme, Célimène n'a ni cœur ni sens. Elle est « le

(1) *Le jeu de Massacre* (Flammarion, éditeur).
(2) Flammarion, édit.

nonstre » par définition. L'amusement qu'elle pourrait prendre à faire lu chagrin à Alceste compenserait donc insuffisamment le regret qu'elle prouverait de donner de la joie à Philinte. Du reste, je la crois vierge, pousée petite fille (comme Blanche de Cambry par le duc de Parthenay) ar on ne sait quel ostrogoth, dont elle n'entendit plus parler et qui disarut peu après, sans laisser trace de son passage.

En deux siècles, l'Académie et la Sorbonne réunies n'en ont pas lit aussi long sur le *Misanthrope*.

Mémento. — Théatre de l'Odéon : *Le Songe d'une nuit d'été*, féerie n 4 actes de Shakespeare, adaptation de M. G. de la Fouchardière, musique de Mendelssohn (27 avril). — Théatre des Mathurins (Saison de la Chimère) : *La Farce de Popa Gheorgé*, pièce en 4 tableaux de M. Adolphe Orna ; *Césaire*, drame en 2 actes de M. Schlumberger ; *Martine*, pièce n cinq tableaux de M. J.-J. Bernard ; l'*Intimité*, pièce en un acte de M. J.-V. Pellerin.

HENRI BÉRAUD.

HISTOIRE

Pierre Champion : *Procès de condamnation de Jeanne d'Arc*. Texte, Traduction et Notes, I. — Texte, latin, II. — Introduction, Traduction et Notes, Edouard Champion. — Jules d'Auriac : *La véritable Jeanne d'Arc*, Fasquelle. — Jane Dieulafoy : *Isabelle la Grande, Reine de Castille*, 1451-1504. Avec 38 planches hors texte, Hachette — Mémento.

Ce mois de mai, où tombe la fête nationale de Jeanne d'Arc, ne se passera point sans que nous ayons, avec un retard involontaire dont nous nous excusons, apporté l'hommage d'un compte rendu, qui, à défaut d'autre valeur, a celle que lui confère la publicité du *Mercure*, au grand et beau labeur de M. Pierre Champion sur **Le Procès de Condamnation de Jeanne d'Arc**.

M. Champion déclare que « la besogne d'un nouvel éditeur du Procès était bien facilitée par l'édition de Quicherat qui est, en vérité, un monument incomparable d'érudition et de bon sens ». Mais son entreprise, est-il besoin de le dire ? ne fait pas double emploi avec l'œuvre de Quicherat. En ce qui concerne seulement le travail sur les textes, M. Champion a pu introduire des améliorations. M. Champion a, de plus, sous le texte latin du Procès (qui, on le sait, est la version latine et définitive de Thomas de Courcelle), reproduit intégralement ce qui reste de la version française du manuscrit d'Urfé, version qui est un fragment de la minute originale, rédigée par le notaire Guillaume Manchon,

greffier du Procès de condamnation. Ce précieux fragment commence p. 71 du tome Ier. Quicherat l'avait déjà donné, mais non sans quelques lacunes. On trouve aussi des éclaircissements sur divers points du Procès demeurés obscurs. Enfin, en ce qui concerne les notices sur les personnages, M. Champion les a complétées, et, à vrai dire, a fait ici œuvre à peu près nouvelle. Il a bénéficié, sous ce rapport, d'éléments qui n'existaient pas du temps de Quicherat : les investigations de Charles de Beaurepaire sur les juges et les assesseurs du procès de condamnation de Jeanne d'Arc, et les travaux du père Denifle et d'Emile Chatelain, bibliothécaire de la Sorbonne, sur le monde universitaire et clérical de l'époque. Il faut ajouter les propres recherches de M. Champion à la Bibliothèque Nationale et aux Archives.

On trouvera ces précieuses notices dans le tome second (le premier tome contient, avec le texte latin du Procès, une Notice critique sur les sources et les manuscrits, étude beaucoup plus condensée que celle de Quicherat sur le même sujet). C'est dans ce deuxième volume également que prend place la traduction française du Procès par M. Champion, traduction pour la première fois complète. Vallet de Viriville et Joseph Fabre avaient, dans la leur, omis certaines parties, de peu d'importance, il est vrai. « Il m'a fallu un certain courage, dit le traducteur, pour faire passer en français cette redondante phraséologie latine, où une mauvaise cause, une conviction peu sincère se parent des artifices d'une vide rhétorique. » M. Champion, qui recherche la couleur de l'époque, s'est inspiré aussi des fragments en français du Procès mentionnés plus haut.

Enfin, un apport nouveau, et tout à fait original, est, en tête du tome II, la savante, colorée, libre et compréhensive Introduction, où, en plus de cent pages, M. Pierre Champion replace le procès dans l'atmosphère mentale de l'époque. Après avoir remué toutes les affaires de cet infernal Procès, l'on tâche de nous suggérer cette spéciale et mémorable psychologie historique.

Eh bien ! l'impression est affreuse. Textes, Notices biographiques, et maintenant Introduction originale, on entrevoit dans tout ceci un monde horrible et sinistre, implacable, démoniaque. Il est là, ce monde étudié par un homme de science dans sa réalité morale. Et vous restez transi d'un froid de mort jusqu'au fond de l'âme !

Je prends au hasard, dans le trésor des Notices biographiques, ceci : « Italien de nation, Anglais de cœur, surtout humaniste, l'avis qu'il (Zanón de Castiglione, évêque de Lisieux) adressa sur Jeanne, daté de Bayeux, est plein de mépris. Cet évêque politique n'était pas chrétien, mais il était très lettré... ». Plein de mépris ... C'est bien cela. Ils étaient tous pleins de mépris, ces universitaires, ces prêtres, ces mandarins de la Scolastique! Pleins de mépris pour le génie naturel et pratique, pour l'être simple et fécond, pour Jeanne d'Arc ; et ils l'envoyèrent fort juridiquement au bûcher.

Et tous ces gens continuèrent leur carrière, leur *cursus honorum*, ralliés à Charles VII (après avoir vu décidément qu'il n'y avait pas moyen de devenir Goddams, Godons comme disait Jeanne), pourvus, promus, ambassadeurs, légats, cardinaux, respectés, considérés, vénérés ! Et l'on n'osait plus prononcer le nom de la Martyre qui sauva la France !- Je sais bien : il y eut, vingt-cinq ans après, le procès de réhabilitation. Mais Jeanne, en fait, n'en avait pas moins été damnée par le monde ; et damnée au point de vue du monde, elle le demeurait, au fond, pour les puissants de ce monde, toujours pleins de « mépris ». Qu'importait à la cendre jetée au fleuve que l'image céleste de la Sainte dût naître un jour dans les consciences ? O cendre ! ô néant! ô douleur ! Iniquité! Il en serait de même aujourd'hui, au cas de quelque autre aventure suréminente. Et il n'y aurait même plus de « réhabilitation ».

M. Jules d'Auriac, désireux de savoir ce qu'était **La véritable Jeanne d'Arc**, a écrit un livre bien fait, très diligemment renseigné de toutes mains. Montrer la « véritable » Jeanne d'Arc, c'est une façon de parler. Il semble pourtant qu'on pourrait ranger M. d'Auriac parmi les historiens positivistes, — positivistes et non sceptiques. Il parle en termes de psycho-physiologie de Jeanne d'Arc en tant que « miraculée ». Sa critique scrute non sans pénétration les faits de la carrière de Jeanne et les conditions dans lesquelles elle s'accomplit, cette carrière unique. Parmi ces conditions, les plus habituelles (à cette époque) paraissent être pour l'auteur les plus suggestives, — mais sans qu'il nous soit permis de croire que M. d'Auriac soit porté à diminuer l'héroïne. Au contraire, les caractéristiques de celle-ci ne s'en dégagent que plus extraordinaires, parce qu'elles sont ainsi plus prouvées. Extraordinaires, mais non surnaturelles toutefois. La théologie

mystique du temps, qui d'ailleurs a coopéré à l'œuvre abominable de la condamnation capitale, a pu refuser (pour des raisons de discipline surtout) d'accepter le miracle des apparitions. (Mais, ô Jeanne ! s'il n'y avait pas d'anges autour de vous, c'était bien vous-même qui étiez l'ange !) M. d'Auriac s'arrête à la conception d'une « femme d'un génie supérieur » (mais qu'est-ce que le génie ?). Il a habilement adapté cette conception au cadre de la société du xv[e] siècle.

Feu Madame Jane Dieulafoy, célèbre par ses voyages, a pu, tout naturellement, dans ces voyages, qui furent fructueux pour l'archéologie entre autres, acquérir la capacité d'écrire l'Histoire. L'Espagne, notamment, fut son pays de prédilection, elle l'a aimée, habitée, sentie, et elle a dû en connaître très bien l'histoire, sans doute étudiée sur place. Toutefois, on se trouve un peu empêché devant un livre qui, comme celui-ci, sur **Isabelle la Grande**, se présente sans aucune référence. Il n'y a pas une seule note, — je dis pas une seule, — au bas des quelque cinq cents pages de cet octavo. Pas une seule mention n'accompagne les nombreux extraits donnés. On relève bien, çà et là, des noms notables : page 23, Palencia, qui a laissé des « Décades » ; page 46, Ziruta, auteur d'Annales de la Couronne d'Aragon ; Pulgar, qui introduisit le style humaniste dans sa chronique de Ferdinand et Isabelle (Cf. Ed. Fueter, *Histoire de l'Historiographie moderne*, pages 280, 284, 290) (1) ; on sent bien aussi que M[me] Dieulafoy cite les pittoresques chroniqueurs médiévaux, dont on reconnaît la couleur dans maint endroit ; mais, disons-nous, on n'en est pas moins embarrassé devant un livre dont on ne peut dire comment il a été fait. Seuls des spécialistes de l'Histoire d'Espagne, comme Morel-Fatio, pourraient, à première vue, dire cela. Il y a bien à la fin une liste bibliographique : mais aucun éclaircissement n'est donné quant aux rapports de cette liste avec l'ouvrage. Encore une fois, rien sur les conditions scientifiques de l'œuvre. Cette longue et patiente narration n'en est pas moins très intéressante. Signalons notamment les pages sur Christophe Colomb.

MÉMENTO. — *Revue Historique* (Janvier-Février 1922). Ch. Terlinden.

(1) A signaler aussi, pp. 327, 329, dans le corps du récit, un exposé bibliographique relatif aux travaux de l'historien anglais Bergenroth sur le mariage projeté de la princesse Catherine avec le prince de Galles (le futur Henri VIII).

La politique économique de Guillaume Ier, roi des Pays-Bas, en Belgique (1814-1830). (Les causes du soulèvement de la Belgique n'ont pas été seulement religieuses et linguistiques. M. Terlinden décrit la politique économique qui l'a non moins produit.) Ludovico Frati. La mort du maréchal Biron (1602). (M. Frati reproduit le texte d'un ms. de l'Université de Bologne, relation sur le supplice de ce personnage, qui complète l'étude de M. Combes; mais il déclare ne pas connaître la source à laquelle a puisé l'informateur.) Commandant Herlaut. Les enlèvements d'enfants à Paris en 1720 et en 1750; 1re *partie* (Description circonstanciée et curieuse des mouvements populaires auxquels donnèrent lieu ces enlèvements, véritable fléau dont l'auteur nous dira ultérieurement les causes exactes). Bulletin historique. Histoire byzantine Publication des années 1917-1921, par Louis Bréhier. Comptes rendus critiques. Notes bibliographiques. Recueils périodiques et Sociétés savantes. Chronique.

Revue des Etudes historiques (Janvier-Mars 1922). L. Mouton : Les violences du duc d'Epernon. (On connaissait notamment les querelles de l'irascible Duc avec Sourdis, archevêque de Bordeaux. M. Mouton décrit deux ou trois autres algarades, antérieures à celle-ci, sa dispute avec le désagréable Sully, etc.) Baron de Baye : Un peintre russe du XVIIe siècle : Chibanoff (Un portrait inédit de Catherine II est joint à cet article). P. Marmottan : Le Cardinal Maury et les Bonaparte. (Relations du Cardinal Maury avec Napoléon qui, on le sait, le favorisa et auquel il parut dévoué. Il écrivit, au moment du Concordat, à Louis XVIII, pour lui conseiller l'abstention. Détails curieux sur les rapports du Prélat avec le Prétendant). B. Combes de Patris : Louis XV, la Légende et l'Histoire. (A propos de deux ouvrages récents, on s'efforce de donner une analyse psychologique de Louis XV aussi approchée que possible. Le Roi, dit-on, ne fut pas seulement l'homme de plaisir de la légende ; en réalité il fut, lui aussi, un Roi laborieux, etc.) M. Marion : Un historien des finances révolutionnaires : Saint-Aubin (Pages intéressantes sur ce publiciste peu connu, et à tort. Il fut un des premiers à dénoncer le danger du papier-monnaie, l' « inflation », dirions-nous.) Comptes rendus critiques. Chronique des Etudes historiques. Revues. Livres nouveaux.

La Révolution française (Octobre-Novembre-Décembre 1921). Le Jeu de Paume de Versailles, de 1786 à 1804, par F. Evrard. (Intéressante monographie de « la sainte masure »). L'état civil aux colonies pendant la Révolution, par F. Lévy. (Le style révolutionnaire y est de même en vigueur pour les prénoms. L'état civil des mariages présente diverses bizarreries et joyeusetés). L'assistance publique dans la Dordogne, pendant la révolution, par de Cardinal. (Etude des applications de la législation révolutionnaire.) A la Bibliothèque nationale : innovation et pauvreté,

par A. Aulard. (« A la Bibliothèque nationale, on n'a pas le sou, et on s'ingénie. » L'impression du Catalogue général, — qui n'en est qu'à la lettre H, — est arrêtée. On sait que le Catalogue manuscrit ne commence qu'à 1894, si je me souviens bien. « Avec ce qu'a coûté une seule journée de l'expédition de Syrie, dit M. Aulard, on pourrait achever le catalogue »... et éclairer la salle, qui n'est pas très claire ; en hiver, par les jours sombres, le travail devient très difficile dès 3 heures après-midi. Pourquoi la Bibliothèque nationale n'est-elle pas éclairée, alors que les autres Bibliothèques le sont? Mystère !) L'Ecole des Etudes urbaines de la ville de Paris. Bibliographie.

Annales Révolutionnaires (Novembre-Décembre 1921). Maurice Dommanget. Le culte décadaire et la théophilanthropie à Beauvais. (On ne se doute pas de tout ce qu'il y eut d'intrigues, plus ou moins liées avec la politique, sous ces petites religions révolutionnaires. La théophilanthropie marquerait cependant plutôt un retour à la tolérance.) Albert Mathiez : La mort de Marat et le vote de la loi sur l'accaparement. (M. Mathiez montre comment la disparition de Marat laissa le champ libre aux Enragés, qu'il intimidait jusque là.) Pierre Belperron. Les levées de volontaires à Besançon en 1791 et 1792. (Il y eut enthousiasme. « Il semble qu'on peut en croire » les documents. La fuite du roi avait produit à Besançon une grande émotion). Mélanges. Glanes. Bibliographie.

EDMOND BARTHÈLEMY.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Auguste Lumière : *Rôle des colloïdes chez les êtres vivants* ; essai de biocolloïdologie ; nouvelles hypothèses dans le domaine de la biologie et de la médecine, Masson. — J. Danysz : *la Genèse de l'énergie psychique* ; essai de philosophie biologique, avec une lettre-préface de Jules Payot, J.-B. Baillière — A.-L. Marchadier et A. Goujon : *les Poisons méconnus*, Bibliothèque de philosophie scientifique, E. Flammarion.

M. Auguste Lumière, qui n'est pas médecin, vient d'écrire un livre, le **Rôle des colloïdes chez les êtres vivants**, qui intéresse autant les médecins que les biologistes.

On est bien obligé de reconnaître avec l'auteur que les progrès réalisés dans la science d'Hippocrate depuis l'antiquité sont loin d'être en rapport avec le merveilleux essor de la plupart de nos autres acquisitions scientifiques. Si le génie de Pasteur a jeté une vive lumière sur la pathogénie des maladies microbiennes, on sait encore bien peu de choses sur les causes des maladies de la nutrition. Et il semble bien que l'on doive « faire table rase des idées classiques, des conceptions stériles d'Ehrlich et de ses élèves, qui prennent les propriétés des corps pour des substances et nous

ramènent au temps du phlogistique de Stahl ». Il est temps que l'on cherche à baser la médecine directement sur la physique et la chimie.

C'est précisément ce qu'a tenté M. Auguste Lumière. Son « essai de biocolloïdologie » est l'exposé d'une théorie, que son auteur considère lui-même comme une simple hypothèse. Mais les idées, si originales, du savant de Lyon ouvrent un vaste champ d'investigation et tracent des voies nouvelles pour les expérimentateurs.

Les tissus des êtres vivants sont constitués, en grande partie, par des *colloïdes*, et les réactions dont ils sont le siège et qui conditionnent la croissance, la nutrition, la maladie et la mort, obéissent aux lois qui règlent l'évolution de ces colloïdes.

Tout colloïde est formé de particules solides animées de mouvement brownien, les *micelles*, qui demeurent en suspension dans un liquide. Chaque micelle présente une organisation complexe : une masse centrale, le *noyau* ou *granule*, amas de molécules insolubles et inertes, et une sorte de revêtement, la *couche périgranulaire*, qui est la portion active de la micelle.

La surface de contact des micelles avec le milieu liquide dans lequel elles demeurent est d'autant plus grande que ces micelles sont plus petites. Cette surface, au niveau de laquelle s'effectuent les échanges vitaux, est immense ; elle correspond pour l'homme adulte à plus de deux cents hectares.

Mais les micelles évoluent : petit à petit les granules grossissent, « mûrissent », s'accolent les uns aux autres, et finissent par précipiter, par « floculer ». La sénilité et la mort seraient des conséquences du mûrissement et de la floculation des micelles. En effet, à mesure que les micelles grossissent, l'activité cellulaire, fonction de la surface des micelles, diminue ; et dès que la cellule est le siège de précipités, elle est bien près de mourir.

Les tissus épithéliaux sont atteints plus rapidement que les tissus conjonctifs, ce qui explique la prédominance de ces derniers chez les individus âgés.

Les colloïdes, indépendamment de leur évolution normale, qui conduit fatalement à la mort des individus, peuvent être soumis accidentellement à des influences qui coagulent certains d'entre eux. Cette coagulation qui, elle, pourrait être évitée, expliquerait maints états pathologiques. Le choc anaphylactique, en-

tre autres, serait dû à une brusque floculation de certains éléments du sérum. Les médecins liront certainement avec beaucoup d'intérêt les considérations de l'auteur sur la genèse des maladies.

§

La Genèse de l'énergie psychique est intitulée par M. J. Danysz un « essai de philosophie biologique ». Ce livre est aux confins de plusieurs rubriques du *Mercure*, et c'est ce qui en fait l'intérêt.

M. Danysz a consacré de longues années, dans les laboratoires de l'Institut Pasteur, à des recherches difficiles, exigeant beaucoup de patience. On lui doit plusieurs livres sur l'évolution des maladies. Comme beaucoup de Slaves, il sait s'intéresser aux problèmes les plus variés, laissant errer son esprit à la recherche de points de vue incessamment renouvelés.

M. Danysz s'efforce de retracer l'évolution de la matière et de l'énergie, de l'éther à l'homme. Pour lui, l'univers tout entier tend vers la pensée.

L'auteur invoque constamment la physique et la chimie ; il parle de la constitution et des propriétés des atomes, des colloïdes, des micelles albuminoïdes, des amino-acides, des vitamines, etc. Il part des éthérons et des électrons et aboutit à la matière cérébrale ; il cherche dans l'attraction universelle de l'électricité les secrets de la vie et de la pensée. L'intelligence humaine se serait d'abord développée lentement durant l'immense période de la préhistoire. Depuis que les inventions se sont multipliées, ce développement serait devenu considérable et rapide : l'homme actuel ne serait qu'un stade dans la conquête de l'énergie spirituelle. Il sera dépassé, et les hommes dans l'avenir seront aussi supérieurs à l'homme actuel que celui-ci l'est à l'homme de l'époque des silex taillés ; l'évolution intellectuelle, déjà rapide, le deviendra de plus en plus, et M. Jules Payot, qui préface l'ouvrage, s'en réjouit.

Pour ma part, je pense que la théorie de la *constance intellectuelle* de Remy de Gourmont est plus près de la vérité. La marche incessante vers le progrès apparaît de plus en plus comme une erreur darwinienne. Les êtres vivants, l'intelligence humaine, ne sont pas indéfiniment perfectibles.

M. Danysz a également tort d'invoquer la *sélection* comme facteur d'évolution et de progrès.

L'auteur se demande si les énergies nerveuses, en quelque

sorte « métaphysiques », ont joué un rôle dans l'évolution, et d'autre part il envisage les problèmes de l'immortalité, de l'âme, de la télépathie.

§

On est un peu surpris, au premier abord, de voir figurer le livre de MM. Marchadier et Goujon, **les Poisons méconnus**, dans la Bibliothèque du Dr Gustave Le Bon, car il ne s'agit guère de philosophie scientifique. Mais, cet ouvrage, bien documenté et d'une lecture attachante, en dévoilant les causes des maux redoutables dont souffrent et meurent les populations modernes, a certainement une haute portée sociale.

Les auteurs dirigent le Laboratoire municipal du Mans, et y font l'analyse des aliments falsifiés. On frémit à la pensée des dangers qui, à chaque instant, menacent notre santé et notre vie. Certes, les fraudes auxquelles donnent lieu le pain, le lait, le vin, sont assez bien connues. Mais on ne craint pas assez la toxicité de maints aliments, même à l'état de pureté. Sait-on que le chocolat, si l'on en mange dans une même journée des doses massives, peut provoquer des accidents graves et même mortels ? Il contient un alcaloïde, la théobromine, qui, malgré son nom (aliment des dieux), est un poison assez actif. Mme de Sévigné écrivait à sa fille au sujet du cacao : « Il vous flatte pour un temps, puis il vous allume le corps d'une fièvre continue qui vous conduit à la mort. » Le miel joua un très grand rôle dans l'antiquité : c'était à la fois un aliment, un remède et un présent infaillible pour calmer la colère des dieux ; chez les Goths, les nouveaux conjoints buvaient de l'hydromel, boisson faite avec du miel fermenté, pendant les trente jours qui suivaient leur mariage, d'où l'expression lune de miel. Mais il y a des miels vénéneux ; c'est le cas lorsque les abeilles ont butiné sur des fleurs d'Aconit, de Belladone, de Digitale, voire d'Azalée, de Rhododendron, de Genêt, de Cytise. La Vanille, par l'huile qu'elle contient, peut provoquer des accidents à forme érysipélateuse qui atteignent d'abord les mains pour gagner ensuite les autres parties du corps, plus particulièrement la face et le cou.

Les propriétés toxiques des plantes sont d'ailleurs toutes relatives. Ainsi le Haricot, qui donne en Europe une graine comestible estimée fournit, dans les îles de la Sonde, une graine souvent très riche en acide cyanhydrique. Au contraire, l'Aconit par-

ticulièrement vénéneuse dans nos contrées, perd de sa nocivité, mesure qu'elle se rapproche des régions septentrionales ; Linn rapporte même qu'en Suède, en Norvège et en Laponie, les jeunes pousses de cette plante sont comestibles. On a observé de cas de mort, chez des Chiens et des Furets, à la suite de piqûre par l'Ortie dioïque ; or les accidents mortels sont toujours produits par des pousses jeunes et vigoureuses, issues de pieds frappés et meurtris, les traumatismes accroissant considérablemen l'activité du poison révulsivant.

MM. Marchadier et Goujon regrettent que, à la suite des retentissantes découvertes de Pasteur, on s'occupe, en hygiène et en médecine, trop exclusivement des microbes.

La phobie du microbe, maladie de trop nombreux maniaques de notre siècle, qui nous pousse à rechercher dans une stérilisation à outrance un brevet de longue vie, ne nous fit-elle pas, se demandent ils, plus de mal que de bien ? Dès maintenant ils seraient tentés de l'affirmer. Une chaleur excessive tue bien tous les microbes, mais dénature aussi nos aliments. Les propriétés organoleptiques ne semblent nullement modifiées... mais les vitamines sont détruites.

On lira avec intérêt le chapitre sur les *vitamines*. Sait-on que le déficit en certaines vitamines peut entraîner la cécité ?

GEORGES BOHN.

QUESTIONS ECONOMIQUES

Le marasme de la construction immobilière. — Dans une série d'articles parus dans le *Temps* (28 mars et 3 avril) M. Ed. Julia fait justice des palliatifs proposés en vue d'accélérer la construction des immeubles à loyer et d'enrayer ainsi la crise du logement qui menace de devenir, à Paris surtout, un véritable fléau.

Le dernier né de ces remèdes, proposé par M. Paul Reynaud, député des Basses-Alpes, consiste à appliquer une sorte de « péréquation » aux loyers, en percevant sur les propriétaires actuels une taxe (répercutée bien entendu sur leurs locataires) dont le produit servirait à subventionner la construction d'immeubles nouveaux.

Avec bon sens, M. Julia démontre sans peine que ce système aurait pour conséquence de maintenir indéfiniment les hauts

prix de la construction et que le remède, dont l'apparence démocratique et égalitaire était bien faite pour tenter un député, serait pire que le mal.

Au surplus, le système de la péréquation, appliqué en grand sur les matières premières pendant la guerre, et notamment sur le charbon, a été jugé et condamné, encore que cette application ait été relativement facilitée par la nature même des opérations qui lui donnaient lieu. La péréquation n'est qu'un expédient, bon pour une période de dictature comme la guerre. Elle va à l'encontre des lois économiques; c'est une atteinte à la liberté, supportable en période extraordinaire, mais inadmissible en temps normal.

A notre avis, il faut s'attaquer au problème, franchement. Le seul mal étant le prix de revient élevé des immeubles, le seul remède est d'en abaisser le prix. Ceci a l'air d'être une vérité de La Palisse et cependant, on aura beau tourner le problème dans tous les sens, il n'y a pas d'autre solution satisfaisante.

Ce vieil esprit de routine, dont nous avons déjà dénoncé les méfaits (1), reparaît encore. On pose comme principe que les immeubles de 1922 doivent être forcément construits sur les plans de 1914 parce que... eh bien! parce qu'on les a toujours construits ainsi.

Le prix de revient d'un immeuble se décompose en deux parties : matériaux et main-d'œuvre. Mais les matériaux, tels qu'ils arrivent sur le chantier, ont déjà été ouvrés pour la plupart avant d'y parvenir, et dans leur prix d'achat se trouve également incluse une certaine quantité de main-d'œuvre. Si bien qu'en définitive, dans le prix de revient global, la somme totale de main-d'œuvre dépasse largement le prix des matériaux bruts entrant dans la construction. Il est assez difficile de faire la proportion exacte qui dépend évidemment de la qualité et du luxe de la construction, mais on peut affirmer que cette proportion est d'au moins 60 à 70 o/o pour la main-d'œuvre.

Si nous voulons réduire le prix de revient, il est évident que nous n'aurons aucune action sur le coût des matériaux bruts qui, quoi qu'on fasse, sera toujours en harmonie avec la situation économique du moment. Mais, par contre, la dépense de main-d'œu-

(1) Voir *Mercure de France* du 15 nov. 1921 : « L'esprit de routine dans l'invention des engins de transport ».

vre, de façonnage et de mise en place de ces matériaux dépendra essentiellement des procédés de construction. Comme cette dépense représente une fraction très importante du prix de revient total, toute économie réalisée sur ce point deviendra très sensible.

Une seconde source d'économie peut provenir de modifications à apporter au plan des immeubles actuels dont l'effet sera de diminuer le prix de revient par logement.

Enfin une troisième économie, — indirecte celle-là, — consistera à aménager l'immeuble de telle façon que les commodités mises à la disposition des locataires entraînent pour eux une diminution de leurs frais généraux leur permettant de supporter plus aisément un gros loyer.

Le problème s'éclaircit donc et il suffit maintenant d'examiner ces trois points en détail.

§

Sur le premier point, il n'est pas difficile de s'apercevoir que nos maisons sont établies suivant des traditions antiques et vénérables et construites par des moyens barbares sans aucun esprit de méthode.

Considérons par exemple, dans les immeubles les plus récents, les portes et les fenêtres. Elles sont, d'un immeuble à l'autre et souvent dans la même maison, toutes différentes et établies avec un luxe de moulures et de panneaux parfaitement inutiles et d'ailleurs le plus souvent laids. Est-il donc absolument nécessaire pour les fenêtres de s'en tenir à la forme rectangulaire et ouvrante par battants ? La fenêtre à châssis serait peut-être plus économique. On peut faire la même remarque pour le dispositif de fermeture des baies, qui n'est jamais le même : volets en bois, en fer, à rideau, jalousies, etc.

Dans chaque maison, la hauteur des étages diffère suivant les errements de l'architecte. Les murs et les plafonds de nos appartements sont couverts d'une « pâtisserie » coûteuse, d'un goût plus que douteux, véritable nid à poussière et à microbes. Quel besoin est-il de ces corniches de plâtre alors qu'il suffirait de raccorder le plafond par une doucine arrêtée par une simple baguette courant à quelques décimètres du plafond. Cette disposition faciliterait l'éclairage artificiel par réflexion, le plus économique, et diminuerait la dépense de papier.

Les escaliers sont réjouissants de diversité. C'est à croire qu'on

en fait un modèle spécial pour chaque maison, sauf si, par hasard, c'est le même architecte qui a construit tout un pâté d'immeubles. Je laisse de côté les décorations extérieures qui ne font pas oublier les façades simples et belles d'autrefois.

Le papier peint coûte des prix fous parce que la clientèle réclame mille dessins nouveaux. Il y a des modes pour le papier, ce qui n'abaisse pas son prix. Il faudrait s'en tenir résolument à une série de papiers de teintes plates égayés par une frise suffisamment large.

Rien n'est semblable, d'ailleurs, d'un immeuble à l'autre. Les cloisons, les chambranles, les appareils hygiéniques, les crémones, les targettes, les gonds, les serrures, les placards, tout est différent.

La conclusion première, on la devine. Il faudrait « standardiser » tout cela de façon à pouvoir produire en grande série ces éléments dont le prix de revient se trouverait ainsi fortement abaissé.

Rien ne saurait empêcher l'extension de ce principe à l'édification sinon du gros œuvre, mais tout au moins des œuvres secondaires du bâtiment. L'art de l'architecte consistera dès lors à assembler ces divers éléments-type pour en tirer des immeubles variés et adaptés à leur destination. Uniformiser les éléments-type ne veut pas dire que nous habiterons, dans l'avenir, des cellules toutes semblables les unes aux autres.

Ce procédé a déjà reçu des applications pendant la guerre pour la construction des bâtiments en bois et aussi, récemment, dans un ordre d'idées tout à fait différent. Le jeu de « Meccano », si connu des enfants, en est un exemple humoristique. Mais on en trouve la réalisation dans l'ameublement. Une grande maison moderne a créé un petit nombre de meubles-type de lignes simples qui, en se combinant les uns aux autres, forment autant de meubles différents et vraiment esthétiques. On tire de ces éléments aussi bien un buffet de salle à manger qu'une penderie, une desserte, une bibliothèque, un secrétaire ou une armoire.

Il n'y a vraiment aucune raison pour ne pas créer des pièces détachées pour maisons dont l'assemblage peut être varié et donner lieu à mille formes différentes. On réaliserait ainsi des économies énormes, et sur l'ouvrage du matériau, et sur sa mise en place.

Le second stade de cette évolution serait la rénovation ra-

dicale des procédés de construction du gros œuvre. Tout d'abord le prix de revient se trouvera fortement abaissé si on envisage la construction simultanée ou successive d'un grand nombre d'immeubles dont les lignes générales seront homologues, de façon à pouvoir employer partout les mêmes éléments : fer ou armatures de ciment armé. De nombreux essais ont été faits dans cet ordre d'idées, mais toutes les sociétés qui tentent actuellement de construire des maisons en série s'acharnent sur le problème impossible de la maison individuelle.

Nous verrons tout à l'heure pourquoi le citadin de la classe moyenne devra se résigner à vivre dans un logement qui tiendra le milieu entre l'hôtel et la maison particulière.

Le confort minimum qu'il réclame, la question de la domesticité ne lui laisseront pas le choix de la solution. Malgré la construction en série, la maison isolée coûtera toujours trop cher pour les petits budgets et ne sera pas suffisamment commode pour les classes moyennes.

La multiplicité des solutions proposées prouve que le problème n'est pas résolu, mais tout fait prévoir qu'il pourra l'être pour les grands immeubles à loyers.

Dans cette construction, tout devra être organisé pour éviter une dépense de main-d'œuvre et il n'est pas d'autre moyen que de spécialiser les entreprises. Cette spécialisation, jointe à une longue série de travaux semblables à exécuter, permettra aux entrepreneurs de s'outiller d'appareils mécaniques perfectionnés pour tous les travaux de terrassement, de levage et de montage où les ouvriers spécialisés acquerront évidemment l'habileté maximum.

§

Une seconde source d'économie consisterait à utiliser mieux le terrain en faisant des maisons plus hautes. Il deviendra nécessaire de modifier les règlements partout où cela sera possible, dans les quartiers neufs pourvus de voies larges. Une ventilation et un éclairage bien compris obvieront aux inconvénients des hautes maisons dans les bas étages, qui d'ailleurs seront presque toujours réservés au commerce. La disposition en retrait des étages supérieurs, déjà appliquée, dans certains cas, sera aussi un palliatif suffisant.

Sans aller jusqu'aux gratte-ciels américains, on peut concevoir que la maison moderne aura une douzaine d'étages. Il n'est pas

besoin de démontrer que le prix de revient et les frais généraux de chaque appartement seront réduits.

La distribution même des pièces devra être modifiée, car la surface de nos appartements actuels est mal utilisée. Il sera indispensable de réduire le nombre de divisions pour diminuer l'importance des cloisons et le nombre de portes.

Actuellement, tout est sacrifié aux appartements de réception qui sont peu ou pas habités; on rogne sur le cube des chambres au grand dam de l'hygiène et on met la salle de bains, quand il y en a une, dans un placard.

Si, avec un budget modéré, nous voulons encore jouir d'un certain confort, il sera indispensable de simplifier notre existence en supprimant la façade, dispendieuse et inutile, pour réserver nos ressources à notre bien-être personnel.

J'imagine que l'appartement moderne, j'entends celui destiné à la classe moyenne qui peut mettre à son loyer une somme variant entre 1.500 et 6.000 fr., délaissera le faux luxe et le trompe-l'œil. Il sera constitué par une grande pièce baptisée suivant le goût de l'occupant: hall, studio, ou salle commune et qui sera en réalité, si on me pardonne ce néologisme, un « vivoir ». A la fois salle à manger, salon, bureau, bibliothèque, cet endroit sera le lieu de réunion habituel de la famille.

Quel besoin y a-t-il, sinon celui d'une puérile ostentation qui d'ailleurs ne trompe personne, d'immobiliser une pièce appelée salon, généralement impersonnelle, fade et triste, garnie de sièges hostiles et de meubles qui veulent singer un style dont les originaux ne sont plus accessibles qu'aux nouveaux riches ?

La salle à manger a également dans nos appartements une importance excessive. Un philosophe reconnaîtrait, dans la persistance de cet usage à consacrer un lieu spécial aux repas, l'hommage ancestral de l'homme des cavernes au dieu de la nourriture. M. Bergeret, en ne découpant pas son poulet, encourait l'opprobre de sa servante, offusquée de cet abandon des prérogatives du chef de la maison, dispensateur de la viande. M. Bergeret refusait de faire ainsi l'office du grand-prêtre, mais il conservait néanmoins le temple, puisqu'il mangeait dans un cadre de faux Henri II.

Une table dans un coin de la pièce centrale, au besoin protégée par un paravent, transformera momentanément le lieu en salle

à manger. Le couvert enlevé et le paravent replié, le décor redeviendra celui d'un studio intime, baptisé salon les jours de réception. Ainsi les femmes ingénieuses ont découvert récemment les robes à transformations qui sont à volonté, en modifiant des pans d'étoffe, trotteurs du matin ou robes de soirée.

Les chambres s'ouvriront sur cette pièce. Elles seront tracées de façon à pouvoir toujours orienter le lit parallèlement aux fenêtres. Une simple baie, fermée par un rideau limitera sur un des côtés un cabinet de toilette garni de penderies et pourvu d'un lavabo à eau froide et chaude. Une salle de bains ayant les dimensions d'une pièce ordinaire sera attenante à la chambre principale contrairement à l'usage parisien qui la relègue dans le coin le plus éloigné de l'appartement, de façon à dégoûter les locataires de prendre un bain au saut du lit.

Le chauffage central à eau chaude étant la règle, les cheminées seront supprimées et remplacées par de simples conduits de ventilation.

Mais la cuisine se simplifiera en devenant une sorte d'office pour serrer la vaisselle, les objets ménagers et le linge de maison. Tout au plus y verra-t-on un réchaud à gaz ou électrique. Le luxe d'une cuisinière attachée à la famille deviendra en effet radicalement inaccessible à la classe moyenne qui, déjà maintenant, se contente des vagues cuisines élaborées sans art par la bonne à tout faire. Il faudra bien en venir au restaurant coopératif, installé dans les sous-sols et qui enverra les plats chauds par un monte-charge à chaque repas. Le « marché » se réduira au pain et aux boissons, livrés à domicile et à l'achat des hors-d'œuvre et des desserts dont une maîtresse de maison peut raisonnablement se charger.

Les sous-sols recèleront encore une buanderie coopérative installée avec des appareils modernes. Ce sera un organe indispensable à créer. Le coût du blanchissage effectué à l'extérieur est devenu tellement prohibitif que nombre de maîtresses de maison de la classe moyenne font à domicile une partie de leur lessive, sans s'en vanter et dans des conditions d'inconfort qui leur font maudire les exigences des blanchisseuses.

§

Remarquons d'ailleurs qu'une maison moderne ainsi convenablement agencée permettra de réduire la domesticité au mini-

mum et l'économie réalisée pourra être reportée entièrement ou en partie sur le loyer.

Quand on trouvera dans une maison le chauffage central, une distribution permanente d'eau chaude et froide dans toutes les chambres et à l'office, la lumière électrique, une prise de vide dans chaque pièce fonctionnant à des heures déterminées, le téléphone pour éviter les courses et faire les commandes, la cuisine et la buanderie coopératives, un tube d'évacuation des ordures ménagères, un ascenseur qui pourra servir à monter les colis pesants quoi qu'en puisse penser le concierge, les travaux domestiques se borneront, en dehors des soins personnels et de ceux à donner aux enfants, à faire des lits et à passer chaque jour dans l'appartement la brosse aspiratrice de poussière.

G. H. Wells, dans ses *Anticipations*, qui datent de 1901, a déjà traité le problème de la vie domestique de l'avenir. Sa vision, qui pouvait paraître un peu utopique il y a vingt ans, l'est beaucoup moins aujourd'hui, car, enfin, toutes les réformes et améliorations que nous préconisons peuvent se réaliser sans inventions nouvelles. Tout fait prévoir que la maison moderne sera sans domestiques, ou tout au moins avec une domesticité réduite à un employé nettoyeur et aux bonnes d'enfants pour les ménages un peu fortunés.

Or, la suppression d'une seule domestique entraînera un allègement considérable du budget familial. Les gages actuels varient de 1.500 à 2.000 fr., somme à laquelle il faut ajouter la nourriture, l'entretien et le blanchissage qui représentent au bas mot 3.000 fr. par an; le tout sans compter l'anse du panier, la dévastation des souillons de campagne, forces obscures de la nature jetées en travers de notre civilisation citadine, et le soulagement de la maîtresse de maison, qui perdra par contre un sujet de lamentations bien commode les jours de réception. Voici donc 4 ou 5.000 francs tout trouvés pour parer à l'augmentation inévitable des prix de loyers sur les taux d'avant guerre.

Il y a 40 000 appartements à aménager à Paris. Quels sont les hommes d'affaires entreprenants qui, sans compter sur l'appui des pouvoirs publics, voudront rompre avec les traditions du passé et commencer l'édification de la cité moderne ?

PHILIPPE GIRARDET.

LES REVUES

La Nouvelle Revue Française : la vérité sur la fuite de Léon Tolstoï : opinion de M. Charles Salomon ; fragment du journal de l'auteur de « La Guerre et la Paix » ; récit du paysan Novikov. — Naissances : *La Bourgogne littéraire et scientifique.* — *Dés.* — Mémento.

La Nouvelle Revue Française (1er mai) publie des « documents sur le départ et sur la mort de Tolstoï » que lui a communiqués M. Charles Salomon. Ce sont : une lettre que lui a écrite « Marie Nicolaïevna Tolstoïa, sœur du comte, entrée en religion » et le récit « de la dernière nuit à Iasnaïa Poliana », rédigé peu après la mort de l'écrivain, par « le paysan Novikov ». M. Ch. Salomon avait passé quelques jours à Iasnaïa Poliana, fin juillet 1910. « Je suis reparti avec le sentiment bien net que je quittais un foyer détruit, déclare-t-il, et détruit par cette présence » : celle de M. Vladimir Tchertkov.

M. Charles Salomon expliquera peut-être un jour le drame qui provoqua le départ de Tolstoï, si impressionnant à l'époque, et où l'on croyait voir un exemple suprême du grand homme à l'humanité qu'il rêvait d'améliorer. Dès maintenant, M. Salomon s'explique ainsi la fuite du romancier :

en quittant Iasnaïa Poliana, Léon Nicolaïevitch voulait s'éloigner aussi bien de certains amis que de sa maison.

Développer l'amour et la paix autour de lui avait été son constant souci. Sa présence n'était plus une cause d'amour et de paix, il se sentait l'objet d'un âpre et tragique débat. Et enfin il est parti pour ne pas compromettre en lui et autour de lui l'effort de toute une vie.

Avant de quitter pour toujours Iasnaïa Poliana, Léon Nicolaïevitch voulut dire adieu à l'une de ses disciples, la vénérable Maria Alexandrovna Schmit. Il lui confia son projet. Elle lui dit : « Eh bien ! c'est une faiblesse. » Et le Comte lui répondit d'un mot, mot de demi-acquiescement : « *Pojaloui.* » « Peut-être avez-vous raison. »

Je puis vous l'affirmer, Madame Schmit, une sainte femme, voyait comme moi en la Comtesse Tolstoï une malade. Comme moi elle la plaignait. Au matin du départ elle se portait à son secours et restait à son chevet. Quant au Comte, son maître, vous le voyez aussi, elle le jugeait capable de faiblesse.

Pourquoi vouloir, comme certains, faire du Comte Tolstoï un héros et un saint ? Pourquoi voir dans ce douloureux départ une sorte de fuite au désert ?

Les faiblesses d'un homme de génie, les souffrances d'une femme, ne

peuvent que les rapprocher de nous : comprendre et aimer l'homme de génie, plaindre la femme nous est d'autant plus facile que l'un aura été faible et l'autre malheureuse.

Les extraits du journal de Tolstoï confirment pleinement cette opinion personnelle de M. Salomon. Ils sont d'un homme excédé de vivre sous une continuelle et hostile surveillance que la nuit même ne suspend pas. La nuit de son exode, il note : « La veille, elle (sa femme) avait demandé, exigé que je ne ferme pas les portes. Ses deux portes sont ouvertes de sorte que le plus léger mouvement que je fais est perçu d'elle. Il faut que de jour comme de nuit tous mes mouvements, toutes mes paroles lui soient connus et que je sois sous sa surveillance. »

C'est le 28 octobre 1910. Il est 3 heures du matin :

Je ne sais pourquoi cela provoque en moi un irrésistible mouvement de dégoût, de révolte. Je voulais m'endormir. Je ne puis. Je me retournai dans mon lit une heure environ. J'allumai la lampe et m'assis.

La porte s'ouvre, entre S.A. [sa femme] s'informant de ma « santé », et exprimant sa surprise que j'eusse de la lumière qu'elle avait vue chez moi

Le dégoût et la révolte augmentent. J'étouffe, je compte mes pulsations : 97. Je ne puis rester couché et tout d'un coup je prends la résolution ferme de partir.

Je lui écris une lettre ; je commence à emballer les objets les plus nécessaires, que je puisse seulement partir. Je réveille Douchan (1), puis Sacha, ils m'aident à faire mon paquet. Je tremble à l'idée qu'elle pourra entendre, sortir de sa chambre, — scène, crise de nerfs, — avant déjà, pas de départs sans scènes.

A 6 heures tout est à peu près emballé. Je vais à l'écurie donner l'ordre d'atteler. Douchan, Sacha, Varia (2) terminent les paquets. Il fait nuit, on n'y voit goutte. Je perds le chemin qui mène à la dépendance, je m'égare dans un fourré, je me pique, je me heurte à un arbre, je tombe, je perds mon bonnet, je ne le trouve pas, je me tire de là avec peine, je vais à la maison, je prends un bonnet et à l'aide d'une

(1) Douchan Pétrovitch Makovitski, tchèque, médecin et disciple de Tolstoï, son plus sûr et fidèle compagnon. Parfaitement désintéressé, aimé et apprécié de toute la famille Tolstoï, il recueillait au jour le jour les moindres propos de son maître.

(2) Varvara Vassilievna Téocritova, placée par V. G. Tchertkov à Iasnaïa Poliana, en qualité de secrétaire dactylographe, elle était toute à sa dévotion et très liée avec Alexandra Lvovna.

lanterne je gagne l'écurie, je donne l'ordre d'atteler. Arrivent Sacha, Douchan, Varia. Je suis tout tremblant, dans l'attente d'une poursuite. Mais enfin nous sommes partis. Nous attendons une heure à Chtchekino et chaque minute j'attends qu'elle surgisse. Mais nous voilà en wagon, le train marche.

La peur s'en va. Un sentiment de pitié pour elle m'envahit, mais pas un sentiment de doute sur la question de savoir si j'ai fait ce qu'il fallait. Peut-être est-ce que je me trompe en me donnant raison, mais il semble bien que j'ai sauvé,— non pas Léon Nicolaiévitch, mais que j'ai sauvé ce quelque chose qui, si peu que ce soit, existe en moi...

29 octobre. — Chamordino... En wagon, je n'ai cessé de penser à l'issue de la situation, de la mienne comme de la sienne et je n'ai pu en trouver aucune : et cependant il y aura une issue, qu'on le veuille ou non, il y en aura une, et ce ne sera pas l'issue prévue. Et puis il ne faut penser qu'à ceci : ne pas pécher. Advienne que pourra. Ce n'est pas mon affaire. J'ai trouvé chez Machenka le « Cycle de Lectures », et voilà que, en lisant la lecture du 28, j'ai été frappé de trouver la réponse directe que comporte ma situation : il me faut l'épreuve, c'est bienfaisant pour moi.

Le récit de la « Dernière nuit à Iasnaïa Poliana » (21 octobre 1920), écrit par Michel Novikov « paysan », est à lire en entier. L'auteur était pour Tolstoï « un disciple et un confrère ». Il a publié des contes populaires « dont la fraîcheur naïve séduisit le grand écrivain ». Celui-ci lui aurait déclaré, lors de cette dernière nuit : « J'ai quelque idée que les célibataires ont moins d'ennuis que d'autres. »

Tout d'un coup, il me dit: « Et je n'ai jamais été vous voir au village. »

« Bien des fois vous m'avez promis votre visite et vous avez oublié votre promesse. »

« Eh bien, dit-il, maintenant, je suis libre et je puis la tenir n'importe quand. »

Je crus qu'il plaisantait et je dis : « Vous souvenez-vous, Léon Nicolaïévitch, qu'il y a deux ans vous avez répondu à mon appel :« Même si je le voulais, je ne pourrais aller vous voir. » Je n'ai pas compris, jusqu'à présent, pourquoi vous ne pouviez pas. » Léon Nicolaïévitch m'arrêta, plaisantant : « C'était à une époque, époque de sévérité. Mais maintenant nous avons une Constitution. J'ai fait la part des miens, — ou comme on dit chez vous, n'est-ce pas : je suis sorti de la famille. Je suis de trop ici maintenant, comme vos vieux quand ils atteignent mon âge; par conséquent, je suis complètement libre. »

Il remarqua que je prenais la chose en plaisanterie et que je l'écoutais sans conviction. Quittant alors le ton de la plaisanterie, il dit : « Si, si, croyez-moi. Je vous parle sincèrement. Je ne mourrai pas dans cette maison. J'ai résolu de partir pour un lieu inconnu où on ne saura qui je suis et j'irai peut-être tout droit à votre chaumière pour y mourir. Seulement, je le sais d'avance, vous me rudoierez : nulle part on n'aime les vieux. J'ai vu cela dans vos familles paysannes, et je suis devenu si incapable de tout, si inutile! » Sa voix tombait en disant ces derniers mots.

Il lui fallut un grand effort pour retenir ses larmes.

« Ici, on m'appréciait en roubles et on disait que je ruinais la famille », est encore un grief de Tolstoï, que rapporte Novikov. Le 26 octobre, il recevait une lettre de Tolstoï, datée du 24, lui demandant l'hospitalité dans son village. Il y répondit avec quelque retard.

Jamais je ne me pardonnerai la négligence que j'ai apportée à y répondre. On a su depuis que cette réponse, il l'attendit 48 heures. Lorsqu'il la reçut, il était couché, malade dans la gare d'Astopovo. Sans cela peut-être, qui sait, sa vie aurait été prolongée de quelques années: la chaumière chaude et propre était libre ; il semblait qu'elle attendît son hôte. Cher Léon Nicolaïévitch, tu me pardonneras, car tu l'as toujours su, je t'aimais, j'étais franc avec toi et si j'ai tardé à répondre, c'est sans arrière-pensée.

Je le voyais vieux, débile, tout à fait impuissant, — il le disait lui-même, et je devais reconnaître qu'un changement de toutes les conditions extérieures de sa vie le tuerait du coup : sacrifice inutile en soi et sans utilité pour personne. C'est en ce sens que je lui répondis le 27 au soir ; ce soir même où, en se cachant des gens de sa maison, il faisait son paquet et se préparait à passer du monde de la vie dans un autre monde. Je lui disais que ce « départ » aurait eu une signification dix ou vingt ans auparavant. A l'heure actuelle, ajoutais-je, vous ne faites qu'abréger vos jours.

Et voici que cet homme qui était grand et que tous aimaient n'est plus. Son rêve, — vivre encore un peu, loin du monde et de ses rumeurs, mourir dans la chaumière du paysan, — son rêve, à quelques jours de sa réalisation, s'est brisé.

§

Nouveautés.

La Bourgogne littéraire et scientifique, revue régionaliste mensuelle, 17 *bis*, avenue de la Gare, à Autun, a paru le 15 avril pour la première fois. Son but : « Entretenir, et, si

possible, éveiller autour de nous l'amour et le goût des choses de l'esprit. »

Dés, recueil mensuel, a son n° 1 daté d'avril. M. Pierre Mac Orlan le présente par une agréable fantaisie sur les « dés », qui est un exemple de style ferme et de logique dans l'invention, dont feront peut-être leur profit MM. Tzara, Elluard, Marcel Arlan (le directeur de *Dés*) et la plupart des collaborateurs de ce n° 1. L'administration de la revue a son siège : Villa Andréa, à Meudon-Val-Fleury. *Dés* « reprend » et « modifie » une tentative risquée « avec une revue : *aventure* », lisons-nous. « On ne trouvera ici que tentative et contradictions. » « Les idées ont trop peu d'importance pour qu'on s'y maintienne. » Quelques idées valent mieux que cela. Nous souhaitons à *Dés* d'en découvrir une, de temps en temps. A moins qu'il ne s'agisse uniquement de lancer un *dédéisme* sans dieu ni musique de Christiné.

§

Mémento. — *Action* (mars-avril) : « Pitoëff », par M. J. Bucher. — Poèmes de MM. A. Salmon, Max Jacob, J.-V. Pellerin, R. Radiguet, A. Artaud, etc. — « Homicide par imprudence », de Vlaminck. — « Virtuosité, tu n'es qu'un mot... », par Mme Jane Mortier, une des grandes artistes du piano d'aujourd'hui et qui écrit fort intelligemment sur la rage actuelle de virtuosité.

Le Correspondant (25 avril) : « Oswald Spengler », par M. E. Vermeil.

La Revue mondiale (1er mai) : « Le dernier autocrate (la mode) », par le regretté Jean Finot, qui vient de mourir, un esprit généreux, très savant et original. — « Lettres à Victor Hugo », de Mme de Girardin.

La nouvelle Revue (1er mai) : « Stevenson jugé par son beau fils », par M. P.-L. Hervier. — « La jeunesse de Martine », par M. Boyer d'Agen.

Revue de l'Amérique latine (1er mai) : M. A. Fontainas : « M. J. Supervielle ». — Javier de Viana : « La chasse au tigre ». José Santor Chocano : « Ode Sauvage ».

Les Lettres (1er mai) : « Molière et l'Eglise », par M. Jean Monval.

Revue de la Semaine (28 avril) : M. Ch. du Bos : « Réflexions sur l'œuvre critique de Paul Bourget ». — Correspondance inédite de Mme Flore Singer et de ses amis, principalement Emile Olivier.

Revue hebdomadaire (29 avril : M. A. de Tarde : « Le maréchal Lyautey ». — M. Emile Henriot : « La chartreuse de Parme corrigée par Stendhal ».

Revue de France (1er mai) : « Hugo Stinnes », par M. A. Gauly. — « L'appel ardent » poème, de M. Alfred Droin.

Choses de Théâtre (mai) : « Comment j'écris une pièce », par M. H. R. Lenormand. — « Pour l'indépendance de la critique », par M. Gaston Sauvebois. — « F. Crommelynck », par M.-L. Ruth. — « Maurice de Féraudy », par M. Ch. Oulmont.

Le Monde nouveau (1er mai) — « Vers la Russie nouvelle », par M.-J. H. Cohen Stuart.

La Revue Universelle (1er mai) : Suite des souvenirs de M. Francis Jammes; de « Einstein et la relativité », par M. L. Dunoyer; et fin du roman de M. E. Pilon : « Mlle de la Maisonfort ».

Le Crapouillot (1er mai) : « Le Salon des artistes Français », par M. Robert Rey. — « Livres de Poètes », par M. René Kerdyck. — « La leçon d'amour sur un gratte-ciel », un bien joli conte de M. Maurice Dekobra.

Le Bulletin de la vie artistique (1er mai) donne de nouveaux fragments d'un vaudeville d'Henri Rousseau, le douanier : « Un voyage à l'exposition de 1889 », — d'une imbécillité plate !!

La Renaissance (29 avril) : M. Henry Béranger : « Grave menace navale de l'alliance germano-bolchevick ». — « Les Unions civiques », par M. le Colonel Romain. — « Cabarets et cafés », par M. Marc Varenne.

Revue des Deux Mondes (1er mai) : « La jeunesse d'Octave Feuillet, d'après une correspondance inédite », par M. Henry Bordeaux. — La suite du journal intime de M. Paléologue, si édifiant ! — « Les drôles d'idées des Goncourt », un des plus justes et des plus malicieux articles qu'ait écrits M. André Beaunier.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

ART

LE SALON DES ARTISTES FRANÇAIS. — Le Salon des Artistes Français se modernise. Est-ce une lame de fond qui vient troubler la quiétude intellectuelle et l'idémisme de ces peintres tranquilles et le plus souvent routiniers? Est-ce une sévérité du jury, qui, pour une fois inclément aux sujets d'école, en a balayé le Grand Palais? Peut-être il y a-t-il une part de vérité dans l'une et l'autre hypothèse. La présence de plus en plus drue de femmes peintres explique que des sujets simples, femmes à la toilette, jardins souriants, animés de silhouettes féminines soient fréquemment traités. Aussi les peintres répugnent-ils actuellement à de grands efforts, à l'établissement de toiles décoratives ou à sujets histori-

ques de grandes dimensions qui resteraient, durant des années, roulées dans un coin de l'atelier. La plupart des pontifes, moins sûrs des commandes d'Etat que par le passé, se cantonnent dans une fructueuse spécialité de portraitistes et là, au moins, ils sont modernistes dans le costume. Quoi qu'il en soit, le changement du ton général, en ce Salon, ne tient pas à un recrutement nouveau parmi les forces jeunes; ce sont les mêmes peintres qui recourent à des procédés plus neufs ou plus exactement imitent de nouveaux maîtres. Les pseudo Henri Martin, les dérivés de Guillonnet ne manquent point; on retrouve souvent le babillage courant de Renaudot. Les jeunes paysagistes se sont mis au courant de l'impressionnisme et de Cézanne, et les grands pompiers passeraient inaperçus, sans le vernis rance de leurs harmonies colorées. Mais chez tous il y a effort de rénovation et même M. Didier-Pouget abandonne un instant ses bruyères pour essayer de rendre le tumulte et les lumières d'une station de chemin de fer. Il n'y a qu'un tableau pour célébrer la grande armée et ses héroïques maréchaux, qu'une joyeuse entrée de roi ou de reine, dédiée à Anne de Bretagne, à grand renfort de figurants; très peu de tableaux de la dernière guerre, et leur rareté les fait paraître moins sinistres, même lorsque M. Gervex mobilise un ange de justice qu'un troupier allemand semble écouter d'une oreille dure dans une ville en feu.

Cette amélioration de l'apect général équivaut elle réellement à un progrès? Oui, mais si restreint qu'on ne saurait encore s'en féliciter. L'aspect de jeunesse réelle de ce Salon est d'ailleurs compromis par la fréquence de lamentables hors concours. Les erreurs du passé se paient dans le présent et dans l'avenir.

Il ne faudrait d'ailleurs pas être persuadé que cette orientation des peintres du Salon des Artistes Français vers les scènes familières, les intérieurs, les natures-mortes, vers aussi un peu plus de recherche de luminosité, soit exactement un progrès. C'est précisément au moment où les peintres bien doués ne voulaient pas refaire l'impressionnisme, tendent au tableau composé, qu'une manière de post-impressionnisme sévit au Salon. Être à rebours du mouvement, ce n'est pas une présomption certaine qu'on soit en meilleure tendance.

§

Henri Martin occupe la première place parmi nos décorateurs.

Il a au plus haut degré l'entente du grand tableau. Il en équilibre admirablement les masses et les revêt des harmonies les plus variées. Une série d'études pour les trois peintures murales destinées au Conseil d'Etat montrent avec quelle admirable conscience il recherche ses contrastes et ses parallélismes de couleurs et de gestes ; ses tableaux sont des modèles d'ordonnance et de technique impressionniste autour des personnages très dessinés et très vivants de vibrations lumineuses. Ces qualités seraient insuffisantes à créer des œuvres parfaites, si ne s'y joignait un sentiment très profond de la vie moderne ; le port de Marseille, qui s'éveille dans un rutilement, parmi la foule diaprée de ses travailleurs et de ses passants, est une vigoureuse évocation du labeur ouvrier, en face de cette moisson sous le ciel bleu où se synthétise la vie rurale.

Au troisième panneau, sous une pinède à l'éclat mat d'automne, un rêveur passe, ou quelque juriste méditatif (puisque c'est pour la salle de délibérations du Conseil d'Etat que cette décoration a été établie), et c'est un grand sentiment d'isolement calme et joyeux, de recueillement parmi le silence bruissant des choses, que cette page dédiée à la pensée. Nul doute que le quatrième panneau qui complètera l'ensemble de cette grande décoration n'en maintienne le ton éclatant et la belle formule sobre et forte, et ce sera un des chefs-d'œuvre de la peinture contemporaine. Le port de Marseille qui en fait partie est peut-être la plus belle page qu'ait signée Henri Martin.

Guillonnet, qui a toujours été tenté par les pays de soleil et par les harmonies du corps humain encadrés de féerie, cherche aux confins de la plastique et de la musique son terroir de rêve. Avec une grande richesse de moyens, dominée par un style rigoureux, il atteint à de grands effets d'éclat dans la sobriété. Mais ce parti pris d'unité ne l'empêche point de faire concourir à son luxe décoratif tous les éléments que lui offre la nature. Il n'abrège pas. Il se refuserait à éluder, sous prétexte de synthèse, comme tant de peintres actuels, les magnificences du spectacle qu'il a résolu d'évoquer. Voici un coin de jardin et sur une table de marbre traitée comme une grande gemme, comme un fidèle miroir à tout reflet qui passe, le jaillissement, presque l'envol d'une grande touffe de tournesols. Un second tableau : dans la nuit bleue, les faunes de bronze d'un parc enchanté s'animent, et leur force de

désir devient de la vie passionnée, et leur étreinte enveloppe les belles rêveuses en robes à volants, amenés par la beauté de l'heure à goûter tout ce calme ombreux et passionné. Aux dessins, Guillonnet expose deux pages véristes, d'un bel accent, deux portraits, celui de notre éminent confrère Tabarant et celui de M. Carrier ; dans ces études d'une véracité de primitif la mentalité affleure au regard et l'effigie nette comme une médaille a toute la vibration de la vie.

Victor Charreton excelle à noter toute la vie du paysage. A une construction très solide il donne le revêtement miroitant de toutes les diaprures où se plaît la lumière. Est-ce pour dépasser ses qualités et s'accuser en force ? son grand paysage d'hiver est volontairement dépouillé de tout ce charme multiple dont ses dernières œuvres étaient revêtues. Il affecte à un paysage sévère des harmonies simples et résumées. Plus austère que de coutume, mais plus pénétrant, « paysage de neige », ce creux de vallon, sur lequel les collines bleues rabattent la lumière, est parfaitement réalisé dans une sorte de grandeur nue. Des pelouses florées rappellent le faire éclatant, la notation à la fois concentrée et détaillée et très diaprée de ses précédents tableaux.

On aimerait voir aux *Baigneuses* de Balande, d'une si parfaite ordonnance et si vraiment classiques, des masques plus poussés, puisque une l'he,qu'indique si harmonieusement son tableau, n'implique pas d'ensoleillement qui vienne noyer les détails dans la lumière, mais les courbes du corps svelte jouent bien joliment dans le beau décor barré de peupliers jaunissants, près de l'arbre vert sombre sous lequel devisent deux couseuses, d'un très délicat arrangement de couleur et de lignes.

Sur un fond de coron triste, où s'allume l'or des lumières, Jules Adler décrit le geste monotone et régulier de la *Hercheuse*. La figure est d'un beau mouvement ; on est étonné de voir ce bon peintre de foules se réduire presque à un personnage principal pour signifier un épisode du travail collectif.

La Société Nationale a Willette et Forain, les Artistes Français ont Léandre. Ainsi, des deux côtés, l'humour garde ses droits. L'humour de Léandre demeure discret, robuste et soigneux. Léandre est très curieux de jolis effets de lumière dont il encadre les personnages qu'il note sans bienveillance, ou avec une ironie dans la bienveillance qui demeure du caractérisme. Il est cruel

avec joliesse. Son grand tableau, *les Premières victimes*, n'émeut pas, mais ses mariées sont marquées d'un trait incisif, du bon Léandre...

§

Ne cherchons point d'autres œuvres très rares ou très curieuses. Comme toujours les chefs d'Etat, les maréchaux, les belles dames, quelques écrivains, de belles comédiennes parent les cimaises de leur beauté, de leurs toilettes, de leur sourire officiel ou d'une sorte d'abandon voulu, pas du laisser aller, mais absence de morgue. Certains paraissent venir saluer comme le *Pétain* de Patricot, ou se carrent dans une allure familière tel le *Millerand* de Baschet. Mieux vaut encor ces recherches de simplicité conventionnelle que telles transcriptions complaisantes des empanachements féminins. La *Fête Nocturne* de M. Flameng emprunte à la formule des gravures de mode et à la science du musée. M. Jean-Gabriel Domergue possède à un haut degré le sens de l'arrangement et de la mise en décor éclatante, empourprée et un peu japonaise. C'est avec cette somptuosité très accentuée qu'il nous présente de Mlle Spinelly une image, certes, véridique. Son portrait de Mme Marthe Régnier, plus simple, est plus attrayant.

Peinture claire orientée vers l'impressionnisme: Du Gardier avec une mer bleue, Mlle Blanche Camus qui peint des jardins du Midi bien diaprés, qu'elle anime de jolies présences de fillettes. M. Devillario avec des harmonies séduisantes, Mlle Damart, Thibésart qui était plus intéressant quand il était plus rugueux et plus accentué, Tapissier, avec un jardin clair encadrant trois bonnes études de femmes. Mlle Drouet Cordier, avec un agréable *Pergola*. Mme Marie Réal, une notation d'aurore de jolie qualité; Henri Brémond, Mlle Jouclard, dont le talent se fait robuste avec peut-être un peu la tentation de bien montrer l'aspect de vigueur dans son *Labourage*, d'une couleur d'ailleurs intéressante. Allard l'Olivier, bon décor, personnages un peu académiques.

§

Parmi les vétérans du paysage, Quost, avec une église et son parvis planté d'arbres grêles, planté aussi d'une figuration de dames trop pareilles, répétant le même modèle de distinction provinciale; un village, le soir, qui aurait pu être une très jolie rêverie, si moins confus. Gagliardini, toujours volontaire et ensoleillé, un peu empâté cette année. Pointelin, dont les terrains un

peu trop sombres reçoivent une lumière mourante, plus terne que de coutume et Nozal et Foreau, de belle tenue.

Quelques bons tableaux : de M. Caputo, dont la vision romantique dans une jolie lumière offre des lignes élégantes, des vues de Paris de Franck Boggi, un *anachorète* de Bucci, de ton très personnel, personnage bien silhouetté, la peau sèche sur l'ossature saillante, campé avec force, mais sans déclamation parmi un paysage triste et purulent d'eaux mortes dans des terres stériles ; un très bon portrait, de Jacques-Martin Ferrières, cherché dans le caractère de la physionomie et du mouvement, en simplicité de toilettes et d'accessoires ; du même, des fleurs d'un bel accent. Mlle Cormier nous montre d'excellents portraits de femmes, d'une jolie vraisemblance et très sobrement mis en page, avec un beau travail à traduire le regard, et des effigies très plausibles de Marocaines ; de M. Tony Georges Roux, un cyprès de belle allure ; de M. Pierre Prunier, un retour de golf d'un humour aimable, et de Sygave, un portrait d'un joli modernisme et une amusante divette de beuglant ; la présentation est simple et ingénieuse ; de M. Lucien Lièvre, un bon tableau : la Terrasse, de Mlle Jeanne Blois, une très spirituelle gouache, une écolière en sarrau noir, de caractère sobre et bien défini ; de Marcel Bain, des églises et des paysages barrés de minces peupliers aux feuillages d'automne. M. Sarluis évoque les Dieux de l'Olympe, facture savante et entente certaine de l'imagerie d'après le Musée, aussi avec une certaine violence bien à lui, dans la sensualité, c'est frémissant et contenu, et l'accent est très individuel. M. Narbonne n'est pas égal à son tableau de l'an dernier. M. André Strauss interprète largement Menton et sa *Femme à casaque jaune* est d'un curieux effet.

Il y a un effort intéressant dans la toile de M. Caniccioni : *Bacchus triomphe*. Dans cette grande et claire beuverie bien des gestes sont conventionnels, et certains groupes un peu théâtraux, mais il y a de la lumière, de l'aisance, de la joie de peindre et de la force, c'est loin d'être indifférent ; c'est ce que parmi les jeunes académiques le Salon nous offre de mieux, c'est meilleur que les tableaux de M. Jonas, ou l'auditoire de concert, travaillé, consciencieux, mais sans grand relief de M. Joets, ou le tableau militaire vague et froid de M. Gustave Pierre. Il faut s'arrêter devant l'excellent portrait de femme de Mme Jué-Wolff,

d'une pénétrante suavité, devant *Musique* de M. Mathurin. Citons encore l'agréable port au clair de lune de Hirschfeld, les paysages de Ponchin, Morchain, Moisset, les portraits de jeunes femmes traités en scènes d'intérieur d'un agencement élégant et sobre et d'une couleur harmonieuse par Mlle Yvonne Brudo. M. Lautier, dont les souvenirs de voyage sont présentés avec une ampleur décorative intéressante. M. Oswald Birley pour un portrait mondain de Lucien Guitry. M Joron : un bon portrait, M. Charles Contel, peintre averti des vieilles rues provinciales des pays normands et angevins. M. Dupuy, dont le grand tableau *Commœdia* présente une belle ordonnance des personnages molièresques en route vers le rire. MM. Fougerat, Duffaud, Mlle Dinkès, M. Fouard, M. Jules Monge avec un portrait de Willette. M. Fernand Maillaud évoque, avec ses joliesses de ton et son pittoresque relief, une foire dans une ville du centre et des paysages délicats : voici encore MM. Duvocelle, Fougerat, Larramet Lop (un bon portrait). Mme Leuze-Hirschfeld, M. Capgras, M. Malterre aux luminosités nombreuses et bien juxtaposées, Henry d'Estienne, André des Fontaines, etc...

Une salle a été donnée aux orientalistes, à certains orientalistes, car, au cours de l'enfilade des salles, on rencontre, parmi les portraits et les intérieurs bien parisiens, Mlle Cormier et Ackein. Il y a donc une salle arbitrairement algérienne dont M. Dabat fait le point central avec un de ces tableaux ronds et décoratifs, d'une belle harmonie, de lignes un peu vagues avec des nus de courtisanes fardées jusqu'aux genoux, qui sont, plutôt que de la peinture orientaliste, du rêve d'Orient ; mais ce n'est point désagréable. Les paysages de M. Dabadie sont d'une belle fraîcheur, M. de Buzon se souvint trop de Maurice Denis devant les paysages d'Afrique ; mais son défilé de cavaliers parmi les arbres verts est d'une jolie tonalité, et ce paysage qu'il développe autour de trois femmes Kabyles, il en fait sentir la grandeur. M. Bouviolle peint curieusement le marché de Ghardaïa, incendié de soleil. M. Paul-Elie Dubois note ingénieusement le décor d'un cimetière arabe... et puis il y a M. Bridgeman, et des peintres qui lui ressemblent, et aussi très mal placé, mis à contre-jour dans le pourtour, à l'abri de tous les regards, un intéressant tableau de M. Naghy, un jeune peintre égyptien qui célèbre la renaissance de l'Egypte, en une toile douée de belles qualités, qui sont une élégance certaine

de composition, une entente du style décoratif, et un mélange heureux des techniques nouvelles et des souvenirs du vieil art égyptien. Tentative assez savoureuse et qui vaut qu'on s'arrête un moment devant l'œuvre.

§

A la sculpture M. Landowski et un buste de Millerand, un *Aviateur*, haut-relief de pierre et des portraits d'enfants de M. Bouchard, une *Victoire* de M. Max Blondat, d'un bon mouvement; une *Victoire*, aussi, de très belle allure, de M. Octobre, le Fabre de M. Maillard, un Pallas au rameau d'olivier de M. Sarrabezolles, au mouvement et à l'expression heureux et de belle ligne, une Bretonne de granit de Renaud, la statue de Bonnat, assez médiocre, de Sagoffin, un bon buste de M. Benneteau, le portrait d'Henri Mayer par M. Feitu, la *Mitraille*, un bon groupe, haut-relief de M. Gaston Broquet, des bas-reliefs d'un bel accent, de Mme Berthe Girardet, le *Joffre* de M. Injalbert, une intéressante maquette d'Arc-de-triomphe pour la route de Bar-le-Duc à Verdun, de M. Moreau-Vauthier; deux bustes cherchés dans le caractère et très vivants, de M. Niclausse; le monument aux morts de M. Proszinsky. MM. Pina, Desruelles, Pimienta, et Mme Martin avec une *Maternité* d'une grâce désinvolte.

§

Les Artistes Français ont appelé cette année les décorateurs. Ils ont répondu à l'appel, de sorte que, dans cet asile de l'art académique, voici André Mare et Sue, et Dufrêne, et Follot et autres meubliers qui jadis se consacraient à la gloire du Salon d'Automne. On lui a concédé le bon tiers du grand hall, et c'est autant de mauvaise scuplture de moins. En plus de ce résultat, quelques peintres qui, sans cette occasion, n'exposeraient pas à ce Salon, sont représentés dans des ensembles, et décorent des parois, tels Jeanès, Zarraga, qui orne un ensemble de Domin; Zingg, P.-E. Colin et Dufy appraissent comme illustrateurs. Ainsi que Galand Deslignières et Pierre Charbonnier. Il y a de très bons meubles de Pierre Chareau, des céramiques d'Avenard, des meubles de Gallerey, salles à manger en noyer de son goût sobre et sûr, des vitraux de Gruber, des bois de Lebedeff, des coupes de Mayodon, des *Bâtiks* de Mme Pangon, de très beaux tapis de Silva-Bruhns et une robe de Mme Madeleine Vionnet. Tout l'art décoratif moderne entre d'un large essor. Signe de renouveau. Une rétrospective : des

dessins de Rosa Bonheur ; quelques esquisses sont parées de mouvement et de fraîcheur. Les grands tableaux ont vieilli dans leur ordonnance un peu simple et l'excessive tranquillité du faire.

GUSTAVE KAHN.

CINÉMATOGRAPHIE

Don Juan, film non signé. — Films documentaires et films d'enseignement.

Nous savons que *don Juan* a été réalisé par Marcel l'Herbier, mais ne portera pas sa signature. Marcel l'Herbier, cinégraphiste, a une personnalité accusée : son talent vaut mieux qu'un paraphe et nul ne s'y trompera. Cette manifestation a donc pour but de nous faire connaître que Marcel l'Herbier proteste contre les remaniements qu'on lui a imposés pour des raisons commerciales. Ainsi se décharge-t-il justement de certaines responsabilités et met en danger la critique.

Pour moi, j'imagine seulement ce que ce film eût été, en présence de ce qu'il est ; et dressant son bilan, je constate que la balance s'établit sur un « actif » considérable : jeu prestigieux des lumières, et subtil comme on ne peut davantage ; variété habile dans les plans donnant au sentiment un rendement maximum ; détails précis, et précis avec une volonté qui ne refuse rien à un goût difficile et rare ; connaissance extrême des possibilités photogéniques, d'un paysage, d'un costume ou d'un accessoire, aussi bien que d'un visage ; sensibilité qui s'exprime en mille nuances profondes ; trouvailles techniques ; force qui sait bousculer le sentiment quand il le faut ; originalité qui ne s'égare plus et va où elle sait et sait où elle va.

Le « passif » ? Manque d'équilibre général, rythme incertain et hasardeux (*conséquences* certainement), excepté dans quelques scènes qui restent complètes, telles que le duel de don Juan et du Commandeur, la fête chez don Juan, ou la scène finale du retour en Dieu ; départ un peu lent surtout (*conséquence* ou erreur ?) ; énigme des amours d'Elvire (*conséquence* encore, sans doute) ; faiblesse du fantastique qui manque d'excessif dans les scènes chez Faust (erreur certaine) ; surtout absence générale d'émotion.

La psychologie du *don Juan* de Marcel l'Herbier ne se discute pas, elle se subit et il m'importe peu qu'elle soit ou non d'accord

avec la vérité historique. Il m'importe seulement qu'elle me charme. Des influences on ne peut rien dire. Elles prouvent seulement que *le Lys brisé*, *le Cabinet du docteur Caligari* et... *El Dorado* « furent » avec beauté et que Marcel l'Herbier les aime et les admire justement. Nous ne lui rendrons jamais assez grâces de nous montrer par delà tant d'images parfaites tout le devenir possible et inouï de l'écran. Ciné, le grand miracle!

Ne séparons point d'une telle œuvre les interprètes. En tête: Jaque Catelain, puis Marcelle Pradot et Philippe Hériat. Nous avons suivi avec une joie vive les progrès constants de ces artistes. Il y a loin du Jaque Catelain un peu fragile du *Torrent* à celui du *don Juan*. Dans la deuxième partie surtout il se montre remarquable par la variété vraie de son jeu, sa justesse et sa mesure, la richesse de son émotion dans la douleur. Effort considérable de composition et composition où pourtant jamais on ne sent l'effort. Création qui classe définitivement un artiste. Les premiers plans de Marcelle Pradot jouent d'émotion avec ceux de Jaque-Catelain: charme incisif, finesse avide et perfection plus absolue dans la scène finale. Philippe Hériat s'est engagé avec une lucidité décisive dans un chemin rempli de pièges à loup et de chausses-trappes, et il a couru d'un souffle égal jusqu'au bout du drame. Bravo! Les autres rôles sont bien tenus et contribuent à l'homogénéité du film. Vanni Marcoux est un grand tragédien lyrique,— son interprétation du rôle de Faust le confirme. Johanna Sutter a de beaux yeux et grands à contenir bien du tragique de la vie. Marcel Vallée, Madeleine Geoffroy, Noémi Scize, Deneubourg, Michel Duran et André Daven ont un sens juste du cinéma. Seul, Lerner est vulgaire et l'outrance de son jeu convient mieux à la rampe indulgente qu'au « sun light » implacable.

§

Il semble que depuis un an la question du film d'enseignement et celle du film documentaire aient été l'objet d'une certaine mise au point. Après avoir beaucoup parlé à tort et à travers, après s'être enfin renseigné sur ce qui avait été déjà expérimenté à l'étranger, notamment en Belgique et en Hollande, on commence à discerner une orientation pratique possible. Ces efforts premiers ont abouti, comme il fallait s'y attendre, à un congrès, à Paris, et aussi à l'établissement de quelques films auxquels il convient de s'arrêter.

On a longtemps confondu le film documentaire et le film d'en-eignement proprement dit auxquels des buts nettement définis mposent pourtant des différences de conception et d'exécution ondamentales. Le film documentaire est né avec l'appareil ciné-natographique lui-même. L'arrivée du train de Vincennes et l'ar-oseur municipal qui nous ont tant stupéfiés aux temps héroïques le la révélation, étaient des « documentaires ». Le film d'ensei-gnement vient seulement de naître. Ce n'est pas qu'on n'ait com-ris très vite sa nécessité et sa puissance. Des apôtres comme IM. Collette et Bruneau ont, dès la première heure, répandu a bonne parole et prêché par des actes. Mais le problème posé par le film d'enseignement n'était pas seulement pédagogique: l eût suffi de grouper quelques compétences techniques et quel-ques compétences universitaires pour le résoudre. Le problème tait surtout d'ordre industriel : l'amortissement du film d'en-eignement étant actuellement impossible et le prix du support rop élevé. L'amortissement est impossible en raison de la hausse onsidérable du prix de revient et de l'immobilisation du capi-al employé. Et, même, en admettant que cet amortissement fût éalisable, les industriels ne sauraient courir le risque de détério-ation de la pellicule par suite de l'incapacité ou du manque de oin des instituteurs : les copies étant nécessairement très nom-reuses et le support étant très cher. De là le « documentaire » qui peut être donné dans les salles publiques ordinaires (donc amorti) et également dans les écoles ; mais, sorte de compromis, un tel film ne saurait satisfaire complètement ni le public, ni les lèves.

Il y a bien une solution : c'est que l'Etat prenne à sa charge es risques de non amortissement, mais cette initiative coûteuse st de ce fait peu probable. La découverte d'un support nouveau, solide et très bon marché faciliterait singulièrement le problème. Peut-être cette question purement industrielle est elle sur le point l'être réglée grâce à la fabrication d'un support en cellulose pure qui, non inflammable, d'une résistance mécanique très grande, et d'un prix de revient relativement bas, a été présenté à l'expo-ition du cinématographe qui vient d'avoir lieu à Paris.

L'appareillage qui avait pendant longtemps arrêté les initia-ives est actuellement parfaitement au point.

Jusqu'à présent l'Etat s'est contenté de fonder une « cinéma-

thèque » au Musée de l'Enseignement, mais sans méthode ni directions, en achetant des kilomètres de pellicule qu'on ne sait comment utiliser. La ville de Paris, elle, a au moins consenti un effort, en faisant exécuter à ses frais un film d'orientation professionnelle, en réalité le premier film d'enseignement: *Le fer forgé.* Parfaitement réalisé par M. Jean Benoît-Lévy, sous la direction de M. A. Bruneau, professeur à l'Ecole des Arts Décoratifs, dans les ateliers de l'Ecole Dorian, à Paris, il constitue le premier fait pratique.

Ainsi le film doit pouvoir, désormais, remplir le rôle considérable qui lui est réservé comme *auxiliaire* de l'enseignement.

En ce qui concerne les films documentaires, dont il semble que nos industriels du cinéma veuillent tout à coup accroître la diffusion, il faut signaler le danger qu'il y a à mêler aux projections animées des projections fixes. L'œil ne saurait s'accommoder de cette rupture brusque du mouvement. Faute grossière qui risque de compromettre le succès d'un film. Il est peut-être des cas où la projection d'un cliché photographique est nécessaire, mais cela ne saurait être qu'exceptionnel. Et surtout qu'on nous épargne ces maquettes qui ne sont qu'une grossière caricature de la vie. Le succès de l'*Expédition de Shakleton* et de ce voyage *chez les Anthropophages*, que nous voudrions bien revoir ne doit pas abuser nos « exploitants ». Avant de « lancer » un documentaire, qu'ils s'assurent de ses qualités proprement cinématographiques et de son constant intérêt. Sans cela ils connaîtront bien des déboires, et seront les premiers à s'en étonner, ne comprenant pas que, là encore, leur bêtise aura été la seule coupable.

LÉON MOUSSINAC.

MUSÉES ET COLLECTIONS

Au Musée du Louvre : exposition du jubilé de la Société des Amis du Louvre; le nouveau Dürer. — L'exposition Prud'hon au Petit-Palais. — Memento bibliographique : *Les Fresques de Fra Angelico au couvent de Saint-Marc à Florence.*

Bien souvent, dans ces chroniques, nous avons eu à louer les heureuses initiatives de la **Société des Amis du Louvre** dont la générosité dotait le musée de pièces capitales que l'état de ses finances ne lui aurait peut-être pas permis d'acquérir. Fondée en 1897 dans ce but d'enrichissement de nos collections nationales, elle fête aujourd'hui son vingt-cinquième anniversaire.

a direction du Louvre, en témoignage de reconnaissance, a ɔulu, elle aussi, célébrer ce jubilé en montrant, dans une exposition d'ensemble, tout ce que notre grand musée doit à ses Amis : ɛpuis le 1er mai on peut admirer au Louvre, dans la vaste salle ɔcupée habituellement par la céramique italienne, la réunion ɛs nombreuses pièces dues à leurs libéralités. La première en ate (1899) fut la charmante *Madone avec l'Enfant Jésus*, attribuée d'abord à Piero della Francesca, mais qui, en réalité, est Baldovinetti. Vint ensuite, en 1901, la magnifique tapisserie amande du commencement du xvie siècle, *Le Jugement dernier*, ui occupe le fond de la salle. Puis ce furent : en sculpture, les olonnes romanes, si curieusement historiées, provenant de abbaye de Coulombs ; les statues tombales du roi Charles IV de la reine Jeanne d'Evreux ; le charmant petit *Ange aux urettes*, marbre de notre école française du xive siècle ; le grand as-relief de l'*Annonce aux bergers*, du xiie siècle, provenant de église Notre-Dame de la Couldre de Parthenay (représenté, omme les colonnes de Coulombs, car on ne pouvait songer à les éplacer, par des photographies) ; la maquette en terre cuite de la atue de la *Vérité*, destinée par le Bernin à un grand groupe, *Le emps découvrant la Vérité*, qui ne fut jamais réalisé ; — en peinre, l'admirable *Pietà* provenant de l'hospice de Villeneuve-lez-vignon et le délicieux *Enfant en prière*, chefs-d'œuvre de notre ole française du xve siècle ; le *Portrait de Pierre Quthe* par rançois Clouet ; la grande et superbe miniature de la *Bataille Cannes* par Jean Fouquet ; les quatre scènes du *Martyre de int Georges*, d'un artiste espagnol (probablement Jaime Huguet) ı xve siècle ; les *Funérailles de Phocion* de Poussin, dernière ontribution de la Société à l'enrichissement du département des intures ; le célèbre *Bain Turc* d'Ingres, l'*Intérieur d'atelier* Delacroix (la Société devait participer également à l'acquisition ı grand *Atelier* de Courbet) ; le *Crispin et Scapin* de Daumier ; s aquarelles de Delacroix pour les *Massacres de Scio* et pour les afonds de la bibliothèque de la Chambre des députés et de la alerie d'Apollon ; d'autres aquarelles de Daumier, Millet, Daugny, Th. Rousseau, J. Dupré, Carpeaux, la magnifique série s 40 dessins de Claude Lorrain ayant fait partie de la collection eseltine ; deux fins portraits en médaillon par Ch.-N. Cochin ; jolie miniature d'Augustin représentant *Mlle Fanny Charrin*,

etc. L'antiquité n'était pas oubliée : un grand bas-relief de l'ancien Empire, puis une *Tête d'enfant* en marbre de l'école de Praxitèle et une plaque en antique en bronze et argent venaient s'ajouter aux collections égyptiennes et grecques, et les séries orientales et extrême-orientales s'enrichissaient, à leur tour, de précieuses céramiques, parmi lesquelles un magnifique bol de Rhagès, d'un vase chinois archaïque en bronze, de masques japonais, et d'une peinture de Hiroshighé. La section des meubles et objets d'art s'accroissait aussi de quelques pièces hors ligne : les bureaux de Colbert, de Choiseul, de Vergennes, chefs-d'œuvre de nos ébénistes que recélaient les ministères de la Marine et de la Justice, une écuelle et un plateau en vermeil ciselés par Thomas Germain. Enfin, c'est à la Société qu'on doit le rentoilage des fresques de Chassériau provenant de la Cour des Comptes. Nul doute qu'une si magnifique réunion d'œuvres d'art, qui fait tant d'honneur à ceux qui en ont fait bénéficier nos collections nationales, ne vaille à la Société des Amis du Louvre, avec la reconnaissance du public, de nouvelles adhésions (1).

Le visiteur du Louvre, après avoir admiré cet ensemble, devra porter ses pas jusqu'à la salle Denon pour y voir le **nouveau Dürer**, dont nous avions annoncé, ici même, il y a un an, l'entrée au musée : le portrait où il s'est représenté adolescent, dans un costume d'une élégante recherche, une fleur de chardon à la main, avec une expression de sérieuse attention et de juvénile fierté qui fait de cette effigie une des plus touchantes qu'un peintre ait données de lui-même. Provenant de la collection de Villeroy mise sous séquestre pendant la guerre, ce tableau avait été retenu pour notre musée moyennant la somme, qui n'est pas excessive, de 300.000 francs; désormais, le Louvre, si pauvre jusqu'ici en œuvres du maître de Nuremberg, aura la joie et l'orgueil de posséder enfin une des créations les plus belles de son pinceau.

§

L'Exposition Prud'hon, que nous avions annoncée dans

(1) Le siège de la Société est au pavillon de Marsan, 107, rue de Rivoli ; la cotisation est de 20 francs par an et la carte de la Société donne droit à de multiples avantages, parmi lesquels *la gratuité d'entrée au Louvre* quand la visite en deviendra payante au 1er juillet prochain, des réductions sur le prix des gravures de la Chalcographie, des moulages, des catalogues, des grandes revues d'art, etc., sans compter d'autres privilèges comme la visite de certains monuments, hôtels particuliers, collections privées, etc., peu accessibles.

otre dernière chronique, s'est ouverte au Petit Palais le 9 mai, our durer jusqu'au 15 juin. Très joliment présentée par I. Henry Lapauze et ses adjoints, elle réserve aux admirateurs e ce maître séduisant de nombreuses et délicates jouissances. l y revit sous tous ses aspects, grâce à des peintures (au nomre de 80), des études au crayon, des lithographies et gravures ar où, d'après lui, des projets de décoration, des esquisses et essins d'art industriel, des souvenirs et des autographes, soit rêtés par des musées (le Musée Carnavalet et le Musée de Cluny, 'École des Beaux-Arts de Paris, les musées de Dijon, de Beaune, le Chartres, de Chateauroux, de Cherbourg, de Nancy, d'Orléans, le Troyes), soit par des collections privées, comme les collections Chévrier (héritière des richesses de l'ancienne collection Marcille), Desfossés, Mir, Jean de Castellane, duchesse de la Rochefoucauld-Bisaccia, Wildenstein, etc.). Cette exposition est le digne pendant de celle qu'organisa, en 1874, à l'École des Beaux-Arts, au profit de la fille de Prud'hon qui vieillissait alors dans la misère, l'homme admirable qui s'était voué au culte et à la glorification du maître et qui en avait réuni nombre des plus belles œuvres dont une grande partie est de nouveau exposée aujourd'hui : Eudoxe Marcille. Elle nous fait respirer tout le parfum, déjà enclos dans les toiles que conserve le Louvre, du génie de ce peintre attirant, héritier des grâces et de la sensibilité du dix-huitième siècle, initiateur, en outre, de bien des maîtres du dix-neuvième (Ricard, Corot, Henner par exemple), et qui, formé à l'école du Corrège et de l'art grec, fut, dans ses compositions mythologiques, ses allégories, ses illustrations de *Daphnis et Chloé*, le Chénier de l'art français, rajeunissant et transcrivant en musique nouvelle les pensers et les thèmes antiques : voyez plutôt ces toiles charmantes que sont la *Vénus au bain*, *L'Innocence séduite par l'Amour*, le *Zéphire se balançant* (de la collection Mir, dont l'exemplaire de la collection Schlichting au Louvre n'est qu'une réplique), la délicieuse esquisse de *Vénus et Adonis*, la *Vénus, l'Hymen et l'Amour*, et tous ces dessins vaporeux, ces blondes académies d'où s'exhale une si tendre adoration du corps féminin, ce *Pâris et Hélène*, cette *Andromaque pleurant sur le sort d'Astyanax*, ce *Sommeil de Psyché*, ces esquisses au crayon de *Minerve emportant le Génie des arts au séjour de l'immortalité*, composition pour un plafond du Louvre, du *Triomphe de Racine*, de la nonchalante *José-*

phine à la Malmaison, de *la Reine Hortense avec ses enfants* sous les mêmes ombrages, les études d'après son ami *Constance Mayer à sa toilette*, ou d'après son modèle favori Marguerite, et cette exquise *Tête de Vierge*, prêtée par le musée de Dijon, tant d'autres encore... Le portraitiste, cependant, avec son métier plus ferme et ses notes plus graves, n'est pas moins remarquable (quoique rien n'égale ici le charmant portrait de jeune homme du Louvre), dans des effigies comme celles de *M. de Mornay*, ancien président du Parlement de Besançon, du *Baron de Joursanvault*, de son maître à l'Ecole de Dijon le peintre *Devosges* et du sculpteur *Nicolas Bernier*, professeur à la même Ecole, de *Lavallée*, secrétaire des Musées sous Napoléon, de *M. et Mme Revon de Franois*, de *Mme Péan de Saint-Gilles*, de *Mme de Talleyrand* et de *Talleyrand* lui-même. Mais Prud'hon dessinateur reste encore supérieur à Prud'hon peintre; son crayon, dont il faut admirer toutes les productions réunies ici, a su parer de grâce jusqu'aux vignettes allégoriques officielles qui lui étaient commandées par la Révolution et l'Empire et trouver pour la décoration des meubles destinés à Marie-Louise (dont plusieurs, une pendule et des sièges provenant de Compiègne, sont ici) et des services impériaux les innovations les plus charmantes, qui mettent comme un sourire sur ces formes austères. Le berceau du roi de Rome, aimablement prêté par le gouvernement autrichien, qui l'avait déjà envoyé à l'Exposition Universelle de 1900, et qui constitue une des principales « attractions » de cette exposition (1), est une des plus belles parmi ces créations.

Mémento. — L'art, comme la religion, a ses lieux sacrés, sommets situés en plein ciel, où le génie humain éploie toutes grandes ses ailes éblouissantes, où les âmes communient dans l'adoration fervente de la Beauté parfaite : l'Acropole, l'Hôpital Saint-Jean à Bruges, la chapelle des Scrovegni à Padoue, la Chapelle Sixtine.... Le couvent de Saint-Marc à Florence, décoré par l'Angelico, est de ces endroits privilégiés. « San

(1) Le gouvernement autrichien a prié de le faire assurer pour la somme d'un million de francs or. Puisque l'Autriche a besoin d'argent et que ses collections artistiques ont été, il y a deux ans (V. *Mercure de France*, 15 avril 1920, p. 510 et 511) déclarées constituer le gage des avances qui lui seraient faites, et puisque, dernièrement suivant une information publiée par le correspondant à Vienne de *l'Illustration* (numéro du 4 février 1922), la Commission des réparations a accordé au gouvernement autrichien l'autorisation de négocier à Londres un emprunt qui serait gagé par la magnifique collection de tapisseries et tapis orientaux du château de Schœnbrunn, ne pourrait-on entreprendre des pourparlers en vue d'acquérir cette pièce historique, si précieuse pour nous ?

arco, séjour de pauvreté nue et d'incomparable beauté ! San Marco, urs, voûtes, longs corridors, simples cellules, où flotte si poignante et douce la pensée d'une âme exquise ! » écrivait le regretté Alfred Pichon ns son livre délicieux sur Fra Angelico. « *Beata pacis visio* », écrit son tour M. André Pératé dans la préface d'un ouvrage que sa science historien de l'art italien, mise au service de sa ferveur d'artiste et de oyant, vient de consacrer à cet ensemble avec le concours d'un iteur de grand goût (*Les Fresques de Fra Angelico à Saint-Marc Florence*, reproduites en couleur par André Marty, commentées par ndré Pératé ; Paris, Emile-Paul ; un vol. in-folio, 43 planches doubles, ..20 p. de texte ; 750 fr.). « Sitôt franchi le seuil du couvent, nous som- es dans un cloître qui est un jardin. Des touffes de fleurs chatoient mme aux marges d'un missel ; un vaste cèdre, au centre, lève ses meaux épais à la hauteur des cellules. » Dans ce cadre charmant que nait de construire Michelozzo, le bienheureux Fra Giovanni de Fiesole, 1438 à 1445, a évoqué sur les murs du cloître de la salle capitulaire d's cellules des moines, pour l'édification de ses frères en saint Domi- que, les scènes les plus touchantes de la vie du Sauveur et de la Vierge des compositions tranquilles et pures, aux colorations douces, où exhale toute la tendresse de son âme virginale. Accompagnées des ures de *Saint Pierre martyr*, de *Saint Dominique*, de *Saint Thomas Aquin*, c'est successivement *Le Christ en Croix*, *L'Annonciation*, *Vierge avec L'Enfant entre des saints*, et puis encore *L'Annoncia- on*, *Le Christ apparaissant à Madeleine*, *La Mise au Tombeau*, *La ativité*, *Le Calvaire*, *La Transfiguration*, *La Résurrection*, des épi- des de la Passion, *La Cène*, *Jésus crucifié*, *Le Coup de lance*, etc. mment les oublier, ces visions de majesté, de paix, de douleur et amour, quand on les a vues, quand on en a respiré le délicieux par- n ? Qu'on aurait voulu emporter enfermé en soi le subtil arôme ! rêve des pieux pèlerins de San Marco vient de se réaliser. Grâce aux comparables méthodes de reproduction de M. André Marty, dont us avons eu plaisir bien souvent, et tout récemment à propos des ssins de Claude Lorrain, à louer la science et le goût, voici fixées jamais sur le papier, pour la joie de nos yeux et de nos cœurs, s suaves visions : « Je n'aurais pas cru possible », écrit M. Pératé, de rendre jusqu'à l'illusion la délicatesse infinie des bleus et des is lumineux et l'aspect, en quelque sorte la matière même de la sque ; à tenter cette traduction jusqu'ici tous les efforts de la photo- aphie en couleurs avaient misérablement échoué ». Cependant, M. Mar- y a réussi, à tel point que, devant les détails donnés à la grandeur de riginal, il semble qu'on ait devant les yeux un morceau détaché de la uraille. Grâce à ce respect, à cette fidélité, l'âme angélique du peintre nt les effusions nous parlent au cloître et aux cellules de Saint-Marc

demeure vivante aux pages de ce magnifique album, surtout si l'on complète la vision de ces images par le commentaire savant et ému dont les a accompagnées M. André Pératé.

AUGUSTE MARGUILLIER.

ARCHITECTURE

L'Art monumental au Salon des Artistes Français.

L'Art monumental, s'il tient une place encore honorable au Salon des Artistes Français, a été peu avantagé cette année. On l'a dissimulé derrière des expositions d'ameublements, des projets divers de salons, boudoirs, etc... et il faut non seulement le chercher, mais en demander le chemin. On doit dire également qu'il n'apporte pas, cette année encore, une œuvre de véritable intérêt s'il offre des choses fort honorables ; et, en somme, il ne constitue pas un ensemble comparable à ceux des anciennes expositions ; on sent peser toujours les suites de la guerre, — et le désarroi continue. — Naturellement, on y peut voir divers monuments aux Morts, — toutefois d'un intérêt meilleur que ceux dont les gesticulations poursuivent le visiteur lorsqu'il traverse la section de sculpture, — des inventions commémoratives, échafaudages et entassements de motifs divers, cénotaphes et tombeaux magnifiant le sacrifice de ceux qui sont tombés pour la bonne cause. Toutefois et si plusieurs s'efforcent, — se donnent du mal et tendent au sublime, — si le mot n'est pas trop ambitieux! l'intérêt général est assez faible. Le chef-d'œuvre du genre, en somme, n'a pas encore été inventé.

L'archéologie gréco-romaine, qui expose quelques détails, des aquarelles de côté et d'autre, nous a offert cependant une œuvre remarquable ; c'est de M. Formigé, le relevé des édifices gallo-romains de la ville d'Arles, — travail honorable s'il a la froideur habituelle de ce genre de manifestations, et qui a le caractère des expositions qui se trouvent annuellement récompensées. — D'un autre intérêt pour l'étude du Moyen Age et de la Renaissance se trouvent divers relevés comme celui de M. Maier sur l'église de Sézannes (Marne) ; la chapelle Saint-Jean de l'ancien évêché de Périgueux, par M. Louis Charles ; mais on pourra s'arrêter devant les planches surtout remarquables de M. J. Montariol sur le château de Pau, avec de délicieux détails de décorations comme des ensembles de grande allure. — Mais, en somme, les travaux

e ce genre sont assez peu nombreux cette année, si l'on peut y jouter des envois comme celui de M. Jean Reyer sur Saint-Emilion, — « quelques vestiges des XIII^{e} et XIV^{e} siècles » recueillis dans ne ville qui mériterait une étude abondante. On peut aussi convenir que, dans plusieurs des salles, le placement à contre-jour, ou ntre les fenêtres, et la mauvaise lumière, empêchent de distinguer clairement nombre d'envois ou de lire leurs rubriques. — e dois indiquer ainsi, presque de confiance, l'intérêt d'une planche de M. Maurice Clauzier sur les précieuses cryptes de Jouarre t leurs tombeaux mérovingiens. Parmi les études fragmentaires il faut citer de même les relevés de vitraux (XVI^{e} siècle) le l'église Saint-Etienne-du-Mont, de M. H. Bloch ; des études ur la cathédrale de Reims, de M. Maurice Cretelle, — la façade ; e coin nord du portail, que dégrada surtout l'incendie du grand échafaudage appliqué contre l'église lors du bombardement, et où je me souviens d'une curieuse gargouille à bec de perroquet, — maintenant disparue, — et qui achevait, lors de notre passage, le dégobiller l'eau d'une averse descendue des hauteurs de 'église sur la tête des passants. — A côté, le même exposant a lonné une très belle planche sur le sépulcre de Saint-Mihiel, qui est une des œuvres principales du grand sculpteur Ligier Richier. — M. G. Bricmont a relevé, à côté de cela, l'état des difices religieux dévastés par l'invasion dans les environs de Reims et il en donne une excellente étude architecturale.

§

Parmi les dessins, croquis, aquarelles, etc., — dont l'abondance utrefois était un des intérêts, et l'on pourrait même dire le charme du Salon d'Architecture, — car on y retrouvait toute la antaisie, l'imprévu, le charme, l'agrément des promenades dont lles gardaient le souvenir, — il y a divers envois à mentionner, inon l'ensemble abondant des années disparues. Il faut ainsi ndiquer l'envoi de M. Pierre L'Homme, qui expose toute une érie relative aux coins et aspects de « Rouen pittoresque » : la ue d'Enfer, l'impasse du Petit-Salut, la rue Damiette, la rue Malpalu, la rue du Haliage, l'impasse des Hauts Mariages, la rue les Matelets (eaux-fortes) ; l'aître de Saint-Maclou et la place du même nom (aquarelles), — des bicoques et ruelles des vieux âges qui subsistent par chance et donnent à la ville une grande partie le son intérêt. A propos de Rouen, on peut mentionner encore

la très belle planche de M. Fernand Feuzy sur l'escalier des orgue de la même église Saint-Maclou. M. H. Prud'homme a envoy des aquarelles sur la Bretagne, — vieilles maisons, navires, porch de la Cathédrale de Dol; M. A. Hamayon, des impressions d voyage relatives à la même région ; M. William Cargili, une dé licieuse aquarelle donnant un coin des remparts de Fontarabi (Espagne) ; M. Maurice Mulard, une autre aquarelle montran les travaux de réparations entrepris sur la Grande Place d'Arra après les déprédations des Allemands; M. Maurice Lemainque, d jolies aquarelles encore donnant des coins de l'hôtel de Sens, – débarrassé maintenant du bric-à brac et de la confiturerie, qu contribuaient à sa dégradation, — et dont M. Charles Forge également montre l'aspect, avec une jolie tourelle d'angle sur l rue de l'Hôtel-de-Ville. L'exposition de M. Charles Forget es d'ailleurs fort intéressante et, parmi les choses envoyées, on do encore mentionner la façade de Saint-Séverin, prise de la ru des Prêtres, et, avec d'autres coins du vieux Paris, l'accès de l rue Saint-Julien-le Pauvre du côté du quai avec la très bel perspective de Notre-Dame comme toile de fond.

§

Il me reste à mentionner la série des dessins, aquarelles eaux-fortes, etc., qui se rencontrent à l'étage et surtout au pour tour du hall ; mais, s'il y a de ce côté des œuvres remar quables, — et même de très belles œuvres, — la série n'en es pas très nombreuse et les envois relevant de l'art monumenta se trouvent assez clairsemés.

M. A. Renaudin a envoyé une peinture de la curieuse port des Allemands, à Metz; Mme Lucy Garnot, une très belle lithogra phie sur un des coins les plus délicieux de Bruges, le quai d Rosaire avec le Beffroi qui domine toute la ville ; M. Henri Vo sin, une très belle eau-forte sur la crypte de l'Aquilon, au Mon Saint-Michel ; M. L. Jouas-Pontrel, la place des Arts, à l'omb de Saint-Maclou de Rouen, très belle eau-forte. De M. Aimé Da lemagne on peut voir encore trois eaux-fortes sur des églises Sainte-Catherine d'Honfleur ; Saint-Aubin d'Ecrosville (Eure) l'église d'Envic (Finistère), et de M. Charles Pinet, une très bel eau-forte, encore sur le porche de Saint-Maclou, à Renon, tand que M. Camille Fonce montre l'intérieur de la Cathédrale, le cô du chœur avec les tombeaux des cardinaux d'Amboise. -

I. John Rowe a envoyé deux lithographies, l'une sur la cathédrale 'Anvers après le bombardement de 1914 et l'autre sur le petit orche de Saint-Etienne-du-Mont à Paris. On pourra remarquer ncore une aquarelle de M. Fourmaintraux-Winslow donnant le effroi de Boulogne et ses approches; d'autres de M. G. Capgras ur de vieux logis d'Alsace ; de Mlle Elise Molyneaux sur la jolie etite église de Moret. De M. Charles Forget on peut indiquer ncore un dessin sur la rue Grande-Mesure à Rouen ; de I. Marcel Libert, des aquarelles encore donnant trois coins de la hartreuse de Villeneuve-lez-Avignons, et une autre enfin de Ille Suzanne Labouret, une curieuse porte, juchée sur un escaer, à l'Ara Cœli de Rome.

C'est à peu près tout ce que nous avons remarqué au Salon 'Architecture des Artistes français. Malgré diverses œuvres de aleur que nous signalons pour la plupart, on n'y sent pas encore, n somme, l'intérêt d'un renouveau qui semblait proche les anées précédentes. Il y a sans doute bien des causes au malaise 'ailleurs général de la période actuelle. Mais il n'en est pas ioins vrai que l'exposition de 1922 se trouve en somme une exosition d'attente.

CHARLES MERKI.

BIBLIOTHÈQUES

Les bibliothèques d'Algérie. — On nous écrit:

Monsieur le Directeur,

Dans l'article sur *la Province d'Algérie* de M. Evenou-Norvès paru u *Mercure* du 1er avril 1922, on lit, en haut de la page 23, les lignes uivantes : « Les bibliothèques, dont quelques-unes possèdent un riche onds, sont comme abandonnées et ne s'alimentent plus. » L'auteur joute en note : « Il faut excepter toutefois la magnifique Bibliothèque lationale d'Alger. » Il est intéressant de mettre en regard de cette nformation ce qu'écrit M. Esquer dans la revue l'*Afrique Latine* u 15 mars 1922, page 231 : « Depuis deux ans, un effort,— le premier érieux depuis bien des années, — a été réalisé à Alger. » Parlant de os bibliothèques municipales cet auteur précise :

Mais depuis deux ans, disons-nous, le chiffre des entrées d'ouvrages a dépassé rgement un millier. De plus, une bibliothèque de prêt, — dite populaire, — a té ouverte dans le quartier de Bab el Oued ; elle est maintenant fréquentée par rès de trois cents personnes ou familles différentes. Une bibliothèque semblable existe rue de Constantine, qui compte près de 900 emprunteurs. Cet effort

pour mettre des livres à la disposition du public mérite d'être signalé et encouragé.

L'effort dont parle M. Esquer a été exactement de 2.757 volumes en deux ans, mais lui seul peut apprécier la valeur d'une telle tentative de rénovation, parce qu'il est du métier, étant conservateur de la susdite Bibliothèque Nationale d'Alger. M. Evenou-Norvès fait connaître l'Algérie dans le *Mercure* par d'intéressants articles, fort bien documentés d'habitude. Comment se fait-il que, connaissant Alger, puisqu'il parle de la Bibliothèque Nationale, il ne sache rien du susdit effort commencé il y a deux ans pour les bibliothèques de prêt municipales (1) Eh bien, Evenou-Norvès est parfaitement excusable, parce que seul un homme du métier, un homme qui va aux chiffres peut comprendre. J'en arrive ainsi à un fait général, intéressant pour la physiologie des bibliothèques de prêt. Si je n'avais pas eu à le relater et à le commenter je ne serais pas venu ennuyer les lecteurs du *Mercure* avec des questions locales parfaitement oiseuses pour eux. Ceci a la force d'un théorème : « Plus un effort en faveur des bibliothèques de prêt aura réussi plus il est destiné à rester ignoré. Moins il aura réussi, mieux il sera connu. » Pour faire comprendre cela, je ne puis mieux faire que de transcrire une conversation avec un vieux monsieur. Je prends ce vieux monsieur comme interlocuteur, parce que c'est lui que je vois le mieux dans ma mémoire; j'aurais pu prendre quelqu'un d'autre, cela aurait été à peu près la même chose. J'ai eu la même conversation bien des fois avec d'autres personnes.

Le vieux monsieur. — Monsieur le Bibliothécaire, je viens de visiter vos deux bibliothèques populaires. Voulez-vous me permettre de vous communiquer mes impressions?

Le bibliothécaire. — Mais, monsieur, avec plaisir, asseyez-vous donc

Le vieux monsieur. — Eh bien, votre petite bibliothèque du quartier Bab el Oued est très bien. C'est un plaisir pour l'œil ces jolies reliures fraîches, vertes, rouges, noires. Mais l'autre bibliothèque, celle des quartiers sud ! Quel délabrement ! La municipalité ne fait donc rien pour elle ? J'ai bien vu là un millier de volumes en assez bon état, les livres d'études, les livres de fonds, mais le reste ! Des Georges Ohnet usés à la corde des Cherbuliez dans le même état, quelques Henri Bordeaux et René Bazin, mais que de vieilleries ! Pas de nouveautés, et où sont les Alphonse Daudet, les Zola, les Loti, les Flaubert, les Anatole France, etc.

Le bibliothécaire. — Une bibliothèque, monsieur, est une chose vivante plus ou moins vivante. La bibliothèque qui vous plaît tant commence à peine sa vie. Elle a été créée il y deux ans, les livres y sont neufs. Ell

(1) J'ajoute que dans les trois salles de la bibliothèque centrale d'Alger-Mairie, bibliothèque ouverte toute l'année, nous avons tous les jours de 70 à 8 clients en moyenne.

me plaît moins qu'à vous, parce qu'en deux ans les livres n'y ont pas été assez usés à mon goût. Pour vous, le principal, c'est le joli aspect d'une bibliothèque, parce qu'alors vous voyez l'effort de dépense qui a été fait. L'autre bibliothèque qui vous apparaît délabrée est en pleine vie, elle vit même trop. Savez-vous qu'au cours des trois dernières années nous avons acheté pour elle seule près de douze cents volumes ? Où sont-ils ? Où sont les Alphonse Daudet, etc... On voit bien de vieux Mayne-Reid usagés, mais où sont les nouveautés étrangères, les Jack London, Stevenson, Upton Sinclair, etc...

Le vieux monsieur. — Mais c'est à vous qu'il faut demander cela ! Où sont-ils ?

Le bibliothécaire. — Pour comprendre, monsieur, retenez un fait capital. Vous n'êtes pas seul au monde ! Tout est là ! Cette bibliothèque de prêt à domicile est fréquentée par près de 900 personnes ou familles. A deux volumes par personne cela fait dans les dix-huit cents volumes dehors. Or ce sont les volumes neufs et nouveaux sur lesquels le public se précipite ; la dame bibliothécaire n'a même pas besoin de les remettre sur les rayons. Tenez, voici cent volumes qui viennent de m'arriver de notre atelier de reliure municipal. Ils iront ce soir à cette bibliothèque. Allez-y après-demain. Vous n'en trouverez plus un seul ! Le public, en général, prend tout ce qui lui paraît nouveau de par la reliure du volume, et laisse les vieux ouvrages. Georges Ohnet n'est plus lu, sauf le *Maître de Forges*, qu'il faut toujours remplacer. Cherbuliez est abandonné tout à fait. Vous voyez Henri Bordeaux et René Bazin sur les tablettes, parce que le public les trouve soporifiques, à part quelques vieilles demoiselles. Tous les auteurs que vous ne voyez pas sont en circulation. Cette bibliothèque a 3 exemplaires de *Salammbô* et de *Madame Bovary*. Vous ne les verrez jamais si vous ne les retenez pas à l'avance. Et si elle en avait 10 exemplaires vous ne les verriez pas plus ! D'avoir acheté pour elle près de douze cents volumes en 3 ans cela a fait passer le chiffre de la fréquence des lecteurs de 200 à 900. On aime beaucoup lire à Alger ; si nous avions pu acheter deux ou trois mille volumes nous aurions probablement 1200 personnes au lieu de 900, et peut-être encore plus. Comprenez-vous maintenant pourquoi plus l'effort fait réussit, plus il reste ignoré ?

Le vieux monsieur. — Je vous remercie de ces explications, mais ne pourriez-vous pas cacher les volumes usagés, aux dos sales ? Vous avez des armoires dont le bas est à panneaux pleins, vous pourriez les y faire mettre. Et puis quelques reliures neuves feraient bien. Je viens d'en voir ici même dans vos rayons d'histoire de France, ce sont de beaux livres à dos rouge.

Le bibliothécaire.—Je comprends votre sentiment, vous n'aimez pas

vous promener rue d'Isly avec un parent pauvre, mal habillé, au faux-col crasseux ; moi non plus du reste !

Je pourrais vous donner satisfaction et aussi pour les beaux livres à dos rouge. Je devine facilement de quoi vous parlez, ce sont les œuvres de Frédéric Masson. Elles sont là sur les tablettes depuis 8 à 10 ans, presque aussi fraîches que si elles venaient d'arriver de chez le relieur. Aux époques où Napoléon revient à la mode, cela m'intéresse d'en proposer la lecture. On me rapporte toujours le volume dans les vingt-quatre heures. Il n'y a que *Napoléon et les femmes* que certains lecteurs gardent un peu plus longtemps, espérant y trouver des cochonneries. Vous voyez combien l'état de fraîcheur ou de fatigue et d'usure d'un livre est instructif.

Ainsi prend fin la conversation, et, pour faire plaisir au vieux monsieur, j'ai envoyé tout *Napoléon et sa famille* à l'une de nos deux bibliothèques de prêt. — Je répète que ce que dit ce vieux monsieur, je l'ai entendu maintes fois. Encore, lui, est arrivé à comprendre ! Mais si c'est une dame, il n'y a rien à faire ! En voici une qui vient, indignée : « Je voulais relire *le Marquis de Villemer*, et voici ce que je trouve ! Un vieux livre usé et sale, heureusement qu'il n'y manque pas de pages, par miracle sans doute ! » Il est parfaitement inutile de vouloir lui faire comprendre qu'on ne peut pas racheter pour elle toute seule un livre qui sera demandé une fois tous les trois ou quatre ans. Elle ne voit qu'elle, elle se croit seule au monde !

La morale de tout cela c'est que pour juger d'un effort fait il faut aller aux chiffres : demander le catalogue, le nombre de volumes achetés par an, le nombre des lecteurs en ville, etc... etc...

Pour certaines villes d'Algérie autres qu'Alger, Evenou-Norvès pourrait bien avoir raison, si j'en juge d'après le travail de M. Esquer cité plus haut. Ce dernier, qui est inspecteur des bibliothèques, écrit page 230 (*ibid.*).

> Lorsqu'une grande ville, — qui n'est pas Alger, — dont le maire se flatte qu'elle est à la tête de toutes les œuvres d'enseignement en Algérie, alloue à sa bibliothèque un budget qui, en quatre années, lui permet d'acquérir neuf volumes, le moins qu'on puisse dire est qu'il y a désaccord entre la parole et l'acte.

Veuillez agréer, etc.

V. CORNETZ.
Bibliothécaire de la ville d'Alger.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

A propos du chien Citron. — La « Variété » publiée dans le *Mercure de France* sous ce titre, le 16 février 1919, avait la prétention d'identifier le Chien Citron des *Plaideurs* (1668) en

s'appuyant sur certain passage d'un livre de Le Pays (*Amitiés, Amours, Amourettes*, 1664) et sur un sonnet d'Agrippa d'Aubigné. Or, cette « Variété » contenait quelques erreurs que l'auteur croit de son devoir de rectifier, puisqu'il les découvre par hasard en feuilletant les *Morceaux choisis des grands écrivains du XVI[e] siècle*, d'Auguste Brachet (Hachette, 1875), livre qu'il aurait bien fait de consulter tout de suite plutôt que d'égarer ses recherches sur *Citron* dans Marty-Laveaux, Darmesteter et Hatzfeld, Romanes, Littré, Brunot, Huguet, etc. — et jusque chez Pierre Larousse !

Brachet (pp. 90 et 263) nous apprend ou nous rappelle que :

1° Le sonnet d'Agrippa d'Aubigné commence par ces deux vers :

> Sire, vostre Citron qui couchoit autrefois
> Sur vostre lit sacré, couche ores sur la dure

et non :

> Sur votre lit paré...

2° Que le *Citron* nommé dans ce Sonnet n'appartenait pas à Charles IX, mais bien à Henri IV et qu'on le mit « sur le passage du roi, lorsque celui-ci vint à Agen (Voy. *Confession de Sancy*, I, V.) ; on avait attaché au cou du chien ce sonnet qui fait allusion à l'ingratitude du roi devenu catholique, envers ceux de ses anciens coreligionnaires qui l'avaient le mieux servi ».

Et Brachet ajoute cette phrase, qui fait apparaître comme singulièrement osé tout essai d'identification exacte du Citron des *Plaideurs* :

> Le nom de Citron resta longtemps populaire comme nom de chien, puisqu'on le retrouve encore dans *les Plaideurs*.

L'autorité d'Auguste Brachet ne saurait être mise en doute. L'auteur de la « Variété » du 16 février 1919 n'a donc qu'à déplorer humblement d'avoir émis devant les lecteurs du *Mercure* des hypothèses aussi vaines qu'inconsistantes.

Il se console en pensant qu'il avait comme compagnon de malchance M. Jean Bonnerot, l'érudit bibliothécaire à la Sorbonne, qui avait, lui aussi, consacré ses veilles à des recherches sur Citron et avait omis de consulter Brachet.

Du moins M. Jean Bonnerot avait-il découvert cette phrase, dans Saint-Simon :

> Son père s'appelle Castille comme un chien Citron (Saint-Simon, tome XII, édition des Grands Écrivains, p. 3, année 1705).

Ce qui indiquait déjà que le mot Citron devait être, à cette époque, une appellation communément employée pour désigner un chien.

Indication confirmée par ailleurs dans ce dialogue :

ARLEQUIN (valet de Cassandre). — Holà ; Isabelle, Isabelle !...

ISABELLE (fille de Cassandre), en entrant donne un soufflet à Arlequin. — Voyez un peu cet insolent qui m'appelle Isabelle comme on appelle un chien Citron.

Cette réplique est la dernière de la Scène III d'une parade intitulée : *Le Bon-Homme Cassandre aux Indes*, et se trouve à la page 205 du second volume du « Théâtre des Boulevards » (Réimprimé pour la première fois et précédé d'une Notice par Georges d'Heylli chez Edouard Rouveyre, 11, rue des Saint-Pères, Paris, 1881, Edition in-12 ; l'édition originale est de 1756 à Mahon à l'imprimerie de Gilles Langlois, à l'Enseigne de l'Estrille).

L'auteur des vingt-six parades de cet ouvrage est un substitut du procureur du roi au Parlement de Paris, Thomas Simon Gueullette, qui vécut de 1685 à 1766 (Racine est mort en 1699 et *Les Plaideurs* sont de 1668). A noter que Vapereau attribue ces courtes pièces à Sallé, Moncrif, Piron, Collé, Fagan, etc.

Mais ces parades sont imitées de celles que Gueullette avait vu jouer, en 1711, à la foire de Saint-Laurent.

A cette époque Gueullette était reçu chez un grand avocat du nom de Chevalier et, en compagnie de la fille de celui-ci et de jeunes gens amis, y jouait la comédie ; c'est ainsi qu'il eut l'idée, après avoir entendu les parades de la foire, de les retenir, de les récrire et de les interpréter.

Gueullette donne donc, en 1756, des pièces écrites par lui à partir de 1711, mais beaucoup plus vieilles en date. Les parades de Tabarin ont été éditées en 1622. La foire de Saint-Laurent est du XIIe siècle. On en peut conclure qu'à cette foire on parlait probablement du chien Citron bien avant 1668.

Il serait intéressant de le rechercher dans Tabarin.

Autre conclusion provisoire et prudemment énoncée cette fois... Ce mot Citron devait être une appellation populaire pour désigner un chien pelé, galeux, absolument comme on dit aujourd'hui argotiquement un cabot, un clebs ; et Racine, pour nommer le chien qui vole un chapon l'appelle Citron, ce qui paraît être une manière d'injure, d'après la parade de Gueullette.

LÉON DEFFOUX.

NOTES ET DOCUMENTS ARTISTIQUES

Le Salon de la Nationale et l'Art moderne en France. — Nous vivons en pleine crise artistique, ce qui semble d'ailleurs assez dans la note de l'époque. A part les polémiques sans fin entre cubistes, ingristes, indépendants, néo-classiques, impressionnistes de la dernière heure et autres, nous entendons parler à chaque instant de différends entre les élèves de l'école des Beaux-Arts — l'institution pédagogique la plus attachée à ses conventions primitives — et leurs officiels professeurs.

Chacun se souvient de l'opinion alarmée des membres de l'Institut au sujet de la sculpture envoyée l'année passée, suivant les règlements, par les pensionnaires de la villa Médicis (1); il y a à peine deux mois, nous avons pu suivre la révolte des graveurs entrant en loge contre leurs juges, à cause des sujets imposés (2).

Il suffit, je pense, de ne citer que ces deux faits, d'ailleurs de notoriété publique, grâce aux revues et aux journaux, pour découvrir à l'Ecole une atmosphère aussi chargée que celle qui règne à *la Nationale* et dont l'incident suivant va donner la mesure : plusieurs sociétaires de ce Salon se sont abstenus d'exposer cette année, pour protester contre les décisions d'une majorité réactionnaire qui nuit à la prospérité de la jeune Ecole française.

§

Quand, en 1890, fut fondée, sous la paradoxale présidence de Meissonier, la *Société Nationale des Beaux-Arts*, un Dalou, un Carolus-Duran, un Puvis de Chavannes surtout et un Auguste Rodin qui se connaissaient en adversité esthétique, désiraient à tout prix ouvrir les portes d'un Salon aux innovateurs mécontents et aux jeunes, pendant la même période de l'année où exposent les confrères fidèles à l'académisme hermétique des *Artistes Français*, chez qui, soit dit en passant, les choses, cette année, ne marchent pas non plus comme jadis.

Quelques-uns parmi eux ne viennent-ils pas, voilà un mois, de mettre en circulation une lettre signée par plusieurs hors-concours et prix de Rome (3), afin de protester contre certains jurés

(1) Rapport de M. Widor, secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts (1921).

(2) Sujet de concours pour le prix de Rome, gravure taille-douce (1922).

(3) Ces protestataires présentent les motions suivantes :

1° Aucun professeur ne peut faire partie d'un jury.

qui semblent avoir préféré, aux envois sérieux des aigles, les tableautins de leurs élèves, parmi lesquels on compte des colombes de quatorze ans? Je note ceci sans prendre parti, bien entendu, et uniquement pour démontrer une fois de plus que partout, dans le royaume des beaux-arts, règne le mécontentement et le désarroi.

Pour en revenir à la Nationale, au moment donc où, décision grave, ses fondateurs quittent le Salon centenaire, père de tous les Salons de l'Europe et des Etats-Unis, remarquons qu'elle adopta et qu'elle a toujours gardé depuis, pour son vernissage, la même date, à quinze jours près, que les Artistes Français! Cela se comprend; car il est indiscutable, premièrement, que pendant les mois d'avril, de mai et de juin, notre ville immense reçoit la visite d'un contingent important de provinciaux et d'étrangers, appartenant à l'élite de tous les pays du monde. (Parmi ces derniers se trouvent quantité d'amateurs, de connaisseurs, d'acheteurs professionnels.) Secondement, personne ne niera que la lumière et l'atmosphère du printemps parisien soient plus spécialement favorables aux manifestations d'art plastique. Comparez à ce sujet le bel éclairage, par exemple, de ces jours-ci dans les halls de sculpture des Champs-Elysées, à celui qui éteint les plans, obscurcit les formes, efface les lignes lors du Salon d'Automne.

Sans insister sur l'avantage d'une température moins rigoureuse, dont profitent, une fois le mois de mars passé, les expositions au Grand Palais (qu'on ne peut chauffer que difficilement et à frais ruineux), voilà donc deux raisons péremptoires pour lesquelles tout individu faisant métier de peintre, de sculpteur, de graveur doit nécessairement préférer soumettre au public les productions qu'il souhaite montrer, voire vendre, en la jeune saison où renaît le soleil.

Il serait injuste que, seule, une partie de nos artistes et artisans pût se présenter à toute une foule attentive et intéressée tandis que les autres n'auraient que le gris novembre ou le noir hiver pour faire valoir leur labeur, leur effort et leurs derniers essais personnels. Laissons complètement de côté ce qui s'est passé depuis 1890 jusqu'en 1919; mais qu'il nous soit, du moins, permis, sans dé-

2° Les membres du jury seront tirés au sort chaque année parmi tous les hors-concours.

3° Chaque exposant, quels que soient ses titres et récompenses, ne pourra exposer plus de deux œuvres.

passer notre droit de critique, de poser la question suivante : « En quelle mesure les peintres et autres adeptes de la Nouvelle Ecole trouvent-ils aujourd'hui l'occasion de montrer au moment propice de l'année leurs travaux et leurs progrès ? » La réponse sera absolument défavorable aux intéressés.

Car, si ce n'était chez les marchands de tableaux modernes, on ne verrait exposée, d'avril à juillet, aucune toile ni statue de tous ceux, à de rares exceptions près, qui ont apporté des éléments frais et imprévus dans le domaine de la beauté. Et pourquoi ? Parce que le seul édifice de la capitale destiné par le gouvernement aux grands Salons reste, à cette époque, occupé par des sociétés qui, bien que reconnues *d'utilité publique*, s'obstinent — peu importe en fin de compte pour quelles raisons — à n'admettre comme œuvres d'art que celle conçues selon les théories en honneur dans les ateliers du quai Malaquais. Pour elles, la peinture d'un Henri Matisse, une de nos gloires actuelles la moins discutée au dehors, d'un Marquet et d'un Maurice Vlaminck n'existe pas ! A une réunion qui eut lieu peu avant l'ouverture de *la Nationale* il apparut que, dans les milieux directeurs, on ne connaissait même pas de nom l'émouvant peintre Rouault.

Pour les deux Salons, sans distinction d'origine, la seule peinture française commence après Clouet et même après Louis XIII; Fouquet reste un primitif — cela veut dire un apprenti qui promet — et l'on ne peut se défendre de l'impression que si, demain — je l'ai déjà écrit il y a huit ans — un humble génie venait demander une petite place pour l'*Homme au verre de vin*, une des plus formidables pièces de notre Musée national, son tableau serait refusé au Grand Palais, du côté est comme du côté ouest. Comment serait-il donc possible qu'un jury où règnent de telles préventions et un semblable parti pris fasse un geste heureux vers la plus large tradition française que, depuis longtemps, on voit dominer, par exemple, dans l'œuvre d'un André Derain? Celui-là n'a guère hésité à prendre comme point de départ, non pas les nègres et les cubes ou les Italiens et les anecdotes, mais bien la magnifique période que nous persistons à appeler ridiculement *gothique*, seul style caractérisant définitivement l'esprit même du pays, sans influences nordique ni méditerranéenne.

§

Il ne s'agit du reste ici aucunement de choisir entre les principes

latins et ceux exclusivement français — qui, quoi qu'on en pense, ne sauraient jamais se confondre — ou bien d'opposer des opinions scolastiques à un robuste pragmatisme. Non. La question se pose sur un terrain purement pratique.

Etant donné qu'actuellement les jurés tirés au sort ne peuvent, vu l'état d'esprit de leur grande majorité, se prononcer dans un sens qui permettrait d'élargir le champ d'influence de la *Nationale*, qu'au contraire leurs décisions ne cessent de le restreindre vers la droite comme vers la gauche, il s'agissait donc, pour quelques esprits clairvoyants et épris de justice, d'empêcher la prolongation d'une erreur qui n'avait que trop duré, et, d'autre part, de conjurer la mort lente de la société elle-même. Car, détail curieux, il s'y produit un double émiettement. A l'instar du peintre Gervex et du statuaire Injalbert, plusieurs sociétaires, loyalement ennemis de toute tendance opposée à l'enseignement légué par les Delaroche et les Bouguereau, ont pris la porte mitoyenne qui mène chez les *Artistes Français*, comme d'autres ont émigré au *Salon d'Automne* ou aux *Indépendants*.

Or, voici ce qui s'est passé à la réunion orageuse du comité à laquelle nous avons fait allusion plus haut : une dizaine de peintres et de sculpteurs, parmi lesquels le président de la section de peinture lui-même — M. Aman-Jean s'est souvenu probablement d'avoir été jeune et incompris, — l'intègre et grave artiste qu'est le sculpteur Despiaux, Charles Guérin qui, avec feu, défendit les propositions que nous allons voir, appuyé solidement par Charles Dufresne et Desvallières, par Boutet de Monvel et Lebasque, par Louis Dejean et Henri Arnold, tous ceux-là, et j'en oublie peut-être, proposèrent, dans l'espoir de rendre à l'ancien *Champ de Mars* son rôle de défenseur de talents nouveaux, de nommer notre célèbre Monet président d'honneur et d'inviter, cette année, à exposer, sans naturellement qu'ils fussent soumis à un jury, Guillaumin, Puy, Bonnard, Vuillard, X. Roussel, Vlaminck, Friesz, Raoul Dufy, Jean Marchand, Manguin, Marquet, Matisse et plusieurs autres.

Certains allaient plus loin et suggérèrent d'offrir à ces hôtes, ayant tous une réputation solidement établie, d'office le rang de sociétaire. Cela n'aurait été qu'un commencement. En 1923 une sélection de cadets, moins connus et au talent moins affirmé, aurait été, à son tour, conviée à la fête. Eh bien, malgré de nom-

breuses palabres, d'interminables discussions publiques et privées, le plan des *renfloueurs* — que l'on me passe l'expression — a échoué lamentablement... Que Jean Béraud ou Le Sidaner n'aient rien voulu savoir, cela s'explique. Mais d'autres !

Je ne suis pas de ceux qui à Maurice Denis, le pieux et pathétique successeur de l'immortel Puvis, à Bartholomé, le puissant ouvrier du lyrique monument du Père Lachaise, au musical Cottet et à Ménard, dont le *Vieux savant dans sa bibliothèque* du Luxembourg a été une des plus douces révélations de ma jeunesse, à un Simon, à un Besnard, à un Raffaëlli ne rendent pas le tribut de respectueuse appréciation qui leur est dû. Ils ont eu, eux aussi, le courage de leur opinion, des amitiés et des préférences hautement désintéressées.

Mais les Vlaminck, les Derain, les Segonzac, les Jean Marchand sont mes contemporains, sont mes amis, et non pas d'hier ou d'avant-hier : il y a parmi ceux de la nouvelle école un ou deux noms que j'ai été un des premiers à prononcer avec la conviction de leur importance future. Je veux dire qu'aucune inimitié ne m'anime quand je relate simplement le fait qu'un malentendu impardonnable rejette en dehors de la *Nationale* des forces agissantes, les seules en outre où elle pourrait puiser le suc essentiel à sa prospérité.

§

Il y a quelque quinze ans, un nouveau groupement se forma. N'attendant pas l'après-guerre pour s'apercevoir des manquements de la *Nationale* envers les préoccupations primordiales de ses inspirateurs — Rodin ne se gênait pas pour le laisser entendre — le premier *Salon d'automne* ouvrit enfin ses portes. Les raisons de sa fondation n'apparaissaient pas clairement dès l'origine. Je ne crois pas que personne à présent doute de son utilité. C'est lui qui, dorénavant, allait se charger de ce que le *Champ de Mars* aurait dû accomplir. Ses créateurs, qui promirent le plus grand libéralisme dans le choix des œuvres annuellement retenues, sont restés fidèles à leur parole dans une mesure on ne peut plus large.

Mais alors, à côté de la question formulée au début de cet article, ne s'en pose-t-il pas une deuxième? « Pourquoi la *Société du Salon d'Automne*, qui remplace dans ses attributions vitales le *Salon de la Nationale*, ne profiterait-elle pas des privilèges qu'on accorde vainement à ce dernier? »

A un moment donné de vagues bruits d'une fusion des deux Salons ont circulé : c'était évidemment un arrangement idéal. Je ne crois pourtant pas que jamais l'éventualité d'une telle association ait été franchement envisagée. Il aurait fallu trop de souplesse de la part des partis engagés. Pouvait-on reconnaître que les formules académiques ne sont pas indispensables aux coloristes, aux statuaires ? Allait-on faire amende honorable à une légion de refusés ? Et, de l'autre côté, le *Salon d'Automne*, il faut bien l'avouer, ne représentant pas comme les *Indépendants* une manifestation dont le goût et le but s'élargissent en définitive au delà de toute limite, le *Salon d'Automne* aurait été obligé de renier quelques-uns de ses membres pour qui la peinture semble actuellement être le dernier des soucis. Je me garderai bien d'inscrire leurs noms où que ce soit ; on ne les connaît que trop ; ennemis de l'art et des plus nobles efforts, ils ne persévèrent que dans la dérision.

Cependant une solution s'impose au nom de la simple logique, si ce n'est de la simple équité ; du reste, si l'on ne s'entend pas de bon gré, elle finira par se réaliser par la force des circonstances et aux dépens de ses pires adversaires. Ce qui ne veut pas dire que même l'accord le mieux établi satisfasse tout travailleur du pinceau. Pour ce qui est des envois sortant des cadres des deux seuls Salons possibles, — un de droite et un de gauche, — ils seraient à leur place au sein de l'exposition où l'on accroche ses tableaux contre le seul paiement d'une cotisation. Sans médire aucunement des *Indépendants*, association qui a rendu et rendra encore d'inappréciables services, il s'avère que, ne répondant guère à l'idée de Salon au sens établi du mot, elle ne devrait accepter que les candidats exclus par un jury, en plus de ceux qui, volontairement, s'abstiennent de se soumettre, *à priori*, à l'opinion de leurs pairs.

§

Vue dans son ensemble, la question de la *Nationale* s'achemine ainsi doucement vers le terrain administratif. Ne regarderait-elle peut-être pas dès demain le ministère intéressé à qui incomberait la recherche d'un terrain d'entente et des moyens pratiques propres à résoudre le problème ?

Une décision heureuse serait aussi intéressante pour les artistes désavantagés, que pour les disciples de la rue Bonaparte qui ne trouveraient plus à tout jugement auquel ils ont à se soumettre, ni les mêmes suffrages des mêmes censeurs, ni un tribu-

nal composé exclusivement d'adversaires de l'Ecole ou du moins de gens qui, avec plus ou moins de passion, se plaisent à l'ignorer.

Encore une fois, une entente serait pur gain pour tous, y compris le public, qui, lui, n'aspire qu'à sortir d'une confusion où il se perd et que seules entretiennent, au profit d'un clan constitué par une étroite minorité autocratique, des conventions qui ont fait leur temps.

VANDERPYL.

CHRONIQUE DE BELGIQUE

Exposition Frans Courtens (Cercle artistique). — Exposition Rik Wouters (Galerie Giroux). — Livres belges : Pierre Nothomb : *La Rédemption de Mars*, Plon. — Henri Davignon : *Aimée Collinet*, Plon. — Georges Virrès : *A côté de la Guerre*, A. Dewit. — Emile van Arenbergh : *Les médailles*, Robert Sand. — Paul Prist : *Poussière d'or*, « La Vie intellectuelle ». — Jean Delville : *Les splendeurs méconnues*, Oscar Lamberty.

En nous offrant, à quelques jours d'intervalle, une **exposition Frans Courtens** et une **exposition Rik Wouters**, le Cercle Artistique et la Galerie Giroux nous ont permis de confronter deux esthétiques et d'apprécier d'irréfutable manière l'évolution de notre école de peinture. Une génération sépare Courtens de Wouters : l'un, sorti de l'Ecole de Tervueren et disciple d'Hippolyte Boulanger, reste fidèle à la facture de son maître. L'autre, issu d'Ensor et repris par Cézanne, cherche sans trêve à surprendre, au cours de sa trop courte vie, les aspects multiformes de la chimère qu'il porte en lui.

Qu'il peigne une marine, un paysage ou un portrait, Courtens, dont le métier se rit des difficultés, ordonne avec une sagesse finaude et un emportement mesuré ses jeux d'ombre et de lumière.

Habile metteur en scène, il n'ignore rien des effets de théâtre et plie aux exigences de sa palette ses matins et ses crépuscules, ses automnes et ses printemps.

Largement brossées, ses toiles ont souvent, par l'éloquence plus que par le choix des images, par la fougue plutôt que par la distinction de leur style, cette opulence un peu sauvage, fort en honneur chez les peintres de sa génération, sans atteindre cependant au lyrisme que certains d'entre eux imprimèrent à leurs œuvres maîtresses.

Certes, Courtens possède de remarquables dons et on ne peut lui dénier une déconcertante habileté.

Tels de ses tableaux, comme le *Sous-bois*, appartenant à M. A. B., et *le Givre*, se font valoir par leur faste ou leur recueillement, mais il leur manque néanmoins cette mystérieuse émotion et ce sens des correspondances qui sont l'apanage d'artistes moins soucieux du « beau morceau » que de la répercussion de leur pensée et de leur rêve.

Rik Wouters, au contraire, est tout lyrisme. Parti de la sculpture, où il manifesta d'abord son génie audacieux, il sut allier, dans son œuvre picturale, l'élan de la ligne et le sens des volumes à l'allégresse de la couleur.

Mort à 33 ans, après un effroyable calvaire de plusieurs mois, il s'imposa, dès ses débuts, par une sorte de fiévreuse inquiétude que tempérait ironiquement une impatiente joie de vivre.

Un fruit, une fleur, un visage ami, un corps de femme, une vue de ville ou de forêt lui sont prétextes à fêtes sonores aussitôt fuies pour de nouvelles fêtes que suscitent comme à plaisir d'autres fruits, d'autres fleurs ou d'autres visages.

En révolte contre la fugacité de l'heure il l'emprisonne avec une rage joyeuse dans l'éternité de l'œuvre, heureux de ses incessantes métamorphoses et désespéré de n'en pouvoir surprendre que les moins éphémères. On le devine sans cesse à leur poursuite, leur arrachant au passage un pan de manteau, une perle de collier ou un joyau de couronne. Dans sa hâte à surprendre leurs secrets, il en oublie métier et formules. Que lui importe une clameur trop forte ou un geste maladroit, puisque tous deux concourent à exprimer sa joie et à préciser ses conquêtes ? Parfois, son enchantement se prolonge et il se plaît à choyer amoureusement la victoire comme dans *les Champignons* et les *Fleurs d'anniversaire*. Parfois une seule ligne, mais impérieuse, emporte dans son envolée l'œuvre tout entière qui, libérée soudain d'inutiles accessoires, s'inscrit dans une véhémente et stricte allégresse. Si bien que ses toiles les plus achevées comme ses moindres croquis retentissent d'un double écho : celui de l'heure qui passe et celui, plus secret, d'une âme en perpétuel devenir qui, pour notre malheur, s'est tue avant son ultime réalisation.

C'est aussi pour son inquiétude spirituelle qu'il faut aimer le récent roman de M. Pierre Nothomb.

Le poète de *Marisabelle* imagine l'arrivée de deux hommes dans la planète Mars. Ils y découvrent des êtres angéliques, voués

à un éternel bonheur qu'enténèbre, seule, l'attente d'une rédemption toujours différée.

Parce que leurs yeux s'illuminent du reflet de Dieu, les deux voyageurs sont accueillis avec une déférence qui les trouble autant qu'elle les étonne.

L'un, de qui la foi ne résiste pas longtemps aux délices de la chair et qui s'abandonne à l'amour de la plus pure des vierges, sans se douter de l'angoisse qu'il éveille en elle, se sent repris, après la révélation au peuple assemblé du mystère de Dieu, par la nostalgie des nuages et des larmes.

L'autre, dur esclave de la science qui lui permit d'aborder la planète et pour qui Dieu n'est que l'hypothèse désespérée d'une humanité en mal d'absolu, initie ses hôtes à l'horreur exquise du péché.

Et l'on voit bientôt ce peuple ineffable, s'offrant en holocauste à la souffrance et au crime, dans l'espoir d'une rédemption plus proche et s'efforçant de mériter Dieu, par l'abandon de sa divine innocence à tous les péchés des hommes.

Il ne faut chercher sous cette ingénieuse affabulation que le symbole, maintes fois figuré, des impossibles noces de la chair et de l'esprit.

L'absolu n'est concevable que par l'âme et se réduit à un vain simulacre dès que la raison s'efforce d'en interpréter le mystère.

A la vérité, Mars vivait en Dieu et il suffit de la venue de deux hommes pour le déposséder de la présence divine.

M. Nothomb a paré **La Rédemption de Mars** d'un style étincelant d'images auquel on pourrait reprocher parfois une certaine monotonie.

On peut regretter aussi qu'il n'ait pas jugé dignes de plus d'ampleur les pages où son héros révèle aux Martiens les beautés de la religion chrétienne.

Mais son livre n'en reste pas moins un des plus remarquables ouvrages parus depuis longtemps en Belgique.

Henry Davignon, qui comme M. Nothomb appartient au mouvement littéraire catholique, ne franchit pas les espaces interstellaires, pour nous intéresser à ses héros. **Aimé Collinet**, son nouveau roman, est l'histoire d'une petite Belge de Stavelot, que les hasards de la guerre ont faite infirmière en Angleterre, où elle épouse un jeune aviateur britannique, tué tôt après dans un raid

sur l'Allemagne. Jamais elle n'oubliera la fugitive image de son mari d'un jour, et tous les trésors de tendresse qu'elle lui eût prodigués, elle les vouera à son pays blessé et aux terres rédimées de Malmédy, dont elle assure la résurrection.

Tout cela est conté avec émotion, dans la note aimable et souple des précédents récits de M. Davignon.

A côté de la guerre est le journal de M. Georges Virrès pendant l'occupation. M. Georges Virrès est un romancier qui s'est assuré une place éminente parmi les écrivains de son pays.

Mais il est aussi bourgmestre du village limbourgeois de Lummen, qui fut en butte à la terreur allemande.

« A côté de la guerre » est donc le mémorandum d'une personnalité à double visage.

Le bourgmestre s'y avère héroïque, le romancier ardent et pathétique. Mille traits pittoresques y intercalent de mémorables images et l'épisode de la communion des enfants dans un bois nocturne, sous des rafales de mitraille et des lueurs d'incendie, est de ceux que l'on n'oublie pas.

Avec MM. Van Arenbergh, Prist et Delville nous retrouvons des poètes ou, pour mieux dire, des aligneurs de strophes.

Il est des héros infortunés et des sites malchanceux qui, depuis les âges les plus reculés, fournissent aux sonnettistes matière à rimes aussi somptueuses qu'inévitables.

Le lever du soleil, le Couchant, la Mer, la Jeune fille, Chérubin, le Laboureur, le Parc abandonné, le Pêcheur, Eros, la Nymphe, Salamine, la Mort d'Abel, la Chapelle, Dante, Fra Angelico, Pétrarque et Laure, Ophélie, le soir d'une bataille, Alain Chartier, la Bayadère, la Fantasia, la Guerre sont autant de personnages et de décors asservis aux volontés d'un écrivain doué d'application et propriétaire d'un bon dictionnaire des rimes.

M. Van Arenbergh, qui est de l'Académie, a mis quarante ans à parfaire ses poèmes. Certains ont de la vigueur, d'autres accusent une lassitude compréhensible.

Quoi qu'il en soit, **Les Médailles** brimbaleront sans trop de désavantage, au bout d'une chaîne en simili, sur l'abdominale ampleur d'un abonné des « Annales ».

M. Paul Prist a plus de faconde. Il part en guerre, au nom de l'Idéal, contre tous les moulins dédaignés par Don Quichotte.

Aussi les

ventres lisses, d'avoir rampé dans la poussière, et les cœurs vides
sous des peaux sordides d'Arlequins,

prennent-ils quelque chose pour leur grade.

Il me semble parfois que la marche dérange
Je ne sais quoi d'obscur et de lourd à mon dos,

s'écrie M. Prist dans le poème liminaire de **Poussières d'or.**

Et l'on se trouve un peu surpris de cette gibbosité chez Alcide.

Eprouver le tourment de peindre ou de définir, en même temps que la souffrance d'écrire, est une expérience intime qui tient parfois du drame.

Ainsi s'exprime, dans la préface de **Les Splendeurs méconnues** M. Jean Delville, peintre et poète.

Lorsqu'il peignit son *Ecole de Platon*, M. Delville ressentit, à n'en pas douter, le tourment dont il parle.

Aussi l'*Ecole de Platon* n'est-elle pas loin d'être un chef-d'œuvre.

Peut-être a-t-il éprouvé aussi quelque souffrance en écrivant ses poèmes.

Dans ce cas il faudrait le plaindre doublement et souhaiter qu'il reprenne au plus vite ses pinceaux, qui sont les meilleurs, sinon les seuls interprètes de ses nobles rêves.

Mémento. — Après quelques représentations fort applaudies de *l'Avare* par la troupe de Charles Dullin, le théâtre du Marais vient de représenter, avec un grand succès, *le Commissaire est bon enfant*, *la Chance de Françoise* et *le Carrosse du Saint-Sacrement.*

GEORGES MARLOW.

LETTRES ESPAGNOLES

Le génie d'Antonio Machado. — V. Blasco Ibañez: *Les morts commandent*, trad. par Berthe Delaunay, Flammarion. — Antonio Hoyos y Vinent, marquis de Vinent : *La Vieillesse d'Héliogabale*, trad. par C. Barthez, « La Revue Mondiale ». — Mémento.

Il n'y a aujourd'hui aucune occasion de parler d'Antonio Machado. Ce solitaire ne publie que de temps à autre quelques brefs poèmes dans des revues. C'est en 1917 qu'il a publié lui-même le volume de ses *Poesias Completas* (Recidencia de Estudiantes, Madrid). Mais le fait qu'il est notre contemporain et que l'on s'accorde à le considérer, depuis la mort de Rubén Darío, comme le plus grand poète écrivant en langue espagnole, suffit à ce

qu'on s'occupe de lui et qu'on le signale aux poètes français.

Je crois être un des rares, sinon le seul, à l'avoir déjà fait et à avoir traduit de ses poèmes. C'est d'ailleurs une tâche extrêmement difficile. Antonio Machado est un poète très profond : j'entends que tous les éléments qui font la beauté de son art sont cachés et comme autant d'impénétrables secrets. La musique de ses poèmes est sourde et échappe à toute analyse : la liberté de son vers s'adapte à la pensée, voilà tout ; c'est une harmonie qu'il faut sentir. Antonio Machado n'a rien qui flatte ou qui subjugue. Il faut l'aimer tout simplement. Il n'offre aucune surface, je répète que c'est un poète tout en profondeur. On peut disséquer une phrase de Cervantes sans arriver à découvrir ce par quoi elle enchante ; une phrase de Cervantes peut être plus ou moins bien faite, peu importe ! mais certains esprits trouvent dans cette sobriété cordiale et chaude, dans cette façon robuste et noble de s'exprimer une rare délectation. De même il faut, d'âme à âme, goûter ce que dit Antonio Machado.

Essayons néanmoins de donner une idée de ses poèmes. Ce sont des poèmes courts qui n'évoquent aucun décor idéal, mais seulement celui où vit le poète, et tout juste pour dégager une nostalgie d'un autre lieu ou d'un autre temps : les rues d'une de ces petites villes espagnoles, tristes, écrasées par le soleil, un patio abandonné, une nuit ardente, ivre et bizarre, une campagne brûlée. Et là, des impressions de rêve, un appel, un soupir, un frôlement de main aussitôt brutalement interrompus.

Ce poète n'a pas vécu. Il fait partie de ce qu'on a appelé la génération de 98, il a reçu les leçons du maître athée Giner de los Rios, il a été professeur de français dans la petite ville de Baeza, il aime lire et se promener. Rien de plus nu, de plus austère que cette existence. Aussi dans ses vers passe-t il parfois un cri vers des héroïsmes et des sentimentalités impossibles. Sa jeunesse n'a pas été vécue, et « la pauvre louve » hurle. Que reste-t-il au poète solitaire et vieillissant hors son rêve?

Il n'est d'aventures et de découvertes que celles que fait le poète dans la nuit de son monde intérieur. Là il retrouve les fées silencieuses qui, dans son enfance, l'ont pris dans leurs bras, l'ont mené à une belle fête sur la place de sa petite ville provinciale. Là il traduit la chanson des fontaines dans les patios désertés, au pied des citronniers poussiéreux.

Les poèmes d'Antonio Machado mêlent ainsi à des nostalgies toute la mélancolie d'une passion insatisfaite, des souvenirs d'enfance transformés peut-être par le besoin que nous avons de nous créer notre propre légende; ceux « qui ont été élevés dans les contes d'Andersen », comme dit Barrès, savent inventer le monde féerique et singulier qui les a formés et ils en retrouvent des traces dans toute leur destinée humaine. Ainsi dans sa solitude et ses rêves, Machado retrouve des voix, des aspirations, une vieille histoire qu'il avait oubliée... On a la plus grande peine à rendre l'atmosphère d'angoisse et de sortilège de ces poèmes.

Solitude et rêve : c'est l'éternel leit-motiv de la littérature espagnole, de Góngora et de Cervantes, de Sainte Thérèse et de Calderón.

Rêver, c'est là mon mal,

disait Rubén, et Antonio Machado se livre avec ivresse aux mêmes divagations intérieures. Il y a là un fond commun dans lequel il communie avec tous les poètes de sa race. Aussi Rubén a-t-il pu lui dédier ce grave poème où il disait de lui :

Mystérieux et silencieux, — il allait et revenait. — Son regard était si profond — qu'on le distinguait à peine. — Quand il parlait, il avait un air — de timidité et d'orgueil.

... Il chantait en vers profonds — dont le secret était à lui. — Monté sur un étrange Pégase — un jour vers l'impossible il s'en fut. — Je prie mes dieux pour Antoine — qu'ils le gardent toujours. Amen.

Ces dieux, je les ai nommés : ils sont ceux du songe et de la solitude. Dans ces songes et ces solitudes des nuits d'Espagne, il se dégage une exaltation dont aucun poète d'une autre race ne peut avoir idée. Ainsi se forme un art dépouillé, sombre et magique. Celui qui a senti les vers d'Antonio Machado ne pourra se défaire de leur tristesse plus que de la suggestion de la guitare andalouse.

Il faut accompagner Antonio Machado à cet *enterrement d'un ami*, « par une horrible après-midi du mois de juillet » :

Un coup de cercueil par terre est quelque chose
de parfaitement sérieux.

Il faut l'avoir suivi dans ses vagabondages, « pauvre et mal vêtu », cherchant aux balcons fleuris des images de jeunes filles démodées. Et puis, hors de cette sèche réalité, comme on suit

sainte Thérèse dans ses sept Demeures, il faut le suivre dans ses *solitudes* et ses *galeries*. Là, des ombres passent dans des miroirs, et ce qui peut se révéler du plus secret de notre inconscient est révélé.

Cet indéfinissable, intraduisible poète occupe une place unique dans la littérature espagnole. Certes le plus grand respect entoure sa dignité et sa solitude, mais je ne sais si l'on est vraiment persuadé déjà qu'il est un des poètes les plus profonds et les plus singuliers qu'ait produits la profonde et singulière Espagne.

§

Pour revenir à une actualité plus agissante et à des événements, il me faut signaler le dernier roman de Blasco Ibañez dont la traduction, *les Morts commandent*, par Mme Berthe Delaunay a paru chez Flammarion. L'action se passe aux Baléares et mêle les mœurs des *chuetas*, descendants de Juifs convertis, au souvenir romantique de Chopin et de George Sand, les pèlerins de la chartreuse de Valdemosa. Une autre traduction d'un roman espagnol a paru aux éditions de la « Revue Mondiale » : *La vieillesse d'Héliogabale*, d'Antonio Hoyos y Vinent, traduit par C. Barthez. M. Hoyos y Vinent est un marquis, assez peu « divin », dont les romans rappellent le cosmopolitisme et le satanisme frelatés de Jean Lorrain. Le traducteur a gardé dans sa traduction quelques mots espagnols comme « toro », en les mettant entre guillemets. Les mots en français dans le texte comme « chic » sont en italiques. Quant aux mots anglais comme « smart », ils sont aussi en italiques.

Mémento. — Alejandro de la Sota : *Rosalia en Paris*. Publicaciones de Editorial Vasca. Paris vu par des basques, voilà ce que nous présente, dans ce petit livre, le bon chroniqueur d'*Hermes*, qui connaît Paris, ses traditions, ses salons, ses rues, ses cabarets, ses bêtes et ses gens et les aime. — Fernando Maristany : *En el Azul* ; *La Dicha y el Dolor*, Editorial Cervantes. Deux volumes de vers d'un catalan qui écrit, d'agréables vers castillans. Le premier volume a été préfacé par le poète portugais Teixeira de Pascoaes. — E. de Gorbea Lemmi : *Magerit*, Calleja. M. de Gorbea Lemmi commence, sous le titre des *Mil Anos de Elena Fortun* un cycle romanesque qui reconstitue l'Espagne du *Cantar de Mio Cid*.—Jose A. Sanchez Pérez : *Biografias de matemáticos arabes*, Impresa de Estanislao Maestre.— J. Francos Rodriguez : *Dias de la Regencia*, Calleja. Une promenade à travers les journaux des premières

années de la Régence de Marie-Christine, c'est-à-dire du temps où tout Madrid fredonnait *la Gran Via* et *Cadiz*, du temps des luttes oratoires de Castelar, Canovas, Pi y Margall, Salmeron, de la rivalité tauromachique d'Espartero et Guerrita et du couronnement de Zonrilla. — Gomez Carrillo : *El Evangelio del Amor*, la Novela Semanal.

JEAN CASSOU.

LETTRES POLONAISES

Remarques préliminaires. — La continuité de la vie littéraire en Pologne. —L'actualité permanente du romantisme.— Les « réactions » (positiviste, utilitariste, naturiste, parnassienne).— Quelques noms représentatifs.— La Jeune Pologne comme renouvellement et élargissement de la tradition romantique. — Caractère général de l'œuvre de la Jeune Pologne : dramatisme, vision tragique de la réalité polonaise.

Après quelques années de « silence inexpressif », la chronique littéraire de Pologne va reprendre sa place au *Mercure*. Notre tâche sera, bien entendu, de signaler promptement et brièvement — *in statu nascendi*, pour ainsi dire,— les faits essentiels de la vie littéraire de la Pologne contemporaine. Il nous faudra cependant maintes fois tourner les yeux vers le passé récent et refaire ainsi une partie au moins du chemin parcouru par la Pologne littéraire depuis l'explosion de 1914. Dans l'un et l'autre cas il s'agira d'ailleurs d'une même catégorie d'œuvres vivantes et d'une *actualité* certaine surtout, si on prend ce mot d'actualité dans son acception la plus large et dans son sens étymologique à la fois. Il y a en effet différents, degrés et divers modes d'être littérairement actuel — depuis une simple impression éphémère et fluide qui éblouit un instant, jusqu'à cette présence constante et toujours active de chefs-d'œuvre dont l'impulsion continue dessine parfois les lignes essentielles d'évolution d'une littérature nationale tout entière.

Ici une constatation s'impose : *l'actualité permanente du romantisme dans la littérature polonaise du dix-neuvième siècle et jusqu'à nos jours*. Il s'agit, bien entendu, du romantisme *polonais*, c'est-à-dire de cette vaste expérience individuelle et collective cristallisée dans l'œuvre des Mickiewicz, Slowacki, Krasinski, Malczewski (1), Goszczynski, B. Zaleski, Brodzinski, Moch-

(1) Redécouvert en quelque sorte tout récemment et réintégré parmi les plus grands poètes romantiques polonais de la première heure, grâce à un travail vraiment révélateur de J. Ujejski : *Antoni Malczewski, Poeta i poemat*, Varsovie, chez Trzaska, 1921.

nacki, sans oublier Norwid, cet ironiste ardent et mélancolique, fils attardé du mouvement (1). Or cette œuvre d'une complexité luxuriante, saturée d'héroïsme et de révolte n'a jamais cessé de vivre intensément, assourdissant même parfois les cris des nouveaux venus. A l'encontre de la tradition littéraire française, où — malgré un élégant et harmonieux équilibre d'éléments — semble pourtant dominer le ton du classicisme du XVII[e] siècle — les lettres polonaises ont gardé beaucoup de l'attitude intérieure de l'école dite « romantique », mais qui en réalité a singulièrement dépassé le cadre de ce qu'on est habitué en France d'appeler le « romantisme ». Mais si le « romantisme » de Mickiewicz et de Slowacki peut jouer ce rôle de *punctum organum* de la littérature polonaise, s'il projette sans cesse cette lumière enveloppant l'avenir, cette lumière que les plus tenaces révoltes « positivistes » et « naturalistes » n'ont jamais réussi à éteindre, — c'est qu'il absorba aussi en grande partie les éléments vivants de la tradition nationale et (dans une certaine mesure) de la littérature de l'ancienne Pologne. Dans les vastes épopées mystiques et historiosophiques d'un Slowacki (*Krol Duch : le Roi Esprit*) dans ses interprétations du *liberum veto* (*Zborowski : Ganezis z Ducha — la Genèse par l'âme*), dans les conceptions du patriotisme et de l'individualisme (*Ksiegi Pielgrzymstwa — Le livre des pélerins* de Mickiewicz), dans l'utilisation artiste enfin de toute l'existence pathétique et grouillante de la noblesse (*Pan Tadeusz* de Mickiewicz et *Marja* de Malczewski) — on assiste à cette *incorporation du passé* parmi le somptueux édifice du rêve romantique. C'est à cette circonstance, disons-le entre parenthèses, qu'il faut attribuer le délicieux et transparent réalisme de quelques œuvres « romantiques », dont l'une est même un chef-d'œuvre d'une portée universelle : *Pan Tadeusz*.

Né dans une atmosphère incandescente de catastrophes nationales, le romantisme polonais est devenu lui-même un foyer ardent de transfiguration des éléments du passé en des valeurs actuelles. Mais avec son cri puissant de révolte contre le destin usurpateur, la littérature polonaise de cette époque exprime de la ma-

(1) 1821-1883. Méconnu quasi complètement de son vivant, C. Norwid fut exhumé littérairement par Miriam (Zenon Przesmycki) vers le commencement de ce siècle et est devenu l'inspirateur de la « Jeune Pologne » et un lien entre elle et le « romantisme classique ».

nière la plus saisissante une tendance générale de la vie européenne. *Elle est devenue alors la force morale représentative de ce profond courant européen qui tendait à organiser le monde selon la loi du plein individualisme national* : indépendance politique de tout peuple conscient de sa personnalité. C'est ce qui distingue précisément le romantisme polonais, c'est ce qui ajoute à ses ivresses de cœur et d'imagination un sens plus général et qui rattache tout le mouvement au grand fleuve de l'existence morale européenne.

De cette universalité et « étendue » littéraire du romantisme polonais ainsi que de son strict « ajustement » aux conditions essentielles de la vie nationale pendant un siècle, il résulte que les réactions « antiromantiques » en Pologne ne ressemblent point à ces crises haletantes et abruptes provoquées dans d'autres littératures, précisément dans le sens inverse, par des « fièvres » et des « tempêtes » romantiques : — leur violence en Pologne est atténuée toujours par une large nappe de sensibilité romantique qui enveloppe la vie et amortit les chocs de l'esprit rationaliste.

La « réalisation » complète de l'attitude romantique fut l'insurrection de 1863. Après l'échec sanglant de cette héroïque entreprise dans le plan de la vie, une vaste « réaction antiromantique » s'ensuivit. Ce fut d'abord une réaction d'impuissance et d'abattement, puis de méfiance et de circonspection propre aux convalescents. On peut constater ce changement général du potentiel de la sensibilité dans la personnalité noble et vigoureuse d'Adam Asnyk, un des chefs (heureusement rescapé) du mouvement insurrectionnel et le chef poétique incontestable en cette période de trouble et de transition : du messianisme romantique il glisse, semble-t-il, au scepticisme amer, à l'ordonnance rationaliste, sur les ailes alourdies du désastre. Une évolution parallèle est subie par le romancier ultra-fécond J.-I. Kraszewski (1812-1887), dont l'œuvre inégale de valeur littéraire réfléchit fidèlement toutes les transformations de l'esprit publique. Pas très loin de Kraszewski, mais déjà en plein « positivisme » est campée la figure virile de T. T. Jez (Milkowski ; 1824-1915), cet « utilitariste-idéaliste » dont quelques beaux et sobres romans comme *Uskoki* ou *Szandor Kowacz* ont eu une fortune assez brillante dans les pays balkaniques. Alexandre Swietochowski, né en 1849, est un « positiviste » de tempérament ; « libre penseur » et penseur

libre à la fois il débuta en polémiste étincelant de verve et raffiné. Ses drames (le cycle de *Duçhy*, les *Esprits*), d'une grande élévation intellectuelle et d'une tenue littéraire impeccable, ses contes sobres et élégants font de lui une sorte de « parnassien prosateur » un peu distant de la vie quotidienne et qui aime promener sa mélancolie hautaine dans les solitudes bleuissantes des lointains intellectuels. A la même génération littéraire que Swietochowski appartiennent, bien qu'incomplètement, Mme Orzeszkowa et Boleslas Prus, que nous avons déjà signalée aux lecteurs du *Mercure* (1), et Adolphe Dygasinski (1839-1902), nature intensément artiste et tempérament de vrai poète caché sous l'armure d'un « naturaliste » et d'un pédagogue. Ses *Gody Zycia* (*Les Noces de la Vie*) élèvent un chant solennel et ardent à la « multiple splendeur » de l'existence. Dygasinski a refait en quelque sorte, mais en sens inverse, le chemin d'Adam Asnyk : parti de la pure négation du romantisme, il aboutit vers la fin de sa carrière sinon au romantisme, du moins à la *Jeune Pologne*, qu'on appelle aussi parfois le *Néo-romantisme*. Car, malgré le règne apparent du « naturalisme » avec Sygietynski et Mme Zapolska, des torrents jaillissent déjà nombreux aux sources d'inspiration traditionnelle et tous comme sur des plans inclinés, convergent vers le fleuve du romantisme. Déjà H. Sienkiewicz, dont la mentalité n'est point exempte de « servitude » positiviste, frappe de plus en plus fort sur la corde sonore du « sentiment national », de « l'amour du passé » et laisse vagabonder l'imagination de ses lecteurs en des aventures rolandesques. On classe parfois, il est vrai, Ladislas Reymont et Venceslas Sieroszewski parmi les disciples attardés et plus ou moins fidèles de Zola. Mais le « naturalisme » naturel, je veux dire, spontané et délicieusement inconscient de Reymont correspond assez exactement au « réalisme romantique » mickiewiczien (2). Quant à Sieroszewski, il emploie, certes, comme d'ailleurs Zeromski et même parfois Weyssenhoff, quelques procédés plus ou moins naturalistes. Mais son œuvre saisissante de vérité et de beauté sobre est d'une tonalité générale toute différente. Nous aurons l'occasion d'en parler plus longuement.

Si les tendances parnassiennes ont fait dans la poésie polonaise

(1) *Mercure de France*, 1er octobre 1920.

(2) Voir l'article cité plus haut paru au *Mercure*.

une figure assez effacée, c'est que l'attitude impassible du Parnasse cadrait mal avec la réalité polonaise et avec le rythme toujours ardent mais très « individualisé », très « chopénien » (je pense à son *tempo rubato*) des cœurs polonais. Un Gomulicki, Asnyk en partie, parfois Mme Konopnicka, cette âme généreuse inspirée des « vérités vivantes » de la terre de Pologne, Tetmajer et plus tard aussi Staff, mais alors d'une manière magistrale, Mirjam (Przesmycki) enfin, dont l'effort admirable de ténacité et de sagesse va se concentrer, comme celui de Witkiewicz, peintre enthousiaste de la vie montagnarde du *Tatra*, sur la grande tâche d'éducation artiste (honni soit qui mal y pense) de la « Jeune Pologne ». Ses traductions des poètes français (1), anglais, allemands, italiens, tchèques, amoureusement fidèles et dont la fidélité n'obscurcit point la beauté originelle, son éclectisme ardent et sain dans la recherche des hautes valeurs littéraires et esthétiques, toute son attitude enfin sincèrement, profondément religieuse, parfois un peu sacerdotale en face de l'Art, ont fortement contribué à élever le niveau des « ambitions » artistes, le sens du style et de la forme chez les « Jeune Pologne », dont la *Chimera*, somptueuse revue éditée et dirigée par Mirjam, fut la maison de prédilection et le foyer hospitalier. Les dernières années du siècle passé apportent, en effet, une nouvelle cristallisation artistique et littéraire. Les survivances de l'ancien romantisme, toutes les « poussées » parnassiennes, naturalistes, impressionistes et symbolistes plus ou moins importées de l'étranger se rencontrent, se croisent et s'entre-péuètrent un moment. Sous je ne sais quel souffle chaud de la terre éveillée au printemps elles se fondent toutes en un courant large et multiple, mais d'une unité de rythme intérieur incontestable. La « Jeune Pologne » littéraire est née. Nous aurons mainte occasion de parler dans cette chronique de ses représentants, de leur activité passée et présente dont la crise mondiale ne semble pas avoir sensiblement déformé le caractère ni éteint l'ardeur. Deux d'entre eux disparurent déjà avant la guerre : Stanislas Wyspianski, le chef le plus expressif de tout le mouvement, et Stanislas (Léopold) Brzozowski, l'interprétateur profond, véhé-

(1) Vient de paraître précisement le premier volume de ce pieux pèlerinage à travers la poésie européenne du XIXe siècle et de temps plus récents. Ce premier volume est consacré exclusivement aux poètes « latins ». Mirjam, *U Poetow* (Chez les poètes), Varsovie, 1922.

ment, parfois injuste mais toujours passionnant des tendances essentielles de la « Jeune Pologne ». M. Gaiffe a consacré à Wyspianski, dans le *Mercure de France*, un article vibrant de sympathie (1). La figure inquiète et énigmatique, crispée de douleur et comme ravagée par un feu intérieur de Brzozowski demanderait elle aussi un moins bref commentaire. Passons donc, aujourd'hui, silencieusement devant cette longue théorie d'écrivains si profondément divers : Kasprowicz, Przybyszewski, Sieroszewski, Reymont, Zeromski, Berent, Tetmajer, Weyssenhoff (un peu en dehors du mouvement), Irzykowski, Lemanski, Nowaczynski, Lesmian, Orkan, Micinski, Staff, Marcinowska, Strug, Mme Ostrowska, Wyrzykowski, Wroczynski, Ruffer... Nous les retrouverons tous travaillant avec leurs cadets dans la « Maison libre déjà de la présence humiliante de l'étranger ». Contentons-nous pour l'instant d'ajouter ici quelques brèves remarques d'ordre général.

Le mouvement de la « Jeune Pologne », considéré dans toute son ampleur, accuse moins peut être une nouvelle orientation de sensibilité qu'il ne profite d'une intensité accrue des émotions longtemps comprimées et comme assourdies par le souvenir de la défaite. Cette sorte d' « inertie sentimentale » s'explique, littérairement parlant, par un contact toujours vivant avec le romantisme « classique » de Mickiewicz (interprétation pathétique de l'œuvre de Mickiewicz par Arthur Gorski), de Slowacki et de Norwid, ainsi que par une attention éveillée pour la littérature de l'ancienne Pologne du XVIe siècle avant tout : — l'effort éducateur et scientifique des Chlebowski et Chrzanowski, leur tendresse amoureuse pour l'œuvre du passé y contribuèrent dans une large mesure. Mais la cause plus profonde de cette unité de ton général des lettres polonaises jusqu'à la grande guerre fut certainement la persistante acuité du problème primordial de l'existence même de la nation. Plus on s'efforçait de fuir — eût-on dit — cette obsédante *réalité nationale*, de s'isoler dans les régions inaccessibles de l'art pur, — plus elle semblait s'obstiner à visiter les solitudes des écrivains et des artistes. Peu à peu, cependant, — et sans que les liens souples de cette fondamentale unité se desserrent — les différences, les traits caractéristiques du nouveau mouvement s'accusent. Ces différences proviennent d'abord du spectacle même de la vie, où toute une

(1) *Mercure de France*, mars 1918.

série d'éléments extérieurs à la littérature ont fait une brusque irruption : émancipation de la classe paysanne la plus forte désormais, développement de l'industrie et des « villes tentaculaires », émancipation de la femme, surpopulation et émigration consécutive, problème juif, régionalisme fécond en découvertes artistiques (l'art de Zakopane). Enfin l'attitude intérieure des Jeune-Pologne et la tonalité morale de leur œuvre furent influencées sinon transformées par une cause plus profonde. Le temps, la durée même de l'état anormal de l'existence collective a pesé sur les consciences en y créant une sorte de perpétuelle expérience de révolte, de colère impuissante, de soumission et de mépris. Disons simplement : l'attitude du romantisme « classique » en face de la vie fut avant tout lyrique,— lyrique et pathétique, si l'on veut. Chez les « Jeune-Pologne » elle devait être nécessairement dramatique et tragique. En effet, tous les silences, tous les espaces libres de Dziady (les Aïeux), ce « drame national » de Mickiewicz, remplit un flux lyrique véhément et révolté, mais prompt à se résoudre en des gestes immenses et définitifs. Les trois visions de la réalité polonaise des « Jeune-Pologne », qui coexistent d'ailleurs également dans les deux mouvements — vision lyrique (Kasprowicz), vision épique (Zeromski-Reymont) et vision dramatique (Wyspianski) — toutes les trois semblent enveloppées du souffle tragique de l'incorruptible destinée. Seul Reymont se dérobe à la souffrance et sourit à la terre...

Après le paroxysme libérateur de la guerre quelle sera l'orientation nouvelle des lettres polonaises ? Que subsistera-t-il de l'ancienne existence morale si intensément, si profondément vécue par quelque trois ou quatre générations ? — Les faits littéraires nous répondront mieux que toutes les prophéties.

Z.-L. ZALESKI.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914

Divers : *Les Conséquences de la Guerre*, conférences de l'Ecole des sciences politiques, Alcan. — A. von Margutti : *Vom Alten Kaiser*, Leipzig, Leonhardt.

Les cinq conférences réunies sous le titre **Les Conséquences de la Guerre**, et qui furent prononcées en 1919, auraient dû être publiées à ce moment-là ; aujourd'hui elles datent. Mais pour être surtout rétrospectif, leur intérêt n'en est pas moins réel.

Conséquences militaires. — Sur notre front à nous, M. Henry Bidou insiste sur l'importance décisive de l'occupation des ponts permanents du Rhin, ceux qui peuvent donner passage au gros matériel. Le jour où ces ponts seront revenus aux mains des Allemands, soit quinze ans après l'exécution du traité de Versailles (laquelle, il est vrai, n'a pas encore commencé), le danger sera pour nous aussi grave qu'en 1914. Ici l'intérêt n'est pas seulement rétrospectif, il est « futurospectif », qu'on permette le mot qui serait bien utile.

Sur le front d'Orient, M. le général Malleterre demande l'organisation du Levant. Cette organisation se fait, mais pas tout à fait comme il le souhaitait ; les circonstances, c'est-à-dire ici l'âpreté extensive des Anglais, la négligence passive des Français et la folie offensive des Grecs ont brouillé les cartes ; et il aurait été plus facile de mettre de l'ordre dans la maison d'Orient à l'armistice que maintenant.

Conséquences économiques. — M. André Liesse explique fort bien, au point de vue production, comment celle-ci a été terriblement réduite par la guerre qui a consommé une effroyable quantité de richesses et a détruit une non moins énorme quantité d'outils matériels ou vivants de richesses, ainsi que par l'après guerre qui nous a valu la loi de huit heures et la hausse des prix de revient, et il démontre non moins bien que le seul moyen de sortir de la crise, c'est le travail et l'épargne ; toutes ces considérations n'ont rien perdu de leur valeur depuis deux ans, au contraire ! et la politique de restriction des dépenses s'impose plus que jamais.

Quant au point de vue financier, M. Guebhard complète très pertinemment M. Liesse en insistant sur l'importance de l'inflation financière, qui est, plus encore que la guerre, la cause de la cherté de vie ; aux Etats-Unis, où cette inflation ne joue pas, puisqu'on y est revenu à la monnaie d'or, les prix n'ont augmenté que de 50 %, tandis que chez nous ils ont monté de 333 % et beaucoup plus en Europe centrale et orientale, surtout en Russie, où ils n'ont plus de limite. Le premier point pour assainir notre situation c'est de supprimer le papier monnaie, et nous avons commencé à le faire en remboursant deux milliards l'an dernier à la Banque de France ; si nous continuons, et nous devrons continuer, nous reverrons la monnaie d'or dans huit ou dix ans, ce qui est long,

sans doute, mais ce à quoi il faut se résigner. Sur tout ceci il n'y a rien à changer aux prévisions du conférencier, même il y a à appuyer, M. Guebhard parlait au moment où M. Klotz était ministre des Finances; avec lui, et même un peu avec ses successeurs, nous avons beaucoup perdu de temps ; la situation financière d'aujourd'hui ne serait pas si grave si le ministère Clemenceau formé pour « faire la guerre » avait, une fois la guerre finie, passé aussitôt la main, mais à une équipe plus énergique que celles que nous avons vues; l'état de la France aurait légitimé la nomination d'un dictateur fiscal.

Peut-être en faudrait-il un aujourd'hui encore. Pour rétablir la situation, on devrait réduire ou les dépenses des services publics, ou celles de la dette publique, ou celles des reconstructions; il semble qu'il n'y a qu'un dictateur qui puisse décider et exécuter, car chaque sacrifice soulèvera de telles clameurs qu'un simple ministre oscillera. Le choix des sacrifiés est d'ailleurs troublant en lui-même et exigera l'*æs triplex circa pectus*. Mais, d'autre part, qui sait si une dictature, même seulement fiscale, n'aurait pas des inconvénients pires que la lenteur et l'imperfection de nos méthodes présentes? Faisons donc confiance à l'équipe actuelle, peut-être pourra-t-elle éviter les Charybdes et les Scyllas et nous amener à la région des mers calmes !

HENRI MAZEL.

§

Les **Souvenirs sur François-Joseph Ier** du feldmaréchallieutenant Albert von Margutti, à la différence de la plupart des livres sur la guerre publiés en Allemagne et en Autriche, sont une œuvre *sincère,* écrite avec un évident souci de l'exactitude. De décembre 1900 jusqu'à la mort de François-Joseph, Margutti fut le subordonné du colonel général comte Paar, « le plus fidèle » des serviteurs de cet empereur et qui mourut 6 jours après lui, frappé d'apoplexie. Durant tout ce temps, Margutti prit de nombreuses notes sur ce qu'il apprenait et son livre en constitue le résumé.

Margutti trace du maître qu'il a aimé le même portrait que ceux qui s'en sont occupés avant lui. Sur la noble dignité, la courtoisie, l'assiduité à remplir ses devoirs, la ponctualité et l'expérience de François-Joseph, tous sont d'accord, mais pour beaucoup, il était égoïste. Margutti, au contraire, ne cesse de vanter

sa bonté. Il est certain que personne n'a attribué à François-Joseph la dureté d'un François-Ferdinand.

Margutti donne de la mort de l'archiduc Rodolphe une version qui n'est pas nouvelle, mais qu'il appuie sur des témoignages *probants*. Rodolphe, qui vivait en mauvaise intelligence avec l'archiduchesse Stéphanie, sa femme, s'était amouraché, au carnaval 1887, de la jeune baronne Marie Vetsera, qui avait 19 ans. Leurs rendez-vous furent facilités par la comtesse Larisch, filleule de l'impératrice Elisabeth, mère de Rodolphe. La comtesse avait jadis visé à se faire épouser par Rodolphe et cherchait à se venger de son échec en facilitant ses plaisirs pour ruiner son union avec Stéphanie. A la fin de 1888, Rodolphe, cédant aux instances de la Vetsera, sa maîtresse depuis un an, résolut de renoncer à son rang et de se marier avec elle. Il s'adressa au pape pour faire annuler son mariage. Le Pape ne put faire autrement que de demander l'avis de François-Joseph. Celui-ci, furieux, fit venir le Kronprinz et lui déclara de la façon la plus brutale qu'il ne tiendrait aucun compte de son projet insensé. Le monarque avait été si bouleversé par l'intention du Kronprinz qu'il eut après cette scène un évanouissement dont on ne le tira qu'avec peine. Ainsi rebuté par son père, qui sans doute lui avait dit : tu peux t'amuser, mais tu ne dois pas compromettre les espérances de ta famille et de ton peuple, Rodolphe résolut de rompre avec la Vetsera, le lui annonça par une lettre et s'en alla à son château de chasse de Mayerling. Une nouvelle fantaisie l'y attirait : le principal garde-chasse avait une femme superbe et Rodolphe voulait la posséder. Pour ne pas être gêné par le mari, il lui donna un ordre qui devait l'éloigner beaucoup et le retenir longtemps absent. Mais le garde, qui avait déjà prévenu Rodolphe de ne pas faire la cour à sa femme et qui soupçonnait quelque chose, revint inopinément, et, après une lutte terrible, tua Rodolphe. Son cadavre, porté devant la maison du garde, fut trouvé le lendemain dans la neige et rapporté au château. Pendant ce temps Marie Vetsera était venue à Mayerling pour avoir une entrevue avec Rodolphe et le faire changer de détermination. Soit qu'elle n'y soit pas arrivée, soit qu'elle ne l'ait pas trouvé et ait compris où il était, elle se suicida dans sa chambre (poison et revolver). Elle était morte depuis des heures, quand Rodolphe tomba sous les coups du mari jaloux.

Margutti, avant d'être attaché à François-Joseph, avait été souvent le commensal de François-Ferdinand, alors commandant la 38e brigade d'infanterie à Budweiss. Cet archiduc, « qui s'occupait avec intensité de la politique », était alors russophile et nullement italianophobe. Comme François-Joseph lui-même, il n'avait d'aversion que pour la France en qui il voyait le principal facteur de la décadence de l'Autriche. En ce qui concerne la politique intérieure, son idée maîtresse était qu'il fallait un changement fondamental, sinon la Monarchie périrait par la Hongrie. Il voulait donc transformer le dualisme en fédération de 10 à 12 petits Etats, autonomes comme ceux des Etats-Unis. Une forte administration centrale et la langue allemande devaient servir de ciment pour en former un conglomérat solide. François-Ferdinand protestait qu'il n'avait pas l'intention d'appeler au trône après lui les enfants qu'il avait eus de Sophie Chotek, mais Mgr Marshall, évêque coadjuteur de Vienne, n'y croyait pas et disait : « Il nous faut toujours faire les mêmes expériences pénibles avec nos princes. Ils sont toujours jaloux de maintenir leurs prérogatives, mais ne s'inquiètent jamais de leurs devoirs... Les ambitions de la comtesse de Hohenberg escaladent le ciel et son intelligence peu ordinaire lui fera trouver les moyens de les réaliser... Elle prétend qu'une grande mission dans l'intérêt de la Monarchie lui a été destinée par la Providence. » Cet évêque blâmait François-Joseph d'avoir autorisé le mariage de l'archiduc et l'empereur avait conscience de son erreur : quand Paar lui annonça l'assassinat de François-Ferdinand, il s'écria : « Effroyable : le Tout-Puissant ne se laisse pas provoquer... Une puissance supérieure a rétabli l'ordre que je n'avais pas su maintenir. »

Margutti reconnaît que, jusqu'à l'assassinat d'Alexandre et de Draga, le 13 juin 1903, les relations de la Serbie et de l'Autriche furent excellentes et qu'à partir de ce moment, « on se complut à de petites humiliations de la Serbie ». Toutes les tentatives de rapprochement de celle-ci furent rejetées. Dès juin 1903 avaient d'ailleurs commencé les invitations allemandes à occuper la Serbie et Margutti croit que ce fût le moment le plus favorable et que Goluchowski eut tort de le laisser passer. Margutti dit aussi que M. Crozier, notre ambassadeur, « s'éleva jusqu'à une position de confiance auprès de l'Empereur ; pendant la crise de l'annexion (1908-1909), François-Joseph le consulta plusieurs fois, et

cela d'autant plus qu'il reconnut vite que Crozier soutenait avec force et persuasion à Paris le point de vue autrichien. Si la guerre fut évitée alors, ce ne fut pas dû en dernier lieu à la collaboration de François-Joseph avec Crozier », ce qui n'empêcha pas François-Joseph de dire à table, en mai 1911, à Gödöllö : « Tous nos efforts pour la paix échoueront si la France ne cesse de prêter à la Russie. La France est l'épouvantail de la paix européenne. C'est d'autant plus fâcheux pour nous qu'une guerre ainsi provoquée pourrait finir par notre anéantissement complet. »

« Comment François-Joseph a-t-il pu, en 1914, dévier de ses principes pacifiques ? Ce sera toujours une énigme », dit Margutti. Dans l'entourage de l'Empereur on ne croyait pas que l'assassinat de François-Ferdinand pût avoir « des conséquences politiques ». On y fut bien surpris le 20 juillet quand on y connut l'ultimatum. La consternation y fut générale quand on apprit que Giessl avait déclaré la réponse serbe insuffisante. Quand Margutti l'annonça, le 26, à 19 heures, à François-Joseph, celui-ci dit : « La rupture des relations diplomatiques n'est pas toujours l'équivalent d'un conflit. » Le même soir, d'ailleurs, Berchtold affirma à Paar que l'on n'aurait affaire qu'avec la Serbie, ce qui stupéfiait Margutti, car les attachés militaires russes, en 1909 et 1913, lui avaient dit le contraire. Le 27, Giessl arriva, dit que les Serbes étaient frappés de panique et pourraient à peine mettre sur pied 100.000 hommes. La guerre ayant été déclarée le 28 à la Serbie, Paar la justifia le 29 en disant que « l'Empereur y avait été contraint, des troupes serbes ayant pénétré en Bosnie et en Hongrie ». « Voilà ce que je ne puis croire, dit Margutti... On a accusé Berchtold de ce faux, c'était naturel, mais cela n'a pu être démontré. »

Dès le 18 août 1914, François-Joseph disait que tout indiquait que la guerre ne serait pas heureuse. Quelques jours après, on apprit que les Slaves du nord désertaient par groupes. Même les succès postérieurs ne parvinrent pas à dissiper la tristesse de François-Joseph. Après la fuite du roi de Monténégro, il dit : « Pauvre vieux, je le plains ! *Hodie tibi*, *cras mihi.* » En juillet 1916, il annonça son intention de faire la paix au printemps 1917 pour empêcher l'Allemagne de commencer la guerre sous-marine sans merci et de convertir en ennemis les Etats-Unis sur

l'intervention desquels il comptait pour obtenir la paix, mais, fin octobre, son catarrhe bronchial s'aggrava; le 20 novembre il expira.

ÉMILE LALOY.

A L'ETRANGER

Belgique.

MM. Theunis et Jaspar a la Conférence de Gênes. — MM. Theunis et Jaspar ont su prendre à Gênes une attitude de premier plan, et manœuvrer avec une netteté que l'histoire enregistrera.

J'éprouve d'autant plus de joie à souligner leur rôle fécond que j'ai souvent, et très vivement, critiqué la politique de notre ministre des Affaires Etrangères. Toute la Belgique est maintenant derrière M. Jaspar qui doit éprouver l'intense satisfaction d'être devenu en quelque sorte, avec M. Theunis, une incarnation de notre sentiment national, du bon sens et de la probité qui forment l'essence du peuple belge. Nous ne voulons pas que les soviets nous dépouillent, nos alliés et nous; nous n'entendons pas nous prêter à la tricherie des hommes de Moscou et d'Israël. Cette aversion pour la tricherie est peut-être le trait dominant du caractère belge, celui qui s'était manifesté si puissamment en 1914 quand les Allemands avaient fracturé notre porte pour pénétrer en France par une voie frauduleuse.

Ce qui inspire actuellement la Belgique est moins un fétichisme absolu pour la propriété privée, sujette à évoluer comme toute institution humaine, qu'une notion très saine des droits acquis en Russie par l'initiative et le travail de nos nationaux. Une bande noire cherche à nous dépouiller de ces droits contre un « argent frais » dont la caisse vide des soviets aurait le plus pressant besoin. Ce n'est pas de jeu et nous ne l'admettons pas. Au cours des pourparlers de Gênes, M. Henri Jaspar a montré beaucoup de finesse et de doigté, et l'on peut dire qu'il a pris les forbans dans ses filets, car, enfin, si les gouvernements alliés et neutres ne nourrissent aucune arrière-pensée, n'encouragent aucune manigance ou flibusterie financière, pourquoi ont-ils commencé par se refuser à l'invitation de M. Henri Jaspar de s'engager à interdire l'acquisition par leurs ressortissants respectifs de biens en Russie ayant appartenu régulièrement à d'autres étrangers? Quelle duperie

écœurante serait pour la Belgique le fait par exemple de voir nos gisements pétrolifères et nos mines en Russie passer aux mains de quelques-uns de nos singuliers voisins de Hollande, dont le moins que nous puissions dire est que leur attitude, pendant la guerre, a manqué de bienveillance envers nos alliés et nous-mêmes.

M. Henri Jaspar avait apporté un soin louable à dépouiller ses interventions de tout verbalisme vain comme de toute intransigeance ; il se serait parfaitement contenté d'une promesse simple mais formelle des gouvernements représentés à la Conférence. Ne parvenant pas à obtenir cette promesse, n'était-il pas fondé à déclarer qu'il ne signerait pas un protocole dont l'effet serait de couvrir d'un semblant de régularité la frustration de la Belgique

Il est regrettable que le représentant de la France ait mis plus de temps que le délégué belge à s'apercevoir de la manœuvre dolosive des soviets et de leurs complices, cependant que certains neutres, les Suisses notamment, se répandaient en déclarations et en interviews tout à fait inconvenantes. M. Motta, le délégué suisse, eût mieux fait de se taire, il n'a pas à juger la Belgique. La Suisse a perdu ce droit en 1914 quand elle n'a pas trouvé un mot de protestation à élever contre la violation de notre neutralité garantie, alors qu'elle ne doit son existence parmi les nations qu'à un pacte analogue à celui que les Allemands commirent le crime de fouler chez nous aux pieds de leurs armées. Pour nous être offerts en holocauste à la foi jurée et aux obligations internationales, Bruxelles, notre capitale, méritait de devenir au jour de la Paix le siège de la Société des Nations ; mais cet honneur nous fut enlevé pour être conféré à Genève, dont le vieux fonds momier agréait au Président Wilson. Chaque peuple entend sa dignité nationale selon son tempérament et nous n'avons pas à intervenir dans la vie nationale suisse, mais ce que nous ne saurions admettre sans protester, c'est que M. Motta, porte-parole officiel de la Confédération Helvétique, se permette de parler de nous avec une condescendance pharisienne et déclarer qu'après le « geste chevaleresque » de la France à notre égard, nous eussions mieux fait de ne pas persévérer dans notre attitude.

Non, monsieur Motta, il n'y a pas eu de « geste chevaleresque » de la France envers nous, et, dans cette grave affaire de Gênes, tout sentimentalisme a été banni. M. Jaspar a parfaitement remis les choses au point quand M. Barthou, mieux renseigné, vint lui ap-

porter de Paris l'appui complet du Gouvernement français. « Ce n'est point par sentiment, a-t-il déclaré en substance, que la France se range à nos côtés ; c'est par raison, c'est parce que notre cause est juste et que la menace portée par les soviets à un principe d'honnêteté élémentaire est un danger pour les intérêts français comme pour les intérêts belges. »

Ainsi M. Jaspar a contribué à percer de quelques mots tranchants le nuage de tartuferie, de faux humanitarisme et de pacifisme mercantile où se complaisaient trop de délégués genois. On s'aperçoit trop bien que le problème des réparations à la France et à la Belgique non seulement n'intéresse pas la plupart des autres nations, mais qu'encore celles-ci préféreraient voir rentrer dans le courant des affaires fructueuses qu'elles espèrent renouveler avec l'Allemagne et la Russie les sommes qui reviennent légitimement à la France et à la Belgique. Le geste de MM. Theunis et Jaspar a eu le grand mérite de ramener nos deux pays à une notion concrète de leurs véritables intérêts, à mettre en lumineuse évidence la nécessité d'une alliance de plus en plus étroite entre elles, à faire pénétrer dans l'esprit de M. Lloyd George notre volonté commune et inébranlable de nous faire rendre justice.

Je ne veux rien écrire de désagréable à l'adresse de l'Angleterre, mais il est évident que la politique de M. Lloyd George produira un effet opposé à l'effort séculaire d'Albion pour nous soustraire à l'influence française. S'il persévère à manœuvrer plus ou moins ouvertement en vue de la revision du traité de Versailles, c'est vers la France que nous nous tournerons pour en obtenir l'exécution ; si les biens de nos nationaux continuent à être confisqués par la sinistre bande bolchévique, c'est d'accord avec la France que nous en poursuivrons la défense et la protection. Nous ne sommes plus un pays neutre comme la Suisse de MM. Hoffmann, Schulthess et Motta : nous sommes une petite nation de population dense ; nous possédons une armée respectable et nous sommes libres de contracter des traités militaires, politiques et économiques, selon nos convenances.

Longtemps M. Jaspar avait poursuivi une politique de conciliation entre la France et l'Angleterre et trop souvent son désir de maintenir l'unité diplomatique du front allié l'avait induit à aller loin dans la voie des concessions aux exigences anglaises.

Ce nous est une vive satisfaction de constater qu'il a su s'arrêter dès qu'un intérêt vital belge s'est trouvé en péril. Il a su donner au monde l'impression que nous possédions une personnalité propre, énergique et décidée. M. Henri Jaspar à grandi moralement notre pays. Il ne faut cependant pas oublier que c'est de Bruxelles, par l'organe de M. Theunis, Premier Ministre, que lui sont parvenues les instructions formelles de tenir bon.

GUSTAVE FUSS-AMORÉ.

§

Egypte.

LA CONTROVERSE SOUDANAISE. — Au cours de sa tournée annuelle d'inspection dans le Soudan « Anglo-Égyptien » (21 mars-début de mai), le Field-Marshal Lord Allenby, s'étant arrêté à Khartoum, Sayed *Sir* Aly el Morghani, chef de la *Tarika* (1), amena en sa présence trente des cheikhs les plus considérables des peuplades soudanaises. Dans la harangue qu'il adressa à ces députés sombres et crépus, le Haut-Commissaire (2) de S. M. B. en Égypte se montra tout particulièrement soucieux de dissiper « la crainte qui semblait exister dans l'esprit des populations soudanaises d'un relâchement dans l'étroite association de la Grande-Bretagne et du Soudan ». Ce n'était nullement l'intention du gouvernement de M. Lloyd George, affirma solennellement Sa Seigneurie, en foi de quoi elle récita un passage du discours que le Premier britannique avait prononcé aux Communes, le 28 février.

Aussitôt que Lord Allenby se fut tu, sur un signe de Sayed *Sir* Aly el Morghani, le chœur des trente cheikhs éleva la voix pour déclarer à l'unanimité que « le Soudan était une contrée distincte de l'Egypte, douée d'une nationalité nettement déterminée, et qu'il fallait lui permettre de se développer selon ses propres aspirations ; qu'il espérait que ce droit lui serait reconnu, etc. » (3).

Ces déclarations, dans les circonstances troubles où elles sont intervenues, ont eu l'effet immédiat d'exaspérer les Égyptiens. Saisissant très exactement le sens et la portée de la nouvelle ruse

(1) Sorte de franc-maçonnerie religieuse.

(2) Il est curieux de noter que le correspondant du *Times* conserve toujours son ancien titre à Lord Allenby.

(3) Les trente cheikhs recitèrent là, textuellement, l'opinion émise par Lord Milner en son *Report of the Special Mission to Egypt*, III, D. Sudan, pp. 32-33.

britannique, ils ont frémi d'indignation et de colère. Désemparés dans la soudaine tourmente par l'absence du Haut-Commissaire de S. M. B., les libéraux indépendants du Cabinet Saroît perdirent la tête et avec elle tout souvenir des ordres précis de Lord Allenby. Pour apaiser les passions furieusement déchaînées, ils obéirent aux injonctions des « extrémistes ». C'est ainsi qu'à l'instigation des ministres mêmes du roi Fouad Ier, la Commission chargée d'élaborer la « constitution » du récent « royaume », bien qu'à cet égard dûment chapitrée et prévenue que la question du Soudan était une question « réservée », osa, dans son rapport, ériger en dogme que le Soudan forme une partie inséparable de l'Egypte sous la souveraineté et l'allégeance du Roi d'Égypte, qui doit prendre le titre de Roi d'Égypte et du Soudan.

La surprise de cette riposte, son audace, sa gravité semblent embarrasser prodigieusement le gouvernement de M. Lloyd George. Le voilà pris, en effet, et si tôt, à son propre piège. Et sans doute ne pourra-t-il s'en dégager qu'au prix d'une nouvelle crise ministérielle. Saroît et ses collègues paieront de leurs portefeuilles leur légèreté coupable, leur manque d'initiative et d'énergie. Mais le Haut-Commissaire sera fort en peine de leur trouver des successeurs, même parmi les « libéraux indépendants » disponibles. Par là, la situation de l'Angleterre, déjà passablement précaire, se trouvera davantage compromise. Au Soudan, toutefois, ses actions viennent de gagner en solidité ce qu'elles ont perdu en Égypte même. Le protectorat dont les Égyptiens ne veulent pas, les Soudanais le sollicitent. Ainsi le mouvement séparatiste combiné avec l'aide de Sayed *Sir* Aly el Morghani prend, en quelque sorte, en écharpe les revendications des Egyptiens quant au Soudan. Bien plus irrémédiablement que ne le fit l'insurrection mahdiste (1884-1898), cette opération hardie pourrait amputer l'Égypte des conquêtes de Méhémet-Ali et d'Ismaïl. Ce n'est pas par pure malice et pour leur rendre la monnaie de leur pièce que Lord Allenby cherche à forcer les Égyptiens à reconnaître aux Soudanais, effectivement en ce qui les concerne, cette indépendance que le gouvernement de M. Lloyd George leur a, nominalement, concédée à eux-mêmes.

Le coup de Khartoum a été directement déclenché par l'ingé-

nieux système à bascule qui commande aux diverses questions d'Égypte. Car il n'y a pas, à y regarder de près, *une* question d'Égypte, mais un plexus de questions encastrées les unes dans les autres comme l'engrenage des roues dans un mouvement d'horlogerie, et toutes reliées au ressort central que *Downingstreet* règle à son gré. Ainsi, sans parler de la question de l'indépendance, il y a une question des Capitulations, une question du canal de Suez, une question du Soudan. Cette dernière figurait au tout premier plan des revendications du « nationaliste » Moustafa Kamel. Avec l'évacuation de l'Egypte, il réclamait celle du Soudan, et fondait sur la conquête les droits de la nation égyptienne à la possession exclusive de ces contrées. On sait, en effet, que « séduit par tous les contes que lui faisaient les marchands du Sud sur les mines d'or des zones tropicales », Méhémet-Ali avait décidé de s'emparer de l'empire du Sennaar. Son fils Ismaïl et son gendre Méhémet Bey conquirent sur Badé VII, le dernier sultan du Fleuve Bleu, le Kordofan et le Dongola, étendant la domination du Pacha d'Égypte sur un territoire de 15 degrés, de la première cataracte à la frontière des Gallas (1820-1822) (1). Impérialiste par imitation de Napoléon III, mais impérialiste africain, Ismaïl Pacha, sous prétexte de supprimer les *djellabs* (2), avait annexé au Soudan les espaces du Haut-Nil et de l'Equatoria (1869-74) (3).

Sans contester ces titres des Égyptiens à la domination du Soudan, les Anglais les déclaraient annulés par l'insurrection victorieuse du Mahdi (1884). Et pour base à leur propre prétention au condominium ils alléguaient la coopération militaire et financière du gouvernement de S. M. B., qui, grâce aux talents du Sirdar Kitchener, avait permis de recouvrer la majeure partie des provinces perdues (1898).

Sans l'occupation de l'Égypte par les insulaires infidèles, rétorquait Moustafa Kamel, le Mahdi ne se fût pas soulevé, mais les Anglais prouvaient sans peine que la responsabilité en devait exclusivement retomber sur la calamiteuse administration des fonctionnaires du Khédive Ismaïl.

Avec l'extension donnée aux irrigations par l'Occupation et

(1) Guillaume Lejean: *Le Haut-Nil et le Soudan*, « Revue des Deux Mondes », 15 février 1862, pp. 857-8.

(2) Marchands d'esclaves.

(3) P. Ravaisse ; H. Debrorain, etc. Les annexions d'Ismaïl représentaient 1.965.560 kilomètres, peuplés de dix millions d'indigènes.

l'érection à Assouan de réservoirs monstres destinés à régulariser le cours du Nil, les Égyptiens abandonnèrent l'argument de la conquête pour celui, plus solide, de leur conservation nationale : qui tient le Soudan, affirmaient-ils, et contrôle les réservoirs d'Assouan, tient aussi l'Égypte, pays essentiellement agricole et tributaire du Nil. Sans méconnaître l'importance de ce point de vue, Lord Milner en étendit le bénéfice au Soudan et à l'Ouganda, promettant d'instituer une Commission mixte et permanente, composée, d'une part, d'experts britanniques et, de l'autre, de délégués des trois contrées intéressées, et dont les attributions seraient de trancher toutes questions relatives à la réglementation du Nil et à la distribution équitable de ses eaux (1). Le gouvernement de S. M. B. « réserva » (2) en tout cas la question du Soudan, mais pressentant déjà que les Égyptiens tenteraient de la faire dévier sur le terrain traître du principe des nationalités identiques, en présentant les régions soudanaises comme leur Alsace-Lorraine, les Anglais décidèrent de prendre les devants et de leur barrer la voie. C'est ce que Lord Allenby, *Sir* El Sayed et Morghani et les trente cheikhs viennent de faire à Khartoum.

Il faut convenir que la manœuvre est d'autant plus adroite que la thèse en dernier lieu adoptée par les Égyptiens apparaît peu défendable. Ni l'ethnographie, ni l'histoire, ni encore la sociologie ne se chargent, en effet, de la confirmer, et le lien religieux même ne saurait être utilement invoqué à l'appui.

Les Anglais semblent donc, pour l'instant, avoir remporté au Soudan un avantage marquant.

Si, maintenant, l'on s'enquiert des raisons pour lesquelles le gouvernement de M. Lloyd George témoigne d'un si vif intérêt aux destinées du Soudan, on ne sera guère embarrassé de les trouver. C'est d'abord que l'Angleterre cherche à se dédommager de la diminution de son prestige en Égypte. Pour cela elle s'efforce d'éliminer l'Égypte du condominium et de garder le Soudan pour elle seule. Les raisons d'ordre commercial, par elles-mêmes, sont suffisamment évidentes ; celles d'ordre politique ne le sont pas moins : qu'on se souvienne de *Fachoda*, et qu'on observe que depuis lors une ligne de navigation aérienne a été tracée du Caire

(1) *Report of the Special Mission to Egypt*, p. 33.

(2) « Le statut politique du Soudan ne peut donc pas être modifié par le Cabinet (égyptien), jusqu'à ce qu'aboutissent les négociations différées jusqu'à la réunion du nouveau Parlement Égyptien. » *Times*, 10. 5. 22.

au Cap, tout le long de territoires occupés ou protégés par l'Angleterre.

AURIANT.

§

Pologne.

Un coup d'œil rétrospectif : La Pologne pendant la grande guerre. Les nuages a l Est. Le centre du malaise européen. — Je viens d'avoir l'heureuse occasion de prendre connaissance d'un ouvrage polonais traduit, mais non encore publié en français, qui projette une lumière totale sur le rôle de la Pologne pendant la grande guerre européenne (1). L'auteur, ancien sous-secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères et actuellement professeur à l'Université de Poznan, mais dont le mérite comme patriote éducateur et homme d'action dépasse singulièrement ces titres pourtant si honorables, y expose une théorie de « guerre intégrale », étayée sur des données réunies avec une patience industrieuse. Nous n'avons ni la prétention, ni la compétence pour juger le côté strictement militaire de ce livre, encore que la sûreté de la méthode et les formules suggestives des résultats puissent impressionner même un simple laïque. D'ailleurs la revue *la France Militaire*, paraît-il, doit s'en occuper prochainement sous la plume autorisée du général Niessel.

Mais embrassant les problèmes ardus de l'économie générale de la « guerre intégrale », M. Dombrowski révèle toute la courageuse obstination avec laquelle les Polonais ont refusé aux Allemands l'appoint d'un million de réservistes si convoités par l'État-major de Guillaume II. En effet, les péripéties mouvementées de cette passivité pathétique sont dignes d'être mieux connues en France, et l'inertie voulue des Polonais des territoires occupés a exigé un effort moral bien intense et « actif ». L'auteur établit avec une rigueur mathématique une connexion étroite entre la « politique polonaise » des Allemands et leur besoin croissant de « matériel humain ». D'après ses calculs, corroborés d'ailleurs strictement par des données de l'Etat-major français, l'épuisement général des réserves chez les Impériaux commence à se faire sentir vers le milieu de 1916. C'est de cette préoccupation strictement militaire que naît l'acte du 5 novembre 1916 : la proclamation de

(1) Stéphane Dombrowski : *La lutte pour le recrutement polonais sous l'occupation*, Varsovie, 1922.

l'Indépendance de la Pologne par les occupants. — La politique cède ici le pas à l'art de conduire la guerre ou, pour mieux dire, à « l'art de trouver des réserves ». Or, tout en profitant du désarroi de la politique allemande, l'opinion polonaise ne s'est laissée ébranler ni par les avances ni par les menaces. Et ce refus décisif, conclut modestement l'auteur (d'autres critiques militaires vont plus loin), eut pour conséquence d'abréger la guerre de six ou sept mois tout au moins. En dehors de ce service rendu par la Pologne aux alliés au moment où s'annonçait déjà la défection russe, il serait bon de mentionner que l'attitude des Polonais (du « Royaume du congrès »), au début même de la guerre, ne fournit pas aux Russes cet obstacle ou plutôt ce *prétexte*, — tant désiré par un clan puissant de l'opinion et des dirigeants russes, — *de ne pas combattre les Allemands sur la Vistule*. Malgré la haine, hélas! si justifiée de la domination russe, Varsovie ne s'est pas laissée entraîner alors dans une insurrection stérile contre un des oppresseurs, — peut-être le plus brutal et le plus féroce, — mais certainement moins dangereux que les deux autres pour l'avenir même de la nation polonaise.

Ce coup d'œil rétrospectif sur le rôle de la Pologne pourtant enchaînée et en apparence impuissante pendant la grande guerre n'est pas inutile pour mieux comprendre sa position actuelle et ses directives pour l'avenir. En effet, le rôle joué par les Polonais pendant la grande guerre prouve, encore une fois, que, même dans les circonstances les plus défavorables à la manifestation libre de sa vraie personnalité politique, la Pologne demeure un lieu sensible de l'organisme européen, car l'élasticité répulsive du facteur polonais n'est point entamée par la poussée millénaire du monde germanique. En réalité, l'Allemagne, avec sa psychologie tenace et simpliste, semble, après la défaite, reprendre de nouveau le mouvement vers l'Est. Elle obéit ici à cette formule prestigieuse de proche revanche; la *Pologne d'abord, — la France après*.

La faillite bien plus encore morale que politique de la conférence de Gênes a dénudé en quelque sorte le vrai paysage de la politique européenne. L'attention publique, en Pologne comme ailleurs, demeure orientée du côté de la reconstitution de la Russie avant tout. Mais le traité de Rapallo, — cet unique résultat positif de la conférence, — indique déjà clairement le sens vérita-

ble des problèmes russe et bolcheviste. En réalité, l'Allemagne joue ici évidemment le rôle de bailleur de fonds politique, qui, caché dans la coulisse, mène son jeu par un agent interposé. Apparemment impuissante chez elle, elle veut refaire sa force en rallumant l'incendie de l'Est. Tout le tragique de la situation russe consiste précisément en cette servitude désolante qui la rive aux ambitions et aux intérêts étrangers. Il s'ensuit ce « paradoxe » angoissant : plus on aiderait la Russie, — *sans garanties absolument suffisantes*, — plus la revanche germanique deviendrait proche et menaçante. Car voici le grand dilemme : la Russie se mettra au travail ou elle préparera de nouvelles invasions. Malheureusement, au carrefour de son destin, la Russie vient de rencontrer un mauvais guide. L'Allemagne, dont les ressources financières ne permettraient pas de régénérer économiquement la Russie, semble se borner à aider sa reconstruction militaire et la pousse ainsi sur le plan incliné de la guerre. D'ailleurs, contrairement à des opinions assez répandues, l'Allemagne n'a jamais occupé une des premières places parmi les puissances engagées financièrement dans les entreprises russes. La part de son capital placé dans ces entreprises avant la guerre s'élevait à 371 millions de francs, tandis que celle des Anglais était de 536 millions et celle des Français et Belges réunis, de 1.434 millions (1). Ces proportions, certes, ne peuvent pas et ne doivent pas être changées au profit de l'Allemagne après sa défaite. Mais les faits les plus probants corroborent cette constatation que l'Allemagne concentre tout son effort sur la mise en valeur du facteur militaire en Russie bolcheviste. Nous lisons, en effet, dans un article d'une allure presque technique et très modéré de ton que publie, sous les initiales W.J., l'*Est européen*, toute une série de renseignements très suggestifs à cet égard. Ainsi, tandis que sous l'influence de la famine la population de la Russie a diminué de 9 o/o et que toute l'activité économique chôme, un seul organe de la vie nationale fonctionne et même se développe : l'*armée*. En effet, 36 o/o de toutes les dépenses prévues au budget (en réalité bien plus encore) lui sont destinées : 1.600.000 soldats, c'est-à-dire 1,79 o/o de la population entière demeure sous les armes (en Pologne 1,11 o/o et en France 1,53 o/o à peine), ce qui constitue une très curieuse manière de désarmer. Les seules usines de munitions marchent tant bien

(1) *L'Est européen* du 5 avril 1922, p. 113.

que mal, les seules écoles militaires fonctionnent, dit-on, à merveille, même les moyens de transport, s'ils s'améliorent, c'est exclusivement en vue de futurs mouvements des armées. Seul l'approvisionnement des troupes est, paraît-il, dans un état déplorable, mais cela même correspond à une certaine conception de la guerre d'invasion où la famine semble jouer le rôle de stimulateur.

La Pologne (et la Roumanie) se rend compte de cette menace. Elle a pris quelques précautions, non seulement dans le sens militaire, mais aussi dans le sens politique. Un vaste système d'alliances et d'accords est chose accomplie. L'Entente baltique et la petite Entente en forment les éléments essentiels. Mais ce système élastique et ingénieux exige une consolidation et demande un appui. C'est ici que l'opinion polonaise accueillerait avec joie un renforcement de l'initiative française. Une forte « politique continentale », la présence diplomatique française plus efficace dans les pays baltiques, par exemple, augmenterait singulièrement les chances du maintien de la paix. D'autre part, il n'est point impossible que la Russie abandonne ses projets de guerre d'invasion. Mais alors elle devrait : 1° travailler avec la collaboration de ses voisins et de ses amis plus éloignés, 2° se libérer de l'emprise morale allemande. Car le vrai *centre* du malaise européen demeure en Allemagne, la Russie n'en est que son angoissante *périphérie*. Pour préserver la paix, il faudrait donc qu'après la dispersion morale et politique de Gênes vienne un effort de concentration et de décision. A la formule allemande, « *la Pologne d'abord, la France après* », il faut opposer celle-ci : « *Pacifions réellement l'Allemagne, la Russie évoluera vers la paix.* »

R. DE BROU.

§

Russie.

La presse dans la Russie soviétique. — Il y a soixante-quinze ans que Herzen, ce grand écrivain russe, ami de Michelet, écrivait à propos du sévère autocrate Nicolas I^er :

En Angleterre il n'y a point de journaux officiels, chez nous chaque ministère en a un à lui, ainsi que chaque académie et chaque université. Nous, nous avons des périodiques traitant des affaires de sel, de mines, des feuilles françaises et allemandes et d'autres s'occupant des intérêts maritimes et continentaux. Tous ces journaux sont édités aux frais du

gouvernement, on y écrit des articles, comme on vend du charbon ou des bougies, il y a toujours beaucoup de comptes rendus, des statistiques fausses, des déductions erronées. En s'appropriant tous les monopoles, le gouvernement a pris aussi celui du bavardage ; il a imposé à tous le silence et use de la parole sans mesure.

Lénine et ses camarades, qui veulent transformer la Russie en un paradis communiste, suivent, dans le domaine de la presse, l'exemple du tsar russe le plus réactionnaire, du « gendarme de l'Europe ». Ils le surpassent même : car lui, il n'avait fait que fonder, à côté de la presse libre, des journaux officiels, tandis qu'eux ils ont supprimé tous les journaux et revues et les ont remplacés par leurs feuilles communistes.

Brusquement, par un décret du Conseil des Commissaires du Peuple, un jour de 1918, la Russie devint muette, tous les périodiques furent suspendus. Même le journal de M. Gorky, *La Nouvelle Vie*, n'échappa pas au sort commun. En revanche, les organes communistes se multipliaient. Ils avaient leurs traditions. Profitant de la liberté, quoique relative, de la presse, qui avait été conquise pendant la révolution de 1905, les bolcheviks de Pétrograd éditaient de 1905 à 1916 leur journal : *Vérité* (*Pravda*). Après la révolution de 1917, ils éditaient des *Vérités* à Pétrograd, à Moscou et dans plusieurs secteurs du front (p. ex. : *La Vérité des Tranchées*). Les premiers jours qui suivirent le coup d'Etat de février 1917, tous les journaux cessèrent de paraître ; il ne resta que les *Nouvelles* (*Izvestià*), organe de l'Union Professionnelle des Journalistes de Pétrograd. Arrivés au pouvoir, les bolcheviks s'emparèrent de ce titre pour leur journal principal et quand la presse libre fut anéantie, ils se mirent à éditer des *Pravda* et des *Izvestia* dans chaque ville.

Si on juge du niveau intellectuel du parti bolchevik d'après sa presse et ses journalistes, on voit combien ce niveau est bas. Je laisse la parole aux communistes eux-mêmes. Un de leurs écrivains notoires, M. Arsky, écrit dans la *Vérité* de Pétrograd que la presse soviétique n'est bonne que pour parler du « danger que présenterait le rétablissement de la domination des seigneurs et des capitalistes ».

Ces questions sont agitées avec tant de zèle, continue M. Arsky, que les journaux ne s'occupent presque pas des affaires locales et ne traitent que de généralités, ne s'occupant que de blâmer sé-

vèrement Lloyd George, Briand et maints autres hommes politiques des « Etats bourgeois décomposés et pourris ». Il n'y est question, même dans les feuilles de district, que de « l'écroulement immédiat de l'univers bourgeois ».

Dans le même journal (numéro du 19 novembre 1921) nous lisons que le Comité Central du Parti Communiste de Russie a envoyé à tous les comités des gouvernements un message où il constate que « la plupart des feuilles des provinces sont sans aucune valeur ». Le *Messager de Propagande et d'Agitation* (n° 22), édité par le Comité Central seulement pour les communistes de marque et interdit aux autres, dit :

A peu près 1.800 journaux paraissent dans la République soviétique, mais ils ne valent rien. Nous n'avons pas de presse, nous avons un gaspillage panrusse du papier à impression.

Pour améliorer la rédaction des journaux soviétiques, le Comité Central a ordonné d'établir dans l'espace de deux semaines la liste des journalistes qui collaborent à la presse communiste et des autres journalistes. De même il prescrit de reviser « le personnel des rédactions communistes » et « d'y adjoindre des communistes politiquement préparés et d'un esprit de parti ferme ».

L'ordre a été exécuté, les journalistes ont répondu aux enquêtes très précises sur leur position sociale, leur *credo* politique, leurs opinions sur le pouvoir soviétique, etc. Quelques-uns des chefs communistes ont traité cette même question dans la presse, un institut du journalisme a été ouvert, mais cependant la situation de la presse reste la même.

Zinoviev a dit au dernier Congrès du Parti Communiste (voir le *Journal Rouge* du 5 avril) qu'il n'y avait dans toute la Russie que 863 journalistes (70 o/o intellectuels, 16 o/o paysans et 14 o/o ouvriers). Ils appartiennent à 382 journaux, ce qui fait donc deux journalistes par journal. Si l'on considère que le recensement accordait le titre de journalistes très facilement, il ressort que le nombre des journalistes de profession est infime.

La presse soviétique offre un spectacle pitoyable. Elle est entre les mains de gens ignorants. Elle souffre en outre d'un mal non moins important : au congrès des Journalistes Rouges, un communiste connu, Sosnovski, constatait que

la presse soviétique est dépouillée de tout droit et pour cela n'a pas

l'influence désirable ; les plus insignifiants bureaux administratifs ne font aucun cas des critiques de la presse. Il n'est pas étonnant que les journaux s'occupent de Lloyd George. Les journalistes en répondant aux questions posées à la rédaction peuvent offenser un communiste, même insignifiant, qui cependant dans son district est *persona grata* et qui peut nuire au rédacteur d'une feuille officielle.

Car le journal soviétique est surtout une « feuille officielle » qui reflète les opinions d'en-haut. Son influence sur la population est infime, son tirage est minime. Autrefois le journal de Moscou, *la Parole Russe*, avait un tirage quotidien de 1.600.000 exemplaires. Aujourd'hui le tirage de tous les journaux communistes réunis n'atteint pas un million et demi. Les plus importants périodiques de Pétrograd, le *Journal Rouge* et le *Pravda*, tirent, en moyenne, le premier à 18.988 exemplaires et le second à 18.201.

La nouvelle politique économique laisse actuellement toutes les entreprises se développer elles-mêmes, sans aucune aide financière du gouvernement. Elle a ainsi presque anéanti la presse : les subsides gouvernementaux étant supprimés, celle-ci doit subsister seulement avec les abonnements et les annonces. 481 journaux ont cessé de paraître à cause de cela. Les périodiques communistes russes à l'étranger (à Berlin et à Riga) ont été suspendus. Des 863 journaux bolcheviks paraissant en 1921, il n'en reste plus que 382. De même la plupart des succursales de l'Agence soviétique télégraphique *Rosta* ont été fermées.

Celles qui restent travaillent dans des conditions inimaginables, disait au Congrès des journalistes le Directeur de la *Rosta*. Il n'y a ni lampes électriques, ni crayons ; les collaborateurs ne sont pas payés. Nous recevons de province des quantités de télégrammes qui attestent cette situation navrante.

L'abonnement aux *Nouvelles* de Moscou était, en 1922, de 40.000 roubles par mois ; en avril, il était de 375.000 et en mai de 800.000. Malgré cela, le 13 avril, les *Nouvelles* (ainsi que la *Vérité* et la *Vie Economique*) n'ont pas paru, car l'imprimerie refusait de livrer le tirage avant que ses comptes fussent réglés. Ils le furent seulement au bout de quelques jours et les journaux de Moscou ne parurent que le 19 avril.

S. POSENER.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés *impersonnellement* à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages *personnels* et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction, et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Art

Roger Allard : *R. de La Fresnaye*, 28 reproductions de peintures et dessins précédées d'une étude critique, de notices biographiques et documentaires et d'un portrait inédit de l'artiste dessiné par lui-même et gravé sur bois par J.-L. Gampert ; Nouv. Revue franç. 3 75

Pierre Borel : *Le roman de Gustave Courbet*, d'après une correspondance originale, avec un portrait de Courbet par lui-même et deux autographes. Préface de Camille Mauclair ; Chiberre. 8 »

Henri Malo : *Critique sentimentale*, souvenirs sur les Cazin et sur Albert Lechat, avec des illust. ; Chiberre. 8 »

Esotérisme

Hector Durville : *Manifestations du fantôme des vivants* ; Durville. 1 50

Camille Flammarion : *La mort et son mystère*. III : *Après la mort* ; Flammarion. 8 50

L. S. Fugairon : *Le problème de la survivance de l'homme devant les savants matérialistes, positivistes, énergétistes* ; Durville. 0 75

Henri Regnault : *La réalité spirite* ; Lettre-préface de Gabriel Delanne ; Durville. 1 50

Henri Regnault : *Seul le spiritisme peut rénover le monde* ; Durville. 1 75

Finances

Emmanuel Besson : *Impressions de voyage au pays de l'enregistrement*, souvenirs d'un directeur parisien, 1871-1917 ; Chez l'auteur ; Périgueux. 8 »

J. Caillaux : *Où va la France ? où va l'Europe ?* la Sirène. 6 75

Gastronomie

Curnonsky et Marcel Rouff : *La France gastronomique*, guide des merveilles culinaires et des bonnes auberges françaises. Paris I : *du Ier au VIIe arrondissement* ; Rouff. 2 50

Histoire

C. Bloch : *L'Empire romain, évolution et décadence* ; Flammarion. 7 50

Emile Chantriot : *La Lorraine sous l'occupation allemande, mars 1871-septembre 1873* ; Berger-Levrault. 20 »

Maurice Croiset : *La civilisation hellénique* ; Payot, 2 vol. 8 »

Marie Lenéru : *Saint-Just*. Avec une introduction de Maurice Barrès. (Cahiers Verts, n° 10) ; Grasset. 5 »

J. Lucas Debreton : *L'Espagne au XVe siècle : Le Roi Sauvage* ; Perrin. 8 »

Littérature

Docteurs Cabanès et Witkowski : *L'esprit d'Esculape* ; Le François. » »

Charles Derennes : *La chauve-souris* (Le bestiaire sentimental) ; Albin Michel. 6 75

Robert Dubarle : *Paroles des vivants et des morts*, dialogues avec la douleur. Avant-propos de M. P. Morillot ; Belles-Lettres. 6 »

Maurice Duplay : *Paul Brulat*, biographie, avec un portrait par Clément Serveau ; Maison franç. art et édition. 2 »

Charles Fegdal : *Choses et gens des Halles*. Dessins d'André Warnod ; Edition Athéna. 8 »

Alphonse Germain : *Esquisses sur nature* ; Belles-Lettres. 4 »

Victor Giraud : *Les maîtres de l'heure* : *Maurice Barrès* ; Hachette. 6 »

Edmond et Jules de Goncourt : *Sophie Arnould d'après sa correspondance et ses mémoires inédits.*

Flammarion et Fasquelle. 7 »

Francis Jammes : *Le poète et l'inspiration*, orné et gravé par Armand Coussens; Gomès, Nîmes.

A. Laborde Milaa : *Emile Montaigut, 1825-1895*; Libr. Escoffier. 20 »

Henri Letondal : *Fantoches*; Imp. des Editeurs, Limited, Montréal. 1 »

Emile Magne : *Une amie inconnue de Molière*, suivi de *Molière et l'Université*; Emile-Paul. » »

Charles Maurras : *Pages littéraires choisies*; Champion. » »

Littérature antique

Platon : *Phèdre ou de la beauté des âmes*; traduction intégrale et nouvelle avec notes, suivie du Traité de Plotin sur le Beau, par Mario Meunier; Payot. 10 »

Ouvrages sur la guerre de 1914-1919

P. Chack : *La guerre des croiseurs du 4 août 1914 à la bataille des îles Falkland*. Préface du Capitaine de frégate Castex. Tome Ier : *du 4 août au 1er octobre 1914*. Avec un atlas; Challamel. » »

Emile Lesueur : *Le martyr de Brukenkopf*, souvenirs de guerre et de captivité. Preface d'Auguste Dorchain; Lemerre. 5 »

Erich Ludendorff : *Documents du G. Q. G. allemand sur le rôle qu'il a joué de 1916 à 1918*. Tome II. Préface et traduction du chef de bataillon breveté Delestraint, de l'état-major; Payot. 15 »

Raymond Postal : *La guerre chez nous*; Imp. Wolf, Rouen. 2 50

Philosophie

René Berthelot : *Un romantisme utilitaire*, étude sur le mouvement pragmatiste. Tome III : *Le pragmatisme religieux chez William James et chez les catholiques modernistes*; Alcan. 20 »

Jean Delvolvé : *La technique éducative*; Alcan. 20 »

Jean Finot : *L'atelier des gens heureux*; Revue mondiale. 5 »

Etienne Gilson : *La philosophie au moyen âge*. Tome Ier : *de Scot Erigene à S. Bonaventure*. Tome II : *de S. Thomas d'Aquin à G. d'Occam*; Payot. 8 »

Charles Lalo : *L'art et la morale*; Alcan. 7 »

Poésie

Roger Bastide : *L'hypocrisie visuelle dans la poésie contemporaine*. Poèmes de Georges Chaperot, A. Savanier, André Harlaire; La Pelote, Bordeaux. 2 50

Charles Danielou : *Les Armoricaines*; Figuière. 5 50

Louis Durieux : *Les Incertaines*; Jouve. 4 »

Franc-Nohain : *Le Kiosque à musique*; Fasquelle. 6 75

Gabriel-Joseph Gros : *Guide champêtre*; Le Damier. 5 »

J.-A. Longpré : *Pour vous*; Messein. 6 »

René Morand : *Poèmes*, bois et bandeaux de Marcel Roche; Marcel Scheur, Paris » »

Jean Claude Prégermain : *Autant en sème le vent*; Maison franç., art et édition. » »

Alcide Ramette : *Le pèlerin ébloui*; Chiberre. 5 »

Roger Reigner : *La flûte d'aumône*; Maison franç. art et édition. 5 »

Etienne Roy : *Girouette au vent*; Calmann-Lévy. 6 75

Politique

G. Courret : *La Révolution juive de Russie*, L'Ordre français du sud-est; Nice. 1 »

Ambroise Got : *La Terreur en Bavière*; Perrin. 7 »

Emile Haumant : *Le problème de l'unité russe*. Avec 4 cartes; Bossard. 4 50

Odette Keun : *Sous Lénine*, notes d'une femme déportée en Russie par les Anglais; Flammarion. 7 »

Mauricius : *Au pays des Soviets*; Figuière. 7 »

Guy de Montjou : *Impressions d'Allemagne. D'où viennent nos déceptions. Enquête sur l'aviation allemande*; Plon. 4 50

Jose P. Otero : *L'Argentine devant l'histoire*, Tome Ier : *De l'émancipation à la république unitaire*. Préface de M. Alfred Croiset; Plon. 7 »

Colonel Rézanof : *La troisième internationale communiste. Le Komintern*, traduit du russe, avec 11 photogr.; Bossard. 3 90

Questions religieuses

Mère Marie de Jésus, fondatrice et prieure du Carmel de Paray-le-Monial. 1853-1917. Préface de M. le chanoine Ch. Sauvé; Monastère de la Sainte-Trinité, Paray-le-Monial. 12 »

Roman

Louis Artus : *Le vin de ta vigne*; Emile-Paul. 6 75.
René Bizet : *Avez-vous vu dans Barcelone ?* Renaissance du livre. 6 »
V. Blasco Ibanez : *Luna Benamor* suivi de *Les Plumes du Cabouré.* Traduit de l'espagnol, par Mme R. Lafont Avec 3 illust.; Athéna. 6 »
Cami : *Vitriol et Confetti.* Illust. de R. Diligent; Le Merle blanc. 2 50
Henry Cros : *Le lutrin de Cucugnan*; Les Gémeaux. 3 50
Eudore Delaplanche : *La folie de Vesta*; Jouve. 7 »
Ferdinand Duchène : *Au pas lent des caravanes*; Albin Michel. 6 75
Jean Dufourt : *Grâce ou la chatte sauvage*; Plon. 7 »
Alexandre Dumas : *Le Comte de Monte-Christo*, tome IV, V et VI; Nelson. Chaque tome. 4 50
Maxime Formont : *Le visage de l'amour*; Lemerre. » »
Maurice Genevoix : *Rémi des Ranches*; Flammarion. 7 »
Victor Goedorp : *Dix du 4 gagnant et placé*; Grasset. 6 75
Comtesse E de Grivel : *Mademoiselle de Saintes*; Messein. 6 75
Franz Hellens : *Bass Bassina-Noulou*; Rieder. 6 75
Bernhard Kellermann : *Le tunnel.* Traduit de l'allemand par Cyril Berger et Werner Klette; Flammarion, 2 vol. 13 50
Jean Claude Prégermain : *La nuit tombée, deux étoiles veillent*; Maison franç., art. et édition. 6 »
Jean Ravennes : *Le beau voyage de M. de Merfeuil*; Ollendorff. 8 »
George Soulié de Morant : *Le palais des cent fleurs*; Fasquelle. 6 75
Charles Tardieu : *La maison du bout du quai*; Férenczi. 6 75
Anton Tchekhov : *Trois années*, suivi de *La Salle n° 6*, traduit du russe avec un avant-propos par Mostkova et A. Lamblot; Rieder. 6 75

Sciences

Jean Becquerel : *Exposé élémentaire de la théorie d'Einstein*; Payot. 4 »
Capitaine Stéphan Christesco : *Explorations dans l'ultra-éther de l'univers et les anomalies des théories d'Einstein.* Avec un atlas de Cosmogonie scientifique; Alcan 30 »
Gaston Moch : *Initiation aux théories d'Einstein*; Larousse. 4 »

Sociologie

Jean Appleton : *La prohibition de l'alcool aux Etats-Unis*, histoire et résultats sociaux; Progrès civique. » »
P. Grimanelli : *L'Idéologie démocratique et la politique positive*; Revue positiviste internationale. 1 50

Théâtre

Alexandre Arnoux : *Huon de Bordeaux*, mélodrame féerique ; Albin Michel. 3 75
Nicolas Gogol : *Le Revizor*, suivi de *Mariage*, traduit du russe par Marc Sémenoff; Plon. 10 »
François Porché : *La Dauphine*, comédie en 3 actes en vers, précédée d'une lettre à Madame Simone ; Emile-Paul. 6 75

Varia

G. Hublot du Rivault : *Monsieur Tueloup, veneur du temps passé* ; L'Eleveur. 8 »

Voyages

Lucien Bossoutrot et Louise Faure-Favier : *La belle aventure du Goliath.* Avec des illust. ; Renaissance du livre. 7 50

MERCVRE.

ÉCHOS

Erckmann, Chatrian et Lamartine. — A propos d'une nouvelle traduction de « La Sonate à Kreutzer ». — Le théâtre de Tourguéniev. — Isabelle Rimbaud au cimetière de Charleville. — La « Casa Bonaparte » à Ajaccio. — La population algérienne. — L'île de Robinson Crusoé. — Encore une accusation de plagiat. — Quelques auberges célèbres. — Sur une nouvelle interprétation de la Tour Magne. — Descendants ou homonymes. — Les Vandales à Saint-Sulpice. — Les lunettes bleues du général Boulanger. — Ah! Plaisez-moi. — « Pipe-en-bois » sous la Commune. — Une protestation de M. N. Jorga. — A propos de Monticelli. — L'étymologie de « Cordon bleu ». — Les Académiciens de 1940. — Errata.

Erckmann, Chatrian et Lamartine. — La publication récente des Souvenirs d'Emile Erckmann confirme ce que l'on savait déjà en partie sur la collaboration Erckmann-Chatrian et le travail de chacun des collaborateurs dans l'œuvre commune.

L'érudit Maurice Tourneux avait écrit à ce sujet :

La part de M. Erckmann consistait surtout dans la rédaction des romans et des nouvelles, tandis que M. Chatrian intervenait plus directement dans la publication et dans les remaniements pour la scène. (*Grande Encyclopédie*, tome XVI, page 168.)

Une phrase des souvenirs inédits d'Erckmann vient aujourd'hui donner une force singulière à l'opinion de Maurice Tourneux.

Erckmann, parlant du *Conscrit de 1813*, s'exprime ainsi :

... *J'écrivis le roman* currente calamo. *Chatrian le porta, comme d'habitude, aux* Débats, *sans y avoir changé une ligne...*

Comme d'habitude...

Dès la publication du livre, Lamartine y consacra deux des Entretiens de son *Cours familier de littérature* (135e et 136e Entretiens).

Il est à remarquer que, par une sorte de prescience sur les mystères de cette collaboration, le poète saluait l'œuvre en ces termes :

« Un phénomène, c'est-à-dire un nouveau genre de beauté en littérature, inventé comme par accident... Nouveauté et Vérité sont les noms de ce chef-d'œuvre. Ce sont deux beaux noms. Le genre littéraire vieillissait, il va rajeunir ! Or quel est l'auteur ou quels sont les auteurs de ce phénomène ? Car ils sont deux, c'est-à-dire qu'ils sont anonymes. On comprend le génie qui est personnel ou qui n'est pas dans un seul homme ; mais on ne le comprend pas dans deux hommes égaux en facultés et en aptitudes. Ce serait un miracle que Dieu n'a pas fait. Il y a donc là non seulement un phénomène, il y a une énigme. Laissons-la, l'avenir nous l'expliquera... »

L'explication fut donnée au cours du procès qui s'engagea devant le Tribunal de la Seine, le 26 mars 1890... Les Souvenirs d'Emile Erckmann ne sont qu'un témoignage de plus.

Et il est permis de se demander si les organisateurs des fêtes de Phalsbourg ont été bien inspirés, à l'occasion du Centenaire d'Emile Erckmann (21 mai 1922), de vouloir honorer *les auteurs* des « Romans nationaux et populaires ». — L. DX.

§

A propos d'une nouvelle traduction de « la Sonate à Kreutzer »

Paris, le 20 mai 1922.

Mon cher directeur et ami,

En réponse à un écho paru au *Mercure de France* dans la livraison du 15 avril touchant la traduction de *La Sonate à Kreutzer* faite par M. Halpérine-Kaminsky, celui-ci publie, dans le dernier numéro de votre Revue, une longue lettre dans laquelle il me prend violemment à partie. Il m'accuse de concurrence déloyale, de truquage de texte, de calomnie à son égard, en un mot de méfaits de toute sorte. Et tout cela, parce qu'on a osé dire, dans l'écho précité, qu'en racontant ce qui n'est pas vrai, M. Halpérine-Kaminsky « se trompe lourdement ou trompe ses lecteurs ». Avant de répondre aux griefs invoqués contre moi par M. H.-K., je voudrais m'entendre avec lui sur le sens et la valeur des mots. Quand on dit quelque chose qui ne correspond pas à la réalité, quand on affirme un fait contraire à la vérité on ment sciemment ou on se trompe de bonne foi. Il me semble que sur ce point il ne peut exister deux opinions, et tout le monde, M. H.-K. y compris, sera d'accord en cela. Ceci posé, examinons sa lettre publiée dans le *Mercure de France* du 15 mai.

En parlant de l'écho paru au *Mercure de France* du 15 avril, M. H.-K. dit :

On y allègue que cette traduction (c.-à.-d. la sienne) n'est pas faite d'après la troisième et dernière version du texte russe...

Non, pas du tout. Si M. H.-K. avait dit que la traduction était faite d'après la troisième, quatrième ou n'importe quelle version russe de *La Sonate à Kreutzer*, personne n'aurait rien dit, et cette polémique n'aurait pas eu lieu. Mais, dans sa préface à l'édition Plon, M. H.-K. affirmait tout autre chose ; il y disait notamment :

La nouvelle traduction que nous donnons de l'un des chefs-d'œuvre de Léon Tolstoï, *la Sonate à Kreutzer*, a été faite d'après la troisième et dernière version du texte russe, *ignorée jusqu'ici du public français et demeurée assez peu connue des Russes eux-mêmes*

Et plus loin il explique que cette version a bien été publiée dans l'édition des œuvres complètes du grand écrivain ; mais la censure veillait, elle fit saisir l'édition nouvelle, et très peu, parmi les vingt volumes, parvinrent au public.

Je dois, dit M. H.-K., à l'amabilité de la Comtesse Sophie Tolstoï, de posséder *l'un des rarissimes exemplaires* des vingt volumes qui aient échappé à la vigilance de la censure.

Ceci est net : donc M. H.-K. est un des heureux possesseurs du *rarissime exemplaire* des œuvres complètes de Tolstoï, qui contient un texte tout à fait nouveau de *La Sonate à Kreutzer*.

Or, après la mort de L. N. Tolstoï, deux éditions posthumes des œuvres complètes ont paru : l'une en 1911, l'autre en 1913 ; toutes les deux ont paru à Moscou, et ont été vendues à plusieurs dizaines de milliers d'exemplaires chacune.

En affirmant donc dans sa préface que l'édition a été supprimée par la censure et qu'il possède un des exemplaires *rarissimes*, M. H.-K. affirmait un fait qui est contraire à la vérité. Dans sa lettre au *Mercure de France*, M. H.-K. renonce à cette version d'un exemplaire *rarissime* et ne parle plus que d'une saisie « *d'une partie* de l'édition de 1911 ».

Dans ces deux éditions posthumes, vendues, comme nous avons dit tout à l'heure, à plusieurs dizaines de mille exemplaires, se trouve cette troisième version de *la Sonate à Kreutzer*, qui a été traduite par M. H.-K. et éditée chez Plon.

En affirmant que cette dernière version du texte russe est « assez peu connue des Russes eux-mêmes », M. H.-K. avançait encore un fait contraire à la vérité.

Voyons maintenant si, comme M. H.-K. l'affirme, cette version du texte russe est « ignorée jusqu'ici du public français » ? Pour le prouver, M. H.-K. cite deux passages, qui, selon lui, ne se trouvent que dans sa traduction.

Voici le premier passage, pris dans le chapitre XI de *La Sonate à Kreutzer*.

Prêcher la stérilité dans le mariage en vue d'augmenter le plaisir sensuel, c'est permis. Mais suggérer qu'il faille s'abstenir de l'enfantement au nom de la morale, bon Dieu, quelle clameur. *Parce qu'une dizaine d'êtres humains, ou deux d'entre eux seulement, voudraient cesser de se conduire en porcs, notre espèce courrait le risque de s'éteindre !*

Et dans sa lettre au *Mercure de France*, M. H.-K. dit : « Je prétends, moi, qu'elle (cette phrase) n'y figure nullement, même « un peu autrement traduite », c'est-à-dire qu'elle ne figure dans aucune traduction, parue antérieurement à celle de M. H.-K. :

Pourtant, il n'avait qu'à ouvrir, tome XXVII des œuvres complètes de L. N. Tolstoï dans ma traduction, parue en 1912 chez Stock, à la page 284, et il y aurait trouvé :

Prêcher l'abstinence de l'enfantement sous prétexte qu'il faut prendre le plus d'agrément possible, c'est permis ; mais oser dire qu'il faut s'abstenir de l'enfantement au nom de la morale, mes aïeux, quels cris ! *Le danger que le genre*

humain disparaisse parce que des hommes désirent ne plus être des cochons.

Il n'avait qu'à ouvrir *La Feuille Littéraire*, n° 109 (1) (tirée à 100.000 exemplaires) et à la deuxième page, 6e colonne en haut, chap. XI, il aurait lu :

Prêchez l'abstention de la procréation, afin que vous y ayez plus d'agrément, c'est permis ; mais osez un seul mot sur l'abstention au nom de la moralité, Seigneur Dieu, quels cris !.. *Le genre humain disparaîtrait de ce qu'une ou deux dizaines d'hommes pourraient cesser d'être des cochons.*

Bien entendu cette même phrase tout entière se trouve également dans ma traduction, parue récemment chez G. Crès dans la collection « Les Maîtres du Livre », page 56.

Voici pour le premier passage. Le deuxième, cité par M. H.-K. dans sa lettre, est plus important ; le voici :

« L'édition qui a servi à ma nouvelle traduction », dit M. H-K., contient, à la suite, tout un passage nouveau que je suis bien forcé de reproduire ici :

Quoi d'étonnant, dès lors, de voir la doctrine morale aboutir aux mêmes conclusions ?

Il se tut encore et prolongea cette fois le silence, tout en fumant sa cigarette, en tirant d'autres de son sac et les plaçant dans son porte-cigarettes fort usé.

— Je comprends votre idée, dis-je, *les Quakers* professent quelque chose de semblable.

— En effet, et ils ont bien raison. La passion sexuelle, si masquée qu'elle soit par la civilité, est un mal terrible contre lequel il faut lutter, et non l'encourager comme nous le faisons. Les paroles de l'Evangile : « Celui qui regarde une femme avec convoitise a déjà commis l'adultère », s'appliquent non seulement aux femmes des autres, mais encore et surtout à notre propre femme.

Après avoir cité ce passage, et ajouté un commentaire, sur lequel nous reviendrons tout à l'heure, M. H.-K. ajoute :

Quoi qu'il en soit, on ne retrouve pas plus ce passage de la phrase controversée dans aucune des traductions françaises, et sans doute en d'autres langues, publiées antérieurement à celle que je donne aujourd'hui ; elle ne saurait figurer davantage dans celle de la collection « Les Maître du Livre », tout récemment publiée...

Je n'ai pas pu vérifier les traductions en d'autres langues, mais pour la langue française, je prie M. H.-K. de se rapporter à « La Feuille Lit-

(1) M.H.-K. dit dans sa lettre que la traduction de *La Sonate à Kreutzer* parue dans la *Feuille Littéraire* est aussi de moi. Pourtant, à la première page, en caractères de deux centimètres de hauteur, figure la mention que la traduction est de *Olga Sidersky*. En affirmant donc que cette traduction est de moi, M. H.-K. a dit encore une contre-vérité.

téraire » et à ma traduction, parue dans la collection « Les Maîtres du Livre ».

Voici la fin du chapitre XI dans la traduction de Mlle Olga Sidersky :

Qu'y a-t-il donc d'étrange à ce qu'il en soit de même selon la doctrine morale?

Il se tut longtemps ensuite ; il finit de fumer sa cigarette, puis, en ayant tiré de nouvelles de son sac, il les rangea dans son vieil étui malpropre.

— Je comprends votre pensée, fis-je ; il y a quelque chose d'analogue dans ce qu'affirment *les Shakers*. — Oui, oui, et ils ont raison, répondit-il. La passion sexuelle, quoi qu'on fasse... etc.

Le même chapitre XI dans ma traduction, parue chez Crès, se termine ainsi :

Alors qu'y a-t-il là d'étrange que la doctrine morale s'accorde avec les précédentes ?

Il se tut longtemps, acheva sa cigarette, en prit d'autres dans son sac, et les rangea dans un vieil étui sale.

— Je comprends votre pensée, dis-je. *Les Shakers* affirment quelque chose de semblable.

— Oui, oui, et ils ont raison. La passion sexuelle .. etc.

Alors, je demande à M. H.-K. si, en affirmant, avec un aplomb magnifique, que cette phrase ne se trouve dans aucune traduction, parue avant la sienne, ni dans ma traduction dans la collection « Les Maîtres du Livre », il a dit la vérité ? Je demande si, en affirmant, dans sa préface, que cette troisième version n'était pas connue du public français, avant que lui ne la fasse connaître, il a dit la vérité ? Et si l'on n'a pas le droit de dire « qu'il se trompe lourdement ou trompe ses lecteurs » ?

Nous avons dit que M. H.-K. accompagne cette citation d'un commentaire, qui est tout un poème, le voici :

Il est facile d'apercevoir la raison de cette addition : en rappelant qu'un nombreux groupement d'hommes, la Secte des Quakers, si répandue en Angleterre et en Amérique, partage les idées exposées dans la *Sonate à Kreutzer*, Tolstoï signifie à ses critiques que sa thèse n'a pas un caractère aussi insolite qu'ils s'évertuent à le faire croire.

M. H.-K. ne comprend pas qu'en faisant dire, *dans sa traduction*, à Tolstoï que les *Quakers* professent quelque chose de semblable, c'est-à-dire qu'ils prêchent l'abstinence dans les rapports sexuels et le célibat, il lui attribue tout simplement une ânerie, que le génial écrivain n'a jamais pu ni penser, ni écrire. Et en commentant ce passage, comme il le fait, M. H.-K. montre une ignorance crasse.

Chez Tolstoï il n'y a pas les *Quakers* (*Kvakery* en russe) ; mais

Shekery (en russe). M. H.-K. a pensé sans doute que c'était là une faute d'impression, puisqu'il ignorait ce mot russe, *Shekery*. Il s'agit de *Shakers*, d'une autre secte de l'Amérique du Nord, très peu nombreuse (on en compte de 5 à 6.000 âmes en tout), et dont la base de doctrine est *le célibat*. Les Quakers partagent, en effet, beaucoup des idées de Tolstoï, surtout celles concernant le service militaire ; mais nous pouvons assurer à M. H.-K. qu'ils ne partagent pas du tout les idées exprimées par Tolstoï dans la *Sonate à Kreutzer*. Les Quakers ont presque toujours beaucoup d'enfants, et plus il y a d'enfants dans une famille, plus elle est respectée.

Je vous demande pardon, cher ami, pour la longueur inusitée de ma réponse ; encore quelques mots et elle est finie.

M. H.-K. dit dans sa lettre qu'en critiquant ses traductions j'ai recours à des moyens « de concurrence foraine ». Non, monsieur, il n'y a là aucune concurrence, foraine ou non. Chacun a le droit de traduire, même mal, s'il ne connaît pas suffisamment la langue. Mais ce qu'on n'a pas le droit de faire, c'est de publier sur la couverture d'une traduction de *Résurrection* : « Edition définitive, revisée par l'auteur », quand cette traduction n'est que le démarquage d'une traduction antérieure de M. Téodor de Wyzewa, ce qui a été abondamment démontré il y a dix ans au *Mercure de France* et jamais démenti par M. H.-K.

Ce qu'on n'a pas le droit de faire, c'est de prendre le roman *inachevé* de Dostoïevsky qui s'appelle Niétochka Nezwanova, d'en extraire six chapitres et d'en faire un volume intitulé : *Les Etapes de la folie* ; de faire avec les autres chapitres un deuxième volume, l'intituler : *Ame d'enfant* et inventer la fin. Et faire passer ces truquages pour les œuvres authentiques de Dostoïevsky !

Cela montre peut-être des dispositions remarquables pour... le commerce forain par exemple, mais cela n'a rien de commun avec la littérature.

Cordialement vôtre.

W. BIENSTOCK.

§

Le théâtre de Tourguéniev.

Paris, 17 mai 1922.

Monsieur le Directeur,

A la suite d'une lettre de M. Fernand Roches, M. J.-W. Bienstock a rectifié l'erreur qu'il avait commise en avançant que « tout le théâtre de Tourguéniev est traduit en français », mais je suis très étonné que sa rectification s'accompagne de nouvelles erreurs. Traducteur du *Théâtre* de Tourguéniev, dont M. Bienstock a cru devoir critiquer l'édition française avant même qu'elle ait paru, je me vois obligé de relever ces erreurs qui sont de nature à tromper le public et à nuire à une entreprise toute littéraire.

Il est inexact que seules les trois pièces de Tourguéniev citées par notre collaborateur aient été jouées sur les scènes russes. En dehors de ces trois œuvres, quatre autres pièces au moins, *Un déjeuner chez le Maréchal de la Noblesse, Un soir à Sorrente, Trop tirée la corde casse, La Provinciale*, ont été jouées dans les anciens théâtres impériaux de Pétersbourg et de Moscou ou dans les grands théâtres de Russie. Elles formaient d'ailleurs, comme tout le répertoire de Tourguéniev, un sujet constant d'études à l'Ecole des Théâtres impériaux (Conservatoire), et les élèves y puisaient leurs scènes de concours aussi volontiers que dans Gogol et Ostrovski.

Le Déjeuner chez le Maréchal est un des chefs-d'œuvre les plus classiques des théâtres impériaux. Il y a été *remonté* au moins trois fois et les moindres rôles y étaient fréquemment tenus par les acteurs les plus en vue. M. Bienstock à la... connaissance (?) de qui cette pièce n'a jamais été jouée (!) pourra voir incessamment dans le premier volume de nos traductions une reproduction de la mise en scène du *Déjeuner*, due au prince Chervachidzé. Le décorateur est actuellement à Paris, ainsi que plusieurs artistes des anciens théâtres impériaux; et le translateur connu des *Œuvres complètes* de Tolstoï aurait pu, semble-t-il, se renseigner auprès d'eux.

Ils lui auraient de même appris que *la Provinciale*, dont l'acteur Dalmatin jouait un des principaux rôles, fut promenée par lui dans toute la Russie.

Contrairement à ce qu'allègue M. Bienstock, *Un mois à la campagne* a été un des meilleurs succès du théâtre Artistique, non moins à Pétersbourg qu'à Moscou. Cette célèbre compagnie l'a joué plusieurs saisons. C'est à son initiative qu'est dû le revirement absolu dans le goût du public et dans l'esprit de la critique, survenu en Russie depuis une vingtaine d'années à propos du théâtre de Tourguéniev. M. Bienstock, qui s'est installé chez nous à peu près à cette époque-là (pensons-nous), trouvera peut-être des indications intéressantes sur ce point dans la courte *Introduction* de nos traductions.

Il convient d'ajouter qu'il n'est pas de pièces russes qui aient eu autant de vogue auprès du public mondain que les petites œuvres dramatiques de Tourguéniev. Ces esquisses étaient sans cesse jouées dans les salons et les sociétés d'amateurs. Nous croyons savoir que même les conditions sociales présentes n'ont pas empêché le théâtre de Tourguéniev de continuer à être joué en Russie.

Veuillez agréer, etc.

DENIS ROCHE.

§

Isabelle Rimbaud au cimetière de Charleville. — Isabelle Rimbaud voulait être inhumée auprès de son frère dans le caveau de

la famille, à Charleville, ce qui ne put être accompli quand elle mourut en 1917. M. Paterne Berrichon vient de réaliser le vœu de sa femme. C'est le 15 mai, à une heure de l'après-midi, qu'a eu lieu, à l'église de Charleville, le service funèbre, suivi de la descente du corps dans le caveau. Voici donc réunis l'auteur de tant de pages significatives sur Arthur Rimbaud et d'un des meilleurs livres nés de la guerre publié ici même avant de paraître en volume : *Dans les Remous de la Bataille*, et le grand poète que fut son frère. Nous attendons une autre cérémonie, celle de l'inauguration d'un nouveau buste d'Arthur Rimbaud, en remplacement de celui qui fut détruit par les Allemands.

§

La « Casa Bonaparte » à Ajaccio. — Elle est très simple, cette demeure, qui s'élève à quelques mètres du port. « Avec ses volets verts — écrivait le *Journal d'Yverdon* du 16 mai 1911, — sa façade jaunâtre, son toit vieillot, elle est semblable aux maisons voisines, mais une plaque indique que là est venu au monde, le 15 août 1769, celui qui devait être Napoléon Ier. L'intérieur est triste et délabré . La chambre la mieux conservée est celle où Napoléon, alors jeune officier, habitait quand il venait passer ses congés dans sa famille. Elle est meublée modestement de quelques chaises et d'un canapé aux étoffes mangées par les mites, d'une sorte de bahut dont la couverture de marbre est fendillée en maints endroits, enfin d'une vulgaire pendule, placée sous un globe de verre. » Telle était alors la piété de la Montijo, cette richissime Espagnole, à l'endroit du berceau de l'Aigle. Car c'est là qu'on conserve la fameuse chaise à porteur qui, — au triple témoignage de MM. Colonna de Cesari Rocca (dans *Le Nid de l'Aigle*) p. 109, Marcaggi (dans *Le Souvenir de Napoléon à Ajaccio*) et Frédéric Masson, qui, plus catégorique, nie jusqu'à la réalité de la « Casa Bonaparte » dans son *Napoléon Inconnu*, écrivant qu'il est inutile de chercher à Ajaccio la maison et la chambre où naquit Napoléon ! — n'a jamais servi à l'usage qu'on lui attribue, encore que l'*Echo de Paris* du 27 février 1911 n'hésitât pas à proclamer bien haut qu'elle « servit à transporter de la cathédrale à la maison Laetitia Ramolino, femme de Charles Bonaparte, prise subitement des douleurs de l'enfantement de celui qui devait être l Empereur... » et que les touristes en aient emporté tant de morceaux qu'elle n'est plus qu'une ombre de chaise ! Mais enfin les Corses tiennent à leur « Casa Bonaparte », en dépit des historiens... et de leurs histoires.

Dès lors, il est instructif de constater que les Napoléonides se refusent à débourser les quelques billets de banque nécessaires pour remettre cette relique de la légende en état. En 1911, la Princesse Ney de la Moskowa, née Bonaparte, entend à Ajaccio les doléances du concierge et promet de « faire le nécessaire » auprès de la propriétaire, « S. M.

l'Impératrice Eugénie ».Le bruit court, alors, que la Montijo a l'intention d'installer dans la maison natale de Napoléon Ier un Musée consacré à la mémoire de l'Empereur (1). Blague que tout cela ! La Montijo est morte et la Maison Bonaparte passe au Prince Victor, qui se montre tout aussi difficile à émouvoir

Nous sommes en 1920. La mairie d'Ajaccio envoie à ce Prétendant un rapport en forme de l'architecte municipal, constatant que l'immeuble menace ruine. Son Altesse Impériale s'en tire en faisant répondre que « la liquidation de l'héritage de S. M. l Impératrice Eugénie n'étant pas terminée, il ne pouvait être tenu compte des suggestions du maire ». Cette même année, comme par miracle, l Etat français s'avise de classer parmi nos monuments historiques le fameux « sanctuaire ». Mais, comme par miracle aussi, ce même Etat français n'a point encore pris possession, à l'heure qu'il est, de cette masure, ce qui lui permet d'en éviter la réparation à ses frais !

Le journal que dirige le député corse C. Caitucoli, *La Jeune Corse*, ayant signalé récemment les dangers qui menaçaient la « Maison », a tout juste obtenu l'enlèvement du matériel d'échafaudage qui garnissait ses caves, ce qui n'empêche pas — écrit-il dans son numéro des 24-25 avril derniers — que la construction reste menacée dans sa solidité. « *La Maison n'est pas sur voûtes... Elle est toujours menacée par l'eau qui s'infiltre par les parties supérieures. Cette Maison est une relique essentielle pour la Ville, pour la Corse et pour le monde entier.* » — Il est évident que notre Commission des Monuments Historiques ne peut pas montrer un grand enthousiasme pour une pseudo-demeure des Bonaparte, comme le rappelait encore l'autre jour M. Charles Chassé, à la page 524 du numéro du 30 décembre 1921 de la *Revue de la Semaine*. La France a d'autres ruines à réparer que celles d'une bicoque que M. Masson lui-même déclare apocryphe. Et le Prince Victor a hérité d'assez de millions de la Montijo pour y aller, si ça lui dit, de quelques *quattrini*..... Allons, Altesse, ne vous faites donc point tant tirer l'oreille et hâtez-vous un peu de sauver la « Maison », qui menace ruine ! — C. P.

§

La population algérienne.

Alger, le 19 avril 1922.

Monsieur le Directeur,

Dans son article « La province d'Algérie », paru dans le *Mercure* du 1er avril, M. Yvon Evenou-Norvès dit qu'en Algérie « Italiens, Espagnols et Maltais se groupent en leurs quartiers, de même que musulmans d'une part et Juifs de l'autre continuent leur vie indépendante dans la cité ».

Si cela est vrai des Arabes et des Juifs, qui vivent, en effet, parallèle-

(1) Voir la *Revue Napoléonienne* du Baron A. Lumbroso, numéro de juillet-octobre 1911, p. 92.

ment à nous, sans assimilation ni fusion à envisager de longtemps, il n'en est pas de même des Espagnols, Italiens et Maltais, dont les mariages avec des Français ou des Françaises sont de plus en plus nombreux.

En relevant la nationalité d'origine des personnes qui se sont mariées, depuis 1917, à la mairie d'Alger d'une part et à celle d'Oran (où la proportion des étrangers est plus considérable) d'autre part, j'ai fait les constatations suivantes qui portent sur 1.000 mariages pour chacune de ces deux villes :

	Alger	Oran
Mariages entre Français	332,9	179,8
— étrangers	260,1	485,1
— Français et étrangers	252,9	132,1
— Juifs	110,6	170,0
— Juifs et Français	19,9	12,2
— Juifs et étrangers	17,7	11,8
— Français et Arabes	6,5	5,0
— étrangers et Arabes	5,4	4,0
— Juifs et Arabes	0,0	0.0
Totaux	1000,0	1000,0

Ces chiffres doivent être accompagnés de quelques remarques :

1° L'expression « étrangers » peut être considérée comme s'appliquant presque exclusivement à des Espagnols, Italiens et Maltais qui forment ici une énorme majorité par rapport aux autres ressortissants ; ces derniers, d'ailleurs, se marient surtout chez leurs consuls et leurs noms ne figurent pas à l'état-civil français quand ils n'épousent pas une Française.

2° Cette même rubrique comprend non seulement des étrangers non naturalisés, mais encore des étrangers d'origine, c'est-à-dire des néo-Français ou des enfants nés de mariages d'étrangers ou de néo-français avec des françaises, en un mot tous les conjoints portant un nom espagnol, italien ou maltais.

3° Dans les mariages entre Français et étrangers on constate que les Français épousent plus facilement des étrangères que les étrangers des Françaises (*Alger* : 145,1 °/₀₀ maris français avec femme étrangère pour 107,8 °/₀₀ maris étrangers avec femme française ; *Oran* : 74 °/₀₀ maris français pour 58,1 °/₀₀ maris étrangers).

4° Il serait intéressant de faire faire la même statistique dans les communes rurales, notamment dans le département d'Oran où l'Espagnol s'est fixé à la terre et, comme le Français du Canada, conserve sa nationalité plus facilement que dans les villes. Je ne serais pas étonné d'apprendre qu'à Perrégaux, Relizane, Saint-Denis-du-Sig, Saïda et Rio-Salado, notamment, les mariages d'étrangers avec des Français sont

proportionnellement moins nombreux qu'à Oran et surtout qu'à Alger.

Veuillez agréer, etc.

F. C.

§

L'Ile de Robinson Crusoë. — 1° La thèse de M. A. Hyatt Verril a été soutenue déjà par Clifford Howard [*The Bookman*, juillet 1914]. A Tobago on a découvert dans la grotte décrite par Robinson le squelette d'un bouc que Robinson raconte avoir enterré en cet endroit. Cette relique fut exposée à l'Exposition Universelle de Chicago en 1893.

2° Elisée Reclus, *Amérique du Sud*, I, p. 72 : C'est un naufragé jeté dans cette île (Tobago) qui fournit à De Foë les principaux éléments de l'histoire de Robinson Crusoë. — D[r]. E. B.

§

Encore une accusation de plagiat. — C'est une histoire que le *Correspondant* a déjà signalée prudemment il y a quelques années. Mais la *Revue des Cours et Conférences* y revient, insiste... Lamartine se serait servi, pour écrire *Graziella* (1849), d'un roman publié en 1810 par le Comte Forbin sous le titre : *Charles Barimore*. Voici, d'après la *Revue des Cours et Conférences*, l'intrigue de ce roman :

> Le héros, un jeune Anglais, vient en Italie se distraire d'un chagrin ; à peine est-il à Naples qu'il sent l'influence engourdissante du climat... Mais c'est là, pour nous, une note déjà connue, et la coïncidence mérite d'être relevée. Charles Barimore rencontre bientôt une jeune beauté de l'île de Proidia... C'est curieux. Il a vite fait de s'éprendre d'elle, il se rapproche de sa famille ; le matin, la Procitane, Nisieda, vient timidement lui apporter du lait, des coquillages et du pain noir... C'est vraiment très curieux. Mais des obstacles se dressent devant cet amour naissant. Nisieda s'est promise à un couvent ; de là, grande mélancolie, maladie de l'héroïne, et maladie du héros, semblable, elle aussi, à une certaine maladie que nous n'avons pas oubliée. La crise se dénoue, les obstacles sont levés, les deux amants se rapprochent et s'aiment.

Notons tout d'abord que cette analyse n'est pas très fidèle. En se reportant à la première édition (in-8, Paris, Renaud, 1810) ou à la quatrième (2 vol. in-12, Paris, Masson, 1823) de *Charles Barimore, roman sentimental*, par le Comte Louis-Nicolas-Philippe-Auguste de Forbin (Directeur général des musées de France, né à La Roque, en 1779), on constate que si Barimore finit en effet par épouser Nisieda (ce qui ne ressemble guère à l'idylle vécue par Lamartine avec une jeune cigarière en 1812), leur félicité est de courte durée. Nisieda devient jalouse, puis mystique. Elle se retire dans un couvent sans qu'il soit possible à son époux de découvrir le lieu de sa retraite. Désespéré, Barimore s'embarque pour les Indes et fait naufrage sur les côtes de Bornéo.

Il faut vraiment beaucoup de bonne volonté pour trouver que cette histoire ressemble, même de loin, à *Graziella*. — L. DX.

§

Quelques auberges célèbres. — En lisant la note « Quelques auberges célèbres » (p. 570 du *Mercure* du 15 avril), on aurait, ce me semble, l'idée que M. Pickwick a réellement existé, mais les lecteurs de Dickens savent bien qu'il n'en est rien. Donc il est plus qu'oiseux de parler des chambres occupées par MM. Pickwick, Tupman et Winkle respectivement. Ce n'est pas, bien entendu, la faute de votre correspondant, mais plutôt celle du propriétaire de la « Bull Inn » à Rochester, auberge qui existait à l'époque de la publication des *Pickwick Papers* et qui existe encore aujourd'hui. Parler de cette auberge, c'est fort bien ; c'est un édifice réel qui figure dans le roman cité ; dire, cependant, que tels ou tels personnages fictifs y sont descendus, c'est un peu fort.

Il en est de même de l'auberge de l'Ange (*The Angel Inn*) à Bury St-Edmunds, où, d'après la légende, on vous montre le service à découper dont se servait M. Pickwick lors de sa visite à cette hôtellerie. Ces détails absurdes sont peut-être inventés pour faire rire, pourtant il y a toujours le risque que les personnes qui ne font qu'entendre parler de Dickens les prennent au sérieux.

Dans le même ordre d'idées, on parle de l'église où s'est mariée *Little Dorrit*, comme si c'était un personnage réel, au lieu d'identifier l'église comme étant celle où Dickens dans son roman place le mariage de la Petite Dorrit. Suis-je trop méticuleux ? Je ne le crois pas.

A propos de Dickens il y a pis encore. Feu M. Francisque Sarcey dans *le Mot et la Chose* (pp. 66-71), sous la rubrique « Bien-être — Confort », fait allusion à M. Pickwick et à son fidèle serviteur Samuel Weller ; et ici, c'est le cas de le dire, la phrase *traduttore, traditore* est de mise : on peut facilement vérifier la justesse des remarques suivantes avec le texte original ou une bonne traduction des *Pickwick Papers*.

« Il [Pickwick] descendit à l'auberge du *Hareng couronné.* » Il n'y a aucune auberge ni dans les *Pickwick Papers*, ni ailleurs dans l'œuvre de Dickens, que je sache, dont le nom ressemble en aucune façon à celui-là.

Ensuite M. Sarcey raconte la préparation d'un grog par le fidèle serviteur Samuel, un incident qui paraît être une pure invention de la part du narrateur. Notons qu'un peu plus haut il dit que « l'admirable roman » de Dickens « n'a d'autre tort, à nos yeux, que d'être écrit en anglais ». Il paraîtrait que M. Sarcey ne comprenait pas l'anglais et n'avait même pas une bonne traduction française des *Pickwick Papers* à sa portée.

— De bon grog ! lui dit Samuel d'une voix attendrie, de bon grog !
— Oui, mon ami, de bon grog ! répéta M. Pickwick.

— Alors, ça va bien, comme disait ce chaudronnier qui coupa la tête à son petit pour l'empêcher de loucher.

L'original — et c'est la seule phrase qui soit à peu près identifiable, tout en étant dans une scène entièrement différente (ch. XXVIII) — dit : *There now, we look compact and comfortable, as the father said ven he cut his little boy's head off to cure him o'squintin'.* Remarquez que c'est seulement un père — on ne parle pas de son métier — et c'est afin de *guérir* le petit de loucher et non de l'*empêcher* de loucher. Ce dernier point n'a pas beaucoup d'importance.

Ensuite M. Sarcey met des paroles dans la bouche de Sam Weller qui étonnerait beaucoup M. Dickens, son créateur.

« L'Anglais est le premier peuple du monde. » Jamais Dickens n'a écrit une telle fanfaronnade.

Plus loin, Sam dit :

J'ai connu un cocher français, sauf votre respect, monsieur. Ce gaillard-là buvait un verre de brandy sur le pouce, pas plus gêné que ça, monsieur. Il était trempé de pluie et rendu de fatigue, il n'en était pas moins gai, et chantait comme un pinson.

Cela fait peut-être rire, mais cela ne se trouve point dans les *Pickwick Papers*.

Finalement :

On a toujours faim quand le dîner est bon, dit solennellement M. Pickwick. Mieux vaut, pour bien dîner, un bon dîner qu'un bon appétit. Mais on a toujours faim quand le dîner est bon, dit-il.

C'est spirituel peut-être, tout en n'étant pas trop logique, mais ce n'est pas ce qu'a écrit Dickens. A quoi pensait M. Sarcey en attribuant ces paroles et à Pickwick et à Sam Weller? — EDWARD LATHAM.

§

Sur une nouvelle interprétation de la Tour Magne. — Sous ce titre, nous avons communiqué aux lecteurs de ces *Echos* l'explication nouvelle tentée par le Commandant Espérandieu (1) de la destination de cette toujours énigmatique Tour Magne nîmoise. A l'occasion d'un récent voyage à Nîmes, nous avons de nouveau médité sur cette auguste relique du passé et l'antique hypothèse qui voyait en elle un phare, tout en faisant partie de l'enceinte romaine de la cité, est revenue avec une vivacité particulière à notre souvenir. Les esprits curieux et possédant la matière antique seront-ils de notre avis touchant l'analogie frappante de cette Tour avec le Phare d'Alexandrie ? Qu'ils voient

(1) Corrigeons à ce propos deux errata de cet *écho*. L'un de nous fait dire que M. Espérandieu est l'éditeur des « inscriptions » au lieu « des bas-reliefs » de la Gaule romaine et l'autre, à la ligne 39 de la page 570, dénature le verbe « commet » en l'adverbe « comment », ce qui rend notre phrase inintelligible. (Voir le *Mercure* du 1er mars 1922, pp. 570-571.)

donc avant de répondre les garants suivants: *Hist. August.-Pius*, VIII, 2; *Description de l'Egypte*, t. V, pp. 222-229 et l'appendice; A. Léger, *Les Travaux Publics chez les Romains* (1875), p. 502; Duruy, *Histoire des Romains*, éd. illustrée, t. V, p. 90; Donaldson, *Achitectura Numismatica* (London, 1859), médaille reproduite au n° 92, voir aussi page 345, et, enfin, Lacour-Gayet, *Antonin le Pieux*, pp. 165-166. Ces références n'avaient, croyons-nous, point encore été données. D'autre part, voici une preuve, à notre avis frappante, que la Tour Magne a été construite pour les murs de l'enceinte romaine de Nîmes. Elle est, en effet, érigée sur *le penchant* du coteau et la raison de cette particularité, qu'on ne semble pas avoir encore observée, c'est, indépendamment de l'existence préalable de la Tour gauloise en pierres sèches utilisée par les architectes romains comme armature de cet édifice, selon une hypothèse généralement admise — que le mur romain occupait la crête et que, la Tour étant en dedans de ce mur, on a eu soin de la mettre au fond d'un angle rentrant de la muraille, pour la défendre mieux. Il est, d'ailleurs, probable qu'il existait, dans l'espace sud et ouest de la Tour, une enceinte spéciale, dont la destination reste énigmatique. On n'a peut-être pas assez remarqué, en effet, que les arceaux de la rampe de l'escalier extérieur d'accès étant fermés par un mur au levant, il y avait devant la Tour, le long de cette rampe et d'une portion de la Tour elle-même, une suite de niches, qui devaient posséder une destination spéciale, car elles n'existent que dans cet espace restreint. Voir à ce sujet les articles *Arcus* et *Asinus* dans Saglio. Un dernier détail enfin. Dès le V^e^ siècle, la Tour Magne était appelée « *Castel-Viel* », comme en fait foi une pièce cotée, aux *Archives* du Gard, *H. 676*. On pourra voir encore les articles : *Septizonium* du Dict. de Rich et *Castellum* dans Saglio. — C. P.

§

Descendants ou homonymes. — Nous avons signalé l'existence, 138, boulevard de Clichy, de M^me^ Flaubert (*Conseils*, de 2 h. à 6 h., English Spoken). Notre confrère Paul Lombard (*L'homme libre*) donne à ce sujet des renseignements complémentaires qui ne sont pas sans intérêt.

Paul Lombard, accompagné de A. t'Serstevens, a sonné un jour, avant la guerre, à la porte de M^me^ Flaubert. Et voici ce qu'il apprit :

Elle nous a reçu, si j'ose dire, entre sa porte et son paillasson, laissant filtrer un filet de voix pour nous déclarer : 1° qu'elle ne recevait que sur rendez-vous ; 2° qu'elle ne recevait que les femmes ; 3° qu'elle ne recevait que les personnes ayant déposé au préalable une provision ; 4° que l'auteur de *Madame Bovary* lui était inconnu et, renseignement dont elle tenait à souligner le caractère philanthropique, qu'elle ne répondait jamais aux questions imbéciles...

§

Les Vandales à Saint-Sulpice. — Les amateurs de souvenirs qui s'égaraient dans l'ancien séminaire de Saint-Sulpice, recherchaient sous les préaux, ou bien autour du bassin muet et vide, l'ombre de Renan, pouvaient encore, l'an passé, retrouver dans la chapelle un objet qui a dû attirer longuement le regard du célèbre séminariste. Par des couloirs déserts et mélancoliques on arrivait à une porte étroite. On ouvrait, et l'on tombait dans une volière caquetante de dactylos, comptables, etc..., rappelées souvent à l'ordre par des inspecteurs fiers de leur rôle. On était pris pour un commerçant en retard dans ses paiements de taxe et qui venait faire amende honorable auprès de l'Aréopage de ces Messieurs. Devant cinquante paires d'yeux polychromes, il était permis de trouver le spectacle attristant, pittoresque, ou cocasse, — et puis de relire la page de Renan :

... De toute l'ancienne maison il ne reste plus qu'un tableau de Lebrun représentant la Pentecôte d'une façon qui étonnerait l'auteur des « Actes des Apôtres ». La Vierge y est au centre et reçoit pour son compte tout l'effluve du Saint-Esprit, qui, d'elle, se répand sur les apôtres. Sauvé à la Révolution, puis compris dans la galerie du cardinal Fesch, ce tableau a été racheté par la Compagnie de Saint-Sulpice ; il orne aujourd'hui la chapelle du séminaire.

(Je ne garantis pas l'intégralité du texte, n'ayant pas *les Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse* sous la main).

Depuis quelques mois, ce pèlerinage n'est plus possible. M. Barbé, officier supérieur du génie, directeur des travaux que le ministère des Finances a fait entreprendre dans le vieux séminaire, a, de sa propre autorité et pour je ne sais quelle raison, couvert d'un affreux et sale badigeon le pauvre tableau de Lebrun. Ce tableau, tenant tout le panneau du chœur, a nécessité de grands frais pour l'aménagement d'un échafaudage adéquat, et l'achat de la peinture.

« Mais, dira sans doute M. Barbé, on pourra, quand on le voudra, faire sauter le badigeon, très superficiel, à peine collé sur la toile. » — Est-ce bien sûr ? Et puis, il n'en est pas moins honteux qu'un fonctionnaire emploie des crédits à des actes de vandalisme, et que ses confrères ne crient pas : au secours ! devant une telle démence, cent fois plus dangereuse que celle de l'ineffable Letondu.

On reprochait leur ignorance aux moines qui percèrent jadis une porte dans « la Cène » de Vinci. — Pauvre tableau ! sort misérable ! La révolution l'avait épargné. Mais dans notre siècle « éclairé » veillait le Père Ubu. Et il ne règne pas qu'en Pologne ! — HENRY DUCLOS.

§

Les lunettes bleues du général Boulanger.

15 mai 1922.

Monsieur le Directeur,

Page 220 du nº 574, « Les Journaux », votre collaborateur, dans une

note de bas de page, dit : « Paul Bourget doit faire allusion à la mort *morale* du Général, enfui à Jersey, etc., etc. » Non, M. Paul Bourget fait allusion au réel déguisement, avec *lunettes bleues*, de Boulanger, qui tout général qu'il était, ne pouvait, sans permission, quitter son commandement. Or il le fit et un employé de chemin de fer le signala. Par un privilège de mon âge, je me souviens du fait comme s'il s'était passé hier.

Dr HENRY LABONNE.

§

Ah !.. Plaisez-moi... — Le dernier numéro de la *Bibliographie de la France* annonce que M. René Boylesve, de l'Académie Française, publie sous ce titre : *Ah !.. plaisez-moi*, un nouvel ouvrage. Est-ce une réplique au « dialogue moral » paru, il y a plusieurs années, dans la collection des *Marges* sous le titre *Ah !... que vous me plaisez...* et qui avait pour auteur M. Pierre Lièvre ?

§

« Pipe-en-bois » sous la Commune. — Evoquant, dans le *Temps*, la silhouette bizarre et fantasque de Georges Cavalier, dit Pipe-en-bois, M. Georges Montorgueil s'est efforcé de reviser la légende de ce personnage qui passe, à tort ou à raison, pour avoir été l'organisateur du scandale qui provoqua, le 5 décembre 1865, la chute d'*Henriette Maréchal*, la pièce des frères Goncourt, au Théâtre-Français. Au fond, dit M. Montorgueil, « Pipe-en-bois est un sacrifié mélancolique ». En un mot, ce prétendu bohème fut très probablement un bourgeois qui ne réussit point à se caser.

C'est bien ainsi qu'il apparaît à la lumière des débats du 3e conseil de guerre siégeant à Versailles après la Commune, débats dont nous refeuilletions le compte rendu sténographique après avoir lu l'article du *Temps*.

Cavalier, dit « Pipe-en-bois », bohème fatigué de son état, avait enfin réussi à décrocher un poste officiel, celui de « directeur en chef des voies et promenades publiques ». Malheureusement sa nomination portait la date du 7 avril 1871, c'est-à-dire qu'elle émanait du gouvernement insurrectionnel. D'où la mise en jugement dudit Cavalier pour usurpation de fonctions, participation à un attentat, édification de barricades, etc.

Au cours de l'interrogatoire, Pipe-en-bois s'évertua à démontrer que ces fonctions étaient essentiellement municipales et n'avaient aucun caractère politique. « Je ne m'occupais pas seulement, dit-il, des jardins, squares et promenades publiques, mais encore du balayage des rues de Paris, question qui intéressait au plus haut degré la salubrité publique. »

Lui reprochait-on d'avoir tenté d'obtenir un plan des barricades ? Il répondait :

« C'était pour démolir les petites barricades élevées dans tous les quartiers de Paris le 18 mars et les jours suivants. Ces barricades gênaient beaucoup la circulation et étaient un obstacle au service du balayage ! »

Les témoins, parmi lesquels M. Alphand, furent assez favorables à l'accusé.

Sans doute, « Pipe-en-bois » avait fait des perquisitions. Mais un témoin (M. Burcien, ingénieur) reconnut que pas un sou ne lui avait été dérobé dans le tiroir, ne fermant pas à clef, où il plaçait son argent. Bien sûr « Pipe-en-bois » avait consulté M. Geoffroy, chef d'atelier, sur le mode d'échafaudage qu'il faudrait employer pour renverser la Colonne Vendôme. Mais ce M. Geoffroy vint dire :

« Nous causions du décret de la Commune qui ordonnait le renversement de la Colonne. Cavalier en paraissait fort affligé, non seulement au point de vue politique, mais encore parce qu'il craignait que l'énorme masse, en tombant, n'amenât un ébranlement qui aurait pu avoir des conséquences désastreuses. Il me proposa alors de construire un échafaudage qui masquerait la Colonne, car, disait-il, la Commune croirait qu'on exécute le décret et finirait par l'oublier. Je dressai un devis et le lui présentai. Il s'élevait à 10.000 francs et, à cause de cela, ne fut pas adopté. »

Bref, Georges Cavalier échappa au poteau d'exécution. Il fut condamné à la déportation, puis gracié.

Aussi bien cette humoristique définition des barricades : « gêne pour la circulation et obstacle au service du balayage », ne justifiait-elle pas, à elle seule, toutes les mesures d'indulgence en faveur de son auteur ?

L. DX.

§

Une protestation de M. N. Jorga.

Monsieur,

Vous avez publié dans votre dernier numéro une étude sur la littérature roumaine, dans laquelle l'auteur me fait l'honneur de présenter au public français ma modeste activité comme directeur de la revue *Le Semeur*. D'après votre informateur je serais un fameux xénophobe incapable d'apprécier tout ce qui n'est pas paysan, et en plus un marchand de poncif.

Comme ces appréciations peuvent surprendre ceux qui me connaissent en France, au moins comme correspondant de l'Institut et comme directeur de l'école roumaine à Paris, je dois opposer une protestation formelle à ces accusations, dues à une évidente intention de mystifier.

Il est vrai seulement que j'ai affirmé et j'affirme la nécessité pour la littérature roumaine comme pour toute autre littérature de puiser en

première ligne à ces sources inépuisables qui sont la vie populaire et la tradition historique.

Si c'est un grand méfait de le croire, eh bien, je m'en déclare hautement coupable.

Si j'ai réussi ou non dans ma propagande, d'autres vous le diront. Je ne veux refuser à personne le plaisir de ses illusions pour lui opposer des réalités connues par quiconque s'intéresse à la Roumanie. Mais il se peut bien que tel de vos lecteurs se rappelle encore les comptes rendus, d'une parfaite probité, que publiait dans la même revue M. Montandon, et il sera sans doute un peu plus surpris que moi-même des jugements dus à un collaborateur occasionnel qui peut bien avoir ses motifs de ne pas agréer mon activité, mais pas aussi le droit de la falsifier.

Veuillez croire, etc.

N. JORGA.

§

A propos de Monticelli.

Marseille, le 10 mai 1922.

Monsieur le Directeur,

Dans le numéro du *Mercure de France* du 1er mai 1922, et à propos d'un don fait au Petit-Palais par M. Preyer, de La Haye, il est écrit sur Monticelli les lignes suivantes : « ... et où il semble qu'il ait voulu se consoler par un rêve de splendeur de la misère où l'incompréhension de ses contemporains le laissa végéter et mourir ». Vous avez été, ou, plus exactement, le rédacteur de l'article a été induit en erreur. Monticelli n'a jamais été dans la misère et est mort des suites d'une sorte d'accident, d'une maladie contractée alors que, cédant à la fatigue, il s'endormait sur le bord de la fenêtre de sa chambre, en s'efforçant de faire rendre à son pinceau la splendeur de la nuit étoilée du 24 mai 1886.

Je vous serais obligé de vouloir bien ordonner l'insertion de cette lettre rectificative dans le prochain numéro du *Mercure*, à la même place et en employant les mêmes caractères que ceux utilisés pour l'article rappelé ci-dessus, et dans cette attente, etc.

LOUIS MONTICELLI.

§

L'étymologie de « Cordon Bleu ». — M. Marcel Rouff fournissait dernièrement, dans un volume de *la France gastronomique*, l'étymologie suivante du nom de « Cordon Bleu », donné à une cuisinière habile :

Comme rien de ce qui est gastronomique n'est étranger à Paris, c'est de Paris encore qu'est venu aux nymphes provinciales des fourneaux le beau titre par lequel nous proclamons aujourd'hui leurs mérites : MM. de Souvré, d'Olonne, de Lavardin, de Mortemart et de Laval, tous « grand cordon de Saint-

Louis », formaient une société de gourmets fameux. On s'accoutuma à dire en pensant à la fois à leurs festins et à leur grade dans l'ordre royal : « C'est un repas de Cordon Bleu » ; puis : « C'est une cuisinière de cordon bleu » ; puis : « C'est un cordon bleu ».

Cette explication est séduisante, mais, comme la plupart des étymologies trop séduisantes, elle a le défaut de n'être pas exacte, pour la raison excellente que le ruban de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis était couleur « feu ».

Il est un ordre, par contre, dont le ruban était bleu, c'est l'ordre du Saint-Esprit, qu'Henri III créa le 31 décembre 1578 et le 1er janvier 1579 en l'honneur de son avènement au trône de France et de son élévation à la dignité de roi de Pologne qui, ayant eu lieu l'un et l'autre le jour de la Pentecôte, lui inspirèrent l'idée de donner le nom de Saint-Esprit à l'Ordre nouveau.

Il ne reste plus à M. Marcel Rouff, — s'il tient à son étymologie, — qu'à prouver que MM. de Souvré, d'Olonne, de Lavardin, de Mortemart et de Laval « tous grand cordon de Saint-Louis », étaient également « grand cordon du Saint-Esprit ».

§

Les Académiciens de 1940.

Mon cher Directeur,

Je vous serais reconnaissante de me dire si je fais erreur, mais il me semble que les hommes de lettres qui ont répondu à l'enquête des Treize n'ont pas respecté la condition d'âge imposée. Dans la longue liste que vous avez publiée (pages 858-859 du numéro du 1er mai) il ne serait sans doute pas difficile de trouver des personnes ayant dépassé la quarantaine.

Les gens de lettres n'ont aucun intérêt à se rajeunir, au contraire. Le sympathique auteur de *Chéri*, qui figure dans la liste Goncourt, avoue sans difficulté que son âge lui permettrait de siéger au Sénat, si les femmes y étaient éligibles.

R. D'AUNIS.

§

Errata. — Numéro du 15 mai, Echos, page 287 (Descendants ou homonymes), seizième ligne, lire : *Boulevard* de Clichy, et non avenue.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.

LA CHINE SOUVERAINE

Les parties contractantes s'engagent à respecter la souveraineté, l'indépendance et l'intégrité territoriale et administrative de la Chine.

Washington, le 6 février 1922.

L'immense empire de la Chine atteint en ce moment le tournant le plus critique de son histoire. Les optimistes nous déclarent que rien n'ayant eu le pouvoir, depuis cinq mille ans, de conduire le pays à la catastrophe, il sortira de cette fâcheuse impasse, comme il a déjà eu l'occasion de le faire si souvent, c'est-à-dire régénéré, fortifié, grandi. Pour moi, ce sont des mots, mais des mots dont je ne me permettrai pas de souligner la vanité sans étayer mon argumentation de faits précis, contrôlables, et que l'on ignore généralement en Occident, au moins dans la réalité de leur valeur. Depuis dix ans, — depuis la république,— une troupe de politiciens amateurs nous fait assister à la plus extravagante comédie qui ait été jouée sur la scène de l'Histoire Universelle. Ces histrions, au reste, ne font pas leurs frais, et non seulement les spectateurs indigènes, indifférents, ne se laissent pas détourner de leurs occupations journalières par des pantomimes douloureuses, mais l'étranger lui-même, lassé de ce lamentable spectacle, ne s'arrête plus à le considérer. Il se trouve cependant des spéculateurs

assez idéalistes, assez enthousiastes pour plaider dans nos pays une cause qui devrait être perdue d'avance, et pour engager à de singulières folies des nations trop ignorantes de lointains détails capitaux. Il faut que l'opinion publique soit mise en présence des faits ; il faut, puisqu'elle a perçu un son de cloche, qu'elle entende l'autre ; cela lui permettra de juger. Pour nous, nous nous portons partie civile aux débats, et nous soutenons les intérêts de ceux qui nous intéressent avant tout.

§

On a déjà dit ici que la république chinoise, née de la révolution de 1911, était une république sans parlement (1). Nous ne nous arrêterons pas à énumérer les conséquences de cet état de choses ; il nous suffira de signaler les principales : d'abord que le gouvernement, privé des indications que pourrait lui donner une représentation nationale, ne se maintient plus que par la vitesse acquise. La responsabilité des ministres ne s'établit plus devant le peuple, mais seulement devant le président de la république, de sorte qu'il n'est pas impossible d'admettre, si l'on avait au pouvoir un homme d'État comme Yuan Cheu-Kaï, que cette république devienne la pire des autocraties du monde.

D'autre part l'absence de Parlement n'autorise aucun travail législatif ; or, c'est précisément à l'instant où la Chine est privée d'une institution si précieuse qu'il lui faut promulguer d'urgence toute une série de codes nouveaux. Sans eux elle ne peut être justifiée à revendiquer pour elle le traitement qu'on accorde aux nations modernisées et l'on conçoit trop aisément qu'au pays des supplices chinois les Occidentaux aient estimé nécessaire et

(1) Bien qu'en réalité trois parlements prétendent incarner respectivement l'expression la plus pure de la volonté nationale. Nous verrons qu'en l'état actuel des choses, l'élection des députés à un nouveau parlement serait chose radicalement impossible, la grande moitié du territoire échappant à l'autorité du seul gouvernement légal : celui de Pékin.

convenable de prendre et de conserver pour leurs nationaux des dispositions préventives. Sans code nouveau, l'abolition des droits exterritoriaux qui figure au premier plan des préoccupations politiques célestes est radicalement inadmissible (1).

Enfin, et ce n'est pas à mon sens la chose la moins importante, sans Parlement le pouvoir de Pékin ne conserve aucune liaison avec les différentes régions d'un pays dont les dimensions sont formidables. C'est ce qui fait que depuis dix ans la politique chinoise n'a réalisé le « front unique » qu'aux yeux de l'étranger, qui justifie ainsi la présence des Légations qu'il entretient obstinément à Pékin ; présence parfaitement inutile en l'état des choses actuelles, si l'on fait abstraction des conventions diplomatiques, car ces Légations ne sachant à qui s'adresser sont hors d'état d'obtenir quoi que ce soit dans la revendication de leurs droits élémentaires (2).

Donc la république chinoise officielle n'a pas de Parlement ; il faut avouer que depuis trois ans elle n'a plus guère de ministres. C'est que c'est une singulière posture que d'être ministre en Chine : ou bien l'on accepte la charge dans l'espoir d'assurer sa situation personnelle par l'adjonction d'un titre honorifique, ou bien l'on s'essaie à refaire des finances personnelles éprouvées, par un passage de durée limitée dans le voisinage de l'assiette au beurre, ou bien l'on fait le sacrifice patriotique de sa tranquillité pour tirer le pays du marasme où il se trouve par un effort consciencieux et l'apport d'une indiscutable

(1) On trouvera des précisions et des détails sur cette question dans l'Enquête que j'ai publiée au n° 8 de la revue pékinoise « La Chine » (15 déc ,1921) page 595 et sq. On trouvera notamment dans les annexes les réponses qui m'ont été adressées de toutes les provinces de la Chine par des résidents européens, ou par des Chinois.

(2) Des incidents répétés viennent de démontrer l'impuissance diplomatique du gouvernement de Pékin : celui de Macao par exemple. Le Ministre des Affaires étrangères du Nord dut décliner toute compétence et engager le représentant du Portugal à traiter l'affaire directement avec le pouvoir de Canton. — Celui d'Amoy où le ministre de Grande-Bretagne dut s'adresser encore au gouvernement du Sud. — Celui de Yangtze où l'on dut faire intervenir des navires étrangers pour réprimer les fusillades saluant le passage des bateaux non chinois, etc., etc.

compétence ! Groupés par un Président du Conseil, agréés par le chef de l'Etat, les ministres entrent en fonctions sans que le peuple ait eu à donner son approbation, selon la formule constante dans les républiques normales, par l'adhésion de ses représentants. Il arrive alors que l'un quelconque de ces ministres n'ait pas l'heur de plaire soit à un groupement, soit à une majorité, et pour le lui montrer on organise des meetings de protestation, on dépêche des délégations près du Président de la République, les étudiants désertent leurs cours pour faire œuvre de citoyens, et les innombrables feuilles produites par des chelifs manieurs de pinceaux vomissent des torrents d'imprécations et d'injures : il n'est pas rare que l'on aille jusqu'à l'incitation au meurtre, tant est primitive encore la fameuse civilisation céleste !

Il arrive également, et c'est la formule la plus fréquente, que les commandants militaires des régions territoriales, forts de l'appui de troupes qu'ils recrutent à leur gré pour la défense de leurs vues personnelles, se mêlent à la politique. Récemment nous avons vu l'inspecteur militaire des provinces du Houpeh et du Hounan, le général Ou Peï-fou, s'acharner après le premier ministre Liang Cheu-yi et porter contre lui des accusations fantaisistes en annonçant qu'il marcherait sur Pékin, si Liang Cheu-yi ne démissionnait pas. Pour fixer les idées d'une façon plus claire j'userai d'une comparaison : que l'on imagine le général commandant la région d'Orléans publiant par toute la France des attaques contre le président du Conseil et articulant dans ces attaques des phrases de ce genre : *Les traîtres peuvent être tués par qui que ce soit qui le veut* (1). Un seul fait suffit à établir l'impuissance du gouvernement légal : le général Ou Peï-fou n'a pas été déplacé. Dans ces conditions il est concevable que les

(1) Circulaire du général Ou Pei-fou contre le Président du Conseil Liang-Cheu-yi, reproduite par tous les journaux chinois et étrangers, et singulièrement par le *Journal de Pékin*, organe français, le 17 janvier 1922, n° 2723.

portefeuilles soient promptement abandonnés par leurs titulaires; mais, et c'est encore là le point comique de l'affaire, dès qu'ils sont rivés à leur boulet, les ministres ne parviennent plus à se libérer. C'est en vain qu'ils offrent leur démission chaque matin : le Président leur députe un secrétaire qui use de courtoisie et d'une éloquence spéciale, fait appel à leur patriotisme, et les convainc qu'ils ne peuvent honnêtement déserter de la sorte une fonction si indispensable pour la bonne marche des affaires publiques. Excédés, les ministres consentent pour vingt-quatre heures et la même cérémonie se reproduit le lendemain. C'est ainsi que sur deux années pendant lesquelles il fut titulaire de la Présidence du Conseil, le général Kin Yun-ping fit à peine six mois de présence effective ; son successeur Liang Cheu-yi, qui a pris le pouvoir le 25 décembre 1921, a déjà obtenu, le 5 mars 1922, près de cent jours de congé !

Cependant jamais la situation n'a été si extravagante qu'à l'heure actuelle où sur onze ministres trois à peine sont encore en fonctions. Tous les autres, répugnés par les assauts qu'ils ont à subir, ou par l'ingratitude de la tâche, ou encore affolés par la découverte des malversations auxquelles ils se sont livrés, s'égaillent à qui mieux mieux, et fuient la capitale pour se réfugier à Tientsin où ils trouvent un abri sûr dans les concessions étrangères (1). Trois ministres pour tout un pays grand comme l'Europe, et à cette époque précise où toutes les forces de la nation devraient être bandées pour sortir le pays de l'incroyable chaos dans lequel il sombre chaque jour davantage : voilà bien une douloureuse chinoiserie (2).

(1) Car il est à remarquer que les concessions étrangères contre lesquelles protestent avec indignation tous les officiels chinois, au nom de la Chine souveraine, servent surtout aux officiels chinois qui ont quelques démêlés avec la justice de leur pays. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle la suppression des concessions étrangères ne sera pas réalisée de si tôt.

(2) Il n'est pas sans intérêt de faire constater que parmi les ministères disponibles se trouvent : celui des Communications dont l'importance de premier

La république sans Parlement est donc aussi une république sans ministres ; peut s'en faut qu'elle soit au surplus une république sans Président. On a prêté en effet et l'on prête encore à M. Hsu Cheu-tcheng la volonté de s'en aller ; il serait las d'être le *souffre-douleur* des chefs militaires ; il serait dégoûté d'une situation que mieux que personne il juge insoluble. De méchantes langues prétendent qu'il désire se livrer au négoce, ainsi que le fit son prédécesseur.

L'actuel Président de la République Chinoise est un lettré et un savant qui eut une carrière politique assez remplie, mais ne semble pas capable d'une énergie spéciale. Homme de compromis perpétuels, il redoute les mesures puissantes propres à en imposer à la séquelle des politiciens corrompus et des militaires encombrants et prévaricateurs. On le vit en 1920 se perdre dans le dédale de ses mandats présidentiels, condamner puis absoudre, et ne sachant plus ou donner de la tête, suivant tous les conseils les plus contradictoires, publier des ordres que suivaient aussitôt de lamentables contre-ordres. Pour clore la bagarre, en un geste élégamment archaïque, il consentit à promulguer un de ces *mandats d'humilité* qui convenaient à la majesté impériale, mais couvrait de ridicule le premier magistrat d'une république végétative. Les Chinois manquent souvent de ce tact élémentaire. Dans la crise actuelle, le Président Hsu Cheu-tcheng songe à démissionner et ce fait doit être significatif, même s'il ne donne pas suite à son dessein.

Que restera-t-il à Pékin du seul gouvernement légal quand l'édifice se sera lentement effrité ? Nul ne peut le dire, nul ne consentira à pronostiquer, car la Chine est par excellence le pays de l'imprévu. Il est indiscutable toutefois que nous touchons du doigt à des événements

plan est indéniable ; celui des Finances, ceux de l'Instruction publique, du Commerce, de la Guerre, de la Marine. La vie nationale est donc aujourd'hui remise entre les mains du seul Président de la République.

décisifs nécessités par ceci, — que les Chinois négligent trop aisément — que dans le monde du xx^{e} siècle un pays ne peut se mettre en marge des nations. Il est désirable à cet égard qu'il n'apprenne pas, plus tôt qu'il ne s'en doute, que ces nations sont en droit d'exiger des sécurités et que tous les gouvernements qui s'établissent spontanément ne sont pas reconnus nécessairement par les autres. Certains écrivains posent la question : la restauration monarchique est-elle vraisemblable ? Ce serait souhaitable, sans doute, mais il faudrait pour cela que le peuple de la Chine s'intéresse aux affaires politiques ; or il n'en est rien et la poignée de politiciens qui nagent si librement en eau trouble n'admettra jamais la restauration d'une autocratie capable de refréner ses appétits. Il faut ne pas connaître les Chinois pour imaginer une solution semblable, aussi radicalement contraire aux aspirations de ceux qui créent ici les mouvements politiques. Il manque pour cela de gens désintéressés et patriotes.

Quoi qu'il en soit, il faudra d'ici très peu que le calme succède à la tempête. Les événements internationaux les plus récents le nécessitent : la Conférence de Washington, dont les résolutions doivent être immédiatement appliquées ; la remise de l'indemnité des Boxeurs, consentie si libéralement par la France, votée par notre Parlement et qui impose l'étude des formalités annexes par le gouvernement chinois. Qui aura le front de prendre les responsabilités au nom de toute la Chine ? A Washington les délégués chinois représentaient le gouvernement de Pékin ; ils le firent avec talent, sinon avec succès, et nous voyons aujourd'hui les régions dissidentes, Canton en tête, rejeter tout ce qui a été admis et signé en Amérique. L'Europe et l'Amérique peuvent-elles se suffire d'un traitement si cavalier et si peu courtois ? Voilà où en sont les choses.

§

Si nous voulons essayer de dégager les causes de cette situation extravagante, c'est dans l'histoire que nous devons chercher les bases de notre argumentation. Cette méthode, qui semblerait logique cependant, est la seule qu'on n'ait jamais adoptée jusqu'à ce jour; je la crois capable de démontrer péremptoirement le problème qui se pose à nous.

Les caractéristiques de la race chinoise, au cours de cinq mille ans de son histoire, peuvent être groupées autour de trois chefs principaux : d'abord l'égoïsme incurable, vieille acquisition de la vie normale des âges préhistoriques, qui ne s'est en aucun lieu du monde conservé aussi purement intact jusqu'à nos jours qu'en Chine ; puis la corruption, patente à tous les degrés de l'échelle sociale, qu'il est facile de déceler dans toutes les grandes révolutions, et qui provient sans doute, à l'origine, de l'extrême rigueur de la vie sur le sol du Milieu, et enfin l'indiscipline incoercible, étroitement solidaire des deux précédentes propositions et qui est si éminemment céleste qu'elle apparaît dans les moindres détails de la vie. Tous les vices ataviques des Chinois relèvent de l'un de ces trois chefs, parfois des trois ensemble, et ce n'est pas faire œuvre inutile que de les examiner à loisir.

Je ne désire pas appuyer d'une manière spéciale sur l'égoïsme céleste, que les démonstrations suivantes mettront suffisamment en valeur. Je tiens à mentionner cependant que la Chine est l'un des rares pays où les œuvres de solidarité et de mutualité font rigoureusement défaut. S'il en existe, c'est qu'elles sont dues à l'initiative étrangère; encore n'est-ce qu'avec la plus extrême répugnance que les Chinois s'arrêtent à les considérer. La vie est courte, se disent-ils, assez courte pour qu'on se dispense de penser à d'autres qu'à soi.

Il ne me paraît pas, ainsi qu'à d'autres auteurs, que

l'histoire de la corruption en Chine ne soit plus à faire. Il y aurait sur ce sujet quelques curieux chapitres, et édifiants, dans lesquels on montrerait par exemple que dès l'époque semi-historique, soit vingt-cinq siècles avant le Christ, la corruption des grands et des officiers de la suite de l'empereur causait d'innombrables scandales. Il est merveilleux de constater avec quelle suite ce que nous tenons pour un vice en Occident s'est perpétué en Extrême-Orient, et l'on peut voir là une curieuse manifestation de l'esprit traditionaliste de la race. Je dis ce que nous tenons pour un vice en Occident, car il paraît bien que ce n'en soit pas un en Chine. Le dignitaire, le haut fonctionnaire, l'homme de confiance qui trafique de son mandat pour garnir son escarcelle est tenu moins pour un prévaricateur que pour un habile homme ; on admire son talent ; c'est pour lui presque une recommandation, et s'il est vrai qu'en Europe on choisisse pour leur confier les destinées de l'État ceux-là qui ont su bien conduire leurs affaires personnelles, il en est de même en Chine... sous quelques réserves fondamentales.

Citer dans le courant de l'histoire chinoise des traits caractéristiques de cette corruption invétérée et millénaire ne donne que l'embarras du choix. Il suffit d'ouvrir un manuel pour que la vue en soit éclaboussée. Ce sera par exemple la lutte menée par le ministre Pei Tou, vers 825 de notre ère, contre ces officiers « qui étaient devenus tout-puissants au point qu'aucune place ne pouvait être obtenue sans passer par leur coûteux intermédiaire (1) ». Mais il est vrai que l'empereur Tcheng lui-même leur avait montré le chemin en 243 avant notre ère « en gratifiant d'un degré dans la hiérarchie tous les gens du peuple qui apporteraient mille *cheu* de grain (2) ». Des textes chinois irréfutables nous montrent que, dès la plus haute antiquité, on doit lutter contre le fonction-

(1) Henri Cordier : *Histoire générale de la Chine*. Tome I, p. 307.
(2) Henri Cordier : *loc. cit.* Tome I, p. 200.

naire vénal. Je tire ceci du *Chou King*, recueil historique; la pièce n'est pas datée, mais est relative à des faits se passant en 1122 avant J. C.

Les sujets de In, grands et petits, se plaisent tous à dépouiller les voyageurs, à fomenter des troubles, à commettre des perfidies. Les Ministres d'État et les officiers violent les lois à l'exemple les uns des autres... Abaissant les yeux sur le peuple de In, je vois que les gouvernants, par leurs cruautés et leurs exactions, s'attirent des résistances et des vengeances (1).

Un auteur chinois, dont l'érudition est sûre, nous cite cet édit de l'empereur Chouen Tche, publié le 23 juillet 1653 A. D. :

Sous la dynastie des Ts'in (255-206 av. J. C.), sous celle des Han (205 av. J. C.-24 ap.) et sous les suivantes, les eunuques furent élevés à de hautes dignités et admis dans les administrations publiques civiles avec les résultats les plus funestes pour le bien de l'État... Corrompus à prix d'argent, ils violaient tous les droits et le pouvoir suprême était entre leurs mains (2).

Hier encore, quelques mois avant la chute de la monarchie, c'était la même histoire, et l'on a pu dire :

On ne peut rien faire sans passer par l'intermédiaire des eunuques et ils font payer grassement leur concours. Quiconque veut approcher le Souverain doit commencer par l'acheter très cher et personne ne peut se soustraire à cet impôt, qu'il soit gouverneur, vice-roi ou membre du Grand Conseil (3).

Nous verrons plus loin que la république, loin d'étouffer ces vices, les a laissés se développer bien au contraire dans des proportions effarantes. Mais n'anticipons pas.

Que les fonctionnaires de l'entourage immédiat du monarque aient usé de semblables procédés, et voici qui déclanche toute une séquelle de prévarications odieuses. Dans la compétition aux postes officiels le succès appartient au plus offrant ; ce dernier ne consentait les dé-

(1) Frère Couvreur : *Chou King*, chap. XI, p. 140, § 2 et 7. — La dynastie des In ou des Chang disparaît en 1122 av. J. C.
(2) Pierre Hoang : *Administration*, p. 346.
(3) Docteur Matignon : *Superstitions, crimes et misères en Chine*, p. 346.

penses exorbitantes nécessitées par sa candidature qu'à la seule condition de refaire promptement sa fortune sur le dos de ses futurs administrés ; le fait était passé dans les mœurs au point qu'on ne cherchait plus à l'éviter mais seulement à le réduire. Le mandarinat, dont l'acquisition coûtait follement cher, en raison du nombre et de l'importance croissante des bonnes volontés à concilier, contraignait l'impétrant, dès son entrée en charge, à garder par devers lui une bonne part des impôts, à lever des contributions arbitraires et à pressurer le peuple, si les mesures précédentes ne suffisaient pas. Chaque province étant taxée à un certain taux par la couronne, le surplus appartenait en fait au chef local. Ce qui est vrai du ministre de la Cour, du fonctionnaire de la capitale, l'est du mandarin perdu au fin fond de l'Empire ; personne ne songeait à regimber contre ces bénéfices qui semblaient naturels et normaux : une bonne charge vaut un trésor quand l'intégrité n'est plus de ce monde. On imagine, dès lors, la répercussion qui, déferlant de degré en degré, aboutissait régulièrement au peuple, toujours impuissant à se défendre et qui, par ailleurs, n'y songeait même pas.

Cette corruption universelle, en poussant les fonctionnaires à braver les édits les plus stricts, aurait eu pour conséquence d'acclimater l'indiscipline dans le cœur céleste, si elle n'avait pas été une des tares endémiques les plus sérieuses de la race. Les livres nous parlent de la rigueur des lois impériales, des règles étroites dans lesquelles se trouvait canalisée la vie de la nation, des châtiments exemplaires prévus pour toutes les infractions, chaque écart comportant une sanction. Mais ces armes ne servaient qu'à frapper les obscurs.

Nul ne peut contredire que le peuple chinois soit le plus indiscipliné du monde ; il ne l'est ni par méthode, ni de propos délibéré, mais, ce qui est plus grave, il l'est instinctivement. Les racines de son indiscipline plongent

dans l'égoïsme, dans l'individualisme outrancier : le Chinois vit, abstraction complètement faite du voisin et des principes : un point, c'est tout. Si l'idée de patrie lui est si parfaitement étrangère, c'est qu'elle est trop faite d'altruisme pour lui. Athée, il n'a d'autre culte que celui du moi, et les faits courants de la vie quotidienne le démontrent avec surabondance ; tous ces faits sont aussi des preuves d'indiscipline. Il ne veut pas qu'on lui fasse ce qu'il n'hésite pas à faire aux autres, et à son jugement la société n'a de précieux que les avantages qu'elle lui réserve. Ainsi s'explique d'ailleurs la facilité avec laquelle il vit loin des affaires politiques du pays dont il ne discerne pas l'application directe qu'il peut s'en faire. Ainsi s'explique ma théorie que la république a été créée non par le peuple chinois et pour lui, mais par une poignée de politiciens modernisés et pour eux.

Or, cette indiscipline vitale, si je reprends ici le terme d'Ibsen, qui s'applique à merveille, cette indiscipline vitale est aussi vieille que la Chine. Elle a été la cause déterminante des bouleversements qui ont mis à tout instant, au cours des siècles, l'Empire sur la pente du gouffre. Pourquoi les monarques qui régnaient avant l'ère de Confucius (600 av. J. C.) ont-ils promulgué des lois draconiennes propres à contraindre le peuple à l'observance de l'uniformité (1) ? Pourquoi le costume, la coupe des cheveux, la construction des maisons, l'ordonnance des villes nécessitèrent-ils des canons rigoureux, auxquels devaient s'assouplir, sous peine de sanctions qui nous paraissent disproportionnées, tous les sujets de l'immense empire ? Pourquoi ces lois, établies deux siècles après la naissance de Rome et cinq siècles avant le Christ, ont-elles dû être maintenues jusqu'à ces époques que nous avons connues presque ? Lois somptuaires, a-t-on dit ;

(1) Cf. à ce sujet R. P. Léon Wieger : *Textes historiques*, 1903, in-8°, tome Ier, pp. 29 et 113.

sans doute ; mais éducation de la discipline nationale sûrement.

Confucius, en définissant cette morale chinoise aux règles étroites, que l'on accuse aujourd'hui, et non sans raison, d'avoir entravé l'essor rationnel du pays, Confucius, qui fut un sage prévoyant, avait senti déjà l'impérieuse nécessité de directives intransigeantes, brisant l'initiative par trop individualiste des masses, mais assurant la pérennité de la race chinoise. A ce peuple indiscipliné il fallait le tempérament d'une camisole de force et, je le répète, les révolutions innombrables qui se sont succédé depuis la nuit des temps et forment le canevas sur lequel se trouve brodée l'histoire de Chine en sont une preuve suffisante. Encore faut-il convenir que ces lois morales ont rarement été assez puissantes pour éviter les ravages périodiques imposés au pays par l'indiscipline des mœurs chinoises. Alors elles ont eu le défaut séculaire de montrer qu'on pouvait impunément les violer ; elles ont été reléguées dans le domaine des spéculations philosophiques sans portée ; les grands les ont négligées parce qu'elles les gênaient ; quant au peuple, il en suivait aveuglément les préceptes et s'en trouvait arrêté dans son évolution.

Actuellement le ver rongeur né de ces trois vices capitaux produit d'irréparables désastres et il faut convenir que ces désastres sont dus aussi aux acquisitions d'une république qui est non seulement un anachronisme sans nom, mais encore la réalisation matérielle d'une folle utopie. La formule autocratique seule peut convenir aux peuples qui sont encore trop primitifs pour prendre en mains la gestion de leur destinée. Nous allons en voir ici des exemples frappants.

§

Tandis que les Japonais, qui, il y a cent cinquante ans à peine, se trouvaient encore plongés dans la féodalité la

plus moyenâgeuse, ont doublé les étapes et sont parvenus à figurer honorablement aujourd'hui parmi les grandes nations du monde, après avoir atteint un niveau de civilisation indiscutable, la Chine n'a modernisé que ses vices nationaux. Il est difficile de trouver un peuple aussi radicalement réfractaire à toute nouveauté, non que l'esprit chinois soit moins assimilateur que les autres cerveaux du Pacifique, certes.

Dès 1912, quand la monarchie mandchoue des Tsing fut déchue, tous les appétits des fonctionnaires, nouveaux ou anciens, se donnèrent libre carrière. Le nombre des prévaricateurs s'accrut en des proportions incroyables, leurs exigences aussi, de sorte qu'à tous les degrés de la hiérarchie on trouvait non plus un employé de l'État, mais un commerçant pourvu d'un titre officiel, et qui se targuait de ce titre pour monnayer ses inéluctables services.

Les dynasties avaient eu le pouvoir de maintenir dans ce pays formidable un semblant d'unité, et le nom des Empereurs se trouvait être respecté aussi pieusement dans les marches qu'à Pékin ou dans les faubourgs. Déchue la monarchie, la république n'eut plus la même puissance; les éléments les plus hétéroclites songèrent à se constituer des fiefs personnels taillés dans l'étoffe du pays ; ils utilisèrent à cette fin l'autorité qui leur avait été concédée par le régime nouveau et commencèrent leur campagne égoïste. Dans ce pays dont les habitants professent l'indifférence supérieure que nous avons dite pour les affaires de l'État, les manigances des gouverneurs et des politiciens n'eurent pas d'entraves, et il était logique que la principale puissance appartînt à ces chefs militaires, que le gouvernement fut réduit très vite à ne point contrôler, et qui recrutaient des armées formidables pour assurer leur avenir personnel. C'est ainsi que le contingent, qui était en 1912 de 800.000 hommes, s'élevait en 1920 à 1.300.000, soit cinq cent mille hom-

mes d'augmentation en moins de huit ans. Loyaux, ces officiers auraient assuré le triomphe de la république et la sécurité de l'État ; mais ils étaient loin d'être intègres. Sous le fallacieux prétexte de payer leurs troupes, ils mirent l'embargo sur les recettes de leurs provinces... et oublièrent de solder le prêt des régiments. Les hommes, recrutés dans la pègre la plus redoutable, n'eurent d'autre perspective pour gagner leur vie que le pillage, auquel ils s'adonnèrent périodiquement, jusqu'au cœur même de la capitale (1920-1921).

Mais tout est loin d'être dit : des clans ne tardent pas à se former dans le milieu militaire ; les chefs puissants veulent faire disparaître ceux qui le sont moins pour s'emparer des sources de leurs profits et grossir des revenus personnels. La guerre civile est déclarée et les chefs du parti du Tcheli, ceux du Fenghien, les affiliés du Club Anfou se mettent en campagne les uns contre les autres. Ce fut une guerre en dentelles, mais qui nécessita des dépenses considérables et par ailleurs qui ruinait la campagne en pleine saison des moissons. Pour combler le déficit, les généraux durent recourir aux plus farouches expédients, et ceci est de l'histoire actuelle.

Les uns, comme le général Ou Pei-fou, inspecteur général du Hounan et du Houpeh, saisissent les recettes du chemin de fer Pékin-Hankeou, révoquent le personnel qui s'oppose à leur pillage, et ne laissent pas à l'administration ce qui lui est indispensable pour solder les commandes de matériel passées à l'étranger. Résultat : la ligne, florissante au temps où elle dépendait d'une administration belge, est pratiquement perdue depuis qu'elle est confiée à la gestion chinoise et qu'on la prive des éléments de réfection indispensable. Des experts européens m'ont certifié, voici moins de huit jours, qu'elle n'en avait plus pour quatre ans ! — D'ailleurs, ce général ne s'en tint pas là : le 4 février 1922, il fait cerner la recette de la gabelle à Hankeou par ses troupes. Comme la ga-

belle chinoise sert partiellement à garantir les emprunts étrangers, et qu'elle est placée sous la surveillance d'une direction non chinoise, une escouade de marins anglais vint au secours de cette recette et les valeureux soldats chinois de s'enfuir en désordre. Le 20 février 1922, Ou Pei-fou engage comme garantie d'un emprunt les propriétés foncières du chemin de fer susdit ; de cet emprunt le gouvernement de Pékin n'a ouï parler qu'après la conclusion, ce qui prouve, je le souligne, la force reconnue aux chefs militaires par les rois de la finance céleste. Déjà, le 21 janvier, à la suite des exactions du même Ou Pei-fou, les seuls hauts-fourneaux existant en Chine, ceux d'Hanyang, près d'Hankeou, ont dû fermer leurs portes et éteindre leurs feux : la tonne exploitée par eux revenait plus cher qu'une même tonne amenée d'Occident par voie de mer. Et je ne cite pas tout ce qu'on relève aujourd'hui à l'actif du général Ou Pei-fou.

Les autres, comme Tsao-Koun, inspecteur général du Tcheli, font saisir dans les trains les sommes transférées d'une succursale à la maison principale de la *Banque de Chine*. La somme est maigre : 152. 000 dollars. Le fait se passait le 11 février 1922 en gare de Paotingfou.

D'autres encore, comme Tchang Tso-lin, roi non couronné de Mandchourie, s'il vous plaît, saisissent au passage à Tientsin des avions anglais destinés au gouvernement de Pékin et prient ce dernier de solder la facture. Le 21 octobre 1921 Tchang Tso-lin explique dans la presse que s'il a cru devoir saisir les recettes de la gabelle de Mandchourie, c'est *surtout* pour protester contre l'emprise étrangère. Prétextes que tout cela et qui masquent mal l'incurable corruption.

De telles façons d'agir, — et je m'empresse de souligner, pour répondre à ceux qui ne manqueront pas de contredire ce qui est si contraire à leurs allégations, que *je pourrais allonger la liste jusqu'à en constituer un volume*, — de telles façons d'agir suffisent à expliquer comment le

gouvernement de Pékin en est réduit à la noire misère, comment il ne peut plus payer depuis des mois et des semestres ni ses employés, ni ses fonctionnaires, ni ses professeurs, ni le Président de la République, ni ses conseillers étrangers, ni ses diplomates, ni même les soldats qui lui sont encore fidèles,— qu'ils sont rares ! — ni l'ex-empereur, mourant de faim dans les splendeurs de l'ancien palais impérial. Sans argent point de troupes ; sans troupes point d'autorité dans un pays indiscipliné ; sans autorité point d'argent venant des provinces : et c'est un cercle vicieux. Il faudrait au gouvernement de Pékin une armée puissante susceptible de mater convenablement les apprentis révolutionnaires et les chefs militaires qui le guident vers la catastrophe.

L'exemple venu de haut ne manque pas d'être mis à profit dans les milieux subalternes. On s'aperçoit, le 11 janvier 1922, que, pour se faire de l'argent, certains employés de la ligne Pékin-Hankeou ont passé des commandes fausses, dont *mille bouteilles de whisky*, et ont signé un faux chèque sur une banque où la compagnie n'a plus de dépôt depuis un an. Mieux encore : pour apaiser l'indignation du corps enseignant, on remet au caissier de l'Université nationale un chèque sur une banque où l'État n'a pas de provision, et c'est le Ministère des Finances chinois qui se livre à cette facétie d'un goût douteux (octobre 1921). Avançons à la découverte : deux scandales sont à l'ordre du jour, et sont également inqualifiables. On sait qu'au printemps 1921 une famine désastreuse sema la ruine dans le pays. La charité publique, soumise à rude épreuve, se montra digne de tous les éloges : or on s'aperçoit aujourd'hui que les fonds ne sont pas allés aux faméliques, mais qu'ils ont été dilapidés et ont servi, notamment, à subventionner une banque qui, sitôt après les avoir touchés, fermait ses portes ; d'autre part, on apprend que certains gouverneurs militaires,— toujours eux,— ont accaparé tout ce qu'ils ont pu pren-

dre de ces fonds et pendant cela les affamés mouraient par milliers et la province se transformait en charnier.

Mais ce scandale semble minuscule au prix de son voisin. L'État, pour combler les vides de sa finance, avait émis des bons du trésor à un taux très inférieur au pair. Ministres, hauts fonctionnaires, agents subalternes, de s'en procurer aussitôt à bon compte. Aujourd'hui ces délicates personnes, qui ont monté une banque personnelle sous des noms d'emprunt, peut-être même sous une couverture étrangère, se font rembourser les bons acquis pour leur valeur réelle. Sans faire de précision, je dirai, par exemple, que des titres achetés par eux soixante dollars leur sont remboursés à la valeur effective de cent dollars, soit quarante dollars de bénéfice par titre : voilà comment procèdent ceux qui ont pour mission de faire du xx^e siècle le siècle de la Chine !

Aussi n'est-on pas étonné qu'un journal aussi bien informé que l'est le *Peking and Tientsin Times* se permette d'affirmer, en Chine, « qu'il n'y a pas dans toute l'administration chinoise un seul honnête homme », et qu'un délégué japonais à la Conférence de Washington ait pu dire à la face de la délégation chinoise, qui n'a rien su objecter, que la « corruption incurable de la Chine moderne » rendait incompréhensible l'attention que le monde veut bien lui manifester et les mesures qu'on consent à prendre à son égard. Evidemment, la Conférence susdite ne pouvait que mettre en relief la douloureuse situation de la République céleste. Certains auteurs, qui jugent un peu vite et qui vivent trop loin de Pékin, ont chanté victoire quand, bien au contraire, les acquisitions de Washington ont consommé l'échec radical des prétentions chinoises.

A son retour en Chine, le docteur Ouang Chong-oueï, ancien président de la Commission de la codification des lois, ancien ministre de la Justice, déclarait au *China ad-*

vertiser que « si le Japon était en avance d'un siècle sur la Chine, cela tient surtout à ce qu'il s'est accoutumé à mesurer la valeur de l'honnêteté. Il me paraît pourtant qu'il sera très difficile pour des Chinois de saisir exactement cette valeur». C'est un Chinois qui parle ici. Que ne pourrait-on citer d'analogue si l'on s'arrêtait à analyser les deux derniers ouvrages si édifiants du R. P. Wieger : *le Moralisme officiel* et *le Flot montant.* Dans ces pages, que je ne me lasserai pas de recommander au lecteur comme le meilleur ouvrage et le plus substantiel qui ait été dédié à la Chine moderne, ce sont des Chinois qui parlent, pour des Chinois, dans des revues chinoises contemporaines. Que d'enseignements ! Il y a de quoi réfuter toutes les théories fantaisistes, tous les plaidoyers aussi séduisants que faux que nous relevons, nous qui vivons sur le théâtre, dans les publications occidentales.

Revenons à notre raisonnement, et notons que si le gouvernement de Pékin est en butte à l'hostilité des factions militaires, tout comme l'était celui de Byzance entre les Bleus et les Verts, il est encore plus sérieusement attaqué par le gouvernement illégal du Sud où s'est réfugié un révolutionnaire de la première heure, le docteur Sun Yat-sen, et par les provinces dont les gouverneurs seraient heureux de se faire des fiefs en faisant proclamer leur autonomie. Je ne m'arrêterai pas à examiner le gouvernement de Canton : il est ce que peuvent être toutes les organisations chinoises et il n'est pas sans intérêt de remarquer que, depuis des siècles, tous les soulèvements de quelque envergure sont issus de cette ville. Les Cantonnais ne sont ni plus ni moins Chinois que d'autres : mis en contact avec l'étranger fort avant le reste de la Chine, ils ont modernisé leurs vices, ainsi que je le disais, bien avant que les autres Chinois fussent en position de le faire. Turbulents, hâbleurs, intrigants, avides, d'une malhonnêteté légendaire dont on trouve les traces dans tous les Mémoires, et qui nécessitait déjà en 1787 la mission d'En-

trecasteaux (1), ils poursuivent dans la politique qu'ils mènent aujourd'hui les méthodes si bien acclimatées chez eux. Pour l'observateur, la république de Canton est douée de plus de prétention que de succès ; l'expédition terrible dont elle menace Pékin depuis trois ans semble tenir du vaudeville ; la marche consiste à piétiner sur place, et dans Canton, nouveau Tarascon, réside un Tartarin au petit pied. L'organisation des provinces de la République du Sud, qu'on nous disait modèle, ne diffère en rien de celle des autres provinces chinoises, sous cette réserve pourtant que les révolutionnaires savent faire rentrer les impôts. Il y a là une de ces formations édifiantes dont on parle toujours sans les montrer jamais, et si vous pouviez lire certains rapports officiels minutieusement documentés, vous verriez que rien n'est différent du Nord dans le Sud.

Pour ma part, je crois bien qu'il n'est guère possible d'attendre quoi que ce soit de ces gens toujours prêts au palabre, vantards à l'excès, paresseux et jouisseurs, et tout aussi contaminés par les vices ethniques que leurs compatriotes du septentrion. Des preuves ? Il en abonde et je veux citer celle-ci pour la première : le docteur Sun Yat-sen, maître incontesté de la révolution de 1912, s'est effacé avec une précipitation singulière devant les conséquences qu'elle comportait. Désintéressement, s'écrient ses partisans. Horreur des responsabilités, ricanent les autres, qui sont nombreux. Quoi qu'il en soit, les électeurs auraient pu le rappeler au poste d'honneur : ils lui préfèrent cependant Yuan Che-kaï ; voilà qui parle. Sur son nom, d'ailleurs, l'union est loin d'être faite.

En outre, si le gouvernement établi à Canton était si solidement constitué, comment n'aurait-il pas renversé

(1) « Le but principal de la mission de d'Entrecasteaux à Canton en 1787 était d'obtenir le règlement des sommes considérables dues par les Chinois aux commerçants français, — en 1783 elles s'élevaient à 617. 480 piastres, soit 3. 334. 362 livres tournois, — et d'examiner les nombreux griefs du commerce étranger. » (Henri Cordier : *Histoire générale de la Chine*, tome III, page 370.)

déjà le fantôme qui végète à Pékin ? S'il avait aux yeux des Chinois une si indiscutable valeur, comment les Chinois ne l'auraient-ils pas appelé pour rendre au pays son prestige ? Notez que la république susdite dispose d'un service de publicité de premier ordre, et une curieuse statistique, établie en 1920 par A. Monestier, rédacteur en chef de la *Politique de Pékin*, montre que tous les postes officiels de la république du Nord sont aux mains de Cantonnais ou de sudistes notoires (1). Nous voyons, d'autre part, dans la capitale des groupements importants d'agitateurs méridionaux qui, soit dans les écoles, soit dans les journaux, soit dans le négoce, se livrent à une campagne sudiste effrénée. Pour la république de Pékin l'ennemi est dans la place, il y est depuis des années, il ne cesse d'y affluer, et cet ennemi fait preuve d'une remarquable incapacité en n'obtenant pas de succès. C'est une « perte de face » pour Canton, comme on dit ici, c'est à coup sûr la plus indiscutable. Je ne m'avance pas en disant que les républiques en présence sont également faibles.

Mais je ne manquerai pas de signaler ceci qui n'est guère à la gloire du Sud. Quand il était indispensable pour la Chine de présenter un front uni à la Conférence du Pacifique, en dépit des avances du gouvernement de Pékin, celui de Canton se refusa à la concorde provisoire. Bien au contraire, les Sudistes suscitèrent, dans les milieux américains, des questions aux incalculables conséquences, et l'échec de la Chine, qu'on discute en vain, vient de là. Était-il bien patriotique de le faire ? Voici la question que je pose à mon tour à ceux qui discernent de loin l'éveil du patriotisme chinois.

§

Nous vivons trop sur la scène pour nous permettre de

(1) La conquête du Nord par le Sud : *Politique de Pékin*, 6 juin 1920, 13 juin, 27 juin, 4 juillet.

ces bévues. Je ne puis que dire : où allons-nous ? Sans parlement, sans ministère, sans Président, bientôt peut-être livrée aux appétits insatiables des loups de la politique, devant l'indifférence absolue du peuple qui accepte tout, à condition de ne pas souffrir outre mesure, la Chine est en pleine féodalité, une féodalité au xxe siècle, c'est-à-dire en contact indispensable avec des peuples plus évolués. Son horizon économique est momentanément bouché, et il n'est pas sans mélancolie de considérer que ce pays, l'un des plus riches du monde, sinon le plus riche, est acculé à la banqueroute. Toutes les ombres de gouvernements qui se succèdent prononcent avec la même insouciance : *après moi le déluge*, et ce mot, qui exaspéra la France contre Louis XV, passe inaperçu en Chine. Mais tout ceci est de l'abstraction.

La situation financière est affolante, et ceci est positif. Les échéances s'accumulent, prorogées à tout instant sans qu'on puisse imaginer d'où proviendra le trésor sauveur. Prorogation en novembre 1921, en janvier, en mars 1922, et rien ne permet d'envisager la solution. Avec une naïveté puérile on a accepté à Washington de racheter les chemins de fer du Chantoung pour se libérer du Japon ; il suffirait que chaque Chinois consente à verser 0,075 cens, équivalent de deux sous de France : on ne les trouve pas. La dette chinoise, qui s'élève à un milliard huit cents millions, conduira le pays à sa perte, parce que le peuple le plus riche du monde, j'y reviens, manque assez de patriotisme pour courir à sa protection. Quand la France dut, en 1870, obtenir la libération de son territoire à prix d'argent, sait-on combien de fois l'emprunt fut couvert ? La France n'avait que 38 millions d'habitants, la Chine en compte quatre cents millions.

Il faut qu'on sache que tout ceci tient non pas à un manque d'organisation, mais aux vices profondément enracinés de la race. Parler de l'avenir de la Chine est prématuré tant que l'égoïsme, l'indiscipline et la corrup-

tion n'auront pas cédé le pas à un patriotisme sincère, profond, comparable par exemple au patriotisme japonais. Et qu'on n'imagine pas, après les pages qui précèdent, que, comme on l'a dit, « ce sentiment soit en train de s'éveiller en Chine ». Rien n'est plus inexact. S'il existe, c'est dans l'élite *infinitésimale* de ces hommes qui ont su contracter à l'étranger les germes de la vraie culture, et la proportion peut être fixée à *un pour mille*. Ne soyons pas optimistes, ne laissons pas les rênes folles à notre idéalisme, voyons la situation bien en face et ne tentons pas en Chine, pour la seconde fois, l'expérience que nous avons faite en Russie. Le temps des placements à fonds perdus est échu.

Je sais fort bien que les lignes précédentes soulèveront d'émotion tout le parti de ces gens qui, en France, mettent leur enthousiasme poétique au-dessus des considérations réelles, fondées sur les faits. Rien n'a été articulé dans cette étude qui ne soit aisément contrôlable, et l'heure est trop sérieuse pour qu'on se plaise à masquer la vérité sous des fadaises. Trois années passées en Chine, au moment où se déroulent ces événements indéfinissables, me contraignent à ne rien cacher ou travestir de ce que la réalité m'enseigne.

Pékin, 15 mars 1922.

J. BOUCHOT

Maître de conférences à l'Université de Pékin.

LA MAINTENON DU GRAND DAUPHIN

MADEMOISELLE CHOIN

I. — L'ARRIVÉE A LA COUR

Celle que la naissance avait gratifiée d'un nom si peu harmonieux n'avait point été non plus favorisée de la nature ; M^lle^ Choin était laide, très laide, et cette disgrâce naturelle, dont les médisants d'alors s'amusèrent beaucoup, fut une des causes de sa célébrité. Tous les mémorialistes, depuis Sourches, Pinot-Duclos, M^me^ de Caylus et La Beaumelle, jusqu'au plus grand de tous, Saint-Simon, ont manifesté leur étonnement de voir le plus grand Prince du Monde, le fils du Roi-Soleil lui-même choisir pour favorite une fille si laide, alors que les plus brillantes beautés de la Ville et de la Cour rivalisaient de coquetterie pour gagner ses faveurs ; mais le Dieu d'Amour en avait autrement décidé...

M^lle^ Marie-Emilie Joly de Choin, — oh ! quelle moue dégoûtée devait faire M. le duc de Saint-Simon en prononçant ce nom d'allure roturière qui sonnait si mal ! — eut une enfance très obscure dont nous ne savons presque rien et qui ne pouvait laisser deviner la fortune extraordinaire dont elle devait jouir plus tard. Elle était d'une famille noble qui était l'objet, dans la Bresse, d'une vieille et solide réputation. Son père, baron de Choin, qui avait déjà quatorze ou quinze enfants lorsqu'elle naquit, était gouverneur et grand Bailli de Bourg-en-Bresse (1).

(1) La famille Choin portait *d'azur à une étoile d'or au chef de même chargé, chargé de trois roses boutonnées d'azur*. A la famille Choin appartenaient la baron-

Sa date de naissance même est inconnue. Elle dut naître vers 1675 (1). Son enfance et sa jeunesse s'écoulèrent probablement à Bourg, où elle reçut une bonne éducation. Une de ses tantes, Anne-Marie d'Urre d'Aiguebonne, fille d'Antonin d'Urre, marquis de Tréfort, ambassadeur à Tunis, avait épousé François de Rostoing, comte de Bury, chambellan de Gaston d'Orléans. Veuve en 1666, elle fut nommée en janvier 1680, dame d'honneur de la princesse de Conti, fille du Roi et de M^me^ de la Vallière. Cette tante fut la cause de la fortune de M^lle^ Choin.

C'est sans doute peu après cette nomination que la comtesse de Bury fit accepter sa nièce comme fille d'honneur de la princesse de Conti (2). Cette princesse, fort belle et très distinguée, était celle des sœurs de la main gauche du Dauphin que celui-ci préférait. Il avait beaucoup d'amitié pour elle et se plaisait à passer des journées entières en sa compagnie. C'est au cours de ces visites qu'il eut l'occasion de voir M^lle^ Choin dont il devait faire plus tard sa maîtresse.

Et pourtant, nous l'avons déjà dit, la fille d'honneur n'était point belle ; tous les mémoires des contemporains nous le rappellent, non sans une malignité souvent aiguisée par la jalousie. Un manuscrit du XVII^e^ siècle, qui relate quelques intrigues de cour (3), nous dit qu'elle avait « de grands yeux noirs fort vifs ; mais, du reste, sa taille, sa figure et ce qui fait d'ordinaire que les femmes sont aimées, ne répondaient point du tout à l'esprit que ses yeux annonçaient. Ses manières, beaucoup de rouge

nie de Langes, celle de Chaliouvre, les seigneuries de Barbarel, Chales, Chazelles, Corcelles et le comté de Vallin.

(1) Des recherches faites dans les registres d'Etat-civil de la ville de Bourg de 1656 à 1677 sont restées infructueuses. On trouve, en 1665, trace de la naissance de Marie Magdeleine, et, en 1670, de Marie Thérèse Joly de Choin, ses deux sœurs.

(2) Le 14 janvier 1688, M^lle^ Choin prenait déjà part, nous dit Dangeau, à une loterie que Louis XIV avait organisée entre les Dames de la Cour.

(3) Bibl. Ars. ms. 5570, ff 231-244. Ce manuscrit a été reproduit par Edouard Barthélemy, à la suite de son étude sur *Mademoiselle Choin* (*Bull. du Bibliophile*, 1^er^ avril 1872). F. Barrière, dans *La Cour et la Ville sous Louis XIV, Louis XV et Louis XVI*, l'avait publié partiellement et incorrectement.

qu'elle mît, l'art de se bien habiller, l'air du monde et la faveur de sa maîtresse lui tinrent lieu de charmes ».

Mme de Caylus, indignée sans doute de voir l'amour que le Dauphin portait à cette fille, se complaît à nous dire, dans ses *Souvenirs*, qu'elle « était d'une laideur à se faire remarquer » ; la Princesse Palatine, non moins acharnée contre elle, n'hésite pas à la traiter de « vieille guenipe » dans une lettre à la princesse de Galles, et, dans une lettre à la princesse Louise, elle ajoute ce tableau fort réaliste et peu ragoûtant : « Elle était petite ; elle avait de petites jambes, un visage rond, un nez court et relevé, une grande bouche remplie de dents pourries qui avaient une puanteur telle qu'on pouvait la sentir à l'autre bout de la chambre. Elle avait une gorge horriblement grosse ; cela charmait Monseigneur (1), car il frappait dessus comme sur des timbales. »

Quant à Saint-Simon, il conclut, avec sa crudité ordinaire :

C'était une grosse fille écrasée, brune, laide, camarde, avec de l'esprit, et un esprit d'intrigue et de manège.

Sa laideur était tellement frappante qu'elle devint rapidement un sujet de chanson; en voici une, par exemple, inédite, sur l'air des *Triolets*, parodie d'une autre faite sur le même air et qui commençait par ces mots :

Le premier jour du mois de may
Fut le plus heureux de ma vie.

—

Le premier jour du mois de juin
Fut le plus vilain de ma vie.
Je pensay baiser la Chouin,
Le premier jour du mois de juin.
Mais un gousset un peu trop fin
M'en fit bientost perdre l'envie.
Le premier jour du mois de juin
Fut le plus vilain de ma vie (2).

(1) Le grand Dauphin, fils de Louis XIV, s'est toujours fait appeler *Monseigneur*.

(2) Tome VIII du Chansonnier de Clairambault. Bib. Nat. Ms. fr. 12690, fo 173.

Mais si tout le monde se plaît ainsi à rire continuellement de sa laideur, il y a une chose que ses ennemis eux-mêmes n'ont pu lui refuser, un don par lequel la nature semblait avoir voulu racheter son œuvre : l'esprit. Cette pauvre fille, que le physique servait si mal, fut douée d'un esprit de sociétéfort agréable et d'un talent de conversation charmant.

A la suite de son portrait, d'une réalité féroce, la princesse Palatine ne peut cacher « que cette créature courte et grosse avait beaucoup d'esprit » ; et La Beaumelle lui-même, qui, dans ses *Mémoires de M^{me} de Maintenon*, a poussé le mensonge jusqu'à la calomnie, avoue : « C'étoit une taille démesurée, un embonpoint excessif, un teint fort brun, une démarche singulière, mais de forts beaux yeux, de la dignité dans l'âme, une belle main, de la douceur, des agréments infinis dans la conversation, en un mot tout ce qui choque et tout ce qui fait aimer. On s'accoutumoit difficilement à sa physionomie. Mais malheur à quiconque s'y accoutumoit une fois! elle ne plaisait pas : elle charmait. Au milieu des fonctions de son emploi on lui trouvoit quelque chose de si grand et de si libre, que, servant la princesse, elle paroissoit en être servie ou mériter de l'être. »

Et Saint-Simon lui-même, non suspect de bienveillance excessive, déclare : « J'en ai ouï parler à de ses amis comme d'une personne d'esprit, sans ambition, ni intérêt quelconque, ni désir d'être ni de se mêler, fort décente, mais gaie, naturellement libre et qui aimoit la table à causer. »

Monseigneur, le Grand Dauphin, qui fréquentait assidûment chez sa sœur de Conti, la remarqua et multiplia ses assiduités à tel point que les mauvaises langues, avant de connaître l'objet de son amour, criaient déjà à l'inceste. Mais quel ne dut pas être l'étonnement et le dépit des belles dames, qui venaient faire les galantes et chercher des amoureux de choix chez la princesse, lorsqu'elles

apprirent que le Dauphin ne se détournait d'elles que pour attacher avec plus de tendresse ses regards sur cette « puante créature » !

Monseigneur n'avait encore eu que peu de relations amoureuses ; il avait courtisé Mme de Polignac, regardé fort tendrement Mme du Roure et possédé la Raisin, célèbre actrice dont il eut, dit-on, un enfant.

On sait le caractère insignifiant de ce prince mou et timide ; il est nécessaire de le bien connaître, craintif et obstiné, timide et opiniâtre, pour comprendre avec quel entêtement il va résister au Roi lui-même qui le priera discrètement de renoncer à des amours aussi scandaleuses. Mais Mlle Choin, par sa grâce, sa simplicité et sa retenue avait su lui plaire ; et, comme il arrive de toutes les personnes sans volonté, lorsque cet amour étrange lui tint au cœur, il ne put s'en défaire et se serait plutôt livré à la mort que d'y renoncer. Pour bien se rendre compte de l'insignifiance de cet homme sans caractère, il n'est que de lire Saint-Simon qui le connaissait bien, et qui d'ailleurs ne l'aimait guère : « De caractère, il n'en avait aucun, du sens assez, sans aucune sorte d'esprit... de l'opiniâtreté sans mesure, et un tissu de petitesses arrangées, qui formaient tout le tissu de sa vie ; doux par paresse et par une sorte de stupidité, dur au fond... L'épaisseur d'une part, la crainte de l'autre formoient en ce prince une retenue qui a peu d'exemples : en même temps, glorieux à l'excès, ce qui est plaisant à dire d'un Dauphin, jaloux du respect et presque uniquement attentif et sensible à ce qui lui étoit dû, et partout...

... Monseigneur étoit sans vice ni vertu, sans lumières ni connaissances quelconques, radicalement incapable d'en acquérir, très paresseux, sans imagination ni production, sans goût, sans choix, sans discernement, né pour l'ennui qu'il communiquoit aux autres, et pour être une boule roulante au hasard par l'impulsion d'autrui, opiniâtre et petit en tout à l'excès... absorbé dans sa

graisse et dans ses ténèbres, sans avoir aucune volonté de mal faire, il eût été un roi pernicieux. » Tel était le piètre personnage ignorant et sot, que Bossuet lui-même ne parvint pas à décrasser, malgré des efforts méritoires.

Comment prit naissance la liaison de cet étrange Dauphin avec Mlle Choin ? Nous n'avons pour tout renseignement qu'un passage des *Mémoires* de La Beaumelle, auteur suspect, et que l'on doit toujours contrôler. Mais comme aucun autre mémorialiste n'a rapporté le début de cette liaison, force nous est de suivre, — sinon de croire toujours — le très fantaisiste La Beaumelle.

Tout d'abord, le Dauphin, sentant l'originalité quelque peu ridicule et scandaleuse d'amours si bizarres, n'ose découvrir sa flamme ; enfin, il se ravise et instruit la fille d'honneur de son amour par un billet galant, que Mlle Choin refuse avec respect. « D'autres billets furtivement donnés sont rejetés avec la même rigueur. L'amant se passionne pour la cruelle qui le brave. »

La princesse de Conti, de son côté, peu désireuse de voir cette liaison se consommer, fait tout son possible pour que Mlle Choin ne soit jamais auprès d'elle quand Monseigneur la vient visiter. La malheureuse demoiselle d'honneur, qu'un royal amour a tout d'abord effrayée, conjure la princesse de lui donner son congé, s'enfuit et veut se retirer aux Hospitalières. Mais la princesse, sentant bien que l'obstination de son frère est indomptable, fait contre mauvaise fortune bon cœur et prend fait et cause pour lui ; elle envoie Mlle d'Épinoy sommer la suivante de reprendre son poste. On dit même que Mme de Maintenon joignit ses instances à celles de Mlle d'Épinoy. A la fin, devant l'insistance du Dauphin, Mlle Choin se laisse persuader et « reçoit tous les jours les hommages de M. le Dauphin, sans s'y prêter, mais aussi sans s'y dérober... avec cette fierté de caractère qui ne veut rien devoir, même à l'amitié ». Il est vrai qu'outre son indéniable fierté de caractère, la plus élémentaire prudence

lui commandait de ne pas fâcher le Dauphin contre elle ; et puis, elle avait vingt ans...

La liaison devint bientôt publique, mais on assure qu'elle reste encore toute platonique; le roi en a connaissance et fait prier discrètement son fils de la rompre ; mais Monseigneur proteste que les seuls liens de l'amitié l'unissent à la suivante et qu'il s'étonne qu'on lui en fasse grief. Laissons parler l'auteur anonyme qui semble si bien renseigné (1) :

Le Père confesseur fut chargé d'en dire quelque chose à Monseigneur, avec la précaution de tirer parole du prince qu'il n'aurait sur cela aucun éclaircissement avec le Roi son père, qui lui faisait simplement donner cet avis par tendresse, et par rapport à sa conscience.

Monseigneur reçut cet avis avec respect, mais il chargea le Père de la Chaise d'assurer le Roi qu'il était surpris que de la manière dont il vivait, cherchant toute l'année, comme un simple courtisan, le moyen de faire sa cour, et ne se mêlant de rien, il était, dis-je, surpris que l'on ne voulût pas au moins lui laisser la liberté de faire une amie qu'il avait choisie exprès pour qu'on ne pût croire qu'il y eût entre eux autre chose que ce que la simple amitié et l'esprit peuvent faire naistre entre deux personnes de différent sexe, qui sont bien aise de se trouver souvent ensemble.

Monseigneur rendit compte de cette conversation à Chouin, qui en fut affligée, et lui proposa de se retirer. Il se confessa deux jours après, qui fut le soir du vendredi saint, et monta chez le Roi au sortir du confessionnal. J'ignore si le Roi fut étonné d'une visite si inopinée, mais il le fut quand Monseigneur, tête à tête dans son Cabinet, tint à peu près ce discours : « Monsieur, lui dit-il, je viens de confesse ; j'ai dessein de faire demain mes pasques, mais je ne puis me résoudre à m'approcher des sacremens avec le paquet que j'ay sur le cœur. Je vous ay respecté comme mon Roi, mon maître et mon père, à qui je n'ay jamais menty ; je puis jurer présentement, par tout ce qu'il y a de plus saint, que je ne vous diray de ma vie une chose pour l'autre. L'on vous a fait entendre qu'il y avait entre Chouin et moy quelque chose qui pouvoit blesser ma conscience : je vous viens dire que non, et vous le dire parce qu'il est vrai. Au sur-

(1) Cf. Bib. Ars. Ms. 5770.

plus, j'avoue à Votre Majesté qu'il m'est dur, qu'à mon âge, vivant comme je fais avec soumission et une attention éternelle à vous plaire, l'on me tracasse pour une fille en qui j'ay confiance, et qu'il m'est fort sensible qu'on la tourmente parce qu'elle est mon amie.— J'avais prié le Père de la Chaise, interrompit le Roy, d'exiger de vous de ne me point embarrasser d'aucun éclaircissement, et qu'il me suffisait de sçavoir par lui qu'il n'y a rien qui pût blesser votre conscience, mais puisque vous avez voulu m'en assurer vous-même, je vous en remercie, continua le Roy en souriant.

Il me sied mal peut-être, ajouta le Roy, de vous prêcher un Evangile que j'ay eu le malheur de pratiquer si mal ; mais le mauvais exemple qu'en cela j'ay pû vous donner, mon fils, doit vous préserver des mêmes égarements, et, si vous m'en croyez, vous n'aurez jamais de maîtresses. Je suis ravi de sçavoir que cette fille, de l'esprit et de la vertu de laquelle l'on m'a avantageusement parlé, ne soit point avec vous sur le pied que je craignois ; je vous en crois, et je vous promets que je l'estimeray. Au surplus, je vous sçay bon gré de cette conversation, qui doit vous encourager à finir saintement vos pasques. En achevant ces mots, le Roy l'embrassa ; et après quelques mutuelles protestations de tendresse, Monseigneur se retira, et vint rendre compte à Chouin de cette conversation. « Qu'avez-vous fait ! Monseigneur, lui disoit cette pauvre fille en pleurs et surprise de ce que Monseigneur luy contoit, qu'avez-vous fait, lui continua-t-elle ? ne suffisait-il pas de faire assurer le Roi, par le Père Confesseur, de la vérité, qu'il ne connaissoit point ? Qui vous a dit que le Roy ne croira pas que c'est moi qui vous ay poussé à entrer avec luy dans ce dangereux éclaircissement ; que votre amitié m'est cruelle, Monseigneur, et que je vous aurois d'obligation de me laisser entrer dans un couvent ! »

Monseigneur la consola, l'assura de son amitié, luy dit avec fermeté les raisons qu'il avait eues de se donner un repos d'esprit dont il avoit besoin ; et tout cela fut si secret que très peu de gens en ont eu connaissance.

Monseigneur fit ses Pasques le lendemain ; et la suite justifia qu'il n'y avait rien eu entre Monseigneur et Choin, que beaucoup d'amitié et une ouverture de cœur entière, pour tout ce qu'il sçavoit, de quelque nature que ce fût.

Amitié ? Amour ? Nul ne le sait encore. Mais bientôt le doute ne sera plus permis.

II. — LA DISGRACE

Les choses en étaient là, lorsqu'en 1694 s'ouvrit la campagne de Flandre. Monseigneur partit pour prendre le commandement de l'armée. N'oubliant pas son amie, il voulut lui laisser un testament qui renfermait une donation considérable pour elle. Avec un désintéressement admirable, — dont elle fera preuve plus d'une fois encore, comme nous verrons, — M[lle] Choin jette le papier au feu : « Monseigneur, lui dit-elle, si j'avais le malheur de vous perdre, mille écus me suffiraient. » Toutes les princesses du sang et les nobles dames eussent-elles tenu si franc langage ?

La princesse de Conti accompagna son frère jusqu'au Louvre et « M[lle] Choin reçut de Monseigneur mille tendres amitiés ».

Voilà donc le Dauphin à l'armée, avec M. de Villeroy, le duc de Luxembourg et M. de Clermont-Chatte. Les intrigues politiques et galantes vont s'entremêler et l'on va voir que le succès de leurs armées n'était pas le seul souci de ces guerriers.

La princesse de Conti n'avait pas trouvé M. de Clermont-Chatte indifférent à ses charmes. Cornette de cavalerie en 1678, capitaine en 1683, exempt des gardes du corps de la compagnie de Duras en 1684, il avait été nommé maître de camp en 1691. Doué de beaucoup d'esprit, d'un air agréable, avec un sourire galant, il avait su plaire à M[me] la princesse de Conti.

Mais ce beau capitaine n'était pas le seul à trouver agréables les appas de la princesse. Le duc de Luxembourg, vieil ambitieux et vieux galant, qui attendait depuis longtemps son bâton de maréchal, était aussi dans les bonnes grâces de la princesse. On dit même que celle-ci avait remis son portrait au duc de Luxembourg, avant son départ pour la Flandre. Le Maréchal de Villeroy aussi courtisait la princesse.

Et, pendant la campagne, billets galants de courir de la ville à l'armée et de l'armée à la ville, grâce aux bons soins de Mlle Choin, qui s'acquittait avec une discrétion parfaite du travail,—véritable casse-tête,—qui consistait à trier, sans erreur, les paquets de lettres. Le plus amusant de l'affaire est que la demoiselle d'honneur ne se contentait pas de favoriser l'allée et venue des billets entre sa maîtresse et ses admirateurs, mais qu'elle-même était, pour son propre compte, en galantes relations avec Clermont et le duc de Luxembourg ! L'amour du duc pour Mlle Choin n'était d'ailleurs point désintéressé. Ce vieil ambitieux, qui n'avait alors pas moins de soixante-sept ans, mais qui prétendait encore aux amourettes et faisait volontiers le galant, savait bien l'influence dont disposait Mlle Choin sur le Dauphin, et il savait aussi que Louis XIV devenait vieux. Celui-ci mort, le Dauphin régnerait, et il était de bonne politique de gagner les faveurs de la Choin qui deviendrait alors une seconde Madame de Maintenon. Les chansonniers satiristes de l'époque ne s'y trompèrent pas ; témoin ces couplets :

CHANSON

Sur l'air de *J'ai perdu un bon amy.*

Luxembourg pour bredasser,
Fracasser,
Vient cet hyver à Versailles
Secondé d'Albergoti
Qui le suit
De plus près là qu'aux batailles.

Par le secours de la Chouin,
Du Dauphin
Il pensoit faire à sa guise :
Mais un billet indiscret
A tout net
Déconcerté l'entreprise (1).

Sy certain cas fut echeu (2),
Il eust creu

(1) On verra plus loin l'histoire de ce billet.
(2) La mort de Louis XIV.

Estre du moins connestables *(sic)*,
Et faire ses bredassiers
Fracassiers
Tous gens fort considérables (1).

La combinaison était habile ; l'avenir souriait encore à Clermont et au vieux duc qui espéraient obtenir, grâce à leur double jeu, en même temps que les faveurs de la princesse de Conti et celles de sa fille d'honneur, une place importante à la future cour du Dauphin. Mais le destin déjoua leurs projets ; le Dauphin mourut avant son père ; d'ailleurs le complot fut bientôt découvert et dans des circonstances fort amusantes, que nous allons dire.

Le duc de Chartres, plus tard duc d'Orléans et régent pendant la minorité de Louis XV, à qui la galanterie n'était pas non plus étrangère, avait paru, avant cette campagne de Flandre, regarder assez tendrement Mme la Duchesse, fille de Louis XIV et de Mme de Montespan, mariée à Louis III, duc de Bourbon-Condé, qu'on appelait simplement M. le Duc. Celui-ci n'était pas sans ignorer les sentiments du duc de Chartres à l'égard de sa femme ; et lorsqu'ils se trouvèrent tous deux aux armées, le bruit courut qu'une dispute s'était élevée entre eux. Le roi, resté à Paris, s'inquiéta de cette « pernicieuse histoire » et demanda discrètement à Monseigneur de le renseigner. Celui-ci affirma que cette querelle était toute imaginaire. Non satisfait de cette réponse, le roi en parla à M. de Barbezieux, secrétaire d'État à la guerre, et lui ordonna de saisir les courriers qui faisaient la navette entre la Cour et la ville.

Nous ignorons s'il trouva dans ces courriers un éclaircissement sur la dispute du duc de Chartres et de M. le Duc, mais ce qui est bien certain, c'est que cette surveillance lui révéla le double jeu de Clermont et du duc de Luxembourg. Laissons à nouveau la parole à notre mémorialiste anonyme :

(1) Bib. Nat. Ms. fr., 12691, pp. 350-59 t. IX du Chansonnier Clairambault).

M. de Barbezieux trouve un paquet adressé à Mlle Choin par M. de Clermont, qui lui renvoyait trois lettres assez obligeantes de Mme la Princesse de Conty avec ces mots : « Je vous sacrifie trois lettres de cette importune harpie, songez à m'en défaire, à moins que vous ne vouliez que j'aille chercher au bout du monde un repos qui m'est osté par la persécution de ce mauvais cœur que je ne puis plus supporter. » [Le Roi fait appeler sa fille, lui révèle qu'il sait tout ; la Princesse s'évanouit ; le Roi la relève ; elle implore son pardon et déclare vouloir se retirer dans un couvent, mais son père l'en dissuade, lui offre d'exiler Clermont et décide d'éloigner Mlle Choin]... Cependant, comme Monseigneur avoit témoigné assez de fermeté dans le temps de l'avis que le P. Confesseur avait donné, et que le Roy, content de Monseigneur, a principalement l'art de conduire et de contenter tous ceux qui l'approchent, Sa Majesté ne voulut pas que Choin sortît ni sçût rien de toute cette étrange aventure qu'auparavant on eût découvert les sentiments de Monseigneur, auquel le Roy et Mme la Princesse de Conty écrivirent par un exprès qui rapporta réponse de Monseigneur, qu'il avait aimé et considéré Chouin, mais qu'enfin il était juste que Mme la Princesse de Conty fût maîtresse dans sa maison ; qu'il ne s'opposoit point à la raison qu'il y avoit que la pauvre Chouin fût exilée de la Cour, qu'il prioit seulement le Roy qu'il eût soin d'elle, et qu'il lui donnât 4.000 livres de pension.

La malheureuse Choin, pour avoir été un peu trop complaisante, payait chèrement sa faute. M. de Clermont-Chatte fut exilé en avril 1695 dans le Dauphiné ; il ne reparut à la Cour qu'en 1719, sous la Régence, comme colonel des Gardes Suisses du Régent, puis comme capitaine des Gardes du Duc d'Orléans. Et quatrains de courir sur ces intrigues :

CHANSON SUR L'AIR DE LA FRONDE

. . . .

Quel sortilège as-tu cru faire
Puante Chouin, double excrement,
As-tu pu te flatter de plaire
Jusqu'à mener au sacrement (1) ?
Ignores-tu qu'une rivale (2)
Dont la beauté est sans égale

(1) Allusion à un mariage qu'elle aurait voulu contracter avec Clermont.
(2) La princesse de Conti.

Punit un volage Berger (1)
Et tost ou tard sçait se vanger (2) ?

CHANSON A LA PRINCESSE DE CONTY

Princesse, que te sert qu'on admire ton buste,
Dans les tristes climats où règnent les glaçons.
Lorsqu'on t'enlève icy les plus chères moissons,
Et que de tes amours tu perds le plus robuste.

Cet ingrat sans respect pour ta naissance auguste,
Qui, d'un bizarre amour escoutant les leçons (3),
A traité tes bienfaits, tes soupirs de chansons,
Et fait de tes faveurs un sacrifice injuste (4).
. . . .

Dangeau, toujours très prudent et très réservé, note simplement dans son *Journal :*

Mercredi 6 avril 1695 à Choisy. Le Roi a donné ordre à M. le Chevalier de Clermont, corvette des chevau-légers, de se défaire de sa charge et défense à lui de paraître jamais à la Cour. Le roi lui envoie cet ordre là par l'évêque de Laon, son frère.

Quant à Mlle Choin, le Roi, sur la prière de Monseigneur, lui fit une pension de 4.000 livres ; la princesse de Conti, plutôt par politique que par amitié, lui en assura une de 2.000 et Monseigneur lui-même, nous apprend Dangeau, promit de lui verser 100 pistoles tous les trois mois. Après ces quelques gratifications, dont l'unique but était évidemment de l'empêcher de jaser, l'ex-fille d'honneur reçut l'ordre de partir sans revoir sa maîtresse. Mme de Lillebonne la fit monter furtivement dans son carrosse et, sans éclat, l'emmena chez elle ; on dit qu'elle entra quelques jours après aux Hospitalières de la Place Royale. Ses beaux jours semblaient finis ; la fortune l'avait abandonnée et elle comprenait qu'elle n'avait plus qu'à disparaître discrètement ; mais son rôle n'était pas terminé à la Cour, et son étoile, dont l'éclat s'était sérieu-

(1) Clermont exilé.
(2) Bib. Nat. Ms. fr. 12691 f° 364 (t. IX du Chansonnier Clairambault).
(3) L'amour qu'il avait pour Mlle Choin.
(4) *Ibidem*, ff. 191-193.

sement terni, n'était cependant pas éteinte et elle allait bientôt resplendir des plus belles lueurs.

A Versailles et à Paris, on « étouffa » l'affaire. Dangeau lui-même, si bien renseigné, ignore tout et ne trouve rien d'autre à noter le 22 août 1694, dans son *Journal*, que ces mots trop discrets :

Madame la Princesse de Conty est mécontente de Mademoiselle Chouin, la plus ancienne de ses filles d'honneur, et lui a ordonné de se retirer; elle s'en va dans un couvent à Paris. Madame la Princesse de Conty luy laisse la pension de 2.000 francs qu'elle lui donnait étant auprès d'elle, et même lui donne les meubles qu'il lui faut dans le couvent.

M^me^ de Sévigné elle-même, qui se tient toujours au courant des commérages de la Cour, n'est pas dans le secret de ces intrigues, et ces quelques lignes de curieuse mal satisfaite en marquent un certain dépit :

27 août 1694. La disgrâce de M^lle^ Chouin a fait une grande nouvelle à Versailles. La Princesse de Conti eut l'honnêteté d'assurer M^lle^ de Sanzei qu'elle n'avait aucune part au sujet qu'elle avoit de s'en défaire ; mais quel est-il, ce sujet ? C'est, sur quoi on raisonne, qui d'une façon, qui d'une autre, car si jamais Monseigneur a aimé quelqu'un, c'est cette fille. L'a-t-on chassée sans sa participation ? La princesse de Conti a eu des entretiens très particuliers avec le Roi qui étonnent tout le monde, et voilà ce qu'ils ont enfanté. M^lle^ Chouin est à Paris chez M^me^ de Lillebonne, et l'on dit qu'on lui prépare un petit appartement aux Hospitalières.

III. — LA NOUVELLE LIAISON AVEC LE DAUPHIN. — LES PARVULO

La demoiselle d'honneur disgrâciée ne resta pas longtemps aux Hospitalières, s'il est même vrai qu'elle y ait jamais été. Elle se retira dans un appartement qu'elle avait chez un de ses parents, De La Croix, receveur général des finances, près le petit Saint-Antoine (1), quartier

(1) Hôpital situé entre la rue Saint-Antoine et la rue du Roi de Sicile.

où elle devait vivre encore plus de trente-cinq ans, ne recevant que des amis tout à fait sûrs et intimes. Saint-Simon a connu « cette cour plénière de ce qu'il y avait de plus important, où n'était pas admis qui voulait, mais par goût et choix des personnes, et non par crainte d'en trop voir ».

Monseigneur, revenu de l'armée, n'avait pas oublié son ancienne amie ; après qu'elle eût été chassée de la Cour par ordre du Roi, il ne pouvait espérer la recevoir officiellement chez lui ; mais il n'attendit pas longtemps avant de s'enquérir de sa nouvelle demeure et de l'aller visiter. S'il faut en croire La Beaumelle, toujours très suspect, c'est chez Mme d'Espinoy, amie très intime de Mlle Choin, que le Dauphin la revit pour la première fois. Elle, sachant ce qu'il en pouvait coûter des amours royales, chercha à lui échapper ; elle changea de nom et de domicile ; mais d'Antin, que Monseigneur avait mis sur sa piste, la retrouva bientôt faubourg Saint-Jacques. Monseigneur se déguisa et vint rendre visite à la cruelle fugitive qui lui ferma la porte au nez ; le Roi, instruit de la reprise de ces relations, menaça de la faire enfermer dans un couvent de province, mais la sage Mme de Maintenon intercéda pour elle auprès de Louis XIV ; celui-ci céda enfin et ferma les yeux ; le Dauphin pénétra chez sa maîtresse, se jeta à ses genoux et lui dit qu' « il la laisse l'arbitre de sa destinée ».

Assagie par l'expérience, Mlle Choin répondit :

> Monseigneur, s'il est vrai que vous m'aimiez, vous n'avez qu'un mot à dire et je n'en ai qu'un à entendre ; mais ce mot, vous ne le pouvez dire, je ne puis l'entendre, que nous n'en ayons, l'un et l'autre, la permission du Roi.

A partir de ce moment, les visites de Monseigneur reprennent plus fréquentes et elles vont se multiplier de jour en jour ; l'affaire de Clermont est oubliée et la Cour et la Ville vont pouvoir connaître les amours du Dauphin

sans qu'un scandale soit à craindre. D'ailleurs, le Dauphin est très prudent ; il ne voit sa maîtresse qu'en secret, se rendant, tel un amoureux qui se cache, la nuit chez elle, couvert d'un manteau sombre.

Plus tard, elle-même, toujours en grand secret, se risquera à aller à Choisy, puis à Meudon, où Monseigneur a sa résidence depuis 1695.

Les premiers rendez-vous se firent par l'entremise obligeante de Mlle de Lillebonne chez qui Monseigneur allait prendre le chocolat tous les matins. Mme d'Espinoy, que nous avons vue fort dévouée à Mlle Choin, assistait à ces réunions intimes, rigoureusement fermées aux étrangers.

Tout d'abord, Mlle Choin ne vint à Meudon qu'en grand secret, s'entourant de mille précautions pour n'être point vue. Lorsque Monseigneur y venait dîner seul, sans y coucher, pour voir ses bâtiments et ses jardins, elle en était avertie, et, la veille, s'y rendait de nuit, en fiacre ; « elle passait, nous conte Saint-Simon, les cours à pieds, mal vêtue, comme une femme fort du commun qui va voir quelque officier de Meudon, et, par les derrières, entroit dans un entresol des appartements de Monseigneur, où il alloit passer quelques heures avec elle ». Peu à peu, elle s'enhardit et emmène sa femme de chambre avec elle ; elle restait ainsi sans sortir de l'entresol, enfermée avec sa femme de chambre ; un garçon du château, seul dans la confidence, leur portait à manger. Les jours de fête, elle allait, à six heures du matin, avant le lever de Monseigneur, entendre une messe dans la chapelle, car elle pratiqua toujours scrupuleusement. Peu à peu, les rencontres, plus fréquentes, deviennent aussi moins fermées ; Du Mont et les filles de Mme de Lillebonne sont admises à y assister. Enfin, le petit cercle s'élargit ; les amis de chacun s'y glissent, et l'on y peut rencontrer Sainte-Maure, le comte de Roucy, Biron, M. le prince de Conti, le duc de Bourgogne, fils du Dauphin lui-même, et sa femme, la

duchesse de Bourgogne, le duc de Berry, enfin le duc de Noailles et ses sœurs.

Ces réunions secrètes s'entouraient toujours du plus grand mystère ; les courtisans, qui ne les ignoraient pas, mais qui n'y avaient point entrée, les appelèrent les *Parvulo* de Meudon. Tout le monde en parlait tout bas, et, suivant le mot de Saint-Simon, « cela ne dura pas longtemps sans devenir le secret de la comédie ». Mais le mot d'ordre était sévère et le silence rigoureusement imposé. Le Roi lui-même et Mme de Maintenon, tolérant ce qu'ils ne pouvaient empêcher, n'ignoraient rien, mais ils se taisaient, « et toute la Cour, qui le savait, n'en parlait qu'à l'oreille».

Petit à petit, le cercle s'élargit ; de nouveaux venus sont admis ; Mlle Choin cesse d'être la « Recluse de Meudon » pour devenir une véritable favorite reconnue par toute la Cour. Elle passe de son « grenier » dans le grand appartement où logeait la duchesse de Bourgogne quand le Roi allait à Meudon. Puis, elle s'enhardit, et ne tolérant plus d'être considérée comme une captive, prétend se faire reconnaître pour la maîtresse du logis ; elle s'assied dans un fauteuil, alors que la duchesse de Bourgogne se contente d'un tabouret ; elle ne se lève pas devant elle ni devant Monseigneur ; en sa présence, elle l'appelle familièrement la *Duchesse de Bourgogne* tout court, exactement comme fait Mme de Maintenon ; elle ne pousse pas l'audace jusqu'à l'appeler, comme elle, *mignonne*, mais peu s'en faut. Le duc de Berry, beau galant de mœurs très libres, papillonne au milieu des favorites et des grandes dames. La « puante Choin » est véritablement devenue une reine au petit pied, et si le Roi était mort vingt ans plus tôt, qui sait ce que, Mme de Maintenon disparue, elle fût devenue ? ...

Il fallait cabaler longtemps pour être admis au *Parvulo*. Les courtisans, les yeux toujours tournés vers l'avenir, « cherchoient à lui plaire, étoient en respect devant elle, en attention avec ses amis, et ne réussissoient pas toujours ».

En un mot « toutes les batteries pour le futur étoient dressées et pointées sur elle ». Elle parlait avec autorité, ne ménageant point ses paroles et ne craignant pas, à l'occasion, de faire pleurer la duchesse de Bourgogne. Tel était Meudon, « ce lieu infesté de démons » aux yeux jaloux de Saint-Simon dont toutes les amitiés allaient au « clan » du duc d'Orléans, rival et ennemi du *Parvulo* de Monseigneur.

L'ancienne exilée de la Cour avait su, par son habileté, sa prudence et sa persévérance s'imposer à nouveau à l'entourage du Roi. « On la considérait auprès de Monseigneur comme Mme de Maintenon auprès du Roi », dit Saint-Simon. On ne saurait employer d'expression plus forte, mais resta-t-elle toujours la « favorite » du Dauphin ? Un mariage secret ne les lia-t-il pas, tous deux, comme il était advenu au Roi et à Mme de Maintenon ?

Nous touchons ici au point le plus intéressant, mais aussi le plus délicat, de la vie de Mlle Choin ; il est difficile de ne pas croire à ce mariage, mais affirmer son existence est, à coup sûr, téméraire ; le fait d'un mariage secret étant de ne laisser aucune trace certaine, nous en sommes réduits aux probabilités reposant sur des bavardages, aux dires des divers mémorialistes ; pressés par leurs passions et par le désir de paraître bien informés, ceux-ci n'hésitent pas à reproduire comme certain un récit qu'un courtisan leur a conté sous toutes réserves, et qu'il avait peut-être recueilli lui-même de quelque chambrière bavarde. Voyons d'abord ce que nous dit Saint-Simon, qui est encore, tout compte fait, le plus sûr des mémorialistes. Dans ses *Additions* au *Journal* de Dangeau, il affirme d'abord « qu'on est comme sûr qu'il ne l'avoit pas épousée (1) ». Et, dans ses *Mémoires* : « C'est encore un problème si elle étoit mariée ; tout ce qui a été le plus inti-

(1) Sur la copie originale du *Journal* de Dangeau, le duc de Luynes, ignorant toutes ces intrigues, n'a pas hésité à écrire : « Bien des gens se sont trompés quand ils ont cru que Monseigneur était amoureux de Mlle Choin. Elle étoit sa confidente et rien de plus. »

mement initié dans leurs mystères s'est toujours fortement récrié qu'il n'y avait jamais eu de mariage » ; il ajoute ailleurs, en parlant du Dauphin et de sa maîtresse : « ... Mlle Choin, sa Maintenon en tous points, excepté le mariage... » ; on pourrait donc le croire ennemi de la thèse du mariage, mais ses doutes renaissent, quand il voit, en 1711, Mlle Choin assidue au chevet du Dauphin agonisant : « ... de voir encore Mlle Choin à Meudon, pendant une maladie si périlleuse, voir Monseigneur plusieurs fois le jour, le Roi non seulement le savoir, mais demander à Mme de Maintenon qui, à Meudon non plus qu'ailleurs ne voyoit personne, et qui n'entra peut-être pas deux fois chez Monseigneur, lui demander, dis-je, si elle avoit vu la Choin, et trouver mauvais qu'elle ne l'eût pas vue, bien loin de la faire sortir du château, comme on le fait toujours en ces occasions, c'est encore une *preuve du mariage* d'autant plus grande que Mme de Maintenon, mariée elle-même, et qui affichoit si fort la pruderie et la dévotion, n'avoit, ni le Roi non plus, aucun intérêt d'exemple et de ménagement à garder là-dessus, s'il n'y avoit point de sacrement, et on ne voit point qu'en aucun temps la présence de Mlle Choin ait causé le plus léger embarras... »

Le seul auteur dont nous eussions pu faire quelque cas se contredit donc lui-même. Quant aux autres mémoires de l'époque, ils ne sont guère plus dignes de foi les uns que les autres. Pinot-Duclos, se référant aux bruits qui couraient, dit : « Monseigneur... eut quelques maîtresses... et finit, comme son père, par un mariage de raison », mais plus loin, comme pour se décharger immédiatement de la responsabilité d'une affirmation aussi grave, il ajoute : « ... malgré cette conduite simple d'une maîtresse obscure, tout *sembloit prouver* un mariage secret ».

D'autre part, dans une lettre à la princesse Louise, du 26 avril 1719, la princesse Palatine dit, en parlant de Monseigneur et de sa maîtresse :

On a pensé qu'il l'avait épou ée clandestinement; je jurerais que cela n'a pas eu lieu.

Mais on voit bien que ce n'est là qu'une impression personnelle, déterminée peut-être par l'aspect physique peu attrayant de M^{lle} Choin.

Quant à La Beaumelle, il n'hésite pas, lui, au contraire, à préciser :

Le mariage fut béni, selon les uns à Meudon, selon les autres à Livri. On assure qu'il fut approuvé par M^{me} de Maintenon et par l'évêque de Meaux ; ce qui n'est guère vraisemblable ; la première n'auroit pu se dispenser d'en instruire le Roi qui s'y seroit opposé et l'autre n'ignoroit pas qu'un Dauphin de France n'est jamais émancipé.

Voltaire, ce grand curieux, cet éternel bavard, ne put s'empêcher de dire son mot sur cette affaire. Il le dit à propos de La Beaumelle qui, pour lui, n'est qu'un pur fantaisiste, et qu'il ne se fait pas scrupule de maltraiter. Dans son *Siècle de Louis XIV*, on lit cette note :

L'auteur des *Mémoires* de M^{me} de Maintenon dit... que Monseigneur... épousa Mademoiselle Choin. Ces contes populaires sont reconnus pour faux chez tous les honnêtes gens. Il faudrait être non seulement contemporain, mais être muni de preuves, pour avancer de telles anecdotes. Il n'y a jamais eu le moindre indice que Monseigneur ait épousé Mademoiselle Choin. Renouveler ainsi, au bout de soixante ans, des bruits de ville si vagues, si peu vraisemblables, si décriés, ce n'est point écrire l'histoire, c'est compiler au hasard des scandales pour gagner de l'argent... On trouve peu de pages dans ces *Mémoires* qui ne soient remplies de ces mensonges hardis qui soulèvent tous les honnêtes gens.

Et, dans une lettre au comte d'Argental du 15 juin 1756, il se répète en précisant :

Il (La Beaumelle) a lu quelques bons mémoires, il a noyé le peu de vérités inutiles que contiennent les Mémoires de Dangeau, de Hébert, de M^{lle} d'Aumale, dans un fatras d'impostures de sa façon. Il a trouvé le vrai secret d'être lu et méprisé. Il avance hardiment que le premier Dauphin épousa Mademoiselle Choin. J'ai toujours entendu dire à ceux qui ont vécu avec elle,

et surtout à M^me^ de Villefranche et à M^me^ de Bolingbroke, que c'était un conte ridicule (1).

Déjà, en annotant les *Mémoires* de M^me^ de Caylus, Voltaire avait exp imé son avis et jeté son premier coup de griffe à La Beaumelle :

> On a prétendu que Monseigneur l'avait épousée ; mais cela n'est pas vrai ; Mademoiselle Chouin était une fille de beaucoup d'esprit, quoi qu'en dise M^me^ de Caylus ; elle gouvernoit Monseigneur et avoit su persuader au Roi qu'elle le retenoit dans le devoir, dont le duc de Vendôme, le marquis de La Fare, M. de Sainte-Maure, l'abbé de Chaulieu, et d'autres, n'auroient pas été fâchés de l'écarter. En même temps elle ménageoit beaucoup le parti de M. de Vendôme. Le chevalier de Bouillon lui donnoit le nom de Frosine. Elle se mêla de quelques intrigues pendant la régence. Je ne sais quel polisson, qui s'est mêlé de faire des *Mémoires de M^me^ de Maintenon*, a imaginé, dans son mauvais roman, des contes sur Monseigneur et Mademoiselle Choin, dans lesquels il n'y a pas la moindre ombre de vérité.

Mais l'on sait combien Voltaire est volontiers affirmatif, même quand il aurait quelque raison de douter.

Enfin, on trouve une insinuation curieuse dans les prétendus *Mémoires* du comte de Maurepas, qui, disons-le tout de suite, ne doivent pas inspirer plus de confiance que ceux de La Beaumelle (2). Pour lui, le mariage, certain, n'aurait été qu'une manœuvre de M^me^ de Maintenon qui « voulut faire usage de cette fille pour que Monseigneur ne s'opposât point à la déclaration du mariage qu'elle avait fait avec le roi ».

Dans ce but, M^me^ de Maintenon aurait gagné le Père Honoré, supérieur des Capucines de Meudon et Dumont, valet du Dauphin, pour faire conclure le mariage, qui, d'après Maurepas, « se fit dans la chapelle de Meudon

(1) Reconnaissons d'ailleurs que cela ne prouve rien. Les amies et les familières de M^lle^ Choin qui auraient pu être tenues à l'écart du mariage et de la confidence n'ont confié à Voltaire que ce qu'elles ont bien voulu.

(2) En particulier, le comte de Maurepas était peu scrupuleux sur les dates ; il donne comme date de décès de Monseigneur 1710, alors qu'il est mort en 1711 et pour M^lle^ Choin 1726, alors qu'elle est décédée en 1732. Ces erreurs grossières doivent nous mettre en garde.

en 1707, en présence de M. du Bordage, M. Dumont et Mlle Chaumel. Le curé leur donna la bénédiction nuptiale ».

Il ajoute même des détails fort douteux, auxquels personne avant lui n'avait jamais fait allusion et qui semblent bien n'avoir d'autre origine que la médisance de leur auteur :

Mademoiselle Choin était grosse en ce temps-là, et elle l'avoit si bien caché que personne n'en savait rien. D'abord que le Roi en fut instruit, il en fut fort inquiet ; enfin elle accoucha d'un fils qui fut enlevé sur-le-champ. Il fut éduqué dans la rue du Roule, près Saint-Eustache, comme le fils d'un chevalier de Malte.

Cet enfant, qui étoit très beau, et que le Roi voulut voir, ne vécut que deux ans et demi, quoiqu'on ait fait courir le bruit, pendant la régence, qu'il était encore vivant en Bretagne où il avait été élevé.

En somme, si l'on fait la part, dans ces différentes relations, des haines de partis, des jalousies particulières, des histoires légendaires qui courent sous le manteau, de l'excessive crédulité et de la mauvaise foi de certains mémorialistes, il ne reste pour ainsi dire rien de sérieux sur quoi baser un raisonnement.

Heureusement nous avons des *textes* dont la valeur historique n'est pas douteuse et dont, seule, l'interprétation est parfois délicate.

Édouard de Barthélemy, qui, le premier (1), a tenté d'éclaircir les diverses intrigues auxquelles Mlle Choin fut mêlée, a cité un passage d'une lettre que Monseigneur écrivit pendant la campagne de Flandre (19 juillet 1694), du camp d'Horelle, à Mme de Maintenon :

Quand je serais autant accablé d'affaires que vous croyez que je suis, je ne laisserais pas que de trouver le temps de vous écrire, car on est toujours bien aise de donner de ses nouvelles à ses amies et de les faire ressouvenir de soi... Le Roi m'a adressé deux de vos lettres dans son paquet ; l'une pour moi, l'autre pour le Duc du Maine... *J'ai été étonné que vous ne me parlassiez*

(1) *Bulletin du Bibliophile*, 1er avril 1872.

pas de ma femme. Cela m'a surpris d'abord et m'a fait demeurer tout court.

Édouard de Barthélemy, ainsi que quelques autres historiens, ont pensé pouvoir tirer de ce passage la preuve certaine d'un mariage avec M^lle^ Choin. Mais si l'on se souvient de l'état des relations de Monseigneur et de M^lle^ Choin en 1694, on verra qu'il ne pouvait y avoir de mariage entre eux à cette époque. En effet, un mois après l'envoi de cette lettre, M^lle^ Choin était chassée de la Cour, avec quelque argent, il est vrai, mais sans trop de ménagement, et surtout, comme nous l'avons vu, avec l'assentiment du Dauphin. Si, à cette date, elle eût été autre chose que la maîtresse de Monseigneur, sa disgrâce n'aurait pu se passer ainsi, et il faut admettre que l'allusion trop vague de la lettre précitée se rapporte à la défunte femme de Monseigneur, la Dauphine, morte depuis quatre ans.

Plus convaincante est une autre lettre, malheureusement non datée, de Monseigneur à M^me^ de Maintenon, qui ne semble plus pouvoir permettre le doute :

Ce vendredi 22. J'avais résolu de vous aller voir ce matin, mais vous étiez à Saint-Cyr, ainsi je ne l'ai pas pu faire. Comme je sais, Madame, que je n'ai pas de meilleure amie que vous, et que je vous ai promis de vous parler de toutes mes affaires, je vous écris cette lettre. Je suis persuadé qu'elle vous surprendra fort ; car c'est pour vous dire que *je commence à songer à me remarier*, étant encore assez jeune pour sentir que je ne serais pas sage, et comme je sais que la chose du monde que le Roi appréhendroit le plus seroit que je tombasse dans la débauche, je vous prie de me mander véritablement votre sentiment là-dessus, et de me marquer quand je pourrai aller vous voir, pour que nous puissions un peu parler ensemble. Je suis persuadé que vous croyez bien que j'ai examiné tous les inconvénients qu'il peut y avoir, car je vous assure qu'*il y a longtemps que je ne pense qu'à cela*. Le premier, qui est le plus considérable, est qu'il me paraît que le roi en est fort éloigné, et le second que je ne vois pas de princesse qui me convienne. *Voilà tout ce que je puis dire pour le présent par écrit*. Je vous supplie de ne pas faire semblant de ce

que je vous demande que je ne vous aie parlé. N'en parlez pas, même au Roi, et faites-moi un mot de réponse, mais soyez assurée que je ne vous dis tout ceci que par conscience, et que j'aimerois mieux mourir que de faire quelque chose qui déplût au Roi. Croyez que personne n'est plus à vous que moi. *Encore un coup, le secret* et un peu d'audience, quand vous le pourrez. Vous pouvez donner un petit mot de réponse à Joyeux, qui portera ma lettre.

Voilà le seul argument valable à mettre en avant, mais nous devons dire que, pour nous, il est décisif. Les réticences nombreuses que contient cette lettre ne peuvent laisser de doute sur la préoccupation du Dauphin, qui ne peut pas tout dire *par écrit* et qui ne *voit pas de princesse qui lui convienne* ; quel aurait donc été l'objet de son amour, sinon Mlle Choin ? Cette lettre, confirmée d'ailleurs par diverses assertions des mémorialistes, à la base desquelles il y avait tout de même les renseignements fournis par des personnalités bien placées, — il n'y a pas de fumée sans feu, assure le dicton populaire, — semble établir qu'un mariage secret, dont il faut se résoudre à ignorer la date et les circonstances, a lié réellement Monseigneur et la simple fille du Bailli de Bourg-en-Bresse.

IV — INTRIGUES GALANTES ET POLITIQUES

Malgré toute la modestie et tout le désintéressement dont elle ne se départit jamais, Mlle Choin, qui avait plutôt l'air de subir son heureuse destinée que de la provoquer, ne put empêcher que les courtisans attitrés de Monseigneur ne vinssent lui faire leur Cour, lorsqu'elle fut reconnue quasi officiellement reine à Meudon.

Déjà, nous avions vu autrefois, en 1694, au temps de sa première liaison avec le Dauphin, Clermont, exilé depuis, et le duc de Luxembourg déposer à ses pieds des hommages aussi galants qu'intéressés. Lorsqu'elle régna à Meudon, les courtisans revinrent auprès d'elle, plus fervents, et plus intéressés que jamais : on savait alors

ce que, le cas échéant, on pouvait attendre d'elle, car Louis XIV se faisait déjà vieux...

La Feuillade, nous confie Saint-Simon, lui parla plus d'une fois d'amour, de même que le Prince de Conti. Mais celui qui se fit le plus remarquer par ses assiduités, ce fut le maréchal d'Huxelles. Ambitieux au delà de toute mesure, c'était «un matois rusé, appliqué à son fait et à son fait unique, à son fait en tous genres, sans jamais s'en détourner ni faire un pas inutile ». C'est Beringhen et sa femme, très amis de M^lle^ Choin, qui lui vantèrent d'Huxelles. Il la courtisa «jusqu'à la bassesse » ; il prodiguait les cajoleries et prévenait ses moindres désirs jusqu'à lui envoyer tous les jours de la rue Neuve-Saint-Augustin, où il logeait, auprès du Petit Saint-Antoine, où elle demeurait, des têtes de lapin pour sa chienne. Par elle il parvint auprès de Monseigneur et entra avec lui en grande intimité. Mais, en 1711, dès le lendemain de la mort du Dauphin, « l'envoi des têtes de lapins cessa, et oncques depuis M^lle^ Choin ne le revit ni n'en ouït parler ». Il poussa l'indélicatesse, après avoir rompu aussi brusquement ses relations avec M^lle^ Choin, à déclarer publiquement qu'il ne la connaissait même pas. Mais les esprits malins de l'époque ne s'y étaient pas trompés et l'on se passait de main en main, avec un sourire entendu, ces vers satiriques :

Censeur public du ministère,
En secret flatteur mercenaire,
Méprisant la guerre et la Cour,
Ou par la Choin ou par la table
Prétends-tu devenir un jour
Surintendant ou connétable (1) ?

Même à l'apogée de sa gloire et de sa puissance, M^lle^ Choin se tint toujours, dans la mesure du possible, éloignée de la politique. Mais sa situation même lui valut d'être mêlée à quelques affaires assez importantes.

(1) Bibl. Nat. Ms. fr. 12694, p. 377.

On sait quelle fut la fortune de Chamillart ; conseiller au Parlement de Paris, puis maître des requêtes, il fut choisi en 1695 par M^me de Maintenon pour administrer les revenus de Saint-Cyr. Poussé par elle, remarqué par Louis XIV à cause de son extrême habileté au jeu de billard, il fut nommé Ministre d'Etat en 1700 et secrétaire d'Etat à la guerre en 1701.

Très honnête homme, il eût suffi en des temps plus calmes, mais la situation était difficile et le pauvre Chamillart ne pouvait faire face aux événements. On lui reprocha le renvoi de Catinat, la faveur accordée à Villeroi, le siège de Turin confié à la Feuillade. Bref, l'opinion publique réclama bientôt son renvoi ; M^me de Maintenon lui fit grief de s'être fait seconder par Desmarets, aux Finances, si bien que son ancienne protectrice elle-même devint sa pire ennemie et se mit à la tête d'une cabale dirigée contre lui. Elle trouva Monseigneur tout disposé à l'aider, car Chamillart, se croyant très fort de l'appui officiel et de l'amitié du roi, dédaignait de satisfaire aux moindres désirs du Dauphin. Enfin, aux efforts de Monseigneur et de M^me de Maintenon, M^lle Choin joignit les siens ; elle n'avait pas lieu, en effet, d'être satisfaite du ministre. Ayant un frère soldat (1), elle avait demandé à Chamillart de l'avancement pour lui ; le ministre, aussi peu soucieux du Dauphin que de sa maîtresse, avait refusé, malgré les instances de M^me de Lillebonne et du Maréchal de la Feuillade. Très mécontente, M^lle Choin en parla à Monseigneur, qui « le trouva très mauvais ». Elle jugea donc l'occasion excellente pour se venger du ministre peu complaisant. C'est une des rares occasions dans lesquelles M^lle Choin se rapprocha de M^me de Maintenon ; l'éloignement très marqué de Monseigneur pour cette « belle-mère » (2) interdisait à M^lle Choin d'entretenir des relations suivies avec elle ; de son côté,

(1) Jean Melchior de Joly, baron de Choin.
(2) On a vu cependant dans ses lettres, citées plus haut, qu'il se montrait envers elle très respectueux et soumis.

Mme de Maintenon, qui n'ignorait d'ailleurs rien de la liaison de Monseigneur et de sa maîtresse, ne tenait sans doute pas à fréquenter publiquement celle qui semblait devoir, quelque jour, jouer le même rôle qu'elle à Versailles. — Aux assauts répétés de cette cabale, Chamillart ne put résister.

Mlle Choin fut encore mêlée aux intrigues qui précédèrent le mariage du duc de Berry, fils du Grand Dauphin. On sait qu'à la cour, Monseigneur et le duc d'Orléans étaient chacun à la tête d'une coterie rivale et que leurs relations étaient fort tendues. Saint-Simon, très curieux de ces petites rivalités, pensa un jour à tenter un rapprochement entre eux pour marier le duc de Berry, dont différents projets de mariage avec Melle d'Elbeuf, Melle de Bourbon et la princesse d'Angleterre, n'avaient pas abouti, avec Mademoiselle, fille du duc d'Orléans. C'était d'une politique habile, inspirée peut-être de haut lieu, que de chercher ainsi la réconciliation des deux partis dans un mariage.

Saint-Simon était très ami de Bignon (1), lui-même en meilleures relations avec Mlle Choin. Le mémorialiste, qui savait parler avec mesure et qui n'ignorait pas les précautions infinies qu'il fallait prendre en cette affaire, nous rapporte le discours qu'il tint à son ami Bignon :

> Comme de moi à lui (Bignon), je lui parlai sur le peu de retour que M. le duc d'Orléans sentoit avec tant de peine de Monseigneur à lui. Je lui vantai en même temps celui du Roi et celui de Mme de Maintenon vers lui. Je lui dis que M. et Mme la Duchesse d'Orléans avaient une estime infinie pour Mlle Choin ; qu'il étoit vrai que leur respect pour Monseigneur y entroit bien pour quelque chose, mais qu'il étoit vrai que tout ce qui paraissoit et revenoit de la conduite si sage, si mesurée, si unie de cette personne, la manière si soumise et si intime avec laquelle elle entretenoit Monseigneur avec le Roi donnoit d'elle une haute opinion, et allumoit en M. et Mme la Duchesse d'Orléans un désir sincère de la voir et de devenir de ses amis ; que je savais

(1) Armand Roland Bignon de Blanzy, intendant des finances.

combien soigneusement elle évitoit l'éclat et le monde, mais qu'ayant bien voulu lier dans les derniers temps avec feu M. le Prince de Conti, quoi qu'il en fût, à l'extérieur, si mal avec le Roi, et de plus si bien avec Madame sa belle-sœur (la princesse de Conti), il seroit encore plus convenable que Mademoiselle Choin voulût bien lier avec M. et Mme la Duchesse d'Orléans, maintenant si unis et si bien avec le Roi et avec Mme de Maintenon, avec laquelle elle étoit si bien elle-même. Bignon me répondit, en tâtant par les mesures infinies d'obscurité et de dégagement que Mademoiselle Choin gardait.

Complaisant, Bignon se rendit auprès de Mlle Choin et lui rapporta les paroles habiles de Saint-Simon, mais Mlle Choin, soit désir de se tenir éloignée de ces intrigues, soit plutôt aversion pour le parti du duc d'Orléans, éconduisit Bignon :

Elle lui avait fermé la bouche sur M. et Mme la Duchesse d'Orléans, et défendu de lui en jamais plus parler, non en air de chagrin et de colère, mais au contraire d'amitié, comme ayant si fortement pris son parti là-dessus que rien n'étoit capable de la faire changer, par quoi elle n'en vouloit pas être tourmentée...

Mais dans ses *Additions* au *Journal* de Dangeau, Saint-Simon dit qu'elle s'était montrée plus vive et qu'« au premier mot de Bignon, la Choin en furie répondit tout ce qui se pouvoit dire de plus offensant... et vomit des injures ». Malgré le refus de Mlle Choin, Saint-Simon manœuvra avec tant d'habileté et de persévérance qu'enfin le mariage fut célébré le 7 Juillet 1710. Le duc de Berry adorait sa jeune femme, mais il se lassa vite de cette moderne Messaline, qui pratiquait tous les vices les plus ignobles avec frénésie, que l'on était obligé d'emporter ivre-morte après les repas et qui ne fut peut-être pas étrangère à l'empoisonnement de son mari.

Le duc de Saint-Simon n'avait certes pas rendu un signalé service au duc de Berry le jour où il conçut l'idée de ce mariage.

V. — RETRAITE ET MORT DE MADEMOISELLE CHOIN

Le 14 avril 1711, la petite vérole emporte le Grand Dauphin de France. Jusqu'à ce que le mourant ait rendu le dernier soupir, Mlle Choin, entre Louis XIV et Mme de Maintenon, ne quitte pas son chevet.

Lui mort, son étoile s'éteint. Son existence officielle est terminée. Sortie du néant par Monseigneur, elle n'a plus qu'à rentrer dans l'ombre avec lui. Aussi, pendant les vingt et une années qui vont lui rester à vivre, va-t-elle se retirer dans une modeste petite maison de la rue des Tournelles où elle terminera humblement et dévotement sa vie.

Le Roi, cependant, avant la fin même des obsèques de son fils, pense à sa fidèle amie. Dangeau, toujours très discret et réservé, note dans son *Journal*, le 16 avril 1711 :

> Marly. Le Roi donne 12.000 livres de pension à Mademoiselle Choin pour qui Monseigneur avoit une amitié particulière (1).

De plus, Louis XIV chargea le nouveau Dauphin d'aller assurer Mlle Choin de sa protection. Le duc de Bourgogne, fils de Monseigneur, et la Dauphine « lui envoyèrent faire toutes sortes d'amitiés et tous deux lui firent l'honneur de lui écrire ». Il paraît que, s'il n'avait tenu qu'à la bonne amitié de Mme la Dauphine, la pension eût été de 20.000 livres.

Mais l'ancienne reine des Meudons n'en demandait pas tant. Avec 12.000 livres de rente, sa vie matérielle était désormais assurée et cela lui suffisait amplement ; elle n'intrigua jamais pour rentrer à la Cour ni pour obtenir honneurs ou faveurs. En cela, elle fit preuve d'un désintéressement rare. On a vu plus haut avec quelle fierté elle avait refusé le testament du Dauphin partant pour la campagne de Flandre.

(1) Le brevet en fut expédié le 26 avril 1712. (Cf. Arch. Nat. O156, fol. 103).

A la cour même, au moment où sa puissance était en pleine apogée, Mme de Maintenon, qui aurait été désireuse de voir cesser les *Parvulo* de Meudon, dit au Roi.

qu'il falloit donner à Mademoiselle Choin une grosse pension, un logement à Versailles, la mener tous les voyages à Marly, et mettre ainsi Monseigneur en liberté de la voir publiquement : ce qui le rendrait plus sédentaire à Versailles et les Meudons moins fréquents. Jusqu'alors ces deux si singulières personnes s'étoient comme ignorées. Un si grand changement flatta Monseigneur, il combla Mademoiselle Choin ; mais il ne séduisit ni l'un ni l'autre: Monseigneur, en acceptant, y auroit perdu la liberté qu'il croyoit trouver à Meudon, et Mademoiselle Choin, qui y primait, n'auroit été que fort en second vis-à-vis Mme de Maintenon. Elle craignit de plus qu'un tel changement, qui ne seroit plus soutenu de l'imagination du mystère, car il n'en restoit alors que cela, n'apportât, avec le temps, du changement à sa fortune, qui n'étoit pas, comme celle de Mme de Maintenon, appuyée de la base du sacrement (??) Elle se jeta donc dans les respects, la confusion, l'humilité, le néant, Monseigneur sur ce qu'il ne l'avoit pu résoudre, et refusa jusqu'à la pension sur ce que, dans la situation malheureuse des affaires, et à la vie cachée qu'elle menoit et vouloit continuer, elle en avoit assez.

De Monseigneur, elle ne recevait presque rien :

Il est inconcevable le peu qu'il donnait à la Choin, si fort sa bien-aimée : cela ne passoit point quatre cents louis par quartier, en or, quoi qu'ils valussent, faisant pour tout seize cents louis par an. Il les lui donnoit lui-même, de la main à la main, sans y ajouter ni s'y méprendre jamais d'une pistole, et tout au plus une boîte [genre de bijou] ou deux par an ; encore y regardoit-il de fort près. Il faut rendre justice à cette fille et convenir aussi qu'il est difficile d'être plus désintéressée qu'elle l'étoit, soit qu'elle en connût la nécessité avec ce prince, soit plutôt que cela lui fût naturel, comme il a paru dans tout le tissu de sa vie.

De telles paroles, sous la plume de Saint-Simon toujours si médisante, prennent une singulière valeur. Pour que le mémorialiste lui ait rendu cette justice, il fallait vraiment que son honnêteté et son désintéressement éclatassent à tous les yeux, ce qui n'est point un mince

sujet de louange, lorsqu'on parvient, comme elle l'avait fait, à occuper une place prépondérante à la Cour.

Dans ses *Additions* au *Journal* de Dangeau, Saint-Simon parle encore de ce beau caractère de la favorite du Dauphin :

> Son désintéressement fut entier et tel qu'elle recevoit peu de Monseigneur, ne voulut jamais rien prendre par aucune voie, et qu'*elle seroit morte de faim* sans la pension qu'elle eut à la mort de Monseigneur.

Ses dernières années furent exemplaires et toutes consacrées à la dévotion et aux bonnes œuvres. De ses anciens amis, les plus puissants la délaissèrent, mais « comme elle ne s'était pas élevée, elle ne s'en abattit pas ». Elle conserva un petit noyau d'amis fidèles, les Noailles, Mme de Lillebonne, Mme d'Espinoy.

Dans sa petite maison de la rue des Tournelles, elle vécut avec la plus sévère simplicité. Elle ne mena jamais grand train ; trois ou quatre domestiques constituaient toute sa maison. Elle avait elle-même fait construire une petite chapelle dans son appartement où elle se recueillait seule, de longues heures, s'humiliait devant Dieu et lui demandait pardon de ses fautes passées.

Son petit appartement était modestement meublé : quatre fauteuils couverts de tapisserie et six autres couverts de damas cramoisi ; une couche garnie de rideaux de damas vert, une tapisserie avec les portières et rideaux de même damas, quelques tableaux, une pendule avec deux bras de cheminée, quelque menue vaisselle de porcelaine et d'argent (1).

Elle mourut le 14 avril 1732 (2) sur le coup de midi;

(1) Tous ces détails sont extraits du *Procès verbal des Scellés mis après le décebs de Mlle de Choin à la requeste du sieur Liet, exécuteur de son testament le 15 avril* 1732. Ce document inédit et, semble-t-il, inconnu jusqu'ici, est conservé aux Archives Nationales, Y. 12576.

(2) Cette date est certaine. (Cf. le document cité dans la note précédente ; jusqu'à présent, on avait longtemps hésité sur le jour de sa mort pour lequel on avait donné des dates variant de 1723 à 1744.)

« dans de grandes épreuves d'infirmité qu'elle porta avec une grande pitié et une grande patience ».

Elle avait laissé un testament écrit le 23 septembre 1728 (1). Elle donnait presque toute sa fortune à ses serviteurs et aux pauvres. Elle se recommandait à Dieu, et le priait humblement « de luy pardonner ses fautes et péchés et de l'admettre au nombre des bienheureux ».

Elle légua 2.000 livres aux pauvres honteux de Saint-Paul, 26.500 livres à Mlle de Vignau, sa femme de chambre qui la servait depuis 34 ans, 19.500 livres à une autre femme de chambre, Mlle Charpentier, 300 livres de rente viagère à Augrand, son ancien portier, 5.000 livres à Dutoye, son valet de chambre depuis 12 ans, 3.000 livres à Mlle Marie-Anne Racine, à laquelle elle s'intéressait, 500 livres au couvent de Sainte-Claire de Bourg en Bresse, où sa sœur était religieuse, 500 livres à sa cuisinière, etc... Le mobilier, la garde-robe, la vaisselle d'argent étaient légués par moitié à Mlle du Vignau et à Mlle Charpentier.

Le lendemain de sa mort on mit les scellés, sur la demande du sieur Liet, son exécuteur testamentaire. Lorsque, huit ou dix jours plus tard, on voulut lever les scellés, il ne surgit pas moins de treize oppositions présentées par Marie-Thérèse, sa sœur, le duc de Châtillon, qui avait une créance sur Anne-Claude de Joly, comte de Choin, neveu de la défunte, par un sieur Desmarais ; par le pharmacien, Nicolas Louis Fremin, auquel

est deub un mémoire pour avoir fourni plusieurs remèdes et médicaments à ladite Mlle de Choin depuis le sept juin de l'année dernière jusqu'au treizième du mois d'avril, montant ledit mémoire à la somme de cent cinquante livres, un sol, six deniers, plus pour avoir une année entière rendu deux visittes par jour à ladite Dlle avoir passé plusieurs nuitz et aussi plusieurs matinées entières lade dlle defffte ayant souhaitté qu'il fut auprès

(1) Insinué au Châtelet le 28 juin 1733. (Arch. Nat. Y, à la date).

d'elle dans la confiance qu'elle avait en lui... pour cela il croit meritter la somme de trois cent livres (1).

Mlle du Vignau, sa femme de chambre, faisait opposition pour 8.000 livres qui lui restaient dues, Dutoze, son valet de chambre, pour deux années de gages à trois cents livres, Angélique Pasquet, femme de chambre, pour 42 livres 10 sols, Catherine Varlet, fille de garde-robe, pour 100 livres, Louis Cautillion, ancien domestique, pour huit mois de gages, sur lesquels il n'a reçu que 54 livres, Louis Périnaut, laquais, pour six mois de gages, Louise La Brière, garde-malade, pour un legs de 300 livres.

Les obsèques eurent lieu à la paroisse Saint-Paul, fort modestement. On a conservé le reçu du prêtre, daté du 4 juin 1732, qui ne s'élève qu'à 288 livres 15 sols, sur lesquels il ne préleva pour lui que 24 livres, et le vicaire, deux. Il n'y eut que huit enfants de chœur et la dépense de luminaire ne s'éleva pas au delà de 195 livres 6 sols.

Pas un des courtisans, si empressés autrefois autour de la reine de Meudon, ne suivait le char funèbre, et la modeste fille d'honneur de la princesse de Conti s'en allait sans faste à sa dernière demeure, accompagnée seulement de quatre prêtres qui chantaient les prières des morts, de ses fidèles domestiques, et de quelques rares amis sincèrement attristés...

Telle fut la vie, vraiment franche et honnête de Marie-Emilie Joly de Choin, qui finit comme elle avait commencé, fort humblement, sans s'être jamais départie de sa modestie, de sa retenue et de son désintéressement naturels. Suivant avec bonne grâce, mais sans fierté, une fortune qui semblait l'appeler aux plus hautes destinées, elle aima sincèrement le Dauphin et fit toujours l'admiration de ceux qui la connurent. Ses vingt dernières années sont garantes de sa bonté et de son cœur.

Les curieux et les bâtisseurs d'hypothèses pourront

(1) Ce mémoire de 300 livres a été retrouvé et publié. (Cf. *Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux*, 1891, p. 846.)

se divertir à imaginer ce qui serait arrivé, si, comme la loi naturelle aurait dû l'exiger, le Dauphin avait survécu à son père. Qui sait si, alors, M^{me} de Maintenon elle-même n'aurait pas dû s'effacer devant la nouvelle Reine, et si, dans cette part délicate du gouvernement réservée aux demi-Reines de France, M^{lle} Choin, en présence d'un Roi qui eût été sans valeur, ne se fût pas acquittée dignement de sa tâche ? Si elle n'avait pas, peut-être, la fermeté, l'intelligence et la justesse de vues de celle que Louis XIV appelait « Sa Solidité », elle fut simple, compatissante et désintéressée et son règne eût sans doute été celui des pauvres et des infortunés. Saint-Simon lui-même, en trois lignes sobres, mais pleines de sens, a prononcé pour elle la plus belle oraison funèbre: « C'étoit, avec beaucoup d'esprit, une très-bonne créature, et bien au-delà de ce qu'une faveur bien moins singulière comporte ordinairement. »

GEORGES MONGRÉDIEN.

LE DERNIER MOTET

—

Un bruit de sabots sur la place de l'église fait lever le nez à Barbe Colleter.

— Jeannik, viens voir cet ivrogne de Job Manach, comme il a mauvaise mine. Il ne fera sûrement pas de vieux os. Et, ce disant, Barbe, qui est couturière à la journée, écarte légèrement la mousseline du rideau, de sa main droite où, près de la minuscule cuirasse du dé, s'irise l'aiguille.

Jeannik Le Gac, chez qui elle travaille aujourd'hui, sort de la pénombre où elle est occupée à faire reluire le vieux dressoir aux assiettes coloriées · elle fait deux pas vers la fenêtre, armée de son torchon, et se penche pour mieux apercevoir le passant.

— C'est vrai, ma foi, qu'il n'a pas bonne mine. Mais tu ne trouves pas, Barbe, que c'est un drôle d'ivrogne; il n'a jamais les joues ni le nez rouges. Regarde, il a la figure toute grise comme un vieux sac à fare.

— Tu ne sais donc pas, Jeannik, qu'il y a deux sortes d'ivrognes, comme disait mon défunt père, les uns qui portent franchement leur ivrognerie sur leur figure comme un étendard, les autres qui ravalent leur vice en dedans. Mon défunt père était de l'espèce au nez rouge, mais Job Manach est de l'espèce des ivrognes honteux.

— Et sa femme, dis donc Barbe, celle-là, au moins, est de la franche espèce, avec sa figure rouge comme un croupion déplumé.

— Ah! oui, Jeannik, et ce qu'elle doit en vider des litres d'eau-de vie pour arriver à ce beau résultat. Tu sais, il paraît que tous les soirs Job et sa femme s'enferment à

double tour pour boire ensemble, et quand ce n'est pas chez eux, ils s'en vont faire la noce chez leurs cousins de Plougasnou, qui sont aussi de fameux ivrognes à ce qu'on dit.

— Je t'assure, continue Barbe, que ça finira par leur jouer un mauvais tour. As-tu remarqué comme la lèvre de Job est devenue tremblante, sa lèvre inférieure qui avance comme un bénitier ?

— Pour un bénitier, c'est un joli bénitier à eau-de-vie, s'esclaffe Jeannik ; je ne sais pas comment Monsieur le Recteur le garde pour sacristain, car, vrai, tout le bourg sait qu'il boit comme un trou, et c'est un scandale, ma foi, de le voir s'occuper des choses saintes.

— Il est trop bon, Monsieur le Recteur ; il serait embarrassé aussi pour remplacer Job à l'orgue. D'ailleurs, ajoute Barbe, remarque que Job est toujours droit comme le clocher de l'église et qu'on ne le voit jamais tituber. Alors ça n'est tout de même pas comme si on le ramassait dans les ruisseaux.

L'aiguille de Barbe a repris sa course diligente. De temps à autre seulement la couturière jette un coup d'œil à travers le rideau sur la place où Job s'est arrêté à causer avec Pipi Tual le forgeron.

De son côté le torchon de Jeannik s'est remis à faire au long des meubles son glissement feutré, ce qui n'empêche pas Jeannik de surveiller la place du coin de l'œil.

— Tout de même dommage, reprend-elle, au bout d'un moment, de se détraquer le tempérament de cette façon; c'est ma foi vrai que c'est encore un bel homme, et droit, et vigoureux.

— Oui, dit Barbe, et se détraquer le tempérament en vidant son porte-monnaie. Lui si bien tenu autrefois, as-tu remarqué qu'il a toujours maintenant ce vieux pantalon tout rapiécé ? Regarde ses sabots pleins de purin ; il en a un qui ne tient qu'avec un morceau de boîte à sardine. Et son veston couleur de vieux chaume dont

un mendiant ne voudrait pas! Tout ça, ma pauv'fille, ça sent rudement la misère.

L'aiguille de Barbe continue à marcher en même temps que sa langue, car c'est une fine couturière, et sa langue ne fait pas de tort à son aiguille, pas plus d'ailleurs que son aiguille ne fait de tort à sa langue.

Job ayant tourné soudain ses yeux vers la fenêtre des deux bavardes, celles-ci se taisent, comme prises en faute.

Ce Job Manach, à qui elles viennent de confectionner un si joli complet, est, ainsi qu'elles l'ont dit, le sacristain de la paroisse.

Job a deux passions : l'alcool et la musique. Il a fait autrefois un infructueux essai de séminaire dont il a gardé une vague allure ecclésiastique, avec une tonsure élargie par la calvitie, et un léger vernis de latinité dont il est très fier ; il a reçu aussi les premiers éléments de l'harmonium, et tout ce bagage lui a valu d'être choisi par le Recteur quand la place de sacristain est devenue vacante, il y a maintenant bien des années. L'orgue est alors sorti d'un mutisme prolongé et Job est arrivé au prix de laborieuses études à en tirer des sons acceptables. Il compte parmi ses meilleurs moments ceux qu'il passe chaque jour à préparer quelque motet pour le dimanche suivant.

Peu après son retour au pays, Job s'est marié, et il a cumulé dès lors, avec son emploi de sacristain la culture de quelques arpents et l'élevage de deux ou trois têtes de bétail apportées en dot par sa femme.

Au bout de quelques années de mariage, il s'est mis à boire, pour se consoler de ses désillusions conjugales, ont chuchoté les bonnes langues du bourg. Celles-ci ajoutent que la réconciliation s'est faite devant la bouteille, et que, depuis, Job et sa femme s'enivrent ensemble comme deux bons époux.

On a dit cela, mais que ne dit-on pas, et qu'y a-t-il de vrai au fond ? Et quand Job aurait quelque tendresse pour l'alcool ? Monsieur le Recteur sait bien que chacun

de nous sur cette terre porte une bonne petite besace bourrée de défauts. C'est pour cela qu'il patiente, comme a patienté son prédécesseur, exhortant son sacristain à plus de modération dans l'usage des boissons fortes.

Job lui rend d'ailleurs d'excellents services, ponctuel aux angelus, soigneux des linges liturgiques et tenant irréprochablement son église.

Cependant, depuis quelque temps, Monsieur le Recteur a remarqué avec chagrin que les répons de son sacristain aux offices sont de plus en plus bredouillants ; il a remarqué aussi que son vin de messe file avec une rapidité déconcertante, et cela malgré toutes les objurgations et les menaces mêmes.

Il ne lui a pas échappé non plus que Job a dans la lèvre inférieure un tremblement qui s'accentue tous les jours, et il sait que c'est là un des prodromes du délirium des alcooliques.

Conserver Job ou le remercier ? Monsieur le Recteur est en définitive très perplexe.

Il est onze heures du soir : il fait noir, nuit noire.

Fanch sort de chez son ami Yan au haut du bourg, où il a passé la soirée à jouer aux dominos. Lui, il habite au bas du village, et son chemin le plus court est de traverser le cimetière en longeant l'église.

Fanch est contrarié de cette nuit d'encre ; il n'aime pas les ténèbres où grouillent un tas de larves inconnues et malfaisantes. Va-t-il prendre la traverse ou faire le grand tour ? Hélas ! il n'en a pas le choix, car Yan est sur sa porte qui le regarde partir : « Kenavo Fanch ! »

Pas très rassuré, Fanch s'est mis en route : il franchit la porte du cimetière.

Brrrou ! un frisson violent le secoue tout entier : c'est un crapaud qui vient de faire un bond flasque sous ses pieds.

Fanch se sent la chair de poule, et, pour l'achever, voilà qu'un vol mou passe tout près de lui, si près qu'il

en perçoit le mystérieux coup d'éventail. « Imbécile, murmure-t-il, en essayant de se ressaisir, ce n'est qu'une chouette. Allons ! »

Mais malgré lui il continue à grelotter de peur, car il lui est revenu à l'esprit que quelques jours auparavant, à pareille heure, Pipi Tual a vu s'engouffrer dans le porche de l'église la lavandière des morts, son baquet de linceuls sur la tête.

Fanch, pour éviter toute surprise, essaie de percer la nuit à droite et à gauche du chemin, et il marche en faisant le moins de bruit possible.

— Si je me mettais à courir à toutes jambes, se dit-il au bout d'un moment. Mais à cette seule idée il sent ses cheveux se hérisser, car il imagine sa course éperdue poursuivie par des ombres invisibles, et voilà qu'il croit percevoir à ses omoplates le frôlement de deux mains qui vont sûrement l'accrocher aux épaules. Fanch se retourne brusquement, les yeux agrandis d'épouvante : il n'y a personne derrière lui, mais, dans le mouvement qu'il a fait, son regard est tombé sur le vitrail de l'église, qui donne jour au maître-autel, et ce vitrail qui, à pareille heure, devrait éteindre ses couleurs dans les ténèbres, s'illumine de reflets mouvants émanés d'un mystérieux foyer de lumière. Et voici qu'au même instant l'orgue s'étant mis à jouer, son mugissement vient frapper les oreilles de Fanch avec des résonances assourdies de crypte.

Fanch se sent devenir pâle, parcouru d'un grand frisson qui le glace tout entier ; ses jambes se dérobent sous lui et ses dents s'entrechoquent.

Ma Doué béniguet ! n'est-ce pas le Requiem ?... mais oui !... c'est cela... son Requiem à lui. Pas de doute possible... C'est sûrement un intersigne, et il touche à son heure dernière.

Cette idée le cingle comme un coup de fouet. Il voit à quelque distance la maison de Yan qui se découpe vague-

ment dans l'ombre, et d'un bond soudain le voilà parti dans cette direction de toute la vitesse de ses jambes, poursuivi par une cohorte de frôlements et de galopements mystérieux. Il touche à la porte de Yan, il frappe.

Sauvé, mon Dieu ! son cœur bat encore à coups sourds dans sa poitrine, mais en se retournant, il n'a rien vu que la nuit paisible.

Yan vient ouvrir en maugréant : « Comment, c'est encore toi Fanch ! Qu'est-ce que tu veux ? »

— Tu ne croirais pas, dit Fanch, il y a de la lumière dans l'église et on entend jouer l'orgue.

— Ah ! non sûrement je ne te crois pas, fait Yan, tu aurais bien pu me laisser mettre au lit sans me déranger avec tes vieilles rêveries, mon pauvre Fanch !

Mais Fanch, resté au seuil de la porte, lève un doigt tremblant vers l'église :

— Tu ne me crois pas, Yan, eh bien ! regarde, regarde vite !

Et il désigne le grand vitrail qui se trouve derrière le maître-autel et développe sa rosace au-dessus de la place.

Et Yan, abasourdi, aperçoit en effet tout en haut une clarté diffuse qui fait jouer doucement les polychromies du vitrail. En même temps un ronflement d'orgue lui arrive nettement discernable.

Fanch regarde Yan avec un air de triomphe qui se mêle à son expression d'épouvante.

— Hein ! fait Yan, c'est-il possible ? attends, je vais avec toi ; il faut en avoir le cœur net.

Et les voilà partis à pas de loup, Fanch suivant Yan qui marche vite.

Le ronflement de l'orgue est de plus en plus perceptible comme le bruit d'une cascade dont on approche, et Yan, instinctivement, ralentit le pas.

A la hauteur du vitrail où Fanch a vu tout à l'heure danser les étranges lueurs, Yan s'arrête, vaguement inquiet, car lui aussi vient d'apercevoir le même éclaire-

ment plein de mystère. Il faut que la nef rutile de clartés pour qu'il y ait de pareils reflets, et les autres vitraux vers le bas de l'église découpent aussi dans la nuit leurs ogives luminescentes.

—Ah! par exemple, qu'est-ce que c'est que ça? Dis donc, Fanch, continue Yan, à voix étouffée, allons voir si la porte de l'église est ouverte.

Ils entrent sous le portail, serrés l'un contre l'autre : fermée la massive porte d'entrée, mais au travers des ais les sons de l'orgue viennent les heurter comme une bourrasque,

Doucement, avec précaution, Yan soulève le loquet et pousse ; la porte résiste, elle est fermée à clef.

Yan se sent gagner par la terreur ; vraiment, qu'est-ce que ça peut être ?... Si c'étaient des voleurs, ils ne s'amuseraient pas à faire tant de vacarme. Mais alors quoi ? Ce serait donc vrai, toutes les histoires macabres de Fanch et de Pipi Tual ?

Il touche le bras de Fanch et s'éloigne sur la pointe des pieds, suivi de celui-ci.

Les voilà au milieu du cimetière.

— Allons, dit Yan, prévenir François Kerdoncuff.

François Kerdoncuff est un premier-maître de la marine qui a pris sa retraite au pays. C'est un esprit fort, et un grand chasseur doublé d'un fin braconnier. Il habite au bas du village, non loin de la maison de Fanch et tout près du petit pont qui enjambe la rivière.

Malgré l'heure tardive, Kerdoncuff est occupé à nettoyer son fusil, un vieux brûle-gueule aux dents. Yan lui fait part de ce qui se passe.

— Qu'est-ce que vous racontez tous les deux, bougres d'emplâtres ; est-ce que vous voulez vous ficher de moi ? Eh bien ! allons-y voir, et je prends mon fusil pour coller une bordée de plombs à lièvres dans le derrière de vos sacrés revenants.

Les trois hommes arrivent dans le cimetière ; l'inté-

rieur de l'église flamboie toujours, et toujours l'orgue répand ses ondes sonores dans le silence de la nuit.

Ils approchent et pénètrent dans le portail ; François Kerdoncuff essaie doucement le loquet de la porte : rien à faire.

— C'est tout de même cocasse ! fait Kerdoncuff à voix basse ; sacré nom d'une pipe ! qu'est-ce que ça veut dire ? Je donne ma langue au chat... Allons chercher Job Manach qu'il nous ouvre l'église, on verra bien ce qu'elle a dans le ventre.

Et dans la paix nocturne, ils s'en vont, à pas amortis, chercher le sacristain, silencieux, y compris Francois Kerdoncuff, comme s'ils craignaient de révéler leur présence à quelque ennemi invisible.

En vain ils frappent à la porte et aux volets de Job en l'appelant à mi-voix ; personne ne répond, mais dans la cour un volet s'ouvre en grinçant et Francesa la voisine crie aux visiteurs :

— Ils ne sont pas chez eux ; ils doivent être allés voir leurs parents à Plougasnou.

— Ah ! Ah ! s'esclaffe Kerdoncuff, les sacrés ivrognes !

Indécis sur ce qu'il convient de faire, les trois hommes redescendent vers la place de l'église.

Mais les sons de l'orgue continuant à rouler dans la nuit leurs vagues intermittentes ont fini par réveiller quelques dormeurs, et les pas de Fanch et de ses compagnons font ouvrir des fenêtres alentour : « Qu'est-ce qu'il y a ? Qui est là sur la place ? »

— Ici, répond François, c'est Kerdoncuff avec Fanch Kerdu et Yan Kervoizou. Vous savez ; il y a des lumières plein l'église et l'orgue ronfle comme le jour du pardon... Pourtant la porte est fermée à clef... Nous venons de chercher Job pour ouvrir, mais il est avec sa femme à Plougasnou.

— Attendez, disent des voix dans la nuit, nous allons avec vous.

Et les trois hommes voient se joindre à eux quelques nouveaux compagnons, parmi lesquels Guillaume Bourhis, qui, lui aussi, a décroché son fusil à tout hasard. La petite troupe empoignée par un silence unanime marche sans bruit jusqu'à la porte de l'église. Essais discrets d'ouverture : dûment fermée à clef, la porte résiste toujours.

L'orgue se tait par moments pour reprendre de plus belle l'instant d'après, et les lumières ne cessent pas de faire étinceler les vitraux.

— Ça ne peut pas durer, chuchote Kerdoncuff, nous saurons ce que ça veut dire...

Toi, Jean-Mar, va prévenir Monsieur le Recteur qui doit avoir une autre clef. Toi, Bourhis, puisque tu as ton fusil, va te mettre à l'autre porte avec deux camarades ; moi je reste ici avec Fanch et Yan ; comme ça personne ne pourra sortir sans qu'on le voie.

Le presbytère est à deux cents mètres : Monsieur le Recteur, réveillé en sursaut par les coups frappés à ses volets, est mis au courant de l'affaire et s'habille prestement. Le voilà déjà en bas ainsi que son vicaire. Il se fait expliquer à nouveau ce qui se passe, et on va se mettre en route.

Mais une fenêtre s'ouvre au premier étage, et la voix de Philomène, la vieille sœur du Recteur, descend pleine d'angoisse :

— Où vas-tu, Henri ? Qu'est-ce qu'il y a ?

— Chut ! pas de bruit, Philomène, fait le Recteur, il y a des lumières dans l'église.

— Des lumières... dans l'église !.. Oh ! ma Doué, j'ai peur, Henri, attends-moi, je ne veux pas rester seule ici.

— Eh bien ! dépêche-toi alors, car nous sommes pressés.

Philomène ne se le fait pas dire deux fois, et, quelques instants plus tard, elle a rejoint son frère.

Bientôt Monsieur le Recteur peut apercevoir le resplendissement des vitraux, et, peu après, on commence

à entendre le ronflement de l'orgue. Tout en marchant, il réfléchit profondément, cherchant en vain l'explication du mystère. Pas plus que son vicaire, il n'arrive à imaginer une solution plausible.

Les voilà arrivés.

— Avez-vous la clef, Monsieur le Recteur ? demande François Kerdoncuff.

— Mais non, je n'ai pas de clef ; il n'y a que celle de Job Manach... Comment faire ?

— Eh bien ! dit Kerdoncuff, il n'y a qu'à aller chercher le forgeron. Faut-il que ce bougre de Pipi Tual ait l'oreille durcie par le bruit de son enclume pour continuer son somme à deux pas d'un pareil vacarme ! Va le chercher, Jean-Mar, et dis-lui d'apporter de quoi faire sauter la serrure.

Philomène se rapproche de son frère et, confidentiellement :

— Dis-moi, Henri, qu'est-ce que tu crois que ça peut être ? demande-t-elle.

— Ma foi ! je n'en sais rien du tout, répond le Recteur, l'air soucieux.

Après un assez long silence, l'orgue s'est remis à jouer : on reconnaît maintenant un motet quelquefois entendu à la grand'messe, le dimanche.

Une nouvelle interruption se produit, très brève cette fois, et voici qu'éclatent les sons déchirants du *Requiem*, faisant vibrer l'église tout entière comme une caisse sonore, de son funèbre mugissement. Un frisson passe parmi les assistants.

— Ma Doué ! fait Philomène en se signant. Henri, faut-il dire une prière ?

— Comme tu voudras, répond distraitement son frère, qui, le nez hors du portail, attend avec impatience Pipi Tual.

Et Philomène commence le *Pater* auquel répondent les voix chuchotantes de ceux qui l'entourent. Elle con-

tinue par l'*Ave* ; mais au moment précis où se termine cette prière, un étrange phénomène survient qui remplit tout le monde de stupeur : le *Requiem* s'est interrompu brusquement, comme s'il s'était produit dans l'orgue un détraquement soudain, et celui-ci déchaîne maintenant un ouragan continu de sons, comme si toutes les touches de l'instrument étaient actionnées en même temps.

Philomène se signe à nouveau en se tournant vers son frère :

— Hein, Henri, as-tu entendu l'effet de notre prière ? c'est le diable qui doit faire tout ce vacarme.

Et le hurlement incoercible de l'orgue a quelque chose de si étrange et terrifiant que personne ne sourit en entendant la sœur du Recteur exprimer cette opinion.

Enfin voici Pipi Tual armé d'une solide pince. Bien qu'il ne soit pas très rassuré, il fait le vaillant à peu de frais, sûr qu'on est en nombre pour tenir tête au danger possible.

En quelques coups de son outil il fait sauter la serrure, et la porte s'ouvre en gémissant poussée prudemment par François Kerdoncuff.

Celui-ci entre, le nez en avant, et le fusil en batterie. Monsieur le Recteur vient derrière lui avec son vicaire, puis Yan, puis les autres assistants.

Quant à Fanch, il cherche l'endroit où, tout en observant ce qui va se passer, il puisse se ménager un épais rempart de dos contre toute surprise.

La troupe s'arrête au milieu de la nef : avec ahurissement chacun peut apercevoir le maître-autel illuminé comme aux plus grandes fêtes ; même le cierge pascal fait lamper sa grosse flamme jaune en forme de larme.

Mais l'énigme terrifiante gît toujours dans la tribune de l'orgue, derrière le panneau de bois où Sainte Cécile pince sa harpe, et d'où continue à déferler une tempête de sons, parmi lesquels on distingue par moments le grin-

cement du soufflet, et les ahans du mystérieux souffleur.

D'un tacite accord la troupe se remet en marche, toujours dans le même ordre, vers l'escalier qui mène à l'orgue. L'angoisse étreint toutes les poitrines ; François Kerdoncuff lui-même se sent parcourir d'un frisson comme s'il avalait un grand coup d'eau glacée, et il monte prudemment, le canon du fusil à hauteur de l'œil.

Monsieur le Recteur marche dans ses traces, la tête inclinée de côté pour découvrir plus tôt le mystère.

A peine la petite troupe parvient-elle au haut de l'escalier, que l'énigme se dénoue avec une évidence soudaine, car tous ont reconnu, à la lueur des bougies qui tremblotent des deux côtés de l'orgue, la silhouette de Job le sacristain, affalée sur le clavier, la tête posée sur les touches et les bras étendus. En même temps, dans la pénombre de la tribune, on aperçoit la femme de Job, qui, attelée au soufflet, continue à le mouvoir éperdument. Sa figure rougeoyante fait une vague clarté.

— Regardez, chuchote Kerdoncuff, elle doit avoir dans le corps tout l'air qu'elle a soufflé. Sûrement elle va éclater !

Monsieur le Recteur s'approche d'elle et, de la main, lui fait signe de se taire. Elle arrête le soufflet, reste un moment immobile en regardant les arrivants avec des yeux fixes, et s'effondre soudain dans un fracas de verres brisés, foudroyée par l'apoplexie.

On s'occupe de Job ; on le secoue sans résultat. On lui tape dans les mains : il ne fait pas un mouvement et ses bras retombent inertes au long du corps. On lui tâte le cœur ; il ne bat plus : Job est mort.

Devant lui, sur la tablette de l'orgue, près du recueil de motets, deux litres vides attestent la crise de delirium qui a terrassé l'ivrogne sacristain.

Monsieur le Recteur, à tout hasard, donne aux deux époux l'absolution *in extremis*.

Le silence nocturne emplit maintenant la nef où les

lumières du maître-autel continuent à papilloter sans bruit.

L'incorrigible Kerdoncuff, la main en écran et tourné vers Yan, murmure :

— Hein ! les bougres, ils n'ont pas regardé à la dépense... Enterrement de première classe... Ça ne suffira pas à éteindre l'alcool où ils vont flamber.

Quelques-uns dissimulent un rire discret.

Le Recteur, qui a entendu, regarde sévèrement Kerdoncuff.

— Que celui qui n'a pas péché leur jette la première pierre... Mes amis, la miséricorde de Dieu est grande.

Et la voix implorante de Monsieur le Recteur s'élève vers les voûtes de la nef dans les ténèbres apaisées.

— *De profundis clamavi ad te, Domine...*

JOSÉ FLORIO.

POÈMES

CHANSON

La joie humaine n'est pas pour moi.
Ah ! la joie, la joie, la joie !

Il est pourtant des joies jolies,
Et pas loin d'ici, tout près d'ici.
Des hommes, vivants comme nous autres,
Peuvent dire : « Ces joies sont nôtres ! »

La joie humaine n'est pas pour moi.
Ah ! la joie, la joie, la joie !

Mais eux, dont les mains vont la saisir,
A peine ont-ils un peu de plaisir.
Moi, si dans mes mains je la serrais,
Leur joie, que je la chérirais !

La joie humaine n'est pas pour moi.
Ah ! la joie, la joie, la joie !

II

Je ne suis plus; un autre habite ma poitrine.
Je vois mon ancien corps, qui me semble vivant,
Faire les gestes qu'il faisait auparavant,
Sans que ma volonté présente le domine.

Quel est donc celui-là qui se sert de mes yeux ?
Pourquoi caresse t-il, de mon geste, sa joue ?
Ses doigts sont des enfants qui se mêlent et jouent.
Mes mêmes doigts, ainsi, naguères, jouaient mieux.

J'écoute respirer ce visiteur étrange
Dans la demeure familière de mon corps.
Est-ce lui que j'entends ? Y pleure-t-on encor ?
Y rêve-t-on, parfois, du passage de l'ange ?

Je ne sais rien de lui et n'en peux rien savoir.
Il est là, seulement, qui s'agite et qui tremble.
Aucun jour ni aucune nuit ne nous rassemble,
Comme si mon exil était notre devoir.

Ah ! qui donc m'a chassé, quelles tristes rôdeuses
Enfermées avec moi dans l'étroite maison,
Dont la plainte funèbre affolait ma raison
Et les paumes serraient mes tempes douloureuses ?

Et l'autre est là, vivant, dans la maison dressé,
Maître parmi tant de maîtresses qui l'habitent.
Je ne sais même plus quelle phrase fut dite.
Je ne sais rien. Je suis celui qu'on a chassé.

Mendiant impuissant qui s'accroche à la grille
Par l'effort décharné de ses débiles mains,
Je regarde, de l'ombre froide du chemin,
Le feu de mon foyer qu'il allume, et qui brille.

—

III

Plus je souffre et plus je vous aime,
Pauvres hommes, autour de moi.
Je vous aimais bien, autrefois :
Maintenant, vous êtes moi-même.

J'allais, tout grave de plaisir
Menant ma joie, hélas, si frêle !
Et qui paraissait immortelle
A l'instant même de mourir.

Vos paroles à mon oreille ?
Oui, disais-je, je les entends.

J'en ai entendu tant et tant !
Celles-ci sont toutes pareilles...
. . . .
Et je suis seul sur mon chemin...
Ah ! cette main qui était mienne !
Il semble aujourd'hui que je tienne
Un poids immense dans ma main.

Et je réentends vos paroles
Que naguères, oui, j'entendis :
Des plaintes, des appels, des cris !
Qui implorent ou qui consolent ?

Vous qui voyez ce que je vois,
Dressés au bord du même gouffre,
Vous qui souffrez ce que je souffre,
Vous, mon image, et vous, ma voix...

—

IV

FUNÉRAILLES

Détresse du matin noir où la mort chemine
Emportant nos trésors entre ses longs bras joints ;
Où la lumière aussi semble morte, et si loin
Que voici l'heure où toute chose se termine.

L'enfant blonde jouait avec le jeune chat.
Elle le taquinait pour qu'il montrât ses griffes ;
Et quand il les montrait, rose, d'un geste vif,
Elle le caressait afin qu'il les cachât.

Quel poids tragique étreint les humaines poitrines ?
Qui t'a fait chanceler ? Quel invisible poing ?
La Ténèbre est sur nous, et nous ne pouvons point
Desserrer ses doigts durs à nos fronts qu'elle incline.

L'enfant au front bombé qui n'était pas d'ici
Portait toute la grâce et toute la jeunesse.

Etait-ce donc trop lourd pour sa tendre faiblesse ?
L'avenir, à ses pieds, se couchait, adouci.

Telle, au-dessus des flots des tempêtes marines,
Une nef glisserait par de calmes chemins,
Haute, au-dessus des cris et des sanglots humains
Elevée à jamais par d'invincibles mains,
La Forme, sous les fleurs, glisse aux routes divines.

—

V

A UN POÈTE MORT

Tes vers vivants, tes vers vivants, tes vers s'envolent !
Ah ! qu'on ne dise pas que tu es sans paroles.

Et comme si la mort, poète, te tuait !
Ce sont les hommes, devant toi, qui sont muets.

Ta parole enfin libre a jailli de la terre
Haute et pure, comme un jet d'eau dans la lumière !

Svelte et haute, clarté qu'échevelle le vent,
Il en répand, au loin, les prestiges vivants.

Mais ce rythme alterné qui monte et qui retombe,
Faut-il que sa splendeur jaillisse d'une tombe ?

Fallait-il que ton cœur vivant fût arrêté,
Pour que son rythme, ici, nous livrât sa beauté ?

LOUIS LEFEBVRE.

LA FAUSSE RESSEMBLANCE

—

Le thème de la fausse ressemblance identifiant par l'aspect extérieur deux êtres pourtant distincts a tenté souvent l'imagination des romanciers et des conteurs. Georges Rodenbach, dans *Bruges la morte*, a su tirer des effets émouvants de cette donnée commune dont Villiers de l'Isle Adam, dans son *Ève future*, a tendu les termes jusqu'au fantastique. Mais, abstraction faite de tout thème littéraire, à qui n'est-il advenu, selon les hasards de la rue ou des voyages, au jeu d'une physionomie, au rythme d'une démarche, à l'apparition d'une silhouette, de voir surgir soudain dans sa réalité hallucinante l'image d'une femme ou d'un ami, de quelque être cher et bien connu ? L'évocation va du doute à la méprise. On guette un signe d'intelligence, on aborde, on interroge l'énigmatique Sosie et l'illusion se brise à un regard qui se glace, à une réponse étonnée, au son d'une voix qui révèle et dissipe l'erreur.

Il est aussi des paysages qui suscitent une illusion pareille ; mais ceux-là seuls en peuvent être fascinés dont la sensibilité, dès l'enfance, a été formée d'une façon continue au contact d'une même nature. Cette circonstance exerce une influence sur la physiologie. Elle lui assigne des conditions déterminées de prospérité, de bien-être et d'euphorie. Les mêmes paysages offerts aux regards avec leurs lignes et leurs couleurs propres, avec l'inclinaison précise des pentes, avec la même limite constante de l'horizon, l'atmosphère spéciale engendrée par l'altitude, par l'absence, par la rareté ou l'abondance des eaux et des végétaux, la forme du sol, plate ou accidentée, sa nature, la nuance chimique dont il différencie les plantes qu'il nourrit et qui nous

nourrissent, voici des éléments qui modèlent les réflexes, inscrivent dans la sensibilité avec des impressions ineffaçables, des tendances et des désirs, d'une forme déterminée. Or les contrées les plus belles n'ont pas seules le privilège d'exercer cet envoûtement. Les plus deshéritées possèdent le même pouvoir, pourvu que s'exerce d'une façon continue l'action de la terre sur l'homme. Ceux qui sont nés parmi les plaines monotones du Nord ne s'éloignent pas sans regret de leur sol noirci par les débris du charbon, de leur ciel troué par les rouges cheminées des hauts-fourneaux et des mines. Et ces régions ont leurs poètes qui savent dégager de ce sol martyrisé la puissance d'émotion qu'il recèle. Comme si, dans la relation de l'homme à la nature, source de toute poésie, l'homme apportait une sensibilité d'autant plus abondante que la nature est plus dénuée, comme s'il mesurait son ardeur à sa réserve. Cette nature du pays des corons ressemble à cette pauvre *Brodequin-sans-talon* dont Jules Mousseron a gravé la silhouette à l'eau-forte en quelques strophes villonesques. Miséreuse et rapiécée, elle s'éploie quand même verdoyant, fleurissant et boitant entre les terris, les fosses et les marais. Mais dans un patois qui sonne, sachant ce qu'il veut dire, avec la franchise et la naïveté de notre vieux français, de quel élan le poète ne sait-il pas l'évoquer ? A mille pieds sous terre, si le pic du mineur fait apparaître dans l'éclat du charbon brisé l'empreinte millénaire de quelque fougère dans la grâce ajourée de sa dentelle, c'est pour le poète *L'caillou à fleur* (1) et c'est, à l'appel de l'image, toute la clarté du jour et le coloris de toutes les fleurs qui envahissent la mine.

In crorot, su l'momint que l'jour donne s'lueur
Et qu'in gardin fleuri s'erflète dins cheull pierre.

Mais les montants, les traverses en sapin rouge qui boisent les galeries souterraines éveillent aussi, avec la même hantise d'air pur, de lumière et de soleil, une image de la nature voisine. Mousseron l'interpelle ce beau bois de sapin

(1) Jules Mousseron : *Au pays des Corons.*

rouge si utile aux mineurs qu'il protège contre les éboulements.

D'dûss qué té viens, biau bos d'sapin ?
Té viens d'là haut du jour qui brille.
T'as poussé sous les cieux bénis
Rétindant tes ramures fragiles
Pour bercher douchett'mint les nids.

T'tronc rougeâtre a varié l'parure
Des bosquets, in été, trop verts,
T'feuillage a conservé s'verdure
Pour égayer les neig's d'hiver.

Et c'est *l'Bos d'sapin* surgi au versant des terris.

Les aspects les plus pauvres de la nature, aussi bien que les plus riches et les plus pittoresques, savent donc se faire chanter par les poètes. Ils se sont gravés dans des sensibilités formées à leur contact. Ils sont devenus pour celles-ci des conditions de la plénitude de leur bonheur. Mais reconnue par quelques-uns, doués du pouvoir d'analyser leurs sensations, ou, comme les poètes, du pouvoir de les extérioriser, cette exigence relative au sol, au paysage et au décor existe aussi chez d'autres, moins habiles à lire en eux-mêmes. Satisfaite ou inassouvie, elle est la cause qu'ils ignorent d'une certaine joie ou d'une certaine tristesse et c'est chez ceux-là, sans doute, qu'ayant conservé, avec son caractère d'inconscience, toute son intensité, elle entraîne aussi, dans les cas contraires, les conséquences les plus critiques. Pour eux, la nature, celle qui a modelé leur sensibilité naissante, a véritablement l'importance d'un être cher dont la présence est un besoin, dont l'absence est un tourment. Et ceux-là, la fausse ressemblance d'une forme terrestre avec une autre les peut émouvoir, exalter et blesser de la même façon que d'autres la fausse ressemblance d'une personne avec une personne. Si quelque fatalité les a exilés du lieu de leur prédilection, s'il est à jamais perdu pour eux, la rencontre d'un site faisant surgir l'illusion momentanée d'une ressemblance éveillera en eux une impres-

sion ambiguë : la joie s'y mêle à l'amertume pour composer un trouble breuvage, où le désir de posséder de nouveau, dans l'illusion de l'instant, un bien perdu se brise à la crainte de la proche déception, où la clairvoyance grandissante le dispute à la soudaineté de l'hallucination. La femme est morte dont une silhouette inconnue restitue, soudain, la forme à l'amant désolé. Des lieues, des océans séparent l'exilé de la terre qu'il regrette et dont une coïncidence magique fait surgir devant lui l'apparence. Une certitude de l'esprit nie l'identité que les yeux proclament. Un fantôme de chair ou d'argile affirme une présence que la mémoire dément. La réalité sensible assaille, avec de fraîches images immédiates, les images cristallisées dans les baumes du souvenir et construit la fiction avec les éléments mêmes du réel. La joie tragique de la résurrection se heurte pour y sombrer à la notion du miracle impossible dans une rencontre où la raison, avec le sens critique de ce qui ne peut pas être, détruit le charme bref de ce qui semblait être.

Une différence, pourtant, distingue les deux circonstances et brise quelque peu leur similitude. La femme du roman, ainsi que tout être humain était pourvue d'une personnalité à laquelle aucune autre ne pouvait être substituée. La vivante, eût-elle été semblable à la morte par un plus grand nombre encore de coïncidences que Rodenbach n'en a noté dans son récit, ne pouvait du moins avoir ni les mêmes souvenirs, ni le même passé que l'autre. En elle devait se manifester toujours une activité qui par son caractère personnel devait protester contre l'identification voulue par un autre esprit. Il n'en est pas de même de la nature. Son passé est si lointain qu'il n'existe pas pour nous. Par la reconstitution presque constante de la même forme à travers les âges et les saisons, son existence, qui maintient son identité parmi l'instabilité d'un changement incessant, semble évoluer dans l'éternel. Elle ne détruit pas enfin, par les démentis d'une conscience active, le personnage dont le despotisme de nos interprétations passionnées lui impose le

rôle. Elle n'est pas d'un caractère si défini que l'assemblage des mêmes éléments ne puisse réussir, en des lieux de la terre différents, à reconstituer, au lieu d'une simple ressemblance, une identité presque véritable. Il semble que quelques-uns des éléments qui composent ses aspects soient interchangeables. Aussi, voit-on l'exilé du sol natal retrouver ses conditions normales d'existence si, au lieu d'une nature trop différente de celle qu'il a quittée, il retrouve un sol pareil issu d'une même formation géologique où des similitudes internes ont déterminé des configurations analogues, sur lequel un même régime atmosphérique fait croître une même végétation qui entretient une même faune. Parmi ces circonstances pareilles, l'exilé voit se reconstituer les conditions réclamées par ses habitudes physiologiques. Le même principe de suggestion émanant des choses agit avec une même efficacité sur sa vie affective, sur son organisme et sa mentalité et la terre nouvelle réussit parfois à lui remplacer l'ancienne. Si Marseille fut d'abord une colonie grecque, on s'explique aisément que les navigateurs venus de la péninsule hellénique, retrouvant, sur cette côte baignée par un même flot, la même lumière sculptant dans le même azur les mêmes formes de rochers et de montagnes, se soient fixés sur ses rivages sans souffrir de l'amertume d'un dépaysement, on conçoit qu'un même principe d'hypnose émanant de l'ambiance ait maintenu entre leur sensibilité et le milieu naturel une même relation harmonieuse, engendrant les conditions du bonheur physiologique. L'homme, d'ailleurs, souligne parfois, par l'identité du nom, cette ressemblance des lieux de la nature. Il cherche, par cette autre suggestion logique, à renforcer la puissance de suggestion des paysages naturels. C'est ainsi que les compagnons d'Enée ressuscitent le souvenir de leur patrie par les appellations troyennes dont ils désignent les choses sur le sol où la mer et les tempêtes ont jeté leur exil et croient boire, au creux de leur main, l'eau de la rivière natale, parce qu'ils ont donné le nom de Simoïs au fleuve étranger.

§

Si un fragment de nature peut ainsi tenir lieu parfois d'un autre, c'est qu'il y a entre l'un et l'autre une quasi identité, c'est que la similitude de l'aspect extérieur qui prévient les yeux est l'effet d'un ensemble de causes générales communes à l'un et à l'autre et qui ont engendré les ressemblances plus immédiatement apparentes. C'est par la vertu de cette secrète corrélation que des terrains chimiquement semblables produisent généralement les mêmes plantes en sorte qu'ils couvrent la terre d'une parure analogue d'arbres et de moissons. S'ils sont, par surcroît, de même formation géologique, ils affectent aussi le même aspect plat ou montagneux, présentent à l'œil les mêmes volumes circonscrits par les mêmes lignes courbes ou brisées, ou la même rectitude indéfinie des surfaces faisant surgir l'hallucination de l'étendue, ou les mêmes ondulations ou les mêmes heurts qui calment ou surexcitent la sensibilité, pacifient ou dramatisent l'ambiance.

Mais de ce que les ressemblances profondes qui existent entre deux choses se traduisent le plus souvent, selon les exigences du principe de corrélation, par des ressemblances superficielles et qui frappent les yeux, nous en sommes venus quelquefois, par une trop prompte induction, à conclure de la ressemblance extérieure à la ressemblance profonde et à la quasi identité. Or, l'opération mentale, à laquelle nous nous fions ainsi, ne mériterait en effet notre confiance, dans tous les cas, que si l'apparence d'une chose ne pouvait être reproduite que par une série unique de moyens identiques. Il n'en est pas ainsi ; l'industrie des hommes offre de trop fréquents exemples de l'artifice par lequel de mêmes apparences sont reproduites au moyen d'éléments fort distincts. Ne fût-ce que dans l'ordre économique, la falsification des denrées n'est-elle pas une branche florissante de l'industrie ? Nos yeux, notre odorat, notre palais ne se laissent-ils pas prendre tout d'abord à cette fausse

ressemblance ? Comme dans l'exemple qui va être invoqué à l'occasion des faux paysages, c'est notre organisme qui proteste et réfute ici les erreurs de nos perceptions. Mais il n'est pas jusqu'au monde animal qui ne nous montre aussi des cas de cette fraude. Les savants qui, les premiers, ont observé le phénomène, Darwin, Wallace lui ont donné le nom de mimétisme. Ils y ont distingué une attitude d'utilité, ou, tout au moins, et pour fortuite qu'elle puisse être, une circonstance préservatrice pour certaines espèces qui, en reproduisant les apparences d'autres espèces plus fortes ou celles du milieu naturel avec lequel elles se confondent, sont soustraites à de redoutables agressions. La mascarade n'est pas seulement une invention humaine. Elle est inhérente à la nature des choses, contre-partie fantasque du principe de corrélation, embûche offerte aux esprits trop confiants en la simplicité de la loi.

Le mimétisme, composé par le hasard, existe aussi en ce qui a trait aux paysages de la nature. La similitude n'y est pas toujours garante de l'identité. Cette désharmonie vient-elle à se produire, il arrive qu'un paysage, en tant qu'il s'adresse seulement aux yeux, suggère à l'esprit l'idée complète d'un autre lieu de la terre dont les éléments essentiels se distinguent pourtant très profondément de ceux qui en évoquent l'image et voici reproduite l'impression de la fausse ressemblance, telle qu'elle peut naître à l'occasion de visages humains, engendrant les mêmes commencements de joie et grosse de la même déception.

§

De telles analyses demeurent toutefois bien vagues si on ne les rattache à quelque épisode particulier propre à préciser leur sens. Cette considération me détermine à évoquer le souvenir de telle circonstance où il me fut donné de saisir sur le vif le jeu du phénomène. J'étais alors fixé pour quelques années dans le nord de la France, et j'y avais rencontré un jeune peintre de paysages d'origine

bretonne que des circonstances particulières avaient contraint de séjourner pendant quelques mois dans la région assez plate qui entoure Condé-sur-l'Escaut. Cette petite ville ne saurait être indifférente ni aux regards d'un artiste, ni à la méditation d'un esprit qui, selon l'expression de Flaubert, sait se mettre aux fenêtres de l'histoire. Elle tire son pittoresque, plus encore que de sa situation naturelle au confluent de l'Escaut et de la Hayne, des formes et de la physionomie que lui a façonnées la diverse activité des hommes à travers quelques siècles d'histoire. Ses fortifications encore intactes ont désormais la valeur d'un musée rétrospectif où s'atteste la science réfléchie de Vauban. Démunies de leur efficacité pour la guerre, elles laissent admirer, dans l'harmonieuse géométrie de leur agencement, l'œuvre d'art que deviennent les choses adaptées naguère avec perfection à leur fin lorsque le temps de leur utilité est révolu. Au point culminant de la ville, évoquant un passé plus lointain, le rempart espagnol en ruines et aux pierres disjointes laisse pendre un petit bois aux arbres chargés de lianes jusque vers un ruisseau qui mêle le bruit de sa course aux cris et aux chants d'innombrables oiseaux. Un vieux château, à l'angle de *la place Verte* dont toute ville du Nord s'enorgueillit, dresse une façade et des tours féodales. Louis XIV y séjourna, pour qui on fit ouvrir, au cœur de l'antique demeure, un large escalier à la mesure de son faste. Le souvenir d'une abbaye perpétuée seulement par ses fondations et par de vastes et profonds sous-sols fait surgir le nom du plus grand génie musical du XIV^e^ siècle. Josquin des Prês fut l'un des hôtes de cette abbaye et Condé revendique l'honneur de l'avoir vu naître. Une antique tour de César comprise aujourd'hui dans les bâtiments de l'Arsenal rattache au onzième siècle le passé où tant d'histoire se reflète. Sur une petite place, le buste de Clairon se dresse non loin de la maison où elle naquit et sourit sur la ville. L'industrie et le génie humains, qui, dans cette région du Nord, tiennent partout la première place, ont

aussi fortement marqué la nature de leur empreinte. Au milieu de l'enceinte de ses fortifications, Condé renferme un port important par son trafic. A travers son vaste bassin les eaux de l'Escaut s'écoulent, pour l'alimenter, vers le canal de Mons, qui, selon une ligne droite de cinq lieues de long, porte les chalands jusqu'à la capitale du Hainaut. Mais si la petite ville de Condé se pare pour l'esprit de ces divers attraits, si ses fortifications lui valent aussi la verte ceinture d'arbres et de verdure (1) qui la fait apparaître, ainsi qu'un oasis, parmi la plaine industrielle qui s'étend autour des rives de l'Escaut, canalisé depuis Valenciennes et au delà, cette plaine, toutefois, déferle de toutes parts autour de l'oasis. Avec les fosses à charbon de la Compagnie d'Anzin et des mines de Thivencelles, avec les hautes cheminées qui la dominent, crachant sur tout le pays une fumée fuligineuse, avec les terris qui la bossellent et les routes ressemelées de débris de gaillettes qui la sillonnent, elle est marquée, cette plaine, de tous les stigmates du pays noir. Il faut avoir toujours vécu auprès d'elle pour avoir appris à l'aimer et lui faire de son amour un titre de beauté.

Habitué à des horizons différents, le jeune Breton, qui, pour quelques mois, était devenu mon compagnon, ressentait pour cette plate région une aversion instinctive. Sa sensibilité, avivée par le contraste jusqu'à l'irritation, en découvrait d'emblée toutes les tares et lui avait à vrai dire inspiré quelques croquis où la haine, le servant comme eût pu faire l'amour, avait souligné avec une merveilleuse précision tous les détails caractéristiques de ces paysages détestés. Mais si cette aversion était un guide pour le talent de l'artiste, elle était pour l'homme une souffrance. Or, un jour qu'il cheminait avec moi et avec quelques compagnons, en quête d'un motif à transcrire, nous vîmes se former devant nos yeux un singulier mirage. Nous étions parvenus à la

(1) Ces arbres existent-ils encore ? Depuis l'époque où ces pages furent écrites la guerre et quatre ans d'occupation allemande ont ajouté une page douloureusement sinistre à l'histoire de Condé-sur-l'Escaut. Je ne sais dans quelle mesure la nature a eu sa part des cruautés exercées sur les hommes.

sortie de Condé, à la route qui mène à la petite ville belge de Bonsecours et, nous y étant engagés, nous avions à notre droite le marais de Chaband-Latour, vaste lac emprunté à une nappe d'eau intérieure que l'on nomme la mer d'Anzin et que les affaissements du sol, causés par les excavations profondes des mines, ont fait affleurer à la surface en divers endroits du bassin houiller. Et cette mer intérieure, qui, jaillie à la lumière, couvrait en cet endroit plusieurs hectares, faisait surgir ce jour-là devant nos yeux le spectacle d'une mer véritable : sous un ciel bleu, où de gros nuages blancs voguaient, l'eau retroussée continuellement dans un même sens par un vent hurleur semblait s'enfuir dans un recul indéfini. Les limites du marais, masquées de tous côtés par les roseaux, s'étaient évanouies et, avec la plaine indistincte, prolongeaient jusqu'à l'horizon l'image de cette eau en déroute. Pour qui a connu certains aspects de nos côtes de l'Océan, ce spectacle évoquait avec une émouvante magie la mer à marée basse s'enfuyant sur une plage plate parmi des rochers couverts d'algues et de varechs vers les confins de l'étendue. L'illusion visuelle était si forte qu'elle suscita un instant celle des autres sens, que je crus sentir du sel sur mes lèvres et que mes narines se dilataient pour aspirer l'odeur de la mer. Elle fut si générale qu'elle nous fit tous arrêter sur place, étreints de la même émotion. Je ne proférais aucune parole, tandis qu'une rougeur soudaine avait fardé les joues du peintre, mais quelqu'un s'écria : la mer ! et aussitôt le charme fut rompu. Chargé de sa boîte à couleurs et de son pliant, le peintre s'éloignait à grandes enjambées, je cessai de sentir sur mes lèvres cette saveur salée, l'odeur d'algues s'évanouit et tous mes sens, un instant dominés par le despotisme visuel, secouant le joug des regards, reprenant leur fonction de contrôle désavouèrent l'apparition, et il y avait dans ce désaveu la colère et l'amertume d'une déception. Plus vive encore avait été l'irritation de notre paysagiste. Pour n'avoir duré qu'un instant inappréciable son illusion n'en avait pas moins été complète, il avait éprouvé

cette émotion poignante qui étreint les êtres jeunes lorsqu'ayant quitté la mer natale, après avoir longtemps vécu près d'elle, ils retournent vers elle, et la voient briller pour la première fois au détour de la route en même temps que la brise les assaille du premier souffle chargé de son odeur. Complète avait été l'illusion déterminée par la fausse ressemblance, mais elle s'était aussitôt brisée à une passion précise où tous les autres sens étaient trop intéressés pour que l'ascendant d'un seul pût triompher des souvenirs de tous les autres.

Les hommes ont d'ailleurs sur ce point des sensibilités très diverses et même très opposées. Tandis que les uns accueillent avec joie la moindre évocation qui ressuscite un bonheur perdu, tandis qu'ils emploient leur pouvoir d'imaginer, à la compléter et à la développer jusqu'à la faire coïncider avec la réalité, d'autres repoussent franchement le mirage. Ils le haïssent de ce qu'il ne suggère une apparence que pour les faire souvenir d'une perte ou d'une absence et, dans l'imitation incomplète qu'il apporte, ne voient qu'un attentat à l'intégrité de leur amour. N'est-ce point ces deux façons de sentir opposées, également humaines sans doute, que Musset a mises en scène dans les strophes du *Souvenir* :

Dante, pourquoi dis-tu qu'il n'est pire misère
Qu'un souvenir heureux dans les jours de douleur?
Quel chagrin t'a dicté cette parole amère,
Cette offense au malheur ?

Et tandis qu'il reproche au poète toscan d'avoir prêté à sa Françoise cette forme de sensibilité, il en exprime une autre en cette formule :

Un souvenir heureux est peut-être sur terre
Plus vrai que le bonheur.

Notre paysagiste était de sensibilité dantesque. Il n'avait pas accepté la volupté dont, avec quelque complaisance, il eût pu se bercer en exaltant le mirage créé par les choses du jeu complice de son imagination. L'amour de son amour

était plus fort, sans doute, que l'amour de son bonheur. A la réalité qu'il aimait, il ne voulait rien changer. Selon un terme argotique de métier, il était homme à ne vouloir *truquer* ni avec ses sentiments, ni avec ce qu'il y a dans les choses de réalité objective. Il ne voulait pas que, pour lui plaire, les choses déformées par un acte volontaire de son imagination devinssent autres que ce qu'elles sont. Il préférait, au prix d'une souffrance, se plier à leur vérité pour trouver peut-être, en fin de compte, une joie sereine dans la possession de cette vérité assimilée et exprimée. C'est ce qu'il me fit comprendre lorsqu'à la veille de son départ il m'apporta une toile où il avait reproduit ce marais de Chaband-Latour de l'endroit même où nous avions éprouvé ensemble une même hallucination. De cette hallucination rien n'avait passé dans son œuvre. Nulle évocation marine ne s'en dégageait, mais un sentiment parfaitement juste et profond des effets par lesquels ce paysage était caractéristique de la région particulière où il s'encadrait. Frissonnant encore sous le vent, le vaste étang, avec l'entour de ses roseaux qui formaient aussi de petits îlots en quelques endroits de sa surface, avec la diversité de ses reflets signifiant ici les affleurements du sol et là les profondeurs de l'eau, le vaste étang semblait illustrer avec le récit de sa genèse le conflit dramatique qui avait mis aux prises de si rude façon, en cette plate contrée, l'homme et la nature. Il laissait deviner, aux détails de sa structure, l'acharnement de l'homme à creuser la terre toujours plus profondément et à lui arracher les entrailles, et, en guise de réplique, l'envahissement de l'eau submergeant les prairies d'antan s'enchâssant dans une coupe de houille que les terris voisins rehaussaient de sombres émaux. Comme au jour de notre hallucination collective, l'eau confondue à l'horizon avec la platitude de la terre semblait encore se perdre à l'infini, mais elle ne suscitait plus l'image des plaines marines. Sous l'influence de l'idée générale qui se dégageait de l'ensemble de la composition, elle eût symbolisé plutôt pour l'es-

prit de qui cherche dans un tableau, par delà le jeu des lignes et des couleurs, une signification pour la pensée, quelque drame mythologique, quelque lutte confuse des éléments entre eux, terre et eau se dévorant à l'instigation d'un peuple de Cabires ou de Niebelung. Sur la rive gauche du marais, la fosse de Chaband-Latour à demi abandonnée dressait, fuligineuse, sa carcasse d'un noir intense sous l'échancrure d'un nuage traversé, comme par des lames, par les rayons blafards d'un soleil blanc. Et j'admirai comme, à repousser les suggestions d'une fausse ressemblance, mon peintre, fidèle au souvenir de la mer de son pays, en même temps qu'il en avait conservé l'image inviolée, avait réussi à s'assimiler, selon sa personnalité profonde et véritable, l'âme d'un autre paysage.

Une telle conquête, c'est là une constatation qu'il ne me paraît pas sans intérêt de renouveler ici, une telle conquête n'est possible que pour qui a appris le sentiment de la nature dès son enfance au contact d'une région déterminée. Il ne semble pas que le fait d'être né sans racines géologiques soit un privilège qui rende l'homme accessible à un plus grand nombre d'aspects de la nature, c'est bien plutôt un état neutre qui prive du pouvoir de pénétrer dans les choses et de les posséder. La limitation des premiers contacts à un seul terroir, à un aspect unique, est le contraire d'une pauvreté, c'est le commencement d'un enrichissement, c'est le pouvoir qui s'amasse d'entrer en relation avec l'âme concrète des choses ou de l'inventer et de la créer en la tirant de la substance d'une sensibilité qu'un long fait de répétition a animée et modelée.

Ces remarques, où m'a induit la tentative d'analyser, à la faveur d'un exemple concret, le phénomène de la fausse ressemblance, me semblent révéler, — ce sera la conclusion de cette courte étude, — un trait essentiel du sentiment de la nature, propre à l'identifier, à dégager cette physionomie distincte que je me suis appliqué, au cours de quelques essais antérieurs, à lui composer.

Son origine est double. Il relève de ceux de nos sens qui nous procurent des perceptions distinctes, les yeux entre tous, mais l'odorat, l'oreille et le toucher aussi et certes jusqu'au goût. Par ceux-ci et principalement par les yeux il intéresse le sens esthétique. Mais par cette relation où il se forme dès l'enfance entre la physiologie tout entière et le milieu il est lié à des états organiques profonds qui ne se manifestent que par des sensations confuses de malaise et de bien-être, de dépression ou d'exaltation dont la violence vient précisément de ce qu'elles sont demeurées entières en tant que modalités du jouir et du souffrir, et qu'aucune part de leur force n'a été transmuée en ces états de connaissance que sont les perceptions où il faut voir peut-être des sensations anesthésiées.

Ainsi, le sentiment de la nature apparaît comme un compromis entre un état de connaissance nourri par toute la gamme des perceptions et un état plus profond où la vie même est intéressée et où, dans les cas favorables, éclate une euphorie, révélation de la joie intense que le corps ressent à de certaines relations avec l'ambiance. Par ces remarques le sentiment de la nature trouverait un symbole en ces Hermès qui, sous les ombrages des vieux parcs, montrent aux replis du marbre les contours et le sourire d'un visage humain, tandis qu'ils recèlent, dans la gaine où leur corps s'achève, les racines voraces par où ils aspirent les sucs de la terre.

JULES DE GAULTIER.

ESSAI SUR LA FORMATION
DE LA NATION ÉGYPTIENNE

I

Exégète des recherches de Mariette, Renan estimait que, même sous ses Pharaons, l'Égypte n'avait pas formé une nation. « C'étaient ». écrivait-il (1) de l'Égypte, de la Chaldée et de la Chine. « c'étaient des troupeaux menés par un fils du Soleil ou un fils du Ciel ». Et il comparait ces contrées à « de grandes monarchies administratives (2) ».

On y voyait une royauté de sages, sans aucun caractère féodal ou militaire, une société gouvernée par une sorte d'Académie des sciences morales et politiques, une nuée de fonctionnaires, une administration très développée, une notion très limitée des droits de l'individu, une idée énormément exagérée des droits de l'État... Le principe de telles sociétés, en effet, n'était pas l'individu énergique, libre, violent, mais l'État personnifié dans le roi (3)...

Pas plus sous les Khalifes que sous les Pharaons l'Égypte ne composa une nation.

Les guerres intestines, les courses déprédatrices de tribu à tribu constituent l'existence des Arabes, affirmait au roi Chosroès le poète Nouman (4), et il est certain qu'ils préfèrent cet état violent à un gouvernement régulier dont la première condition serait d'obéir à un roi... La générosité, la droiture, la grandeur d'âme et le courage sont chez eux des qualités si vulgaires

(1) *Qu'est-ce qu'une nation ?* Paris, 1883, p. 3.
(2) Renan : *Les Antiquités et les fouilles d'Égypte*, « Revue des Deux-Mondes », 15 avril 1865, p. 681.
(3) *Ib.*, p. 681.
(4) Fulgence Fresnel : *L'Arabie*, « Revue des Deux-Mondes » du 15-1-1838, p. 247-248.

qu'ils se disent tous rois. Pas un qui consente à payer tribut à qui que ce soit, ou dont l'âme ne se soulève à la pensée d'une soumission qu'il assimile à l'esclavage.

Tels qu'au VIIe siècle les Arabes demeurèrent par la suite des Bédouins pillards et chevaleresques. Le souffle puissant de la foi idéalisa leurs razzias, mais elles furent stériles : trop préoccupés du butin, les Arabes n'avaient rien des « bâtisseurs d'empires ». Du romantisme en action, une perpétuelle et fougueuse fantasia, voilà comment apparaît leur domination. Bagdad ou le Kaire, jamais le siège du Khalifat ne représenta pour eux autre chose qu'une somptueuse tente en pierre sculptée d'où, sans cesse, ils pouvaient s'évader en tumulte de bataille par nostalgie de l'horizon libre, entre le ciel ardent et le désert fauve. Consumés par la jouissance ou la haine, à part de très rares exceptions, ces égoïstes forcenés n'eurent ni le loisir, ni le souci de s'occuper de leurs peuples. La pittoresque anarchie dans laquelle ils se complaisaient décima ces passionnés, leur mépris de toute discipline les livra à leurs mamelouks. Pour ces derniers, esclaves-rois fantasques, turbulents et rapaces, l'Égypte « ne fut qu'un domaine et le peuple qu'un troupeau dont ils pouvaient disposer à leur gré (1) ». Et quant aux Turcs qui la conquirent sur eux, « ils ne la regardèrent que comme la dépouille d'un ennemi vaincu (2) ». Ils en firent, ainsi que de la Syrie, une enclave de leur empire que Volney comparait avec bonheur « à une habitation de nos îles à sucre où une foule d'esclaves travaillent pour le luxe d'un grand propriétaire sous l'inspection de quelques serviteurs (les pachas) qui en profitent (3) ».

§

Sous le joug de ses maîtres successifs l'Égypte se mon-

(1) Volney : *Voyage en Egypte et en Syrie*, 5e édit. (1822), t. III, p. 117.
(2) *Ib.*, II, p. 223.
(3) *Ib.*, II, p. 226.

tra esclave résignée et docile. Mais, obstinément, elle resta à l'écart du mouvement social. « L'opinion enracinée que le reste du monde était barbare » formait en effet la base de sa civilisation, et, passant sans transition comme sans rémission d'un conquérant à l'autre, toujours « elle se défendit avec une opiniâtreté sans égale. Les Grecs et les Romains, si forts à s'imposer, les premiers par la séduction de leur esprit, les autres par la puissance de leur gouvernement, ne l'entamèrent pas (1). » Les Arabes non plus ,en dépit des apparences.Le domaine arabe, en Égypte, n'est représenté que par une seule cité : le Kaire. La campagne, non seulement échappa à l'empreinte des compagnons d'armes d'Amrou, mais encore absorba ceux d'entre eux qui s'y fixèrent comme *fellahs* (2).

D'ailleurs, la civilisation arabe fut de courte durée, et, comme la pharaonique, nettement exclusive. Tout autant que dans l'antiquité l'Égypte au moyen âge fut « un grand tronçon historique isolé, une sorte de Nil sans affluents, sans bassin, sans vallées adjacentes, coulant au milieu du désert (3) ». Cet isolement, qu'elle partagea avec les autres pays soumis aux Arabes, fut l'œuvre de l'Islamisme. A l'origine, une formidable machine de guerre et une espèce de mystique hashish pour exalter les masses et les projeter à la conquête du monde, s'il prêcha le fanatisme ce fut par un haut calcul politique, visant quelque *commonwealth* religieux. Quand ce but se trouva atteint, dans la mesure où il le pouvait être, une révision s'imposait de la doctrine du Prophète. Au lieu de les assouplir, de les tempérer en les adaptant aux conditions nouvelles, on laissa ses rigides préceptes survivre à l'âge héroïque. Aux époques de paix l'Islamisme excita sans profit les

(1) Renan : *Les Antiquités et les fouilles d'Egypte*, p. 681.
(2) Volney : *Voyage*, I, 62. Renan : *Les Antiquités et les Fouilles d'Egypte*, p. 669. V. Loret : *Légendes Egyptiennes* « Bulletin de l'Institut Egyptien », 1883, pp. 100-105.
(3) Renan : *Les Antiquités, etc.*, p. 681.

foules et, s'abîmant dans une étroite, mesquine et haineuse intolérance, dégénéra bientôt en une religion de sectaires. Le féroce antagonisme du *Dar-ul-Harb* et du *Dar-ul-Islam* (1) fut maintenu et les pays de chrétienté mis au ban de l'humanité. Forcés d'entretenir des rapports au moins commerciaux avec les infidèles, les Croyants ne négligèrent pas toutefois d'établir contre leur souillure une manière de cordon sanitaire, à la fois moral et physique. Et les *fondaci* où indistinctement ils parquaient les chrétiens, occidentaux ou indigènes, en vérité ne représentaient pas autre chose que des lazarets.

Une si farouche intolérance ne devait pas tarder à devenir fatale aux pays de l'Islam. Fondus par leur religion dans un même moule intellectuel et moral, nivelés dans leurs mœurs et leurs institutions par des influences climatériques souvent identiques, asservis pour la plupart à l'Osmanli, tard venu au xv^e^ siècle sur la scène politique et plus barbare qu'eux-mêmes, ils se répétèrent indéfiniment, et en se stéréotypant s'étiolèrent. Une franche collaboration avec l'Occident eût seule pu les sauver, en renouvelant leurs énergies, en développant leurs ressources. Ils s'en abstinrent comme d'un péché. Ni par curiosité, ni même par intérêt des voyageurs enturbannés n'eussent consenti à risquer le voyage d'outre-mer, comme les infidèles, malgré la peste, les barbaresques, les avanies, les insultes et les horions, entreprenaient le voyage du Levant.

Ainsi, s'étant constamment tenu à l'écart de l'Occident chrétien, l'Orient musulman se trouva, sans s'en douter, plongé dans une barbarie que Volney, très exactement, situait au xii^e^ siècle. Au xii^e^ siècle pour le Kaire,

(1) Mouradja d'Ohsson, *Tableau Général de l'Empire Ottoman*. Paris, 1788, t. II, p. 284. — « Cette distinction entre *Musslim* [résigné à Dieu] et *Keafir* [infidèle] a donné naissance à cet axiome si commun dans la bouche des Mahométans : tous les fidèles ensemble ne font qu'un seul et même peuple. Elle sert encore de fondement à la loi pour partager toute la terre en deux grandes parties : en *Dar Islam* (maison de l'Islamisme, pays mahométan) et en *Dar-Harb* (maison de guerre, pays ennemi). Introduction, 40-41.

nais pour la vallée du Nil sur laquelle l'éclat de cette cité ırabe ne rayonna guère, au temps d'Aménophis et de Ramsès. Les arts, les sciences, le commerce, l'agriculture, 'industrie, tout stagna; aucune des formes de l'activité ;gyptienne n'évolua plus. Les intelligences, trop long- ;emps demeurées en jachère, furent étouffées par l'ortie le l'ignorance et de la routine. Les âmes elles-mêmes our leurs propres croyances devenaient des musées. Parfois, au milieu de leurs ténèbres, les Orientaux entre- voyaient leur déchéance. Alors, tels ce vicaire-général lu couvent syrien de Mar-Hanna, ils concédaient: «Sans en croire aveuglément les Francs, il ne faut pas les dé- nentir, car tout ce qu'ils nous apportent de leurs arts est si fort au-dessus des nôtres qu'ils peuvent aperce- voir des choses qui sont au-dessus de nous (1). »

§

Dans les mêmes termes, exactement, près d'un quart de siècle plus tard, le cheikh Abdul-Rahman al Djabar- ty résumait ses impressions d'une séance de l'Institut d'Égypte : « On nous fit d'autres expériences toutes aussi extraordinaires que les premières *et que des intelligences comme les nôtres ne pouvaient ni concevoir ni expliquer* » (2). Initiés par les Français, nul doute que bientôt les Égyp- tiens y seraient parvenus et, en très peu de temps, auraient récupéré six siècles de retard. Car les guerriers de la Répu- blique ne prétendaient pas seulement conquérir, ils se piquaient de délivrer les peuples et ils ambitionnaient de les civiliser. Leur expédition égyptienne préluda par une sorte de répétition combinée de la nuit du 4 août et de la prise de la Bastille. L'adaptation arabe de la *Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen* ne fut pas qu'un pasti- che réussi, certes, mais imposteur. D'un coup, Bonaparte déposséda le Sultan, propriétaire de la case de l'île à

(1) Volney, *Voyage*, II, p. 281.
(2) *Merveilles biographiques et historiques*, t. VI de la trad. franç., p. 75. Le Caire, Imprim. Nation., 1891.

sucre, en chassa le pacha et les émirs, ses serviteurs, et libéra les esclaves. Mais ayant désappris le sens et le goût de la liberté, ceux-ci ne lui en surent aucun gré ; ils ne virent dans leurs nouveaux maîtres que les successeurs en tyrannie des mamelouks, et comme par surcroît c'étaient des infidèles, ils les détestèrent cordialement.

« Les grands et les puissants vous traitaient beaucoup moins bien qu'ils ne traitaient leurs chevaux et leurs chameaux; vous le serez dorénavant par les Français et par moi comme si vous étiez nos frères », leur promettait le général Jacques Abdallah Menou, « au nom de la République, devant Dieu et son prophète (1) ». Et ce que les Français avaient déjà accompli pour le relèvement moral et matériel des Égyptiens, cet effort prodigieux que trois ans durant ils avaient déployé, offrait une ample garantie de la sincérité de leurs avances.

Même si par le résultat des négociations qui rendront le repos au monde l'Egypte passait en des mains étrangères, déclarait Menou, il serait encore très honorable pour les Français d'avoir fait quelque bien à l'humanité en améliorant le sol de l'Egypte.

Pour améliorer l'intelligence de ses habitants, ils ne négligèrent rien non plus. Les séances publiques de l'Institut en témoignent, et les théâtres qu'ils ouvrirent, les fabriques, l'imprimerie qu'ils installèrent, et par-dessus tout ce journal arabe le *Tenbyeh* au moyen duquel ils se proposaient de « faire connaître quelques procédés relatifs aux arts et aux sciences... » sans compter « quelques articles sur la morale et sur les principes qui doivent diriger tout bon gouvernement (2) ».

Car Jacques Abdallah Menou avait pratiqué le citoyen Volney tout autant que Crébillon fils, et il lui souvenait d'avoir lu dans le *Voyage* de l'auteur des *Ruines* que « la

(1) Proclamation du général Menou. (6 brumaire an IX.) *Courier (sic) de l'Egypte*, n° 87.

(2) Ordre du jour du 15 frimaire an IX. Cfr. *Courier (sic) de l'Egypte*, n° 91, p. 4.

rareté des livres et la disette des moyens d'instruction sont les causes de l'ignorance des Orientaux » et que « l'imprimerie est peut-être le vrai mobile des révolutions qui depuis trois siècles sont arrivées dans le système moral de l'Europe (1) ».

Mais il fallait, avant tout, mettre un peu d'ordre dans le chaos, défricher le terrain, le disposer à la française, puis y creuser les sillons en vue des semailles prochaines. C'est à quoi Jacques Abdallah Menou s'employait avec conviction et ardeur. Et déjà apprivoisés par la douceur et la justice de son gouvernement, dépouillant toute réserve et rassurés désormais quant aux intentions des Français, les Égyptiens allaient vers eux. Mais, à peine commençaient-ils à se douter que la plupart des innovations et des réformes étaient réellement inspirées par le souci de leur propre devenir, que le général Menou se vit contraint de les abandonner.

L'échec de l'expédition de 1798 fut, sans conteste, un immense malheur pour l'Égypte (2).

II

Dans un tout autre ordre d'idées, ce premier en date des essais de démembrement de l'empire Ottoman fut aussi un signe des temps. Le sultan Selim III ne le vit pas, mais son pacha d'Égypte le comprit. Méhémet-Ali n'avait pu lire Volney, étant illettré, mais son bon sens et sa profonde connaissance des mœurs turques le mirent d'accord avec le philosophe qui avait diagnostiqué le mal et affirmé que « l'Empire turc n'était plus qu'un vain fantôme et que ce colosse, dissous dans tous ses liens, n'at-

(1) Volney : *Voyage*, II, p. 286.

(2) Les Egyptiens n'y furent pas insensibles : « Les gens du peuple étaient constamment insultés, les soldats (turcs) les traitaient d'infidèles, de Français et d'autres qualifications du même genre. *Aussi la plupart des Egyptiens, les fellahs en particulier regrettaient-ils la domination des Français*. Djabarty : Ouvr. cité, VII, 64

tendait plus qu'un choc pour tomber en débris » (1). En pacha avisé, Méhémet adopta des dispositions pour se mettre à l'abri de la catastrophe, puis il songea à prendre l'initiative du choc afin de recueillir le plus possible des débris (2).

L'idéal d'un pacha turc, c'est d'être « l'image du Sultan ; il réunit tous les pouvoirs en sa personne : il est chef et du militaire et des finances et de la police et de la justice criminelle. Il a droit de vie et de mort ; il peut faire à son gré la paix et la guerre ; en un mot, il peut tout. Le but principal de tant d'autorité est de percevoir le tribut, c'est-à-dire de faire passer le revenu au grand propriétaire, à ce maître qui a conquis et qui possède la terre par son *épouvantable* lance (3) ».

Longtemps, Méhémet feignit de n'être que cela : l'image du Sultan. Non, certes, par effroi de l'*épouvantable* lance qu'il savait bien émoussée. D'ailleurs, elle n'avait été pour rien dans la reconquête de l'Égypte que Méhémet à bon droit considérait comme l'œuvre de son propre cimeterre qui avait décollé les 500 mamelouks. Mais si absurde et révoltant qu'il jugeât de demeurer le fermier d'un suzerain bouffi de suffisance et parasite, il ne continua pas moins la perfide comédie du vassal déférent. Même, afin de mieux donner le change à la Porte, affichait-il le plus profond dédain des attributs de sa charge. « Méhémet-Ali n'est point pacha. Il n'a point de titre », confiait-il dans un malicieux sourire à H. Salt, Consul de S. M. B. « Je n'ai jamais gravé sur mon sceau d'autre inscription que : Méhémet-Ali », disait-il en se vantant. « Je n'ai rien

(1) Volney : *Considérations sur la guerre des Russes et des Turcs*, t. II du *Voyage*, p. 361.

(2) « Quand S. A. le duc d'Orléans voyageait en Amérique, elle eut avec Volney un entretien sur le même sujet (le démembrement de l'Empire Ottoman). A l'époque même où les Français occupaient l'Egypte (Volney) exprima le même sentiment avec force. *L'Egypte étant la seule contrée de l'Orient qui fût en plein contact avec la civilisation moderne et qui pût en tirer la force nécessaire pour opérer l'ébranlement du Trône, pour consommer la Révolution politique, c'est*, disait-il, *l'Egypte qui ferait tout* ». Extrait de l'audience de S. M. le roi Louis-Philippe, roi des Français, accordée à M. le docteur Clot Bey, le 28 novembre 1832.

(3) Volney : *Voyage*, t. II, p. 228-229.

conservé du pacha, sauf mes *chaous* au bâton d'argent et mon divan. Méhémet est humble, mais il deviendra indépendant. »

Pour le devenir une heure plus tôt, il lui parut indispensable de disposer d'un corps de nation, docile sans doute, mais organisé, actif et ambitieux, tel enfin que celui sur lequel régnait Napoléon.

Ce fut en vain qu'il fouilla son pachalik en quête d'hommes pour le comprendre d'abord, le seconder dans ses vues ensuite (1). L'Égypte ne représentait qu'une « contrée peuplée de barbares (2) ». Barbare lui-même, mais barbare conscient et d'une singulière intelligence, il s'engagea résolument dans la seule voie qui pouvait mener au succès. Il se donna pour tâche de réaliser ce raccord du XII^e^ siècle arabe au XVIII^e^ français que naguère avaient entrepris les hommes de l'expédition d'Égypte. De leurs efforts ni les prémisses, ni même le plan ne subsistaient : à peine l'idée. Méhémet n'hésita pas à la reprendre pour son propre compte. C'était une gageure, bien faite pour le stimuler davantage (3).

Ce Pacha, selon Nietzsche, témoignait d'une grande admiration pour Napoléon. Il reconnaissait en lui un égal, non un maître, et dans sa carrière comme le reflet occidental de sa propre individualité. Il saluait en l'Empereur un aventurier de la même lignée et de la même envergure que lui. Et s'il lui concédait quelque supériorité, c'était d'être un civilisé et un homme de guerre. Aussi ne dédaignait-il pas de prendre exemple sur lui, quand il pensait pouvoir tirer profit de l'adaptation de ses méthodes. Le consul Drovetti les lui suggérait, qui avait servi en Égypte même, sous Bonaparte. Sèves et Besson,

(1) Méhémet-Ali à John Bowring, dans le *Report on Egypt and Candia*, de celui-ci. Londres, 1840, p. 146.

(2) *Ib.*, p. 147.

(3) « Ne me jugez pas d'après le critérium de vos connaissances, disait-il au D^r^ Bowring, en 1837. Comparez-moi avec l'ignorance qui m'entoure. On ne peut pas appliquer à l'Egypte les mêmes principes qu'à l'Angleterre ; il a fallu des siècles à votre pays pour atteindre son état actuel. Je n'ai eu devant moi que quelques années. » *Report on Egypt*, p. 146.

épaves de l'Empire qu'il s'empressa de recueillir, le secondèrent dans leur application. Cherchant désespérément de tous côtés des hommes de bonne volonté et de judicieux conseil, il les recrutait indistinctement parmi les rayahs et les turcs de son pachalik et parmi les aventuriers francs qui échouaient sur ses côtes. Et avec cette collaboration disparate, où de beaucoup le mauvais l'emportait sur le bon, le pacha se disposa à pétrir le peuple égyptien, artisans et fellahs, comme le potier l'argile molle et inerte.

D'un trait sobre et poétique Amrou, le général arabe qui conquit l'Égypte, avait défini les Égyptiens : « Un peuple protégé du ciel et qui, semblable à l'abeille, ne paraît destiné qu'à travailler pour les autres, sans profiter lui-même de ses peines et de ses sueurs. » Méhémet, qui n'avait pas de lettres, même arabes, ignorait cet aphorisme qui évoque si curieusement le virgilien *sic vos non vobis*. Mais à l'égard de ses sujets, il pensait comme Amrou. Et à ces abeilles-là il prétendit faire édifier leur ruche sur un patron européen.

En toute chose, en tout temps, il se substitua à son peuple, pensa, voulut, agit pour lui (1).

Pour commencer il se fit le tuteur des Égyptiens, administra leur patrimoine jusqu'au jour où ils se montreraient mûrs pour l'émancipation. Entraîné par son propre élan, Méhémet, en bon individualiste, n'aspirait qu'à atteindre le but qu'il s'était proposé, mais, confondant les plans, il ne se doutait pas qu'il courait le risque de le dépasser (2). Une Égypte qui, par extraordinaire,

(1) « Chez vous vous devez avoir une infinité de mains pour faire mouvoir la machine de l'Etat ; je ne dispose pour l'actionner que de mes propres mains ; je n'aperçois pas toujours ce qui est le mieux à faire, mais, aussitôt que je l'entrevois, j'obtiens une prompte obéissance, et ce qui est apparemment le mieux est fait. » *Report on Egypt*, etc., p. 148.

(2) Toutes les fois qu'il s'en douta, il prit ses précautions en conséquence. « On lui dit qu'une *école d'administration* serait une institution utile. Il ordonna qu'une telle école fût établie. Et les professeurs s'apprêtaient à examiner les candidats. Mais sitôt qu'il vit le genre de questions (incidence de l'impôt et théorie du gouvernement), il mit fin instantanément et à l'examen et à l'école ». Rapporté par Hékékyan Bey à Nassau W. Senior.

Cf. G. Sorel et L. Auriant : *Jeremy Bentham et l'Indépendance de l'Egypte*. « Mercure de France », 15-4-22, pp. 406-7.

se fût, selon ses vœux, élevée au niveau social et intellectuel de la France, eût pu lui coûter cher, et sinon à lui, du moins à sa dynastie. La mésaventure de Charles X, plus tard celle de Louis-Philippe lui auraient pu servir d'avertissement. Mais il fallait que sa personnalité puissante et violente donnât toute sa mesure sans s'inquiéter de la réaction (1).

En attendant il incarna l'arbitraire à un degré que jamais n'imaginèrent le pacha turc ni les émirs mamelouks. Ces derniers, avec les cheikhs, détenaient la majeure partie des terres. Méhémet ne se fit pas scrupule de se les approprier, non plus de dépouiller le restant des petits propriétaires fonciers. Quant aux fellahs, plus que jamais ils furent des « manœuvres à gages à qui l'on ne laisse pour vivre que ce qu'il faut pour ne pas mourir » (2). Ni les artisans, ni les commerçants n'eurent rien à leur envier à cet égard. Car, avec toute la production du pays, le Pacha accapara toute son industrie et tout son commerce, exportation et importation. Mais les revenus qu'il tirait de cet universel monopole, loin de les dissiper comme avaient fait ses prédécesseurs, il en effectua le placement en armes et munitions, navires, culture occidentale et conquêtes.

Ainsi donc, c'était par un nivellement général des conditions sociales que Méhémet-Ali inaugurait la régénération de l'Égypte. Ensuite, il lui donna une armature d'État renouvelée de la française. L'appareil gouvernemental des nations « franques » le séduisait. Il en adopta la terminologie et la classification, appelant ministres son vizir et ses *nazirs* et ministères leurs *divans* (3). Il eut, lui aussi, ses ministres des affaires étrangères et du com-

(1) Un incident tout à fait significatif, et qui eût angoissé ses derniers moments, si on avait pris soin de le lui cacher, c'est le suivant : la Révolution de 1848 provoqua une autre révolution à l'Ecole de la mission Egyptienne de Paris. Les meneurs en étaient les princes Egyptiens qui avaient pour but la dissolution de l'école et leur rappel au pachalik.

(2) Volney : *Voyage*, t. I, p. 154.

(3) Hamont : *L'Egypte*, sous Méhémet-Ali, Paris. 1843, t. II, pp. 52-53. *Nazirs*: surveillants ; *divans* : assemblée.

merce, de la guerre, de la marine, des travaux publics, de l'instruction publique. Et parce que le décorum flattait son amour-propre il institua un conseil des ministres que son petit-fils Abbas Pacha présidait et un Conseil Privé dont, parfois, il daignait consulter le négligeable avis (1). Mais toutes ces *Excellences* se gardaient bien de prendre leur rôle au sérieux. Ces Turcs savaient qu'ils étaient, au fond, moins que les serviteurs, les esclaves du Pacha, et qu'il régnait sur eux, comme sur les fellahs, despotiquement. Le maître unique et suprême, c'était *Lui* (2), devant qui tout ployait. Il faisait et défaisait tout, les hommes et les choses.

L'Égypte qui avant son avènement comptait 16 provinces, il la divisa, à la française, en 24 départements, qui se subdivisaient en arrondissements et cantons (3). Ce furent des Turcs encore qu'il nomma à tous les postes de la hiérarchie provinciale (4) : mais dans sa pensée, gouverneurs, *moudirs, nazirs, mamours, kachefs,* tous, ses délégués, n'étaient que les titulaires provisoires de leurs postes. Car il ne s'abusait guère sur leur nullité. Il les savait ignares et vains (5). Mais le fait d'appartenir à une race impériale leur conférait un indiscutable prestige qui en imposait aux simples fellahs (6). La soumission absolue que les Turcs exigeaient d'eux, les fellahs s'y pliaient d'autant plus automatiquement qu'ils l'avaient, pour ainsi dire, dans le sang. Ils rampaient devant le plus humble des Osmanlis, qu'ils tenaient pour issu d'une souche très supérieure à la leur (7), et le respect qu'ils lui témoignaient était d'autant plus servile que s'affichait plus insultant le mépris que le Turc avait pour eux, qu'il traitait de fourbes, sales, sans foi ni loi, ni parole (8). Ainsi près de deux

(1) Dr Bowring : *Report on Egypt...*, p. 121.
(2) Hamont : ouvr. cité, p. 52.
(3) Dr Bowring : ouvr. cité, p. 120.
(4) *Ib.*, p. 121.
(5) Hamont : ouvr. cité, t. I, p. 384-389, 391 et suiv.
(6) Dr Bowring : ouvr. cité, p. 6.
(7) Dr Bowring : ouvr. cité, p. 6.
(8) Hamont : ouvr. cité, t. I, p. 388.

millions et demi d Égyptiens reconnaissaient le droit de vingt mille Turcs à les gouverner : *Que sommes-nous, sinon des fellahs ?* gémissaient-ils (1).

Mais les Turcs eux-mêmes se tenaient devant Méhémet-Ali comme les fellahs devant les Turcs : humbles et soumis. Dans ses circulaires il n'était point d'invectives dont il ne les accablât. « O ânes que vous êtes ! Que faites-vous ! » fulminait-il contre les gouverneurs qui avaient montré quelque lenteur à lui expédier des recrues. « N'avez-vous donc point de cervelle que vous ne puissiez comprendre ? C'est faute d'hommes plus compétents que je vous ai confié votre charge et vous ai choisis pour gouverneurs... » Tardaient-ils à lui expédier l'impôt, « ce retard prouve clairement que vous êtes un négligent crétin, et, une fois de plus, que vous êtes un âne », leur mandait-il, et ils les menaçait de les « déchirer en morceaux » s'ils ne déployaient plus de zèle.

Dans l'été de 1833, au cours d'une de ces tournées en province que périodiquement il entreprenait pour contrôler leur gestion et se renseigner par lui-même sur la condition du pays, ayant surpris les fraudes et les exactions des *nazirs* turcs dans les villes et les villages, séance tenante, il les révoqua, après leur avoir fait libéralement appliquer la bastonnade sur la plante des pieds. A leur place il nomma les cheikhs égyptiens. Il reprenait là un conseil que M. Drovetti lui avait donné en 1826. Un tel essai lui avait paru prématuré alors ; il n'en avait pas moins retenu le principe et, pour en finir avec le Turc, sur-le-champ il avait fait râfler quarante-cinq jeunes cheikhs, et les avait expédiés en France et en Angleterre s'abreuver aux sources mêmes de la culture occidentale.

D'instinct, flairant le péril, les Turcs, pour assurer quelque chance de survie à leur postérité, s'arrangèrent pour introduire quelques-uns de leurs enfants dans ces missions.

(1) Dr Bowring : ouvr. cité, p. 6.

§

« L'on dirait qu'un dessein prémédité s'est plu à établir une foule de contrastes entre les hommes de l'Asie et ceux de l'Europe », remarquait Volney (1). Atténuer, sinon supprimer ces oppositions, c'était le but que se proposait Méhémet par la création de ces missions. Il en attendait les collaborateurs dont il entretint un jour le docteur Bowring.

Les écoles, militaire et civile, en quoi se divisait cette institution figurent assez bien un laboratoire où l'on pouvait observer les progrès de la greffe occidentale sur le tempérament d'Orientaux incultes. Sous l'élégant uniforme les sujets de Méhémet exhibèrent bientôt un air d'aisance et quelque politesse : raffinement d'hommes tôt dressés à dissimuler et qui singeaient les manières parisiennes. Ni la tendance à une précoce obésité, ni certaine torpeur de l'esprit ne furent amendées. Les Turcs, chez qui l'orgueil demeurait le trait saillant, s'avérèrent impatients, colères, ombrageux même entre eux ; souvent ils s'insultaient grossièrement dans leur idiome, se battaient, allaient jusqu'à dégainer. Ils tendirent, naturellement, à dominer leurs camarades arabes dont la caractéristique restait la servilité. Et leur prédilection même pour les questions politiques, dont ils traitaient d'un ton grave et posé, les signalait, pour quelques lustres encore, comme les maîtres des Égyptiens. Ceux-ci, d'autre part, témoignaient de vivacité et de souplesse dans les matières scientifiques.

Dix professeurs s'évertuaient à initier vingt-huit de ces élèves, en même temps qu'à la connaissance du français et de l'anglais, à celles de l'histoire et de la géographie, de la littérature, de la chimie, de la physique, de la méca-

(1) Voyage, t. II, 292. Cfr. une liste plus complète de ces contrastes qui ont survécu jusqu'à nous, dans *East and West*, par Lord Cromer. *The Qnaterly Review*, n° 448, juillet 1918.

nique, de la balistique, de l'artillerie, des mathématiques, de la fortification et de l'art militaire, de la géométrie descriptive et de la topographie, — toutes sciences avec lesquelles les plus lointains ancêtres de ces gaillards de 18 ans n'avaient guère été familiers.

Aussi, de même que les fellahs creusaient les canaux, les étudiants égyptiens « piochèrent » en corvée un programme si chargé, et récitant la lettre ils n'essayèrent même pas d'en saisir l'esprit. Ils se montrèrent tous réfractaires aux mœurs comme aux sciences de l'Occident. Habitués aux bassesses et aux salamaleks, ils éprouvaient une secrète aversion pour des salons où attitudes et propos étaient mesurés, et les désertaient pour les brasseries et les mauvais lieux.

Des hurluberlus, et des exilés qui soupiraient après l'azur de leur ciel, la lumière ardente de la terre natale, une hutte de pisé ou un palais de pastiche stamboulin, voilà ce qu'ils furent à Paris. Quand ils rentrèrent en Égypte, ni Méhémet ni ses sujets ne prirent au sérieux ces précurseurs qui, eux-mêmes, s'ignoraient. Le Pacha en casa quelques-uns au petit bonheur dans ses « ministères », sans égard aucun pour leurs compétences. L'ambiance ne tarda guère à dissoudre les autres. Pour retenir et développer leur savoir, il leur fallait de la pratique. Non seulement les Levantins et les Francs la leur refusèrent, qui leur préféraient des concurrents européens, mais encore leurs propres frères qui, enlisés dans l'empirisme atavique, continuaient à recourir aux barbiers, par exemple, plutôt qu'aux médecins. Enfin, les Turcs les achevèrent, en les persécutant avec plus de haine que jamais. Et, déçus dans leurs vagues espoirs, humiliés et misérables, se dégoûtant de leur « profession libérale », ces embryons d'intellectuels sombraient de plus en plus dans le néant d'où Méhémet avait juré de les extraire.

Ainsi, malgré ses efforts, en dépit de ses sacrifices, Méhémet-Ali échoua lamentablement dans la tâche d'ex-

hausser l'Égypte au niveau de l'Europe. Mais s'étant tenu parole, et ayant réalisé ses plus secrets espoirs, il fut la dupe des apparences. Par une fiction diplomatique, vassal et tributaire du Sultan, mais, en fait, le maître absolu de l'Égypte, de la Nubie, du Senaar, du Dongola et du Kordofan, de la Syrie, de l'Arabie, et de l'île de Crète, d'Adana et de Tarse, il ne lui restait plus pour couronner toutes ses conquêtes qu'à arracher de gré ou de force son indépendance à la Porte. Pour y parvenir il comptait sur l'appui de ce que, fréquemment, il se plaisait à appeler sa *nation*. Sa formidable personnalité ayant absorbé toute l'Égypte, était-il le jouet de cette équivoque, ou bien cherchait-il à émouvoir par une figure de rhétorique et à se rendre propices des puissances qui, récemment, venaient d'émanciper les nations grecque et belge ? Arrivé, au pas de course et tout armé, au pinacle de la gloire et presque au comble de ses vœux, que ne jetait-il un regard en arrière pour s'assurer que sa *nation* le suivait de près ? Aucun lien ne rattachait le *front* à *l'arrière*, et ses *fellahs*, dont les baïonnettes gardaient la Syrie, non moins que ses *fellahs* ployés sur les fertiles labours d'Égypte ne saisissaient le sens de ce qu'il avait exigé d'eux, non plus ce qu'il voulait leur faire achever. Et au Kaire, et dans les autres villes, les mines, sous les turbans, apparaissaient hébétées et terrifiées, avec des yeux vides et des bouches béantes. Le sacrilège et brutal apprentissage qu'il leur avait imposé auprès des « chapeaux » (1) n'avait servi de rien aux Croyants. Ni ses quatre-vingt-quatre écoles, ni ses manufactures, ni ses journaux, ni les traductions de livres francs sorties des presses de Boulak n'avaient pu en altérer le fonds inerte. Le Pacha, il est vrai, ne se dissimulait pas que les résultats obtenus ne correspondaient pas tout à fait à ses désirs. Cependant il s'estimait content de ce qu'il avait déjà accompli, pen-

(1) Les Francs, qui portaient des chapeaux au lieu de turbans.

sant avoir amené son peuple à une phase de transition. « J'ai dû commencer par gratter avec une épingle le sol de l'Égypte », expliquait-il au docteur Bowring, « maintenant je puis le cultiver avec une bêche, mais j'entends retirer tous les profits d'une charrue ». Aux voyageurs le félicitant de la victoire de Konieh il prédisait, en souriant, d'autres victoires plus extraordinaires : c'était à la conquête de l'intelligence des Égyptiens qu'il faisait allusion. « Qu'il me soit donné dix ans de plus à me consacrer à l'amélioration de l'Égypte, et toute la face du pays en sera bouleversée », s'exclamait-il en 1837. Ce vœu fut exaucé. Cependant il fut impuissant à tenir sa promesse. Il n'eût pu la tenir, même si l'Angleterre ne l'avait terrassé (1839-40). Des serviteurs il en eut tant qu'il pouvait en désirer, et il commanda à des esclaves, mais jamais il ne rencontra ce qu'il chercha toujours sans jamais le trouver : des collaborateurs.

III

Pour une fois, et à son insu sans doute, les faits devaient donner raison au Sultan, dont le firman de 1841 ne concédait à Méhémet-Ali que le gouvernement viager de l'Égypte. La destinée de cette contrée, sa création, toute personnelle, était liée à la sienne propre. Il avait façonné, organisé l'Égypte : n'existant que par lui, elle ne pouvait pas lui survivre. A sa mort (1849) ce ne fut qu'un corps sans âme, vidé de tous les principes de la vie.

La symbolique bêche de son grand aïeul, Abbas Pacha (1849-1854) la laissa choir sur le sol à peine éraflé. Saïd Pacha (1854-1863), qui la ramassa, s'en servit à tort et à travers. Il usa à sa fantaisie, et sans profit pour le pays, du plus absolu des pouvoirs. La fameuse *nation* de Méhémet-Ali le laissa faire avec la même navrante impassibilité. En vérité, cette nation-là offrait le plus extravagant des spectacles.

Tout en haut trônait une singulière aristocratie turque, raccolée parmi les domestiques du Pacha, tous nantis de grasses *abadiehs* et de *chifliks* considérables : son cuisinier, son barbier, son porte-pipe, son baigneur, ceux à qui il donnait ses pantoufles à retirer et sa moustiquaire à tenir suspendue sur son sommeil.

Les « ministres » venaient ensuite, quoique leur naissance et leur ignorance les égalât à la noblesse ancillaire. Mais, leur charge étant plus précaire, leurs fonctions moins importantes, et moins fréquent leur contact avec le Pacha, l'opinion publique les tenait en moindre estime.

Enfin la tourbe des fonctionnaires, fussent-ils pachas, beys ou *effendis* (1), occupait dans les villes le dernier échelon de la hiérarchie sociale.

Car le reste, artisans et marchands, ne comptait pas : démobilisés avec la suppression du monopole qui ne prit fin qu'avec Méhémet-Ali, c'est, d'ailleurs, à peine s'ils commençaient de se relever.

Ce système tout féodal se dédoublait pour les provinces, où le Pacha déléguait son autorité à un *cheikh el beled*. Celui-ci désignait, parmi les plus gros propriétaires, les *cheikhs* des villages. Collecteurs d'impôts, pourvoyeurs de corvées, et juges tout à la fois, ils étaient, dans leur ressort, le Pacha lui-même en miniature. Comme autour de celui-ci s'empressaient autour d'eux leurs serviteurs : avec leur patron et le santon, ils formaient l'aristocratie du village. Le boucher, le boulanger, le barbier et autres « capitalistes » en composaient la bourgeoisie. Le peuple-esclave, c'était toujours les fellahs. Quelques-uns possédaient un lopin de terre ou l'usufruit précaire d'une parcelle du communal. Tous demeuraient des serfs attachés à la glèbe, taillables et corvéables à merci. Sous la *courbache* haut levée, ils creusaient des canaux pour les terres des gros pachas turcs, travaillaient aux voies ferrées des compagnies anglaises. Pourtant, dans l obscur tréfonds

(1) Tout fonctionnaire était *effendi*.

de leur humble conscience commençait de germer le sentiment de l'injustice. Il s'attaquait au Pacha du village, le cheikh, ce tyranneau dont journellement ils éprouvaient la persécution, à l'adresse de qui, le long des remblais du chemin de fer de Suez, les strophes plaintives alternaient avec les antistrophes dénonciatrices :

— Nous sommes tous en haillons,
Nous sommes tous en haillons
— Pour que les cheikhs soient de drap vêtus.

Et les tous petits fellahs et les toutes petites *fellahas* conjuguaient de même leur peine rythmée :

— Ils nous affament, ils nous affament
— Ils nous battent, ils nous battent
— Mais il y a quelqu'un là-haut,
Il y a quelqu'un là-haut
— Qui les châtiera bien
Qui les châtiera bien (1).

§

Sur la fin du pachalik de Saïd, la guerre de Sécession offrit aux fellahs l'occasion de s'affranchir quelque peu. La surenchère du coton atteignit alors, en bourse, des prix fantastiques. L'or coula dans les huttes de ceux qui s'avisèrent de cultiver cette plante. Mais des siècles de servage leur en avaient désappris la valeur avec la couleur et le son. Singeant les cheikhs, ils gaspillèrent leurs gains, souhaitant de posséder eux aussi leur petit harem d'esclaves circassiennes et abyssines qu'ils couvraient de parfums, de colifichets et de verroterie puisés dans les boîtes des colporteurs grecs (2).

Les années grasses durèrent autant que les hostilités du Nord contre le Sud. Le prodigue Ismaïl Pacha (1863-79) qui avait établi sur la hausse l'assiette de ses impôts,

(1) N. W. Senior : *Conversations and Journals in Egypt and Malta*. Londres, 1882.
(2) Mackenzie Wallace : *Egypt and the Egyptian Question*, Londres, 1883, p. 319.

ne se soucia pas de la rajuster après la baisse. Accablés de taxes excessives, les fellahs se virent forcés d'emprunter aux colporteurs, instantanément mués en usuriers. Au lieu de les tirer d'embarras ce dangereux expédient acheva leur ruine : Ismaïl expropria ses contribuables endettés, confisquant à son profit 950. 000 acres des terres les plus fertiles de l'Égypte.

Comme Méhémet jadis de Napoléon 1er, Ismaïl Pacha s'inspira de Napoléon III. Mais il s'appliqua à le plagier lourdement, lui empruntant pêle-mêle le décorum de sa cour, les principes de son gouvernement, l'aspect de sa capitale, les mœurs de ses boulevards, les ténors de son opéra et les comédiennes de ses théâtres. Car Ismaïl se piquait d'être de son temps. C'était celui de l'empire libéral. Il prit à Ismaïl la fantaisie de paraître un Khédive libéral, et pour cela il dota l'Egypte d'un « Parlement ». Au juste ce n'était qu'un germe de parlement. Cela groupait les cheikhs des villages et autres notables « élus par les communes » qui se réunissaient une fois l'an pour recevoir du Conseil privé un rapport sur l'administration de l'exercice écoulé. Il entrait également dans ses attributions d'examiner tout projet de réforme fiscale, de nouveaux travaux « d'utilité publique » et autres questions d'intérêt local qui pouvaient lui être soumis et là-dessus d'émettre son avis (1).

Que ce parlement ne fût qu'un fantôme, on le vit bien aux dilapidations d'Ismaïl, qu'il ne put empêcher. Le Khédive ruina l'Égypte impunément, jusqu'au jour où il lésa les intérêts *européens*. Étant de race osmanlie d'abord, et orientalement fastueux ensuite, malgré tout il demeurait cependant populaire chez lui.

« Nul parmi ceux qui connaissent l'Égypte ne doute que si le Khédive voulait proclamer son indépendance il serait soutenu par toutes les classes de la société », écri-

(1) Mac Coan, *Egypt as it is*, Londres, 1878, 2e édit., p,117, et la très curieuse note de la p. 118.

vait M. Mc Coan (1) vers 1878. Mais il eût dû spécifier à qui il s'agissait de ravir cette indépendance : au Sultan ou aux Européens. La suzeraineté du premier n'était plus depuis longtemps qu'une ombre vaine ; celle des seconds, au contraire, devenait de plus en plus une terrible réalité. Et c'était bien contre eux que s'élevait déjà au Kaire la clameur : « *l'Egypte aux Egyptiens* », qui reflétait si curieusement les intentions de Méhémet-Ali. Celui-ci n'avait entendu se servir des Européens que comme d'instructeurs intérimaires. Son plan de régénération ayant avorté, les Européens avaient pris racine en Égypte. Ils en étaient devenus les seigneurs et maîtres. Ce fut surtout dans les administrations de l'État, qu'ils encombraient exclusivement, que leur ingérence se fit la plus gênante pour certaines classes d'Égyptiens (2). Aussi, au Kaire, les *effendis*, menacés dans leur existence, commençaient-ils à lever la tête. Frustrés par les Européens des emplois en vue desquels on les avait préparés, ils firent volontiers cause commune avec les officiers égyptiens qu'opprimait l'accaparement systématique des grades supérieurs par les Circassiens de l'entourage du Khédive (3). Ce fut là toute l'origine du mouvement dit arabiste.

Alors, *l'Egypte aux Egyptiens* signifiait réellement l'Égypte aux *effendis* et aux officiers (4).

Volney attribuait la servitude des Égyptiens à l'absence, dans leur sein, « d'un ordre mitoyen qui, participant des qualités du peuple et du gouvernement, fait en

(1) *Ib.*, p. 85.

(2) Villiers-Stuart, *Egypt after the war*, London, 1883, p. 460 et suiv.

(3) *Ib.*, p. 460. Le Khédive Ismaïl avait rétabli les missions de Méhémet-Ali.

(4) *Ib.*, p. 321. Déjà sous Méhémet-Ali l'armée témoignait d'un vague sens national :

« Les Egyptiens incorporés dans les régiments d'infanterie... oublièrent leur premier état, et d'humbles, avilis qu'ils étaient dans les communes, ils prirent sous les drapeaux une attitude tout à fait opposée... Ils se disaient soldats de Méhémet-Ali, et cette qualification était à leurs yeux un titre de considération. Si des Turcs, pour les insulter, rappelaient leur origine en les nommant *fellahs*, ils répliquaient avec énergie et rendaient insulte pour insulte. *Les Egyptiens obtinrent un décret qui défendait aux Ottomans de se servir du mot fellah* ; et les Arabes déclaraient qu'ils étaient, comme les Turcs, *serviteurs* d'un même maître ». Hamont, *L'Egypte*, II, 17.

quelque sorte équilibre entre l'un et l'autre. Cet ordre est la classe de tous ces citoyens opulents et aisés qui, répandus dans les emplois de la société, ont un intérêt commun qu'on respecte les droits de sûreté et de propriété dont ils jouissent. Le noyau de cet ordre-là commençait de se former en Égypte, où le gouvernement avait passé des mains du Khédive à celles des Européens (1876-1881). Mais si une communauté d'intérêts, résultant de l'identité des griefs, reliait le tiers-état égyptien à l'armée, nulle solidarité n'existait entre ces deux facteurs et « cette multitude qu'on appelle peuple qui, quoique forte par sa masse, est toujours faible par sa désunion (1) ». En l'occurrence, elle se trouvait complètement asservie aux ci-devant colporteurs, et uniquement absorbée par le difficile problème de pouvoir se mettre une molle galette de maïs sous la dent tout en satisfaisant aux exigences parallèles, exorbitantes et périodiquement renouvelées des collecteurs d'impôts et des usuriers. Les provinces, demeurant sans rapport, comme sans contact avec le Kaire, centre nerveux de l'Égypte, ne bougèrent pas à l'appel d'Arabi et leur apathique neutralité voua à l'échec la révolte des « trois colonels » (1881-1882).

Bien qu'ayant su admirablement diagnostiquer les causes de cette révolte, les Anglais (1882-1918) négligèrent d'en dégager l'enseignement qu'elle comportait pour eux. A vrai dire, ils cherchèrent à biaiser avec la réalité des choses, et ils finirent par s'empêtrer dans une situation très critique et sans autre issue possible que l'évacuation à brève échéance.

Comme il s'y était engagé, le gouvernement de S. M. B. restaura l'ordre en Égypte, mais il le restaura à son profit. Il chargea Lord Dufferin, son ambassadeur, de rédiger une charte constitutionnelle à l'usage des Égyptiens, *coloured men*, partant, méprisables comme humanité. Malicieux et subtil, Lord Dufferin adopta, dans ses

(1) *Voyage en Egypte*, t. I, p. 161.

grandes lignes, la constitution déjà existante ; même il affecta de se montrer plus précis et plus libéral que ne l'avait été Ismaïl Pacha; il prit soin toutefois d'y insérer quelques clauses perfides sans le paraître et qui restreignaient, au point de les annuler, l'autorité du Khédive, les pouvoirs de ses ministres, et l'influence de l'Assemblée Générale et du Conseil Législatif dont il préconisait l'institution.

« Il est essentiel que, dans les questions importantes affectant l'administration et la sécurité de l'Égypte, les conseils du gouvernement de S. M. soient suivis aussi longtemps que durera l'occupation provisoire. Gouvernants et ministres devront exécuter ces conseils ou démissionner», avait impérativement prescrit Lord Granville à Sir Evelyn Baring (Lord Cromer) son « Consul général » en Égypte.

Le Khédive régna donc et Lord Cromer gouverna. Les ministres « égyptiens » écrivaient sous la dictée des « conseillers » britanniques tous les ordres qu'on leur demandait de signer sous forme de lois, décrets et règlements. Ces ministres étaient la postérité de l'ancillaire noblesse de Saïd. Le proconsul britannique et ses «conseillers » s'en accommodaient d'ailleurs parfaitement. Ils leur réservaient les sinécures qu'impitoyablement ils refusaient aux Égyptiens autochtones. Même dans les postes subalternes ils préféraient à ceux-ci des étrangers, syriens et arméniens, serviles et délateurs. Par ailleurs les administrations étaient méthodiquement envahies par la foule sans cesse croissante d'Anglais ignorants, mais suffisants. Ainsi se trouvèrent peu à peu éliminés les *effendis* à qui l'accès, l'espoir même des fonctions de l'Etat devenait fermé.

Mais si elle fut une marâtre pour les *effendis* l'Angleterre déploya toute sa sollicitude envers les fellahs. Sollicitude tout intéressée, sans doute, et à la base de laquelle on distingue aisément les prodigieux profits des filateurs

de Manchester. Si les Anglais ne jugèrent pas opportun de les protéger tout de suite contre les exactions des Shylocks levantins, du moins défendirent-ils les fellahs contre l'arbitraire des che khs. Ils abolirent la corvée, la *courbache,* développèrent et perfectionnèrent l'irrigation, répartirent équitablement les impôts. Les fellahs, quelque paradoxal que cela puisse paraître, ne furent définitivement affranchis que sous l'occupation britannique. Et comme c'étaient des êtres paisibles et doux, pour qui leurs villages représentaient toute la patrie, qu'ils formaient la masse de la population, qu'ils restaient encore sans grandes relations avec les villes, et tels Candide sur le retour, ignorant la politique, mettaient leur bonheur à cultiver leurs feddans, les Anglais espéraient se ménager en eux un allié en cas de troubles « nationalistes ».

Mais les nécessités de la guerre les obligèrent à dévier de cette politique habile et sage. En dépit de solennelles promesses, ils réquisitionnèrent les animaux d'abord, les récoltes ensuite et, enfin, les *fellahs*, n'épargnant que les enfants et les vieillards. Enrôlés de force dans le *Labour Corps* par centaines de mille, des Égyptiens furent dirigés sur la Palestine ou dépêchés vers la France pour creuser des tranchées, qui devenaient souvent leurs tombes, car ils supportaient mal le froid et l'excessif labeur.

Durement éprouvés pendant la guerre, sortant de leur proverbiale torpeur, les *fellahs* s'enflammèrent à la croisade de Zaghloul. Excités par leurs émissaires, ils firent cause commune avec les *effendis*, lynchèrent les « Inglizz » douloureusement surpris de cette soudaine et furieuse métamorphose (1).

Ainsi, pour la première fois depuis des siècles, ces deux portions de l'Égypte, les villes et les campagnes qui jus-

(1) Ce que Volney disait des beys [*Voyage*, 1, 161] s'appliquait fort bien aux Anglais « pour détruire ou réformer les Mamelouks, *il faudrait une ligue générale des paysans...*» « Tout prouve, affirmait encore Volney, que si le préjugé a su leur trouver (aux *fellahs*) de l'énergie sur certains points, cette énergie n'a besoin que d'être dirigée pour devenir un courage redoutable ». *Ib.*, 1, 166.

qu'en mars 1919 demeuraient séparées d'intérêts et de sentiments, se trouvèrent soudées en une seule et même nation.

« Une nation, dit Renan (1), est une grande solidarité, constituée par le sentiment des sacrifices qu'on a faits et de ceux qu'on est disposé à faire encore. »

Depuis la révolution unanime de mars 1919, ayant « souffert, joui, espéré ensemble », les Égyptiens se sont incontestablement affirmés comme une nation.

C'est là un événement dont on ne saurait surfaire l'importance pour l'avenir de l'Égypte.

AURIANT.

(1) Renan, *Qu'est-ce qu'une nation ?* p. 27.

LE MENEUR DE CHÈVRES[1]

XXXIII

VERS LES ALPES

Le lendemain, Lagnel reçut, dans le parc Borély, les félicitations du lieutenant Smith :

— Pour un premier voyage, vous avez fait vite, mon garçon. Mais il nous faut encore beaucoup de chèvres, vous savez. Quand vous repartez ?

— Aujourd'hui, si vous voulez, mon lieutenant. Seulement, je vais dans les Alpes et je pars tout seul.

— Ah ! les boys n'ont pas été convenables pour vous ?

— Mon lieutenant, c'est embêtant de ne pas se comprendre. On ne fait pas du bon travail. Et puis, les boys devraient bien manger comme tout le monde.

— Ça c'est vrai. Mais, alors, ils ne seraient pas des Hindous.

Le lieutenant Smith éclata de son rire cordial et ajouta, en quittant Lagnel :

— Faites donc seul, mon garçon.

Lagnel, par l'intermédiaire de l'interprète, M. Ducange, rendit des comptes au «transport officer». Celui-ci ne manqua pas de le saluer d'un retentissant *O. C. Goats* et ne lui fit aucune observation pour le marché conclu.

Nanti d'argent et d'une feuille de route qui lui permettait de s'arrêter où il voudrait sur la ligne des Alpes, Lagnel s'achemina incontinent vers la gare.

(1) Voy. *Mercure de France*, nos 573, 574 et 575.

Il lui semblait, cette fois, être allégé d'un grand poids. Il ne sentait plus, enfin, derrière lui, la présence de ces deux escogriffes qui avaient gâté son séjour à Aix. Il allait jouir de sa liberté, voyager à sa guise, passer inaperçu et connaître tous les agréments de son nouveau métier.

Tandis que le train l'emportait au delà de Marseille, puis au delà d'Aix, il retrouvait au fond de lui l'allégresse de sa dix-huitième année, quand il avait quitté la Meuse pour suivre sa fantaisie :

— Il n'y a de vrai que le changement, de bon que le départ ! Je ne sais pas pourquoi je suis resté si longtemps fixé. Douze ans d'immobilité ! De quoi tuer un homme ! Vive le trimard ! Vive le chemin de fer !

Lagnel savourait d'autant plus sa situation que le train contenait plusieurs permissionnaires du 3e de ligne et que l'un d'eux, monté dans son compartiment, était un soldat de sa compagnie, nommé Arnaud.

La stupéfaction du camarade de Digne avait été grande en reconnaissant Lagnel qui, un sourire goguenard au coin de sa moustache rousse, le regardait :

— Comment, c'est toi, Lagnel ?

— Il paraît, mon vieil Arnaud.

— Tu n'es pas parti ?

— Pas si bête !

— Tu reviens à la compagnie ?

— Ah ! non, par exemple !

— Tu es dans les Alpins, maintenant ? Je vois que tu portes le béret.

— Je suis avec les Hindous.

— Avec les Hindous ?

— Oui, à Marseille,au parc Borély.

— Quelle blague ! Raconte ça à d'autres !

Arnaud était persuadé que Lagnel se moquait de lui. Pourtant, il demanda encore :

— Et qu'est-ce que tu fais avec les Hindous ?

— Je voyage.

Le visage d'Arnaud, brave garçon, mais susceptible, se rembrunit. Il trouvait la plaisanterie un peu forte.

Lagnel continuait :

— Oui, mon vieux, je voyage. Je vais où je veux. Je suis mon maître. Je m'arrête où ça me plaît. Je rentre quand je suis fatigué d'être dehors. Et, naturellement, tous les frais de cette belle vie me sont payés.

Arnaud, cette fois, était fixé. Il s'éloigna de Lagnel en bougonnant :

— Possible que tous tes frais te soient payés. Mais ce n'est pas une raison pour te payer ma tête.

Lagnel se mit à rire. Arnaud, buté, ne voulut plus lui parler jusqu'à Saint-Auban.

Là, au moment de changer de train pour Digne, il se leva et, se tournant vers Lagnel qui restait paisiblement assis :

— Alors, l'Hindou, tu t'amènes ?

— Non, merci, ce sera pour une autre fois.

— Où vas-tu donc, comme ça ?

— Je te l'ai dit, je vais où je veux. Je ne sais pas encore où je débarquerai. J'ai envie de pousser jusqu'au bout de la ligne. Mais je te promets de te rendre visite, un de ces jours, à Digne. En attendant, donne bien le bonjour de ma part au capitaine Tatata.

— Sacré farceur !

Arnaud sauta du train et, planté sur le quai, parmi les autres permissionnaires de Digne, qui attendaient avec lui la correspondance, il leur montrait Lagnel qui, la pipe à la bouche, et l'air joyeux, s'éloignait vers le nord en faisant, de la portière, des gestes d'adieu.

Dans le compartiment, tous les voyageurs, à l'exception d'un seul, étaient des soldats et Lagnel ne pouvait se défendre d'une certaine satisfaction en les écoutant parler de leurs garnisons, de leurs chefs, de leurs permissions et des départs pour le front.

Un fantassin disait :

— A Gap, le capitaine ne donne vingt-quatre heures qu'aux bons tireurs.

Un autre :

— Nous, à Sisteron, il faut recevoir une dépêche et encore tu risques la prison. Tu n'es pas plutôt parti que le commandant envoie la gendarmerie à la maison. S'il n'y a personne de malade, ou si l'enfant n'est pas encore né, tu n'y coupes pas.

Un artilleur :

— A Briançon, pas de permissions tant que tu n'es pas désigné pour le front. Quand on t'en accorde une, tu sais ce que ça veut dire.

L'unique civil, placé devant Lagnel, était un jeune homme de vingt-cinq ans environ, petit et trapu, le visage sérieux, vêtu d'un complet de voyage et coiffé d'un chapeau mou. Il s'accoudait sur une lourde valise de cuir bariolée d'étiquettes.

Depuis Marseille, Lagnel et lui n'avaient échangé que de rares paroles.

Cependant, à mesure que le train montait et que les montagnes apparaissaient, le jeune homme semblait vouloir sortir de sa réserve. Il se penchait à la portière, contemplait d'un œil avide les cimes bleues qui se dessinaient sur le blanc du ciel, et, quand il se rasseyait, ses pommettes étaient avivées et un sourire errait sur ses lèvres.

— Comme c'est beau, les Alpes ! finit-il par dire à Lagnel.

— C'est la première fois que vous les voyez ? demanda celui-ci.

— La première fois ? Oh non ! Seulement, j'étais parti depuis longtemps et les Alpes sont mon pays. Alors, vous comprenez ?

— Je comprends.

— Là-bas, d'où je viens, il y a aussi des montagnes.

Mais elles n'ont pas cet air accueillant et,en même temps, majestueux, des chaînes que nous voyons se dérouler en ce moment. Les Alpes ! Voilà près de cinq ans que je soupire après elles ! Toutes mes fatigues sont oubliées !

— Vous venez de loin ?

— Du Mexique.

— Du Mexique ?

— Oui, de Guadalajara, où je fais du commerce. Je me suis mis, dès que j'ai connu la déclaration de guerre, à la disposition du Consul. J'ai eu bien du mal pour gagner Mexico, puis pour m'embarquer. Enfin, me voilà. Je cours embrasser mes parents à Barcelonnette, avant de rejoindre mon régiment sur le front. Combien je suis heureux d'être arrivé à temps pour me battre, moi aussi !

Lagnel regardait celui qui venait ainsi, à travers des milliers de lieues, au devant de la destinée. La force qui le poussait donnait aux yeux du jeune homme une flamme tranquille, difficile à soutenir.

Lagnel parla aussitôt d'autre chose. Il se renseigna sur les diverses vallées des Hautes et des Basses-Alpes et sur les chèvres qu'on y pouvait trouver.

— Les vallées du Briançonnais, répondit le jeune homme, doivent être sous la neige à cette époque-ci. Pourquoi ne viendriez-vous pas avec moi dans la vallée de Barcelonnette, qui est encore praticable et où les chèvres ne manquent pas ?

Lagnel accepta et tous deux descendirent bientôt à la petite station de Prunières, d'où une automobile les emporta vers Barcelonnette.

XXXIV

LES « AMÉRICAINS »

Lagnel et le jeune homme étaient assis sur le devant de l'automobile, près du chauffeur.

Tandis que Lagnel ne trouvait rien d'extraordinaire aux paysages qui se déroulaient et que la vallée, sur laquelle le soir n'allait pas tarder à tomber, le frappait seulement par son âpreté, son compagnon s'exaltait à chaque tournant.

— Voyez, disait-il, au pied de ces rochers, cette eau qui coule. C'est l'Ubaye. Ce n'est qu'un torrent, qui va se jeter dans la Durance, mais il arrose Barcelonnette ! Il vaut, pour moi, les plus grands fleuves du monde. Mon enfance a été bercée à ses murmures. Ma jeunesse a rêvé sur ses digues. Quand je pensais au pays, dans mon comptoir du Mexique, je voyais toujours l'Ubaye qui serpentait, blanche et bleue, comme elle fait là-bas.

De hautes murailles dentelées dominaient à présent la vallée et barraient l'horizon. La route, par instants, était suspendue, comme un fil, sur des abîmes.

— Remarquez, continuait le jeune homme, le contraste des deux côtés de la vallée. De ce côté, que nous appelons l'*Adrech*, il y a des prés, des cultures, des hameaux, de la gaîté et du soleil.

Lagnel regardait et ne voyait que des étendues grises et des maisons perdues parmi quelques carrés de seigle couchés par les orages.

— De l'autre, que nous appelons l'*Ubach*, il y a des forêts de sapins et de mélèzes, de la fraîcheur et de l'ombre, des coins délicieux.

Lagnel regardait encore et ne découvrait, à perte de vue, que des pentes sauvages, hérissées d'arbres noirs, tout un pays que des roches vives enfermaient comme dans une prison.

L'automobile dépassa le village de Saint-Vincent, puis le lac du Lauzet. Dans l'eau du lac, la nuit jetait sa grande nasse où se prenaient les reflets des arbres et des maisons.

Bientôt, le jour s'évanouit, les cimes se confondirent, les vallées se comblèrent. Le phare n'éclaira plus qu'un

morceau de la route, épuisant ses rayons à vouloir percer l'épaisse barrière d'ombre contre laquelle la voiture semblait devoir sans cesse se briser.

Lagnel se taisait. Son compagnon regrettait que la nuit eût si vite enveloppé toutes choses :

— J'aurais aimé, dit-il, vous faire connaître les habitants autant que le pays et vous montrer, en passant, les plus belles villas de la vallée. Certaines, pour le luxe, valent les villas de la Côte d'Azur. C'est là que vivent les Américains.

— Les Américains ?

— On appelle ainsi ceux des Bas-Alpins qui, après fortune faite en Amérique, sont revenus vieillir dans la vallée natale. On peut dire que c'est là notre rêve à tous. A Barcelonnette, qui n'a pas trois mille habitants, il y a une centaine de ces villas. A Jausiers, la route en est bordée. On en voit même dans la haute vallée, vers Saint-Paul et vers Larche. Je ne crois pas qu'il existe un autre coin, dans les montagnes de France, où se comptent tant de millionnaires.

Et le jeune homme expliqua comment s'est établi, voici près de quatre-vingts ans, un courant d'émigration entre la vallée de Barcelonnette et le Mexique et comment chaque famille, depuis Prunières jusqu'aux confins italiens, choisit dans son sein deux ou trois individus qui s'en vont vendre des draps et des soieries à Vera-Cruz, à Puebla, à Mexico, pendant que l'aîné des enfants reste pour garder la maison et cultiver le champ.

— Aujourd'hui, ajouta-t-il, la conquête commerciale du Mexique est une chose faite. Les Mexicains trouvent naturel de dire « un Barcelonnette » pour « un Français ». Nous avons créé là-bas des comptoirs innombrables. Malheureusement, la guerre est venue. La plupart sont fermés. Mes camarades, moins éloignés que moi dans les terres, ont pu prendre les premiers bateaux, laissant leurs affaires à l'abandon, pour venir se battre. Beaucoup

d'entre nous ne reverront sans doute pas le Mexique. Tant pis ! D'autres nous remplaceront ! L'important, pour le moment, c'est de chasser les Boches de France. N'est-ce pas votre avis ?

— Certes ! dit Lagnel, sans autrement insister.

L'automobile s'arrêta quelques instants à Méolans, un village plaqué contre les rochers et qui, rapporta le jeune homme, reste en hiver près de deux mois sans voir le soleil.

Peu après, des peupliers bordèrent la route et la barrière de l'ombre parut s'être reculée. Puis, des maisons avec des lumières apparurent. On arrivait à Barcelonnette.

Plein de complaisance, le jeune homme, avant d'aller chez lui, conduisit Lagnel à l'Hôtel du Cheval-Blanc, où ils se quittèrent, en se souhaitant mutuellement bonne chance.

Le lendemain, Lagnel voulut prendre conscience de sa liberté et il consacra sa journée à se promener dans la ville et sur les digues de l'Ubaye. Comme le temps était couvert et qu'un vent assez vif lui cinglait le visage, il s'ennuya bientôt devant les montagnes qui dominent Barcelonnette, le « Pain de Sucre » et le « Chapeau de Gendarme », ainsi que devant les vieilles maisons et les villas flambant neuf échelonnées aux bords du torrent et de la route.

Quand vint le soir, il fut heureux de se réfugier dans la salle de l'Hôtel du Cheval-Blanc et, devant un bon feu, d'y causer avec son hôtesse de son métier de meneur de chèvres et de l'objet de son voyage.

Lagnel voulait appliquer le système que lui avait indiqué Cadéac : parcourir tous les coins de la vallée et rassembler au jour fixé, à la gare de Prunières, les chèvres qu'il aurait pu recueillir.

Pendant une semaine, il visita les hameaux, les villas et les fermes, de Barcelonnette à Saint-Paul. A mesure

qu'il montait vers la frontière, la neige des sommets s'étalait sur les pentes et couvrait les forêts. A Saint-Paul, les prés étaient blancs, autour des maisons, et les bêtes ne quittaient plus l'étable.

Il entra ainsi en rapport avec quelques-uns de ces « Américains » dont son compagnon de voyage lui avait parlé.

Il constata tout de suite qu'ils étaient redevenus de braves montagnards. Si leurs villas étaient ultra-modernes, leurs personnes ne suivaient guère les modes et ils ne différaient pas, extérieurement, des frères et des cousins restés au pays. Plusieurs d'entre eux avaient épousé une amie d'enfance qui, en les attendant, gardait les bestiaux dans la montagne. Ceux qui les avaient encore montraient avec orgueil leurs parents, de bonnes vieilles à la coiffe de lingerie et des vieux au dos cassé, auxquels on réservait la place d'honneur.

Dans certains endroits, à côté d'une ferme branlante aux toits d'ardoise blanchis par les hivers, se dressait une construction flamboyante, avec tourelles, pignons, tuiles rouges, escaliers de marbre, grilles en fer forgé. C'était un « Américain » qui n'avait pas voulu toucher à la maison paternelle et qui se plaisait à se souvenir qu'il était né là, dans cette masure, entre l'écurie et le grenier.

Lagnel constata aussi que, malgré leur richesse, les « Américains » n'étaient pas à l'abri de la guerre.

Ils en souffraient, d'abord, dans cette richesse même, car le change avait terriblement baissé et ils ne recevaient plus rien du Mexique. Ils en souffraient, encore et surtout, dans leurs enfants qui, accourus à travers l'Océan, n'étaient pas plus ménagés que les autres Français.

La belle joie de la vallée était éteinte. Les pianos se taisaient dans les salons modern'style. Les automobiles ne sortaient plus en trépidant de leurs garages. Derrière les vitres des vérandas, des yeux rougis apparaissaient sous des voiles de deuil.

Pour des chèvres, Lagnel en trouva autant qu'il en voulut.

De tous côtés, au jour indiqué, des charrettes se dirigèrent vers Prunières. Il en vint de Tournoux, de la Condamine, de Saint-Pons, des bois de Lachaud et de Gaudissart, du vallon des Amos. Il en vint même une du pied du mont Chambeyron où Lagnel, dans une bergerie, au bord de la route, avait acheté quatre chèvres blanches et un petit chamois captif que l'une des chèvres nourrissait.

Les quatre chèvres, seules, furent à la gare. Le *camous* en passant devant les prés de Fouillouze, où, au printemps, poussent à pleines mains les manettes et les edelweiss, y avait peut-être vu bondir sur la neige un troupeau de ses pareils. Il avait rompu son attache et s'était élancé vers la liberté.

Quand Lagnel quitta la vallée de Barcelonnette, une neige légère poudroyait à l'horizon, mais deux wagons bêlaient derrière lui.

XXXV

LE RETOUR A DIGNE

A peine arrivé à Marseille, Lagnel, qui avait pris goût à son métier, et que l'hiver pressait, repartit pour les Alpes.

L'idée lui était venue de tenir la promesse qu'il avait faite, en plaisantant, à son camarade Arnaud, et de retourner à Digne.

Mauvaise idée. Il ne trouva, dans son ancienne garnison, ni la tranquillité d'esprit, ni les achats faciles, qui avaient marqué son précédent voyage.

Dès qu'il eut mis les pieds sur le pont de la Bléone, au lieu de rire, comme il le croyait, de ses angoisses passées il sentit celles-ci l'assaillir de nouveau :

— Ça, c'est trop bête !

Tout en disant cela, il se surprit à hâter le pas, pour échapper aux évocations du pont maudit.

Il s'était préparé à « crâner » et voulait entrer carrément dans la caserne du Lycée, pour y dire aux copains de l'escouade :

— Me voilà ! C'est moi, Lagnel ! Je ne suis pas parti ! Le capitaine ne m'a pas eu !

Or, quand il eut franchi le pont et qu'il vit sur sa droite les bâtiments blancs du Lycée, au bord des eaux jaunes du torrent, il détourna la tête et, comme un groupe de soldats descendait du boulevard Gassendi, il passa vivement de l'autre côté, pour les éviter.

— Qu'est-ce qu'il me prend ? Je suis maboul !

Maboul ou pas maboul, lui qui s'était promené paisiblement dans les rues de Barcelonnette, qui avait bu au café, mangé à l'hôtel, causé avec un tas de gens, éprouvait à Digne une envie impérieuse de se cacher, d'éviter les cafés, les officiers, les soldats et même les civils.

Essayant de se rendre compte de son état et de s'en excuser à ses propres yeux, Lagnel expliquait ainsi son inquiétude :

—Il vaut mieux que je ne rencontre personne, c'est certain. Si je tombe sur le capitaineTatata, ou l'adjudant Siméoni, ou un simple gradé de la compagnie, ils sont capables de ne pas me croire. J'ai beau être en règle, ils ne voudront rien entendre. Ils feront du raffut, écriront à Marseille, demanderont des renseignements. On me mettra à la boîte, en attendant.

Lagnel prit, comme auparavant, les petites rues du vieux quartier et, comme auparavant, n'eut d'apaisement que lorsqu'il eut franchi le seuil du Bar de la Stura.

— *Sacramento !* C'est toi, François ! fit le patron, en levant les bras au ciel. Et d'où sors-tu ?

Lagnel conta son aventure.

— Pas *poussible!* Tu es devenu un *embousqué,* François, un *embousqué !* s'exclamait le Piémontais...

François retrouva, dans la cuisine, la zia Margarita, toujours penchée, comme une sorcière, sur ses marmites, et, à sa place habituelle, sur la planche, le paquet ficelé de ses habits civils, qu'il revêtit aussitôt. Redevenu compagnon charpentier, il allait pouvoir se montrer et circuler sans crainte dans la ville.

Auparavant, il entama avec le patron une bouteille de Barbéra et fit quelques parties de cartes.

— *Countacho !* disait Donato, je ne pensais plus te revoir !

— Il s'en est fallu de peu, collègue !

Les deux hommes choquaient leurs verres et lançaient au plafond leurs grands éclats de rire de naguère.

— Sais-tu, François, ce qu'on vient de m'écrire du pays?

— Ma foi, non.

— Eh bien, *sacramento,* la guerre va gagner l'Italie ! Nous allons nous battre aussi.

— Et contre qui ?

— Contre qui ? Contre l'Autriche, *foia da furca !*

Donato, roulant des yeux terribles, donna sur la table un coup de poing retentissant.

— Ah ! Ah ! reprit Lagnel, étonné de cette colère subite. Et que comptes-tu faire si l'Italie entre dans la danse?

— Moi ? *Countacho !* Tu me le demandes ? Fermer boutique et prendre le fusil !

— Bravo, mon vieux, bravo ! A ta santé !

Mais Donato, emballé, ne répondit pas au toast ironique de Lagnel et continua d'une voix tonitruante :

— J'ai fait mon service dans les *alpini !* Ça ne s'oublie pas, tu sais ! *Sacramento !* Si je deviens encore soldat, on ne me verra pas, moi, mener des chèvres !

Piqué au vif et le Barbéra lui enflammant les joues, Lagnel jeta le jeu de cartes sur la table, se leva brus-

quement, enfonça sa casquette sur ses yeux et sortit en disant :

— C'est bon, camarade. Tu m'en reparleras, quand tu y seras.

Dehors, Lagnel, malgré ses habits civils, ne se sentit pas en sécurité. Il n'osa pas s'aventurer sur le boulevard Gassendi et résolut de visiter quelques vallons des environs, afin d'y acheter des chèvres.

Mais la mauvaise chance le poursuivit.

Du côté de Gaubert, dans un pli de terrain où habitait une vieille femme qui possédait une vingtaine de bêtes, il fut accablé de malédictions :

— Allez-vous-en ! lui cria la vieille Allez-vous-en ! Vous n'avez pas honte ! Mon unique bien ! Il faut être sans cœur pour vouloir me l'arracher ! Allez-vous-en !

Il lui semblait entendre, à Aix, le père Isouard.

Dans le hameau de Courbons, sur la montagne, où il se rendit ensuite, une autre scène l'attendait.

Quand Lagnel parvint au hameau, celui-ci lui parut vide. Toutes les portes étaient closes et, seules, quelques poules picoraient sur des tas de fumier.

A la dernière maison, cependant, qui portait une sorte d'enseigne où se lisait : *Cercle Républicain*, Lagnel aperçut, derrière la vitre, des visages humains.

Il frappa, puis entra.

— Bonjour à tous, dit-il.

— Bonjour, répondirent deux ou trois voix.

Lagnel se trouvait dans une salle de café, tellement sombre qu'il ne distingua d'abord rien. Peu à peu, il vit des tables, des chaises, un poêle, et, autour du poêle, une demi-douzaine de têtes chenues, coiffées de grands chapeaux noirs, qui fumaient et qui se taisaient. Pas un bruit, pas un mouvement.

— Je croyais qu'il n'y avait plus personne à Courbons, dit Lagnel, au bout d'un moment, du coin où il s'était assis.

Sa voix sonna étrangement dans la salle. Une des têtes chenues se tourna vers lui et proféra :

— Il n'y a plus personne, en effet.

— Comment ! Et vous autres ?

— Nous autres, les vieux, nous ne comptons pas.

— Vous n'êtes pourtant pas seuls ?

— Les femmes et les enfants sont en bas,dans le creux, qui travaillent.

— Et les hommes ?

— Les hommes ? Comment pouvez-vous nous demander cela ? Les hommes sont à la guerre.

De nouveau, le silence régna, un silence qui oppressa tellement Lagnel qu'il le rompit bientôt pour exposer les raisons de sa présence à Courbons.

Les vieillards l'écoutèrent sans bouger. Quand il eut fini, l'un deux se mit debout et dit simplement, avec un geste de sa canne :

— Il ne nous reste qu'une chèvre. Venez avec moi. Je vais vous la montrer.

Lagnel suivit le vieillard. Celui-ci, vers le milieu du hameau, ouvrit une maison et introduisit Lagnel dans une cuisine où un feu de racines et de sarments achevait de se consumer et où on avait placé par terre,sur un berceau bas, un enfant qui vagissait.

Le vieillard poussa la porte de l'étable, qui donnait sur la cuisine. Une chèvre, blanche et noire, s'avança, flaira l'enfant, puis, se tournant, elle écarta ses jambes de derrière, fléchit sur ses jarrets et introduisit son pis dans la bouche de l'enfant qui se calma.

— La mère cultive le champ, le père se bat, dit le vieillard.

Au fond de cette cuisine sombre, il parut à Lagnel que la chèvre rayonnait plus que le feu.

Sans parler, il serra la main du vieillard et s'en alla.

Le hasard voulut que, le lendemain, fût un jour de foire et Lagnel put ainsi réunir quelques chèvres qu'il

s'empressa de faire diriger vers la gare où il les rejoignit le jour même, soulagé seulement quand le train l'emporta vers Marseille.

XXXVI

JEAN-MARIE

Lagnel retrouva, au parc Borély, Cadéac et Sénectaire, rentrés chacun avec un troupeau imposant.

Le Gascon faillit pleurer de joie en revoyant Lagnel :

— *Diou bibant !* Tu le croiras si tu le veux, mais tu m'as manqué !

Et il commença aussitôt, sans qu'on l'en priât, le récit de ses aventures. Selon lui, il avait dépouillé tout le pays de Bigorre de ses chèvres :

— Il n'en reste plus pas une ! Je suis allé partout ! A Plouyastruc, d'abord, où j'ai embrassé la *mama*, à la foire de Rabastens, où j'ai acheté une bague pour Miniquette, à Rebouc, où sont les charbonniers, à Saint-Pé, où sont les cloutiers, à Sost, où sont les laitiers, à Mauléon, à Saint-Pastous, près d'Argelès, où, de la montagne de Davantaigue, on m'a fait rouler dessus, quand on m'a vu monter, des quartiers de rochers. Je suis allé à Sarrancolin, où une redingote est suspendue dans la salle de la Mairie et où, chacun à leur tour, les habitants la revêtent, pour donner aux étrangers l'illusion que Sarrancolin est une ville. Je suis allé à Sarlabous, où l'on fait des paniers, à Salichan, où les gens vivent d'escargots. J'ai visité le pays des goitreux et toute la vallée d'Aure. J'ai poussé jusqu'à Tramezaïgues, patrie des chasseurs d'ours, où le soleil ne luit que quelques jours par an. *Diou me danné!* J'avais hâte de rentrer à Tarbes et d'oublier toutes ces boîtes à cailloux en me promenant avec Miniquette au Chemin de l'Ormeau et sous les ombrages du Jardin Massey, où il y a des cygnes dans le lac et des paons qui annoncent la pluie en criant de temps à autre : *Plaou ! Plaou !*

Pendant que le Gascon parlait, Sénectaire, qui avait bredouillé quelques mots de bienvenue à Lagnel, gardait sa position favorite sur le lit. Il ne dormait pas, cependant, et il se leva, quand il vit ses deux camarades se diriger vers l'enclos.

Grâce aux voyages des trois meneurs, les chèvres étaient, de nouveau, nombreuses, sous les tamaris.

On pouvait y reconnaître les bêtes amenées par le Bigourdan, l'Auvergnat ou Lagnel.

Il y avait des chèvres géantes des Pyrénées, des chèvres du Plateau Central, solides et bonnes laitières, des chèvres des Alpes sans cornes, le poil ras, l'oreille droite, les pattes fines.

Il y avait aussi, — et c'était le signe que les meneurs ne trouveraient plus, bientôt, là où ils passeraient, de chèvres de race, — une quantité d'animaux amaigris, efflanqués, sans origine, de ceux qui sont mêlés aux troupeaux de moutons, de ceux que les bergers ne soignent guère et qui s'élèvent comme ils peuvent, à travers les coups et les intempéries.

En l'absence des meneurs, c'était Muhamad qui surveillait l'enclos. Mais son indolence avait laissé les bêtes à peu près libres. Si bien que tous les arbustes étaient broutés jusqu'à l'écorce et que l'enclos présentait un aspect ravagé.

Le coin était d'autant plus triste, ce jour-là, que le mistral venait de se lever et que, sous les rafales, tout le parc Borély, depuis les hauts platanes jusqu'au moindre brin d'herbe, se courbait et gémissait.

Serrées les unes contre les autres, les chèvres bêlaient désespérément, en tournant le dos au vent qui rebroussait leurs poils et secouait leurs clochettes.

Assis, selon sa coutume, sous un tamaris, Muhamad, imperturbable, gardait la chèvre mascotte, dont la longue robe blanche semblait devoir s'envoler à chaque rafale.

— Hé ! Là-bas, Muhamad ! Il faut rentrer les bêtes, *milo dious !* cria Cadéac.

L'Hindou sortit de son songe, et, voyant les trois meneurs qui détachaient les chèvres pour les conduire à l'étable, il vint les aider.

Bientôt, tout le troupeau fut à l'abri, sous les tribunes, où, après quelques bousculades et quelques coups de têtes, les bêtes se tinrent tranquilles, installées devant leurs râteliers chargés de fourrage.

Muhamad s'accroupit près de sa chèvre blanche qui, couchée sur une épaisse litière, se mit à ruminer, contemplant lointainement ce qui se passait autour d'elle.

Les trois autres s'assirent contre la paroi de planches, les pieds dans la paille et, tandis qu'au dehors le vent faisait rage, secouant les tribunes et hurlant à travers les fentes , ils reprirent leur causerie.

Cadéac, tout à l'aubaine d'avoir un auditeur, reparla de son voyage et de ses incidents.

Puis, s'avisant que Lagnel ne disait pas grand'chose :

— Mais, je tiens le crachoir tout le temps, *milo dious !* Et toi ? Comment ça s'est-il passé ? Tes boys ?

Lagnel lui fit part des ennuis qu'il avait eus avec Kirpal et Abdul Razad à Aix et comment ils avaient voulu reconnaître son hospitalité.

— Quels bougres ! dit Cadéac. Tu as bien fait de n'en plus vouloir ! Oui ! Ça ne devait pas être drôle de voyager avec eux ! Parle-moi des types de chez nous ! Parle-moi des Bigourdans ! Je vais t'en dire une bonne, à ce propos.

Et voilà Cadéac reparti :

— Figure-toi que, mes chèvres bien enfermées dans leur wagon, à la queue du train, je monte, en gare de Tarbes, dans un compartiment de troisième du train de Toulouse. Miniquette venait de me quitter. Il y avait là deux civils, trois dames et un autre soldat. Moi, tu me connais, j'engage tout de suite la conversation. Nous parlons de la pluie et du beau temps, du foot-ball et de la guerre,

avec les civils. L'autre soldat ne dit rien. Mais, à la première station, il se penche à la portière et il appelle : *Ohé ! Jean Marie !* Comme, chez nous, tout le monde ou presque, moi compris, s'appelle Jean-Marie, plusieurs personnes, sur le quai, tournent la tête. Notre homme se met alors à crier : « *Eh bé ! tu ne me reconnais pas ? Comment va ta femme ? Et les enfants ?* » Les Jean-Marie se regardent entre eux, pour voir à qui le soldat s'adresse. Celui-ci continue : « *Comment ? Tu ne me dis rien ? Tu me méprises peut-être ?* » Les autres, sur le quai, font des gestes de dénégation, se frappent la poitrine, écarquillent les yeux. Le soldat lance vers eux une bordée d'injures : « *Ça va bien ! Feignant ! Embusqué ! Je te retrouverai à la fin de la guerre ! Nous règlerons ça ! Canaille !* » Les interpellés bafouillent et protestent de plus belle. Tout le compartiment, qui suit la scène, par la portière, derrière le soldat, se tord de rire. Le train repart. Aux stations suivantes, même esclandre. Les Jean-Marie sont, maintenant, moins nombreux. Nous sortons du département. Cependant, quelques-uns se retournent encore. Et la comédie dure jusqu'à Saint-Gaudens. A chaque fois, notre loustic se rassied, sans plus rien dire et se tient dans son coin, sans jouir aucunement de son succès, modeste, timide et inoffensif, jusqu'à l'arrêt suivant. Ah ! Je te promets qu'on ne s'est pas ennuyé, de Tarbes à Saint-Gaudens, avec les Jean-Marie !

Cadéac riait encore de si bon cœur que Sénectaire qui, sans doute, n'avait rien entendu, se mit à rire aussi.

Lagnel riait également, mais sans conviction. Dans l'ombre de l'étable, il écoutait les hurlements du vent beaucoup plus que les histoires du Gascon. Ce vent dominateur, cet Océan invisible qui submergeait tout l'oppressait physiquement et moralement. Les battements de son cœur en étaient accélérés et les plaintes des arbres, les craquements des planches, les lamentations

qui semblaient s'échapper du camp et celles qui venaient de la mer, correspondaient à sa propre détresse. L'angoisse qu'il était allé imprudemment réveiller à Digne ne le quittait plus, à présent.

Cadéac, attribuant le silence de Lagnel à l'ombre qui régnait dans l'étable, proposa de rentrer sous la tente :

— Au moins, là, on y verra mieux. Et puis, c'est l'heure de briffer.

Les trois chevriers sortirent.

Le mistral secouait tout le camp. Les toiles claquaient, les bambous pliaient et les Hindous, drapés dans des couvertures, et pareils, avec leurs faces sombres, à des momies ambulantes, ne parvenaient pas à se réchauffer.

Des officiers anglais allaient et venaient, comme si de rien n'était, toujours corrects, la badine à la main. Seuls, leurs visages blémissaient un peu, quand les bourrasques leur lançaient, à pleines mains, des grains de sable dans les yeux.

XXXVII

VISITEURS

Le repas des chevriers s'achevait. Un boy souleva la toile et tendit au bout de sa main brune un télégramme en disant :

— Cadéac ?

— C'est moi ! Une dépêche ! *Diou bibant !* Qu'est-ce qu'il arrive ?

Le Gascon, les sourcils froncés, les doigts tremblants, déchira le pointillé, déplia le papier et se leva soudain de sa caisse en gambadant :

— Miniquette ! C'est Miniquette qui arrive ! Pour une surprise, *milo dious,* c'est une surprise ! Excusez-moi, les amis ! Je cours à la gare !

Et Cadéac, son bâton à la main, riant aux éclats planta là ses amis et s'élança dehors, sans prendre garde au

mistral qui secouait la tente comme s'il voulait l'arracher.

Lagnel resta donc seul avec Sénectaire. La compagnie du sourd ne lui déplaisait pas, car elle ne le dérangeait en rien dans la rumination de ses idées familières.

Deux heures passèrent ainsi. Le vent était tombé. Lagnel laissa Sénectaire assoupi et sortit dans le camp.

Au détour d'une allée, l'interprète Ducange, qui pilotait deux dames et un civil, l'interpella :

— Venez avec nous, Lagnel ! Vous nous ferez voir vos chèvres, voulez-vous ?

Lagnel, qui ne pouvait pas refuser, se joignit au groupe.

Le civil était un monsieur à barbe noire et chapeau mou, qui prenait des notes, tout en marchant. Des deux dames, l'une était âgée, l'autre, jeune et élégante.

— Ainsi, disait le civil, il vient d'arriver des Gourkhas?

— Oui, plusieurs régiments qui ne vont pas tarder à repartir. Voici leurs tentes.

Ducange conduisait le groupe vers un coin du camp où des hommes jaunes, petits et trapus, l'œil bridé, les pommettes saillantes, et coiffés de larges feutres retenus par une mentonnière, s'exerçaient sur trois rangs. Aux signes des sous-officiers, ils évoluaient, souples et précis. Un subadar surveillait la manœuvre.

— On dirait des Japonais, dit la jeune dame.

— Tout à fait, madame. Ce sont des montagnards du Népal, des gens rudes, bons guerriers. Les voici au repos. Nous pouvons nous approcher.

Les Gourkhas s'étaient mis à bavarder et à fumer par petits groupes. Quelques-uns, un peu plus loin, commençaient une partie de foot-ball.

L'interprète demanda à l'un d'eux de montrer son *kukri*. Le Gourkha eut un sourire ambigu, un éclair dans ses yeux bridés et, d'un geste vif, tira de sa gaine un large coutelas taillé en biseau qui scintilla. Les deux dames poussèrent un cri d'effroi et le Gourkha rit alors, largement :

— Vous concevez, mesdames, expliqua Ducange, quels services peut rendre une arme pareille, dans les assauts. Un seul coup suffit pour trancher une tête.

En passant, l'interprète désigna du geste deux tentes à peine différentes des autres, mais autour desquelles des Hindous étaient en prière :

— La mosquée des musulmans, dit-il, et la pagode des brahmanistes. Ne nous arrêtons pas, cela vaut mieux... Les cuisines, maintenant, n'approchez pas trop près, surtout.

Mais la vieille dame, son face-à-main sur le nez, s'avançait pour examiner ce qui se cuisait en plein air, sur des fourneaux.

Aussitôt, un des Hindous se leva et, vociférant, donna un grand coup de pied à une marmite qui se renversa par terre, dans un nuage de fumée.

Les autres cuisiniers se levèrent aussi et, les bras étendus, les yeux étincelants, se placèrent devant leurs fourneaux pour empêcher l'ombre des infidèles de souiller leurs plats.

Effrayées les deux dames se retirèrent, tandis que Ducange calmait les Hindous et que le civil notait la scène.

— Si vous parlez, lui dit Ducange, dans votre article, des manies culinaires des Hindous, vous pouvez épingler le fait suivant. Avant de partir de Bombay, afin de simplifier le ravitaillement, on avait pensé à embarquer, pour un régiment de Sikhs de la viande frigorifiée. Les officiers anglais firent venir un subadar et lui exposèrent la chose. L'Hindou, après avoir froncé les sourcils, répondit : « Je crois, sahibs, que le régiment mangera volontiers de la viande frigorifiée, à la condition qu'un des siens soit constamment présent pour voir l'animal se refroidir jusqu'à être mort. » Que dites-vous de ce trait, monsieur le journaliste ?

— Typique, typique, répondit l'autre, en faisant manœuvrer son stylographe.

A ce moment, un Sikh passait, portant gravement un vase en cuivre ouvragé.

— Que contient-il, fit la jeune dame. De l'eau sacrée ?

— Presque, répondit Ducange. C'est le thé de cinq heures.

Le Sikh s'était arrêté. C'était un homme superbe, admirablement découplé, la mine altière sous son turban et de grands yeux noirs emplis de flammes. Il fixait la femme et, celle-ci, troublée, balbutia :

— Qu'il est beau !

L'Hindou avait retroussé ses lèvres dans un sourire et ses dents blanches et aiguës étaient apparues.

La jeune dame frissonna, comme si elle avait été mordue et se prit à rire nerveusement.

Puis, se tournant vers l'interprète :

— Mon Dieu, que me veut-il ?

Ducange dit quelques mots au Sikh, accompagnés d'un geste énergique, et le porteur de thé s'éloigna, toujours noble et l'œil plus flamboyant que jamais.

— Tous ces hommes, reprit l'interprète, n'ont plus le respect des blanches.

— A qui la faute ? demanda le journaliste.

— A la guerre !

— A la guerre ou aux blanches ?

— Aux deux, sans doute ! Quoi qu'il en soit, aux Indes, un naturel qui traite à égalité une Anglaise est passible de la police.

La vieille dame voulut changer la conversation.

— Avez-vous remarqué, dit-elle, le vase de cuivre qu'il portait ? Quelles merveilles que ces objets indigènes ! On paierait très cher pour en avoir !

— Heureusement, madame, que les Hindous qui sont là ne vous comprennent pas ! répondit Ducange en riant. Ils ont des sacs pleins de ces merveilles qui sont, tout simplement, de la camelote allemande achetée à Bombay ou à Calcutta !

On arrivait à l'enclos des chèvres et Lagnel, qui suivait le groupe sans rien dire, donna, à la demande de Ducange, quelques explications sur son métier de meneur et sur les bêtes rassemblées.

Naturellement, la chèvre mascotte de Muhamad retint l'attention des deux dames, que les airs effrayés de l'Hindou amusèrent beaucoup, quand elles avancèrent les mains pour caresser la robe immaculée.

— Mesdames, dit Ducange, c'est une sorte d'idole et vous attireriez tous les malheurs sur le régiment si vous la touchiez.

Puis, se tournant vers le journaliste, qui écrivait toujours, Ducange ajouta :

— Voulez-vous, pour égayer votre article, une anecdote amusante sur ce chapitre des chèvres, qui est de première importance, avec les Hindous ?

— Mais, je vous en prie !

— Ecoutez donc. L'officier ravitailleur en chef de la base anglaise à Marseille, le S. S. O. comme disent nos alliés, a reçu récemment le télégramme suivant du War Office : « *Arrange with the Mayor to get five hundred girls for the Indian troops now arriving.* » C'est-à-dire : « *Entendez-vous avec le Maire pour trouver cinq cents jeunes filles pour les troupes Hindoues nouvellement arrivées.* » Grand émoi du S. S. O. qui s'en va trouver le Maire. Un conseil est aussitôt tenu et on s'occupe utilement de la demande, sans pouvoir, toutefois, réunir plus de quatre cents sujets.

— C'était déjà joli !

— Certes! Sur quoi, le S.S.O. télégraphie au War Office : « *Sorry to report only four hundred girls available for Indian troops now arriving.* » C'est-à-dire : « *Désolé de vous rendre compte que seulement quatre cents jeunes filles sont disponibles pour les troupes hindoues nouvellement arrivées.* » Au War Office, étonnement. On se reporte à l'original du télégramme et l'on constate qu'il y avait

eu, dans l'expédition, une regrettable coquille. L'on rectifia, en télégraphiant aussitôt : « *Please note that my last wire should road five hundred goats.* » C'est-à-dire : « *Prière de prendre note que mon récent télégramme portait cinq cents chèvres.* »

— Délicieux ! repartit le journaliste, en achevant de noter. Ce sera mon mot de la fin. Vous aurez été pour moi mieux qu'un guide, un collaborateur.

Après avoir chargé Ducange de compliments et de remerciements, le journaliste et les deux dames quittèrent le parc et laissèrent l'interprète et Lagnel dans l'enclos.

XXXVIII

« CONSCIENCIOUS OBJECTOR »

— Si nous nous asseyions un instant, ici, au soleil ? dit l'interprète.

Les deux hommes s'assirent devant un rideau de tamaris.

Autour d'eux, les chèvres broutaient, surveillées par Muhamad et l'on n'entendait d'autre bruit que le tintement clair des sonnettes au cou de quelques-unes.

— Il fait vraiment bon, dit Ducange.

— Meilleur que ce matin, répondit Lagnel, en hochant la tête. Ah ! ce mistral !

— C'est le fléau du pays ! Vous n'avez pas l'air de l'aimer beaucoup ?

— Il m'a donné le cafard.

— Fumez une pipe. Ça vous passera.

L'interprète tendit sa blague à Lagnel, tandis que lui-même roulait une cigarette.

Sous l'influence du soleil et du tabac, le visage de Lagnel se rasséréna et, à demi allongé dans l'herbe et le sable, il se tourna soudain vers l'interprète et lui demanda :

— Que pensez-vous de la guerre, monsieur Ducange ?

— En voilà une question ! C'est comme si vous disiez à un malade qui a la fièvre : que pensez-vous de la fièvre? Assurément, pas du bien !

— Croyez-vous qu'on doive la faire ?

— Jamais !

— Alors, il ne faut pas se battre ?

— Ça, c'est autre chose ! Je n'attaque personne ! Mais, si l'on m'attaque, je me défends !

— Si vous ne deviez pas vous défendre, est-ce qu'on vous attaquerait ?

— Oh ! Oh ! seriez-vous, mon brave Lagnel, un de ceux que les Anglais appellent des « consciencious objectors » ou populairement, des « slackers » ? Vos principes vous interdiraient-ils de prendre les armes et d'opposer la force à la force ?

— Je n'ai pas de principes, monsieur Ducange. Sans instruction, j'en serais bien empêché et puis la politique ne m'a jamais intéressé. Seulement, depuis que je suis soldat, j'ai réfléchi. Je cherche à me rendre compte pourquoi les hommes courent, de gaîté de cœur, à l'égorgement général.

— Parce que les hommes n'échappent pas à la loi universelle qui fait la vie avec la mort. Voyez les animaux, ils se tuent pour se nourrir les uns des autres. Sans doute, les hommes ne se mangent plus entre eux. Cela ne les empêche pas de s'exterminer pour d'autres raisons : intérêt, ambition, orgueil, foi. Le résultat est le même. Pour que des peuples vivent, il faut que d'autres meurent.

— Mais, alors, la guerre est éternelle ?

— J'en ai peur. Autant que possible, tâchons d'être au nombre des peuples qui vivent, n'est-ce pas ?

— Vous me donnez donc raison de ne pas vouloir mourir ?

— Tout à fait ! Puisque vous êtes Français !

— C'est que... la vie d'un Français, en ce moment, ne vaut pas cher !

— Hélas ! Mais celle d'un Boche vaut encore moins ! Telle est la question! Les peuples et les pays dominent les individus !

— Pourtant,les peuples ne sont composés que d'individus et les pays demeurent les mêmes, quels que soient leurs habitants.

— Ne croyez pas cela, Lagnel ! Il y a une âme collective qui plane au-dessus des âmes individuelles, qui les exprime et qui les dirige, une âme faite du souffle et de la pensée de tous ceux qui ont respiré et qui respirent entre les mêmes horizons. L'existence de cette âme immortelle s'atteste par les témoignages les plus divers : la langue où les ancêtres ont déposé les conquêtes de leur génie, les monuments de l'art, l'air des visages, le tracé des champs, la physionomie des maisons. Pour que cette âme collective continue à planer au-dessus des générations et des paysages, il faut que les âmes individuelles luttent et se sacrifient. L'âme de la France, par sa splendeur, par sa douceur, par le nombre des siècles qui l'ont formée est la plus belle de toutes. C'est pourquoi, par la patience et par l'héroïsme, il nous faut la faire triompher

Lagnel n'était pas convaincu par les phrases de l'avocat. Il l'écoutait avec méfiance dérouler ses périodes. Cependant, celles-ci pénétraient en lui.

— Excusez-moi, dit-il, au bout d'un moment, monsieur Ducange, si je ne peux pas vous suivre dans les hauteurs où vous volez. Ramenons les choses sur la terre voulez-vous ?

— A votre gré !

— Eh bien, à mon point de vue, la guerre ne profite qu'aux riches. Eux seuls ont intérêt à la faire durer. Qui en supporte toutes les conséquences ? Le pauvre et toujours le pauvre !

— Mais, pas du tout ! La guerre est une calamité pour le riche comme pour le pauvre ! Est-ce qu'ils ne se battent pas l'un et l'autre ? Sans doute, il meurt plus de pauvres, parce qu'ils sont les plus nombreux ! Dans les sociétés modernes, les classes se pénètrent si bien que les souffrances de l'une entraînent les souffrances des autres. Tout se tient ! Et les riches d'aujourd'hui ne sont-ils pas les pauvres d'hier ? Ah ! Lagnel ! Croyez-moi ! La guerre est un mal qui nous a été imposé et dont nous devons débarrasser l'Europe, si nous pouvons ! N'oubliez jamais que les Français le subissent ! Aidez-les plutôt à en guérir l'humanité !

L'interprète se leva et, tendant la main à Lagnel :

— Allons, il faut que je vous quitte, mon service m'appelle. Au revoir, mon cher « slacker » ! Nous reprendrons cette conversation la prochaine fois.

— Au revoir, monsieur Ducange.

L'interprète s'éloigna.

Lagnel resta encore dans l'enclos, allongé sous les tamaris, à fumer et à regarder les mouettes qui se poursuivaient dans le bleu.

Sans savoir pourquoi il songea à Clara.

Ce qu'il éprouvait, maintenant, pour l'allumettière, c'était du dépit et de la colère. Il avait oublié les bons moments vécus ensemble et il lui en voulait furieusement de l'avoir traité comme elle l'avait fait.

Cependant, tout au fond de lui, et pour la première fois, il se demandait si son amie n'avait pas raison dans ses reproches.

Dans un bouleversement pareil, quand tout le monde était plus ou moins touché, quand tant de familles étaient désespérées, Clara pouvait-elle admettre que lui seul fît exception ? Son frère Marius était au feu. Pourquoi son ami François n'y était-il pas ?

Obscurément, vaguement, Lagnel prenait conscience de la souffrance générale et de la solidarité devant le

danger. Il évoquait Cadéac, navré de quitter ses copains et de les laisser se battre et mourir sans lui.

— Après tout, si Cadéac, si Clara étaient dans le vrai ? Est-ce admissible que des millions d'hommes, à moins d'être tous atteints de folie, se jettent ainsi au-devant de la mort, sans un motif qui les dépasse ? Quand des Hindous viennent, eux aussi, pour s'élancer dans la fournaise, il y a sûrement une puissance qui les domine et qui m'échappe.

Sa pipe s'était éteinte et le soleil ayant tourné, Lagnel frissonna.

Aussitôt, il lui parut qu'il se réveillait d'un songe et ses idées changèrent :

— En voilà une bonne ! maugréa-t-il. A force de discuter avec l'interprète, j'ai subi son influence et je viens presque de penser comme lui !

Il se secoua et il aida Sénectaire, qui s'amenait, et Muhamad, à rentrer les chèvres.

Le soir tomba rapidement.

Les deux meneurs regagnèrent leur tente.

Tandis que Sénectaire, en attendant la soupe, et ne sachant que faire, s'était encore une fois étendu sur son lit, Lagnel, assis sur le sien, sentait monter, du fond de sa poitrine l'anxiété qu'il avait éprouvée le matin, dans l'ombre de l'étable, sous les rafales du vent.

Il avait, maintenant, des étouffements. Il lui semblait, parfois, que son cœur s'arrêtait, mais c'était pour repartir avec des pulsations plus rapides, sourdes et désordonnées, qui ébranlaient toute sa poitrine.

Et il se rappelait avec frayeur les phrases du major de Digne : « Ta maladie n'est pas de celles qui se guérissent. Elle t'emportera un jour, peut-être demain, peut-être dans vingt ans. Seulement, méfie-toi d'une nouvelle syncope. »

XXXIX

MINIQUETTE

Les malaises de Lagnel durèrent toute la nuit.

Recroquevillé sous ses couvertures, dans l'ombre froide, il essaya vainement de dormir.

Cadéac, retenu par Miniquette, n'était pas rentré.

Sénectaire, isolé dans sa surdité, ronflait magnifiquement et les vibrations régulières et prolongées du voile de son palais changeaient la tente en buffet d'orgue.

Exaspéré, Lagnel essaya plusieurs fois de faire cesser cette musique, en criant ou en sifflant. Le sourd, imperturbable, continuait.

A la fin, Lagnel se leva pour le secouer.

L'Auvergnat poussa un grognement et se retourna sur son lit en lançant, de sa voix la plus forte, comme s'il avait été au milieu de l'enclos, son apostrophe habituelle :

— *Biro ! Biro té !*

Puis le silence régna sous la tente.

Lagnel n'en dormit pas mieux.

La mauvaise fièvre des nuits de Digne, quand il songeait au pont de la Bléone et aux bois de Malancourt, revint le visiter. Il plongea, de nouveau, dans les mêmes ténèbres. Il vit, encore une fois, l'immense cimetière, entouré par les eaux jaunes du torrent et vers lequel les arches du pont paraissaient se mouvoir. Des croix plus nombreuses lui faisaient signe sous les arbres déchiquetés par les obus. Son nom était toujours gravé sur l'une d'elles que surmontait un képi décoloré par les pluies. Le cri d'effroi qu'il avait déjà poussé vint expirer à sa gorge :

— Non ! Non ! Je ne veux pas !

L'effort qu'il fit pour parler lui rendit une demi-conscience et chassa ces visions funèbres.

Mais ce fut pour faire place à d'autres.

Il lui sembla qu'une femme vêtue de deuil se penchait vers lui et le contemplait sans rien dire. Le visage de cette femme restait mystérieux. Cependant, en le considérant, il vit rouler deux grosses larmes sur ses joues pâles et il reconnut sa voisine de la rue Vendôme, Mme Florent.

A peine l'ombre s'emparait-elle de cette vision, qu'un point d'or brillait et que sous sa lueur, deux yeux apparaissaient derrière des lunettes. Lagnel se trouvait dans l'atelier de maître Escande. La forge éclairait les pauvres regards de son patron, voilés par la douleur.

Nouvelle ombre, nouvelle lueur . Cette fois, des yeux largement fendus, demi-transparents comme des agates, des yeux de chèvre étaient fixés sur lui. Tout à côté, un feu se consumait dans une cheminée basse et, presque au ras du sol, dans un berceau, rayonnait une tête d'enfant.

Cette vision, qui le transportait au hameau de Courbons, s'effaça comme le jour naissait.

Brisé de fatigue, Lagnel s'endormit quelques instants et n'entendit pas Sénectaire se lever et quitter la tente.

Soudainement, il fut tiré de son sommeil par Cadéac qui frappait de grands coups de canne contre la toile et qui criait :

— On peut entrer, François ?

Avant que Lagnel ait répondu, le Gascon avait pénétré tirant après lui une grosse fille aux joues fraîches, sous un large chapeau couvert de fleurs et de fruits.

— Miniquette, *gouyat !* Je te présente Dominiquette Cazenave, ma fiancée !

Celle-ci, qui avait enfin réussi à s'introduire sous la tente, riait aux éclats.

— Bonjour, Monsieur, c'est un peu bas de plafond, votre cabane !

Lagnel balbutiait, tout en ramenant ses couvertures sous son menton.

— Bonjour, mademoiselle ! Asseyez-vous !

Miniquette s'assit sur la première caisse venue. Ses appas opulents faisaient craquer partout sa robe à l'avant-dernière mode et elle montrait sans embarras la naissance d'une solide paire de mollets que soutenaient de fortes chevilles serrées dans des bottines à talons Louis XV. Ses mains gantées de fil serraient le manche d'un parapluie.

— Tu ne t'attendais pas à notre visite, hein ? disait Cadéac. Nous avons voulu te surprendre.

De fait, Lagnel était si surpris qu'il ne trouvait rien à dire et que le Gascon continuait :

— F gure-toi que Miniquette ne m'avait pas parlé de son voyage. C'est une cachottière...

— Jean-Marie ! Tu vas recevoir un coup de parapluie !

— Hé là ! hé là ! Je suis un menteur ! C'est entendu ! Donc Miniquette avait décidé de venir passer vingt-quatre heures à Marseille...

— Bien sûr ! Depuis que tu m'en parles, de ton Marseille !

— Et voilà que, maintenant, elle regrette son voyage !

— Jean-Marie ! Il ne faut pas dire ce qui n'est pas ! Je suis très contente de t'avoir revu. Mais, pour ton Marseille, ça ne vaut pas le déplacement.

— Tu aimes mieux Tarbes, peut-être ?

— Cent fois ! C'est bien plus tranquille et tout le monde se connaît. Ici, quand tu passes dans la rue, personne ne fait attention à toi. Chacun court à ses affaires. Il y a trop de gens, trop de tramways, trop d'étrangers.

— Mais la mer, Miniquette, qu'en fais-tu ?

— La mer ? Est-ce que, par hasard, tu voudrais comparer la mer avec les Pyrénées ? Voyons, Jean-Marie ! Rappelle-toi la vallée de Campan et le cirque de Gavarnie ! Rappelle-toi seulement la vue que l'on a, du Chemin de l'Ormeau, à Tarbes, sur la ligne bleue des montagnes !

— *Milo dious !* Tu as raison ! La mer, après tout, c'est

toujours la même chose ! Je ne savais pas pourquoi je m'ennuyais devant elle. Pardi ! C'est une plaine !

Et le Gascon donna une tape amicale sur les joues rebondies de Miniquette, qui, heureuse d'avoir triomphé, la lui rendit en l'appelant amoureusement :

— *Moun beù pè-birat* (1) *!*

La Bigourdane toucha du bout de son parapluie les couchettes et les ballots qui constituaient tout l'ameublement de la tente et dit avec une moue apitoyée :

— Alors, c'est là-dedans que vous vivez ? *Maïré de Diou !* Comme je vous plains !

— C'est bien assez bon pour des soldats, dit Lagnel, qui avait eu le temps de reprendre ses esprits et qui essayait de sourire.

— Sans compter que, là-haut, reprit Cadéac, nous n'en avions pas tant !

— Vous étiez ensemble, là-haut ? demanda Miniquette.

— Je croyais t'avoir dit que mon camarade Lagnel n'y était pas encore monté.

— Il est donc malade, ton ami ?

— Lui ? Pas du tout !

— Le pauvre ! Il n'a guère bonne mine !

Miniquette montrait, de la tête Lagnel qui, très pâle et les yeux mi-clos, faisait des efforts visibles pour suivre la conversation.

— C'est que c'est vrai ! s'écria Cadéac en s'approchant, inquiet, de son camarade. Et moi qui, comme une gourde, ne m'en apercevais pas ! Pardonne-moi, François ! Ça ne va donc pas ?

— Pas trop fort.

— Qu'est-ce que tu as ?

— J'ai mal dormi, et mon cœur, qui est ma partie faible, m'a fait battre la breloque toute la nuit.

— Veux-tu que j'aille chercher le médecin ?

— Ce n'est pas la peine. J'ai déjà été deux fois à l'hôpi-

(1) Mon beau pied-bot.

tal, à Digne, pour la même histoire. Il n'y a rien à faire.

— En tous cas, repose-toi. Nous t'avons peut-être fatigué en te parlant si longtemps. Nous allons te laisser tranquille. Il ne faut pas être malade, *milo dious !*

— Quand je serai levé, il n'y paraîtra plus.

— Je vais faire visiter le parc à Miniquette. Tu nous rejoindras, si le cœur t'en dit.

— Convenu.

Miniquette tendit la main à Lagnel en lui disant :

— A tout à l'heure !

Elle ajouta, en se baissant pour franchir le seuil de la tente et ne pas accrocher son large chapeau couvert de fleurs et de fruits :

— Vous savez, ce n'est pas ici que je viendrai me retirer à la campagne !

Et Lagnel les entendit rire et se taquiner, en s'éloignant.

XL

DEAD !

Une heure après, Lagnel, plus dispos, se levait et se mettait à la recherche du Gascon et de son amie.

Il les trouva, du côté des magasins à fourrage, arrêtés au milieu des chariots vides rangés là en grand nombre, le timon en l'air. Tous deux se tenaient la tête penchée et l'air si absorbé qu'ils ne l'entendirent pas venir.

Quand Lagnel fut près d'eux, il vit, à quelques pas, un conducteur de mules accroupi dans l'herbe, le dos appuyé contre un chariot. L'Hindou avait placé devant lui, en plein soleil, une petite corbeille de rotin dont le couvercle était soulevé. Il sifflait, entre ses dents, et donnait, en cadence, des coups d'une courte baguette contre la corbeille. De temps à autre, des ondulations noires se montraient dans l'ouverture, puis disparaissaient.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Lagnel.

— Chut ! Un serpent ! répondit Cadéac, sans se retourner.

Cramponnée au bras de son ami et tourmentée à la fois par la plus vive curiosité et par une envie folle de s'en aller, Miniquette, les yeux dilatés, ne perdait pas de vue la corbeille de rotin.

Le sifflement de l'Hindou s'accéléra, les coups de baguette redoublèrent et Miniquette poussa un cri d'effroi :

— *Maïré de Diou !*

Le serpent venait de s'élancer hors de la corbeille et déroulait ses anneaux sur l'herbe.

— Allons-nous-en, Jean-Marie, allons-nous-en !

Elle voulait entraîner Cadéac qui résistait.

— Reste tranquille, *milo dious !* Il n'y a rien à craindre, je te dis !

Miniquette se cramponna, de l'autre côté, au bras de Lagnel et, se faisant un rempart du corps des deux hommes, elle se risqua à regarder.

Le serpent, noir et lent, avec, sur le ventre, des reflets irisés, dansait au soleil.

L'Hindou sifflait toujours.

Du bout de sa baguette, il frappait le reptile, le forçant à se dresser sur sa queue. L'animal, une vipère naja de la plus redoutable espèce, balançait sa tête à la hauteur des mains de l'Hindou. Celui-ci offrait parfois sa baguette à la bouche du serpent dont le cou se gonflait de colère et qui dardait une langue longue et fine.

Miniquette, Cadéac et Lagnel ne pouvaient détacher leurs yeux de ce spectacle.

L'Hindou, indifférent à leur émoi, comme à l'irritation du reptile, continuait ses sifflements et ses agaceries.

Soudain, il cessa de siffler.

Aussitôt, la naja, évitant la baguette, se jeta sur le poignet droit de l'Hindou et, le saisissant entre ses mâchoires, y resta suspendue,

Miniquette poussa un nouveau cri d'épouvante et re-

tint Cadéac qui, le bâton levé, voulait porter secours à l'Hindou.

— Jean-Marie !

— Laisse-moi, *milo dious !*

L'Hindou, tranquillement, prit le reptile avec la main gauche à la naissance du cou et, serrant les doigts, lui fit lâcher prise. Puis, dans un sourire, il tendit le serpent au bout du bras et montra que la gueule ouverte ne contenait plus de crochets venimeux. D'un geste dédaigneux, il le laissa tomber près de la corbeille. La naja s'y réfugia.

— Quand je te le disais, *Diou bibant*, que nous n'avions rien à craindre ! dit Cadéac.

— Comme si tu en savais quelque chose ! répondit Miniquette. Ah ! tes Hindous ! J'en suis encore bouleversée ! Et je crois que ton ami est comme moi.

— En effet, dit Lagnel, qui était livide, je ne me sens pas dans mon assiette. Quand ce serpent a sauté sur l'Hindou, il m'a semblé qu'il me mordait le cœur. Décidément, je deviens une femmelette.

— Ecoute, dit le Gascon, va te reposer à l'enclos. Nous t'y retrouverons.

Lagnel protesta pour la forme. Il laissa Cadéac et Miniquette poursuivre leur visite et il s'installa sous les tamaris où les chèvres, sous la conduite de Sénectaire et de Muhamad, venaient d'arriver.

Il resta là à somnoler et sans penser à rien, réchauffé par le soleil.

Au bout d'un moment, il lui parut que le camp s'animait d'une agitation inaccoutumée. Des groupes se pressaient entre les tentes. On entendait des cris, des chants, mêlés à des sons de fifres et de tambours. On voyait des cavaliers faire voler la poussière sous les pas de leurs petits chevaux mahrattes, tandis que le bout de leurs turbans flottait derrière eux et qu'ils lançaient en l'air leurs fusils. Des files de chariots plus nombreuses

qu'à l'ordinaire se hâtaient vers les magasins de ravitaillement.

— Que se passe-t-il ? se demandait Lagnel.

Autour de lui, les bêtes broutaient paisiblement, Muhamad songeait près de la chèvre hindoue et Sénectaire était occupé à replanter des piquets.

Tout à coup, Lagnel distingua, sur le fond mouvant du camp, la silhouette de Cadéac qui courait autant que le lui permettait sa jambe gauche et qui faisait de grands gestes en appelant :

— François ! François ! Où es-tu ?

— Je suis ici ! répondit Lagnel en se levant. Qu'est-ce qu'il y a ?

Le Gascon arrivait, essoufflé, mais l'air radieux.

— Il y a, mon vieux, que nous partons !

— Et où allons-nous ?

— Avec les Hindous !

— Tu veux rire !

— Pas du tout ! Nous en sommes, cette fois !

— Nous en sommes ? Voyons, explique-toi !

— Voilà, mon vieux. Je passais, avec Miniquette, devant le mess des officiers, au moment où le lieutenant Smith en sortait. Il salue gentiment Miniquette, puis il me dit : « A propos, Cadéac, j'allais vous chercher. L'ordre vient d'arriver d'expédier au front, à Neuve-Chapelle, la division de Lahore. Les Sikhs, les Pathans, les Gourkhas, tout le monde s'en va. Je pars aussi. Nous avons besoin de toutes les chèvres. S'il en faut d'autres, on les recevra d'Afrique, à présent. Dans ces conditions, les meneurs viennent avec nous. Vite ! Prévenez vos amis ! Qu'ils se préparent ! Dans deux heures, nous embarquons ! » Et il me quitte ! J'accompagne Miniquette au tramway. *Milo dious !* La brave fille ! Elle me dit : « Je ne vais pas me laisser couler les yeux en eau, Jean-Marie, si tu pars ! Tu reviendras ! » Nous nous embrassons encore une fois

et je cours t'annoncer la bonne nouvelle ! Tu ne l'attendais pas, on dirait ?

— Oh non ! je ne l'attendais pas ! Alors, c'est bien vrai ? Nous partons ? Nous allons au front ?

— Oui, à Neuve-Chapelle dans les Flandres.

— Ah !

— Qu'est-ce que tu as ?

Lagnel venait de porter les deux mains à sa poitrine, la bouche ouverte, les traits contractés, les yeux agrandis. Puis, avant que Cadéac ait pu le soutenir, il s'était affaissé, les jambes repliées, la tête en arrière, les bras en croix.

— François ! François ! disait le Gascon, effrayé, en se penchant sur son ami.

Mais Lagnel ne répondait pas. Ses yeux étaient fixes et un peu d'écume rouge tachait ses moustaches, sous ses narines.

Sénectaire s'était approché. Courbé à son tour au dessus de Lagnel il disait, de sa voix de petite-fille, en lui tapotant les joues :

— Hé ! l'ami !

Muhamad, sous son tamaris, n'avait pas bougé.

Cadéac, de plus en plus effrayé, regardait autour de lui pour chercher quelque secours :

— Si j'avais seulement une bonne goutte d'Armagnac, pour le revenir !

A ce moment, l'automobile de la Croix-Rouge, qui transportait le médecin du camp, passa non loin de l'enclos.

— *Diou bibant !* Quelle chance !

Le Gascon fit des signaux désespérés. Le conducteur l'aperçut, arrêta la voiture et le médecin descendit.

En quelques pas il fut dans l'enclos.

Dès que le médecin eut vu Lagnel étendu, son visage blanc, ses yeux fixes, l'écume rouge de ses narines, ses bras en croix, ses mains crispées, il se pencha sur lui, tou-

cha sa poitrine, puis il se releva, joignit les talons et salua militairement, en disant :

— *Dead !* (1)

Cadéac et Sénectaire comprirent le geste. Cadéac ôta son béret et se mit à pleurer, silencieux. Sénectaire se découvrit également, puis se signa.

Deux ou trois chèvres, enhardies par l'immobilité de tous ces hommes, s'avancèrent alors et flairèrent Lagnel en agitant doucement leurs clochettes.

PAUL SOUCHON.

FIN

(1) Mort !

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATURE

Dr A. Donnadieu : *L'Hérédité dans la maison ducale de Lorraine-Vaudémont*, Berger-Levrault. — François Cornou : *Elie Fréron*, Edouard Champion. — Remy de Gourmont : *Pages choisies, Préface de Marcel Coulon*, « Mercure de France ».

L'étude médico-historique rencontre de plus en plus des partisans convaincus. Elle est malaisée et délicate. Elle nécessite, pour être sérieuse, des connaissances étendues dans un double domaine. Elle entraîne souvent à des jugements et à des conclusions arbitraires. On ne saurait trop mettre en garde les médecins qui s'y livrent contre les idées préconçues et trop les engager à vérifier scrupuleusement les propos des mémorialistes ou de leurs confrères d'autrefois.

M. le Dr A. Donnadieu, examinant, depuis l'origine de cette famille au XIVe siècle, l'**Hérédité de la maison ducale de Lorraine-Vaudémont**, paraît n'avoir rien affirmé qui ne soit exact. Son information est abondante et variée. Avec raison il a donné une grande importance à l'iconographie, recherchant avec zèle les portraits authentiques de tous ces princes guerriers, diplomates, courtisans, intrigants surtout. Les tares physiques sont, en effet, marquées sur ces visages et elles fournissent des indices des tares morales que les documents écrits viennent, le plus souvent, confirmer.

L'ouvrage de M. A. Donnadieu, écrit en une langue claire de rapport scientifique, superbe dans sa typographie et sa nombreuse illustration, est, en outre, fourmillant de faits. On n'y trouvera point un panégyrique, mais une pénétrante analyse psycho-physiologique collective. M. A. Donnadieu rend surtout responsable le « mariage parental », continuel dans la maison de Lorraine-Vaudémont (comme d'ailleurs dans la plupart des maisons régnantes), de la dégénérescence de cette famille. Toutes les violences, les félonies, les folies que cette race commit, toutes les morts infantiles dont elle eut à souffrir découlèrent des hérédités suscitées par

la consanguinité des unions. Au fur et à mesure que se développa le groupe familial, faute de rajeunissement du sang par apports étrangers, les états pathologiques s'accentuèrent.

L'étude de M. A. Donnadieu est divisée en deux parties, montrant dans la première l'hérédité Valois et dans la seconde l'hérédité Habsbourg, celle-ci particulièrement décelée, au physique, par un prognatisme caractéristique. L'histoire politique de chaque prince est entremêlée à son histoire médicale et psychique. Au point de vue social, ce travail très remarquable apporte des conclusions assez inattendues. M. A. Donnadieu remarque, en effet, que sous l'influence de l'hérédité Valois, les ducs de Lorraine furent déterminés à une action de tendance francophile. Ce fut le duc François Ier qui introduisit dans le groupe familial l'hérédité Habsbourg. Dès lors, son fils, Charles III et sa descendance, orientèrent leurs vues politiques vers l'Allemagne. A ce moment, la maison de Lorraine cessa de communier avec son peuple resté vivace et sain et qui devait contrarier, par son élan vers la France, les desseins de ses souverains ambitieux et brouillons.

On sait que le « mariage d'amour » autant que de raison du duché avec la France fut contracté vers le milieu du XVIIIe siècle. Alors régna en Lorraine Stanislas Lekzinski, ex-roi de Pologne, rejeté de ses Etats. Celui-ci était un prince plus doux que François III, l'héritier légitime du duché. Il s'est surtout signalé par son goût pour les arts et Nancy lui doit beaucoup de son prestige de ville esthétique.

On ignore généralement que le roi Stanislas protégea avec une constance jamais lasse l'un des écrivains du XVIIIe siècle sur lequel est tombé le plus complet discrédit, le fameux **Elie Fréron**. M. François Cornou, qui vient de consacrer un gros volume à ce dernier, nous précise dans quelles circonstances cette protection efficace se manifesta. M. François Cornou a dû passer de longues années en compagnie de son héros, car il a lu, avec une admirable patience, les 197 volumes de son œuvre critique. Visiblement ces lectures abondantes ne lui ont laissé aucune amertume et il a même gagné, à absorber tant de pages, une admiration et une sympathie méritoires. Son livre exhale, dans ses chapitres bien ordonnés, pleins de documents nouveaux et de faits rétablis dans leur vérité, ce ravissement imprévu.

Chanoine honoraire de Quimper, M. François Cornou, avec un parfait esprit évangélique, pardonne de tout cœur à Elie Fréron les injures qu'il lança contre autrui ; mais il perd son esprit évangélique, quand il considère les injures dont souffrit Elie Fréron, au point de ne pas pardonner celles-ci.

Il pose en principe qu'Elie Fréron fut une victime de Voltaire et il s'efforce de le démontrer. A la vérité, il le démontre mal. Que Voltaire souffrît d'une hyperthrophie du moi, qu'il goûtât la louange au point de se couvrir lui-même d'hyperboles, nous l'accordons volontiers ; mais qu'il fût l'homme aux sentiments les plus bas, nous avons quelque peine à le croire. Nombreuses furent ses générosités, ses interventions utiles, ses amitiés non justifiées par l'intérêt. A tort, par exemple, M. François Cornou reproche au patriarche de Ferney son attitude à l'égard de Baculard d'Arnaud. Voltaire avait protégé et secouru ce minable faiseur de nouvelles et n'en recueillit que de l'ingratitude.

Il ne ressort pas du travail de M. Cornou que Fréron fut une victime de Voltaire, mais, au contraire, que Voltaire usa avec raison contre lui d'un droit de représailles. Fils d'un pauvre maître orfèvre, accablé de progéniture, Elie Fréron fit chez les Jésuites des études solides, et s'il préféra suivre la voie des lettres à suivre la voie du professorat, il garda de son éducation un esprit assez tortueux et un singulier amour de la polémique. Après d'assez difficiles débuts sous la gouverne de Desfontaines, il fonda, sans lassitude, des journaux où il se réserva un rôle de critique. Il se montra tout de suite acerbe, ne ménageant ni les confrères, ni même les gens du monde qui obtinrent maintes fois la suppression de ses feuilles.

Il recherchait la renommée et la fortune. Voulut-il acquérir la première en flagellant Voltaire ? Ou bien, comme le croit M. Cornou, voulut-il simplement exprimer son sentiment sur l'œuvre trop prônée du philosophe ? Toujours est-il que les premières attaques vinrent de sa plume, qu'il les renouvela et qu'il créa par suite, entre lui et son adversaire, un état de lutte où il ne demeura pas le plus fort. Lorsque Voltaire lui fit des offres de paix[1], il refusa sa main tendue. Dès lors ce dernier n'était-il pas justifié dans sa vengeance ?

Il ne semble pas d'ailleurs que Fréron, ridiculisé par tant d'épigrammes amusantes, ait matériellement souffert. Les innom-

brables ennemis qu'il s'était suscités parmi les philosophes dont il combattait les idées ne l'empêchèrent nullement de jouir d'un certain nombre d'honneurs et de passer ses dernières années dans une honnête aisance.

Remy de Gourmont, qui était curieux de tout, eût lu le volume de M. Cornou avec étonnement et en eût tiré les éléments d'un de ces substantiels articles dont il honorait les colonnes de la *Dépêche* de Toulouse. Il est bizarre qu'ayant coutume de se promener parmi le jardin philosophique et littéraire du XVIIIe siècle il ne se soit point arrêté devant le parterre gigantesque de Fréron. L'homme et l'écrivain lui semblèrent sans doute suffisamment jugés par Voltaire, par ce Voltaire dont il écrivait : « Tout ce qu'il a bafoué mérite le mépris. »

L'art et la pensée de Remy de Gourmont, si mal compris durant sa vie et si peu compris, malgré la faveur de plus en plus marquée des lettrés depuis sa mort, M. Marcel Coulon aura été l'un des premiers à en révéler, d'une façon à peu près définitive, les magnificences et les complexités. Les lecteurs de cette revue ont lu ses belles études. Aujourd'hui ce critique consciencieux, exact, et qui sait pénétrer à fond ses sujets, a voulu rendre un hommage à la mémoire du grand polygraphe en bâtissant le monument de ses **Pages choisies**.

Car ces *Pages choisies* sont un monument dont chaque pierre est juxtaposée à la pierre précédente avec un soin minutieux. Il était difficile à bâtir. Remy de Gourmont toucha à tous les sujets et aucune science ne paraît l'avoir laissé indifférent. Nul cerveau ne fut plus lucide, plus orné de connaissances. Le suivre dans sa course à travers les idées est une tâche des plus laborieuses, mais des plus attachantes.

Il semble que M. Marcel Coulon n'ait rien omis d'essentiel dans son travail de délicat éclectisme. Il a voulu surtout, dit-il, prôner l'artiste et le philosophe, mais le critique paraît représenté suffisamment dans ce gros volume d'extraits. D'ailleurs on dissocie malaisément les éléments de cette intelligence, car ils s'entremêlent étroitement entre eux. Quiconque lira des pages empruntées au *Problème du style*, à la *Loi de constance intellectuelle*, aux *Promenades littéraires*, à *Une nuit au Luxembourg* ou à *Un cœur virginal* reconnaîtra le même artiste uni au même philosophe à la limpidité du style et à l'élévation de la pensée.

Le livre de M. Coulon servira surtout à montrer les curieuses évolutions de cet esprit et comment celui-ci aboutit souvent, à travers les années, par suite de la méditation des faits, à des doctrines qui pourront sembler contradictoires, mais, qui, à la vérité, devaient logiquement le conquérir.

ÉMILE MAGNE.

LES ROMANS

Jacques-Emile Blanche : *Aymeris*, la Sirène. — Roger Martin du Gard : *Le cahier gris*, Nouvelle Revue française. — Francis de Miomandre : *Les Taupes*, Emile-Paul. — Pierre Drieu la Rochelle : *Etat-Civil*, Nouvelle Revue française. — Jean Galmot : *Un mort vivait parmi nous*, la Sirène. — Fortuné Paillot : *Amant ou maîtresse*, E. Flammarion. — Gaston Guiches : *La Tueuse*, Férenczi. — Jehanne d'Orliac : *Dans notre monde*, Férenczi. — Paul Emile Cadilbac : *L'Héroïque*, Férenczi. — Lucien Farnoux-Reynaud : *Le pêcheur de lunes*, Société mutuelle d'éditions. — Paul Bay : *Histoire au gros sel*, Edition du bourg Ansers. — Charles Briand : *Contes pour une femme*, André Plicque.

Aymeris, par Jacques-Emile Blanche. Un gros volume gris feutre orné d'un camée saphir finement gravé par l'auteur. Un roman ? Non. Des mémoires qui embrassent toute une époque, la fin d'un règne, le subit écroulement d'un empire et la naissance d'une vie nouvelle remplie d'un semblant de liberté jusqu'à une nouvelle vie remplie de désordres, qui sont peut-être les vrais représentants de toutes les libertés Des existences durement, inexorablement encastrées entre les terribles montants de guillotine qui sont les deux guerres avec l'Allemagne. Malheur à ceux qui vécurent entre ces deux guerres, trop jeunes pour se battre ou trop vieux pour en mourir, car il ne leur reste plus...qu'à en parler ! Ce n'est pas à moi de juger ici du talent d'un peintre aussi célèbre que Jacques-Emile Blanche. Mais sa vision des choses et de l'existence est forcément imprégnée de sa recherche de la ligne et de la nuance. Je crois qu'il s'efforce d'être sincère en dépit de la flamme d'élégance qui fait monter très haut la tendresse de sa couleur.

Un portrait de Blanche c'est généralement, pour une femme, un brevet de bon ton. Mais quel art quand il touche les joues d'un enfant ou qu'il exprime la mentalité contenue d'un adolescent dont les yeux sont une eau fluide trop froide pour ne pas cacher le plus dangereux reptile! C'est dans les intérieurs, les boudoirs et les salons du dernier empire qu'il faut chercher les secrets du

cahier détruit dont il reste assez de pages pour permettre de si complètes illustrations. Ses robes arrondies comme des bouquets de parades posées sur leurs fleurs, ces gandins jeunes ou vieux tout aux soins de lisser des doigts gantés. Et cet air de fatigue, de noces qu'on s'efforce d'oublier naïvement qu'ont ces gens soucieux de leur décor? Comme tout y est rendu avec une vérité jamais féroce, toujours respectueuse de son modèle, mais aussi combien évocatrice du caractère!

Il y a une certaine *Jessie* (1869) qui donne, je ne trouve pas d'autre expression, la mortelle sensation de la vie, d'une jeunesse osseuse et ingrate, qui procure le frisson! Jamais rien de caricatural. Ce n'est pas laid simplement parce que le pinceau s'y refuse. Ces mémoires qui sont un roman ont un acide et doux parfum très français. Jeunes esprits enthousiastes et vibrants qui cachent leurs passions sous de simples apparences nerveuses et qui en meurent : « Me voici, dit Aymeris (Georges), je reviens chez moi et je n'y retrouve plus personne de qui recevoir le pardon que je me refuse à moi-même. » Et ce fut ce Georges Aymeris qui, pour une futile contrariété (un désarroi de son élégance), mit fin à son existence sous les roues d'une locomotive.

Et sa veuve, cette fatale Cynthia, infirmière dans une ambulance du front, se fait noblement tuer, ce qui rachète pas mal de choses. Le style du peintre est net, simple, ne dépasse jamais le ton un peu ironiquement sceptique du spectateur convié à la fête des yeux. Il observe, passe et classe. Il ne se permet pas de critiques à haute voix.

Il a bien mieux à faire, puisqu'il montre. Or, montrer est autrement formidable que démontrer en encrant la ligne.

Le cahier gris, par Roger Martin du Gard. Ce n'est pas tout à fait pour nous parler d'un collage sentimental de collège que ce premier roman des Thibault est écrit. C'est surtout pour mettre deux générations aux prises. La religion d'abord, la famille ensuite, n'accordent pas les circonstances atténuantes de certaines fautes, parce que la justice ordinaire entend *prévenir*. Et c'est peut-être ce qui enseigne le mieux la profondeur du mal aux néophytes. Daniel de Fontanin, poète en herbe, s'éprend d'un amour pur, mais violent, pour Jacques Thibault, et comme on exagère cette flamme par des vexations maladroites, on la double. Jacques, devenu plus homme dans sa fugue avec son ami, échappera

peut-être à l'emprise mauvaise, mais qu'en fera le prochain pénitencier? Dans cette étude, un peu risquée, des mœurs scolaires, on ne retrouve aucune tendance à de malsains tableaux, mais plutôt un essai de confrontation mentale des états d'esprits des parents avec leurs enfants. En outre, c'est vivant et très attachant comme lecture.

Les Taupes, par Francis de Miomandre. Conte de fées, toujours, le roman traité par ce délicat écrivain nous charme et nous éblouit par une irréelle couleur de décor transparent. Derrière le rideau de gaze lamée d'or et d'argent se meuvent pourtant de très réels personnages, telles ces vilaines mauvaises fées, les taupes prudentes et aveugles, les demoiselles Louvicourt. Elles empoisonnent à jamais les hôtes du château enchanté et empoisonnent elles-mêmes leur triomphe par leur avarice, leur jalousie tenace. Ce qui m'étonne, c'est que l'auteur leur ait permis de triompher; en cela le conte de fées n'est pas fidèle à sa règle de conduite. Il n'y a pas de morale.

Etat Civil, par Pierre Drieu la Rochelle. C'est une âme d'enfant vue par ses propres yeux d'enfant. Il exagère probablement, mais il ne peut pas être responsable de ses propres jugements puisque: « Epimenide dit que les Crétois sont menteurs. Or, Epimenide est Crétois! » Il y a, pages 127, 128, des détails sur l'éveil des sens chez l'homme, les plus amusants détails, d'une franchise certaine. L'être mâle n'accorde aucune importance à certains actes, alors que l'être femelle s'y engage à fond. De là un mystère et une absolue différence... qui, malheureusement, n'est pas seulement *l'accident*, mais aussi l'éternel malentendu.

Un mort vivait parmi nous, par Jean Galmot. J'aime que l'auteur de... *l'affaire des Rhum*, roman naturaliste et peu intéressant, puisse avoir écrit, dans une délicieuse inconscience, cette macabre féerie comme l'apothéose même de sa conduite et surtout qu'il dise à son avocat: « Maître, vous m'avez demandé un mémoire pour mes juges. Voici le livre de l'aventure. » A la bonne heure! Ça c'est de la suprême éloquence d'artiste. Je n'aimais pas beaucoup: *l'étrange histoire*. Cet Indien à la fois symbolique et inexistant, qui entraîne tout le monde sur *El Dorado* et sépare les hommes du néfaste *placer* par la présence d'une femme, est une bonne création de poète. Et quels tableaux de nature exotique! Quels merveilleux paysages de rêve d'opium

hanté d'animaux bizarres, d'oiseaux diaprés, de reptiles effarants. Mais je ne pense pas du tout que ce poète puisse être coupable d'autre chose que d'avoir un peu trop rêvé à l'ombre dangereuse des forêts tropicales.

Amant ou maîtresse, par Fortuné Paillot. Cet *androgyne perplexe* ne serait vraiment intéressant que s'il portait seulement au cerveau les différents attributs des deux sexes. Autrement, ça n'a rien de bien étonnant qu'il se montre perplexe. Ce n'est qu'un double infirme, sans doute pas plus complet dans un sens que dans l'autre.

La Tueuse, par Gustave Guiches. C'est la politique. Un député socialiste enlevant la femme du notable pour aller se brûler dans la fournaise des ambitions à Paris, et s'éblouir de tous les luxes comme un très sot parvenu qu'il est. Ayant épousé la femme séduite, il est suivi, et subi par elle jusqu'au crime final qui serait d'épouser une princesse allemande à la déclaration de guerre de 1914. Ce roman un peu dans la bonne, mais ancienne manière naturaliste est intéressant, logiquement mené par une plume expérimentée en l'art de créer de beaux mouvements de foule. C'est un tableau de grande envergure où tous les détails sont soignés par un artiste d'une probité exceptionnelle.

Dans notre monde, par Jehanne d'Orliac. Petit roman symptomatique des mœurs nouvelles. La nouvelle jeune fille libre et riche en face de la jeune fille sévèrement élevée. Un séduisant noceur flirte et les prend, l'une mentalement, l'autre physiquement, dans le filet de ses charmes de pêcheur en eau trouble. La morale est encore que la plus heureuse est peut-être celle qui consentit à être complètement dupée. Je ne crois pas du tout au bonheur des êtres libres. Ils sont surtout dupes d'eux-mêmes !...

L'héroïque, par Paul Emile Cadilhac. Sous des vocables musicaux : ouverture, andante, menuet, intermezzo, final, allegro, c'est.... mon dieu oui, c'est la grande guerre, vue par les fenêtres d'un hôpital où grouillent autour du médecin-chef les larves blanches des infirmières bénévoles. Je ne connais rien de plus effrayant que ce spectacle. On a dit souvent que le sang était un aphrodisiaque, mais ici on en trouve un peu mieux que les preuves... malgré la musique, autre potion vénéneuse !

Le pêcheur de lunes, par Lucien Farnoux Reynaud. Un poète, l'auteur déjà connu, quoique très jeune, d' *A quoi servent*

les jeunes filles, nous parle ici, en prose, de quelques sujets très chers aux lunatiques : les petites amoureuses, les cigarettes de luxe, les refrains à peine entendus et les accords du vent. L'amour domine ce décor, comme il sied, mais chastement enveloppé d'un clair de lune ou d'une mousseline bleue, juste ce qu'il faut enfin pour donner l'envie d'aller plus loin et de pêcheur de lunes demeurer pêcheur... tout court.

Contes pour une femme, par Charles Briand. *Le Vampire* est une histoire vraiment terrible qui fera trembler celle qui la lira... donc, elles la liront toutes!

Histoire au gros sel, par Paul Bay. Je signale comme le plus imprudent, mais le plus irrésistiblement drôle de ces contes, un peu hauts montés en poivre, celui du *berger d'Arcadie... ou l'homme qui continue avec la chèvre !*

RACHILDE.

THÉATRE

Comédie-Française : *Vautrin*, pièce en 4 actes, d'après Balzac, de M. Ed. Guiraud (11 mai). — Potinière : *Un jeune ménage*, comédie en 3 actes de M. Louis Verneuil (20 mai). — Théatre de l'Ambigu-Comique (spectacle des « Escholiers »): *Le regard neuf*, pièce en 4 actes de M. Gabriel Marcel. — Vaudeville : *Monsieur Dumollet*, opérette en 4 actes de MM. Hugues Delorme et Victor Jannet, musique de M. Louis Nigal (23 mai). — Deux Masques : Spectacle coupé (13 mai). —Une lettre de M. Nancey. —Mémento.

Les personnes désireuses de briller et de prospérer au moyen du talent d'autrui ont, cette année, trouvé du nouveau. Jusqu'à présent, les dramaturges à court d'imagination se bornaient à « tirer »,— quel mot exact !— ouvrages et revenus des romans à la mode. Cela n'allait point sans ameuter les derniers amis du bon sens, j'entends ceux pour qui les productions de l'esprit se répartissent en divers ordres de sujet. Les hommes de mon âge se rappellent singulièrement le chœur hurlant dont fut saluée l'entreprise de feu Busnach, un abruti fameux, auteur de cent vaudevilles et qui, vers 1905, perpétra une *Madame Bovary* en quatre actes et sept tableaux. En ces temps lointains, la pudeur littéraire n'avait pas tout à fait disparu du « monde où l'on imprime ». Le pauvre Busnach en sut quelque chose. Sa femme coupée en morceaux fut vivement et proprement enterrée; toute la critique suivit le cortège et Mendès jeta sur la fosse quelques gouttes d'une encre pieuse et funèbre. Tout cela est, comme on dit,

bien vieux jeu. Nul ne songerait, en 1922, à défendre un beau roman contre les spécialistes du hachis dramatique. Mieux : les romanciers eux-mêmes se prêtent à l'opération et les journaux nous apprennent, chaque jour, que nos plus habiles conteurs ne tiennent pas le moins du monde à l'inviolabilité de leurs ouvrages, et que, moyennant une honnête rétribution, on en peut faire, selon les goûts, des comédies, des films, des opérettes, des pantomimes, des choux et des raves. La critique, qui n'est pas contrariante, n'y trouve rien à redire. Bon. Mais il y a, vous dis-je, du nouveau.

Il y a que, les romans célèbres étant tous depuis longtemps dépecés et mis au four, d'entreprenants charcutiers de lettres ont inventé de reprendre les vieilles pièces à succès pour les accommoder au goût de la clientèle. C'était, l'hiver passé, la brave et bonne *Auberge des Adrets*, qui nous fut servie, en grande pompe, aux tables de la Porte Saint-Martin. On trouve généralement que cet anachronique festin manquait de succulence, et, bientôt, Robert Macaire dut disparaître du menu.

L'insuccès de l'expérience avait de quoi décourager. Mais il y a la Comédie-Française ; et il y a le comité de lecture, à qui l'on ne donne jamais en vain l'exemple de la sottise. Et la Comédie fait bien les choses ! Le retapage de Benjamin Lantier lui parut affaires de petites gens. Elle se devait de nous offrir mieux, et c'est un tripatouillage de Balzac que, sans rire, elle nous propose au lendemain du tri centenaire de Molière.

Le **Vautrin** de 1840 avait ses défauts, — assez de défauts pour que, malgré l'ascendant de l'auteur et la popularité du personnage, la pièce chût après une représentation. Cependant, Balzac, qui avait de l'encolure, n'accepta point sa défaite. Je renvoie le lecteur à la préface de l'édition. Il est certain que Balzac faisait crédit de sa revanche à la postérité. Etait-ce à tort? On l'affirme. Les balzaciens les plus fervents abandonnent Balzac dramaturge à ses censeurs. Ma foi, ce n'est point le lieu d'en discuter, mais je veux dire mon mot : il me semble qu'on a tôt fait de condamner sans appel un si prodigieux écrivain, que ses moyens ne pouvaient tout à fait abandonner. Peut-être l'expérience me donnerait-elle raison, si Gémier ou Copeau reprenaient par exemple les *Ressources de Quinola*. Je dis Gémier ou Copeau. Quant à la Comédie-Française, il n'y faut pas compter. Elle nous le montre

bien par la préférence qu'elle manifeste d'une mauvaise copie à l'original. Du moins le *Vautrin* de Balzac offrait-il l'avantage d'être de Balzac. Je veux dire qu'il évoluait selon ses vœux au milieu de personnages que l'auteur de la Comédie Humaine avait tirés lui-même de son « état civil ». Les familiers de son œuvre m'entendent; et d'abord M. Paul Bourget, balzacien entre tous perspicace, qui, je pense, ne pardonnera pas à l' « adaptateur » sacrilège d'avoir, sous le même habit, inséré le pâle Rubempré et l'ardent Rastignac. Tout cela, dira-t-on, n'est rien. Nous en serons quittes pour relire le *Père Goriot*, *Splendeurs et Misères des Courtisanes* et même la *Dernière incarnation de Vautrin*, qui n'est pas la meilleure incarnation de Balzac. Il est vrai que l'opéra-bastringue de Camille du Locle ne fait point de tort à la *Salammbô* de Flaubert et qu'on prend plaisir à *Jocelyn* malgré l'indéfectible guimauve de certaine berceuse. J'en conviens. Mais c'est malheureux qu'un abus serve de prétexte à des abus sans cesse réitérés, et, si les choses vont ce train, il faut s'attendre à ce que ces messieurs et ces dames des Français commandent à leurs auteurs ordinaires un *Tartuffe* que pourrait jouer M. Silvain et un *Don Juan* où M. Duflos pourrait se montrer sans ameuter le parterre.

Je ne raille point; et la preuve, c'est qu'il y a bien quelque chose d'approchant dans l'affaire de ce *Vautrin*-ci. On m'a raconté que la pièce avait été acceptée, parce que M. de Féraudy y « voyait » un rôle. Il fit, en vérité, une image vivante et bien massée du forçat Collin, encore que, pour le dessin en pied de cette figure sa personne fût un peu courte et pesante. De même, on eût désiré plus de carrure de muscles et plus de sonorité. Mais, tel quel, le rôle fait honneur à M. de Féraudy. D'ailleurs, la troupe, dans son ensemble, a fort bien joué ce simulacre; on a particulièrement remarqué Mme Dussane, excellente à son ordinaire, et qui sacrifia sa jeune beauté sur l'autel de la vérité dramatique; elle jouait cette mère Vanquer, née à Conflans, « attifée d'un bonnet de tulle sous lequel pend un toupet de faux cheveux mal mis... », qui « marche en traînassant ses pantoufles grimacées » et dont « le corps dodu comme un rat d'église, le corsage trop plein et qui flotte soit en harmonie avec cette salle où suinte le malheur ». La mise en scène et les costumes ont émerveillé le public. On ne peut nier que les amateurs d'un pittoresque documentaire y trouvèrent de

quoi se régaler. Mais, après Reinhardt, les Russes et le Vieux Colombier, on doit admettre que certaines formules ont fait leur temps et regretter que l'histoire de Trompe-la-Mort ait en définitive servi de prétexte à une affaire de Trompe-l'œil.

§

J'ai vu jouer à la Potinière une pièce de M. Louis Verneuil... A défaut de mérite, on louera mon scrupule. J'ai vu jouer, sans y prendre le moindre plaisir, un nombre incroyable de pièces du fécond M. Louis Verneuil. Toutes relèvent d'une convention que je trouve détestable. Il s'agit constamment de gens qui parlent de l'amour comme la clientèle des bouillons économique parle de la bonne chère, c'est-à-dire de façon à vous dégoûter pour toujours. Je finis par croire que M. de Verneuil est une espèce d'André Gide que, toutefois, je préfère au véritable, parce qu'il sait mieux la grammaire et qu'il se prend moins au sérieux.

Sa nouvelle comédie : **Un jeune ménage**, nous montre un jeune homme du monde et une créature de même provenance, qui se marient sans se connaître et se séparent, après des conversations dénuées d'esprit et d'intérêt, ceci parce qu'ils n'éprouvent point de plaisir à coucher ensemble. Peut-être ne savent-ils point s'y prendre. L'ignorance, en matière de volupté, est assez commune aux gens qui n'ont rien autre à faire que l'amour. Quoi qu'il en soit, le jeune ménage ayant épuisé toutes les ressources d'une ingéniosité réciproque, se sépare à la bonne franquette. Puis six mois s'écoulent, et le jeune divorcé revient pour nous raconter un voyage en Suisse et pour donner à son ancienne épouse, qui le vient consulter, le conseil d'essayer son futur mari avant de l'adopter. A ce moment, le public, qui en a bien vu d'autres, fait à l'auteur la politesse d'un petit murmure ; et l'on va se coucher. Il paraît que ces inventions-là rapportent à M. Louis Verneuil beaucoup d'argent. Rien de plus légitime. M. Louis Verneuil sait ce qu'il fait. Il se rend très bien compte qu'une œuvre digne de ce nom n'a jamais enrichi son auteur ; il agit en conséquence et cela lui est d'autant plus facile que la nature bienveillante l'a dépourvu de tout espèce de talent.

Les « Escholiers » qui, l'autre saison, jouèrent le *Feu qui reprend mal*, une admirable comédie de M. Jean-Jacques Bernard, se montrent cette année moins heureux. **Le Regard neuf** de M. Gabriel Marcel est une pièce de boulevard, et du genre le plus

plat. Il s'agit d'un père auquel son fils conseille ardemment de changer d'épouse. Le comédien qui jouait le rôle du père s'était fait le visage d'Emile Buré. J'ai été, pour ma part, étonné et affligé de le voir si patient. Je tiens pour certain que le directeur de l'*Eclair* n'aurait pas un instant hésité à botter le derrière de cet insupportable fils, ce qui eût mis fin à la pièce et, du même coup, à notre ennui.

Le Vaudeville joue une amusante opérette du bon poète Hugues Delorme : **Monsieur Dumollet**. Cet ouvrage léger est joué à merveille par M. Vilbert, dont la fantaisie ne lasse point.

Aux Deux Masques, **Solitude**, une bonne poire d'angoisse que M. Palau, spécialiste, nous glisse entre les dents. Il faut reconnaître à M. Palau ce mérite qu'il s'écarte des moyens grossiers chers à ses rivaux, les dramaturges de la « terreur ». Il cherche à créer des atmosphères et, souvent, il y réussit. Cela vaut d'être signalé... Mais le directeur des deux Masques, M. Nancey, ne pense, lui, qu'à terrifier les critiques. N'a-t-il pas écrit, à mon éminent confrère Georges Bourdon l'incroyable lettre que voici :

Monsieur,

Votre compte rendu de mon spectacle ne me convient pas, car il y a certainement un parti pris que j'ai du reste remarqué dans vos précédents articles.

Je ne l'admets pas et j'ai l'honneur de vous informer qu'il ne vous sera plus fait aucun service chez moi.

A la bonne heure ! Voilà qui est franc. Si, comme il faut s'y attendre, tous les directeurs de théâtres en usent ainsi, il y aura bientôt du pain sur la planche pour les courtiers de publicité... Mais les critiques ?... Eh ! ne les plaignons pas. Qui jette ses armes doit s'attendre à être battu. Ce que j'en dis ne concerne point M. Bourdon. Car si M. Nancey est, en son genre, un précurseur, M. Bourdon est, en le sien, un survivant. C'est un des derniers critiques indépendants et, comme tel, il souffrira que je le salue.

Mémento. — Gymnase : *Barbe Blonde*, pièce en 3 actes, de MM. Bouvelet et Braddy (22 mai). — Théatre Marigny : *Péché de Jeunesse*, pièce en 3 actes de M. Gesbidas. — Comédie des Champs-Elysées (saison Pitoëff) : *Mesure pour Mesure*, pièce en 5 actes de Shakespeare, traduction

de M. Guy de Pourtalès (10 mai). — NOUVEAU THÉATRE : *Ainsi soit-il*, pièce en 4 actes de Mlle Germaine Lefrancq ; *Le dernier voyage*, pièce en 1 acte de MM. Prognaux et Trocmé.

HENRI BÉRAUD.

SCIENCE SOCIALE

Jules Sageret : *Le Syndicalisme intellectuel, son rôle politique et social*, Plon.— Charles Heyraud : *Vouloir vivre* (avec préface d'Henry Joly), Perrin. — D. I. X : *Vers un meilleur avenir, par un Français*, Sonor, Genève. — Jean Finot : *Sa majesté l'Alcool*, Bibliothèque du Musée social, Plon.

Le syndicalisme est à l'ordre du jour, et nombreux sont les sociologues qui voient en lui la solution de la question sociale, le salut de nos sociétés modernes et la forme de la civilisation prochaine. Tout va, paraît-il, se syndicaliser, même le travail intellectuel! Profitons donc du livre de M. Jules Sageret, **Le Syndicalisme intellectuel, son rôle politique et social**, pour voir ce qu'il en est de ce nouveau catholicon, nous ne saurions avoir de meilleur guide que ce docte et profond écrivain, à la fois philosophe, littérateur, sociologue et savant.

Qu'il y ait un travail intellectuel, c'est ce que personne aujourd'hui ne contestera. Naguère, il n'en était pas ainsi, et les ouvriers manuels avaient tendance à croire qu'eux seuls travaillaient. Non seulement les patrons s'avéraient d'affreux paresseux, simples exploiteurs de leur peine, mais tous les ingénieurs, médecins, professeurs et administrateurs étaient de purs parasites. A cette époque la C. G. T. refusait dédaigneusement d'accueillir dans son sein des syndicats médicaux ou littéraires. Une pareille prétention était vraiment inadmissible, et on ne saurait assez louer les fondateurs de la C. T. I. d'avoir implanté leurs initiales entre la C. G. T. et la C. G. P. A côté de la *Confédération générale du travail* (ouvriers), dont nul ne conteste la grandeur, et de la *Confédération générale de la production* (patrons), qui joue un rôle encore plus important dans le domaine économique, il y a place légitime pour une *Confédération des travailleurs intellectuels*, qui comprend les inventeurs, les directeurs, les techniciens, aussi les fonctionnaires et les gens de professions libérales, et qui contribue pour une part, en somme, supérieure, à la prospérité matérielle et à la splendeur spirituelle de nos sociétés.

Mais ce travail intellectuel doit-il, et même, peut-il revêtir la

forme syndicale? c'est une autre question. Que les ouvriers d'une usine se syndicalisent contre le patron pour obtenir réduction de travail ou augmentation de salaire, rien de plus compréhensible; que tous les patrons se confédèrent contre tous les ouvriers pour résister à des exigences qu'ils trouvent abusives, rien de plus logique également; et encore que telles catégories d'intellectuels forment des syndicats de médecins, d'architectes, d'ingénieurs, de fonctionnaires, soit encore; mais qu'il y ait un syndicalisme intellectuel correspondant au syndicalisme patronal et au syndicalisme ouvrier, c'est ce qui est plus douteux; ces deux derniers s'opposent naturellement l'un à l'autre, mais le travailleur intellectuel à qui s'oppose-t-il? tantôt au patron, tantôt au public, tantôt à l'ouvrier, tantôt à l'Etat, tantôt aux confrères; en vérité, on ne voit pas ce qu'il y a de commun entre un syndicat de pharmaciens dirigé contre la concurrence déloyale, un syndicat d'ingénieurs demandant sa part au capital, un syndicat de magistrats luttant contre l'esprit politicien de leur ministre, un syndicat de peintres ferraillant contre les marchands de tableaux, un syndicat de médecins poursuivant les mauvais clients et se défendant contre les maîtres chanteurs, etc., etc.

Tout ceci est d'ailleurs du professionnel, très légitime, mais n'est que du professionnel, et il en résulte que le syndicalisme est loin de recéler dans son sein la pierre philosophale de l'avenir. Que le médecin fasse payer vingt sols de plus sa visite, que le cheminot ait une retraite un peu plus élevée, que le fonctionnaire ne subisse plus de passe-droits, que l'ouvrier puisse se débarrasser d'un contremaître hargneux, tant mieux pour eux tous, mais le progrès général est à d'autres prix. Le progrès est avant tout fils d'efforts individuels, effort d'invention chez les grands savants et d'adaptation chez les techniciens, effort de création chez les fondateurs d'industries et de direction chez leurs continuateurs, effort d'étude, de décision et de confiance chez les capitalistes, effort de labeur et d'épargne chez tous les travailleurs, effort de moralité et de magnanimité chez tous les êtres vivants, effort du chef-d'œuvre chez l'artiste, l'écrivain, le penseur, en comparaison de tout ceci que pèsent dans la balance sociale les chamailleries des ouvriers, des contremaîtres et des patrons? Ceci n'est d'ailleurs pas pour nier l'importance de l'association: l'individu isolé ne peut presque rien, et l'inventeur lui-même n'est utile à tous que

par le concours de beaucoup, mais il s'agit ici d'association libre et non d'embrigadement forcé et combatif comme dans le syndicalisme. En réalité aucun bien général n'est jamais venu des syndicats professionnels pas plus que de leurs aînés les maîtrises et jurandes; toutes les corporations d'autrefois et d'aujourd'hui ont toujours été hostiles au progrès, ont détruit les machines, ont brûlé les métiers nouveaux; aucune idée d'amélioration pratique n'est sortie de nos syndicats ouvriers, ni même de nos groupements professionnels intellectuels; tous les projets de nationalisation des chemins de fer, des forces hydrauliques, des services publics, émanant de la C. G T. ne sont qu'absurdités; toutes les propositions de parlements professionnels ne sont que niaiseries. Conclusion : le syndicalisme est le danger le plus formidable pour la civilisation moderne. Souhaitons que le docte et profond Jules Sageret écrive un second livre pour le démontrer !

Vouloir vivre, M. Charles Heyraud a écrit sous ce titre une véritable Somme de toutes les questions sociales d'aujourd'hui, qui reprend, en le complétant, son précédent ouvrage : *La France de demain*, que l'Institut avait distingué. J'avoue avoir un penchant secret pour ces vastes fresques à coups de pinceau synthétique où l'auteur rassemble documents, chiffres, réflexions et remèdes, mais la contrepartie c'est que ce genre d'ouvrages ne peut être que signalé: s'il fallait reprendre tous les problèmes posés et résolus, ce serait un aussi gros volume, et celui-ci dépasse 700 pages, qu'il faudrait écrire. Qu'il suffise donc de savoir que M. Charles Heyraud étudie successivement la vie familiale sous le double aspect de la vie qui descend (misère, maladie, dépopulation, démoralisation) et de la vie qui monte (tous les efforts de relèvement social) et la vie nationale (vie du corps, vie de l'esprit, vie de l'âme). Et la tendance avec laquelle il étudie toutes ces questions complexes paraîtra peut-être à certains bien conservatrice et bien religieuse, mais quoi ! toutes les opinions sont libres et ceux qui préfèrent le chambardement frénétique n'ont qu'à nous prouver l'excellence de leurs résultats. Car c'est aux résultats qu'il faut en venir, les points de départ importent peu, en somme; la civilisation ne peut subsister que par un certain nombre de qualités solides, travail, épargne, bon vouloir, bon sens, et le conservatisme comme le « changementisme » sont louables dans la mesure où ils les favorisent.

Dans le même genre et dans le même esprit religieux, mais protestant et non plus catholique, un anonyme D. I. X. a écrit quelques réflexions sur l'époque actuelle, qu'il intitule **Vers un avenir meilleur**, par un Français. Ce sont de brefs articles, luxueusement imprimés à Genève, et aussi judicieusement conçus et écrits. Tout cela n'est qu'à approuver.

Sa Majesté l'Alcool, de Jean Finot, est le testament patriotique de cet homme de bien qui, quoique né juif polonais, était meilleur Français que beaucoup de nos frères de race. Jean Finot s'intéressait à toutes les questions de progrès humain et de grandeur française, et la lutte contre l'alcoolisme le préoccupait tout particulièrement; il voyait avec raison dans ce fléau le grand danger futur pour notre pays, la cause principale de notre forte mortalité et de notre faible natalité, de notre délictuosité montante et de notre laboriosité descendante ; c'est à l'alcool qu'était dû, avant la guerre, l'infériorité du rendement de notre travail comparé au travail allemand deux fois plus productif ; c'est l'alcool qu'il faut encore aujourd'hui rendre responsable de la moitié des crimes contre les personnes, des trois quarts des délits de mendicité et vagabondage, des quatre cinquièmes des crimes et délits commis par les jeunes gens ; c'est lui qui est à l'origine de la plupart de nos maladies cérébrales; qui contribue le plus à la tuberculose et aux affections vénériennes, à la misère et au paupérisme, à la haine sociale et à la frénésie terroriste ; qui guérirait l'alcoolisme sauverait la civilisation !

Mais comment le guérir ? Les remèdes qu'on prône sont parfois bien discutables ! Il n'est nullement sûr, par exemple, que le régime sec dont se sont entichés les Etats-Unis ait donné de bons résultats ; certains assurent que ni la santé ni l'honnêteté publiques n'ont eu à s'en réjouir. Jean Finot, heureusement, n'est pas de ces fanatiques de l'eau glacée ; il admet que la bière et le cidre et le vin sont d'excellentes boissons, et je crois même qu'il ne condamnerait pas l'usage très modéré de quelques liqueurs de choix ; mais il n'en est que plus sévère contre les tord-boyaux ingurgités à hautes doses continues.

Les remèdes qu'il indique sont d'une sagesse, d'une modération et d'une efficacité parfaites : 1° séparer les cafés à boissons hygiéniques des cafés à consommations alcooliques, ceux-ci étant soumis à des taxes spéciales très fortes ; 2° séparer les débits de

boissons des débits de tabacs, allumettes, timbres-poste, etc. 3° diminuer peu à peu le nombre des marchands de vin ; 4° restreindre leurs heures d'ouverture (pourquoi ne pas leur appliquer, à eux avant tous les autres, la loi des huit heures? et pourquoi ne pas les ouvrir qu'après huit heures du matin pour garantir l'ouvrier contre la mortelle habitude de « tuer le ver »?) 5° supprimer le privilège des bouilleurs de cru. En vérité, ces cinq articles seraient bien aisés à faire voter si la préoccupation électorale n'intervenait pas, et je crois que même le souci politicien serait surmontable, si un gouvernement voulait sérieusement prendre l'affaire en main. Que l'alcool industriel soit réservé à l'industrie et nos bouilleurs de cru auront plus d'intérêt à produire du carburant national que de l'intoxicant populaire ! Et quant aux marchands de vin, qu'on leur livre le vin à bon compte et ils auront intérêt à le faire consommer de préférence au vitriol ! Le vin est le meilleur antidote de l'alcool et il ne faudrait pas trop s'effrayer si, au début, on en faisait un usage un peu large, pourvu cependant qu'on s'abstienne de tous les vermouths et vins aromatisés qui ne sont que du vitriol déguisé !

HENRI MAZEL.

QUESTIONS JURIDIQUES

Procédure civile et commerciale. — Délai d'ajournement. — Détention, prévention et liberté provisoire.

Le **délai d'ajournement**, c'est-à-dire le laps de temps accordé au défendeur pour comparaître, en matière civile ou commerciale, se décomposait en un délai général et en un *délai de distance*, — la distance entre le lieu de la comparution et le domicile de l'intéressé.

Ce délai de distance était fixé à *un jour à raison de cinq myriamètres*, les fractions de moins de quatre myriamètres n'étant pas comptées ; les fractions de quatre myriamètres et au-dessus augmentant le délai d'un jour entier.

Ce calcul se prêtait à toutes sortes de difficultés, non point de principe, mais de fait.

Ces difficultés-là ne se présenteront plus avec la nouvelle rédaction que la loi du 13 mars 1922 apporte aux art. 5, 51, 72, 73, 153, 156, 416 et 1033 du Code de proc. civ.

Devant le tribunal civil, le délai d'ajournement est aujour-

d'hui de huit jours, quand le défendeur est domicilié dans le département du tribunal ou dans les départements limitrophes, de quinze jours pour les autres départements.

Devant le juge de paix : trois jours « si la partie est domiciliée dans le canton ou les cantons limitrophes » ; cinq jours, si le domicile se trouve « dans les autres parties du département ou dans les départements limitrophes » ; quinze jours pour les autres départements.

Devant le tribunal de commerce : trois jours, huit jours et quinze jours, suivant que le domicile est dans le ressort du siège du tribunal de commerce ; dans le département ou dans les départements limitrophes ; dans les autres départements.

Voilà pour « la France continentale ». Ailleurs, le délai d'ajournement était fixé par l'art. 73 du Code de proc. civ., modifié par la loi du 3 mai 1862.

Il allait d'un mois à huit. Son maximum, maintenant, est de cinq mois.

§

« La mise en **liberté provisoire** peut être demandée *en tout état de cause* », — dit l'art 116 du Code d'instr. crim.

Si le juge d'instruction la refuse, opposition à son ordonnance peut être faite devant la chambre des mises en accusation.

Il est donc loisible à l'inculpé de gêner la marche de l'instruction, de l'arrêter même. En effet, après une demande repoussée, il n'a qu'à former une demande nouvelle, et puis une autre, et puis une autre... Tandis qu'elles s'instruisent, le juge est dans l'incapacité d'agir.

Sans doute, l'inculpé reste détenu ; mais, pour beaucoup d'inculpés, mieux vaut, — quand on ne peut pas être mis en liberté, et tout en courant la chance de finir par être mis en liberté, car l'opiniâtreté trouve quelquefois sa récompense, — mieux vaut rester détenu qu'être jugé. Le proverbe « qui gagne temps gagne tout », est vrai en matière judiciaire. Aux retardements de la procédure criminelle, l'accusation a tout à perdre et la défense tout à gagner.

Landru n'a pas été fort. Certes, il n'a pas mal joué de la loi du 8 décembre 1897, sur l'instruction contradictoire, laquelle loi oblige le juge à livrer à l'inculpé les résultats de la procédure à mesure qu'il les obtient ; laquelle loi oblige le juge à signaler à

l'inculpé, « au moins vingt-quatre heures à l'avance », les coups qu'il compte lui porter, à lui dire quand, de quelle manière, et sur quelle partie du corps il les portera ; et laquelle loi, en outre, soumet le magistrat instructeur, à peine de nullité de la procédure, à un formalisme qui enchanterait Brid'oison. De la loi du 8 décembre 1897 Landru a joué de quoi durer trois ans. Mais avec le simple usage de l'art. 116 du Code d'instr. crim., Landru nous enterrait tous...

Une affaire récente où la détention préventive a duré 18 mois, grâce, en bonne partie, au pur emploi de l'art. 116, et où les inculpés ont bénéficié d'un arrêt de *non lieu* a fait scandale.

N'examinons pas ce que c'est que le *non lieu*. C'est défendu. S'il y a fagots et fagots, il n'y a qu'une espèce de non lieu. Le non lieu laisse, *dans tous les cas*, l'inculpé blanc comme neige et lui donne, dans tous les cas, à lui et au bon public, le droit de considérer comme absolument injustifiée sa détention préventive. Notre sociologie judiciaire est, comme cela, farcie de dogmes sacrés auxquels je ne voudrais pas toucher pour tout le bien public du monde... Landru, l'objet d'un non lieu — ce qui, sans son carnet, risquait parfaitement de se produire, — devenait une victime dont l'injure méritait le bouleversement du Code d'instruction criminelle, — criminelle au sens littéral du mot.

Mais, sur le seul terrain de l'art. 116, quelle leçon « qui de droit » a-t-il tiré du scandale susvisé ?

A-t-il conclu que, tout en affirmant le droit de l'inculpé à demander sa mise en liberté provisoire, il serait sage de soumettre, tout de même, ce droit à certaines conditions?

Que les pouvoirs du juge d'instruction mériteraient tout de même d'être un peu moins affaiblis ?

Non ; il lui a paru, au contraire, qu'il convient de limer au-dessous encore des gencives et de rogner, plus bas encore que la peau, les dents et les ongles de Thémis.

En juillet 1919, la Chambre a voté *sans débats* (si mes souvenirs ne me trompent point) une proposition de loi relative aux garanties de la liberté individuelle.

Elle était pendante au Sénat. Il a été déclaré que son examen serait pressé dare-dare.

§

Quel changement ce projet veut-il apporter aux art. 113 et s. du Code d'instr. crim. ?

Dans *le Matin* du 30 mars, M. William Loubat, procureur général à Lyon, nous l'a appris.

Actuellement la mise en liberté est de droit en matière correctionnelle, cinq jours après l'interrogatoire, quand la peine encourue est inférieure à deux ans. En tout autre cas, le refus du juge d'instruction de libérer l'inculpé est soumis à la chambre d'accusation (art. 116).

Avec le projet, pour les délits de peine inférieure à deux ans : liberté immédiate après le premier interrogatoire, à moins que l'inculpé soit sans domicile certain ou qu'il ait été condamné à plus de trois mois.

Comment le juge saura-t-il *immédiatement* à quoi s'en tenir sur ce double point ?

Mais ceci n'est qu'un détail... *De minimis non curat*, a pensé le législateur.

Pour les délits de peine supérieure à deux ans et pour les crimes : mise en liberté de droit cinq jours après l'interrogatoire. Mais le juge pourra maintenir la détention pendant quinze jours, si l'inculpé n'a pas de domicile certain, s'il a été précédemment condamné à plus de trois mois, s'il est dangereux pour la sécurité publique ou bien si sa libération nuirait à la manifestation de la vérité.

Passé ce délai, les pouvoirs du magistrat pour retenir l'inculpé sont épuisés. S'il veut le garder plus longtemps, il devra s'adresser à la chambre du conseil de son tribunal, qui pourra prolonger l'arrestation d'un mois. Au bout de ce temps, si la détention préventive est encore nécessaire, le juge devra revenir devant la chambre du conseil. Dans ce cas, la décision ne sera pas en dernier ressort comme la première ; elle sera sujette à l'appel du procureur de la République et de l'inculpé devant la cour. Et ainsi de suite chaque mois.

Or, si nous estimons à cinq ou six jours le temps qu'il faudra pour avoir la décision de la chambre du conseil et à une quinzaine celui qui sera nécessaire à la cour, on se demande ce qui restera, chaque mois, aux pauvres juges d'instruction pour faire leur information. Avec les dispositions nouvelles, ces magistrats passeront leur vie à défendre leurs procédures entre le tribunal et la cour...

... Et quel sera le résultat de ces mesures de bienveillance ? Il sera déconcertant pour les délits punis de moins de deux ans d'emprisonnement, dont les auteurs pourront continuer tranquillement à se livrer à leurs exploits. Il sera nul ou pire dans les autres cas, puisque la

chambre du conseil pourra prolonger, de mois en mois, la détention préventive à charge d'appel.

Eh oui! le projet augmente la durée de la détention préventive, dans des cas analogues au cas scandaleux susdit, puisque, entre le juge d'instruction et la chambre des mises, le projet rétablit ce rouage de la chambre du conseil, rouage de retardement que la loi du 17 juillet 1856 avait précisément fait disparaître.

Et puis, comment la réunion de la chambre du conseil est-elle possible avec l'amputation qu'ont subie les tribunaux ? Les audience civiles, — où le juge d'instruction cependant peut siéger, — ne peuvent, dans la plupart des tribunaux, être mises sur pied qu'en faisant de l'assistance des avocats et des avoués, mesure très exceptionnelle en principe, une règle très fréquente; et encore faut-il, en outre, souvent, l'assistance d'un juge de paix. Or, en chambre du conseil de l'espèce, le juge d'instruction ne peut point siéger.

Mais c'est là encore un détail, et M. William Loubat le néglige pour signaler d'autres innovations qu'il juge plus funestes, parce que rien ne s'oppose à leur application matérielle.

§

Ainsi on ne pourra plus saisir que les correspondances émanant de l'inculpé ou à lui adressées. Le juge ne pourra plus saisir les lettres envoyées par des tiers à la femme ou à la maîtresse de l'inculpé et vice versa.

Autre chose. Actuellement, les juges peuvent être pris à partie, c'est-à-dire traînés en justice, par les plaideurs. Mais ces représailles ne sont possibles qu'avec l'autorisation préalable de la cour d'appel. On se contentera de l'autorisation du premier président.

Il y a plus. La prise à partie n'est ouverte aujourd'hui que s'il y a eu dol, fraude, conclusion ou déni de justice. On éprouve le besoin d'y ajouter la faute lourde *professionnelle* (car on veut bien exclure la faute n'ayant aucun rapport avec l'information). Ce sera la faute lourde, que personne n'a jamais pu définir, ce qui sera très commode, car on pourra ergoter et embêter le juge.

Ce n'est pas tout encore. Il y a dans le Code une amende de 300 fr. pour ceux qui ont exercé témérairement la prise à partie. Dans le projet voté par la Chambre cette pénalité éventuelle disparaît.

« Ne dirait-on pas que c'est le juge qui est le coupable ! » —

demande le procureur général. Et il termine en déplorant « la facilité avec laquelle, à la faveur du moindre incident, on se porte à des lois de circonstance, qu'on regrette ensuite... »

Qu'on regrette ensuite...— Mais non, « on », qui n'est pas seulement le législateur, mais M. tout le monde, ne regrette rien. « On » est comme la femme de Sganarelle, qui voulait, sinon être battue, du moins que son mari ne fût pas empêché de la battre. Notre société ne voit pas d'inconvénient grave à ce que, à mesure que le crime augmente, il devienne de plus en plus difficile d'inquiéter le criminel.

Cependant qu' « on » se reporte aux chiffres que, dans l'*Officiel* du 15 mars, le Garde des Sceaux donne en réponse à la question n° 12731, posée par un député. Il y apprendra que, pour les vingt parquets : Lyon, Marseille, Bordeaux, Lille, etc., dont la statistique intéresse le questionneur, sur *cinq mille cent quarante-neuf* faits qualifiés crimes par les plaintes ou les procès-verbaux que ces vingt parquets ont reçus, 3.918 ont été classés sans suite, 628 ont bénéficié d'un non lieu et *cinq cent soixante-treize* seulement ont pu être conduits aux assises.

Il est des morts qu'il faut qu'on tue! — La défense sociale par la voie judiciaire n'est pas morte, mais elle ne bat que d'une aile. C'est pourquoi il convient, à cette aile, d'arracher encore quelques plumes.

MARCEL COULON.

STATISTIQUE

La Population de l'Italie d'après le recensement de 1921. — Le Bureau central de statistique vient de publier, à Rome, le résultat du recensement qui a eu lieu, dans toute l'Italie, le 1er décembre 1921. Le dernier recensement, comme en France, avait été fait en 1911. La concordance des dates ne rendra que plus instructif un parallèle avec les recensements français, si le lecteur se reporte aux articles qui ont été publiés précédemment dans le *Mercure* par MM. Henri Bachelin et Julien Reinach (1). Ces chiffres, d'ailleurs, parlent d'eux-mêmes, et nous permettent une foule de remarques intéressantes.

Malgré la guerre (2), malgré l'épidémie de grippe de l'hiver

(1) V. *Mercure de France*, N° 568, p. 181, et 570, p. 776.

(2) L'Italie a eu cinq cent mille hommes tués pendant la dernière guerre.

1918-19 qui sévit d'une manière particulièrement cruelle au delà des Alpes, l'Italie est, de tous les Etats belligérants, celui dont la population accuse le plus haut pourcentage d'augmentation pendant ces dernières années : exactement 7, 50 o/o, ce qui laisse assez loin les Etats-Unis eux-mêmes. En 1911, on avait trouvé, naturellement dans les anciennes frontières, 34.671.377 habitants. Sur le même territoire, on en a trouvé, en 1921, 37.270.493 ; soit une augmentation absolue de 2.599.116. A ce chiffre il faut ajouter les habitants qu'ont apportés les pays annexés, soit 1.564.691, à très peu de chose près ce qui avait été relevé par le recensement autrichien de 1910. Nous avons donc un total de 38.835.184 individus, qui se sont trouvés en Italie le 1er décembre dernier. Mais il convient aussi de tenir compte des absents temporaires, c'est-à-dire de ceux qui possèdent en Italie une résidence fixe et qui étaient simplement en voyage à l'étranger à cette date. Ils étaient 1.242 977, en légère augmentation sur 1911 où on avait compté 1.173.671. Bref, cela donne un chiffre de 40.078.161 habitants. Ce n'est pas tout. Nous ne devons pas oublier les émigrants qui, quoique ne possédant plus une résidence légale en Italie, conservent cependant la qualité de citoyens italiens. Pour ceux-là manquent des chiffres précis. Mais il ne paraîtra nullement exagéré d'en évaluer la masse à quatre millions, sans rechercher ce qui pourra éventuellement être récupéré, sur ce nombre, par la mère patrie.

En 1911, treize villes dépassaient cent mille habitants. Il y en a quinze aujourd'hui, et les deux nouvelles sont Padoue et Ferrare. Les voici d'ailleurs dans l'ordre du chiffre de leur population :

Naples,	780.220, en augmentation sur 1911 de	102.189
Milan,	718.304	110.953
Rome,	689.460	147.337
Turin,	517.140	90.034
Palerme,	400.348	59.260
Gênes,	300.744	28.563
Florence,	253.565	20.705
Catane,	251.875	41.172
Bologne,	210.969	38.341
Messine,	174.136	47.579
Venise,	171.339	10.620

Bari,	132.015, en augmentation sur 1911 de	28.345
Livourne,	114.813	9.498
Padoue,	112.021	15.791
Ferrare,	107.617	12.406

Quelques villes peuplées, comme on le voit, mais aucune de ces très grandes villes comme Londres, Paris, Berlin, Vienne ou Munich. Encore, pour bien apprécier ces chiffres, faut-il savoir qu'il s'agit là de population communale, dont une forte partie peut ne pas être urbaine, comme c'est le cas pour Florence. La commune italienne a en effet un territoire beaucoup plus étendu que celui de la commune française. De toutes ces villes, c'est Rome, la capitale, qui s'est de beaucoup le plus accrue. Toutes les capitales, pendant la guerre, ont été particulièrement tentaculaires. Cependant, il y a un cas tout à fait prodigieux que nous verrons plus loin.

On pourrait croire, de prime abord, que le Piémont, industriel, agricole, riche, est une des régions où la population s'est beaucoup développée. Il n'en est rien, bien au contraire : c'est la seule de toute l'Italie dont la population ait diminué. De peu sans doute, de 0,88 pour cent, mais le fait n'en est pas moins étonnant. Encore le Piémont doit-il à Turin que son pourcentage ne soit pas descendu plus bas. La population de la province de Turin augmente en effet de 4,22 pour cent, évidemment grâce à son énorme chef-lieu ; tandis que les trois autres provinces diminuent : Alexandrie de 3,51, Cuneo de 3,52, et Novare de 3,99 pour cent. On serait tenté d'en accuser la montagne, qui tendrait, sinon à se dépeupler, du moins à ne pas augmenter. En effet, la province du Port-Maurice, qui couvre une partie des Alpes-Maritimes, n'augmente que de 2,29 pour cent ; Sondrio en Valteline, la Gap italienne, de 1,14 pour cent seulement. Mais, en regardant plus attentivement, on constate qu'il y a, dans le haut Pô et dans le Pô moyen, comme une vaste bande de dépression, dont le centre serait Pavie, où la population provinciale diminue de 3,74 pour cent, et qui a autour d'elle les provinces d'Alexandrie, de Novare, déjà indiquées, et de Crémone qui n'augmente que de 2,58 pour cent. Cependant, personne ne peut nier que ce soient des contrées agricoles, même industrielles, fort prospères. De même que Come, qui, malgré le développement de son organisation touristique,

n'augmente que de 2,27 pour cent, un peu moins que la riche *Riviera di Ponente*, dont Port-Maurice est le chef-lieu.

Les deux régions où l'on note la plus grande augmentation sont la Vénétie, avec 12,06 pour cent, et la Sicile avec 12,58. Les huit provinces de la Vénétie d'avant-guerre ont un total de 3.952.703 habitants. La province qui vient en tête est celle de Bellune, avec le chiffre remarquable de 18,36 pour cent. C'est le plus fort de toute l'Italie, Latium compris. Le fait est d'autant plus curieux que la province de Bellune a été pendant trois ans zone de guerre et pendant un an pays envahi. Udine, qui vient ensuite avec 14,92 pour cent, a également été envahie pendant la dernière année de la guerre. On a ensuite : Padoue avec 13 pour cent, Ravigo et Trévise avec 11, Venise et Vicence avec 10, Vérone avec 8.

La Sicile dépasse la Vénétie. Les sept provinces de l'île comptent 4.134.336 habitants. Celle de Syracuse vient en tête avec une augmentation de 15,91 pour cent. Mais, ce qu'il y a de plus curieux, c'est que le chef-lieu, l'antique Syracuse, a aujourd'hui 64.889 habitants, marquant une augmentation de 24.014 depuis 1911 ! Cela parut dès l'abord invraisemblable et les autorités italiennes procédèrent à une contre-enquête qui confirma les premiers chiffres. Viennent ensuite : Messine, Trapani et Caltanissetta avec 14 pour cent, Catane avec 13, Palerme avec 9, et Girgenti (Agrigente) avec 8.

La province de Gênes augmente de 10 pour cent, ce qui relève la moyenne de la Ligurie. Toute l'Emilie, entre Apennins et Pô, augmente également de 10 pour cent, fait d'autant plus notable qu'elle borde la zone de dépression que j'ai signalée plus haut. La Toscane, la région de l'Italie où la vie est la plus facile et à meilleur marché, accuse un pourcentage au-dessous de la moyenne : 5 pour cent. Le chiffre le plus élevé, 12 pour cent, est donné par la province de Grosseto qui se trouve en partie dans les infertiles Maremmes, tandis que la grasse province de Lucques, dont par surcroît la riche vallée de l'Abetone vit se développer les industries de guerre, accuse le plus faible ; 3,97 pour cent. Florence a 4,13.

Le Latium, grâce à Rome, atteint 16 pour cent. Mais les Abruzzes tendent à se dépeupler. Aquila et Campobasso diminuent de 2 et de 1 pour cent, tandis que Teramo et Chieti augmentent

à peine. Intéressant est le cas de la Campanie. Avellino, Caserte, Bénévent et Salerne sont au-dessous de la moyenne, avec une augmentation de 2 pour cent pour la première et de 4 pour les trois autres. Mais Naples augmente de 14 pour cent, et il est indéniable que, même en faisant la part de l'attirance citadine et du développement industriel, il n'y ait là une remarquable poussée démographique.

Les provinces du Sud, Pouilles et Calabre, qui ont toujours passé pour pauvres, accusent respectivement de 9,55 et de 7,15 pour cent. La pauvre Sardaigne, qui fut si longtemps délaissée, n'arrive qu'à 1,64 pour cent. Mais elle est dans des conditions tout à fait particulières et qui changeront très prochainement, lorsqu'elle possédera une des sources d'énergie hydro-électrique les plus puissantes du monde entier.

Il serait vain, dangereux même, de prétendre tirer des conclusions de ces données. Pendant le cours du xviiie siècle, les nombreux voyageurs français qui parcoururent l'Italie insistèrent tous, dans leurs relations de voyage, sur sa faible population qui ne s'élevait guère alors qu'à une douzaine de millions d'habitants, et ils lui comparaient avec orgueil la France qui en comptait à peu près vingt-cinq millions. C'est nous qui, alors, étions en pleine poussée démographique. Aujourd'hui, la situation est tout à fait renversée. Pourquoi ? Faut-il en accuser, chez nous, l'équilibre, relatif, dans l'ordre économique et social, que nous avons atteint et où nous avons vécu pendant le xixe siècle ? Qui dit équilibre dit stabilisation et, en biologie, ralentissement de la vie. Serait-ce une explication valable ? Elle vaudrait, inversement, pour l'Italie. Sans doute, l'Unité lui apporta de l'ordre ainsi qu'une grande activité sociale. Mais on ne peut dire que tout cela se traduisit immédiatement en bien-être et en facilités pour la vie matérielle. Avant la guerre, l'Italie était un des pays d'Europe où l'on vivait le plus parcimonieusement. Les masses n'en souffraient pas outre mesure à cause de la sobriété qui est une de leurs grandes qualités, mais cela n'empêchait pas l'Italie d'être classée parmi les nations pauvres. Or, le curieux est que la grande augmentation de population que nous constatons aujourd'hui s'est produite au moment où la vie devenait le plus difficile. En 1911, on commençait en effet à ressentir de façon sensible, en Italie, cette crise économique européenne qui, à bien considérer les choses, est la

cause première et directe de la guerre. Si l'on voulait absolument tirer des conclusions on serait amené à dire que le mouvement démographique n'est pas fonction directe de la prospérité matérielle d'un peuple, et que les causes morales sont bien autrement importantes. Et si l'on ne craignait pas de s'aventurer sur ce terrain, on pourrait faire quelques remarques à propos de la Sicile, de la Vénétie, et du pays de Bergame, lequel, malgré une forte émigration, arrive à un pourcentage de 8, 62. Mais ce serait fort hasardeux. Néanmoins, tous ceux qui connaissent l'Italie plus que superficiellement ne nieront pas quelle est, en l'espèce, l'influence du clergé actuel sur les masses. Quant aux sociologues qui recherchent des éléments plus positifs, ils constateront, en Italie, l'inexistence à peu près complète de l'alcoolisme. C'est peut-être tout ce que l'on peut se permettre de poser comme constatations nettes. Car ces grandes forces obscures qui proviennent du plus profond de la vitalité d'un peuple sont le fait d'éléments trop complexes, trop divers, trop incertains, trop fuyants pour se laisser aisément analyser. Il est cependant une question qu'il est légitime de se poser : ce grand développement démographique de l'Italie va-t-il continuer, ou marquer un ralentissement ? Certains ont indiqué, comme une des causes de la forte augmentation de ces dix dernières années, la diminution de l'émigration, enrayée par la guerre. Il est certain que si le protectionnisme outrancier, issu de la guerre, se prolongeait, il aboutirait à une sorte d'étouffement de l'Italie qui, riche de bras, ne possède ni les capitaux, ni les matières premières nécessaires à les faire travailler chez elle. Problème presque tragique pour un peuple prolifique et, par ailleurs, doué de fortes qualités, que de se trouver dans une aussi étroite dépendance. Et il est à noter que ce problème, humain au premier chef, n'a jamais été envisagé même au plus fort des crises mystiques qui ont marqué, depuis Versailles, certains des grands congrès internationaux. Quoi qu'il en soit, il semble, qu'au moins pour un temps, ce resserrement de l'émigration soit écarté. D'après les plus récentes statistiques, le mouvement vient de reprendre.

D'autre part, la vie devient de plus en plus difficile en Italie. Les impôts formidables, que tous supportent d'ailleurs avec le plus grand courage civique, arrivent à absorber jusqu'à 82 pour cent de certains revenus ! Cette gêne aura-t-elle une influence sur la natalité ?

Déjà on pourrait constater un certain fléchissement ; mais les observations portent sur une période trop courte pour qu'on puisse en faire état. Bien autrement graves seraient certaines modifications des mœurs qui tendraient à se produire en Italie. La presse a poussé, récemment, un véritable cri d'alarme : le divorce commence à apparaître, surtout à Milan. On sait qu'il n'existe pas dans la loi italienne, et qu'il n'a jamais figuré que d'une façon toute platonique dans le programme du parti radical. Mais il y a un moyen de tourner la loi en allant divorcer dans certains pays accommodants dont on acquiert temporairement la nationalité, quitte, l'affaire faite à se faire réintégrer dans les droits de citoyen italien. C'est ainsi qu'en 1921 douze de ces divorces ont pu être enregistrés par la Cour d'Appel de Milan. Un avait été prononcé à Vienne, un à Aigle (Suisse), trois à Mendrisio, et enfin quatre à Fiume. Douze divorces pour une ville de sept cent mille habitants, ce n'est pas beaucoup. Mais le fait qu'ils ont inquiété l'opinion, au point que la magistrature fût rappelée à une interprétation très étroite de la loi, dit assez qu'on redoute de les voir se multiplier.

Ce sont là, je le répète, de simples indications de faits dont je laisse aux sociologues le soin de tirer les conclusions.

PAUL GUITON.

ÉDUCATION PHYSIQUE

Amateurisme et professionnalisme. — De récents incidents, qui ont eu quelque retentissement dans le monde sportif, ont remis sur le tapis la question de l'amateurisme et du professionnalisme, qui, mal comprise et inconsidérément orientée, pourrait devenir, à brève échéance, la pierre d'achoppement du courant sportif actuel.

Parmi ces incidents, retenons-en simplement deux à titre documentaire.

Tout d'abord les déclarations de M. Gaston Vidal jugeant sévèrement les organisations actuelles concernant les championnats qui permettent difficilement aux meilleurs équipiers de nos grands clubs d'exercer sérieusement une profession en dehors de leur participation aux grands matches et à nos champions scolaires de mener de front leurs examens et leur préparation athlétique. Ces

déclarations ont valu à leur auteur d'être radié de la Fédération de rugby, dans laquelle il représentait l'Armagnac-Bigorre. Ensuite le malentendu entre les Fédérations française et anglaise de football association au sujet de la constitution des équipes nationales à mettre en présence. Ce malentendu a amené l'ajournement *sine die* du match France-Angleterre. Le voici résumé: L'équipe représentative de France était uniquement composée d'amateurs, le team anglais était constitué par 7 amateurs et 4 professionnels. Un certain nombre de membres du Comité français n'admettant pas que des amateurs puissent rencontrer des professionnels s'opposèrent à la conclusion du match dans de telles conditions. Les Anglais firent remarquer que les équipes étant représentatives des deux pays le statut des joueurs sélectionnés n'avait pas à entrer en ligne de compte; chaque pays établissant et appliquant ses règlements à sa guise.— D'autre part, sans suspecter la sincérité des Français dans l'application de leurs règlements, ils faisaient remarquer que nos amateurs ne l'étaient pas dans le sens absolu de la définition anglaise, puisqu'ils percevaient, en dehors des frais de déplacements, le remboursement d'indemnités de travail.

En Angleterre, il faut le reconnaître, la situation est très nette. L'amateur est celui qui pratique le sport pour son seul plaisir, dans le seul but d'entretenir et de développer son corps, se chargeant de couvrir de ses propres deniers tous les frais que lui occasionne cet amour du mouvement et du grand air. Les clubs d'amateurs sont vraiment des clubs de « purs » dans lesquels le professionnel n'a aucun moyen d'accès. En revanche, les professionnels anglais qui deviennent, soit dit en passant, de plus en plus nombreux, n'ont aucune fausse honte à afficher leur situation et, dans la mesure de leurs possibilités d'action, ils ne craignent pas de consacrer à l'entraînement le temps nécessaire pour leur permettre de briller devant la foule et de monnayer les lauriers qu'ils peuvent cueillir. Un adage anglais dit: « Quand l'argent entre par la porte le sport se sauve par la fenêtre. » Cet adage explique la cloison qui sépare les clubs d'amateurs des clubs professionnels. Mais, si j'en crois l'opinion de quelques amis anglais, cette cloison tendrait à devenir moins étanche au grand dam du sport.

En France la séparation est beaucoup moins nette, et je dis

tout de suite que nombre de nos sportifs les plus connus pourraient difficilement se réclamer de l'une ou de l'autre des deux catégories. Une situation hybride tend à se créer. Voyons rapidement pour quelles raisons cette situation tend à s'établir, quels en sont les dangers et les mesures qu'il y aurait lieu de prendre pour y parer.

Il n'est pas mauvais pour la cause du sport que les deux incidents dont je viens de parler aient déclanché la discussion sur le professionnalisme et l'amateurisme que l'on n'osait pas aborder franchement jusqu'ici. Le sport s'est diffusé en France avec une rapidité considérable et actuellement est pratiqué par toutes les classes. En particulier les sports qui sont à la portée de toutes les bourses : athlétisme, football association, rugby, boxe connaissent dans les classes populaires un succès qui va chaque jour grandissant. Et ce succès est constitué, non seulement par le nombre toujours croissant des jeunes gens qui se livrent à ces sports, mais aussi par la multitude des gens de tout âge qui se passionnent pour les manifestations sportives. Reconnaissons d'ailleurs que ces snobs, toujours plus nombreux, discutent, applaudissent, sifflent, conspuent, rompent les barrières et envahissent la pelouse avec une façon d'autant plus désinvolte que leur ignorance des règles du jeu est plus grande. Ce snobisme a pourtant son intérêt ; il est utile au triomphe de l'idée. Ces spectateurs, incompétents, mais enthousiastes, sont des propagandistes dont l'effort n'est pas à dédaigner. Mais il est à prévoir et à craindre que ce snobisme ne dépasse le but, soit en donnant au sport une place qu'il ne doit pas avoir, soit en provoquant une orientation mauvaise. Un écueil est que le sport, dont le but est de donner à la masse la force et la santé, tende simplement à faire sourdre un nombre limité d'as qui seront les amuseurs de la foule, les idoles du public et les seuls profiteurs des doctrines d'éducation physique. Le sport, pour rester pur, doit s'appliquer aux faibles comme aux forts, sans faste ni gloriole. Il ne faut pas que nos stades prennent l'allure des Cirques Romains qui ouvrirent l'ère de la décadence. Là est un danger véritable. Les adversaires du professionnalisme ou de l'amateurisme marron voient poindre ce danger. Ils jugent qu'il est temps d'élever la voix. Il est possible que cette voix ne soit pas très écoutée actuellement pour des raisons qu'il est trop délicat

d'exposer ici, mais j'ai tout lieu de penser qu'elle ne manquera pas d'émouvoir nombre des apôtres du sport.

Je sais bien qu'il est très difficile, je devrais même dire illogique, dans l'état actuel de la société, d'admettre qu'un homme devenu virtuose dans tel ou tel sport ne songe pas, étant donné l'engouement actuel, à monnayer son talent au même titre qu'un acteur ou un musicien. D'autre part il est difficile à certains sportifs qui veulent se maintenir en condition d'exercer une profession en dehors des heures d'entraînement. Pour ces deux raisons le nombre des professionnels purs augmente. A cela il y a un danger : le sport ne nourrit son homme que pendant quelques années et il est à craindre que, les muscles étant devenus plus lourds et les articulations moins souples, l'athlète voulant rentrer dans la société ne se trouve plus dans de bonnes conditions pour exercer son premier métier et puisse difficilement en raison de son âge en apprendre un autre.

Ajoutons que cet athlète aura pris des habitudes de luxe et de bien-être qu'il ne sera plus à même de satisfaire. Il risque donc de devenir un déclassé. C'est là une question qui a dû être envisagée sérieusement dans les pays comme l'Angleterre et l'Amérique, où le sport a depuis longtemps pris une place importante. En France le nombre des professionnels est encore limité et il n'y a pas péril en la demeure. Les grands sports, tels que le football association et le rugby, n'ont pas encore chez nous leurs professionnels purs.

Il faut d'ailleurs reconnaître que le professionnalisme est nécessaire pour permettre à un athlète d'atteindre le summum de sa valeur. Evidemment, parmi les amateurs on pourra trouver de grands champions, surtout s'il s'agit des gens fortunés ou auxquels leur profession laisse des loisirs pour s'entraîner. En France le nombre des sportifs qui ont les ressources suffisantes pour pouvoir pratiquer l'amateurisme pur dans certains sports de luxe nécessitant des entraînements spéciaux est très limité.

Pour ceux qui n'ont pas de fortune le seul moyen d'arriver au maximum de rendement permettant de figurer honorablement dans les compétitions internationales est de chercher à vivre du sport qu'ils pratiquent. Or, dans la situation actuelle, en plus de la satisfaction personnelle que peut éprouver un athlète à la réalisation de certaines performances, il faut tenir compte de l'in-

térêt que présente la production dans les compétitions internationales de représentants susceptibles de tenir en échec les compétiteurs étrangers. L'obligation pour nombre de nos athlètes de rester amateurs n'irait donc pas sans inconvénients. Au demeurant, si nombre de professionnels négligent chez nous leur métier ou leur situation, il en est bien peu qui la lâchent complètement. Cette question du professionnalisme pur n'est donc pas en définitive un point noir à notre horizon, cela en raison de notre tempérament et de nos habitudes de vie.

Une question, peut-être plus importante au point de vue moral, est celle dont on parle sous le manteau de la cheminée et qui se classe dans la rubrique *amateurisme marron ou racolage*. Elle est la conséquence du fait que la compétition prenant une part trop grande dans notre vie sportive et étant trop uniquement réservée aux forts, l'athlète se trouve obligé de consacrer à cette compétition un temps dont l'emploi serait plus judicieusement et plus utilement employé à d'autres usages. C'est là un point particulier qui a été fort judicieusement traité par M. Gaston Vidal en ce qui touche les scolaires ressortissant de son ministère... Il serait bien difficile de réfuter son argumentation sur ce point, car elle est étayée de nombreux faits qui prouvent que tout au moins, en ce qui concerne une élite de scolaires, on avait tendance à détruire le juste équilibre qui doit exister entre l'effort physique et l'effort intellectuel. Je reprendrai tout à l'heure la question sous un jour plus élargi. Restons encore un peu sur le terrain des clubs sportifs.

J'ai déjà dit qu'il y avait une différence très nette entre l'amateur anglais, qui, au cours de ses déplacements pour participer à un match, ne touche aucune indemnité en remplacement du travail, et l'amateur français qui reçoit une large compensation pour ses journées perdues et ses frais d'hôtel. Certains équipiers de nos grands clubs participent à des matches de championnat à peu près tous les dimanches dans des endroits souvent fort éloignés de leur résidence habituelle, ce qui leur vaut de perdre en moyenne deux jours de travail par semaine. Cela ne saurait satisfaire les patrons qui les emploient ! D'autre part, ces déplacements occasionnent de grands frais, qui sont couverts par les diverses recettes faites par la société ou par la Fédération, recettes qui devraient être presque exclusivement employées à l'aménage-

ment des stades, à la diffusion sportive ; car c'est en raison de cette destination prévue qu'elles sont exonérées de la taxe sur les spectacles. D'autre part, les fédérations et les sociétés agréées reçoivent de l'Etat des subventions destinées à la propagande sportive. Il ne saurait être question de les utiliser pour offrir des voyages à quelques as des clubs. Ces réserves ne signifient pas qu'il faut renoncer aux matches de championnat, aux grandes rencontres internationales ou aux grandes manifestations d'athlétisme qui sont à la fois un encouragement pour les jeunes gens et une démonstration instructive pour le public. Mais il y a là, comme en toute chose, une juste mesure qu'il ne faut pas dépasser. On nous propose, par exemple, pour des teams de rugby, soit une vingtaine d'hommes en comptant les remplaçants, des tournées de propagande en Australie, en Nouvelle-Zélande qui dureront au minimum 6 mois. Ces jeunes gens vont quitter leurs études, leur profession pendant un temps très long pour se livrer uniquement au football et vivre, largement je l'espère, aux crochets de la Fédération. En dehors du fait que ces athlètes sont loin de pratiquer l'amateurisme intégral, tel que nous le concevons, je crois qu'il y a pour eux des inconvénients qui ne sont pas compensés par le bénéfice moral que retirera le pays de ces tournées de propagande. Notez que je ne nie pas l'influence heureuse exercée en notre faveur à l'étranger par des exhibitions comme celle de Carpentier en Amérique ou des victoires comme celle de Guillemot dans le cross des Cinq Nations. Mais il y a en cela une juste mesure qu'il est nécessaire de maintenir. Et puis l'importance et les avantages (?) ainsi attribués aux as qui réussissent dans tel ou tel sport font tout naturellement que beaucoup de clubs oublient leur véritable raison d'être, qui est de permettre aux faibles comme aux forts, aux faibles plus qu'aux forts, devrais-je dire, de pratiquer le sport, pour ne conserver dans leur sein que le nombre d'as suffisant pour attirer sur leur terrain un public payant, toujours plus nombreux. Et vous déduirez tout naturellement que de cet état d'esprit découle la possibilité de voir se produire un certain nombre de faits tous plus ou moins regrettables. Tel club cherchant à ravir à tel autre, avec lequel il est en rivalité, un champion de cross-country, un bon goal d'association, un 3/4 de rugby, susceptible d'être classé international... Vous voyez ainsi les offres qui peuvent être faites à ce

jeune athlète, pour l'amener à changer de club ! Envisagez aussi que ce jeune athlète peut être tenté, en raison de ces offres, de changer de couleurs à la veille d'une compétition. Cela est désastreux au point de vue moral. Vous ne doutez pas également que sa vanité n'en soit accrue !...

Ces faits, qui constituent le racolage, délit réprimé par nos Fédérations, c'est entendu, mais délit qu'il est toujours possible de consommer sans éveiller une attention d'ailleurs souvent assoupie, tendent à faire disparaître la qualité éducative du sport qui doit rester l'école de la solidarité, de la discipline, du dévouement sans espoir de récompense.

Tout ceci entraîne le reproche que font les étrangers à notre amateurisme d'être « marron ». Evidemment les preuves écrites indiscutables sont difficiles à faire ; mais le sport français, à l'instar de la femme de César, ne doit pas être soupçonné. Il importe que nos fédérations, à défaut des preuves, ne craignent pas de réagir sur de simples présomptions. Au demeurant, la délimitation étant bien établie et chacun étalant au grand jour sa situation, je crois qu'il n'y aurait qu'avantage, dans certains cas, à autoriser les « amateurs purs » à se rencontrer avec les « professionnels purs ». Au demeurant, je reconnais que la question est extrêmement complexe, que les cas particuliers varient avec chaque sport. Un maître d'armes, quoique considéré comme professionnel, prend part à des assauts dans lesquels figurent ses élèves. Un coureur cycliste à la solde d'une maison est-il un professionnel ou simplement un représentant de sa maison ? Un athlète, comme Nys, exerçant une profession, est-il vraiment un professionnel, parce que s'étant déclaré tel ?...

Je n'ai pas la prétention d'épuiser dans cette chronique les arguments qui peuvent être invoqués pour ou contre le professionnalisme. Je crois qu'en ce qui touche plus particulièrement nos grands sports athlétiques, dont la diffusion marche à pas de géant, il est temps de prévoir des mesures qui limitent de plus en plus le nombre des athlètes se laissant attirer vers le professionnalisme. Le sport ne doit être productif pour l'individu qu'en tant qu'il améliore sa santé physique et lui permet ainsi un meilleur rendement dans sa profession. Le sport n'est utile à la société que parce qu'il établit l'équilibre physique et moral des individus, discipline la masse, l'éloigne des cabarets et des mauvais lieux.

Opposer le sport au travail, c'est en détruire la beauté et l'espoir de régénération que nous avons placé en lui !

La diffusion de l'éducation physique et du sport marche à grand pas dans notre pays. Il est oiseux d'affecter d'ignorer l'importance de ce mouvement, il est dangereux de s'y opposer. Mieux vaut s'efforcer de veiller à ce qu'il conserve sa force essentiellement éducatrice et ne contribue pas à augmenter le nombre des parasites où à éveiller des passions et des rivalités dangereuses. Et c'est pour que le sport reste l'école de la solidarité, de la discipline, de la modestie dans la force, qu'il est important de veiller à ce que nos jeunes gens le pratiquent pour la seule joie de se sentir devenir plus forts, mieux équilibrés, mieux armés pour la lutte dans la vie. Il faut que, selon la juste expression d'un professeur américain, « le sportsman reste un chevalier », au sens absolu de ce mot. C'est pour cela que l'argent qui salit tout ce qu'il touche ne doit intervenir dans nos clubs que pour permettre l'amélioration des moyens matériels.

Le bel exemple que vient de donner le sportsman américain Paddock en refusant l'offre de 200.000 francs sous condition de muer sa qualité d'amateur en celle de professionnel et alléguant qu'il faisait du sport pour son plaisir et non pour s'enrichir, est à méditer. Que nos jeunes sportifs veuillent bien réfléchir à cet exemple et qu'ils adoptent la devise de leurs camarades éclaireurs : « Tout droit ». Ainsi la question de l'amateurisme et du professionnalisme ne pourra jamais être exploitée par les adversaires de la cause sportive comme présentant un danger social.

RENÉ BESSE.

PRÉHISTOIRE

Raoul Montandon : *Bibliographie générale des travaux palethnologiques et archéologiques* ; *France* ; Supplément du Tome I, Genève, Georg et Paris. Du même : *De la Chronologie quaternaire à propos des fouilles de Cottencher*, tirage à part des *Archives suisses d'Anthropologie générale*, Genève, Kundig. — Maurice Reygasse : *Nouvelles Etudes de Palethnologie maghrébine*, Constantine, Braham. — V. J. Perry : *The Megalithic Culture of Indonesia*, Manchester, University Press. — M. C. Burkitt : *Prehistory, Study in early cultures in Europe and the Mediterranean Basin*, Cambridge, University Press.

J'ai signalé déjà, dans une chronique précédente, l'importance et l'excellence de la **Bibliographie générale des Tra-**

vaux palethnologiques et archéologiques de Raoul Montandon. A peine les tomes I et II sont-ils parus, que voici paraître un **Supplément du tome I**, qui, je le rappelle, concernait la Bourgogne, le Dauphiné, la Franche-Comté, le Nivernais, la Provence et la Savoie. L'auteur y classe les publications de 1917 à 1920. Au nom de l'auteur et au mien, je fais un nouvel appel aux acheteurs possibles, notamment aux bibliothécaires : cet ouvrage de référence devrait se trouver dans tous nos chefs-lieux au moins, parce que chacun de nous ne peut vraiment pas emporter toujours les livres concernant la région où il passera ses vacances ou demeurera quelques jours par hasard, et qu'il est très important de pouvoir se renseigner sur place rapidement si l'on veut parcourir les localités préhistoriques déjà étudiées ou savoir si telle station qu'on a découverte l'a été avant vous, et par qui. Le répertoire de Raoul Montandon est précisément fait de manière à aider l'archéologue sur le terrain. Beaucoup, sans doute, a été découvert et décrit ; mais il reste plus encore à faire, et chaque contribution, si minime soit-elle, à la connaissance de notre pays aux temps préhistoriques est un appoint précieux à l'histoire générale de la France.

Entre temps, Raoul Montandon s'est attaqué à l'un des problèmes fondamentaux de notre science, au problème **De la chronologie quaternaire à propos des fouilles de Cottencher**. C'est une grotte située non loin de Neuchâtel, qui a fourni un nombre considérable d'ossements d'animaux et d'outils humains et qui présente cette particularité d'avoir été bloquée par les glaces après avoir été habitée par l'homme. Les outils sont tous de type moustérien ; ils ont été déposés dans la caverne avant la formation du glacier local jurassien, qui a précédé la glaciation wurmienne : « Il en résulte que l'occupation de la station doit se placer à la fin du dernier interglaciaire. » Pour comprendre le sens de ces termes et l'importance de cette constatation, on peut se reporter au livre de Boule, précédemment analysé ici. Raoul Montandon compare ensuite d'autres trouvailles de type analogue (Krapina, Taubach, la région de la Somme, celle de l'Yonne, le Mont Ventoux et les Baoussé Roussé de Menton), et de ces comparaisons il tire les conclusions générales suivantes :

Nous devons reconnaître d'abord que l'industrie du type du Moustier

est généralement associée à une faune glaciaire froide, mais se rencontre néanmoins aussi dans un certain nombre de gisements en relation indiscutable avec une faune chaude dite interglaciaire... et que dans d'autres stations encore la faune froide est tempérée par des formes mixtes, qui lui donnent une allure particulière...

Cette première constatation nous oblige à admettre que la technique moustérienne de la taille de la pierre dont on a voulu faire un étage caractéristique du paléolithique a été pratiquée en Europe parallèlement à la technique industrielle, qui caractérise les époques chelléenne et acheuléenne.

Il n'y a pas de mal à ce que, comme le dit ensuite l'auteur, « cette affirmation soit en opposition avec la doctrine courante qui dérive le moustérien des formes amigdaloïdes des deux époques précédentes »; car je ne doute pas que les constructions fondées sur la typologie et la morphologie seules ne tarderont pas à recevoir encore bien d'autres assauts. Mais, où je ne saurais suivre Montandon, c'est quand il dit plus loin qu'une première vague humaine, partie des côtes africaines, conduisit en Europe les représentants des civilisations chelléenne et acheuléenne, et que, plus tard, une seconde vague amena par la même voie les populations moustériennes, puis, que du contact de ces deux vagues seraient nées des adaptations culturelles, que les Chelléo-Acheuléens ont adopté les procédés de taille des Moustériens, etc. Je ne saurais suivre ici l'auteur, parce que ce paragraphe implique un postulat que les préhistoriens, certes, ne discutent guère, mais que les ethnographes tendent à rejeter, à savoir qu'un certain type d'outils ou une certaine technique de travail sont dans la relation de cause à effet avec une race, ou même un peuple déterminés.

Est-ce que, de nos jours, la locomotive et la bicyclette, objets dont peut-être dans un million d'années nos successeurs découvriront quelques spécimens sous terre, plus ou moins bien conservés, seront la preuve pour eux que l'Europe a été envahie par deux vagues ethniques qui ont introduit parmi les types de voitures précédemment en usage ces types nouveaux, dont le plus petit au moins semble un défi au sens commun? Pourquoi, toutes les fois qu'il y a eu invention pendant l'Age de la Pierre, cette invention aurait-elle toujours été le fait des autres, et non des mêmes? Je n'insiste pas, car on se heurte ici au grand problème de nos sciences. Sans compter que Raoul Montandon, en faisant venir d'Afrique d'abord les inventeurs de la technique chelléo-acheuléenne

puis, bien des siècles après, les inventeurs de la technique moustérienne, a seulement déplacé la question : pourquoi est-ce en Afrique plutôt qu'ailleurs, du moins en Europe, que ces techniques auraient été inventées ?

Pas dans n'importe quelle région africaine, d'ailleurs : Montandon spécifie, dans ses conclusions, qu'il s'agit de l'Afrique du Nord : est-ce l'Egypte ? Rien ne permet de le supposer. Alors ce serait notre Afrique Mineure. Or, voici que Maurice Reygasse vient de publier de **Nouvelles Etudes de Palethnologie maghrébine**, où peut-être nous trouverons quelques points d'appui. Ce savant, lui non plus, ne redoute pas d'aller contre les doctrines admises et « d'avoir sur beaucoup de points des opinions totalement différentes de celles de ses prédécesseurs, par suite des nombreux documents inédits qu'il a pu découvrir et étudier ».

En premier lieu, Reygasse a trouvé dans l'Afrique du Nord du Solutréen, plus de 5.000 pièces, période dont l'existence dans cette région avait été niée. Puis, il a trouvé, des industries moustériennes bien meilleures, plus pures et plus parfaites que les séries jusqu'ici trouvées en Europe, même au Moustier, qui a donné son nom à cette industrie et à cette période. Il a enfin découvert trois civilisations aurignaciennes, l'une très archaïque, l'autre moyenne, la troisième aussi évoluée que notre Tardenoisien, civilisations qui ont occupé un énorme territoire. Il faut y ajouter une série spéciale, celle des outils pédonculés trouvés en relation avec le moustérien et qu'on croyait néolithiques. Reprenant les termes du problème général signalé tout à l'heure, quelles conclusions faudrait-il tirer des découvertes et du mémoire, abondamment illustré, de Maurice Reygasse, découvertes dont l'authenticité et la nouveauté ont été reconnues dans divers congrès récents (Strasbourg, Liège, etc.) et admises par Jacques de Morgan, Stéphane Gsell, etc. ? Dans un autre mémoire, paru à Constantine, Reygasse suppose que le moustérien et le solutréen ont existé côte à côte, synchroniquement, dans l'Afrique du Nord, et que ce fait pourrait être observé peut-être aussi en Europe. Mais il ne prétend pas absolument que ces deux civilisations correspondent à deux races, comme le fait Montandon (page 106), qui ajoute qu'on connaît d'autres cas du même ordre, par exemple la juxtaposition des civilisations terrienne et lacustre sans aucune réaction de l'une sur l'autre. Je garderai ici de nouveau l'attitude

qui me paraît la seule scientifique : tant qu'on ne peut juger que d'après des produits de l'ingéniosité humaine, toutes les hypothèses sont possibles ; elles ne sont départagées que quand, avec tel ou tel type industriel, on trouve toujours tel ou tel type ethnique. Comme, dans les cas donnés, les squelettes en nombre suffisant et assez bien conservés manquent, on peut de préférence admettre des inventions localisées, exactement de même ordre que les variations localisées, par exemple, du décor peint des poteries kabyles, variations qui sont considérables d'un village à l'autre, alors que pourtant les fabricants et les clients appartiennent tous à la même race. L'amplitude des variations des décors peints kabyles est beaucoup plus grande que l'amplitude des variations dans la technique du travail de la pierre. En outre, étant donnée sa nature, il se présente moins de possibilités morphologiques pour la pierre que pour n'importe quelle autre matière, le bois ou le fer, par exemple ; aussi les classements adoptés par les préhistoriens, et qui retiennent seulement des formes dites typiques, sont-ils relativement artificiels. Y relier un problème de races me paraît, en ce moment du moins, bien audacieux.

§

C'est encore un autre aspect du même problème qu'étudie M. W.-J. Perry dans son livre sur **la civilisation mégalithique en Indonésie**. Ce mot est pris dans un sens large ; il désigne ici, non seulement les Indes hollandaises, mais en outre l'Assam, la Birmanie, la péninsule malaie, les Philippines et Formose qui sont, selon l'auteur, « inséparablement liées par des liens ethniques et culturels ». Sur cette base, il aurait fallu, je crois, ajouter aussi toute l'Indochine. Perry se rattache directement à l'école de Rivers d'une part, d'Elliott Smith de l'autre, qui, le premier en Mélanésie, le second dans l'Egypte ancienne et le bassin oriental de la Méditerranée, ont pensé trouver des preuves que : 1° la civilisation mégalithique (menhirs, dolmens, alignements, etc.) a été l'œuvre d'une race spéciale, qui, en Méditerranée orientale, aurait présenté des caractères arménoïdes ; 2° cette race avait un culte spécial pour le soleil et que, par suite, ces monuments faits de grandes pierres avaient un sens solaire. Maints lecteurs français reconnaîtront là des conceptions théoriques courantes en France pendant tout le siècle dernier, sinon même avant, alors destinées à interpréter les monuments méga-

lithiques de la Bretagne, les premiers qui attirèrent l'attention savante et générale sur ce type de construction. Puis, on appliqua la théorie solaire aux monuments mycéniens et sardes : elle s'éloigne maintenant, et après avoir touché le Japon, s'installe en Indonésie et en Océanie.

Elle n'en vaut pas davantage pour cela. Certes, je n'y mets aucun parti pris, et il m'est indifférent qu'une théorie soit vraie plutôt qu'une autre en matière préhistorique. Mais il existe au moins un principe : c'est que des similitudes et même des identités de formes architecturales, étant donnés les moyens alors employés, et le fait que tous les objets de bois, écorce, cuir, etc., ont péri, ne prouvent rien tant qu'on n'a pas trouvé avec les monuments mégalithiques des squelettes appartenant tous à une même race. Or, cet élément fait presque partout défaut ; ce qui prouve seulement que les constructeurs employaient des rites funéraires qui détruisaient les cadavres (abandon aux bêtes, ou crémation, ou immersion, etc.). J'ai lu avec soin le livre de Perry ; c'est une monographie très bien faite, d'autant plus utile que beaucoup de descriptions ont été traduites du hollandais, langue trop peu connue des savants. Pour être juste, il faut rappeler que l'immense territoire englobé par l'auteur sous le nom d'Indonésie n'est pas encore bien exploré et ne le sera jamais que difficilement. Dans un cas comme celui-ci, il vaut mieux, avant que d'édifier une théorie générale, se baser sur les documents vraiment accessibles et qui sont complets, à savoir les documents de la Bretagne, du Portugal, de l'Afrique du Nord, et qui ont été bien étudiés par une vraie légion de savants. Rien jusqu'ici ne permet de discerner un lien véritable entre la civilisation mégalithique et une race particulière, ni d'autre part un culte, solaire ou autre, déterminé. Le problème reste en l'état ; mais ce sera un mérite que s'est assuré Perry que d'avoir mis à la disposition des préhistoriens et des ethnographes des matériaux importants jusqu'ici disséminés dans des publications d'un accès difficile. Les faits qu'il donne sont directement utilisables. Je reste seulement sceptique devant les interprétations qu'il en donne. Les voici, d'ailleurs, résumées, pour lui faire la part belle :

Les Mégalithiques sont arrivés dans des pays déjà peuplés et se sont ainsi heurtés à un ou peut-être à plusieurs types de civilisation déjà

constitués. Leur migration était due à leur amour et à leur recherche de l'or. Ils ont introduit en même temps l'irrigation en terrasses, le travail des métaux et la culture du riz. Ils ont superposé aux classes sociales établies par les autochtones une classe de chefs et une classe de guerriers. Ils croyaient à un monde situé dans le ciel, où se rendaient les membres des classes de chefs et de guerriers, après leur mort. Ils ont intercalé dans les classes sacerdotales antérieures une classe de prêtresses du ciel et des esprits célestes, chargées aussi d'assurer les récoltes de riz. Ils possédaient un culte élaboré du Soleil, se prétendaient même enfants du Soleil; et leurs chefs épousaient leurs propres sœurs. Mais l'influence de ces Mégalithiques n'a pas été profonde sur les indigènes; leurs cultes ont vite disparu ; leur classe sacerdotale a vite perdu son influence, et leur souvenir n'est plus guère perpétué que dans leurs monuments et une série spéciale de légendes. Détail secondaire : au culte du Soleil était associé celui du Phallus.

Je renvoie à l'ouvrage même pour les discussions : mais on voit qu'aucun des éléments énumérés n'est à lui seul typique des Mégalithiques, et une combinaison identique de ces éléments se rencontre ailleurs que là où il y a des monuments mégalithiques, par exemple au Congo. Mais l'hypothèse ethnico-cultuelle plaît à l'imagination...

§

... comme le montre le passage suivant du livre de M. C. Burkitt, livre dont le titre et le sous-titre, **La Préhistoire, recherches sur les Civilisations primitives de l'Europe et de la région méditerranéenne**, montrent assez la tendance comparative :

On a suggéré que le lieu d'origine de la vaste civilisation aurignacienne, qui s'est répandue sur toute la France, autour de la Méditerranée et au nord jusqu'en Pologne, se trouvait dans l'Afrique du Nord ou même plus à l'est. Quelques éléments de la civilisation des Bushmen [de l'extrême Afrique Australe !] et même de celle de l'ancienne Egypte peuvent provenir de ce berceau. D'autre part la civilisation solutréenne, relativement peu répandue, peut avoir été un produit secondaire de cette civilisation aurignacienne, influençant les peuples du bas paléolithique ou les Moustériens, parmi lesquels l'Aurignacien ne s'est jamais répandu vers l'Est. C'est du moins ce qu'on déduirait de certains caractères mixtes discernés sur certains restes humains.

M. C. Burkitt a certes raison d'essayer de grouper les milliers de faits qui constituent en ce moment la science préhistorique ;

mais il faut de l'ingénuité pour construire sur des faits éparpillés, est que le contrôle immédiat et direct ne peut pas soumettre à l'ordalie de la critique, des théories aussi vastes. Quand, peu après, notre auteur dit que la situation des Solutréens, armés de lances à longues pointes en feuille de laurier qui leur assuraient la victoire sur les Aurignaciens réduits à de petites pointes, est comparable à celle des Anglais dans l'Inde, n'est-ce pas encore œuvre d'imagination ?

Cependant le gros livre de M. C. Burkitt, très bien illustré, recommandé par Breuil dans une courte préface, et d'une lecture agréable, est à utiliser. D'abord, justice y est rendue aux quelques centaines de préhistoriens français dont, trop souvent, en Allemagne et aux Etats-Unis, on démarque les travaux, péniblement continués malgré l'indifférence du grand public et des administrations. Puis, et c'est le caractère nouveau de ce livre, l'auteur, qui a visité lui-même la plupart des stations décrites, a voulu faire une sorte de manuel du voyageur préhistorien ; il indique les sentiers à suivre, les difficultés d'accès de ces stations, et même comment on pourrait faire encore des découvertes. Un enthousiasme continuel, une vraie joie de revivre avec ces peuples disparus depuis des centaines de milliers d'années donnent à l'ouvrage une place à part dans notre littérature spéciale, par ailleurs si ardue.

A. VAN GENNEP.

VOYAGES

André Hallays : *Autour de Paris* (2e série), Perrin. — Henri Asselin : *La Hollande dans le Monde*, ib. — Commandant Charles Bénard : *Un été chez les Samoyèdes*, Plon. — Jean Dessaigne : *L'aventure aux lumières*, B. Grasset. — Charles Bernard : *Où dorment les Atlantes*, La Grande Librairie, Meir 75, Anvers. — M. Sagne : *Les Pyrénées*, Colin.

Il est toujours agréable de suivre un guide averti comme M. André Hallays, qui a publié un nouveau volume de ses promenades *à travers la France*, — cette fois sur des localités qui se trouvent à nos portes, **Autour de Paris**, — c'est-à-dire dans une région que beaucoup dédaignent, du fait surtout qu'elle est toute proche. Aussi plusieurs des chapitres de ce recueil méritent d'être retenus, à commencer par celui qui concerne *Nautouillet*, ancien château féodal repris et aménagé par le Cardinal Duprat, ministre de François Ier, et qui reste un véritable joyau, malgré

son état de délabrement. On y peut voir encore une entrée monumentale que décore une statue de Jupiter, assis et levant le bras pour accueillir les visiteurs; des parties diverses de la cour et des locaux occupés par les propriétaires fermiers; au rez-de-chaussée une salle des Gardes à cheminée monumentale; à l'étage la chapelle où seul le cardinal avait sa place et dont l'abside avance sur une seconde cour-jardin, au-dessus d'un escalier, et se trouve portée par de sveltes colonnettes, — sans doute bien inutiles, — mais dont la légèreté est un enchantement. — Le Cardinal Duprat a toujours eu une mauvaise presse. Ce fut, dit-on, l'âme damnée de Louise de Savoie et du Roi son fils, — qui d'ailleurs lui fit rendre gorge, car il avait fait une fortune scandaleuse; mais il doit être remercié pour avoir élevé ce précieux château dans le décor de la première Renaissance, — de la Renaissance purement française. — M. André Hallays nous parle ailleurs de l'*abbaye du Val*, près de Mériel, dont il est resté quelques bâtiments avec des salles superbes, — l'une dont les colonnes sont enterrées à mi-hauteur sous des amoncellements de débris, — et qui fut, sous le premier Empire, habitée par Regnault de Saint-Jean-d'Angély, dont la femme était célèbre par ses galanteries. J'ajoute qu'une sortie de l'abbaye du Val, dite porte de la Dîme, existe encore dans le village de Mériel, à une bonne demi-heure du monastère, et l'église du lieu a recueilli quelques bribes de son mobilier. Une pierre tombale, mais bien usée par les pieds, provient encore de l'abbaye du Val et se rapporte à la famille de Villiers de l'Isle-Adam; elle couvre le sol devant la porte de l'église. — Dans son volume, M. André Hallays parle également de l'habitation des archevêques de Paris à *Conflans*; de la *maison de La Fontaine à Château-Thierry*, dont on avait fait un musée et qui a souffert de la dernière offensive allemande, qui occupa et pilla la ville. — Ce sont encore des pages sur *Provins*, mais qui se trouvent un peu courtes pour l'intérêt et l'importance historique du lieu, ses monuments et multiples souvenirs. Abondant et divers, M. André Hallays nous parle, au reste, de bien d'autres endroits: de *Versailles*, du *parc de Saint-Cloud*, de *Meulan*, des *églises de la vallée du Thérain*, des *châteaux d'Ognon et de Raray*, dans le Valois; du *parc de Méréville*, etc. — *Autour de Paris* est, en somme, un intéressant ouvrage et qui tiendra honorablement sa place dans la série des publications de l'auteur.

§

La Hollande dans le monde, de M. Henry Asselin, est un excellent ouvrage d'étude sur l'âme et la vie d'un petit peuple, mais averti, actif, entreprenant comme il est jaloux de son indépendance, et qui a déjà joué un rôle important, on peut le savoir, dans les destinées de l'Europe, surtout au XVIIe siècle. M. Henry Asselin nous dit longuement le charme de la Hollande, et la nature du pays, le caractère de la population et son rôle militaire; le gouvernement, qui n'est en somme qu'une « république couronnée »; les aspects de la civilisation hollandaise; la Hollande savante et la Hollande artiste; l'influence de ce côté de la langue et du livre français; enfin la place du marché et de l'usine, ainsi que des possessions coloniales. — Le plus certain, c'est que la Hollande, qui eut un rôle si important sur la fin de notre ancien régime, a un caractère spécial, des aspects qui lui sont propres. C'est ce qu'indique la très belle série de reproductions photographiques qu'insère le volume, et dont on peut surtout signaler des aspects d'Amsterdam, — la Venise du nord, — de Spakenburg, port de pêche sur le Zuiderzée; une église de Dordrecht, à côté d'une curieuse série d'illustrations montrant le système de défense contre les envahissements de la mer. Plus loin c'est « le Vliver », à la Haye, de curieux édifices comme « le poids public » à Nimègue; le chevet d'une des vieilles églises d'Amsterdam; un canal à Utrecht ou la précieuse abbaye de Middlebourg; le quartier juif à Amsterdam et le lycée de la Haye; le pittoresque Hôtel de Ville de Gouda; un délicieux cloître d'Utrecht; la « Halle à viande » de Harlem; un vieux canal de Rotterdam et le « poids public » à Alkmaar; un vieux quartier d'Amsterdam; la cathédrale et la grande place de Groeninghe; le marché aux fromages à Alkmaar, etc. — toutes illustrations qui donnent admirablement la physionomie, — j'irai jusqu'à dire l'atmosphère, — les aspects spéciaux de ce curieux pays. C'est en somme une intéressante publication et que la librairie Perrin a fort heureusement présentée.

§

Chez Plon, où les récits de voyages ont quelque peu chômé depuis la guerre, — avec bien d'autres choses du reste, — on peut indiquer encore une relation du commandant Charles Bénard : **Un été chez les Samoyèdes**, au Spitzberg, à la Nouvelle Zemble, région de glaces, de neige, terres bien déshéritées,

parce qu'elles sont trop froides et où l'on trouve de bizarres peuplades indigènes, des morses et des saumons, — sans parler des bêtes à fourrure qui fournissent des vêtements aux naturels de la région. L'expédition du commandant Charles Bénard devait se rendre à la Belusha-Gouba par le bateau russe qui ravitaille les Samoyèdes et procéder à diverses reconnaissances dans la région. Le croiseur *Hertha* survint bientôt, apportant la nouvelle de la déclaration de guerre, interrompant ainsi les pacifiques travaux de l'explorateur, qui rentra en France, où il reprit du service, et eut surtout à débarrasser notre littoral de la Méditerranée des mines semées par les Allemands. Le volume, qui raconte longuement ses pacifiques travaux dans les mers polaires, contient encore de curieux chapitres-annexes sur la population samoyède ; sur la météorologie et la géologie de la Nouvelle-Zemble. — Une illustration nombreuse suit pas à pas le texte de l'ouvrage, qu'apprécieront tous ceux qui s'intéressent à la conquête des régions polaires.

§

L'Aventure aux Lumières, de M. Jean Dessaigne, est un récit de voyage par Calais et Londres pour gagner New-York après une heureuse traversée et ensuite le Cap Haïtien, où il recueille de curieux détails sur le Vandou ; plus tard Saint-Thomas, la mer des Sargasses. C'est ensuite un long séjour en Afrique, — à Dakar, Gorée, Rufisque, Sangalcam, etc. Il revient par les Canaries et finit par débarquer au Havre. — Le livre de M. Jean Dessaigne est fait de notes intimes, si l'on veut bien entendre qu'il enregistre des impressions surtout personnelles et souvent immédiates ; s'il est curieux par endroits de transcrire d'intéressantes observations sur les lieux, les choses, les êtres, il s'attarde aussi bien à transcrire des racontars, sur le beuglant de Calais, ou une reésentation théâtrale qui comportait trois pièces, de trois à cinq actes, dans la même soirée. Quant au monument de Rodin, qu'il remarqua en passant, toujours à Calais, il est bien visible qu'il n'en parle pas selon sa pensée véritable, — ce qui arriva du reste à bien d'autres. — En passant il décrit le burlesque cérémonial du « baptême de la Ligne », — coutume grossière et d'un intérêt bien relatif, qu'on pouvait croire tombée en désuétude, et qui persiste comme bien d'autres sottises.

§

La relation de M. Charles Bernard, correspondant de la *Nation Belge*, et qui a pour titre : **Où dorment les Atlantes**, se rapporte à un voyage au Brésil où l'auteur accompagna le roi et la reine des Belges. Ce sont naturellement des impressions rapides sur le pays, ses sites et ses villes, — la population, Rio-de-Janeiro, sa capitale, où tout s'efforce d'être à l'instar de l'Europe.

Il y raconte son arrivée, — dans un décor admirable d'îlots et de montagnes et dont un des pics a une physionomie spéciale. Il figure en effet un « géant couché », — un des Atlantes, endormi depuis bien des siècles à l'entrée de la baie. Il y en a d'autres ailleurs, dans la région. Le récit donne cependant divers aspects de Rio, parle des diverses montagnes qui encadrent la ville, — comme le *Doigt de Dieu* ou le *Pain de sucre*, haut de 400 m., et où l'on a installé des wagonnets à câble. Puis ce sont des promenades dans la région, où les habitants accueillent les souverains belges comme de véritables triomphateurs, improvisant des décors et des arrangements, de même qu'autrefois Potemkine pour Catherine de Russie ; des excursions dans les provinces de Rio, de Minas Géraes, de Sao-Paulo ; dans les régions de « l'or noir », — Ouro Preto, — où l'on retrouve la griffe des Conquistadores marquée encore sur la montagne qu'ils exploitèrent jadis ; des détails curieux à propos du monde des serpents, qui sont bien une des calamités du pays ; des indications encore sur les îles délicieuses de la baie de Rio, etc.

Les Pyrénées, de M. M. Sagne, sont un petit livre de description géographique traitant du relief du sol, du climat régional et de la végétation, de la vie en montagne. C'est ensuite la description de cette curieuse contrée : les Pyrénées-Orientales, le Canigou, les Corbières, le Roussillon, les Albères, le Conflent, les Pyrénées Centrales avec l'Ariège et le Salat, le pays de Sault, le Saint-Barthélemy, le val d'Aran, la vallée d'Aure, les vallées de la Neste et de la Garonne, le plateau de Lannemezan ; la haute vallée de l'Adour, les sept vallées de Lavedan, le bassin de Lourdes, l'Ossan, l'Aspe, le Béarn. Enfin ce sont les Pyrénées occidentales, la Haute-Soule et la Basse-Navarre méridionale, le bas pays et Bayonne. Un dernier chapitre traite des ressources de la région, — industrie, force hydraulique, stations thermales ; — des moyens de communication et du tourisme, comme du

grave problème de la dépopulation qui sévit de ce côté comme bien ailleurs en France. — Le volume, dans les jolies éditions de la librairie Colin, est accompagné d'un glossaire, de cartons et de cartes régionales (carte géologique, sources minérales, carte industrielle des Pyrénées) .

CHARLES MERKI.

QUESTIONS COLONIALES

L'action coloniale et le Transsaharien. — Que de fois déjà n'ai-je point constaté, sur le ton de la désolation, que ce fût à propos de la propagande ou à propos de *Batouala*, que les Français ne comprenaient rien aux choses coloniales ! Abstraction faite de l'intérêt de scandale qui s'y attache quelquefois, à l'occasion d'un fait divers ou d'une affaire plus ou moins véreuse, ou encore d'une interpellation au Parlement, leurs colonies leur sont, on peut bien l'écrire, plutôt indifférentes. Vers la fin des hostilités, et dans les premiers mois de la paix, — la paix, cette tragi-comédie où le tragique, quelque prochain jour, pourrait bien l'emporter sur le comique ! — j'ai imprudemment conçu l'espoir de voir la France prendre conscience de la grandeur possible de son destin colonial. En ces temps lointains déjà, en présence de la crise des matières premières et tablant sur certaines expériences plutôt heureuses réalisées pendant la guerre, on paraissait fondé à affirmer que les ressources de nos colonies aideraient grandement la métropole à rétablir sa situation économique. On soupirait tristement : « Ah ! si nous avions des bateaux ! la crise serait tôt résolue ! » puis, les mois passèrent. Nous eûmes des bateaux, du tonnage autant et plus qu'il ne nous en fallait, et la crise, qui, décidément, n'était pas seulement une crise de transport, la crise continue. Au reste, cette crise n'est pas seulement française, elle est mondiale, et, ce qui est plus grave, elle est *humaine*. Il faut, en effet, être hypocritement et sournoisement illusionniste comme un Lloyd George pour penser ou affecter de penser qu'une reconnaissance officielle des Soviets et leur participation à la Conférence de Gênes pourraient avoir pour effet de reconstruire une Europe démolie par quatre ans de guerre et quatre ans bientôt d'une paix plus calamiteuse encore que la guerre. A la vérité, ce qui se poursuit sous nos yeux effarés ou aveugles, c'est la crise de l'homme, de l'homme survivant au cataclysme et impuissant à classer et

à maîtriser les *nouvelles valeurs*, comme eût dit Nietzsche, précisément issues de ce cataclysme. Diplomates, brasseurs d'affaires, penseurs, politiciens, tous bafouillent à l'envi et contemplent avec angoisse le gouvernail en proie pour tout pilote à ce monstre que Carlyle qualifiait *non-direction*. Ah ! pour un prophète véhément, — si cette espèce était compatible avec la civilisation du Métro et des aéroplanes, — quelle magnifique occasion de se lamenter sur l'imbécillité profonde et sans remède de l'homme ! Mais, ne nous exagérons rien, d'autant plus que, par tempérament et conviction personnels, je répugne à ce genre de sport. Constatons simplement qu'une richesse est là, révélée au moins autant que latente, notre empire colonial, et que, par des hésitations et des pertes de temps inadmissibles, nous n'en tirons point le parti qui s'impose.

Le 12 avril 1921, il y a plus d'une année, M. Albert Sarraut, ministre des Colonies, a saisi le Parlement d'un vaste programme de mise en valeur de nos colonies. Ce programme, merveilleuse mise au point des efforts déjà réalisés et de ceux qui sont encore à réaliser, ce programme est là, constituant, comme je l'ai indiqué déjà, une impérieuse *sommation d'agir*. Il est là et la Chambre des Députés n'a pas encore trouvé le temps de l'examiner ni, surtout, — et c'est là ce qu'il faut obtenir, — de voter les voies et moyens de sa mise en application. D'excuses? Aucune. Il suffirait de vouloir et d'avoir confiance. En présence de cette dérobade injustifiable devant l'action, il y aurait motif de désespérer. Non, cependant, et, malgré moi, je conserve quelque espoir en feuilletant l'admirable ouvrage posthume de M. Camille Sabatier, que son fils vient de publier pieusement, et qui est consacré au *Transsaharien* (1).

« Le transsaharien ! s'écriera-t-on, il s'agit bien, à cette heure, de tenter une pareille aventure, alors que le déficit se creuse chaque jour un peu plus dans les caisses de l'Etat, alors que nous avons déjà une dette de plus de 300 milliards, alors... ». Il suffit ! Ces rappels de la triste réalité présente ne sauraient troubler mon espoir ni entamer ma conviction. Ces financiers et ces économistes qui, — c'est un fait, — depuis que la guerre a éclaté, n'ont rien su apprécier ni prévoir, ne m'impressionnent plus quand ils agitent le spectre de la faillite prochaine. Ces gens-là ne savent rien que s'emplir les poches quand le temps est

(1) Camille et Fournié, éditeurs à Toulouse, 1922.

au calme, et se terrer, quand la bourrasque est déchaînée. Au problème des changes, pour ne citer qu'un exemple, ils n'ont jamais compris qu'une chose : les commissions à toucher ! Vingt siècles de Ghettos ne leur ont rien appris de vraiment profitable à l'intérêt public. Ils ramènent sottement la fortune de la France à l'encaisse métallique de la Banque de France, comme si la guerre n'avait pas démontré que le rapport du tiers n'était qu'une fiction de paix ! Ils croient que la France, c'est le *standing* de la Banque, les signatures de quelques centaines de capitalistes, et leur naïf orgueil ne voit pas que ces signatures ne valent que par la réalité solide qui leur sert de substratum, réalité qui n'est pas un consortium de banques, mais bien la France tout entière, la France corps et âme, la France métropole et colonies. C'est l'heure, disent-ils, de ne plus se livrer à de fortes dépenses, à des travaux d'avenir. Ce disant, ils calomnient le crédit de la France, qui dépasse le leur de cent coudées, matériellement et moralement, car la France c'est une valeur *inappréciable*, *infinie*, et qui peut gager encore bien des emprunts. Conclusion : commençons la construction du transsaharien. Entreprise somptuaire, dira-t-on ? Nullement ! Je verrais plutôt dans le fait pour notre pays, dans les circonstances actuelles, de consacrer une partie de ses forces à une pareille création, un véritable *doping* moral, l'affirmation d'une vitalité qui veut croître et grandir. Assez de mendicité, assez d'appels aux capitaux étrangers : la France est encore, malgré toutes ses plaies et ses blessures, assez riche et assez assurée de son avenir pour entamer une œuvre de telle envergure. Du reste, ce faisant, on n'irait point à l'aventure et la remarquable étude de M. Camille Sabatier contient tous les éléments de réalisation nécessaires, toute la documentation souhaitable. Dans cet ouvrage à l'élaboration duquel il a consacré des années d'efforts et de recherches M. Sabatier n'a négligé aucune des données de ce qu'on peut bien appeler *l'affaire,* car c'en serait une et excellente, encore que hardie. Le tracé à suivre, utilisant tous les travaux antérieurs et notamment ceux de Duponchel et de Souleyre et les corrigeant de son expérience personnelle, il l'a étudié dans ses deux parties principales, d'Oran à Kenadza et à Foum el Kheneg pour le tronçon sud Oranais et de Foum el Kheneg à Tinadania à l'Adrar et à Tossaye pour le tronçon saharien. Le problème de *l'eau* est fouillé dans tous ses détails, les caractéristiques de la

voie à construire nettement fixées en tenant compte de toutes les difficultés spéciales au Sahara. Comment recruter le personnel, établir l'échelle des traitements et des salaires, tout cela est prévu. Il ne s'agissait pas seulement d'assigner à l'énergie française un magnifique but à remplir. Il fallait prévoir les objections des timides, des timorés qui ne manqueraient pas de montrer le «défaut d'intérêt» de l'entreprise. En France, notons-le, on tue toujours les bonnes affaires, les affaires *réelles* avec des considérations terre à terre qui ont toutes chances de porter auprès des esprits essentiellement bourgeois de la grande majorité de nos nationaux. C'est ainsi que nous avons perdu l'Egypte, le canal de Suez, celui de Panama, que nous avons failli perdre l'Indochine, etc., etc.. M. Sabatier, donc, dans une étude très poussée et dont l'achèvement trahit l'effort patient et désintéressé d'un bénédictin laïque, s'est attaché à établir *la valeur économique* de l'affaire en montrant celle des régions traversées, de la Tafna, jusqu'à Azaouad en passant par la zone des Oasis. Il a évalué aussi rigoureusement que faire se pouvait, le trafic probable, évaluation accompagnée de chiffres, de statistiques. Il n'a rien oublié, ni les conditions du transport des voyageurs, ni les conditions d'établissement des tarifs, tant pour les voyageurs que pour les marchandises. Enfin, dans un dernier chapitre,il a montré ce que devait être la politique économique de l'entreprise du Transsaharien.

Cet admirable travail, d'autant plus admirable que mieux condensé et présenté sous la forme la plus précise et la plus littéraire, mérite assurément la préface émue et vibrante que lui consacra M. Maurice Sarraut, qui fut l'intime ami et le compagnon des luttes politiques de son auteur.

Il y a quelques années, — me méfiais-je alors d'instinct des capacités financières de son promoteur ? — il y a quelques années j'ai consacré dans cette revue même des pages assez peu enthousiastes au projet de transsaharien de M. André Berthelot. A l'époque cependant, — c'était avant la guerre, — rien n'interdisait à la France pareille entreprise. J'estimais alors qu'elle était prématurée et serait ruineuse et sans profits réels pour notre pays. Mais les événements de la guerre m'ont bien convaincu de la sagesse véritable de certaines entreprises, qu'on qualifiait autrefois d'aventureuses. A cette heure, alors que nous nous débattons dans

une crise sans précédent, mener à bien la construction du Transsaharien serait, je le répète, un merveilleux indice de notre vitalité, un gage certain et éclatant de notre volonté et de notre certitude de relèvement. Quand on fonce droit dans l'azur, on ne saurait sombrer !

Au reste, cette conception idéaliste n'est pas seule à envisager et elle se double et se fortifie de considérations pratiques d'un ordre aussi sérieux qu'immédiat.

Il n'y a pas longtemps, le général Aubier fixait, dans la *Revue des Deux Mondes*, les directives de notre politique en Afrique : « Par une doctrine navale appropriée à nos moyens, assurer l'inviolabilité de nos communications méditerranéennes par un système de colonisation offrant aux émigrés les facilités et la sécurité nécessaires, intensifier en Algérie et en Tunisie le peuplement français, créer le centre d'essaimage qui débordera sur l'Afrique centrale. Enfin, *par la construction du Transsaharien*, articuler et vivifier cet Empire africain qui, dans un demi-siècle, pourra constituer le grand réservoir de nos forces. »

Les résultats de la Conférence de Washington ne sont pas de nature à infirmer la valeur de ces considérations. Avec ses forces navales réduites, la France doit viser à limiter son effort sur mer et le concentrer dans le bassin de la Méditerranée, de manière à assurer coûte que coûte ses libres communications avec l'Afrique du Nord où elle pourra puiser aux heures de crise à venir des matières premières pour se ravitailler et des hommes pour se défendre. « Le Transsaharien, nota un jour Onésime Reclus, c'est *l'instrumentum regni* par excellence ! » Il convient d'honorer la mémoire et la haute conscience de M. Camille Sabatier qui consacra les dernières années d'une belle existence de lutte et de travail à illustrer cette vérité. En somme, ne méritent le beau titre de « Constructeurs », pour parler comme M. Elie Faure, que les enthousiastes, les lyriques, les gens de foi religieuse ou laïque. Avec du bon sens et des préoccupations d'intérêt immédiat on peut fonder une épicerie. Pour agrandir la sphère d'influence de son pays, pour fortifier son empire et servir l'intérêt général, il faut une âme désintéressée, voire de croyant. M. Camille Sabatier possédait cette âme-là. Il n'y a que les médiocres pour préférer Sancho Pança à Don Quichotte, et les poètes, les créateurs approchent de plus près la réalité que les marchands du Temple. Mieux vaut encore bâtir sur le sable du Sahara une

voie de pénétration grandiose, que se recueillir sans rien faire en attendant je ne sais quel improbable miracle, par exemple, le payement par l'Allemagne des frais et des dommages de la guerre !

CARL SIGER.

LES JOURNAUX

Les derniers jours de Tolstoï (Journal des Débats, 3 mai). — *Tolstoï jugé par Remy de Gourmont.* (Le Journal, 12 juillet 1893). — *Trois énigmes pour les Stendhaliens* (Journal des Débats, 24 avril).

Le Journal des Débats nous donne ces intéressantes révélations sur les derniers jours de Tolstoï.

Le 28 octobre 1910 (style russe), Tolstoï réveillait dans la nuit son médecin, Makovitski, et sa plus jeune fille, Sacha, emballait quelques hardes, allait lui-même à l'écurie donner l'ordre d'atteler, et partait pour le monastère d'Optino, un des sanctuaires les plus vénérés de la Russie. Le lendemain, dînant avec sa sœur, Marie Nicolaïevna, religieuse dans un couvent voisin, il lui exprimait le désir qu'il aurait de finir sa vie à Optino, « dans l'accomplissement des plus humbles besognes, pourvu qu'on ne l'obligeât point à aller à l'église »; puis, le surlendemain, repartait brusquement pour le Sud, et mourait en route, à la gare d'Astapavo.

Quels motifs avaient déterminé cette résolution ? Etait-ce, comme on l'a dit, la volonté de vivre ses derniers jours conformément à ses principes, et de quitter un luxe,— bien relatif,— qui lui semblait coupable ? Etait-ce, comme on l'a dit aussi, la conséquence d'une crise domestique ? Deux documents publiés par la *Pensée russe,* — une lettre de Tolstoï à sa fille Sacha et un fragment de son journal, — établissent sans conteste l'exactitude de la seconde version.

La lettre de Tolstoï à sa fille préférée Sacha est datée du monastère d'Optino, et fut écrite le 29 octobre. Elle indique nettement les raisons qui lui firent quitter Iasnaïa-Poliana et, sans la nommer, la personne qui lui en a rendu le séjour insupportable.

Puissent ils (ses enfants) *lui* faire comprendre que, pour moi, cette manière d'être tout le temps à l'affût et aux écoutes, ces reproches incessants, cette façon de disposer de ma personne à sa guise, cette éternelle surveillance, cette haine affectée pour l'homme avec lequel je suis le plus intime et qui m'est le plus nécessaire, cette haine pour moi et cette comédie d'amour, — que tout cela, je ne dis pas : m'a rendu la vie désagréable, je dis nettement impossible... que je ne désire qu'une chose, être libéré d'elle, du mensonge, de la simulation et de la méchanceté dont toute sa personne est imprégnée.

Dures paroles que l'écrivain se reproche en disant lui-même à sa fille : « Tu vois, ma chérie, comme je suis mauvais », mais qui déjà éclaircissent tout le drame. Depuis la conversion retentissante de son mari, depuis l'entrée dans la maison de Tcherkof, son disciple et quelquefois son guide, la comtesse Sophie, qui avait été si longtemps la collaboratrice assidue de Tolstoï, et qui le méritait par sa haute intelligence, souffrait cruellement de se sentir dépossédée de son rôle de confidente, en même temps que s'ajoutaient à ce chagrin intime ses inquiétudes de mère et de grand-mère pour la fortune de ses nombreux enfants. On peut dire que, depuis lors, elle était malade.

Le journal rédigé par Tolstoï, du 25 au 29 octobre, permet de suivre d'heure en heure les progrès de la crise finale. « J'ai entendu des portes qu'on ouvrait et fermait... La veille, Sophie Andréievna avait exigé que je ne ferme pas les portes... Il faut que, de jour et de nuit, tous mes mouvements, toutes mes paroles lui soient connus, et que je sois sous sa surveillance... De nouveau des pas ; la porte s'ouvre avec précaution et elle passe... Je ne sais pourquoi, cela provoque en moi un irrésistible mouvement de dégoût et de révolte... j'étouffe ; je compte mes pulsations : 97, je ne puis rester couché et, tout d'un coup, je prends la résolution ferme de partir. »

A ces pièces, publiées par la *Pensée russe*, M. Ch. Salomon en ajoute deux autres, également inédites et non moins significatives.

L'une est un émouvant récit de la dernière visite rendue à Tolstoï, huit jours avant ces événements, par « Michel Novicov, paysan ». Ce paysan, que Tolstoï avait pris en affection et dont il appréciait hautement l'intelligence, fut son dernier disciple littéraire. Il s'était formé lui-même n'ayant appris à lire qu'au régiment ; il est devenu un écrivain de grand talent. Michel Novicov raconte, dans ce récit, comment, la nuit du 21 octobre, Tolstoï vint s'asseoir près de son lit et, s'excusant de n'être jamais allé le voir dans sa maison de paysan où Novicov l'avait souvent invité, lui dit :

Eh bien ! maintenant, je suis libre, et je puis tenir ma promesse n'importe quand... j'ai fait la part des miens ou, comme on dit chez vous, je suis sort de la famille. Je suis de trop ici, maintenant, comme vos vieux, quand ils atteignent mon âge, et, par conséquent, je suis libre.

Novicov crut qu'il badinait. Quittant alors le ton de la plaisanterie, Tolstoï reprit :

Si, si, croyez-moi, je vous parle sincèrement. Je ne mourrai pas dans cette maison. J'ai résolu de partir pour un lieu inconnu, où on ne saura qui je suis. Et j'irai peut-être tout droit à votre chaumière pour y mourir. Seulement ; je le sais d'avance, vous me rudoierez ; nulle part on n'aime les vieux.

Et il fit un grand effort pour retenir ses larmes... Le 26 octobre, en

effet, Novicov, rentré chez lui, reçut une lettre de Tolstoï. lui demandant l'hospitalité; Novicov ne répondit que le 27 ; sa réponse arriva trop tard.

Le second document apporté par M. Salomon est une lettre, à lui adressée, le 15 janvier 1911, par la sœur de Tolstoï, la religieuse de Chamordino. Cette lettre confirme et précise le différend qui sépara les deux époux.

> Les fâcheux malentendus qui ont, les derniers temps, obscurci l'existence de mon frère avec sa femme ont, à la fin, éclaté en catastrophe inévitable : plus Léon montait avec toute son âme et tout son esprit au ciel, plus elle plongeait dans son cher terre à terre.

Tout commentaire atténuerait l'émouvante confession de ce pauvre homme de génie (de génie biblique), tenu en laisse par sa femme.

Mais il sera intéressant, à ce propos, de citer ici une étude de Remy de Gourmont, parue dans le **Journal** du 12 juillet 1893, et qui n'a pas encore été réunie en volume : *Le Tolstoïsme et la femme* :

> Ayons le courage de le dire et même de le crier, sans nous émouvoir d'une phalange de dévots obstinés, — et de le crier en termes aussi clairs que vulgaires : M. Tolstoï est devenu le plus sinistre raseur moralisant et le prédicant le plus insupportable que la terre ait produit depuis Jean-Jacques Rousseau (de Genève).
>
> Entre les deux pourtant, je vois une différence énorme : le Genevois est resté jusqu'à la fin un grand écrivain au style parfois tumultueux, parfois pur, toujours original, et quand il rédigeait pour d'Alembert sa fameuse lettre sur les spectacles, il avait soin qu'elle fût un chef-d'œuvre d'art, de sorte qu'en proscrivant les plaisirs il faisait encore plaisir.
>
> ... De façon générale, cette doctrine (le tolstoïsme) ou plutôt cette religion est une sorte de christianisme humanitaire mâtiné de socialisme et de fouriérisme, tel qu'il fleurissait en France vers 1848. On se figure que les livres de Tolstoï qui nous parviennent ont été écrits récemment ; beaucoup, au contraire, sont assez vieux et les premiers, les plus curieux, les autobiographies, remontent à 1852. L'Europe. à ce moment, sortait à peine de la crise sentimentale ; elle venait, pendant plusieurs années, de rêver de bonheur et de fraternité ; on prêchait l'union des classes et l'union des peuples. Partout régnait une considérable, mais attendrissante niaiserie. Nul doute que cet universel état d'esprit n'ait influé sur l'âme de Tolstoï, et que nos pseudo-réformateurs français n'aient été les inspirateurs de sa foi nouvelle. N'est-ce pas à Fourier qu'il a emprunté sa théorie du travail agréable !

Mais les idées de Tolstoï qui ont fait connaître son nom sont plus récentes ; elles sont exposées dans cette mémorable *Sonate à Kreutzer*, et dans divers commentaires à cette œuvre publiée en des revues anglaises. Où un article portant ce titre : *Marchez pendant que vous avez la lumière* aurait-il été accueilli, si ce n'est dans une revue anglaise ?

C'est la théorie de l'amour universel, aboutissant à l'ascétisme, même dans le mariage où les rapports conjugaux sont considérés comme des péchés :

C'est, continue Remy de Gourmont, faire un bien grand détour pour revenir à la doctrine de saint Paul et des premiers moralistes chrétiens, et c'est aussi une grande naïveté que de s'imaginer que l'on va captiver les hommes, et surtout les femmes, avec de pareilles formulettes.

Quel dommage, conclut le critique, qu'au lieu de toutes ces divagations, l'auteur *d'Anna Karénine* n'ait pas continué la série de ses premiers romans, de ceux où il y a des pages d'une si haute humanité ! Sans doute, le tolstoïsme n'existerait pas, mais Tolstoï, lui, existerait encore, tandis qu'il est mort, accablé de ridicule, et après nous avoir, nous autres, pauvres innocents, accablés d'ennui.

Hélas, le tolstoïsme n'est pas mort, et on sait avec quelle autorité les disciples de Tolstoï qui ont pris le pouvoir veulent imposer au monde l'amour universel, et les délices des travaux forcés.

§

J'épingle ici pour les stendhaliens ce petit écho du **Journal des Débats** intitulé : *Trois énigmes pour les stendhaliens.*

M. Paul Arbelet, dont on connaît les savants travaux sur Stendhal, pose une question, dans le *Bulletin du Bibliophile*, aux érudits de France et de l'étranger.

Il rappelle d'abord qu'un beyliste italien, Alessandro d'Ancona, ayant remarqué que la première édition de *Racine et Shakespeare* annonce, parmi les ouvrages du même auteur, celui-ci : « *Del Romanticismo nelle Arti*, un vol. in-8 ; Firenze, 1819, 6 fr. », demanda si quelqu'un connaissait cet ouvrage, et ne reçut jamais de réponse. Un autre beyliste d'Italie, M. Pietro Paolo Trompeo, vient d'observer, dans un article de la *Cultura*, que la bibliographie stendhalienne présente d'autres énigmes : on voit apparaître et disparaître, sur la liste des ouvrages de Beyle déjà publiés, une *Vie de Canova* et une *Vie du Tasse*, qui auraient été éditées à Livourne en 1822, et vendues 5 francs.

M. Arbelet, comme M. Trompeo, estime, d'après certains passages des manuscrits de Grenoble et de la correspondance de Stendhal, que le livre sur le romantisme dans les arts a pu être écrit, ou tout au

moins ébauché, et que, si l'auteur ne le publia pas, ce fut, soit par caprice, soit à cause de l'indifférence de l'éditeur italien à qui il l'aurait présenté. Mais, pour les biographies de Tasse et de Canova, les raisons de croire sont moins sérieuses, et personne au monde, depuis cent ans, n'a vu ces ouvrages. Auraient-ils été publiés sans signature, ou avec un pseudonyme ? Nous trouvons-nous en présence d'une simple mystification de Stendhal ? — M. Arbelet souhaite que son scepticisme ait tort et qu'un contradicteur lui annonce triomphalement la découverte de ces deux livres mystérieux.

R. DE BURY.

L'ART A L'ÉTRANGER

Les publications d'art en Italie. — On a célébré en Italie avec la plus grande pompe le centenaire de *Dante*. Nos voisins ont le secret de ces commémorations qui se répercutent d'un bout à l'autre de la péninsule. Ce ne sont pas toujours de simples discours qui font revivre l'âme et l'œuvre d'un grand esprit ; ce sont souvent aussi des contributions, des études nouvelles qui remettent en lumière des épisodes oubliés de son existence. Pour Dante il y a eu une étonnante moisson de publications de toutes sortes ; et ce n'est pas mon rôle de faire ce qui a déjà été fait et bien fait, dans cette revue même. Je voudrais simplement insister sur deux œuvres qui sont intéressantes aux deux points de vue dantesque et artistique ; et c'est à ce dernier que je m'attacherai surtout.

Depuis plusieurs années il existait, publiée par M. Corrado Ricci, une *Divine Comédie* « illustrata nei luoghi nelle cose », qui commentait d'une façon assez curieuse le texte du grand poète. Mais cette première édition n'est rien à côté du magnifique volume que l'éditeur Hœpli, de Milan, vient de nous donner. En même temps qu'il priait M. Ricci de remettre au point son étude sur les dernières années de la vie de Dante, « l'último rifugio di Dante », il lui demandait aussi de refaire de la « Divine Comédie illustrée » un magnifique répertoire iconographique. Le résultat obtenu est vraiment des plus heureux. Qu'on songe aux illustrations très quelconques (pour ne pas être trop sévère) de Gustave Doré, et on appréciera davantage encore l'effort de M. Ricci. Tous ceux qui ont tenté d'illustrer la *Divine Comédie* (même Botticelli) ont échoué ; la grandeur et la puissance du poème les écra-

sent. Il faut se résigner à se contenter du commentaire graphique qu'a imaginé M. Corrado Ricci. Les documents auxquels se réfère l'auteur sont tous,— ou presque tous,— empruntés au XIII^e^ et au XIV^e^ siècle ; on nous explique la *Divine Comédie* par des images de l'époque dantesque; cet art ingénu, — qui est encore assez mal connu, — est celui qui pouvait le mieux nous donner l'idée de ce que les contemporains se représentaient dans les vers majestueux du poète.

Or, c'est là un commentaire iconographique parfaitement logique. Le travail était d'ailleurs très délicat. M. Ricci cherche parmi les portraits des personnages dantesques ceux qui étaient les plus proches de l'époque du poète : il les a trouvés dans les sculptures des tombeaux, dans les fresques, dans les mosaïques, les miniatures, et quelquefois même les sceaux. Lorsqu'il s'agit des personnages de l'antiquité, c'est encore à l'art du Trecento qu'il s'adresse : il désire les représenter tels que les concevait l'imagination des contemporains de Dante, et non un art plus ou moins classique, — qui était très loin de leur esprit. Lorsque M. Ricci a eu recours à des représentations postérieures au XII^e^ siècle, c'est qu'elles conservent tout de même quelque chose de l'esprit dantesque.

Ce qui est très précieux aussi, c'est la reproduction des paysages de la *Divine Comédie* ; la description poétique prend ainsi une valeur nouvelle; aucun détail du récit n'a été négligé, et le commentateur s'est intéressé même aux instruments de musique tels qu'ils existaient à cette époque. C'est donc une œuvre d'un grand prix que nous a donnée M. Ricci. On y trouvera une véritable « Somme » iconographique dantesque.

De son côté M. Adolfo Venturi vient de publier les dessins que Botticelli composa pour illustrer la *Divine Comédie. Il Botticelli interprete di Dante* (Le Monnier, éd., Florence). Après l'influence de Savonarole, Botticelli subit celle de Dante ; et c'est dans ses quatre-vingt-douze dessins conservés à Berlin et à la Vaticane qu'elle se manifeste le mieux; seuls, trois de ces dessins sont en couleurs et traités un peu à la mode des anciens miniaturistes, avec des tons très vifs ; les autres sont exécutés à la pointe d'argent, et repris à la plume. M. Venturi les a reproduits en les accompagnant d'un commentaire qui est nécessaire pour s'orienter dans des scènes souvent compliquées, — et qui est

quelquefois trop élogieux. Ces illustrations de Botticelli ne sont peut-être pas en effet celles qui convenaient à « l'altissimo poeta ». Botticelli est incapable de rendre l'impression de terreur ou d'épouvante ; et c'est une impression qui revient souvent dans la *Divine Comédie*. Botticelli devient un bien meilleur interprète, presque interprète parfait, dans les scènes du Paradis. Il est malheureux qu'il se soit arrêté au douzième chant ; car il avait, pour exprimer ces admirables épisodes, un dessin tout de pureté et de sérénité. Quoi qu'il en soit, c'est encore le commentaire le plus émouvant que nous ayons de l'œuvre dantesque ; M. Venturi a été bien inspiré en nous permettant de nous en faire désormais une idée assez claire (1).

§

Ce ne sont pas les publications, ni les initiatives d'ordre artistique, qui manquent à l'Italie. Après la guerre, on a vu naître ou se transformer un assez grand nombre de revues d'art. *La Rassegna d'arte*, qui s'était dédoublée vers 1904 en *Rassegna* spécialement consacrée à l'art ancien et en *Vita d'arte* réservée à l'art contemporain, a repris son format et son titre ancien : *Rassegna d'Arte antica e moderna* ; elle est intéressante en ce moment surtout par son bulletin bibliographique ; elle est la seule revue d'art italienne qui en publie un aussi développé, l'*Arte* de M. Adolfo Venturi ayant, on ne sait pourquoi, renoncé presque entièrement à cette chronique des livres que M Roberto Longhi a faite pendant plusieurs années avec tant de compétence, d'esprit et de vigueur. Il est vrai que M. Roberto Longhi a trouvé depuis lors des occupations absorbantes et autrement rémunératrices.

La revue de M. Ugo Ojetti, *Dedalo*, en est à sa deuxième année d'existence, et elle remplit avec intelligence le programme qu'a tracé son Directeur ; *Dedalo* s'intéresse beaucoup aux collections privées peu connues, à l'art décoratif; on peut même dire que, grâce à son action, on remet en honneur en Italie les études sur l'art du XVII^e^ et du XVIII^e^ siècle. M. Ojetti, suivant son idée jusqu'au bout, n'a-t-il pas, d'ailleurs, organisé à Florence, d'avril

(1) Parmi les autres publications,— d'ordre artistique, — relatives à Dante, nous ne pouvons pas ne pas signaler celle de MM. Luigi Dami et Barbadoro : *La Firenze di Dante* (Istituto di edizioni artistiche, — Firenze) qui en 200 pages nous disent l'essentiel de ce qu'il faut savoir sur la ville de Florence telle que la connut le grand poète.

à octobre, une belle exposition des peintres de cette époque? Le catalogue que nous avons sous les yeux est d'une extraordinaire richesse; tous les musées d'Europe et beaucoup de collections privées ont voulu contribuer au succès de cette manifestation. Elle semble devoir être aussi importante que celle qui eut, en 1912, tant de succès, et qui fut consacrée à l'histoire du portrait italien, de la fin du XVI[e] au XVIII[e] siècle ; on eut, à ce moment, la révélation de toute une période artistique mal connue, qu'avait éclipsée la grandeur du Trecento, du Quattrocento et du Cinquecento. Il est probable que la grande exposition florentine de cette année nous réservera d'aussi grandes surprises. Et nous le devons à cet infatigable organisateur et à ce charmant homme de goût qu'est le Directeur de la revue *Dedalo*.

Un autre homme plein d'initiative est M. A. Colasanti, Directeur général des Beaux-Arts. On n'a pas oublié l'exposition si curieuse qu'il organisa, en 1920, à Stockholm : exposition d'arte paesana italiana; le gouvernement italien ayant fait la sourde oreille, il s'adressa tout simplement à une Banque, qui l'aida dans une œuvre qui ne pouvait être que largement couronnée de succès.

Le voici qui a entrepris de donner une forme plus vivante à l'organe officiel de la Direction des Beaux-Arts : *Bollettino d'Arte del ministero della Publica Istruzione*. Ce Bulletin est devenu, grâce à lui, une des revues d'art les plus intéressantes; auparavant il se consacrait spécialement à nous détailler ce qui se passait dans les musées et les collections privées d'Italie ; son programme est désormais beaucoup plus général, et les faits et gestes de l'Administration des Beaux-Arts sont rassemblés dans une chronique rapide, à la fin de chaque numéro. C'est la grande maison d'Art Bestetti et Tuminelli qui s'est chargée de cette nouvelle publication. Elle s'occupe déjà du *Dedalo* ; et non contente de cela, elle a créé récemment une revue spéciale : *Architettura et arti decorative* ; en sorte qu'elle a formé une espèce de trust des revues d'art (1).

Il ne faut pas oublier qu'à côté il y a les magazines de vulgarisation artistique. L'*Emporium*, édité par l'*Istituto delle arti grafiche* de Bergame, a une vieille réputation qui est méritée;

(1) Elle est maintenant dirigée par M. Corrado Ricci, l'ancien directeur général des Beaux-Arts.

il fait connaître le mouvement artistique de l'Italie contemporaine, et publie parfois des articles sérieux sur des sujets d'art ancien. Le *Primato artistico*, qui s'est fondé récemment, a des ambitions plus grandes encore ; il s'occupe, non seulement d'art plastique, mais de littérature et de musique ; et le voici qui tend à prendre une place honorable parmi les bonnes revues. C'est dire qu'il est remarquable de voir tant de revues d'art vivre, — en ces temps difficiles, — dans un pays où il n'y en avait guère que deux ou trois bonnes avant la guerre. Il est évident qu'il y a, au delà des Alpes, un public cultivé qui se passionne pour ces questions. Le grand nombre d'expositions qui se tiennent un peu partout en est une preuve.

§

Et aussi le succès des collections d'art destinées à vulgariser des notions peu connues. La maison Alinari, de Florence, constituée en consortium artistique, sous le nom d'*Istituto di edizioni artistiche*, poursuit avec zèle la publication d'une série de petits fascicules où les reproductions sont très nombreuses ; les derniers volumes parus de cette « piccola collezione d'arte », dont il fut déjà parlé ici même, ne manquent pas d'intérêt ; ils sont consacrés à Francesco Francia (Malaguzzi-Valeri), Masaccio (Giglioli), Carpaccio (Molmenti), Guardi (Damerini) et Moretto da Brescia (Nicodemi). Le texte, qui accompagne ces reproductions, est en général très au courant des derniers travaux ; les 15 pages de M. Nicodemi sur Moretto da Brescia dénotent, par exemple, une connaissance approfondie de ce peintre et de son époque. L'ensemble de cette collection constituera donc, lorsqu'elle sera complète, un « compendium » de grande utilité.

En ce moment où la vogue est, en Italie, à l'étude de l'art du XVII^e^ et du XVIII^e^ siècle, il est bon de signaler aussi la continuation de la collection dont MM. Armand Ferri et Mario Recchi eurent l'idée. Les artistes qui ont été étudiés jusqu'à présent, Cavallino, Caravaggio, Strozzi, sont justement ceux qui se révèlent aux visiteurs de la belle exposition du Sei et Settecento dont nous avons déjà parlé. Les peintres italiens de cette époque commencent à sortir de l'oubli injuste dans lequel ils sont tombés ; et on s'aperçoit enfin qu'ils eurent dans l'évolution de l'art européen un rôle qui est loin d'être négligeable, et qui fut parfois même de premier plan.

JEAN ALAZARD.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Comment Prosper Mérimée écrivit le « H.B.».— Le lundi 28 juin 1920, la revue *La Connaissance* mettait en vente, en une plaquette de 40 pp. in-18 tirée à 648 exemplaires, le *H. B.* de Prosper Mérimée. Le même jour on inaugurait le monument de Stendhal au Luxembourg. Cinq jours auparavant, le mercredi 23 juin 1920, M. Louis-de-Gonzague Frick proclamait, dans le *Don Quichotte*, que ces pages d'un pamphlet oublié faisaient « autant d'honneur à celui qui les écrivit qu'à celui à qui elles s'adressaient ». Le *H. B.* et l'inauguration réveillèrent en nous de vieux souvenirs stendhaliens. Cette inauguration, en effet, eût dû avoir lieu depuis longtemps et Adolphe Paupe nous en avait écrit en septembre 1912, de son domicile parisien de la rue des Abbesses, nous disant qu'à l'occasion de cette cérémonie il publierait son ouvrage alors en préparation: *Autour de Stendhal*, où il demandait d'insérer notre petit travail sur *Stendhal et les Lyonnais*, dont Remy de Gourmont a, d'ailleurs, entretenu les lecteurs du *Mercure*. Mais ces temps sont loin, hélas ! et les stendhaliens de 1922 ne sont plus du tout ceux de 1912. Car alors il en était, et de fervents, qui songeaient à ériger à la mémoire du Milanais d'adoption, à Milan, un monument en marbre ou en bronze et, aussi, ce qui n'eût pas moins valu, de recueillir en une publication spéciale les documents les plus aptes à illustrer le séjour de Stendhal en Italie, ses relations littéraires, ses amitiés, ses amours au *bel paese*. Le comité ainsi constitué se composait, si nous avons bonne souvenance, comme Présidents d'honneur de MM. Arrigo Boito et Paul Bourget ; comme Président effectif de feu Francesco Novati et comme Vice-Président du comte Giuseppe Visconti di Modrone, avec, pour Secrétaire, le comte Allessandro Casati et le professeur Giuseppe Gallavresi. Quant au Comité lui-même, nous nous souvenons qu'y figuraient, confondus dans le même « *gentile impulso* », MM. A. d'Ancona, B. Croce, F. Martini, G. D'Annunzio, A. Lumbroso, comte Primoli, Gian Pietro Lucini, Maurice Barrès, Henry Cochin, H. Cordier, E. Champion, Paul Arbelet, l'honorable Gallenga, Diego Angeli, Tommaso Gallarati-Scotti, Ettore Janni, Mario Borsa, Achille Bertarelli, l'avocat Vittorio Baslini, Gustavo Botta, l'architecte Ugo Monneret de Villard, l'avocat Ubertalli, le *signor*

Schanbl, etc. Alors, on confondait, dans les meilleurs milieux de l'Intelligence italienne, « *l'affetto verso la Francia* » avec « *l'affetto verso il Beyle* », selon que s'exprimait, dans son numéro du 23 juillet 1913, l'organe aujourd'hui défunt, — comme tant de belles choses de ces jours irrévocablement en-allés ! — de la *Società Bibliografica Italiana*, dont Novati fut l'âme, *Il Libro e la Stampa*. Aujourd'hui, nous craignons fort que l'un et l'autre ne soient, sinon reniés, du moins fort négligés et par beaucoup. Et le temps n'est plus où l'amour pour Stendhal était tel, en Italie, qu'un Comité se constituait à Rome pour placer, — c'était en l'été de 1908, — une plaque commémorative avec médaillon sur cette maison de la via Gregoriana aux flancs du Pincio, qu'était censé avoir « habitée longtemps » l'égotiste et où, en fait, il n'avait jamais demeuré ! Mais revenons-en à Paupe et au *H. B.* L'auteur de *l'Histoire des Œuvres de Stendhal*, s'il eût assez vécu, aurait, sans doute, souri, lui qui, — il nous l'écrivit en octobre 1912, — avait « abonné Stendhal au *Courrier de la Presse* depuis 1904 » et recevait, ainsi, l'essentiel de ce qui était « publié sur son compte dans le monde civilisé », s'il lui eût été donné de lire quelques-uns des articles de presse parus à l'occasion de la réimpression du petit livret de Mérimée en 1920.

« Pour *H. B.* — écrivait *Le Mandarin* dans *La Connaissance* de novembre 1920, p. 964 — la presse qui a accueilli cette réédition a été copieuse, mais non dépourvue d'erreur et même de sottises. La bonne foi des premiers tient à la rareté des volumes; la sottise a toujours la même cause: parler de ce qu'on ignore... » Et l'auteur concluait son article par une citation de Barbey d'Aurevilly (1), qui pensait que le *H. B.*, cette « monstrueuse brochure », eût deshonoré Stendhal, « si nous n'avions pas sa correspondance à lui pour le dessouiller de l'admiration de Mérimée », puis par les réflexions suivantes :

Voilà qui est excessif; Mérimée s'est borné à *H. B.*, parce que Colomb, muni d'un contrat en règle, devait faire la biographie de son ami en tête de l'édition complète des œuvres de Stendhal ; malgré le renom de Mérimée, Colomb ne renonça point au privilège, et *H. B* vint su-

(1) Il s'agit d'un article du *Constitutionnel* réimprimé p. 31 et suiv. de *Littérature Epistolaire*, Paris, Lemerre, 1892. Mais l'on pourra voir aussi l'article du même : *Prosper Mérimée*, dans le *Figaro* du 17 août 1865, qui a été inséré dans le vol. de 1865 de : *Les œuvres et les hommes, Romanciers*, pp. 323-335.

brepticement au monde. Tout l'essentiel est dit sur ce sujet ; il suffisait de s'informer et de préciser. C'est fait maintenant.

Nous avons pensé, cependant, qu'après que le public avait été fixé sur l'essentiel de la bibliographie de *H. B.*, il restait encore à en élucider la genèse et c'est ce modeste essai, non encore tenté, que nous offrons aux lecteurs du *Mercure*.

On savait avec certitude que Prosper Mérimée n'avait point attendu l'année 1850 pour tenter de donner à connaître à la France la vie intime d'Henry Beyle, dont il avait fait la connaissance en 1821. Les pages 177-196 des *Soirées du Stendhal-Club, Première Série* (Paris, Mercure de France, 1904), de C. Stryienski : *Correspondance avec Mérimée*, sont, certes, dans le souvenir de tous les stendhaliens, qui n'ignorent pas davantage qu'au lendemain de la mort de Beyle, Mérimée avait écrit à son exécuteur testamentaire, Romain Colomb, pour que celui-ci le documentât. Sa lettre, du 30 avril 1842, a été publiée par M. Michel Salomon au numéro du 19 juillet 1902 de la *Revue Hebdomadaire*, p. 258, et elle démontre que Mérimée ignorait tout de Beyle : et le lieu de sa naissance, et les places qu'il avait occupées et jusqu'aux titres et dates de ses ouvrages ! L'article projeté, qui eût vu le jour dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 avril 1842, n'a pas paru, — et la compensation qu'en représente, dans le numéro du 15 janvier 1843 de cet organe, celui d'Auguste Bussière, ne nous permet guère de le regretter. C'est que Colomb, de son propre aveu, avait, — poliment, car cet honnête homme de Grenoble qui, dans ses papiers intimes, abîme le sénateur de l'Empire, se montrait, dans les missives qu'il lui adressait, comme en fait foi celle publiée dans les *Soirées du Stendhal-Club*, d'une prudente déférence, — éconduit ce concurrent, qui eût défloré la nouveauté de son propre travail biographique, inséré en 1845 par l'éditeur Hetzel à la deuxième édition de *La Chartreuse de Parme* : œuvre d'un panégyriste pieux, dont on sait qu'il faut se servir avec prudence, qui nous présente un Beyle embourgeoisé, réduit aux proportions d'un très distingué artisan de plume. A défaut d'autres raisons, on eût aimé à croire que ce fut le besoin de réagir contre cette conception terre à terre d'un artiste, cette mesquine appréciation d'un esprit avec lequel il avait échangé de si savoureuses expansions qui avait inspiré à Mérimée l'idée de sa plaquette de septembre 1850. Malheureusement, le témoi-

gnage précis et accablant de deux écrivains contemporains de la date où parut le *H. B.* vient déplacer ce point de vue, en somme vraisemblable, et nous dévoiler les conditions jusqu'ici mal-connues de la genèse de cette célèbre brochure.

Pour peu, en effet, qu'on y réfléchisse, le *H. B.* semble une énigme, un défi, que les circonstances secrètes de sa publication rendaient encore plus piquants. L'ami de Thiers et de Guizot, l'académicien qui a voté pour Montalembert, qui affecte le rôle de fougueux défenseur du parti de l'Ordre, qui dîne à l'occasion avec des évêques,— quitte à se gausser d'eux dans ses correspondances ou en petit comité, — qui décerne le prix Montyon et couronne les rosières, — cependant qu'aux séances de la Commission des Monuments Historiques, il composera la plupart des dessins de cet album propre à « décorer le boudoir d'une mérétrice » (Frick, dans feu *Don Quichotte* du 21 septembre 1920), — est-ce bien cet homme que les pages clandestines du *H. B.* nous montrent — tel, d'ailleurs, que le peu que l'on connaît de sa correspondance avec Stendhal le fait apparaître : — un païen effréné, encore que déguisé et cumulant les bénéfices que lui assure sa situation de personnage officiel d'un Etat soi-disant religieux avec des licences morales que justifie son absolue incrédulité ? La question, aujourd'hui oiseuse, se posait aux rares initiés qu'un hasard encore inexpliqué avait mis en possession du *H. B.*, et nul autre qu'Eugène Pelletan n'a cru devoir la formuler en public, dans un feuilleton de *La Presse* du 29 décembre 1850 d'abord, aux pp. 268-279 du tome premier de ses *Heures de Travail* (1), parues en 1864 chez Pagnerre en un volume in-8°, ensuite. De l'avis de ce sincère démocrate, le *H. B.* « contient les plus incroyables débauches d'esprit que le scepticisme entre deux vins ait jamais aventurées dans les ruelles, à travers les pétards des bouteilles de champagne » et c'est bien là le fruit « de cet athéisme en jaquette qui, après avoir touché ses appointements et confortablement dîné, court chez les danseuses injurier, par manière de passe-temps, la Providence ». Dans ces milieux, dit Pelletan, si l'on affiche, entre commensaux élégants, l'opinion « que Beyle est un homme de beaucoup d'esprit », l'on n'en pense pas moins que, si ce même Beyle « ressuscitait à l'état de représentant », il devrait, sous peine d'être disqualifié, voter

(1) Article intitulé : *H. B. par* ***

« avec les autres païens, la restauration des jésuites ». Nous sourions en face de cette indignation vertueuse d'un ancêtre, pour qui la théorie des « deux morales » semblait si monstrueuse et avons hâte de quitter Pelletan et ses dithyrambes « pompier » pour en venir à Armand de Barenton, qui, lui, a formulé des accusations beaucoup plus précises. Son article est resté enfoui au nº 99, du mercredi 9 avril 1851, du journal *L'Ordre*, dont le rédacteur en chef était le représentant du peuple Chambolle et qui comptait alors trois années d'existence.

Le titre choisi par Barenton pour son réquisitoire : *Le coin des païens* pourrait faire supposer que les termes en furent violents. Rien, cependant, n'est moins exact, l'auteur n'articulant que des faits en langage courtois et rendant, pleinement et longuement, hommage au talent d'écrivain de Prosper Mérimée, dont il vante surtout la manière aristocratique, gœthéenne si l'on peut dire, — et, d'ailleurs, le terme est de lui. Mais aussi avec quelle finesse il s'attache à en montrer les faiblesses, et, pour ce qui est du *H. B.*, à insister sur la fausseté fondamentale d'une méthode consistant à confondre substance et accidents, à « prendre au sérieux » ce qui n'était, chez Beyle, que « susceptibilité artificielle », à accepter comme théorie philosophique ce qui apparaissait prétention extérieure, « peut-être de bon goût » et, enfin, à « généraliser outre mesure » en confondant « sous un même dédain, qui n'est plus joué, les passions et les croyances humaines ». Cette attitude était d'autant plus criticable que nul n'ignorait, à cette époque, que Prosper Mérimée, esprit fort, n'en avait pas moins de ridicules faiblesses pour certaines enfantines « sorcelleries ». Sa définition de la religion : « Une ordonnance de grande voirie pour les enterrements », n'était, en sa prétention d'original paradoxe, qu'une niaiserie et lorsqu'il citait, au début du *H. B.*, le disciple de Cousin, Sautelet, comme le type du parfait païen, il ne témoignait que de son ignorance de l'Histoire, puisque Sautelet, avant de se suicider, avait fait à Carrel des confidences dont celui-ci devait, en ces termes, évoquer le souvenir : *Que se sera-t-il passé dans cette âme, qui croyait à sa propre immortalité, et, qui, tous les jours, avec nous, se consolait à croire...*, *etc.* Il n'est que trop manifeste que la valeur critique du *H. B.* reste médiocre. Paupe cite, p. 301 de l'ouvrage plus haut mentionné, une lettre de Mérimée à J. Pelletier accompagnant, à la date du

24 avril 1851, l'envoi d'un des exemplaires de son opuscule :

Bien que je sois charmé de vous donner cette rareté, — avoue-t-il,— je voudrais qu'il m'en coutât un bras et ne pas l'avoir en ma possession. Je vous expliquerai cette énigme. En attendant, ne la montrez pas trop et tenez-la pour précieuse. Vous êtes un des 17 heureux possesseurs...

L'édition n'avait été que de 25 exemplaires, mais cette bizarrerie s'explique parfaitement grâce à l'explication qu'en fournit le très documenté Armand de Barenton, que Mérimée eût voulu voir, avec Pelletan, aux « galères ». C'est que l'œuvre n'avait été écrite que « pour une petite société où l'on raffine *précieusement* l'athéisme » et dont les membres, « fort distingués du reste, se confessent *païens* et blasphèment en petit comité ». Mais ces Messieurs « ont soin de parler tout bas, sous le manteau, après avoir tiré les verrous, car ils ont peur des *honnêtes gens* », et « toutes les précautions » avaient été prises par eux « sous prétexte d'assurer le secret : par hasard, ou par trahison, la brochure peut passer sous des yeux profanes, nul n'y saura lire (1) ; pas un renseignement géographique, pas une date, pas un nom ; à chaque ligne, une lacune ; la réserve est poussée à l'extrême. Il est tel paragraphe où figurent, — d'une façon fort inconvenante, du reste, — Jésus-Christ, Socrate, saint Jean et Napoléon, sans que l'auteur ait cru devoir les désigner, même par une initiale... » Barenton insistait ensuite sur les conséquences qu'eût pu avoir pour l'auteur la divulgation de cette « bravade de mauvais goût » et montrait qu'il eût eu « tout à craindre » de la publicité faite autour d'elle :

Le public, qui a toujours vu en politique M. Mérimée catholique fervent, — fervent au point de porter ses saintes passions dans les élections académiques,— serait fort étonné en le reconnaissant païen : il comprendrait que ce n'est pas seulement en dépit de ses convictions littéraires que l'auteur d'*H. B.* a renié Alfred de Musset pour le panégyriste des singulières vertus de sainte Elisabeth de Hongrie, *etc., etc.*

Peut-être finira-t-on par découvrir quelle était exactement la « petite société » d'athées pour laquelle fut composé le *H. B.* et où Sainte-Beuve figurait. Le reste importe peu et l'on sait, au

(1) La réimpression donnée par *La Connaissance* aurait été « colligée sur le texte original », selon une déclaration, p. 39. Elle n'en est cependant pas la reproduction pure et simple et ne permet pas de s'en faire l'idée parfaitement et bibliographiquement exacte.

demeurant, que ce que Mérimée écrivit sur Stendhal en 1855, — 19 pages de *Notes et Souvenirs* en tête du tome I[er] de la *Correspondance* éditée par Michel Lévy, les *Notes et Souvenirs* des *Extraits Littéraires* posthumes de 1874 n'étant qu'un amalgame du *H.B.* et de ce texte de 1855 (1), — n'est pas d'une valeur originale considérable. Il n'en avait pas moins mandé, le lundi 1[er] juin 1852, à Jenny Dacquin (2).

Je passe tout mon temps à lire la *Correspondance* de Beyle. Cela me rajeunit de vingt ans au moins. C'est comme si je faisais l'autopsie d'un homme que j'ai intimement connu et dont les idées des choses et des hommes ont singulièrement déteint sur les miennes. Cela me rend triste et gai vingt fois tour à tour dans une heure... »

Mais quand, en 1865 d'abord, puis en 1868, l'occasion s'offrit à lui de publier la correspondance inédite de Beyle avec sa sœur Pauline, il recula devant le travail, prétextant qu'il n'« était pas sûr » d'en pouvoir lire les autographes (3), et ce ne fut qu'en 1892 d'abord, puis en 1921 que ces lettres furent réunies en volumes ! Pour finir, rapportons cette anecdote de Rachel, telle que l'a donnée Jules Lecomte, au n° 306 du *Figaro*, le jeudi 21 janvier 1858, à propos d'un des 36 exemplaires de la réimpression Poulet-Malassis du *H.B.* en 1856 :

On parla un soir devant elle d'un petit volume de toute rareté, attribué à un Académicien célèbre et ayant pour sujet une sorte de biographie de Beyle (Stendhal). Ce qu'on dit de cet opuscule piqua très vivement sa curiosité et elle exprima le désir de le lire. Mais où trouver cette désespérante rareté, tirée seulement, dit-on, à 30 ou 40 exemplaires ? Le Duc de San Teodoro, un Napolitain de sa suite respectueuse et attentive, remua ciel et terre... et plus que cela : tous les capharnaüms du quai Voltaire. Il conquit cette toison d'or et l'apporta. C'était un petit volume de forme presque carrée, broché en papier vert

(1) Les modifications apportées au texte de 1874 se bornent à rétablir en toutes lettres le patronymique de Bergonié, jusqu'alors cité sous sa lettre initiale, et à dire, en *note*, que..... Beyle avait été consul de France à Civittà Vecchia ! Mais on n'a pas même daigné y éclaircir le mystère,— cependant si transparent ! — du « M de M. » cité p. 193 et qui figurait sous cette abréviation dans les *Notes et Souvenirs* de 1855 !

(2) *Lettres à une Inconnue*, I, 323.

(3) Voir à la fin des *Lettres à Pauline* (Paris, *La Connaissance*, 1921), ses trois curieuses lettres à Emile Bigillion, greffier à Grenoble, et à son frère Casimir, Conseiller à la Cour de Grenoble, p. 206-208.

maroquiné, sur le frontispice duquel on voyait des lettres disposées ainsi :

H B
★
P M

Le Duc l'avait payé 150 francs. Elle renvoya tout le monde pour le lire. Le lendemain, au théâtre, elle nous dit : *Ce n'est que cela ? Voltaire en a écrit bien d'autres ! Je vous offre le livre contre un sac de marrons glacés...*

Comme quoi c'était encore et toujours, car l'Histoire est effroyablement monotone, la faute de Voltaire, ainsi qu'aux bons temps de la pieuse Restauration :

S'il tombe dans le ruisseau,
C'est la faute de Rousseau,
Et si le voilà par terre,
C'est la faute de Voltaire...

CAMILLE PITOLLET.

CHRONIQUE DE LA SUISSE ROMANDE

Léon Savary : *Au seuil de la Sacristie,* nouvelles, Lausanne, Editions Spes. — Albert Muret : *Propos gastronomiques et conseils culinaires,* Lausanne, Payot et Cie.

Dans la littérature de la Suisse romande, la religion, principalement sous son aspect moral, tient d'ordinaire une place considérable. Même quand elle paraît absente, on discerne aisément, grâce à une qualité particulière de mysticisme (chez M. Ramuz, par exemple, et chez M. Buenzod), ou par l'importance donnée aux débats de la conscience (ainsi chez Edouard Rod), l'emprise de l'éducation protestante. Quant au catholicisme, sa part dans la vie littéraire du pays pourrait être limitée sans dommage, du moins pour ces dernières années, à l'œuvre de M. Gonzague de Reynold. Encore cet auteur affirme-t-il sa foi par l'esprit et par la doctrine plus que par les sujets de ses livres.

Si les romanciers d'origine huguenote, — la plupart avec beaucoup de déférence et M. Louis Dumur avec quelque rancune, — ont dessiné parfois des silhouettes de pasteurs, aucun d'eux jusqu'ici n'avait étudié les mœurs du clergé catholique. Pour d'autres motifs, sans doute, les «ultramontains» s'étaient pareillement abstenus.

De cette double carence, le recueil de nouvelles que M. Léon Savary intitule **Au seuil de la sacristie** tire une première originalité. Il en doit une autre au fait que l'écrivain, né dans la confession réformée, puis attiré par les splendeurs de la liturgie romaine, en est venu plus tard à considérer sous l'angle voltairien les gens et les choses d'Eglise. En France, l'attitude ne serait point nouvelle. Elle l'est en Suisse romande, où l'ironie répand toujours un parfum de scandale. Les gens n'aiment l'impertinence qu'à l'adresse du voisin. Quand ils se croient visés, elle les afflige.

C'est pourquoi le volume de M. Savary ne rencontre pas le même accueil à Genève qu'à Fribourg. Là, on le trouve savoureux; ici, on le juge perfide. Ces opinions contraires se peuvent fort bien défendre, selon l'endroit où l'on se place. Les uns, cependant, auraient tort de se trop réjouir; les autres furent peut-être un peu trop prompts à s'alarmer. Car on ne voit pas quel bénéfice pourraient valoir aux successeurs de Calvin les irrévérences d'un conteur à l'égard des prêtres et des moines; quant à l'Eglise, elle est assez forte pour que ses clercs et ses fidèles les plus soumis puissent écouter sans terreur les propos de M. Savary: aux siècles de foi, Boccace et la Fontaine en tinrent de plus gaillards !

M. Homais commettrait d'ailleurs une singulière méprise s'il croyait trouver dans ce livre de quoi confondre M. l'abbé Bournisien ou briller *inter pocula* au *Café du Commerce*. M. Savary, c'est bien entendu, ne recherche ni l'approbation des pasteurs ni celle des curés. Il n'écrit pas non plus pour les pharmaciens. Il se divertit à peindre une ville, — qu'il nomme Sauvives, mais qui s'appelle Fribourg (1) ; — il montre certains aspects de sa vie politique et s'attache surtout au rôle qu'y jouent le clergé et la théologie.

A vrai dire, il n'aime pas l'Eglise, bien qu'il affirme le contraire, ou du moins il ne l'aime pas comme elle veut qu'on l'aime. Encore un coup, il est voltairien. Il l'est jusque dans la souplesse désinvolte de ses phrases, dans l'élégante sobriété de sa langue. Non seulement il ne témoigne point envers la foi perdue de cette tendresse dont le seul nom de Saint-Sulpice pénétrait la voix de Renan, mais il montre parfois, dans un éclair, une violente acrimonie.

(1) Et, au fait, pourquoi ce déguisement ?

Les mérites littéraires de son œuvre n'en sont pas moins incontestables. M. Savary observe. Il imagine aussi et il compose. C'est un talent fort rare, surtout en Suisse romande, où je voudrais bien que l'on me fît voir un autre homme capable de raconter une histoire en quelques pages et en aussi bon style, j'entends une histoire qui ait un commencement, un milieu et une fin.

Sauvives devrait le reconnaître et savoir gré à l'auteur de n'avoir pas écrit un livre à clef : c'est si facile quand on parle d'une petite ville. On ne saurait en vouloir à ses habitants de ressentir certains traits irrespectueux décochés à leursdéputés, à leurs magistrats, aux dignes ecclésiastiques qui veillent sur leurs âmes. Mais ne peut-on pas leur demander quelque indulgence pour un ouvrage qui fait entrer enfin dans la littérature leur vieille et charmante cité ? N'est-elle pas digne qu'un écrivain s'en occupe autrement qu'en passant ? Tarascon s'est fâché jadis contre Daudet. Sans Tartarin, pourtant, quelle serait dans le monde la place de Tarascon ?

§

Quand le premier volume d'un auteur nouveau atteste la parfaite connaissance d'un très noble sujet, en exprime tout le contenu et l'ordonne, pour notre plus grand plaisir, d'impeccable façon, de quel mot le faut-il désigner ? Il y en a bien un, dont je n'ai pas, au surplus, l'habitude d'encombrer ces chroniques, mais j'hésite à l'écrire : on l'a tellement galvaudé depuis que les journaux, tyrans de la république des lettres, ont réduit la critique à n'être plus qu'une humble servante de la publicité, *ancilla publicitatis*, diraient les dominicains de M. Savary !

Consultons le dictionnaire : « *Chef-d'œuvre*, n. m. Autrefois, ouvrage que tout ouvrier aspirant à la maîtrise devait soumettre à un jury. Travail parfait. » Mais oui, c'est bien ça ! Les **Propos gastronomiques** de M. Albert Muret sont un chef-d'œuvre !

Voici un peintre de talent qui se met à écrire. Pas sur la peinture, sur la cuisine. On s'aperçoit vite qu'il connaît le sujet, qu'il le domine, qu'il a des idées claires et des sens affinés, que pour lui, « le plaisir de manger doit, comme tout vrai plaisir, aller faire son petit voyage jusqu'au cerveau et qu'ainsi, s'étant haussé de niveau, il cesse d'être grossièrement sensuel, morne et bête ».

Belle affaire ! penseront certains, chacun sait ça ! D'abord, ce n'est pas très sûr. Et puis, M. Albert Muret en donne une démonstration aussi nette que plaisante. L'ayant lue, ceux qui savent sauront mieux. Et les intellectuels les plus détachés des « choses de gueule » conviendront que l'ordre admirable de cette harangue, l'adresse et la mesure que déploie l'orateur à y répandre, toujours en bonne place, des ornements variés et jamais inutiles sont des qualités peu communes ; ils en aimeront le jeu aisé et souple.

Il y a d'abord une introduction, pleine de généreuse philosophie. Après des considérations générales sur l'art culinaire,— où un juste hommage est rendu à la France, — l'auteur étudie la gastronomie dans son pays natal, montre ce qu'elle est, ce qu'elle pourrait être. Puis il aborde successivement les « matières premières » de la cuisine : les diverses viandes, la volaille, le gibier, le poisson, le vin. Sur tous ces thèmes, il abonde en vues ingénieuses, en anecdotes aimables et en hymnes d'un lyrisme profond. En guise de conclusion, il enseigne aux ignorants l'art de composer un menu. Enfin, un recueil de recettes achève le volume et complète celles qui se disséminent dans le texte pour en illustrer familièrement, au fur et à mesure des besoins, les savoureuses leçons. Tout cela s'accompagne et s'entremêle d'une riche orchestration : paysages, récits de chasse et de vendange, tableaux de genre où le peintre reprend ses droits.

Si cette brève analyse est impuissante à montrer la belle ordonnance de l'œuvre, quelques citations en feront voir par le détail l'excellence littéraire :

L'esprit des nations, comme celui des individus, se révèle par la cuisine, surgit du fond des casseroles. Le verbe manger n'a pas du tout le même sens dans les autres langues et les bouches qui savourent un suprême de volaille ne sont assurément pas des gueules à avaler la choucroute.

Et cette définition :

La viande de bœuf est comme un discours dont le fond ferme, précis et substantiel, se passe des ornements de la rhétorique et vaut, avant tout, par lui-même.

Et ce kakemono :

En suivant le chemin des vignes, je suis monté à Publoz, par un clair matin de printemps, et je me suis trouvé là-haut en plein Japon,

bien plus japonais, assurément, que toutes les îles nippones. Les toits émergeaient des cerisiers fleuris ; des clôtures grises inscrivaient leurs rectangles sur la terre rose des jardinets ; devant le hameau, la ligne droite du canal, dont l'eau terne reflétait quelques bouquets de saules, était coupée d'un pont rustique, où passait un paysan portant un fardeau ; et comme je longeais le petit marais du Vernay, un couple de canards, s'éleva, le col tendu, dans le ciel bleuté, où la Tour d'Aï, encore couverte de neige, dessinait un Fusi-Yama.

L'envol et la mort du faisan :

...Et de nouveau, la fusée s'élève, déchirant l'air avec un bruit métallique ; l'arc étincelant monte dans le ciel immobile, — s'interrompt d'une détonation,— quelques plumes volettent et le second arc de l'ogive flamboyante descend vers le sol, où l'oiseau gît maintenant, comme une énorme fleur inconnue...

Et ceci, enfin, sur le « travail posthume » de la bécasse :

Alors naîtra ce goût profond, dont le long bec, perçant le tapis de feuilles mortes, est allé chercher le principe au sein même de la terre, parmi l'humus fertile ; goût immense, et concentré pourtant, chargé d'évocation, où l'on sent passer la mélancolique richesse des fins d'automne, avec le chant du vent dans les futaies ou la pluie fécondante qui ruisselle des arbres ; fumet puissant, — et coloré, aussi — s'élevant comme les frondaisons rouges et jaunes qui pavoisent les sommets des hêtres, parmi les hautes cimes sombres des sapins.

Il me plaît d'entendre, dans mon pays, où généralement on mange comme on parle,— c'est-à-dire lourdement,— des accents de cette qualité. Il me plaît que la Suisse romande, après Marcel Rouff et son *Dodin-Bouffant*, donne à l'art culinaire et aux lettres françaises le breviaire d'Albert Muret. De tels signes affermissent, mieux que bien des poèmes et bien des gros bouquins, ma foi dans notre avenir littéraire.

RENÉ DE WECK.

LETTRES ROUMAINES

La littérature de guerre. — Maria, Regina României : *Gânduri si icoane din vremea razboiului*, 2e éd., librairie Pavel Suru, Bucarest.— Ovid Densusianu : *Zile de pocaire-zile de inaltare*, dans « Vieata noua », an. XI, nos 2,7,9 ; an. XII, no 3 ; *Ce nu poate sa invinga* ; *Heroica*, 2 vol. aux éditions de la « Vieata noua », Bucarest.

Comme il fallait s'y attendre, la grande guerre continue à se

faire rappeler à notre triste souvenir. Nous aurions mauvaise grâce à nous en plaindre, puisque cela nous vaut des livres de belle tenue littéraire et de grosse valeur documentaire, dont, à vrai dire, nous n'étions pas particulièrement riches. Ne croyez, pourtant, aucunement que le vacarme, à peine apaisé, des armes eût rendu muettes, tout au moins temporairement, chez nous les Muses ; à l'exception de quelques défaillantes, Bellone les avait, bien au contraire, attachées avec profit à son char, dès le début de sa course à travers le monde. Car, avant que les soldats roumains ne fussent entrés en lice, nos écrivains ont, de pied ferme, engagé la bataille ; c'est que devant le crime,— comme l'on disait en un langage, devenu aujourd'hui hors de saison,— les âmes ne pouvaient pas garder la neutralité ; le gouvernement, d'ailleurs, ne s'y était, lui-même, provisoirement résigné que pour la forme. Ainsi, notre **littérature de guerre** commença par être une littérature plutôt de combat, que simplement « spectaculaire », mise au service de l'action nationale ; aussi embrassa-t-elle surtout les genres capables de mieux nous entraîner à la marche sacrée : le discours, les écrits critiques et polémiques, voire le pamphlet et la satire.

En effet, au cours de fréquentes réunions publiques, au Parlement et à l'Académie, comme à la tribune des revues et des grands quotidiens, où les maîtres de la politique et des lettres, renouant avec une bonne et vieille tradition, longtemps abandonnée, reprenaient fort à propos contact avec les masses populaires avides de lecture et de conseil, on s'appliqua à déchiffrer le sens du conflit mondial, à dévoiler les buts et les méthodes de guerre des peuples aux prises, à saisir, à la faveur de l'embrasement, les traits essentiels de leurs physionomies intellectuelles et morales, à mettre, tant bien que mal, à nu leurs âmes cachées et profondes. Mais les débats entamés sous le coup d'aussi fâcheuses nouvelles n'ont pas manqué, en retour, de tirer au clair nos propres affaires ; car nous fûmes amenés à préciser notre position dans le monde, à faire valoir nos droits ainsi qu'à nous pénétrer de nos devoirs, à chercher à travers les expressions changeantes de la vie nationale la réalité profonde et immuable, à découvrir sous la surface mouvante de l'esprit roumain le secret enchaînement et comme la logique même de notre évolution mentale, de sorte qu'il y a lieu, en dernière analyse, de dire que c'est à un véritable examen de conscience que nos

écrivains ont, au nom de tout un peuple, procédé durant les deux années de fictive neutralité. Ce fut l'heure des révisions nécessaires, des mises au point, des rappels à l'ordre. Les Delavrancea, les Dr. C. Istrati, les Dr. J. Cantacuzène, les Filipesco, les Take Jonesco, les Toma Stelian, les général Crainiceano, les P. Gradisteano indiquent les assises de notre politique extérieure. Le poète Goga, à lui seul, fait le chœur de la tragédie transylvaine ; Arbore nous apporte les espérances de la Bessarabie, tandis que les timoniers de l'Etat, les Jean et Vintila Bratiano, les Jean Duca pèsent sagement nos chances et nos risques. Directeur de conscience, Ovide Densusiano ausculte le génie de la race, met en pleine lumière les beautés de l'âme française, ramasse en quelques traits saisissants la psychologie de l'allemand, trace de main de maître le développement de l'influence tudesque en Roumanie, monte décidé la garde autour de l'Idée latine, d'humanité et de civilisation. Damianovici s'en prend aux conceptions allemandes du bien, du juste et du beau ; N. Serban rompt des lances contre les thuriféraires de la kultur. Avec autant d'esprit que de raison, Eugène Lovinesco instruit le procès des Judas des Lettres qui ont renié leur foi ou vendu leur plume, car, de nouveau, l'écrivain a charge d'âmes. La société, éprise de folles kermesses au fort de l'orage, trouve son Caton en N. Jorga, toujours prêt à donner les étrivières. Des grains de sagesse et de confiance sèment tous les jours les bons laboureurs de la presse, les C. Banu, les Tausan, les Ranetti, les Bacalbasa, les C. Mille, les Al. Rubin, les Fagure, les Minulesco. Cazaban recueille avec malice les bouffonneries de l'heure ; N. Stanesco campe des portraits amusants de stratèges en chambre, de broyeurs de noir, de profiteurs du malheur. De Georges Ranetti, des diatribes spirituelles et virulentes. Par grand fracas de mots, Mircea Dem. Radulesco exhorte avec adresse à la victoire. Petit à petit, le paysage littéraire se transforme. Voici les poètes, montés sur leurs grands chevaux ; ils embouchent la trompette. Ne les nommons pas ; ils sont légion, nos Marlboroughs. De ces braves « va-t-en guerre », il y en a qui y sont pour de bon allés, qui y sont même glorieusement demeurés, hélas ! car, à force de l'appeler, le tourbillon finit par venir emporter la Roumanie ; mais il nous en rendit des monceaux de feuilles de routes, de livres d'impressions et de souvenirs. C'est le cas de dire, un peu à la manière de Mac-Mahon : que de mémoires ! que de pape-

rasse ! Il va de soi, pourtant, que dans cet épais amas, il y a à laisser et à prendre : relevons-en, en un tour de main, les notes de Bagulesco, de D. Burileano, de Rodica, de V. Savel, de T. Vifor, du général Stoenesco, de M. C. Vladesco, de Serdariu, jusqu'aux ébauches d'histoire dues au colonel (aujourd'hui général) Gavanesco, au docteur A. Stefanesco-Galatz. Maintenant, pour que cela nous change, signalons les pièces à succès : *le Déserteur*, de M. Sorbul ; *Le Petit Coucou*, de Jean Peretz ; l'austère drame de Stavri Predesco, *Sérénité*; les tableaux historiques : *la Résurrection d'Etienne le Grand*, que M. Yorga fit représenter à point à Jassy, autrement dit à l'heure où les armées roumaines reconstituées prenaient l'offensive pour bouter dehors les envahisseurs du territoire national. Signalons, aussi, du lumineux poète Cornélius Moldovano, en collaboration avec M. Dem. Radulesco, l'élève, à certains égards, du grand Verhaeren, l'alerte à-propos en vers, soigneusement troussés, à la gloire de Marasesti, notre Verdun : *On n'y passe pas.* Signalons, enfin, les poèmes sentis, et non pas simplement composés, de Cotrus, Crainic, Camille Petresco, ainsi que les charges, vaguement courtelinesques, du blagueur commandant Braesco. Cela suffit pour vous montrer que notre littérature de guerre a fait, une fois de plus, peau neuve ; encore n'a-t-elle pas touché à son terme. Au surplus, nous n'avons pas soufflé mot de la partie idéologique, à tendances pacifistes et humanitaires, de cette littérature de guerre, relevant au même titre de la philosophie et de la poésie, à laquelle Bratesco-Voïnesti, le subtil scrutateur des gens de robe, s'était, — sauf erreur, — le premier livré, à laquelle, en bonne foi, s'adonne maintenant le touchant mage E. Relgis, pareil, quant à cela, aux autres chevaliers de la chimère, les F. Aderca, les B. Luca, les B. Lazareano, — mais c'eût été la mer à boire. Les futurs historiens de l'époque contemporaine ne reculeront, sans doute, pas à le faire ; peut-être y prendront-ils même plaisir. Pour notre part, nous trouvons plus sage, parce que plus... commode, de ne considérer, en tout état de cause, de ce déluge de livres, relatifs à la guerre, que les *rari nantes*...

S. M. la reine Marie de Roumanie a fixé, au gré des événements, avec un abandon bien féminin et avec toute la grâce qui lui est propre, sur le petit album, dont elle daigne nous faire aujourd'hui présent, mais dont nous avons déjà connu, au fur

et à mesure de la composition, grâce aux journaux, les bonnes feuilles, ses **Pensées et images du temps de la guerre**. Il y en a des fugitives et des durables, des sombres et des éblouissantes, toutes, également intéressantes et touchantes... 1916, août : l'enthousiasme et l'inquiétude du départ ; novembre : les douleurs de la retraite, les épreuves de l'invasion ; 1917 : le refuge en Moldavie ; août : l'offensive de la revanche ; les nouvelles défections russes ; 1918 avril : la paix forcée ; novembre : le retour victorieux... Oh ! que tout cela nous paraît déjà loin ! On dirait de l'histoire ancienne. Une charmante fée se met à nous la raconter, et l'histoire devient actuelle, vivante, poignante. Cette fée, c'est le bon génie du pays. Selon nos vieilles traditions, les suprêmes maîtres du pays ne représentent-ils pas la conscience nationale ? La reine accomplit donc sa mission : voilà la fée animatrice... Mais ce n'est, tout de même, qu'une femme. Si elle se montre partout, pour prodiguer bons mots et encourageants sourires, elle s'en va, aussi, en cachette, pleurer, prier. La femme, de qui l'on attend consolation, en a elle-même besoin. C'est une maman endolorie ; la mort lui a ravi, par surprise, son cher petit. Mais n'y a-t-il qu'elle dont l'enfant fut emporté par la mort ? Avec humilité, la reine se tourne vers les combien nombreuses mamans en deuil. Elle partage leurs larmes et comprend leurs souffrances... Tous les regrets de bonheur qui hantent, et aussi tous les éclairs d'espoir qui traversent le peuple en armes, en exode, resté à contre-cœur sous la botte ennemie, la pénètrent... Le Dieu de la guerre a mis, vraiment, son âme au centre de tout ; il l'a très heureusement mise, de la façon dont le bon Dieu y avait placé l'âme de Victor Hugo : comme un écho sonore...Ce qui nous frappe, par conséquent, et force, tout de suite, notre admiration, à la lecture de ce livre royal et pathétique, c'est la belle âme qui s'y révèle, c'est la merveilleuse faculté, que cette âme possède, d'élargissement au dehors, comme l'eût appelée le tendre philosophe-poète de la solidarité, J.-M. Guyau, laquelle implique le don de soi et l'amour passionné des êtres et des choses humains. Voilà pourquoi l'illustre rejeton de race anglo-saxonne a su percer le fonds et le tréfonds de la mentalité roumaine, ainsi qu'en témoigne, par exemple, l'esquisse de cet imprévu drame paysan : en pleine campagne, couverte de neige, par une nuit orageuse, un brave soldat engagea un rude combat

avec soi-même, avec la matière tenace, avec les éléments déchaînés, avec les morts, avec Dieu : il voulait arracher à une tombe abandonnée la croix de bois, pour aller la porter aux frères d'armes, qui l'attendaient, au bord de la route, fatigués, gelés, incapables de bouger ; et lorsqu'il eut triomphé de la résistance que lui opposaient avec autant d'acharnement sa conscience et la nature, les compagnons, fidèles à la foi et aux superstitions ancestrales, de l'accueillir résolument par ces mots de reproche et de révolte : — Tu es fou... Brûler la croix... la Sainte croix... Offenser Notre-Seigneur et les morts qui ne sauront plus reposer en paix. Faire damner nos âmes... Mieux vaut crever, scélérat... Quoi ! La nuit, le froid, ça va passer, à la longue...

C'est la même faculté merveilleuse qui a permis à notre auguste écrivain de trouver la cause première de l'effroyable tragédie russe, de découvrir, si l'on peut dire, le ver implacable, dont la famille impériale, partant la puissance autocratique et nobiliaire étaient silencieusement rongées, et qui devait les conduire à la complète et fatale ruine. Car la reine Marie a bien connu la cour de Tzarskoïé-Sélo, du temps de la splendeur ; aussi la description qu'elle nous en donne doit être tenue pour le modèle du genre. Jeune princesse, la reine a vu le tsar Nicolas II à Moscou, le jour du couronnement, ceignant la tiare, symbole de grandeur et de pouvoir, d'obligations et de lourdes responsabilités également ; le pauvre Nicky, lui qui demandait pour tout potage qu'on le laissât mener la vie paisible d'un honnête homme. Il était bon, et doux, et faible. Il devint le prisonnier d'un destin funeste, le jouet d'une femme fatale, Alexandra, la tsarine. Cloîtrée dans son palais, celle-ci faisait la pluie et le beau temps dans l'immense Empire. Le beau temps, c'est une façon de parler ; elle rendait, pour dire vrai, tout gris. C'est qu'elle considérait les choses, les êtres, le monde, la vie, tout, comme un ennemi personnel. Elle ne savait pas aimer. Voilà le gros mot lâché: savoir aimer, tout est là. De l'amour, la reine Marie fait la condition du savoir, de l'art, de toute œuvre, de toute action humaine, elle en fait le principe du succès, du bonheur et de la vie.

M. Ovid Densusiano érige, de même, l'amour en norme essentielle de conduite, en élément générateur de toute œuvre et de toute vie, mais, tel Verhaeren, il entend par amour, outre l'ardeur à se donner, le désir de se sentir meilleur, la volonté de se dépas-

ser sans cesse, l'effort ardent et continu pour vivre toujours plus clair et plus haut : ce qui le détermine à épouser le sort jusqu'en ses rages, à adhérer du point de vue éthique à la guerre ; car, au sortir de cette maladie, qu'il eût fallu violenter, toute notre vie devrait être renouvelée et agrandie. Directeur de conscience, M. Densusiano ne nous le dit pas à la seule fin de nous confesser lyriquement, à l'instar du regretté Joachim Gasquet, ses intimes angoisses et illusions ; encore ne se soucie-t-il point de fonder sur cette idée un parfait système social et politique, comme l'avait fait Joseph de Maistre, par exemple ; M. Densusiano passe simplement au crible de son esprit extrêmement vif et instruit les différentes manifestations de l'activité nationale ; il en dénonce les maux et y prescrit les remèdes, afin que les troublants jours que nous traversons puissent vraiment s'achever comme des **Jours de pénitence-Jours d'élévation**. Au progrès intérieur va, d'ailleurs, s'ajouter l'issue du conflit mondial, laquelle sera, en effet, une autre victoire de l'esprit d'harmonieuse perfection, de la foi en la vie haute et claire. Dès le début de la guerre, M. Densusiano possédait la certitude du triomphe des alliés, il possédait ce que M. Fortunat Strowski a appelé avec bonheur « la probité de l'espérance », c'est-à-dire les raisons « raisonnables » de cette confiance en l'avenir, et il nous les a fait connaître ; recueillies dans l'élégante plaquette qu'il nous offre, nous devons aujourd'hui les relire. **Ce qui ne peut pas vaincre** c'est la force primitive, brutale, c'est le bas instinct déchaîné, car il y a une force de beaucoup plus agissante et continue, parce que faite de la somme des forces psychiques éparses à travers les âges dans le monde, des sentiments généreux et des hautes pensées ; celle-ci a de tout temps été en antagonisme avec celle-là ; au demeurant, la lutte qui se livre de nos jours n'est qu'un épisode de la lutte éternelle, de cette lutte entre la lumière et les ténèbres, entre le bien et le mal. C'est aux anciens, donc, que M. Densusiano emprunte les fondements de sa philosophie manichéiste de la guerre ; il pourrait aussi les tirer de notre folklore, qu'il a étudié, le premier, avec toute la claire et sûre science de rigueur ; mais là n'est pas la question. Ce qu'il importe de dire, c'est que M. Densusiano est un illustre romaniste ; aussi remplace-t-il les deux principes, du bien et du mal, par deux conceptions opposées de la vie, partant, par deux types différents de civilisa-

tion ; et ses préférences vont, sans ambages, à l'idéal latin ou, ainsi qu'on l'appelle parfois, méditerranéen. Comme M. Densusiano est doublé d'un poète de grande et saine originalité, il trouve moyen de parer ses idées de l'éclat de la parole imagée et rythmique, en consacrant ses poèmes de guerre à la célébration de la renaissance latine, à laquelle nous assistons. Car, dans le domaine politique, tout autant que dans celui de l'intelligence, les ordres changent. Un nouveau monde est en gestation, surgit, s'organise, s'épanouit, tandis que l'ancien s'écroule. C'est l'épopée, **L'Héroïque**, dont nos petits-fils, pareils au poète visionnaire et enchanté d'aujourd'hui, feront un conte aussi terrible que merveilleux : il était une fois...

Pour en finir avec la littérature de guerre, nous allons nous occuper, dans la prochaine chronique, des ouvrages, dernièrement parus, qui s'y rapportent, de M. Sadoveano, C. T. Stoïka, N. Iorga, des généraux D. Iliesco et G. Mardaresco, comme des écrivains morts pendant et depuis la Tourmente.

POMPILIU PALTANEA.

LETTRES RUSSES

Dmitri Merejkowsky : *Théâtre tragique*, Bossard. — Dmitri Merejkowsky : *Alexandre Ier*, Calmann-Lévy. — Dmitri Merejkowsky : *Le Mufle Roi*, Bossard. — Alexandre Kouprine : *Le Duel*, Bossard. — Valentin Parnak : *L'Acrobate grimpe*. — Evangoulov : *Le Cabaret blanc*. — Marc-Marie Ludovic Talov : *Existence double*.

A côté des grandes fresques historiques, *Pierre le Grand*, *Quatorze Décembre*, **Alexandre Ier**, qui vient de paraître dans la traduction de Halpérine-Kaminsky, Dmitri Merejkowsky a retracé les figures de ceux dont le destin paralysa l'action et qui n'eurent qu'une existence éphémère, mais non exempte de péripéties.

Paul Ier, qui eût peut-être été un personnage de roman assez pâle, est ainsi devenu le héros d'un sombre drame, la tragédie même des Romanov qui rebondit depuis le meurtre du Tzarevitch Alexis Ier jusqu'à celui du dernier des Alexis. Il faut savoir gré à Merejkowsky d'avoir mis entre nos mains ce rouge fil d'Ariane pour nous guider à travers le labyrinthe lamentable et fastueux de l'empire russe. Cette tragédie de Paul Ier, écrite en exil à Paris, connut les rigueurs de la censure et fut interdite sous le règne de

Nicolas II. Il est permis de supposer que ce n'était pas seulement à cause du rôle qu'y joue le prince héritier, le futur Alexandre Ier. On sait avec quel soin jaloux le Procureur du Saint-Synode, Pobiédonostsev, poursuivait l'infiltration des idées libérales. Merejkowsky pouvait être considéré, non sans raison, comme un écrivain des plus dangereux. On pardonne beaucoup à un athée, car ses paroles n'ont aucun sens pour la masse des croyants. Or, Merejkowsky possédait la seule arme véritable, celle de la connaissance critique. Comment lui aurait-on reproché de ruiner les fondements de l'autorité et de la morale, puisqu'au contraire toute son œuvre tend à prouver que les dissocier c'est les affermir? Mais le pouvoir autocratique se fût renié lui-même s'il avait laissé passer un pareil aveu, surtout lorsque c'est un héritier du trône qui est censé le proférer :

> Ah! oui !... oui, la puissance qui vient de Dieu... Il n'est point de puissance qui n'émane de Dieu... » — « Lizanka, il y a là, vois-tu, quelque chose d'équivoque... Comment la puissance souveraine n'émanerait-elle pas de Dieu? D'où vient alors qu'elle semble être frappée de malédiction?... que celui qui la détient s'écroule?... Tous se sont écroulés avant moi... et moi, je m'écroulerai à mon tour...

Obscur pressentiment qui devient une divination prophétique dans la confession de Pierre le Grand (*Alexis Ier*).

> Le sang de mon fils, le sang du tzar, je l'ai versé, le premier, sur l'échafaud; ce sang retombera de tête en tête jusqu'au dernier tzar et toute notre race périra dans le sang! Que cela ne soit pas, que cela ne soit pas, Seigneur! Que son sang retombe sur moi, sur moi seul! Châtie-moi, mon Dieu, mais aie pitié, aie pitié de la Russie.

Ce quelque chose d'*équivoque*, le pouvoir émanant de Dieu fut, non seulement la grande torture du coupable et mystique Alexandre Ier, mais celle aussi du non moins mystique et coupable Nicolas II. Culpabilité qui, dans le second cas, se limite à la conception nietzschéenne de la mauvaise conscience. Toute sa vie Nicolas II aura été ballotté entre les aspirations d'une âme naturellement bien née et le caractère sacré de sa mission, ou, s'il est vrai, comme on l'a dit, de son serment au chevet d'Alexandre III mourant. De là Raspoutine et toutes les fautes jusqu'à l'expiation dans la maison d'Ypatieff.

On ne lira pas avec moins d'intérêt ces sortes de chroniques

dialoguées, brèves, rapides, et toutes phosphorescentes encore d'actualité.

Est-elle d'hier ou d'aujourd'hui cette déclaration de Bachiloff, — et parle-t-il encore de Paris ou déjà de Moscou ?

A vrai dire, Sire, Paris m'a semblé une grande chaudière dans laquelle bout quelque chose de détestable. Le peuple est toujours frénétique, les églises sont vides, mais les théâtres et les cabarets sont pleins. Le jour anniversaire de la Révolution, on a organisé une fête pour un demi-million d'hommes. La nuit on a tiré des feux d'artifice. Des transparents lumineux brillaient partout en l'honneur de la liberté. Seulement, on ne criait plus : « Vive la liberté ! » ... on criait : « Vive Bonaparte ! »

Le Mufle-Roi, traduit par M. Denis Roche, est dans l'ordre chronologique l'un des derniers ouvrages critiques de Dmitri Merejkowsky.

Flaubert, qui aimait les formules brèves et les raccourcis, a écrit à peu près ceci : « L'histoire universelle comprend trois époques : le Paganisme, le Christianisme et le Muflisme... »

S'il est vrai que bien des vérités chrétiennes se trouvaient déjà dans le paganisme, peut-être la décomposition du Christianisme a-t-elle engendré le Muflisme spécial dont il est ici question :

Un de mes amis avait une grand'mère, vieille et pieuse. Elle eut un cancer et pria d'abord pour sa guérison. Puis, voyant que la prière n'y faisait rien, elle s'irrita et ordonna d'emporter les icônes.

Cette réflexion suggérée à l'auteur dans le cours d'une étude sur Andreiev n'éclaire-t-elle pas tout le problème de la littérature russe moderne — et peut être toute la question russe actuelle ? On sait que la littérature russe a fini par emporter les icônes. Mais l'œuvre critique de Merejkowsky nous montre comment, durant toute une partie du dix-neuvième siècle, et plus précisément vers la fin, à l'exemple du sorcier, « tantôt, pour une prière exaucée, elle met de la crème sur les lèvres de son Dieu, et, pour une prière non exaucée, le soufflette ».

L'examen de cette période nous entraînerait à bien d'autres considérations. Il suffit d'être quelque peu averti des problèmes que se posait la littérature d'avant-guerre pour s'y retrouver de plain-pied dans le domaine des spéculations chères à la génération sacrifiée. Bien entendu, en France, le point de vue n'est

pas le même. Lorsqu'on distingue, dans la période qui suivit immédiatement le naturalisme, deux et même trois temps, le modernisme russe n'embrasse qu'un temps, et lie étroitement tous les concepts d'Idéalisme et de Symbolisme dans le mot de Décadence, qui n'a pas en russe de sens péjoratif.

Merejkowsky analyse tour à tour Herzen, Tchekov et Gorky ; Andreiev et Maeterlinck ; discute avec Anatole France et Jaurès ; ouvre une parenthèse sur le futurisme — et cependant, au milieu d'objets si divers, pas un instant ne perd le lien intérieur de son discours : la venue du Cham, — c'est-à-dire de l'ilote, de la Bête.

On a reproché parfois à Merejkowsky cette satire de la petite bourgeoisie, sans voir que l'auteur s'attaquait moins à une classe sociale qu'à une certaine famille d'esprits. Il s'agit, en effet, de cette bourgeoisie que haïssaient Flaubert, Baudelaire, Villiers de l'Isle-Adam et Léon Bloy, et qu'après eux Merejkowsky considère dans le plan absolu : celui du positivisme aboutissant à l'idéal de Tribulat Bonhommet, le Tueur de Cygnes :

> La barbarie est le fruit de la culture moderne : abêtissement, ensauvagement. L'abêtissement est pire que la bestialité ; l'ensauvagement pire que la sauvagerie.

Certains livres nous attirent comme des lumières dans la nuit. Il faut prendre celui-ci comme une torche qui éclaire les échelons descendant jusqu'au souterrain où sont les morts.

§

La librairie Bossard donne un remarquable exemple de continuité dans la publication de ses séries, notamment celle des romanciers russes. Après Merejkowsky et Bounine, voici **le Duel** d'Alexandre Kouprine, traduit par M. Henri Mongault.

Le grand succès du *Duel* tenait peut-être à une cause indépendante du talent de l'auteur. Dans ce roman, Kouprine, — et c'est lui-même qui nous révèle son dessein, — a voulu, en décrivant la vie d'une petite garnison russe, attirer l'attention sur les tares intellectuelles et morales des hommes appelés, en cas de guerre ou d'invasion, à représenter la voix de la patrie.

L'auteur, ancien officier, connaissait par conséquent son sujet. La matière était vaste, et il faut convenir qu'il a su en tirer un meilleur parti que le lieutenant Bilse, auteur d'un ouvrage sur le même sujet, qui eut en Allemagne un grand retentissement. Ici nous avons affaire à des personnages vivants et non

pas à de simples figures disposées comme les pions d'un jeu d'échecs. On y retrouve cette vue d'ensemble qui fait la qualité des écrivains russes et empêche leur œuvre de se déformer en perdant le meilleur de sa substance. Pourtant le *Duel* n'offre pas de ces minutieuses analyses auxquelles d'autres nous avaient accoutumés. Tous ces personnages sont au fond des êtres sains : ils aiment la vie, ils y croient et très loyalement ils s'efforcent de lui découvrir un sens :

Jetez-vous hardiment dans la vie, — dit Nazanskii à Romachov, — elle ne vous trompera pas. Elle ressemble à un grand édifice aux milliers de chambres brillamment illuminées... Dans ce palais vous n'avez su voir jusqu'à présent qu'un petit réduit sombre, étroit, plein de poussière et de toiles d'araignées,— et vous craignez de les quitter !

M. A. Kouprine a cru devoir ajouter une post-face au *Duel*. Je souhaite qu'on lui en sache gré comme de tout acte généreux. Acte qui, en l'espèce, requérait un réel courage. L'auteur y rend hommage à l'armée russe régénérée, — celle de 1914, — de sa belle attitude pendant la guerre. Aussi de part et d'autre s'est-on élevé contre cette opinion d'Emigré. Les attaques les plus discourtoises naturellement provenaient de quelques émigrés de Genève (1914) qui ne pardonnent pas aux écrivains russes de préférer le pain amer de l'exil aux douceurs d'un amphytrionat présidé par Lounatcharsky et Gorky.

§

Les jeunes poètes qui donnèrent l'hiver dernier d'intéressantes séances au café du Caméléon se sont peu à peu dispersés. Auparavant ils ont voulu nous laisser un témoignage de leur activité littéraire en recueillant leurs poèmes.

Le premier volume de la série intitulé : **Le Cabaret Blanc**, est l'œuvre d'un jeune poète caucasien qui me semble tout spécialement doué pour l'évocation lyrique de la vie et des paysages. Il sait situer les objets dans leur atmosphère. Ces petits poèmes : *Kinto*, *le marchand de tapis*, sont à la fois vivants et colorés. j'aime moins la pièce du début où la note est un peu forcée. Evangoulov doit se garder d'un certain sentimentalisme de mauvais ton. Le volume est illustré de dessins originaux du peintre géorgien Lado Goudiachvili.

Tout autre est le talent de Valentin Parnak, qui s'achemine vers la plastique d'un art volontaire et, à mon gré, trop descriptif,

Parnak est venu au futurisme à une époque où l'on commençait à s'en déprendre, et pour se donner de l'avance, s'est fait remorquer par un certain dada. Pourtant, ce poète plein de ressources aurait mieux à faire que de produire ce que Tristan Derême appelle spirituellement de la poésie d'autobus. Dirai-je encore à Parnak que les vers où il a tenté la figuration des mouvements de la danse me satisfont moins que le moindre rythme qui les eût évoqués ? Mais j'aime mieux signaler son livre que le critiquer, car n'ayant point tous deux les mêmes goûts, il se peut que le mauvais soit le mien. **L'Acrobate grimpe** est armé d'un portrait de l'auteur par Pablo Picasso.

Par contre voici de Marc-Marie-Ludovic Talov : **Existence Double**, œuvre d'un authentique poète pour lequel je ne puis me défendre d'une vive sympathie. La poésie de Talov, c'est lui-même, ingénument complexe, et d'une humilité qui, si elle ne sied pas en face des hommes, est cependant l'indice que la vie reste pour certaines âmes une source d'intarissable émerveillement.

Quand on lit Talov on peut croire un instant que la Pauvreté répond à une vocation mystique ; croire que la bohême est quelque chose d'essentiel au poète. Cette nostalgie du plus terre à terre : de l'argent pour le pain, la femme, et le vêtement, qu'est-ce, au fond, que la conversion du signe en substance, — le même acte sacerdotal qui restitue aux mots leur sens profond, vital ? Il n'y a donc pas rupture d'équilibre chez ce poète, et ce n'est qu'une existence toute simple et toute unie qui se cache sous ce titre plus apparent que réel : *Existence Double*.

Marc-Marie-Ludovic Talov a l'ironie inconsciente des artistes et des dieux : il crée sa vie, — seule manière de ne pas la subir.

JEAN CHUZEVILLE.

LETTRES HISPANO-AMÉRICAINES

Le Roman Mondonoviste. — Eduardo Barrios : *Un Perdido*, Bindis et Cie, Santiago (Chili). — Alcides Arguedas ; *Raza de Bronce*, Gonzalez y Medina, Là Paz. — Jonquin Garcia Monje : *Là Mala Sombra y otros Sucesos*, « Editions des Auteurs Costariciens » S. José de Costa-Rica. — Carlos Acuna : *A Flor de Tierra*, Imprimerie « Zig-Zag », Santiago (Chili). — Mémento.

Contrairement à ce qu'ont cru certains critiques français qui ont eu l'amabilité d'analyser mon livre sur *Les Ecrivains Con-*

temporains de l'Amérique Espagnole, notre mouvement mondonoviste ne se circonscrit pas seulement à la poésie. Il comprend également la prose. Il a précisément des antécédents dans le roman de mœurs, qui fut autrefois l'objet d'une faveur enthousiaste. Mais les ouvrages de ce genre, dus à des écrivains sans véritable initiation artistique, ne sont en général que le récit de ce qu'il y a d'extérieur dans notre vie, de ce qu'elle renferme d'anecdotique, de pittoresque, voire de comique. Telle est notre littérature dite «criolla». Nos réformateurs modernistes ont donc, sur ce terrain, trouvé tout à faire. Cependant, épris de ce qui est étrange ou lointain, alors à la mode, ceux-là se sont adonnés au conte plus ou moins fantastique ou au roman de nos classes élevées aux mœurs cosmopolites. Nos romanciers actuels, pénétrés de l'esprit mondonoviste, se sont appliqués, au contraire, à interpréter, avec toute l'habileté artistique déjà conquise, notre vie profonde, foncière, caractéristique, désirant construire avec des éléments à eux, de manière à affirmer une personnalité nationale et à créer une littérature réellement autonome. Sans doute, la tâche est difficile, mais elle est séduisante, car la matière est vierge: C'est comme cultiver un terrain qui n'aurait jamais été semé, c'est comme initier à l'amour une jeune fille. Nos auteurs nouveaux l'ont compris, et ils s'efforcent dans la joie de créer le **Roman Mondonoviste**.

Ainsi, Eduardo Barrios, dont nous nous sommes occupé déjà dans ces chroniques, nous a donné avec **Un Perdido** un roman de la vie de son pays dans lequel il stylise ses aspects les plus divers, depuis les mœurs de la province jusqu'aux habitudes des maisons closes, avec un art très personnel qui parvient à donner à tout la singularité et la délicatesse de sa propre âme. Par l'amplitude du sujet, par la subtilité de la psychologie, par le souci de l'écriture, cette œuvre est, je n'en doute pas, un des meilleurs romans publiés sur notre continent. Mais Barrios paraît travailler instinctivement, sans dessein défini. Ainsi nous décrit-il parfois des scènes, comme ce carnaval d'enfants, d'ailleurs plein de charme, qui peuvent être authentiques, mais qui n'ont rien à voir avec nos mœurs véritables. Dans un pareil labeur, comme en toute œuvre artistique, le principal est de savoir choisir.

Alcides Arguedas agit au contraire comme un mondonoviste conscient et fervent. Convaincu qu'en nos pays jeunes et surtout

dans le sien, en Bolivie, les intellectuels doivent apporter leur contribution de lumière dans tous les domaines, il s'est adonné aux genres les plus divers. Il a commencé par publier un travail de critique politico-sociale sur son pays, *Un Pueblo Enfermo*, qui a pu paraître dur à quelques-uns de ses compatriotes, mais qui est en réalité une œuvre justicière et éducative, animée des plus pures intentions. Mais ensuite l'artiste-né qui est en lui nous a donné un roman sur la vie bolivienne : *Vida Criolla*, dans lequel certaine intention sociologique ne nuit pas à l'interprétation du milieu et à la brillante peinture des mœurs. Il a fait là le roman des classes dirigeantes de son pays. Dans **Raza de Bronce**, qu'il vient de publier, il nous offre le roman de la race aborigène qui constitue la majorité de la classe ouvrière. Cette race, qui jadis a collaboré à la civilisation incasique, sujet d'admiration pour le conquistador espagnol, végète aujourd'hui comme dégénérée, presque oublieuse de ses antiques traditions, avilie par l'alcool et la servitude. La terre qui lui appartenait constitue maintenant « la hacienda » de la race dominatrice, et à l'endroit du palais de ses rois s'élève la demeure du patron. Arguedas nous trace un tableau émouvant de la situation de ces indigènes réduits à une sorte d'esclavage et tyrannisés sans pitié, par le métis prépondérant. Cependant, ce qui nous intéresse le plus dans l'ouvrage est assurément le récit de la vie du campagnard bolivien, de l'indien ou du métis, et la peinture de la nature des diverses régions du pays. L'auteur leur donne d'ailleurs une importance signalée. Dans la première partie, il nous fait suivre quatre Indiens de la hacienda, parmi lesquels Agustin qui paraît être le protagoniste, allant du haut plateau aride et désolé à la vallée féconde arrosée par le grand fleuve Calacoto, conduisant des ânes chargés de denrées à échanger contre du grain de semence. Le voyage est pénible, plein de péripéties, mais splendide. Après avoir atteint un village à moitié détruit par le débordement des alluvions du rio, les voyageurs rencontrent une terre d'une fécondité extraordinaire, verdoyante de jardins et de champs de cannes à sucre, peuplée d'oiseaux au plumage luxueux que l'on dirait couverts de pierreries. Les naturels du Haut Plateau, enchantés, ne voient pas les dangers qui les menacent, et l'un d'eux contracte une fièvre mortelle pour avoir mangé trop de canne à sucre, tandis qu'un autre périt en

traversant le fleuve. Les survivants continuent cependant à travers cet éden maligne, et, croyant faire meilleure affaire, prennent la route des hautes montagnes. C'est une région voisine des nuages, dominée par la blancheur démesurée de l'Illimani, que « peut-être ne foulera jamais le pied d'un homme », où « les condors seuls paraissent vivre sans l'angoisse du grand ». Nos voyageurs « sentent la terreur d'être des hommes ». Dans l'effrayante solitude, ils ne rencontrent qu'un pâtre idiot qui dit s'appeler Malleu (vieux condor), parce qu'il a fait la chasse au plus féroce de ces oiseaux et qu'il est convaincu d'être son égal. En lisant cette partie de *Raza de Bronce* j'ai éprouvé la sensation de plénitude que donne le chef-d'œuvre. Le fond, la psychologie, le style, tout en elle est supérieur. Par malheur, la seconde partie fait une impression différente. L'action divisée dans les mille incidents de la vie de la hacienda se traîne ici sans unité, ni vigueur ; les personnages devenus trop nombreux se détachent à peine, quand ils ne se confondent pas : Choquechuanka, espèce de patriarche indigène, n'a pas un relief suffisant, et celui que nous avions cru être le protagoniste ne reparaît qu'en de courts instants ; le style même, comme contraint par tant de faits à relater, paraît quelque peu négligé (et j'ai pris garde aux nombreuses coquilles), terni par des répétitions et des impropriétés de langage. Sans doute, on y rencontre encore bien des passages caractéristiques, admirables, comme le tableau du mariage d'Agustin et surtout celui de l'enterrement du pauvre fiévreux ; la dernière scène, l'assaut des Indiens à la maison du maître, est d'une véritable grandeur, et la phrase finale, cette apparition du soleil sur l'hécatombe, paraît être une trouvaille intuitive de cet auteur qui dit avoir du sang indigène. Mais tout ceci ne retire pas l'impression de travail pas suffisamment soigné que donne cette seconde partie. Ce qui choque le plus, c'est le manque de naturel et de pittoresque dans le langage des personnages rustiques. Arguedas, qui a si bien observé le paysage et les mœurs, ne paraît pas en avoir fait autant en ce qui concerne ce point capital du roman. C'est que (lui-même nous l'a dit) il a écrit cet ouvrage avec de longues interruptions, étant occupé en même temps à d'autres travaux d'ordre différent. Parallèlement, il a réuni les documents d'une *Histoire de la Bolivie*, dont il vient de nous donner une partie : *La Fondation de la République*. Etablie sur un plan scientifique

et écrite avec vigueur, cette œuvre constituera la première histoire véridique de ce pays ; le tome qui a paru montre, en même temps qu'une documentation précise, un raisonnement clair et juste. Il semble incroyable que les compatriotes de l'auteur, comme il nous en fait part, aient accueilli avec la plus grande indifférence un tel effort d'un véritable intérêt national.

Joaquin Garcia Monje, qui occupe depuis un certain temps une place signalée dans notre littérature, s'est montré conteur très perspicace et très artiste dans un petit livre : **La Mala Sombra y ostros sucesos**, qu'il a publié dernièrement. Jusqu'ici cet écrivain s'était distingué surtout comme un lettré actif et bien inspiré, consacré à la lutte pour la culture littéraire dans son pays. Il a eu l'excellente idée de répandre en diverses séries de cahiers périodiques : *Collection Ariel*, *El Convivio*, etc., les meilleurs morceaux des écrivains d'hier et d'aujourd'hui, nationaux ou étrangers. Et la preuve de l'excellence de cette idée, c'est qu'elle a été suivie en d'autres de nos Républiques. Je me suis bien souvent occupé ici de ces publications choisies et vivantes. Il publie, en outre, un hebdomadaire: *Repertorio Americano*, du plus grand intérêt. Pénétré de l'esprit traditionnel de notre peuple, autant que maître de ses moyens d'expression, Garcia Monje trace dans son petit livre une série de croquis de la vie de Costa-Rica en ce qu'elle a de plus caractéristique, avec une intensité de coloris et une pureté de lignes qui les rendent d'une saveur et d'une beauté singulières. Le langage des personnages rustiques, sans aller jusqu'à l'expression anti-artistique de la traduction phonétique, est d'une spontanéité et d'une couleur telles qu'il nous donne l'impression d'écouter ces simples enfants de la nature. Je me permettrai donc de suggérer à Garcia Monje de se dévouer moins et de produire davantage, avec la certitude qu'il servira mieux ainsi notre culture. Carlos Acuna, jeune écrivain chilien que nous avons présenté déjà comme poète, nous a donné, lui aussi, un recueil de contes autochtones : **A Flor de Tierra**, très vivants et très délicats. Ces brefs récits se distinguent parmi ceux du même genre que l'on publie dans son pays, en ce qu'ils nous donnent, plutôt que la description des mœurs, l'impression de la vie rustique et traditionnelle. Leur auteur accomplit ainsi, spontanément, le véritable programme de l'idéal mondonoviste. De nombreux écrivains de nos pays, outre ceux-là, s'adonnent

aujourd'hui avec succès au conte ou à la nouvelle, comme les Argentins Manuel Galvez qui est un de nos meilleurs romanciers, Horacio Quiroga, Edmundo Montagne et Hugo Wast, les Chiliens Inès Echeveria, Pedro Prado et Joaquin Edwards, les Urugayens Vicente Salaverri et Montiel Ballesteros. Nous parlerons de leurs derniers ouvrages dans celle de nos prochaines chroniques où nous traiterons du roman.

Mémento. — Sous le titre *Prisma* vient de commencer la publication d'une revue internationale de poésie et d'esthétique, consacrée à montrer « toute la gamme de la poésie lyrique », comme le « prisme fait voir les couleurs du spectre » solaire. Dirigée par le jeune poète mexicain Rafael Lozano, elle a de nombreux collaborateurs, parmi lesquels certains, comme G. de Torres, T. de Pascoaes, G. Turpin, tiennent la rubrique de leurs littératures respectives. Dans le premier numéro nous avons remarqué un bon travail sur « la poésie lyrique », par F. Maristany, et dans le second un intéressant article sur le « Synchronisme de Marcello, Fabri », par R. Lozano; dans tous deux des bois très expressifs de P. Gallien. La revue *Nueva Era* de Buenos-Ayres s'est transformée en un périodique hebdomadaire du même titre, qui, comme elle, défend les idées socialistes en même temps qu'il fait une grande place à la littérature. Il est à désirer que la rubrique *Bibliographie* soit désormais tenue par un écrivain sérieux, consciencieux. Nous signalons, dans le numéro du 24 janvier, un intéressant article sur le romancier Martiñez Zuviria et dans celui du 21 février un autre non moins intéressant sur le romancier Manuel Galvez. — La nouvelle direction de *Nosotros*, de Buenos-Ayres, a introduit dans cette revue des modifications importantes. A présent, de remarquables écrivains étrangers y collaborent périodiquement ou occasionnellement : Francis de Miomandre y traite des Lettres françaises, G. Prezzolini des Lettres italiennes. En outre on y voit une nouvelle rubrique: « Les Revues », où sont reproduits les articles les plus importants de la presse littéraire du monde entier. Signalons au numéro de décembre un excellent travail de Luis Araquistain : « Las Columnas de Hercules », dans celui de janvier une petite étude de L. Luisi sur le romancier urugayen V. Salaverri. *Mexico Moderno* a consacré un numéro (novembre) au poète national R. Lopez Velarde, qui vient de mourir et qui a été un mondonoviste des plus caractéristiques, numéro auquel ont participé A. Cravioto, Gonzalez Martiñez, Fernando Ledesma, et où sont insérés divers beaux poèmes du même.

FRANCISCO CONTRERAS.

LETTRES YIDISCH

Moïché Nadir : *Œuvres*, 6 volumes, New-York, 1919. — Borouch Glozman : *Baguinen*, Nouvelles, New-York, 1921.— Ignatof : *Œuvres*, 4 volumes, «Schriften », recueil trimestriel, New-York.

Le génie de **Moïché Nadir** est significatif de l'évolution créatrice de la jeune littérature yidisch. L'œuvre de cet écrivain venu du village galicien à New-York est toute en nuances subtiles et en allusions littéraires. En lui, nous avons l'humoriste dans toute sa plénitude, la plus fine fleur de la verve, du sarcasme et du rire juifs.

Jeune encore, ce dieu du rire produit sans répit une œuvre que savourent les lettrés et dont se réjouissent les grandes masses.

Nous constatons que les premiers artisans de la littérature yidisch usèrent des formules rationalistes, et les écrits du dix-neuvième siècle furent ou bien des œuvres didactiques susceptibles de guider les rescapés du fanatisme millénaire, ou des récits romantiques évoquant le passé immédiat de l'atmosphère *hassidiste*, ce mouvement mystique qui prit son essor au dix-huitième siècle, lorsque fut révélée aux thuriféraires exaltés la grandeur du Baal-Chem, le maître du nom. La gravité de l'heure étouffait dans l'œuf toute velléité de rire, et l'éclosion de cette fleur exquise entre toutes fut retardée.

Les lecteurs yidisch sont fils d'austères talmudistes, sophistes impénitents et coupeurs de cheveux en quatre par excellence. Pour eux, lire, c'était étudier, approfondir, sonder, et sous l'écorce superficielle devait se trouver le sens caché, mystérieux, hermétique du récit. Bien des auteurs de la fin du siècle passé comprirent excellemment cet état d'âme de leurs lecteurs, et ils écrivaient des nouvelles allégoriques où l'on pouvait indéfiniment se livrer au petit jeu d'exégèse.

« Le *Pentateuque*, disent beaucoup de docteurs juifs, ne doit jamais être interprété d'après son sens élémentaire. » Comment Dieu aurait-il tout simplement entretenu Israël de si grosses vulgarités ! *Cela* est impossible ! arguent-ils. Toute pensée ne saurait être présentée dans sa nudité.. Non seulement elle offusquerait les sens, mais encore l'on n'y entendrait pas grand'chose. La vêture dont se parent les pensées divines doit être dépouillée par tous ceux qui vont au fond des choses...

Et l'humour si familier au Ghetto, la blague juive tant savoureuse, l'esprit pétillant, la saillie, le prime-saut, la verve caustique et cette particularité propre aux Juifs de se ridiculiser eux-mêmes, toutes ces caractéristiques étaient bannies de la littérature du Ghetto.

Les uns exhortaient à l'humanisme, fouaillant la juiverie croupissant dans le cloaque infect de la tradition stérile. L'on sermonnait et prêchait à qui mieux mieux, pour relever le niveau intellectuel des masses ignares, et en les appelant à secouer le joug de la Synagogue dominatrice.

Les autres décrivaient avec une encre terne toute la grisaille de la vie juive au milieu du Ghetto.

Les uns et les autres stimulaient le peuple, l'encourageant à l'émancipation, au travail utile à la société humaine. Mais de ce volumineux fatras d'œuvres il ne restera bientôt plus qu'un amas de vieilleries propres tout juste à servir de documents aux historiens littéraires. Ce n'est que de la littérature de circonstance, éphémère comme les jours qui la suscitèrent.

... Mais vint Schalom Aleïchem, le maitre du rire juif. Il lança un appel qui retentit dans toutes les juiveries. Le médecin dit que rire c'est signe de bonne santé! Schalom Aleïchem écrivit tout d'abord un délicieux roman *romanesque : Stempiniou.* Bien que le succès en fût éclatant, Schalom Aleïchem, après avoir, dans un livre resté célèbre démoli l'auteur de plus de cent romans, la coqueluche des illettrés, se mit au travail. Mort en 1916 sans avoir atteint la soixantaine, il laisse plus de 30 volumes dignes du meilleur Twain.

§

Moïché Nadir rit plus finement; il sourit plutôt. Lui, joue de façon admirable avec la langue, qu'il possède en maître, avec son sujet, avec lui-même, et chaque page signée de son nom est un morceau de prose brillant, étincelant de verve, subtil, raffiné et exquisement humoristique. Il a des affinités très sensibles avec M. de la Fouchardière. Comme lui, Nadir interprète au jour le jour les faits et gestes de notre humanité agissante. Chez lui, d'un mot naît une symphonie de suggestions comiques, et le lecteur est empoigné par un rire irrésistible. Il sait à merveille conter des anecdotes; toute son œuvre — 6 volumes — n'est qu'une série d'anecdotes transcrites de main sûre et extrêmement habile.

Collaborateur assidu du *Kundes*— Gavroche, — cet hebdomadaire humoristique doit à Nadir sa vogue intarissable. Chaque semaine, cet éblouissant artiste du rire sait de façon étonnante se renouveler. Et ses pointes d'ironies, ses brillantes trouvailles me font souvent songer au Viennois Saphir. Nadir conte de courts récits qui sont de longs drames poignants de vérité et de relief. Mais vous sentez que derrière le rideau est posté l'ineffable rieur qui se pâme... Le monde pour lui est une comédie, il en montre les mille scènes aux lecteurs, et s'esclaffe, tel un candide gamin.

Ses récits, brefs comme l'éclair et prompts comme lui, produisent un profond effet sur le lecteur. Il vous brosse proprement la scène en deux coups de crayon, campe solidement son personnage en un tournemain ; et vogue la galère !

Qu'il contrefasse l'inimitable parler du juif galicien, qu'il narre l'aventure du pauvre échappé au Ghetto devant le guichet d'une Banque où pour la première fois il va déposer ses économies, ou qu'il s'amuse de l'homme pratique, qui, pour réparer sa montre dépense tout son argent en outils d'horlogerie, croyant faire des économies... partout Moïché Nadir apparaît comme le plus pénétrant, le plus subtil et le plus raffiné des rieurs que la littérature yidisch ait jamais produits.

Pour mieux encore se rendre compte de la haute personnalité intellectuelle que représente Moïché Nadir, il suffit de lire son recueil d'articles où sont réunies toutes ses critiques littéraires. Là il est aisé de s'apercevoir, plus que dans ses œuvrettes humoristiques, que Nadir est un écrivain de grand talent, que son érudition et sa connaissance de la langue sont vastes, et que nous avons en lui un remarquable esprit critique à la fois judicieux et courageux.

Le traduire en quelque langue que ce soit serait un sacrilège! Nadir est si éthéré dans ses jeux de mots; ses variations sont si nombreuses et plus complexes les unes que les autres ! Dès qu'il prend la plume à la main, ce subtil rieur lance des fusées aveuglantes ; vous riez, vous êtes ébloui, fasciné, haletant, sous l'empire de cet enchanteur dont tout le génie réside dans son instrument : la langue yidisch.

§

L'**Aurore** est un recueil de nouvelles, le premier, d'un jeune écrivain originaire de Russie et transplanté à New-York, comme

grand nombre de ses pairs. Il va sans dire que la dualité d'atmosphère lutte souvent dans les œuvres de ces écrivains. La Russie pour eux demeure, bien malgré eux, le pays de leur enfance. Et n'est-ce pas que l'on garde toute sa vie les impressions de son enfance ? Américanisés, assimilés et confondus avec le peuple de la nouvelle patrie, il leur reste au fond du cœur le souvenir ineffaçable de là-bas. Le contraste entre ces deux atmosphères est d'importance, et le lecteur ne manque point de se rendre compte, de s'étonner lorsqu'il lit certains conteurs yidisch qui passent pour des juifs américains. L'influence de la littérature russe est encore enracinée chez ces auteurs, et le jeune M. Glozman est parmi ceux-là. Ce sont des contes réalistes où ne manque pas une note personnelle de mélancolie aiguë. Il y flotte je ne sais quoi de poignant qui émane de l'atmosphère créée avec art par le conteur plus doué qu'habile.

L'auteur a beaucoup lu les modernes, et il y a des traces de vénération pour les écrivains précieux dans les nouvelles de ce livre. Ses préférences doivent aller à Edgar Poe, Wilde, Villiers de l'Isle-Adam, etc.

La langue, quoique aride, est riche et montre chez son auteur l'intention de trouver le mot propre dans les branches techniques les moins familières aux lettres juives.

§

M. **David Ignatof** est, comme Glozman, un implanté en Amérique venu de Russie. Ayant passé la trentaine, Ignatof est un travailleur prodigieux dont l'austérité ne manque pas de susciter dans son entourage l'admiration et, par ricochet, les plus malveillantes plaisanteries.

M. Ignatof est en quelque sorte chef d'école ; et il assume la lourde tâche de directeur de revue.

En effet, en 1913, il a, avec plusieurs de ses amis poètes, prosateurs, critiques, traducteurs et dessinateurs, fondé un recueil trimestriel, *Schriften* — Ecrits, — grand in-octavo de 300 pages.

Les plus proches amis d'Ignatof entrèrent dans le Comité et le déficit était supporté par tout le groupe. Il faut dire que la littérature yidisch n'avait pas encore eu un recueil de cette envergure : de beaux dessins, des bois souvent inspirés des xilographes de Paris, sur excellent papier. Quant aux textes, l'on y trouve du meilleur et du pire, étant en ceci pareil à tous les recueils. Pour la

première fois dans les annales yidisch, ce périodique publia la traduction d'Homère. D'autres Grecs vinrent ensuite, des classiques de tous les pays furent révélés aux lecteurs du ghetto. Landau, Manie Leib, Leivick, Halpern, Gourio, Gros, etc., publièrent de longs poèmes et des *lieder* ; toute la nouvelle génération de nouvellistes y reçut bon accueil. Opotoschou, aujourd'hui célèbre, donna aux *Schriften* son *Voleur de Chevaux*. Ignatof prôna la renaissance juive, l'art juif, et il travailla sans relâche en vue du folklore juif, prétendant que le trésor populaire habilement utilisé pourrait seul créer une atmosphère purement juive et plaiderait en faveur de l'art exclusivement juif. Lorsqu'un directeur de revue trompette comme Ignatof le renouveau de l'art populaire, le retour aux traditions du récit ancestral, il se trouve toujours quelques partisans disposés à le suivre.

Le ralliement effectué autour du pauvre guide, austère, grave et méditatif, ne manqua pas, comme nous l'avons dit plus haut, de créer de l'animadversion à l'égard du chef de file.

Ce périodique, vraiment bien présenté et contenant un grand choix d'œuvre, eut du mal à boucler son budget. Le directeur et ses coryphées, sans ressources, rognèrent sur leurs salaires — ils sont ouvriers d'usines — pour combler le déficit après chaque tirage. La vie de ce précieux recueil était devenue chancelante, précaire, mais, grâce au dévouement et à la tenacité d'Ignatof, les *Schriften* paraissent encore, bien qu'irrégulièrement.

Dans une lettre, rendue publique par la mort du romancier Dineson, à qui elle fut adressée, Ignatof disait, en 1914, que le poète Manie Leib avait dû engager sa montre pour verser 10 dollars à la revue, sa contribution...

Il faut noter que, malgré tous les sarcasmes, quolibets et fléchettes dont l'accablent ses détracteurs, Ignatof reste inébranlablement attaché à son œuvre, qui continue. Nous y avons lu notamment un remarquable travail sur M. Henri Bergson par Natanson et l'excellente traduction de l'*Introduction à la métaphysique* par le même. De nombreux poèmes de poètes représentatifs de la génération nouvelle, des bois gravés et dessins y occupent une large place. Ces derniers sont signés : Volcovitz, Tofel, Anisfeld, etc. Des traductions de Whitman, des Rubayiat ; des nouvelles d'Ignatof et Schapira ; un roman complet de Guelbaum, la traduction du *Zohar*, par Setzer, etc., etc...

Les quatre volumes de M. David Ignatof sont jusqu'à présent toute l'œuvre littéraire de cet auteur. Ignatof est obscur comme créateur; il essaie de recréer l'œuvre gigantesque disséminée dans tous les ghettos et connue par bribes en tant de récits populaires ou anecdotes. Les matériaux, certes, sont nombreux, les thèmes très suggestifs, et l'œuvre attend son maître... Nous craignons fort pour les frêles épaules de M. Ignatof, à qui il ne manque point la bonne volonté, bien au contraire !

Transposer, pour en faire une œuvre selon les conceptions de nos jours, les innombrables légendes, contes, historiettes, fables, hagadas, etc., c'est une tentative qui mériterait d'être encouragée. Puisque la source inépuisable de merveilles populaires est emprisonnée par une production orale et écrite sans valeur, les écrivains capables de rénover, de *situer* ces perles des siècles passés auront accompli une très pure, une très noble tâche.

Nous savons bien que le peuple juif n'a point songé, à travers les longs siècles de la Diaspora, aux belles-lettres. Toute l'œuvre accomplie par Israël en exil se borne, jusqu'au dix-neuvième siècle, à des travaux d'exégèse et de doctrine théologique. Les travaux accumulés par les savants et érudits juifs traitent seulement de morale, d'éthique religieuse et de controverse sacrée.

A l'exception de Juda Halévy, Salomon Gabirol et quelques autres poètes, les juifs limitaient leur activité cérébrale et créatrice à commenter la Bible et le Talmud. Mais le peuple, ce grand enfant ! ne peut se passer de légendes. Il lui faut, par tous les temps, embellir la tristesse et la laideur du présent. Romantique et féminin, le peuple languit après le fantasque et l'extraordinaire. A toutes les époques, l'on contait donc des historiettes merveilleuses que les générations se transmettaient oralement.

Prodigieusement riche en sève, beau comme un monde inconnu est ce trésor qui circule à travers les siècles au sein des juiveries. La forme de ces mille historiettes demeure fugace, indécise, un peu vague, puisque jamais encore l'artiste ne s'est levé pour en fixer les contours en traits indélébiles. Les éléments de ces légendes restent toujours indéterminés; avant M. Ignatof, ces trésors n'avaient pas tenté le burin du maître.

Et voilà que l'entreprise plut à ce hardi compagnon, robuste maçon capable de construire l'édifice dont les matériaux gisent çà et là par trop dispersés.

Il le croyait fermement, en était persuadé. Animé de la foi dont on dit qu'elle transporte des montagnes, M. Ignatof nous donna coup sur coup quatre volumes où il a essayé de fixer à jamais les historiettes orales si enchanteresses.

Il a, sous la forme allégorique, évoqué maintes et maintes figures d'autrefois. Recourant aux dicts autant qu'aux récits du Baal-Chem et de rabbi Nachman, Ignatof a voulu subjectivement créer de la vie. Ah ! que n'a-t-il, à l'instar de certains philologues romans ou germains, suivi objectivement les textes pour n'être qu'un modeste et fidèle sauveur ! Il eût de la sorte fait œuvre véridique, plus conforme sous le rapport de la transfusion de vie !

En vain cherchons-nous les beautés intrinsèques de ces récits ; il est difficile d'imaginer erreur plus grave dans la conception ! M. Ignatof, prenant pour son compte personnel tout le trésor folkloriste, lui a brodé des vêtements dus à son invention de prêtre artisan, et c'est pourquoi l'œuvre de pure beauté étouffe dans l'étroit corselet où l'auteur l'a enrobée...

Il manque à Ignatof la souplesse et le doigté, qualités nécessaires à qui tente un tel travail.

Lorsque nous lisons les légendes dans le texte de cet auteur, nous avons spontanément l'impression que l'âme si palpitante de la légende populaire se meurt sous le lourd harnais dont l'a inutilement surchargée M. Ignatof.

L'œuvre belle, nécessaire et salutaire de M. Ignatof, c'est la publication de ses *Schriften*. Comme nous l'avons remarqué déjà, le fait d'avoir suscité un courant littéraire en faveur des choses du passé, de même que la réalisation d'un recueil si important confèrent à son initiateur beaucoup de mérite.

Pour ce qui est des légendes folkloristes, il y faut le génie d'un Andersen ou d'une Lagerlöf pour mener à bien la tâche.

L. BLUMENFELD.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

José-P. Otero : *L'Argentine devant l'histoire*, Tome I : *De l'Emancipation de (sic) l'Espagne à la République Unitaire*, Plon-Nourrit et Cie.— Dr George-Samné : *La Syrie*, Bossard. — Henry Mylès : *La fin de Stamboul*, R. Chiberre. — Yan M. Goblet (Louis Tréguiz) : *L'Irlande dans la crise universelle*, Alcan. — Adolphe Laurain : *Sa Majesté l'Empereur et Roi*, Edit. artist. du Flambeau, 12, rue Renault, Saint-Mandé.

Don José Pacífico Otero, s'il est, comme tout Argentin qui

se respecte, Docteur, n'est pas, cependant, Docteur Argentin, ni en Droit, mais de l'Université de Paris et ès-Lettres, par un volume in-8° publié en 1917 par la maison d'éditions Bossart sur *La Révolution Argentine* (*1810 1816*), dont nous voulons bien croire — selon que le proclamait une note anonyme au numéro de novembre 1919 de l'organe trimestriel *France Amérique-Latine*, p. 440 — qu'il émane d'un « érudit » , voire, s'il le faut, d'un « écrivain notable », et, en tout cas, d'un « ardent ami de la France ». Car, si nous avons bonne souvenance, c'est Don José Pacífico Otero, qui, le 1er juillet 1918, dans une lettre ouverte à l'ex-Président Irigoyen, n'hésitait pas à proclamer la nécessité d'une intervention de son pays aux côtés des Alliés. La *Revue* de feu Jean Finot nous fit alors connaître cet écrit, dont M. Otero a eu raison de tirer gloire en 1919, en une toute petite *note* mise à la page 137 d'un article un peu apologétique, par lui publié au n° 88 de *France-Amérique*, correspondant à avril 1919. On sait qu'en dépit des criminelles machinations du comte de Luxburg et du vote de la Chambre, qui voulait la rupture avec l'Allemagne, le Dr (appelons-le ainsi, puisque M. Otero a revendiqué pour lui ce titre, qu'il n'avait pas le droit de porter) Irigoyen maintint la République du Plata dans les voies d'une neutralité qui, heureusement, n'était qu'une attitude politique, une bonne part — ici encore, il ne faudrait pas exagérer — de la nation étant avec nous de cœur.

Si la « francophilie » de M. José Pacífico Otero lui fait donc le plus grand honneur, une petite brochure de 186 pages in-16, qu'il a publiée en 1920 à Buenos-Aires à la librairie *La Facultad*, sous le titre *Nuestro Nacionalismo: Ensayo de sus valores históricos y sociales*, nous le montre franchement nationaliste et, si nous en avions ici l'espace, nous nous serions complu d'analyser ses idées en les comparant à celles d'un autre Argentin qui écrit en français, M. Alejandro de Olazabal, dans son tract de 1921 : *Vers l'émancipation économique*, que l'auteur dit, dans sa lettre au Président de l'Argentine, n'être qu'une addition d'un ouvrage intitulé : *Nature*, non encore paru. Mais il s'agit simplement de signaler ici aux lecteurs du *Mercure* l'apparition du 1er tome d'un ouvrage dont son auteur annonce trois autres volumes à paraître.

Le professeur en retraite Alfred Croiset, maître en hellénisme

mais, sans doute, non en américanisme, a écrit pour ce premier tome une préface où nous lisons que « les érudits et les historiens de profession ne trouveront pas dans ces intéressants récits le luxe de références auquel ils sont habitués ». Ce délicat atticisme doit s'entendre, en vérité, comme l'indication que M. Otero s'est abstenu de fournir, dans ce livre, aucunes références, absolument. Sans doute, M. Otero est-il, outre que docteur de l'Université de Paris, correspondant de la *Academia de la Historia* madrilène. Mais est-ce suffisant pour taire si radicalement ses sources ? Tous les Français qui le liront n'ont pas sur les rayons de leur bibliothèque les 4 volumes in-8° de l'*Historia de la República Argentina* (jusqu'en 1852) de Vicente F. López — ni même le bon *Manual de la Historia Argentina* du même, imprimé à Paris par Alcan-Lévy et publié à Buenos-Aires, en 1907, chez A. V. López sur XXX et 633 pp. in-16. Tous n'ont même pas les 2 classiques volumes de Mitre sur l'Indépendance Argentine, ni les ouvrages de Saldías, de J.-M. Ramos Mejía et de M. Carlos A. Villanueva sur Rosas et son époque. Mais quelques-uns ont, peut-être, *Les Origines Argentines ; la formation d'un grand peuple*, publié en 1912 chez Fasquelle et traduit la même année et chez le même éditeur en espagnol et dont l'auteur était M. Levillier Robert. Il nous serait aisé de citer d'autres prédécesseurs encore de Don José Pacífico Otero, dont on eût tout de même aimé d'apprendre en quelles relations il se trouvait avec eux et le cas qu'il faisait de leurs travaux. D'autant plus que cet historien, en annonçant, p. 2, ses projets futurs, déclare que « tout, cela coûtera certainement un effort », mais qu'il est disposé à le tenter, « convaincu qu'en travaillant pour l'honneur de sa patrie, on travaille en même temps pour l'honneur de la civilisation elle-même ». Oui, certes, dirons-nous, mais puisque Don José Pacífico Otero est « sûr à l'avance d'intéresser à l'étude de cette histoire un certain nombre d'érudits et de savants », nous eussions voulu qu'il fît à ces derniers l'honneur élémentaire de leur déclarer sur quelles pièces il travaillait, quelles sources il avait utilisées, s'il produisait des documents inédits, etc.

Le silence étrange de Don José Pacífico Otero dans un ouvrage qui n'est pas destiné, on vient de le voir, au *vulgum pecus* du gros public, mais aspire aux suffrages des *happy few*, nous semblerait donc étrange, si la lecture de ces 238 pages ne nous avait

amplement convaincu qu'il ne s'agissait en l'espèce que d'une vulgarisation, peu critique et de ton parfois trop chauvin, provenant du dépouillement des sources courantes de l'Histoire argentine. Un tel livre n'a donc pas, à proprement parler, à citer ses autorités, mais il n'aura peut-être pas été inutile de fixer, dès ce premier volume, les lecteurs sur le caractère d'un semblable travail. Au demeurant, nous ne doutons pas qu'il ne soit appelé à contribuer à faire connaître chez nous l'histoire de l'Argentine au XIXe siècle et en saluons, à ce titre, avec plaisir l'apparition, en même temps que nous en recommandons la lecture, *cum grano salis*, à tous les bons Latins de France.

CAMILLE PITOLLET.

§

Le Dr George-Samné a consacré à son pays d'origine, **la Syrie**, un fort volume que publie la librairie Bossard. La Syrie, c'est en grande partie la question d'Orient, avec le voisinage des Lieux Saints, des ports qui restent toujours les Echelles du Levant, la Palestine et la Judée limitrophes ; — pays dont on nous parla abondamment au cours du XIXe siècle et qui furent l'objet de publications diverses, — mais redevenus d'actualité avec les événements qui marquèrent la fin des hostilités et l'occupation franco-anglaise. Ce que raconte l'ouvrage du Dr George-Samné, ce sont les choses et l'esprit du pays, — resté si longtemps inconnu et, dit l'auteur de la préface, Chékri Ganem, « éloigné de ceux dont il a tant essayé de se rapprocher ». Après des considétions sur l'état physique de cette région curieuse, le relief du sol, l'hydrographie, le climat, l'auteur fait l'histoire de la province, qui se trouva si longuement disputée, et finit par arriver à l'époque actuelle. C'est le récit des origines, la conquête arabe, la période franque, la reprise musulmane et la suite des événements, jusqu'à l'époque moderne (1860), pour arriver aux faits contemporains : la Syrie depuis la révolution ottomane jusqu'à la guerre générale (juillet 1908-août 1914), avec des chapitres consacrés aux événements révolutionnaires et à l'état du pays pendant la crise. — L'ouvrage étudie ensuite la Syrie et l'administration turque, les subdivisions ou villayets d'Adana, de Diarbekir, de Mossoul, la province autonome du Liban, le villayet de Damas. C'est ensuite l'agriculture et l'industrie, les voies de communication, les voies ferrées et l'effort français, — le commerce général, les poids et

mesures de la région. Plus loin il est parlé des œuvres françaises d'enseignement et d'assistance, du Liban autonome (de 1860 à nos jours), du régime provisoire et de l'avenir de la région. Enfin, et c'est un des plus curieux chapitres du livre, il y a la question des confessions religieuses : chrétiens et patriarchats, islamisme et religions post-islamiques, Druses, Nocaïris ou Ansariès, Semaïlis, Yésidis, Bihaïs, — et où le Dr George-Samné a longuement étudié les diverses croyances. Il est question ensuite du chérifat de la Mecque et de l'impérialisme hedjazien, du judaïsme et du sionisme, cependant qu'au point de vue politique il est parlé à nouveau de la Syrie et de l'effort syrien pendant les hostilités, de la légion d'Orient, des nationalités orientales et des leçons de la grande guerre, même de la question Fayçal et des menées anglo-indiennes, du régime de l'occupation et du mandat français. L'auteur donne enfin un essai de constitution syrienne, mais ce n'est qu'un projet, en annexe de ce volume abondant et sans doute un des plus complets et des plus remarquables que nous ayons eus sur la question et les problèmes qu'elle soulève. On y trouvera d'ailleurs de nombreuses pièces justificatives, des chiffres et documents en abondance. Le volume comporte, en outre, des cartes et une illustration nombreuse.

La fin de Stamboul, de M. Henri Mylès, est un volume de courts récits, de petits tableaux sur la vie à Constantinople à la fin de la guerre serbo-bulgare, au moment de la révolution, du passage des Jeunes-Turcs, du règne éphémère et d'ailleurs assez nul de Mehemet V, de l'assassinat de Chefket pacha, place Bajazet, des réceptions où paradaient, en buvant du champagne, les membres du gouvernement, etc. — A côté, sont des croquis heureux montrant les mosquées, les fontaines de la ville ; ailleurs, la désolation des quartiers incendiés, la vie turque pendant le Ramadan, la cérémonie du baise-main, ou bien une curieuse description du Séraï, des anecdotes sur Abdul-Hamid, de même qu'on nous montre les exercices des derviches hurleurs ou des derviches tourneurs, les bizarres cérémonies des musulmans chiites ou les ébats de Karageuz, mais qui a perdu ses qualités obscènes avec le nouveau régime. Enfin, il y a toujours le décor admirable de la ville, — l'eau, le ciel, — les paysages délicieux du Bosphore, de la Corne d'Or, — et tout cela donne un petit ouvrage qui mérite d'être retenu et rangé dans le bon coin de nos bibliothèques.

Au commencement d'août 1914, au moment où allait se déchaîner sur le continent une des plus effroyables guerres que l'Histoire ait eu à enregistrer, l'Irlande paraissait, elle aussi, sur le point de devenir le théâtre d'un sanglant conflit, — au moins local. Le 25 juin précédent, le *Home Rule* présenté à la signature royale, celle-ci avait donné à ce règlement force de loi. Mais les Orangistes, sous les yeux bienveillants du vieux conservatisme-unioniste, se préparaient à la rébellion. L'entrée de l'Angleterre dans la guerre empêcha cependant ce conflit d'éclater. Un accord se fit, spontané et loyal, du côté des parlementaires irlandais qui tendirent la main à leurs confrères anglais. Un grand danger, subitement apparu, fit l'unanimité entre les adversaires de la veille, et une trêve à des inimitiés séculaires fut conclue en présence d'un péril commun à surmonter. Les Irlandais, d'ailleurs, purent et durent croire que leur loyalisme envers la couronne aurait sa récompense ultérieurement et qu'une reconnaissance généreuse de leurs libertés serait le fruit naturel de leur concours. Un mauvais vent ne tarda pas cependant à souffler. Lord Kitchener ne voulut jamais entendre parler d'une *armée irlandaise*; et les mauvais procédés envers ces merveilleux combattants, qui excitèrent partout l'admiration des officiers et des soldats des armées alliées, ulcérèrent les cœurs. La loi sur la conscription acheva de mettre le feu aux poudres, et la révolte commença en Irlande. La proclamation de la République à Dublin, au moment où la guerre continentale menaçait de s'éterniser, irrita au plus haut point l'opinion anglaise. Des tentatives d'accommodement furent faites. Le *Georgian-Settlement* échoua, et l'agitation pour le *Self- Government* s'accentua ; car les choses avaient changé profondément. Les Irlandais, s'appuyant sur ce mouvement des nationalités qu'avait développé la guerre pour le *Droit et la Liberté* des peuples, — les Irlandais voulaient dorénavant être libres, vraiment libres de leurs destinées ; et leur orgueil national, encore accru par les idées ambiantes, voulait, osait ériger une libre République, un Etat indépendant, en face d'une Grande-Bretagne désormais impuissante. Les *Sinn-Feiners*, les patriotes ultras, qui n'avaient d'abord été qu'une minorité considérée comme négligeable, furent les vainqueurs des élections de 1918, et les parlementaires irlandais apparurent soudain comme un parti préhistorique. — La répression anglaise fut

atroce. Nous avons eu, ici même, l'occasion d'en parler, il y a peu de temps. Mais de locale, la question était devenue générale. Les Etats-Unis, où les Irlandais sont si nombreux, la plupart des Etats de l'Europe, le Saint-Siège s'étaient émus. Si la délégation de la *Dail Eireann*, venue à Paris au moment du Congrès de la Paix pour faire entendre la voix de la mère-patrie, ne put plaidèr sa cause officiellement, l'opinion publique française et européenne, les journaux, à peu près tous, firent entendre une voix de plus en plus favorable. La cause irlandaise, malgré des difficultés de règlement qui devaient immanquablement se présenter, était gagnée. — M. Yann M. Goblet (Louis Tréguiz), dans son livre **L'Irlande dans la crise universelle** (1914-1920), a raconté longuement cette histoire émouvante dont nous n'avons pu donner ici qu'une bien faible esquisse. Son travail, aussi solidement établi qu'on le pouvait faire avec les documents et témoignages jusqu'à présent publiés ou recueillis, est à lire et à conserver. Il sera précieux pour les historiens futurs. Aujourd'hui ce long duel, — sept fois séculaire, — paraît terminé, malgré quelques incidents, certes, et qui ne sont peut-être que les dernières convulsions après une telle crise. La *Dail Eireann* a accepté le règlement anglais, et tout dernièrement le parlement du sud de l'Irlande a confirmé cette acceptation. M. de Valéra, le grand révolutionnaire irlandais, irréconciliable, s'est retiré, et il paraît probable que les élections prochaines feront disparaître presque tous les autres *Sinn Feiners* intransigeants. L'Irlande paraît satisfaite ; au fond, il est à craindre qu'elle ne soit que fatiguée ; les patriotes oublieront difficilement les *représailles* sanglantes du Château et le sang de leurs matyrs ne séchera complètement jamais. Et puis, ne l'oublions pas, il y a l'Ulster. Cependant, si la Grande-Bretagne, dont l'expérience est déjà si longue et qui veut essayer d'appuyer son immense Empire sur des communautés libres, si la Grande-Bretagne veut, à l'avenir, fortement pratiquer envers l'Irlande une politique sage et loyale, peut-être les choses pourront-elles s'arranger. Mais il faudra, de toute nécessité, que nos voisins soient surtout prudents.

Le temps passe ... passe vite, comme dit une chanson ; et l'on peut ajouter qu'il n'adoucit pas, mais qu'il efface, ainsi que l'annonce un bon vieux livre. Et ceci est surtout vrai pour nous, qui avons sans doute de nombreux défauts, mais qui ne sommes,

ou bien rarement ni rancuniers ni haineux. Un moraliste pourrait nous en louer comme d'une qualité de notre race ; mais c'est aussi, il faut bien l'avouer, une grande faiblesse dans un certain nombre de circonstances. Et c'est pourquoi M. Adolphe Laurain, dans son petit livre : **Sa Majesté l'Empereur et Roi**, dont M. G. Lecomte a écrit la préface, a voulu nous prémunir, nous et nos enfants, contre cet oubli si pernicieux quand il tend à nous faire perdre de vue le péril germanique, qui nous guette et nous guettera longtemps encore. Cet ouvrage est présenté par l'auteur comme traduit de l'allemand ; en réalité, il est composé pour la plus grande partie (sauf principalement quand il reproduit le fameux manifeste des 93, que nul de nous, il faut l'espérer, n'a encore effacé de sa mémoire), — il est surtout composé de pensées, de phrases allemandes empruntées à toutes sortes de documents et traduites, admirablement enchâssées, soudées, et qui déversent à plein bord, si l'on peut ainsi dire, le fiel, la méchanceté, la balourdise — l'hypocrisie, le monstrueux orgueil de toute cette racaille intellectuelle allemande dont l'immense vanité et le sot pédantisme feraient volontiers rire si tout cela n'avait abouti, en intoxiquant un peuple bien préparé par la nature, aux monstruosités de la guerre de 1914. M. Adolphe Laurain a raison ; il faut se souvenir ; il faut que nos descendants se rappellent, — et ceci non pour exciter des passions mauvaises, que tout homme, hélas ! porte en soi, mais pour que nous fixions toujours attentivement nos regards sur ces gens d'Outre-Rhin, qui, eux, nous en sommes sûrs, n'oublieront jamais et dont la goinfrerie naturelle, — qualité chez eux essentiellement nationale — guettera toujours notre merveilleux pays et s'alliera éternellement à une formidable rancune. L'Allemagne, en effet, n'a pas accepté sa défaite et la considérera toujours comme momentanée, non justifiée et n'ayant été qu'un accident, uniquement dû à une crise politique intérieure. Veillons donc et souvenons-nous. Tâchons, surtout, d'être un peuple fort, qui n'empruntera en cette occurrence à la haine que sa qualité, l'énergie combative, pour la défense du sol et du foyer ; l'hostilité indomptable envers l'envahisseur, — car c'est là le devoir premier et permanent de tout homme véritablement digne de ce nom.

CHARLES MERKI.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914-18

G. Dupont: *Le Haut Commandement allemand en 1914*, Chapelot. — Colonel G. Baron Von Hausen : *Souvenirs de la Campagne de la Marne en 1914*, Payot. — Lieutenant Général Deguise : *La défense d'Anvers en 1914*, Berger-Levrault. — J. Andrassy : *Diplomatie und Weltkrieg*, Berlin, Ullstein.

Le général Dupont, ancien chef du bureau des renseignements du premier G.Q.G., vient de nous donner une étude savoureuse, pleine d'enseignements sur **Le Haut Commandement Allemand en 1914**. Il s'agit des relations des Commandants des Ie, IIe et IIIe armées entre eux et avec leur G. Q. G., au cours de l'exécution du fameux plan Von Schlieffen, si magnifiquement conçu, mais si pitoyablement exécuté. C'est une page de psychologie militaire extrêmement curieuse, et un nouvel exemple du « juste retour des choses d'ici-bas ». — Nos vieilles ganaches de 1870 se retrouvent, sous des noms allemands, à un demi-siècle de distance pour faire échouer par leur sénilité et leur stupidité le plan stratégique le plus grandiose. Dévorés de jalousie, désireux de briller individuellement pour s'attirer la faveur du souverain, ces foudres de guerre ne tiennent aucun compte de l'obligation, pour la réussite, de se sentir les coudes et d'agir en accord les uns avec les autres. Von Kluck, le moins antipathique à notre avis, semble témoigner, malgré ses 68 ans, d'une énergie et d'un entrain tout à fait extraordinaires. En réalité, il marche à une allure enragée, contre ses ordres, et au lieu de se tenir en échelon refusé, il déborde le dispositif au risque de tout compromettre. Il poitrine ; volonté têtue d'un vieillard, grisé d'orgueil. Bulow, commandant de la IIe armée, frappé d'apoplexie peu de temps avant, maintenu malgré tout dans son commandement, attaque sur la Sambre deux jours avant la date convenue avec son partenaire de gauche, qu'il n'avertit tardivement que parce que les événements tournent mal et qu'il a besoin de son aide. Le Commandant de la IIIe armée, le colonel général baron Von Hausen, dont nous allons parler tout à l'heure, tiraillé de droite et de gauche, entre Bulow et le duc de Wurtemberg, n'apparaît pas plus intéressant. Enfin, que penser du « Chef suprême de la guerre », fantoche encombrant, écrit le général Dupont, dont les prétentions militaires servaient déjà de plastron dans tous les casinos des régiments d'avant-guerre. Cette fois les généraux d'opérette réunissaient la majorité du côté de l'ennemi. Ce

fut une grâce du ciel pour nous. Tant pis pour les gouvernements qui lui confient leur destin. — Nous connaissons déjà les plaidoyers de Von Kluck et de Bulow, qui ne sortent pas grandis de leurs explications embrouillées. Voici, aujourd'hui, celui du Colonel Général, Baron Von Hausen, Commandant de l'armée saxonne, dont M. le chef de bataillon Mabille vient de nous donner une traduction sous le titre : **Souvenirs de la Campagne de la Marne en 1914**. Vieux courtisan, sans caractère, il se plaint d'être rudoyé par ses collègues prussiens, tout en se montrant d'une parfaite platitude à leur égard. Il s'attribue volontiers la ténacité, le cran, les belles qualités tactiques de ses subordonnés et de ses troupes. Il n'y est cependant pour rien, puisqu'il est alité, pendant que son armée soutient le choc de la 9e armée de Foch. A son actif, il convient de relever les trois actes suivants : 1° Le 7 août, dernier jour de la mobilisation, « jour de pénitence et de prières générales », nous dit-il, il reçoit avec sa femme la communion des mains du Docteur en théologie Dibelius, premier prédicateur de la Cour ; 2° Par contre, le 24 août, quelques jours plus tard, il laisse massacrer par sa soldatesque la population civile de Dinant, et il faut lire (p. 167) les explications hypocrites qu'il fournit à ce sujet, ainsi que l'odieuse description qu'il nous donne d'un troupeau d'otages composé de « vieillards, de femmes, de jeunes filles de tout âge, de garçons ayant atteint la moitié de leur croissance, d'enfants grands et petits, réunis de force » ; 3e Le 5 septembre, à Châlons, bien que déjà atteint de dysenterie, il ne peut commander à sa gloutonnerie : « Malgré mon mauvais état de santé, dit-il, je pris part, — ce devait être la dernière fois, — à une réunion de camarades dans la joie de la rencontre d'un vieil ami de l'état-major saxon, et surtout d'abondantes victuailles, arrosées d'une « source de Champagne. » Comment résister à tant d'attraits ? Dans la nuit qui suit, le Colonel Général Baron Von Hausen est à l'article de la mort. Ce genre de maladie a un nom spécial dans la langue populaire. Enfin, le 12 septembre, Von Hausen est remplacé dans son commandement par le général prussien Von Einem, blessure inguérissable pour l'orgueil saxon. Nous n'éprouvons nulle envie de nous apitoyer sur son sort.

Un cas plus émouvant est celui du Lieutenant-général Deguise, gouverneur de la place forte d'Anvers, du 20 août au 10 octobre

1914, jour de la reddition. Cet officier général apporte aujourd'hui sa justification, en un gros volume : **La défense de la Position fortifiée d'Anvers**. Il importait de faire connaître le rôle étrange, peu connu cependant, joué par les autorités civiles dans l'acte de capitulation, ainsi que les velléités montrées par les gouvernements alliés pour débloquer la place. Tout cela appartient au bagage des mauvais souvenirs; il est impossible cependant de les vouer à l'oubli.

JEAN NOREL.

§

Le livre du comte Julius Andràssy : **Diplomatie et Guerre mondiale**, ressemble beaucoup à ceux de Bethmann-Hollweg et de Schœn : c'est le plaidoyer d'un homme qui n'avait pas l'intention, en se défendant, de faire des confidences. Andràssy, actuellement chef du parti hongrois qui travaille au rétablissement des Habsbourgs, avait pour but principal, en l'écrivant, de prouver que lui-même et son parti, la Hongrie et ses rois, ont toujours eu raison. A noter que Tschirschky (l'ambassadeur d'Allemagne) confia à Andràssy, en juillet 1914, « qu'il s'efforçait de décider l'Autriche-Hongrie à une action énergique et lui faisait sentir qu'elle perdrait de sa valeur comme alliée à Berlin si elle ne pouvait pas résoudre la question serbe ». A noter aussi que, quelques semaines avant l'attentat de Serajevo, Poincaré, causant avec Michael Karolyi, lui insinua que la Hongrie pourrait changer d'alliance et, lors de la guerre, que le Président prévoyait pour 1916, se placer du côté de l'Entente. Si, dans ce cas, la Hongrie abandonnait l'Autriche, Poincaré lui promettait l'indépendance complète. Il croyait, d'ailleurs, que l'Allemagne ne serait pas victorieuse, parce que l'Italie abandonnerait la Triple Alliance. Andràssy y voit hypocritement une preuve que la France voulait la guerre.

Celle-ci éclata donc avec l'approbation d'Andràssy. Il est d'ailleurs forcé de reconnaître que seule l'invasion de la Belgique « put faire taire le pacifisme si fortement enraciné en Angleterre ». Les grands succès attendus ne s'étant pas produits, il devint évident que seules des concessions territoriales pourraient détourner l'Italie d'intervenir. Berchtold était de cet avis, et, le 11 janvier 1915, conseilla à Andràssy d'exposer leur commune opinion à Burian, le représentant du gouvernement hongrois à Vienne. Burian répondit que l'Italie n'avait mis la question sur le tapis que parce

que Berchtold faisait trop de concessions et aussi parce qu'elle avait été encouragée par le prince de Bülow à Rome ; un langage plus ferme la remettrait à sa place. Le lendemain 13 janvier, Burian remplaça Berchtold. Burian avait compté sur la délivrance de Przemysl pour décourager les Italiens. Elle capitula au contraire le 22 mars et, le 28 suivant, Burian dut faire sa première offre de cessions territoriales. Elles ne furent pas suffisantes pour empêcher l'intervention italienne et Andràssy croit que la conviction qu'eurent les Italiens qu'elles seraient révoquées à la première occasion y fut pour beaucoup. Il fait dater de la mission de Bülow les premiers froissements avec l'Allemagne. En réalité, ils remontent aux premières demandes de secours de l'Autriche, mais ne devinrent graves que lorsqu'il s'agit de déterminer ce que deviendraient les conquêtes en Pologne. Andràssy était partisan de leur annexion à l'Autriche et de la conversion du dualisme en trialisme, Tisza, au contraire, tenait obstinément au maintien du dualisme. A l'automne de 1915, Bethmann, causant avec Andràssy, avait reconnu qu'une union de la Pologne et de l'Allemagne était impossible à cause de leur antagonisme historique, mais lorsque Andràssy le vit de nouveau pendant l'été de 1916, il avait changé d'idée et voulait faire de la Pologne un Etat tampon sous un prince allemand. Finalement, on en fit « un Etat fantôme sans corps, ni âme ». Les dissentiments étaient aussi graves sur la question de la constitution d'une Europe centrale qu'Andràssy « voyait clairement que l'Allemagne imposerait à l'Autriche sous une forme à sa guise en cas de victoire commune ». Même entre Autrichiens et Hongrois, on ne s'entendait pas sur la question Yougo-Slave, les Autrichiens tenant pour leur réunion en un seul royaume, tandis qu'en général les Hongrois voulaient qu'ils restent divisés entre l'Autriche et la Hongrie. « Il est clair aujourd'hui que les Yougo-Slaves n'ont aucune unité politique », dit Andràssy. C'est moins clair qu'il ne le dit, quoique en partie vrai, mais aussi pourquoi avoir fait la guerre pour les réunir !

Andràssy, en 1908-9, était ministre. Il nous apprend qu'il fut alors à la fois hostile à l'annexion de la Bosnie et partisan de mesures militaires pour « forcer la Serbie à désarmer ». On conçoit par suite qu'il défende la politique de Berchtold qui, d'après lui, avait le même but.

Quand la guerre éclata, la Hongrie avait depuis longtemps une situation intérieure mauvaise. François-Joseph, en s'opposant à la demande d'une armée séparée pour la Hongrie soutenue avec opiniâtreté par les nationalistes hongrois, y avait perdu toute popularité. En outre, la Hongrie avait un système électoral censitaire qui remontait à 1848. Sa base était si étroite que le Parlement hongrois était le seul ne contenant aucun socialiste. La guerre, en se prolongeant, faisait passer au premier rang des questions intérieures la question électorale, mais on ne put se mettre d'accord. D'autre part, la Hongrie s'étant réservée les produits de son sol et pâtissant moins que l'Autriche, était devenue l'objet d'une haine profonde dans ce dernier pays. La chute du tsarisme, les manifestes de Wilson complétèrent l'ébranlement moral. « Le sentiment croissait toujours, dit Andràssy, que nous étions les prisonniers de nos alliés » et que c'était ce qui empêchait la conclusion de la paix. La défection de la Bulgarie vint montrer qu'il fallait conclure celle-ci à tout prix. Le 5 octobre, Buriàn appela à Vienne Wekerle, Tisza, Apponyi et Andràssy et leur dit que l'Allemagne, abattue, demandait un armistice sur la base du programme de Wilson. Le 7, nouvelle conférence avec l'empereur Charles. Ce monarque ayant été averti ensuite que des négociations en Suisse avec des diplomates de l'Entente étaient possibles, y envoya Andràssy le 11. Celui-ci y alla en toute hâte, mais arriva cependant trop tard, les négociations avec Wilson pour un armistice ayant commencé dans l'intervalle. Etant à Berne, il apprit que l'empereur avait publié le 17 octobre un manifeste ordonnant l'introduction du fédéralisme en Autriche. « Son action nocive devint patente quand on vit par les réponses des Tchèques et des Yougo-Slaves qu'il n'était pas la conséquence de conventions antérieures, mais une expérience que ceux là mêmes ne pouvaient admettre dans l'intérêt desquels elle était entreprise. Avant même mon retour de Suisse, le gouvernement hongrois, tirant les conséquences du nouvel ordre de choses, s'était placé sur le terrain de l'union personnelle et avait déclaré qu'il rappellerait les troupes hongroises pour protéger les frontières de la Hongrie. Entre temps, Tisza avait prononcé le mot fatal : « Nous avons perdu la guerre. » On travailla alors en Hongrie à un ministère de coalition, mais sans y réussir, Karolyi et ses amis se montrant peu disposés à y entrer. Andràssy négocia aussi avec les Croates. On n'arriva à aucun

résultat. L'empereur confia alors le ministère des Affaires étrangères à Andràssy (25 octobre). Celui-ci avait rapporté de Berne l'impression que les Alliés étaient résolus à traiter l'Allemagne impitoyablement. Voyant que l'Autriche-Hongrie ne pouvait plus être utile à cette dernière, il entreprit de sauver la Monarchie par une paix séparée (26 octobre). Les Allemands d'Autriche l'appelèrent aussitôt un traître et il n'en eut pas davantage l'appui de l'opposition hongroise. Le 28, Karolyi, qui était venu à Vienne avec la conviction qu'il allait être nommé président du Conseil, dut s'en retourner sans avoir été reçu par l'Empereur. Il repartit pour Budapest par le train qui emmenait l'archiduc Joseph, chargé de former un ministère Hadik qui aurait pour programme le rétablissement de l'ordre. Il était trop tard; le 31, la révolution força de nommer Karolyi président du Conseil à sa place. Le 1er novembre le cabinet Karolyi se transformait en gouvernement révolutionnaire. La nuit suivante, Andràssy, appelé en toute hâte à Schœnbrunn par l'Empereur, le trouva au téléphone. Le souverain lui tendit un des récepteurs : le gouvernement de Budapest réclamait son abdication, sinon on en viendrait à l'effusion du sang ; il serait assassiné et l'archiduc Joseph et les ministres auraient le même sort. L'Empereur objecta que son serment le liait à la couronne, le gouvernement répondit qu'on l'en délierait. Le souverain ne pouvait d'ailleurs plus rien faire, l'armée ne voulant plus agir. Il dut s'abstenir de prendre part au gouvernement. Son entourage diminuait à vue d'œil. Il n'était plus gardé que par une école de Cadets. Finalement, il dut s'en aller.

ÉMILE LALOY.

A L'ÉTRANGER

Russie.

LE PAIN D'EXIL. — La Ligue des nations et les gouvernements de tous les pays de l'Europe se voient obligés de s'occuper du problème des réfugiés et des émigrés russes. C'est un très grave problème et très compliqué. D'après certains renseignements, le nombre total des Russes qui ont dû quitter leur patrie à cause du régime bolcheviste atteint le chiffre formidable de deux millions. Même si l'on suppose que c'est une évaluation exagérée, et si l'on n'admet comme réellement possible que la moitié de ce chiffre, on aura un total d'un million d'hommes, de femmes et d'enfants.

Pour apprécier dûment la portée sociale et politique de ce grand torrent d'émigration russe, il faut bien connaître sa composition et la valeur des éléments dont elle est constituée. Les organes de la presse bolcheviste et bolchevisante, avec leur jugement trop facile, aiment parler des contre-révolutionnaires russes, du Coblentz russe, etc. Et en lisant ces organes on pourrait croire que les émigrés russes ne sont que de vieux bureaucrates, des généraux réactionnaires, de gros propriétaires fonciers et d'arrogants aristocrates qui rêvent de rétablir en Russie l'autocratie et le pouvoir de la noblesse.

La vérité est tout autre. On trouve, bien entendu, parmi les centaines de mille hommes qui constituent l'émigration russe, une certaine quantité de représentants de l'ancien régime, au sens le plus étroit de ce mot, de gens qui n'ont rien appris et qui espèrent que les années de la révolution passeront comme un mauvais songe après lequel reviendra l'ancien régime tel qu'il avait existé avant la crise révolutionnaire. Mais d'abord ce n'est qu'une minorité. Ensuite, cette minorité même de partisans de la restauration de l'ancien régime a pour elle cette excuse que le régime bolcheviste a su dépasser par sa violence, sa dureté, son terrorisme impitoyable, non seulement les pires manifestations de l'ancien régime russe, mais, en général, tous les anciens régimes qui ont pu exister dans les temps les plus barbares. Le régime tsariste, même dans les moments les plus durs de son fonctionnement, laissait au peuple une certaine possibilité de développement progressif, un certain espoir pour des jours meilleurs ou, au moins, une sécurité physique, tandis que le régime bolcheviste est, non seulement un régime de répression économique, sociale et politique, mais un régime de mort, d'anéantissement matériel des millions d'êtres humains que le mauvais sort a condamnés à subir le joug de Lenine.

En 1919, lorsque j'étais encore en Russie soviétique, je lus, à Pétrograd, une proclamation clandestine répandue parmi les ouvriers par un groupement social démocrate (anti-bolchevik) à l'occasion du premier mai, où se trouvait cette phrase : « N'importe quel gouvernement est meilleur que le gouvernement actuel. » Une seule phrase pareille suffit, bien entendu, pour que la Tche-Ka ait un prétexte formel à inculper ses auteurs dans une affaire de contre-révolution et de « restauration de l'an-

cien régime », et cependant chaque homme impartial voit clairement qu'il s'agit là, non d'un programme tsariste et autocratique, mais tout simplement d'une mentalité anti-bolcheviste.

D'autre part, les regrets que certains éléments russes gardent du régime impérial, emporté par la révolution, proviennent souvent d'un sentiment national outragé. Un émigré ou un réfugié russe, privé de tout droit et de toute protection légale, et qui n'existe que grâce à l'amabilité de ceux qui lui donnent un asile dans leur pays, se souvient naturellement de ce temps encore récent où tout un grand Empire était derrière lui, le protégeant et lui assurant une bonne place sous tous les soleils du monde. Les souvenirs de l'ancienne puissance de l'Empire font naître dans beaucoup d'âmes russes une véritable nostalgie politique, un désir d'avoir un Etat fort et respecté par d'autres. « *Post hoc ergo propter hoc.* » Et comme la puissance extérieure de la Russie baissa immédiatement après la chute de la monarchie, certains Russes redeviennent monarchistes par patriotisme. On cite très souvent dans les milieux russes le programme original d'un démocrate nationaliste qui aurait dit qu'il admettrait bien volontiers les formes les plus *républicaines* du futur Etat russe, avec une constituante, un régime parlementaire, avec les soviets même, mais à cette seule condition, qu' « au-dessus de tous ces escrocs et menteurs (*sic*) il y eût un tsar russe si redoutable, que toutes les puissances terrestres tressailliraient lorsqu'il frapperait la table avec son poing ». Cette anecdote curieuse démontre que ce qu'on prend souvent pour une tendance réactionnaire n'est, comme je le dis, très souvent, qu'une nostalgie romantique, qu'un souvenir de l'ancienne puissance de la Russie. Cette nostalgie politique n'est pas un trait particulier de certains émigrés ; on la trouve aussi en Russie. La preuve en est une légende qui se répand actuellement dans la population de Petrograd. Elle raconte que, récemment, lorsque les bolcheviks vinrent à la forteresse de Saint-Pierre-et-Paul, où sont les tombeaux des empereurs russes, et voulurent ouvrir le cercueil de Pierre le Grand, ils l'auraient trouvé vivant et le tsar enterré aurait levé sa main et menacé du poing les profanateurs de son tombeau.

La distinction trop simpliste que les bolchevisants occidentaux établissent entre les bolcheviks, comme « révolutionnaires », et les émigrés, comme « réactionnaires », est d'autant plus erronée

qu'elle opère avec des termes et des notions qui n'ont pas la même valeur pour les Russes et pour les gens de l'Occident. D'abord, parce que, — et je l'ai déjà dit, — les bolcheviks, qui apparaissent aux yeux de leurs amis étrangers comme des révolutionnaires et des libérateurs, sont pour la population russe des rétrogrades et des oppresseurs. Ensuite, parce que, dans le bref espace de quelques années, la Russie a vu défiler devant elle tous les régimes politiques, en commençant par la monarchie de Nicolas II, en continuant par le pouvoir républicain bourgeois de Lvov et de Milioukov et le pouvoir socialiste-révolutionnaire et menchevik de Kerensky, d'Avxentiev, de Tchernov et de Tseretelli, et en terminant par le régime communiste et soviétique de Lenine-Trotzky. Sans avoir approfondi la théorie d'Einstein, les Russes, les intellectuels comme les simples paysans, comprennent par expérience la relativité des formes politiques et des institutions constitutionnelles. En comparaison avec une Tcheka communiste et sanguinaire, une Okhrana tsariste apparaît comme un puits de douces vertus, et à côté d'un million de cadavres d'hommes fusillés par les bolcheviks, des centaines de pendus et des milliers de déportés par l'ancien régime sont une bagatelle.

Pour que mes lecteurs puissent pénétrer dans les profondeurs mêmes de la mentalité politique des Russes d'aujourd'hui, il faut qu'ils se représentent bien cette affreuse égalité (les membres du parti bolcheviste non compris) dans les souffrances que le régime soviétique a établie en Russie. Imaginez-vous bien un gouvernement qui détient dans la même prison un grand-duc de la maison Romanov et un membre de l'organisation terroriste qui tout récemment encore faisait la chasse à ce même grand-duc ; un noble seigneur gros propriétaire et un humble paysan ; un bureaucrate tsariste et un ouvrier menchevik ; un révolutionnaire athée et un prêtre orthodoxe. Ils passent ensemble de longs mois, dans une même cellule sordide et empestée, sous la surveillance brutale des tchekistes, et finissent leurs jours devant le même « mur » tragique, où le même peloton de bourreaux saouls d'alcool et d'éther les abat. Représentez-vous bien ce tableau et vous comprendrez que la phraséologie politique ne peut pas avoir la même valeur pour les Russes que pour d'autres qui n'ont pas vécu ce que les Russes ont vécu pendant ces années dernières.

Et cependant, je le répète, parmi ceux qui ont dû quitter la

Russie à cause du régime bolcheviste, il n'y a que très peu de « restaurateurs » conscients et convaincus. Cela peut paraître paradoxal, mais je crois même que les Russes qui sont à l'étranger ont conservé, dans leur majorité, plus d'équilibre dans leurs jugements politiques que beaucoup de ceux qui vivent en Russie sous le pouvoir bolcheviste et rêvent de s'en libérer n'importe comment. Les réfugiés et les émigrés russes à l'étranger ont pu observer la vie des peuples occidentaux, constater que les pays les plus démocratiques ont supporté mieux le fardeau de la guerre et en sont sortis victorieux, que les institutions libérales facilitent le libre développement des forces nationales, tandis que les pauvres gens qui sont dans l'enfer soviétique ne se souviennent que de ce temps où une livre de pain ne coûtait que deux copeks (aujourd'hui elle vaut 100.000 roubles) et, sans oser le dire, par crainte des espions rouges, associent dans leurs pensées la vie facile et bon marché d'autrefois avec le régime impérial, et les souffrances matérielles d'aujourd'hui avec la « République ouvrière-paysanne et socialiste ».

Le groupe le plus intéressant parmi les émigrés, ce sont sans doute ces forces militaires organisées qui ont combattu, — hélas, sans succès, — le bolchevisme, les armes à la main. Après les débâcles des armées nationales de Tchaïkhovsky (qui opérait sur le front d'Arkhangelsk-Mourman), d'Ioudenitch et de Wrangel, des milliers et des milliers de leurs officiers et soldats préférèrent une vie en exil à une soumission aux bolcheviks et à un service dans l'armée rouge. Lorsque le général Wrangel évacua la Crimée, cent cinquante mille hommes, dont un tiers étaient des militaires, se sont réfugiés à Constantinople. Pendant plus d'une année ces cinquante mille officiers et soldats habitèrent le sol aride de Gallipoli, de Tchataldja et de Lemnos et, malgré toutes les promesses des autorités soviétiques, ils ont refusé de retourner dans une Russie souillée par le gouvernement de Brest-Litovsk. Une année après leur exode de Crimée, ils obtinrent la possibilité de se transporter dans les pays slaves des Balkans, en Yougo-Slavie et en Bulgarie. Mais si en Yougo-Slavie leur situation est vraiment telle que doit être la situation d'un Russe dans un pays fraternel, en Bulgarie de nouveaux malheurs viennent de les frapper.

Le traité bolcheviko-allemand de Rapallo a dû produire une

impression trop forte sur certains éléments qui sont aujourd'hui au pouvoir en Bulgarie. Le gouvernement bulgare actuel, qui tout récemment encore recevait à bras ouvert les émigrés antibolcheviks, et les restes de l'armée Wrangel, leur préféra brusquement les bolcheviks et, ayant admis sur son territoire une représentation des Soviets, il commença à sévir contre les émigrés, plus particulièrement contre les militaires.

Et on lit de nouveau dans la presse bolchevisante de l'Europe de fausses accusations contre les « restaurateurs », les partisans de « l'ancien régime », etc. Il va de soi que ces accusations sont soufflées par les bolcheviks qui poursuivent dans ce cas un but pratique : ils veulent attirer la Bulgarie dans le giron de la politique germano-soviétique et détériorer la force antibolcheviste organisée que constituaient les Russes en Bulgarie et qui pourrait être utilisée par l'Entente au cas d'une offensive bolcheviste.

« Le pain d'exil est amer. » Les persécutions que les réfugiés russes subissent actuellement en Bulgarie démontrent cette triste vérité. Des chefs militaires d'une grande valeur, des journalistes d'un rare courage y sont arrêtés et maltraités comme des criminels, malgré les protestations d'un grand nombre de Bulgares qui considèrent ces actes violents de leur gouvernement comme nuisibles aux relations futures entre la Russie ressuscitée et la Bulgarie. Les agents bolchevistes profitent de ces persécutions pour pousser les réfugiés à retourner en Russie, leur promettant une amnistie. Mais cette propagande n'a pas de succès, parce que ceux qui sont prêts à rentrer dans une patrie libre et en citoyens libres ne veulent point se rendre en troupeau d'esclaves dans une Russie encore opprimée.

Pour justifier les persécutions contre les militaires russes en Bulgarie, la presse bolchevisante reparle de la « réaction tsariste », des « officiers réactionnaires », etc. Mais, en réalité, la majorité des forces militaires anti bolchevistes en Russie et leurs restes à l'étranger n'étaient même pas composés d'officiers de carrière. Le corps des officiers russes a subi de très grandes pertes pendant la guerre, et au moment de la révolution il se composait, pour une très grande partie des « officiers du temps de guerre », c'est-à-dire des jeunes intellectuels, — avocats, instituteurs, étudiants, etc., — appelés sous les drapeaux. D'autres intellectuels entrèrent dans l'armée anti-bolcheviste de la Russie méridionale,

comme volontaires. Et ces éléments ne sont ni plus ni moins réactionnaires que la « moyenne » des milieux intellectuels de Russie. Ils se distinguent seulement par leur patriotisme plus actif, par leur haine plus ardente contre la tyrannie bolcheviste et... par leur fidélité plus tenace aux obligations de la Russie vis-à-vis de ses alliés. Car, en levant leurs armes contre les bolcheviks, ils voulaient rester fidèles aux alliés de leur patrie et leur démontrer que la paix de Brest-Litovsk n'était pas reconnue par les vrais patriotes russes. Et c'est précisément pour cela qu'ils sont aujourd'hui persécutés en Bulgarie, — c'est une répercussion du traité de Rapallo, frère cadet de celui de Brest.

« Le pain d'exil est amer. » Pendant ces deux dernières années j'ai eu l'occasion de visiter les principaux centres où se trouvent les masses de réfugiés russes et j'ai pu constater que leur vie n'était pas facile. Mais, pour la plupart, ils savent la supporter avec dignité. Pour gagner leur pain, ils ne reculent devant aucun travail. En Bulgarie et en Serbie les officiers et les soldats de Wrangel travaillent, comme simples ouvriers, à la construction des routes. En Esthonie des équipes de militaires et d'intellectuels russes gagnent leur vie au moyen d'un pénible travail dans les marécages, où ils s'occupent de l'extraction des schistes combustibles. J'ai vu des prêtres travaillant comme simples manœuvres à un chemin de fer, d'anciens colonels de la garde servant comme garçons de bureau ; de jeunes intellectuels travaillant à Paris comme chauffeurs; des dames du monde pétrogradois et des intellectuelles ayant reçu une instruction supérieure qui travaillent comme couturières à domicile. Je pourrais citer des noms célèbres dans l'histoire littéraire, politique et scientifique de la Russie et dont les porteurs se voient obligés de mener une existence très difficile dont un ouvrier européen ne se contenterait pas.

Mais, malgré tous les revers de la fortune et toutes les souffrances matérielles, la majorité des réfugiés russes savent garder leur position morale et ne fléchissent pas. Lorsque, tout récemment encore, un écrivain russe bien connu changea d'idées, et du camp antibolcheviste passa à la rédaction d'un journal bolchevick à Berlin, il fut flétri unanimement par l'opinion publique de l'émigration russe et exclu même des organisations purement professionnelles dont il était membre. La plupart des réfugiés veulent con-

server une attitude intransigeante vis-à-vis du despotisme bolcheviste et rentrer en Russie, après la chute du gouvernement de Lenine, la tête fièrement levée et la conscience pure.

S'ils réussissent à se maintenir tels, ils joueront, sans doute, un rôle important dans la reconstruction de leur patrie.

G. ALEXINSKY.

§

Turquie.

La question de Cilicie. — Nous avons reçu les deux lettres suivantes :

Paris, le 1er mai 1922.

Monsieur le Directeur,

Je lis dans le *Mercure* de ce jour une réponse de M. Altiar à ma lettre insérée dans le numéro du 1er avril.

Je n'ai jamais mis en doute la bonne foi de M. Altiar, ni celle de ses informateurs. Mais on peut, de la meilleure foi du monde, négliger certains points. La haute autorité du colonel Brémont, sous laquelle M. Altiar place ses sources, ne peut que donner plus de valeur morale à sa brochure, et je m'en voudrais de me prononcer à ce sujet.

Ce que je tenais surtout à faire remarquer, c'était que nos troupes n'étaient pas accueillies en « libératrices ». L'incendie de moissons que je mentionnai dans ma dernière lettre a eu lieu exactement le 13 octobre 1920, dans l'espace situé entre Meterley sur le Djihovn et le « kalé » placé au sud du village de Temlo. Il est vrai que M. Altiar sur ce point ne contestait pas la véracité de mes dires.

Je ne demande pas mieux que d'être convaincu de l'héroïsme de la Légion arménienne, mais les preuves n'abondent guère. Je sais, au contraire, pertinemment, que les éléments civils montraient peu d'empressement à nous venir en aide et peu de courage dans l'exécution des mêmes travaux qu'on leur donnait à faire (manutentions diverses dans les intendances pour les hommes ; réparation ou lavage de sacs, pour les femmes).

Soyez convaincu, d'ailleurs, que je ne cherche nullement une querelle de petits détails à M. Altiar ; mais j'ai cru que je devais signaler aux lecteurs du *Mercure* ce que, d'après mes constatations, je croyais différent de ses affirmations.

Je pense, comme M. Altiar, que l'entrée en guerre de la Turquie aux côtés de l'Allemagne nous causa de grands dommages à divers points de vue ; mais entre le comité « Union et Progrès », mené par Enver et Talaat et la masse du peuple turc, il y a une différence, et si j'éprouve quelque sympathie pour le dernier, il est loin d'en être de même pour les autres. Je n'ai pas dit, du reste, que les Turcs avaient

de l'« amitié » pour nous. J'ai écrit qu'ils nous rendaient notre sympathie, entendant par là qu'ils nous préféraient à d'autres que je ne nommerai point, et les événements de mai 1920 à Constantinople ne me contredisent pas, je crois.

Je vo s prie, etc. ADRIEN LÉGER.

Paris, 4 mai.

J'ai lu avec grand intérêt la « Bibliographie politique » de M. Charles Merki (*Mercure de France*, 1er mars 1922), mais j'ai été surpris par la lettre signée Adrien Léger parue sur la Question de Cilicie, dans la même revue, numéro du 1er avril 1922.

M. Adrien Léger avoue n'avoir fait que parcourir la Cilicie, et sa lettre me paraît traiter un peu légèrement d'une question éminemment grave et qui engage le prestige du nom français. Une mise au point me semble nécessaire.

Comme M. Adrien Léger, j'ai parcouru la Cilicie de bout en bout, j'ai même séjourné deux ans dans cette province, étant à même de juger sur place dans les meilleures conditions possibles. Je me permets de penser que si M. Léger a parcouru la Cilicie, il l'a parcourue bien vite, trop vite sans doute pour avoir eu le temps d'observer qu'avant l'arrivée de la Division Dufieux, des Français avaient, pendant un an, organisé et administré le pays. Que M. Léger veuille bien consulter le livre de M. Gautherot, *la France en Syrie et en Cilicie*, il verra que, dès 1918, le général Hamelin avait fait occuper la Cilicie, que dès janvier 1919 la mission du Colonel Brémond commençait à administrer la province sous les ordres du maréchal anglais Allenby et du Haut-Commissaire de France, M. Georges Picot. Il ne faudrait pas croire que dans cette période l'histoire de la France en Cilicie commence avec l'arrivée au Levant du Général Gouraud ! Que M. Adrien Léger veuille bien encore consulter l'ouvrage du Colonel Brémond, *la Cilicie en 1919-20*, le remarquable article du Père Jalabert dans les *Etudes* du 20 Octobre 1921, il se rendra compte qu'à la fin de l'année 1919 la sécurité et la prospérité étaient telles en Cilicie que, non seulement on pouvait circuler sans armes sur les routes, mais que des concours agricoles réunissaient en paix dans les centres les différents groupes ethniques jusque-là ennemis. Je ne veux pas dire par là que la Cilicie était alors un pays idyllique, non, mais je prétends que les actes de brigandage signalés n'avaient rien que de coutumier dans une région de mœurs rudes, et en tout cas étaient bien moins nombreux que sous le régime ottoman. Bien plus, les troupes françaises devant effectuer, à Aïn Tabet Ourfa la relève des troupes britanniques partaient de Thrace, traversaient Constantinople et par un chemin de fer à travers l'Anatolie et la Cilicie atteignaient Katma sans aucune difficulté. M. Léger connaît trop bien les méthodes de guerre au Levant pour ne

pas admettre que des voyages de cette envergure indiquaient une parfaite sécurité du pays. Or ces voyages s'effectuaient à la fin de 1919, aux mois de novembre et décembre, si je ne me trompe.

M. Léger sera sûrement trop loyal pour ne pas se rendre compte des efforts déployés par des camarades en 1918-19 pour parvenir à un tel résultat. Si, en octobre 1920, la colonne Goubeau eut à combattre, c'est que des événements politiques dépassant la Cilicie étaient survenus. M. Léger en trouvera les détails dans les publications précitées et dans mon livre : *La Cilicie et le Problème ottoman*. Il serait odieux de reprendre ici cette lamentable histoire, mais il serait injuste de laisser supposer aux lecteurs du *Mercure de France* que, dès leur arrivée, les Français avaient eu à lutter en ces régions, alors que, depuis plus de 14 mois, s'exerçait leur action pacifique (novembre 1918 à janvier 1920).

Je me permets de reprendre les paragraphes de M. Léger, sans aucune espèce d'acrimonie, mais dans le seul but de préciser certains points :

1° *Fertilité de la région.* — Il serait convenable d'ajouter que la vallée d'Islahiyé, depuis Marache jusqu'à Ekbès, est une grande productrice de riz (récolte double en 1919). — Egalement il faut citer les hauts plateaux d'Harouniyé et d'Osmanié fertiles en orge, maïs, tabac.

2° *Population.* — L'Annuaire ottoman de 1912, publié avec l'autorisation du Gouvernement ottoman, donnait pour la Cilicie ; 215.000 chrétiens contre 185.000 musulmans. Le nombre des chrétiens à été diminué avant, pendant, et après la guerre mondiale (en 1920. Marache, Zeïtoun, Hajjin, etc.) par les massacres et les déportations, mais il n'en reste pas moins vrai que les Chrétiens avaient la majorité dans le vilayet d'Adana. Bien que tous attachés au Sultan, les musulmans de Cilicie étaient loin de former un bloc : Ausarieh (100.000 environ), Roumeliotes, Grecs, Crétois, Bulgares, Tcherkesses (20.000 environ), Géorgiens, Kurdes (30.000 environ), Tziganes, Persans, Afghans, et même Chinois venus du Turkestan, véritable mosaïque de races, et sectes religieuses. Ces « Turcs », d'ailleurs, obéissaient bien plus à leurs « beys féodaux » qu'aux autorités constituées. Il est curieux de constater combien les Ottomans ont eu à lutter jusqu'à ces derniers jours pour asseoir leur autorité sur la Cilicie.

Il suffit encore de savoir combien de réfractaires au service militaire gagnent la montagne en Cilicie pour concevoir combien peu développé est le sentiment nationaliste cilicien.

Quant aux chrétiens, il suffit de connaître à quel haut degré de prospérité étaient parvenus la petite république agricole de Zeïtoun, l'avisée communauté de Marache, les villages paysans de Bagtché, Harouniyé, Hassanbeyli, Dortyol, et bien d'autres, pour être obligé d'avouer que les Arméniens, en particulier, ne sont pas seulement des commerçants, mais encore et surtout des agriculteurs fixés au sol. C'est une

lamentable erreur de croire que les villages chrétiens de Cilicie n'étaient pas des villages de paysans. Le soin avec lequel les Turcs ont remplacé, d'abord pendant la guerre, ensuite en 1920 et 1921, dans leurs cultures, les chrétiens par des immigrés musulmans prouve que les Ottomans avaient une autre idée que M. Léger sur les capacités rustiques des chrétiens. L'erreur de M. Léger doit provenir de ce qu'à la suite des événements militaires de 1920, les chrétiens menacés dans leur vie avaient reflué vers les centres occupés par les Français. En outre étaient hospitalisés à Adana les Arméniens de la Turquie intérieure ne pouvant rejoindre leurs foyers. L'expérience a prouvé qu'ils avaient eu raison d'attendre.

3e *Gendarmerie.* — M. Léger se plaint de l'attitude des gendarmes d'Osmanié. Le rôle de la gendarmerie, composée de Turcs, commandée par des officiers turcs, était de réprimer le brigandage. Je dois dire que la gendarmerie de Djebel Berekeț s'est acquittée de son rôle, sous le contrôle du Gouverneur français, sans aucune idée politique, avec un désintéressement qui mérite tous les éloges. En 1919, l'Amanus a été purgé des brigands qui l'infestaient en plusieurs colonnes successives par cette gendarmerie ; pendant le mois de mars 1920, au moment où le kemalisme ne se manifestait en Cilicie que par l'apparition de partisans, plus près du brigand que du régulier, la gendarmerie d'Osmanié a eu deux officiers musulmans et 43 hommes tués en combattant ces fauteurs de troubles. La gendarmerie musulmane d'Osmanié n'a quitté nos rangs, qu'à l'armistice de mai 1920, lorsqu'il a été prouvé aux yeux des Ciliciens, croyant pour la plupart jusque-là que Kemal était un rebelle au Sultan par notre accord avec Angora, que la Turquie de Kemal était aussi celle du Sultan. Quant aux chrétiens et Kurdes entrés dans la gendarmerie d'Osmanié, restés fidèles à leur poste, ils ont mérité par leur énergique bravoure pendant le siège de mai 1920 les félicitations du colonel Laurent, commandant la place. Je crois qu'en écrivant sa lettre, M. Léger devait ignorer le rôle actif joué pour nous par cette gendarmerie qu'il accuse : on ne peut reprocher à des Turcs au moment où les accords prévoyaient le départ des Français, d'avoir, après avoir fait leurs preuves, rejoint les leurs.

Quant à la sympathie des Turcs, je m'excuse de soulever pareille question à l'heure où un traité entre les gouvernements a effacé le passé ; je me permettrai cependant de demander à M. Léger s'il a vu des camarades ayant assisté à l'égorgement de nos malades et de nos blessés à Harouniyé, à Bozanti, à Ourfa, s'il a su que des blessés français avaient été attachés au rail entre Mamoureh et Yarbachi, enduits de pétrole et brûlés vifs !! J'ai peur que beaucoup de Français ne confondent leur sympathie pour les Turcs, avec la sympathie rationnelle et traditionnelle que les Français doivent avoir pour les mu-

sulmans. En Cilicie il ne s'agissait pas d'être arménophile ou turcophile, il s'agissait pour les Français d'être, entre tous les partis, l'élément juste et libéral faisant respecter la loi et la paix J'ai toujours été et je m'en vante, — je l'ai maintes fois prouvé et le prouverai encore, — un islamophile convaincu et agissant, mais je me méfie de l'orthodoxie de ces Turcs qui, pendant la guerre mondiale,ont bombardé la Pierre-Noire à La Mekke, brûlé le voile sacré, pillé à Kerbela le puits vénéré où de toute antiquité les Chyètes en sacrifice jetaient leurs bijoux.

Il est triste de constater, — mais c'est un fait, il suffit de se rappeler l'attitude de la plupart des officiers d'Angora, — que s'il y a encore des Turcs francophiles, il y a malheureusement beaucoup plus de Turcs éclairés germanophiles. La vérité est que notre monde musulman et arabe ou arabisé et que notre avenir est avec les musulmans arabes, historiquement opposés aux musulmans turcs Cette tendance ne nous empêchera pas, quoique connaissant les Turcs, et surtout parce que nous les connaîtrons, de sympathiser avec les Turcs quand ils nous auront prouvé réellement leur désir d'amitié. Il s'agit pour eux de nous faire oublier les paroles de Djemal pacha, reçu en 1914 par la France à bras ouverts, retournant à Constantinople avec l'emprunt conclu, emprunt qui devait servir à nous combattre, et disant : « Je les ai roulés, ces imbéciles ! »

PIERRE REDAN.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés *impersonnellement* à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages *personnels* et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction, et par suite ne peuvent être,ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Art

Claude Roger Marx : *Charles Despiau*, trente reprod. de sculptures précédées d'une étude critique, d'un catalogue résumé, de notes diverses et d'un portrait de l'artiste par Léopold Lévy gravé sur bois par Aubert ; Nouv. Revue française. 3 75

Georges Turpin : *Quelques peintres du temps présent* ; Revue littéraire et artistique. 3 »

Esotérisme

Félix Cambert : *La religion de l'avenir* ; Edouard Joseph. » »

E.-L. Drillaud : *La morale éternelle* ; Durville. 5 »

André Godard : *Le surnaturel contemporain* ; Perrin. 5 »

Marie Potel : *La divine réalisation*, synthèse des Yogas ; Rhéa. 6 50

Camille Saint-Saëns : *Divagations sérieuses* ; Flammarion. » »

Ethnographie

Arnold Van Gennep : *Traité comparatif des nationalités*. Tome I : *Les éléments extérieurs de la nationalité* ; Payot. 8 »

Finance

Paul Lanoir : *Le crédit de la France : ni emprunts, ni impôts, des réformes ou la banqueroute, les remèdes nécessaires* ; Giard. 2 50

M. Zvorikine : *Effondrement de l'étalon d'or* ; Figuière. 5 50

Histoire

Maximin Deloche : *La crise économique au XVIe siècle et la crise actuelle* ; Plon. 4 »

M. J. Rouet de Journel : *Un collège de Jésuites à Saint-Pétersbourg. 1800-1816* ; Perrin. 7 »

Baron de Schœn : *Mémoires, 1900-1914*, traduit de l'allemand par Louis Arnold. Préface de Jacques Bainville ; Plon. 7 »

Littérature

Comte d'Argenson : *Correspondance du Comte d'Argenson, ministre de la guerre*, publiée par le marquis d'Argenson. *Lettres de Marie Leczinska et du Cercle de la Reine*. Préface de M. Pierre de Nolhac ; Messein. 10 »

Aucassin et Nicolette, chantefable du XIIe siècle, mise en français moderne par Gustave Michaut, avec une préface de Joseph Bédier ; Boccard. » »

Albert Bertrand-Mistral : *Le Signal*. Préface de Pierre Lasserre ; libr. Roumanille, Avignon. » »

Maurice Gauchez : *Histoire des lettres françaises de Belgique, des origines à nos jours* ; Renaissance d'occident, Bruxelles. » »

Jacques Hérissey : *Le monde des théâtres pendant la Révolution 1789-1800*. Avec 10 grav. h.t. ; Perrin. 10 »

A.-Ferdinand Herold : *La vie du Bouddha*, d'après les textes de l'Inde ancienne ; Piazza. « »

Pierre Lasserre : *Cinquante ans de pensée française* ; Plon. 7 »

André Mas : *Sous leur double soleil des dryméennes chantent* ; la Pensée latine. 2 »

N. Huber Noodt : *L'occidentalisme d'Ivan Tourguénev* ; Champion. » »

Louis Roussel : *Karagheuz ou un théâtre d'ombres à Athènes* ; Impr. A. Roftanis. Athènes. » »

Littérature antique

Eugène Dupréel : La légende Socratique et les sources de Platon ; Robert Sand, Bruxelles. 30 »

Les Epigrammes de Rufin, tirées de l'anthologie grecque, publiées pour la première fois en édition collective avec des notes, une traduction et un essai sur la vie du poète par Paul René Cousin et Thierry Sandre ; Messein. » »

Musique

Amédée Gastoué : *Les primitifs de la musique française*. Avec des illust. ; Laurens. 5 »

Marc Pincherle : *Les violonistes* ; Avec des illustrations ; Laurens. 5 »

Ouvrages sur la guerre de 1914-1919

Mémoires du Kronprinz ; Payot. 10 »

Philosophie

Henri Delacroix : *La religion et la foi* ; Alcan. 25 »

Malebranche : *Entretiens sur la métaphysique*, publiés par Paul Fontana ; Colin, 2 vol. chaque. 6 50

Poésie

Bin de Roussel : *Les fables de Claude* ; Maison franç. art et édition. 5 50

Héli Georges Cattani : *La promesse accomplie* ; Camille Bloch. » »

Henry Dalby : *Poèmes de la vie mordue*. Avec des gravures sur bois de Raymond Thiollière ; Images de Paris. 9 »

Alfred Droin : *A l'ombre de Sainte-Odile*. Avec une lettre d'Alsace d'Edouard Schuré ; Perrin. 7 »

Auguste Jehan : *Méditations versaillaises* ; Jouve. 5 »

François de Nerville : *Les heures vaines* ; Maison franç. art. et édition. 6 »

Politique

J. Martial Auricoste : *L'an prochain, Jérusalem ?* Revue internationale des sociétés secrètes. » »

Divers : *La dette publique de la Russie* ; Payot. 12 »

Ambroise Got : *L'avenir des relations*

franco-allemandes ; Chiron. 5 »
La *Mandchourie et le Japon* ; Roger et Cie. » »
André Morizet : *Chez Lénine et Trotski*, Moscou 1921. Préface de Léon Trotski. Avec des documents photogr. inédits ; Renaissance du livre. 7 »
Maurice Privat : *Les coulisses et les mercantis de la Conférence de Gênes* ; la France au travail. 1 »
J. Romieu : *Livre noir et Livre jaune* ; Costes. » »
François Charles Roux : *L'Angleterre, l'Isthme de Suez et l'Egypte au XVIIIe siècle* ; Plon. 15 »
Charles Schmidt : *Les plans secrets de la politique allemande en Alsace-Lorraine, 1915-1918*. Préface de M. Emile Bourgeois ; Payot. 12 »

Questions juridiques

Henri Coulon : *La réforme judiciaire* ; Le Monde Nouveau » »

Roman

Albert Adès : *Un roi tout nu* ; Calmann-Lévy. 6 75
Henri Ardel : *Un conte bleu* ; Plon. 7 »
Louis Aufauvre : *La merveilleuse tendresse* ; Jouve. 6 »
Maurice Barrès : *Un jardin sur l'Oronte* ; Plon. 7 »
Suzanne de Callias : *Mon amie Reinette*. Avec 12 dessins de l'auteur; Maison franç. art et édition. 5 »
Gaston Choisy : *La revanche d'Adam*; Albin Michel. 6 75
Sébastin Dalzeto : *Notre maquis* ; Soc. mut. d'éditions. 4 50
Jacques Darnetal : *Le faune humain*; les Ecrits libres. 5 »
Paul André Foucault : *Monsieur Barillard, négociant, commissionnaire* ; Flammarion. 6 »
Emile Guillaumin : *La vie d'un simple* ; Nelson. 4 50
Edmond Jaloux : *L'Escalier d'or* ; Renaissance du livre. 7 »
Alexandre Kouprine : *Le bracelet de grenats*, traduit du russe par Henri Mongault ; Bossard. 5 50
Marius Ary Leblond : *L'Ophélia* ; la Sirène. 6 75
H. van Leiser : *Le Val de Bagnes* ; Povolzky. » »
A. R. de Lens : *Derrière les vieux murs en ruines* ; Calmann-Lévy. 6 75
Marcel Prévost : *Les Don Juanes* ; Renaissance du livre. 7 »
Robert Randau : *Le chef des porte-plumes*; le Monde nouveau. 6 »
André Sernay : *Evohé Bacché* ; Crès. 6 »
Charles Silvestre : *L'amour et la mort de Jean Pradeau* Préface de J. et J. Tharaud ; Plon. 7 »
Ed. Spalikowski : *Le jour décroît* ; Defontaine, Rouen 4 »
Auguste Strindberg : *Le fils de la servante, histoire d'une âme, 1849-67*. Traduit du suédois par Camille Polack. Avant-propos de Lucien Maury ; Leroux. » »
André Thérive : *Le voyage de M. Renan* ; Grasset. 6 75
René Thévenin : *Barnabé Tiguol et sa baleine* ; Albin Michel. 6 75
I. Tourguéneff : *Les Eaux printanières*; Nelson. 4 50
Emile Zavie : *Poutnick le proscrit* ; Renaissance du livre. 6 »

Sciences

Alphonse Momas : *Les mondes dans les espaces* ; chez l'auteur, Neuilly. 3 »

Sociologie

Alphonse Momas : *Un Dieu, un maître* ; Imp. Estampe et Duquénoy. 0.25

Théâtre

René P. de Sonneville : *Théâtre*, I : Maison franç. art et édition. 5 »

Varia

Marcel Arnac et Victor Méric ; *Œufs*, texte et dessin ; le Merle blanc. 1 »
Léonard Rosenthal ; *Au jardin des gemmes : l'émeraude, le rubis, le saphir* ; Payot. 7 50
Suzanne Turgis : *La Reine Mathilde, la tapisserie broderie de Bayeux* ; Champion. 2 »

Voyages

Paul Adam : *Notre Carthage*, avec 29 grav. et 1 carte, Préface du Général Mangin ; Fasquelle. 12 »

MERCVRE.

ÉCHOS

La commémoration de Verlaine. — Le théâtre de Tourguéneff. — Erckmann et Chatrian étaient-ils alsaciens ou lorrains. — Réponse à la protestation de M. Jorga. — Le centenaire d'Abdel Rahman el Djabarti, chroniqueur égyptien. — Le chien Citron. — Ouvrage attribué à Maupassant. — L'étymologie de « Cordon bleu ». — Un bel exemple de périphrase.

La commémoration de Verlaine. — Le jeudi 25 mai, jour de l'Ascension, les « Amis de Paul Verlaine » se sont réunis, comme chaque année à cette époque, autour du monument du poète, au jardin du Luxembourg. L'assistance était particulièrement nombreuse. Après une belle allocution du président, M. Gustave Kahn, M. Denis d'Inès, de la Comédie-Française, a dit un à-propos en vers composé par M. Saint-Georges de Bouhélier. Puis M. Marcel Batilliat a parlé au nom des Amis de Verlaine, rendant hommage à l'œuvre et à la personne de leur président. On entendit ensuite des vers en l'honneur de Verlaine, de M. Georges Gay, dits par Mlle Vera Koratzky ; M. Paul Blanchart par la au nom des jeunes écrivains ; Mme Régine Le Quéré dit des poèmes d'Ernest Raynaud et Mme Marguerite-Jules Martin des vers de Verlaine.

Au banquet qui suivit la cérémonie et qui réunissait, dans la salle des Sociétés Savantes, un grand nombre de convives, Gustave Kahn salua particulièrement la présence du maître graveur hollandais Philippe Zibken, et de Mme Zibken qui furent les hôtes et les amis de Verlaine en Hollande ; puis on entendit un délicat discours de Mme Marcelle Tinayre, des poèmes de Verlaine et de Gustave Kahn, dits par Paul Rameau, enfin des interprétations musicales de vers de l'auteur de *Sagesse*, chantées par Mme Hélène Demellier, M. André Baugé et Mme Tariol-Baugé.

§

Le théâtre de Tourguéneff.

Monsieur le Directeur,

J'ai recours à ma mémoire pour renverser quelques objections de M. Bienstock, parues dans le *Mercure de France* (n° 573), au sujet des œuvres dramatiques d'Ivan Tourguéneff. Depuis que je connais le théâtre russe (et je le fréquente à peu près depuis un demi-siècle), le nom de Tourguéneff a toujours été cité parmi les noms les plus glorieux du drame classique russe. Il est vrai que nous avons subi une période où les pièces de ce maître étaient qualifiées plutôt d'œuvres littéraires que dramatiques. Mais ce fut le même cas avec Antoine Tchekoff au début de sa carrière dramatique. Je me souviens très bien de l'opinion générale sur la valeur scénique de la *Mouette* et d'*Ivanoff*, lorsque ces deux pièces ont été jouées pour la première fois. L'échec total en fut déplorable.

L'auteur effaré, le premier, de la catastrophe, jurait à qui voulait l'entendre qu'il ne passerait jamais plus le seuil du théâtre. Il fallut l'initiative habile du Théâtre Artistique de Moscou et le génie de son régisseur, M. Stanislavsky, pour que cet ordre d'idées changeât radicalement et que l'infortuné auteur fût entièrement réhabilité.

D'ailleurs les pièces de Tourguéneff n'ont jamais subi de si grandes péripéties. Dès son début avec *Un mois à la Campagne*, Tourguéneff devint aussitôt familier à la scène russe. C'est qu'il trouva dans la personne de notre grande comédienne Mme Savina (une Réjane russe) une interprète remarquable de son œuvre. Au cours de sa vie, illustrée par maintes manifestations d'art, Mme Savina créa les deux principaux rôles dans la pièce en question. Toute jeune elle joua Vera ; un peu plus âgée elle interpréta Natalia Petrovna. Cela prouve, entre autres choses, que la pièce ne quitta jamais le répertoire courant des théâtres impériaux ; personne ne fut las de la voir reparaître.

A ce propos il me revient un détail curieux. J'avais à Saint-Pétersbourg, depuis l'année 1909 jusqu'à la révolution, un petit salon littéraire, des « mercredis » artistiques. Un de ces mercredis fut consacré à la mémoire d'Ivan Tourguéneff. Notre éminent orateur et écrivain, l'académicien A. Koni y fit un superbe discours. Il mêla à une critique adroite des œuvres du maître des souvenirs personnels sur sa vie. Parmi les assistants nous avions le fils de Melchior de Vogüé, glorieusement tombé au champ d'honneur, M. Patouillet, directeur de l'Institut de France à Pétersbourg, et puis Mme Savina. Le discours fini, on se groupa autour de l'aimable artiste pour la questionner au sujet de Tourguéneff. Il se trouvait, aux dires de certaines gens, que le célèbre romancier avait non seulement une grande vénération pour le talent de l'artiste, mais l'aimait aussi comme femme. Mme Savina n'y fit naturellement aucune allusion, mais parla uniquement des impressions de Tourguéneff sur son jeu dans *Un mois à la Campagne*.

Il fut enthousiasmé, racontait l'artiste. Jamais, au grand jamais, disait-il, je n'avais eu une idée nette sur la valeur scénique de ma pièce. Votre jeu m'a rassuré. Je vois que je puis écrire pour le théâtre...

Si je ne me trompe, le succès d'*Un mois à la campagne* détermina celui de la *Provinciale*. Cette pièce, aussi bien que la précédente, fut merveilleusement interprétée au Théâtre Impérial Alexandre, à Saint-Pétersbourg.

Je vois encore Mme Savina, MM. Davidoff et Dalmatoff, dans les rôles de la provinciale, de son mari et de son admirateur. C'est un des moments les plus précieux de mes souvenirs artistiques. En aucun temps cette pièce n'a quitté la scène russe. On l'a vue au Théâtre Artistique de Moscou, au Petit Théâtre de Souvarine à Saint-Pétersbourg, chez les amateurs... La même vogue suivit *Un déjeuner chez le Maréchal*

de la Noblesse. Purement russe, cette charmante petite comédie de genre sera certainement appréciée à l'étranger, particulièrement en France. Il y a beaucoup de molièresque dans sa conception.

Ma mémoire me fait défaut au sujet d'une pièce que mentionne M. Bienstock dans son article. Il se souvient du *Célibataire*, ingénieusement interprété par le célèbre Martynoff. Je ne croyais pas M. Bienstock si âgé. Martynoff, autant que j'en ai entendu parler, était un contemporain de Nicolas Ier. Dans tous les cas son magnifique jeu n'a laissé aucune tradition au théâtre. Dans les milieux artistiques que jadis je fréquentais beaucoup, on n'en a jamais dit un mot. Et parmi les pièces de Tourgueneff, c'est, je crois, la seule qui fût plutôt lue que jouée.

Veuillez agréer, etc. BARON N. DE DRIESEN.

§

Erckmann et Chatrian étaient-ils alsaciens ou lorrains ?

Lunéville, 29 mai 1922.

Cher Monsieur,

« L'Alsace est une région ; la Lorraine en est une autre», disait excellemment, il y a deux jours, à Paris, le maire de Rombas.

Le dernier *Mercure* annexe à l'Alsace, en deux articles, deux enfants de la Lorraine, Erckmann et Chatrian.

Comme Lorrain, je me permets de protester et j'espère que MM. Roche et Etienne, après examen, voudront bien nous rendre nos compatriotes.

Mais il est possible que la question ne les intéresse pas, vos lecteurs non plus, et je garde prudemment dans mon stylo une ennuyeuse dissertation sur ce sujet.

Veuillez agréer, etc. EDMOND GUÉRIN.

§

Réponse à la protestation de M. Jorga.

Paris, le 3 juin 1922.

Monsieur et cher Directeur,

Dans la partie finale de ma chronique au *Mercure* (n° 571), m'étant occupé des directions de la littérature roumaine d'avant guerre, j'ai dû parler, entre autres, de la revue *le Semeur*, qu'avait quelque temps dirigée M. Jorga, ainsi que des idées littéraires qui s'y étaient trouvées exprimées. Soucieux, depuis qu'il est devenu correspondant de l'Institut, des jugements qu'on pourrait, en France, porter sur lui, l'éminent historien, dont l'humeur changeante et l'excessive susceptibilité sont chez nous notoires, s'est empressé de vous adresser « une protestation formelle » contre ce qu'il a trouvé à la fois juste et courtois d'appeler « l'évidente intention de mystifier.. de votre collaborateur occasionnel ».

Il me sera aisé, chapeau bas, de renvoyer la balle à M. Jorga, qui a,

durant des années, jeté la pierre à presque tous ses confrères du pays, aux feus Tocilesco, V. Urechc, Hasdeu, P. Eliade, Tanoviceano, C. Istrati, Chendi, comme à MM. Al. Xénopol, Ov. Densusiano, M. Dragomiresco, C. R. Motru, Lovinesco, Tafrali, pour ne citer que les plus illustres. Je m'excuse, pourtant, de ne pas vouloir encombrer vos pages d'oiseuses polémiques, auxquelles, d'ailleurs, les lettres roumaines ne sauraient pas trouver leur compte ; je me bornerai simplement à examiner, aussi brièvement que possible, la « formelle protestation » de M. J., à la lumière des faits, non moins formels.

Et, tout d'abord, cette précision indispensable : M. I. est de ces hommes de lettres (et politiques) roumains qui ont beaucoup « évolué » ; il a de son propre aveu, bien que fait à mots couverts, sous la forme d'un reproche, comme de juste, à son ex-ami et frère d'armes, le pourfendeur de Juifs Cuza (v. *la Nation roum.* du 15-VIII-20) « revisé ses théories, conformément aux exigences de l'heure » ; « le principe de sa formation intellectuelle (v. E. Lovinesco, *Etudes critiques*, t. VI, p. 93), c'est l'inconséquence ».Force nous est donc, pour juger en parfaite probité « M. I., de suivre attentivement le jeu de ses attitudes changeantes, de considérer la mutabilité prodigieuse de ses opinions.

Cela dit, analysons la protestation en question dans tous ses éléments que voici :

1° « ... d'après votre informateur je serais un fameux xénophobe ». Selon l'informateur du *Mercure de France*, la revue *le Semeur*, à l'époque où elle était dirigée par M. I., voulait garantir les lettres roumaines de tout contact avec la littérature mondiale, et, c'était à cet effet que M. I. y demandait, par ex., que les livres, les revues et les journaux paraissant à l'étranger, que l'on importait chez nous, payassent la douane (v. *le Semeur*, III, 117).

Toujours selon l'informateur du *Mercure de France*, la revue *le Semeur*, à l'époque où elle était dirigée par le même M. I., engageait les écrivains roumains à enfermer leur inspiration entre les limites de la vie nationale, rustique ou historique, et c'était pour cette raison, encore, que M. I. y condamnait par ex., comme «artificielle», l'œuvre « subtile, large d'esprit, à travers laquelle circule la connaissance d'autres pays et civilisations», du grand romancier Duilius Zamfiresco, de l'Académie Roumaine (v. *le Semeur*, III., 180).

De telles preuves, je pourrais en produire en quantité ; mais dois-je ressusciter en français *le Semeur* ?

2° «... incapable d'apprécier tout ce qui n'est pas paysan».

Ce qui était en cause, — ne l'oublions pas, — c'était le programme du *Semeur*. Parcourons donc cette revue, afin de pouvoir montrer, preuves à l'appui, comment M. I. appréciait ce qui n'était pas paysan.

Au lendemain de la mort de l'auteur des *Trophées*, M. I... écrivait (v. *le Semeur*, IV, 779) :

de Heredia débitait d'un ton emphatique quelque pauvre sujet insignifiant. Pour beaucoup il n'était guère poète. Cette opinion sera certainement le jugement définitif de l'histoire littéraire.

C'est une drôle d'opinion, mais c'est une opinion. Je le veux bien. Mais lorsque vous saurez ce que M. I. entendait par « poète », vous connaîtrez le fondement de cette opinion. En effet, ouvrons au hasard le recueil des vers de Mme Cuntzan, sûrs d'y trouver, selon la recommandation du *Semeur* (III, 815), « les meilleurs chants de la littérature roumaine » :

...Dans le berceau suspendu, un tout petit enfant blond...
Il est le plus jeune de la maison, à peine âgé d'une année.
Près du berceau, la mère file, ses yeux dans les yeux de son fils ..
A travers le corridor, la poule couveuse promène ses douze poulets...
Le chaudron en fonte bouillonne ; la grand'mère est auprès du feu...
A côté, sur un lambeau de gilet fourré, dort le veau...

Si l'auteur de cette idylle était choyé au *Semeur*, l'excellent poète D. Anghel n'était, pour ainsi dire, que toléré, puisque M. I. regrettait de le revoir « préparer avec art des vers parfumés », s'adonner aux « raffinements » de pensée et de sentiments, s'abandonner à la rêverie *Au jardin* soigné des riches seigneurs (v. *Le Sem.*, IV, 239). Pour avoir, lui aussi, « raffiné », à sa manière, Alecsandri donna prise à la sévérité de M. J., car, quelle autre raison eût-il eue, le directeur du *Semeur*, pour traiter notre grand poète, dont les *Pastels* constituent l'œuvre maîtresse du « poète des boyards et de la cour » ? (v. *le Sem.*, III, 178).

Sur ce, je ferme le dossier ; mais, s'il le faut, je suis prêt à le rouvrir.

3° « ... et en plus, un marchand de poncif... »

Je disais, je dis encore, je dirai toujours : le programme du *Semeur*, en ce qu'il avait d'excellent, à savoir la recommandation aux écrivains de puiser aux sources de la vie nationale, populaire ou historique, n'était pas seul. M. I. avait emprunté ses principes directeurs à Cogalniceano, à Russo, à Alecsandri, comme il avait mis à profit les leçons des Carlova, des Gr. Alexandresco, des Heliade, des Deleano, des Eminesco, des Cosbuc, etc.

– Quant à la production poncive du *Semeur*, les « chants », mentionnés ci-dessus, en offrent l'exemple topique.

4° « ... ma modeste activité... Si j'ai réussi... d'autres vous le diront... »

En France, M. I. se fait petit ; mais, en Roumanie, il n'y a jamais assez de place pour lui. En préfaçant, par ex., le livre de M. Iamandi-Adrian (v. le « poporanisme » littéraire de « la Vie roumaine », Iassy, 1913), M.I. déclarait :

Des courants littéraires ? En dehors du courant déterminé par *le Semeur*, je ne puis guère reconnaître l'existence d'aucun autre... Le soi-disant symbolisme ? Mais a t-il complètement perdu la raison, ce pays pour ne pouvoir plus rire des dérèglements absurdes, auxquels se livrent les esprits faux ou les adroits charlatans ?

Les esprits faux ou les adroits charlatans, ce sont les écrivains qui ont demandé des suggestions d'art aux maîtres de la littérature étrangère, aux maîtres notamment des lettres françaises, ce sont, à quelques exceptions près, les poètes roumains les plus doués du temps présent, les Minulesco, les Pillat, les Ervin, les Cruceano, les M. D. Radulesco, les Sperantia, les A. Mosoiu, les Rascou, les Jonel avelesco, les Davidesco, les Aderca, les Buduresco, les D. Protopopesco, les Mia Floru, les Ad. Maniu, les Crainic, les Stamatiad, les V. Paraschivesco, les C. Petresco, les Relgis. J'en passe et des meilleurs.

5° «... des réalités connues par quiconque s'intéresse à la Roumanie ». M. J. ne veut pas me refuser le plaisir de mes illusions, pour m'opposer des réalités connues. Grand merci ; mais peut-être les lecteurs du *Mercure de France* voudraient-ils connaître simplement la vérité. M J. affirmait donc : « Pas d'autre courant que le courant de mon *Semeur* ». Quant à moi, j'avais dit : les courants, du *Semeur*, et, en outre, de *la Vie roumaine*, de *la Vie nouvelle*...— « Le symbolisme ? » M. J. de s'écrier : « Evidente intention de mystifier.... Quiconque s'intéresse... M. Montandon ! »

Combien je suis heureux de saisir cette occasion pour rendre ici hommage aux services éminents rendus par M. Montandon aux lettres roumaines et au rapprochement franco-roumain. Combien je suis heureux, encore, de relire ses comptes rendus, toujours très renseignés et clairs... M. Montandon écrivait, par exemple, à propos du courant, selon M. J. « fantôme » :

Sans aucune recherche des succès faciles, sans compromis, comme sans querelles disgracieuses, elle (la revue *la Vie nouvelle* de M. Ovide Densusiano) a poursuivi avec fermeté la voie d'idéalisme ... et elle peut se targuer d'avoir créé un mouvement... qui sans conteste a amené l'assimilation dans la littérature roumaine d'éléments nouveaux, jusque-là incompris ou méprisés. (*Mercure de France*, 1-VII, 12,201.)

Oyez encore :

Les conférences de M. Densusiano et de ses collaborateurs de *la Vie nouvelle* constituent une page de l'histoire littéraire et de l'influence française en Roumanie. (*Mercure de France*, 16-I-11, p. 135.)

6° «... Ceux qui me connaissent en France, au moins comme correspondant de l'Institut et comme Directeur de l'Ecole roumaine à Paris. »

L'Institut de France a, une fois de plus, depuis la guerre, eu l'obli-

geante attention d'associer à sa gloire les représentants de la science et des lettres roumaines. Nous nous en sommes tous réjouis, et M. J. particulièrement, puisque c'est à lui qu'est échu cet insigne honneur. Seulement, avant la guerre, M. J. faisait, si j'ose dire, bon marché des choses de France ; devenu correspondant de l'Institut, il saura, heureusement, accueillir, avec plus de compréhension et de sympathie qu'auparavant (v. le *Semeur*, III, 116, 273 ; IV, 702 ; V, 21 ; v. son histoire du peuple roumain, en allemand : *Geschichte des rumanischen Volkes im Rahmen seiner Staatsbildungen*, Gotha, t. II, pp. 339, 475, 477) les suggestions, dont la civilisation française sera la source. Et comme directeur de l'Ecole roumaine à Paris, il ne prêtera, heureusement, plus, fût-ce à son insu, le prestige de son nom aux agents de l'influence allemande en Roumanie, en répandant des « opinions sincères », mais injustes, comme les suivantes :

Pourquoi ont-ils (nos frères de Transylvanie) sur nous (de l'ancien royaume) cette évidente supériorité d'esprit ? (*Opinions sincères*, p. 148).

Entre autres motifs, selon M. I., parce que

il n'y a nul doute, pour qui n'est pas Français, que l'influence allemande exerce une meilleure influence, une influence plus saine et plus sérieuse, sur un peuple aux débuts de sa civilisation, que l'influence française. (*Ibid.*, p. 151.)

Il m'en a coûté de répondre à M. Jorga ; mais j'y ai été contraint par égard à la vérité. Il m'en a coûté, parce que M. Jorga occupe justement une place de premier ordre dans la culture roumaine, mais, sans doute, il ne se rend pas compte que c'est pour des mérites autres que ceux qu'il voudrait aujourd'hui avoir ; aussi ne manquerai-je pas, à l'occasion, de les mettre en évidence, conduit par ce même esprit d'équité.

Votre très respectueusement dévoué,

POMPILIU PALTANEA.

§

Le Centenaire d'Abdel Rahman el Djabarti, chroniqueur égyptien. — Dans la nuit du 27 du mois sacré de Ramadam, 1237e année de l'Hégire (18 juin 1822), ayant rempli au palais de Choubrah (banlieue du Kaire) la pieuse mission que Méhémet-Ali lui avait confiée d'annoncer l'heure du jeûne, le cheikh Abdel Rahman el Djabarti enfourcha son âne et prit la route du Kaire. Sans doute méditait-il sur la tristesse d'une époque où, abusant de la singulière tolérance du Pacha, les *chapeaux* (1) pouvaient impunément humilier les « adorateurs du Dieu Unique », quand soudain, dans l'ombre, deux mains s'agrippèrent à sa gorge, et la serrèrent, jusqu'à ce que le digne cheikh ne fût plus qu'un cadavre (2). Le lendemain on découvrait son corps attaché

(1) Les chapeaux : les Francs.
(2) Quand il fut assassiné El Djabarti avait 68 ans, étant né au Kaire en 1754.

à un des pieds de son âne, et sous son *cafetân* on trouva un astrolabe, un rapporteur et quelques cahiers manuscrits de ses *Merveilles Biographiques et Historiques.*

Le cheikh Abdel Rahman écrivait, en effet. Il écrivait pour son plaisir, et non pour faire sa cour à un souverain puissant, ni pour flatter quelque vizir ou quelque émir (1). Rédiger la chronique de son temps était sa passion.

Depuis la création du monde les peuples n'ont jamais cessé de s'occuper de l'histoire, constatait-il, seule la génération présente négligea cette science. J'excuse les enfants de ce siècle, car ils ont des occupations plus importantes et ils ne voudraient pas d'une pareille tâche pour leurs plumes déjà fatiguées. *Le travail qui ne rapporte pas un bénéfice est réputé perte de temps*, et ce qui est déjà passé ne peut être rattrapé à moins qu'on ne soit comme moi qui vis dans l'oubli et la retraite. On peut charmer l'ennui de la solitude en consacrant une partie de son temps à scruter les bienfaits et les malices du sort (2).

Au total les malices du sort devaient être pour l'Egypte bien plus nombreuses que ses bienfaits. D'un *alam* (roseau) aigu et agile, avec précision, netteté et en toute impartialité, El Djabarti consigna sur ses feuillets et les unes et les autres. C'était un parfait *honnête homme*, le seul survivant des quarante enfants d'un professeur d'astronomie à El Azhar, lui-même issu d'une longue lignée de polygraphes, originaires de Djabart, contrée musulmane de l'Abyssinie et depuis longtemps établis en Egypte. Sous le turban ses traits devaient avoir la douceur et la sérénité du sage. Il recherchait la bonne compagnie et il fut l'ami des émirs. Il fut aussi celui des poètes et des savants et il sauva de l'oubli la mémoire de plus d'un contemporain. Car à la chronique de chaque année El Djabarti ajoutait régulièrement une nécrologie de personnages illustres autant que divers. Et ces manières d'oraisons funèbres composaient souvent une anthologie. On y pourrait glaner maintes pièces charmantes d'un érotisme osé et quelque peu spécial pour le goût de l'Occident, mais tout à fait dans le ton et les mœurs de l'Orient, qui, du reste, avait fini par n'y plus entendre malice. On goûtera du moins cette satire des sorbonnards enturbannés d'El Azhar, due à Hassan el Hedjazi el Azhari, « le grand poète, le grand critique [du XVIIIe siècle égyptien], l'honorable et pieux » que le père du chroniqueur avait souvent surpris « occupé à l'étude sous un banc, à l'écart du monde et loin du bruit ».

La mosquée d'El Azhar a été affligée
Par le Dieu grand et éternel
De gens stupides, grossiers, inconstants,
Avares, même d'un salut ;

(1) *Merveilles*, T. I, p 61.
(2) *Ib.*, T. I, p. 7.

Ce sont de véritables blocs de rocher,
Car ils réunissent en eux la stupidité, la sécheresse et l'insensibilité ;
Ils agrandissent leurs turbans et élargissent les manches de leurs manteaux.
Afin de dominer leurs semblables
Ils portent sous le bras
Quatre-vingt dix manuscrits ou même plus.
Ils s'en font parade partout où ils vont,
Ils s'en servent en guise de filets pour amasser des richesses,
Ils se prétendent les soutiens de la colonne de Sévère [Pompée]
Et chacun d'eux est une colonne qui en soutient une autre.
Leur mauvaise foi est devenue notoire
Tant chez les hommes libres que chez les serfs.

Du même, ce quatrain.

On rencontre parfois des hommes
Dont la barbe est d'une longueur inutile
Telle que ces nuits d'hiver
Qui sont interminables, obscures et froides.

El Djabarti assista à la domination parallèle et tourmentée des pachas turcs et des émirs mamelouks ; témoin contristé de l'expédition de Bonaparte, il en composa une relation détaillée et précieuse par le curieux diptyque qu'elle offre des efforts des Français et des sentiments des Egyptiens. Il vit encore l'avènement sanglant de Méhémet Ali et les dix-sept premières années de son règne. Mais il ne comprit ni l'effort ni la pensée secrète du Pacha, et c'est pourquoi il devait se montrer dur à son égard. D'ailleurs Méhémet était un Rouméliote, et au témoignage de Lord Cromer, El Djabarti « écrivait d'un point de vue nettement égyptien, c'est-à-dire anti-turc » (1).

Les *Merveilles Biographiques et Historiques* auraient été dignes de tenter un Dr Mardrus. Une « société » de bureaucrates égyptiens, d'origine syrienne, en a donné une version déplorable (2). Ces chroniques passionnantes sont indispensables à la connaissanee de l'Egypte des XVIIIe et XIXe siècles. Mais elles gagneraient à être lues à la lumière des observations de Volney, le contemporain d'El Djabarti. L'Orient, en effet, n'a point connu d'historiens, mais des chroniqueurs. El Dja-

(1) *Modern Egypt.*, t. Ier, p. 16, note.

(2) Le Caire, Impr. Nation., 1888-1897, 9 vol. in-8°. Une traduction partielle et résumée (les pages sur l'Expédition de Bonaparte) avait déjà été donnée par Alex. Cardin (Paris, 1838). Pachas et Khédives d'Egypte interdirent l'impression des *Merveilles*, qui ne fut autorisée qu'en 1879. Entre temps El Djabarti fut outrageusement pillé par un négociant du Kaire, Félix Mengin. Cet individu signa la traduction de cette partie des chroniques qui va de 1801 à 1823 et, sous le titre *l'Egypte sous le gouvernement de Mohammed Ali.* (Paris, 1823-4) eut l'impudeuce de dédier ce larcin, comme son propre ouvrage, à Chateaubriand. A son tour, un certain P. Mouriez, compilateur d'une *Histoire de Méhémet Ali* (Paris, 1856), plagia copieusement le plagiaire Mengin.

barti en est l'un des plus considérables et des plus aimables. Il définit l'histoire : « la science qui fixe et transmet la connaissance de l'état des divers peuples et de leurs pays, de leurs usages et coutumes, de leurs industries et origines ». Il lui assigne pour objet « l'étude des générations passées : prophètes, élus, ulémas, sages, prêtres, rois, sultans et autres ». El Djabarti a fidèlement suivi la règle qu'il avait si nettement posée, mais bien qu'il ait entrevu le but de l'historien, qui est, dit-il, « la recherche des faits et des circonstances dans lesquelles ils se sont produits », l'esprit critique lui a manqué — comme à tous les Orientaux — pour pousser à fond cette recherche. Ce n'est point, toutefois, le sentiment de ce défaut qui l'a fait s'écrier : « Je gémis sur ma propre faiblesse et mon œuvre gémit de honte : entre les causes de nos gémissements la différence est immense ». Il ne faut voir là qu'une façon orientale d'attester sa modestie.

Le cheikh Abdel Rahman el Djabarti pouvait être justement fier de ses *Merveilles* les bien nommées et les Egyptiens doivent se regarder comme ses obligés, et tous ceux, pareillement, qui s'intéressent à l'Egypte

AURIANT.

§

Le Chien Citron. — En rectifiant par des « Notes et documents littéraires » (*Mercure*, 1er Juin 1922) une « variété » qu'il avait publiée dans le *Mercure* du 16 février 1919, M. Léon Deffoux ne se tromperait-il pas encore? Il est vrai que sa conclusion, dit-il, n'est que « provisoire ».

Cette conclusion est ainsi énoncée :

Ce mot Citron devait être une appellation populaire pour désigner un chien pelé, galeux, absolument comme on dit aujourd'hui, argotiquement, un cabot, un clebs...

Mais non !... Le chien qui au temps de Racine vola le chapon était, simplement de pelage vaguement jaune, couleur du citron.

Et le dialogue de la scène III du *Bon-Homme Cassandre aux Indes*, cité par Léon Deffoux, en est la meilleure preuve :

ARLEQUIN. — Holà ! Isabelle, Isabelle !

ISABELLE. — ... Voyez un peu cet insolent qui m'appelle Isabelle, comme on appelle un chien Citron.

Qu'on ouvre n'importe quel dictionnaire, on trouvera à la suite du mot *Isabelle* : « qui est d'un jaune pâle. Ex : cheval isabelle ».

A la fin du XVIIIe siècle la couleur isabelle était de grande mode et fut d'ailleurs reprise depuis, sous la Restauration et même pendant le second Empire.

A Aix-en-Provence, en Avignon, à Carpentras, à Beaucaire, en d'autres villes, villages et même en des « mas » du pays de la cigale, j'ai connu beaucoup de chiens qui s'appelaient *Cézé*. Ils étaient tous d'un jaune

clair — isabelle — de la couleur du « cézé », désignation provençale du pois chiche quand il est sec.

Le chien que Racine a presque immortalisé sous l'appellation de Citron était jaune. On l'appelait Citron comme on appelle une chèvre albe *Blanchette*, et les Anglais un chien noir *Black*. Argotiquement, par une déformation qui ne manque pas de saveur, on appelle une gosse aux cheveux roux la Rouquine ou Marie-queue-de-vache.

Citron est aussi un mot d'argot et Hector France, dans son *Dictionnaire de la Langue verte*, nous apprend qu'il veut dire *tête*. — LÉON ROUX.

§

Ouvrage attribué à Maupassant. — On voit passer de temps à autre dans les catalogues de bouquinistes (il figurait encore le mois dernier dans le catalogue de M. Margraff) un ouvrage annoncé en ces termes :

LES COUSINES DE LA COLONELLE, par Mme la Vicomtesse de Cœur-Brulant. Lisbonne, chez Antonio de Boa-Vista, s.d., 2 vol. in-12 br.
Tiré à petit nombre. — Ouvrage libre, attribué à Guy de Maupassant.

Il n'est peut-être pas inutile de rappeler que ce roman ne doit pas être attribué, même de loin, à Maupassant. Il a pour auteur une certaine « Comtesse de Manoury », qui vint le soumettre en 1880 à M. Henry Kistemaeckers, père. M. Kistemaeckers refusa de l'éditer, mais présenta l'auteur à son confrère Gay, qui fit paraître *Les Cousines de la Colonelle* à la fin de cette même année 1880. — L. DX.

§

L'étymologie de « Cordon bleu »

Paris, le 3 juin,

Mon cher directeur,

Dans *le Mercure* du 1er juin, un de vos correspondants discute et pulvérise l'origine que Curnonsky et moi, selon lui, avons attribuée au mot « cordon bleu ». Il demande — si je tiens à mon étymologie — que je prouve que MM. de Souvré, d'Olonne, de Lavardin, de Mortemart et de Laval étaient « grand cordon du Saint-Esprit ». C'est beaucoup de travail et je préfère consacrer mon temps à trouver les cordons bleus eux-mêmes plutôt que l'origine du titre vénéré qui les pare. Non, je ne tiens pas du tout à mon étymologie. Si je suis intransigeant sur le chapitre de la cuisine, si je suis prêt à soutenir, les armes à la main, par exemple qu'il est criminel de piquer un perdreau de lard et de pratiquer dans la bête des ouvertures par où s'écoulent son jus, sa saveur et son charme, je suis fort coulant en matière d'étymologie.

Je suis donc pleinement convaincu que votre correspondant est bien dans la vérité. Et j'ai une bonne raison pour ne pas me cramponner à mon explication. Je n'en suis pas l'auteur. Je l'ai trouvée dans un petit

livre de M. Albert de la Fizelière intitulé *Vins à la mode,* cité par Monselet dans son *Triple almanach gourmand* de 1867. Mais il est bien évident que si le cordon de Saint-Louis était feu, ce n'est pas lui qui est à l'origine du glorieux qualificatif.

Le mystère reste entier.

J'avoue que je suis tellement affolé quand je rencontre une de ces saintes femmes digne du titre en discussion que j'oublie de m'inquiéter de son étymologie.

Je suis néanmoins très heureux, tandis que je m'occupe de l'œuvre, que d'autres recherchent l'explication. Curnonsky partage absolument ce honteux état d'esprit.

Veuillez trouver ici, mon cher directeur, toute la sincère et vigoureuse amitié de votre MARCEL ROUFF.

§

Un bel exemple de périphrase. — Le bon Gazier nous a enseigné que « la construction périphrastique est on ne peut plus légitime et qu'elle est une source de beautés ». Nous trouvons dans un catalogue d'autographes (Lemasle, n° 178, P. S, Cote 32809) un exemple qui vient illustrer de façon saisissante cette définition :

> 32809 Caillaux (Henriette), femme de l'ancien ministre des finances, qui fut activement mêlée à l'affaire Calmette.

Ah ! que ne donnerait-on pas pour être l'homme qui a écrit cet « activement mêlée » !...

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.

TABLE DES SOMMAIRES

DU

TOME CLVI

CLVI — No 574. — 15 MAI

Tony Roche.......... *La Paix et la Guerre dans l'Œuvre d'Erckmann-Chatrian*.............. 5
Alexandre Kouprine.. *Les Blés d'Automne* (Henri Mongault, trad.)............................ 29
Henri Hertz.......... *Vers un Monde volage*, nouvelle......... 71
Maurice Mardelle.... *Le Compagnon de la Cathédrale*, poésie.............................. 89
Benjamin Vallotton... *L'Ecole française en Alsace*......... 93
S. Etienne .... *Un Hameau alsacien au XVIIIe siècle : le Berceau de Chatrian*........... 110
Henry Vuibert........ *Le Dépôt légal et la Bibliothèque Nationale*......................... 122
Paul Souchon........ *Le Meneur de Chèvres*, roman (II).... 133

REVUE DE LA QUINZAINE. — Emile Magne : Littérature, 178 | Rachilde : Les Romans, 182 | Henri Béraud ; Intérim : Théâtre, 187 | Henri Mazel : Science Sociale, 194 | Louis Cario : Science financière, 199 | Jean Norel : Questions militaires et maritimes, 201 | Robert Abry : Hagiographie et Mystique, 206 | Charles-Henry Hirsch : Les Revues, 211 | R. de Bury : Les Journaux, 215 | Gustave Kahn : Art, 221 | Charles Merki : Archéologie, 230 | Yvon Evenou-Norvès : Régionalisme, 235 | Gerolamo Lazzeri : Lettres italiennes, 244 | J.-L. Walch : Lettres néerlandaises, 250 | Divers : Bibliographie politique, 253 ; Ouvrages sur la Guerre de 1914, 256 ; A l'Etranger : *Chine*, 258 ; *Russie*, 266 | Mercvre : Publications récentes, 274 ; Échos, 277.

CLVI — No 575. — 1er JUIN

R. Brugeilles........ *La Cryptologie Sociale*.............. 289
Ezra Pound .... *James Joyce et Pécuchet*............. 307
J. Kessel .... *Le Caveau N° 7*, nouvelle........... 321
Gilbert Lély......... *Poèmes* 340
Henri Bachelin et René Dumesnil........... *Journalistes et Journaux au Temps de La « Comédie Humaine »*.......... 343
A. Guérinot.......... *Maupassant et Louis Bouilhet*....... 373
Paul Souchon........ *Le Meneur de Chèvres*, roman (III).... 396

REVUE DE LA QUINZAINE. — Jean de Gourmont : Littérature, 451 | André Fontainas : Les Poèmes, 456 | Henri Béraud : Théâtre, 461 | Edmond Barthélemy : Histoire, 467 | Georges Bohn : Le Mouvement scientifique, 472 | Philippe Girardet : Questions économiques, 476 | Charles-Henry Hirsch : Les Revues, 484 | Gustave Kahn : Art, 489 | Léon Moussinac : Cinématographie, 497 | Auguste Marguillier : Musées et Collections, 500 | Charles Merki : Architecture, 506 | V. Cornetz : Bibliothèques, 509 | Léon Deffoux : Notes et documents littéraires, 512 | Vanderpyl : Notes et Documents artistiques, 515 | Georges Marlow : Chronique de Belgique, 521 |

Jean Cassou : Lettres espagnoles. 525 | Z.-L. Zaleski : Lettres polonaises, 529 | Divers : Ouvrages sur la Guerre de 1914, 535 ; A l'Etranger : *Belgique*, 541 ; *Egypte*, 544 ; *Pologne*, 548 ; *Russie*, 551 | Mercvre : Publications récentes, 555 ; Echos, 558.

CLVI — No 576. — 15 JUIN

J. Bouchot	*La Chine souveraine*	577
Georges Mongrédien	*La Maintenon du Grand Dauphin : Mademoiselle Choin*	600
José Florio	*Le Dernier Motet*, nouvelle	634
Louis Lefebvre	*Poèmes*	647
Jules de Gaultier	*La fausse Ressemblance*	651
Auriant	*Essai sur la Formation de la Nation égyptienne*	685
Paul Souchon	*Le Meneur de Chèvres*	690

REVUE DE LA QUINZAINE. — Émile Magne : Littérature, 728 | Rachilde : Les Romans, 733 | Henri Béraud : Théâtre, 736 | Henri Mazel : Science sociale, 741 | Marcel Coulon : Questions juridiques, 745 | Paul Guiton : Statistique, 750 | René Besse : Education physique, 756 | A. Van Gennep : Préhistoire, 763 | Charles Merki : Voyages, 770 | Carl Siger : Questions coloniales, 775 | R. de Bury : Les Journaux, 780 | J. Alazard : L'Art à l'Étranger, 784 | Camille Pitollet : Notes et Documents littéraires, 789 | René de Weck : Chronique de la Suisse romande, 795 | Pompiliu Paltanea : Lettres roumaines, 800 | Jean Chuzeville : Lettres russes, 807 | Francisco Contreras : Lettres hispano-américaines, 812, | L. Blumenfeld : Lettres yidisch, 818 | Divers : Bibliographie politique, 824 | Ouvrages sur la Guerre de 1914, 832 | A l'Etranger : *Russie* 837 ; *Turquie*, 844 | Mercvre : Publications récentes, 848 | Echos, 851.

354
ME Romance UNIVERSITY OF ILLINOIS LIBRARY
JUL 21 1922

N° 57 33e Année. Tome CLVI 15 Juin 1922

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE

VIRES ACQUIRIT EUNDO

J. Bouchot........... *La Chine souveraine*................ 577
Georges Mongrédien.. *La Maintenon du Grand Dauphin : Mademoiselle Choin*.............. 600
José Florio.......... *Le Dernier Motet*, nouvelle........... 634
Louis Lefebvre...... *Poèmes*............................. 647
Jules de Gaultier.... *La fausse Ressemblance*............. 651
Auriant............. *Essai sur la Formation de la Nation égyptienne*........................ 665
Paul Souchon........ *Le Meneur de Chèvres*, roman (IV).... 690

REVUE DE LA QUINZAINE. — Emile Magne : Littérature, 728 | Rachilde : Les Romans, 732 | Henri Béraud : Théâtre, 736 | Henri Mazel : Science sociale, 741 | Marcel Coulon : Questions juridiques, 745 | Paul Guiton : Statistique, 750 | René Besse : Education physique, 756 | A. Van Gennep : Préhistoire, 763 | Charles Merki : Voyages, 770 | Carl Siger : Questions coloniales, 775 | R. de Bury : Les Journaux, 780 | Jean Alazard : L'Art à l'Etranger, 784 | Camille Pitollet : Notes et Documents littéraires, 789 | René de Weck : Chronique de la Suisse romande, 796 | Pompiliu Paltanea : Lettres roumaines, 800 | Jean Chuzeville : Lettres russes, 807 | Francisco Contreras : Lettres hispano-américaines, 812 | L. Blumenfeld : Lettres yidisch, 818 | Divers : Bibliographie politique, 824 ; Ouvrages sur la Guerre de 1914, 832 ; A l'Etranger : *Russie*, 837 ; *Turquie*, 844 | Mercvre : Publications récentes, 848 ; Echos, 851.

Reproduction et traduction interdites

—

PRIX DU NUMÉRO

France .... 3 fr. 50 | Etranger .... 4 fr.

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

RVE DE CONDÉ, 26. — PARIS (VIᵉ)

WALT WHITMAN

Feuilles d'herbe

Traduction intégrale d'après l'édition définitive

PAR

LÉON BAZALGETTE

avec deux portraits de Walt Whitman.

2 volumes in-8 écu, à 12 fr. l'un.............................. **24 fr.**

Il a été tiré 100 ex. sur vergé pur fil, numérotés, à 25 fr. le volume.
Les 2 volumes.. **50 fr.**

Les deux volumes ne se vendent pas séparément

A LA MÊME LIBRAIRIE :

LÉON BAZALGETTE

Walt Whitman

L'Homme et l'Œuvre

AVEC UN PORTRAIT ET UN AUTOGRAPHE

1 volume in-8 carré. Prix.................................. **10 fr.**

Le Poème Évangile

de Walt Whitman

1 volume in-8 écu. Prix.................................... **10 fr.**

LE MÊME, sur vergé pur fil............................ **25 fr.**

VIENT DE PARAITRE

a paru sur 16 pages

VIENT DE PARAITRE

vient de paraître sur 28 pages

VIENT DE PARAITRE

paraîtra sur 32 pages

CE SUCCÈS MAGNIFIQUE
est dû à ce que
VIENT DE PARAITRE
n'est pas une
NOMENCLATURE PROFESSIONNELLE
SÈCHE et REVÊCHE

mais une

Revue VIVANTE

et toujours renseignée sûrement. Elle sait et elle annonce **TOUT** *ce qui se passe dans le*
MONDE LITTÉRAIRE et ARTISTIQUE

A partir d'Octobre

VIENT DE PARAITRE fera MIEUX ENCORE :

Il publiera :

Des Enquêtes sur les projets et les programmes des **REVUES** et des **AUTEURS**.

Des séries telles que :

“ Les grands critiques jugés par les petits ”

“ Nos auteurs en robe de chambre ”, etc., etc.

Il organisera :

DES CONCOURS conçus sur des **plans totalement inédits, etc., etc.**

LISEZ VIENT DE PARAITRE le numéro 1 fr.

Abonnements { Paris, Province : un an, 10 fr. ; 6 mois, 6 fr.
Etranger : un an, 12 fr. ; 6 mois, 6 fr. }

VOUS L'ADOPTEREZ

Envoi franco de numéros spécimens, sur demande adressée à

VIENT DE PARAITRE
ÉDITIONS G. CRÈS & Cie } 21, rue Hautefeuille. — PARIS, 6e

LES ÉDITIONS G. CRÈS & C^ie^

21, Rue Hautefeuille — PARIS-VIe

Collection " LES MAITRES DU LIVRE "

Vient de paraître :

RUDYARD KIPLING

LA LUMIÈRE QUI FAILLIT

Traduction nouvelle par Robert d'Humières
Frontispice gravé sur bois par G. Daragnès

1850 exemplaires sur vélin de Rives, dont 100 hors commerce, numérotés de 106 à 1855 et de 1856 à 1955. Un vol. (19×13)....................... *(taxe comprise)* **40** fr.

Vient de paraître :

MICHEL GEORGES-MICHEL

LES FIANÇAILLES LONDONIENNES

OU

LA ROSE DE PERSE

Ornementation et frontispice de U. Brunelleschi

Un volume in-16.. **5** fr.

« Une bonne critique des raffinements et aussi des ridicules de la vie « anglaise. »

Vient de paraître :

FRANCIS CARCO

MAMAN PETITDOIGT

Un volume in-16, avec portrait de l'auteur.............................. **4** fr. **75**

« Le roman de l'Inquiétude, le roman de l'Adolescence... Rien de plus « difficile, a dit la critique. Francis Carco l'a réussi. »

EDITIONS DE LA VOILE ROUGE

Vient de paraître :

GEORGES DUHAMEL

LA LUMIÈRE

Pièce en quatre actes, avec préface inédite. — Bois originaux de Josef Cantré

Un volume in-4 carré 28×22,5 couverture rempliée

Il a été tiré de cet ouvrage :

50 exemplaires sur japon impérial, numérotés de 1 à 50.................. **150** fr. »
500 exemplaires sur papier d'Arches, numérotés de 51 à 550............ **75** fr. »

POUR LA VENTE EN BELGIQUE, s'adresser à : L. OPDEBEEK, 47, rue St-Willebrord, à Anvers ; SELECTION, 62, rue des Colonies, à Bruxelles. — En HOLLANDE : à DE WAELBURGH, Blaricum.

A Leyde ; et se trouve à la Librairie Académique

PERRIN, Éditeur

35, Quai des Grands-Augustins, PARIS (VIe)

CHARLADOLPHIANA

(Tirage double et restreint)

Un volume. . . . . **2 fr.**

Une revue de lancement

de formule toute nouvelle

demande votre collaboration

L'ANE D'OR, 12, rue Dom-Vaissette, Montpellier.

Envoi de spécimens sur demande

L'ANE D'OR paraît actuellement dans le format in-8.

Son succès fait prévoir de prochaines améliorations.

Pour réussir dans la vie littéraire

VOUS AVEZ BESOIN :

d'un imprimeur

initié à tous les détails technique de son art ; spécialisé dans la fabrication des livres ou des revues ; muni de l'outillage le plus perfectionné.

D'UN ÉDITEUR

possédant

UNE CLIENTÈLE CHOISIE ET FIDÈLE

qu'il fournit régulièrement de livres sérieux, d'une haute tenue, à qui il ne présente que de bons ouvrages, dignes d'être recommandés.

UN SERVICE DE PROPAGANDE

dont l'activité ne se ralentit pas un seul jour, dont le fonctionnement permet à tous ceux que vous voulez atteindre de connaître vos derniers travaux.

LES ÉDITIONS DE LA VIE UNIVERSITAIRE

13, Quai de Conti, 13

PARIS (VI^e^)

POSSÈDENT

leur imprimerie, une des mieux installées de France ; le service de propagande qu'elles ont constitué avec le concours de plusieurs spécialistes : techniciens de la publicité, dessinateurs, rédacteurs spéciaux, a déjà constitué plus de 100.000 fiches de correspondants qu'elle tient, chaque jour, au courant de ses productions.

Un livre pousse un autre, et les Éditions de la Vie Universitaire ont déjà lancé, depuis un an, près de cent livres aujourd'hui classés parmi les meilleurs.

Votre ouvrage sera ainsi en bonne compagnie.

LES ÉDITIONS DE « LA VIE UNIVERSITAIRE »

13, Quai de Conti, à PARIS (VI^e)

(Entre l'Hôtel de la Monnaie et le Palais de l'Institut)

Librairie de France F. SANT'ANDRÉA, L. MARCEROU & Cie
99, Boulevard Raspail (6e).

Vient de paraître :

Œuvres complètes de Gustave FLAUBERT

ÉDITION DU CENTENAIRE

SALAMMBÔ

illustré par Alfred LOMBARD

de

quatre fac-simili Jacomet et 15 compositions

VOLUMES PARUS :

MADAME BOVARY, illustré par Pierre **LAPRADE.**

LA TENTATION DE ST ANTOINE, par Pierre **GIRIEUD.**

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT :

LA CORRESPONDANCE

TOME I

par René **DESCHARMES**

L'ÉDUCATION SENTIMENTALE

Version définitive

Illustré par **A. DUNOYER DE SEGONZAC**

Prix en souscription de chaque volume.................... 25 fr.

LIBRAIRIE GALLIMARD

15, Boulevard Raspail, 15
PARIS (VIIe)

Téléph. : FLEURUS 24-84
Nord-Sud : Rue du Bac

CABINET DE LECTURE

ABONNEMENT SPÉCIAL
DE
VACANCES

TARIF RÉDUIT

Toutes facilités pour l'échange des volumes
Catalogue et conditions sur demande

Tous les ouvrages commandés à la Librairie Gallimard
sont expédiés le jour même

ENVOIS QUOTIDIENS DANS LE MONDE ENTIER

Librairie académique — PERRIN & C^ie^, Éditeur
35, Quai des Grands-Augustins, Paris (VIe)

Viennent de paraître :

ALFRED DROIN

A L'OMBRE DE SAINTE-ODILE

Poème

Avec une lettre d'Alsace d'Edouard Schuré

n volume in-16. Prix.. 7 fr.
a été tiré deux cents exemplaires, numérotés, sur papier vergé pur fil des Papeteries Lafuma. Prix.. 20 fr.

JACQUES HÉRISSAY

LE MONDE DES THÉATRES PENDANT LA RÉVOLUTION

(1789-1800)

'après des documents inédits. — Ouvrage orné de dix gravures hors-texte
n volume in-8 écu. Prix.. 10 fr.

PIERRE FLOTTES

BAUDELAIRE

L'HOMME ET LE POÈTE

n volume in-16. Prix.. 7 fr.

GEORGES GOYAU

PAPAUTÉ ET CHRÉTIENTÉ SOUS BENOIT XV

Le rayonnement d'une grande souffrance. — Benoit XV
L'Église et les Peuples. — L'Église et les Églises
L'Église et la Société des Nations. — Le nouveau Pontificat

n volume in-16. Prix.. 7 fr.
a été tiré dix exemplaires, numérotés, sur papier vergé pur fil des Papeteries Lafuma. Prix.. 20 fr.

M.-J. ROUËT DE JOURNEL

La Compagnie de Jésus en Russie

UN COLLÈGE DE JÉSUITES A SAINT-PÉTERSBOURG

(1800-1816)

1 volume in-16. Prix.. 7 fr.
a été tiré vingt-cinq exemplaires, numérotés, sur papier vergé pur fil des Papeteries Lafuma. Prix.. 20 fr.

EDOUARD SCHURÉ

LES ENFANTS DE LUCIFER

(Drame antique)

LA SŒUR GARDIENNE

(Drame moderne)

Nouvelle édition

1 volume in-16. Prix.. 7 fr.

PIERRE BLIARD

LE PÈRE LORIQUET

La Légende et l'Histoire

1 volume in-16. Prix.. 6 fr.

AUX ÉDITIONS DU MONDE NOUVEAU

42, Boulevard Raspail, 42, PARIS (VIIe)

VIENT DE PARAITRE :

PÉLADAN

Les Dévotes d'Avignon

ROMAN

UNE ŒUVRE TROUBLANTE, GRISANTE, CAPTIEUSE ET CAPITEUSE ! La passion s'y subtilise jusqu'à l'aberration ; le plaisir s'y décompose et s'y multiplie : *la plus prenante des aventures y anime les plus étranges des sensations !*

LIVRE FÉLIN, LIVRE FÉMININ !

Tout le monde lit les Dévotes d'Avignon :

LES FEMMES *d'abord, dont l'amour occupe toute la vie ;*

LES HOMMES, *pour qui la femme,* « délassement du guerrier », *représente une luxure indispensable ;*

LES ADMIRATEURS ENFIN DE LA PENSÉE PÉLADANE, *toujours si hautaine et si tendre.*

Un volume In-16 double couronne........................ 6,75

Exemplaire sur pur fil, 15 francs ; sur Hollande............ 25 fr.

ALBIN MICHEL, Éditeur, 22, rue Huyghens, PARIS (14e)

Vient de paraître :

GASTON CHOISY

LA REVANCHE D'ADAM

— *ROMAN* —

Pourquoi certaines femmes, écartant l'homme de leur destinée, entrent-elles au couvent ou se lancent-elles dans le féminisme ? Gaston CHOISY en expose ici la cause, mystérieuse et secrète, avec une franchise qui lui vaudra les imprécations des unes... et le sourire consentant des autres.

Un volume in-16........................ 6 fr. 75

Vient de Paraître :

JEAN PSICHARI

LE SOLITAIRE DU PACIFIQUE

— *ROMAN* —

L'amour. La solitude. Hallucinant mystère, si on pénètre le sens des mots. C'est à cette étude psychologique que s'est appliqué M. Jean PSICHARI, avec une rare habileté dans le récit et dans la conduite d'une intrigue dont l'intérêt sans cesse croît. Jamais encore notre littérature n'était parvenue à cette évocation magistrale de la vie d'un Solitaire en proie aux affres de la désolation et qui rencontre, sur le rivage, une femme qu'y a jeté le sort.

Un volume in-16........................ 6 fr. 75

LA
REVUE DE GENÈVE

Directeur : ROBERT DE TRAZ

Internationale, mais non internationaliste, la *Revue de Genève* est un organe de liaison. Elle groupe des écrivains représentatifs de chaque nation, afin qu'ils s'expliquent. Revue de civilisation comparée, elle donne chaque mois, grâce à des collaborateurs de tous pays, l'image vivante et contemporaine d'un monde où personne ne peut plus s'isoler.

La *Revue de Genève* publie des œuvres de Maurice Barrès, Georges Duhamel, Elie Faure, Edmond Jaloux, Daniel Halévy, Camille Mauclair, André Suarès, Albert Thibaudet, Hellens, B. Croce, G. Ferrero, Vilfredo Pareto, G. Prezzolini, Bennett, Joseph Conrad, J. Joyce, George Moore, Shaw, N. Murray Butler, John Erskine, Ch. Macfarland, F. W. Förstèr, Freud, Thomas Mann, Rathenau, Redlich, Keyserling, A. Kouprine, Milioukov, Remisov, Alexis Tolstoï, Branting, Lange, Nansen, J. Bojer, Per Hellstrœm, Lagerkvist, Masaryk, Bénès, A. Apponyi, I. de Voïnovitch, Markovitch, Unamuno, Madariaga, etc., etc.

	Un an	Six mois	Prix du numéro
France et Belgique (argent français)	60.—	32.—	6.—

Pour tous renseignements, s'adresser à la S. A. des Editions « Sonor », 46, rue du Stand, Genève.

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

RVE DE CONDÉ, 26. — PARIS (VI[e])

LAFCADIO HEARN

Le Roman de la Voie lactée

traduit par

MARC LOGÉ

Un vol. in-16. — Prix.. **7 fr.**

Il a été tiré 100 exemplaires sur papier pur fil, numérotés de 1 à 100. — Prix.. **15 fr.**

LÉON DEUBEL

La Lumière natale

— *POÉSIES* —

Volume in-8 écu tiré à 345 exemplaires, savoir :

21 exempl. sur vergé d'Arches, numérotés à la presse de 1 à 21, à.. **20 fr.**

324 exempl. sur papier pur fil numérotés de 22 à 345, à... **10 fr.**

RÉIMPRESSION

LÉON BLOY

Pages choisies

Un fort volume in-16. — Prix........................ **7 fr. 50**

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
RVE DE CONDÉ, 26. — PARIS (VIe)

ŒUVRES DE HENRI DE RÉGNIER

de l'Académie Française

POÉSIE

Premiers Poèmes. Volume in-18	6 50
Poèmes, 1887-1892. Volume in-18	6 50
Les Jeux rustiques et divins. Volume in-18	7 »
Les Médailles d'Argile. Volume in-18	7 »
La Cité des Eaux, poèmes. Volume in-18	6 50
La Sandale ailée. Volume in-18	6 50
Le Miroir des Heures. Volume in-18	7 »
1914-1916. *Poésies.* Volume petit in-18	3 »
Vestigia Flammæ, *Poésies.* Volume in-16	7 »

ROMAN

La Canne de Jaspe. Volume in-18	7 »
La Double Maîtresse. Volume in-18	7 50
Les Amants singuliers. Volume in-18	6 50
Le Bon Plaisir. Volume in-18	6 50
Le Mariage de Minuit. Volume in-18	7 »
Les Vacances d'un jeune homme sage. Volume in-18	6 50
Les Rencontres de M. de Bréot. Volume in-18	6 50
Le Passé Vivant, *roman moderne.* Volume in-18	7 »
La Peur de l'Amour. Volume in-18	7 »
Couleur du Temps. Volume in-18	7 »
La Flambée. Volume in-18	7 »
L'Amphisbène, *roman moderne.* Volume in-18	7 »
Le Plateau de Laque. Volume in-18	6 50
Romaine Mirmault. Volume in-18	7 »
L'Illusion héroïque de Tito Bassi. Volume in-18	6 50
Histoires incertaines. Volume in-16	6 50
La Pécheresse, *Histoire d'amour.* Volume in-16	7 »

LITTÉRATURE

Figures et Caractères. Volume in-18	6 50
Sujets et Paysages. Volume in-18	6 50
Discours de Réception à l'Académie française. Brochure in-18	1 50
Portraits et Souvenirs. Volume in 18	7 »
Esquisses Vénitiennes. Volume in-16	5 »

THEATRE

Le Théâtre aux Chandelles : Les Scrupules de Sganarelle. Volume in-18	6 50

A LA MÊME LIBRAIRIE :

JEAN DE GOURMONT

Henri de Régnier et son œuvre (Collection *Les Hommes et les Idées*), avec un portrait et un autographe. Volume in-16	1 50

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

RVE DE CONDÉ, 26. — PARIS (VI^e^)

ŒUVRES DE REMY DE GOURMONT

ROMAN

Le Pèlerin du Silence. Volume in-18	6 50
Les Chevaux de Diomède. Volume in-18	6 50
D'un Pays lointain. Volume in-18	6 50
Le Songe d'une Femme. Volume in-18	6 50
Une Nuit au Luxembourg. Volume in-18	7 »
Un Cœur Virginal. Couv. de G. d'Espagnat. Volume in-18	7 »
Couleurs, *Contes nouveaux suivis de* **Choses anciennes**. Volume in-18	6 50
Sixtine. Volume in-18	7 »
Histoires magiques. Volume in-18	6 50

LITTÉRATURE

Le Livre des Masques. *Portraits symbolistes. Gloses sur les écrivains d'hier et d'aujourd'hui.* Masques dessinés par F. Vallotton. 2 volumes in-18. Chaque volume	7 »
La Culture des Idées. Volume in-18	6 50
Le Chemin de velours. Volume in-18	6 50
Epilogues, 1895-1898. *Réflexions sur la vie*. Volume in-18	6 50
Epilogues, 1899-1901. *Réflexions sur la vie*. (II^e^ série). Vol. in-18	6 50
Epilogues, 1902-1904. *Réflexions sur la vie*. (III^e^ série). Vol. in-18	6 50
Epilogues, 1905-1912. *Réflexions sur la vie*. Volume in-18	7 »
Dialogues des Amateurs sur les choses du temps. Vol. in-18	7 »
Nouveaux Dialogues des Amateurs sur les choses du temps, 1907-1910. Volume in-18	6 50
Esthétique de la Langue française. Volume in-18	6 50
Le Problème du Style. Avec une préface et index des noms cités. Volume in-18	6 50
Promenades Littéraires. Volume in-18	6 50
Promenades Littéraires, II^e^ série. Volume in-18	6 50
Promenades Littéraires, III^e^ série. Volume in-18	6 50
Promenades Littéraires, IV^e^ série. Volume in-18	7 »
Promenades Littéraires, V^e^ série. Volume in-18	6 50
Dante, Béatrice et la Poésie amoureuse. Volume in-16	1 50
Pendant l'Orage. Préface de Jean de Gourmont. Volume petit in-18	3 »
Pendant la Guerre. Volume in-16	6 50
Lettres à l'Amazone. Volume in-16	7 »
Lettres d'un Satyre. Volume in-16	6 »

PHILOSOPHIE

Physique de l'Amour. *Essai sur l'Instinct sexuel*. Vol. in-18	7 »
Promenades Philosophiques. Volume in-18	6 50
Promenades Philosophiques, II^e^ série. Volume in-18	6 50
Promenades Philosophiques, III^e^ série. Volume in-18	7 »

POÉSIE

Divertissement, poèmes en vers. Volume in-18	6 50

THÉATRE

Lilith, suivi de Théodat. Volume in-18	7 »

A LA MÊME LIBRAIRIE

PAUL ESCOUBE

Remy de Gourmont et son Œuvre (Collection *Les Hommes et les Idées*), avec un portrait et un autographe. Volume in-16	1 50

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

RVE DE CONDÉ, 26. — PARIS (VIe)

AD. VAN BEVER ET PAUL LÉAUTAUD

Poètes d'aujourd'hui

Morceaux choisis

accompagnés de Notices biographiques
et d'un Essai de Bibliographie

TOME I

HENRI BARBUSSE, HENRY BATAILLE, TRISTAN CORBIÈRE
LUCIE DELARUE-MARDRUS, EMILE DESPAX, MAX ELSKAMP,
ANDRÉ FONTAINAS, PAUL FORT, RENÉ GHIL, REMY DE GOURMONT
FERNAND GREGH, CHARLES GUÉRIN, A.-FERDINAND HEROLD,
GÉRARD D'HOUVILLE, FRANCIS JAMMES, GUSTAVE KAHN,
JULES LAFORGUE, LÉO LARGUIER, RAYMOND DE LA TAILHÈDE
LOUIS LE CARDONNEL, SÉBASTIEN-CHARLES LECONTE.
GRÉGOIRE LE ROY, JEAN LORRAIN, PIERRE LOUYS,
MAURICE MAETERLINCK, MAURICE MAGRE, STÉPHANE MALLARMÉ.

Un volume in-18 . . . . 7 fr.

TOME II

CAMILLE MAUCLAIR, STUART MERRILL, EPHRAÏM MIKHAËL
ALBERT MOCKEL, ROBERT DE MONTESQUIOU, JEAN MORÉAS,
COMTESSE MATHIEU DE NOAILLES, PIERRE QUILLARD,
ERNEST RAYNAUD, HENRI DE RÉGNIER, ADOLPHE RETTÉ,
JEAN-ARTHUR RIMBAUD, GEORGES RODENBACH,
PAUL-NAPOLÉON ROINARD, SAINT-POL ROUX, ALBERT SAMAIN,
FERNAND SÉVERIN, EMMANUEL SIGNORET, PAUL SOUCHON
HENRI SPIESS, LAURENT TAILHADE, PAUL VALÉRY.
CHARLES VAN LERBERGHE, EMILE VERHAEREN
PAUL VERLAINE, FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN.

Un volume in-18 . . . . 7 fr.

Chemins de fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée

Excursions à Fontainebleau et à Moret
Train spécial à prix réduits

Rappelons que la Compagnie P.-L.-M. mettra en marche, tous es Dimanches jusqu'au 24 septembre, un train spécial à prix réduits 2e et 3e classes de Paris à Fontainebleau et Moret, dans les conditions uivantes :

Aller : dép. de Paris, 7 h. 30, arr. Fontainebleau, 8 h. 35 ; Moret, 8 h. 50 ;

Retour : par tous les trains du même jour dans les conditions prévues pour les voyageurs ordinaires.

Prix des billets aller et retour pour les voyageurs du train spécial : de Paris à Fontainebleau 2e cl. 11 fr. 00 ; 3e cl. 7 fr. 00 ; de Paris à Moret 2e cl. 12 fr. 00 ; 3e cl. 7 fr. 50.

Le nombre des places est limité. Pour la délivrance des billets s'adresser à l'Agence P.-L.-M., 88, rue Saint-Lazare, à la gare de Paris P.-L.-M., aux Bureaux de ville de la Compagnie et aux principales Agences de voyages.

A la gare de Fontainebleau, le nouveau train est en correspondance directe avec les Services P.-L.-M. d'autocars pour la visite de la Forêt.

Station thermale de Saint-Nectaire

Services Automobiles P.-L.-M. au départ d'Issoire et de Clermont-Ferrand

Les Services Automobiles que la Compagnie P.-L.-M. organise, pendant la saison, pour la desserte de la station thermale de Saint-Nectaire, fonctionneront, cette année jusqu'au 25 septembre, en correspondance directe avec les trains de et pour Paris.

Ils comporteront un voyage aller et retour, chaque jour entre :

Clermont-Ferrand et Saint-Nectaire, d'une part (correspondance à Clermont avec les trains de jour) ;

Issoire, Saint-Nectaire, Murols, Besse et le Lac Pavin, d'autre part (correspondance à Issoire avec les trains de nuit : couchettes, 1re, 2e et 3e classes, à partir du 1er Juin).

Toutefois, le Service d'Issoire à Saint-Nectaire ne sera prolongé sur Murols, Besse et le Lac Pavin qu'à partir du 1er Juin prochain.

Des billets directs (chemin de fer et auto-cars) permettant également l'enregistrement direct des bagages, seront délivrés aux gares de Paris P.-L.-M., Lyon-Perrache, Marseille-Saint-Charles, Nîmes, Saint-Etienne et Vichy pour Saint-Nectaire, Murols et Besse.

Compagnie des Messageries Maritimes

Paquebots-poste français

Italie — Grèce — Turquie — Egypte — Syrie — Indes — Indo-Chine — Chine — Japon — Océan Indien — Madagascar — La Réunion — Australie — Nouvelle-Calédonie.

DIRECTION GÉNÉRALE : *Paris, 8, rue Vignon — 9, rue de Sèze.*
EXPLOITATION : *Marseille, 3, place Sadi-Carnot.*

OFFICIERS MINISTÉRIELS

***Ces annonces sont exclusivement reçues* par M. CLAUDE, 6, rue Vivienne.**

VENTE Palais, Paris, le 24 JUIN 1922, à 2 heures. **1° Immeuble à Paris, 1, R. VAUQUELIN et 48 rue LHOMOND** (Ve arr.). Rev. net env. 15.000 fr. **M. à pr. : 120.000 f.** **2° VILLA** Grange-Colombes, dépendances et **7 hectares 92 ares, 20 cent.** de **PRÉS, BOIS, FRICHES,** Etang de-la-Tour à **RAMBOUILLET** (S.-et-O.). **Lib. loc. M. à p. : 54.000 f.** S'adr. DE BIEVILLE, COLAS, DEMOREUIL, THOREL, av. à Paris, et GUÉRIN, notaire à Paris.

Vente sur surenchère du 1/6e à Figeac (Lot), ét. de Me CADIERGUES, notaire, le dim. 25 Juin 22, 2 h. **MAISON DE RAPPORT A FIGEAC** Place Carnot, et r. Séguier. Cont. 75 m. **M. à pr. : 35.018 fr.** S'adr. à Me CADIERGUES, not. à Figeac, et à Mes PLAIGNAUD, 14, r. des Pyramides, et DE FORGES, av. à Paris, VITRY, not. à Boulogne-sur-Seine.

Vente Palais, Paris, le 28 Juin 1922, 2 heures de **1° PROPRIÉTÉ A VILLEMOMBLE,** 8, rue Poussin. Cont. 1.000m. **M. à pr. : 4.000 fr.** 2° **PROPRIÉTÉ A VILLEMOMBLE,** 15, rue de la Procession. Cont : 601m52. **Mise à prix : 8.000 francs.** **3° PROPRIÉTÉ A VILLEMOMBLE,** Grande-Rue, 26. **Libre de location.** Conten 18.000m. **M. à pr. : 82.000 fr.** S'adresser à Mes LAVERNE, avoué à Paris, 4, rue de Grammont, Joseph CHARTIER, avoué, et COTTENET, not.

Vente au Palais, le 24 juin 1922, à 2 h. **MAISON A NOGENT-SUR-MARNE,** 16, r. Baüyn de-Perreuse. Conten. 850m76. Louée 1.500 fr. Mise à prix : 25.000 fr. S'adresser à BEAUGÉ, avoué à Paris, et FOUCHET, notaire à Nogent-sur-Marne.

VILLE DE PARIS. Adj. s. 1 ench. Ch. des Not. le 27 JUIN. **TERRAIN D'ANGLE** **RUES DU LOUVRE ET MONTMARTRE** Surf. **505m 96. M. à pr. : 2.000 fr. le m.** S'ad. not. Mes DELORME et MAHOT DE LA QUÉRANTONNAIS, 14, r. des Pyramides.

---

5 IMMEUBLES de rap. 1° et 2° **r. du Marché-Popincourt, n° 6 et 8.** Cont 430 m. chaq. Rev. br. 25 926 et 26.540 fr. M. à p 200.000 f. chaq. **Créd. Fonc. Fac. réun. 3° ANGL R. Pihet.** 6, et **r. Marché-Popincourt, 8** bis. Cont 451 m. Rev. br. 23.714. M. à p. 180.000 f. — 4° **R PIHET, n° 7.** Rev. br. 3.144 f. M. à p. 20.000 — 5 **Pté r. des 4-FILS, 16,** et ruelle Sourdis. Cont. 73 m. Rev. br. 24.610 f. M. à p. 250.000 f. **Créd. Fonc** Adj. en 5 lots. Ch. Not. 20 juin. S'adr. Me **Alber Girardin,** not., 43, r. Richelieu.

VENTE au Palais, Paris, 24 JUIN 1922, 2 heures, **MAISON DE RAPPORT** de **CONSTRUCTIO RÉCENTE** à **ASNIÈRES** 17, rue de l'Espérance. Cont. 205m.q 65. Rev. br. 18.085 f. **M. à pr. 150.000 fr.** S'adr. Mes THOREL, avoué, 4, rue de l Paix, et RIVIÈRE, notaire.

VILLE DE PARIS, Adj. Ch. des Not. **27 juin.** **2 TERRAINS 1° R. CLER, 56-58** et pass. de la Vierg 1. Surf. **1.598m.** M. à p. **420.000 fr** : 2° r **Damesme, 4,** prés. Surf. 239 m. 70. **M. à p. : 19.176 f** S'ad. *Mahot de la Quérantonnais* et DELORME, 1 rue Auber.

VENTE au Palais, Paris, le 22 juin 1922, 2 heures **MAISON à Paris 2, RUE DE HARLAY** Rev brut 15.000 f. env. **M. à p. : 159.834 f.** S'ad. à Me BRILLATZ avoué à Paris, 219, Rue Saint-Honoré ; à Me MOUILLEFARINE, avoué à Paris, à Mes ADER et POISSON, notaire à Paris, et à Me BACHELIN, notaire à la Ferté-sous Jouarre.

Vente au Palais, Paris, 24 juin 1922, 2 heures, **1° Maison Paris Rue de SAINTONGE,** 39, 5 étages Rev. 4.500 f M. à p. 35.000 fr. **2° Maison Paris R. ST-CLAUDE,** 20, 6 étages Rev. 7.000 f M. à p. 50.000 fr. **3° Maison Paris R. LOUIS-MORARD, 32** 6 étag. R. 8.500 f. M. à p. 45.000 f. **4° Pavillon, ST-MANDÉ,** r. Jolly, 7, jardin, Cont. 224 m M. à p. 12 000 f. S'ad. **Deloiso** av., 1, r. Bourdaloue, Diolé, Beaumé, Bertino Navré, Beau, avoués.

BULLETIN FINANCIER

Le sérieux mouvement de reprise observé depuis quelques semaines a pris une nouvelle ampleur, et sauf événements fâcheux que rien ne fait prévoir pour l'instant, la ausse cette fois solidement accrochée s'étendra à la cote tout entière. La Bourse a été ien impressionnée par l'accueil chaleureux qui fut fait par la Chambre aux déclarations e M. Poincaré ; aussi reste-t-elle fort bien orientée, principalement au Parquet.

Au marché du Comptant, nos Rentes sont demandées et s'inscrivent en progrès, le o/o perpétuel à 58,25, le 5 o/o 1915 à 77,82, le 4 o/o 1917 ex-coupon à 63,15, le o/o 1918 à 63,60, le 6 o/o ex-coupon à 90,85. Le 5 o/o amortissable 1920 reprend 91,50. En fonds d'Etats étrangers, les Russes sont faibles, tandis que l'annonce de mise en paiement d'un nouvel acompte sur les lots turcs et la Dette Ottomane Uniée, font gagner à celle-ci plus de quinze points à 55,10.

Nos grandes banques consolident leur récente avance, tels le Crédit Lyonnais à 1360, Société Générale à 708 ; d'autres l'accentuent comme le Comptoir National d'Escompte nouveau gain d'une quinzaine de francs à 947, la Banque Nationale de Crédit à 632. u groupe étranger et en sympathie avec les fonds turcs, la Banque Ottomane arrive out près du cours rond de 700 fr. L'assemblée générale des actionnaires du Crédit ational s'est tenue le 31 mai et a approuvé à l'unanimité les comptes et le bilan et xé à 6 o/o, soit 7 fr. 50 brut par action pour l'exercice 1921, le montant du dividende ayable à partir du 1er juin 1922. Vient d'avoir lieu également l'assemblée générale e la Banque de l'Indo-Chine qui passe de 2290 à 2340.

Tenue satisfaisante de nos chemins de fer, parmi lesquels le Nord gagne une vingtaine e points à 1193 fr. Les Transports Maritimes restent faibles ; une forte partie des bligations émises en Angleterre, tant par les Chargeurs Réunis que par la Transatntique est restée au syndicat de garantie. Les valeurs d'électricité sont fermes, notamnent la Thomson à 784. Nouvelle envolée du Rio à 1450, de la Kuhlmann à 485, de la rasserie Quilmès à 1150.

Les Métallurgiques françaises sont demandées : Schneider et Cie (Creusot) 2140 ; ontgibaud 144 ; Paris-Outreau 1195 ; Cie Industrielle de Matériel de Transport 360. ette dernière société procède en ce moment au placement de 30.000 Bons de 500 fr. 1/2 o/o nets d'impôts présents et futurs, le prix d'émission est de 490 fr., jouissance u 15 mai 1922.

Les sucrières demeurent orientées à la hausse, la Say s'est avancée à 1618 l'ordinaire 859 la privilégiée. Aux houillères généralement assez fermes, les Charbonnages du onkin poursuivent brillamment leur progrès à 8240 fr. Les actions de la Société Rizees d'Extrême-Orient progressent à 598, un dividende net de 43 fr. 75 contre 37,50 récédemment devant être proposé pour l'exercice écoulé. Les titres de cette société sont dmis aux négociations du terme depuis le 6 juin.

Au marché en Banque où l'on fut plus calme, les valeurs de pétrole ont montré quelque régularité. La Royal Dutch se replie aux environs de 20.000 et la Shell à 244. 'action Colombia ainsi que North Caucasian et Lianosoff sont bien tenus. Reprise des hosphates Tunisiens à 481, de la De Beers à 615, de Tubize privilégiée à 210, de onteccatini à 84.

LE MASQUE D'OR.

Groupements de Sociétés Coopératives approuvées de Reconstruction

DU

DÉPARTEMENT DE LA MEUSE

ÉMISSION DE

200.000 Obligations 6 O/O

Nettes d'impôts présents et futurs

gagées par les Annuités de l'Etat Français

Prix d'Emission : 475 francs

JOUISSANCE DU 1er AVRIL 1922

On souscrit à la BANQUE NATIONALE DE CRÉDIT, à PARIS
à la BANQUE R. VARIN-BERNIER & Cie, à BAR-LE-DUC
et dans toutes les Succursales et Agences de ces Etablissements.

La publication légale a été insérée au *Bulletin des Annonces Légales Obligatoires* du 29 Mai 1922.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Philosophie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

Le *Mercure de France* paraît le 1er et le 15 de chaque mois et forme tous les ans huit volumes d'un maniement aisé, avec une Table des Sommaires, une Table par Noms d'Auteurs et une Table des Rubriques de la Revue de la Quinzaine.

Complété de tables générales méthodiques et claires, le *Mercure de France*, par l'abondance et l'universalité des documents recueillis, est un instrument de recherches incomparable.

Il n'est peut-être pas inutile de signaler qu'il est celui des grands périodiques français qui coûte le moins cher.

ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro du mois

FRANCE			ÉTRANGER		
Un an	60	fr.	Un an	75	fr.
Six mois	32	»	Six mois	40	»
Trois mois	17	»	Trois mois	21	»

Depuis juillet 1920, le prix du numéro est de 3 fr. 50 ; tous les numéros antérieurs se vendent 2 fr. 50, quels que soient les prix marqués.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en mandats, bons de poste, chèques et valeurs à vue sur Paris. Nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Chèques postaux. — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent, contre une taxe de 10 centimes, s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, *PARIS-259.31* ; celles qui n'ont pas de compte-courant postal peuvent, contre une taxe de 15 centimes, s'abonner au moyen d'un chèque postal modèle 1418 B, dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Notre adresse devra y être libellée ainsi : *Paris-259.31, Société du Mercure de France, rue de Condé, 26, Paris.* Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de correspondance.

En ce qui concerne les *Abonnements étrangers*, certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard le 8 et le 23, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

Manuscrits. — Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

Poitiers — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.

UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 110711865